

RÉPERTOIRE
DES
CONNAISSANCES USUELLES.

PARIS, IMPRIMERIE DE PETHUNE, BELIN ET PION,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

644836

DICTIONNAIRE

DE LA

CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.

Ceini qui voit tout abrège tout.
MONTESQUIEU.

TOME XII.



PARIS.

BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 55

—
MDCCCLXXXIV.

DICTIONNAIRE

DE

LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

C

CE, CET, CETTE; CELUI, CELLE, CEUX, CELLES; CECI, CELA; CELUI-CI, CELUI-LA, CELLE-CI, CELLE-LA, etc. — Les grammairiens ont coutume d'appeler ces mots *pronoms démonstratifs*; mais c'est bien à tort, puisque l'on doit entendre par *pronom* (voy. ce mot) un mot qui est mis pour un nom, qui tient la place d'un nom, qui représente un nom, tels que sont en effet les mots *je, moi, tu, toi, lui, elle, nous, vous, il, elle, eux, elles*, qui servent à rappeler dans le discours une personne ou une chose précédemment nommée, ou suffisamment indignée par le sens. Les mots qui font le sujet de notre article ne doivent donc être considérés que comme des *termes métaphysiques* qui ne font autre chose que d'indiquer l'existence d'un objet que les circonstances du discours ou d'autres mots déterminent ensuite singulièrement et individuellement. Ils sont ou *substantifs* ou *adjectifs*, selon qu'ils s'expriment seuls ou qu'ils accompagnent d'autres termes du discours. *Ce, cet, cet*, sont au nombre des derniers, c'est-à-dire qu'ils se joignent à l'objet dont l'esprit indique l'existence; le premier se met devant les substantifs du genre masculin commençant par une

consonne ou par une *h* aspirée : *ce livre, ce héros*; le second s'emploie devant les noms du même genre commençant par une voyelle ou par une *h* non aspirée : *cet oiseau, cet homme*; le troisième sert à désigner les objets du genre féminin : *cette femme, cette armée*. Tous trois ont pour pluriel adjectif le mot *ces*, commun aux deux genres. Quelquefois, pour donner plus de force ou plus de précision au discours, on ajoute après les noms précédés de ces adjectifs métaphysiques l'une des deux particules adverbiales *ci* ou *là*, et l'on dit par exemple : *cet état-ci, ce royaume-là, cette armée-ci, cette femme-là*, etc.; mais il faut avoir soin de ne pas s'en servir indistinctement, et d'employer la première forme (*ci*) pour un objet qui est proche et la seconde (*là*) pour un objet plus éloigné. — Quelquefois aussi le premier des trois termes métaphysiques que nous venons de mentionner (*ce*) s'emploie seul, et dès lors sous la forme substantive, comme dans ces phrases : j'entends *ce* que vous dites, je vois *ce* que vous voulez faire, j'ai compris parfaitement *ce* qui vous embarrasse, je sais *ce* à quoi je dois m'attendre, j'ignore *ce* dont vous voulez m'entretenir; mais,

comme on le voit dans ces exemples , il est presque toujours accompagné d'un pronom relatif, modifié selon le cas des noms , ou , pour parler plus exactement, puisque nous avons reconnu que la langue française n'a point de *cas* (voy. ce mot), selon les rapports de sujet ou de régime direct ou indirect avec le verbe ou l'action que mentionne la phrase. Il se joint aussi à tous les substantifs des deux genres et des deux nombres, précédés du verbe *être*, en s'élevant devant une voyelle, exemple : *c'est l'amour ; c'était la haine ; ce sont des philosophes ; ce fut une grande faute ; ce sera un beau jour*. Si la phrase doit être interrogative, il se place après le verbe : *est-ce à moi de parler ? était-ce à vous de m'accuser ?* — L'adjonction de ce mot avec une des deux particules *ci* ou *là*, sans autre nom intermédiaire, a donné naissance aux mots *ceci*, *cela*, qui sont elliptiques et qui constituent de véritables substantifs métaphysiques des deux genres, ou plutôt du genre neutre, puisqu'ils ne font que donner l'idée d'une substance, sans en déterminer l'espèce et le genre. Ils s'emploient toujours avec la distinction que nous avons attachée à chacune de ces deux particules ; *ceci* indique une chose plus immédiatement présente aux yeux ou à l'esprit que *cela*. — *Celui* et *celle*, qui ont pour pluriel les mots *ceux* et *celles*, sont également elliptiques, puisqu'ils sont formés du mot *ce*, joint aux pronoms personnels *lui*, *elle*, *eux*, *elles*. On trouve aussi dans les anciens auteurs *cil* (formés de deux mots *ce* et *il*) pour *celui*, qui est le seul usité aujourd'hui. On adjoint également à ces mots l'une des deux particules, *ci* ou *là*, selon la désignation rapprochée ou éloignée que l'on veut leur donner. Ce sont aussi des substantifs métaphysiques, par la raison qu'ils subsistent dans la phrase sans le secours d'un autre nom, et qu'ils indiquent par eux-mêmes une personne ou une chose qu'il ne reste plus qu'à spécifier plus particulièrement ; mais ils ont toujours besoin d'être déterminés par le *qui* relatif, modifié selon les exigences du sujet

ou du régime auquel ils se rattachent. Ce serait une faute grave que de les faire suivre immédiatement d'un adjectif ou d'un participe, comme on le fait à l'égard des noms substantifs qui sont déterminés par eux-mêmes. On dira donc : la nouvelle reçue hier à Paris était des plus satisfaisantes et celle que l'on reçoit ou que l'on a reçue aujourd'hui est désespérante, et non : celle reçue aujourd'hui ; l'homme capable de maîtriser ses passions a un grand avantage sur celui qui est incapable de se posséder, et non : sur celui incapable de se posséder. — On entend souvent employer indistinctement l'une ou l'autre des expressions *ex qui* et *ex qu'il*, sans qu'il y ait, en effet, un grand inconvénient grammatical à les confondre ensemble. Cependant, l'analyse logique établit quelquefois entre elles des distinctions qu'il ne faut pas du moins négliger lorsqu'on écrit, et il en est de telles que ce serait également une faute grave de manquer à leur observation, même dans le langage le plus familier. Ainsi, nous établirons comme règle qu'avec les verbes appelés improprement *impersonnels*, mais qui ne s'emploient qu'à la troisième personne du singulier, le second des deux modes proposés devra être nécessairement, rigoureusement même, préféré, et qu'on devra dire et écrire par conséquent : *c'est du repos qu'il me faut*, comme on dirait : *c'est du repos qu'il faut que je prenne* ; dire en cette occasion : *c'est du repos qui me faut* serait une faute grossière, ou bien ce serait modifier le sens de cette phrase, et lui donner celui qu'avait autrefois et que prend quelquefois encore le verbe *falloir*, employé pour *manquer*, mais inusité dans cette forme ; ce serait dire enfin : *c'est du repos qui me manque*. Mais on peut dire et écrire indifféremment : je ne puis faire *ce qui* me plaît ou *ce qu'il* me plaît, parce que par le premier mode, on entend *ce qui m'est agréable*, et que, dans le second, on sous-entend le verbe *faire* à la fin de la phrase, et que c'est comme si l'on disait : *ce qu'il me plaît de faire*. — Quant à

l'emploi du substantif métaphysique *ce* avec le verbe *être*, il doit être réglé selon la nature du sujet et le mode d'action indiquée par le verbe, c'est-à-dire relativement au temps où cette action s'est passée; cette obligation est surtout rigoureuse quand le sujet du verbe qui marque cette action n'est pas un sujet vague, indéterminé, quand il ne présente pas à l'esprit une de ces idées générales qui sont de tous les temps, mais l'idée d'une chose ou d'une personne dont l'existence se rattache spécialement à l'époque dont on parle. Il faut donc dire : « *ce furent* les oies qui sauvèrent le Capitole », et non *ce sont*, puisqu'il ne s'agit pas ici des oies en général, mais des oies du Capitole; « *c'étaient* (et non *ce sont*) les hommes riches que l'on envoyait à la mort », parce qu'il est question ici des hommes qui possédaient les richesses au temps auquel l'esprit nous reporte; « *ce fut* Sylla qui montra le premier que la république pouvait perdre sa liberté », et non *c'est*, puisque Sylla vivait du temps de la république de Rome, et non dans un temps indéterminé. Mais on peut dire également : *c'est moi* ou *ce sera moi* qui vous conduirai, parce que le sujet de la phrase *moi* s'accorde à la fois avec le moment où l'on parle, et l'époque indiquée par le second verbe de la phrase; et il faut dire : « *ce sont* les bons exemples qui lui ont manqué », parce que le sujet de la phrase, *les bons exemples*, exprime une idée générale et de tous les temps, qui n'appartient pas plus spécialement à l'époque où nous reporte le second membre de la phrase qu'à celle où nous parlons.—Remarquons en passant une des bizarreries de la langue, une irrégularité grammaticale que l'usage a consacrée. On dit non seulement *c'est moi*, *c'est toi*, *c'est lui*, avec un pronom personnel du singulier, mais encore *c'est nous*, *c'est vous*, avec les deux premières personnes du pluriel; ce n'est qu'avec la troisième personne de ce nombre seulement que reparaît le verbe au pluriel, et que l'on peut dire indifféremment : *c'est eux*, *c'est elles*;

ou *ce sont eux*, *ce sont elles*. Encore faut-il pour employer le pluriel que le verbe soit joint à un seul sujet de ce nombre, car s'il était combiné avec deux ou plusieurs singuliers, il ne s'emploierait dès lors qu'au singulier; en sorte qu'il faudrait dire, par exemple : « *c'est* (et non *ce sont*) le travail et l'application qui vous conduiront à la science. » — Il ne faut pas trop s'effrayer, du reste, de ces différences ou de ces bizarreries, plutôt apparentes que réelles, et ne point perdre de vue que dans la plupart des cas et des exemples que nous rapportons, comme il arrive souvent en matière de grammaire et de style, l'usage, *ce tyran des langues*, a le choix des tours; mais là seulement où le sens ne peut pas être sensiblement altéré par ce choix. On peut donc dire indifféremment : *c'est* ou *ce sont*, *c'était* ou *c'étaient* eux (et ainsi de suite pour les autres temps du verbe), qu'il faut, qu'il failait, etc., *convaincre*, parce que le verbe *être* est considéré ici comme impersonnel, que l'esprit est fixé sur le complément de la phrase, et qu'on peut dire *la chose à faire* c'est ou c'était de *convaincre*.—Mais il faut dire rigoureusement : *ce sont*, *c'étaient*, *ce furent*, *ce seront*, *ce seraient* de grands hommes (en faisant accorder le verbe avec le sujet). La seule exception est pour les temps du verbe *ç'a été*, *ç'aura été*, *ç'aurait été*, qui s'emploient toujours au singulier même avec un pluriel pour sujet, et toujours comme verbe impersonnel. Il faudrait donc dire, en parlant de Michel-Ange et du Titien : *ç'a été* de grands peintres, comme on dirait en parlant de César ou de Napoléon : *ç'a été* un grand homme.—C'EST A VOUS DE, C'EST A VOUS A (ou le terme métaphysique *ce*, joint au verbe *être*, et employé avec quelque autre des pronoms personnels), sont aussi deux tournures de phrase dont l'emploi dépend de l'idée qu'on veut y attacher. Si c'est l'idée du devoir, d'une obligation ou d'un droit que l'on veut constater, il faut employer la première; et l'on dira, par exemple : « *c'est à vous* de vous

montrer grand et généreux ; c'est à lui de voir ce qu'il a à faire en cette occasion » ; « c'est à nous de régler les intérêts de l'état », c'est-à-dire : c'est à nous qu'il appartient, etc. Mais, s'il ne s'agit que de marquer le ton, le rang, la place dans lesquels une chose doit être faite ou bien une personne doit agir, on se servira de la seconde tournure, et l'on dira : « c'est à vous à parler à présent », c'est-à-dire : c'est à votre tour à parler. — C'EST A VOUS A qui serait une faute de relation entre les deux termes qui composent ce membre de phrase, par la répétition inutile de la préposition à qui marque le régime ; il faut dire : c'est vous A qui, ou c'est A VOUS QUE. Boileau a donc fait une faute dans le premier vers de sa satire, en disant :

C'est à vous, mon esprit à qui je veux parler.

Il s'est laissé entraîner à répéter inutilement et fautivement la préposition à, par le besoin de compléter son vers, dont le sens eût été moins direct, moins positif, s'il avait écrit comme on l'a proposé depuis :

C'est à vous, mon esprit, que je voudrais parler.

Nous nous arrêterons ici, sans prétendre avoir épuisé complètement la matière et toutes les questions grammaticales que peuvent soulever l'emploi du terme métaphysique *ce* ; mais nous croyons en avoir assez dit pour faire penser les lecteurs et préparer la solution de tous les problèmes que l'on pourrait rattacher à son sujet. Que ceux qui jugeraient cependant que nous avons encore accordé trop de place à l'examen d'une question grammaticale et d'un mot d'une aussi petite valeur en apparence que le mot *ce*, composé de deux seules lettres, veuillent bien réfléchir que nous faisons un *Dictionnaire*, et que nous n'écrivons pas seulement pour ceux qui veulent s'amuser et se distraire, mais aussi pour ceux-là qui veulent réfléchir et s'instruire. C'est à ces derniers surtout que nous avons voulu complaire ici, c'est eux ou ce sont eux dont nous avons eu en vue de satisfaire les intérêts. E. H.

CÉANOTHE, *ceanothus*, genre de plantes de la famille des *rhamnoïdes* et de la pentandrie monogynie, qui renferme des arbrisseaux d'Amérique et de la Nouvelle-Hollande, dont plusieurs espèces, cultivées dans nos serres et transportées dans nos jardins, contribuent aujourd'hui à leur ornement. Leur tige a 2 ou 3 pieds d'élévation ; leurs fleurs, disposées en grappes légères ou en panicules arrondis, sont blanches, jaunes, ou azurées. Ils se multiplient de boutures et demandent une terre légère. — On ignore d'où ces plantes ont pris le nom de *ceanothe* ; on sait seulement que Théophraste appelait ainsi (*keanothos*) le chardon hémorrhoidal (*serratula arvensis*) et le groseillier (*ribes*). Z.

CÉANS, vieux mot français, fait, dit-on, du latin *hic intus*, adjectif démonstratif du lien où l'on est, où l'on se trouve. Ce mot, qui est peu usité aujourd'hui, et qui a toujours été d'ailleurs du style familier depuis qu'on l'a fait passer du barreau dans le monde, a été fréquemment employé autrefois, surtout par nos auteurs comiques, jusqu'au temps de Voltaire, qui dit quelque part :

... Dès demain je prétends

Que l'ami du logis d'aujourd'hui se tienne.

E. H.

CÉBRION, *cebrio* ; genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des *cébrionates* ou *cébrionites*, et de la famille des *sternoxes*, (*Voy.* ce mot.) Z.

CÉCYDOMIE, genre d'insectes de l'ordre des *diptères*, famille des *némocères*, dont M. Bosc a découvert, en 1816, une nouvelle espèce à l'état de larve, sur les tiges du paturin commun (*poa trivialis*, Lin.). Elle se distingue des cinq espèces connues jusque là par la couleur rougeâtre de son abdomen, et par la couleur noire de l'extrémité des ailes du mâle. Le corps et les pattes sont cendrées ; la tête et les antennes sont brunes. Sa longueur est de deux lignes. L'abdomen du mâle, d'ailleurs plus aplati, est terminé par un anneau obtus, et celui de la femelle par une longue pointe. La femelle de la cécydomie du paturin

rin dépose sur le chaume naissant de cette plante, à peu de distance d'un nœud et en opposition aux feuilles, un œuf qui détermine du côté opposé, dans l'étendue de la demi-circonférence, la formation de quinze à vingt rangs de filaments très rapprochés, longs de deux à trois lignes, une moitié se recourbant d'un côté et l'autre moitié de l'autre, pour former un abri à la larve de l'insecte. Il y a quelquefois trois ou quatre de ces gâles, dont les plus grosses ont trois lignes de diamètre, sur le même chaume ; mais généralement une ou deux réussissent, parce que les inférieures attirant toute la sève de la tige, les supérieures languissent d'abord, puis avortent. Cette larve parvient à la longueur de deux lignes environ. C'est un ver à onze anneaux sans pattes apparentes, blanc, avec la tête brune. Il se transforme en nymphe à la fin de l'été, et celle-ci en insecte parfait au mois d'avril de l'année suivante. Z.

CÉCIL. (*Voyez BURLEIGH.*)

CÉCILE (Sainte), vierge et martyre, issue d'une noble famille romaine, fut élevée dans le christianisme au sein d'une famille païenne. Obligée par ses parents de s'engager dans le mariage, elle convertit Valérien, son époux, le premier jour de ses noces, sans enfreindre le vœu de virginité perpétuelle qu'elle avait fait dans sa plus tendre jeunesse : enfin, elle souffrit le martyre, à Rome, vers l'an 230, sous le préfet Almaque, pendant le règne d'Alexandre - Sévère. Fortunat de Poitiers, le plus ancien auteur qui ait parlé de cette sainte, la fait mourir en Sicile, entre les années 176 et 180, sous les empereurs Commode et Marc-Aurèle : c'est de là que son corps fut transporté à Rome. Le nom de sainte Cécile se trouve dans les plus anciens martyrologes, son office dans les missels les plus anciens, et l'église l'a placée dans le canon de la messe comme vierge et martyre. — Sainte Cécile cultivait la musique, et s'accompagnait des instruments en chantant les louanges du Seigneur : c'est à cause de cela que les mu-

siciens l'ont choisie pour leur patronne. La vie de sainte Cécile a fourni le sujet de plusieurs tableaux admirables, entre autres ceux de Raphaël et du Dominiquin. Santeul a composé trois belles hymnes en vers latins pour le jour de la fête de cette sainte, qui se célèbre le 22 novembre. Les hymnes de Santeul ont été souvent mises en musique et chantées, comme morceaux d'offertoire, aux messes que les musiciens exécutent avec grande pompe en l'honneur de leur patronne. L'ode à sainte Cécile est une des meilleures productions du poète anglais Dryden. CASTIL-BLAZE.

CÉCILIA (Loi), *Cecilla lex*. Cicéron (*Orat. pro domo sua*) nous apprend que le but de cette loi était que le peuple, dans la concurrence de plusieurs objets, ne fût point obligé de prendre ce qu'il ne voudrait pas, ou de rejeter ce qu'il voudrait. Toutes les fois, du reste, que Cicéron cite cette loi, il y joint la loi *Didia*, ou plutôt il la nomme la loi *Cecilia et Didia*. E.

CÉCILIE (*Cecilia, L.*). Genre de reptiles fort singuliers, ainsi nommés à cause de l'extrême petitesse de leurs yeux, qui sont à peu près cachés sous la peau. Si l'on parvient à connaître un jour que ces animaux éprouvent, comme les grenouilles et les salamandres, quelques métamorphoses, il faudra les ranger dans la classe des *amphibiens*. Cuvier en a formé sa troisième et dernière famille des *ophidiens* sous le nom de *serpens nus*. Leur corps cylindrique est dépourvu de membres et recouvert d'une peau lisse, visqueuse comme celle des anguilles, qui présente des plis transverses sur les côtés. Les corps de leurs vertèbres ressemblent à ceux des vertèbres des poissons. Leurs côtes ne sont point assez longues pour entourer complètement le tronc. Leur tête osseuse offre en dessus la forme d'un bouclier osseux. Les dents aiguës et recourbées ressemblent à celles des serpents proprement dits. La bouche est peu fendue. L'anus est rond et situé presque à l'extrémité du corps. Ce genre renferme

quatre espèces qui sont toutes américaines et communes à la Guiane. Ces animaux restent long-temps sous la terre. On croit qu'ils mangent de l'humus, parce qu'on en a trouvé dans leur estomac. Il paraît qu'ils pondent des œufs à écorce demi-membraneuse et réunis en longues chaînes.—La *cécilie visqueuse*, qui a plus d'un pied de longueur, est d'une couleur brunâtre. L'espèce dite *cécilie lombricoïde*, qui est encore plus longue, noirâtre et du diamètre d'une plume, est complètement aveugle. Les anciens donnaient aussi le nom de *cécilie* à l'*orvet*, petit serpent que l'on appelle encore *aveugle* dans plusieurs pays de l'Europe, quoiqu'il ait de fort beaux yeux. L—r.

CÉCITÉ, *cæcitas*. On entend par ce mot l'abolition de la faculté de voir. Cet état ne constitue pas une maladie, mais il est le résultat de quelque autre affection qui s'oppose à l'arrivée des rayons lumineux dans la profondeur du globe oculaire. Ainsi sont atteints de cécité ceux qui sont affectés d'ophtalmie intense, de taies, d'ulcères, de staphylôme de la cornée, de l'occlusion de la membrane papillaire, de cataracte, etc. (Voy. ces mots.) H. G.

Le mot *cécité* n'a pas reçu la même extension que le mot *aveuglement*, qui s'entend aussi de la privation ou de l'obscurcissement des lumières de l'esprit et de la raison; il ne s'emploie guère qu'au propre pour exprimer la privation de la vue. Sa création même ne serait pas très ancienne s'il fallait s'en rapporter au *Dictionnaire de Trévoux* (éd. de 1752), lequel dit positivement « que l'usage ne l'a pas encore établi, bien que quelques personnes s'en servent ». Cependant, il faut que le caprice l'eût laissé tomber en désuétude, puisqu'on le trouve dans Rabelais, dans Montaigne, et même dans le *Glossaire de la langue romane*. Quoi qu'il en soit, depuis son adoption, le mot *cécité* semble avoir eu la mission particulière d'exprimer une infirmité toute physique, pendant que son synonyme serait plus spécialement

appliqué à cette sorte d'infirmité morale à laquelle on prétend que les rois et les grands de la terre sont plus sujets que d'autres. E. H.

CÉCOGRAPHIE (de *cæcus*, aveugle, et *graphein*, écrire). Les aveugles, en général, compensent par la délicatesse du toucher, qu'ils possèdent au plus haut degré, l'absence du sens de la vue; aussi sont-ils capables d'apprendre toutes sortes d'arts et de sciences. (Voyez AVEUGLES.) Voici en peu de mots la manière très simple de leur montrer à écrire : dans une table de métal sont gravés en creux les divers caractères de l'alphabet; le jeune aveugle, tenant un stylet dans la main droite, suit les contours de ces caractères. Après un exercice plus ou moins long, changeant le stylet pour un crayon, il est en état de tracer toutes les lettres sur le papier; mais il a encore à surmonter plusieurs difficultés : il est incapable d'écrire les caractères sur une même ligne droite de façon qu'étant assez rapprochés ils ne s'entre-coupent pas. On lève cet obstacle à l'aide d'un instrument fort simple : représentez-vous un gril formé de fils de métal ou de toute autre matière; ces fils sont espacés d'une quantité égale à celle qu'on se propose de donner aux lignes d'écriture. La feuille de papier étant placée immédiatement au-dessous du gril, l'aveugle-écrivain trace nécessairement ses lettres en ligne droite, et, pour que la lettre qui doit suivre celle qu'il vient de former en soit distinctement séparée, il suit la marche du crayon avec l'index de la main gauche. Il est aisé de concevoir qu'avec de l'exercice l'aveugle peut ainsi apprendre à écrire d'une manière passable. Jusqu'à présent les tentatives qu'on a faites pour donner aux aveugles la facilité d'écrire avec des plumes mécaniques et de l'encre ont conduit à des résultats peu satisfaisants; les élèves de l'école de Paris, rue St-Victor, écrivent encore avec des crayons. (Voy. LECTURE, GÉOMÉTRIE.) T.

CÉCROPS, premier roi de l'Attique (à laquelle était jointe alors la Béotie), ou du moins le premier des chefs de cette con-

trée qui ait laissé des souvenirs par des institutions, et qui ait commencé à la doter d'un principe de civilisation durable. Il paraît être venu d'Egypte, et aborda, dit-on, dans la péninsule triangulaire de l'Attique, vers 1578 avant Jésus-Christ. Cependant Homère, dans son catalogue des vaisseaux, nomme Erechthée comme le fondateur du royaume de l'Attique. — L'origine des choses peut ordinairement remonter à une époque plus reculée que celle qu'on lui assigne ; un progrès décisif a toujours été amené par des progrès préparatoires, et, s'il est assez rationnel de donner à Cécrops le titre de premier roi de cette contrée, il ne faut pas oublier non plus que 189 ans avant ce chef, un prince nommé Ogygès y conduisit une colonie de Pélasges, c'est-à-dire des habitants nouveaux sur une terre qui sans doute n'était pas déserte, et que, par conséquent, il existait déjà des éléments quelconques d'une civilisation antérieure. Si l'on admettait les détails incertains, confus, les traditions hasardées que nous a laissées l'antiquité, il paraîtrait que la barbarie régnait alors complètement sur l'Attique. Ses habitants ignoraient les ressources de la navigation, et ne s'étaient pas encore livrés à l'agriculture ; ils vivaient de fruits sauvages, ce qui est difficile à croire. On attribue, peut-être avec un peu de complaisance, à Cécrops l'honneur d'avoir répandu tous les éléments de la vie sociale, l'institution du mariage, des dieux positifs et possédant un nom et des attributs, à la place de dieux vagues et inconnus, la culture de la vigne, des temples ou enceintes sacrées, qui servaient aux habitants de centres de réunion. Des inductions assez naturelles nous portent à croire que Cécrops rencontra des vestiges d'institutions. D'abord Eleusis existait depuis Ogygès, Eleusis, à laquelle se rattachent des souvenirs de culte primitif et d'organisation sociale. Ensuite, la défense de sacrifier aux dieux rien qui eût eu vie (Paus., VIII, 2) fait entrevoir les efforts de Cécrops pour abolir les sacrifices humains, en usage chez les Pé-

lasges, surtout en Arcadie, et dont le sacrifice d'Iphigénie atteste la continuation plusieurs siècles après dans d'autres contrées de la Grèce. Avec les coutumes pélasgiques avaient dû circuler dans l'Attique les notions religieuses que ces peuples avaient empruntées à l'Asie et à la Samothrace, et, avec leurs notions religieuses, quelques-uns de leurs arts grossiers et quelque chose de leur organisation politique. Ces peuples n'en étaient pas à ignorer la coutume du mariage ; seulement Cécrops donna peut-être à ce lien plus de régularité, de consécration et de solidité. Ce qu'il y a de plus clair dans tout ce que l'on dit de Cécrops, c'est que ce prince rapporta d'Egypte le personnage mythologique et le culte d'*Athéna* ou *Minerve*, la *Neitha* de sa terre patrie, et celui de *Poseidon* ou *Neptune*, peut-être pour enseigner à ses nouveaux sujets l'importance de la navigation et sanctifier en quelque sorte sa propre arrivée par mer en Attique. Les attributs de ces deux divinités, tels qu'ils étaient alors admis, ne sont même pas bien connus, et si l'olivier croissait sous les auspices de Minerve, on ne sait si dès lors le cheval bondissait sous la protection de Neptune. Rien n'a été plus mobile que les idées cosmogoniques, morales ou politiques, attachées par les Grecs à leurs diverses divinités, et ces idées ont varié non seulement de divinité à divinité, à mesure que chacune empiétait sur les attributions d'une autre, mais encore dans la série des notions qui se rattachaient successivement à un seul et même dieu. — Comme il vaut mieux s'exécuter de bonne grâce, et savoir ignorer ce qu'on ne sait pas, il est plus simple d'avouer que l'état moral, religieux et politique de cette contrée, à l'époque de l'arrivée de Cécrops, n'est pas connu d'une manière positive, et que, par conséquent, on ne peut préciser avec quelque exactitude l'influence exercée par ce chef d'aventuriers. L'honneur d'avoir fondé l'aréopage, ce célèbre tribunal d'une sagesse presque divine, n'appartient même pas sans con-

testation à Cécrops, et si cette institution dura si long-temps, ce serait une raison de croire qu'elle date d'une époque plus récente, du moins dans ce qu'elle eut de grand, de régulier et de sage. Nous serions portés plutôt à regarder l'établissement du culte de Cérès, attribué à Erechthée, l'un des successeurs de Cécrops, comme un résultat éloigné du règne de Cécrops et comme son ouvrage. Venu d'Egypte, terre à riches moissons, le nouveau chef dut tâcher de propager la culture du blé et rencontrer d'assez grands obstacles dans l'aridité du sol et dans l'indifférence des habitants. Enfin, on sentit le prix de cette céréale, on s'y habitua; peut-être des importations régulières répandirent l'usage du pain, en réjouissance de quoi on créa une divinité protectrice du blé, un culte nouveau : ce culte n'a pu s'introduire subitement, et en considérant, soit le laps de temps écoulé entre Cécrops et Erechthée, soit la première patrie de Cécrops, il est naturel d'attribuer à celui-ci et à ses compagnons primitifs l'origine de l'agriculture et notamment de l'usage du froment. — Cécrops est donc un nom chronologique plutôt qu'un personnage connu. FR. GAIL.

CÉDILLE. Tous les dictionnaires usuels modernes, y compris le *Dictionnaire universel de la langue française* de MM. Ch. Nodier et Verger, dont nous avons sous les yeux la cinquième édition, publiée en 1832, définissent la cédille une *petite virgule*, qui, selon Boiste et quelques autres, *sert à adoucir le e*. Cependant le premier des lexicographes que nous venons de nommer blâme très fort cette définition dans son *Examen des dictionnaires de la langue française* (1828) : « Il n'y a aucun rapport, dit-il, pag. 95, entre une virgule et une cédille; la cédille n'adoucit pas le c, elle le métamorphose. Il faut dire : signe qui donne au c la valeur de l's devant l'a, l'o, l'u et leurs nasales; et convenir, s'il y a lieu, qu'il est fort ridicule d'employer ce signe pour donner à une lettre une fausse valeur, qui réside dans un des autres éléments de la langue. » Nous ne

voulons point chicaner M. Ch. Nodier sur l'ambiguïté de cette dernière phrase; nous ne prétendons point défendre non plus contre lui toutes les bizarreries de la langue française, mais nous ne pouvons souscrire à l'ostracisme qu'il voudrait faire prononcer contre la cédille, qu'on ne pourrait remplacer par la lettre s dans tous les mots où se trouve le ç. Il est clair, par exemple, que la prononciation des mots *façade, façon, caparaçon*, etc., et de tous ceux enfin où le ç se trouve entre deux voyelles, devrait changer avec la substitution de l's, qui, d'après une règle générale, prend le son du z lorsqu'elle se trouve placée au milieu d'une syllabe entre deux voyelles. — Quant à la figure de la cédille, si elle n'est point telle absolument que le disent nos dictionnaires, il faut reconnaître qu'elle s'est insensiblement éloignée de celle que lui attribue son origine, et qu'elle a en effet dans tous nos anciens livres et imprimés, c'est-à-dire celle d'un *petit c*, en espagnol *cedilla*, d'où a été fait notre mot *cédille*. Ce qu'il y a de bizarre aujourd'hui dans cette origine ou dans cette étymologie, c'est que les Espagnols ont totalement banni depuis quelque temps de la langue écrite et de l'impression le ç (*C con cedilla*) que nous leur avons, dit-on, emprunté, pour y substituer partout l's et le z, substitution dont nous croyons avoir démontré l'impossibilité quant à la langue française. Nous voilà donc héritiers d'un signe répudié par ceux-là mêmes de qui nous le tenions, à moins qu'on ne lui cherche une autre origine, et qu'on ne dise, comme nous le pensons en effet avec quelques auteurs, que le type primitif de la cédille est le *sigma* des Grecs, ainsi figuré ç. — Ajoutons d'ailleurs en faveur du ç que sa destination spéciale est d'indiquer l'étymologie de certains mots, et de leur servir par conséquent de lettre *caractéristique* (voy. ce mot), en transmettant du radical au dérivé non seulement la forme, mais encore la prononciation qui les fait reconnaître comme appartenant à la même famille.

Ainsi le mot *façade*, que nous avons cité plus haut, est fait du mot *face* dans lequel le *c* est doux ; le mot *façon* vient du verbe *facere* ; le mot *caparaçon* a été emprunté aux Espagnols, qui l'écrivent aujourd'hui *caparazon*, mais le prononcent avec un accent qui approche plutôt du *ç* que du *s* ; ainsi les mots *glace*, *glacer* ont dû former les mots *glacant* et *glacon* ; de *menace* on a dû faire *menaçant* ; de *France*, *Français* ; de *recevoir*, *reçu*, etc. Nous croyons en avoir dit assez pour réfuter l'erreur de M. Ch. Nodier, que nous avions d'autant plus à cœur de combattre en cette circonstance que nous aimons à reconnaître en lui une de nos meilleures autorités, et que nous l'avons souvent cité à l'appui de nos propres opinions grammaticales. E. H.

CÉDO-NULI, nom vulgaire d'une des plus belles coquilles du genre *cône* (*V.* ce mot), qui signifie proprement : *je ne le cède à nulle autre*. Z.

CÉDRAT, espèce de citronnier, dont le fruit très doux et odoriférant, est surtout propre à être confit. (*Voy. CITRONNIERS.*) Z.

CÈDRE (*cedrus*). Cet arbre majestueux est célèbre dans toute l'antiquité par la beauté imposante de son port et par l'incorruptibilité attribuée à son bois. Tournefort plaça le cèdre dans son genre *melèse* (*larix*), et Linné en fit une espèce de *pinus*. Mais M. Richard a proposé récemment de le considérer comme le type d'un nouveau genre, appartenant à la famille des conifères de Jussieu, et qu'il caractérise de la manière suivante : les fleurs sont monoïques, formant des chatons. Les chatons mâles sont ovoïdes-allongés. Chaque fleur se compose d'une seule étamine obovoïde-allongée, marquée d'un sillon profond, et se terminant supérieurement par une lame dressée et ciliée. Les chatons femelles terminent les jeunes rameaux au sommet desquels ils sont solitaires. Ils semblent ovoïdes, oblongs, presque cylindriques, formés d'écailles imbriquées, très obtuses, qui offrent à

leur base externe une seconde écaille beaucoup plus petite. A la partie inférieure de la face interne de chaque écaille, on trouve deux fleurs renversées, intimement confondues avec l'écaille par leur partie supérieure. Leur calice forme un petit tube recourbé en dehors, proéminent et irrégulièrement denticulé à son ouverture. On observe dans son fond un ovaire tout-à-fait libre. Les cônes sont ovoïdes, arrondis, dressés, et terminent les jeunes ramifications de la tige. A la base de chaque écaille existent deux fruits qui se terminent supérieurement et latéralement par une aile longue et membraneuse, qui part d'un seul côté. La graine contenue dans ces fruits a son tégument mince, recouvrant un endosperme blanc et charnu, dans lequel on trouve un embryon allongé, cylindrique, offrant de neuf à douze cotylédons. — Ce genre ne contient encore qu'une seule espèce : c'est le CÈDRE DU LIBAN, *cedrus* des Latins, *kedros* des Grecs, *ares* des Hébreux, un des plus beaux et des plus grands arbres que l'on connaisse. Il atteint jusqu'à cent pieds de hauteur, et son tronc, avec les années, vingt-quatre ou trente pieds, et même plus, de circonférence. Il se divise en ramifications nombreuses, qui s'étendent horizontalement, excepté celles du centre, qui sont dressées et presque verticales. On a souvent répété que la flèche du cèdre, c'est-à-dire le sommet de sa branche centrale, était toujours inclinée vers le nord ; mais le fait est que cette direction n'est ni constante ni même, à ce qu'il paraît, plus fréquente que toute autre. Les feuilles sont courtes, subulées, éparées sur les jeunes rameaux, solitaires et persistantes. Les cônes qui succèdent aux chatons de fleurs femelles sont ovoïdes, composés d'écailles coriaces, imbriquées, très serrées, et il faut plus d'un an pour que les graines qu'ils renferment parviennent à leur maturité. — Cet arbre, qui formait au temps de Salomon de magnifiques forêts sur les pentes du Liban, y est maintenant devenu très rare, et Labillardière

qui visita cette montagne en 1797, évaluée à une centaine au plus le nombre des cèdres qui s'y trouvaient épars çà et là. Cette espèce n'est d'ailleurs pas particulière à cette contrée : elle se retrouve dans l'Asie-Mineure, sur le mont Taurus et sur le mont Aman ; mais aucun voyageur moderne ne paraît l'avoir observée en Crète ni en Chypre, où elle a été indiquée par les anciens. D'ailleurs, elle est aujourd'hui tout-à-fait naturalisée dans nos climats, et on en voit souvent de superbes individus dans les parcs et dans les grands jardins. L'un des plus beaux et des plus anciens que nous ayons en France est celui que l'on admire dans la partie du Jardin-des-Plantes de Paris connue sous le nom de *labyrinthe*. Il fut apporté d'Angleterre, en 1734, par Bernard de Jussieu, et il forme aujourd'hui un vaste dôme de verdure. Malheureusement, sa flèche ayant été détruite par accident, il a cessé depuis lors de s'élever ; mais ses branches se sont d'autant plus étendues latéralement. C'est au mois d'octobre que le cèdre fleurit dans notre climat. Son bois est léger, d'un blanc roussâtre, veiné, en un mot assez difficile à distinguer de celui du pin sauvage. Il est sujet à se fendre par l'effet de la dessiccation, ce qui fait qu'il tient mal les clous, comme l'avaient remarqué les anciens. Quant à l'incorruptibilité qu'ils lui attribuaient, et qui les déterminait à l'employer pour les statues des dieux, c'est une propriété que les modernes sont bien loin de lui reconnaître, et plusieurs regardent même le bois de cèdre comme inférieur en qualité à celui de sapin. (Voy. aussi tom. vi, p. 489, et tom. vii, p. 7.)

DEMEZIL.

CÈDREL, *cedrela*, grand et bel arbre de l'Amérique méridionale, qui forme un genre dans la famille des méliacées, de la pentandrie monogynie, et que l'on nomme vulgairement l'*acajou à planches*. Le *cedrela odorata* sert à la construction des pirogues et des boiseries, et offre cette particularité, que son odeur aromatique, et peut-être aussi sa saveur amère, éloigne les insectes. Z.

CÈDRITE, *cedrinum vinum*, sorte de vin très échauffant, diurétique et astringent, que l'on prépare avec du vin doux et des baies de cèdre, dans la proportion d'une demi-livre de ces dernières contre six pintes de liqueur, et que l'on employait autrefois comme vermifuge. Z.

CÈDULE. On a d'abord dit *scédule*, du latin *scheda*, petite feuille volante de papier, de parchemin ou d'écorce d'arbre propre à écrire ; *schedula*, petit billet, tous deux d'origine grecque, et faits de *schedê*, écorce de tilleul, qui servait de tablettes aux anciens, et *schedion*, billet. Ce mot désignait en effet le billet ou reconnaissance souscrit par le débiteur au profit de son créancier, et en général, on l'avait étendu aux obligations sous seing privé ; on se servait donc autrefois du mot *cédule*, qui n'est plus employé aujourd'hui, pour désigner l'acte sous seing privé, par opposition à l'acte authentique, d'où résultait que la cédule ne pouvait emporter par elle-même hypothèque, qu'elle n'avait point également par elle-même de date certaine, et qu'elle ne pouvait avoir autorité qu'autant que l'écriture en avait été reconnue en justice ; ce sont les principes qui s'appliquent maintenant aux actes sous seing privé, que l'on nomme quelquefois, par abréviation, des *sous-seings*, mais qui n'ont plus, à vrai dire, de dénomination particulière, l'expression de *cédule* n'étant plus en usage. On désignait également par *cédules* les actes judiciaires nécessaires pour introduire une instance, et cette dénomination leur est venue sans doute de la nécessité où l'on était de transcrire la cédule en tête de ces actes. Quoi qu'il en soit, on nommait spécialement *cédule de citation* l'acte que délivrait un officier de police judiciaire pour faire comparaître devant lui les témoins, et il paraît que cette expression était appliquée à tout acte judiciaire, car dans le *Dictionnaire* de Roquefort l'on trouve le mot *cédulon*, auquel est jointe cette explication, *acte judiciaire*. Le *Dictionnaire* de l'académie cite également le mot *cédule* dans ce sens, et rappelle qu'il

a donné naissance à une locution passée dans le langage usuel, où l'on a dit *plaider contre sa cédule*, de celui qui, après avoir fait un aveu ou posé un principe, n'en tient plus aucun compte dans la discussion ou dans sa conduite. Sous ce rapport, que de gens, de nos jours, plaident ou agissent contre leur cédule ! On nommait spécialement encore *cédule évocatoire* l'acte par lequel une partie mécontente de la juridiction devant laquelle sa cause était engagée présentait une requête à d'autres juges pour qu'ils eussent à évoquer à eux la connaissance de l'affaire : au milieu de toutes les juridictions qui couvraient alors la France, les cédules évocatrices étaient appelées à jouer un grand rôle dans la procédure. — Quoique le mot de *cédule* soit tombé dans un discrédit total, il est cependant encore employé dans le langage légal avec la signification de *cédule de citation*, tant en matière civile qu'en matière de police, mais il s'applique uniquement à l'acte délivré par le juge de paix pour autoriser la citation des parties devant lui. Le code du 3 brumaire an iv s'était servi de cette expression dans ce sens, et on la retrouve dans deux articles du code de procédure civile et du code d'instruction criminelle. L'article 6 du code de procédure porte que, dans les cas urgents, le juge de paix donnera une *cédule* pour abréger les délais, et l'article 146 du code d'instruction criminelle porte également que, en matière de police, dans les cas urgents, les délais pourront être abrégés, et les parties citées à comparaître même dans le jour et à l'heure indiquée, en vertu d'une *cédule*, délivrée par le juge de paix. TRULIER, a.

CEINDRE et ses dérivés. Ce verbe français, qui signifie entourer, environner, envelopper, est fait du verbe latin *cingere*, qui a la même signification. On dit également *ceindre une ville* de murailles ou de fossés, et *se ceindre le corps* d'une écharpe, ou le *front* d'une couronne, d'un diadème. Il a donné naissance aux mots suivants : **CEINTRE**, terme de marine, par lequel on désigne de longues

pièces de bois qui règnent au-dessus l'une de l'autre, et parallèlement entre elles autour d'un navire ; **CEINTSAGE**, nom collectif de tout l'appareil qui lie et ceint quelque chose, principalement un vaisseau ; **CEINTRE** ou **CINTRE** (en latin *cinctura*) et ses dérivés, **CINTRE**, **DÉCINTRE**, **DÉCINTREMENT** (voyez **CEINTRE**) et **DÉCINTROIR**, marteau à deux taillants, dont les maçons se servent principalement pour écarter les joints des pierres dans les démolitions ; **CEINTURE** (voyez ce mot) ; **CEINTURON**, espèce de ceinture destinée spécialement à suspendre une arme au côté ; **CEINTURIER** et **CEINTUSONIER**, noms des fabricants et marchands de ceintures et de ceinturons ; **ENCRINDRE**, enfermer un grand espace, tel qu'une ville ou un camp, par des murailles, des fossés ou des fortifications, qui l'entourent de tous côtés ; **ENCINTE**, circonférence, contour, clôture, plus ou moins fortifiée, plus ou moins considérable. — Ce dernier terme, pris adjectivement, est employé quelquefois comme synonyme de *grosse*, en parlant d'une femme qui a conçu (*gravida*), qui est en état de *grossesse* ; mais on ne le trouve mentionné que dans deux ou trois dictionnaires (Boiste, Rivarol), et il est exclu, à tort selon nous, de la bonne société, où l'on continue à se servir du mot *grosse*, qui a l'inconvénient d'offrir à l'esprit un double sens et d'en changer selon la place qu'on lui donne, après ou avant le mot *femme*. Quant à l'expression *enceinturer* pour *engrosser*, que cite M. de Roquefort, nous ne la croyons point usitée. — Nous avons encore à mentionner les mots **SANGLE** (en latin *cingula*), **SANGLADE**, **SANGLER** et **DESSANGLER**, enfin **CINGLER** et **CINGLAOR**, comme des dérivés du verbe **CEINDRE**.

E. H.

CEINTRE, ou **CINTRE**, mot fait du verbe *ceindre*, formé lui-même du latin *cingere*, et qui, dit M. Quatremère, s'emploie dans l'art de bâtir sous deux acceptions : d'abord, pour indiquer la courbure d'une voûte ou de quelque autre partie de construction ; ensuite, pour désigner un assemblage de charpentes ou de pièces de bois formant en relief la

courbure d'une voûte en construction, et destiné à la soutenir jusqu'à ce que la clé soit posée.—Une voûte est en *plein ceintre* lorsque sa courbure est formée par une demi-circonférence de cercle : alors la hauteur du ceintre est égale à la moitié du diamètre ou de la largeur de la voûte; lorsque cette hauteur est moindre, on dit que le *ceintre* est *surbaissé* : sa courbure est alors une demi-ellipse ou un assemblage d'arcs de cercle imitant plus ou moins cette courbe, et auquel les ouvriers donnent le nom d'*anse de panier*. Quand la hauteur du ceintre d'une voûte, au contraire, est plus grande que son diamètre, ou la moitié de sa largeur, on dit que ce *ceintre* est *surhaussé*. Sa courbure peut encore être formée par une demi-ellipse élevée sur son petit diamètre, ou par un assemblage d'arcs de cercle imitant cette courbe. Dans les églises gothiques, le *ceintre* des voûtes qui est *surhaussé* se forme par deux arcs de cercle qui font un angle au sommet.—On donne le nom de *CEINTRE* dans les théâtres à la partie du plancher de la salle qui est au-dessus de l'orchestre ; la partie du ceintre qui est la plus près du théâtre n'est composée ordinairement que de planches jointes au moyen de charnières, et qu'on peut lever au besoin pour aider au passage des voûs qui vont se perdre dans le ceintre ; la toile qui sépare la scène de la salle se perd elle-même dans le ceintre lorsqu'on la lève.—Enfin, les charrons appellent de ce nom une règle ou barre de bois plate dont ils se servent pour mettre les roues à la hauteur qu'ils veulent leur donner.—*CEINTRE*, c'est faire un ceintre, bâtir un ceintre, ou donner enfin une forme courbe à quelque ouvrage que ce soit. (*Voyez* ci-dessus le mot *CEINTRE*.) E.

CEINTURE, mot fait du verbe *ceindre* (*voy.* ci-dessus), et dont l'étymologie fait assez connaître l'application ; il ne paraît pas toutefois qu'on l'ait jamais employé pour désigner un ornement autre que celui qui est destiné à entourer les reins, les ornements qui ceignent la tête et les bras ayant reçu des noms spé-

ciaux. Quant à l'usage des ceintures, il est très ancien et remonte très haut, puisque dans l'*Apocalypse* le Sauveur se montre à saint Jean avec une *ceinture d'or*. Dans le même livre, les sept anges qui sortent du temple sont vêtus de lin et portent également des ceintures d'or. Elles devaient donc être et furent en effet en grand honneur chez les Hébreux, qui n'en portèrent point d'abord, dit-on, dans les habitudes ordinaires de la vie, mais qui s'en revêtaient lorsqu'ils mangeaient l'agneau pascal.—Quoi qu'il en soit, l'utilité des ceintures pour relever et retenir le vêtement, qui consistait alors en une longue robe, ne tarda pas à en rendre l'usage plus commun. En général, on y employait une matière précieuse, mais les prophètes et ceux qui faisaient pénitence, ou qui par état affichaient le mépris des choses de ce monde, en portaient de peau ou de cuir, et dans le deuil on prenait des ceintures de corde pour marquer la douleur et l'humiliation : telle est l'origine du *cordon* ou de la *ceinture* de la plupart de nos ordres monastiques, qui consistait souvent en une simple corde. Le prophète Isaïe menace les filles de Sion, qui avaient offensé ses yeux par leurs parures, de les réduire à porter le cilice et la ceinture de corde. La ceinture militaire des Hébreux entourait aussi leurs reins, ce que témoignent ces expressions : *Gladio erat accinctus renes, accinctos balteis renes*. Ces ceintures étaient d'un grand prix, et on les donnait quelquefois pour récompense aux soldats qui avaient bien mérité. Les Grecs, qui en empruntèrent l'usage aux Hébreux, les attachèrent sur l'épaule et les firent pendre, comme la plupart des nations anciennes et les modernes ont fait plus tard du baudrier.—Du reste, l'usage des ceintures devait devenir général chez les Grecs, chez les Romains et chez tous les peuples orientaux, dont le vêtement ordinaire était une robe plus ou moins longue et large, qui sans cette précaution eût gêné la marche et les mouvements. Les femmes mettaient une espèce de recherche et de coquetterie

dans la manière dont elles disposaient cette ceinture, ayant soin de la faire servir à fixer d'une manière gracieuse les plis de leur robe et à la relever assez du côté droit pour faire voir une jambe fine et bien tournée. La statuaire grecque ne nous aurait pas laissé de nombreux modèles de cette mode que nous pourrions nous en rapporter sur son existence à la vanité féminine, que nous prenons si grand soin du reste d'exciter en toute occasion. C'était une marque de négligence outrée chez les hommes que de n'avoir point de ceinture et de laisser traîner les bords de sa tunique ; de là les expressions différentes de *discinctus* et de *altè cinctus*, dont les Latins se servaient pour distinguer un homme indolent d'un homme dispos et alerte. « Gardez-vous, disait Sylla en parlant de César, d'un homme dont la ceinture est trop lâche ! » — Les hommes ayant cessé de porter des vêtements longs pour adopter le justaucorps et le manteau, la ceinture fut réservée aux femmes, aux militaires, aux magistrats et aux ecclésiastiques. Chez ces derniers la ceinture de fil ou de soie dont ils serraient leur aube autour de leurs reins était regardée comme un symbole de chasteté ! Ils en avaient fait aussi la sauve-garde et le témoignage de l'honneur des femmes, car on les vit à plusieurs époques tonner dans la chaire contre l'abandon qu'elles en faisaient, et qui, selon eux, avait pour motif de cacher les suites de coupables déportations. On sait que par un arrêt du parlement de Paris, de l'année 1420, il avait été défendu aux femmes folles de leur corps de porter la robe à collet renversé, la queue, les boutonnières et la ceinture dorée ; mais elles ne s'astreignirent pas long-temps à garder cette ligne de démarcation, ce qui fit créer le proverbe qui dit : *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. — On avait attaché une autre idée à la privation de la ceinture, et, comme elle était une marque d'honneur chez les magistrats, le prince usait souvent du droit de la leur enlever pour les punir lorsqu'ils avaient prévariqué

dans leurs charges. Plus tard, les banqueroutiers et autres débiteurs insolubles furent contraints aussi de la quitter, en même temps qu'ils durent prendre le *bonnet vert*. (*Voy. ce mot.*) La raison de cette interdiction est tirée aussi, dit-on, de ce que nos ancêtres attachant à leur ceinture une bourse, des clés, etc., elle était par cela même un symbole d'état et de condition dont la privation de cette partie du vêtement indiquait qu'on était déchu. L'histoire rapporte que la veuve de Philippe I^{er}, duc de Bourgogne, renonça au droit qu'elle avait à la succession de ce prince, en quittant sa ceinture sur le tombeau du duc. — *CEINTURE DE VÉNUS*. Les poètes attribuent à Vénus une espèce de ceinture que les anciens appellent *ceste* (*voy. ce mot*), et à laquelle ils attachent le pouvoir d'inspirer de l'amour et de charmer les cœurs ; c'est une des créations de l'imagination ingénieuse des Grecs les plus délicates et les plus gracieuses. Homère a peint ce *ceste* mystérieux avec les couleurs les plus riches, ce qui a fait dire de lui par Boileau :

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.

Dans le poète grec, Vénus, remettant cette ceinture à Junon, lui dit : « Recevez ce tissu et le cachez dans votre sein ; tout ce que vous pouvez désirer s'y trouve ; et par un charme secret qu'on ne peut expliquer, il vous fera réussir dans toutes vos entreprises (trad. de madame Dacier.) Voici la traduction que M. Aignan nous a donnée de cette description de la ceinture de Vénus, qui se trouve dans l'*Illiade* (ch. xiv) :

Cypriote, à ces mots, d'une main complaisante,
Détachait sa ceinture, à Junon la présente.
Dans les plis onduleux voltigeant enroulés
Tous les poisons attirés, les vœux enroulés.
L'amour, ses doux reflets, sa ravissante image,
Et les discours pressants, vainqueurs de la sagesse.

On nous saura gré sans doute de mettre à côté de cette peinture celle que fait M. Baour-Lormian de la ceinture d'*Armide*, dans sa traduction du poème de *Jérusalem délivrée* (ch. xvi) :

Mais l'art et la nature, unissant leurs prodiges,

De sa riche assemblée ont bien les prestiges :
Soumis aux lois d'Armide et servant ses projets ,
Ils ont su rassembler d'invisibles objets ,
Donner des traits à l'âme , un corps à la pensée.
On y voit la pudeur craintive et menacée ,
D'un cœur novice encor les battements confus ,
Les dépit simulés , les attraits refus ,
Les langueurs du plaisir , ses larmes , son sourire ,
Le calme de l'amour et son fougueux délire.

— CEINTURE DE VIRGINITÉ. Homère, dans le liv. II de son *Odyssée*, parle aussi d'une ceinture virgineale (παρθενικὴ ζώνη), dont la coutume des Grecs et des Romains voulait que les jeunes filles nubiles fussent munies, et que le mari dénouât lui-même le soir de ses noces. Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, ni une fable ni une allégorie, car un écrivain du v^e siècle, Festus, rapporte que cette ceinture était de laine de brebis, et il ajoute qu'elle était nouée d'une façon toute particulière, que l'on appelait *nœud d'Hercule*, et que le mari défaisait comme un présage qui lui promettait autant d'enfants qu'Hercule en avait laissé en mourant. Or, il ne s'agissait pas moins que d'une lignée ou postérité de 70 enfants, nombre divin, qui a été bien surpassé depuis par de simples mortels; puisqu'on a vu certains pachas, et des shahs de Perse en compter plusieurs centaines. — Quoi qu'il en soit de l'usage de cette ceinture chez les anciens, qui paraissent du reste ne l'avoir jamais employée qu'avant le mariage, usage qui a passé, dit-on, dans quelques contrées modernes de l'Asie, telles que la Circassie et la Géorgie, il n'est que trop malheureusement certain et trop fâcheux pour la gloire des hommes et pour l'honneur des femmes, que plus d'un mari jaloux s'est cru obligé d'y avoir recours après le mariage. On assure que cette précaution si injurieuse pour le sexe fut pratiquée pour la première fois par les Italiens, mais ceux qui ont lu Voltaire savent que ce n'est pas le seul peuple qui l'ait adoptée. — Par extension, on a transporté le nom de ceinture à la partie même du corps que cet ornement sert à entourer, et l'on dit par exemple que l'on peut se baigner dans un endroit sans danger, qu'on n'y a de l'eau que jusqu'à la ceinture; puis, on s'est

servi de cette expression dans le sens figuré, en l'appliquant à la comparaison de deux hommes inégaux en génie, en science ou en talent, mais non pas toujours en prétentions: ce serait faire par exemple beaucoup d'honneur à certains hommes d'état, et même à certains écrivains de nos jours, que de dire qu'ils vont à la ceinture de ceux qu'ils prétendent sans doute avoir surpassés. — Il a existé anciennement sous le nom de CEINTURE DE LA REINE un droit qui se levait à Paris pour l'entretien de la maison de la reine, et qui était de trois deniers par chaque muid de vin; il fut plus tard étendu à d'autres denrées et connu sous le nom de la *taille du pain et du vin*, comme on le voit par les registres de la chambre des comptes de l'an 1339. Il faut sans doute chercher le motif de la première appellation de cet impôt dans l'analogie qui existe entre une bourse et les premières ceintures qui en tenaient lieu, et l'on aura dit la *ceinture de la reine* comme on dirait aujourd'hui la *bourse de la reine*. Quant à l'origine de l'impôt en lui-même, il serait d'une haute antiquité, puisqu'au rapport de Végèce, qui vivait dans le xvi^e siècle, il avait existé en Perse, il y a plus de deux mille ans, un tribut pareil, sous le même nom, comme le témoigne Platon dans l'*Alcibiade*, Cicéron après lui, et Athénée au liv. I des *Deipnosophistes*. — Il a existé aussi anciennement un ordre de LA CEINTURE, ordre de religieuses, plus généralement connues sous le nom de *cordelières*. (Voy. ce mot.) — Bien auparavant, Motavahkek, dixième khalife de la maison des *abassides*, ayant obligé les chrétiens et les juifs (l'an 235 de l'hégire, 856 de J.-C.) de porter une large ceinture, les chrétiens d'Asie, et principalement ceux de la Syrie et de la Mésopotamie, presque tous nestoriens ou jacobites, s'appelèrent les *chrétiens de la ceinture*. — Le mot CEINTURE s'emploie aussi dans une foule de locutions qui se rapportent soit aux sciences médicales et naturelles (voy. ci-après), soit aux objets d'art et d'architecture. On ap-

pelle ainsi, par exemple, dans cette dernière science l'orle ou l'anneau du bas comme du haut d'une colonne (celui d'en haut reçoit aussi le nom de *colarin* ou *collier*, et celui du bas s'est appelé autrefois *escape*); dans le chapiteau ionique, l'ourlet du côté du profil ou balustre, ou le listel du parement de la volute, que Vitruve nommait *balteus* (boudrier), s'appelle aujourd'hui *ceinture* ou *écharpe*. On donne aussi le nom de *ceinture de colonne*, dit M. Quatremère de Quincy, à certains rangs de feuilles de refend en métal, posées sur un astragale en manière de couronne, qui servent autant pour séparer sur une colonne torsée la partie cannelée d'avec celle qui est ornée que pour cacher les joints des jets d'une colonne de bronze, comme à celles du baldaquin de Saint-Pierre de Rome, ou les tronçons d'une colonne de marbre, comme à celles du Val-de-Grâce à Paris. Enfin, on appelait autrefois *ceinture funèbre* (ou *litre*) un droit honorifique, qui consistait pour les patrons des églises à faire peindre ou tendre en dedans ou en dehors de ces monuments une bande noire, et pour les seigneurs hauts justiciers à en charger le blason de leurs armes, pour propager leur mémoire. — Les boulangers et pâtisseries appellent aussi *ceinture* de leur four le tour intérieur de sa cavité où la chapelle et l'âtre s'unissent. — *Ceinture* se prend encore dans le sens d'*enceinte*, qui a la même origine; on dit: une *ceinture de murailles*, de *haies*, de *fossés*. — Dans le style poétique et figuré, ce mot s'applique à plusieurs choses qui en entourent d'autres: telles sont, par exemple, en astronomie les bandes, cercles et zones, qui sont les *ceintures* du ciel; l'eau, la mer, les fleuves, les rivières et les ruisseaux, qui peuvent être considérés comme autant de *ceintures de la terre*. Desaintange (*Métamorphoses d'Ovide*) a dit en parlant du zodiaque:

Et le cercle des mois, sous des signes divers
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

Et M. Chausard, dans sa *Poétique secondaire* (ch. II), en parlant des Voya-

ges autour du monde du célèbre Cook :

Ainsi des flans du globe observant la structure,
Il membra trois fois leur liquide ceinture.

Constatons enfin que du mot *ceinture* on avait fait autrefois l'adjectif ou qualificatif *ceinturé*, usité du temps de madame de Sévigné, laquelle dit, en parlant du comte de Guiche, qu'il était *ceinturé* comme son esprit. C'est à peu près dans le même sens qu'on dit aujourd'hui d'un homme discret outre mesure ou sans besoin, qu'il est *boutonné jusqu'au menton*.

E. H.

Le mot *CEINTURE* (sc. méd. et nat.), emprunté au langage usuel, est usité en anatomic comparée pour grouper sous une appellation commune les pièces osseuses des épaules et des hanches, qui ceignent le tronc de l'homme et d'un grand nombre d'animaux vertébrés. Chaque épaule et chaque hanche étudiée ainsi comparativement forme une *semi-ceinture*, de même que chaque côté forme un demi-cercleau. Les pièces solides (os, cartilages, organes fibreux et ligamenteux) qui constituent cet entourage protecteur partent de chaque côté de la colonne vertébrale, pour se rapprocher ou se réunir avec ou sans intermédiaire sur la ligne médiane ventrale ou sternale, et il en résulte deux ceintures osseuses, l'une antérieure, supérieure chez l'homme, ou scapulaire, c'est-à-dire des épaules, l'autre postérieure chez les animaux, inférieure dans le squelette humain, qui est à la fois *coxale*, parce qu'elle forme les hanches (*coxae*) et *pelvienne*, en raison de ce qu'elle fait partie du bassin (*pelvis*). Nous ne devons point donner ici l'indication des parties de ces ceintures, qui unissent les membres au tronc; nous nous bornerons à dire qu'on les a aussi appelées *racines des membres*, et que ce sont ces parties qui persistent le plus. En effet, si l'on observe tous les squelettes des animaux vertébrés pourvus de membres, depuis l'homme jusqu'aux derniers poissons, on voit disparaître d'abord le bras et l'avant bras et la cuisse avec la jambe, ensuite les pieds; et pendant qu'à l'intérieur on n'aperçoit

aucune trace des membres de derrière, on trouve encore dans les chairs les vestiges des pièces osseuses qui forment la ceinture ou racine de ce membre. Les ceintures osseuses sont disposées merveilleusement, 1^o pour fournir un point d'appui centre des mouvements du principal levier (humérus et fémur) de chaque membre; 2^o pour donner insertion à la fois aux muscles qui les meuvent elles-mêmes et à une partie de ceux qui portent en divers sens le bras et la cuisse, et 3^o pour protéger efficacement les parties renfermées dans leur enceinte. Un fait curieux s'observe dans le squelette des grenouilles. On y voit les épaules réunies au sternum former un véritable bassin antérieur qui protège les viscères de la poitrine, et remplacer dans cette fonction les côtes, qui sont excessivement courtes. — En histoire naturelle, certains poissons à queue très grêle, dont le corps est très allongé et aplati comme un ruban, ont été appelés *ceintures* à cause de leur forme. L'espèce la plus remarquable est la *ceinture d'argent*. En ornithologie, on entend par *ceintures*, des bandes circulaires dont la couleur tranche avec celle du plumage. On s'en est servi pour distinguer des espèces (exemple; *ceinture noire*, alouette des neiges; *ceinture de prêtre*, variété de l'alouette hausse-col). — En chirurgie, plusieurs bandages qui entourent le tronc portent le nom de *ceintures*. — En pathologie, on emploie quelquefois ce mot comme synonyme de *zona*, qui signifie une sorte d'exanthème ou inflammation de la peau, disposée circulairement autour du ventre; et on dit dans ce sens, *ceinture érysipélateuse*, *dartreuse*, etc. — On pourrait étendre ce nom de *ceintures* ou bandes à un grand nombre de parties du corps ou d'objets d'industrie des êtres animés, mais ces considérations pourront être exposées aux articles *couleurs* et *enveloppes des animaux*. L—T.

CÉLADON. Quoique ce nom signifie en grec le *bruyant*, l'*harmonieux*, l'*amant de renommée*, il n'a aucune célébrité dans la mythologie; Ovide est à peu

près le seul qui ait ressuscité deux Céladons; le premier est un des guerriers tués par Persée le jour de son mariage avec Andromède, et le second un Laphite tué par Amycus — Mais un CÉLADON fameux dont la langue française et l'étranger même ont enrichi leurs tropes, dont ils ont fait, depuis environ deux siècles, le type des beaux, des jolis-cœurs, des damerets et des damoiseaux, et particulièrement des amants-bergers, c'est le Céladon de l'*Astrée* (voy. ce mot, tom. III, p. 482), roman de d'Urfé, ouvrage qui fit le charme de la nation et de la cour durant cinquante années, et devint les délices de La Fontaine, celles de Ségrais, et l'admiration de Pellisson et de savants évêques. — On remarquera que l'auteur, dans les éditions qui se firent sous ses yeux, contre l'usage reçu jus qu'alors, retrancha l'accent de la première voyelle dans *Celadon*. Il lui fallait des noms de miel pour l'âge d'or des amants, des noms de bergers et de bergères, de héros et d'héroïnes, doux comme ceux-ci, dont Astrée et Céladon étaient les coryphées: Dorinde, Périandre, Merindor, Bellimarte, Téombre, Florice, Tirinte, Sylvanire, Aglante, Circène, Palinice, Madonthe, Fossinde, Clidamant, Lindamor, Lyandas, Delphire, Doriscé, Rosiléon, Alcandre, Bélisard, Céliodante, Aleidon, Daphnide, Olymbre, Fleurial. La recherche de tous ces noms donne une légère idée du style d'alors, dont le chef d'école fut d'Urfé. Pour être un vrai Céladon, il faut imiter en tout point celui de l'*Astrée*; il est devenu type, comme le Phénicien *Adonis*, comme le *Narcisse* des poètes. — Céladon se précipita dans les ondes du Lignon, désespéré qu'il était de la prétendue froideur de sa bergère. Sauvé par trois nymphes, transporté par elles dans un château tout étincelant d'or et de pierres, il fut insensible aux caresses de la plus belle d'entre elles, de Galathée. Il cachait les billets doux de sa maîtresse dans la doublure de son chapeau; il déposait les siens sur la gorge de sa bergère endormie. Non moins charmant sous les ha-

bits des bergères que les plus charmantes d'entre elles, une fois il se déguisa sous une jupe de gaze qui ne le couvrait que depuis la ceinture jusqu'aux genoux, au risque d'être lapidé s'il eût été reconnu ; une autre fois, il se travestit en nymphe, dont la coiffure de nuit était fort simple : « C'était, dit d'Urfé, une espèce de petit bonnet blanc garni de dentelles et dont les deux côtés accompagnaient le visage et se joignaient sous le menton avec un ruban qui le nouait. » On voit que la coiffure des nymphes au *x^e* siècle était à peu de chose près celle de nos grisettes d'aujourd'hui. D'ailleurs, ajoute d'Urfé, « les cheveux blonds et naturellement frisés de Céladon étaient devenus si grands depuis ses malheurs qu'il fut aisé de le coiffer avec des rubans et des fleurs. » — Ainsi que les grands seigneurs, Céladon voyagea trois ans en Italie, amant absent, mais fidèle, non en habit de bureau (de bure), non en sabots, (ainsi s'exprime d'Urfé dans sa préface,) non en accoutrements mal faits comme les gens de village, mais une houlette en la main, peinte et dorée, vêtu de taffetas, avec une pannetière bien troussée, et quelquefois faite de toile d'or ou d'argent. » Voilà, quant au physique et à la toilette qui doit s'adapter au goût du siècle ou du temps, le complément du *vrai Céladon* ; quant au style, voici celui qu'il lui faudra imiter ; c'est la seconde lettre de Céladon à la bergère Astrée. — « Belle Astrée, mon exil a été vaincu de ma patience : fasse le ciel qu'il l'ait aussi été de votre amitié : je suis parti avec tant de regret, et revenu avec tant de contentement, que n'étant mort ny en allant ny en revenant, je témoignerai toujours qu'on ne peut mourir de trop de plaisir ny de trop de déplaisir. Permettes-moy donc que je vous voye, afin que je puisse raconter ma fortune à celle qui est ma seule fortune. » Ce *beau parler* est particulièrement affecté à Céladon par l'auteur : les autres héros du roman en sont moins entachés. D'Urfé fit son Céladon *douceux*, comme Homère fit son Achille *impitoyable* ; le héros et le ber-

ger sont demeurés des types ; on dit : *c'est un Céladon*, comme on dit : *c'est un Achille*. D'ailleurs, il est aisé de se convaincre, par ce charmant sonnet mis par l'auteur dans la bouche d'Ursace, personnage du roman, que tout son style n'était point de ce ridicule capable de faire pâmer de colère tous les Alceste du monde. Le sujet est une mouche posée sur les lèvres de sa dame endormie :

Cependant que ma dame à l'ombre se repose,
Et trompe du soleil la trop libre chaleur,
Un petit animal vole et fleur en fleur,
Les douceurs va cherchant dont le miel se compose.

De fortune, sa lèvres étant à moitié close,
Le fleur représentait la plus vive en couleur,
Lorsque cet animal, le voyant par malheur,
Y vole, et, la suçent, peussu sucer le rose.

Ah ! trop sage au fillet, trop heureux à l'oser,
Puisqu'à ta hardiesse on n'a sçu refuser
Ce qu'on nie aux deux desirs dont mon ame s'illame !

Mais cette mouche, Amour, ravil tout nostre bie ;
Que nous reste-il plus, puisqu'elle a rendu sien
Le miel dont s'adoucit toute nostre amertume ?

Certes, quoi qu'en ait dit Malherbe, ce sonnet dût être un de ceux qu'admirait La Fontaine. Nous avons cru qu'il était bon de nous étendre sur ce mot de *Céladon*, employé par beaucoup de personnes qui en ignorent l'origine, et dont le masque est devenu modèle dans nos mœurs. Je le répète, d'Urfé l'a immortalisé, comme Homère a immortalisé Achille.

DENNE-BARON.

CÉLADON est aussi le nom d'une couleur verte, blafarde, indécise, mêlée de blanc, ou tirant sur le blanc, ou bien qui tient le milieu entre le bleu et le vert tendre (*color thalassinus*), nom qui lui vient sans doute de ce que cette couleur était celle des vêtements habituels du fade personnage dont on vient de lire le portrait tracé par une main habile et fidèle. Sous Louis XIV, dit Ménage, les couleurs à la mode étaient encore celles d'*Astrée*, d'*Espagnol maulade*, d'*Amarante*, de *fillette émue*, de *barbe de Neptune*, d'*inconstance*, de *Clélie* ; plus tard, la licence des mœurs, sous la régence, fit inventer et donner des noms obscènes aux couleurs ; plus tard encore, au fort de notre révolution, les costumes reçurent des noms po-

pulaires plus ou moins énergiques et caractéristiques de l'époque.; puis, sous l'empire, nous avons eu les couleurs *bleu-Marie-Louise* et *caca du roi de Rome*, comme nous avions eu jadis les couleurs *bleu-de-roi* et *caca-dauphin*; dénominations qui toutes constatent plus ou moins le servilisme des gens de cour et l'habileté des marchands à s'emparer de ces faiblesses pour en faire les auxiliaires de la mode. La connaissance des noms donnés aux couleurs et aux vêtements est moins futile, nous dirons même plus importante qu'on ne serait tenté sans doute de le croire; elle peut servir souvent à expliquer des faits historiques, à caractériser une époque et un peuple. Nous tâcherons de ne pas laisser échapper ce point de vue dans les articles que nous consacrerons aux mots *costume*, *couleurs*, *mode*, *vêtements*, etc. E. H.

CÉLASTRE, en latin *celastrus*, en grec *kelastros*, nom donné par Théophraste à l'alatérne ou *nerprun* (voyez ce mot), et consacré par les botanistes modernes à un genre de la famille des *rhannoïdes*, et de la pentandrie monogynie, qui renferme des arbrisseaux d'Amérique et du cap de Bonne-Espérance. On en cultive dans nos jardins d'ornement plusieurs espèces, dont les principales sont : 1^o le *célastre grimpant* (*C. scandens*), du Canada, nommé vulgairement *bourreau des arbres*, parce qu'il étouffe et finit périr les arbres auxquels ils s'attache, arbrisseau volubile de 12 pieds de haut, dont les feuilles sont ovales, aiguës et dentées, les fleurs (mai et juin) petites et verdâtres, les fruits rouges, à trois cônes et d'un effet singulier; 2^o le *célastre à feuilles de buis* (*C. buxifolius*), du Cap, haut de 3 pieds, avec des rameaux épineux et des feuilles semblables à celles du buis, mais plus grandes, et donnant tout l'été des fleurs petites, blanches et disposées en corymbes, suivies de fruits rouges et oblongs; 3^o le *célastre multiflore* (*C. multiflorus*), du Cap, haut de 6 pieds, ayant des tiges droites et épineuses, des feuilles petites, ovales et dentelées, des fleurs petites et

blanches; 4^o le *célastre luisant*, petit cerisier des Hottentots (*C. lucidus*), du Cap, à feuilles ovales, épaisses, et armées au sommet d'un aiguillon crochu, donnant, en avril et en septembre, des fleurs blanches, suivies de fruits rouges semblables à des cerises. Toutes ces espèces se multiplient de graines ou de marcottes. Z.

CÉLATE, vieux mot, qui a signifié autrefois *heaume*, *casque*, et dont on a fait ensuite par corruption le mot *salade* (voyez ce mot). Borel dit que les casques gaulois avaient été ainsi appelés du mot latin *cœlatura*, gravure, ciselure, à cause des figures et emblèmes gravés ou ciselés dont ils étaient ordinairement couverts.

E. H.

CÉLÈBES (Ile de), l'une des îles de la Sonde, au sud de l'Asie, à l'est de Bornéo, située entre les 1^{er} degré 30 m. de lat. nord et le 5^e 30' de lat. sud, les 114^o 20' et 119^o 20' de long. est. Sa superficie est de 2,558 milles carrés et sa population de 3 millions d'habitants, parmi lesquels, au sud, les *Boniers* (habitants du royaume de Boni) et les *Macassars* sont les plus connus. Cette île, dont l'intérieur est peu connu, dont la côte orientale s'appelle Célèbes et la côte occidentale Macassar, est traversée du nord au sud par une haute montagne appelée Bonthain, sur les deux versants de laquelle règnent des saisons entièrement opposées. Les vents presque réguliers de la mer et du nord tempèrent un peu l'excessive chaleur de cette île. Le sol en est fertile, principalement le long des basses côtes; on y remarque un agréable mélange de montagnes et de vallées verdoyantes. Les principaux produits de l'île sont les diamants, l'or, le cuivre, l'étain, les noix de coco, les bois d'ébène, de sapan et de sandal, le bambou, les melons d'eau, les bananes, les noix d'areka, le riz, le betel, le poivre, le coton, le camphre, l'opium, etc. On y trouve des bêtes féroces et des animaux domestiques, les plus beaux perroquets, des abeilles, des perles, des serpents, des crocodiles (qu'on y révère comme des

divinités), etc. La possession de cette île est fort importante pour les Hollandais, non pas tant à cause du commerce (car les nombreuses garnisons coûtent plus au gouvernement que ne lui rapportent les impôts qu'il en retire) que parce que l'île des Célèbes est la clé des Moluques, qu'elle approvisionne en grande partie de riz et d'autres productions. Le siège du gouvernement est au fort Rotterdam, près duquel est situé le bourg important de Vlaardingen; habité par des Hollandais, des Chinois et des Macassares, là où était autrefois Macassar, ancienne capitale de cette partie de l'île. Les possessions hollandaises situées au nord-est ne forment pas un gouvernement particulier, elles dépendent du gouvernement de l'île Ternate. C. L.

CÉLÈBRE, CÉLÈBRER, CÉLÉBRATION, CÉLÉBRANT, CÉLÉBRÉ, CÉLÉBRITÉ; mots faits du latin *celeber* ou *celebris*, *celebrare*, *celebratio*, *celebrans*, *celebratus*, *celebritas*. Les Latins avaient en outre les mots *celebrabilis*, auquel répond notre mot *solennel*; *celebrandus*, qui est louable, qui mérite d'être loué, estimé, célébré, solennisé; *celebrata*, employé dans le sens de funérailles; *celebrator*, celui qui loue, qui prône, qui vante, ou bien qui fête, solennise, célèbre, décrit avec éloge; *celebrescere*, se rendre célèbre, devenir célèbre; enfin *celebriter* (adverbe), avec éclat ou fréquemment, et *celeberrime*, très souvent, employé aussi par Suétone dans le sens de foule ou grande affluence. Cette énumération prouve deux choses, la pauvreté relative de notre langue et le mérite des écrivains qui ont au cependant la rendre universelle par le charme ou la profondeur de leurs écrits. Lorsque nous parlons ici de la pauvreté de notre langue relativement aux langues anciennes, nous ne perdons point de vue la variété de nos synonymes, dont l'étude approfondie et l'emploi rigoureux donnent du prix aux écrits de nos maîtres; mais les nuances légères qui séparent ces mots d'une valeur approximative sont souvent si délicates, si fugitives, que la difficulté de les bien saisir fait

tomber dans des erreurs souvent impossibles à éviter, et qui finiraient par ôter à la langue cette rigueur, cette précision et cette clarté qui font son principal avantage, celui auquel elle a dû surtout de devenir la langue des traités et de la diplomatie. Nous avons déjà donné en plusieurs occasions dans ce *Dictionnaire* des preuves de notre soin à bien établir l'étymologie des mots, qui est souvent la meilleure définition que l'on puisse en donner; nous nous attachons aussi à puiser aux meilleures sources pour établir leur synonymie, et l'on nous saura gré sans doute de reproduire ici un excellent chapitre de Duclos (le v^e des *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*), où il établit fort bien la différence qui existe entre le mot *célébrité* et ses synonymes (*réputation*, *renommée*, *considération*), mais qui prouve en même temps ce que nous avons dit de la délicatesse des nuances qui les distinguent tous. — « Le désir d'occuper une place dans l'opinion des hommes a donné naissance à la *réputation*, à la *célébrité* et à la *renommée*, ressorts puissants de la société, qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes. — Plusieurs moyens servent également à la *réputation* et à la *renommée*, et ne diffèrent que par les degrés. D'autres sont exclusivement propres à l'un ou à l'autre. — Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes; on l'obtient par des vertus sociales et la pratique constante de ses devoirs: cette espèce de réputation n'est, à la vérité, ni étendue, ni brillante; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur. — L'esprit, le talent, le génie, procurent la *célébrité*; c'est le premier pas vers la *renommée*, qui ne diffère que par plus d'étendue; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne *réputation*. — Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit; les autres, qui sont les princes, y sont assujettis; ils ne peuvent échapper à la re-

renommée. On remarque également dans la multitude celui qui est plus grand que les autres, et celui qui est placé sur un lieu plus élevé : on distingue en même temps si la supériorité de l'un et de l'autre vient de la personne ou du lieu où elle est placée. Tels sont le rapport et la différence qui se trouvent entre les grands hommes et les princes qui ne sont que princes. — Les qualités qui sont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat : telles sont les qualités des hommes d'état, destinés à faire la gloire et le bonheur ou le malheur des peuples, soit par les armes, soit dans le gouvernement. Les grands talents, les dons du génie, procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'homme d'état, et ordinairement transmettent un nom à une postérité plus reculée. — Quelques-uns des talents qui font la renommée seraient inutiles et quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obscurité, n'eût été qu'un brigand, et au lieu d'un triomphe n'eût mérité qu'un supplice. Il y a eu dans tous les genres des grands hommes qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auraient jamais pu être autre chose, et auraient paru incapables de tout. — La *réputation* et la *renommée* peuvent être fort différentes, et subsister ensemble. — Un homme d'état ne doit rien négliger pour sa *réputation*, mais il ne doit compter que sur la *renommée*, qui peut seule le justifier contre ceux qui attaquent sa *réputation* : il en est comparable au monde, et non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires. — Ce n'est pas qu'on ne puisse mériter à la fois une grande renommée et une mauvaise réputation, mais la renommée, portant principalement sur des faits connus, est ordinairement mieux fondée que la *réputation*, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante et uniforme, la *réputation* ne l'est presque jamais. — Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu'on fait à leur *réputation* ne doit

pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu'elles se prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le sacrifice de la *réputation* par une circonstance forcée de son état, c'est un malheur qui doit se faire sentir et qui exige tout le courage que peut inspirer l'amour du bien public. Ce serait aimer bien généreusement l'humanité que de la servir au mépris de la *réputation*, ou ce serait trop mépriser les hommes que de ne tenir aucun compte de leurs jugements ; et dans ce cas les servirait-on ? Quand le sacrifice de la *réputation* à la renommée n'est pas forcé par le devoir, c'est une grande folie, parce qu'on jouit réellement plus de sa *réputation* que de sa renommée. — On ne jouit en effet de l'amitié, de l'estime, du respect et de la considération que de la part de ceux dont on est entouré : il est donc plus avantageux que la *réputation* soit honnête, que si elle n'était qu'étendue et brillante. La renommée n'est, dans bien des occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom. — Si l'on réduisait la célébrité à sa valeur réelle, on lui ferait perdre bien des sectateurs. La *réputation* la plus étendue est toujours très bornée : la renommée même n'est jamais universelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'est jamais parvenu ? Ce nombre surpasse, sans aucune proportion, ceux qui savent qu'il a été le conquérant de l'Asie. Combien y avait-il d'hommes qui ignoraient l'existence de Koulikan, dans les temps qu'il échangeait une partie de la face de la terre ? Elle a des bornes assez étroites, et la renommée peut toujours s'étendre sans jamais y atteindre. Quel caractère de faiblesse que de pouvoir éroître continuellement sans atteindre à un terme limité ! — On se flatte du moins que l'admiration des hommes instruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée est de compter, de multiplier les voix et non pas de les apprécier. — Cependant plusieurs ne plaignent ni travaux ni peines, uniquement pour être

connus; ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en soit occupé; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorés. Celui dont les malheurs attirent l'attention est à demi-consolé. Quand le désir de la *celebrité* n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve, et utile à la société. Mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse et avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de *réputations* usurpées et peu solides. — Rien ne rendrait plus indifférent sur la *réputation* que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, et quels sont les auteurs de ces révolutions. — Il arrive souvent que le public est étonné de certaines *réputations* qu'il a faites, il en cherche la cause, et ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration et de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces *réputations* ressemblent aux fortunes qui, sans *fonds réels*, portent le crédit, et n'en sont que plus brillantes. — Comme le public fait des *réputations* par caprice, des particuliers en usurpent par manège, ou par une sorte d'impudence qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. — On entreprend de dessein formé de se faire une *réputation*, et l'on en vient à bout. Quelque brillante que soit une telle *réputation*, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe : ceux qui l'ont créée savent à quoi s'en tenir; quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage. — D'autres, frappés du contraste de la personne et de sa *réputation*, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre, ils acquiescent au préjugé par timidité, complaisance ou intérêt, de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. — Les *réputations* usurpées qui produisent le plus d'illusion ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher

d'en être flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auraient assez de mérite pour s'en passer. Quand le mérite sert de base à la *réputation*, c'est une grande maladresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la *réputation* méritée qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la *réputation*. On ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à sa gloire. — Si les *réputations* se forment et se détruisent avec facilité, ils n'est pas étonnant qu'elles varient et soient souvent contradictoires dans la même personne. Tel a une *réputation* dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente; il a celle qu'il mérite le moins, et on lui refuse celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. — Ces faux jugements ne partent pas toujours de la malignité : les hommes font beaucoup d'injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sottise, témérité, imprudence. Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d'impression. Eh ! qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer ? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de se faire respecter, et de donner le ton; qui n'ont que des opinions, et jamais de sentiments, qui en changent, les quittent et les reprennent sans le savoir et sans s'en douter, et qui sont opiniâtres sans être constants. Voilà cependant les juges des *réputations* : voilà ceux dont on méprise le sentiment, et dont on cherche le suffrage, ceux qui procurent la *considération* sans en avoir eux-mêmes aucune. — La *considération* est différente de la *celebrité* : la renommée même ne la donne pas toujours, et l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat. — La *considération* est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs

en rang et en naissance. On peut, dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre, avec un esprit supérieur ou des talents distingués, on peut même avec de la vertu, si elle est seule et dénuée de tous les autres avantages, être sans *considération*. — On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance ou de l'état. — La *considération* ne suit pas nécessairement le grand homme : l'homme de mérite y a toujours droit ; et l'homme de mérite est celui qui, ayant toutes les qualités et tous les avantages de son état ; ne les ternit par aucun endroit. — Pour donner une idée plus précise de la *considération*, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du respect pour soi-même, par le pouvoir connu d'obliger et de nuire, et par l'usage éclairé qu'on fait du premier, en s'abstenant de l'autre. — On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire et de la discussion dans laquelle nous sommes entrés, que la *renommée* est le prix des talents supérieurs soutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend sur les hommes en général, ou du moins sur une nation ; que la *réputation* a moins d'étendue que la *renommée*, et quelquefois d'autres principes ; que la *réputation* usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honnête est toujours la plus utile, et que chacun peut aspirer à la *considération* de son état. — *CÉLÉBRER*, c'est honorer quelqu'un par des louanges, par des monuments, des fêtes, des inscriptions, des trophées en son honneur. Les anciens, plus reconnaissants que les modernes, ont honoré leurs grands hommes par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, ou qu'ils ont pu imaginer ; mais on dirait que ces témoignages aient toujours été dèr lors en s'affaiblissant. — Alexandre envoyait déjà le bonheur d'Achille, qui avait trouvé un excellent poète pour *célébrer* ses louanges. *CÉLÉBRER* se dit aussi pour les choses dans le sens de *solenniser* un jour, une époque, un souvenir, etc. : *Festa colere, diem festum agere, ludos celebrare*, comme disaient les Latins, dans des tournures de phrases tou-

tes distinctes comme on voit. Il faut *célébrer* les grandes fêtes avec plus d'éclat que les fêtes ordinaires ; les payens *célébraient* les jeux olympiques tous les cinq ans. Mais ce verbe s'emploie surtout en parlant des cérémonies de l'église, et l'on dit *célébrer* la messe, *célébrer* les saints mystères, *célébrer* un mariage, *célébrer* un service funèbre, d'où le mot a passé dans les autres cérémonies que le monde ajoute à celles de l'église, et d'où l'on a dit par conséquent *célébrer* des noces, *célébrer* des funérailles sans que cette façon de parler implique l'obligation d'avoir recours aux cérémonies de l'église. — Le mot *CÉLÉBRATION* indique l'action et le mot *CÉLÉBRANT* la fonction. On donne spécialement ce titre ou cette qualification dans l'église romaine à l'évêque ou au prêtre qui offre le saint sacrifice de la messe, pour le distinguer du diacre, du sous-diacre et des autres ministres qui l'assistent à l'autel dans l'exercice de son ministère. — Ce ne sont pas toujours les hommes et les choses le plus et le mieux *célébrés* qui méritent le plus justement d'être et de rester véritablement *célèbres*. E. H.

CÉLÈRE, CÉLÉRITÉ et leurs dérivés ; faits du latin *celer*, agile, léger, prompt, vif, et *celeritas*, qui marque l'action attribuée à ces qualificatifs, mots tirés eux-mêmes du grec *kêler*, *kêles*, qui signifie conducteur d'un cheval dans les jeux publics, et qui avait été formé du verbe *kellô*, courir (*currere*). Nous prévenons nos lecteurs que le premier de ces mots (*célère*) n'a pas encore acquis droit de bourgeoisie ou de cité dans la langue française, qu'ils ne le trouveront ni dans le *Dictionnaire de l'Académie*, ni dans aucun autre dictionnaire usuel. Le mot *célérité* lui-même n'est pas d'origine fort ancienne, s'il est vrai, comme le remarque le *Dictionnaire de Trévoux*, que le P. Catrou soit le premier qui l'ait employé dans cette phrase de la préface de son *Histoire romaine*, publiée en 1737. « Les Romains bâtissent des navires avec une *célérité* capable de faire croire que leurs forêts sont tout à coup

métamorphosées en galères. » M. Ch. Nodier, dans son *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, dit, comme tout le monde le sait, du reste, que « ce mot est généralement reçu aujourd'hui, mais qu'il n'a pu faire passer le joli adjectif *celère*, si cher aux uéologues ». Nous professons le plus profond respect pour la langue de Corneille et de Molière, et nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'elle ne puisse suffire à rendre toutes les idées. Mais il n'y a point de règle, cependant, qui ne souffre quelque exception, et nous croyons que c'est ici le cas d'en admettre une. En général, il faut laisser aux auteurs qui ont ou qui croient avoir du génie le soin de chercher de nouvelles combinaisons, de nouvelles formes, de créer au besoin de nouvelles expressions en dehors de celles qui ont été employées par leurs devanciers, et qui sont consacrées par l'usage; ils le font à leurs risques et périls, et le succès, mais le succès seul, peut les justifier. D'ailleurs, comme ils sont toujours portés à aller dans ce sens beaucoup plus loin que la raison et la nécessité ne peuvent les y autoriser, et à donner beaucoup trop au hasard, il est inutile de les y pousser et de les encourager à prendre des licences; le rôle de la critique est, au contraire, de chercher à les retenir et à les éclairer lorsqu'ils prennent leur fougue et les écarts d'une imagination désordonnée pour l'impulsion irrésistible du génie. Nous avouons donc que nous n'avons cessé de déplorer la fausse direction suivie par la plupart des aristarques de nos jours, qui semblent, dans leurs rapports avec les auteurs, avoir voulu intervertir les rôles, et qui les encouragent à tout oser, à tout braver, comme pourrait le faire un faux ami ou un perfide conseiller dans lequel nous nous confierions. C'est à eux, à eux en très grande partie, qu'il faut reporter le tort de ces créations. Ceci admis, nous ne croyons point compromettre notre responsabilité et la gravité qu'exige notre mission de mainteneurs de la langue et des saines doctrines littéraires, en permet-

tant et en conseillant même ici aux écrivains d'adopter « le joli mot *celère* », comme l'appelle M. Ch. Nodier, à l'avis duquel nous sommes toujours prêts à nous ranger: Ce mot, en effet, n'a pas d'équivalent dans notre langue; il existe une nuance bien marquée entre lui et ses synonymes que nous avons mentionnés en tête de cet article: il tient quelque chose d'eux tous; il exprime à la fois la promptitude de l'esprit et celle du corps, et convient surtout à la poésie — Nous citerons comme dérivés des mots *celère* et *celérité* le mot *CELÉRIÈRE*, formé des deux mots latins *celer* et *fero* (je porte), nom donné à une espèce de voiture publique ou de *diligence*, pour laquelle un M. de Sievrae avait obtenu, en 1817, un brevet de 10 ans, et dont nous pourrions parler plus au long au mot *VÉLOCITÉ*; et les termes *CELÉRIGADE* (de *celer* et de *gradus*, marche) et *CELÉRIÈRE* (de *celer*, et du grec *pous*, *podos*, pied), appliqués en histoire naturelle, le premier à une division de la famille des carabiques (rongeurs), et le second à tous les animaux dont la marche est rapide, et ressemble presque à une course ou à un vol, telle que celle de l'autruche. (V. ce mot.) E. H.

CÉLÈRES. C'était le nom que portaient les hommes, au nombre de 300, dont Romulus avait fait sa garde particulière et que, selon Denys d'Halicarnasse, il prit dans les meilleures familles de Rome, en les faisant choisir par les suffrages des 30 curies (10 par chaque curie). Ou a dit que ce nom leur venait de leur chef, qui rendit de grands services à Romulus, et qui fut celui qui tua Remus, ou bien du mot latin *celer* (voyez ci-dessus), à cause de la promptitude avec laquelle ils exécutaient les ordres qui leur étaient confiés; mais il paraît plus rationnel de faire remonter l'étymologie de ce terme latin au grec éolique *keles*, d'où ont été faits les mots *kaballos*, *caballus*, cheval, puis *caballarius* et *cavallarius*, cavalier (voyez tom. XI, p. 516). Denys d'Halicarnasse dit, en effet, que cette garde était à cheval, et armée de piques, et qu'elle suivait partout Romulus, combat-

tant toujours auprès de sa personne en temps de guerre, le couvrant de son corps, commençant et finissant toujours le combat; et nous voyons clairement dans Pline et dans Festus que plus tard ce nom fut donné à toute la cavalerie, qui l'échangea d'abord contre celui de *flexumines*, puis enfin, contre celui de *trossulus* ou *trossuli*, parce que, dit-on, cette arme, seule et sans le secours de l'infanterie, prit la ville de Trossulum, en Étrurie. — Notre opinion s'accorde parfaitement avec celle qui a été développée dans l'article *cavalerie* de ce *Dictionnaire* (voyez tom. xi), où l'on prouve que cette arme fut composée de nobles dans les premiers temps de son institution, et fut à son tour la source de la *chevalerie* (voyez ce mot). Les *célères* furent donc à la fois la première cavalerie de Rome et la première garde de Romulus; ils faisaient auprès de lui l'office qu'ont fait depuis auprès de nos rois les gardes-du-corps, les aides-de-camp et les officiers d'ordonnance. — Plutarque, dans la *Vie de Numa*, dit que la première action de ce prince pacifique fut de casser la compagnie des 300 gardes nommés *célères*. Numa se persuadait, dit cet auteur, qu'il devait répondre à la confiance de ses sujets par une confiance mutuelle, ou, s'il se défiait d'eux, renoncer à la couronne. Cependant, il est certain que les *célères* subsistèrent autant que les rois. Nous voyons dans Denys d'Halicarnasse les tribuns des *célères* chargés par Numa lui-même de certains sacrifices. Cet historien, d'accord avec Tite-Live, donne à Brutus le titre de tribun des *célères*, quand Tarquin fut chassé de Rome. C'était, selon Denis d'Halicarnasse, la plus grande dignité de l'état après celle de roi; elle donnait le droit d'assembler le peuple; et Brutus, que le tyran n'en avait revêtu que parce qu'il le croyait imbécille, s'en dépoilla pour établir des consuls. Pomponius, au Digeste, dit, en parlant des rois: *Isdem temporibus tribunum celerum fuisse constat. Is autem erat qui equitibus præerat, et ventu secundum locum à regibus obtine-*

bat; quo in numero fuit Junius Brutus, qui auctor fuit reges ejiciendi. Ce tribun des *célères* était donc commandant-général de la cavalerie. On fit revivre cette charge dans la république, sous le titre de *magister equitum*, toutes les fois qu'on créait un dictateur. Plutarque veut donc seulement dire que Numa, cessant d'avoir 300 cavaliers pour sa garde, ils ne furent plus alors distingués des autres cavaliers; et comme c'était la plus noble partie de la cavalerie, elle donna son nom à tout le reste. Depuis les rois, il n'est plus parlé des *célères*. Brutus, selon les apparences, en abolit le nom quand il en quitta le commandement, et c'est alors qu'ils prirent celui de *flexumines*. E. H.

CÉLERI, *Apium graveolens*. Le *céléri* fait partie de la famille des *ombellifères*, à laquelle appartiennent les carottes, les panais, les persils, les angéliques, les panfauts, les aracachas, les bettes, les lasers, etc., familles dont l'utilité est bien connue en matière médicale, mais dont l'importance n'est pas moins grande, et même est peut-être plus considérable en horticulture et en agriculture; ce dont on sera convaincu si l'on considère sous leurs divers points de vue les avantages précieux qui résultent, dans un grand nombre d'ombellifères, de l'union intime du principe doux avec le principe aromatique. — Le *céléri* est originaire des parties méridionales de l'Europe et de la France, de l'Italie surtout, circonstance qui l'a fait désigner par Tournefort sous le nom d'*apium dulce Italorum*. — On le trouve dans les lieux humides, dont le sol est naturellement généreux, et aux bords des ruisseaux, surtout de ceux dont le cours est entretenu par des eaux claires et saines. Là, cette plante surpasse la plupart des autres plantes, ses voisines, par sa force et l'abondance de son feuillage, qui est d'un beau vert, ainsi que par la grosseur très développée des nervures de ses feuilles; en cet état de nature, ses racines sont fortement développées, blanches en dedans, rougeâtre et panachées en dehors. — Transporté dans le jardin potager, le *céléri*

sauvage que nous venons de mentionner a produit, par une heureuse application du génie horticulural, de la patience et du travail, le *céleri à couper* ou *petit céleri*, lequel présente trois variétés, à savoir: le *petit céleri blond*, le *petit céleri vert*, le *petit céleri rose*, ou ayant de légères stries roses et *panachées*.—Ces variétés se cultivent pour les salades, usage pour lequel le *petit céleri blond* est ordinairement préféré.—Elles se sèment comme la petite chicorée sauvage, la petite laitue ou la pimprenelle, se coupent comme ces dernières plusieurs fois et repoussent sur un simple arrosement pour produire comme elles des salades vertes, dont il se fait une très grande consommation à Paris en toutes saisons, au printemps surtout.—Il faut rapporter au *céleri à couper*, le *céleri nain frisé*, tendre, cassant, blond, variété du *petit céleri*, et qui prévaudra nécessairement sur ce dernier, parce qu'il est plus tendre et plus joli en salade. — Nous avons remarqué dans le *céleri sauvage* une tendance marquée à croître vivement en tous sens: ainsi, si le *céleri à couper*, qui en est le premier perfectionnement, se trouve oublié par le couteau du jardinier, ou bien si quelques pieds ont pu vivre isolés sur les bords des planches de *céleri à couper*, on les voit s'élever et produire de longues feuilles dont les nervures (côtes), déjà très fortement dessinées, sont un acheminement vers le *grand céleri à côtes creuses*, qui présente trois variétés, le *blanc*, le *rose* et le *panaché*, dont nous parlerons peu, parce qu'ils sont abandonnés depuis qu'une culture soignée dans la terre généreuse des potagers les a fait passer à l'état de *céleris* connus sous les noms des trois grands *céleris*, *plein blanc*, *plein rouge* et *plein panaché*, qui sont les espèces les plus généralement cultivées. — Des trois *céleris* pleins dont nous venons de parler sont sortis le *céleri turc*, moins élevé qu'eux, mais dont les côtes blanches sont plus grosses, plus épaisses et plus tendres; le *céleri de Prusse*, également très gros, extrêmement tendre et d'une blancheur par-

faite; le *céleri violet de Touraine* et ses deux variétés *rose* et *panachée*, tous trois remarquables par leur tendreté et leur grosseur, qui surpasse, dans le violet de Touraine surtout, la grosseur des autres *céleris*. Ces cinq sous-variétés de la plante qui nous occupe sont des conquêtes heureuses, plus ou moins récentes, du jardinage, et ne se voient encore que dans les potagers considérables; mais ils sont destinés à faire oublier à leur tour les *céleris* pleins ordinaires, qui ont eux mêmes fait oublier les *céleris creux*. — Nous avons dit que les *céleris à couper* se sèment en pleine terre, en toutes saisons, pour être employés en salade, ou bien pour en obtenir des semences qui entrent dans le commerce de la graine-terie, de la pharmacie, de la droguerie, de l'herboristerie, etc. Nous ajouterons que les distillateurs savent en tirer parti pour les faire entrer dans la composition de plusieurs liqueurs de table; enfin, que ces semences ont une odeur très suave et une utilisation non moins considérable dans les arts qu'en médecine. — Quant aux *grands céleris creux*, s'il pouvait être question de les cultiver, ce ne serait que dans la vue d'en obtenir les semences dont nous venons de parler, dont ils produiraient, à la vérité, une plus grande quantité que les petits *céleris*, et alors il faudrait les semer en place comme ces derniers, ou mieux encore les semer, comme on dit, en pépinière et les replanter à quinze pouces de distance, en terre normale. — Les *céleris pleins* et leurs sous-variétés seront semés, soit sur couche, soit en pleine terre, selon le pays, la saison ou la température, replantés en terre normale et placés ensuite, en automne, l'un à côté de l'autre, dans des planches ou plates-bandes creuses, qu'on remplira de terreau sain et léger, on de fumier court, de manière que chaque pied de *céleri* en soit enveloppé dans toute sa longueur, et puisse, ainsi privé d'air et de lumière, acquérir plus de tendreté, échanger sa couleur plus ou moins verte en une couleur blanche, tout en conservant dans les variétés colorées les

nuances qui les caractérisent. Le céleri en cet état est tendre, cassant, reste dans le jardin jusqu'aux froids, se met ensuite à la cave, dans des serres sombres, où la gelée ne pénètre pas; se mange cru et euit sous diverses formes de mets. — Ici finit la série des céleris que nous aurions peut-être dû qualifier de *céleris à feuilles*, pour les distinguer des *céleris-raves*, dont nous ferons un article séparé, en considération de l'importance du sujet, et dont il conviendrait également, selon nous, de faire une division séparée sous le nom de *céleri à racines*.

C. TOLLARD aîné.

CÉLERI-RAVE. *Apium graveolens macrorrhizon*. — Que le céleri sauvage ait été transporté dans le Nord à une époque déjà loin de nous, ou que les autres céleris dont nous avons parlé précédemment, et qui sont sortis de lui, y aient été introduits postérieurement, toujours est-il qu'il est né en Allemagne, des uns ou des autres, un céleri destiné, selon nous, à jouer un rôle important non seulement en horticulture, mais encore en grande culture champêtre, un céleri qui se présente dans ses racines sous trois couleurs différentes, blanc, rouge, panaché, dont les cultivateurs septentrionaux, secondés par une température froide, ont refoulé la vitalité dans le sein de la terre, pour, tout en empêchant ainsi le développement des feuilles dont cette espèce est peu pourvue, créer un céleri dont le caractère distinctif est d'avoir de grosses racines succulentes et alimentaires à un haut degré, très riches en mannite, substance sucrée nouvellement découverte. Je veux parler du *céleri-rave*, connu encore sous les noms de céleri-navet, de céleri à grosses racines et de céleri de Hambourg, que j'ai appelé dans mon traité des végétaux, *apium macrorrhizon*, et qui sera le sujet d'un article séparé, vu son importance et mon désir d'appeler sur lui l'intérêt que mérite toute plante qui vient augmenter les ressources alimentaires. — Nous possédons actuellement en France, le *céleri-rave blanc*, le *céleri-rave rouge* et le *céleri-rave*

panaché; et comme ces céleris ne diffèrent que par la couleur de leurs racines, ce que nous allons dire s'applique à tous, et plus particulièrement au *céleri-rave blanc*, qui est le plus ancien, et en ce moment le plus recherché et le plus cultivé. — Les racines du céleri-rave sont arrondies, turbinées, tendres, moelleuses, ont une pulpe d'autant moins aromatique, d'autant plus douce qu'elles sont plus grosses et plus rapprochées de la forme ronde; leur volume est celui d'un moyen navet-turneps: on sème le céleri-rave selon le climat et la saison, soit sur couche, soit en pleine terre, et dans l'un et l'autre cas on le replante en pleine terre dans le sol le plus généreux possible, à huit pouces de distance, et plus il recevra d'arrosements, plus il produira des racines fortes: celles-ci seront rentrées en hiver et conservées comme les pommes de terre. Le céleri-rave se mange comme le cardon ou de diverses autres manières. — Le céleri-rave, soumis à l'analyse chimique par M. Payen, a donné entre autres produits, que nous négligerons ici, une quantité de mannite telle que ce chimiste pense qu'il serait désormais plus économique d'extraire cette substance du céleri-rave que de la manne; et, à cette occasion, il propose la culture du céleri-rave en grand pour en obtenir la mannite, matière sucrée alimentaire, dont les propriétés béchiques et pectorales occupent en ce moment l'attention des grandes célébrités médicales et surtout les médecins essentiellement hygiénistes. Si on se reporte à ce que j'ai dit au mot ARACACHA, plante indigène à l'Amérique méridionale, qui est une ombellifère comme le céleri, la carotte, le panais, le persil, l'angelique, le panicaut; si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit de la difficulté de naturaliser l'aracacha parmi nous, et comparer les qualités de l'aracacha et du céleri-rave, qui sont identiques comme aliments; et si enfin on réfléchit à la facilité de la culture du céleri-rave dans toutes les contrées de l'Europe, on sentira d'abord toute l'importance d'une plus grande multiplication

du céleri-rave, pour remplacer en Europe l'aracacha d'Amérique, et faire diversion à nos justes regrets de ne pouvoir peut-être jamais naturaliser cette dernière racine en France.—Il appartient aux pharmaciens de tous les pays qui possèdent un jardin, et sont dès lors en état de faire une analyse végétale, de répéter les expériences de M. Payen, et de confirmer ou d'infirmer ma conviction intime et profonde, que le céleri-rave possède comme aliment tous les avantages reconnus dans l'aracacha par le docteur Vergas de Caracas, avantages que j'ai rapportés au mot АРАСАЧА du Dictionnaire de la conversation. — Bien plus, je pense que notre céleri-rave est plus riche en principes doux que l'aracacha n'en contient en Amérique même, sa patrie, soit dans l'aracacha *moschata*, soit dans l'aracacha *esculenta*, ou dans les sous-variétés, rouge, blanche, jaune et violette, de ce dernier, que nous avons bien démontré n'être qu'une variété de l'aracacha *moschata* ou aracacha *sauvage*. — Si, comme je n'en doute pas, le céleri-rave devient un objet de plus grande culture qu'il ne l'est en ce moment ; si cette plante, indigène à l'Europe, devient le sujet de plus amples observations relativement à la mannite qu'elle contient en grande quantité, non seulement le céleri-rave sera cultivé partout pour en obtenir la mannite, substance, douce et pectorale, amie de l'estomac et de la poitrine, mais encore on le verra dans tous les potagers pour servir à la nourriture de l'homme, et en champ spacieux, en pleine campagne, comme la carotte et le panais, pour nourrir les animaux. — Le temps nous apprendra quelle sera la variété des trois couleurs que présente cette racine, qui sera la plus précieuse ; peut-être aussi nous apprendra-t-il que ces variétés ne diffèrent réellement que par la couleur.

C. TOLLARD aîné.

CÉLESTE. L'homme est né avec la certitude d'un avenir qui le récompensera de toutes les misères de la vie présente ; à côté, ou, pour mieux dire, au-

dessus de l'instinct social, il possède l'instinct religieux ; il compare donc tout ce qui lui semble beau, pur, grand et accompli, au ciel, séjour de la Divinité. De là vient l'adjectif *céleste*. C'est le plus haut degré de louange qu'il nous soit possible d'accorder ici bas : on dira d'une mère de famille qui va au-delà de l'accomplissement de tous ses devoirs qu'elle est douée d'une âme céleste ; on dira encore d'une jeune fille qu'elle a un air ou des traits célestes ; c'est alors exprimer plus que la beauté ordinaire, c'est surpasser même cet idéal auquel après les plus grands efforts peut atteindre le génie du peintre ou du sculpteur. — Dans une société comme la nôtre, où les intérêts usurpent une place si considérable, il est heureux qu'il y ait quelques âmes d'élite qui s'abandonnent tout entières à des pensées célestes. Cette préoccupation continuelle répand autour d'elles tant de calme et de dignité qu'elles captivent l'attention générale ; et mettre ainsi en relief sous les yeux de l'homme le spectacle de la vertu, c'est lui inculquer un commencement d'amélioration. — On peut (et l'on en a eu mille fois la preuve) vivre sous la présence de Dieu, sans quitter la société ; on repousse seulement ses vices avec douceur ; d'un autre côté, ce cours de pensées célestes qui vous absorbe avec délices vous désintéresse tellement de tous les avantages qui passionnent les autres qu'ils se prennent tout à la fois de confiance et d'admiration pour vous : on n'a pas besoin de parler pour se faire des prosélytes, il suffit de se laisser approcher. Il y a eu à toutes les époques de ces âmes d'élite ; elles ont purifié la civilisation : les sciences l'ont agrandie. — La société devient-elle barbare, alors des hommes, et en grand nombre, rompent avec leurs contemporains et s'isolent dans des contemplations célestes. Les ermitages et les couvents qui se multiplient accusent en général le comble du désordre dans les idées, ou de l'anarchie dans les états. — Le xix^e siècle est en proie à deux grandes maladies ; l'ambition politique et la soif des jouissances ma-

térielles : tout y est élévation prodigieuse et chute rapide. Cette instabilité est si instructive qu'elle reporte à des pensées célestes ; on se prend de mépris pour des espérances qui sont si mensongères. Depuis trente ans notre littérature, je veux parler de celle qui est bonne, trahit sans cesse ses émotions religieuses ; elle surviva à toutes nos institutions politiques : elle possède la force éternelle ; les autres n'ont que celle du moment. *ST.—PROFETA.*

CÉLESTIN (papes). Le premier pape de ce nom, **CÉLESTIN I^{er}**, que l'église a placé au rang de ses saints, était Romain ; il fut élu évêque de Rome en novembre 423, et succéda à Boniface I^{er}. Il a occupé le saint-siège huit ans, cinq mois et trois jours. Les doctrines de Nestorius, patriarche de Constantinople, et de son antagoniste Cyrille, patriarche d'Alexandrie, divisaient alors les églises chrétiennes. Le pape Célestin favorisait ce dernier ; il correspondait avec lui, et ne répondait point aux lettres de Nestorius. Il convoqua un synode au mois d'août 430. La doctrine de Nestorius y fut condamnée. Nestorius soutenait qu'on devait distinguer en Jésus-Christ deux personnes et deux natures, Dieu et l'homme. Il en concluait qu'on ne devait point dire : la vierge mère de Dieu, mais mère du Christ. L'opinion contraire était soutenue par saint Cyrille. En condamnant la doctrine du patriarche de Constantinople, le synode ordonna que si, dix jours après son décret, il ne se rétractait pas, et s'il n'adoptait point la doctrine admise par les églises d'Alexandrie et de Rome, il serait déposé et exclu de la communion chrétienne. Saint Cyrille fut chargé de l'exécution de cette sentence. Nestorius fut déposé, et le patriarcat de Constantinople fut donné à saint Cyrille. L'empereur Théodose, pour mettre fin à ce conflit, convoqua un concile général à Ephèse. Il adressa directement ses lettres aux patriarches, primats et métropolitains d'Orient, et au pape pour tous les prélats d'Occident. Cette circonstance est remarquable : elle atteste la suprématie

de l'autorité temporelle des empereurs.

— Le pape Célestin se conforma sans nulle difficulté aux ordres de Théodose, et envoya deux légats au concile général, avec le mandat exprès de se prononcer contre la doctrine de Nestorius. Les légats n'arrivèrent à Ephèse qu'à la troisième session du concile : ils approuvèrent les décisions déjà prises. Nestorius fut condamné par le concile comme il l'avait été par le synode. Un autre fait important est prouvé par une lettre de Célestin I^{er} aux évêques de Vienne et de Narbonne : c'est qu'à cette époque, les prêtres de tous les grades n'étaient point distingués des autres citoyens par leur habillement. Dans cette lettre, datée de 428, il blâme les ecclésiastiques qui avaient adopté pour habillement le manteau et la ceinture. Il censurait par la même missive les évêques de France, qui refusaient la pénitence à ceux qui la demandaient à l'article de la mort. Célestin honora son pontificat par sa tolérance et ses efforts à maintenir la paix dans l'église et la pureté des mœurs ; il joignait l'exemple au précepte. Il introduisit l'usage de chanter les cent cinquante psaumes de David. Jusqu'alors, les offices se bornaient au saint sacrifice et à la lecture de l'Evangile et des épîtres de saint Paul. Il avait fait construire la belle basilique de Jules. — **CÉLESTIN II**, *Guy du Châtel*, ainsi appelé parce qu'il était né à Tiffene dite *Città di Castillo*, avait étudié sous le célèbre P. Abailard. Le pape Honoré II l'avait institué prêtre-cardinal du titre de Saint-Marc en 1128. Il fut promu au souverain pontificat le 25 septembre 1143, et mourut le 8 mars 1144. Il leva l'interdit jeté sur la France par son prédécesseur Innocent II, à cause de l'affaire de l'archevêché de Bourges. Le roi Louis VII, par le conseil de Suger, son ministre, avait refusé de reconnaître pour archevêque de Bourges un prêtre nommé à ce siège par le pape avant même qu'on eût pu pourvoir à la vacance du siège par l'élection, dont l'usage était alors établi. — **CÉLESTIN III** (*Hyacinthe Bobocardi*),

fait cardinal-diacre en 1145 par Engène III, avait été chargé de plusieurs missions en Allemagne et en Espagne. En pape le 30 mars 1191, il mourut le 8 janvier 1198, âgé de 82 ans. Il livra aux Romains le village de *Tusculum*. Il connaissait leur implacable haine pour les habitants de ce lieu ; il eût pu et dû en prévoir les funestes effets. Les Romains brûlèrent le village, et toute la population périt. L'historien Roger de Hoveden affirme que Célestin, lors de la cérémonie du couronnement de l'empereur, renversa d'un coup de pied la couronne impériale, afin qu'un cardinal, après l'avoir ramassée, la donnât au roi des Romains. Ce trait suffit pour peindre à quel degré d'orgueil et d'omnipotence les papes s'étaient élevés dans le XII^e siècle. Il excommunia l'empereur Léopold, et mit ses états en interdit, parce qu'il avait emprisonné Richard, roi d'Angleterre, à son retour de la Palestine. Il excommunia également l'empereur Henri VI pour la même cause. Ce prince mourut peu de temps après. Le pape Célestin III défendit qu'on l'inhumât en terre sainte. Il ne révoqua cette défense qu'après que l'on eut restitué au roi Richard tout ce qu'il avait payé pour sa rançon, et en outre mille marcs d'argent pour le trésor papal et les cardinaux. — CÉLESTIN IV (*Godefroi de Châtillon*), né à Milan, fut successivement moine de l'ordre de Cîteaux, cardinal et évêque de Sabine. Il fut élu pape le 22 septembre 1241 par dix cardinaux seulement, un mois après la mort de Grégoire IX. La plupart des membres du sacré collège, détenus prisonniers par Frédéric II, n'avaient pu assister au conclave. Célestin IV mourut dix-huit jours après son élection et avant d'avoir été consacré. On a accusé Romain, cardinal de Saint-Ange, évêque de Porto, qui avait été son compétiteur à la tiare, de l'avoir fait empoisonner. — CÉLESTIN V. Le saint-siège était vacant depuis deux ans, trois mois et quelques jours, lorsque *Pierre de Mourron*, ou *Mourhon*, né à Isernia dans l'Abruze, fut élu pape le

12 mai 1285. Il avait consacré sa vie à la solitude et à la pénitence, et vivait dans une tranquille obscurité au monastère de Majella qu'il avait fondé. A peine assis sur le trône pontifical, il regretta son désert, et témoigna le désir d'abdiquer. Le cardinal Gaetano, qui s'est rendu fameux sous le nom de Boniface VIII l'entretint dans cette résolution, mais à peine eut-il été choisi pour lui succéder qu'il le fit empoisonner dans le château de Fomona, où il mourut le 19 mai 1296. Il fut canonisé par le même Boniface, qui l'avait si injustement et si cruellement persécuté pendant sa vie. Les religieux du monastère qu'il avait fondé sur le mont Majella prirent le nom de *Célestins*, lorsque leur fondateur fut nommé pape. (*Voy. BONIFACE VII et CÉLESTINS.*)

DURY (de l'Yonne.)

CÉLESTINE, nom qu'on donne en minéralogie à un composé naturel d'acide sulfurique et de strontiane, à cause de la teinte généralement blanchâtre de ses cristaux. La Sicile fournit depuis longtemps aux collections des groupes de ces cristaux, remarquables par leur volume, leur transparence et leur netteté. Ce sont des prismes rhomboïdaux, dont la pesanteur spécifique est de quatre. La France possède cette substance sur divers points de son territoire, notamment dans les Cévennes, où elle se présente en masses fibreuses, et dans les environs de Paris, à Montmartre et à Menilmontant, où elle est disséminée en rognons aplatis dans une marne qui alterne par couches avec le gypse. Elle sert dans les laboratoires de chimie à préparer la strontiane et les divers composés de strontiane.

A. D.

CÉLESTINS (Ordre des),¹ communauté religieuse fondée par Pierre de Mourron ou Mourhon dans le XIV^e siècle. Ce surnom lui avait été donné parce qu'à peine entré dans l'âge d'adolescence, il s'était spontanément retiré sur la montagne de Mourron dans le royaume de Naples. Il y vivait dans un isolement absolu, consacrant tous ses instants à la prière et à la pénitence la plus rigou-

reuse, lorsque les arbres qui abritaient sa solitude furent abattus; il vint alors s'établir sur le mont Majella. D'autres solitaires s'y réunirent à lui, et, en 1254, il forma une communauté qui prit successivement les noms de *Monastère de Sainte-Marie de Majella* et de *religieux de saint Damien*, enfin de *célestins*, lorsque leur pieux fondateur fut élu pape. Cette communauté a été confirmée au deuxième concile de Lyon en 1274. Dix ans auparavant, elle avait été incorporée à l'ordre de Saint-Benoît par le pape Urbain IV. Philippe-le-Bel les introduisit en France en 1300. Il avait fait venir du royaume de Naples douze célestins, qui s'établirent partie dans la forêt d'Orléans, partie dans celle de Compiègne. En 1417, les célestins possédaient en France vingt-et-un monastères; ils composaient une congrégation spéciale, appelée *congrégation de France*. Le plus important et le plus riche monastère était celui de Paris. C'était la maison chef d'ordre des Célestins de France. De nouvelles constitutions, faites en 1462, ordonnèrent que les chapitres de la *congrégation de France* seraient convoqués tous les trois ans dans la maison conventuelle de Paris. Richelieu, dans son dictionnaire, raconte ainsi l'origine du vieux proverbe : *voilà un plaisant célestin*. Il avait appris l'anecdote du P. Lecomte, religieux de cet ordre. « Autrefois à Rouen, les célestins étaient exempts de payer l'octroi pour leur boisson à la condition qu'un frère célestin marcherait à la tête de la première des charrettes sur lesquelles on voiturait le vin, et sauterait gaiement en passant devant la maison du gouverneur de la ville. Un jour, le frère chargé de ce singulier service parut plus gaillard que tous ses devanciers, et le gouverneur s'écria : *Voilà encore un plaisant célestin!* » Ce proverbe n'a plus été pris que dans un sens défavorable; il ne s'appliquait qu'à un homme qui aurait perdu la raison. — *Plaisant célestin* n'était plus que le synonyme d'*insensé*. L'église des Célestins de Paris était une des plus

remarquables de la capitale par ses monuments tumulaires, par le nombre et la qualité des personnages fameux ou célèbres qui y furent inhumés. On y distinguait surtout la chapelle de la famille d'Orléans, monument de la piété de Louis d'Orléans, frère de Charles VI. Ce monarque et plusieurs seigneurs, déguisés en satyres, figuraient dans un bal donné à l'occasion du mariage d'une des dames de la reine. Le duc d'Orléans, s'étant approché avec un flambeau pour reconnaître ces masques, le feu prit au travestissement composé de coton, de liu et de poix pour imiter le poil des satyres. Tous ces masques attachés l'un à l'autre formaient un groupe compact, et ils ne purent se dégager. Plusieurs périrent, et le roi eût subi le même sort sans la duchesse de Berri, qui l'enveloppa de son manteau en l'étreignant fortement. Ce fut en expiation de son imprudence que le duc d'Orléans fit bâtir la chapelle qui porte son nom. On sait qu'il fut depuis assassiné rue Barbette par ordre du duc de Bourgogne. Son corps fut porté dans cette chapelle. Il avait doté ce couvent de la seigneurie de *Porche-fontaine* et d'une rente de 2,000 livres. Au milieu de cette chapelle s'élevait un grand tombeau de marbre blanc, dont le pourtour était orné des statues des douze apôtres, et sur lequel étaient couchées celles du fondateur de cette chapelle, de Valentine de Milan et de leurs fils, le duc Charles d'Orléans et le comte de Vertus. Ce monument, qui, depuis la révolution de 1789, avait été déposé au musée de la rue des Petits-Augustins, avait été construit par ordre du roi Louis XII. Les cœurs d'Henri II, de Catherine de Médicis, de Charles IX et de François, duc d'Anjou, sont renfermés dans une urne que supportent les trois Grâces. Ce beau mausolée, qui appartient à l'histoire de l'art, est considéré comme le chef-d'œuvre de J. Goujon. Le cloître des Célestins était un des plus beaux de Paris; le jardin longeait les murs de l'arsenal. La bibliothèque était riche en livres rares et précieux, dont

la plus grande partie a été transférée à la bibliothèque de l'arsenal. L'ordre des célestins avait été supprimé en 1778. La maison conventuelle devait être occupée par des cordeliers, mais ces vastes bâtiments reçurent une autre destination. Une partie fut occupée, en 1785, par le nouvel institut des sourds-muets, dirigé par l'abbé Sicard; une autre partie fut convertie en caserne de cavalerie; le reste a été vendu à divers particuliers, et c'est dans cette portion de bâtiments que l'entreprise des eaux épurées de la Seine a établi ses bureaux et son matériel.

DUREY (de l'Yonne.)

CÈLÉ-SYRIE. (*Voy. SYRIE.*)

CÉLIA (Loi). Dans les assemblées, les citoyens romains donnaient anciennement leur opinion de vive voix. Mais dans les derniers temps, époque de la plus grande liberté pour les suffrages, différentes lois déterminèrent que les votes seraient donnés par bulletins. Ce nouveau mode fut d'abord employé dans l'acte qui décernait les honneurs, d'après la loi Gabinia, faite l'an de Rome 614. Deux ans après, la loi Cassia le fit adopter dans tous les jugements, excepté ceux de trahison; la loi Papiria l'étendit à l'admission des lois. Enfin la loi Célia (l'an de Rome 630) l'introduisit dans les procès de trahison, cas expressément réservé par la loi Cassia. Cet acte, fait sur la proposition du tribun Célius, avait pour but de diminuer la puissance des patriciens.

A. S—r.

CÉLIBAT', s. m. qui dérive de *cælebs*, et du grec *koilos*, creux, ou vide. En effet, le célibat, comme la viduité, est un vide pour chaque sexe séparé. On comprend donc qu'il soit contraire aux lois naturelles et au vœu que tous les êtres manifestent pour se reproduire. Les animaux, en effet, ne se vouent jamais à cet état d'abstinence des fonctions auxquelles la nature attache le plus puissant de tous les attrait. Si, dans l'espèce humaine, des personnes s'en sont fait un mérite et même un devoir, c'est par des motifs puisés dans l'ordre politique ou moral, à moins qu'une conformation vi-

cieuse de l'organisme n'impose ce sacrifice par nécessité. Ainsi, des individus, soit privés de parties indispensables à la reproduction, soit mal constitués (comme un bassin trop étroit chez la femme), ne pourraient qu'être malheureux dans leur union avec un autre sexe, et lui faire partager son malheur : le célibat est alors avoué par toutes les lois. — Mais chez les personnes dans lesquelles nul défaut organique n'est connu, le célibat, s'il n'est pas le résultat de circonstances forcées empêchant le mariage, ne peut être qu'un résultat du choix et de la volonté. — L'état célibataire, consacré par le vœu de chasteté, comme dans les ordres religieux et le culte des autels, peut être considéré comme une immolation de la chair remplie de privations et de dangers : c'est une abdication de soi-même que saint Bernard qualifie de *sacrifice humain*, non moins que la castration, et contre laquelle le pape Clément III s'éleva lui-même, lorsque de vils motifs de cupidité et d'égoïsme engageaient les cadets des grandes familles dans la carrière ecclésiastique sans vocation : c'était alors une manière de conquérir des bénéfices et des postes éminents, mais qui exposait tant de personnes à enfreindre des vœux témérairement contractés, à un âge où l'on ne mesure point encore bien toute l'étendue et la difficulté des engagements qu'on s'impose. On ne comprend pas d'abord, dans le premier élan de ferveur religieuse de la jeunesse, avant que les aiguillons les plus poignants de la chair se soient fait sentir, tout ce qu'il faudra de résistance au démon, et tous les tourments, disons mieux, les maladies que causerait une abstinence absolue du mariage. Le sexe faible, dans le cloître, tombe en proie à des affections cruelles, qui, souvent, l'emportent au tombeau prématurément. Le célibat perpétuel paraît être bien plus contraire à la santé de la femme qu'à celle de l'homme. Observez ces filles chlorotiques, langoureuses, semblables à ces fleurs pâles qui attendent les rayons féconds de l'astre qui les anime : on les voit couler de tristes

journées loin des feux de l'amour. L'aménorrhée et les anomalies du flux périodique, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût, ou d'étranges désirs, altèrent leur santé. Telles étaient les vestales chez les Romains, telles furent les vierges du Soleil dans les temples de Cusco, telles sont encore parmi nous ces saintes filles qui se consacrent dans l'ombre d'un monastère à de pieux devoirs par des vœux éternels. La religion chrétienne considère les privations imposées par la chasteté comme un état de perfection et d'empire du moral sur le physique, indispensable à tout être qui s'approche de la Divinité. L'on s'abstenait du commerce, même légitime des épouses, la veille des sacrifices, chez les Babyloniens, les Egyptiens, les Arabes, les Grecs et les Romains; et selon les Hébreux, rien n'est plus capable de faire perdre le don de prophétie que les rapports entre les sexes, lorsqu'on se voue au sacerdoce. C'est principalement chez les célibataires que se rencontrent diverses affections de l'utérus, des squirrhes, des cancers à cette partie et au sein. Les religieuses meurent d'ordinaire en plus grand nombre vers quarante-cinq à cinquante ans qu'à tout autre âge, et leur vie est plus courte que celle des gens du monde, suivant les tables de mortalité dressées par Deparcieux et d'autres statisticiens. En général, le célibat paraît moins favorable à la longévité que le mariage, parce qu'une vieillesse pour ainsi dire abandonnée, sans enfants, sans époux, sans secours de proches, qui n'aspirent au contraire qu'à jouir des dépouilles d'un célibataire décrépît, loin d'entretenir la vie par des secours affectueux, ne tend qu'à en abrégé le cours. — L'inutilité de l'existence semble accourir celle-ci chez toutes les personnes isolées; elles languissent, elles se consomment, parce que rien ne les soutient, ne leur rend affection pour affection. Aussi toutes les filles âgées cherchent à se rattacher à la vie par les enfants dont elles aiment à

prendre soin; elles aspirent au rôle des mères. Telle est la faiblesse organique de ce sexe; il se forge ainsi des maux réels, et l'ennui de la solitude (fût-ce même avec le bien-être physique) amène un profond dégoût de vivre. Combien n'a-t-on pas vu de filles célibataires devenir folles, tantôt par des terreurs religieuses, tantôt par des vœux bizarres ou des amours fantastiques pour des êtres enfantés dans leur imagination! tel est le vide de leur cœur: elles s'attachent à des chimères lorsque la réalité manque à leur sensibilité. — C'est donc pour la vierge qui vieillit tristement dans le célibat ce vide qui lui semble insupportable, encore plus qu'il ne peut l'être à l'homme; elle est plus faible; elle a besoin de plus de support. Comme son système nerveux, faute d'imprégnation, jouit d'une surabondance de vitalité, celle-ci erre sur mille choses diverses. Les organes qui n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les a destinés restent évidemment gorgés de fluides qui, faute d'être évacués, s'épaississent, obstruent les canaux où ils se trouvent engagés. Nous pourrions entrer dans des explications de physiologie plus développées, si c'était ici le lieu, pour manifester les causes des maladies résultant d'un éternel célibat chez les personnes du sexe féminin, plus encore que chez les hommes, puisque ces personnes sont plus astreintes peut-être que ceux-ci à une entière abnégation de leur existence. En effet, l'homme dissipe par l'exercice ou le travail cette vigueur surabondante de son organisme; la femme, plus sédentaire, conserve en elle des éléments superflus de douleurs et de maladies que la pudeur même cherche à se dissimuler. La seule idée en semble être criminelle pour les âmes pieuses, et l'on ne peut que louer et plaindre des personnes vouées au culte des plus pures vertus. Il n'en résulte pas moins que tout le système nerveux se trouve intéressé dans ses sympathies avec l'appareil reproducteur chez les vierges. On en voit des preuves manifestes dans l'épilepsie hystérique de plu-

sieurs religieuses. La malade tombe alors en syncope; elle perd le sentiment, la voix et presque toute respiration. Quelques-unes se sont vues plongées dans un délire extatique. D'autres s'imaginent être ravies au salibat par des démons, car il n'est pas de genre d'extravagance qui ne puisse entrer dans les esprits avec cette disposition du corps. De vieilles filles hystériques sont un instrument excellent pour tout fondateur de sectes; elles y portent un zèle impétueux qui ne craindrait pas de s'immoler en holocauste pour la propagation des nouvelles vérités. La mère Guyon, M^{me} Bourignon et tant d'autres dévotes, s'abandonnant aux œuvres pies des convulsionnaires, se sont ainsi rendues célèbres par la ferveur intrépide de leurs sentiments religieux. — Telles sont les affections spéciales des filles dans l'état absolu du célibat, ou des jeunes veuves sans enfants, ou même des femmes stériles qui ont en vain perdu leur virginité. Il en résulte cette vérité morale, aussi bien que médicale, savoir que l'état le plus heureux pour l'espèce humaine, le plus favorable à la santé, le plus conforme à la raison, est de *suivre la nature*, sans en abuser, soit par excès, soit par défaut. Notre vie sur la terre a ses limites comme elle a ses lois: pourquoi vouloir les enfreindre? Les desseins de son sublime auteur seraient-ils imparfaits ou blâmables, pour tenter de les contredire par des institutions mortelles et insensées? Mais, en réclamant les droits sacrés et souvent méconnus de la nature, nous ne prétendons point renverser les barrières de la vertu; car les vices et les excès dans les fonctions sexuelles ne sont pas moins funestes à la santé que répréhensibles en morale. — Chez les hommes, le célibat et la chasteté recohobent pareillement dans l'économie une surabondance de vigueur qui tend et exalte le système nerveux, qui rend la complexion plus inflammatoire. On était obligé souvent de faire saigner les moines et les religieux, non seulement parce que le défaut d'exercice, malgré les jeûnes et les

abstinences, amasse un excès du liquide sanguin, mais pour diminuer (*minuere monialem*) l'ardeur et la violence des passions qui pouvaient s'allumer par ce régime. Aussi, les remèdes rafraîchissants étaient recommandés pour suppléer à ces évacuations que la nature opprimée procure dans des songes. Il n'en est pas moins certain que la vie célibataire, soit dans l'enchaînement d'un vœu religieux, soit hors des cloîtres, est accompagnée d'ennui de la vie et des sentiments fréquents de désespoir ou de suicide, à certaines époques d'un âge mûr surtout. Détaché du monde, malgré les plaisirs qu'il peut y prendre, s'il jouit des splendeurs de la fortune, le célibataire, plus que toute autre personne mariée, moins heureuse d'ailleurs, est condamné par son isolement à se rejeter vers le néant. Aussi le nombre des suicides comprend toujours en majorité des individus célibataires. Je ne saia quoi d'égoïste et de dur s'attache à cette existence solitaire: car, en repoussant les liaisons intimes avec autrui, l'on en est également repoussé; dès lors on se recueille en soi-même, on vit haineux, misanthrope, et parce qu'on n'aime pas on se croit aussi détesté. On regarde toutes les avances qu'on nous fait comme empreintes d'une basse cupidité; on ne peut croire au désintéressement, à la générosité et à la vertu parce qu'on n'a d'ailleurs affaire qu'à des personnes dont on paie les services, sans obligation. Ainsi, l'on se croit libre de toute charge et de tout soin du ménage. Mais bien au contraire, on se trouve à la merci d'autrui; chacun ne considère le célibataire qui s'isole que comme un étranger duquel on n'attend rien, et qui n'est bon qu'à *plumer*. Ses proches mêmes l'aimeraient mieux mort que vivant, et n'aspirent qu'à sa succession; on ne le flatte qu'à fin d'y avoir part. Quelque M^{me} Eyraud a soin de s'emparer de ce vieux garçon; elle s'installe en maîtresse dans son intérieur; le malheureux n'est même plus libre chez lui, et la chaîne de l'habitude appesantit son despotisme sur ses dernières années;

sa liberté prétendue n'est plus qu'un insurmontable esclavage, comme l'a fort bien montré la comédie du *Vieux célibataire* de Collin d'Harleville. — Les causes qui multiplient le célibat dans certains pays plus qu'en d'autres sont principalement celles qui résultent du despotisme, ou des castes puissantes, ou d'un clergé opulent. Parmi ces contrées, s'il n'existe presque aucune classe intermédiaire de la société; si les rangs supérieurs absorbent les richesses, le pouvoir; s'ils s'entourent d'une foule d'esclaves ou de valets en livrée, l'aristocratie condamne ainsi par le fait la populace infime et déguenillée à la misère ou à la servitude. Lorsque cette extrême inégalité de fortunes permet à peine au pauvre de se marier ou de soutenir une famille dans les angoisses du besoin, lorsque toute la terre appartient à des seigneurs hauts terriens dans un pays, le reste de la population est presque réduit à la mendicité. Le malheureux prolétaire sollicite humblement quelque place de domestique à la porte d'un château, et se croit heureux d'endosser la livrée dorée dans les villes; de là cette multitude de valets, de servantes, qui peuplent les maisons aristocratiques des contrées où l'esclavage de la glèbe règne encore, la Russie, la Hongrie, la Pologne, comme jadis toute l'Europe méridionale. Dans de tels états, les mariages ne convenant qu'aux seules classes qui peuvent vivre indépendantes, tout le reste subsiste à la volonté de ses maîtres. Il y a donc luxe et débauche à la fois. Les célibataires des deux sexes, dans leur sort précaire, se livrent à des jouissances furtives; il en résulte alors également un grand nombre d'enfants abandonnés et de crimes d'avortement ou d'infanticide; les mœurs sont dépravées par cette situation inévitable des sexes. Tel est le sort de tout empire dans lequel les fortunes et le pouvoir sont trop inégalement répartis. C'est en vain que dans la plus haute prospérité de Rome, l'empereur Auguste prononçait en plein sénat des discours contre les célibataires, et leur

représentait tous les inconvénients de cet état: *Nequē adeō vos solitudo vivendi caput ut absque mulieribus degatis, ac non quilibet vestrum mensæ lectique sociam habeat, sed licentiam libidinis ac lasciviae vestrae quaeritis*; c'est en vain qu'on faisait peser sur eux des impôts spéciaux; l'histoire nous montre en effet que les progrès de la décadence des empires sont en rapport avec la multiplication des célibataires. A mesure qu'une nation marche vers sa ruine, le nombre des mariages diminue; aussi la population s'y affaiblit sans cesse, tandis qu'elle s'accroît chez les peuples dans la vigueur de leurs institutions et lorsque le partage, la division des grandes propriétés, permet à une multitude de petits propriétaires parcellaires de se marier, de s'établir ou de vivre avec leur famille. Voyez, pour preuve, Rome sous la sagesse de ses consuls, et Rome, abattue sous le despotisme de ses féroces empereurs. Voyez la Grèce au temps des Aristide, des Léonidas, et la Grèce corrompue du Bas-Empire. Les états despotiques sont couverts de monastères, de mendiants, de religieux solitaires, d'hommes retirés du monde: tous fuient une société sur laquelle pèsent la main des tyrans et le joug de l'arbitraire. Ce fut à la chute de l'empire romain que s'établirent dans l'Orient et dans l'Europe des milliers de monastères. Comparez l'Espagne, le Portugal, l'Italie, peuplées de moines et d'un clergé nombreux, puissant, aux contrées plus septentrionales, telles que la France, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, etc., où la population s'accroît chaque jour et deviendrait même trop considérable si elle n'obtenait pas des débouchés par des colonies et des émigrations. — Au contraire, parmi les pays peuplés de deux races dont l'une possède tout et l'autre n'a rien, comme les colonies des Européens avec des nègres esclaves, la facilité des unions libres de la classe dominante avec la race asservie multiplie excessivement les produits métis ou mulâtres; ces hommes de couleur, la plupart sans état,

sans rang assuré, sont également repoussés par les deux castes d'où ils émanent. L'homme de couleur dédaigne le nègre, et il est rejeté par le blanc; ne pouvant ou ne voulant pas s'allier avec l'un ou l'autre, il vit dans cette sorte de liberté sans droits, ou forme ces unions sans mariage qui sont des foyers de libertinage et une multiplication incessante de bâtards. Aussi la plaie la plus funeste des colonies est cette nuée d'individus célibataires, qui surpassent bientôt le nombre des colons, et qui aspirent à posséder, à devenir maîtres à leur tour. Les révolutions qui tôt ou tard menacent les colonies surgissent encore plutôt de cette masse de célibataires qui n'ont rien à perdre, mais tout à gagner en s'emparant, par la multitude et la violence, du pouvoir et des propriétés, si l'on ne se hâte de les faire entrer dans la grande famille par des alliances et des droits. — Dans les pays où la répartition moins inégale des fortunes et des droits sociaux facilite les mariages, ceux-ci deviennent donc plus nombreux; le célibat disparaît, et par-là les mœurs s'épurent, le nombre des enfants trouvés diminue. Le mariage protège ainsi et soutient la morale, la société et les lois. Le célibat entraîne nécessairement à sa suite la prostitution et l'adultère, dont la multiplicité dissuade de plus en plus les hommes du mariage. Il serait facile de montrer combien l'union conjugale importe à la durée et à la félicité politique des sociétés humaines, et comment le célibat entraîne bientôt la chute des gouvernements. A quel pays, à quel état peuvent appartenir des individus que rien n'attache sur la terre? Par cela même que le célibataire peut subsister indépendant, quelle sera sur lui l'autorité des lois? comment servira la patrie celui qui n'en adopte aucune? — Si vivre, c'est aimer, les célibataires ne vivent point, ils traînent le fardeau de leur existence hors du bonheur domestique; ils n'ont pas de zèle pour le bien public, parce que, s'exilant de la société, renfermant leur vie en eux seuls, ils s'enveloppent dans cette indifférence gé-

nérale; ils sont pour un état comme ces pierres tombées de la voûte d'un édifice immense, et qui accélèrent sa ruine. — De plus, le célibat, même quand il n'est pas perpétuel, a l'inconvénient de produire des mariages disproportionnés pour l'âge, ou d'une personne jeune avec un vieillard. Ces unions mal assorties ne peuvent être heureuses ni produire des enfants robustes et dont les parents veillent également à leur éducation. C'est l'intérêt ou la cupidité qui dictent ces unions; le vieillard y trouve sa mort, la jeune fille s'y expose à manquer à ses devoirs ou se soumet à des dégoûts. — Généralement, les pauvres sont moins disposés au célibat que les riches; ils ont plus d'enfants; leurs bras et leur travail font leur richesse, mais l'opulent oisif, qui aspire aux jouissances et redoute les devoirs pénibles ou austères d'un père de famille, leur préfère les voluptés faciles et libres que le luxe lui procure. Aussi, dans les pays pauvres, il n'y a presque point de célibataires, parce qu'il est avantageux d'avoir des enfants pour cultiver la terre ou exercer une industrie; on y peut nourrir une famille dans la simplicité et la frugalité. Mais dans les cités pleines de luxe et d'oisiveté, on se marie moins, par des motifs contraires. Voyez à Paris qu'il y a plus de riches ou des pauvres : les quartiers les plus misérables fourmillent d'enfants et de ménages; les quartiers où règne l'opulence sont presque déserts. — Cependant, après avoir signalé tous les dangers ou les inconvénients attachés au célibat, après avoir montré qu'il ronge la santé et abrège la vie dans l'isolement, il faut énumérer aussi les avantages qu'on en peut obtenir pour certains emplois dans la société. Nul homme ne peut s'élever tout entier à de hautes et périlleuses entreprises s'il est attaché par les liens d'une famille, d'une femme, des enfants, autant d'otages donnés à la fortune, lesquels condamnent à la conservation, à la prudence, disons plus, à la timidité, à la soumission, à la servitude. Comment un militaire montera-t-il sur la brèche

d'une ville s'il sent derrière lui une malheureuse famille qui a besoin de son appui? Quel homme d'état ou de science pourra se dévouer jour et nuit à des travaux immenses pour son pays ou pour pénétrer dans le sanctuaire de la vérité et des découvertes, s'il est obligé de surveiller les intérêts d'un ménage ou de procurer un avenir à sa postérité? Il faut être, tout entier soi-même, et le célibataire seul le peut sans difficulté. Le prêtre a besoin de se séparer de toutes les choses de la terre pour vaquer uniquement aux objets célestes. La solitude est l'école de la grandeur d'âme comme elle peut être celle de la folie. C'était pour fortifier l'intelligence, donner de la profondeur aux pensées ou les féconder par une longue méditation, que Pythagore prescrivait plusieurs années de retraite et le célibat à ses disciples, comme dans les séminaires; telle et plus longue a été la règle de silence, de chasteté, imposée par les fondateurs de plusieurs ordres religieux. On ne saurait, d'ailleurs, rien creuser et analyser sans une longue attention dans l'isolement, l'absence du sexe. Cette force de réflexion qui distingue le grand homme des communs génies ne peut guère s'obtenir que par l'abstinence des plaisirs de l'amour, lesquels énerveraient le cerveau, et de l'habitude de la retraite, ou du retranchement de tous les soucis de la société. — Le célibataire ainsi isolé devient uniquement soi, un caractère original; il repousse ou il entraîne. En concentrant dans lui seul toutes ses forces de vie, par la chasteté (s'il la conserve), en retranchant toute déperdition de sa sensibilité, il donne plus de fond et d'énergie à son caractère. L'homme sent alors qu'il possède en lui une supériorité de vigueur et de pensées sur le vulgaire. Ainsi, le célibat et la solitude sexuelle est comme la ligne spirale qui rentre en elle-même, ou comme ces ressorts d'acier destinés à mouvoir les rouages des montres; ils ont d'autant plus d'élasticité qu'ils sont plus comprimés sur eux-mêmes. Ainsi, le célibataire peut ramasser son âme et lui donner d'autant

plus de raideur et de ressort qu'il vit plus retiré: tels ont été tous les grands législateurs, les philosophes, les poètes illustres. Au contraire, l'homme qui relâche ou détend dans le commerce des femmes et du monde les nerfs de sa pensée et le ressort de son énergie perd cette vigueur physique et morale. Ce résultat est surtout manifeste dans la compagnie des femmes, dont l'esprit est plus gai, plus doux, plus détendu que le nôtre: *Mollis illa educatio quam indulgentiam vocamus, nervos omnes et mentis et corporis frangit*, dit Quintilien. On peut donc affirmer que le célibat est indispensable pour les plus hauts et les plus difficiles emplois de l'administration, comme des lettres ou des sciences, ou des armes et du sacerdoce. Il a des intérêts moins divergents et moins d'attachements ou d'entourage; mais son isolement, son défaut d'appui le rend aussi plus périssable.

J. J. VISEY.

CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE. La loi qui oblige les ecclésiastiques au célibat n'est point une loi divine. Saint Paul, dans la première Epître aux Corinthiens, déclare qu'il n'y a point à cet égard de précepte du Seigneur; ce ne fut donc, dans l'origine, que l'exemple, la coutume, qui soumièrent les clercs à la continence. Mais cette coutume remonte au berceau du christianisme, car, de toute antiquité, nul ne put se marier après l'ordination; celui même qui n'avait été ordonné qu'après le mariage dut, non pas abandonner sa femme comme une étrangère, ni cesser d'en prendre soin, mais ne plus la regarder, que comme une sœur. Il paraîtrait toutefois qu'au temps du premier concile de Nicée, la continence n'était pas rigoureuse parmi ces derniers; car, si l'on en croit Socrate et Sozomène, les pères du concile voulaient obliger les clercs, depuis l'évêque jusqu'au sous-diacre, à ne plus vivre avec les femmes qu'ils auraient épousées avant leur ordination; mais, d'après l'avis du confesseur Paphnuce, la loi ne fut point établie, et la question demeura indécise. En admettant ce fait, le troisième canon de Nicée,

qui défend aux ecclésiastiques d'avoir chez eux d'autres femmes que leur mère ou leur sœur, ne serait applicable qu'aux clercs non mariés. Quelques auteurs, se fondant sur le silence des écrivains du temps, révoquent en doute le récit des deux historiens. On n'y voit pourtant rien qui répugne : on pouvait bien alors ne pas porter une loi trop sévère pour quelques hommes mariés qui avaient été ordonnés dans quelques églises peu connues, et qui peut-être n'avaient consenti à leur ordination qu'à condition qu'ils ne seraient pas séparés de leurs femmes. Quoi qu'il en soit, nous voyons dans le même siècle, au rapport de saint Jérôme, l'obligation du célibat imposée à tous les clercs engagés dans les ordres majeurs ; et si, à cette époque, on trouve encore quelques exemples contraires, « c'est, dit S. Epiphane, un abus que réprouvent les canons, et que l'on doit attribuer à la lâcheté, à la négligence. Cela vient peut-être aussi de la multitude des peuples et de l'impossibilité de trouver d'autres personnes pour exercer les fonctions du ministère. » — Le célibat fut adopté dans toute l'église, aussi bien dans l'Orient que dans l'Occident. Ce ne fut qu'au temps du schisme que les Grecs, alléguant les prétendus canons du synode de *in Trullo*, dispensèrent de la continence les prêtres mariés avant l'ordination ; ils finirent même par ne plus ordonner de célibataires. Dans les différentes tentatives de réunion, l'église latine ne parut pas improver cet usage ; mais pour elle, elle conserva toujours l'ancienne discipline avec une constante persévérance. Cette discipline, établie de temps immémorial, confirmée par la pratique perpétuelle, et par les décisions de divers conciles généraux, ne saurait ne pas être regardée comme une loi de l'église, surtout depuis que le concile de Trente l'a déclarée telle de la manière la plus expresse. — La grandeur et la sainteté des fonctions ecclésiastiques sont les principales raisons qui ont déterminé l'église à prescrire le célibat : ces fonctions semblent en effet peu compatibles avec

les embarras qu'entraîne le mariage. Le prêtre, chargé, si l'on peut s'exprimer ainsi, de soutenir les intérêts divins, de veiller aux besoins spirituels des hommes, de converser sans cesse avec le ciel pour y porter les vœux des peuples, doit être en quelque sorte un être tout spirituel, qu'aucun lien n'attache à la terre. Dévoué au service des autels, appelé à offrir chaque jour le plus saint des sacrifices, il doit y porter une pureté pour ainsi dire angélique. C'est l'idée qu'avaient les Juifs des fonctions sacrées ; c'est pourquoi les prêtres de l'ancienne loi devaient se séparer de leurs femmes pendant tout le temps qu'ils étaient de service dans le temple. Cette idée s'était répandue chez les païens eux-mêmes, témoins ces vers de Tibulle :

Vix quoque abesse precor, Juba, discedis ab aris,
Quis tibi t'ol' semè gau, la morte Vei un.
Casti placeat super' q' casti cum mente vestire,
Et puris mûnib; a sumis fott' a huponi.
(Eleg. L. v. n.)

Dépositaire de la science, le prêtre trouve dans le célibat la liberté d'esprit nécessaire pour approfondir les hautes vérités qu'il doit développer aux peuples ; son ame, dont la volupté n'a point énérvé les ressorts, en devient plus capable de se livrer aux méditations les plus graves, et de s'élever parfois aux conceptions les plus sublimes. On peut l'avouer, l'abolition du célibat eût privé l'Europe de plus d'un génie, de plus d'un chef-d'œuvre, de plus d'une découverte. — Cette institution, que, selon J.-C., tout le monde ne comprend pas, a rencontré bien des adversaires : Jovinien et Vigilance, au temps de saint Jérôme, Wicel, au xiv^e siècle, déclamèrent tour à tour contre le célibat. Luther et Calvin firent plus, ils apprirent par leur exemple à le violer. Leurs disciples, feuilletant la Bible, scrutant la tradition des premiers siècles, ont entassé raisonnements sur raisonnements, pour combattre cette partie de la discipline ecclésiastique. Nous avons avoué que la loi du célibat n'est point d'institution divine, et qu'on ne trouve rien dans l'Écriture qui puisse l'établir ; autrement l'église n'eût jamais toléré la

coutume des Grecs. Nous avons ajouté que dans les premiers temps ce ne fut guère qu'une loi de coutume, mais, quelle qu'en soit la date, la loi positive n'en existe pas moins, et jusqu'à ce qu'on trouve dans l'Écriture un texte qui impose l'obligation du mariage, on n'y verra rien qui puisse empêcher l'église de l'interdire à ses ministres. — Aux protestants a succédé l'école philosophique, qui trouve encore aujourd'hui de nombreux échos. Le mariage, disent ces réformateurs, serait pour le prêtre un nouveau moyen de donner d'utiles leçons ; marié, il serait le modèle des pères de famille, il donnerait l'exemple des vertus conjugales, aussi bien que des autres vertus. Le prêtre n'a-t-il pas aussi sa famille ? Son église, c'est l'épouse à laquelle il doit rapporter toute son affection ; ses paroissiens, ce sont les enfants auxquels il doit prodiguer tous ses soins. Donnez-lui une autre épouse, l'affection qu'il aura pour l'une tournera nécessairement au préjudice de l'autre : il sera, comme dit saint Paul, partagé entre la famille de la nature et celle que lui avait donnée la religion. L'éducation de ses enfants le détournera des soins qu'il doit à son troupeau, adieu le bon pasteur ! et s'il est exact aux devoirs de son ministère, ses enfants seront négligés, adieu le modèle ! Ainsi, plus il sera bon curé, moins il sera bon père de famille, et vice versa. Puis, par un privilège spécial, on le préservera sans doute de l'infidélité possible d'une épouse, du libertinage d'enfants indociles, et de mille autres inconvénients de ménage, qui, atteignant son honneur, ne pourraient qu'affaiblir la considération dont il a besoin et paralyser son ministère. Dans un revenu à peine suffisant, le prêtre sait trouver une part pour le pauvre ; mais que deviendra cette part, que sera le revenu lui-même, en présence des besoins de la famille ? Le bien de la religion ne sera plus le mobile des actions du prêtre : il travaillera pour assurer un sort à ses enfants, pour leur procurer un établissement convenable, c'est-à-dire pour amasser ; ses

fonctions, qui empruntaient du désintéressement une partie de leur sublimité, s'aviliront devant l'intérêt qui les dirigera ; et cet intérêt, la nécessité l'aura rendu légitime. Mais faut-il condamner le prêtre à la plus triste solitude ? faut-il le priver des plus douces affections de la nature ? Ces affections, il a pu sans doute y renoncer : c'est de lui-même qu'il en a fait le sacrifice. Avant d'entrer dans l'état qu'il a choisi, il en connaissait toutes les obligations ; au moment où il s'est engagé, à 21 ans, ses passions, dans toute leur force, lui ont dit quels combats il aurait à soutenir : cette vue ne l'a point arrêté ; aujourd'hui il ne regrette point la liberté qu'il a enchaînée ; il porte son joug avec une joie que lui envient bien des époux. Il se demande à lui-même ce que c'est que cette solitude dont on parle, lorsqu'il se voit entouré de tout un peuple qui l'appelle son père ; lorsqu'il est l'objet de l'affection des enfants qu'il a formés au bien, des pauvres qu'il a nourris, des malheureux dont il a séché les larmes. — Le sacrifice du prêtre n'est-il pas au-dessus des forces humaines ? ne devra-t-il pas chercher dans un libertinage secret un dédommagement à la contrainte qu'il s'impose ? — À moins de ravalier l'homme au niveau de la brute, esclave de ses appétits, l'impossibilité prétendue n'est que chimérique. Qu'un tel sacrifice soit impossible à ceux qui ont obéi à des inclinations contraires, à ceux pour qui des habitudes vicieuses ont fait de l'incontinence une sorte de nécessité, cela se conçoit peut-être ; mais il ne le sera jamais pour des hommes qui ont été formés de bonne heure à la vertu, qui ont fui les occasions du vice, qui ont appris à modérer leurs désirs, à commander à leurs passions. Si on ne veut pas croire à leur vertu, si on n'admet point ce secours céleste qu'attend tout prêtre vertueux, on verra bien croire au moins que le soin de leur réputation, la vue du mépris dont on accable les prêtres infidèles, peuvent et doivent contenir les autres dans les limites du devoir. Aujourd'hui que le clergé, surtout en France, se distingue,

non moins par la sévérité de ses mœurs que par sa piété et ses lumières, quelques exemples de dépravation, plus rares qu'on ne parait le penser, ne sauraient être imputés à tout le corps, ni altérer l'estime qui lui est due. On ne refuse point de croire à la vertu parce qu'il y a quelques criminels. N'est-il pas juste du moins que le prêtre qui renonce à ses fonctions renonce aussi au célibat? Que d'adversaires, s'ils le veulent, abordent cette question du côté politique, il nous suffira de la considérer sous le rapport religieux. Oui, s'il ne s'agissait que de celui qui veut secouer le joug, il vaudrait mieux mille fois qu'il pût cacher ses fautes à l'ombre du mariage, qu'il pût donner un nom à des enfants qui n'oseraient jamais avouer leur père; mais brisez les liens qui retiennent ce prêtre, à combien de scandales vous allez ouvrir la porte! quelle tentation vous allez offrir à la vertu même! La facilité de la réparation va multiplier les désordres, et si elle ne le fait en réalité, elle le fera au moins dans l'esprit de la multitude, qui ne verra dans chaque prêtre qu'un libertin présent et un apostat futur. De quelle confiance jouiront alors des pasteurs ainsi déconsidérés? quel fruit portera un ministère que ne soutiendra plus l'estime publique? quelle mère vandra confier la conscience de sa fille à celui qui pourrait en devenir l'amant?... Reconnaissons, avec M. de Lamartine, que le prêtre doit être un homme sans famille, ou plutôt qu'il n'en doit point avoir d'autre que celle qu'il a la mission de diriger par son zèle, instruire par ses leçons, édifier par ses vertus. L'abbé C. BARDVILLE.

CÉLICOLES, *cœlicolæ*, c'est-à-dire adorateurs du ciel, nom d'une secte dont l'hérésie tenait à la fois du judaïsme et du paganisme, et qui se trouvait principalement en Afrique. Ils pervertissaient le baptême comme les *donatistes*. (Voy. ce mot.) Honorius (408) fit ou confirma beaucoup de lois contre eux, que l'on voit dans le code Théodosien, sous le titre des Juifs. Ils appelaient leurs supérieurs *majeurs*. E.

CELLA et **CELLARIUM**, mots latins, d'où ont été formés les mots français *celle*, *cellier*, *cellule* et leurs dérivés (voy. ces mots), et dont le premier s'appliquait chez les Romains à différentes pièces des appartements, dont la diversité d'emploi et de destination s'exprimait par l'épithète qu'on y joignait : on appelait, par exemple, *cella caldaria*, *cella frigida*, la chambre chaude ou la chambre froide des thermes ou bains; *cella olearia* était le grenier ou la chambre aux grains, *cella vinaria*, le cellier ou la pièce où se conservaient les vins et en général les liquides. — **CELLA** employé sans aucune épithète s'entendait spécialement, dit M. Quatremère, de cette partie intérieure des temples qui correspondait chez les anciens à ce que nous appelons tantôt la *nef*, tantôt le *sacristain*. Lorsqu'on honorait plusieurs divinités dans une même enceinte, elles avaient chacune une *cella* particulière. C'est ainsi que le temple de Jupiter capitolin avait deux nefs ou *cella*, consacrées l'une à Junon et l'autre à Minerve. — Quant au mot **CELLARIUM**, c'était le nom générique des greniers, celliers, garde-robes, etc., dans les maisons des grands. E.

CELLAMARE (ANTOINE GUDICE, prince de), grand d'Espagne, né à Naples en 1657, était ambassadeur de la cour de Madrid en France, pendant la régence de Philippe d'Orléans. On a donné son nom au fameux complot qu'il eût été plus exact et plus vrai d'appeler *conjuración de la duquesa du Maine*. Le plan en avait été conçu et arrêté dans le conseil de cette princesse. Tous les éléments en avaient été combinés par elle et ses amis intimes, quand, pour en assurer le succès par l'intervention puissante du roi d'Espagne, on crut nécessaire d'en révéler le secret et le but à l'ambassadeur de cette couronne. Cellamare, plus homme de plaisir qu'homme d'état, n'aurait pu concevoir, et encore moins diriger une conspiration aussi vaste, aussi compliquée, et dont le but n'était rien moins que d'enlever le régent et le jeune

roi, de faire annuler par les états-généraux ou le parlement de Paris l'acte de renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, et de réunir cette couronne à celle d'Espagne. Ce projet ne pouvait réussir; mais la duchesse du Maine, humiliée, désespérée de l'annulation du testament de Louis XIV en faveur des princes légitimés, ne voyait l'aveur qu'à travers le prisme de la passion. Louis XIV n'avait pu sans violer les principes fondamentaux de la constitution du royaume accorder l'éventualité du trône à ses bâtards et leur conférer des droits qui ne pouvaient appartenir qu'à ses descendants légitimes. Le duc du Maine, si le testament du feu roi eût été exécuté, aurait eu de fait, pendant la minorité du jeune roi, toute l'autorité de la régence, et, en cas de mort du prince encore enfant, aurait pu prétendre à la royauté. Tous les grands corps de l'état, les parlements, les assemblées des pays d'état, se seraient opposés à une aussi scandaleuse usurpation. Mais les conjurés de l'hôtel du Maine n'avaient pas même aperçu ces obstacles; ils ne voyaient entre le trône et les princes légitimés qu'un enfant couronné et de la plus frêle constitution, et le chef de la maison d'Orléans, dont la cynique immoralité scandalisait toute la France; ils n'avaient pas vu qu'en s'appuyant sur les Bourbons d'Espagne, ils se donnaient, non pas un auxiliaire, un complice, mais un maître. — La nation n'était pour rien dans ce conflit d'intérêt dynastique, et cette conjuration si follement conçue fut comprimée aussitôt que découverte. Sa révélation fut l'effet d'une circonstance tout-à-fait imprévue, et Cellamare ne joua dans ce drame si follement conçu, si légèrement combiné, qu'un rôle secondaire et tout-à-fait passif; il n'était que la mouche du coche, chef d'un simple bureau d'adresse, agent obligé de la correspondance entre Paris et Madrid. » C'était d'ailleurs un de ces hommes taciturnes par caractère plutôt que par prudence, dont le corps et l'esprit étaient en toutes choses aussi embarrassés que pesants; il n'avait d'autre

talent que de bien représenter, entendant à merveille le cérémonial des ambassades, mais sans aucune des grandes qualités nécessaires au chef d'un complot aussi hardi. » (*Mém. de Rich.*, t. III, pag. 109). — C'était peu pour Louis XIV d'avoir légitimé ses enfants naturels, il voulut corroborer leur scandaleuse légitimation par des alliances avec des branches collatérales de sa famille. Il avait marié le duc du Maine à la petite fille du grand Condé, et mademoiselle de Blois au fils du duc d'Orléans. Louis XIV, par son testament, avait confié au duc du Maine la direction de l'éducation de son successeur Louis XV, mineur, et la part la plus large dans la régence. L'acte de légitimation et le testament avaient été annulés par le parlement. La duchesse du Maine ne partageait point la tranquille résignation de son débonnaire époux, elle le pressait de faire valoir ses droits; mais, loin d'agir, il s'amusa à traduire l'*Anti-Lucrèce*. « Vous trouverez, lui disait-elle, un beau matin, en vous réveillant, que vous êtes de l'académie, et que M. le duc d'Orléans est régent du royaume. » La seconde moitié de cette prédiction s'était réalisée. — La duchesse résolut de perdre le régent, et de rallier autour d'elle tous les ennemis de ce prince. Elle se liguait d'abord avec le chef des jésuites, quelques nobles bretons, et notamment avec le jeune comte de Laval et toute l'ancienne cour. Le duc de Richelieu fut entraîné dans ce parti, mais sans y prendre une part active. La cour d'Espagne s'était depuis long-temps montrée hostile au régent. Philippe V n'avait pas oublié les prétentions de ce prince, ses intrigues, ses efforts pour obtenir la couronne d'Espagne. Le traité de la quadruple alliance avait mis le comble au ressentiment de ce monarque. Ce traité excluait la branche espagnole de l'hérédité éventuelle au trône de France. La duchesse du Maine avait aussi attiré dans son parti les autres princes légitimés et même la duchesse d'Orléans; le comte de Toulouse avait seul gardé une prudente neutralité. D'accord sur le but de la conjuration, les chefs avaient long-

temps différé d'opinion sur les moyens d'en assurer le succès. Les jésuites se chargèrent d'obtenir le concours du roi d'Espagne, et il fut décidé de faire illusion aux masses et d'intéresser la nation tout entière à cette révolution de cour. Le régent enlevé et mis en sûreté dans une place forte de l'Espagne, les états-généraux devaient être convoqués pour fixer les bases du gouvernement pendant la minorité de Louis XV, réformer les abus, éteindre la dette nationale, et élire un nouveau régent. Le duc du Maine aurait eu provisoirement le titre, et l'autorité de lieutenant-général du royaume. Les jésuites entamèrent les premières négociations avec la reine d'Espagne. Le cardinal de Polignac, tout dévoué à la duchesse du Maine, se concerta avec le P. Tournemine, qui avait une grande influence sur les jésuites de France. Il approuva le plan de la conjuration. Des courriers furent expédiés au P. Daubenton, confesseur du roi d'Espagne, et au cardinal Alberoni, son premier ministre. Tout réussit d'abord au gré de la duchesse du Maine. Le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne à Paris, fut chargé par sa cour de se mettre en rapport avec la duchesse du Maine et son conseil, et d'informer exactement le cabinet de Madrid de l'état des affaires. Ses entrevues devaient être couvertes du plus profond mystère, et pour éviter la plus légère indiscretion, l'ambassadeur, homme fort remarquable par son excessif embonpoint, ne se rendit chez la duchesse que la nuit dans un carrosse particulier, et le jeune comte de Laval lui servait de cocher. — Ces entrevues mystérieuses se tenaient à l'arsenal, où la duchesse demeurait quand elle venait à Paris. Elle faisait sa résidence habituelle à Sceaux. Cette princesse avait une cour nombreuse, et tous les beaux esprits de la capitale se réunissaient chez elle; tout lui était bon pour arriver à son but, et bientôt Paris et les provinces virent paraître chaque jour les pamphlets les plus violents, les satires les plus audacieuses contre le régent. Alors parurent les fameuses *Philippiques*,

dont Lagrange-Chancel, ancien page de la princesse de Conti, et l'un des plus dévoués serviteurs de la duchesse du Maine, s'avouait hautement l'auteur. Les *Philippiques* circulaient à Paris et dans toute la France, et le régent était le seul peut-être qui ignorât leur existence; et quand il en apprit la première nouvelle, il lui fut long-temps impossible de s'en procurer un exemplaire. Aucun courtisan n'osait avouer connaître l'ouvrage, et encore moins s'en déclarer possesseur. Le duc de Saint-Simon seul l'osa, et il ne fallut rien moins que l'intime familiarité dont l'honorait le prince et un ordre formel pour le déterminer de le lui communiquer. « Il m'en parla plus d'une fois, dit le duc de Saint-Simon (*Mém. Sup.*, tom. 1^{er}, pag., 228), et à la fin exigea si fort que je la lui apporterais qu'il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Je lui présentai donc cette satire, mais de la lire, je lui déclarai que je ne le ferais jamais. Il la prit, la lut bas, debout, dans la tenture de son petit cabinet d'hiver, où nous étions. Il la trouva, tout en lisant, telle qu'elle était, car il s'arrêtait de fois à autre, pour m'en parler, sans en paraître fort ému. Mais tout à coup, je le vis changer de visage et se tourner vers moi, les larmes aux yeux et près de se trouver mal. — Ah! me dit-il, c'en est trop, cette horreur est plus forte que moi! C'est qu'il était à l'endroit où le *scélérat* (l'auteur) montrait M. le duc d'Orléans dans le dessein d'empoisonner le roi et tout prêt d'exécuter son crime.... Je n'ai jamais vu d'homme si pénétré, si infiniment touché, si accablé d'une injustice si énorme et si noire. Ce Lagrange, qui de sa personne ne valait rien en quelque genre que ce fût, mais qui était bon poète et n'était que cela, et n'avait jamais été autre chose, s'était par-là insinué à Sceaux, où il était devenu un des grands favoris de madame du Maine. Elle et son mari connaissaient sa vie, ses mœurs et sa mercenaire scélératesse, et surent en tirer parti. Il eut l'audace de se montrer partout dans Paris, et tandis qu'il paraissait aux spectacles tous les jours, ainsi que dans les

lieux publics, on eut l'impudence de répandre le bruit que le régent l'avait fait tuer. » — Les conjurés de Sceaux cherchaient à dépopulariser le duc d'Orléans par les plus atroces calomnies, pour préparer l'opinion à la nouvelle de son emprisonnement hors de France. Le comte de Laval avait initié au complot 22 colonels; il avait une imprimerie cachée dans des caves, inaccessible au jour, et d'où les ouvriers ne pouvaient sortir; ils y avaient été conduits les yeux bandés. C'était là que s'imprimaient tous les pamphlets, les mémoires contre le régent. Le marquis de Pompadour, attaché autrefois au grand dauphin et frondeur impitoyable de tous les actes de la régence; l'abbé Brigaud, partisan fanatique de l'ancienne administration; le chevalier Dumesnil, son ami; Malezieu, homme de lettres, chancelier de Dombes; Davisard, avocat-général au parlement de Toulouse; le P. Tournemine, jésuite breton; le cardinal de Polignac, composaient le *comité directeur* de la conjuration. L'abbé Brigaud faisait les fonctions de secrétaire et d'archiviste. Leur plan était arrêté et les moyens d'exécution convenus; déjà ils comptaient de nombreux et puissants partisans dans la famille royale, le clergé, l'armée et la magistrature, avant que le conseil de régence eût connu l'existence même du complot. Et cependant l'ambassadeur d'Espagne, Cellamare, ne prenait nul souci de cacher ses relations avec tous les mécontents. La duchesse du Maine avait enflamé directement ses premières négociations avec la cour d'Espagne par l'entremise du baron de Valey, que lui avait recommandé à cet effet le P. Tournemine. Les propositions de la duchesse du Maine furent accueillies à Madrid avec le plus vif empressement. Le cardinal Alberoni, trop habile pour admettre le comité de Sceaux dans l'entière confiance de ses projets, convaincu de la nécessité de s'assurer de la personne du régent, avait, pour en préparer le succès, accepté les offres de service d'un colonel réfugié en Espagne, irrité contre le régent, qui lui avait refusé des pensions et de l'emploi. Alberoni

se hâta de le renvoyer à Paris, avec d'autres Français qui s'étaient aussi retirés en Espagne, et dont la plupart n'avaient quitté leur patrie que pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers ou de la justice criminelle. L'argent leur fut prodigué; cette bande d'aventuriers passa les Pyrénées et arriva sans encombre à Paris. Leur chef seul correspondait avec Alberoni. Chaque soir ils se réunissaient dans un lieu convenu, et tous attendaient l'ordre d'agir. Le chef devait se concerter avec Cellamare, recevoir ses instructions et les fonds nécessaires aux gens qu'il commandait. Il était chargé de s'emparer du régent. Cellamare lui indiqua les lieux où ce prince se promenait ordinairement avec sa fille, la duchesse de Berry. Une partie des aventuriers s'embusqua au bois de Boulogne; leur chef ignorait le nom du personnage qu'il devait enlever; on ne lui en avait indiqué que le signalement. Il aperçut un jour au bois de Boulogne le régent, il fit à ses gens un signe du doigt, ceux-ci arrêtèrent un seigneur qui se trouvait à cinquante pas plus loin. Leur chef, honteux de ce qui-proquo, s'excusa, il n'avait voulu que faire une plaisanterie, il demanda au seigneur arrêté pardon de sa méprise, il avait été trompé par sa ressemblance avec un de ses amis intimes. Mais cet événement eut de l'éclat et fixa l'attention du conseil de régence. Le chef de la bande, tremblant d'être arrêté, partit brusquement pour les Pays-Bas, après avoir congédié sa *compagnie*. Les conjurés ne renoncèrent pas à leur projet d'enlèvement, et le régent, sans égard pour les sages avertissements de son conseil, continua d'aller chaque soir souper avec madame de Parabère et ses roués; il revenait à Paris pendant la nuit. Il aurait infailliblement été enlevé si le cardinal de Polignac n'eût exigé des délais à l'effet de prendre de nouvelles mesures pour agir à coup sûr. — La mère du régent, mieux inspirée, et après avoir inutilement tenté de retenir son fils à Paris, ajouta que puisqu'il aimait madame de Parabère jusqu'à aller avec elle à St-

Cloud , au risque d'être enlevé et peut-être assassiné , elle ne trouverait pas mauvais que cette dame s'établît au Palais-Royal. Les princes et princesses, les cardinaux de Polignac, de Rohan, de Bissy, les grands seigneurs qui étaient à la tête de la conjuration, n'étaient pas gens de résolution et d'action, ni capables d'un dévouement tel qu'ils exposassent leur personne pour un coup de main. Ils soudoyaient diverses bandes, composées d'hommes perdus de réputation et de débauches, et déjà l'une de ces bandes de mercenaires s'était dissoute après l'échauffourée du bois de Boulogne; mais il leur restait une bande plus nombreuse, formée de trois cents contrebandiers.—Cependant, les investigations du cardinal Dubois et du lieutenant-général de police n'avaient obtenu aucun résultat; le cardinal n'avait que des doutes, et continuait, à tout prix, d'environner la maison de la duchesse à Issy et son hôtel de Paris, d'une foule d'espions. D'autres princes et seigneurs étaient également observés dans toutes leurs démarches; une imprudence du prince de Cellamare produisit une révélation complète et tout-à-fait imprévue. Cet ambassadeur avait attaché à son cabinet un employé en sous-ordre de la Bibliothèque du roi qui savait l'espagnol; il l'avait chargé de traduire les principales pièces qu'il adressait à sa cour. Alberoni, qui ne partageait pas les illusions des conjurés, et qui prévoyait les obstacles que leur opposeraient l'opinion publique et les forces dont le régent pouvait disposer, avait insisté pour obtenir des renseignements positifs sur le nombre et les qualités des conjurés, sur leur position sociale, leur caractère et leur influence politique. Et Buvat et d'autres copistes avaient été employés à copier les mémoires que devait adresser Cellamare au premier ministre d'Espagne. Buvat tenait à son modeste emploi à la Bibliothèque du roi, c'était sa principale ressource pour vivre. Epouvanté par la lecture des mémoires, il alla tout révéler à l'abbé Dubois, qui lui ordonna de continuer son travail au-

près de l'ambassadeur et de lui rendre chaque jour compte de tout ce qui viendrait à sa connaissance, de prendre note des personnes qui se présenteraient à l'hôtel de l'ambassade, de l'heure et de la durée de chaque visite, et spécialement d'observer dans les moindres détails la duchesse du Maine et toutes les personnes connues par l'intimité de leurs relations avec cette princesse. C'est ainsi que Dubois fut informé qu'elle se rendait souvent et pendant la nuit chez l'ambassadeur. Buvat remplit sa commission avec la plus fidèle exactitude. Dubois et le régent, instruits par le journal de Buvat, suivaient tous les mouvements, toutes les démarches des conjurés, et n'attendaient pour éclater que des preuves positives, incontestables, contre la duchesse; ils voulaient prendre les conjurés sur le fait. Enfin Buvat leur fit savoir un soir qu'il avait copié en entier le plan de la conjuration et de nombreux mémoires qu'il avait eu la précaution d'analyser. Il ajoutait que toutes ces pièces devaient être portées à la cour d'Espagne par l'abbé Porto-Carrero, neveu du cardinal de ce nom.—Cet abbé parcourait l'Europe avec *Monte Leone*, jeune gentilhomme espagnol. Cellamare n'avait pas cru prudent d'employer un courrier extraordinaire, il aurait même craint de confier ces importantes dépêches à des personnages très connus. Il avait pensé que les deux jeunes voyageurs étrangers n'inspireraient aucun soupçon, et il avait, suivant son usage, remis au bureau des affaires étrangères ses dépêches ordinaires, pour être expédiées avec celles de la régence.—Dubois laissa partir sans difficulté les deux voyageurs. Tout avait été prévu pour les saisir en chemin. Ils furent en effet arrêtés à Poitiers. Toutes leurs dépêches avaient été enlevées et transmises immédiatement au cardinal Dubois.—Cellamare ne tarda pas à être informé de l'arrestation de Porto-Carrero et de *Monte Leone*.—Les deux voyageurs prétendirent ignorer l'importance des dépêches dont ils avaient été chargés. La chose

était possible, et on avait pu se dispenser de les mettre dans la confidence. Leur ignorance sur ce point était une garantie de plus. Cependant Cellamare, aussitôt qu'il eut appris la nouvelle de leur arrestation imprévue, s'était rendu en toute hâte au ministère des affaires étrangères, et, affectant une entière sérénité, il pria le ministre Le Blanc de lui remettre son dernier paquet, pour y ajouter de nouvelles notes qu'il désirait envoyer à sa cour. Mais le ministre Le Blanc, au lieu de lui faire remettre son dernier paquet, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, votre billet est déjà déchiffré, et vos dépêches saisies entre les mains de Porto-Carrero sont connues du régent et de son conseil ; suivez-moi dans votre voiture, j'ai ordre de faire la visite de votre hôtel, en présence de M. l'abbé Dubois, que voilà, et de divers officiers. Si vous obéissez de bonne grâce, il ne vous sera pas fait de mal ; mais si vous résistez, de plus grandes forces sont toutes prêtes pour vous soumettre à la volonté du roi. » Cellamare invoqua les privilèges ; les prérogatives de sa charge, le droit des gens... Le ministre Le Blanc lui répondit qu'il ne devait pas invoquer le droit des gens, qu'il avait indignement violé ; qu'il avait perdu tous ses droits au privilège d'ambassadeur, en conspirant contre le gouvernement auprès duquel il était accrédité. Cellamare n'osa plus insister et se rendit avec les deux ministres français à l'hôtel de l'ambassade, déjà investi par un fort détachement de mousquetaires. Cellamare, pendant l'exploration de ses papiers, jouait la dignité, répétait à chaque incident de vaines et orgueilleuses protestations ; mais il devint furieux lorsqu'il vit ouvrir une cassette remplie de petits billets galants. Il dit aux ministres, aux magistrats et aux officiers qui les accompagnaient : « Ce ne sont plus là, messieurs, des affaires d'ambassade... Laissez cette cassette à l'abbé Dubois, elle ne contient que des billets de filles, l'abbé est leur maître... abandonnez-lui la cassette, je la lui donne très volon-

tiers. » Tous les papiers trouvés dans l'hôtel furent saisis ; ils furent mis en paquets et scellés du sceau du régent et de celui de Cellamare. Les deux ministres se retirèrent avec les paquets, et laissèrent l'ambassadeur et les gens à son service sous la garde de Dulibois, gentilhomme ordinaire du roi, et d'un détachement de mousquetaires. Ils se hâtèrent d'aller rendre compte au régent. — Le lendemain, l'abbé Dubois, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, écrivit aux ambassadeurs étrangers et à tous les agents diplomatiques résidant à Paris, pour leur faire connaître les motifs de la saisie des papiers de l'ambassadeur d'Espagne, et des précautions prises par le régent et les ministres pour comprimer la conjuration. Il écrivit en même temps aux archevêques, évêques, aux présidents des cours de justice et aux gouverneurs des provinces ; on ne pouvait ignorer que la conjuration avait des ramifications dans presque toutes les parties de la France. Cette circulaire se terminait ainsi : « Si, contre toute vraisemblance, quelques-uns des sujets de S. M. avaient été capables d'écouter des propositions séditieuses, vous n'oublierez rien pour maintenir, en tout ce qui dépend de l'autorité qui vous a été confiée, le bon ordre et la tranquillité publique. » — Le régent ne se borna point à justifier sa conduite dans l'opinion des Français et des cours étrangères, il donna la plus grande publicité à deux lettres du prince de Cellamare, trouvées dans le paquet saisi sur l'abbé Porto-Carrero. Toutes deux étaient adressées au cardinal Alberoni ; on lisait sur l'enveloppe de la première, *Para su Em.*, et sur celle de la seconde, *En mano propia de su Em.* ; elles étaient couvertes d'une première enveloppe sans adresse. La première donne une idée exacte de l'étendue et de l'importance de cette correspondance mystérieuse. « J'ai trouvé plus nécessaire d'user de précaution que de diligence dans le choix du moyen de faire passer à V. E. les papiers que j'ai renfermés ici ; aussi j'ai mis ce paquet entre les mains de don

Vincent Porto-Carrero, frère du comte de Montijos, qui va où vous êtes, en le chargeant avec grand soin de le rendre à V. E. Je l'ai cacheté doublement et j'y ai mis deux enveloppes. V. E. trouvera dans ce paquet deux différentes minutes de manifeste, cotées n^{os} 10 et 20, que nos *ouvriers* (c'est-à-d. le cardinal de Polignac et Malezieu), ont composés, croyant que quand il s'agira de mettre le feu à la mine, elles pourront servir de prélude à l'incendie. Une de ces minutes est relative aux *instances de la nation française*, dont j'ai envoyé un exemplaire à V. E. par mon courrier extraordinaire. L'autre, sans avoir de rapport à ces instances, expose les griefs que souffre le royaume, en appuyant sur ce fondement les résolutions de S. M., et en demandant la convocation des états. En cas que pour notre malheur, nous soyons obligés de recourir aux remèdes extrêmes et de commencer les entreprises, il sera bon que S. M. choisisse une de ces deux voies et qu'elle examine l'écrit coté n^o 30, dans lequel nos partisans prennent la liberté de lui proposer avec respect tous les moyens qu'ils jugent convenables ou plutôt nécessaires pour l'accomplissement de nos desirs, afin d'éviter les malheurs que l'on prévoit être près d'arriver, et pour assurer la vie de S. M. T. C. et le repos public. L'écrit coté n^o 40 est un abrégé des choses différentes arrivées dans les temps d'autres minorités; il peut servir d'instruction suffisante pour régler plusieurs des mesures que l'on doit prendre dans le cas présent. Enfin, j'envoie à V. E., en feuilles séparées, sous le n^o 45, un *catalogue des noms et qualités de tous les officiers français qui demandent de l'emploi dans le service de S. M.* Après que V. E. aura vu tous ces mémoires, elle pourra donner son avis sur ce qu'ils contiennent, et S. M. prendra les résolutions qu'elle estimera les plus convenables à son service. Si la guerre et la violence nous forcent à mettre la main à l'œuvre, il faudra le faire avant que les coups que l'on nous portera nous affaiblissent et que nos *ouvriers*

perdent courage, sans épargner ni le temps, ni les offres, ni l'argent. Si nous sommes obligés d'accepter une paix simulée, il faudra, pour entretenir ici le feu sous la cendre, lui donner quelque aliment modéré, et si la divine miséricorde apaisait les jalousies et les mécontentements présents, il suffira, par la reconnaissance à laquelle nous sommes obligés de protéger et favoriser les principaux chefs qui s'intéressent présentement avec tant de zèle pour le service de nos maîtres, en méprisant les dangers auxquels ils s'exposent. En attendant les résolutions décisives de S. M., je tâche d'entretenir leur bonne volonté, et j'éloigne tout ce qui pourrait la ralentir. — Je suis, etc. A Paris, le 1^{er} décembre 1718. — P. S. Outre les écrits ci-dessus, je remets à V. E. celui qui est coté n^o 10, dans lequel on fait paraître la force et le poids de deux différentes minutes des manifestes. J'avertis V. E. qu'à cause des changements qui sont arrivés, on a jugé à propos de s'éloigner de celle que j'ai envoyée par un exprès, datée du 1^{er} août. » Cette lettre, écrite en entier de la main de Cellamare, ne laisse aucun doute sur sa participation flagrante à la conspiration tramée par la duchesse du Maine. Elle rappelle en même temps une dépêche envoyée sur le même sujet six mois auparavant. — Un homme d'une intelligence ordinaire aurait, pour dissimuler son rôle, affecté le plus grand éloignement pour tout ce qui tenait au parti de la duchesse du Maine et contre le régent. Mais l'ambassadeur d'Espagne n'était rien moins qu'un diplomate habile, et ses indiscretions, ses étourderies, auraient éveillé les soupçons du ministère le moins ombrageux. Dans cette conjuration de princes, comme dans toutes celles qui l'avaient précédée, et dans lesquelles l'Espagne avait joué le premier rôle, les chefs faisaient parler à leur gré la nation, qui certes ne les avait point constitués ses mandataires; elle ignorait complètement leurs projets, et les a, formellement improuvés dès qu'elle a pu les connaître; elle avait toujours, en pareil cas, manifesté la plus

énergique opposition à leurs complots.— D'autres pièces non moins importantes avaient été saisies sur Porto-Carrero ou dans le cabinet de Cellamare : 1^o une lettre du roi d'Espagne au jeune roi Louis XV ; 2^o une lettre du même aux parlements de France ; 3^o manifeste du même aux futurs états-généraux ; 4^o le modèle d'une requête que cette assemblée devait adresser au même monarque. Ces quatre documents n'ont pas été publiés officiellement , mais l'auteur des *Mémoires de la régence* en a inséré le texte dans le second volume de son ouvrage (t. II, p. 105 et suiv.) On remarque dans tous la plus violente haine contre le régent. — On a attribué la découverte de la conjuration à d'autres qu'à Buvat. On assurait qu'à l'époque où celui-ci faisait à l'abbé Dubois son importante révélation, la dame St-Edme, veuve Baron, directrice d'un spectacle de danseuses de corde et d'une maison de prostitution, où Covelles, écuyer de Cellamare, était venu souper, avait informé l'abbé Dubois, qu'elle appelait son compère, que cet écuyer, dans un accès d'ivresse, avait dit que les affaires du royaume changeraient bientôt, et qu'il fallait s'en réjouir. Le régent avait aussi des renseignements de l'Angleterre. On l'avertissait du complot tramé contre lui. D'autres font honneur de la découverte à La Fillon, fameuse matrone de l'époque ; elle aurait appris toute la trame par Buvat. La version la plus vraisemblable est celle que j'ai rapportée plus haut ; Buvat avait sans intermédiaire tout révélé à l'abbé Dubois. Il résultait des révélations faites et des pièces saisies : 1^o que la duchesse du Maine avait joué le principal rôle dans la conspiration ; qu'au nom de son mari , et peut-être à son insu , elle avait envoyé Jalouste , naguères au service du feu roi Louis XIV , dans le pays des Grisons , pour y lever un régiment pour le compte du roi d'Espagne ; 2^o que ce prince devait écrire au parlement de Paris et à tous les parlements de France , pour se liquer avec lui contre le régent et provoquer la convocation des états-généraux ;

3^o que les princes légitimés (le duc de Penthievre excepté) s'étaient mis à l'entière disposition du roi d'Espagne ; 4^o que par tous les moyens possibles on s'assurerait de la personne du régent et du château des Tuileries , sous le prétexte de pourvoir à la sûreté du jeune roi ; 5^o que le duc du Maine serait déclaré lieutenant-général du royaume. Le nombre des conspirateurs s'élevait à soixante , sans y comprendre les vingt-deux colonels qui avaient pris l'engagement d'arrêter le régent et de le conduire à Tolède. Tous les coupables étaient connus. Deux compagnies de mousquetaires avaient reçu l'ordre d'en tenir prêtes à monter à cheval. Il fut ordonné aux gouverneurs de la Bastille et de Vincennes de préparer tous les logements disponibles. Cellamare avait été arrêté le 9 décembre (1718). Le lendemain , les marquis de Pompadour , de St-Genest et de Courcillon furent conduits à la Bastille. Le 11 , le comte d'Aididé et Magny , introducteur des ambassadeurs , avaient pris la fuite , ils arrivèrent sains et saufs en Espagne ; l'abbé Brigaud , secrétaire et archiviste de la conjuration , fut moins heureux : croyant mieux assurer sa fuite , il s'était déguisé en femme ; il fut arrêté à Nemours et conduit à la Bastille. Il avait , avant son départ , confié à sa servante sa cassette et ses papiers , et celle-ci , par son ordre , avait remis le tout au chevalier Dumesnil. L'abbé Brigaud , interrogé par d'Argenson et Dubois , apprit d'eux que tous ses papiers avaient été lus , et que sa servante et Dumesnil étaient arrêtés : « En ce cas , avait-il répondu vous savez toute l'affaire ; il n'y a rien de plus. » Mais il était faux que Dumesnil eût remis tous les papiers dont il était dépositaire. — On le fit rappeler ; il persista à soutenir qu'il n'avait rien gardé ; mais bientôt il déclara à Leblanc qu'il avait brûlé ses mémoires de la conjuration pour sa propre sûreté et pour ne pas compromettre son ami. Leblanc rendit compte au régent de cette singulière confidence. Le prince paraissait disposé à l'indulgence , mais Dubois s'y opposa : « Les sentiments d'hu-

manité, dit-il, les lois de la confiance et de l'amitié sont bons pour le commun des hommes, mais les ministres doivent sacrifier tous ces principes vulgaires à la grande raison d'état. » Le chevalier Dumesnil fut mis à la Bastille comme les autres. Le 15, Sandraski, brigadier de cavalerie, Serret, colonel des hussards, et plusieurs autres officiers, furent arrêtés. Deux Allemands le furent le lendemain. Schlieben, l'un d'eux, dit que si le régent n'avait pitié de lui, il était perdu pour avoir exécuté les ordres de la cour d'Espagne dans l'intérêt de la conjuration. — Le 22 du même mois, on apprit à Paris que le duc de Saint-Agnan, ambassadeur de France à Madrid, y allait être arrêté par représailles. Alberoni envoya à sa poursuite; mais le duc, déguisé en laquais, et son épouse, en femme de chambre, s'étaient fait remplacer dans leur voiture par deux domestiques avec lesquels ils avaient changé d'habits, et qui furent en effet arrêtés en ronte, mais les maîtres parvinrent sans encombre à la frontière. Le 28, le régent tint un conseil secret, composé du duc de Saint-Simon, du lieutenant-général de police, et des ministres Dubois et Leblanc : il fut décidé d'arrêter le duc et la duchesse du Maine; et le lendemain, le duc de Béthune et Labillarderie arrêterent la duchesse à Paris et le duc à Sceaux. La duchesse avait eu tout le temps nécessaire de faire disparaître les papiers qui auraient pu la compromettre. Si le duc eût suivi son avis, il se serait sauvé avec d'Aidié et Magny, mais il croyait n'avoir rien à craindre, attendu, disait-il, que n'ayant rien écrit, on ne pourrait rien prouver contre lui, et qu'en s'enfuyant il s'accuserait lui-même. La duchesse fut mise dans un mauvais carrosse de louage. Deux de ses femmes et madame de Chambonas l'accompagnèrent; ses filles d'honneur, deux valets de chambre, quatre valets de pied et deux frotteurs furent arrêtés. On trouva chez Malezieu père, chancelier de Dombes, et son fils, auteurs du manifeste d'Espagne, des pièces originales de la conspiration. Malezieu avait

tenté de les déchirer, mais Trudaine en réunit les lambeaux : ces papiers compromettaient évidemment la duchesse. Les deux Malezieu, le chevalier de Gavaudan, la comtesse et l'abbé LeCamus, le marquis de Bois d'Avis, furent aussi embastillés. Ce dernier avait été arrêté en Poitou. On avait trouvé dans les papiers du duc du Maine une lettre dans laquelle il lui offrait ses services. La comtesse de Noyon, soupçonnée de correspondance avec les mécontents bretons, subit le même sort. Le cardinal de Polignac, l'un des chefs les plus actifs, les plus influents de la conspiration, ne fut point arrêté, mais exilé à son abbaye d'Anchin, sous la garde d'un gentilhomme. Mademoiselle de Montauban, sa maîtresse et fille d'honneur de la duchesse du Maine, fut arrêtée, mais on n'avait trouvé chez elle que des billets doux du maréchal de Villars, et quelques notes manuscrites sur la conjuration. Mademoiselle de Launay, qui fut depuis madame de Staal, confidente de la duchesse du Maine, fut mise à la Bastille, avec Rondel, sa servante, qui voulut la suivre. Bargeton, avocat, et Davisard, avocat-général au parlement de Toulouse, le marquis de Saint-Géniez et le comte de Laval, furent aussi emprisonnés : le marquis était l'un des 22 colonels qui s'étaient engagés à enlever le régent, et à le conduire en Espagne. Les 21 autres ne furent point arrêtés. La marquise de Pompadour et sa fille furent arrêtées. Les mousquetaires furent quinze jours de suite en course, et arrêterent plus de 200 personnes. Le prince de Conti avec d'autres conjurés s'étaient barricadés dans son hôtel, déterminés à une vigoureuse résistance. Ils s'étaient approvisionnés de vivres et de sciammes, et menaient une joyeuse vie en attendant les mousquetaires. Le régent et son conseil fermèrent les yeux sur les manœuvres du maréchal de Villeroi et de sa coterie, composée de tous les débris de l'ancienne cour. Le maréchal n'avait pas perdu un instant pour informer de l'arrestation du duc du Maine madame de Glapion, supérieure de Saint-Cyr. Ces deux

dames étaient ensemble quand l'émissaire du maréchal se présenta, Madame de Maintenon, éperdue de surprise et de douleur, alla se prosterner devant le saint-sacrement. Là, elle fut saisie d'une fièvre violente, et fut portée dans son lit : elle mourut peu de temps après. — Le duc de Richelieu, homme d'intrigue et de plaisir, ne pouvait être étranger à cette conjuration, où les femmes jouaient le principal rôle : il s'était gravement compromis, mais l'amour le sauva. Prévenu à temps par les filles du régent, il sut écarter tout ce qui pouvait l'exposer : il n'échappa pas à la Bastille, mais les princesses, dont il était l'amant, vinrent l'y consoler, et réussirent enfin à lui en faire ouvrir les portes. Le duc du Maine avait été conduit par le lieutenant des gardes-du-corps Labillarderie au château de Dourlens ; la duchesse, par le marquis d'Ancenis, capitaine des gardes-du-corps, au château de Dijon. Leurs fils, les princes de Dombes et le comte d'En, furent exilés à Eu : ils avaient la ville pour prison. Mademoiselle du Maine, leur fille, se retira chez la princesse de Conti. M. de Malezien, qui, avec le cardinal de Polignac, avait rédigé les principaux actes de la conjuration et la correspondance avec le roi d'Espagne, ses secrétaires, ses fils et son épouse, avaient été mis à la Bastille. L'un de leurs fils, évêque de Lavaur, avait reçu l'ordre de quitter les états de Languedoc, et de se retirer dans son diocèse. Le régent se montra très indulgent à l'égard des principaux conjurés ; il ne témoigna pas même de ressentiment contre le comte de Laval, le plus hardi, le plus actif des conspirateurs. Ce prisonnier avait trouvé le moyen de correspondre à l'extérieur par l'intermédiaire de l'apothicaire de la Bastille. Pour faciliter ses relations avec cet agent officieux, il avait feint une maladie qui lui rendait chaque jour ses modestes services nécessaires. L'abbé Dubois se récriait, en présence du régent, sur le nombre des remèdes administrés au noble prisonnier : « Que de lavements ! disait-il. — Puisqu'ils n'ont que ce plaisir, répondit en riant le régent

à l'abbé, il faut le leur laisser. » Le nombre des personnes arrêtées s'élevait à plus de deux cents, et l'on ignorait encore à Madrid la découverte de la conspiration. — Un incident heureux et tout-à-fait imprévu avait hâté le départ de Saint-Agnan, ambassadeur de France à la cour de Madrid. Philippe V, toujours valétudinaire, avait eu devoir régler, par un testament, la forme de gouvernement à suivre, en cas qu'il vint à mourir. Le duc de Saint-Agnan avait dit à ce sujet que ce testament pourrait bien avoir le sort de celui de Louis XIV, qui avait été annulé par le parlement de Paris. Le cardinal Alberoni, à qui ce testament accordait de fait tout le pouvoir de la future régence, et qui croyait au prochain succès de la conjuration de la duchesse du Maine, fit notifier à l'ambassadeur français l'ordre de quitter à l'instant Madrid et l'Espagne, et en informa Cellamare, dont il ignorait la mésaventure ; il lui recommandait de protester contre l'ordre de départ qu'il pourrait en pareil cas recevoir par représailles, de ne céder qu'à la force, « et, en dernier cas, écrivait-il, il faudrait céder en faisant auparavant les protestations requises au roi très chrétien, au parlement et à tous les autres qu'il conviendra ; sur la violence que le gouvernement de France a exercée contre la personne et le caractère de V. E. Supposé qu'elle soit obligée de partir, elle mettra auparavant le feu à toutes les mines. » Cette lettre ne parvint pas à son adresse : Cellamare était déjà arrêté et enfermé au château de Blois. Il devait être immédiatement conduit à la frontière, mais il resta dans ce château jusqu'au 6 mars (près de huit mois). Les menaces d'Alberoni ne se réalisèrent pas moins. De nombreux émissaires furent répandus dans la capitale et les provinces de France, et surtout en Bretagne, pour y fomenter des troubles. Il voulait, en occupant le régent à l'intérieur, diminuer les forces qu'il destinerait à attaquer l'Espagne. Les nobles bretons répondirent à l'appel des agents d'Alberoni. Ils s'insurgèrent contre le

gouvernement de la régence, et s'opposèrent à la levée des impôts. La Bretagne, comme tous les autres pays d'états, s'administrait elle-même : c'était une condition expresse de sa réunion à l'ancienne France. Les impôts étaient votés par l'assemblée des états. La partie destinée au roi était un *don gratuit*. C'est ce que n'ont jamais pu comprendre les ministres. Telle est la cause des collisions si désastreuses et si fréquentes qui ont affligé la Bretagne, et auxquelles la révolution de 1789 a mis un terme. Dans la circonstance dont il s'agit, l'agitation avait été provoquée par les agents d'Alberoni : c'était l'effet de la dernière instruction de ce ministre à Cellamare : « Avant de partir, il faut mettre le feu à toutes les mines. »—Les chefs de la conjuration étaient au pouvoir du régent. Leur culpabilité était flagrante, mais le duc du Maine était beau-frère du régent : sa femme était une Bourbon-Condé; Polignac était cardinal; Richelieu était le favori déclaré des filles du régent; ils en furent quittes pour un exil ou une détention plus ou moins prolongés. L'orage passé, le duc et la duchesse du Maine, le cardinal de Polignac, le duc de Richelieu, les autres grands seigneurs et les grandes dames reparurent à la cour. Aucune procédure ne fut formulée contre leurs complices de Paris. Le parlement garda le silence. Il en fut autrement pour les nobles bretons que le comte de Laval avait attirés dans la conjuration, et qui peut-être en ignoraient le véritable but. Mais on leur avait dit aussi sans doute qu'il s'agissait de l'intérêt général du pays; de rétablir les états-généraux dans la plénitude de leurs attributions souveraines, de la réformation de tous les abus. Si les Bretons eussent su qu'il s'agissait en réalité d'anéantir la nationalité de la France, de la ravalier au rang de simple province dépendante de la couronne d'Espagne, que la cause première de cette funeste commotion était la vanité d'une femme déçue dans ses folles prétentions, et qui avait sacrifié à ses rêves d'ambition l'honneur et

l'indépendance de la France, les Bretons ne se seraient pas compromis. Ils furent trompés, et c'est sur eux que s'appesantit toute la colère du conseil de régence. Impunité aux chefs de la conjuration; l'échafaud et l'infamie aux crédules provinciaux qu'ils avaient égarés et séduits par de fallacieuses espérances, par de mensongères considérations d'intérêt public. Il sera toujours facile aux chefs de faction de trouver des auxiliaires, partout il y a des mécontents. La Bretagne avait à se plaindre du gouvernement de la régence, et la régence en conclut qu'elle se rallierait avec empressement aux étrangers alors en guerre avec la France, et une armée fut envoyée en Bretagne pour en contenir les populations.—Le régent, abandonné à ses propres inspirations, n'eût pas hésité à accorder une amnistie générale à tous ceux qui avaient été impliqués dans la conjuration. Il s'était montré plus qu'indulgent pour les chefs, il devait traiter de même tous les autres, c'était justice. Mais le conseil de régence et le principal ministre entraînèrent le régent dans un système de terreur et de sang. Une chambre ardente, une haute cour prévotale furent établies à Nantes. Elle se composait de treize commissaires présidés par le marquis de Château-Neuf et de Castagnières, conseiller d'état. Chacun d'eux reçut pour frais de voyage 4,000 livres. Il avait été question dans le conseil des ministres d'abolir les états de Bretagne, d'annuler les immunités municipales de toute la province, et les ministres ne renoncèrent à ce coup d'état que par la peur d'un soulèvement général, d'une guerre civile acharnée, et dont les épouvantables conséquences leur furent signalées comme inévitables par le marquis de Montesquiou, qui commandait cette province, et par quelques membres influents de l'assemblée des états. La commission s'annonça avec le plus effrayant appareil, et plusieurs bourreaux étrangers à la Bretagne l'accompagnèrent. Une armée devait protéger ses arrêts. L'assemblée des états envoya une députation au ré-

gent pour implorer *sa clémence*, et lui représenta, dans les termes les plus respectueux, que la province entière ne devait pas être solidaire de la faute de quelques individus. La commission n'en commença pas moins ses opérations, et, dans son premier réquisitoire, pour l'enregistrement des lettres-patentes qui établissaient cette commission, M. de Vatan, procureur-général, fit le plus pompeux éloge des vertus et des lumières des commissaires, et termina en ces termes : « Animés tous du même esprit, et singulièrement engagés par votre état à travailler pour la gloire du roi et pour le bien du royaume, qui en est inséparable, vous allez, Messieurs, faire régner la justice dans cette province, et par elle le prince y règnera. Vous allez y faire connaître et apprendre à respecter son autorité, et, en même temps que vous répandrez le trouble et la terreur parmi les gentilshommes séditeux et rebelles, vous assurerez le repos et la tranquillité des peuples, dont, grâce au ciel, la fidélité est sans atteinte et à couvert de toute suspicion. » La date des lettres-patentes est du 3 octobre 1719. De nombreuses arrestations eurent lieu dans plusieurs parties de la Bretagne. Le nombre des accusés s'élevait à cent quarante-huit. Par arrêt du 26 mars 1720, C. C. de Guer, marquis de Poutalet, Th. S. de Montlouis, écuyer, L. Lemoine, chevalier de Thalouet, furent condamnés à mort et décapités le même jour sur la place du Bouffay. Le lendemain 27 furent condamnés par contumace et exécutés en effigie seize autres Bretons, L. Thalouet de Bonamour, gentilhomme; de Lambilly, conseiller au parlement; Jacques Melae, Hervieux, Denys Delaberaye, gentilhomme; Thalouet de Boishoran, *idem*; Trevelec de Bourneuf fils, *idem*; Coquart de Rosonan, *idem*; le comte de Poldue-Rohan, le chevalier de Poldue son frère, du Groesquer l'aîné, gentilhomme, l'abbé de Groesquer son frère, de la Housaie père, gentilhomme; de la Boissière-Kerpedon, *idem*; le chevalier de Croasco, Groello

de Kerantré, gentilhomme; de Villegley, *idem*. Deux de ces contumaces, du Groesquer et Groello de Kerantré, obtinrent des lettres d'amnistie en mai et octobre 1723. L'arrêt du 26 mars 1720 avait ordonné que les insignes de seigneurie et d'honneur qui décoraient les maisons et châteaux des quatre gentilshommes condamnés à mort et exécutés le même jour seraient abattus et effacés, les fossés comblés. Les bois de haute futaie et avenues coupés à la hauteur de neuf pieds; que les murailles et fortifications récemment construites au château de Lourmoy, appartenant à Bonamour, condamné par contumace, seraient démolies; que tous les biens de ces condamnés seraient confisqués au profit du roi. D'autres condamnés furent amnistiés depuis, et ceux qui d'abord avaient été exceptés obtinrent des amnisties individuelles. — Le 14 avril 1720, la chambre royale séant à Nantes fut transférée à l'Arsenal de Paris pour y juger les accusés non amnistiés, et les condamnés qui voudraient purger leur contumace. Ceux-ci devaient préalablement se constituer prisonniers au For-l'Evêque, et, le 3 avril 1721, sur la demande de l'assemblée des états de Bretagne tous les biens confisqués en exécution de l'arrêt du 26 mars 1720 furent donnés par le roi aux héritiers des condamnés. La commission royale, qui avait commencé à Nantes en 1719, termina sa session à l'Arsenal en 1724. Elle n'avait prononcé depuis sa translation que des arrêts d'acquiescement. On avait saisi beaucoup de papiers chez l'abbé Brigaud, et parmi les pièces et registres relatifs à la conspiration figuraient des lettres d'amour que l'abbé avait écrites à une dame qui les lui avait rendues. La commission avait tenu la Bretagne en émoi pendant près de deux ans; or chose remarquable, dans les procédures faites à Nantes et à Paris, les principaux accusés avouèrent tout. Les hommes en général montrèrent peu d'habileté et de courage; les femmes, au contraire, persistèrent dans un système de dénégation dont la crainte des tortures

et l'adresse des commissaires interrogateurs et même des ministres Dubois et d'Argenson ne purent les faire départir. Cette conspiration eut pour résultat une longue guerre entre la France, l'Espagne et leurs alliés, et Philippe V fut réduit à demander humblement la paix et à l'accepter en adhérant au traité de la quadruple alliance, et à renoncer de la manière la plus solennelle et la plus absolue à toute prétention au trône de France pour lui et ses successeurs. Vainement il avait prodigué l'or pour provoquer et alimenter la guerre civile en France. L'apparition de sa flotte dans les parages de la Bretagne ne fut qu'une dispendieuse et inutile démonstration : nulle part la population bretonne ne répondit à ses signaux et à ses appels. Cette conjuration, si mal conçue, si mal combinée, devait finir ainsi. Il était impossible qu'elle réussît. Les conjurés, réduits à eux-mêmes, et sans autre appui que l'intervention étrangère, reculèrent devant le moindre des obstacles qu'ils auraient dû prévoir. Les conjurations sont l'inévitable plaie des gouvernements absolus, et si les intérêts des peuples, qui seuls supportent tous les frais et les dangers de la guerre, étaient comptés pour quelque chose, le plus ancien, le plus désastreux des fléaux qui affligent l'humanité serait aussi le plus rare.

DUFY (de l'Yonne).

CELLARIUS (CHRISTOPHE), l'un des plus infatigables érudits du XVIII^e siècle, né en 1638 à Smalkalde, et mort à Halle, le 4 juin 1707, professa à l'âge de 30 ans la philosophie morale et les langues orientales à Weissenfels, plus tard l'éloquence et l'histoire à Halle. Cellarius appliquait son activité et son érudition à de nombreux objets : cependant ses travaux se résument particulièrement dans ceux de philologue et de géographe. Il a donné une longue série d'éditions d'auteurs latins, dont on trouvera au besoin la nomenclature dans les biographies, sans qu'il soit convenable de la redonner ici ; mais son ouvrage capital, celui qui, par le bonheur du cadre et du sujet, a

valu une réputation durable à Cellarius, est sa *Notitia orbis antiqui* (2 vol. in-4°), publiés à Leipzig en 1701, 1706, et après la mort de l'auteur, en 1731, et enfin en 1773, avec les additions de Schwartz. Les biographies omettent de citer une des meilleures éditions de ce traité, celle qui a été publiée à Cambridge, en 1703, (2 vol. in-4°.) — Cellarius fut un philologue exact et estimable : si la multiplicité et la diversité de ses travaux l'ont empêché de leur donner une certaine profondeur, on admire le soin qui règne dans tous ses ouvrages. Il est l'un des personnages de ce siècle fécond en érudits, travailleurs infatigables, et dont les efforts sont d'autant plus dignes d'éloges qu'ils n'avaient pas à leur disposition ces éditions bien faites, avec tables et index, ces résumés de toute nature, qui rendent aujourd'hui la science plus facile, et cependant la laissent plus négligée parmi nous. — Le grand traité de géographie ancienne, *Notitia orbis antiqui*, est le premier traité général, le seul avant celui du célèbre Mannert, qui a terminé son œuvre depuis peu d'années. Le répertoire de Cellarius est à la fois fort utile et fort déficient, livre qu'il y a plus de mérite à avoir improvisé en compulsant les textes anciens qu'on n'en prouverait aujourd'hui à le refaire plus complet et sur un meilleur plan : mais avec tout son mérite relatif, Cellarius manque de méthode, et la moindre lecture des auteurs anciens fait bientôt reconnaître combien il est borné dans les notions qu'il rassemble comme à la hâte. Son défaut capital est de n'avoir pas eu égard à la partie chronologique de la géographie et de n'avoir pas établi pour les divisions politiques les distinctions d'époques, soin qui importe tant à la netteté des idées, soit pour l'écrivain, soit pour le lecteur. Sur chaque contrée Cellarius dit beaucoup, mais pas assez : son répertoire est assez riche pour qu'il ait été long-temps impossible de s'en passer, il est trop incomplet pour être autre chose qu'un point de départ quand on a besoin de notions un peu approfondies.

dies.—Le parti qu'a pris Cellarius, et qui rentrait dans les habitudes de son siècle, où les citations de livres, de chapitres et de paragraphes, étaient presque impraticables, et où il était plus simple de rapporter textuellement les autorités invoquées, cette résolution de copier les passages grecs ou latins relatifs à chaque point géographique présente des inconvénients et des avantages. Cette méthode entrave et appesantit la marche; elle substitue souvent une compilation verbeuse à des résultats succincts et positifs qu'on attendait, et force même le compilateur à rejeter des citations qui surchargeraient indéfiniment le livre, et cependant ne mériteraient pas moins que d'autres les honneurs de l'insertion. D'un autre côté, ceux qui sont de bonne foi trouvent fort commode un recueil où la plupart des autorités originales sont rassemblées, et vous permettent d'étudier les phrases, les expressions du texte, mettent à même de vérifier et de recomposer en quelque sorte les éléments de la question. Permis à chacun, on le sait bien, de remonter aux sources et de contrôler les simples citations, dont se contentent aujourd'hui les savants, toutes les fois que la phrase d'un texte ne sert pas de base à une dissertation tout entière : mais cette recherche scrupuleuse, qui a la patience de l'entreprendre? ceux qui traitent la même matière *ex professo*. Quant aux lecteurs ordinaires, même graves et instruits, ils n'ont ni le courage ni le temps de faire de semblables vérifications. Cellarius en épargna la peine. Aussi, quoique le grand ouvrage de Mannert sur la géographie ancienne soit infiniment supérieur à celui de notre auteur, comme il est volumineux et écrit en allemand, long-temps encore on aimera à posséder dans sa bibliothèque le vieux traité de Cellarius, avec les notes de Schwartz, parce que ce répertoire est complet quant au cadre, plus portatif, fourré de passages de textes anciens, et facile à consulter.

FR. GAIL.

CELLE, en latin *cella*, *cellula*, vieux

mot qui signifiait autrefois la petite maison, la chambre, le lieu de retraite d'un moine ou d'un ermite, et qui a été remplacé par celui de *cellule* (voy. ce mot). De cent quarante *celles* ou environ qui dépendaient de l'ordre fondé par saint Elienne de Muret, et qui prit plus tard le surnom de Grandmont, Jean XXII, dit le P. Hélyot (tom. vii, p. 418), en érigea trente-neuf en prieurés conventuels, à chacun desquels il unit quelques-unes des autres *celles*. — Le nom spécial de *sœurs de la celle* avait été donné à une partie des religieuses hospitalières du tiers-ordre de Saint-François (*sorores à cellâ dictæ*) qui n'avaient point de rentes, vivaient des aumônes qu'elles recevaient, et allaient servir les malades hors de leurs monastères (le même, tom. vii c. 40). — D'autres religieux et religieuses avaient puisé aussi à la même source leur nom de *cellites*. (Voy. ce mot.)—Le mot *celle* est devenu le nom appellatif de plusieurs lieux. Il y a une ville de ce nom dans le Hanovre, autrement appelée Lunebourg. — Un bourg de France, près de Brignoles, en Provence, avait aussi reçu ce nom d'une abbaye de bénédictines de la réforme du Val-de-Grâce, comme sous le nom spécial d'abbaye de *Celles*, qu'il ne faut pas confondre avec l'abbaye de Chelles (bourg du département de Seine-et-Marne), et qui fut transférée par la suite dans la ville d'Aix. *CELLE* est encore le nom d'un bourg de France dans le département des Deux-Sèvres, et *CELLE-NEUVE* d'un autre bourg de France, du département de l'Hérault. — *CELLA-NOVA* était aussi le nom de lieu d'une abbaye de bénédictins (l'abbaye de Saint-Sauveur de *Celle-Nuve*), située sur les confins du royaume de Galice, en Espagne, fondée en 935 par un évêque de Compostelle, et qui fut unie par Jules II, en 1506, à la congrégation de Valladolid; et *CELLA-VOLANA*, celui d'une congrégation de chanoines réguliers (congrégation de Saint-Jacques de *Celle-Volane*, ou simplement congrégation de *Celle-Volane*), fondée dans le XV^e siècle.

ele, puis réunie en 1595 aux chanoines réguliers de Sainte-Marie de Frisonnaire. E.

CELLERIER, CELLERIERÈRE, en latin *cellarius*, fait de *cella* (voy. ce mot). Ce mot est tiré du droit romain; *cellarius*, dans le Digeste, est celui qui était préposé à l'examen des comptes. Les anciens donnaient ce nom à ceux à qui ils confiaient le soin de leurs affaires domestiques. C'est ce que l'on appela plus tard et ce qu'on appelle encore aujourd'hui chez nous un intendant ou un économe, quoique les intendants et les économes des maisons et des fortunes privées soient quelquefois accusés, à tort ou à raison, comme le furent trop souvent les anciens intendants des villes ou des provinces, de dissiper le bien dont l'administration leur est confiée, et de ne faire d'économies que celles qui leur profitent. Les prélats et les monastères affectaient aussi ce nom à leurs procureurs et à leurs agents. Les auteurs de la vie de St. Césaire (voy. ce nom), insérée dans le recueil des *hollandistes* (voy.), et qui étaient ses disciples, disent que ce saint personnage fut cellerier, c'est-à-dire procureur de Luxeuil: *Cellarius, id est, procurator fuit Lexoviensis monasterii*. Philippe de Savoie, bien que d'une naissance si illustre, était, dit Chorier dans son *Histoire du Dauphiné* (l. xi, p. 264), *cellerier* de l'archevêque de Vienne en 1243. Le cellerier était alors proprement un officier chargé du soin des provisions de bouche: *Qui cellæ vinariæ et escariæ præest*. Les anciennes fonctions du cellerier avaient donc rapport à cette origine. Son office, dit Valhonnais (*Mém. pour l'histoire du Dauphiné*, disc. v, chap. 5), était de faire recueillir les grains du seigneur et de les serrer dans les greniers; ses droits consistaient en une certaine quantité de grains prise sur ceux qui se recueillaient pour le seigneur; de plus, en un habit avec sa fourrure. La part qu'il devait prendre sur la recette était également réglée et parait du reste avoir été exorbitante, s'il est vrai, comme le constatent d'an-

ciens titres, qu'elle était du treizième. Les celleriers ont aussi eu le nom de *mis-tral* et de *baile* ou *bayle*, fait sans doute de *bajule* (voy. ce mot); mais ces derniers se donnaient surtout à ceux qui avaient l'intendance et en quelque sorte le département du trésor des princes, et principalement des anciens dauphins. Ils avaient sous leur dépendance les châtellains et les autres celleriers. — *CELLERIER*, *cellarius*, était aussi le nom d'une dignité ou d'un office semblable exercé dans les communautés de femmes par des religieuses chargées du soin de l'administration temporelle de la maison; elles partageaient, dit le P. Hélyot, plusieurs droits et quelques seigneuries par indivis avec l'abessc, et étaient tenues, par forme de reconnaissance et d'obligation envers le chapitre, de distribuer, à certains jours de l'année, de l'huile, du vin et autres choses semblables, à toutes les dames chanoinesses. E.

CELLIER, du latin *cella vinaria* (voy. ci-dessus); lieu ordinairement voûté, situé au rez-de-chaussée d'une maison, en quoi il diffère d'une *cave* (voy. ce mot), et qui est destiné à renfermer et à conserver les vins et les autres provisions. Les anciens étaient plus attentifs que nous dans la construction et la disposition de leurs celliers, qui sont un objet important de l'économie domestique. Voici les règles que Palladio, célèbre architecte du xvi^e siècle, nous a laissées à cet égard. Il faut que le cellier au vin soit exposé au septentrion, qu'il soit frais, presque obscur, éloigné des étables, du four, des tas de fumier, des citernes, des eaux, ainsi que de toutes les autres choses qui peuvent avoir une odeur repoussante; qu'il soit si bien fourni des commodités nécessaires que le fruit, quelque abondant qu'il soit, puisse très bien s'y conserver, et qu'il soit construit en forme de basilique, de manière qu'il s'y trouve, entre deux fosses destinées à recevoir le vin, un fouloir élevé sur une estrade à laquelle on puisse monter par trois ou quatre degrés environ. Des canaux en maçonnerie, ou bien des tuyaux de terre cuite, par-

tiront de ces fosses pour aboutir à l'extrémité des murs, et conduire le vin à travers des passages pratiqués au bas de ces murs, dans des fûtailles qui y seront adossées. Si l'on a une grande quantité de vin, on destinera le centre du cellier aux cuves, et de crainte qu'elles n'empêchent les passants d'aller et de venir, on pourra les monter sur de petites bases suffisamment hautes, en laissant entre chacune une distance assez grande pour que celui qui en prendra soin puisse, quand le cas l'exigera, en approcher librement. Si l'on destine, au contraire, un emplacement séparé aux cuves, cet emplacement sera, comme le fouloir, élevé sur de petites estrades, et consolidé par un pavé de terre cuite, afin que si une cuve vient à s'enfuir sans qu'on s'en aperçoive, le vin qui se répandra ne soit pas perdu, mais qu'il soit reçu dans la fosse qui sera au bas de ces estrades. — Nous demanderons actuellement avec l'abbé Rozier si nous, avons en France beaucoup de celliers construits aussi commodément que celui dont parle Palladio ; et, pour l'avantage des propriétaires ruraux qui s'occupent eux-mêmes de la récolte de leur vin et de sa conservation, nous transcrirons ici les préceptes que donne ce savant agriculteur pour la construction d'un bon cellier. « Je choisirais, dit-il, la croupe d'un coteau, d'une pente douce, et par conséquent sur laquelle les charrettes pourraient monter sans peine. Dans la partie supérieure de ce terrain, je ferais une tranchée soutenue par un mur de dix pieds de haut. A cette hauteur seraient placées des fenêtres plus larges que hautes, et le mur serait continué par dessus pour soutenir le toit ; un chemin serait pratiqué au-dessus de ce mur, et presque au niveau de la base de la fenêtre : ce serait dans cette partie que je placerais les *cuves* et les *pressoirs*. (Voy. ces mots.) Par ces fenêtres, au moyen d'un couloir en bois ou en pierre, incliné vers les cuves, on jetterait la vendange à mesure qu'elle arriverait de la vigne, portée sur la charrette ; au bas de chaque cuve, il y aurait une grosse cannelure en

cuivre bien étamé, qui s'ouvrirait dans un vaste tuyau dont on verra tout à l'heure la destination. — Sous ce premier plan, j'élèverais un second mur qui irait à niveau de la base du sol des caves, et de distance en distance, des piliers de maçonnerie s'élèveraient pour soutenir le toit commun. Une simple balustrade, même mobile pour le besoin, les séparerait l'un de l'autre. Dans cette partie inférieure, seraient placés les tonneaux, barriques, élevés sur des chantiers de deux pieds et demi de hauteur ; le milieu de la partie supérieure serait creusé en gouttière, et cette gouttière aurait une pente douce, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, afin que le vin qui s'écoulerait par la bonde pût se rassembler vers un bout, dans un vaisseau destiné à le recevoir. — Nous avons parlé d'un gros tuyau de communication à chaque cannelure de cuve. C'est par le moyen de ce même tuyau, qui aurait lui-même plusieurs cannelures dont le nombre serait proportionné à celui des tonneaux placés sur le plan inférieur, en y adaptant un tuyau de fer-blanc ou de cuir préparé, que le vin des cuves et des pressoirs coulerait de lui-même dans les tonneaux placés sur leurs chantiers, et les remplirait. Une seule personne conduirait cette opération. J'ai demandé que les chantiers fussent élevés, afin d'avoir la facilité de soutirer le vin (voy. ce mot) ; il s'agirait seulement d'approcher le vaisseau destiné à être rempli sous la barrique placée sur le chantier, et au moyen d'une cannelure dont le bec entrerait dans le bondon, le vin coulerait d'un vaisseau sans s'éventer (voy. ce mot) et sans perdre aucun principe dont dépend sa durée. — Par-dessous le plan où sont les tonneaux serait bâtie la *cave*. (Voy. ce mot.) Sa voûte serait percée de plusieurs trous qu'on boucherait et ouvrirait à volonté. — L'expérience, continue M. l'abbé Rozier, m'a appris que les vins nouveaux se dépouillent beaucoup mieux de leurs parties étrangères et grossières dans les celliers que dans les caves, si on les y place aussitôt qu'ils sont faits. Pourvu qu'il ne gèle pas dans le cellier, cela

suffit. D'ailleurs, suivant les espèces de vins, le-uns sont en état d'être soutirés à Noël, et presque tous en février : ainsi, l'attention à prévenir les effets de la gelée dans le cellier ne sera pas de longue durée. Le moment de soutirer le vin étant venu, on placera la cannelle à la barrique, et avec les mêmes tuyaux de fer blanc ou de cuir (les premiers sont préférables), descendra le vin dans la cave, et on y remplira tous les vaisseaux de ce vin tiré à clair. Un seul homme suffit pour faire tout le travail, et deux au plus le feront avec la plus grande facilité. On ne saurait eroire combien la conduite des vins est coûteuse par la quantité de monde qu'il faut employer. Je ne pense pas qu'il y ait un moyen plus simple d'éviter la dépense que celui que je propose. » — Après des réflexions générales sur les soins que l'on doit donner à la propriété dans tous les travaux de la campagne, l'abbé Rozier recommande, dès que la vendange sera finie et que le vin sera dans les tonneaux, de faire laver exactement et essuyer tout ce qui aura servi à sa fabrication, de ne laisser dans le cellier aucun reste, aucun vestige d'ordure, de placer les vaisseaux vides de manière qu'un courant d'air circule tout autour, de veiller à ce que chaque objet ait une place fixe, d'où on ne le tirera que pour l'y remettre après s'en être servi ; enfin, de tenir le cellier aussi propre, aussi net que peut l'être un appartement. C'est une recommandation que l'on ne saurait trop répéter aussi à ceux qui veulent avoir de bonnes caves, et dont nous avons déduit toutes les raisons à l'article qui traite ce sujet.

E.

CELLINI (BENVENUTO), sculpteur et orfèvre, né à Florence en 1500, mort dans la même ville le 25 février 1570. Cet artiste célèbre excella surtout dans l'orfèvrerie ; aussi les morceaux qu'il a laissés en ce genre, et qui sont devenus extrêmement rares, se vendent-ils aujourd'hui à des prix exorbitants. Plein d'audace, de bravoure et de droiture, mais querelleur et impatient de toute dépendance, Cellini eut une foule d'affaires désagréables dans

lesquelles ses adversaires payèrent souvent de leur vie, s'exposa aux dangers les plus imminents, fut enfin arrêté, et ne sauva sa vie que par sa hardiesse et par les puissantes protections que son habileté dans les arts lui avait faites. Quand le connétable de Bourbon (voy. ce nom) entra à Rome, Cellini se joignit à quelques amis pour résister aux vainqueurs ; et dans une autobiographie qu'on a de lui, il se vante d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui tua le connétable au milieu de son triomphe. Après la prise de la ville, il se retira dans le château Saint-Ange, où il servit les cinq pièces de canon qui défendaient cette forteresse. Il prétend encore que ce fut lui qui pointa la pièce dont la décharge tua le prince d'Orange. Sous le pontificat de Paul III, ses ennemis l'accusèrent fausement d'avoir détourné une partie des joyaux de la couronne pontificale, que dans un moment de danger il avait été chargé de briser et de fondre. Bien qu'il se fût pleinement justifié de cette accusation, il ne sortit de prison que par l'intercession de François I^{er}, qui avait conçu une vive amitié pour Cellini dans un voyage que cet artiste avait fait antérieurement en France, et qui l'invita alors à venir se fixer dans ses états. Cellini vint à Fontainebleau, où il entreprit divers travaux par ordre du roi ; mais ayant négligé de faire sa cour à la duchesse d'Étampes, la toute puissante favorite l'abreuva de tant de dégoûts qu'il dut se décider à quitter la France pour retourner en Italie. Protégé par Cosme de Médicis, il exécuta en marbre et en métal plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons le Persée tenant la tête de Méduse (en airain), qui orne encore aujourd'hui la place du marché de Florence, et un Christ dans la chapelle du palais Pitti. Il exécuta aussi des matrices admirables pour des monnaies et des médailles. — Les ouvrages de Cellini prouvent que c'était un artiste plein de profondeur et d'originalité, et doué des connaissances les plus variées et les plus étendues. Il avait atteint l'âge de 58 ans lorsqu'il songea à écrire l'his-

toire de sa vie, riche en aventures et en événements singuliers. Ce livre amusant, qu'il composa en latin, et dont il a été annoncé en 1818 à Florence une nouvelle édition complète, a acquis une célébrité européenne depuis l'admirable traduction qu'en a donnée l'illustre Goethe. Parmi les autres ouvrages qu'on a de Cellini, nous citerons encore comme plus importants : *Due trattati, uno intorno alle otto principali arti dell'oreficeria, l'altro in materia dell'arte della scultura*. Le style de Cellini est clair, précis, et rapide; aussi l'académie de la Crusca le cite-t-elle souvent dans son Dictionnaire comme l'un des classiques italiens.

C. L.

CELLITES, nom d'une congrégation de religieux hospitaliers qui avaient des maisons en Allemagne et dans les Pays-Bas, et qui s'appelaient aussi quelquefois *alexien*, du nom de St-Alexis, leur patron. Quant à celui de *cellites*, il paraît leur être venu du latin *cella*, pris dans la signification de *cellule*, ou dans celle de sépulture, parce que leur principale occupation était de soigner les malades et de donner la sépulture à ceux qui succombaient. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de leur origine et sur le nom de leur fondateur. L'abbé Bergier dit que ce dernier était un nommé *Meccio*, d'où ils avaient été nommés *mecciens* en Italie, et que le motif de leur fondation fut une maladie contagieuse qui régna l'an 1348 et les années suivantes, et qui désola l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les pays du nord sous le nom de *peste noire* (le *choléra-morbus* de nos jours). Assenio Tamburini fait remonter leur institution plus haut, à l'année 1309. Quoi qu'il en soit, il paraît que cette congrégation fut d'abord composée de laïques ou de séculiers, et qu'ils n'admirent de prêtres parmi eux qu'en embrassant la règle de saint Augustin, et en formant des vœux approuvés d'abord par Pie II, vers l'an 1460, puis par Sixte IV, en 1471. Ils avaient soin des malades, assistaient les pestiférés, enterraient les

morts, avaient soin aussi des fous, et leurs couvents servaient enfin de lieu de correction pour les enfants de famille qui s'écartaient de leur devoir. — Il y a eu aussi des religieuses de ce nom appelées plus communément *collectines* ou *sœurs noires*, qui suivaient la même règle et se livraient aux mêmes soins que les *alexien*, sous l'obéissance desquels elles vivaient. E.

CELLULE, en latin *cellula*, diminutif de *cella*, dont nous avons formé autrefois le mot *celle* (voy. ces mots), qui signifiait également un lieu fermé, un monastère, une retraite religieuse. Le mot *cellule*, qui l'a remplacé depuis, s'applique plus particulièrement à une petite chambre habitée par un religieux ou par une religieuse, et qui fait partie d'un couvent. Elle renferme ordinairement un lit ou un grabat, une chaise, une table, quelques images et quelques livres de piété. — On donne aussi ce nom aux divisions que l'on forme par cloisons dans la salle du conclave, et qui sont occupées par les cardinaux. — « Un religieux, dit M. l'abbé Bergier, qui sait s'occuper dans sa *cellule* à prier, à lire, à méditer, à écrire, à faire quelques ouvrages manuels, est plus heureux qu'un grand seigneur dans un vaste appartement. S'il lui arrive d'entrer dans un de ces palais qui renferment les chefs-d'œuvre des arts et des meubles précieux dont le maître ne se sert jamais, il peut dire, comme un ancien philosophe : *Combien de choses dont je n'ai pas besoin !* » La vie cloîtrée, la vie monastique est présentée ici par son beau côté, celui de la modération dans les desirs, vertu qu'il faudrait pouvoir inculquer également à toutes les classes de la société, et savoir pratiquer dans toutes les positions. Nous n'avons pas l'obligation en ce moment de la peindre sous un jour moins favorable, et par le côté qui pourrait prêter à la critique. D'autres articles de notre Dictionnaire donneront lieu d'examiner la question de cet isolement total de la société, et de décider jusqu'à quel point ceux qui renonçaient ainsi aux grandeurs et aux vanités de ce monde

ponvaient se croire en même temps dispensés de tous devoirs et de toutes charges envers lui. Voy., pour cette application, les articles ANACHORÈTE, CÉNOBITE, MONASTÈRE, SOLITAIRE, etc., et l'article PÉNITENTIAIRE (système) pour une autre application, qui se rattache à la morale et à la législation. E. H.

Quoique le terme CELLULE, en histoire naturelle et en anatomie, ait été considéré comme synonyme des mots *vacuole*, *aréole*, *maille*, *utricule*, *vésicule*, *caverne*, *globule*, on ne peut le confondre avec toutes ces dénominations qui, malgré leur signification générale et commune, offrent à l'esprit toutes les nuances ou acceptions diverses de l'idée d'un petit espace creux. On nomme en général *cellules* les petites cavités qui existent entre les lames du *tissu cellulaire*. (Voy. ci-après.) C'est à tort qu'on dit *cellules bronchiques*, au lieu de *vésicules* ou *aréoles pulmonaires*. On a aussi considéré improprement comme de vraies cellules les petites cavités du canal médullaire des os longs, celles des sinus et des tissus caverneux. Dans tous les cas où les tissus qui renferment ces mailles, ces aréoles plus ou moins réticulées et caverneuses, sont fibreux ou osseux, il convient de différencier ces intervalles réticulaires et caverneux de la cellule proprement dite, dont les parois sont des lamelles très déliées et molles ou glutineuses. D'après ces distinctions, on ne confondra point la cellulose avec la réticularité et la cavernosité des parties fibreuses et osseuses des animaux. — Les cellules du tissu cellulaire criblé ou spongieux des animaux servent de lieu de dépôt aux fluides si reux plus ou moins transparents. C'est dans le corps vitré de l'œil qu'elles sont le plus apparentes. D'autres cellules, dont la forme est sphéroïde ou polyédrique, se forment dans toutes les parties où la graisse se dépose et s'accumule. Lorsque les cellules s'agrandissent dans les parties où s'effectuent des mouvements de glissement, elles dégèrent en petites poches, qui peuvent devenir des membranes kisteuses plus ou

moins étendues. — Lorsque les fluides qui distendent les cellules ou mailles du tissu cellulaire sont absorbés, elles s'effacent; les lamelles qui les circonscrivaient s'agglutinent, et la cellulose disparaît pour ne plus reparaître, surtout si le tissu s'est condensé sous l'influence de l'âge. Il ne faut point croire que les cellules existent dans toutes les régions du corps où l'on trouve du tissu criblé ou glutineux. Le moyen artificiel par lequel on produit la cellulose là où elle n'existe pas est l'insufflation de l'air sous la peau des animaux servis sur nos tables. Mais, dans ce cas, les cellules ont été produites par la distension de l'air, et le tissu glutineux, point ou très peu cellulaire avant l'opération, se montre extrêmement boursoufflé et cellulaire par cette opération mécanique. On désigne les *cellules* du tissu des végétaux sous le nom d'*utricules*. (V. ce mot.) LAURENT.

CELLULAIRE (Tissu), *cellularis*, c'est-à-dire composé de cellules. Dans la science qui a pour objet l'étude de la structure des corps organisés, végétaux et animaux, on désigne sous ce nom la partie de l'économie vivante qui est la base fondamentale et la trame générale de tous les instruments de la vie. Quoique ce nom (tissu cellulaire) n'existe dans l'esprit d'autre idée qu'un arrangement de fibrilles et de lamelles s'anastomosant entre elles et circonscrivant des espaces qu'on a appelés *cellules*, l'usage en a consacré la valeur, et l'on est forcé d'avouer que si cette dénomination n'est pas rigoureusement exacte, elle exprime cependant la disposition organique qui caractérise le mieux la partie de l'organisme vivant à laquelle on l'a appliquée. Quoi qu'il en soit, voici l'idée générale que nous devons donner ici de ce qu'on nomme en anatomie végétale ou animale *tissu cellulaire*. Envisagé sous le rapport de sa consistance, on l'a appelé *corps hydro-muqueux*, *corps muqueux*, ou *glutineux*. Cette circonstance varie donc depuis l'état semi-fluide jusqu'à la condensation du gluten ou de la glu plus ou moins solidifiée. Considéré

sous le point de vue de sa texture, on l'a caractérisé par les épithètes de *tissu lamelleux, lamineux, filamenteux, fibrilleux, membraneux*, de *corps cribleux, aréolaire, spongieux*. Sa couleur est blanchâtre : ses propriétés dynamiques sont, 1° l'hygrométrie, qui le constitue organe d'absorption et d'exhalation ; 2° l'extensibilité en vertu de laquelle il se prête à la distension produite par les fluides, et aux mouvements des solides ; 3° la rétractilité ou subélasticité, qu'on appelle quelquefois *tonicité*, propriété importante, indispensable pour réagir à la fois sur les liquides et les solides vivants. Mais l'analyse philosophique de ces propriétés phénoménales du tissu cellulaire exige que, tout en appréciant rigoureusement sa constitution organique, on tienne un compte exact des conditions hygrométriques, thermométriques, barométriques et électriques du milieu dans lequel un corps organisé vit habituellement, ou se trouve placé d'une manière insolite durant la vie ou après la mort, pendant un temps plus ou moins long. — Le tissu cellulaire, envisagé ici d'une manière générale, doit être étudié anatomiquement et physiologiquement dans toute la série des végétaux et des animaux, non seulement dans toutes les régions de l'organisme, mais encore dans tous les organes et tous les tissus composés et complexes dont il forme la base. L'illustre physiologiste Haller a le premier envisagé ce tissu sous le point de vue le plus général, en le considérant comme l'élément fondamental qui, persistant à l'état de subsolidité ou de consistance de glu, forme la gaucue organique de toutes les autres parties solides, ou qui, se condensant de plus en plus, acquiert divers degrés de dureté, et devient ainsi apte à former la charpente solide de tous les corps organisés. Cependant, ces vues, quoique exactes, doivent subir quelques modifications. Nous verrons en effet que, dans certains cas, ce sont des molécules solides, déposées soit à l'intérieur, soit en dehors d'un corps organisé, qui forment elles-

mêmes, sans l'intermédiarité du tissu cellulaire, ces parties qui sont ou le support de certains animaux, ou des abris plus ou moins solides, qui ont reçu différents noms. L'impossibilité d'aborder ici les questions pleines d'intérêt qui se rattachent à l'étude du tissu cellulaire des végétaux et des animaux considéré dans toutes les modifications qu'il présente pour concourir aux phénomènes les plus latents ou les plus manifestes de la vie, nous met dans la nécessité de les esquisser très succinctement. — Dans les corps vivants les plus simples (végétaux et animaux les plus inférieurs), une trame cellulaire suffit pour constituer tout l'organisme. La porosité, la cellulose, la subvascularité ou un système aquifère naissant suffisent pour admettre et conserver les matériaux organisables et assimilés, fournis par le monde extérieur, et rejeter ceux qui sont devenus superflus ou nuisibles. Chez les êtres doués d'une vie végétale ou animale, un peu plus élevés, on voit s'ajouter à la *trame cellulaire* un nouveau tissu pour l'oscillation et la circulation des liquides. Ce sont des cellules, ou des espaces intercellulaires, qui, s'allongeant, sont devenues des vaisseaux ; c'est une *trame vasculaire* née de la disposition cellulaire. Mais, dans les animaux même inférieurs, on voit bientôt apparaître une trame beaucoup plus énergique, qui prend sa source dans la disposition filamenteuse du tissu cellulaire. Ce sont les premiers linéaments des filaments nerveux, qui forment la trame dite *nervulaire* ou l'appareil nerveux naissant. Enfin, dans les animaux de plus en plus élevés, trois grands appareils, généralement répandus, tous vivifiants chacun à sa manière, constituent un ensemble essentiellement vivificateur, qui résulte de la combinaison de trois grands appareils, l'un primordial et formateur, *trame cellulaire*, l'autre moteur des fluides nutritifs, ou oscillateur et circulateur, *trame vasculaire*, le troisième innervateur et incitateur, ou *trame nervulaire*. Nous devons nous borner à cette indication des rapports du

tissu cellulaire avec les réseaux vasculaires et nerveux, si importants à connaître pour l'appréciation de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques qui seront exposés dans plusieurs articles de notre *Dictionnaire*. En outre du tissu cellulaire, qui forme la base parenchymateuse de tous les organes, on distingue celui qui, plus ou moins lâche et abreuvé de sérosité, ou plus ou moins surchargé de graisse (tissu adipeux des parties molles et des parties dures), ou plus ou moins serré, sert à les unir, les envelopper et les isoler, et un tissu cellulaire encore plus condensé, qui, devenu tout-à-fait membraneux, exhale à sa surface des fluides propres à favoriser les grands mouvements des parties solides. C'est d'après ces caractères généraux qu'on a admis dans l'économie animale trois genres de tissu cellulaire, l'un parenchymal, l'autre intermédiaire, et le troisième succingent et constituant les poches synoviales ou séreuses. On a aussi employé quelquefois l'épithète *cellulaire* pour désigner des substances minérales dont la structure est boursouflée.

LAUSANT.

CELSE (*AUSILIUS*, ou peut-être *AULUS CORNELIUS CELSUS*), d'une famille patricienne de Rome. Écrivain très varié, on sait qu'il fit des livres sur l'agriculture, sur l'art vétérinaire, sur l'art militaire, sur la rhétorique et sur la médecine. Columelle, Quintilien et Pline ont laissé des témoignages divers de cet auteur. Les temps modernes n'ont hérité que de ses livres sur la médecine et de quelques fragments peu connus sur la rhétorique, conservés par Sextus Popma. Aussi cet auteur est-il exclusivement revendiqué par les médecins, auxquels il est effectivement précieux, parce qu'il leur donne l'état de la médecine des Romains à son époque. — Le lieu de sa naissance n'est point connu par des documents suffisamment authentiques. Rhodiginus prétend qu'il reçut le jour à Véronne, ainsi que Macrobe, Vitruve et Pline; d'autres le font naître à Rome; toutefois, il paraît certain qu'il passa dans

cette dernière capitale la plus grande partie de sa vie. — On ne sait rien sur l'époque précise de sa naissance et de sa mort, et même il règne une assez grande incertitude sur le temps où il vécut. Néanmoins, Columelle, qui vivait sous Claude, en parle comme d'un homme de son temps; Celse lui-même, à propos d'Asclépiade, dit que Thémison, l'un de ses disciples, a récemment et dans un âge avancé, modifié les préceptes de son maître; or, Thémison, mourant dans un âge avancé, pouvait bien vivre encore vers la fin du règne d'Auguste, et puisque Celse écrivit peu de temps après lui, on peut fixer son époque à la fin du règne d'Auguste, ou au commencement de celui de Tibère. Ces deux règnes consécutifs s'étendent depuis l'année 30 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 37 du 1^{er} siècle. Quelques auteurs prétendent qu'il vécut jusque sous Caligula. Quelques autres le font naître sous Tibère, et mourir sous Trajan. Mais sur quel document M. Sédillot, dans un Manuel chronologique récent, se fonde-t-il pour fixer l'époque de Celse à la fin du règne de Tibère, c'est-à-dire à l'an 36 de l'ère chrétienne? N'aurait-il pas puisé aux mêmes sources que *Kurt-Sprengel*, dans son *Histoire de la médecine*? Celui-ci, sur l'autorité de Bianconi (*Lettere sopra Celso*), pense que Celse fut secrétaire intime de Tibère, et qu'il l'accompagna dans son expédition orientale: car, dit-il, Horace prend des informations sur lui auprès de Julius Florus, et parle de ses compilations tirées de la bibliothèque du mont Palatin. Or, voici comment s'exprime Horace (liv. 1, épît. 3, vers 15):

*Quid mihi Celsus agit? monitus multumque monendus,
Privatus ut quærat opes, et longæ vixit
Scripta salutis quocumque recipi Apello.*

« A quoi Celse passe-t-il son temps? Je l'ai engagé, et il doit l'être encore souvent, à se faire un fonds qui lui soit propre, et à se garder de compiler les écrits de la bibliothèque Palatine. » — Je n'ai pu me procurer les lettres de Bianconi, mais j'admets difficilement qu'il ait trouvé des documents propres à contredire l'opinion

des quatre anciens commentateurs de l'édition d'Alde-Manuce, et celle du père Sanadon. Ils appliquent unanimement ce passage d'Horace à un poète de cette époque, nommé *Celsus Albinovanus*.—Quoi qu'il en soit de cette discussion, Celse appartient aux temps les plus florissants de la littérature romaine, et, ainsi que le fait remarquer Rhodius, l'un de ses biographes, la variété de son savoir, nous ajouterons, la pureté de son style, sont incontestablement d'un siècle de bonne littérature, et Celse, comme écrivain, ne dépasse pas l'époque qui produisit les Cicéron, les Salluste, les Horace, les Tibulle, les Ovide, etc. Aussi, quelques panégyristes l'ont-ils appelé le Cicéron de la médecine; il est vrai que son style en pourrait faire un auteur classique. Van Der Linden l'appelle *auctor latinissimus*.—Le jugement des anciens sur Celse est devenu fort incertain par suite d'une erreur de copiste, qui nous forcerait volontiers à retomber dans le pédantesque d'une discussion d'érudition.—Quintilien le désigne ainsi selon les uns : *C. Celsus medicus, acri vir ingenio*, etc. (C. Celse, médecin, homme d'un esprit distingué); selon d'autres : *C. Celsus, mediocris vir ingenii*, etc. (C. Celse, homme d'un esprit médiocre, etc.). Telles sont les deux leçons tout-à-fait opposées quant au sens entre lesquelles se partagent les diverses éditions de Quintilien. Nous n'entreprendrons certainement pas de décider laquelle des deux leçons doit être préférée, car nous n'avons pas sous les yeux les manuscrits qui seuls peuvent établir quel est le véritable texte. Nous nous bornerons à faire remarquer que Columelle et Plinien citent Celse comme un auteur dans lequel ils ont puisé, et qui avait composé une espèce d'encyclopédie.—Depuis la renaissance, on voit cet auteur jouir d'une fortune diverse; cependant, la plupart des médecins paraissent apprécier ses écrits au plus haut prix. Fabricius d'Acquapendente entre autres, le cite à chaque page : ainsi, rien d'étonnant dans le conseil qu'il donne de le feuilleter jour et nuit; il le trouve admirable en tout

point.—Celse attaque assez vivement l'école empirique qui régnait à Rome de son temps; il donne à penser qu'il fut un des médecins qui préparèrent l'école méthodique dont Théophraste de Tralles, de beaucoup postérieur, peut être considéré comme le fondateur. Il profita des travaux des anciens Grecs, et en particulier de ceux d'Hippocrate : il traduisit même quelquefois celui-ci littéralement; mais, souvent, on peut lui reprocher quelque infidélité dans ses traductions; d'autrefois, il le critique avec discernement, particulièrement dans ce qui a rapport à la théorie des jours critiques, qu'il a attribuée à un entêtement pythagorique. On est partagé sur la question de savoir si Celse pratiqua l'art de guérir : il me paraît hors de doute que cette question doit être résolue par l'affirmative, car non seulement il donne de nombreuses formules de médicaments plus ou moins composés, non seulement il prouve des connaissances anatomiques étendues pour son siècle, mais encore il fait des remarques pratiques tout-à-fait aphoristiques, qui ne peuvent guères être que le résultat d'observations nombreuses et attentives; particulièrement dans quelques endroits, il cite son expérience personnelle. Il a d'ailleurs laissé de sages préceptes sur l'opération de la taille et la description d'un procédé qui, jusqu'à nos jours, a été vanté et suivi par d'excellents praticiens. On remarque qu'il est le premier auteur qui fasse mention des lavements alimentaires, et l'on s'étonne qu'il ne parle nulle part des saignées, dont Théron faisait usage quelque temps avant l'époque de Celse : il a donné de très sages conseils relatifs à l'hygiène, jusqu'à ce point que Frédéric Clossius en a publié le recueil sous la forme de vers élégiaques, et qu'il a intitulé son poème : *De la conservation de la santé*.—Nous trouvons encore dans ses écrits la description d'un procédé d'infibulation : cette opération se pratiquait assez souvent de son temps sur les juifs, qui, paraissant nus dans plusieurs circonstances de la vie, comme les bains

publiques, les jeux du Cirque, désiraient faire disparaître les stigmates physiques de leur religion, parce qu'ils étaient frappés d'une contribution personnelle plus forte que les autres citoyens.—Nous terminerons l'article de Celse par quelques courtes citations, dans lesquelles d'excellents préceptes nous paraissent contenus. « L'homme raisonnable qui se porte bien et se sent dispos ne doit s'astreindre à aucune règle sévère; il n'a pas besoin des secours de la médecine. Il lui faut une vie variée: tantôt à la campagne, tantôt à la ville, le plus souvent dans les champs: naviguer, chasser, se reposer parfois, mais s'exercer beaucoup, car la mollesse hébète le corps, l'activité l'affermir; l'une hâte la vieillesse, l'autre prolonge l'adolescence.—Il faut se garder de consumer dans la bonne santé les ressources dont on pourra avoir besoin dans la maladie.—Faire jaillir le sang d'une veine ouverte n'est point chose nouvelle, mais c'est une invention de nos jours de saigner dans presque toutes les maladies.—Un très bon médicament, c'est la nourriture donnée à propos.—Nous nous lions beaucoup au poulx, chose éminemment trompeuse. »

BALZAC DE BALZAC.

CELTES, CELTIQUE. Les noms de *Celtes* et de *Celtique* viennent encore des Grecs, et cette origine ne peut pas donner un grand crédit à la délimitation géographique de ces peuples et des vastes contrées qu'ils étaient censés habiter. Les Grecs préféreraient avec raison leur pays, alors le plus civilisé de l'Europe, et leur langue, riche et harmonieuse; ils confondaient tous les autres peuples sous le nom commun de Barbares, ou étrangers, ne se donnaient pas la peine d'étudier des langues auxquelles leur gosier ne se prêtait pas, et changeaient jusqu'à leurs noms. Mais il résultait de cet amour-propre national que les Grecs ne pouvaient avoir qu'une connaissance très superficielle des peuples un peu éloignés d'eux, et même que leurs notions géographiques n'étaient fondées que sur des oui-dire mal compris et mal rendus.

Les Grecs ne voyageaient pas hors de leur pays par envie de s'instruire de ce qui se passait chez les peuples qu'ils appelaient Barbares. Hérodote n'a parcouru que l'Asie-Mineure et une partie de l'empire des Perses; il ne connaissait pas même l'Italie, si voisine de la Grèce. Les Grecs n'étaient pas navigateurs; ils dépendaient pour le commerce des Phéniciens et des Carthaginois. Leurs concitoyens, les Phocéens, ne devinrent navigateurs et commerçants qu'après avoir été chassés de leur pays, et lorsqu'ils furent transplantés à Marseille. Encore le commerce des Marseillais ne fut-il qu'un cabotage limité à la Méditerranée, et ils ne surent pas hériter de celui des Carthaginois dans le Nord. Au lieu d'aller chercher l'étain en Bretagne et l'ambre en Prusse, ils reçurent ces denrées de troisième main par les Gaulois. Un seul de leurs concitoyens, Pythéas, eut la curiosité de connaître les pays visités par les Phéniciens, et la constance d'exécuter son projet. Loin d'imiter son exemple, ou de chercher à tirer parti de ses relations à l'avantage de la science, ils le critiquèrent, et parce qu'ils ne comprenaient pas des choses qui sortaient de leurs notions locales, ils les rejetèrent, et préférèrent se livrer à leur esprit hypothétique. Pour tirer quelque fruit de la géographie des Grecs, il faut donc y employer la plus sévère attention, et rechercher, autant que l'on peut, l'occasion ou l'origine de chaque dénomination, de chaque division géographique, en un mot, de toutes les indications de quelque importance, afin de distinguer ce qui est hypothétique de ce qui est réel, ce qui est systématique de ce qui est le résultat d'observations faites. — Ce préambule n'était pas inutile pour arriver à l'objet du présent article, qui est de rechercher ce que sont réellement les Celtes et la Celtique, et jusqu'à quel point ce qu'on en a dit dans tant de gros livres est fondé. En procédant d'après les principes que nous venons de poser, nous rechercherons d'abord l'origine de ces deux appellations et le sens dans lequel

elles ont été employées. Nous examinerons en second lieu s'il y a eu des Celtes, quels étaient ces peuples, et comment leur nom particulier est devenu un appellatif général. Enfin, nous nous occuperons de cette langue appelée celtique, dont les idiomes divers ont dû couvrir toute l'Europe, et nous l'examinerons à l'aide des progrès qu'a faits de nos jours la vraie philologie. Le résultat de cet examen consciencieux devrait être de ramener les appellations de Celtes et de Celtique à leur véritable valeur, et de faire disparaître des abus de mots, qui, pour être anciens, n'en sont pas moins des erreurs. Avant tout, nous commencerons par rendre au nom des Celtes sa véritable orthographe, qui est *Kelte*. C'est ainsi que les Grecs l'écrivaient, et que les Romains, chez qui le C avait la valeur du K, le prononçaient eux-mêmes; et nous verrons que cette initiale dure est nécessaire pour rendre la prononciation de ce nom dans la langue des peuples qui le portaient.—Ce fut sur des données générales que commença à s'établir la première géographie. Un peuple vif, doué d'une imagination active et surtout mobile, et par conséquent grand fabricant d'hypothèses et de systèmes, ne pouvait manquer de procéder systématiquement; et c'est ce que firent les Grecs. Dans un temps où ils connaissaient à peine l'Italie, qui était pour eux un pays hyperboréen, où ils n'avaient qu'une idée confuse de l'Ibérie ou Espagne, par la colonie phénicienne de Cadix, ils prétendirent déjà dresser une carte du monde connu et inconnu. Anaximandre, disciple de Thalès, en fut l'auteur. Il est inutile de s'occuper à démontrer que ce ne pouvait être qu'un cadre hypothétique, sur lequel il établit plus ou moins exactement les peuples connus alors, et dont les espaces vides devaient être remplis par les découvertes successives. Plaçant la Grèce, l'Asie-Mineure et la Phénicie au centre de ce cadre, les anciens géographes le divisèrent en quatre grandes sections, correspondant aux quatre points cardinaux de la sphère céleste. Ephore,

cité par Strabon (l. 1, p. 23), dit que la terre étant, comme le ciel, divisée en quatre parties, celle qui est située vers l'orient est habitée par les Indiens, celle vers le sud par les Ethiopiens, celle vers l'occident *par les Celtes*, et celle vers le septentrion par les Scythes. Et cette citation n'est là que pour servir de preuve à ce que Strabon dit lui-même, que les anciens Grecs appelèrent d'abord tous les peuples du nord du nom commun de Scythes ou de Nomades; que ce ne fut qu'après avoir connu les contrées occidentales qu'ils commencèrent à nommer Celtes, Ibériens, Celto-Ibériens ou Celto-Scythes, les peuples qu'auparavant, et par ignorance de leurs véritables noms, ils avaient confondus dans l'appellation commune de Celtes; que de même tous les peuples situés au midi étaient appelés, en commun, Ethiopiens.—Il en résulte que la Celtique comprenait toute l'Europe; la Scythie était l'Asie septentrionale; l'Inde, l'Asie méridionale, et l'Ethiopie l'Afrique. Ces déterminations n'étaient au reste pas nées du hasard, ni du bon plaisir des géographes. L'Inde leur était connue par plusieurs relations des Phéniciens et des Perses. Au midi de l'Égypte habitaient des peuples noirs ou Ethiopiens. Les Scolotes, auxquels les Grecs, au rapport d'Hérodote, donnaient le nom de Scythes, étaient venus s'établir au nord du Pont-Euxin. Enfin, le nom de *Keltes* était celui des peuples chez lesquels les Phocéens avaient fondé Marseille, et avec qui les Phéniciens avaient commercé long-temps auparavant. Ils ne firent que généraliser ces dénominations, en les étendant à tous les peuples, encore inconnus pour eux, qui se trouvaient dans la même division générale, ou grande section. C'est une remarque qu'avait déjà faite Strabon, au sujet des Gaulois de la Gaule narbonnaise, proprement appelés *Keltes*. Il pense que c'est de ces peuples qu'est venue la dénomination que les Grecs ont appliquée à tous les Galates.—Les découvertes s'étendirent peu à peu; les

Grecs connurent successivement, ou par eux-mêmes, ou par les Phéniciens, l'Italie, la Tyrhénie, la Ligurie, la Gaule méridionale, l'Ibérie ou Espagne, et par les Romains le restant de la Gaule, la Bretagne, la Germanie. Au nord de la Thrace, les conquêtes de Philippe, père d'Alexandre, qui s'étendirent jusqu'au Danube, leur firent connaître au-delà de ce fleuve les peuples aux yeux de lézard (Sauronatai) ou Slaves, qui habitaient des deux côtés de la ligne qu'ils avaient tracée pour servir de limite réciproque à l'Europe et à l'Asie. Tous ces peuples furent placés sur leurs cartes, à peu près dans la situation qu'ils occupaient relativement l'un à l'autre. Mais la dénomination générale de Celtique n'en resta pas moins au continent auquel elle avait été appliquée, c'est-à-dire à l'Europe entière. — Rien n'indique, dans les ouvrages des historiens et des géographes de la Grèce, qu'ils aient cru que tous les peuples compris dans ce qu'ils appelaient la Celtique parlussent la même langue : il est vrai qu'à l'exception d'Hérodote, observateur exact et éclairé, aucun Grec, ne s'est occupé des langues que pouvaient parler des peuples qu'ils confondaient sous la dénomination commune d'étrangers ou Barbares. Jamais ils ne se sont occupés à étudier et à comparer des idiomes dont la difficulté et la rudesse même les rebutaient. On ne peut donc tirer aucune induction de leur silence, mais il est un témoin bien plus éclairé, qui par sa position était en état de juger ce dont il parlait, et qui peut suppléer à ce silence et fixer notre opinion sur l'existence d'une prétendue langue celtique, qui aurait été commune à tous les peuples de l'Europe : ce témoin est Jules-César, tout à la fois littérateur, guerrier et homme politique, qui a bien étudié les pays qu'il a parcourus en conquérant, et qui jusqu'à sa mort s'est entouré des vaineurs, devenus dans ses mains des instruments de nouvelles victoires. César divise la seule Gaule, la plus faible partie de la Celtique des Grecs, entre trois peuples, les Belges, les Aquitains et les Celtes,

appelés *Gaulois* par les Romains, tous différents par les mœurs, les lois et le langage. (Bel. gall., l. 1.) Plus loin il nous fait connaître que les Germains parlaient encore une langue différente. Ayant une notification à faire à Arioviste, roi ou chef des Marcomans, il lui envoya un Gaulois nommé Procillus, non seulement parce qu'il pouvait se fier à lui, mais parce qu'Arioviste, instruit par un long usage, commençait à parler la langue gauloise. Un témoignage aussi précis aurait dû, je ne dis pas seulement faire cesser, mais même prévenir toute controverse systématique. César était un témoin bien plus digne de foi que les géographes grecs, bâtissant des systèmes sur un monde qui leur était inconnu, se copiant l'un l'autre ou se critiquant au hasard, et n'ayant presque jamais pour matériaux que des on-dit, mal compris ou mal rendus. Or, si d'après ce témoignage il doit être regardé comme indubitable que dans les deux seules parties de l'Europe qui comprennent aujourd'hui la France et l'Allemagne, il existait quatre peuples distincts, parlant quatre langues différentes, il ne devait pas être moins indubitable que dans la Scandinavie, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Russie, il existait d'autres peuples parlant d'autres langues. Cette seule réflexion aurait dû donner aux recherches archéologiques relatives à la Celtique des Grecs une direction toute différente. Les langues ne disparaissent pas tout-à-fait des contrées où elles sont indigènes. Les invasions et les mélanges qu'elles produisent les dénaturent en partie, mais ne les effacent pas; la succession des temps les modifie, mais ne fait pas disparaître en entier leur type radical. Il aurait donc fallu partir de cette base, et chercher à connaître s'il avait jamais existé une langue celtique, commune à tous les peuples depuis le Tanais jusqu'aux colonnes d'Hercule, avant de vouloir, en présupposant cette existence comme un fait, torturer les différentes langues de l'Europe, sur un nouveau lit de Procuste, pour en tirer leur dérivé.

tion d'un type imaginaire. D'un côté, une étude un peu approfondie de la structure grammaticale et du génie particulier de chacune de ces langues aurait fait apparaître les différences sensibles qui existent entre elles. En second lieu, une étude raisonnée du peu que les anciens nous ont conservé, comme appartenant aux antiques langages des peuples qui habitaient ce qu'on appelait Celtique, et appliquée aux langages actuels de l'Europe, aurait pu contribuer à établir d'une manière presque certaine l'indigénat de quelques-uns sur le sol où ils sont parlés. Les anciens ne nous ont à la vérité conservé, comme appartenant aux langues des peuples du nord, que des noms propres de lieux, d'hommes ou de choses, et ne nous les ont transmis que défigurés, mais les noms propres, chez tous les peuples, dans l'enfance de la civilisation, étaient des appellatifs qui avaient une relation avec les qualités ou les défauts de l'homme ou de la chose et avec la situation du lieu auquel ils s'appliquaient. Les modifications qu'ils subissaient, en passant par la bouche et par la plume des Grecs et des Latins, ne portaient presque jamais que sur les désinences, et laissaient intactes les syllabes radicales, qui sont presque toujours les premières. Ces deux signes de reconnaissance auraient pu conduire nos devanciers à des résultats moins hasardés, ou, pour mieux dire, moins déraisonnables que ceux qui remplissent tant d'in-folio justement livrés à la poussière des bibliothèques publiques. — Aujourd'hui, le flambeau de la saine critique commence à éclairer l'histoire. L'étymologie n'est plus une espèce de divination fantastique et arbitraire, qui ne prend en considération que des mots isolés, qu'elle compare au hasard et sans égard à leurs flexions différentes, et qu'elle torture même pour en tirer des similitudes et en déduire des filiations. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Bayer (*De originibus et prisca sedibus Scytharum*) commença à réduire à leur juste valeur les dénominations de Celtes et de Scythes, employées jusqu'alors aveuglé-

ment. — Schlözer (*Allgemeine Nordische Geschichte*) s'exprime à peu près dans les mêmes termes; et comme son ouvrage contient la nomenclature des peuples d'origines diverses, et par conséquent de langues différentes, qui peuplaient l'Europe ancienne, il fournit la preuve de ces assertions. — Le savant philologue allemand Adelung, à qui nous devons un tableau comparatif de toutes les langues, même les moins connues des deux hémisphères (Mithridates) est celui qui a répandu le plus de lumières sur une question que son travail même a dû lui faire regarder comme définitivement résolu, dans le sens où elle l'avait déjà été par Bayer et par Schlözer. Dans son ouvrage, le nom de Celtes est restreint au peuple à qui il appartenait en effet, et à l'occasion duquel cette appellation avait été appliquée à toute l'Europe. — Nous venons de voir que le nom de Celtique était dans l'origine une appellation générale qui comprenait tout le continent européen, et dans laquelle Ephore, qui en fut l'inventeur, n'avait eu et n'avait pu avoir aucune considération pour l'origine et les langues de peuples dont l'existence même lui était inconnue; et que cette appellation était devenue dans la suite des temps un nom propre générique sous lequel on avait compris les autres peuples du même continent à mesure qu'on les avait connus. — Nous allons d'abord essayer de déterminer quelles étaient les nations qui peuplaient l'Europe à une époque aussi reculée que peuvent le permettre les monuments historiques ou géographiques qui nous restent. Le résultat de cette classification devra nous conduire à connaître si ces diverses nations ne sont que des branches ou des tribus du même peuple, ou si elles constituent des peuples différents. — Nous distinguerons les peuples que l'histoire et la géographie anciennes nous indiquent avoir habité l'Europe, en *aborigènes* et *aliénigènes* ou peuples venus par immigration. Aborigènes, pour nous, seront les peuples qu'aucun monument historique n'indique être ve-

nous d'un autre pays que celui qu'ils habitent, *quos aliundè venisse nulla memoria est*, ainsi que l'a dit Leibnitz avant nous. Nous verrons, dans la suite de ces recherches, qu'il n'y a en Europe que peu de peuples à qui cette étymologie puisse s'appliquer. — Sans parler des peuplades peu considérables qui faisaient elles-mêmes partie des grandes nations, la somme de la géographie ancienne de l'Europe nous indique comme ayant existé simultanément, les *Vénètes*, *Vendiles* ou *Vandales*, qui plus tard furent connus sous le nom de Slaves; les *Æstiens*, dont nous retrouverons le nom plus moderne; les *Finnos*, dont Tacite fait un si hideux portrait; les *Cimbres*, que nous verrons être les mêmes que les *Belges*; les *Germanis*; les *Gaulois*, qui, selon César, s'appelaient *Celtes* ou *Keltes*, et à qui, ainsi que nous le verrons, appartiennent les Bretons; les *Ibères* ou Espagnols; en Italie, les *Pélasges*, les *Ombriens*, les *Liburnes*, les *Étrusques*, les *Sabelles*, les *Osques* et les *Liguriens*; en Grèce, les *Pélasges* et les *Hellènes*; les *Thraces*, au sud du Danube; les *Daces*, *Gètes* ou *Bastarnes* au nord de ce fleuve. Quelques-uns de ces peuples ne sont pas toujours restés dans les mêmes limites, soit qu'ils aient tout-à-fait quitté leurs contrées natales, soit qu'ils aient été relégués dans une portion de celle qu'ils habitaient. Un coup d'œil rapide sur les grandes révolutions ou migrations qui ont eu l'Europe pour théâtre ou pour but nous fera connaître les mutations qui ont eu lieu parmi les peuples européens. Ces migrations, dans leur ordre chronologique, sont les suivantes: celle des *Ombriens* dans le nord de l'Italie, celle des *Rasena* ou *Étrusques* dans le même pays, à laquelle se rattache celle des *Caski* ou aborigènes dans le Latium; celle des *Cimmériens* ou *Kimmériens* des bords de la mer Noire, dans l'occident de l'Europe; celle des *Cimbres*, *Kymres* ou *Belges*, dans le nord de la Gaule et en Bretagne; des *Vasques*, *Ibères* ou *Aquitains*, dans le

midi de la Gaule; des *Gaulois*, en Italie, Germanie, Grèce et Asie-Mineure; des *Cimbres* ou *Kymres* et des *Teutons*, tribu germanique, dans la Gaule, l'Espagne et l'Italie; des *Germanis Scandinaves*, ou de la tribu *séuïque*, conduite par Odin, dans le nord de la Germanie. — Nous n'avons pas classé la migration des *Gaulois* dans l'Espagne, où ils ont été connus sous les noms de *Celtibériens*, *Gallæciens* et *Celtes*, parce que, malgré la mention qu'on en trouve dans l'histoire, aucune donnée comparative ne peut aider à en établir l'époque probable; seulement on ne saurait douter qu'elle ait dû précéder la migration réciproque des Espagnols-Vasques en Gaule. — L'immigration des *Ombriens* en Italie est, sans contredit, la plus ancienne de celles que nous connaissons. Selon Plin, ce sont eux qui ont expulsé les *Sicules* ou *Pélasges* et les *Liburniens* du nord de l'Italie, et il ajoute qu'ils furent expulsés de leur domination par les *Etrusques*, et ceux-ci par les *Gaulois*. La contrée occupée par les *Ombriens*, dans le temps de leur plus grande puissance, et que les géographes grecs appelèrent *Umbrika*, comprenait toute l'Italie septentrionale, depuis les Alpes jusqu'à une ligne qui se dirigerait à peu près d'Ancone à Rome. Hérodote la fait monter au nord jusqu'aux Alpes du Tyrol, et Scylax l'étend au midi vers le mont Gargano. L'invasion des *Étrusques* leur ôta les plaines du Pô et ce qui compose aujourd'hui la Toscane, et les relégua entre le Tibre et la mer Adriatique, dans la province appelée encore aujourd'hui *Ombrie*. — Le peuple que les Romains ont appelé *Etrusques*, et les Grecs *Tyrrhéniens*, portait dans sa propre langue le nom de *Rasena* ou peut-être *Rathena*, le *th* dur des peuples du Nord étant prononcé autrefois comme le *θ* des Grecs. On ne sait d'où les Romains ont pris celui d'*Étrusques* ou *Tusci*. Quant aux Grecs, la dénomination de *Tyrrhéniens*, qu'ils appliquèrent aux *Rasena*, n'est qu'une conséquence de leur ignorance relativement à tous les peuples étran-

gers. Les Pélasges portaient chez les Grecs le nom de Tyrrhéniens, et lorsque les Rasena eurent subjugué ceux qui habitaient entre le Tibre et l'Apennin, les Grecs, à qui cette révolution fut au reste peu connue, n'en continuèrent pas moins à appeler Tyrrhéniens les nouveaux arrivés, et à les confondre avec les autres Pélasges de l'Italie septentrionale. — Les Étrusques, dans le temps de leur plus grande puissance, possédèrent les plaines du Pô, à l'ouest, jusqu'au Tésin et au Taro, qui les séparait des Liguriens, et à l'est jusqu'à l'Adige, qui les séparait des Vénètes, et au Senio, au-delà duquel ils ne repoussèrent pas les Ombriens. Ils s'étendirent également au-delà de l'Apennin, entre la mer qui portait le nom de Tyrrhénienne et le Tibre, jusqu'à son embouchure. Les témoignages réunis de Tite-Live, Pline et Strabon nous font connaître que les Rætiens (c'est ainsi qu'il faut écrire ce nom) et les peuplades qui habitaient le val Camonica et les sources de l'Adda et du Tésin appartenaient à la nation étrusque. Cette indication et la direction de leur invasion, dirigée du nord au sud, servent à démontrer que les Étrusques sont venus des vallées des Alpes, et que le Tyrol, l'ancienne Rætie, est leur patrie. Vers le temps où la chronique héroïque de Rome place l'arrivée d'Enée en Italie, c'est-à-dire peu après l'époque marquée par la destruction de Troie, les Étrusques s'étendaient déjà jusqu'au Tibre; et Mezentius, un de leurs chefs de confédération, fit la guerre aux Latins et à Énée. Il est donc permis d'admettre que cette époque était assez rapprochée de leur invasion et de l'expulsion des Ombriens de la contrée appelée depuis Etrurie. — Nous savons également par l'histoire que les aborigènes, dont le véritable nom était *Caski* (*Servius ad. Æneid*, l. x) avaient d'abord habité aux sources du Velino, vers Rieti, et que, pressés par les Sabelles, ils avaient descendu l'Anio jusqu'au Tibre, pour s'établir dans le pays qui porta le nom de Latium. En remontant, selon la chronologie

mythologique des Latins, jusqu'à Janus, nous trouvons un espace de 150 ans, écoulé entre ce prétendu fondateur de la domination et de la civilisation des Latins et Latinus, qui combattit les Étrusques, déjà arrivés au Tibre. L'arrivée des aborigènes ou Caski sur les bords du Tibre n'aurait-elle pas pour cause l'invasion des Étrusques dans la haute Italie? Les Ombriens, refoulés par leurs vainqueurs, auraient dû s'étendre plus au midi, et lorsque nous aurons vu l'affinité existante entre les Ombriens, les Caski et les Sabelles, cette opinion acquerra peut-être un plus grand degré de probabilité. — Les Cimmériens, ou plutôt les Kimmériens, habitaient originairement la côte septentrionale de la mer Noire, entre le Volga et les monts Carpathes. Hérodote nous apprend que sous le règne de Kyaxare, roi des Mèdes, se croyant menacés d'une invasion par les Scythes (c'est-à-dire par d'autres peuples asiatiques), ils se livrèrent à des querelles intestines, à la suite desquelles ils quittèrent leur pays, que les Scythes occupèrent. Il dit bien, à la vérité, peu après, que les Kimmériens se réfugièrent en Asie et y fondèrent Sinope; mais il convient lui-même que cette version n'est pas la seule, relativement à l'émigration de ce peuple. Plutarque en rapporte une autre, que suivaient quelques historiens. Selon eux, après la querelle ou la sédition dont parle Hérodote, une petite partie seulement des Kimmériens passèrent en Asie, sous la conduite de Lygdamus (nom dénaturé par les Grecs). Le plus grand nombre et les plus belliqueux passèrent aux extrémités de l'Europe, sur les bords de l'Océan. Ils habitèrent une région brumeuse, boisée et obscure, dans des forêts épaisses, au-delà de la forêt Hercynienne, à laquelle elles appartiennent (*in Mario*). Strabon, d'après Possidonius et Diodore de Sicile, rapporte que les Grecs donnaient aux Kimbres le nom de *Kimmériens*, et que c'est aux Kimbres que le Bosphore Kimmérien (ou Kimbrique) doit son nom. Ce que nous venons de dire nous permet donc d'établir comme un fait très proba-

ble que les Kymbres ou les Kymres de la Germanie sont les mêmes que les Kimmériens chassés de leur demeure en Asie. L'invasion en Asie des Scythes qui chassèrent les Kimmériens , paraissant être fixée à l'an 625 avant l'ère chrétienne , c'est à peu près entre cette époque et l'an 600 qu'on pourrait placer la migration des Kymres dans le nord de la Germanie. — Celle de ces mêmes Kymres dans le nord de la Gaule et dans la partie méridionale de la Bretagne , où , ainsi que nous le verrons , ils prirent le nom de Belges , paraît marquée par un événement dont l'histoire nous a conservé le souvenir et même , à peu de chose près , la date. C'est la grande émigration des Gaulois qui , sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse , passèrent en Italie , où ils chassèrent les Etrusques de la vallée du Pô , en Germanie , en Grèce , et jusque dans l'Asie-Mineure. Une émigration aussi considérable ne peut pas avoir été causée par des guerres intestines , puisque nous trouvons la Gaule aussi peuplée avant qu'après. Elle ne l'a pas été non plus par une surabondance de population , parce que cette cause n'agit que successivement et ne produit que des émigrations partielles. Mais l'invasion subite d'un peuple nombreux , qui expulse , sinon toute , au moins une partie de la nation vaincue , pour se faire une place , produit infailliblement et par réaction une émigration considérable. On peut donc admettre que l'invasion des Kymres ou Belges a été la cause réelle de l'émigration des Gaulois ; quant à l'invasion des Belges , nous reviendrons plus tard sur les motifs qui peuvent l'avoir causée. — L'établissement des Vasques dans l'Aquitaine n'est également mentionné nulle part dans l'histoire , quoique le fait se trouve démontré par l'existence , encore de nos jours , de la langue basque dans une partie de ce pays , et par l'observation de César , que les Aquitains parlaient une langue différente de celle des autres Gaulois. Néanmoins , une réflexion pourra servir à lui donner une date probable. Au nombre

des Gaulois qui émigrèrent avec Sigovèse et Bellovèse , ou quelques années plus tard , nous trouvons les Boïens. Le nom de ce peuple ne se rencontre , dans la géographie des Gaules , que dans un très petit canton des landes de Bordeaux , où habitaient les *Boii* ou *Boates* ; car l'établissement d'une tribu de Boïens qui avaient suivi les Helvétiens ne date que du temps de César , qui les plaça dans le Bourbonnais. Cependant les Boïens devaient avoir été une nation nombreuse , puisqu'ils fournirent deux colonies , l'une en Germanie , où elle occupa la Bohême , et l'autre en Italie , qui s'établit à la droite du Pô , dans le Parmesan , le Modénais et le Bolognais. Il est donc assez probable qu'ils habitaient originellement le long de la mer , entre la Garonne et les Pyrénées , et qu'ils en ont été chassés par les Vasques. L'invasion de ces derniers daterait alors également de l'an 600 , à peu près , avant l'ère vulgaire. — L'histoire a conservé la date de la seconde émigration des Cimbres , qui est signalée par leur défaite et celle de leurs confédérés les Teutons. Les Cimbres ou Kymres ont quitté la contrée qu'ils habitaient au nord de la Germanie , un peu plus de cent ans avant l'ère vulgaire. Cette émigration presque totale a dû avoir nécessairement une cause puissante et extraordinaire et nous partageons entièrement l'opinion de Strabon , qui traite de fabuleuses les relations qui lui donnent pour cause une grande inondation. — Ici l'histoire , ou plutôt une tradition non contestée , vient à notre secours. L'arrivée d'Odin et des Ases , avec une colonie nombreuse de Germains , dans le pays appelé Scandinavie , est rapportée vers le 1^{er} siècle avant l'ère vulgaire. C'est aussi l'époque de l'émigration des Kymres. Il n'y a donc pas trop de présomption , il y a même , peut-être , plus qu'un motif de simple probabilité à avancer que ces deux événements ont entre eux une connexion directe , et que l'un a produit l'autre. — Mais la tribu que nous appellerons scandinave ou plutôt suévilque , et qui a suivi Odin , est-

elle la première tribu germanique qui ait paru dans le pays auquel cette nation a donné son nom? Nous ne le croyons pas, et la chose, sous plus d'un rapport, n'est même pas probable. D'abord, nous remarquerons que Pythéas nomme les Tentons comme étant les voisins des peuples qui recueillaient l'ambre, et habitaient par conséquent sur la mer, entre l'Oder et l'Elbe. Un coup d'œil sur les résultats de l'invasion des Germains-Suèves, tels que l'histoire nous les fait connaître, nous fournira de nouvelles preuves. Un peu avant l'expédition de César dans la Gaule, nous voyons les Ubiens, les Usipètes, les Tenetères, refoulés sur le Rhin; Arioviste, à la tête de plusieurs nouvelles peuplades germaniques, chasse les Boïens de la Bohême, et chasse également des pays entre le Mein et le Rhin les Helvétiens, qui l'occupaient, au rapport de Tacite. — Il résulterait donc de ce que nous venons de dire que, parmi les peuples qu'expulsèrent ou subjuguèrent les Suèves d'Odin, il s'en trouvait de Germains. Ce sont sans doute eux qui, du temps de Pythéas, se trouvaient au bord de la mer, à côté des Prussiens, et dont l'arrivée avait refoulé une partie des Cimbres sur la Belgique. — Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que des peuples dont les mutations ou les migrations ont retenti dans l'histoire ancienne; il en est d'autres en Europe que l'histoire, telle qu'elle existe pour nous, n'a pas connus hors de la position qu'ils occupent à peu près de nos jours. S'ils se sont affaiblis, ils occupent encore un coin de la contrée où les plus anciens monuments historiques les ont connus. S'ils se sont agrandis, leur plus ancienne habitation connue se trouve comprise dans l'espace qu'ils occupent aujourd'hui. Nous allons les passer en revue. — A l'orient de l'Europe sont les Slaves. Ce peuple est peut-être d'origine asiatique, mais l'époque à laquelle a pu avoir lieu son émigration est tellement reculée qu'il n'y a dans l'histoire aucun indice qui puisse permettre de lui

assigner une époque. Le pays qu'ils habitent aujourd'hui est celui où les Grecs plaçaient les Sarmates, peuples qu'ils distinguaient des Scythes et des Celtes, sans cependant pouvoir assigner de limites certaines à la contrée qu'ils habitaient, et qui était pour eux un pays presque inconnu. Ils n'ont paru dans l'histoire sous le nom générique de Slaves que bien plus tard, vers le IV^e siècle de l'ère chrétienne: Procope et Jornandès sont les premiers qui en aient fait mention. — L'examen philologique des langues de l'Europe nous démontre que les Polonais sont les mêmes que les *Lygiens* ou *Lugions*, que Tacite place à l'orient des Germains, et qu'il compte parmi les Vandales. Rien n'indique que les Lygiens soient arrivés sur les bords de l'Oder après les Germains: au contraire, il est permis d'admettre que les Germains, chassés de l'Asie, n'ont dépassé les plaines de la Vistule, de même que celles du Danube, que parce qu'ils les ont trouvées occupées par des peuples capables d'en défendre la possession. Il en résulterait que les Lygiens étaient déjà alors dans le pays où les place Tacite. — Au nord-ouest des Slaves étaient les Fennes ou Finnois. Tacite, le premier parmi les anciens géographes qui en fasse mention, fait de ces peuples un portrait qui a quelque ressemblance avec celui des Hottentots. Plongés dans l'ignorance et la misère, vivant dans les bois et ne se nourrissant que de la chasse, leurs mœurs les éloignaient autant de la civilisation que des conquêtes; aussi n'apparaissent-ils dans l'histoire que sous une forme passive. Aucune de leurs nombreuses peuplades ne fut conquérante; toutes, au contraire, subirent le joug de l'étranger, et un grand nombre d'entre elles se sont fondues, soit dans l'empire russe, soit dans les diverses tribus de Tatars, qui leur ont arraché les contrées situées entre le mont Oural ou Riphée et l'Oby. De là est née cette similitude plus ou moins grande qu'on observe entre la langue finnoise et les idiomes des Wotiaks, des Tcheremis-

ses, des Tchouvarthes, des Mordvines, des Permiens, des Sirènes, des Vogules, d'une partie des Ostiaques et des Matehars, Ugres ou Hongrois. Cette similitude a fait croire à quelques historiens que ces derniers sont des Finnois. — Les Finnois occupaient aussi la Scandinavie proprement dite, c'est-à-dire la Norvège, la Suède et la Finlande. Les Germains d'Odin ne les expulsèrent d'abord que de la Norvège, jusque vers le cercle polaire, c'est-à-dire de Thulé, et de la partie de la Suède au sud de Stockholm. C'est ce dernier pays qu'habitaient les *Suiones* ou *Suones* de Tacite. Au-delà étaient les *Sithones*, peuple finnois, qui portaient dans cette langue le nom de *Quænes*. Celui de *Sithones* lui vient probablement de *Sigtuna* près d'Upsal, où était un temple célèbre qui fut détruit au *x^e* siècle par Olaüs, roi de Suède. Ce fut plus tard que les *Quænes*, poussés par les Suédois, se réfugièrent de l'autre côté du golfe de Bothnie, où un souvenir de leur nom se retrouve dans celui de *Cajanie*. Au temps de Tacite, les Germains-Suèves occupaient déjà le midi de la Suède; et la ressemblance du nom des *Quænes* avec le mot *cuena*, qui dans l'ancien germanique, signifie *femme*, a fait naître un équivoque assez singulier. Tacite raconte sérieusement que les *Sithones*, dégénérant non seulement de la liberté, mais même de la servitude, vivaient sous la domination d'une femme. Et vers la fin du *x^e* siècle de notre ère, le chanoine Adam de Brème écrit aussi sérieusement qu'au nord des Goths ou Suédois était une contrée habitée par des Amazones. Celui à qui nous devons la connaissance du pays originairement habité par les *Quænes* et l'explication de ce logographe est Other, Norvégien du *ix^e* siècle, qui passa en Angleterre au service d'Alfred-le-Grand, où il écrivit une relation de ses voyages ou *Périples*, qu'on trouve à la fin de l'histoire d'Alfred par Speelman. Il dit que les *Quænes*, qui infestaient la Norvège par leurs incursions, habitaient au nord de la Suède

[*And to emnes thaem land (Svealand) northveardum Euenaland*]. — Entre les Slaves, les Finnois et les Germains, habitaient des peuples que Tacite nous a fait connaître le premier sous le nom d'*Æsthiens*, qu'ils portaient encore sous le règne de Théodoric, roi des Goths d'Italie, auquel ils envoyèrent une ambassade. C'était chez eux que se recueillait l'ambre jaune ou succin. Le nom d'*Æsthiens* appartient à l'ancien germanique et leur avait été donné par les Germains, à l'orient desquels ils se trouvaient : *Æstmland*, pays oriental. A la même place, la géographie philologique connaît un peuple qu'on pourrait appeler *aborigène*, dans le sens que nous avons donné plus haut à ce nom. Ce sont les Lettes, qui comprenaient la Prusse, la Curlande, la Samogitie et la Lithuanie. Pressés et envahis de trois côtés par les Allemands, les Polonais et les Russes, ils ont perdu toute nationalité, mais ils habitent encore le pays de leurs ancêtres. — Nous avons fait mention de l'établissement des Ombriens, des Etrusques et des Gaulois en Italie. Mais il y avait encore dans le pays qui porte aujourd'hui ce nom d'autres peuples qui n'ont pas pris part à ces invasions, si ce n'est passivement, et dont l'existence lui est antérieure. Ce sont les Lignriens, les Illyriens, les Liburnes, les Vénètes, les Osques les Sabelles, et les Pélasges. — Les Liguriens habitaient les côtes de la Gaule, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, et celles de l'Italie jusqu'à la *Magra*, qui les séparait des Tyrrhéniens-Pélasges. Au pied des Alpes, du côté de l'Italie, ils s'étendaient vers les sources du *Pô*, dans les contrées qui forment aujourd'hui le Piémont et le Plaisantin. Les Gaulois qui entrèrent en Italie avec Bellovèse traversèrent leur pays, mais ne les en expulsèrent pas, car nous voyons encore, au temps de la deuxième guerre punique, des peuples liguriens sur les bords du *Pô*, vers Plaisance et à la rive gauche du *Tésin*. L'origine des Liguriens était inconnue aux anciens, qui cependant les distinguaient des Ibé-

riens et des Celtes. Ils n'étaient, en effet, pas Ibériens, il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Mais plusieurs circonstances de leur histoire semblent démontrer qu'ils appartenaient à la nation gauloise. Leur nom même, *Ligur*, est gaulois. — Les Liburnes habitaient au nord de la mer Adriatique, d'un côté jusqu'aux bouches du Pô, et de l'autre jusqu'aux frontières de la Dalmatie, dans le castrum appelé Morlachie et une partie de la Croatie. Leur nom ne se trouve, dans la géographie ancienne, que dans cette seconde moitié des pays qu'ils occupaient. Elle place les Vénètes sur le rivage italique, mais ces derniers étaient plus que probablement eux-mêmes des Liburnes. C'est ce qu'indique assez clairement Virgile (*Énéide*, l. 1, v. 243), en faisant arriver Antenor, le prétendu fondateur de Padoue, du pays des Liburnes. Ces derniers avaient autrefois occupé le Picenum (Mareb d'Aucône), d'où ils furent chassés, au rapport de Pline, par les Ombriciens. L'origine des Liburnes est aussi incertaine que celle des Liguriens, et nous ne pouvons à cet égard avancer que des conjectures plus ou moins probables. L'opinion la plus fondée nous paraît être celle que Niebuhr exprime dans son Histoire romaine, que les Liburnes et les Vénètes étaient des peuples pélasgiques. — Quant aux Illyriens, ils ne paraissent dans l'histoire d'Italie que parce que Hérodote donne le nom d'Illyriens aux Vénètes, et que Strabon appelle également Illyriens ou Liburnes les *Breunes* et les *Génaunes*, peuples des Alpes Rétiques. — Plusieurs autres écrivains ont de même confondu les Illyriens et les Liburnes. Cette confusion ne nous paraît avoir pour cause que l'affinité de ces deux nations, qui l'une et l'autre étaient pélasgiques. — Les peuples qui habitaient le centre de l'Italie sont appelés par les anciens écrivains Sabelles, aborigènes, Osques, Ausoniens, Volsques, etc. Ce sont eux qui ont subjugué ou expulsé les peuples des côtes. On a beaucoup écrit et controversé sur l'origine et les

relations réciproques de ces peuples. Nous ne parlerons pas de la prétention des Grecs, de tout rattacher à leur pays, et de vouloir faire venir de l'Hellade des peuples dont les mœurs, le caractère et même la langue n'avaient rien de commun avec les Hellènes. Mais ce sont les récits ou plutôt les fables des Grecs qui ont jeté sur les origines italiques l'incertitude qu'on trouve encore dans leur histoire. Il y avait sans doute trop peu de matériaux dans Pline, Varron, les fragments de Caton qui nous restent, Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, pour la rétablir d'une manière certaine; mais ces matériaux, joints aux indications qui se trouvent répandues dans les ouvrages d'un grand nombre d'autres écrivains grecs et latins, auraient pu dès long-temps amener une classification de ces peuples, au moyen de laquelle on aurait répandu quelques lumières sur leur origine et sur leur filiation. Il appartenait à cette judicieuse critique historique qui paraît être devenue le caractère distinctif de notre siècle, d'entreprendre ce travail, qui certes n'est pas sans intérêt. Des savants allemands, au nombre desquels nous placerons le philologue Adelung, s'en étaient déjà occupés, mais l'historien philosophique et éclairé des Romains, M. Niebuhr, est le premier qui, par des recherches dont la sagacité égale au moins l'érudition, soit parvenu à débrouiller ce chaos, et à nous donner une idée mieux raisonnée des anciennes populations italiques. Les travaux de ce savant nous serviront de guide, sauf peut-être quelques différences dans les résultats probables qu'autorise une étude philologique plus étendue. Les anciens peuples du centre de l'Italie se divisent en deux grandes classes : la première est celle des Osques, dont le nom, répété sous les différentes formes grammaticales, se retrouve dans les Ausones, les Aurunces, les Apuliens, les Volsques et les Éques. A cette classe appartiennent les Kaski ou Casei, autrement appelés aborigènes. Les Osques ou Opici habitaient originairement le pay

qui fut appelé Samnium, c'est-à-dire les montagnes de l'Abruzzi jusque vers Bénévent et un peu au-delà. Ce n'est que plus tard et poussés par les Sabelles qu'ils descendirent le long des côtes, où leurs différentes peuplades s'établirent. Les Kaski, que l'histoire indique plus particulièrement comme ayant habité vers les sources du Nar et du Velinus, aux environs de Reate (Rieti), franchirent les montagnes, descendirent l'Arno, et se rendirent maîtres du pays situé à la gauche du Tibre jusqu'à la mer, et qui prit le nom de Latium : ce sont les aborigènes. D'autres peuplades osques, connues sous le nom de Volsques, Éques, Ausones ou Aurunces, occupèrent le restant de la côte, jusqu'au-delà du golfe de Naples, ou s'étendirent vers la mer Adriatique, et s'établirent dans les plaines qui sont au pied du mont Gargano, où on les appela Apuliens. (V. APULIEN.)

— La seconde classe ou famille des peuples de l'intérieur de l'Italie est celle des Sabelles, qui comprenait les Sabins, les Samnites et leurs différentes colonies. Les Sabelles, avant de s'étendre en Italie, habitaient dans les hautes montagnes de l'Abruzzi, vers Aquila et les sources du Fucinus et de l'Aternus ou Pescara : ils étaient ainsi limitrophes des Ombriens, et interposés entre ceux-ci et les Osques. Les Sabelles ou *Savinitae*, ainsi qu'ils s'appelaient sur leurs monnaies, chassèrent les Kaski des vallées du Velinus et du Nar, et les suivirent jusqu'à l'Anio, à la droite duquel ils s'établirent sous le nom de Sabins. De l'autre côté, ils descendirent des montagnes de l'Abruzzi vers les sources du Liris et du Vulturne, et s'étendirent jusqu'à Capoue et Bénévent, sous le nom de Samnites. Les Osques, comprimés entre le Tibre et le Vulturne, résistèrent et conservèrent leur nationalité sous le nom de Latins, de Volsques et d'Éques; ceux qui habitaient la Campanie et l'intérieur du royaume de Naples, jusque vers l'Adriatique et la Calabre furent subjugués, et très probablement incorporés à leurs vainqueurs. — Les plus anciens peuples de l'Italie

étaient sans contredit les Pélasges, dont l'arrivée en Italie est bien au-delà des plus anciennes époques historiques connues. Les plus anciens monuments de l'histoire n'en font mention que dans leur décadence. Un examen approfondi de ce qu'on lit dans les auteurs anciens à leur égard, et surtout une analyse critique attentive de toutes les versions dont ils ont été l'objet, paraissent avoir démontré que les Pélasges, dans le temps de leur puissance, ont habité toutes les côtes des deux mers qui baignent l'Italie, celles de la mer Egée et de l'Asie-Mineure; que dans l'intérieur des terres ils occupaient la Toscane, l'Ombrie, les plaines du Pô, et les deux révers des Alpes jusqu'au Danube; comme Prœoniens et Pannoniens, le midi du Danube. Bien des motifs se réunissent pour faire croire que Dardanus, que les anciennes chroniques font venir de l'Arcadie pélasgique, ou de l'île de Samothrace, également pélasgique, ou enfin de Corythus ou Croton, ville des Pélasges - Tyrrhéniens d'Italie, était lui-même Pélasge. La ville de Troie, fondée par Dardanus et son beau-père Tencer, doit donc être considérée comme une ville pélasgique, et sa prise comme un type de la lutte entre les Pélasges et les Hellènes. Si l'origine teucrique des Prœoniens est réellement prouvée, ainsi que paraît l'indiquer Hérodote, les Thraces eux-mêmes appartiendraient à la nation pélasgique. — En Italie, les Pélasges portaient plusieurs noms, ou plutôt ils étaient divisés en plusieurs peuplades ou tribus; car chacun des différents noms qu'ils portaient était appliqué à une contrée distincte. Ainsi les *Vénètes* et les *Liburnes* habitaient dans la partie supérieure des côtes de la mer Adriatique; les noms de *Peucétiens*, *OEnotriens*, *Morgètes*, étaient donnés de préférence aux peuples qui habitaient les côtes depuis le mont Garganus, dans toute l'Italie méridionale jusqu'au Sila; celui de *Sikeles* ou *Sicules* aux Pélasges de la Campanie et du Latium; enfin, celui de *Tyrrhéniens* aux Pélasges du pays appelé Etrurie par les Romains,

et auquel les Grecs donnèrent le nom de Tyrrhénie ; c'est ce dernier nom que portaient d'autres peuplades pélasgiques à Athènes, à Lemnos, à Samothrace, et jusque sur les côtes de l'Asie, qui a jeté sur l'existence et les vicissitudes de ce peuple une aussi grande incertitude. La vérité est que le nom de Thyrréniens paraît avoir été l'appellation générique de toutes les peuplades pélasgiques, et le plus ancien nom de ce peuple. En Italie, les Ombriens, peuple gaulois, selon le témoignage de Servius, leur arrachèrent la possession de la plaine du Pô et des contrées qui ont plus tard porté le nom d'Etrurie et d'Ombrie. L'invasion des Etrusques amena un nouveau mouvement des peuples d'Italie, dont le résultat fut un nouveau désastre pour les Pélasges. Les Osques et les Kaski ou aborigènes, poussés par les Sabelles, que refoulaient eux-mêmes les Ombriens, expulsèrent les Sicules de toute la côte entre le Tibre et le Silarus, et les Oënotriens de la Daunie ; Les Sabelles et les Ombriens leur enlevèrent les côtes de l'Adriatique. Tout ce qui ne se soumit pas au vainqueur fut forcé de fuir en Sicile ou en Grèce. Le nom des Pélasges, des Oënotriens, des Tyrrhéniens, disparut en Italie. La nation expulsée de toutes ses possessions ne tarda pas à se fondre dans celle des Hellènes, avec laquelle elle avait une affinité incontestable. Les plus heureux entre les Pélasges furent ceux de l'Épire, qui conservèrent une nationalité, et ceux parmi lesquels fut fondé le royaume de Macédoine, qui, à son tour, domina les Hellènes. — Pour achever la nomenclature des anciens peuples de l'Europe, il nous reste à parler des Thraces. Ces peuples habitaient au nord de la Grèce proprement dite, dans la vallée du Danube, et s'étendaient dans l'Asie-Mineure, au sud de la mer Noire ; ces derniers étaient, selon les historiens grecs, des colonies des Thraces européens, et Strabon nomme les peuplades qui avaient fourni chacune de ces colonies. Que les Thraces fissent un peuple différent des Grecs, et qui resta long-temps dans un état demi-sauvage,

surtout dans les vallons escarpés de l'Hémus et du Rhodope, c'est ce dont on ne saurait douter ; mais la même certitude est loin d'exister au sujet de leur origine, de leur filiation et de leur étendue comme nation distincte. Les anciens écrivains mêlent ensemble les Thraces, les Illyriens et les Pélasges, et attribuent souvent la même peuplade tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces nations. L'opinion qui réunit le plus de probabilité, à notre avis, est celle de Niebuhr, qui croit que les Thraces appartiennent à la grande nation des Pélasges. En effet, pour ne choisir que deux exemples assez convainquants, les Troyens et les insulaires de Samothrace sont classés par plusieurs auteurs parmi les Thraces, et l'on sait que c'étaient des Pélasges. — Quelques expressions d'Hérodote et de Strabon ont engagé Adelung (Mithridate) à compter les Gètes, et par conséquent les Daces, au nombre des peuples thraces ; il en dit autant des Kimmériens. Sans entrer à ce sujet dans des détails que nous réservons pour les articles qui traiteront des Kymres, des Goths et des Daces, nous nous contenterons de remarquer que les motifs sur lesquels Adelung se fonde ne nous paraissent nullement concluants. On sait en général ce que valent les dénominations géographiques des Grecs, sous le rapport de la nationalité des peuples qui leur étaient étrangers. Si Hérodote, qui ne connaissait les Thraces et les Gètes que comme des peuples hyperboréens, a dit, et si Strabon a répété, que les Gètes étaient des Thraces, bien des témoignages, d'autant plus valables qu'ils sont émanés de contemporains du temps où les Gètes étaient limitrophes de l'empire romain, dont ils avaient été sujets, indiquent le contraire. — Nous avons passé en revue les différents peuples que renfermait la Celtique des Grecs, et nous avons indiqué à peu près les contrées de l'Europe où ils habitaient, soit comme aborigènes, dans le sens qu'on peut raisonnablement attacher à ce mot, soit par l'effet de leurs différentes migrations, que l'histoire nous a fait connaître avec plus

ou moins de certitude. Ce qui nous reste à faire est de déterminer s'il existe entre ces nations diverses assez d'analogie pour qu'on puisse les considérer comme n'étant que des fractions d'un même peuple, et ayant par conséquent une origine commune, ou si elles sont distinguées par des différences assez prononcées pour qu'on doive les regarder comme des peuples distincts l'un de l'autre, et dont on ne saurait admettre la communauté d'origine. — La philologie seule peut nous guider avec certitude dans cette recherche, qui, avec son secours, n'est peut-être pas aussi difficile qu'on pourrait le supposer. Elle nous enseigne que la simple comparaison de quelques mots isolés ou de quelques désinences appartenant au langage de deux ou de plusieurs peuples ne saurait suffire à établir leur affinité ou leur différence, puisque d'un côté la similitude peut être l'œuvre du hasard seul, et que de l'autre les mots pris isolément peuvent avoir été empruntés à d'autres langues, et avoir ainsi changé leur désinence. C'est donc dans le système grammatical des langues que la philologie doit chercher les signes les plus certains auxquels elle peut reconnaître leur différence ou leur affinité; et il ne peut lui être permis de se servir des mots isolés que l'histoire et la géographie lui livrent que lorsqu'elle les reçoit avec leur signification dans la langue à laquelle ils appartiennent. Ces signes sont : 1° les caractères ou plutôt les sons que les langues emploient pour la formation des mots ; 2° le système des modifications qu'elles font subir aux mots dans leurs différentes acceptions ou relations ; 3° la nature des auxiliaires qu'elles emploient pour exprimer les idées avec précision ; 4° l'ordre dans lequel se placent les idées simples pour en former une complexe. En suivant la division grammaticale généralement adoptée il convient donc d'examiner, 1° la valeur ou le son des caractères qui forment l'alphabet de chaque langue ; 2° les noms et les déclinaisons ; 3° les verbes et leurs conjugaisons ; 4° les auxiliaires du discours, tels que les ad-

verbes et les prépositions ; 5° la syntaxe, lorsque cela se peut. Mais sous ce rapport, la plupart des langues antiques offrent des difficultés qu'on peut regarder comme insurmontables. La syntaxe ne peut commencer à avoir des règles certaines que lorsque la langue est écrite. Si donc une langue n'a commencé à être écrite, au moins pour le plus grand nombre et pour les usages communs, que sous l'influence d'une domination et d'une langue étrangères, il est plus que probable que la syntaxe de la langue parlée a subi de grands changements, qui ne permettent plus d'en reconnaître avec quelque certitude les règles primitives. Ce cas est particulièrement celui où se sont trouvées les nations soumises à la domination des Romains, et qui en ont adopté l'alphabet. — Les langues que nous avons à examiner dans cet article, quoique la celtique, telle que l'entendaient les Grecs, et surtout Ephore, comprennent toute l'Europe, ne sont cependant que celles de l'Europe occidentale. Déjà les Grecs, lorsqu'ils avaient pu apercevoir la différence caractéristique qui existe entre les Européens occidentaux et les orientaux, avaient baptisé ces derniers du nom de Celto-Scythes, les considérant comme un mélange de deux grands peuples qui, selon eux, remplissaient les deux continents. Plus tard, on reconnut les Slaves ou Slovènes dans cette Celto-Scythie, où déjà avaient été logés les Sarmates. La Celtique des géographes grecs, plus modernes, ne comprit plus que les peuples habitant la Germanie, la Gaule, les îles Britanniques et l'Espagne : c'est ainsi qu'on les trouve en effet désignés depuis Strabon. Quant aux Lettes ou Lettoniens et aux Finnois, il n'en pouvait pas être question : c'étaient des peuples inconnus. Seulement, les Lettes prussiens, connus par le commerce de l'ambre, furent mentionnés sous le nom d'Æstiens, mais on ne sut si l'on en devait faire des Sarmates ou des Germains, c'est-à-dire des Celtes. Lorsqu'à la renaissance des lettres on reprit l'étude de la géographie ancienne, cette nouvelle

classification resta en usage, et on ne s'occupait plus que de rechercher quelle avait été la langue commune des peuples de l'Europe occidentale; car, puisqu'ils étaient tous Celtes, ils devaient avoir tous parlé la même langue, qu'on consentit cependant à diviser en plusieurs dialectes. Le français et l'espagnol sont évidemment dérivés du latin, de même que l'anglais du germanique. Mais le germanique était une mère langue : dans les montagnes du pays de Galles et dans celles de l'Ecosse, dans les Pyrénées, se parlaient d'anciens langages qui s'y étaient conservés depuis un temps immémorial. Des mots appartenants à ces divers idiomes se retrouvent dans le français, l'anglais, l'espagnol, et même dans l'italien. Que pouvait-on, dans le système qu'on avait adopté, faire de mieux que de réunir ces idiomes dans une seule langue appelée celtique, dont ils formaient quatre dialectes? C'est sur cette base que fut composé le dictionnaire celtique, qui se trouve (t. II et III) dans l'ouvrage du théologien Bullet. On y voit réunis, sous le nom de celtiques, une foule de mots des langues germanique, galique, kymrique et basque. De la même manière, on pourrait réunir quelques milliers de mots ehinois, mandchous, tatars, mongols, etc., dans une même compilation, à laquelle on donnerait le nom de *Dictionnaire scythique*. Cette idée hétéroclite passa cependant à la faveur des préjugés religieux et sous la bannière de Gomer et d'Aschkenaz. Au lieu d'éveiller une critique raisonnée, et de faire naître des recherches mieux approfondies, les hypothèses de Bullet n'excitèrent que des discussions d'amour-propre. On admit la langue celtique telle qu'il l'avait inventée, avec ses quatre dialectes, et l'on ne se disputa plus que sur la priorité entre eux. Selon l'Espagnol Larramendi, le véritable celtique est le vasque; selon le Français Pezron, l'Anglais Baxter et l'Ecoisais Maepherson, c'est successivement le breton armoricain, le kymre du pays de Galles ou le galique de l'Ecosse. Becan l'a

trouvé dans le hollandais, Rudbeck dans le suédois. Tous se sont contentés de comparer des mots pris isolément, sans égard à leurs flexions, sans considération des règles qui président à leurs combinaisons; et nous venons de voir que cette méthode, ou plutôt cette absence de méthode, ne pouvait les conduire à rien. — Guidé par les considérations dont nous avons fait précéder cette dernière partie de notre travail, nous allons examiner grammaticalement, plus encore que lexicographiquement, les prétendus idiomes d'une seule langue, qui serait la celtique, et nous livrerons au jugement de nos lecteurs les conséquences qu'on peut tirer de notre travail. Ces idiomes sont, ainsi que nous l'avons vu, au nombre de quatre : le galique, le kymre ou kymrique, le vasque et le germanique. Le premier est parlé dans le nord de l'Ecosse et dans l'Irlande; le second dans le pays de Galles, le Cornouailles et la Bretagne armoricaine; le troisième dans la Biscaye et les Pyrénées; le quatrième dans l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, la Norvège, l'Islande et l'Angleterre. Les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent pas de donner à l'analyse qui va suivre tous les développements que nous aurions désiré; nous tâcherons cependant d'y réunir tous les matériaux qui pourront, en justifiant nos assertions, asseoir l'opinion de nos lecteurs. Ce que nous allons exposer est extrait d'un ouvrage dont nous nous occupons depuis quelques années sur l'histoire, la géographie ancienne et les origines des peuples de l'Europe.

Comparaison grammaticale.

Caractères. 1° Le nombre des caractères exprimant des sons divers n'est pas le même : le galique en a 41, le kymre 37, le vasque 26, le germanique 30 dans l'origine et 34 dans les temps postérieurs; 2° les sons vocaux sont au nombre de 16 dans le galique, 13 dans le kymre, 7 dans le vasque, et 10 dans le germanique. Leur valeur n'est pas la même dans chacune

de ces langues, où ils se prononcent d'une manière différente, en sorte que ee qui est une voyelle simple dans une devient une diphthongue dans les autres. 3° Les consonnes de même figure n'ont également pas toutes la même valeur dans les quatre langues. Ce que nous venons d'exposer suffit pour démontrer la différence radicale qui existe entre les quatre langues que nous comparons, sous le rapport des caractères ou plutôt des sons dont elles se servent pour composer les mots. La similitude des caractères écrits qu'elles emploient disparaît dès que la voix doit exprimer ce que l'œil a vu. Chaque individu gaulois, kymre, vasque, germain, peut bien lire les mots tracés dans une langue qui n'est pas la sienne, si on appelle lire la faculté d'épeler, en donnant à chaque lettre la valeur ou le son auquel il est accoutumé ; mais il ne se fera pas comprendre de celui dans la langue duquel il croit lire, et qui, à la vue des mêmes lettres, est habitué à d'autres sons. — *Noms et leurs déclinaisons.* 1° Il existe des différences essentielles dans le nombre, l'emploi et la déclinaison ou flexion des articles — 2° La déclinaison des noms présente des différences non moins sensibles, en ce que dans les uns l'article est nécessaire, dans d'autres il est facultatif ou même n'existe pas. La même variété existe dans les pronoms et les adjectifs. — *Verbes et leurs conjugaisons.* La classification générale des verbes en actifs et passifs, selon qu'ils se rapportent au sujet qui agit ou à celui qui reçoit l'action, et leurs subdivisions en personnels, impersonnels ou neutres, directs ou réciproques, sont, relativement aux langues dont nous nous occupons, l'œuvre d'un temps assez rapproché de nous. Cette théorie n'a pu naître qu'à une époque où la civilisation était assez avancée pour qu'on s'occupât de la fixation des règles grammaticales des langues ; et cette époque a dû être postérieure, dans notre Europe occidentale, à celle de l'établissement du christianisme, première cause du rapprochement des peuples à demi sauvages de ceux

qui étaient civilisés. De là naît la similitude presque complète qu'on observe entre les grammaires de tant de peuples européens et celle de la langue latine. Nous ne nous en occuperons donc pas, et nous choisirons des points de comparaison qui répondent mieux au but que nous nous proposons. 1° Les pronoms *je, tu, il, etc.*, sont également en usage dans le galique, le kymre et le germanique, mais l'emploi en est différent dans chacune de ces langues ; 2° les nombres ne sont dans ces quatre langues qu'au nombre de deux, le singulier et le pluriel ; 3° les temps : le galique n'a que le présent, le passé et le futur ; le kymre a pour l'indicatif six temps ; le vasque a également six temps, mais au lieu du parfait indéfini il a un second futur ; le germanique n'a que cinq temps ; 4° les modes : le galique en a six, qui tous se forment par flexion ou finale ou initiale, seulement les quatre derniers emploient devant le verbe la préposition caractéristique qui signifie *à, pour, afin de* ; le kymre n'a que quatre modes, qui se forment par flexion finale ; dans le vasque, la grande complication des conjugaisons a fait adopter aux grammairiens qui s'en sont occupés un grand nombre de modes, dont le nombre s'élève jusqu'à onze, et dont la dénomination est plus ou moins arbitraire ; le germanique a six modes, dont trois se forment directement du verbe ; 5° les auxiliaires : le galique a cinq verbes auxiliaires, qui ne sont que des formes diverses du verbe *être*, mais leur usage y est bien différent de ce qu'il est dans les autres langues ; le kymre n'a que les auxiliaires *être* et *avoir*, dont le dernier sert à la conjugaison du parfait indéfini et du plus-que-parfait ; le vasque n'a également que les auxiliaires *être* et *avoir*, dont le premier appartient aux formes passives et le second aux formes actives ; le germanique a pour la conjugaison du parfait et du plusqueparfait l'auxiliaire *avoir*, pour le futur l'auxiliaire *devenir*, pour la formation de l'optatif, du subjonctif et du potentiel, *vouloir, devoir, être disposé, pouvoir* et *falloir* ; pour la formation du

passif, *être*; 6° l'infinitif : dans le galique et dans le kymre, l'infinitif est simple et impersonnel, indiquant purement l'action faite ou reçue ; dans le vasque, il en est autrement : le sujet régissant l'action au lieu d'être régi par elle, l'infinitif n'est qu'une modification impersonnelle du participe ; dans le germanique, il y a, à proprement parler, trois infinitifs : le primitif, qui indique l'action ; le dérivatif, qui en indique la tendance ou la destination, et le gérondif, qui en indique la convenance ou la nécessité ; 7° les participes : dans le galique, le participe, qui reste indéclinable, a trois temps, qui sont distingués par des prépositions ; dans le kymre, il y a deux participes présents, il n'y a qu'un participe passé et point de futur ; dans le vasque, le nombre des participes peut être considéré comme indéfini par la facilité qui existe dans cette langue de changer chaque personne de chaque temps, mode ou conjugaison, en un participe ; le germanique a les trois participes, passé, présent et futur, qui tons se rapportent au sujet ; 8° *verbes passifs* : dans le galique, les verbes passifs se conjuguent par des flexions finales et initiales, sans intervention d'un auxiliaire, excepté à l'infinitif ; dans le kymre, ils se conjuguent par l'intervention de l'auxiliaire *être* ; dans le vasque, le passif se forme également par l'auxiliaire *être*, mais d'une manière qui n'a rien de commun avec les autres langues ; dans le germanique, le passif se forme par l'adjonction des auxiliaires *être* et *devenir*, dont le second remplace, dans les prétérits surtout, l'auxiliaire *avoir*, qui disparaît tout-à-fait du passif ; 9° *système général des conjugaisons* : dans le galique, le thème, ou la racine du verbe, est la seconde personne du singulier de l'impératif ; c'est autour de cette racine que se placent les flexions initiales et finales, qui forment le présent des différents modes ; dans le kymre, le thème ou la racine du verbe est l'infinitif ; les flexions de cette racine sont toutes finales, sans exception, mais le système de conjugaison, dans cette langue, est tout-

à-fait différent de ce qu'il est dans les autres. Il n'y a qu'une seule règle de conjugaison pour la formation des modes et des temps ; mais chaque verbe se conjugue de quatre manières différentes, selon les différentes positions ou les différents régimes. Dans le vasque, le thème ou la racine du verbe est son substantif, dont la première syllabe sert à la composition de l'infinitif et des participes. Dans le germanique, la racine ou le thème du verbe n'est pas le même dans les différents dialectes. Dans le suévoïque ou scandinave, et dans le francique ou allemandique, c'est l'infinitif. Dans le mœsogothique, où les flexions sont plus marquées, et qui, n'ayant qu'un seul prétérit, n'admet point l'auxiliaire, même pour le futur, cette racine nous paraît être le substantif. — *Adverbes et prépositions*. Dans le galique, la formation des adverbes a lieu par deux prépositions, l'une pour les substantifs et l'autre pour les adjectifs. Dans le kymre elle a également lieu par des prépositions, mais elles se placent indifféremment devant les substantifs ou les adjectifs. Dans le vasque, les adjectifs, comme toutes les modifications de noms, s'indiquent par des postpositions ou inflexions. Dans le germanique, les adverbes dérivés des verbes se forment par une flexion de l'infinitif, et ceux dérivés des noms par une terminaison fixe. Dans la langue galique, les prépositions forment un système absolument différent de celui des langues modernes. Elles sont ou antérieures ou postérieures, séparables ou non. Outre ces prépositions, le galique a encore un certain nombre de particules modificatives, qu'on divise en quatre classes : les dérivatives, les assimilatives, les augmentatives et les diminutives. Dans le kymre et dans le germanique, les prépositions sont également de deux classes, séparables ou conjointes, mais le système de leur formation est beaucoup moins étendu que dans le galique. Dans le vasque, il y a aussi des prépositions conjointes et disjointes ; mais il y a en outre un grand nombre de particules

modificatives qui ajoutent beaucoup à la richesse de la langue. — La comparaison grammaticale que nous venons d'établir suffit pour démontrer jusqu'à l'évidence que le galique, le kymre, le vasque et le germanique, loin d'être des idiomes d'une même langue, qu'on appellerait celtique, sont des langues distinctes, et auxquelles on ne saurait assigner une origine commune. Elles diffèrent réellement par les sons qu'elles emploient pour former les mots, par le système des flexions qui représentent les modifications des noms et des verbes, par la classification des noms et des verbes, par l'espèce et l'emploi des auxiliaires du discours. Si les limites imposées au présent ouvrage ne s'y opposaient pas, nous présenterions à nos lecteurs un vocabulaire des mots qu'on peut appeler radicaux, parce qu'ils appartiennent à des choses et des idées de première nécessité, dont l'expression se trouve dans la langue des peuples dont la civilisation est le moins avancée. La comparaison lexicographique qui en résulterait fournirait une nouvelle preuve de la différence essentielle qui existe entre les langues que nous examinons. On n'y voit aucun signe d'une idée systématique commune, dont l'unité n'aurait pu manquer de présenter quelques traces que l'analyse aurait reconnues et saisies. Au contraire, il est facile de se convaincre qu'un autre ordre d'idées a présidé à la formation de chacune. — Ces quatre langues étant les seules parmi celles qui sont encore parlées dans l'Europe occidentale qu'on puisse appeler antiques, ce qui nous reste encore à faire pour compléter nos recherches est de chercher à déterminer quels étaient les peuples anciens qui les parlaient, et par conséquent l'étendue et les limites géographiques du domaine de chacune d'elles. César nous apprend que la Bretagne était habitée par deux peuples, qu'il dit lui-même différer par le langage, les Belges et les Gaulois proprement dits. Les premiers habitaient la partie méridionale de l'île, en face des côtes de la Gaule; les autres la partie septentrio-

nale et sans doute l'Irlande, où ils ont été connus sous les noms de Calédoniens, Pietes, Méates et Scotas. Les Bretons, expulsés par les Saxons et les Normands, étaient donc des Belges, et, en effet, les peuplades qui se réfugièrent dans les montagnes des pays de Galles et des Cornouailles, parlent encore une langue qui n'est pas celle des Ecosais et des Irlandais, successeurs des Calédoniens et des Scotas. Ces peuples se donnent eux-mêmes le nom de Kymria (*Kymraeg*), et leur langue est le kymre. Cette langue kymre était donc aussi celle des Belges du continent de la Gaule. Mais kimbri n'est que la prononciation adoucie du mot kymrie, et de même kymmeri n'est qu'une forme plus adoucie de kimbri et le même nom au fond. Il en résulterait que la langue des Gallois ou Kymres actuels a dû être celle des Cimbres et des Cimmériens. Il ne nous reste de la langue de ce dernier peuple que quelques noms géographiques, dont heureusement la signification nous a été conservée par les auteurs qui les rapportent. Ces mots se trouvent avec la même signification dans la langue kymre à laquelle ils appartiennent. Nous y ajouterons que selon Strabon, Homère indique, quoique d'une manière détournée, l'analogie qu'il y avait entre le nom des Cimmériens et le pays humide et nébuleux qu'ils habitaient. En kymre, *kymmyl* signifie vapeur, brouillard, obscurité; l'adjectif en est *kymmylog* ou *kymmyrog*; *kymrou* serait le nom qu'on pourrait donner à une contrée nébuleuse et humide, et *kymroeg* celui de ses habitants. — Il n'est presque plus nécessaire aujourd'hui de s'étendre à démontrer que les Germains sont une nation asiatique. Les travaux de plusieurs savants archéologues et philologues l'ont démontré jusqu'à l'évidence. Il ne reste plus à examiner que l'étendue des contrées qu'ils ont occupées et où ils ont porté leur langue. Nous voyons par les fragments qui nous restent de Pythéas et par l'Argonautique d'Orphée, que dans le siècle d'Alexandre-le-Grand, et peut-

être avant, des peuplades germaniques habitaient sur le rivage de la mer du Nord, vers l'embouchure de l'Oder et près des *Æstiens*, de qui ils achetaient l'ambre. Ils sont nommés *Teutons* par le premier auteur, et *Hermions* dans l'*Argonautique*; mais ces deux noms appartiennent à la langue germanique. *Tiod*, *teud*, *teuth*, signifie nation, peuple. Quant à *Hermions*, d'où les Latins ont fait *German*, c'est sans contredit le uom épithétique de *her-mann*, homme de guerre. Vers le temps de César, nous voyons apparaître les *Suèves*, dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître les *Germani-Scandinaves* d'*Odin*, au comble de leur puissance, établis au centre du pays qui prit le nom de *Germanic*, et repoussant une foule de peuples vers les bords du Rhin. — Aujourd'hui, la langue germanique embrasse une grande partie du nord de l'Europe par ses différents dialectes, qui sont, outre ceux de l'Allemagne, le suisse, le hollandais, le danois, le suédois et l'anglais. — La langue vasque ne se parle plus que dans la Biscaye, en Espagne et en France dans les cantons qui sont au pied des Pyrénées. Dans le restant de l'Espagne, elle a été remplacée par la langue espagnole, fille du latin, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre. Mais cette langue contient elle-même un assez grand nombre de mots vasques plus ou moins altérés, mais tous reconnaissables. Il suffit de parcourir le Dictionnaire de *Larramendi* pour les retrouver. Si cette circonstance ne suffisait pas pour prouver que le vasque fut la langue des anciens *Ibères* ou Espagnols, l'étymologie des noms d'hommes ou de lieux que nous ont conservés l'histoire et la géographie, et qui tous ont une signification dans la langue vasque ou plutôt *euscara*, ne laisserait guère de doutes à cet égard. — Le galique et l'irlandais, qui sont deux dialectes de la même langue, ne se parlent plus que dans les montagnes de l'Ecosse et en Irlande; mais nous savons d'une manière certaine que les *Calédoniens* ou *Ecossais* étaient des Gaulois de

même que les Irlandais, aussi appelés *Scotes*. La langue de ces peuples était donc le gaulois proprement dit, celui que parlaient les peuples que César dit s'appeler *Celtes* ou *Keltes* dans leur langue. Les noms de *Kelti* ou *Galli* ne sont effectivement que des formes diverses des noms de *Gaul*, *Gail*, *Kail*, que se donnent les Gals ou Gaulois modernes. D'autres preuves se joignent encore à ce raisonnement assez concluant et pourront nous servir à connaître les contrées qui ont été habitées autrefois par des peuplades gauloises. Dans les pays qu'ils ont habités, surtout comme aborigènes, toutes les traces de leur langue ne devaient pas être effacées avant la grande invasion qui a jeté sur l'occident de l'Europe tant de nations demi-sauvages, dont la plupart ont exterminé leurs devanciers. L'histoire et la géographie antérieures à cette époque doivent donc nous fournir des noms d'hommes et de lieux dont l'origine gauloise sera facile à reconnaître, soit par leurs désinences, qui doivent suivre une règle grammaticale, soit par leur étymologie, lorsqu'elle nous a été conservée, soit enfin parce qu'ils ont en gaulois une signification analogue aux circonstances qui accompagnent le sujet auquel ils s'appliquent. A l'article GAULOIS, auquel ils appartiennent plus directement, on trouvera les détails dont nous devons nous abstenir dans le présent, et qui prouveront que les noms qui nous ont été conservés par les anciens écrivains comme appartenant à la langue gauloise, se trouvent encore avec la même signification dans le galique ou celtique, tel qu'il se parle de nos jours. — Les *Ombriens*, habitants de l'Italie, étaient, selon le témoignage des anciens, des Gaulois. L'antiquité ne nous a conservé qu'un seul mot de leur langue : *stribula* était le nom qu'ils donnaient à la cuisse des victimes, ce nom serait en galique *treabhar* ou *strebhar*. — La nation des *Sabelles*, à laquelle appartiennent les *Sabins*, les *Samnites* et leurs diverses colonies, apparaît dans l'histoire comme ennemie de celle des *Osques* ou aborigènes, qu'elle

chassa de la contrée que cette dernière habitait et refoula vers les côtes. Le savant auteur de l'histoire critique des Romains, M. Niebuhr, avait déjà émis l'opinion que ces deux peuples étaient d'une origine commune entre eux et avec les Ombriens. Quelques mots de leur langue, qui nous ont été conservés avec leur signification, appartiennent en effet au galique ou gaulois. Par exemple, chez les Osques, *famel* signifierait serviteur; en galique *fam* veut dire inférieur, subordonné; *mamers*, mars; *maomhair*, terrible; *petar*, quatre, comme en gaulois; *velia*, marais; *uiliadh*, mare d'eau; *meddix*, magistrat; *meadhais*, de *meadh*, équité, justice, etc. En sabin, *cuba*, litière; *kubhan*, couchette; *curis*, épieu, dard; *koirr* en galique; *nero*, fort, vaillant, est en galique *nearth*. Le nom de *mediastuticus* était commun aux dialectes sabin et osque, et signifiait un magistrat suprême; en galique, c'est *meadhar-tuatchd*, juge du pays, grand-juge. Le nom du chef militaire suprême était chez les Osques et les Sabins, *embratur*, dont les Latins ont fait *imperator*; en galique, le mot composé *em-bratoir* signifierait celui qui a le drapeau commun. — Il résulterait de ce que nous venons de voir, que les Latins n'étaient eux-mêmes qu'un mélange d'Osques ou aborigènes avec les Pélasges, qu'ils avaient vaincus, mais non expulsés en entier. Le nom même de leur pays, le *Latium*, signifierait en galique une côte maritime. Nous reviendrons plus en détail sur cet objet et sur la part que des peuplades d'origine gauloise ont prise à la fondation de Rome et à la formation de la langue latine, aux articles GAULOIS et ROME. — Les Etrusques, ou plutôt Rasena, ainsi qu'ils s'appelaient, étaient venus des Alpes Rétiques : il ne saurait plus rester de doute à cet égard. Ils étaient également Gaulois d'origine, ainsi que tous les peuples des Alpes au nord de l'Italie connus sous le nom général de Taurisques, ou montagnards, de *tor*, qui en gaulois signifie montagnes escarpées. Les noms mêmes de *Rætia* et *Rasena* appartiennent à cette langue et indi-

quent un pays montagneux et boisé. Nous verrons à l'article ETRUSQUES qu'un grand nombre de noms de cette langue qui nous ont été conservés par l'histoire ou les monuments sont gaulois. Nous nous contenterons pour le moment de citer le mot *clan* et les titres de *lars* et de *lucumo*. Le premier signifie encore en galique, famille, peuplade. Les deux autres sont *laird* ou *lord*, seigneur, et *loghmhor* ou *lukmor*, très illustres. Le mot de *tribu*, passé de l'étrusque dans le latin, et qu'on a si mal à propos dérivé de *trois*, nombre des tribus de Rome, sous Romulus, est gaulois. *Trebh* ou *tribh* signifiait la même chose que *clan*. — En examinant attentivement la géographie ancienne de la vallée méridionale du Danube, il est facile de voir la similitude qui y existe entre les noms de lieux et ceux de la Gaule. Les noms des peuples de cette vallée sont eux-mêmes gaulois. Les Vindéliens sont la tribu des Lech, ou de la rivière pierreuse, *fin-do-leakadh*, ou *likadh*. Leur capitale, aujourd'hui Augsbourg, était *Damasia Licetiorum*, la ville des peuplades du Lech, *Tamnás-Likadhais*. Les peuples de la Norique étaient les *orientaux*, *neardha* ou *noirdha*. — Le résultat des recherches que nous avons faites et du classement des peuples compris dans la Celtique des anciens Grecs, c'est-à-dire dans l'Europe actuelle, d'après les langues qu'ils parlaient, peut nous donner une idée assez claire de la géographie de cette contrée à une époque antérieure aux émigrations, dont les effets nous soient connus, et qui en ont changé la face. Cette époque pourrait être celle de la prise de Troie, et de la lutte entre les Pélasges et les Hellènes. Alors les Cimmériens ou Cimbres étaient encore au nord de la mer Noire et du Danube, entre le Don ou Tanais et le grand coude du Danube, occupant à peu près les provinces méridionales de la Russie, la Moldavie et peut-être la Valachie et la Transylvanie. Les Germains étaient encore en Asie à l'orient des Cimmériens, vers la mer Caspienne. Les Slaves, divisés en deux grandes tribus,

étaient au nord des Cimmériens , occupant les forêts de la Russie moyenne et de la Pologne, jusque vers l'Oder d'un côté, et aux monts Ourals de l'autre. Les Finnois étaient encore au nord des Slaves, s'étendant à l'est jusqu'à l'Oby, et peuplant au nord la Finlande, la Suède et la Norvège. Sur les bords de la Baltique, entre les Finnois et les Slaves, étaient les Lettes ou Æstiens, sur le rivage méridional de la mer Baltique et en Lithuanie. Les Gaulois, Gails ou Keltes, comme ils s'appelaient selon César, peuplaient les îles Britanniques, toute la Gaule entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées; au-delà du Rhin, le pays entre le Neckar et le Danube; toute la grande chaîne des Alpes et la vallée méridionale du Danube jusqu'au grand coude de Presbourg; toute la partie supérieure de l'Italie, où ils s'étendaient sous le nom d'Ombriens, de Sabelles et d'Osques, dans les cantons méditerranéens, jusque vers Riéti et Aquila. Les Vasques, Ibères ou Euseara, remplissaient toute la péninsule ibérique. Les Pélasges occupaient les côtes de l'Italie, depuis les confins de la Toscane à l'occident, la partie méridionale de cette presque île, les deux rives de l'Adriatique et toute la Turquie d'Europe jusqu'au Danube. La tribu hellénique, qui les soumit ou les remplaça dans la Grèce proprement dite, commençait alors à s'organiser et à se développer. Alors les pays situés au nord du Danube, entre le Rhin et l'Oder, étaient, à ce qu'il paraît, couverts par la grande forêt Hercynienne et les marais qui bordent la mer du Nord. — Plus tard, des révolutions parties de l'Asie vinrent changer cette disposition. Les Cimbres occupèrent les bords de la mer Baltique et le Jutland. Refoulés successivement par deux tribus germaniques, ils envahirent d'abord une partie de la Gaule et de la grande île britannique, et finirent par quitter leurs demeures et disparaître de l'histoire comme nation séparée. Les Gaulois, après avoir envahi quelques cantons de l'Ibérie, virent à leur tour les Ibères ou Vasques s'établir dans leur pays, entre la Garonne et

les Pyrénées. Par l'effet d'une révolution qui nous est inconnue, les Gaulois étrusques ou Rasena envahirent l'Italie supérieure, et, poussant devant eux les Ombriens, Osques et Sabelles, avancèrent la subjugation ou l'expulsion presque totale, de l'Italie, des Pélasges-Tyrrhéniens, Sicules, OEnotriens et Liburnes. Les Gaulois de la rive gauche du Rhin, pressés par les Cimbres ou Belges, furent obligés à une double émigration, d'un côté sur l'Italie, où ils détruiraient l'empire des Etrusques, de l'autre côté vers l'Orient, où, après avoir laissé une de leurs tribus dans la Bohême, ils s'étendirent jusqu'à la mer Noire et dans l'Asie-Mineure. Plus tard encore, une seconde tribu germanique vint s'établir au nord du Danube, expulsa les Cimbres de la rive droite du Rhin, et les Finnois de la Suède et de la Norvège. Leur troisième tribu, après avoir parcouru et subjugué l'Europe méridionale, finit par disparaître et se fondre au milieu des peuples qu'elle avait soumis. Les révolutions qui suivirent le IV^e siècle de l'ère chrétienne sont connues, et nous n'y reviendrons pas. — Dans cette nomenclature, nous ne nous sommes pas occupés des Liguriens, et ce n'est pas par oubli. Il ne nous est rien resté de leur langue, que leur nom, leur cri de guerre et les noms des lieux qu'ils habitaient. Ces derniers appartiennent tous à la langue gauloise, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un examen un peu attentif. Le nom de *Liguria* est gaulois; *li-gur* indique un pays voisin de la mer. Leur cri de guerre *ambro* ou plutôt *amhra* (cri d'encouragement et de bon augure) était gaulois, et leur était commun avec les Gaulois-Helvétiques, allié des Cimbres contre les Romains, et que vainquit Marius; tout nous paraît donc prouver qu'ils étaient Gaulois. — Les peuples aborigènes de la Celtique, telle que la concevaient les anciens géographes grecs, étaient donc les Slaves, les Finnois, les Lettes, les Gaulois, les Ibères et les Pélasges, tous parlant des langues distinctes, et qui n'avaient aucune affinité entre elles. Les Cimbres et les Germains, mal

à propos appelés Celtes, étaient des Asiates, et auraient dû, dans le système d'Éphore, être nommés Scythes. Un seul peuple portait réellement le nom de Celtes, ou plutôt Keltas, c'était les Gantois, Gauls ou Gaels, ainsi que nous l'apprend César, et que l'indigne même Strabon. Il n'y a donc pas d'autres Celtes que les Gaulois, ni d'autre langue celtique que celle que parlait cette nation. Toutes les preuves les plus convaincantes se réunissent, ainsi que nous le verrons en son lieu, pour démontrer que cette langue, qui a concouru à la formation du latin, est celle qui se parle encore en Écosse et en Irlande, sauf les modifications que produit inévitablement la succession des temps. G^{al} DE VAUDONCOUAT.

CELTES (CONRAD), l'un des savants qui vers la fin du x^v^e siècle déployèrent le plus d'activité pour ranimer et propager en Allemagne le bon goût et l'étude de la littérature classique, naquit en 1459 à Protuch près de Schweinfurt en Franconie. Son véritable nom était *Meissel*, mot qui en allemand veut dire *ciseau*, et qu'il latinisa, suivant l'usage du temps, en y ajoutant l'adjectif *Protucius*, qui devait indiquer le lieu de sa naissance. Destiné d'abord à l'état de vigneron, il s'enfuit de la maison paternelle et vint étudier à Cologne. En 1484 et 1485, il se forma à Heidelberg, sous la direction de Rodolphe Agricola (*voy.* ce nom), à l'étude de la philologie et à la pratique de la poésie latine, devint ensuite professeur particulier dans les universités d'Erfurth, Leipzig et Rostock, et gagna dans l'emploi de ses talents les moyens nécessaires pour entreprendre un voyage en Italie, qui le mit en relation avec la plupart des hommes célèbres de son siècle. On dit que c'est lui qui retrouva les fables de Phèdre. Il mourut en 1508 à Vienne, bibliothécaire et poète lauréat de l'empereur Maximilien I^{er}. C. L.

CÉMENTATION. Lorsqu'on renferme un corps solide dans une substance pulvérulente, au milieu de laquelle on lui fait subir l'action de la chaleur, l'opération porte le nom de *cémentation*, et

la matière qui sert à produire ce résultat celui de *cément*; mais c'est plus particulièrement à la conversion du fer en acier que la première de ces deux appellations a été appliquée, et la cémentation sert à préparer une très grande partie de cette importante combinaison; c'est même toujours avec l'acier *cémenté* que l'on obtient l'acier *fondé*, qui sert à confectionner tous les instruments à tranchant vif, ou susceptibles de recevoir un beau poli, comme les rasoirs, les canifs, les instruments de chirurgie, la bijouterie d'acier, etc., etc. — La cémentation peut s'opérer au moyen de divers mélanges, et les anciens en indiquaient de très variables pour arriver à l'aciération. Maintenant encore les ouvriers font mystère de tous les mélanges qu'ils ne manquent jamais de faire pour cette opération: le charbon en poudre est toujours la base du cément, mais on y ajoute ordinairement quelque autre ingrédient comme de la cendre, de la suie, du sel, et parmi les matières auxquelles les ouvriers attachent de l'importance, du vieux cuir brûlé et une foule de substances du même genre, qui ne donnent lieu à aucune action particulière, mais qui dans leur opinion favorisent la bonne préparation de l'acier. — Pour qu'une cémentation puisse être convenablement opérée, il faut que la substance qui doit y être soumise soit enveloppée de tous côtés par le cément et qu'elle ne touche ni les vases dans lesquels on la renferme, ni d'autres portions du même corps; sans cela on serait exposé à lui voir subir quelque altération, soit en se sondant avec elle-même, soit en agissant sur les vases qui la renferment. — La cémentation du fer pour produire l'acier est la seule qui mérite de fixer notre attention: nous allons en traiter brièvement. — Le fer destiné à cette opération doit être d'une très bonne qualité, et jusqu'ici, malgré les efforts de l'industrie, qui a cependant fait des pas immenses dans cette carrière, aucun fer de France n'a encore pu donner un acier cémenté aussi bon que les qualités supérieures d'acier anglais; mais il n'y

a rien là qui doive froisser l'amour-propre national : ce résultat tient à une espèce particulière de fer de Suède, dont les Anglais ont le marché exclusif, et qu'ils réservent pour l'acier de première qualité. Avec cette espèce de fer, j'ai fait de l'acier que les essais réitérés du jury de l'industrie en 1827 n'ont pu faire distinguer de celui d'Angleterre. — La cémentation doit être opérée dans des vases parfaitement clos : la moindre fissure qui permettrait à l'air d'y pénétrer donnerait lieu à la combustion du charbon, et, par suite, à l'altération profonde du fer lui-même. — Quand on opère sur de petites quantités de fer, on se sert de caisse en fer que l'on garnit de terre pour éviter autant que possible leur oxydation ; mais lorsqu'on doit fabriquer de grandes quantités d'acier, les caisses sont en briques le plus réfractaires possible, à cause de la très haute température et du temps pendant lequel elles doivent être soumises à l'action de la chaleur. — Pour que la température soit répartie aussi uniformément que possible, les caisses ne touchent les parois inférieure et latérale que par les points qu'exige leur solidité, et alors le combustible que l'on brûle sur la grille placée au-dessous les échauffe sur toute leur surface ; pour cela il faut qu'il produise une flamme longue, et, suivant les localités, c'est le bois ou la houille qu'on emploie : celle-ci est préférable, par la haute température qu'elle peut procurer. — Le fer, coupé en barres d'une longueur convenable, est rangé dans les caisses sur des couches de charbon en pondre grossière légèrement tassée ; on recouvre la partie supérieure d'une couche épaisse de cette substance, et par-dessus on coule une pâte de terre réfractaire qui forme un couvercle. On élève peu à peu la température, et on la maintient au degré convenable pendant un temps qui varie, mais qui n'est pas moindre de 80 heures. Le soin de l'ouvrier chargé de la conduite du fourneau doit être de régler bien uniformément la chaleur et de ne pas outre-passer le point convenable : si la température était trop peu élevée, le fer ne serait pas suf-

fisamment ramolli et se cémenterait mal ; dans le cas contraire, il pourrait éprouver une fusion qui donnerait lieu à la formation d'une espèce de fonte qui ne pourrait servir à aucune espèce d'usage. — Pour juger assez exactement du moment où la cémentation est opérée, il existe à chaque extrémité des caisses des ouvertures par lesquelles passent les bouts de quelques barres que l'on appelle *é-prouvettes*, et dont, après 70 heures environ, on en retire une pour juger de la qualité de l'acier : lorsque les éprouvettes indiquent que l'opération est arrivée à son terme, on fait tomber tout le combustible de la grille, et on laisse le fourneau se refroidir peu à peu, afin d'ouvrir les caisses pour en retirer l'acier. — Si l'opération a été bien faite, les barres sont recouvertes sur toute leur surface d'ampoules plus ou moins volumineuses, qui font donner à l'acier le nom d'*acier poule* ; elles indiquent par leur nombre, leur volume et leur disposition, le plus ou moins de régularité de l'aciération. — Comme le fer ne se fond pas dans la cémentation, qu'il doit seulement se ramollir légèrement à la surface, le charbon qui l'enveloppe de toutes parts ne peut s'y combiner que par pénétration, et dès lors les couches extérieures doivent être plus cimentées que celles de l'intérieur : aussi, quand on casse une barre, on aperçoit facilement qu'elle offre une cémentation qui diminue en allant de la surface vers le centre, et l'on ne peut obtenir de très bons instruments avec cette espèce d'acier qu'en le corroyant, c'est-à-dire en l'étirant en barres plus ou moins minces, que l'on coupe ensuite en morceaux qui, réunis et portés à la température nécessaire pour les souder, sont alors soumis à l'action du marteau, qui les unit toutes ensemble pour en former un tout assez homogène. — De ce que nous avons dit sur la manière dont la cémentation s'opère, on doit conclure que si l'on opère à la fois sur des fers de dimensions très différentes en épaisseur, on doit obtenir de mauvais résultats, parce que les petits fers pourraient être trop cimentés, lorsque ceux qui ont

un volume beaucoup plus considérable le seraient à peine. Aussi, pour opérer une bonne cémentation, ne doit-on employer que des barres de dimensions aussi rapprochées que possible. Il est également important de ne cémenter à la fois que des fers susceptibles de s'aciérer de la même manière : sans cela, on n'obtiendrait que de mauvais résultats. — C'est toujours sur de grandes masses que l'on opère la cémentation. Dans les fours le plus habituellement employés, on opère sur deux caisses qui renferment chacune de cinq à huit mille kilogrammes de fer. — Jusqu'au commencement de ce siècle, l'Angleterre et l'Allemagne étaient en possession de fournir à la France la presque totalité de l'acier que l'on y consommait : une immense impulsion a été donnée à ce genre d'industrie à partir de 1806, où l'on vit paraître à l'exposition des aciers cimentés qui pouvaient déjà lutter avec quelques-uns de ceux que l'on tirait de l'étranger. Depuis cette époque, de nombreux établissements se sont formés, et la quantité de l'acier aussi bien que sa qualité ont acquis un immense avantage. Nous sommes cependant toujours tributaires de l'étranger pour les fers, et il y a malheureusement lieu de croire que ce sera pour bien long-temps encore, si jamais nos fers peuvent même nous donner des aciers supérieurs. C'est de Suède que l'on tire la majeure partie de celui que l'on cimente; la Sibérie en fournit d'une qualité égale : l'acier que j'avais fabriqué avec ce fer a été trouvé par le jury de l'exposition de 1827 d'une qualité égale aux meilleurs aciers étrangers. H. GAULTIER DE CLAUVERY.

CÉNACLE, du latin *cenaculum*, fait de *cæna*, repas en commun, *cène* (voy. ce mot), dérivé lui-même du grec *koinos*, qui a la même signification. C'est ce que nous appelons maintenant *salle à manger*. — Les anciens plaçaient leur cénacle à l'étage le plus élevé de leurs maisons. Ce mot, souvent employé dans les Bibles latines, ne signifie autre chose que l'étage le plus haut. On y lit que quand Jésus-Christ fut monté un ciel,

les apôtres, de retour à Jérusalem, montèrent *in cenaculum*, c'est-à-dire au lieu le plus élevé de la maison, comme le plus propre à faire la prière. C'était une espèce de terrasse. Les orientaux ont toujours terminé leurs habitations en toits plats; ils y retirent pour manger, prier ou dormir. L'empereur Constantin avait fait bâtir à Rome un *cénacle* pour y nourrir les pauvres. On voit encore les restes de ce vaste et magnifique édifice. — *Cénacle de Jérusalem*. C'était un grand bâtiment construit à l'extrémité méridionale de la ville, et qui se composait d'une église terminée par un dôme et d'un couvent appartenant aux moines de l'ordre de St-François, transférés depuis au monastère de Saint-Sauveur. Suivant les traditions chrétiennes, cette église aurait été bâtie sur l'emplacement de la maison où Jésus-Christ aurait fait la cène avec ses disciples, et où le Saint-Esprit serait descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Enfin, Jésus-Christ leur aurait apparu dans le même lieu après sa résurrection, et y aurait institué le très saint-sacrement de l'autel. L'impératrice sainte Hélène aurait renfermé dans l'enclos de ce *cénacle* les tombeaux de David, Saül, Roboam et autres rois leurs successeurs, inhumés sur le mont Sion. Cet édifice, détruit par les infidèles en 640, aurait été restauré par les chrétiens en 1044. — Godefroi 1^{er}, roi de Jérusalem, après la conquête de la cité sainte par les croisés, avait établi dans cette église des moines de l'ordre de St-Augustin, remplacés en 1313 par des franciscains, par les soins de Robert, roi de Naples et de Jérusalem. Ce prince leur fit construire un nouveau couvent. — Quelques historiens ont décrit dans ses moindres détails le cénacle de Jérusalem. Les Turcs sont maîtres de toutes les localités. Néanmoins le P. gardien de Jérusalem a conservé le titre de gardien du mont Sion, comme quelques rois de notre Occident se font appeler encore rois de Jérusalem. D.

CENCI (BÉATRICE), surnommée la belle parricide, fut la cause de la complète des-

traction de la famille Cenci. Toutefois, les causes véritables de cette terrible catastrophe ne sont pas encore bien connues. Voici ce que raconte Muratori dans ses *Annales* (liv. I, pag. 1.) : « Francesco Cenci, noble romain très opulent, était marié en secondes noces ; non content de traiter de la manière la plus horrible les enfants qu'il avait eus de son premier lit, puisqu'il alla jusqu'à faire attaquer et assassiner par des brigands deux de ses fils à leur retour d'un voyage en Espagne, il alla jusqu'à assouvir une passion aussi brutale que criminelle sur la personne de la plus jeune de ses filles, qui était d'une beauté remarquable. Béatrice (ainsi s'appelait sa victime), non seulement révéla son malheur à ses parents, mais encore chercha aide et protection auprès du pape. Il paraît qu'elle ne réussit pas dans ses sollicitations, et que son infâme père ayant continué à se livrer à ses affreux déportements, elle s'entendit avec son frère Giacomo pour faire égorger par deux bandits l'indigne vieillard au milieu de son sommeil. Les coupables furent cependant découverts : soumis à la torture, ils avouèrent leur crime et furent condamnés à être écartelés. Le savant Farinaceus, si célèbre par ses *Questiones*, chercha vainement à éclairer la conscience du pape et à obtenir une commutation de peine par l'exposition de la vie infâme de Francesco. » Selon d'autres versions, Béatrice et ses parents ne prirent que peu ou même point de part du tout à l'assassinat du vieux Cenci : il y a plus, l'aveu arraché aux bandits, et qui avait compromis les membres de la famille Cenci, n'aurait été que le résultat d'un plus éscaboleux intrigue. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 11 septembre 1599, Béatrice Cenci, et sa sœur furent suppliciées par une espèce de guillotine appelée *mannaia* ; que Giacomo Cenci fut tué à coups de massue ; que son plus jeune frère ne fut gracié qu'en considération de son extrême jeunesse, et que toutes les richesses de la famille, parmi lesquelles se trouvait la *villa Borghese*, devenue plus tard si célèbre par les trésors qu'elle ren-

ferme en fait de beaux-arts, furent confisquées et données par le pape Paul V à la famille Borghèse, dont il était membre. On montre encore à Rome aux voyageurs un magnifique tableau attribué à Guido Reni, et qu'on prétend être le portrait de la malheureuse Béatrice. C'est le charme admirable de ce portrait qui a rendu si célèbre en Europe la tragique histoire qu'on vient de lire. C. L.

CENDRES. Toutes les substances que l'on emploie comme combustible laissent en brûlant une plus ou moins grande quantité d'un produit solide qui porte le nom de *cendres*, et qui est formé des divers sels et des matières terreuses qu'elles renfermaient. — Chaque espèce de combustible donne des quantités de cendres particulières, tant sous le rapport de la proportion que sous celui de la nature : les végétaux qui croissent loin des bords de la mer renferment tous des sels de potasse, tandis que ceux qui végètent à une faible distance et même au sein de la mer contiennent des sels de soude, de sorte que chacun d'eux sert journellement à préparer la *POTASSE* et la *SOUDE*, que réclament les besoins des arts. — Les houilles ou charbons de terre et les tourbes fournissent aussi des cendres qui renferment à peine des sels de potasse ou de soude, et qui sont, surtout les dernières, employées pour activer la végétation.

Cendres bleues.

On donne ce nom à une couleur bleue, employée en très grande quantité pour la fabrication des papiers peints, au moyen de laquelle on a cherché à imiter le couleur naturelle de l'espèce de carbonate de cuivre connue sous le nom de *bleu de montagnes*. Depuis très longtemps les Anglais sont en possession de préparer cette couleur, ayant une composition semblable à celle de la nature ; et jusqu'ici on n'a pu l'obtenir en France, quoiqu'un très grand nombre de recherches aient été faites pour y parvenir. Toutes les fois, en effet, que l'on précipite par une dissolution de carbonate de soude ou de potasse, un sel de cuivre, on obtient un carbonate verdâtre ; le

précipité que fournirait une dissolution de potasse ou de soude caustique serait bleu, mais il changerait presque immédiatement par la dessiccation et passerait au brun. Ce ne serait d'ailleurs pas un carbonate, mais un composé d'eau et de dentoxide de cuivre qui porte le nom d'*hydrate*.—L'impossibilité où l'on a été jusqu'à présent de produire artificiellement un carbonate de cuivre bleu, a obligé à chercher un procédé au moyen duquel on pût obtenir une couleur bleue plus ou moins analogue. Pelletier, le père a indiqué il y a déjà long-temps l'action de la chaux sur le nitrate de cuivre, mais évidemment les cendres bleues obtenues par ce procédé renferment de la chaux que ne contiennent pas les vraies cendres anglaises; il faut du reste que la composition de cette couleur n'ait pas été constante dans ce pays, car Pelletier avait trouvé à un échantillon qu'il a analysé la composition suivante :

1° Acide carbonique.	30 gr.
2° Eau.	3 1/3
3° Chaux pure.	7
4° Oxygène.	9 2/3
5° Cuivre pur.	50

100

tandis qu'une analyse très-bien faite de Phillips donne :

oxide de cuivre	69,08
acide carbonique	25,78
eau	5,46

Cette dernière composition coïncide presque entièrement de celle du carbonate bleu qui renferme :

oxide de cuivre	69,13
acide carbonique	24,60
eau	5,27

La composition des cendres obtenues par le procédé de Pelletier n'offre que de l'hydrate de cuivre, dont le mélange avec la chaux tend à diminuer la facilité de décomposition, tandis qu'il paraît certain que le carbonate bleu naturel, tout aussi bien que les vraies cendres anglaises sont des composés de carbonate de cuivre avec de l'hydrate du même oxide. Quoi qu'il en soit, voici le procédé suivi par Pelletier

pour la préparation des cendres bleues : On ajoute de la chaux éteinte dans une dissolution faible de nitrate de cuivre, en agitant bien le mélange, dans lequel on laisse une petite quantité de nitrate en excès; on laisse déposer, on décante et on lave à plusieurs reprises, puis on fait égoutter. Le précipité, d'un bleu verdâtre, est broyé avec un petit excès de chaux éteinte; il prend peu à peu une teinte bleue qu'il conserve long-temps même après la dessiccation.— Un autre procédé a été indiqué par Payen, il consiste à décomposer une dissolution de sulfate de cuivre par une autre de chlorure de calcium, il se produit du sulfate de chaux presque insoluble qui se précipite et du chlorure de cuivre qui reste dans la dissolution. Après avoir séparé celle-ci, on y ajoute une bouillie de chaux en quantité suffisante pour qu'elle ne retienne que des traces de cuivre et ne donne qu'une légère teinte bleue par l'ammoniac; on lave et on ajoute à la pâte deux dissolutions, l'une de sel ammoniac, l'autre de sulfate de cuivre; on renferme le tout dans de grandes bouteilles, et au bout de quelques jours on verse la matière dans de grands tonneaux, on la lave soigneusement et on la fait égoutter sur des filtres. La couleur en pâte offre une assez belle teinte bleue; mais elle perd beaucoup par la dessiccation. Malgré cet inconvénient et celui de passer assez vite; les cendres bleues sont très usitées dans la fabrication des papiers peints, à cause de la facilité avec laquelle on les emploie soit seules, soit mêlées avec d'autres couleurs; d'ailleurs le prix peu élevé auquel revient cette substance offre un avantage que l'on n'a pu, jusqu'ici rencontrer dans les diverses couleurs que l'on a cherché à y substituer.

H. GAULTIER DE CLAUERY.

Cendres gravelées.

(Sous-carbonate de potasse impur).

— Dans l'origine, on ne connaissait que les cendres gravelées fabriquées en brûlant sur la sole de fours à réverbère la lie de vin desséchée; mais aujourd'hui la même dénomination s'étend au pro-

duit de l'incinération des mares de raisin, des grattures de tonneaux, des vinasses desséchées, etc. Souvent les cendres gravelées du commerce sont sophistiquées, notamment avec de la brique pilée. Si l'on se bornait à prendre de la lie de vin pour la fabrication des cendres gravelées, elles seraient toujours de très bonne qualité, parce que les matières qui, avec le tartre, font partie de la lie de vin se détruisent par la chaleur pour la plupart; mais il n'en est pas de même quand on ajoute à ces lies, comme cela se pratique ordinairement aujourd'hui, des rafles, des pépins, des grabeaux (fragments) de tartre. C'est bien à éloigner du but que de fabriquer ainsi les cendres gravelées: autrefois on en recommandait l'emploi dans la teinture, la chapellerie et dans beaucoup d'autres arts, dans l'intention de se servir de l'alcali le plus pur et le plus constant dans ses effets, tandis qu'actuellement c'est presque toujours le plus mauvais de tous; mais cependant on continue de s'en servir parce qu'elles sont recommandées dans les anciennes recettes, et parce que la plupart des personnes qui en font usage ignorent qu'elles peuvent être remplacées avec plus d'avantage et de sûreté par de bonne potasse. — La cendre gravelée bien préparée doit être presque entièrement soluble, et ne donner, d'après Chaptal, qu'un seizième environ de résidu, composé pour les trois quarts de carbonate terreux, et d'un quart à peu près de sulfate de potasse. Essayé à l'alcalimètre de Descroiselles, elle doit donner de 70 à 75°. Lorsqu'on en sature la solution par un acide, il ne doit se former aucun précipité. Enfin, les nitrates d'argent et de baryte n'y produisent qu'un louche à peine sensible. — Pour que la cendre gravelée soit propre à la plupart des usages auxquels on la destine, et surtout pour les couleurs brillantes de la teinture, il faut aussi que sa solution dans l'eau soit totalement incolore, c'est-à-dire que toute la matière combustible ait été brûlée, sans quoi l'extractif et les matières colorantes de la cendre gravelée s'a-

jouteraient à la couleur vraie qu'on veut obtenir et la souilleraient. PELOUZE, p.

*Cendres de volcan
ou cendres volcaniques.*

On emploie ce mot ordinairement pour désigner les matières pulvérulentes que rejettent les volcans dans certaines circonstances, et qui n'ont du reste, à ce qu'il paraît, aucun rapport avec les cendres. On a donné fort improprement ce nom, dit M. Bory de Saint-Vincent, à des parcelles de matières volcaniques, réduites à la plus grande ténuité, qui, la plupart du temps, s'élevant des points en éruption parmi des torrents d'épaisse fumée, retombent en pluie jusqu'à de grandes distances, quand la force qui les tenait en suspension vient à cesser. Ainsi, l'on a vu de ces prétendues cendres volcaniques, vomies par l'Etna, arriver jusqu'à Malte, celles du Vésuve parvenir en Grèce, celles de l'Hécla tomber en mer à près de cent lieues des côtes d'Islande, et de pareilles éjections des monts ignivomes des Canaries passer d'une île à l'autre. Ces pluies ont été souvent si considérables qu'elles ont déposé sur le sol où elles tombaient des couches d'un pied d'épaisseur sur plusieurs lieues d'étendue. Mais ces débris cinériformes, proménés dans les airs et tombant ensuite sur la terre, ne sont pas des cendres, les volcans n'en produisent pas plus que de véritables flammes. Nous avons été à portée, ajoute ce savant naturaliste, de les examiner de près, et nous avons, en déterminant leur véritable nature, expliqué dans notre voyage dans quatre îles des mers d'Afrique la manière dont elles se forment. Ce sont des fragments de laves diverses réduites à la consistance de gravois par le brisement; il s'y mêle quelquefois du sable, dont l'origine est fort différente. (*Voy. Volcan.*) — C'est ainsi que s'explique l'existence des PLUIES DE CENDRES dont tant d'auteurs ont parlé, et que d'autres avaient voulu révoquer en doute; il est vrai que la matière volcanique dont il est question ici, ne ressemblait en rien à la cendre.

L'expression *pluie de cendres* n'en reste pas moins inexacte, à moins qu'on ne veuille parler de cendres provenant d'un feu violent, et que la force du vent pousserait loin du théâtre d'un incendie. Z.

Cendres d'orfèvre.

On donne ce nom, non seulement aux cendres proprement dites, provenant des foyers où les ouvriers qui travaillent les métaux précieux fondent l'or et l'argent, mais encore aux débris de creusets, aux balayures d'atelier et à tous les déchets qui renferment une quantité sensible de ces métaux. — Toutes ces substances contiennent de l'or et de l'argent dans des états de division très différents; les fragments un peu volumineux peuvent être retirés en lavant les cendres avec de l'eau, qui tient en suspension les substances étrangères, et laisse précipiter les grenailles, mais les parties divisées restent en suspension, et suivent les cendres avec lesquelles elles se perdraient si elles n'étaient soumises à un autre genre de traitement : les opérations du laveur de cendres se divisent donc en deux opérations distinctes, dont nous parlerons successivement. — Les balayures d'atelier qui sont retenues par des grilles en bois garnissant les planchers, sont brûlées pour séparer la plus grande partie des matières organiques qu'elles renferment, et soumises ensuite au même traitement que les cendres proprement dites. — Les cendres étant réunies, on les lave, soit dans des seules à la main, soit dans des tonneaux dans lesquels on les agit avec de l'eau, que l'on abandonne ensuite au repos pour faire déposer les matières pesantes. On entraîne ainsi les sels solubles que renfermaient les cendres pour les soumettre à l'amalgamation. — Cette nouvelle opération s'exécute dans des moullins en agitant les cendres avec 40 pour 100 de leur poids de mercure et la quantité d'eau convenable pour en faire une pâte; on donne à l'appareil un mouvement de rotation que l'on continue pendant douze heures : on lave ensuite les matières pour extraire les substances étrangères; et le mercure qui se trouve au fond

renferme l'or et l'argent que contenaient les cendres : on le dessèche et on le réunit dans une peau de chamois dans laquelle on le comprime; le mercure en excès passe au travers de la peau dans laquelle on trouve une masse solide d'amalgame d'or et d'argent. Quand on en a obtenu une assez grande quantité, on le place dans une cornue en fonte de fer, au col de laquelle on attache un morceau de linge qui plonge dans un vase rempli d'eau, et on chauffe la cornue jusqu'au rouge; le mercure se distille, et on obtient l'or et l'argent pour résidu; on les sépare ensuite par des procédés que nous décrirons à l'article *Doas*. — Le mercure qui a passé à la distillation renferme encore une petite quantité d'or et d'argent; on le fait servir à de nouvelles opérations. — Les cendres *tournées*, c'est-à-dire épuisées par le mercure, renferment encore une assez grande proportion d'or et d'argent pour qu'il soit profitable de les traiter; on les fond alors avec du plomb dans des fourneaux convenables : l'or et l'argent qu'elles renferment s'allient au plomb, que l'on affine ensuite comme nous le verrons à l'article de ce métal. (*Voy. Ploma*.) — On pourrait aussi fondre directement les cendres non *tournées* avec des sels de soude et de la litharge, et on obtiendrait ainsi directement et en une seule opération tous les métaux précieux qu'elles renferment : ce procédé exécuté dans des creusets offrirait un avantage très considérable si les vases n'étaient exposés à se briser, ce qui occasionne des pertes que sont loin de contre-balancer les autres conditions favorables de l'opération. — Ce peu de détails suffit pour faire voir quel parti les arts savent tirer des matières qui seraient entièrement perdues si on négligeait de les traiter avec tant de soin, et qui deviennent, tant pour les orfèvres et autres ouvriers qui travaillent sur des métaux précieux que pour les laveurs et pour les fondeurs de cendres, la base d'un profit assuré; cependant long-temps on a négligé de traiter ces substances, ou du moins on négligeait singulièrement les moyens de les re-

cueillir; et maintenant encore dans divers pays ou en laisse perdre de grandes quantités, mais en France, où l'art de traiter les matières d'or et d'argent est arrivé à un degré de perfection qu'il est difficile de surpasser, on les recueille avec le plus grand soin. H. GAULTIER DE CLATASY.

Cendres végétales.

Les cendres de nos foyers, comme le savent aujourd'hui tous les agronomes, celles de la tourbe et même celles du charbon de terre, sont au nombre des moyens d'amendement et d'engrais (voy. ces mots) que l'agriculture ne saurait négliger. Mêlées avec les diverses espèces de fumier, elles augmentent le nombre des sels alcalins qui excitent la végétation; mais c'est surtout à l'amendement des prés humides que leur emploi est le plus efficace. Il paraît constant que, livrées à cette destination, elles stimulent la végétation des bonnes plantes et finissent par détruire les mauvaises herbes après un usage constant et consécutif de plusieurs années. Elles sont bien plus actives avant d'être lessivées, mais elles produisent encore des effets remarquables lorsqu'elles l'ont été. — Nous trouvons dans le *Bulletin de la société d'encouragement* de 1824 des éloges très grands accordés aux *cendres sulfuro-muriatiques*, lesquelles peuvent être employées, y dit-on, sans aucune addition de fumier, à la préparation des terres destinées à l'ensemencement des blés. Dans le département de la Seine, entre autres, où M. Chamberlain paraît les avoir employées le premier en 1815, elles ont accru la germination et procuré une abondance plus grande que celle qu'on aurait pu attendre de tout autre engrais. On en a répandu au commencement du printemps sur des places où le blé avait le plus souffert des rigueurs de l'hiver, et il a pris en peu de temps un accroissement tel qu'au bout d'un mois il était supérieur à celui qui s'était le mieux conservé. Ces cendres, seignées sur différentes récoltes, sur les trèfles, les luzernes, sarrasins, lins, chanvres, herbages, prairies naturelles et artificielles, ont produit des ef-

fets au-delà de toute espérance. Elles ont donné des résultats non moins avantageux dans les jardins potagers; les légumes, les pommes de terre, les racines pivotantes surtout, ont pris un accroissement étonnant, et ont acquis une qualité supérieure. Des arbres de différentes espèces, et notamment les arbres fruitiers, arrosés avec une lessive des mêmes cendres, ont poussé avec une vigueur surprenante, et ont donné des fruits plus gros et d'une saveur plus agréable. Mais ce qui rend ces cendres infiniment précieuses, c'est la qualité qu'elles ont éminemment de détruire la nielle; voici la manière la plus simple de les employer à cet effet : On fait une lessive avec laquelle on arrose le blé ou tout autre grain destiné à être semé; on le remue pour l'humecter également partout; on tamise dessus de la chaux vive en poudre, et on continue à le remuer jusqu'à ce qu'il se trouve légèrement saupoudré. Il est alors suffisamment séché pour être semé. Ce procédé a été comparativement mis en œuvre par les cultivateurs du département de l'Encre, et jugé infiniment supérieur à tous ceux qu'on a employés jusqu'à ce jour. D'après les essais répétés dans ce département, la quantité moyenne à employer est d'environ quatre à cinq hectolitres par arpent, suivant la nature du terrain. Z.

Étymologie et dérivés du mot cendres; notions bibliques, historiques et littéraires sur ce mot.

Le mot CENDRES vient du latin *cinere*, cas ablatif de *cinis*, dérivé lui-même du grec *konis*, qui tous deux ont la même signification. Il a donné naissance à son tour aux mots suivants : CENDRE, qualificatif de tout ce qui ressemble à la cendre, soit par la couleur, soit par la consistance; on appelle couleur CENDRE une couleur d'un gris pâle, tirant légèrement sur le bleu; les anatomistes ont donné aussi le nom de substance CENDRÉE du cerveau à la substance extérieure ou corticale de cet appareil. (Voy. CERVEAU). — CENDRE ou écume de plomb, substantif, en latin *spuma plumbea*, qui est le nom donné

en chimie à l'oxyde de plomb produit pendant la fusion de ce métal à l'air libre; c'est aussi le nom de la cendre que l'on emploie pour la formation des *coupelles* (voy. ce mot), et celui de la plus petite espèce de plomb employée pour la chasse. — **CANDREUX**, adjectif ou qualificatif, qui signifie couvert de cendre, sali par les cendres. — **CENDRIER**, partie du fourneau qui contient les cendres (voy. ci-après, page 92), et sorte de pelle carrée dans laquelle tombent les cendres d'un poêle, on qui sert à recueillir les cendres, — **CENDRÉE** ou **CINÉRÉE** (*cinerata*), cendres de lessive. — **CINÉRACTION** (*cinefactio*), combustion du bois et autres matières qui fournissent des cendres, opération à l'aide de laquelle on réduit en cendres les matières organiques que l'on fait brûler avec le contact de l'air. — **CINÉRAIRE**, adjectif ou qualificatif qui s'applique à l'urne qui renferme les cendres d'un corps qui a été brûlé. (Voy. *Uрна cineraria*.) — **CINÉRAIRE**, substantif, terme de botanique, genre de plantes de la famille des *corymbifères* et de la syngnésie polygamie superflue, qui comprend des herbes ou de petits arbrisseaux, dont plusieurs servent à l'ornement de nos jardins; et dont les feuilles sont entières ou rarement pinnatifides, souvent tomentuses et les fleurs ordinairement terminales. — **CINERARIA**, nom spécial d'une belle plante qui croît sur les bords de la Méditerranée, et qui est remarquable par le divet cendré dont elle est couverte. — **CINÉRATION** (*cineratio*) ou **INCINÉRATION** (ce dernier plus usité), réduction des corps combustibles en cendres par la violence du feu. — Enfin, les mots : **INCANDIA**, grand embrasement, feu violent, qui consume, qui brûle, qui réduit en cendres, résultat ordinaire, soit de l'action instantanée de la foudre, soit d'un accident, d'une imprudence, d'une imprévoyance, ou bien d'un dessein criminel et prémédité. — **INCENDIER** (verbe actif), et **INCENDIAIRE** (subst. et adj.), action qui produit l'incendie, et nom de la cause ou de l'agent qui l'a provoqué. Ces trois derniers mots ne se prennent pas seulement dans le

sens propre et direct; ils s'emploient également dans le sens indirect et figuré : les passions, par exemple, produisent souvent des incendies plus difficiles à éteindre que le feu matériel, et dont les résultats surtout sont presque toujours plus déplorables; et il est des paroles, des écrits, des actes cent fois plus *incendiaires* que toutes les matières ignées réunies. — Le mot **CENDRE** employé dans le sens de poussière (*pulvis*) se trouve souvent cité dans l'Écriture : *Je ne suis que poussière et cendre*, dit Abraham au Seigneur; Dieu menace son peuple de faire pleuvoir de la cendre sur ses terres au lieu de pluie, afin de les rendre stériles, résultat que contredisent entièrement les expériences de l'agriculture moderne (voy. plus haut **CENDRE** *végetatives*); Thamar, après l'outrage que lui fit Amon, son frère, se couvrit la tête de cendres; le psalmiste, dans sa douleur, dit (par une sorte d'hyperbole ou de métaphore soutenue) qu'il se nourrissait de cendre au lieu de pain, qu'il était assis sur la cendre, qu'il avait jeté de la cendre sur sa tête, que sa nourriture, que son pain était gâté par cette cendre dont il était tout couvert; Jérémie, dans ses lamentations, fait dire également à Jérusalem que le Seigneur l'a nourrie de cendre; Job dit que l'homme, qui n'est que cendre, doit aussi retourner en cendre : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*. — On composait aussi chez les anciens une espèce de lessive ou d'eau lustrale avec la cendre d'une génisse rousse, qu'on immolait au jour de l'expiation solennelle. On se servait de cette eau pour se purifier lorsqu'on avait touché un mort ou assisté à des funérailles, usage dont la tradition s'est transmise jusqu'à nous, et qui a passé des païens aux catholiques, comme on le verra ci-après à l'article **MARCARD DES CENDRES**. — Les anciens connaissaient aussi un **SUPPLICE DE LA CENDRE**, dont parle Rollin, dans son *Histoire ancienne* (tom. II, pag. 401). C'était un supplice particulier à la Perse et dont on ne se servait que pour les grands

criminels. Voici comment on s'y prenait pour l'indiger : on remplissait de cendre jusqu'à une certaine hauteur une tour des plus hautes. Du haut de cette tour, on jetait le criminel dans l'intérieur, la tête la première; puis, avec une roue, on remuait sans cesse cette cendre autour de lui jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. — Quant aux cendres humaines, ou aux restes des corps brûlés selon l'usage des Grecs et des Romains (*voy* les articles *BÛCHER* et *BRÛLEMENT DES CORPS*), on sait qu'elles étaient recueillies dans des urnes nommées de là *urnes cinéraires* (*voy.* ce mot); on rapportait dans leur pays les cendres de ceux qui mouraient au loin, et il n'était pas rare de voir enfermer les cendres de plusieurs personnes dans une même urne. On comprend aisément qu'après la combustion des corps ils pouvaient en effet retrouver et reconnaître les ossements, mais comment séparaient-ils les *cendres du corps* des *cendres du bûcher*, ou de celles qui provenaient des matières qui avaient servi à le construire et à hâter la combustion des corps ? Il est assez probable, comme le dit Bernard de Montfaucon, qu'ils se servaient pour cela d'une toile d'*amiant*, connue aussi sous les noms d'*asbeste*, du grec *asbestos*, ou de *lin incombustible*. (*Voy.* ces mots.) Voici le passage de cet auteur qui vient à l'appui de son opinion et de la nôtre : « On découvrit, dit-il, à Rome, en 1702, dans une vigne, à un mille de la porte Majeure, une grande urne de marbre dans laquelle était une toile d'*amiant*. Cette toile avait neuf palmes romains de longueur et sept palmes de largeur : c'est environ cinq pieds de large sur plus de six et demi de long. Elle était tissue comme nos toiles; ses fils étaient gros comme ceux de la toile de chanvre; elle était usée et sale comme une vieille nappe de cuisine, mais plus douce à manier, et plus pliable qu'une étoffe de soie. On trouva dans cette toile des ossements avec un crâne à demi brûlé. On avait mis sans doute dans cette toile le corps du défunt afin que ses cendres ne s'écartassent point et ne se mêlassent pas avec celles

du bûcher, d'où on les retira pour les transporter dans la grande tombe. On jeta cette toile dans le feu, où elle resta long-temps sans être brûlée ni endommagée. » — Cet usage des anciens a fait employer figurément et poétiquement le mot *cendre* pour désigner ce qui reste de nous après notre mort, et comme synonyme de *dépouilles terrestres*; on y joint les épithètes de *muettes*, *froides*, *sensibles*, *insensibles*, *éteintes*, *irritées*, *apaisées*, *sacrées*, *tristes*, *profanées*, etc. J.-B. Rousseau (ode 3, liv. II), a dit :

Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères.

Et Voltaire, dans *Catilina* (acte 1^{er}, scène 6.) :

Des cendres de Sylla les tyrans vont renaitre.

Cette expression métaphorique, *renaitre de ses cendres*, employée pour dire que l'on revit après sa mort dans la pensée des siens ou de la postérité, par ses œuvres ou par ses actions; que l'on acquiert par sa mort une renommée plus grande que celle dont l'on jouissait même de son vivant, est empruntée à la fable du *phénix* (*voy.* ce mot), qui, suivant les poètes, après avoir été brûlé par les rayons du soleil, dans un nid qu'il se prépare avant sa mort, renaît aussitôt de sa *cendre*. — Nous vanons de voir et nous voyons tous les jours que ce ne sont pas les meilleures choses, mais souvent aussi, par malheur, les plus mauvaises qui sont susceptibles de renaitre de leur *cendre*. E. H.

CENDRES (Mercredi des). C'est le premier jour du carême. On cherche les vieux rameaux bénits, les linges qui ne peuvent plus servir à l'autel; on les brûle et on recueille la cendre avec soin. Avant la célébration des saints mystères, le prêtre, paré des ornements du deuil, debout sur les marches saintes, récite de lugubres prières, et bénit encore cette cendre déjà consacrée. Alors tous les fidèles s'approchent et se prosternent. Le célébrant, prenant des cendres avec les deux doigts, trace une croix sur le front de tous ceux qui se présentent, et à chaque fois il répète ces paroles si tristes,

mais si pleines de vérité : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. (Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière). C'est le texte de l'anathème qu'Adam entendit prononcer sur lui après son péché. Après avoir entendu la sentence de mort, chacun s'en retourne religieusement à sa place. Le silence, le recueillement, la tristesse peinte sur tous les visages, la sombre monotonie des paroles sacrées donnent à cette grave cérémonie une mélancolie indéfinissable. On croit qu'elle remonte jusqu'au berceau du christianisme, et qu'elle n'est qu'une continuation de cet antique usage où étaient les pénitents dans les premiers siècles de se présenter le premier jour du carême à la porte de l'église, vêtus de cilices et couverts de cendres. Cette opinion paraît bien fondée, et il serait difficile de lui trouver une autre origine. — « Mais, dit Bergier, quel rapport y a-t-il entre la cendre et la pénitence? C'est un monument des anciennes mœurs : se laver le corps et les habits, se parfumer la tête, était le symbole de la joie et de la prospérité ; au contraire, la marque d'une douleur profonde était de se rouler dans la poussière et d'y demeurer couché. Cela se voit encore quelquefois parmi le peuple des campagnes, qui se livre violemment aux impulsions de la nature. Un homme qui se montrait avec le corps, les cheveux et les habits couverts de poussière, annonçait par cet extérieur négligé le deuil et l'affliction. Les exemples en sont fréquents dans l'Ecriture-Sainte : Job, les Rois, les Prophètes, l'Evangile même en parlent. David, pour exprimer une douleur amère, dit qu'il mangeait la cendre comme le pain, ou plutôt avec le pain. (*Ps.* 101, v. 10.) Comme les anciens cuisaient leur pain sous la cendre, ne pas se donner la peine de secouer la cendre dont le pain était couvert était une marque d'affliction. — Quoi qu'il en soit, si quelqu'un pouvait douter de l'opposition qui existe entre l'esprit du monde et l'esprit de l'Evangile, pour former sa croyance sur

ce point, il n'aurait rien de mieux à faire que de se rendre à Paris pour la solennité du mardi-gras. Après avoir vu les héros du carnaval promener dans les rues leur bruyante folie, les avoir suivis aux étourdissantes orgies du soir, et sans interruption avoir couru en grande hâte à la Courtille, pour voir la *descente fameuse*, il entrerait en revenant dans une église où aurait lieu la cérémonie des cendres. Autant il aurait vu de dévergondage et de délire, de joies folles et sans réalité, autant il verrait ici de recueillement, de sagesse et de modestie. S'il pouvait ensuite pénétrer ce jour-là même dans l'intérieur de toutes les familles, que de contrastes frappants et instructifs ! Mais, sans sortir de l'église, il recevrait une grande leçon d'égalité plus éloquente que toutes les déclamations de nos modernes Brutus. Il verrait le prêtre se prosterner sur les degrés de l'autel et recevoir le premier sur la tête la cendre prophétique, puis le peuple s'agenouiller à ses pieds, et recueillir de sa bouche le lugubre avertissement qu'il a reçu lui-même, tous les fronts marqués de la même poussière, tous les orgueils humiliés, tous les rangs confondus : le riche et le pauvre, le savant et l'homme de travail, la femme en indienne et la dame au long schall, le marquis, la comtesse et leurs humbles valets, tous se reconnaissant pétris du même limon, et devant retourner à la même poussière. — Certes, il y a là un spectacle bien triste pour l'homme qui pense, et, sans être mélancolique, il est difficile de ne pas se sentir attristé. L'enfant qui boit à plein bord dans la coupe de la vie, la jeune vierge au teint de lis et de rose, le jeune homme ivre de jeunesse et d'ardeur, l'homme dans la force de l'âge, à la barbe d'ébène, aux formes athlétiques, et la jeune mère et la vieille aux genoux tremblants, tous courbés devant l'autel, sont également marqués au front comme du sceau de la mort. Qu'elle est effrayante de vérité pour le vieillard, cette cendre qui se colle et ne se dessine plus sur sa peau terreuse et plissée ! Qu'elles sont dures

les paroles du prêtre pour ceux qui s'élancent pleins d'ardeur dans les voies de la vie ! Et puis, cette triste ouverture des jours de pénitence et de deuil, cette croix tracée sur toutes les figures, oh ! voilà bien le christianisme avec ses tristesses et ses douleurs ! Loi sévère, loi impitoyable, qu'il faut pourtant reconnaître comme la véritable loi de l'humanité. Car l'homme n'arrive à rien sans travail. Le plaisir même, s'il vent le goûter parfait et pur, il faut qu'il l'achète par la privation et la peine. On sent bien qu'il n'est pas né pour la volupté, puisqu'il suffit qu'il s'y abandonne pour sentir bientôt tous ses ressorts se détendre, et perdre toute son énergie et sa puissance ; il ne peut la goûter qu'en passant, comme un peu de miel destiné à tempérer de temps en temps l'amertume de la vie ; mais il ne doit pas s'arrêter pour céder au penchant qu'il se sent pour elle ; il faut qu'il continue à marcher malgré l'épuisement et la fatigue. Plus il se fait violence à lui-même, plus il fait d'efforts pour se vaincre, plus il sent ses forces grandir et se multiplier. On a donc tort lorsqu'on vient nous dire que le christianisme est vieux avec ses croix et son peu de sympathie pour les formes et les jouissances de la chair ; car autant vaudrait dire que l'homme n'est plus ce qu'il a toujours été et ce qu'il sera toujours. J. BARTHELEMY.

CENDRIER, partie d'un fourneau située en contre-bas de la grille qui reçoit le combustible, et dans laquelle tombent les cendres. La grandeur du cendrier doit dépendre de celle du fourneau, et de l'afflux d'air plus ou moins considérable qu'on veut se procurer, et par conséquent de la nature du combustible dont on fait usage. Ordinairement, pour pouvoir modérer à volonté l'entrée de l'air ambiant, on garnit l'ouverture du cendrier d'une porte en tôle, dans laquelle est pratiquée, vers le bas, une petite ouverture qui ferme au moyen d'une plaque à coulisse, ou qu'on laisse libre, à volonté. (Voy. FOURNEAUX.) PRIEUR père.

CENE, du latin *cæna*, et du grec *koinos*, repas en commun. On sait que

les anciens ne faisaient qu'un repas sur le soir, et que l'heure en était ordinairement marquée par le coucher du soleil. Jusque là leurs affaires les occupaient tout entiers ; seulement chacun prenait de quoi soutenir ses forces à l'heure qui pouvait le mieux lui convenir, et selon qu'il sentait le besoin s'éveiller en lui. C'était le *prandium*, le repas du matin ou du milieu du jour, tandis que pour le repas du soir toute la famille était réunie dans le *cénacle* (*voy.*) ou la salle des festins ; les amis y étaient invités, et les hôtes y trouvaient leurs places d'honneur. Voilà pourquoi il était appelé *cæna*, parce que c'était le *repas de famille*, le *repas en commun*. Comme il avait lieu sur la fin du jour, ce même mot *cæna* a été employé pour désigner le *souper* dans les temps plus modernes ; et ce repas, dans nos campagnes, représente assez bien la *cène antique*. Pendant le jour, le laboureur a mangé couché sur l'herbe du sillon, tandis que ses enfants apaisaient leur faim sous le pècher de la vigne ou sous le saule de la prairie ; mais la nuit venue, tous reviennent s'asseoir à la grande table du manoir pour prendre ensemble le repas commun, le repas du soir, que l'appétit, fruit de la tempérance et du travail, rend plus délicieux que ceux des rois. — Le mot *CÈNE* s'emploie spécialement pour désigner ce repas mystérieux que Jésus-Christ fit avec ses apôtres la veille de la passion. Le matin, il avait dit à deux de ses disciples : *Allez.... et cet homme vous montrera un vaste cénaire tout préparé ; c'est là que vous disposerez pour nous les préparatifs de la Pâque.* (S. Marc, ch. 14.) Les disciples exécutèrent ponctuellement les ordres de leur maître, et lorsque le jour toucha à sa fin, il alla les rejoindre avec ses apôtres. — Une des scènes les plus touchantes de la vie, c'est peut-être celle où un père, sentant approcher ses derniers moments, étendu sur son lit de mort, appelle autour de lui ses enfants pour leur faire connaître ses dernières volontés. Debout, en silence, les yeux baignés de larmes, ils écoutent

religieusement toutes ses paroles, et la dernière qu'il a prononcée retentit longtemps à leur ame; long-temps après sa mort, ils la répètent encore avec attendrissement. Sans doute qu'on est secrètement dominé par ce sentiment pieux, lorsqu'en lisant l'Evangile, avant de suivre le Sauveur dans le drame sanglant de la passion, on aime toujours à s'arrêter à cette scène touchante, où environné de ses disciples qu'il va bientôt quitter, il leur fait ce testament divin par lequel il se lègue lui-même. — Le repas touchait à sa fin : *Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses apôtres en leur disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Et, prenant le calice, il rendit grâce, et le leur présenta en disant : Buvez-en tous, car c'est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance qui sera répandu pour vous.* (S. Math., ch. xxvi, et S. Luc, ch. xxii.) Voilà la nouvelle Pâque, le nouvel agneau. Banquet mystérieux, scène mystique, angélique festin dans lequel un Dieu se distribua de ses propres mains, et voulut servir de nourriture à ses enfants ! Ainsi s'est vérifiée dans toute sa beauté la fable sublime du pélican du désert. Qu'elle est touchante ! qu'elle est admirable la bonté du verbe divin ! Deux fois il s'était révélé aux hommes par la parole, et deux fois les hommes l'avaient corrompue. Mais il a compris leur faiblesse, et pour qu'ils puissent le voir et le toucher, il a pris une forme sensible ; le voilà qui converse au milieu d'eux, qui les instruit de sa bouche divine, et fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. Et comme si ce n'était point encore assez, pour qu'ils puissent l'avoir toujours sous leurs yeux et entre leurs mains, il perpétuera jusqu'à la fin ce mystère d'amour, et les nourrira de sa propre substance. — Singulière religion que celle qui a de pareils dogmes ! Ces choses n'ont point été inventées, car elles n'ont pas pu l'être. On sait qu'ici la raison n'est bonne à rien, sinon à enfanter des scandales. Il faut sentir avant de chercher à comprendre : car

l'amour s'éteint sous le souffle glacé de la philosophie. Au reste, la religion tout entière est bien plus dans le cœur que dans l'esprit, et voilà pourquoi elle se refuse à entrer dans la tête de ceux qui n'en ont pas le sentiment. Aimer, aimer beaucoup, voilà le secret pour chasser la folie en sagesse, et les ténèbres en lumières. Qu'importent après cela les vains discours des hommes ? Lors même qu'on se tromperait, ce serait une erreur si délicate qu'on ne voudrait pas en sortir. Oh ! non ! la religion du Christ n'est point repoussante et atroce comme on veut nous le dire ; car les sacrifices qu'elle impose coûtent si peu à ceux qui l'ont comprise qu'ils en feraient mille fois plus encore si la nature pouvait y suffire. — C'est une grave question entre les catholiques et les protestants de savoir comment doivent être entendues les paroles de la cène. Ici comme ailleurs, ces derniers sont toujours pour la figure ; ils ont tant d'amour pour les sens figurés ! *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Puisque ni par leur nature, ni par aucune convention, ni par aucun usage, le pain n'est la figure du corps, ni le vin la figure du sang, et puisque Jésus-Christ avait pris soin d'avertir ses apôtres que désormais il ne leur parlerait plus en figures (S. Jean, ch. xvi, v. 26), les catholiques ont cru qu'ils ne devaient pas chercher la lumière lorsqu'ils voyaient un grand jour, et ils ont entendu ces paroles dans leur sens propre et littéral. Ils croient donc qu'après la consécration le pain est réellement changé au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang. (Voy. les articles EUCHARISTIE et TRANSUBSTANTIATION. — « Lorsque les protestants, dit Bergier, ont donné le nom de cène à la manière dont ils célèbrent l'institution de l'eucharistie, ils se sont écartés de l'ancien usage de l'église, et ont abusé du terme par nécessité de système. Ils ont voulu donner à entendre que toute la science du sacrement consiste dans le repas religieux que les fidèles font en communiant ; mais toute l'antiquité dépose contre eux. Dès le premier siècle de l'église, l'usage a été

de nommer *eucharistie* l'action de consacrer le pain et le vin , et d'en faire le corps et le sang du Seigneur. Aucun des anciens Pères ne s'est avisé d'appeler cette action la *cène* ou le souper du Seigneur. La *cène* était finie lorsque Jésus-Christ consacra les deux espèces pour la donner à ses apôtres (Luc, c. xii, v. 20, 1 Cor, c. ii, v. 25). Il est absurde de regarder l'action des apôtres et non celle de Jésus - Christ comme la partie essentielle et principale de la cérémonie. » — On appelle aussi *faire la cène* laver les pieds à douze pauvres , et les servir à table , pour imiter Jésus-Christ , qui , avant de faire la *cène* avec ses disciples , voulut leur laver les pieds et les essuyer de sa main. Cette cérémonie a lieu le jeudi saint dans l'église latine , ainsi que chez les Grecs et les Syriens. Les empereurs de Constantinople la faisaient dans leur palais avant la célébration des saints mystères ; mais aujourd'hui on a coutume de la faire après. (*Voy.* les notes de Ménard sur le *Sacrement* de saint Grégoire , p. 97.) Autrefois , notre vieux Louvre était aussi témoin de cette touchante et majestueuse cérémonie. Après l'absoute , faite par un évêque , et un sermon dans lequel le prédicateur faisait entendre de sévères paroles , le roi , accompagné des princes du sang et des grands officiers de la couronne , et la reine suivie de ses grandes dames d'honneur et de sa brillante cour , se rendaient chæcun dans une salle préparée tout exprès. Là , ils trouvaient douze pauvres de leur sexe ; qui leur présentaient leurs pieds à laver : ces pauvres étaient assis et les deux majestés étaient debout , s'inclinaient et faisaient conler l'eau sur ces pieds nns qui leur étaient présentés ; elles les touchaient de leurs royales mains , et , pour s'humilier encore davantage , elles en approchaient leurs lèvres et leur imprimaient un baiser ! Qu'elle était belle cette royauté ainsi humiliée ! Qu'elle était sublime cette beauté couronnée qui s'inclinait ainsi devant le malheur ! Alors s'ouvrait la salle du festin , et ceux dont les augustes mains s'étaient prêtées au

plus humble de tous les ministères servaient encore à table ces mêmes pauvres , leurs frères , leurs égaux , leurs amis ; car ils devaient les aimer , et reconnaître qu'un jour ils pourraient bien les surpasser en grandeur dans cette autre patrie où tous sont appelés à ceindre des couronnes. Ils ne les quittaient qu'après leur avoir prodigué les marques les plus touchantes d'intérêt et de bonté , et leur avoir fait à chaenn une abondante aumône. — Tandis que ces choses se passaient dans le palais de nos rois , le pontife romain déposait sa tiare au Vatican , se ceignait d'un linge comme le plus humble des valets , et , suivi de tout le sacré collège , lavait aussi les pieds à douze pauvres voyageurs , et le premier des cardinaux , car c'est toujours le plus grand qui doit s'humilier davantage , les essuyait respectueusement. Puis ces mêmes pauvres , assis à une table splendide , recevaient encore des mains du chef suprême de l'église le premier plat et la première coupe. Le pontife leur parlait avec bonté , et , après les avoir bénis , il les quittait en leur donnant à chaacun une médaille d'or. Et ces scènes attendrissantes qui se passaient sous les fresques enchantées du Louvre et du Vatican se répétaient en même temps dans toute la chrétienté. L'évêque dans sa métropole , le curé dans son église , étaient aussi humiliés devant les pauvres , enfants bien-aimés du père , parce qu'ils ont plus besoin d'être aimés , leur lavaient les pieds , et les servaient de leurs mains. — Aujourd'hui , la cérémonie du *lavement des pieds* se pratique encore à Rome et dans toutes les églises. Quant aux rois , on dit qu'ils sont devenus philosophes ; les pauvres n'y gagneront rien. J. BARTHÉLEMY.

CENIS (Mont). Cette montagne , qui forme le nœud des Alpes Cottiennes et des Alpes Grecques , est située dans les états sardes , sur la limite des provinces de Maurienne et de Susse. Elle présente , comme tous les autres passages des Alpes , un sbaissement considérable de cette chaîne. Son point culminant , élevé de 1,078 toises au-dessus de la mer , et do-

miné par des sommets presque toujours entourés de nnages et couverts de neige, forme un plateau de quatrelieues de superficie, couvert de prairies et de pâturages, et au milieu duquel on rencontre un lac d'un tiers de lieue de long sur un quart de large. Ce lac n'a pas moins de 30 pieds de profondeur; ses eaux, alimentées par les torrents et les infiltrations des montagnes voisines, s'écoulent par la Cenise, rivière qui sort de son bord méridional; il renferme plusieurs espèces de poissons et surtout d'excellentes truites. Abrisé de tous côtés, à l'exception du sud-est, le plateau du mont Cenis jouit d'une température plus douce qu'on ne pourrait l'attendre de son élévation. Les acacias, les pins et les mélèzes y réussissent assez bien; les prairies et les pâturages y sont d'un bon produit, et l'on y fabrique un fromage d'une qualité particulière qui approche de celle du Roquefort. Le chamois et les marmottes sont les seuls quadrupèdes sauvages qui fréquentent ces lieux élevés. Le grand et le petit aigle, la perdrix blanche et le pinson de neige sont les seuls oiseaux que l'on y rencontre le plus ordinairement. Le gypse et le fer dominant dans la constitution géologique du mont Cenis, qui se compose généralement de conches alternatives de schiste micacé, de pierre calcaire, de quartz, d'argiles calcinées et d'autres espèces de talc. — Il y a diverses opinions sur l'origine du nom de cette montagne: les uns le font dériver de celui de la rivière qui sort du lac, d'autres d'un de ses noms latins *mons Cineris*, montagne de cendre, le rattachant ainsi à une tradition du pays qui veut qu'à une époque reculée, un général, dont on ne dit pas le nom, ait fait incendier les forêts dont la montagne était couverte, pour s'y frayer un passage. Peut-être cette tradition se rapporte-t-elle au passage d'Annibal en Italie, qui, suivant quelques auteurs, fut en effet exécuté par cet endroit. Toutefois il est certain qu'Auguste fit ouvrir dans le mont Cenis une route que Charlemagne élargit, et que Catinat restaura en 1691, pendant les guerres de Piémont. Les travaux

ordonnés par ce général ne subsistèrent pas long-temps, et jusqu'en 1802, le passage, extrêmement difficile, n'était praticable qu'à dos de mulet. Mais de 1802 à 1811, Napoléon fit construire à grands frais une route magnifique de 18 à 20 pieds de large, qui conduit de Lans-le-Bourg à Suse, distants de 5 lieues, et dont le développement est d'environ 8 l. 1/3. Le long de cette route, bordée d'arbres des deux côtés, vingt-cinq refuges ont été construits de distance en distance, surtout dans la partie la plus difficile, pour servir d'abri aux voyageurs et aux cantonniers. Sur le plateau de la montagne, près du bord oriental du lac et du village de Tavernettes, on rencontre un hospice fondé dans le 13^e siècle par Louis-le-Débonnaire. En 1801, Napoléon, après l'avoir rétabli et augmenté, y plaça des religieux destinés à faire le même service que ceux du grand Saint-Bernard: c'est un édifice vaste et commode, où sont accueillis les voyageurs que le mauvais temps ou d'autres circonstances obligent de s'arrêter; depuis 1815 le roi de Sardaigne y a établi un poste militaire, et une partie du bâtiment sert de caserne. — La route du mont Cenis présente quelques sinuosités peu considérables sur le versant méridional; la pente du versant septentrional, dont la hauteur perpendiculaire est de 103 toises, est beaucoup plus rapide. Autrefois on était obligé de faire le trajet de 2 lieues, qui sépare le point culminant de la montagne de Lans-le-Bourg, en moins de 7 minutes, en s'abandonnant à l'adresse d'un conducteur dont le pied, faisant fonction de gouvernail et dirigeant sur la neige une légère embarcation, pouvait, par un mouvement à faux, précipiter hommes et traîneaux dans les abîmes; la pente, moins rapide aujourd'hui, permet d'effectuer cette descente avec autant de sécurité que l'on va se confier aux chars à roulettes des montagnes russes de nos jardins publics. Depuis l'établissement de cette belle route, le passage du mont Cenis est très fréquenté; il y passe, année commune, 20

mille voitures et 50 mille mulets. A. T.

CÉNOBITE, du grec, *koïnos* commun, et *bios*, vie, religieux qui vit en communauté, et qui diffère par cela même de l'anachorète ou moine qui vit retiré, solitaire, et de l'hermite, ou habitant du désert. Cassien remarque avec raison que le couvent, de *conventus*, réunion, assemblée, est différent du monastère en ce que ce dernier mot peut être employé pour désigner l'habitation d'un seul anachorète, tandis que couvent ne peut se dire que de plusieurs religieux vivants ensemble et sous une règle commune. L'abbé Piammon, parlant des anciens solitaires de la Thébaïde ou de la Haute-Égypte, en distingue de trois sortes : les *cénobites*, qui vivaient en communauté, les *anachorètes*, qui habitaient des cellules isolées, et les *sarabaïtes*, qui menaient une vie errante, et qui étaient regardés comme de faux moines. Il fait remonter jusqu'aux apôtres l'institution des *cénobites*, et la regarde comme un reste ou une imitation de la vie si parfaite des premiers chrétiens (Cassien, xviii^e confér.). On sait qu'à Jérusalem les premiers fidèles mettaient leurs biens en commun, mangeaient ensemble et vivaient dans une grande union. C'est à leur imitation que les premiers *cénobites* se rassemblèrent pour vivre en communauté ; seulement ils renonçaient au monde et gardaient le célibat, tandis que les fidèles dont ils étaient les imitateurs restaient dans le siècle, et étaient pour la plupart engagés dans les liens du mariage. Voyez la règle de saint Benoît avec les Comment. de l'abbé de Ranée, et dom Mége de la congrégation de saint Maur. Le code Théodosien (lib. xi, tit. 30 de *Appell.*, leg. 57) appelle les *cénobites* *synediotæ*, terme qui a le même sens, et qui ne veut pas dire les domestiques des religieux, comme l'ont imaginé certains glossateurs (Bingham, *Orig. eccl.*, tom. iii, liv. vii, c. 2. § 3.) — C'est à la fameuse cellule de Tabèue (dans le diocèse de Tentyra en Égypte) qu'il faut remonter pour trouver la véritable origine de ces congrégations sans nombre qui ont

rempli le monde de leurs établissements et de leurs noms. Quoi qu'en dise le P. Hélyot dans sa Préface, ch. 6 et 7, on doit se ranger à l'avis de Tillemont, qui regarde saint Pacôme, ce rude élève du vieux Palémon, comme le premier instituteur de la vie *cénobitique* en Orient, parce qu'il est le premier qui ait formé des communautés, et qui ait écrit une règle monastique. Avant lui, il n'y avait que des anachorètes ou solitaires. Le célèbre monastère de Phaïum, fondé 20 ans auparavant par saint Antoine, et ceux de saint Ammon dans la partie de l'Égypte appelée Nitée, n'étaient composés que de cellules éparses çà et là, et n'avaient rien qui ressemblât aux couvents tels que nous les connaissons. Saint Antoine lui-même assurait, comme le remarque Bingham, d'après saint Jérôme, que saint Pacôme avait le premier rassemblé des moines en commun, et leur avait donné une règle uniforme. Ses disciples vivaient ensemble au nombre de 30 ou 40 en chaque maison, et 30 ou 40 de ces maisons formaient un monastère, qui était par conséquent habité par 1200 ou 1600 *cénobites*. Tous les dimanches, ils se réunissaient pour prier dans l'oratoire commun, et chaque année ils venaient célébrer la Pâque avec le chef suprême, qui en a vu quelquefois jusqu'à 50 mille autour de lui, tous sortis des monastères de Tabène; car ceux de Seetè, d'Oxyrinque, de Nitée et de Maréote reconnaissaient d'autres chefs et s'assemblaient à part. Un seul homme dirigeait donc tous les monastères, mais outre cela chacun d'eux avait encore un abbé qui le gouvernait, chaque maison un supérieur ou prévôt, *præpositus*, chaque centaine de moines un surveillant, *centenarius*, et chaque dizaine un doyen, *decennarius*. — Saint Hilarion, disciple de saint Antoine, établit en Palestine des monastères à peu près semblables, et bientôt il y en eut dans toute la Syrie. Ceux de l'Arménie, et de la Paphlagonie reconnaissaient pour fondateur Sébaste, évêque de ces provinces. Saint Basile, qui, à l'exemple des anciens philosophes, était allé s'instruire

en Égypte, plus certain d'y trouver la véritable sagesse, établi dans le Pont et la Cappadoce plusieurs couvents d'hommes et de femmes. La vie cénobitique s'étendit bientôt dans tout l'Orient : on la vit pénétrer en Ethiopie, dans la Perse, sur les bords du Gange, et jusqu'au fond des Indes. Dès l'an 340, saint Athanase ayant apporté à Rome la vie de saint Antoine, qu'il venait de composer, avait exhorté les chrétiens d'Italie à embrasser ce genre de vie, et l'on vit dès lors des religieux et des vierges se rassembler en foule autour des évêques. Tandis que saint Ambroise et saint Eusèbe de Verceil faisaient bâtir des monastères dans le voisinage de leurs villes épiscopales, le grand évêque d'Hipponne formait de nouveaux ascètes sur le rivage africain. Un peu plus tard, saint Benoît posait sur le mont Cassin le berceau de cet ordre immense qui devait jeter un si grand éclat. Bientôt les petites îles des côtes d'Italie et de Dalmatie furent peuplées de saints solitaires, et la ville de Lérins en Provence vit s'élever dans ses murs le premier et l'un des plus fameux monastères du beau pays de France. Saint Martin est cependant regardé comme le premier fondateur de la vie cénobitique dans les Gaules. Peu après elle passa dans les îles Britanniques, et elle y était déjà établie lorsque saint Augustin y fut envoyé par le pape saint Grégoire. — Quoiqu'en Occident la discipline ait été généralement moins sévère qu'en Orient, quoique le relâchement se soit quelquefois glissé à travers les grilles et les barreaux du cloître, cependant on a toujours pu reconnaître les communautés religieuses au portrait que nous a laissé saint Athanase des monastères de la Thébaïde. « Les monastères, dit-il, comme autant de temples, sont remplis de personnes dont la vie se passe à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller, qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, sont unis par les liens d'une charité admirable, et travaillent moins pour leur propre entretien que pour celui des pauvres : c'est comme une

vaste région absolument séparée du monde, et dont les habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et dans la piété. » (Saint Athanase, *Vie de saint Antoine*.) — Voici ce qu'en disait dans le dernier siècle, malgré des préventions et ses préjugés, un des plus célèbres philosophes de l'époque : « On ne peut nier qu'il y ait dans les cloîtres de grandes vertus : il n'est guère encore de monastères qui ne renferment des âmes admirables qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont plus à rechercher les désordres et les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, que les grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères, mais ils ont été plus remarquables par leur contraste avec la règle. » (*Essai sur l'Histoire générale*, tom. iv, c. 135.) — *Les paroles ébranlent*, dit un excellent proverbe, mais *les exemples entraînent*. Ce principe toujours incontestable est d'une vérité bien plus rigoureuse encore, lorsqu'il s'agit d'une réunion d'hommes sages qui vivent assujettis aux mêmes règles et aux mêmes devoirs. Alors l'exemple a une puissance irrésistible. Il faudrait être bien pervers pour ne pas se sentir porté à la sagesse lorsque toutes les impressions qu'on reçoit, ce qu'on voit et ce qu'on entend, toutes les pensées et toutes les occupations de la vie y ramènent comme de concert. Il est facile à l'habitant du cloître d'être bon, même sans effort. — La retraite, le silence, la solitude, l'éloignement de toutes les occasions, une vie laborieuse et toujours occupée, une nourriture frugale, une couche dure et froide, un sommeil court et sans insomnie, les veilles de la nuit, les jeûnes, les privations de tout genre, la méditation habituelle, les lectures pieuses, les chants sacrés, les longues prières, toutes les pratiques saintes, la ferveur des âmes ardentes, le recueillement général, la solennité imprimée à tous les actes par le nombre et l'harmonie, ces vêtements de deuil, ces fronts

austères, je ne sais quelle atmosphère pieuse qui, à mesure qu'on la respire, semble calmer et enchanter les passions, tout cela produit un entraînement auquel il est impossible de résister. Ajoutez encore les longues et dures épreuves du noviciat, lorsque l'âme est encore neuve et le cœur jeune et tendre, les confessions fréquentes, les retraites, les exhortations qui raniment sans cesse l'étincelle sacrée, l'âme toujours attentive sur elle-même, et aucun fait intérieur n'échappant à son regard : que sais-je encore ? Vraiment un cénobite qui n'est pas un scélérat consommé ne peut pas être un méchant homme. Il faut qu'il ait une âme de fer pour ne pas devenir vertueux, au moins par habitude. — Il faudrait écrire l'histoire de quinze siècles pour dire tous les services que les cénobites ont rendus à la société. Ce sont eux qui ont sauvé le vieux monde de la corruption et de la barbarie, et lorsqu'un monde nouveau fut trouvé par-delà les mers, ce sont eux encore qui y portèrent les premiers germes de la civilisation. On les a vus, ces hommes de prière et de travail, la cognée et la bêche à la main, s'en aller à travers les nations, défrichant les landes incultes, desséchant les marais, et à force de sueurs fécondant les terres les plus arides et les plus sauvages. Lorsqu'ils avaient ainsi posé leur demeure bien avant dans la solitude, loin de l'air contagieux des vices et de la corruption des cités, ils en sortaient bientôt comme d'autres Moïses, pour annoncer aux peuples les paroles de la loi. Le Barbare les craignait ; leur douceur et leurs vertus adoucissaient ses mœurs sauvages, et par respect pour ces hommes de Dieu, il remettait dans le fourreau sa terrible frimée. Sans eux, on seraient aujourd'hui les sciences dont nous sommes si fiers ? Il les ont sauvés en leur donnant un asile, et c'est de leurs cellules qu'elles sont sorties avec la plupart des arts et des inventions utiles. Libre de tous les soins de la vie, sans inquiétude sur son avenir, sans embaras, sans distraction aucune, le religieux

peut se livrer aux travaux de la pensée avec bien plus de succès que l'homme du monde ; et le concours de toutes les volontés, le concert de tous les efforts pour atteindre un but unique, donneront toujours aux communautés religieuses une puissance que n'auront jamais nos modernes académies. Une seule congrégation de bénédictins a produit plus de grands ouvrages que toutes nos sociétés savantes. C'est que là l'homme n'était pas réduit à sa faiblesse et à ses courtes journées, et il y avait force, parce qu'il y avait union. L'œuvre des vieux cénobites à qui la vie n'avait point suffi ne périsait point avec eux ; les jeunes novices avaient recueilli leur pensée, ils s'étaient pénétrés de leur esprit ; la grande œuvre marchait toujours, et, après un siècle, on la voyait paraître enfin colossale, immense et presque effrayante par sa grandeur même. (*Voy. MOINES et SOLITUDES.*) J. BARTHELEMY.

CÉNOTAPHE (du grec *kénos*, vide et de *taphos*, tombeau), est le nom donné au tombeau vide que l'on élevait à un citoyen, mort à la guerre, sur mer, ou dans une contrée éloignée, et qui n'avait pas reçu les honneurs de la sépulture. Ce genre de monument funéraire lui était consacré avec des cérémonies réglées par les lois : ordinairement on appelait trois fois son âme pour qu'elle vint en prendre possession. C'était pour éviter que l'ombre du corps qui n'avait pas reçu la sépulture fût exposée à errer pendant un siècle avant d'être reçue dans les champs Élysées, que les Romains instituèrent cette cérémonie. Les cénotaphes portaient les mêmes ornements que les sarcophages et les tombeaux. Un cénotaphe n'était donc qu'un monument commémoratif d'un mort élevé par sa famille, ou au nom de ses ébourtisans, pour honorer sa mémoire. — Chez les Grecs, on appelait *Céramique* (v. ce mot) le quartier de la ville d'Athènes où l'on faisait, aux frais du peuple, les funérailles et les oraisons funèbres de ceux qui avaient aussi péri dans la guerre. On élevait en leur honneur des colon-

nes où l'on gravait leurs noms, le lieu de leur mort et leurs épitaphes. — Parmi les cénotaphes antiques, les plus célèbres furent ceux de Pise. Ils ont été décrits par le cardinal de Noris. (Venise 1681. 1 v. in fol.) CHAMPOLLION-FIGAC.

CENS, du latin *censere*, estimer, priser. Les Romains appelaient *cens*, *census*, la redevance annuelle imposée aux immeubles dans les provinces. Les préposés à la perception de cet impôt s'appelaient *censitores*, *censores*, *præquatores*. Ces préposés fixaient la quotité des revenus des biens imposés et la quotité de l'impôt. — Le *cens* établi par Solon chez les Athéniens divisait les citoyens en quatre classes : la première comprenait ceux qui avaient cinq cents mines de revenu, tant en grains qu'en fruits ; la deuxième ceux qui avaient un revenu de trois cents mines et pouvaient entretenir un cheval ; la troisième ceux dont le revenu était de deux cents mines ; la quatrième tous ceux qui vivaient de leur travail. Cette dernière classe était exclue des fonctions publiques. — Le *cens* était jadis en France une rétribution annuelle et seigneuriale dont étaient grevés les héritages *censiers*, originellement établis par le seigneur qui avait concédé le fonds. Les concessionnaires étaient appelés *censitaires* ou *tenanciers*. On ajoutait ordinairement au mot *cens* celui de *servis*, du latin *servitium*. Le *cens seigneurial* était payable en argent ou en nature, suivant l'acte de concession. Nos livres de droit et de jurisprudence offrent de longs commentaires sur le *cens* et ses diverses spécialités en matière de prestation féodale, ses applications diverses dans les pays coutumiers et de droit écrit. Ces doctes élucubrations sont désormais sans nulle utilité. Depuis que toutes les propriétés sont indistinctement imposées au profit du trésor public exclusivement, nous ne connaissons plus de *sur cens*, *cher cens*, *cens gros* et *menu*, *cens requérable* et *fortable*, *cens abonné*, *cens en commande*. Les *censives*, qui ne différaient du *cens* proprement dit qu'en ce qu'elles

étaient dues solidairement par plusieurs cotenanciers, ont été supprimées, comme tous les autres droits féodaux. Seulement les *cens* ou *censives* qui avaient eu pour cause une concession de terrain, et qui n'étaient pas entachés de féodalité, ont été déclarés rachetables, et le mode de rachat a été régularisé par les lois du 28 mars 1790 et autres lois ultérieures. Le mot *cens*, tel que l'entendaient nos pères, n'a plus, dans l'état actuel de notre législation et de nos institutions depuis 1789, qu'une seule acception, et cette acception est essentiellement politique.

Cens électoral et d'éligibilité.

A l'époque de l'affranchissement des communes (XI^e siècle), toutes les fonctions publiques, sans nulle exception, devinrent électives et temporaires, sinon de fait, du moins de droit : le droit d'élection appartient aux *bourgeois*. La *bourgeoisie* n'était pas octroyée par le prince, mais par l'autorité municipale de la commune : c'est ce qui est prouvé par une ordonnance de Philippe-le-Bel (1287), qui dispose : « S'aucun veut entrer en aucune bourgeoisie, il doit aller au lieu dont il requiert être bourgeois, et doit venir au prévôt du lieu, ou à son lieutenant, ou au maire, quand il reçoit les bourgeois, et dire : Sire, je vous requiers la bourgeoisie de cette ville, et suis appareillé de faire ce que je dois. Alors le prévôt, ou son lieutenant, ou le maire, en la présence de deux ou trois bourgeois de la ville, du nom desquels les lettres doivent faire mention, recevra sûreté de l'entrée de la bourgeoisie et que le récipiendaire fera ou achettera dans l'an et jour une maison de la valeur de 60 sols parisis, etc. » Ainsi, dès le XIII^e siècle, le droit d'élection et d'éligibilité, comme tous les autres droits de bourgeoisie ou de cité, n'était pas déterminé par le chiffre de l'impôt, mais par la valeur de la propriété. Il résulte des procès-verbaux d'élection des députés aux états-généraux, des magistrats municipaux, et des clauses des chartes de communes, que tous les citoyens portés au rôle des con-

tributions, quel que fût le taux de celle à laquelle ils étaient taxés, exerçaient le droit électoral. Mais, sans remonter à des époques aussi éloignées, et sans entrer dans un examen approfondi de tous les actes qui confirment ce droit, je ne citerai qu'un acte récent, presque contemporain. On sait que dans les pays apanagers, les actes publics portaient *l'attache*, non du roi, mais du prince apanager. C'était une espèce de souveraineté. Ainsi Louis XV, réglant dans son conseil l'apanage de l'Anjou, concédé au comte de Provence son petit-fils, qui depuis fut Louis XVIII, prescrit le mode d'élection des candidats aux fonctions municipales, et l'ordre dans lequel les habitants ayant droit de voter seront appelés : on devait procéder non par liste individuelle, mais par corporations. Chaque corps de métier était appelé à son ordre. Il résulte de ce document que tous les contribuables concouraient à l'élection, et que le droit était le même pour tous, quel que fût le taux de la contribution de chacun. Le cens électoral et d'éligibilité a reçu depuis de notables changements. — La constitution de 1791 n'admettait aux assemblées primaires, pour le choix des magistrats municipaux et des électeurs, que les *citoyens actifs* ; elle ne conférait le titre de citoyen actif qu'aux Français qui payaient une contribution égale à la valeur de trois journées de travail ; elle exigeait pour être électeur dans les villes au-dessus de six mille habitants un revenu égal à la valeur locale de deux cents journées de travail ; dans les villes au-dessous de six mille habitants, la propriété ou l'usufruit d'un bien évalué sur les rôles à un revenu de cent cinquante journées de travail, ou une location de cent journées ; dans les communes rurales, la propriété ou l'usufruit d'un bien évalué à un revenu de cent cinquante journées de travail, ou le fermage d'un bien évalué au prix de 400 journées ; d'ailleurs, nulle autre condition pour l'éligibilité à l'assemblée nationale que celle d'être citoyen actif. Le cens pour l'admission aux

fonctions administratives et judiciaires avait été réglé par des lois spéciales. — *Constitution de 1793*. On sait qu'elle a été votée, mais que son exécution fut suspendue jusqu'à la paix générale, et que le gouvernement révolutionnaire lui fut provisoirement substitué, comme une dictature tout exceptionnelle. Cette constitution n'admettait point de cens électoral et d'éligibilité. La qualité de citoyen français et les droits attachés à ce titre n'étaient subordonnés à aucun cens de contribution. C'était, dans l'acception la plus large, le gouvernement du pays par le pays. — *Constitution de l'an III*. Le cens électoral ou d'éligibilité n'était point déterminé par une quotité fixe. Le droit d'élire et d'être élu appartenait à tout Français âgé de vingt et un ans, et qui payait une contribution quelconque. Les militaires qui avaient fait une ou plusieurs campagnes pour la défense de la république n'étaient pas assujettis à la condition de contribution. — *Constitution du 23 frimaire an VIII*. (15 décembre 1799). Cet acte détruisit le droit d'élection. Les citoyens ne furent plus appelés qu'à voter des listes de candidature pour toutes les fonctions publiques, depuis la moindre municipalité jusqu'au sénat conservateur. Le droit d'élection ne fut plus qu'une humiliante déception. Ce droit, qui n'en était plus un, fut réservé à un nombre déterminé des plus imposés de chaque commune, de chaque arrondissement, de chaque département. Ce système confisqua au profit du pouvoir exécutif toutes les libertés publiques, tous les droits garantis par les constitutions antérieures et même par les lois de l'ancien régime. Les sénatus-consultes organiques du 18 thermidor an X et 28 floréal an XII ne firent que confirmer cette première usurpation des droits de la nation et de chaque citoyen. — On ne peut citer que pour mémoire le cens électoral d'éligibilité formulé dans le projet de constitution proposé par le gouvernement provisoire, et adopté par le sénat conservateur le 6 avril 1814. A la nation

seule, représentée par des mandataires spéciaux de son choix, appartenait le pouvoir constituant. Louis XVIII substitua à ce projet de constitution une charte constitutionnelle, qui fut promulguée le 4 juin 1814. (Voy. CHARTÉ CONSTITUTIONNELLE.) L'article 6 fixe le cens électoral à 300 francs de contributions directes, le cens d'éligibilité à 1,000 francs. Le roi s'était réservé la nomination directe à toutes les fonctions administratives et judiciaires. *Acte additionnel aux constitutions de l'empire.* L'empereur, étant remonté sur son trône, avait proclamé le principe de la souveraineté nationale; par une contradiction que rien ne peut justifier, il s'arrogea le pouvoir constituant, et publia sous le titre d'*acte additionnel* une nouvelle constitution. Cet acte fut soumis, il est vrai, à l'acceptation des citoyens, mais par des votes écrits sur des registres spéciaux. Les conditions du cens électoral et d'éligibilité, ou plutôt de candidature, étaient imposées par le sénatus-consulte du 16 therm. an x. La promulgation de l'acte additionnel fut un grave événement. Napoléon avait brisé l'appui sur lequel reposait son trône; il s'était aliéné par cet acte la majorité de la nation, qui s'était franchement ralliée à lui. La constitution délibérée par la chambre des représentants (1815) était vraiment nationale; elle ne fut plus bientôt pour la France envahie et non conquise qu'un souvenir historique. — *Du cens électoral et d'éligibilité depuis la révolution de 1830.* Le seul changement notable introduit par la charte amendée est la réduction du cens électoral de 300 à 200 francs, et du cens d'éligibilité de 1,000 à 500 fr. La nouvelle loi sur les élections a admis quelques adjonctions en faveur des licenciés en droit, des docteurs, des membres des sociétés savantes autorisées par le gouvernement. Mais ces réductions dans la quotité du cens, ces adjonctions de capacité, n'ont agrandi que bien faiblement le cercle des citoyens admis à la jouissance des droits politiques; ils ne forment encore qu'une minorité très circonscrite.

Or, les droits d'une minorité ne sont que des privilèges. Presque toutes les communes de France ont réclamé par des pétitions à la chambre des députés l'entière réformation du système électoral et une grande réduction dans le chiffre du cens. DUREY (de l'Yonne).

Dérivés du mot CENS.

Du mot cens sont dérivés les mots CENSAL, terme de commerce, par lequel on désignait dans le Levant un courtier ou un agent de change. Leur établissement est si ancien qu'on n'en peut fixer au juste l'origine. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans l'un des statuts qui furent faits en 1257, il est parlé du serment que les *censeaux* devaient renouveler tous les ans, le jour de la Purification, à l'hôtel-de-ville, entre les mains du *viguier* et des *consuls* (V. ces mots); ce qui ferait croire que le titre de *censal* n'était pas particulier seulement aux courtiers qui allaient exercer dans le Levant, mais qu'on le donnait alors généralement à tous les courtiers de commerce. Louis XIV avait érigé la charge de *censal* en office. On trouve dans le livre intitulé *Le règlement du sort* tout ce qui a rapport aux règlements des consuls sur l'exercice de cette charge. — CENSE, petite ferme, ou métairie seigneuriale, que l'on donnait à ferme moyennant une redevance annuelle; ce qu'on appelait AGENSIA (*prædium locandum*). CENSÉ (*habitus, existimatus*), qui signifiait soumis au cens, et qui a été employé depuis, par analogie et au figuré, dans le sens de *réputé* (estimé pour valoir, passer pour, etc.). — CENSERIE, fonction, charge du *censal*, droit qui lui était dû. — CENSIER, substantif et adjectif, qui se disait à la fois du fermier tenancier d'une *cense*, du seigneur ou propriétaire d'un *cens*, du livre ou registre des *cens*. — CENSTAIN, subst. qui s'appliquait spécialement à celui ou à celle qui prenait une terre ou un fonds à charge de *cens*, c'est-à-dire à charge de payer à un seigneur de fief un droit de *cens*, une rente annuelle. — CENSTRE, adject., c'est-à-dire sujet au cens (*censui ob-*

noxius). Antoine Colombet a publié un Traité des personnes de main-morte *censites* et taillables, sous le titre de *Colonia celtica lucrosa* (Lyon, 1578, in-8°).

— CENSITEUR (*censitor*). C'était dans les provinces conquises ce que le censeur était à Rome, c'est-à-dire un officier chargé de recevoir la taille ou le tribut. (Voy. ci-dessous.) — CENSIVR, qui se disait à la fois de l'étendue d'un fief sur lequel il était dû des cens (*fundus vectigalis*), de la nature ou de la qualité des héritages tenus à titre de cens, et de la redevance des cens. — CENSIVEMENT, à titre de cens. — CENSUEL, qui appartenait, qui avait rapport au cens (*ad censum pertinens*). — ACENSE, ACENS, ACENSE, ACCENS, ACCENS, ACENSE OU ADENCE, dépendance d'un bien; d'où les termes ACENSER, ACENSEMENT, ACENSEUS, dont l'orthographe variait également. — Enfin, les mots CENSUS et CENSURE (voy. ci-après) et leurs dérivés ou corollaires CENSURABLE, CENSURES, CENSURÉ et CENSUREMENT. (V. ce dernier mot.) E. H.

« CENSEURS, CENSURE chez les Romains. Cette institution, unique dans les fastes de l'histoire des gouvernements, était élective et temporaire, comme toutes les magistratures des états démocratiques: elle était, lors de sa création, essentiellement municipale, et ne fut établie que pour débarrasser de tous les détails de l'administration de la grande cité et de ses dépendances les consuls, assez occupés par le commandement des armées et par la direction gouvernementale. La censure ne fut donc qu'un démembrement du consulat; elle fut créée l'an de Rome 310. Les censeurs ne furent d'abord chargés que de faire le dénombrement des citoyens (*census*) et l'évaluation exacte de leurs biens, et de les classer dans les centuries. Bientôt après ils étendirent leurs attributions à la réforme du luxe et des mœurs. Les sénateurs, les chevaliers, les consuls eux-mêmes, étaient soumis à la censure, comme les simples plébéiens. Les censeurs furent pendant long-temps choisis dans l'ordre des patriciens, des personnages consulaires. Ils

n'avaient point le pouvoir de juridiction; ils ne prononçaient point comme juges, ils pouvaient noter, réprimander, mais non pas prononcer une pénalité réelle. La note ou réprimande qu'ils infligeaient s'appelait *ignominia*, parce qu'elle ne s'appliquait qu'au nom de la personne inculpée. Mais l'action qu'ils avaient censurée était déferée aux juges compétents et condamnée par ceux-ci; elle entraînait une véritable condamnation et une flétrissure. « Et comme la force de la république consistait dans la discipline, l'austérité des mœurs et l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeaient les abus que la loi n'avait pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvait pas punir. Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes, et plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs que parce qu'on a violé les lois. A Rome, tout ce qui pouvait introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, et en empêcher la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étaient réformés par les censeurs. Ils pouvaient chasser du sénat qui ils voulaient, ôter à un chevalier le cheval qui lui était entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi ceux qui payaient les charges de la ville sans avoir droit à ses privilèges. » (*Montesquieu, Grand. et Déc. des Rom., chap. 8.*) — Cette autorité exorbitante ne paraît avoir été déferée aux censeurs que long-temps après la création de cette magistrature: elle datait de plus de deux siècles quand les censeurs dégradèrent ceux qui, après la bataille de Cannes (538) avaient été d'avis d'abandonner l'Italie, ceux qui s'étaient rendus à Annibal et ceux qui, par une lâche et astucieuse interprétation, lui avaient manqué de parole. M. Livius nota le peuple même, et de 35 tribus, il en mit 34 hors des centuries. C'était leur interdire le droit de suffrage, et cette interdiction si rigoureuse était motivée sur la conduite même de ces tribus à son égard. « Car, disait-il, après m'avoir condam-

né, vous m'avez fait consul et censeur, il faut donc que vous ayez prévarié une fois en m'infligeant une peine, ou deux fois en me créant consul et ensuite censeur. (*Tite-Live*, liv. xxix, chap. 87.) « M. Dronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat parce que, pendant sa magistrature, il avait abrogé la loi qui bornait les dépenses des festins. » Valère-Maxime, qui rapporte ce fait, estimait que la sévérité des censeurs avait été plus utile à la république romaine que ses victoires.—La censure étant une magistrature du premier ordre, les censeurs furent d'abord choisis parmi les sénateurs : les deux premiers élevés à cette dignité, en 311, furent Papirius et Sempronius. Mais, lorsque dans la suite les plébéiens purent être admis au consulat, les deux censeurs furent choisis, l'un parmi les patriciens, l'autre parmi les plébéiens. Ce mode d'élection, consacré par une loi spéciale de 414, se maintint jusqu'en 622. A cette dernière époque, les deux censeurs furent élus dans la classe des plébéiens. La durée de leurs fonctions fut d'abord fixée à cinq ans ; mais, neuf ans après la création de cette magistrature, elle fut réduite à 18 mois par une loi proposée par le dictateur Mamercus Emilius. Cette loi a été rigoureusement observée depuis. Lorsqu'un des deux censeurs en exercice mourait, les fonctions de l'autre cessaient de plein droit, et l'on procédait à l'élection de deux nouveaux censeurs. Les sénateurs, qui, dans l'origine, étaient nommés par les consuls, furent ensuite nommés par les censeurs. « Comme le sénat veille sur le peuple, il faut, dit Montesquieu, que les censeurs veillent sur le peuple et sur le sénat, il faut qu'ils rétablissent dans la république tout ce qui a été corrompu ; qu'ils notent la tiédeur, jugent les négligences, et corrigent les fautes, comme les lois punissent les crimes. » (*Esprit des lois*, liv. v, chap. 7.) Les censeurs n'étaient point obligés de rendre compte de leur gestion. Un censeur ne pouvait pas même être contrôlé par l'autre censeur ; chacun

d'eux faisait sa note sans prendre l'avis de son collègue, et dès qu'ils enrent cessé d'être indépendants l'un de l'autre, la censure ne fut plus qu'une déception. —L'une des plus importantes attributions des censeurs était le cens ou le classement des tribus : il avait appartenu aux consuls. Ainsi, tous les cinq ans, les censeurs formaient et créaient le corps du peuple, et ce classement avait une grande influence sur les votes des tribus, et, par conséquent sur la puissance législative. « Tiberius Gracchus, dit Cicéron, transféra les affranchis dans les tribus de la ville, non par la force de son éloquence, mais par une parole, par un geste ; et s'il ne l'eût pas fait, cette république, qu'aujourd'hui nous soutenons à peine, nous ne l'aurions plus. »—Le célibat était réprouvé à Rome. Nul peuple n'a mieux compris ses intérêts et n'a mieux su accorder ses lois avec les exigences de son avenir. Les censeurs veillaient sur les mariages, et, selon les besoins de la république, ils y engageaient les citoyens, et par la honte et par de rigoureuses pénalités. La corruption des mœurs rendit bientôt les unions conjugales moins fréquentes. La corruption avait fait de si grands et de si funestes progrès que le censeur Metellus-Numidicus, pour faire cesser cet effrayant désordre, ne fit pas un appel aux affections généreuses, mais à la seule nécessité. « S'il était possible, disait-il, de n'avoir point de femmes, nous nous délivrerions de ce mal, mais comme la nature a établi que l'on ne peut guère vivre heureux avec elles ni subsister sans elles, il faut avoir plus d'égard à notre conservation qu'à des satisfactions passagères. » (*Aulugèle*, liv. 1, chap. 6.) —Quand la corruption devint générale, la censure cessa d'être une autorité. César et Auguste, effrayés de la rapide réduction de la population, rétablirent la censure, et voulurent être censeurs. Ils remirent en vigueur les anciennes lois contre le célibat. Auguste imposa de nouvelles peines aux célibataires. César avait défendu aux femmes qui avaient moins de 45 ans, et qui n'avaient ni maris ni en-

fants, de se parer de pierreries et de se faire porter en litière : c'était appeler la vanité au secours de la morale publique. Mais toutes ces lois ne purent avoir qu'une courte et insignifiante durée. Elles furent même formellement révoquées. La censure put se soutenir tant qu'il y eut plus de luxe qu'é corruption, mais dès que la corruption devint plus grande que le luxe, la censure s'abolit d'elle-même : elle n'eut plus qu'une existence nominale dès qu'elle devint impuissante, et cessa tout-à-fait sous le règne d'Auguste. — A Rome, où tout ce qui intéressait le gouvernement, les différentes classes de citoyens et les familles, où chaque affaire se traitait au grand jour et sur la place publique, à cette époque, où les actes du gouvernement, les lois et les traités étaient seuls écrits, où les ouvrages mêmes de science et de littérature ne pouvaient être que transcrits par des copistes, la censure était sans application. Mais la tyrannie ombrageuse des décemvirs s'offensait d'un mot, s'effrayait de la plus légère épigramme, et les décemvirs, pour s'affranchir de tout contrôle de leurs actions, portèrent une loi qui infligeait la peine capitale aux auteurs de ce qu'ils appelaient des libelles. — A Sparte, tous les vieillards étaient censeurs. Athènes avait des censeurs sous le titre de *gardiens des lois et de gardiens des mœurs*. L'aréopage même était soumis à la censure. Cette institution a survécu aux républiques anciennes qu'elle avait fondées. Venise avait aussi sa censure, mais les censeurs ne restaient en fonctions que six mois. La censure politique ou littéraire a été établie depuis dans presque tous les pays, avec des formes plus ou moins sévères. (Voyez INQUISITION.)

Censeurs, censures des écrits et des livres, censeur royaux.

La censure des écrits en France date de la même époque que la civilisation, et suit ses progrès. Ce fut pendant plusieurs siècles une des attributions de la puissance ecclésiastique : elle l'a conservée exclusivement dans les pays où sa juridiction a été maintenue. L'examen des doctrines a

dû nécessairement précéder leur condamnation, soit qu'elle eût été prononcée par un concile, par les tribunaux d'inquisition ou par la juridiction ecclésiastique ordinaire. Les premières condamnations pour des doctrines progressives, et les premiers affranchissemens des communes, en France, datent du XI^e siècle. Abailard ne professait pas la théologie, mais la philosophie : ses doctrines étaient en dehors des controverses scolastiques sur les dogmes. Cependant, les théologiens, et à leur tête l'apôtre des croisades, Bernard, soulevèrent contre le professeur toute la hiérarchie chrétienne, à propos de cette proposition : *Les trois personnes de la Trinité ne sont que les dénominations d'un seul et même être, qui est Dieu*. Les théologiens avaient pu voir dans ces paroles l'objet d'une grave discussion de leur compétence, mais cette autre proposition du même professeur, *qu'un homme ne doit rien croire sans de bonnes raisons*, était tout-à-fait dans les limites de l'enseignement purement philosophique. L'auteur n'en fut pas moins accusé d'hérésie, et sa doctrine fut condamnée par un concile de Soissons en 1121. Et cependant les théologiens, les prélats de ce siècle, décernaient le titre de *maître des sentences* à ce Pierre Lombard qui, entre autres problèmes théologiques, proposait celui-ci : « Comment Dieu, qui ne se propose que le meilleur, ne peut-il parvenir à l'exécution de ses ouvrages que par le pire ? » Le principe proclamé par Abailard, et dont l'évidence ne pouvait être sérieusement contestée, fut mis en action par la réformation religieuse du XV^e siècle. La critique des doctrines exprimées dans les discours publics et dans les livres appartenait encore exclusivement à l'autorité ecclésiastique, même dans les matières essentiellement politiques et tout-à-fait en dehors des controverses religieuses. La Sorbonne poursuivait avec un inconcevable acharnement les livres de philosophie. La *Sagesse* de Charron fut censurée plus de 20 ans après la mort de ce philosophe. Le P. Garasse affirmait

« que Charron était livré à un athéisme brutal, et acquiné à des mélanges truandés; que sa tête était remplie d'écrevisses, et qu'il était plus capable de faire des roues que des livres.... » La Sorbonne n'épargna pas ses principaux membres. Il suffit de rappeler le malheureux Richer, syndic de la faculté. Le parlement et l'université s'attribuèrent aussi le privilège de censurer les livres, et même les farces que l'on jouait alors sur les théâtres. Après le désastre de Pavie, il fut défendu par arrêt du parlement, et par un décret de l'université, de faire aucune allusion aux événements politiques et à la situation pénible où se trouvait alors la France et son gouvernement, dans les thèses et les farces représentées par les étudiants. Un livre de la reine de Navarre, intitulé *Miroir de l'ame pécheresse*, fut dénoncé, en 1533, à la juridiction ecclésiastique par Beda, et il ne fallut rien moins que l'opposition prononcée de François I^{er} pour soustraire la princesse à une condamnation pour crime d'hérésie. Sur la demande de l'université de Paris, on remit en vigueur les édits qui prescrivaient la peine de mort contre tous ceux qui tiendraient des assemblées illicites, ou qui posséderaient des livres prohibés, et l'université dressa une liste de ces livres, qu'elle dénonça au procureur-général : dans cette liste de proscription et de mort figuraient la traduction des Psaumes de Marot, les œuvres de Rabelais, l'édition des Bibles de Robert-Étienne. Et François I^{er}, qui, le 13 janv. 1536, avait, sous peine de la hart (gibet), défendu toute impression de livres, applaudissait au zèle de l'université! — On ne se borna point à provoquer les pénalités les plus rigoureuses, les plus arbitraires, contre les ouvrages imprimés en France, et contre leurs auteurs, la fameuse ordonnance de Châteaubriand prohibait l'importation des livres publiés à l'étranger, sous peine de confiscation de corps et de biens. Aucune caisse expédiée des pays étrangers ne pouvait être ouverte qu'en présence de deux docteurs en théologie. Ou proscrivait toute

doctrine nouvelle, même dans les sciences exactes. Des savants français et étrangers, éclairés par de longues études et de consciencieuses expériences, avaient découvert et signalé des erreurs dans les doctrines d'Aristote. C'était un progrès qu'il fallait encourager; et en 1624 le parlement de Paris proclama par arrêt l'infailibilité des doctrines d'Aristote. Trois chimistes, Clave, Bitaut et Villon, ne partageaient pas l'opinion du professeur grec sur les catégories (*voy.*) et les formes substantielles. Ils avaient soutenu leur opinion dans des thèses. La Sorbonne et l'université crièrent au scandale, à l'hérésie; les thèses des novateurs furent censurées, condamnées, et le parlement pria de sévir contre leurs auteurs. Je ne citerai que le dernier paragraphe de cet arrêt, rendu, sur la plainte des doyens, syndics et docteurs de la faculté de théologie en l'université de Paris, contre Clave, Bitaut et Villon.... Le parlement, sur les conclusions conformes du procureur-général. — « Fait défense à toutes personnes, sous peine de la vie, de tenir ni enseigner aucunes maximes contre les anciens auteurs, ni faire aucunes disputes (discussions) que celles qui seront approuvées par les docteurs de ladite faculté de théologie, etc. Fait au parlement le 4 septembre 1624..... » Il s'agissait de chimie. La Sorbonne et le parlement n'étaient pour rien dans l'examen d'une question essentiellement académique. L'arrêt est plus qu'absurde : il est resté comme un monument accusateur des hommes et des choses de cette époque déplorable, où tout ce qui tendait à développer les progrès de la civilisation naissante était considéré comme un crime de lèse-majesté divine et humaine, où l'on ne pouvait discuter les doctrines d'un païen mort il y avait 20 siècles, sans s'exposer à la censure de la Sorbonne, et sans courir risque d'être pendu par arrêt du parlement. La civilisation eut ses martyrs, et ils furent nombreux. Le temps et l'opinion publique ont fait justice de ces anomalies aussi atroces que ridicules. L'imprimerie avait ouvert de nouvelles

et immenses communications d'opinion, entre les hommes de tous les pays. La censure des écrits fut considérée par les gouvernements mêmes comme une condition de leur existence, et comme le plus puissant moyen d'arrêter les progrès des nouvelles doctrines. Mais le torrent a brisé toutes les digues que lui opposaient les préjugés des siècles et toutes les institutions gothiques qui les protégeaient. Pendant le cours des quatre siècles que nous venons de parcourir, les questions de religion se rattachaient à tous les discours, à toutes les publications; presque tous les livres, imprimés en si grand nombre dans le xvii^e siècle, étaient relatifs au principe de la liberté de conscience, principe à la fois politique et religieux : la censure fut donc pendant ce long espace de temps attribuée à la faculté de théologie; mais dès que l'imprimerie eut propagé et étendu le cercle des connaissances humaines, le domaine de la censure s'agrandit, et des docteurs en théologie se prétendirent capables de juger des ouvrages relatifs aux sciences exactes, au droit public, à l'économie politique, aux arts industriels. Mais leur incompétence et leur incapacité étaient trop évidentes : on sentit la nécessité de mettre des bornes à leurs prétentions; la raison publique avait fait trop de progrès pour ne pas appeler l'attention même des gouvernements sur une aussi choquante anomalie. Les seuls ouvrages essentiellement religieux continuèrent d'être soumis à l'examen spécial de la faculté de théologie. Chaque publication était examinée par deux docteurs, qui ne faisaient que les fonctions de rapporteurs. Elle était jugée par l'assemblée de la faculté. Les prélats mêmes étaient assujettis à cette censure préalable. Le parlement de Paris approuva par des arrêts spéciaux les décisions de la Sorbonne. Mais bientôt les publications se multiplièrent avec une telle rapidité qu'il fut impossible à la faculté de prononcer en assemblée générale. Les docteurs chargés de l'examen se dispensèrent de la consulter, et prononcèrent eux-mêmes sur le mérite ou les inconvénients des ouvrages

qu'ils étaient chargés d'examiner. Leur approbation ou leur improbation fut définitive. Les docteurs examinateurs se décidèrent souvent par des considérations particulières, et jugèrent même sans connaissance de cause. La faculté en assemblée générale leur enjoignit d'être plus exacts et plus circonspects, sous peine de perdre pendant six mois l'honneur et les privilèges attachés au doctorat, et pendant quatre ans le droit de censure des livres. Ces décrets de la faculté de théologie signalaient l'abus sans y remédier efficacement. Enfin, en 1662, une question divisa tous les membres de la faculté : il s'agissait de décider si l'autorité du pape était supérieure à celle des conciles. Les deux partis échangèrent des factums in-folio. Le docteur Duval, chef de l'un des partis, craignant de succomber sous la masse des factums de ses adversaires, sollicita et obtint, en 1664, des lettres-patentes qui, à l'exclusion de tous les autres docteurs, lui conférèrent, ainsi qu'à trois de ses confrères, le droit exclusif de censure, avec une pension de 2,400 liv. à partager entre eux. La Sorbonne fut en émoi; elle adressa au roi remontrances sur remontrances; elle soutenait que la censure des livres appartenait à tous ses membres, et ne pouvait être le privilège de quelques-uns. L'autorité royale transigea : il fut statué par de nouvelles lettres-patentes que le nombre des censeurs resterait fixé à quatre, qui seraient choisis par l'assemblée de la maison de Sorbonne, à laquelle seraient adjoints deux docteurs de la maison de Navarre. Le docteur Duval et ses trois confrères continuaient leurs fonctions; ils furent obligés de céder de guerre lasse, et donnèrent leur démission en 1666. — La faculté reprit ses anciennes traditions, et nomma directement les censeurs en nombre illimité. Les disputes sur la grâce amenèrent de nouvelles divisions parmi les docteurs. Chaque parti controversiste fit approuver ses factums par des docteurs de son opinion. Le chancelier Séguier fit ôter à la faculté le droit exclusif de censure, et quatre censeurs furent

nommés par lui avec une pension de 600 liv. chacun.—Depuis long-temps les livres de science et d'art étaient soumis à l'examen de quelques maîtres des requêtes; mais ces censeurs laïcs n'avaient, par leur position, qu'une spécialité, l'étude des affaires contentieuses. Le chancelier fut institué chef suprême de la censure, et nomma à son gré les censeurs. Le nombre en fut toujours indéterminé. C'est au chancelier que chaque censeur rendait compte; de là, cette formule qui précédait chaque approbation, et qu'on lit en tête ou à la fin de tous les livres publiés avant la révolution de 1789 : *J'ai lu par ordre de monseigneur le chancelier*. L'approbation était quelquefois singulièrement motivée : un docteur-censeur approuvait une traduction du Coran « parce qu'il n'y trouvait rien de contraire à la religion, à la morale et aux intérêts de l'état. » Le nombre et la partialité des censeurs s'accrut avec les progrès des nouvelles doctrines philosophiques. Descartes avait trouvé grâce devant la Sorbonne pour son livre des *Méditations*; elle en aurait même accepté la dédicace sans son respect pour les doctrines d'Aristote. Descartes s'en consolait, dit l'historien de la Sorbonne, en disant que « les meilleurs esprits de la faculté pensaient comme lui, et qu'il préférerait le jugement du jeune docteur Arnaud à celui des anciens. » Les théologiens hollandais s'élevèrent contre le nouveau philosophe avec toute la brutalité du plus intolérant fanatisme; l'inquisition romaine l'accusa d'athéisme, proscrivit sa doctrine, et la mit à l'index expiatoire. Descartes n'était plus, et le P. Malebrauche défendit sa mémoire et ses doctrines avec la force et l'indépendance du génie. Louis XIV, qui n'avait d'opinion que celle de son confesseur et de sa prude maîtresse, avait ordonné à l'archevêque de Paris de faire assembler les facultés de l'université pour examiner le système de Descartes, et la docte assemblée n'hésita pas à condamner les *propositions* du philosophe, et notamment celles-ci : « Il faut se défaire de tout préju-

gé et douter de tout avant de s'assurer d'aucune connaissance. — En philosophie, il ne faut pas se mettre en peine des conséquences qu'une opinion peut avoir pour la foi; nonobstant ces conséquences, il faut s'y arrêter si elle semble évidente. » La Sorbonne se ravisa, elle ne crut pas devoir se montrer moins orthodoxe qu'université. Elle fit plus; non contente de condamner la doctrine de Descartes, elle ajouta à l'anathème lancé par elle sur les œuvres du philosophe du XVII^e siècle, et renouvela la défense de s'écarter en rien des doctrines d'Aristote. — Les jansénistes et les molinistes se réunirent pour combattre les principes développés dans l'*Esprit des lois*; ils accusèrent Montesquieu d'athéisme, de déisme et de sédition. Les deux premiers chefs d'accusation s'excluaient respectivement : on ne pouvait en même temps croire et ne pas croire en Dieu. La Sorbonne intervint dans ce scandaleux et absurde conflit, et après deux ans de laborieuses investigations, elle parvint à signaler dix-huit propositions *répréhensibles*; mais elle recula devant les conséquences de la publicité : son décret de censure resta dans ses archives. Ces ignobles et folles tracasseries empoisonnèrent les dernières années de Montesquieu. Le jésuite Routh se vanta d'avoir obtenu de l'auteur montrant une rétractation, mais Routh a été convaincu de mensonge. — Les hauts censeurs privilégiés qui avaient condamné Charon, Descartes et Montesquieu, ne devaient pas épargner Buffon : la Sorbonne attaqua sa théorie sur la forme et l'antiquité de la terre. Buffon prétend qu'elle n'est qu'une fraction de la masse du soleil, qu'elle, passa de l'état de liquéfaction à l'état d'un globe de verre, qui devint *terre habitable*, après que le refroidissement des pôles eut fait cesser son incandescence. Ce n'était qu'une opinion problématique, qu'une théorie comme tant d'autres. La Sorbonne prit la chose au positif, elle étendit ses doctes investigations aux opinions métaphysiques de l'auteur. Elle incriminait entre

autres propositions celle-ci : « Nous ne faisons qu'un, l'existence de notre ame et nous ; l'ame est impassible par essence. » La Sorbonne incriminait aussi quelques assertions de *l'Histoire naturelle* comme contraires à la croyance de l'église. Buffon répondit que son globe de verre n'était qu'une supposition philosophique. La Sorbonne ajourna sa décision. Elle ne paraissait avoir suspendu sa censure contre Montesquieu et Buffon que pour s'acharner sur l'*Encyclopédie*, qui réduisait à une désespérante nullité tout le système de la théologie scolastique. Elle recula toutefois devant l'examen d'un ouvrage aussi colossal, œuvre de toutes les notabilités littéraires et scientifiques de l'époque : la lutte n'était pas égale. Elle substitua les manœuvres sourdes, les cabales, à une exploration trop pénible, et dont le succès était au moins incertain ; elle se donna pour auxiliaires toute la meute des convulsionnaires et des dévotes titrées ; elle souleva contre l'œuvre redoutable les susceptibilités ministérielles ; et le procureur-général du parlement de Paris fit d'une question de doctrine une question d'état. Un incident tout-à-fait imprévu vint tout à point au secours des censeurs : la thèse du jeune bachelier Martin de Prades eut un grand retentissement. C'était en effet une chose étrange que l'apologie du théisme sur les bancs de la Sorbonne. L'abbé de Prades mit en question le christianisme même. Les docteurs le signalèrent comme un émissaire, un élève des encyclopédistes. Et cependant il a été prouvé que le hardi théologien n'avait eu aucune relation avec les auteurs de l'*Encyclopédie*, que peut-être il n'avait pas lue. Il n'avait confié son projet qu'à quelques amis de son âge et de son opinion ; le programme de sa thèse avait été approuvé par un docteur de la maison de sorbonne, et des exemplaires nombreux avaient été répandus dans Paris. La Sorbonne même fut divisée d'opinion, et les conférences tenues à ce sujet furent extrêmement agitées ; on a prétendu que la discussion avait dégénéré en dispute,

et même en voies de fait. L'ordre d'arrêter l'abbé de Prades fut donné ; mais il avait prévu la condamnation de ses doctrines et le sort qui l'attendait lui-même, il avait été chercher un asile en Prusse. — Le *Bélisaire* de Marmontel devint l'objet de nouveaux débats. Ce roman ingénieux est la mise en action du principe de la tolérance politique et religieuse. L'auteur avait tracé avec autant de talent que de bonheur les funestes conséquences de ces dissidences déplorables, qui avaient si long-temps troublé le repos de l'église et des nations. Les docteurs de Sorbonne en concluaient que l'auteur ne recommandait l'indifférence pour les opinions de l'école qu'afin d'appeler le mépris sur les professeurs. Marmontel, qui avait pour lui le témoignage de sa conscience et le suffrage de tous les hommes attachés à la religion, non par système, mais par conviction, consentit à discuter franchement les passages incriminés avec le docteur Ribalier, syndic de la Sorbonne ; il offrit des notes et des explications sur tous les points dont les théologiens s'étaient effrayés. Les gens sans prévention, qui sincèrement désiraient la fin de ce scandaleux débat, espéraient qu'il se terminerait par une conciliation entre l'auteur et le syndic ; mais tout espoir fut perdu par la publication d'un pamphlet fanatique, où l'auteur de *Bélisaire* était dénoncé à toute la hiérarchie sacerdotale comme un impie et au roi comme un séditieux. Ce factum, signé *Coger*, avait été approuvé par le syndic, pendant le cours de ses conférences avec Marmontel. Celui-ci, bien conseillé, abandonna son *Bélisaire* au jugement de la sorbonne, qui incrimina trente-sept propositions, dont la moins condamnable, disait-elle, était capable de renverser le trône et l'autel. Les philosophes ne répondirent qu'en publiant les passages incriminés. Il suffira d'en citer quelques-uns pris au hasard : « Je suis certain, dit *Bélisaire*, que Dieu ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner ; que le mal ne vient pas de lui. Ce qui m'attache à la religion, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain.

— Dieu m'a créé faible, il sera indulgent. » Il fallait être bien étrangement préoccupé pour trouver dans ces assertions une provocation au renversement du trône et de l'autel ! La censure de la Sorbonne fut une nouvelle chance de succès pour l'ouvrage, et l'auteur reçut les plus honorables félicitations. L'impératrice Catherine II lui écrivit elle-même : « Bélisaire est un livre qui mérite d'être traduit dans toutes les langues ; il me confirme dans l'opinion qu'il n'y a de vraie gloire que celle qui résulte des principes que Bélisaire soutient avec autant d'agrément que de solidité. » — « Vous avez, lui écrivait le roi de Pologne, réussi à faire lire, dans ce siècle frivole, un traité de morale très sérieux. Que les hommes les plus éloquents et les plus instruits soient les apôtres de la vertu, et les paradoxes injurieux aux lettres tomberont. » — La reine et le prince royal de Suède écrivirent dans le même sens à Marmontel. Il dut se féliciter de la condamnation de son livre, qui n'en fut que mieux apprécié et plus répandu. — Les censeurs théologiens étendaient leurs attributions aux ouvrages qui avaient reçu la sanction des siècles. Ils incriminèrent les doctrines de Michel Lhopital, que la France place à la tête de ses hommes d'état, de ses législateurs du premier ordre, et dont les cendres révérees reposaient depuis plus de deux cents ans dans le sein de la terre qu'il avait cultivée lui-même après sa retraite du ministère. — Les docteurs sorbonniens cessèrent enfin d'avoir le privilège exclusif de la censure. Les académiciens, de simples gens de lettres, des maîtres des requêtes reçurent du chancelier les manuscrits des ouvrages étrangers à la théologie, et c'étaient les plus nombreux. L'académie comptait parmi ses membres les chefs du parti philosophique. L'académie était en progrès, la Sorbonne restait stationnaire et se croyait encore aux beaux jours du moyen âge. Elle était obligée, pour faire preuve d'existence, de ne se permettre que des censures indirectes. Ainsi, elle s'était prononcée contre les encyclopédis-

tes en censurant la thèse de l'abbé de Prades ; une nouvelle occasion se présenta, et elle n'eut garde de la laisser échapper : l'académie venait de couronner l'*Eloge de Lhopital* ; l'abbé Rémy en était l'auteur. Le jeune lauréat avait célébré le beau rôle de conciliateur qu'avait rempli l'illustre chancelier avec plus de courage et de talent que de succès. La Sorbonne censura l'éloge et l'auteur. Elle n'ignorait pas que Louis XVI avait signalé son avènement au trône en érigeant une statue à Michel Lhopital. L'exposition de cette statue était publique. La censure de la Sorbonne, dans de telles circonstances, était une double insulte au roi et à l'académie ; mais la tolérance philosophique avait pénétré partout, même à la cour. La Sorbonne n'en resta pas moins fidèle à ses précédents, et elle censura Mably, Raynal, comme elle avait censuré Montesquieu, Buffon et Marmontel. Voltaire même fut poursuivi par elle pour son *Mahomet*, qu'il avait dédié au pape. Les évêques jouissaient de ce qu'on appelait un privilège général, c'est-à-dire de la faculté, donnée une fois pour toutes, de faire imprimer leurs lettres pastorales, leurs mandements, et même des ouvrages spéciaux, sans être tenus de demander l'autorisation du chancelier, auquel cependant ils étaient obligés d'adresser leurs œuvres, quel qu'en fût l'objet. Bossuet, dans deux mémoires autographes que j'ai sous les yeux, tout en demandant un privilège général, reconnaissait le droit du gouvernement pour approuver ou improver les lettres, les mandements et autres écrits des prélats, et qui étaient rendus publics. Bossuet soutenait que le droit d'imprimer sans autorisation spéciale et préalable, sauf la responsabilité des auteurs, était acquis aux prélats ; mais il n'entendait nullement se soustraire à la censure de l'autorité civile. « Ces privilèges, dit-il, se donnent sans examen, et on les demande pour trois raisons : 1° afin que les actes des évêques demeurent toujours éclairés par la puissance publique ; 2° pour faire foi qu'il n'y a aucune falsification,

et que les ouvrages sont véritablement des évêques ; 3° pour empêcher qu'ils ne soient contrefaits et en danger d'être altérés en ce qui regarde la sûreté des libraires et la commodité du débit. » Cette dernière considération s'applique à toutes les publications : telle était la théorie légale de l'action du gouvernement sur les livres. Bossuet obtint le privilège général qu'il demandait et tel qu'il l'avait entendu. Je lis dans une note mise au bas de ces deux mémoires : « Qu'ils avaient été lus et examinés par sa majesté et son conseil, et que cette affaire fut terminée au mois de décembre 1702. » Beaucoup de prélats moins éclairés et plus exigeants que Bossuet ont prétendu, depuis, être tout-à-fait indépendants de la puissance publique ; et le fameux *etiam si* de l'archevêque de Toulouse, Clermont-Tonnerre, est encore présent à tous les souvenirs. — Depuis qu'ils furent nommés par le chancelier, les censeurs prirent le titre de *censeurs royaux*. Le nombre en était indéterminé. Ils adressaient à ce ministre leur rapport ; toutes les approbations commençaient par cette formule : « J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, etc., etc. » Le plus grand nombre des censeurs avaient un traitement fixe, sous le titre de pension. On comptait encore à l'époque de la révolution de 1789 quatre-vingt-seize censeurs royaux. Ils prolongeaient à leur gré leur travail, et leur lenteur désespérait les auteurs et les libraires, qui, pour éviter ce grave inconvénient, faisaient souvent imprimer sous la rubrique d'Avignon, de Genève, ou de La Haye, Amsterdam, Londres, etc., les ouvrages qu'ils désiraient publier, soit qu'ils prévisent le retard inévitable de la censure, soit qu'ils craignissent de ne pas obtenir un avis favorable. C'est ainsi que la veuve Duchesne fit imprimer clandestinement à Paris l'*Esprit des lois*, sous la rubrique de *Nourse*, à *Londres*. On pourrait citer beaucoup de faits semblables. L'abbé de Longuevue, moins patient et plus hardi que les auteurs ses confrères, s'adressa directement au chancelier d'Aguesseau : « Monseigneur, lui

dit-il, examinez mes ouvrages vous-même, et ne me renvoyez pas à vos ânes bâtés de censeurs. » Les ouvrages du savant abbé n'avaient pour objet que des recherches historiques : ils n'avaient par leur nature rien qui pût alarmer l'ombrageuse susceptibilité du pouvoir. — A l'exemple du gouvernement français, les princes étrangers avaient établi des censeurs. Si ceux de Munich étaient plus laborieux et plus diligents, ils n'étaient pas plus instruits. Un libraire de Munich avait fait venir de France le plus inoffensif des livres, *La Cuisinière bourgeoise*. Le censeur allemand s'était arrêté à cet article de la table des matières : *Recette pour apprêter les carpes au gras*. Il ne douta plus que ce livre ne fût irréligieux, et *La Cuisinière bourgeoise* fut mise à l'index et confisquée : un censeur français n'eût pas fait mieux.

Censure des journaux.

L'état de la température, la hauteur de la rivière, les nouvelles de la cour, toutes choses insignifiantes et monotones, celles des cours étrangères, etc., bonnes à distraire les oisifs de café et les habitués de l'*arbre de Cracovie*, suffisaient pour remplir les minces colonnes de la *Gazette de France*, qui avait le privilège exclusif des nouvelles politiques. L'ordonnance de 1761 suppléait la censure. Ses dispositions résument toute la législation de l'époque, sur les journaux : « Faisons défense à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, de s'immiscer dans la composition, vente et débit d'aucunes *Gazettes de France*, ni d'aucuns imprimés de relations et de nouvelles, tant ordinaires qu'extraordinaires, lettres, copies ou extraits d'icelles, et autres papiers généralement quelconques, contenant la relation des choses qui se passeront tant au dedans qu'en dehors de notre royaume, ni de faire aucune des choses qui ont été ou dû être dépendantes du privilège de la *Gazette*, sans la permission expresse et par écrit du ministre et secrétaire d'état ayant le département des affaires étrangères, à peine, contre les contrevenants, de confiscation

des imprimés et exemplaires, ainsi que des caractères et des presses, de six mille livres d'amende, et de tous dépens, dommages et intérêts, et même de punition corporelle. » Cette ordonnance était toute dans l'intérêt de la gazette officielle ; elle prouve du moins que déjà il existait d'autres feuilles périodiques, et cependant la concurrence se bornait au *Journal de Paris*. La *Gazette* avait été autorisée pour suppléer à la publication des *nouvelles à la main*, qui, plus d'un siècle auparavant, avaient mis en émoi tous les hommes d'état du cabinet de Versailles et des cours étrangères. Ce fut pour comprimer cette contrebande politique que le régime municipal dont jouissait la capitale fut confisqué au profit du pouvoir ministériel ; toute l'autorité des magistrats du pays fut conférée à un homme du roi, qui fut décoré du titre de lieutenant-général de police. L'ordonnance était motivée sur la nécessité de faire cesser le scandale des *nouvelles à la main*. On ne pouvait cependant reprocher aux magistrats ordinaires d'avoir négligé cette partie si intéressante pour l'ordre public, car il résulte d'une sentence du 9 décembre 1661 que Marcellin de l'Aage, *nouvelliste*, fut condamné pour ce fait à être *fustigé et banni pour cinq ans de la ville, prévôté et vicomté de Paris ; avec défense de récidiver ce à peine de la vie*. D'autres accusés du même crime avaient été poursuivis par les magistrats municipaux de Paris ; voici leurs noms : Pierre Gislard, dit Lavignerie, Jérémie Brossard, Mayet ou Moyau, Mathurin Conault, J. Bonnerat, médecin de la faculté de Cahors ; Spic, Jean Desnoyers, Jean Gibilard, capitaine des charrois ; C.-L. Thévenin, Charles Hémar, clerc tonsuré ; J.-B. Cartilier, P. Villars, prêtre. — Au nombre des souscripteurs des *nouvelles à la main*, rédigées et distribuées par les accusés, étaient les ducs d'Epéron et de la Trémouille, Chabanais, introducteur des ambassadeurs ; l'abbé de la Rivière, le comte de Claire, la duchesse de Nemours, le surintendant des finances

Fouquet, l'abbé Colbert, etc. — Le pouvoir conféré au lieutenant-général de police était une véritable dictature, qui bientôt s'étendit à toute l'administration. La répression des *nouvelles à la main* ne fut bientôt que la partie la moins importante de ses attributions ; mais les lettres de cachet dont il disposait, ses nombreux espions, ses incessantes investigations, jusque dans l'intérieur du foyer domestique, le concours de la censure la plus sévère, la plus active, les pénalités énoncées dans l'ordonnance que j'ai citée, ne purent arrêter les distributions de *nouvelles à la main*. On sait avec quel succès la fameuse *Gazette ecclésiastique* se distribuait dans la capitale, sous les yeux mêmes du lieutenant-général de police, et à la barbe de ses nombreux *dougniers*. Ces feuilles fugitives échappaient par leur exiguité à la surveillance de l'autorité. J'en possède une collection (1785, 1786, 1787) ; chaque numéro est de format petit in-12, et ne contient que quatre pages. — La lecture des feuilles périodiques devint un besoin presque général ; le gouvernement permit de nouvelles publications, mais sous la surveillance et la responsabilité de censeurs spéciaux. L'abbé Aubert, l'atlas de la gothique et mince gazette officielle, invoquait encore le privilège garanti à sa feuille par l'ordonnance de 1761. C'était une affaire d'état ; un arrêt du conseil, avait en 1776 étendu au *Journal des Savants* et à celui de *Paris*, le privilège de publication jusqu'alors octroyé à la *Gazette* et aux *Affiches* de l'abbé Aubert, qui n'étaient qu'un supplément à la *Gazette*, mais sous la condition de fournir neuf exemplaires de chaque numéro à la chambre syndicale de la librairie. L'arrêt faisait « défenses à tous auteurs, éditeurs, directeurs des gazettes, journaux, affiches, etc., tant à Paris que dans les provinces, même ceux étrangers, dont la distribution est permise dans le royaume, de publier aucun ouvrage imprimé ou gravé, national ou étranger, si ce n'est après qu'il aura été annoncé par le Journal des Savants,

qu subsidiairement par celui de Paris, à peine d'être tenu en leur propre et privé nom, d'acquitter ladite fourniture (les neuf exemplaires à la chambre syndicale), et en outre, de cent livres d'amende pour la première contravention, de trois cents livres pour la seconde, et d'amende arbitraire, ainsi que de déchéance de leur privilège ou permission, pour la troisième, même de telle autre peine qu'il appartiendra, s'il s'agissait d'ouvrages prohibés. » Le privilège de la *Gazette de France* était de 1612, celui du *Journal des Savants* de 1665, celui du *Journal de Paris* de 1776. — Les censeurs étaient spécialement chargés de signaler les contraventions aux ordonnances et aux arrêts du conseil. Nommés par le chancelier, ils n'auraient dû recevoir d'ordre que de ce chef de la magistrature, mais chaque ministre se croyait un droit de suprême juridiction sur les censeurs, et le maréchal de Ségur provoquait toute la sévérité du lieutenant-général de police contre M. Suard, qui avait laissé insérer dans le *Journal de Paris* du 22 décembre 1786 un article consacré à l'éloge de feu M. le comte de Guibert, gouverneur des Invalides. Le maréchal insistait « pour qu'il fût prescrit au rédacteur de ne rien imprimer dans ses feuilles concernant le militaire sans lui en avoir demandé l'approbation, et surtout de ne jamais imprimer son nom ni en bien ni en mal; que s'il contrevenait à cette défense, il prendrait les ordres du roi sur sa désobéissance. » Ministres, princes, grands seigneurs, etc., tous se permettaient de gourmander les journalistes et les censeurs, qui, pour se maintenir dans leur place, prenaient le parti du plus puissant. Il leur était impossible de satisfaire à toutes les hautes susceptibilités et d'obéir à des ordres souvent contradictoires. — Les bureaux du chancelier et ceux du lieutenant-général de police étaient souvent en opposition sur le même objet. Tel auteur qui avait obtenu l'autorisation du censeur désigné par le chancelier était éconduit par un autre. Malheur à celui qui

osait trop vivement réclamer justice : une lettre de cachet lui imposait silence. Les censeurs eux-mêmes n'étaient pas moins exposés aux boutades ministérielles que les auteurs et les libraires.

Censure des pièces de théâtre.

Elle eût absorbé tous les instants, tous les travaux des bureaux des ministres, des conseils, du lieutenant-général et des 96 censeurs, si tous les auteurs avaient en l'audace et la prodigieuse activité de Beaumarchais. Toute la haute administration fut en émoi pour le *Mariage de Figaro* et *Tarare*. Beaumarchais s'était fait dans tous les salons, dans tous les bureaux, de puissants ennemis et de non moins puissants amis. — La censure dramatique était assiégée de sollicitations, de plaintes et de recommandations. — C'était une affaire d'état que l'examen d'une bluette des petits théâtres. L'impression du *Mahomet* de Voltaire fut l'objet d'une correspondance très active entre les ministres, le chef de la police et les censeurs. Voltaire se moquait d'eux, en se plaignant de cette publication, qu'il avait provoqué lui-même. Il avait écrit de Bruxelles au cardinal premier ministre pour lui demander justice contre les imprimeurs et les libraires; il s'était plaint au lieutenant-général de police, qui, dupe de cette mystification, écrivit en marge de la lettre du malicieux auteur : « Ne faire réponse à Voltaire que dans huit jours. Si Méri-got ne déclare point d'où il tient le *Mahomet*, le faire mettre en prison pour huit ou dix jours. » Un censeur n'osait se permettre de signer son avis qu'après en avoir soumis ses motifs au lieutenant-général de police. — Ce préalable était de rigueur pour les ouvrages dramatiques. Beaumarchais affirme que pour obtenir la permission de faire représenter son *Barbier de Séville*, il avait fait inutilement cinquante-neuf courses à l'hôtel du lieutenant-général de police. — L'unique juge compétent de tous les ouvrages, c'est le public. L'avis du censeur n'influaient rien sur le sort d'une pièce. La censure n'a pu arrêter une publication vraiment

utile. Les prohibitions, les condamnations même, n'ont été pour les plus beaux ouvrages du XVIII^e siècle qu'un nouvel élément de succès.

La censure depuis 1789.

Repoussée par l'opinion publique, qui déjà était une puissance, la censure n'était plus à cette époque qu'une vaine formalité, même avec l'appui des lettres de cachet et des prisons d'état. Sa suppression fut demandée dans les cahiers des trois ordres, lors de la convocation des États-généraux ; et cependant la déclaration des droits, qui garantissait à chaque citoyen celui de publier librement ses opinions, était devenue loi de l'état, et la censure, qui n'était plus qu'une anomalie, n'avait pas été formellement supprimée. Les censeurs royaux, il est vrai, n'exerçaient plus leurs fonctions, mais les nouveaux journaux les plus remarquables par leur énergie et leur indépendance ne pouvaient être envoyés dans les provinces sans l'autorisation de l'assemblée représentante de la commune de Paris. On appelait ainsi la réunion des électeurs, qui, dès le 12 juillet, s'étaient constitués en autorité municipale. On lisait à la fin du 4^e numéro des *Révolutions de Paris*, par Prudhomme : « Le comité de police autorise les administrateurs des postes à faire passer dans les provinces, à mesure qu'ils paraîtront, les numéros des *Révolutions de Paris*, portant les noms de l'éditeur et de l'imprimeur. — Ce 8 août 1789. — Fauchet, De Mangin, Le Vacher de la Terrinière. — Cette autorisation est répétée aux numéros suivants. Cette autorisation ne pourrait être considérée comme un acte de censure, mais une mesure d'ordre pour régulariser la circulation des journaux et fixer la rétribution due pour le port. Bien qu'elle n'existât plus de fait, la censure fut supprimée par une loi spéciale du 14 septembre 1791. Le mot *censure* ne reparut dans la constitution de l'an iii que pour consacrer le principe que tout citoyen a le droit de censurer les actes du gouvernement. Mais le directoire a fait plus que d'exercer la censure sur les

écrits, il entrava de sa propre autorité la publication des journaux qui, usant du droit de censure des actes, attaquaient, signalaient au tribunal de l'opinion ceux qui leur paraissaient contraires à la loi fondamentale. — La censure fut rétablie sous le consulat ; elle fut organisée sous l'empire sur un plan plus large que sous l'ancien régime, et un nouveau ministère spécial fut créé sous le titre de direction générale de l'imprimerie et de la librairie ; un censeur fut imposé à chaque journal : au *Journal de l'Empire* (les *Débats*), M. Etienne ; à la *Gazette de France*, M. Tissot ; au *Journal de Paris*, M. Jay, etc. — Les auteurs dramatiques furent soumis à la censure des bureaux de la direction générale ou du ministère de la police. — On lut avec étonnement à la suite d'une comédie nouvelle de Colin d'Harleville, ces mots : « Vu et permis l'impression et la mise en vente, d'après la décision de S. Exc. le sénateur ministre de la police générale de l'empire, en date du 9 de ce mois, prair. an xiii. Par ordre de S. Exc., le chef de la division de la liberté de la presse, P. Lagarde. » — Le manuscrit de toutes les pièces nouvelles devait être envoyé au ministre de la police avant la représentation, qui ne pouvait avoir lieu sans l'autorisation de ce ministre. — Les anciens ouvrages, même les classiques, ne pouvaient être réimprimés sans approbation ; et il était rare que les ciseaux de la censure respectassent les textes les plus inoffensifs. La censure de l'ancien régime ne s'occupait du moins que des ouvrages nouveaux. — Garantie par des lois fondamentales, la liberté de la presse ne pouvait, en droit, être suspendue ou abrogée que par un acte de souveraineté nationale, par les dispositions formelles d'une nouvelle constitution ; et il a suffi de quelques décrets impériaux pour l'abolir ; il est vrai que cette abolition ne fut pas énoncée en termes positifs, les décrets se taient sur le principe, mais ils en paralysaient l'application ; et tandis qu'ils interdisaient la libre publication d'un ouvrage ancien ou nouveau,

une commission spéciale pour le maintien de la liberté de la presse était établie au sénat conservateur, qui ne sut rien conserver, et qui n'y songea même pas. Sa constitution, sa loi unique et suprême était la volonté du maître.

De la censure sous la restauration.

Louis XVIII, par la déclaration de St-Ouen, reconnaissait le principe de la liberté de la presse, au nombre des droits constitutionnels acquis à tous les Français. L'article 8 de la charte octroyée le 4 juin 1814 était déjà une modification restreinte de cette déclaration. Le mot de censure n'y est pas écrit, mais le vague des expressions ouvrait une voie à son rétablissement. « Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions en se conformant aux lois qui doivent réprimer les abus de cette liberté. » Le gouvernement royal a prétendu depuis que réprimer était synonyme de prévenir, et une loi du 21 octobre 1814 établit la censure préventive. A cette loi si sévère succéda, lors de la seconde restauration, une loi de colère et de violence, celle du 9 novembre ; ce que la première loi avait considéré comme délit fut considéré comme crime. La déportation fut appliquée aux écrits qui, directement ou indirectement, semblaient hostiles au gouvernement. Et ces jugements étaient sans appel, sans renvoi en cassation, sans jury. La condamnation était prononcée par les cours prévôtales et exécutée dans les vingt-quatre heures. — Cette loi de sang et les tribunaux d'exception chargés de l'appliquer pesaient sur la France depuis deux ans : le gouvernement, cédant aux cris de l'indignation publique, ordonna la dissolution des cours prévôtales. Une nouvelle loi contre les écrits fut proposée en 1817. Adoptée par la chambre des députés, mais rejetée par celle des pairs, cette loi maintenait la censure préventive ; mais la France ne gagna rien au vote négatif de la chambre haute, le pays retomba sous l'empire de la loi de novembre, moins les cours prévôtales. Une autre loi fut promulguée le 26 mai 1819, et fut

bientôt suivie d'une loi spéciale sur la publication des journaux. Enfin, la législation sur les écrits et l'exercice de la censure subit encore de nouveaux changements en 1821. — La censure ne fut que suspendue lors de l'avènement de Charles X au trône ; c'était un moyen comme un autre de populariser le nouveau règne. — La censure fut rétablie. Une commission dans laquelle on appela quelques hauts fonctionnaires et quelques hommes de lettres qui jouissaient d'une sorte de popularité reçut le titre de commission de censure. L'opinion s'était prononcée ; les nouveaux censeurs ne furent pas mieux traités que leurs obscurs devanciers, et le gouvernement n'en persista pas moins dans son funeste système. — Les fameuses ordonnances de juillet 1830 rendaient à la censure toute son intensité. Elle aurait été plus arbitraire que jamais, et sans aucune garantie contre l'omnipotence ministérielle. Les ordonnances et le trône ont disparu sous les barricades populaires. — La censure fut légalement abolie par la charte de 1830, en termes clairs et précis : *La censure ne sera jamais rétablie* (art. 7). Mais il est évident qu'elle est rétablie pour les ouvrages dramatiques avec un caractère préventif. C'est un fait qui ne peut être sérieusement contesté. Un ordre ministériel a suffi, et cependant l'article de la charte subsiste et le texte n'est point susceptible d'interprétation. — Je me borne à citer le fait sans prétendre en discuter la cause et les conséquences, et je termine ici cet aperçu rapide, mais fidèle, de l'histoire et de la législation de la censure en France depuis son origine jusqu'à présent.

DUFEY (de l'Yonne).

CENSEUR DES ÉTUDES. — Dans le nouveau système universitaire, chaque collège a un censeur des études. Cet administrateur, dont le titre indique les fonctions, prend rang immédiatement après le proviseur. La partie disciplinaire est sa principale attribution. C'est ce qu'on appelait *préfet* dans les anciennes écoles militaires dirigées par les bénédictins.

— 114 —

— Il est chargé de maintenir le mode d'enseignement prescrit par les lois, les ordonnances, les décisions du conseil de l'université et les réglemens de police intérieure de l'établissement auquel il est attaché.

D—Y.

CENSEUR DE LA BANQUE DE FRANCE.
(Voy. BANQUE DE FRANCE.)

CENT et ses dérivés. Le mot *cent* est un terme adjectif numéral, dérivé du latin *centum*, fait lui-même du grec *hécaton*, ou, selon d'autres, du verbe *kentaïn* (en latin *pungere*, en français *piquer* ou *pointer*), parce que les anciens séparaient les centaines des autres nombres par un point, comme nous les séparons nous-mêmes par une virgule. *Cent* représente le carré du nombre *dix*; c'est aussi la racine carrée de *dix mille*; car 100 fois 100 font 10,000. Ce nombre commande la troisième colonne des chiffres arabes, disposés en ordre arithmétique. On dit et l'on écrit un *cent*, et deux *cents*, trois *cents*, avec un *s*, mais l'on supprime la marque du pluriel quand ce nom de nombre est suivi d'un autre, et l'on écrit *deux cent trente francs*, comme *cent trente francs*. La même exception a lieu avec le mot *cent* employé comme nombre ordinal, c'est-à-dire servant à marquer l'ordre de date et des années, et devenant dès lors en quelque sorte le qualificatif du nom auquel on le joint. Ainsi, il faut écrire *l'an deux cent*: c'est en effet, comme si l'on disait *l'an deux-centième*. — Le mot *cent* se prend souvent, substantivement, avec l'acception de *centaine*: on dit un *cent d'œufs*, un *cent de pommes*, etc.; on dit également jouer ou faire un *cent de piquet*, parce qu'il s'agit pour le gagnant de marquer, le premier, cent points. Dans tous ces cas, il conserve son essence numérique, mais souvent aussi il s'emploie dans la forme adverbiale pour indiquer un nombre incertain, indéterminé, mais d'une certaine valeur (*multum, plurimum*); on dit, par exemple: *Cet homme a cent défauts, cette femme a cent perfections*, non pas pour marquer rigoureusement le nombre de ces défauts et de

ces perfections, mais pour indiquer qu'il est assez grand pour ne pouvoir être déterminé au premier aperçu. — En termes de commerce, il sert à exprimer non plus le nombre, mais le poids ou une certaine quantité de choses dont on trafique: un *cent de fer*, par exemple, signifie cent livres de fer pesant; un *cent de sel* à Amsterdam, c'était autrefois quatorze tonneaux; un *cent de sel* de Marennes, de Bronage ou de l'île de Ré, c'était vingt-huit muids à vingt-quatre boisseaux par muid. Un *cent de bois*, c'est la mesure des bois de charpente en œuvre de différentes longueurs et grosseurs, ou cent fois la quantité de douze pieds de long sur six pouces de gros, qui font cent pièces de bois, à quoi on les réduit pour les estimer. — Le mot *cent* a donné naissance aux mots suivans: *CENTAIN*, nombre collectif qui sert à représenter cent unités: il suffirait d'une *centaine d'hommes* pour prendre cette bicoque; il faudrait sacrifier une *centaine de francs* pour arranger cette affaire; les amis arrivent par *centaines* quand on est dans la fortune, et ils s'en vont de même dans l'adversité. *Centaine* se dit aussi du brin de fil ou de soie par lequel on doit commencer à dévider un écheveau (*fili in spiram convoluti initium*). — *CENTENAIRE* (*centenarius*), celui qui a cent ans, qui a atteint ou passé cent ans: il y a plus de *centenaires* dans les pays froids que dans les pays chauds. Il ne faut pas confondre le mot *CENTENAIRE* avec le mot *siéculaire*. (Voy. ce dernier mot.) Les anciens auteurs disent qu'il n'y a que la *prescription centenaire* qui coure contre l'église, et que la *possession centenaire* n'est pas valable quand on prouve la mauvaise foi d'un possesseur. *Centenaire* se disait aussi autrefois dans le sens de *cent livres pesant*. On lit dans Fleury que le khalife Almanon, voyant qu'il ne pouvait tirer Léon de son pays, lui proposa par lettres plusieurs questions de géométrie et d'astronomie, et fut si satisfait de ses réponses qu'il écrivit à l'empereur Théophile; le priant de le lui envoyer pour un peu de temps,

et offrant pour cet effet cent *centenaires*, c'est-à-dire dix mille livres d'or, et une paix perpétuelle. — *CENTENA* (*centena*), compagnie de cent hommes, dont le titulaire se nommait *CENTENARIUS* (v. ci-après, p. 121). — *CENTIAIRE*, centième partie de l'are, qui vaut 100 mètres carrés; le *centiare* est donc un carré d'un mètre de côté, qui équivaut à 0,2632 de toise carrée. — *CENTISIME* (*centesimus*), adj.; nombre ordinal de cent: le *centième* jour, la *centième* année; pris substantivement, ce mot signifie aussi la centième partie et s'entend généralement d'un droit ou d'un impôt (v. ci-après *CENTISIME DENAR*, p. 121). Il ne faut pas confondre ensemble le *trois-centième* (1/300) avec les *trois centièmes* (3/100): l'expression composée *trois-centième* est synonyme de *tiers* (1/3): la *trois-centième* partie de 100 est la même chose que la *troisième* partie de 1: les *trois centièmes* de 100 sont 3, comme la *centième* partie de 100 est 1. — *CENTIGRAMME* (v. ci-après, p. 122). — *CENTIGRAMME* (de *centum*, et du grec *gramma*, gramme), centième partie du gramme, pesant 0,19 grains (à peu près un cinquième de grain), ou autant qu'un prisme d'eau ayant un millimètre carré de base et un centimètre de hauteur. — *CENTILITRE* (de *centum*, et du grec *litra*, livre), centième partie du litre. Le litre étant une capacité équivalant à un décimètre cube, ou à 1000 centimètres cubes, le *centilitre* équivaut donc à 10 centimètres cubes, ou bien à un prisme de 1 centimètre carré de base sur 10 de hauteur (à peu près 10 grammes ou une cuillerée). — *CENTINUS*, pièce de billon dont la valeur est le centième de celle d'un franc et le cinquième d'un sou. — *CENTIMÈTRE* (de *centum*, et du grec *metron*, mesure), centième partie du mètre, ou 4,433 lignes. — *CENTISTÈRE* (de *centum*, et du grec *stékos*, solide); nom d'une nouvelle mesure égale à la centième partie d'un stère. (Voy. ce mot.) — *CENTURAE*, *CENT-MAINS*, *CENT-PIEDS*, noms qualificatifs donnés par la Fable à des géants et à des êtres imaginaires et surnaturels, tenant le milieu entre l'homme et la Divi-

rité, et qui ont servi aussi quelquefois de dénominations en histoire naturelle: *centipède* est, par exemple, le nom d'un serpent de Siam très venimeux. — *CENT-SUISSE*, soldat d'un corps suisse de la garde royale. (Voy. ci-après). — *CENTUMVIR* (de *centum*, et de *vir*, homme), un des magistrats civils de Rome que l'on désignait ainsi, quoiqu'ils fussent réellement au nombre de cent-cinq, et non de cent. (Voy. ci-après, p. 169). — *CENTUMVIRAL* (*centumviralis*), adj., qui appartenait aux *centumvirs*, qui était de leur ressort ou de leur dépendance. — *CENTUMVIRAT*, charge des *centumvirs*. — *CENTUPLE* (*centuplex*), adj. c'est-à-dire cent fois autant, d'où le verbe *CENTUPLER* (*centuplare*), augmenter dans la proportion de cent contre un: Dieu a promis de récompenser la charité des fidèles au *centuple*; de leur rendre le *centuple*; le travail, l'ordre et l'économie sont des moyens de *centupler* ses richesses, auxquels certaines gens savent en substituer d'autres, qui ne sont pas toujours licites, mais qui n'en réussissent malheureusement pas moins pour cela. — *CENTURIAIRE*, nom de quelques écrivains protestants qui ont écrit ou divisé l'histoire ecclésiastique en séries de cent années. — *CENTURIE* (*centuria*), partie d'une chose divisée ou rangée par centaines. (Voy. ci-après, p. 170). — *CENTURION* (*centurio*), terme de milice romaine, capitaine de cent hommes. (Voy. ci-après, p. 171). — Du mot *CENT* a été fait encore le mot *QUINTAL*, pris pour *cental*, et qui signifie un poids de cent livres. — Enfin la racine grecque de ce mot (*hécaton*) a donné naissance aux mots suivants: *hécatombe*, en grec *hékatombê* (de *hécaton*, et de *bous*, bœuf), sacrifice de cent bœufs ou de cent victimes. — *hécatombéon*, premier mois de l'année chez les Athéniens, et *hécatombées*, fêtes en l'honneur de Jupiter et d'Apollon, qui se célébraient dans ce mois, tous deux appelés du sacrifice de ce nom qui avait lieu alors. — *hécatomphonie* (d'*hécaton* et du verbe *phônêo*, je tue), sacrifice offert par les soldats messéniens qui

avaient tué *cent* ennemis à la guerre. — **HÉCTARE** (d'*hécaton* et de *area*, mesure), mesure de superficie formant *cent* ares ou 10,000 mètres carrés, un peu plus de deux arpents. — **HÉCTOGRAMME** (d'*hecton*, contraction d'*hécaton*, et de *gramma*), poids de *cent* grammes, ou environ 3 onces, 2 gros, 12 grains. — **HÉCTOLITRE** (d'*hecton* et de *litra*), mesure de capacité contenant *cent* litres. — **HÉCTOMÈTRE** (d'*hecton* et de *metron*), mesure linéaire de cent mètres, environ 50 toises, 7 pieds, 10 pouces, 2 lignes. — **HÉCTOSTÈRE** (d'*hecton* et de *stéréos*), mesure de solides, contenant *cent* stères. E. H.

CENTAURÉE, *centaurium*, ou *centaurea*, nom d'une plante fort anciennement connue, puisqu'elle aurait été appelée ainsi du centaure Chiron, qui fut guéri par l'usage de cette herbe, du moins à ce que prétend la Fable, d'une blessure que lui avait faite une des flèches d'Hercule, trempée dans le sang de l'hydre, lors du combat des *Centaures* et des *Lapithes*. (V. ces mots.) Cette plante fait partie de la syngénésie polygamie frustrée et de la famille des *cynarocéphales*, genre qui renfermait une multitude d'espèces, et qui a été partagé de nos jours en plusieurs autres. On distingue la centaurée proprement dite en *petite centaurée* (*O. minus*) et *grande centaurée* ou *centaurée commune* (*O. majus*). La première est employée en médecine, dans le traitement des fièvres intermittentes, à cause du principe fortement amer qui la caractérise : on en donne les sommités en infusion ou en décoction, et cette boisson est très tonique. La seconde est stomachique, vulnéraire et apéritive. Z.

CENTAURES. L'antiquité associe toujours les *Lapithes* et les *Centaures*. Ainsi que l'a conjecturé Clavier (*Prem. temps de la Grèce*, t. 1, 226), les *Centaures* semblent n'avoir pas été une peuplade ou une race à part, puisqu'on ne voit jamais figurer un de leurs rois ou chefs ; il paraîtrait plutôt que les *Lapithes* existaient en corps de peuplade, et que le nom de *Centaures* était une épi-

thète pour tous, ou pour une partie, singularisés par l'exercice habituel du cheval. On sait que les Grecs, encore à l'époque du siège de Troie, ne se servaient des chevaux que pour faire traîner leurs chars ; et cependant les *Lapithes* et les *Centaures* prouvent que si l'équitation fut pratiquée en Grèce seulement 648 ans avant notre ère, elle avait été connue, au moins en Thessalie, jusqu'au siècle d'Hercule et de Thésée. — La Grèce compte dans ces temps reculés bien des peuplades d'origine diverse. Les *Pélasges*, nom générique qui reparait le plus souvent et sur les points les plus nombreux ; les *Lélèges*, les *Cariens*, en Béotie ; les *Pronastes*, les *Aones*, les *Minyens* ; en Thessalie les *Hémoniens*, les *Lapithes* et les *Centaures*, etc. Il est aujourd'hui presque impossible d'assigner à tous une origine certaine ; mais il est naturel de croire que plusieurs de ces peuplades venaient de contrées différentes, et apportaient des habitudes particulières. Tandis que toutes les autres ignoraient l'équitation, il a pu s'introduire une race d'hommes auxquels le maniement du cheval était familier. Le célèbre Buttmann a supposé, avec apparence de raison, que les *Centaures* étaient quelque peuple de cavaliers nomades, qui s'étaient fixés en Thessalie, où abondaient les pâturages. L'étymologie de leur nom (voy. ci-après) atteste une dextérité, une expérience, qui leur étaient propres ; les cavaliers brésiliens, si habiles à lancer le lacet et à prendre à la course des chevaux sauvages, peuvent nous donner une idée de ce que furent les *Centaures*. D'où étaient-ils venus en Thessalie ? On n'en sait rien. Ce qu'on sait fort bien, c'est qu'ils étaient des voisins très incommodes, une race sauvage et turbulente, dit Strabon d'après d'anciennes autorités. Pirithoüs, Thésée, Hercule, grands ennemis des brigands et du brigandage, les combattirent et les expulsèrent enfin : quelques *Centaures* se réfugièrent en Arcadie, d'autres dans des gorges du mont Pélion. Les auteurs mythiques ne parlent que de leurs attentats sur la pudeur des jeunes filles : Eurytion et

tente sur Hippodamie, Hylée et Rhœcus menacent Atalante, qui les tue; Enrytion essaie plus tard de nouvelles violences sur la fille de Dexamène en Achaïe: cette fois, son insolence lui coûta la vie, et Hercule, alors présent chez Dexamène, débarrassa son hôte d'un aussi licencieux vagabond. Homadus, pour avoir menacé Alcyone, sœur d'Eurysthée, Nessus, le ravisseur de Déjanire, furent également mis à mort par Hercule. Les brigandages des Centaures devaient se manifester encore de mille manières. Presque tous les Lapithes ou Centaures furent attaqués, anéantis ou dispersés; Chiron cependant dut à son genre de vie plus modéré de rester en Thessalie, c'est-à-dire que ce Centaure et quelques autres restèrent incorporés aux habitants, mais réduits à un si petit nombre que leurs exercices favoris d'équitation tombèrent de désuétude; la Grèce n'usa des chevaux que pour les atteler aux chars, jusqu'à la 33^e olympiade, où les courses de chevaux furent introduites dans les jeux olympiques. — Un passage curieux des *Ethiopiennes* d'Héliodore, romancier qui écrivait vers la fin du 1^{er} siècle après J.-C., sera le meilleur commentaire de l'adresse particulière et des procédés qu'il est naturel de supposer aux Centaures de la Thessalie: « Deux taureaux effrayés s'étaient échappés dans l'enceinte et la parcouraient dans tous les sens, renversant et blessant chacun de ceux qui se trouvaient sur leur passage; Théagènes, emporté par son courage naturel, ou poussé par quelque divinité, se lève tout à coup. Il saisit une branche, s'empare d'un des chevaux, et s'élance sur son dos, empoignant ses crins, dont il se sert pour le guider. Il l'aiguillonne avec ses talons, et la branche lui tient lieu de fouet. Il court après le taureau, le chasse devant lui, et le frappe pour faire précipiter sa marche. Monté sur le cheval, il ne s'éloigne point de l'animal, le suit dans tous ses tours et détours; enfin, il l'accoutume à le voir et à se laisser conduire. Déjà il marche à ses côtés; les flancs du cheval pressent les flancs du taureau;

l'haleine et la sueur des deux animaux se confondent; enfin tel est l'accord de leurs pas que de loin on croirait que les deux têtes sont sur le même col. — Théagènes pousse le cheval avec rapidité, de manière que son poitrail soit de niveau avec la tête du taureau. Alors, il s'élance de dessus le cheval sur le col du taureau, appuie son visage entre ses deux cornes, embrasse sa tête de ses deux mains, entrelace ses doigts sur son front, et laisse pendre le reste de son corps le long de son côté droit. Le taureau le porte ainsi suspendu et l'agite par des secousses violentes. Théagènes le voit fatigué du fardeau, sent que ses muscles perdent leur force. Au moment où il passe devant Hydaspe, il se met devant l'animal, entrelace ses jambes dans celles du taureau, le frappe continuellement, et l'empêche ainsi de marcher. L'animal ne peut plus avancer; il est accablé du poids qu'il traîne: il chancelle, tombe sur la tête, se renverse sur le dos et reste ainsi étendu. Ses cornes enfoncées dans la terre tiennent sa tête immobile; ses jambes s'agitent vainement et frappent l'air; les mugissements du taureau proclament sa défaite. » Fr. GAIL.

S'il faut savoir gré à l'imagination des poètes, et surtout à celle des Grecs, d'avoir embelli de fictions agréables et morales les premiers récits des annales du monde, on peut leur reprocher d'avoir quelquefois obscurci la vérité par leurs mensonges, et d'avoir rendu très difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver la physionomie de l'histoire sous le luxe trop abondant de leurs fables ingénieuses. L'histoire des Centaures est très certainement au nombre de celles qui ont été ainsi le plus défigurées, et qu'il serait presque inutile de chercher à débrouiller, si l'étymologie du nom *kentauroi* (tiré de deux mots grecs *kentein*, piquer, et *tauros*, taureau) n'aidait à nous mettre sur la voie. — Il est clair que le peuple auquel ce nom pouvait s'appliquer devait être ou un peuple pasteur, occupé uniquement du soin de faire paître des troupeaux, ou bien un peuple

chasseur, dont la principale occupation était de poursuivre des taureaux sauvages. Paléphate, poète athénien qui vivait vers la 77^e olympiade, dit en effet, dans son traité *des choses incroyables*, que sous le règne d'Ixion, roi de Thessalie, une troupe de ces animaux étant venue désoler ses états, ce roi promit une récompense à qui saurait les en délivrer, et que quelques jeunes gens, qui s'étaient récemment exercés à dresser et à monter des chevaux (chose inconnue jusque-là en Grèce, où l'on s'était borné à les atteler aux chars), s'étant chargés de cette mission, l'exécutèrent avec courage et bonheur; d'où ils reçurent le nom d'*hippocentaures*, fait des deux mots grecs que nous avons cités plus haut et d'*hippos*, cheval, auquel celui de *centaures* aura continué d'être préféré, comme étant plus court. Diodore de Sicile dit formellement, en effet, et Virgile redit après lui, dans ses *Georgiques*, que ce furent les Thessaliens, principalement ceux qui habitaient aux environs du mont Pélion; qui les premiers parmi les Grecs s'appliquèrent à dompter les chevaux, cherchant par-là à se distinguer des autres peuples de la Grèce, qui ne combattaient qu'à pied ou sur des chariots, dont Erichthonius, roi d'Athènes, leur avait appris l'usage. — Cette conquête de l'homme sur le cheval fut bientôt chantée par les poètes, et plus tard immortalisée par le ciseau du statuaire, qui, fidèle à la tradition, se plut à représenter le cavalier et son noble compagnon comme ne formant qu'un seul corps, un tout composé de deux parties inséparables: monstre demi-homme et demi-cheval, né, dit la Fable, d'Ixion et de la nuée que Jupiter avait mise à la place de Junon, ou, selon Pindare, des amours de Centaurus, fils d'Ixion, avec les cales de Thessalie. C'était sous cette forme, dit aussi la Fable, qu'était né le Centaure Chiron, fruit des amours de Saturne avec Philyre, fille de l'Océan, que ce dieu, pour cacher son intrigue à sa femme Rhéa, avait séduite et allait voir sous la figure d'un cheval. Selon

quelques auteurs, le mot *néphélé*, qui en grec signifie *nuée*, était le nom d'un château ou d'un lieu où se retiraient les Centaures. Ne pourrait-on pas en conclure que ce fut dans un château ou dans un lieu de ce nom que Jupiter relégua Ixion, qui avait osé prétendre à l'amour de Junon, et que celui-ci y employa ses loisirs à l'étude de l'équitation? — D'un autre côté, Le Clerc et d'autres auteurs pensent qu'on a pu donner aux Centaures le nom de *néphilim*, fait de *naphal*, qui signifie tomber, et que la Vulgate traduit par le mot de géant, à cause des désordres dans lesquels ils étaient tombés, et nous ajouterons de la promptitude avec laquelle ils tombaient sur l'ennemi. La fable de Saturne et de Philyre indiquerait clairement que ce dieu ou ce roi se rendait à cheval à ses entrevues secrètes avec cette princesse, et que son fils Chiron aurait reçu de lui les premières leçons de cet art. Celle des amours de Centaurus, fils d'Ixion, avec les cales de son père, présente évidemment le même sens, et toutes trois conduisent à ce résultat que si Bellérophon, comme l'indique Pline, fut le premier auquel appartient la gloire d'avoir dompté le cheval, Ixion et Chiron furent ceux des princes thessaliens qui firent faire le plus de progrès à l'art de l'équitation. — Quant au combat (ou à la guerre) des *Centaures* et des *Lapithes*, si élégamment décrit par Ovide, Diodore de Sicile nous apprend qu'il eut lieu une première fois à l'occasion de la succession d'Ixion, à laquelle Pirithoüs ne voulait point que les premiers prissent part, malgré les droits formels qu'ils y avaient; et une seconde fois aux noces d'Hippodamie ou Dédamie, fille du roi d'Argos, avec Pirithoüs, qui s'était réconcilié avec les Centaures et les avait invités à son mariage. Ces derniers, échauffés par le vin, s'y seraient conduits d'une manière peu décente et auraient obligé les Lapithes à les chasser de leur société; puis, ceux-ci, sous la conduite d'Hercule, de Pirithoüs et de Thésée, les auraient poursuivis jusque dans leur retraite et les

auraient obligés de quitter le pays pour se retirer en Arcadie : récit ou allégorie qui doit se traduire par l'existence d'une lutte entre deux peuples de la Grèce, les *Centaures* et les *Lapithes*, dont les uns représentaient la cavalerie de nos jours et les autres l'*infanterie*, laquelle eut le dessus, peut-être parce qu'elle était plus nombreuse et qu'elle avait un plus long exercice de son arme que la première. — Quoiqu'il en soit de toutes ces fables et du mérite de l'explication que nous leur avons cherchée, elles finirent par prendre le caractère de la vérité aux yeux de quelques hommes prévenus et confiants, tant il est vrai que l'erreur fait son chemin beaucoup plus vite que la vérité, et plusieurs graves auteurs de l'antiquité en ont parlé avec une assurance qui permet d'accuser leurs lumières à défaut de leur bonne foi. Diodore de Sicile, Hygin et plusieurs autres écrivains, parlent de la naissance de ces monstres comme d'une chose toute naturelle. Plutarque rapporte dans son *Banquet des sept sages*, qu'on avait envoyé à Périandre, roi de Corinthe, un jeune centaure qu'un jument venait de mettre au jour, ce qui surprit tellement toute la cour que l'on crut voir dans ce fait extraordinaire une preuve de la colère des dieux, qu'il fallut, ajoute-t-il, apaiser par un sacrifice. Pline, ce savant naturaliste des temps anciens, dont les modernes n'ont fait souvent que constater les heureuses découvertes, assure avoir vu un *hippocentaure* qu'on apporta d'Égypte à Rome sous l'empire de Claude, « embaumé dans du miel », à la manière de ce temps-là, et cette fable, nous allons dire cette histoire, se trouve répétée et confirmée dans Phlégon de Tralles, historien du II^e siècle et affranchi d'Adrien. St. Jérôme fait aussi la description d'un *hippocentaure* que St. Antoine rencontra dans le désert lorsqu'il allait voir St. Paul ermite; et le prophète Isaïe parle des *onocentaures*, qu'Élien regarde comme de véritables animaux. Gallien, qui vivait peu de temps après Phlégon, est le premier qui ait révoqué en doute ces his-

toires apocryphes et qui les ait reléguées au nombre des inventions de l'esprit poétique. Nous devons noter aussi, au moins comme une particularité curieuse et remarquable, qu'Hésiode, dans son *Bouclier d'Hercule* (*Voy. bouclier*), et Homère, dans son dénombrement de l'armée grecque, parlent tous deux des *Centaures*, non comme il a plu à la Fable de nous les représenter, mais simplement comme d'une nation qui habitait d'abord le mont Pélion, et qui vint ensuite s'établir dans la Haute-Thessalie. — Nous avons parlé plus haut de la figure des *Centaures*; mais sur les monuments antérieurs à Pindare, il paraît qu'ils étaient représentés autrement que nous les avons dépeints. Pausanias, entre autres, dit que sur le coffre des cypérides, dont les reliefs étaient du commencement du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, le Centaure Chiron était représenté comme un homme porté sur deux jambes et sur des pieds humains, semblables aux nôtres, et aux reins duquel étaient attachés la croupe, les flancs et les jambes de derrière d'un cheval; en sorte qu'il ressemblait moins à un cavalier monté sur un cheval qu'à un homme qui conduisait cet animal par la bride. Aratus dit positivement que de son temps la constellation du *Centaure méridional* ou de *Chiron*, était représentée ainsi sur les planisphères. La figure du *Sagittaire* ou du *Centaure du zodiaque*, qui était encore plus ancienne, et qui était plus simple que celle de Chiron, avait été copiée sur les planisphères égyptiens, de même que celle des autres signes du zodiaque, dont on chercherait en vain l'origine dans la mythologie grecque; or, elle était représentée avec deux pieds de cheval et une queue, à peu près comme on peint les satyres. Dicunt (dit le scholiaste latin d'Aratus) quod *Centaurs quadrupes esse non videntur, sed stans bipes sagittarius; hic autem homo equinis pedibus est, et caudam habet*. Hygin dit à peu près la même chose, et compare ce Centaure avec les satyres. La position des étoiles du *Sagittaire* est absolument conforme en effet

à cette manière de le représenter; elles sont toutes placées dans le corps humain et dans les jambes de devant; et celles que Ptolémée nomme la queue sont si proches du coude du Sagittaire qu'il est facile de voir que cette queue sort du bas des reins de la partie humaine, et non de l'extrémité de la croupe du cheval. Pour lui donner la figure de nos Centaures, il a fallu étendre cette constellation et y comprendre trois étoiles que Ptolémée range parmi les informes du poisson austral. Ces étoiles, qui sont de la troisième grandeur et assez brillantes, entraînent nécessairement dans la dénomination d'un Centaure à quatre pieds; et de ce que Ptolémée les range parmi les informes d'une autre constellation, il en faut conclure que le *sagittaire*, qui ne s'étendait pas jusqu'à ces trois étoiles, n'avait que deux pieds, et ressemblait plus aux satyres qu'aux Centaures des temps postérieurs. — Nous trouvons dans toutes ces idées la confirmation de ce qui a été dit plus haut, savoir que les *Centaures* étaient un peuple pasteur ou chasseur, qui, le premier, ayant dompté le cheval et l'ayant soumis à servir de monture à l'homme, reçut le nom d'*Hippocentaures*, contre lequel son nom primitif prévalut, et qu'il faut voir dans ce peuple la première cavalerie, ou les premiers hommes qui combattirent à cheval. (Voy. l'art. CAVALIER.) E. H.

CENTENIER, officier de la milice romaine, dont la qualification succéda, comme le témoigne Végèce, à celle des *centurions* (voy. ce mot), après l'abolition de la république. — Léon nous montre les centeniers byzantins obéissant aux comtes : tel était aussi l'usage français sous la première et sous la seconde race. — Voltaire nous apprend qu'au temps de Charlemagne, les centeniers (*centenarii*) commandaient les soldats qu'enrôlait un comte. — Le centenier marchait avant l'*aktionnaire*, et l'on voit en un capitulaire, qu'il était noble (*nobilis*), mot qui alors signifiait officier. — Cependant les charges de centeniers regardaient les temps de paix comme de

guerre. — Les centeniers disparaissent sous la troisième race; mais on en retrouve d'une espèce différente dans les bandes des légions de François I^{er}; ils y étaient à la tête des centaines, et commandaient quatre *caps* d'escouade. — La dénomination actuelle de capitaine ou d'officier de rang analogue donne l'idée d'un centenier antique. — Dumouriez témoigne dans ses mémoires qu'on a aussi donné en 1792 le nom de *centeniers* à une levée extraordinaire de soldats formés en compagnies de 100 hommes. Dans nos dernières guerres, les compagnies d'infirmeries étaient commandées par des *centeniers* et par des *sous-centeniers*. C^{te} BARDIN.

CENTIÈME DENIER. C'était autrefois le nom d'un impôt qui indiquait, d'après sa dénomination, qu'il devait être payé au droit du centième au roi ou au seigneur; c'est le droit qui existe encore aujourd'hui sous la désignation plus usuelle de *un pour cent*. L'impôt du centième denier comme celui du vingtième et du dixième, qui correspondent aux droits de *cinq* et de *dix pour cent*, ont été successivement créés pour fournir à des besoins urgents, et il est remarquable que, dans le principe, ces droits divers n'ont été établis, comme tous les impôts, que du consentement du peuple et après avoir consulté les états; ainsi, l'origine du droit de centième denier, particulièrement usité en Artois, remonte à un édit du 9 septembre 1569, de Philippe II, roi d'Espagne, qui alors possédait l'Artois comme dépendance de la Flandre. Cet édit qui, est très rare, contient un préambule d'un grand intérêt historique. Il est ainsi conçu : « Comme nos états des pays par-deçà, pour parvenir à nos urgens affaires et aux nécessités dedits pays, nous ayant accordé le centiesme denier de tous biens, meubles et immeubles, à estre levé par plusieurs et divers moyens contenus en leurs remontrances que chacun d'eux états en particulier nous ont fait exhiber; et il soit que, après avoir fait diligent-

frances, tant en nos consaux d'état et privé, que des finances, et sur le tout prins le regard que convient, nous ayons trouvé convenable de faire dresser quelque ordonnance, selon laquelle en droit la levée et fournissement dudit centiesme, chacun se aura à régler et conduire... » — Comme on le voit, cet impôt de un pour cent, qui était pris annuellement sur tous les biens, meubles et immeubles, avait été accordé au roi par les états, et l'ordonnance n'est rendue que pour régler son assiette, ainsi que le mode de perception. Du reste, ce sont les états d'Artois eux-mêmes qui, le 4 novembre 1704, le 17 mars 1706, et au mois de septembre 1716, ont arrêté de nouveaux réglemens sur cette perception. — *Le droit de centième denier*, ainsi établi en Artois, sous le règne de Philippe II, fut étendu à toute la France par un édit du mois de décembre 1703, qui ne fut point rendu comme celui de 1609, sur la demande des états; il ne fut plus considéré alors comme une imposition invariable et directe, mais comme un droit de mutation, qui devait être payé au domaine par le nouveau possesseur de toute propriété immobilière, à l'exception néanmoins des mutations opérées en ligne directe. Ce droit de mutation, qui portait sur tous contrats de vente, échanges, décrets et autres titres translatifs de propriété de tous biens immeubles avait été alors fixé au centième, mais il a été bien perfectionné depuis, et il forme aujourd'hui l'une des branches importantes des revenus de l'état; il est communément fixé au vingtième et même au-delà du vingtième. — Quant aux droits de *centième denier* ou de *un pour cent*, qui aujourd'hui se perçoivent sur un assez grand nombre d'actes, ils se trouvent confondus dans les droits généraux d'enregistrement, qui de leur nature sont très variables, en sorte que l'énumération qui pourrait en être faite n'aurait qu'un intérêt tout à fait éventuel. TROUET, a.

CENTIGRADE (de *centum*, cent, et *gradus*, pas, division). Ce mot est pro-

pre à désigner toute division d'une ligne droite ou courbe en cent parties. — Le thermomètre centigrade, par exemple, inventé par Celsius, Suédois, et adopté par les physiiciens français, est ainsi appelé parce que la portion de sa colonne comprise entre les points fixes de la température de la glace fondante et de l'eau bouillante est divisée en 100 degrés, dont le 0.° ou le commencement est au point fixe de la glace fondante. (*Voy. THERMOMÈTRE.*)

CENT-JOURS. L'épisode le plus extraordinaire de l'histoire moderne, l'époque dite des *cent-jours*, qui a vu tomber le trône de Louis XVIII devant un seul homme, tomber de nouveau celui de Napoléon devant l'Europe, et se relever encore celui de Louis XVIII par la victoire étrangère, n'est pas plus le simple fait de la volonté de Napoléon, résolu de changer l'exil de l'île d'Elbe en conquête de la France, que le résultat d'un complot ourdi pour son retour depuis les adieux de Fontainebleau. On a dit en 1814 que Napoléon seul avait pu ressusciter les Bourbons, et en 1815 que les Bourbons seuls avaient pu rappeler Napoléon: les témoignages de ces assertions ne sont pas de notre sujet. Il est dominé exclusivement par deux faits incontestables, la dépopulation de la famille royale au commencement de 1815, et le machiavélisme du congrès de Vienne, qui menaçait à la fois Napoléon de la déportation à Sainte-Hélène, et Murat de la perte de ses états. Or, ces deux princes étaient exactement avertis par leurs émissaires de ces dispositions hostiles. Aussi Napoléon avait-il pris des mesures pour mettre Porto-Ferrajo en état de défense. Quant au mécontentement de la France, il en était instruit par les journaux, et il y trouva la raison de son retour, ainsi que la lecture des gazettes de Francfort à Alexandrie lui avait donné le signal de son départ d'Égypte. Napoléon avait pardonné à Murat, et tous deux, unis encore par une destinée commune, s'étaient de nouveau associés à une même fortune. L'em-

pereur avait fait acheter à Naples des munitions de guerre, des armes à Alger, des transports à Gènes. Tout se trouvait bientôt prêt pour le départ. — Le 24 février, Napoléon donnait un grand bal, dont sa sœur Pauline Borghèse faisait les honneurs; c'est le moment qu'il choisit pour tenter la plus audacieuse entreprise de l'histoire. Il s'est dérobé facilement au tumulte d'une fête : ses ordres sont fidèlement exécutés. A quatre heures du matin, il est à bord du brick *l'Inconstant*. Quelque petits bâtiments où flotte son pavillon blanc parsemé d'abeilles reçoivent 900 hommes qui ont vu Arcole, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, Friedland, Moskou et Montmirail. La flottille porte César et sa fortune ! Que n'a-t-il attendu la prochaine dissolution du congrès, et la séparation de cette *cohue de rois*, si fatigués de se voir, et qui une fois de retour dans leurs capitales auraient été si peu disposés à se revoir de nouveau ! Mais la fortune l'entraîne par cette précipitation elle-même qui l'a servi tant de fois. *Le gant est jeté*, dit-il, en montant sur son bord. Ses moyens de conquête sont le gouvernement des Bourbons, la France qui les rejette, le bataillon qui le suit comme un aimant qui doit lui attirer l'armée : il n'y a pas d'autres conspirateurs que Napoléon, ses braves et le congrès. — Le roi de Naples, Pauline Borghèse, et les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne, qui l'accompagnent, sont seuls dans le secret du débarquement. L'armée croyait aller en Italie. « Nous allons en France, nous allons à Paris, » dit Napoléon après une heure de route, et les cris de « vive l'empereur ! vive la France ! » sont les bruyants adieux de ses braves aux rochers de l'île d'Elbe. Ainsi, la Méditerranée rapportait encore en France, pour détrôner la famille royale, celui que vingt ans plus tôt elle avait ramené d'Egypte pour renverser le directoire. — Cependant, après qu'on eut doublé le cap Saint-André, le vent devint contraire, et les marins étaient d'avis de retourner à Porto-Ferrajo ; mais aussi, comme au

retour d'Egypte, Napoléon déclara qu'il voulait arriver en France, sauf, si on était attaqué, à s'emparer de la croisière, ou à aller en Corse. Dans ce premier doute, Napoléon ordonna de jeter à la mer tout ce qui pourrait gêner la défense, et chacun fit avec empressement le sacrifice de ce qui lui appartenait. En effet, le soir, deux frégates furent découvertes, et un brick de guerre français, le *Zéphyre*, vint droit sur la flottille. Napoléon préféra passer incognito pour ne pas retarder son voyage, et fit coucher sa garde sur le pont. Une heure après, les deux bricks étaient bord à bord, et le *Zéphyre* ayant demandé des nouvelles de l'empereur, Napoléon lui-même répondit qu'il se portait bien. Echappé à ce danger, le 28 on reconnut encore un vaisseau de 74, devant lequel il eût fallu amener. Mais il n'aperçut point le bateau de César. Cette journée fut employée à copier trois proclamations, l'une aux Français, l'autre à l'armée, la troisième aussi à l'armée, mais au nom de la garde. Les ponts se couvrirent de copistes : ce singulier bureau d'état-major, écrivant, sous la dictée rapide, entraînante, de Napoléon, en vue des croisières ennemies, sur un navire sans défense, des proclamations qui appelaient trente millions d'hommes à arborer la bannière d'un bataillon, est à lui seul un fait bien curieux dans cette période si romanesque de la vie de Napoléon. Enfin, le 1^{er} mars, mois favori de l'empereur dans ses prospérités, il revit la terre française et débarqua au golfe Juan. Son bivouac fut établi dans une plantation d'oliviers, où il reçut un accueil empressé des habitants de la campagne. « Beau présage, dit-il, puisse-t-il se réaliser ! » Parmi ces paysans, l'un d'eux avait servi. Il reconnut Napoléon et ne voulut plus le quitter. « Eh bien ! Bertrand, dit l'empereur, voici du renfort. » Un capitaine de la garde et quinze hommes avaient été détachés à Antibes pour lui en ouvrir les portes. Mais Napoléon n'avait pas bien choisi ses négociateurs. Ils entrèrent dans la ville aux cris de *vive l'empereur !* et furent aus-

sitôt désarmés. Un parlementaire envoyé par Napoléon ne fut pas reçu. Sur les onze heures du soir, la petite troupe, que l'empereur appelait la *députation de la garde*, se mit en route et fit vingt lieues tout d'une traite. Le 2, on arriva au village de Cérénon ; le 3, on coucha à Barème, le 4 à Digne et le 5 à Gap. Dans cette ville, Napoléon ne conserva auprès de lui que 10 cavaliers polonais et 40 grenadiers. Le temps passé à Gap fut employé à l'impression des proclamations improvisées sur la mer le 28 février, car celles que Napoléon avait écrites à Porto-Ferrajo étaient tellement illisibles que lui-même ayant renoncé à les déchiffrer, il en avait dicté d'autres. Ainsi que toutes celles du consulat et de l'empire, et de ces temps héroïques des campagnes d'Italie et d'Égypte, ces proclamations portaient le cachet de l'éloquence originale d'un conquérant plein de génie, qui tant de fois avait réuni les sympathies et les imaginations populaires de la France et de l'étranger. Aussi, à leur publication, non moins magique que son retour, les populations surprises soudainement dans les habitudes ou dans les dégoûts du gouvernement royal, en furent saisies, soit comme par un péril, soit comme par une espérance. L'apparition subite d'un tel homme, défiant, à la tête d'un millier de soldats, la monarchie des Bourbons, devait produire, même parmi ses propres ennemis, une admiration forcée. Lui-même il se trouvait sous la fatalité de cette action prodigieuse. Enivré de cette destinée aussi nouvelle pour lui que pour la France, il avait oublié son abdication, ou bien il s'en dégageait en raison des violations du traité de Fontainebleau ; et, regardant comme non avenu tout ce qui s'était passé depuis la capitulation de Paris, il intitulait ses proclamations à Gap : *Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire, empereur des Français*. — En effet, les dix mois de règne des Bourbons se trouvaient effacés par sa seule présence. A Saint-Bonnet, on voulut sonner le tocsin pour faire lever les villages

en sa faveur : « Non, dit-il aux habitants, vos sentiments ne garantissent ceux de mes soldats. Plus j'en rencontrerai, plus j'en aurai. Restez donc tranquilles chez vous. » A Sisteron, ce ne furent pas les habitants, ce fut le maire qui voulut s'opposer au passage, disant qu'il craignait que ses administrés ne fussent pas payés. « Eh bien ! payez-vous, » lui dit le général Cambronne en jetant sa bourse. La ville s'en serait bien passée. Elle fournit des vivres avec prodigalité, et offrit un drapeau tricolore au bataillon de l'île d'Elbe. L'hospitalité nationale fut complète. — Cambronne faisait l'avant-garde avec 40 grenadiers et se trouva, au sortir de Sisteron, arrêté par une colonne envoyée de Grenoble. Aussitôt Napoléon s'avance, suivi bientôt de ses grenadiers, accourus pour le protéger. « Avec vous, mes braves, leur dit-il, je ne craindrais pas 10,000 hommes. » Napoléon alla reconnaître le bataillon et se fit précéder par un officier, que l'on ne voulut pas plus entendre que Cambronne. « On m'a trompé, dit-il au général Bertrand. N'importe, en avant ! » Mettant alors pied à terre, et découvrant sa poitrine : « S'il en est un parmi vous, dit-il aux soldats de Grenoble, s'il en est un seul qui veuille tuer son général, son empereur, il le peut ; le voici ! » Les soldats répondirent tous par le cri de *vive l'empereur*, et, se pressant autour de lui, baisant ses mains, embrassant les aigles, renouvelaient vis-à-vis d'un autre César une scène des légions romaines. Le moment fut décisif. Un seul coup de fusil, quand même il n'eût pas atteint Napoléon, produisait une lutte que la garnison de Grenoble eût soutenue, et l'épisode le plus étonnant, comme le plus fatal par ses résultats, eût manqué à l'histoire de l'homme des prodiges. Napoléon se mit en route avec le nouveau bataillon, qui voulut marcher le premier sur la division qui convoitait Grenoble. On s'avancait au milieu d'une immense population ; celle de Vizille, surtout, où avait été planté le premier arbre de la liberté, se distingua par son enthousiasme ; car ce

ne fut pas comme conquérant, ce fut comme libérateur que Napoléon était salué par le peuple ; car ce ne pouvait être que la liberté qui prit la place d'un trône qui s'écroulait, pour l'avoir méconnue ou trahie. Entre Visaille et Grenoble, arriva au pas de course le 7^e de ligne, commandé par Labédoyère. Les deux troupes mêlèrent leurs rangs aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur ! vive la garde ! vive le 7^e !* Frappé aussi d'enthousiasme pour lui-même, Napoléon se décida à entrer le soir même à Grenoble. Au moment d'arriver, un jeune officier de la garde nationale vint lui offrir 100,000 francs et son épée. « J'accepte l'un et l'autre, venez avec nous ! » lui répondit l'empereur. Plus loin, une troupe d'officiers l'avertit que le général et le préfet étaient contre lui, et que la garnison ne s'était pas encore prononcée. En effet, le général Marchand avait fait rentrer la garnison et fermer les portes ; et l'on voyait sur les remparts le 3^e régiment du génie, composé de 2,000 vieux sapeurs, vétérans de toutes les gloires de la France ; le 4^e d'artillerie ; oh 25 ans avant Napoléon était capitaine ; deux bataillons du 5^e de ligne, dont le 3^e était sous le drapeau impérial, et enfin le 4^e de hussards. Cette garnison était encore silencieuse, tandis que la troupe assiégeante marchait l'arme renversée, avec les explosions d'une joie brayante et l'attitude d'une confiance absolue dans l'hospitalité de la ville et dans la sympathie de la garnison. Les acclamations de *vive Grenoble, vive Napoléon, vive la France !* annoncèrent bientôt l'arrivée de la colonne impériale, qui s'arrêta devant les portes en demandant qu'on les ouvrît. Rien de plus contagieux, rien de plus électrique pour des soldats français que les cris de gloire et de patrie. Ceux de Grenoble, saisis à la fois de stupeur et d'émotion, avaient peine à contenir l'impression violente qu'ils recevaient de leurs camarades ; mais du moment où ils reconnurent Napoléon, rien ne put arrêter l'explosion de leur enthousiasme, et ils répondirent par une acclamation

unanime *vive l'empereur !* Soudain, les habitants, entraînés par le même transport, se précipitent aux portes, les enfoncent, et au son des fanfares en jettent les débris aux pieds de Napoléon, en lui disant : « Tiens, voici les portes, à défaut des clés de ta bonne ville de Grenoble. — Tout est décidé maintenant, dit Napoléon à ses officiers, nous allons à Paris ! » — Dans un entretien qui suivit l'entrée à Grenoble, Labédoyère, et ces paroles l'honorèrent à jamais, dit à l'empereur : « Les Français vont tout faire pour V. M., mais il faut aussi que vous fassiez tout pour eux. Plus d'ambition, plus de despotisme ; nous voulons être libres et heureux. Il faut abjurer, sire, ce système de conquête et de puissance qui a fait le malheur de la France et le vôtre. — Si je réussis, répondit Napoléon, je ferai tout ce qu'il faudra faire pour remplir l'attente de la nation. C'est pour la rendre libre et heureuse que je me suis jeté dans une entreprise qui pouvait ne pas avoir de succès et me coûter la vie. Mais nous aurions eu la consolation de mourir sur le sol de la patrie. — Et de mourir, ajoute Labédoyère, pour son honneur et pour sa liberté ! » Le lendemain 8 mars, Napoléon fut reconnu et salué comme empereur par toutes les autorités. Ce fut dans cette audience solennelle que d'une voix ferme il prononça ces belles paroles : « J'ai su que la France était malheureuse. J'ai entendu ses gémissements et ses reproches. Je suis venu pour la délivrer du joug des Bourbons ; leur trône est illégitime. Mes droits ne sont autres que les droits du peuple. Je viens les reprendre, non pour régner, le trône n'est rien pour moi ; non pour me venger ; je veux oublier tout ce qui a été dit, fait et écrit depuis la capitulation de Paris ; j'ai trop aimé la guerre, je ne la ferai plus.... Nous devons oublier que nous avons été les maîtres du monde. Je veux régner pour rendre notre belle France libre, heureuse, indépendante. Je veux être moins son souverain que le premier et le meilleur de ses citoyens. » Ce fut ainsi que Napoléon redevint sub-

tement l'homme du peuple. A la revue, il fut aussi l'homme des soldats. L'enthousiasme fut porté au délire quand il dit au 4^e d'artillerie : « C'est parmi vous que j'ai fait mes premières armes. Je vous aime tous comme d'anciens camarades. Je vous ai suivis sur le champ de bataille et j'ai toujours été content de vous. Mais j'espère que nous n'aurons pas besoin de vos canons. Il faut à la France de la modération et du repos.... » Les proclamations de Gap furent imprimées de nouveau, et des courriers expédiés, disant sur leur ronte que l'impératrice avait ordre de revenir avec le roi de Rome, que l'Autriche était d'accord avec l'empereur, que le roi de Naples marchait avec 80,000 hommes!!!! Non content de prendre ainsi possession de l'opinion, Napoléon reprit aussi celle du pouvoir impérial, et rendit un décret portant qu'à dater du 15 mars les actes publics seraient faits et la justice rendue en son nom. Un autre décret, un peu plus politique, prescrivit l'organisation de la garde nationale dans les cinq départements qu'il venait de traverser. Si à Grenoble, au lieu de se proclamer empereur, Napoléon se fût proclamé simplement dictateur de la patrie en danger, laissant le reste aux choix et aux suffrages de la nation, la France entière, moins la faction aristocratique, se serait ralliée, pressée autour de son *libérateur*, et les passions de l'Europe se seraient brisées contre la volonté de 30 millions de Français. En descendant à une lutte de couronne à couronne avec Louis XVIII, Napoléon laissa échapper celle de la nation contre le privilège. Ce ne fut pas un grand prestige, ce fut une grande force, la seule qui pouvait le défendre, qu'il s'enleva à Grenoble. Une fois réndit à une guerre de dynastie, il se trouva tout à coup resserré dans une exception qui ne lui donnait qu'une armée, au lieu d'être au large dans un principe qui lui donnait le peuple tout entier. Il avait tout dit en disant : « Je suis venu pour délivrer la France des Bourbons. Leur trône est illégitime. Mes droits sont ceux du peuple.... » — Après la revue de la

garnison, elle se mit en marche sur Lyon au nombre de 6,000 hommes. Il y avait six jours que cette merveilleuse révolution continuait son cours, lorsque le 7 mars le *Moniteur* donna avis du débarquement de Napoléon par deux ordonnances, dont l'une le mettait *hors la loi*, prescrivant en style gothique et féodal *de lui courir sus*, et l'autre convoquait les chambres. Louis XVIII, qui n'avait pas d'autre cause à soutenir qu'une cause de dynastie, avertissait par cela seul Napoléon de celle qu'il devait proclamer. Le 8, le *Moniteur* publia un mensonge, dont les émissaires arrivés de Grenoble révélèrent le soir même toute la sottise. Il publia que Napoléon, poursuivi par les populations et abandonné des siens, errait dans les montagnes. La cour était folle de joie, et l'émigration ne tarissait pas de plaisanteries sur *le petit caporal*, sur *l'ogre de Corse*, sur *le brigand de l'île d'Elbe*, dont elle avait assiégé et rempli les antichambres. Les fortes têtes du parti disaient d'un air capable : « Voici enfin l'heureux moment d'en finir avec la révolution. » Cependant, malgré ce bonheur, le comte d'Artois, le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald parlaient pour Lyon ; où 15,000 gardes nationaux et 10,000 hommes de ligne suffiraient pour arrêter Bonaparte, tandis que les généraux Marchand et Duvernet, et que le duc d'Angoulême et le prince d'Essling lui fermeraient la retraite. Le général Lecourbe devait inquiéter les flancs de la troupe impériale, et le maréchal Oudinot, avec *les fidèles grenadiers royaux*, était en marche. Le Midi d'ailleurs se levait en masse, et Bonaparte ne pouvait échapper. Chacun au château était plein de confiance et d'ivresse. Malheur à qui aurait douté ! Louis XVIII seul était loin de partager l'assurance de ses entours, tant il était éclairé sur la valeur des dévouements dont il était fatigué. Les proclamations de Gap circulaient dans tout Paris ; la police n'y pouvait rien. Les bureaux des ministères étaient restés sous l'empire des anciens ministres de Napoléon. La guerre des proclamations ne fut

pas heureuse pour la cour ; il en fut de même de ces adresses de fidélité qui pleuvaient au ministère de la guerre, et dont les signataires allaient rejoindre ou attendre Napoléon. La conspiration militaire de Lille et de la Fère avait été arrêtée par le maréchal Mortier, qui la rencontra en se rendant à Lille dans son gouvernement. Elle représentait un tiers parti, dont la devise était la charte, mais dont le but était la royauté du duc d'Orléans. Quoi qu'il en soit, ce parti devait disparaître devant celui qui faisait disparaître la monarchie de Louis XVIII. Les généraux qui l'avaient formée étaient arrêtés. On n'eut pas le temps de les juger. Le 16 mars, ils étaient sous l'aigle de Napoléon. Le 10, à sept heures du soir, et presque sous les yeux du comte d'Artois, Napoléon entre au faubourg de la Guillotière. Dans la journée, le prince avait passé la revue pour mieux s'assurer des dispositions des troupes. Crie *vive le roi* ! dit-il à un vieux sous-officier. — *Impossible, monsieur, répondit le vétéran, je ne peux crier que vive l'empereur !* Les princes durent partir et ne furent suivis que d'un seul garde national à cheval. Napoléon lui donna la croix de la Légion. Cependant, le 11, un officier de la maison du roi paraissait au balcon des Tuileries sur le jardin, où la foule était rassemblée ; il agitait son chapeau en signe de victoire, et en effet il annonçait que le duc d'Orléans, à la tête de 20,000 hommes de la garde nationale de Lyon, avait attaqué et complètement battu Bonaparte dans la direction de Bourgoing. Mais le lendemain, le retour du comte d'Artois annonça au contraire l'arrivée de Napoléon à Lyon, non seulement sans résistance, mais avec le même enthousiasme des habitants et des troupes qui au retour de l'Égypte, dans la même ville, avait salué le triomphe. Ainsi, cette armée de 30,000 hommes, que Louis XVIII avait fait échelonner de Lyon à la frontière des Alpes pour décider l'Autriche à en fermer le passage à une armée napolitaine, devenait pour Napoléon une armée d'occupation de la France. Singu-

lière destinée, et qui pouvait avoir un effet non moins merveilleux, si Joachim Murat eût mieux compris le nouveau lien qui l'attachait à la fortune de son beau-frère ! — Depuis qu'il a mis le pied sur la terre française, une ovation toute populaire a porté Napoléon du port de Cannes dans les murs de Lyon, et il a été tellement obsédé de cette immense faveur qu'à Grenoble même, bien qu'il y ait repris la couronne impériale, qu'il l'ait écrit à son frère Joseph, au roi de Naples, il n'avait toutefois parlé, agi, et peut-être pensé que comme premier magistrat de la France. A Lyon, la scène changea tout à coup pour la France et pour lui-même. Devenu maître de la seconde ville du royaume, ayant vu fuir devant lui l'héritier du trône et accourir à son drapeau l'armée qui devait l'anéantir, le pouvoir qui le saisissait tout à coup opéra sur lui une réaction complète, et soudain il se trouva envahi par l'esprit de domination comme il l'était depuis son débarquement par l'ascendant de la popularité. Cependant l'action de cette autocratie subite revêtit habilement les couleurs de la haine publique pour les éléments et les fauteurs de l'ancien régime, et livra à la vengeance des lois les ennemis de la cause nationale. Neuf décrets lancés du cabinet de Lyon apprirent tout à coup à la France sous quelle raison d'état allait s'installer le gouvernement de Napoléon ; par des décrets qui se ressemblaient plutôt de la conquête que de la possession. Le général Bertrand refusa de les signer : « Ce n'est pas, dit-il, ce que l'empereur nous a promis. » Le duc de Bassano refusa aussi de les signer à Paris. Les séquestres, les confiscations, ne pouvaient être sanctionnés par des amis de la liberté. Napoléon les trouvait jusque dans son intérieur et dans la confiance de son cabinet. Mais la multitude, qui voyait la satisfaction de ses antipathies et de sa vengeance dans ces décrets, les accueillit avec le transport aveugle qui caractérise ses passions. Si une partie de ces décrets avait justement répugné à la conscience de ses plus dé-

vous serviteurs, elle ne blessait pas moins les esprits républicains ou constitutionnels irrités contre lui depuis le consulat à vie. Au nombre de ces opposants dangereux, alors intraitables, et puissants sur cette multitude de Paris, qu'il allait revoir en face, Napoléon devait compter Carnot, qui lui écrivit à Lyon pour lui promettre l'appui des patriotes, s'il voulait donner des garanties de liberté, et aussi tous ceux qui, par une conversion récente ou une ancienne religion politique, voulaient, ou avec les Bourbons ou avec Bonaparte, toutes les conditions d'un gouvernement libre. Cette dernière opinion, celle de la masse raisonnante et vitale de la nation, se serait entièrement réunie en faveur de Napoléon, s'il n'eût pas proclamé à Lyon le système de l'empire. Ces belles paroles étaient répétées par tous les échos de la France : « Je veux être moins son souverain que son premier, que son meilleur citoyen. » Et celles-ci : « J'ai trop aimé la guerre..... Je me suis trompé en croyant que le siècle était venu de rendre la France le chef-lieu d'un grand empire. » Ces derniers mots étaient d'autant plus sincères que Napoléon s'était décidé à jurer le traité de Paris. Mais c'était à Lyon, à Paris surtout, qu'il aurait dû concevoir ce qu'il écrivit depuis à l'île Sainte-Hélène ! « Il avait toujours pensé que la France ne voulait que l'égalité, et il la lui avait donnée tout entière. Les événements venaient de lui apprendre qu'elle voulait aussi la liberté, et il avait résolu de rendre le peuple français le plus libre de tous les peuples de la terre. » Malheureusement ce fut sur sa tombe qu'il parla ainsi, et c'était à la postérité. — Les tribuns de Paris s'étaient réunis contre l'ennemi commun avec les conseillers de Louis XVIII et les partisans de l'ancien régime. Ils s'entendaient pour rédiger les proclamations royales et ministérielles. La cour dans ses perplexités acceptait de toutes mains. Elles étaient telles que le comte d'Artois, au risque de tomber roide mort à l'aspect d'un régicide, consentit enfin

à voir Fouché chez le duc d'Havré. Bourrienne, ancien secrétaire de Napoléon, était si connu par sa haine contre son bienfaiteur qu'il avait remplacé à la police l'honnête Dandré. Mais la conversation de Fouché avait paru si étrange au comte d'Artois que Bourrienne reçut l'ordre de le faire arrêter. L'ex-ministre de la police l'avait prévu et s'était sauvé. On remplaça aussi à la guerre le maréchal Soult par le général Clarke, qui, dans les mêmes fonctions, avait rendu en février 1814 de grands services à la cause royale en refusant des armes aux fédérés et aux élèves des écoles de Paris et de Lyon. Clarke fut préféré à Soult parce que, même dans cette extrémité, la cour avait à cœur de détacher d'elle tous ceux qui par leurs anciennes relations avec les patriotes auraient pu la servir. La cour voulait périr dans toute sa pureté. Elle ne périt pas cependant. Elle l'aurait voulu que l'indifférence générale eût rendu ce sacrifice impossible. A la revue que le comte d'Artois passa de la garde parisienne, il demanda aux 30,000 hommes qui la composaient quels étaient ceux qui voulaient aller combattre l'ennemi. 200 hommes à peine sortirent des rangs. Quant aux volontaires royaux, qui devaient faire partie de l'armée du duc de Berri, aucun ne se présenta. Il n'est pas besoin de parler de l'armée : elle attendait l'empereur sous le drapeau blanc. Enfin, le maréchal Ney fut nommé au commandement de l'armée de l'est, uniquement parce que la cour attribuait à ses menaces l'acte d'abdication de Fontainebleau. — Ce fut sous l'empire de telles fautes, de telles nécessités, que Louis XVIII ouvrit son parlement. Ce prince y fit voir sans ostentation la majesté du malheur, de l'âge et du courage. C'était sous ce dernier rapport un exemple qu'il donnait à sa cour. Cette scène digne de l'histoire dut à ce prince toute sa dignité et tout son intérêt ; car Paris et la France, on ne saurait trop le répéter, étaient pris par l'étonnement ou par l'admiration de l'entreprise et des succès de Napoléon. L'attendrissement

fut général quand le roi dit d'une voix ferme : « Je ne crains rien pour moi, mais je crains pour la France : pourrais-je à soixante ans mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour la défense de l'état ? » Et il prononça hautement le serment à la charte. Après ce serment, qui fut suivi des cris d'usage : *mourons pour le roi ! guerre à l'usurpateur !* le comte d'Artois, qui jusque là n'avait pas eu la pensée de ce serment, le prêta au nom de sa famille, et les deux frères s'embrassèrent. Cette petite scène, concertée d'avance, gâta l'effet de la première. Elle avait été décidée dans le conseil du 14 pour contre-balancer l'impression fâcheuse que venait de produire la défection du maréchal Ney. C'était attacher une conséquence ridicule à un événement très grave. Voici ce qui s'était passé à Lyon le 12 mars, veille du départ de Napoléon pour Paris. Aussitôt qu'il eut appris la nomination du maréchal Ney, il chargea le général Bertrand de lui écrire pour l'informer du succès de sa marche, et lui dire qu'il serait responsable de la guerre civile. Il fut écrit en même temps aux chefs de corps des départements voisins. L'empereur leur donnait ordre de se rallier à son drapeau. Le souverain avait reparu tout entier. De nobles adieux aux Lyonnais terminèrent son séjour dans leur ville, où ils ont laissé un éternel souvenir. Le 13, Napoléon coucha à Mâcon, le 14 à Châlons, le lendemain à Avallon. Les populations l'attendaient en avant des villes et des villages. Aussi, par l'effet de cette rapide et entraînant renommée qui précédait la marche de Napoléon, la révolution était déjà faite dans l'armée du maréchal Ney. Elle n'avait qu'un cri, celui de marcher à Lyon, non pour combattre Napoléon, mais pour le suivre. La déclaration de cette armée au centre de la France était décisive pour l'empereur. Il alla au-devant d'elle à Auxerre, où, le 18, il embrassa le maréchal. Non moins habile que généreux, il avait résolu en entrant en France de ne compter avec ses généraux et les hommes de son

gouvernement qu'à dater de leurs services et des distinctions dont il les avait revêtus. Il se croyait obligé personnellement par les positions élevées qu'il leur avait créées. Ces illustrations étaient pour lui non seulement des faits accomplis, sur lesquels en tout état de cause il ne voulait pas revenir, mais encore des faits historiques appartenant à l'empire et à la nation. — A Auxerre, Napoléon fut instruit qu'en vertu de l'ordonnance qui ordonnait de lui *courir sus* et d'une sorte de *mise à prix de sa tête*, des hommes avaient formé des projets sinistres sur sa personne, et qu'ils avaient été découverts. Malgré ces avis, il se mêla à la foule avec la confiance la plus entière. Il comptait, comme jadis, sur l'amour du peuple et des soldats. Il ne se trompait pas. La France s'était reportée tout à coup à ces beaux jours consulaires, dont elle demandait le retour. Ce fut à Auxerre que Napoléon reçut la fatale nouvelle de l'invasion en Italie de son beau frère Joachim, qui s'était fait précéder d'une proclamation où le nom de l'empereur n'était pas prononcé. Il sentit que l'ambition et la désobéissance de Murat allaient lui enlever un allié utile et donner à l'Autriche la prépondérance qui lui manquait dans la péninsule italique. Elle allait se trouver trop forte pour éconter désormais aucune proposition en sa faveur. Cependant, Napoléon ordonna à l'armée la marche sur Paris. Déjà forte de quatre divisions, elle s'embarqua sous ses yeux. Mais avant le départ, il écrivit au général Gérard, qui commandait son avant-garde : « On m'assure que vos troupes, connaissant les décrets de Paris, ont résolu par représailles de faire main basse sur les royalistes qu'elles rencontreront. Vous ne rencontrerez que des Français. » Je vous défends de tirer » un seul coup de fusil. Dites à vos soldats que je ne voudrais pas rentrer » dans ma capitale à leur tête, si leurs » armes étaient teintes du sang français ! » Le même ordre avait été donné au général Cambronne, et par écrit, au débarquement du golfe Juan. C'était ainsi que

l'ogre de Corse répondait à l'ordonnance homicide du roi de France siégeant en son conseil de chevaliers français, le 6 mars ! L'empereur partit après avoir envoyé des ordres pour contenir les Marseillais, qui depuis la réaction de l'émigration du comte d'Artois à Turin en 89, depuis le 10 août, qui avait porté Louis XVI sur l'échafaud, depuis le service du comité révolutionnaire et du triumvirat de Robespierre en 93, s'étaient retrouvés à celui de la maison de Bourbon pour assassiner Napoléon sur la route d'Antibes, et reparaissent encore à la solde des vengeances récemment décrétees à Paris ! Aux approches de Fossard, l'empereur fut reçu par le régiment des dragons du roi rangés en bataille, moins leurs officiers. Aueu régiment ne pouvait lui échapper, même le troisième de hussards, qui, retenu sous le drapeau royal, suivit son colonel aux cris de *vive l'empereur !* conciliant ainsi son obéissance et ses affections. Napoléon voyageait en poste sans escorte avec trois voitures et quelques officiers, qui galo-paient autour de la sicne. Le 19 au soir, il s'était arrêté à Moret pour attendre le retour des grands-gardes, qui avaient dû fouiller la forêt de Fontainebleau, où l'on prétendait que 2,000 gardes-du-corps s'étaient embusqués pour l'attaquer à son passage. On croyait également que le duc de Berri occupait militairement, comme il le devait, les hauteurs d'Es-sonne. Essonne avait été fatale à Napoléon par la défection du corps du duc de Raguse. Il ne pouvait l'oublier, surtout en revoyant Fontainebleau, où il arriva à quatre heures du matin. On voulut le dissuader de coucher dans ce vaste palais, dont les souvenirs pouvaient ne pas être les seules embûches qu'il eût à craindre. « S'il doit m'arriver quelque chose, répondit-il, toutes les précautions n'y feront rien. Notre destinée est écrite là haut ! » Et en effet, sans la religion du fatalisme, commune aux plus grands hommes, Napoléon eût-il osé entreprendre avec 10,000 hommes la conquête de la France ? — En arrivant, il

alla visiter les jardins et le palais avec le simple intérêt d'un propriétaire qui revoit sa maison après une absence. Aucune émotion apparente ne trahit l'impression que devait lui causer l'aspect d'un lieu où il avait abdiqué la couronne qu'il avait quittée sous la protection et la garde de ses ennemis, et où il rentrait en vainqueur d'une famille qui n'avait pu l'attaquer et n'osait pas l'attendre. Dans un tel moment d'une fortune surhumaine, son abdication ne fut pour lui qu'une simple aventure rayée de sa vie. Et en effet, à midi, des courriers lui apprirent le départ du roi. Alors l'empereur se décida à partir pour Paris. Sans doute il fut heureux de songer qu'au lieu d'être, comme l'année précédente, gardé à Fontainebleau au milieu de 30 mille Français par 200,000 étrangers, il allait marcher sur la capitale accompagné du peuple et de l'armée. En regard de ce brillant retour de sa prospérité et du plus éclatant témoignage d'amour que lui eût jusqu'alors donné la fortune, pendant cette même nuit, une scène à laquelle l'infortunée et la puissance donnèrent aussi un grand caractère s'accomplissait à Paris. Après vingt-cinq années d'absence et dix mois de règne, Louis XVIII, vieux et infirme, reprenait la route de l'exil, appuyé sur les anciens compagnons qui l'y avaient déjà suivi, et avant de quitter, pour la dernière fois peut-être, le palais de ses pères, témoin de tant d'événements glorieux ou funestes à sa famille, il n'avait reçu que des adieux timides et privés ; il avait même pu entendre les acclamations de la capitale proclamant de nouveau Napoléon ; il avait vu revenir tout seuls de l'armée, qui devait si facilement arrêter le conquérant, son propre frère et les princes de son sang, réduits, ainsi que lui, à aller encore avec quelques serviteurs chercher un asile dans l'hospitalité étrangère. Le 20 mars 1815 est par sa double scène un des grands tableaux de l'histoire. — Aussitôt que l'on eût appris l'arrivée de Napoléon à Autun, le roi avait réuni son conseil. On avait délibéré

si l'on défendrait la capitale, si ce prince resterait aux Tuileries. Louis XVIII le voulait. Il rédigea lui-même une proclamation dans laquelle il déclarait cette intention à l'armée. Le 19, assis sur son trône, le roi notifia cette résolution aux ambassadeurs. Vainement on avait agité dans un conseil extraordinaire, 1^o si le roi resterait à Paris; 2^o s'il se retirerait dans une ville forte du royaume; 3^o s'il irait à l'étranger. « Je resterai aux Tuileries », avait-il dit; je veux voir en face l'homme qui veut s'asseoir sur mon trône. Je compte sur l'affection de mon peuple. » Après une vive discussion, où il fut dit : « Sauvez le roi, il y aura des ressources pour sauver la monarchie. — J'irai à Lille », dit le roi, malgré les instances de l'émigration, qui penchait toujours pour la terre étrangère; et, après avoir rédigé lui-même ses adieux à la capitale, il s'en était éloigné dans la nuit du 19. Les diamants de la couronne et quelques millions furent chargés sur ses voitures. Paris se trouvait depuis quelques jours en proie à l'anxiété la plus étrange, entre les menaces atroces des royalistes, qui juraient hautement d'exterminer les bonapartistes avant de sortir de la capitale, et les espérances arden-tes, mais encore timides, de ceux-ci pour le rétablissement de l'empire, et les trames austères des républicains, qui n'acceptaient Napoléon que comme un moyen de détruire les aristocrates de la monarchie et de l'empire, et de rétablir le gouvernement démocratique. Séparés par d'aussi grandes distances, ces partis avaient une soif égale de cet avenir si prochain, qui ne devait en contenter aucun. — Napoléon quitta Fontainebleau à deux heures, après avoir ordonné un jour de repos aux grenadiers de l'île d'Elbe, qui, en moins de 17 jours, venaient de parcourir à sa suite une route de 227 lieues. Ce fut malgré eux, car ils voulaient le mener aux Tuileries. L'empereur y arriva le soir à neuf heures par l'arcade du pavillon de Flore. La foule le porta dans les appartements que le roi avait quittés la nuit précédente. Il y fut reçu par la reine

Hortense, les dames du palais, ses anciens ministres, ses généraux et d'autres hommes importants de son gouvernement. L'intérieur du palais ne tarissait point d'acclamations et de mouvements de cette joie familière et passionnée qui allait si bien à l'âme de Napoléon. La ville avait été plus silencieuse sur son passage. Pour la cour impériale, c'était une résurrection complète; pour les citoyens, c'était un changement au moins dans leurs habitudes, et pour beaucoup aussi dans leurs intérêts. Les plus clairvoyants se demandaient si l'on n'allait pas revoir aussi les alliés. C'étaient les marchands, les hommes établis, les capitalistes, dont le repos et la sécurité forment toute la conscience politique, et dont beaucoup avaient vu partir leurs clientelles. Les deux extrêmes seulement, la haute et la basse population, toutes deux également éprises du grand homme, ne pouvaient contenir leur ivresse, tant avait été insupportable pour eux le joug de ces princes, qui n'aimaient pas la gloire et qui calomniaient journellement la révolution et l'empire. L'aristocratie et l'égalité impériale se rencontraient ainsi tout naturellement dans le même sentiment pour Napoléon, tandis que la classe moyenne voulait de plus la liberté et la paix. L'empereur manqua son entrée. Elle n'eut pour témoins que cette foule qui est toujours dans la rue quand à Paris on s'attend à un grand événement. Elle avait vu partir Louis XVIII la nuit précédente, malgré les précautions prises pour l'incognito de ce départ, et à peine si elle avait quitté les abords des Tuileries quand l'empereur y arriva. Paris était depuis dix-huit heures sans gouvernants. Le peuple de Paris, qui hérite toujours du trône vacant, même quand il ne le renverse pas lui-même, témoigna une joie toute philosophique d'abdiquer en faveur de Napoléon. Il eût bien préféré lui rendre sa couronne en plein jour, en présence d'un cortège brillant et du bataillon de l'île d'Elbe, qu'il attendait comme une portion de sa famille. Mais ce peuple était si occupé

de lui-même, le 20 mars, qu'il ne songea point que Napoléon, non moins fataliste, voulait arriver à Paris, n'importe comment, le jour anniversaire de la naissance du roi de Rome. Or, quels auspices plus favorables pour Napoléon, rentrant au palais impérial des Tuileries, que le jour même où ce fils si cher y était né, ce fils à qui il rendait déjà dans sa pensée tout ce que le traité de Paris lui avait enlevé !... Napoléon partageait toute cette agitation qui tourbillonnait autour de lui ; il parlait à chacun, à tous, avec une action singulière ; mais, dominé par les impressions qui l'avaient saisi à son débarquement et sur sa route, il ne put s'empêcher de dire aux grands personnages qui l'entouraient : « Ce sont les gens désintéressés qui m'ont ramené à Paris ; ce sont les sous-lieutenants, les soldats qui ont tout fait ; c'est au peuple, c'est à l'armée que je dois tout. » C'était aussi les gens désintéressés qui criaient *vive l'empereur* sous ses fenêtres, et qui y passèrent une partie de la nuit. Ce furent eux aussi qui, sans prendre conseil ni des républicains ni des bonapartistes, vinrent s'offrir à lui fédérés pour le défendre ou mourir. Cependant, et justice doit leur être rendue, les personnages à qui l'empereur venait de dire ces paroles, tels que MM. de Bassano, Daru, Réal, Régault de St.-Jean-d'Angély, Berlier, Merlin, Lavalette, Thibaudeau et d'autres conseillers d'état, eurent la loyauté de dire à Napoléon que le trône impérial ne pouvait être relevé que sur des institutions libérales. Plusieurs même mirent à cette condition la reprise de leurs services. — On s'occupa de la composition du ministère. Cambacérès reprut à la justice, Caulaincourt aux affaires étrangères, Decrès à la marine, Gaudin aux finances, Mollien au trésor, Fouché à la police ; Davoust eut la guerre et Carnot l'intérieur ; la secrétairerie d'état revint au duc de Bassano, M. Molé passa aux ponts et chaussées ; Lavalette garda la poste, où il s'était replacé le matin du départ de Louis XVIII ; l'intendance des bâtiments fut

acceptée par Champagny et celle de la liste civile par Montalivet ; la préfecture de police fut donnée au conseiller d'état Réal, et celle de la Seine à M. de Bondy ; le conseil d'état de l'empire reprit dans son intégrité sa haute place dans le gouvernement. Il n'y avait donc de nouveau dans le personnel de cette organisation que le républicain Carnot, qui reçut pour la première fois le titre de comte. Cette noblesse de fraîche date, si intempestivement donnée et reçue, ne fut pas de bon augure pour les patriotes, dont Carnot était le chef avoué depuis la république. Napoléon crut gagner à cette abdication de Carnot : ils y perdirent tous les deux. Enfin, le bataillon sacré de l'île d'Elbe arriva, et la foule vint reconnaître et admirer ces vieux compagnons de la gloire et de son héros. A la revue générale qui eut lieu, ils occupèrent la place d'honneur. Les paroles remarquables que l'empereur adressa aux troupes ne laissèrent plus aucun doute sur l'ancienne loi politique qu'il rapportait à la France. « ... Le trône impérial, dit-il, peut seul garantir les droits du peuple et ceux de notre gloire... Soldats, voilà tous les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur ; ils sont tous mes amis.... Dans ces six cents braves de tous les régiments, tous me rappelaient les grandes journées dont le souvenir m'est si cher : en les aimant, c'est vous tous, soldats de toute l'armée française, c'est vous tous que j'aimais. Ils vous rapportent vos aigles... En les donnant à la garde, je les donne à toute l'armée... Jurez qu'elles se trouveront partout où l'intérêt de la patrie les appellera. » Le cri unanime *nous le jurons !* partit non seulement des rangs des soldats, mais de ceux du peuple, tant fut général et électrique l'enthousiasme produit par une pareille scène. Jamais César n'avait mieux harangué ses vieilles légions, et n'en avait été mieux salué la veille ou le lendemain d'un triomphe. Les salons toutefois étaient moins favorablement disposés que la cour du palais, et une admirable déclaration du conseil

d'état sur la nullité de l'abdication de Fontainebleau, ainsi qu'une adresse des ministres à l'empereur, eurent pour but de prouver à Napoléon la nécessité d'appuyer son gouvernement sur les garanties libérales que la nation avait vainement demandées aux Bourbons, et qu'elle avait droit d'attendre de son libérateur; sur celle enfin de rendre la guerre nationale, si on ne pouvait la conjurer, et par conséquent sur l'obligation impérieuse d'associer le peuple au gouvernement. « L'empereur, en remontant sur son trône, revient en vertu du principe de la souveraineté du peuple, etc. » La déclaration du congrès de Vienne, du 15, donnait encore à ces sages remontrances un caractère plus énergique. Ces mémorables adresses, ainsi que celles de tous les ordres de l'état, furent prononcées à l'audience solennelle du 26 mars; les réponses improvisées offrirent plutôt de vagues généralités que des engagements. Avant tout, et l'adversité n'avait point sous ce rapport modifié le caractère de l'empereur, il ne voulait être forcé à aucune concession, encore moins le paraître. Cependant, dès le 24, il avait aboli l'ordonnance royale sur la censure, et c'était déjà un bien heureux présage que la liberté rendue à la presse. L'on resta donc après cette audience, à laquelle il était naturel d'attacher des résultats positifs en faveur de la liberté, dans une indécision très prononcée sur la marche politique de la haute administration, et bien convaincu, par le rappel du service d'honneur de l'empereur et de l'impératrice, que rien n'était changé dans ce cérémonial de cour, dont on avait espéré la suppression. C'était, disait-on, une occasion si heureuse pour l'empereur de n'avoir d'autres chambellans que les aides-de-camp, et de rétablir la cour militaire du consulat! Et l'on se croyait autorisé à cette espérance, parce que Napoléon avait dit, en trouvant la table de son cabinet couverte de livres de piété de Louis XVIII: « Le cabinet d'un roi doit être une tente et non un oratoire. » Mais d'un

autre côté, Napoléon avait reçu, tant sa marche avait été rapide, un tel nombre d'adresses à Louis XVIII de la part des autorités civiles et militaires, qui lui en envoyèrent d'aussi dévouées, qu'il put croire que la *souveraineté du peuple* n'était pas un dogme à l'usage de l'élite de la société, ni indispensable à la nation. Napoléon se trompait, les acclamations populaires étaient des demandes de liberté. Toutefois, des décisions réformaient les dispositions d'une partie des décrets de Lyon, relativement aux séquestres des biens anciens et nouveaux des émigrés et aux promotions de la Légion d'Honneur depuis la restauration. Le travail fut rendu à la classe ouvrière; Paris devint un vaste atelier; les travaux de la capitale, interrompus par les Bourbons, qui ne voulaient pas continuer l'ouvrage de l'usurpateur, furent repris avec une prodigieuse activité, indépendamment de ceux que commandaient les besoins de la défense publique. — Cependant, la famille royale avait éprouvé des vicissitudes diverses. Le roi, qui s'était réfugié à Lille, où il avait donné l'ordre aux princes et à sa maison militaire de le rejoindre, avait dû renoncer au projet de s'y maintenir et d'y convoquer les chambres. Partout où il y avait une garnison, les Bourbons se trouvaient en pays ennemi, et le vieux roi était parti pour Gand, au grand déplaisir de Napoléon, qui espérait que la cour fugitive retournerait en Angleterre. Les ordres donnés à ses généraux portaient de pousser incessamment toute la famille royale hors du territoire. Il pouvait, il devait en donner de plus rigoureux, en s'assurant d'otages précieux contre la guerre européenne fulminée contre lui seul par la déclaration de Vienne. Mais son respect pour la majesté royale l'emportait sur toute considération. Le 23, le roi avait quitté Lille avec sa cour pour se rendre à Gand. Le duc d'Orléans, qui commandait cette place, l'avait remise au maréchal Mortier en lui adressant une lettre qui fit dire à Napoléon: « Celui-là a toujours eu l'âme française. » Dans

le même moment, une lettre de madame la duchesse d'Orléans douairière lui fut remise : « Je veux, dit-il, que sa mère soit traitée avec tous les égards qu'elle mérite. » Et il ordonna qu'en indemnité du séquestre mis sur les biens de cette princesse, elle reçût un traitement annuel de 300,000 francs. La duchesse de Bourbon, sa fille, en reçut un de 150,000, bien que son mari fût dans la Vendée, où il s'embarqua au Pont-de-Cé sur la Loire. Il ne restait donc plus en France que le duc et la duchesse d'Angoulême. La duchesse essayait de conserver Bordeaux au roi. Animée d'un courage viril, elle avait fait prendre les armes à la garde nationale, s'était rendue aux casernes, avait harangué les soldats, et à sa voix, de nombreux bataillons de volontaires, organisés par cette princesse, en avaient reçu l'ordre de défendre les approches de la ville et d'en intercepter toutes les communications. Malgré ces préparatifs et l'enthousiasme de la ville fidèle, qui avait été l'année précédente au-devant de Wellington et du duc d'Angoulême, le général Clausel, nommé commandant supérieur de la 11^e division militaire, venait d'arriver avec 25 gendarmes à Saint-André-de-Cubzac, où 150 soldats de la garnison de Blaye vinrent le rejoindre. A son approche, le bataillon de volontaires royaux, qui s'était porté dans cette petite ville avec deux pièces de canon, jugea devoir se replier sur Saint-Vincent pour mieux garder le passage de la Dordogne, et envoya quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie aux soldats du général, qui défendit de riposter. Dans le but d'éviter la guerre civile, que Napoléon avait en horreur, le général fit demander un parlementaire. On lui envoya M. de Martignac, commandant de la garde nationale de Bordeaux. Il était impossible de faire un meilleur choix. L'apparition de trois bateaux, que les volontaires crurent chargés de troupes, les détermina à la retraite, et le général se trouva maître du passage de la Dordogne. En effet, il allait passer cette rivière avec sa po-

tile troupe, quand M. de Martignac revint, lui annonçant que madame aurait quitté Bordeaux dans vingt-quatre heures. Mais, au lieu de remplir cet engagement, la princesse voulut tenter un dernier effort. Elle retourna aux casernes, où les soldats lui déclarèrent de nouveau qu'ils ne tireraient pas sur des Français. « Retirez-vous, » leur dit-elle avec emportement. « Retirez-vous vous-même, » répondirent les soldats, nous respectons le malheur. » Enfin, le général Clausel reconnut la princesse, qui passait en revue ses volontaires et les gardes nationales. Il fit alors appeler M. de Martignac, et lui dit que les Bordelais se flattaient en vain d'être soutenus par la garnison. Sur le doute que lui témoigna le parlementaire, le général fit agiter en l'air le drapeau national, et l'étendard tricolore fut arboré sur le château Trompette. Alors la duchesse partit pour Pouillaeu, où elle s'embarqua et mit à la voile pour l'Angleterre le 2 avril. « C'est le seul homme de la famille, dit Napoléon en apprenant cette nouvelle ; tout ce qui s'est passé à Bordeaux est extraordinaire ; je ne sais ce qui doit étonner le plus de la noble audace de madame d'Angoulême ou de la magnanimité de mes soldats. » Pendant que la duchesse tenait Bordeaux, le duc, son mari, occupait Toulouse. Il voulait entraîner tout le Midi avec une armée de 12,000 hommes de ligne, de volontaires et de gardes nationaux, et pour ne pas démeriter de l'émigration, il avait demandé des troupes aux Sardes et aux Suisses. Deux corps d'armée, l'un sous ses ordres, l'autre sous ceux du général Ernouf, allèrent occuper Valence, Sisteron et Gap ; le prince se disposait à se porter sur Lyon et sur Grenoble. Mais c'était le 3 mars, et non le 3 avril qu'il eût fallu être en armes sur cette route. Aussi, bientôt après, et sur les ordres donnés par l'empereur à son départ de Lyon, le prince se vit, par la rapidité du mouvement des troupes impériales et la levée en masse de l'est, renfermé entre la Drôme, le Rhône, la Durance et les montagnes. Il fut alors contraint à capi-

tuler. Napoléon reçut du duc de Bassano la dépêche télégraphique qui lui apprenait cette nouvelle importante, et décida que la capitulation serait exécutée. Cependant, quelques oppositions se manifestèrent autour de l'empereur. Sa mise hors la loi semblait lui prescrire de ne pas se dessaisir d'un otage aussi précieux. Le soir, le duc de Bassano lui remit une seconde dépêche télégraphique annonçant que, d'après le refus de la ratification par le général Grouchy, la capitulation n'existait plus. Napoléon demanda à son ministre si l'ordre d'accorder la capitulation était parti. Le duc répondit affirmativement. L'empereur voulut savoir encore si, avant d'expédier cet ordre, le ministre avait reçu la seconde dépêche ; la réponse fut également affirmative. Napoléon approuva le ministre, et fit écrire au général Grouchy : « Que bien qu'il fût suffisamment autorisé par l'ordonnance du roi du 6 mars, et la déclaration signée le 13 à Vienne par ses ministres, à traiter le duc d'Angoulême comme on voulait le traiter lui et sa famille, persistant dans les dispositions prises pour la libre sortie des membres de la famille des Bourbons, il ordonnait que le duc d'Angoulême fût conduit à Cette pour y être embarqué. » Le 9 avril, cet ordre reçut son exécution, et le 16, le prince mit à la voile pour l'Espagne. Le lendemain, le général Grouchy fut nommé maréchal de l'empire. C'était ainsi que Napoléon, qui avait pu s'emparer de toute la famille royale, répondait à la proscription dont elle l'avait frappé ! Qu'eût fait l'Europe cependant si, moins généreux, il eût retenu captifs ceux qui, dans sa propre patrie, l'avaient mis hors de la loi des nations ? M. de Vitrolles fut arrêté à Toulouse, rédigeant le *faux Moniteur*, et ne fut pas mis en jugement, mais tenu en réserve par Fouché, pour s'en servir selon les événements. Un rapport du maréchal Masséna, de Toulon, le 14 avril, annonça enfin l'entière pacification du Midi. Le drapeau national, qui, depuis le débarquement de Napoléon, avait couru de clocher en clocher jusqu'à la capita-

le, termina glorieusement sa course aux murs de Toulon et de Marseille. — Ainsi, l'heureux Napoléon voyait la France entière disposée à rentrer encore, au nom de la liberté et de l'indépendance nationale, dans la carrière des armes ; mais, pour se donner à lui tout entière, elle attendait le manifeste de sa régénération politique de la même bouche qui au golfe Juan avait proclamé sa délivrance. Elle avait bien le droit de l'attendre de celui qui venait de la mettre en péril, et qu'elle voulait sauver comme elle-même. Mais, au lieu de la proclamation solennelle des garanties complètes dues aux besoins nouveaux, aux droits anciens, aux sacrifices actuels de la nation, Napoléon s'obstina à publier, malgré les plus notables oppositions, malgré les vives remontrances de ses plus fidèles serviteurs, l'*Acte additionnel aux constitutions de l'empire*. Cette promulgation frappa de stupeur la capitale le 22 avril, et apprit à la France que le retour de l'île d'Elbe lui ramenait l'empereur tout entier, au lieu d'un souverain converti à la liberté par la méditation profonde des causes de sa propre chute : le soulèvement de l'opinion fut mortel pour Napoléon. Les amis de la liberté, qui avaient salué avec enthousiasme le dictateur de la patrie en danger, se retirèrent malheureux et mécontents : dès ce jour, il n'y eut plus à opposer à l'Europe en armes qu'une armée tout impériale et une nation toute silencieuse. Les royalistes triomphaient, et l'Ouest, débarrassé des incertitudes du duc de Bourbon, commença ses funestes agitations. Louis XVIII avait à la vérité été accueilli avec froideur par le roi des Pays-Bas, en raison de l'intérêt que ses sujets belges conservaient à Napoléon ; mais il n'en avait pas moins établi à Gand une espèce de gouvernement, un ministère, un *Moniteur*, et avant de quitter le territoire, il avait, par deux proclamations, défendu aux Français le service militaire et le paiement des impôts. Le congrès de Vienne cependant, dès qu'il apprit les progrès de la marche triomphale de Na-

poléon, et son arrivée à Paris, et sa reprise de possession de la plénitude du pouvoir impérial, ne se trouva plus dans la position de la déclaration du 13 mars. De son côté, Napoléon avait agi auprès des ministres d'Autriche et de Russie, qu'il avait trouvés à Paris, et bien que ces communications fussent indirectes, il n'avait pas laissé d'y attacher de véritables espérances. Il les croyait fondées par l'intérêt de son beau-père à remettre son petit-fils sur le trône de France, et par celui d'Alexandre, à qui il envoyait par son ministre copie d'un traité secret du 13 février entre l'Autriche, l'Angleterre et la France, tendant à dissoudre la coalition européenne, traité que le ministre de Louis XVIII avait publié dans son portefeuille. Alexandre avait d'abord été violemment irrité, mais la mysticité l'avait emporté sur la politique : DAVID avait toujours la mission de détruire GOLIATH. Ce ne fut donc pas pour le rétablissement de la maison de Bourbon, mais pour la guerre contre Napoléon, que de nouveau s'étaient réunies, le 25 mars, les quatre puissances, déclarant « qu'elles emploieraient toutes leurs forces pour maintenir le traité de Paris, notamment contre les plans de Napoléon Bonaparte, et agir dans le sens de la déclaration du 13 mars. » L'Angleterre s'était exprimée d'une manière plus catégorique dans le *memorandum* joint au traité : « qui ne doit pas être entendu comme obligeant S. M. britannique à poursuivre la guerre dans la vue d'imposer à la France aucun gouvernement particulier », et le cabinet d'Autriche avait joint son adhésion à cette clause importante. Enfin, l'engagement était pris de ne déposer les armes qu'après avoir mis Napoléon hors d'état de troubler à l'avenir la paix de l'Europe. En réponse aux arrêts de la coalition, l'empereur avait renvoyé l'examen de la déclaration de Vienne au président de son conseil d'état, et il en était résulté une réfutation si puissante de faits, de raison et de style, qu'elle ne laissa pas long-temps méconnaître son auteur : Na-

poléon répondait lui-même à l'Europe. Ce document important parut le 29 mars. Le 4 avril, Napoléon écrivit aux souverains. Dans cette lettre, pleine de dignité tout à la fois et de modération, il disait, en parlant de la France : « Jalouse de son indépendance, le principe inviolable de sa politique sera le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations. Si tels sont, comme j'en ai l'heureuse confiance, les sentiments personnels de V. M., le calme général est assuré pour long-temps, et la justice, assise aux confins des états, suffit seule pour en garder les frontières. » Cette lettre fut mal accueillie par les coalisés, qui précisément alors, au lieu de régler l'indépendance des nations, s'occupaient de se les partager entre eux comme une proie. Il ne lui restait donc plus à invoquer que le droit des armes, puisque l'on refusait la paix, à titre de proscription personnelle, aux soumissions et aux instances de l'homme de la guerre. C'est un fait bien remarquable de cette époque, que le traité de Paris était invoqué également à Paris et à Vienne : à Vienne pour exterminer la France dans la personne de Napoléon, à Paris pour reconnaître l'indépendance, assurer la paix de l'Europe, et remplir vis-à-vis de l'alliance étrangère toutes les conditions du traité : « Et cependant, disait Napoléon, dans sa réfutation du conseil d'état, on invoquait dans la déclaration de Vienne le traité du 11 avril, mais cet acte avait été violé. D'abord, l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome devaient rejoindre l'empereur à l'île d'Elbe : avait-on tenu cet engagement ? on promettait la sûreté de Napoléon, et un sieur Maubreuil avait été chargé de l'assassiner ; on avait nommé gouverneur de la Corse, dans le même dessein, un sicaire de Georges, le sieur Brûlart ; les duchés de Parme et de Plaisance devaient être donnés à Marie-Louise et au roi de Rome, un autre établissement au prince Eugène, on n'en a rien fait. Les stipulations ont été également violées pour les dotations militaires, les pensions promises à Napoléon et à sa fa-

mille ; l'île d'Elbe lui était assurée, et on délibérait au congrès si on l'enverrait à Sainte-Hélène ou à Sainte-Lucie!!! » Les puissances rejetèrent également toutes les démarches de l'empereur à Vienne auprès de MM. de Talleyrand et de Metternich. Cependant, les refus de M. de Talleyrand parurent avoir été déterminés par l'influence du duc de Wellington, sur la volonté de Louis XVIII, qui, obsédé par les intrigues du comte d'Artois, était au moment de retirer ses pouvoirs à son négociateur. — L'empereur avait refusé à Fouché le portefeuille des affaires étrangères pour lui rendre celui de la police, dans la crainte que ce ministre ne le trahit dans ses relations avec l'étranger. Napoléon ne songea point que pour un homme qui lui était si justement suspect il y aurait bientôt confusion des deux attributions, et que la police lui donnait tous les moyens de nouer des intrigues au dehors. Ce qu'il fallait avant tout, c'était pour Napoléon de se déclarer nouveau lui-même, et de choisir, non seulement pour ses ministres, mais encore pour le commandement de ses armées, des hommes qui n'auraient pas vieilli dans l'opinion, et ne ramèneraient pas avec eux toutes les traditions de l'empire. En grand homme d'état, en grand capitaine, il devait aussi, dans ses combinaisons, admettre la chance des revers ; car c'était déjà une assez grande responsabilité que la nouvelle invasion de l'Europe dans sa patrie, pour qu'il dût chercher, par tous les moyens que lui offraient la France et son propre génie, à en prévenir le désastre. Tout à coup, l'homme de Napoléon et des patriotes, Fouché, fut pris en flagrant délit correspondant avec Metternich, pour substituer la régence au règne de Napoléon. L'empereur voulait le faire fusiller. On l'en dissuada, par la crainte d'aliéner tout-à-fait les patriotes. Cette intrigue avec Metternich, dont on eut pouvoir tirer parti, fut suivie à Bâle par un secrétaire de l'empereur. Il s'ensuivit une sorte de négociation privée, dont le résultat pouvait être la régence de Napo-

léon et son abdication en faveur de son fils. « Ils m'offrent déjà la régence, dit l'empereur, qu'ils me laissent encore un mois, et je ne les craindrai plus. » Ces paroles furent jetées avec cette imprudence de grand homme qui le caractérisait dans sa prospérité ; mais elles germèrent dans l'opinion, qu'elles éclairèrent sur les dispositions de la cour de Vienne. Dès lors, l'empereur ne songea plus qu'à vaincre au lieu de négocier, et Fouché, qui avait été averti et s'était empressé de montrer à Napoléon la correspondance de Metternich, n'en continua aussi qu'avec plus d'activité le cours de ses intrigues étrangères. L'empereur se trouva donc réduit au terrain de la guerre. Il possédait au plus haut degré la magie militaire sur le soldat. Malgré les avis qu'il avait reçus, à une revue générale il avait parcouru seul et sans escorte tous les rangs de la garde nationale, et pour cimenter l'union de la défense publique entre cette garde et l'armée, ses vieux soldats lui donnèrent, dans le Champ-de-Mars, un repas de 15,000 couverts. Il s'était empressé aussi de rendre aux régiments ces beaux surnoms d'*invincible*, de *terrible*, d'*incomparable*, d'*un contre-dix*, dont la restauration les avait dépouillés. Aussi, sept armées se formaient sous les noms anciennement illustres d'armées du Nord, de la Moselle, du Rhin, du Jura, des Alpes, des Pyrénées, noms qui rappelaient toutes les gloires de la république et de l'empire. Une armée de réserve se réunissait à Paris et à Laon ; 150 batteries étaient dressées ; 400 bouches à feu allaient être placées sur les hauteurs de Paris ; 10,000 soldats d'élite entrèrent dans les vieux cadres de la garde impériale ; les braves marins, immortalisés à Lutzen et à Bautzen, formèrent un corps de 18,000 hommes ; 30,000 officiers, sous-officiers et soldats en retraite ou en réforme s'offrirent pour les garnisons des places fortes ; les corps-francs et les partisans s'organisaient ; la levée en masse des 7 départements frontiers du nord et de l'est était commencée ; enfin, la garde nationale de

France organisée présentait une masse de 2,250,000 hommes ; et 1,500 compagnies de grenadiers et de chasseurs de cette garde, formant 180,000 hommes, furent mis à la disposition du ministre de la guerre. Paris seul fabriqua par jour 1,500 fusils, et bientôt 3,000. Toutes les villes étaient fortifiées jusque dans le centre de la France, tous les défilés gardés, tous les passages retranchés ; les redoutes, les ouvrages de campagne s'élevaient partout où il y avait un obstacle à défendre, une issue à fermer, une route à protéger : la France était disposée comme une citadelle à soutenir l'assaut de l'Europe. La guerre et la gloire étaient des séductions communes aux Français et à Napoléon ; aussi, de 80,000 hommes, l'armée s'était tout à coup transportée à 200,000, tandis qu'une passion plus forte, plus généreuse que la guerre et la gloire, la liberté remuait au loin dans les montagnes de la Lorraine, de l'Alsace, de la Franche-Comté, les enfants des vieux guerriers de la république, excités par des femmes et des mères dignes de Rome et de Sparte à se lever pour le salut de la patrie. Pourquoi Napoléon eut-il peur ? pourquoi s'inquiéta-t-il pour sa couronne impériale quand, le 12 mai, il entendit le langage austère des fédérés de nos faubourgs, robustes enfants du travail, demandant après leurs immortelles campagnes à être les enfants perdus de la guerre ? pourquoi leurs généreuses acclamations, à son passage dans leurs rangs, ne firent-elles pas tressaillir son âme d'espérance et de bonheur, plutôt que de méfiance et de crainte ? Ces hommes voyaient juste, ils saluaient le dictateur de la patrie en péril, et ce n'était qu'à ce titre que, prêts à mourir pour la France, ils lui pardonnaient le miracle de son retour, qui pouvait devenir si fatal. Il en fut de même des fédérations de la Bretagne, de la Bourgogne, du Lyonnais, de l'Anjou, formées sous les plus rigoureux serments, au bruit des chants populaires : elles ne trouvèrent pas non plus leurs places dans le grand système de la défense générale. À l'aspect de la fé-

dération parisienne, à laquelle ressemblaient toutes les insurrections volontaires des départements, Napoléon aurait-il craint, en acceptant leurs secours, de voir renaître cette puissance morale qui, après avoir fait lever tout un peuple sous le drapeau du chef de son choix pour sauver l'indépendance nationale, tient encore ce chef debout devant lui après sa victoire, pour défendre aussi contre lui les libertés de la patrie ? Napoléon ploya l'enthousiasme patriotique des fédérés sous le niveau de la politique impériale. Il ne voulut pas en faire des citoyens, il en fit des mécontents. Il était bien grand sans doute à la tête de cette armée qui vint ressusciter sous ses aigles, mais la France entière se levant contre l'Europe entière sous un pareil dictateur était plus grande encore. Napoléon et l'armée pouvaient succomber ; Napoléon et la France étaient invincibles. — Cependant, la coalition s'était donné rendez-vous sur le Rhin dans les premiers jours d'avril, et le 6 du même mois, Joachim Murat lui préparait un triomphe en entrant à Florence comme conquérant : il ne pouvait rendre un service plus important à cette coalition, qui le proscrivait, ainsi que Napoléon, pour la seconde fois. Dans l'espace d'une année, le beau-frère de Napoléon aura hâté, décidé sa ruine, la première en marchant pour l'Autriche, la seconde en marchant contre elle. En effet, un mois après, l'Italie est enlevée à la France. Le 2 et le 3 mai, les Napolitains essuient une déroute complète à Tolentino et à Macerata ; le 18, Murat est revenu à Naples sans armée et sans couronne ; le 22, il se jette dans un navire marchand, et le 28, le fugitif de Naples a débarqué sur la même plage que l'exilé de l'île d'Elbe : ces auspices étaient malheureux : l'Europe entière était en armes. Le rendez-vous était Paris, le mot d'ordre, MORT À NAPOLÉON ! La France vait-elle répondre par son ancien cri de guerre, *vaincre ou mourir* ? Une nouvelle fédération appelle pour le 1^{er} juin ses corps électoraux à la solennité du Champ-de-Mai, cérémonie à la fois po-

litique et religieuse, où l'autel reçut le serment du trône, et le trône à son tour celui du peuple et des armées. Là, entouré de ses frères, des dignitaires de l'état, des autorités judiciaires et civiles, des maréchaux, des représentants de la France, là fut hautement proclamée par Napoléon la souveraineté du peuple : « Empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple ; dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet unique et constant de mes pensées et de mes actions ; comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour mon peuple... » Et il distribua lui-même les aigles à la garde nationale de Paris, ainsi qu'à la garde impériale. « Jurez de les défendre, dit-il d'une voix forte. — Nous le jurons ! » fut leur réponse ; et le cri unanime de *vive l'empereur* retentit dans le Champ-de-Mars, dans l'assemblée des électeurs, dans la foule des citoyens. Les troupes défilèrent devant l'empereur. Les Parisiens ne pouvaient se lasser d'admirer ces bataillons de la vieille et de la jeune garde, où la croix d'Honneur brillait dans tous les rangs : ils les saluaient des plus vives et des plus touchantes acclamations, comme des héros, comme des amis que peut-être ils ne devaient plus revoir. Mais l'espérance que Napoléon avait attachée à cette nouvelle alliance qui venait d'être jurée entre les Français et lui ne fut pas entièrement satisfaite : si l'impression avait été vive, elle n'avait pas été unanime. Beaucoup de personnes influentes avaient pensé qu'au champ-de-mai, et d'après la dernière déclaration du congrès, et aussi d'après l'offre de la régence sortie du cabinet autrichien dans l'intrigue de Fouché, Napoléon proclamerait son fils et déclarerait lui-même vouloir se retirer, en signant la paix, afin d'épargner la guerre à la France. D'un autre côté, les électeurs avaient attaché à cette cérémonie l'espérance d'une déclaration formelle des garanties réparatrices du passé et protectrices de l'avenir, qui aurait puissamment modifié l'impression si défavorable

produite par l'Acte additionnel. Averti de cette disposition des électeurs, l'empereur conçut l'idée de traiter du rétablissement de nos libertés dans une grande fête de famille, dont il ordonna la pompe pour le 4, au sein même de son palais. En conséquence, 10,000 personnes furent réunies dans les galeries du Louvre, dont un côté était occupé par les députations de l'armée, et l'autre par les représentants et les électeurs de l'empire. Cette solennité fut imposante par la remise des aigles aux électeurs et aux régiments. Mais s'il eût entendu le vœu de tant de citoyens, il aurait su qu'il n'eût pas été absous de sa dictature impériale par la victoire elle-même. Cependant, ces gages demandés par les électeurs furent solennellement donnés par Napoléon le 7, à l'ouverture des deux chambres, où il dit : « Je viens commencer la monarchie constitutionnelle. » C'était continuer qu'il fallait dire, puisque le danger que la charte avait couru venait de disparaître avec les Bourbons. Mais l'acte additionnel était là, et il s'élevait comme une barrière entre lui et la France. Peu de jours après, l'empereur reçut les adresses des deux chambres, et sanctionna par ses réponses les principes patriotiques qu'elles exprimaient : « La constitution est notre point de ralliement ;... aidez-moi à sauver la patrie. Premier représentant du peuple, j'ai contracté l'obligation, que je renouvelle, d'employer, dans des temps plus tranquilles, toutes les prérogatives de la couronne, et le peu d'expérience que j'ai acquis, à vous seconder dans l'amélioration de nos constitutions. » Sans doute il avait raison de dire aux représentants de la France : *Aidez-moi à sauver la patrie*, puisqu'elle n'avait succombé l'année précédente que parce que, ce secours lui ayant été refusé, il avait dissous le corps législatif. Mais à une seconde épreuve, et dans une position encore plus désespérée, pourquoi ne l'avait-il pas tout d'abord investi du soin de perfectionner la charte de Louis XVIII, ou de préparer une constitution nouvelle ? — Tandis que Napoléon pré-

nait avec la France de nouveaux et solennels engagements dans l'intérêt de ses libertés, et envers l'Europe celui de l'indépendance de ses peuples, le congrès faisait à Vienne l'adjudication des ames et la traite des blancs, tout en proscrivant celle des noirs. Les Belges, les Italiens, les Polonais, les Saxons, les Génois, se réveillent Hollandais, Autrichiens, Russes, Prussiens et Piémontais. Ces nations, converties en dons de *joyeux avènement*, n'apprennent leur changement de condition que par les journaux ou par les édits qui les incorporent. L'Europe est en marche contre Napoléon avec un million d'hommes. Napoléon est en marche contre l'Europe avec 400,000 Français qui ont la patrie à défendre. En moins de trois mois, il s'est mis en état de défier la tempête européenne, miracle plus surprenant encore que le retour de l'île d'Elbe avec un millier de soldats. Ces 400,000 hommes, placés depuis la Flandre jusqu'en Alsace, doivent lui suffire pour son salut et celui de la France, s'il n'est point trahi, s'il est compris, s'il est obéi de ses généraux. Le 12 juin, après six semaines d'impatience de la part des citoyens, Napoléon va se mettre à la tête de cette armée, qu'il a créée par enchantement. Jamais, dit-il, il n'a fait un plan de campagne plus sûr, plus décisif. Il compte tellement sur le succès que, au moment de son départ, il songe à l'administration de la Belgique et des pays conquis. Cent soixante mille hommes suffisent contre les Prussiens et les Anglais; car les Russes, et surtout les Autrichiens, sont en retard, et ce retard est une lenteur calculée; de plus, la Belgique, impatiente d'être sous le joug hollandais, est l'amie de la France, dont l'armée y trouvera une hospitalité fraternelle. Au milieu des Belges sont les Saxons, qui, jaloux de réparer leur défection de 1813, veulent aussi venger les affronts faits à leur roi et le morcellement de leur patrie en faveur de la Prusse. Le sort de la France, celui de l'Europe, vont être décidés peut-être par une seule bataille. Le 14, Napoléon annonce sa présence à

son armée par une de ces proclamations qui tant de fois avaient prédit les défaites de l'ennemi et la chute des trônes : « Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois du destin de l'Europe. Alors comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux... Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre deux, et à Montmirail un contre trois... Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir... Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr. » Napoléon avait bien choisi l'anniversaire de son entrée en campagne, ainsi que le champ de bataille où il devait appeler l'étranger; car il voulait dater de Fleurus sa première victoire. Ces trois noms glorieux, Fleurus, Marengo, Friedland, rappelaient aux soldats et à la France les grandes époques de la république, du consulat et de l'empire. L'empereur était venu à temps pour surprendre les Prussiens, arriver avant les Anglais, gagner sur Blücher une victoire décisive, et refouler dans sa route Wellington sur Bruxelles. Le 14 au soir, la plus grande sécurité régnait à Bruxelles, à Charleroi et à Namur. Blücher allait être surpris; mais le général Bourmont, commandant la 3^e division du 4^e corps, aux ordres du général Gérard, passa à l'ennemi, avec un colonel, un chef d'escadron et un autre officier. Napoléon et Blücher se trouvèrent donc avertis, l'un de changer ses dispositions, l'autre de s'appuyer sur l'armée anglaise. Le 15, à la pointe du jour, la Sambre fut franchie. Le prince Jérôme culbuta les Prussiens, qui se retirèrent sur Gilly, et l'empereur entra à Charleroi. Le maréchal Ney arriva de Paris et prit le commandement de l'aile gauche, composée des 1^{er} et 2^e corps, l'un sous le commandement du général d'Erlon, l'autre sous celui du général Reille, et de deux corps de cavalerie, qui furent remplacés le lendemain par les cuirassiers du comte de Valmy. Sa desti-

nation était d'occuper la route de Bruxelles, pour empêcher la jonction des Anglais et des Prussiens, et de tourner la droite de Blücher, pendant que l'empereur l'attaquerait de front. Le maréchal Grouchy avec les 3^e et 4^e corps et la cavalerie des généraux Pajol, Excelmans et Milhaud, marcha vers les hauteurs de Fleurus, le 6^e corps et la garde entre Fleurus et Charleroi. Blücher était placé sur les hauteurs de Sombref et de Bry, point intermédiaire entre ce premier village et celui des Quatre-Bras; il occupait aussi les villages de Ligny et de St-Amand. Wellington commandait 100,000 hommes dispersés dans des cantonnements, et à Bruxelles. Les Prussiens furent encore délogés de Gilly, où se porta l'empereur, et se reployèrent sur Fleurus. Par suite du mouvement général, le maréchal Ney chassa devant lui le prince de Weymar, et occupa Gosselies et Frasnes, à une lieue des Quatre-Bras. N'étant arrivé de Paris que le matin même, le maréchal ignorait l'importance de ce dernier poste, d'où il aurait dominé la route de Bruxelles, tandis que l'empereur se porterait sur Fleurus, et le maréchal Grouchy sur Sombref. Bien que le corps de 30,000 hommes que commandait Bulow n'ait pas rallié l'armée de Blücher, celle-ci est forte de 96,000 hommes et 283 pièces de canon. Napoléon n'a en ligne que 67,000 combattants et 204 pièces d'artillerie; n'importe, il ordonne l'attaque. St-Amand est pris et repris par le général Vandamme; ce dernier succès est dû au général Girard, l'un des héros de Lutzel, qui y perd la vie. Le maréchal Ney reçoit l'ordre de se diriger sur Bry et St-Amand pour envelopper la droite de l'ennemi. « Si Ney exécute bien ses ordres, dit Napoléon au général Gérard, il n'échappera pas un canon de l'armée prussienne. Elle est prise en flagrant délit. » L'officier porteur de cet ordre rencontre le général d'Erlon, à qui il le communiqua, et celui-ci se dirigea sur St-Amand. A Ligny, la bataille, conduite par le général Gérard, était déjà devenue terrible. Le village fut pris et repris quatre

fois. Mais au moment d'un dernier effort pour l'enlever, l'apparition d'un corps signalé sur les derrières rallentit l'attaque, et la garde impériale, à qui ce coup de force était confié, dut se porter au-devant de la colonne inconnue. C'était le corps de d'Erlon. Trois heures avaient été perdues, trois heures bien précieuses, quand deux jours suffisaient pour assurer la cause de la France! Rappelé par le maréchal Ney, le corps de d'Erlon, à qui Napoléon avait assigné un rôle décisif, eut le tort d'obéir au maréchal. Il se mit en marche sur Frasnes, laissant une de ses divisions engagée à St-Amand, et par ce contre-mouvement ne fut utile ni à l'empereur ni au maréchal. Voyant alors qu'il devait renoncer à envelopper l'aile droite de Blücher, Napoléon résolut d'enlever la victoire à tout prix, et la garde à pied et à cheval eut l'honneur d'achever ce que l'intrépidité du 4^e corps, malgré les événements contraires de la journée, avait si miraculeusement entrepris et soutenu. Les cuirassiers de Milhaud complétèrent la déroute des Prussiens, qui laissèrent sur le champ de bataille, 20,000 hommes, 8 drapeaux, 40 canons. A l'aile gauche, par les efforts des généraux Foy, Bachelu et Piré, et des vaillants cuirassiers du comte de Valmy, l'attaque décisive des Quatre-Bras allait réussir, quand la division anglaise du général Picton, forte de 10,000 hommes, y déboucha de Genappe, et peu après fut suivie de 14,000 hommes du duc de Brunswick, enfin de deux autres divisions anglaises, ce qui porta à 46,000 combattants les défenseurs de ce poste des Quatre-Bras, qui pendant douze ou quinze heures n'avait été gardé que par quelques mille hommes de la division hollandaise de Perpouche. Ce fut alors, et il n'était plus temps, que le maréchal avait envoyé l'ordre de rallier au général d'Erlon. — Cependant le brave des braves, réduit à 20,000 hommes contre près de 50,000, se retrouva dans son élément, et il parvint à contenir jusqu'à la nuit par une défense héroïque et désespérée les assauts redoublés de l'armée de Wellington. Le duc

de Brunswick fut tué. Cinq mille Anglais et 4,000 Français périrent. La journée du 16 nous coûta 10,000 hommes sur les deux champs de bataille. Le corps de Bulow allait réparer les pertes de Blücher; mais il n'y avait qu'une victoire décisive, telle que celles que Napoléon rappelait à ses soldats dans sa proclamation, qui pût réparer les nôtres. — Le 17, le maréchal Grouchy est détaché avec 30,000 hommes, pour suivre Blücher, et l'empêcher de se réunir à Wellington. Cette tactique n'était point nouvelle pour Napoléon. Elle lui fut presque constamment prescrite par l'infériorité numérique de ses forces, et l'on sait quels miracles son génie militaire avait enfantés dans toutes ses campagnes, en suivant cette méthode à la fois savante et hardie. La campagne de France avait sous ce rapport surpassé les prodiges de celles d'Italie, puisqu'avec 40,000 hommes il avait battu et tenu en échec toutes les armées de la coalition. Les mêmes obstacles, et la même nécessité se représentaient à lui en 1815, et il s'agissait encore du salut de la France et du sien. Les Russes étaient loin, et les Autrichiens plus loin encore. Wellington avait 100,000 hommes, Blücher 90,000 hommes, et Napoléon 67,000. C'était encore une bataille d'Actium, dont le gain devait décider du sort de l'Europe. Il avait donc résolu d'anéantir l'armée prussienne, prise en flagrant délit sur le terrain de Fleurus; le but de l'empereur était complètement rempli si le misérable village des Quatre-Bras eût été occupé avant l'arrivée de l'armée anglaise. Alors, comme il le dit lui-même, « il ne se serait pas échappé un homme de l'armée de Blücher », et Wellington surpris, arrêté, refoulé dans sa marche, eût été forcé le lendemain de trouver, soit à Planchenois, soit dans les faubourgs de Bruxelles, l'inévitable destruction de son armée. Maître de la Belgique et vainqueur des deux plus puissantes armées de la coalition, Napoléon arrêtait facilement du haut de la victoire celles de la Russie et de l'Autriche. Car pour l'une l'abaissement de

l'Angleterre et pour l'autre celui de la Prusse étaient des avantages personnels, incalculables, que ces puissances eussent recueillis de la double victoire de Napoléon; et ces avantages leur auraient été d'ailleurs plus énergiquement démontrés par le concours des troupes et des populations de l'est, opérant simultanément sous les aigles de l'armée victorieuse. Le plus grand fait de l'histoire moderne pouvait encore être accompli, malgré l'incomplète victoire de Ligny, et le repos de la journée du 17, si le grand détachement de 30,000 hommes, que Napoléon a attaché aux traces de Blücher ne le perd pas de vue et lui ferme la jonction avec Wellington. L'armée prussienne, à moitié détruite et dispersée, avait opéré sa retraite dans le plus grand désordre; mais au bout de quelques heures de marche, elle avait été rejointe par sa réserve de 30,000 hommes sous les ordres du général Bulow. Le maréchal Grouchy aussi est en marche. Sur la gauche, Wellington a couché aux Quatre-Bras, et ce n'est pour ainsi dire que sous les yeux de l'empereur que ce poste, devenu si historique, est enfin emporté. D'ailleurs, Wellington a connu toutes les pertes de Blücher, et n'étant plus soutenu sur sa gauche, il a ordonné la retraite sur Bruxelles. Les Quatre-Bras sont occupés par le 6^e corps, le 17 à deux heures après-midi. Le maréchal Ney suivait Wellington avec le 1^{er} et le 2^e. Le général anglais s'est arrêté à Waterloo. Napoléon suivait le maréchal Ney. Le maréchal Grouchy, mis en route sur Wavres, doit y arriver avant Blücher. Mais celui-ci a caché sa retraite pendant la nuit du 16 au 17, et il a trois heures d'avance sur le maréchal, qui, mal informé, a pris la route de Gembloux. — Le soleil du 18 se lève beau comme celui d'Austerlitz. L'armée le reconnaît comme un augure de victoire : l'armée, superstitieuse, croit toujours au soleil de Napoléon; dévouée, elle croit à son génie. A la vue de l'armée anglaise rangée en bataille, et de la sienne, dont l'acclamation le salue, Napoléon sent vibrer

dans son ame l'appel de tous ses triomphes, que doit surpasser celui qu'il mé-
dite. Car il a craint que l'armée britan-
nique ne lui ait échappé, bien qu'elle
soit plus forte que la sienne de 30,000
hommes. Ses dispositions sont prises: il
percera le centre des Anglais, les pous-
sera sur la chaussée, et, au débouché de la
forêt de Soignes, il leur coupera la retraite
à droite et à gauche. Malheureusement la
pluie a tombé par torrents toute la nuit;
le sol est presque impraticable; les ar-
mes, hors d'état de servir, ont besoin d'être
mises en état. Aussi, ce n'est qu'à une
heure que s'ébranle l'armée impériale par
trois attaques simultanées. L'armée an-
glo-batave, rangée sur la chaussée de
Charleroi à Bruxelles, en avant de la for-
rêt, occupe les hauteurs depuis le pla-
teau qui domine le château d'Hongou-
mont jusqu'aux fermes de la Haie et de
Papelotte. Les Anglais ont leurs plus
braves soldats à Hongoumont, qui doit
être leur point de jonction avec les Prus-
siens.—C'est aussi sur ce point important
que Napoléon porte la division du prince
Jérôme, et s'en empare après un com-
bat opiniâtre. Le château, que les An-
glais avaient crénelé, et où ils s'étaient
retranchés, fut brûlé par le général Reille.
Ainsi, la gauche était libre. A la droite,
le général d'Erlon s'est porté sur le vil-
lage de Mont Saint-Jean. Une épouvan-
table canonnade balaie le plateau en dévo-
rant l'infanterie anglaise. Napoléon a par-
couru la ligne et s'est placé en vue de son
armée sur les hauteurs de *Belle-Alliance*,
d'où son œil embrasse toute la ba-
taille. Au moment de donner l'ordre au
maréchal Ney d'attaquer le centre de l'en-
nemi, un corps de troupes a paru sur
Saint-Lambert. — Est-ce le corps de
Grouchy qu'il attend? Alors la victoire
va être bientôt décidée, et Blücher ne
peut plus rejoindre son allié; mais une
lettre interceptée lui apprend que ce
corps est la réserve de Bulow, qui s'est
placée entre l'armée impériale et le dé-
tachement du maréchal. Cependant, cet
événement si imprévu change les dispo-
sitions de l'empereur, et une partie de sa

réserve est détachée pour observer le
nouvel ennemi. 10,000 hommes, sous
les ordres du comte de Lobau, sont char-
gés de contenir les Prussiens, et de pro-
téger nos flancs. Après ces dispositions,
le maréchal Ney reçoit l'ordre d'enlever
la ferme de la Haie-Sainte et le village;
son artillerie foudroie celle des Anglais,
et leurs masses vont s'abriter derrière les
crêtes des hauteurs. Nos troupes se por-
tent en avant avec leur intrépidité ordi-
naire, et, après d'opiniâtres efforts, la
ferme de la Haie-Sainte est enlevée sous
les yeux de l'empereur. Des courriers,
des officiers, sont partis pour hâter l'arri-
vée du corps de Grouchy. Mais tout à
coup Bulow, débouchant de Saint-Lam-
bert, a déployé ses 30,000 hommes de-
vant le bois de la Parèse. « Nous avions
ce matin, dit Napoléon au maréchal
Soult, major-général, 90 chances contre
une, l'arrivée de Bulow nous en fait
perdre 30, mais nous en avons encore 60
contre 40 si Grouchy arrive, et la vic-
toire n'en sera que plus décisive, car le
corps de Blücher sera entièrement per-
du. » Jamais moment ne fut plus criti-
que pour un général d'armée. Il était cer-
tain que le comte de Lobau ne pouvait
avec 10,000 hommes soutenir le choc de
30,000 hommes de troupes fraîches; d'un
autre côté, l'empereur doit à tout prix
gagner de vitesse l'action de ce nouvel
auxiliaire, et frapper au cœur l'armée de
Wellington, et un violent combat s'en-
gage sur la Haie-Sainte. L'attaque des
Anglais en est repoussée par notre in-
fanterie, bien qu'elle ait été un moment
ébranlée par leur cavalerie; alors le ma-
réchal Ney, pour appuyer cet avantage
et le rendre décisif peut-être, appelle
une brigade de réserve, les cuirassiers
de Milhaud, et marche sur les hauteurs
pour en déboucher l'ennemi. Bientôt
leur plateau est occupé par ses troupes,
et l'on chante victoire. « C'est trop tôt
d'une heure, dit Napoléon; cependant il
faut soutenir ce qui est fait. » Et il or-
donne aux cuirassiers de Valmy d'ap-
puyer le mouvement; mais, par un en-
trainement fatal, s'est ébranlée en même

temps la cavalerie de la garde sous le général Guyot : c'est la réserve. Napoléon veut en vain la rappeler ! il est 5 h^{tes} du soir ; jamais mêlée ne fut plus terrible, plus sanglante. Les carrés anglais sont brisés ; Wellington s'y enferme à chaque instant, à chaque instant il se trouve sans asile. « Il faut encore, dit-il en versant des larmes, il faut encore quelques heures pour anéantir ces braves gens. Plût au ciel que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant ! » Les Prussiens et la nuit allaient arriver, Wellington est battu ; la route de Bruxelles se couvre de fuyards et de bagages, la forêt se remplit de soldats de toutes armes, les caissons, les voitures renversées, annoncent non la retraite, mais la déroute ; et le signal du départ va être donné par le général anglais, quand tout à coup le maréchal Blücher, que Napoléon croit, ou contenu ou battu par Grouchy, paraît en ligne avec 55,000 hommes, et suivi de 6,000 cavaliers anglais, placés en réserve sur sa route. Privé de son aile droite, en présence de 150,000 hommes, contre lesquels, au moment de sa seconde victoire, va lutter sa faible armée, épuisée par huit heures de combat, Napoléon ne peut plus prendre de conseil que de son propre désespoir, devenu son seul génie. Un grand changement de front est ordonné à son armée. Une sorte d'hésitation résulte de ce mouvement parmi ses troupes, qui sont aux prises ; mais au bruit répandu dans les rangs de l'arrivée de Grouchy, tout s'arrête à sa vue. Lui-même s'est porté en avant à la tête de quatre bataillons, les donne au maréchal Ney, et la position est reprise. L'attaque générale a lieu de nouveau, et l'ennemi faiblit encore devant elle ; mais, fortifié par les deux corps prussiens, qui lui donnent un secours de plus de 60,000 hommes, Wellington profite du trouble que cause dans notre armée la retraite de la faible division qui occupe la Haie-Sainte, dont Blücher vient de s'emparer, et, lançant soudain toute sa cavalerie, tourne et isole ainsi du reste de nos troupes les huit car-

rés de la garde impériale. Plus de ralliement possible, plus même de retraite, plus de réserve. Il ne reste à Napoléon que ses quatre escadrons de service, et il les lance vainement contre les masses énormes dont bientôt ils sont accablés. Il en est de même du reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde. Ils ont tout épuisé, efforts, prodiges de valeur, munitions. Au lieu de voir, comme auparavant, le feu de nos carrés devant eux, ils les voient derrière, et ces feux mal nourris s'éteignent aussi pour tenter, non la dernière résistance, mais une mort glorieuse. Enfin, les armées ennemies sont maîtresses de ce plateau, dont la conquête, achetée par tant de sang, nous a deux fois fait errier victorieux ! Huit bataillons de la garde restaient encore au centre, où Ney osait les maintenir, mais ils succombent sous la masse des ennemis et sous celle des fuyards, non moins impétueuse. Car des misérables ont fait entendre le cri fatal de *sauve qui peut !* Vainement Napoléon se jette au-devant, au milieu de ces fuyards, et s'efforce de les rallier derrière un dernier régiment de la garde en réserve avec deux batteries à la gauche de Planchenois. Les Prussiens et la nuit, la nuit surtout, sont arrivés. Napoléon n'est plus reconnu de ses soldats ; sa voix se perd dans un effroyable tumulte. « Ici, s'écrie le prince Jérôme, ici doit périr tout ce qui se nomme Bonaparte ! » Napoléon s'est jeté l'épée à la main dans le seul carré de sa garde qui ne soit pas entièrement foudroyé. « La mort ne veut pas de vous, lui dirent ses grenadiers, retirez-vous ! » On l'entraîne, et eux ils tombent. — La bataille de Waterloo fut perdue par deux causes, dont Napoléon, dans ses *Mémoires*, est loin de prendre la responsabilité : l'une fut la non-occupation des Quatre-Bras, qui empêchait la jonction de Wellington avec Blücher ; l'autre, l'inaction du corps de Grouchy, qui eût empêché la jonction de Blücher avec Wellington. — Cependant, le feu des alliés est déjà au loin, bien au loin sur la route de la fatale retraite, où se précipitent ceux qui ont pu fuir cette

scène de carnage. On vit des officiers, des soldats, tourner leurs armes contre eux-mêmes, désespérés de survivre, et s'aidant à se donner la mort, que l'ennemi leur refusait. Les Belges couvrirent nos braves d'une dernière et généreuse hospitalité, soit en les arrachant blessés au fer des Prussiens, qui venaient d'égorger le général Duhesme, soit en dérochant ceux à qui la force manquait pour la fuite. Napoléon a pu gagner Genape, mais il n'a pu y former une arrière-garde. Quelques heures sont données à Philippeville pour réunir et diriger sur Laon les débris de l'armée; car il ne sait, il n'a pu savoir quelles sont les pertes que la France a à déplorer.—Enfin, le 20, il arrive à Laon, où la population s'offre pour le défendre. C'est là qu'il apprend que 25,000 soldats sont restés sur le champ de Waterloo, dont 8,000 prisonniers et 17,000 tués ou blessés. Son frère Jérôme lui ramène environ 30,000 hommes avec 50 pièces de canon. Les restes de la garde impériale, réunis par les généraux E. Colbert et Morand, se sont joints à cette armée sous les murs d'Avesnes. Rapp a l'ordre de rallier avec les 25,000 hommes d'élite qu'il a en Alsace; les 35,000 hommes du maréchal Grouchy sont intacts; ils ont battu à Wavres le prussien Thielman, et menacé Bruxelles. Sous peu de jours, Napoléon pourra couvrir Paris avec 120,000 vieux soldats, 350 bouches à feu et la population guerrière de la capitale. « C'est à Laon, dit-il, que je dois rester pour défendre Paris. Ma place est ici. J'y dirigerai ce qui se passera dans la capitale. Mes frères feront le reste. » Il voulait parler de Joseph et de Lucien. Mais on combat autour de lui cette généreuse, cette salutaire résolution; lui seul, dit-on, peut calmer les esprits de la capitale, et la décider à un grand effort pour sauver l'empire. Napoléon s'y laisse entraîner; mais, précédé du bulletin funèbre de Waterloo, comme il l'a été de celui de Moskou. Son dessein est de donner 48 heures aux préparatifs de défense de Paris, d'y réunir les hommes des dépôts et des places, et de revenir à Laon garder les avenues

de la grande ville. Le 21 juin, Napoléon descend à l'Élysée à 4 h^{res} du matin, plein de l'idée qu'une dictature illimitée peut seule sauver la patrie; mais, après avoir eu la faiblesse de céder à Laon à des conseils peu dignes de lui, il a celle de vouloir que cette dictature lui soit conférée par les chambres. C'était tout botté, tout couvert encore du sang et de la poussière de Waterloo, qu'il devait les convoquer, s'y rendre, et alors, par le spectacle d'un grand homme malheureux et énergique, par ces paroles retentissantes aux ames et aux esprits, il leur eût inspiré les résolutions dignes de la nation qu'elles représentaient, ou plutôt il devait, ou les dissoudre, ou leur prescrire d'aller l'attendre au-delà de la Loire, si la capitale aussi devait lui échapper. C'était à peu près l'avis de son frère Lucien, qui, connaissant les mauvaises dispositions de ces deux corps, voulait qu'il se passât de leur secours. Son conseil, et même les traitres qu'il renfermait, se montra unanime pour l'adoption des grandes résolutions. Mais la chambre des représentants s'était assemblée sous la présidence de Lanjinnais, et la voix que le pacificateur de Léoben avait entendue des cachots d'Olmütz fit adopter une résolution qui déclara la chambre en permanence, crime de haute trahison toute tentative pour la dissoudre, et traître à la patrie et jugé comme tel quiconque s'en rendrait coupable!!! La chambre des pairs adopta cette fatale résolution. « J'aurais dû congédier ces gens-là avant mon départ, dit Napoléon. Ils vont perdre la France. Au surplus, ajouta-t-il, en levant le conseil, j'abandonnerai s'il le faut. » Fonché était là, et il ramassa cette imprudente parole.—Cependant, Lucien s'était rendu à la chambre des représentants, et sa mâle éloquence avait une seconde fois réveillé en faveur de son frère les souvenirs du 18 brumaire, en le présentant de nouveau comme le seul homme en état de sauver la patrie. Il était parvenu à opérer sur les esprits une profonde conviction, quand Lafayette, encore mal inspi-

ré par ses sentiments patriotiques, soutenu de la puissante éloquence des députés Dupin et Manuel, eut de nouveau le fatal honneur de ranimer ses collègues contre Napoléon et de demander son abdication. Napoléon devait leur répondre par la dissolution même violente de la chambre. Jamais coup d'état n'avait été prescrit par une nécessité plus impérieuse, plus populaire, plus nationale. Et, en effet, dans le même moment, une foule tumultueuse assiégeait l'allée de Marigny et l'enceinte de l'Élysée, avec les plus violentes acclamations de *vive l'empereur* ! Napoléon en fut frappé : « Que me doivent ceux-ci ? dit-il à Benjamin-Constant ; je les ai trouvés, je les ai laissés pauvres. L'instinct de la nécessité les éclaire. La voix du pays parle par leur bouche, et si je le veux, si je le permets, la chambre rebelle dans une heure n'existera plus. Mais la vie d'un homme ne vaut pas ce prix. Je ne suis pas revenu de l'île d'Elbe pour que Paris fût inondé de sang. » Napoléon se trompait, il aurait dissous les chambres, et il n'y aurait pas eu de sang répandu dans Paris ; mais 100,000 fédérés, dont la moitié avait vaincu sous ses aigles, seraient sortis de leurs ateliers ou de leurs maisons pour grossir les rangs de son armée. Enfin, l'abdication est résolue. Le duc de Bassano se présente au conseil pour la combattre. « Il n'est plus temps, dit Napoléon, il ne s'agit plus que de la forme. » Et Lucien écrivit sous la dictée de son frère une déclaration au peuple français, où il dit : « Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II, empereur des Français... J'invite les chambres à organiser sans délai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public, et pour rester une nation indépendante. » A peine cette déclaration est-elle signée qu'on lui demande par plusieurs messages l'acte de son abdication. « Ces bonnes gens-là sont bien pressés, dit Napoléon à l'envoyé des chambres ; dites-leur de se tranquilliser. — Cependant, le ministre de la guerre vient annoncer

à la chambre qu'à la frontière du Nord l'armée était encore forte de 60,000 hommes, auxquels il était facile de joindre 10,000 hommes d'infanterie, un corps de cavalerie et 200 pièces de canon : *cette armée suffisait, dit-il, pour appuyer nos négociations* ; mais les ministres arrivaient porteurs de la déclaration de l'empereur, et la chambre, après en avoir entendu la lecture, arrêta que son président et son bureau iraient, au nom de la nation, remercier Napoléon du noble sacrifice qu'il venait de faire, et qu'une commission provisoire du gouvernement serait choisie dans les deux chambres ; elle vota ensuite l'acceptation de l'abdication de l'empereur. « Elle est indivisible, s'écria Labédoyère, elle est nulle si l'on ne reconnaît pas son fils. » Ce fut exclusivement dans ce sens que Napoléon répondit le jour même aux députations des deux chambres : « Je recommande mon fils à la France ; j'espère qu'elle n'oubliera pas que je n'ai abdiqué que pour lui ; je l'ai fait, ce grand sacrifice, pour le bien de la nation ; ce n'est qu'avec ma dynastie qu'elle peut espérer d'être libre, heureuse et indépendante. » Les députés furent attendris jusqu'aux larmes, mais le mal était fait, et il était irréparable. Ce fut alors, et avec quelques chances de succès, que le parti d'Orléans balança celui de Napoléon II, qui était enfant et à Vienne, et celui de la branche aînée des Bourbons, qui n'avait à peu près aucun partisan ni dans les chambres ni dans l'armée. Chaque jour, les confidences de tous les partis arrivaient à Fouché ; c'était remonter à leur source, car tandis qu'il correspondait avec Wellington pour les intérêts de Louis XVIII, avec Metternich pour ceux de Napoléon II, il accueillait avec une grande faveur les partisans de la maison d'Orléans, et en donnant la main également à ceux de la république, il leur disait : « La république, je l'aime autant que vous ; mais pour y arriver, il faut passer par l'hôtel d'Orléans. » Ainsi déjà, au lieu du conseil de régence demandé par l'empereur, une commission exécutive, qui déshéritait de fait Napoléon II

et anéantissait l'abdication tant demandée à son père, usurpait le pouvoir. Cependant cette institution avait suscité dans la chambre de généreux débats de la part des conseillers d'état Béranger et Defermont, et l'assemblée s'était levée d'enthousiasme aux cris de *vive l'empereur Napoléon II!* Ce beau mouvement fut puissamment soutenu par Bonlay de la Meurthe et Régnauld de Saint-Jean-d'Angély. Le député Manuel établit ensuite que Napoléon II était devenu empereur par l'effet de l'abdication de son père et par la force des constitutions de l'empire, et qu'en nommant une commission de gouvernement, les chambres n'avaient eu d'autre but que d'assurer des garanties à la nation, et pour la deuxième fois, les tribunes et les députés se levèrent aux cris de *vive Napoléon II.* A la chambre des pairs, la séance fut plus orageuse. Le président ayant rapporté les dernières paroles de l'empereur : « Je n'ai abdiqué que pour mon fils », Luciens'écria : « L'empereur a abdiqué, vive l'empereur ! Je demande que la chambre, par un mouvement unanime et spontané, déclare qu'elle reconnaît Napoléon II comme empereur des Français. » Cette proposition fut vivement, violemment soutenue par Labédoyère, qui répéta sa déclaration du matin et appela la vengeance sur les *vils généraux qui avaient trahi Napoléon!* Les cris à l'ordre étouffèrent la voix généreuse de l'orateur ; mais le comte de Ségur appuya sa proposition et demanda que le gouvernement provisoire prît le nom de régence. Le prince Joseph, le duc de Bassano, Roderer, Flahaut, etc., soutinrent la proposition, qui fut ajournée au lendemain. La commission exécutive fut nommée et composée de Fouché président, Caulincourt, Carnot, Quinette et Grenier : trois ministres de Napoléon, un de ses conseillers d'état et l'un de ses généraux le remplaçaient, sous ses yeux, au pouvoir suprême ! tout était consommé. Fouché occupait la place de Napoléon, mais deux ministres refusèrent de continuer leurs fonctions : ce furent Cambacérès et le duc de Bassano. Des plénipo-

tentiaires furent envoyés aux alliés pour leur porter des paroles de paix, et d'autres pour obtenir un armistice. Les actes furent publiés *au nom du peuple français*, tant la commission exécutive eut à cœur de ne point passer par une régence, bien qu'elle ne fût elle-même qu'un résultat de l'abdication en faveur du fils de Napoléon. — Le 18 juin, la législature déclara Paris en état de siège, appelant à sa défense l'armée du nord, la garde nationale et les fédérés. D'un autre côté, nos plénipotentiaires recevaient des alliés l'assurance la plus prononcée de *n'imposer à la France aucune forme de gouvernement.* L'armée, rapprochée de Paris, était sous les ordres du maréchal Grouchy, des généraux Drouot, Reille, Vandamme, Exelmans, etc. : Masséna commandait la garde nationale parisienne. M. de Vitrolles, que Napoléon n'avait pas voulu faire juger, grâce à la protection de Fouché, devenu son protecteur, faisait hautement les affaires de Louis XVIII ; mais Napoléon était encore à Paris, tenant par sa seule présence en échec la commission de gouvernement et en incertitude l'armée et la population. Toutefois, lui, jaloux de remplir l'engagement qu'il avait pris avec la nation, il demanda le 29 juin deux frégates pour le transporter hors de France ; mais il fut forcé d'aller attendre la réponse de la commission dans le petit château de la Malmaison, premier séjour de sa haute fortune, à présent la première station de son exil. De cette retraite de la gloire sortirent de nobles et touchants adieux pour l'armée, mais le *Moniteur* lui-même se trouva inexorable à celui qui l'avait fait parler pendant vingt années. Fouché intercepta cette proclamation. L'état de captivité de Napoléon ainsi résolu, le général Becker fut heureusement choisi pour commander sa garde et veiller sur sa personne ; en conséquence, le général reçut l'ordre d'accompagner Napoléon à l'île d'Aix, jusqu'à l'arrivée des passeports attendus d'Angleterre pour son passage en Amérique. L'ordre fut donné en même temps à Rochefort d'équiper deux fré-

gates. De cette manière, la commission mettait entre les mains de l'Angleterre la destinée de Napoléon. Les instructions données au général Becker, soit par la commission, soit par le ministre de la guerre, exprimaient la plus odieuse tyrannie. D'un autre côté, Blücher envoyait des partis autour de la Malmaison; le grand homme déchu se trouvait pressé de toutes parts par ses plus mortels ennemis. Mais ses soldats et ses officiers, fidèles à tant de gloire, à tant d'infortune, veillaient sur Napoléon. On fit sauter le pont de Chatou; celui du Pec fut livré à Blücher par un Français. N'écoulant qu'une haine acharnée contre l'empereur, le général prussien, voulant tout terminer par lui seul, s'était imprudemment séparé de l'armée anglaise : il voulait, disait-il à ses officiers, dans ses orgies habituelles, s'emparer de Napoléon et le faire pendre. Tandis qu'une reconnaissance partie de la Malmaison explorait la marche des Prussiens du côté de Saint-Germain, un coup de canon se fit entendre; cette explosion fut électrique pour l'homme de la guerre: « Qu'on me nomme général, dit-il à Becker, je commanderai l'armée, j'en fais la demande; partez sur le champ pour Paris, dites-leur que je ne veux point du pouvoir, je veux écraser l'ennemi, le forcer à mieux traiter la France, et je poursuivrai ma route. » Becker partit à l'instant et porta ce message au gouvernement provisoire, tant il lui sembla important de faire ce que Napoléon demandait. « Est-ce qu'il se moque de nous? lui dit Fouché, après avoir lu la lettre de l'empereur. D'ailleurs, il est sans doute parti, et il est à présent à haranguer les soldats. » Le général répondit qu'il se rendait garant de la parole de Napoléon. Carnot penchait à replacer l'empereur à la tête de l'armée; la destruction des Prussiens, isolés de leurs alliés, eût été le résultat nécessaire et inappréciable de la proposition de Napoléon. Mais Fouché ne voulait pas qu'on eût un allié de moins avec qui négocier, et entraîna ses collègues à motiver leur refus sur les engagements pris avec les puissances. « Eh

bien! partons, puisqu'il en est ainsi, dit Napoléon », et il expédia à Paris le général Flahaut pour concerter son départ et son embarquement avec la commission. Cependant ce refus qu'il venait d'essayer pesait sur son âme, et, saisi d'un mouvement généreux et passionné, mettant la main sur son épée : « Il faut en finir, s'écrie Napoléon; si vos cinq empereurs ne veulent pas de moi pour sauver la France, je me passerai de leur consentement; il me suffit de me montrer, et Paris et l'armée me recevront encore une fois comme un libérateur. » Que tarde-t-il? est-il déjà enchaîné sur le rocher de Ste-Hélène, au milieu des mers? Quand il est appelé par 150,000 hommes, soldats et fédérés, qui tous veulent venger le désastre de Waterloo, que tarde-t-il à rompre le ban de la Malmaison, comme il a fait celui d'Égypte, de Moskou, de l'île d'Elbe? Quo tarde-t-il? ses chevaux de guerre frémissent au bruit du canon devant les grilles de la Malmaison. Fouché, Fouché lui-même le croit parti pour l'armée! et ne sait-il pas que cet homme, à qui il a fait grâce de la vie, pour le crime de trahison, que Fouché, président du gouvernement provisoire, ne lui pardonne ni sa clémence, ni tant de bienfaits, et n'aspire qu'à le voir disparaître mort ou vif dans la tempête dont il dirige les mouvements? Cependant, poursuivi par l'inquiétude de la commission exécutive, mais faible au moment de quitter la France qui l'appelle, Napoléon, de plus en plus indécis, reçoit le conseil de se livrer lui-même à l'empereur Alexandre. « Ce dévouement serait beau, répondit-il; mais une nation de 30 millions d'hommes qui le souffrirait serait déshonorée. » — Enfin, le lendemain son arrêt est prononcé irrévocablement; il doit partir le jour même. A 5 heures du soir, Napoléon a reçu les adieux de sa fille Hortense, de la plus tendre, de la plus courageuse, de la plus fidèle amie de son malheur. Les adieux de Fontainebleau sont sublimes dans l'histoire, ils étaient faits au trône, à l'armée, à la grandeur de l'empire : les adieux de la Malmaison sont faits à sa famille, au ber-

ceau de sa gloire, et ils devaient être éternels ! Profondément ému, troublé, bien que renfermant en lui-même la douleur qui le saisit, Napoléon s'est jeté dans une voiture de sa suite, où les généraux Becker, Rovigo et Bertrand montent après lui. — Au lieu de suivre rapidement sa route comme il l'avait déclaré, Napoléon voulut coucher à Rambouillet, et ses courriers reparaissent encore sur la route de Paris. Il ne peut se décider à quitter, au moins sans combattre encore, le sol de la France, le terrain du péril. Il s'est de nouveau offert pour sauver, pour défendre au moins la patrie. Mais à la pointe du jour, au retour de son courrier, il dit au général Becker, en levant les yeux vers le ciel : « C'est fini, c'en est fait de la France, partons ». Arrivé à Niort, l'empereur y trouva un triomphe tout populaire, c'était une perfidie de la fortune. Les mouvements, les vœux, les cris de cette population, agissent si vivement sur son âme, ainsi que l'enthousiasme de la garnison, le suppliant, officiers et soldats, de se mettre à leur tête, qu'il ordonna au général Becker de rendre compte au gouvernement de sa réception à Niort. « Dites-lui aussi qu'il connaît mal l'esprit de la France, qu'il s'est trop pressé de m'éloigner... que je pourrais encore, au nom de la nation, exercer une grande influence en appuyant les négociations par une armée, à laquelle mon nom servirait de point de ralliement... » Comme l'empereur achevait cette dictée au général Becker, on vint lui dire qu'une forte canonnade avait été entendue le 30 autour de Paris. Alors, il fit ajouter au post-scriptum : « Nous espérons que l'ennemi nous donnera le temps de découvrir Paris et de voir l'issue des négociations. Si, dans cette négociation, la croisière anglaise arrête le départ de l'empereur, vous pouvez disposer de lui comme général... » Le général Becker fut chargé, de plus, de demander au gouvernement d'autoriser le capitaine de sa frégate à communiquer avec le commandement de la station anglaise pour sa sûreté personnelle, et pour épargner à la France la douleur

et la honte de le voir enlever de son dernier asile, pour être livré à la discrétion de ses ennemis. Le 4 juillet, la réponse arriva à Rochefort. Le ministre de la guerre, prince d'Eckmühl, disait au général Becker : « Les garnisons de Rochefort et de la Rochelle doivent nous prêter main forte pour faire embarquer Napoléon. » La commission écrivait : « Napoléon doit s'embarquer sans délai ; il aurait pu partir le 29 ; employez la force.... faites-le partir.... ses services ne peuvent être acceptés.... La commission voit des inconvénients à ce que Napoléon communique avec l'escadre anglaise... elle refuse la permission demandée.... » Il eût été impossible de chasser plus ignominieusement du pays un malfaiteur banni pour ses crimes ; et les hommes qui donnaient de tels ordres devaient tout au proscrire de la sainte-alliance, tout, leur rang, leur fortune, jusqu'à leur nom même pour la plupart ! Jamais l'ingratitude humaine n'avait occupé dans l'histoire une place aussi élevée. Ce n'est pas assez : le capitaine des frégates a reçu aussi ses ordres, et il lui est défendu d'accomplir sa mission si les bâtiments de l'état peuvent courir quelque danger. Il était plus simple de livrer Napoléon à Blücher. Ainsi, le 3 juillet, Napoléon ne peut plus même sortir du territoire sur les frégates qui lui ont été assignées, et le même jour Blücher dictait dans le palais de Saint-Cloud, où sa victime avait reçu les rois qui le mettent au ban des nations, une convention par laquelle Paris était remis aux mains des alliés et l'armée envoyée au-delà de la Loire, pour y être dissoute. Que ces souvenirs sont déchirants ! — Ainsi la terre et la mer sont également fermées à Napoléon. Pourquoi refuse-t-il l'armée que Lamarque lui offre dans la Vendée, celle que Clausel commande à Bordeaux ? Dans une position aussi extrême, tant pour la France que pour lui, qui sait si la guerre civile, l'insurrection généreuse d'un peuple vendu et trahi n'était pas aussi le premier des devoirs ? Il pouvait, ralliant les deux corps de Lamarque et de Clausel,

rejoindre à leur tête cette admirable armée de la Loire, et sur les bords de ce fleuve, qui partage la France, la remuer encore tout entière au nom de la patrie, au sien, appeler à lui un corps législatif, l'inaugurer dans son camp, et, invoquant de nouveau le traité de Paris, redemandant sa femme et son fils, proclamant la France libre et sa dictature temporaire, sommer la coalition d'évacuer le territoire de la patrie. Il n'y a que les dictatures des monarchies ou des républiques qui puissent sauver une nation le jour de ses périls. La convention le prouva. L'Antriche et la Prusse aussi le prouvèrent : chassés de leurs capitales, leurs souverains pour cela ne perdirent point leurs états; ils ne furent point condamnés à errer sans asile, livrés au désespoir d'une proscription qui les plaçait comme Napoléon entre la captivité et le suicide! La législature seule perdit à Paris la France et Napoléon. Elle est restée et restera à jamais comptable des règnes de Louis XVIII et de Charles X, qui pendant quinze ans ont pesé sur la France et l'ont rendue la vassale méprisée de l'Europe. La commission exécutive prise dans son sein n'en fut que l'organe et l'instrument. Cependant, au milieu des honneurs qui sont rendus à Napoléon à Rochefort, il a pu sonder l'abîme de sa position, et après avoir refusé les supplications des armées de l'ouest et de la Gironde, l'idée de chercher un asile dans son berceau a pu séduire son âme. Que ne va-t-il en Corse? cette patrie de son obscurité, cette patrie véritable lui est ouverte. Il pourrait dans ces montagnes de la Ronda, où la guerre le fit tressaillir dans le sein de sa mère, défier à jamais la proscription de l'Europe. Mais un sentiment sublime vient tout à coup éteindre cette séduction si naturelle de régner, de vaincre et de vivre heureux aux lieux qui l'ont vu naître. « Non, non, dit-il, il ne sera pas dit que seul j'aurai trouvé le port dans le naufrage du peuple français! » — A Rochefort, Napoléon n'était pas encore captif. Le 8, descendu à l'île d'Aix pour s'embarquer, on lui communiqua une dépêche datée du 6, du

ministre de la marine; elle se terminait ainsi : « Sous aucun motif, Napoléon ne pourrait débarquer sur le territoire français, sous peine, pour le commandant du bâtiment, de haute trahison! » Hélas! peu de jours avant, un bâtiment danois, que commandait un Français, le capitaine Besson, s'est offert à Napoléon pour le porter en Amérique. A sa vue, il a échappé à la croisière anglaise, et il parcourt librement les mers. A présent, Napoléon est écroulé sur les registres de la nation anglaise. C'est à elle seule aussi qu'il s'adresse pour le soustraire à ses persécuteurs. Il n'y a pas un moment à perdre. Le 12, il apprend par les journaux seulement, que le gouvernement royal a remplacé à Paris le gouvernement provisoire. C'était assez de Fouché et de Blücher, mais Louis XVIII peut être un ennemi plus implacable! Dans cette affreuse perplexité, le général Lallemand, envoyé par Napoléon dans la rivière de Bordeaux, revient, l'assurant que tout y était prêt pour son embarquement sur un navire américain; mais le drapeau blanc flottait déjà sur les forts de la route à parcourir par terre, et ce trajet était de quatre lieues. Une patrouille pouvait l'arrêter en vertu de l'ordonnance ancienne et des instructions récentes, une commission militaire se former, le condamner et le faire exécuter! Voilà jusqu'où alla la misère de Napoléon. Son âme en fut soulevée, et, d'après les instances du prince Joseph, qui vint courageusement lui porter à Rochefort les consolations d'un frère et d'un ami, l'empereur se décida à implorer l'hospitalité britannique. Le 14, le capitaine Maitland, commandant le *Bellérophon*, déclare aux parlementaires Lallemand et Las-Cases, qu'il attendait à chaque instant les saufs-conduits demandés, mais que si l'empereur voulait s'embarquer pour l'Angleterre, il était autorisé à l'y conduire et à le traiter avec le respect et les égards dus au rang qu'il avait occupé. Une telle déclaration devait décider et décida en effet Napoléon; mais l'offre de cette hospitalité aussi était une trahison! car le 7 juil

let, le capitaine avait reçu de lord Keith son amiral, l'ordre de redoubler de vigilance pour intercepter Bonaparte. « S'il vient à être pris, il doit m'être amené à Plymouth, parce que j'ai des ordres pour disposer de sa personne. » Une lettre du 8 du même amiral confirma le même ordre, et ajoutait : « Vous devez interdire à votre arrivée toute communication avec la terre. » Trop grand pour soupçonner un piège infâme dans l'invitation du capitaine Maitland, Napoléon va s'embarquer sur le *Bellérophon*, et charge le général Gourgaud de cette noble lettre pour le prince régent : « Altesse royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de V. A. R. comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. Rochefort, 13 juillet 1815. » — Gourgaud ne put débarquer et dut faire remettre son message à l'amiral. Le 15, Napoléon se rendit à bord de l'*Épervier*, mais, avant d'y monter, il dit au général Becker ces belles paroles : « Retirez-vous, général, je ne veux pas qu'on puisse croire qu'un Français soit venu me livrer à mes ennemis. » En mettant le pied sur le *Bellérophon*, il dit au capitaine : « Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. » Bientôt il reçut la visite de l'amiral Hotham, qui l'invita à accepter un déjeuner à bord du *Superbe*. Napoléon ne tarda pas à se convaincre de la popularité dont il était l'objet, par les respects, les prévenances des équipages, par les acclamations presque séditionsées qui s'élevaient d'une quantité innombrable d'embarcations naviguant autour du *Bellérophon* dans la rade de Torbay. Mais ce fut aussi dans cette rade que Gourgaud vint lui apprendre le refus qu'il avait éprouvé. Cet augure était sinistre. A Plymouth, l'affluence fut encore plus considérable. Napoléon y fut salué par les applaudissements d'une immense

quantité de barques, et les démonstrations les plus honorables et les plus vives de cette foule d'habitants, qui, dès la nouvelle de l'embarquement de Napoléon, s'étaient rendus à Torbay et à Plymouth pour y contempler le héros du siècle. Napoléon fut distrait de la rigueur du gouverneur britannique par le spectacle si touchant de l'amitié dont le peuple anglais honorait sa gloire et son malheur. Mais soudain il eut la douleur de voir que cet intérêt était un crime aux yeux des mandataires du pouvoir royal. Des canots armés éloignèrent les barques avec la plus grande rigueur. Des coups de fusil furent tirés sur les spectateurs. Plusieurs périrent dans les flots, et le secret de sa captivité lui fut ainsi révélé. La confirmation de l'arrêt européen ne se fit pas attendre. Le 30 juillet, lord Keith se rendit à bord du *Bellérophon* et remit à l'empereur un acte qui lui assignait Ste-Hélène pour résidence. « C'est pis que la cage de Tamerlan, dit Napoléon ; autant aurait valu signer sur le champ mon arrêt de mort ! » Après le départ de lord Keith, ce prince lui adressa une protestation qui n'a point d'égale parmi les inspirations héroïques des grands hommes. Elle finissait par ces mots qui retentiront à jamais dans la postérité : « ... La foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon* ; j'en appelle à l'histoire ; elle dira qu'un ennemi qui fit 20 ans la guerre au peuple anglais vint librement dans son infortune chercher un asile sous ses lois... Comment répondit-on en Angleterre à une telle magnanimité ? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola. A bord du *Bellérophon*, à la mer, Napoléon. » Les Français qui avaient accompagné Napoléon, violemment irrités de cette exécrable tyrannie, voulaient en tirer une vengeance éclatante en s'emparant des armes qui tapissaient la grande salle du vaisseau, s'en rendre maîtres et enlever la victime à ses bourreaux, mais Napoléon s'opposa à ce projet après l'avoir adopté : « Non, dit-il, il

m'enlèveraient malgré vous et malgré moi, et j'aurais la douleur de vous voir périr sans pouvoir vous défendre. »—Le 6 août, le *Belléophon* mouilla dans la rade de Starpoint, où parut bientôt le vaisseau de l'exil, le *Northumberland*, escorté de deux frégates chargées de la garnison de Sainte-Hélène. Cette escadre est sous les ordres de l'amiral Cockburn ; lord Keith se rend avec lui à bord du *Belléophon*, où ils font connaître à l'empereur leurs instructions : *Il devait être désarmé ainsi que sa suite ; tout ce qu'il possédait devait être saisi, de peur qu'il ne s'en servît pour s'évader.* Le cas de mort était prévu. *Le général Bonaparte pouvait disposer de ses biens par testament. Il sera mis en prison s'il essaie de s'évader. Toutes ses lettres et celles de ses compagnons seront lues par le gouvernement.* Il était permis aux généraux Bertrand, Montholon, à l'aide-de-camp Gourgaud, au chambellan Las-Cases, de le suivre. Cette autorisation était refusée aux généraux Savary et Lallemand, condamnés à mort par les juges de Louis XVIII. Ainsi, lord Castlereagh servait jusqu'aux vengeances personnelles de la famille des Bourbons. Il ne lui manquait plus que de livrer ces généraux aux prévôts de la restauration.—Dès ce jour, Napoléon, au lieu d'être traité à bord du *Northumberland* comme il l'avait été à bord du *Belléophon*, où les respects des officiers de l'équipage ne cessèrent pas un instant de compatir à sa haute infortune, fut traité avec la rigueur d'un simple prisonnier. Toute politesse, toute humanité, furent bannies : le navire de l'exil fut une prison. La convention du 2 du même mois entre la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche et la Russie, considérait Napoléon comme leur prisonnier, et confiait spécialement sa garde au gouvernement britannique, à qui était réservé le choix de la place et des mesures les plus capables d'assurer l'objet de la présente stipulation.... Le 4, Napoléon disait à Gourgaud : « J'aurais mieux fait de ne pas quitter l'Egypte..... L'Arabie attend un homme.. Je me se-

rais rendu maître de l'Inde et j'aurais dominé l'Orient. » Le 15, Napoléon fut douloureusement rappelé au souvenir de sa fête par les vœux empressés de ses compagnons. Le 17, le *Northumberland* passa en vue du cap la Hogue ; là, Napoléon salua pour la dernière fois le rivage français par ces adieux si dignes de lui : « Adieu, adieu, terre des braves ! adieu, chère France ! quelques traîtres de moins, et tu serais encore la grande nation et la maîtresse du monde ! J. DE NOUVINS.

CENTLIVRE (SUSANNAH), auteur dramatique célèbre en Angleterre. — Par une belle matinée d'automne, un jeune homme monté sur un petit bidet trotte dans le long du grand chemin de Cambridge : c'était un étudiant de l'université qui retournait à ses études, après avoir passé ses jours de vacances au château d'un de ses parents. Devant lui, à quelque distance, marchait une jeune fille simplement vêtue, un petit chapeau de paille sur la tête, un panier au bras : sa jolie tournure, sa démarche lestée, donnèrent au jeune étudiant la curiosité bien naturelle d'apercevoir son visage ; dans cette intention, il mit son cheval au galop. La voyageuse, retournant la tête au bruit, montra une figure expressive et animée, et se rangea tranquillement sur le bord du chemin pour laisser passer le redoutable cavalier ; un peu piqué de ne pas produire plus d'effet, celui-ci ralentit son allure, et s'approchant au pas de la jeune fille, il la regarda fixement d'un air d'impertinente galanterie ; mais à ce regard du don Juan en herbe répondit sur-le-champ un autre regard dédaigneusement moqueur qui, toisant du haut en bas le novice écuyer, contenait une critique énergique, quoiquemuette, de sa tournure et de ses talents chevaleresques. Un peu déconcerté de l'aventure, il piqua brusquement des deux et galopa de nouveau jusqu'à un endroit de la route où la pluie des jours précédents avait formé une mare boueuse assez profonde et assez large pour qu'un piéton eût peine à la traverser. Là, il attendit avec une joie maligne la petite

voyageuse pour lui rendre sa moquerie et jouir de son embarras. La pauvre enfant, en effet, arrivée sur le bord de la mare, prise entre les haies des champs voisins, s'arrêta, cherchant de l'œil un endroit guéable; n'en trouvant pas, elle se tourna vers le témoin de son anxiété, qui caressait d'un air railleur le cou de sa monture, et lui jeta un regard de reproche: à ce regard, le jeune homme se sentit désarmé, il eut honte de sa malice, et, s'adressant à la jeune fille du ton le plus poli qu'il put prendre: « Si vous voulez convenir, mademoiselle, que les mauvais écuyers sont bons à quelque chose, je suis prêt à vous prendre en croupe pour vous faire passer cette mare à pied sec. » A cette offre amicale, la petite attacha sur lui ses grands yeux pénétrants, et après un moment de silence: « Je le veux bien, dit-elle. » Elle remit son panier à l'étudiant, et, s'aidant de la main qu'il lui tendait, elle s'élança légèrement derrière lui; il traversa la mare lentement et avec précaution, puis, pressant un peu le pas: « Maintenant, dit-il en riant à sa compagne, vous êtes en mon pouvoir, et il ne tiendrait qu'à moi de vous emmener où je voudrais. — Essayez, dit-elle, mettez votre cheval au galop, et vous verrez si je ne saute pas à terre. » Le ton résolu qui accompagnait cette menace disait assez que celle qui la faisait était capable de l'exécuter. « Rassurez-vous, reprit le jeune homme, je n'ai nulle envie de vous contraindre, mais puisque nous allons du même côté, pourquoi ne ferions-nous pas route ensemble? — Cela ne se peut pas. — Pourquoi? — Il est déjà tard, et je n'ai pas encore déjeuné; il faut que je m'arrête. — Qu'à cela ne tienne, je ne suis pas pressé, j'attendrai. » — Elle ne répondit pas, et lui, se hâtant d'interpréter ce silence comme un consentement, après l'avoir aidée à descendre, la suivit jusque près de la haie, où elle s'assit. — Là, tandis qu'elle tirait du panier ses petites provisions, lui, debout devant elle, la regardait faire, le bras passé dans la bride de son cheval. — Tout à coup elle releva la tête. « J'ai partagé votre mon-

ture, dit-elle en riant, voulez-vous partager mon déjeuner? » — Il se hâta d'accepter, non qu'il eût faim, mais c'était un moyen d'avancer la connaissance. Après avoir attaché son cheval aux branches de la haie, que l'animal se mit à brouter, il s'assit près de la jeune fille, et prit sa part du frugal repas. L'entretien ne tarda pas à s'animer, et l'intimité allait grand train. « Comment vous nommez-vous? demanda l'étudiant. — Susanne. — Susanne quoi? — Susanne Freemant, et vous? — Anthony Hammond. — C'est un joli nom. — Vous trouvez?... Et où allez-vous comme cela, Susanne? — A Londres. — Toute seule? — Vous le voyez bien! — Et vous n'avez pas peur? — Peur!... de quoi? » A cette réponse naïve, le jeune homme étonné regarda ce visage de quinze ans, où régnait un tel mélange de candeur, d'intelligence et d'énergie, qu'au bout d'un moment lui-même se dit: En effet, de quoi? — Il poursuivit: « Vous avez donc quitté vos parents, Susanne? — Mes parents? Je n'en ai plus. — Orpheline! — Hélas! oui. — Et que faisait votre père? — Mon père était un riche propriétaire d'Holbeach dans le comté de Lincoln; mais comme c'était un dissident zélé, à la glorieuse restauration du glorieux Charles II, la persécution l'obligea de se réfugier en Irlande, et tous ses biens furent confisqués. Le père de ma mère, M. Markham de Lynn-Regis en Norfolk, qui était de la même opinion que son gendre, vit comme lui ses biens confisqués et s'enfuit de même en Irlande; ma mère, au moment de me mettre au monde, resta seule dans un état de pauvreté, sinon de misère. Trois ans après mon père mourut; je ne l'ai jamais vu, et cependant il me semble l'avoir connu, tant ma mère a conservé religieusement son souvenir, et a pris soin de le graver profondément dans ma mémoire. — A la manière dont vous vous exprimez, Susanne, vous devez avoir reçu une éducation distinguée. — Je ne sais ce que vous entendez par-là, mais tout ce qu'on m'a enseigné, c'est à lire, à écrire, et à me servir de mon aiguille, ce que j'ai tou-

jours détesté; en revanche, dès que j'ai su lire, je lisais tout ce que je pouvais attraper, et ce n'était pas grand chose, nous n'avions à la maison que la Bible et quelques volumes de controverses religieuses; mais partout où j'allais, si je pouvais mettre la main sur un livre, je m'en emparais; c'était le seul point sur lequel je désobéissais à ma mère, mais c'était plus fort que moi; je lisais jusqu'aux feuilles détachées qui servent à envelopper les marchandises. C'est de cette manière qu'il me tomba entre les mains un chant de Waller, qui m'enthousiasma si fort que j'en perdais le boire et le manger, et que je n'eus de repos que lorsque j'eus composé moi-même une chanson, bien mauvaise apparemment; mais comme je n'avais pas tout-à-fait sept ans, cela parut admirable à nos voisins ou amis, et peu s'en fallut, tant on me donna d'éloges, que je ne me crusse une merveille. Je m'aperçus cependant que mon triomphe, loin de réjouir ma mère, l'attristait; je lui en demandai la raison. — Susanne, me dit-elle, j'ai peur que toutes ces louanges ne vous enflent le cœur, et j'aimerais mieux que vous fussiez une idiote que de vous voir tomber dans le péché de vanité. — Moi m'écriai-je, moi de la vanité! voyez ma mère, pour vous prouver que je tiens avant tout à votre contentement, je vais jeter ma chanson au feu et je vous promets de n'en plus faire. Ma mère me serra dans ses bras avec émotion. « Vous êtes une bonne fille, Susanne, me dit-elle, et je suis tranquille maintenant, car je sais que vous êtes une Freemann, et que vous ne manquez jamais à ce que vous avez résolu. » Pauvre mère! qui sait tout ce que j'ai perdu en la perdant? J'avais pour elle une tendresse, une soumission sans bornes; plutôt que de l'affliger, je serais devenue une sainte. Qui sait ce que je serai maintenant qu'elle n'est plus là? » Ici Susanne mit ses coudes sur ses genoux, et sa tête dans ses mains. — Le jeune Hammond était touché: « Y a-t-il long-temps que vous êtes seule? dit-il doucement. — Trois ans;

je n'en avais pas douze alors. — Qui a pris soin de vous depuis lors? — Pris soin! pris soin! Oui! vous avez raison, on appelait cela prendre soin de moi. Dieu vous garde de soins pareils! — De qui donc parlez-vous? — De qui je parle? du coup le plus hypocrite qui soit sur la terre. Nous étant quelque peu parents, la religion, disaient-ils, leur faisait une loi de se charger de moi, et cette loi était si pénible pour eux (tant ils étaient de leur nature peu portés au bien) qu'ils ne pouvaient s'empêcher de me faire rudement payer tout ce qu'il leur en coûtait de l'observer. Non, vous ne pourriez imaginer tout ce que j'ai eu à souffrir. Le sort d'un forçat était préférable au mien: sa ration est petite, mais on ne la lui reproche pas; son corps est enchaîné, mais son âme est libre; on surveille ses actions, mais on n'espionne pas ses pensées pour leur faire subir une torture morale. » Et Susanne, avec toute la verve du ressentiment, se mit à tracer un vigoureux portrait de ses persécuteurs. Sa pénétration avait tout compris, et la sensuelle hypocrisie du mari et la pruderie sèche et méthodiste de la femme, et l'énergie qu'ajoute aux penchants vicieux la gêne d'un masque austère et respecté; dans sa pantomime, rien n'était omis, ni le nasillement de la voix, ni la composition du maintien, ni les formules mystiques du langage, c'était toute une comédie. Hammond riait aux larmes en l'écoutant. Ma foi, vive la haine pour bien peindre! l'amitié est nonchalante, l'admiration aveugle, la haine seule donne à ses portraits le relief et la vie. Puissances du jour, sommités sociales, supériorités de rang, de richesses ou de lumières! voulez-vous connaître vos ridicules, vos faiblesses, vos défauts, écoutez vos ennemis. C'est quelque chose que de posséder une moitié de la vérité; mais, bon Dieu! qui se soncie de la vérité! quelque misérable, à qui il ne sert de rien de la connaître. » Riez, riez, continua Susanne en s'adressant au jeune écolier, il n'en est pas moins vrai que si je n'ai pas perdu mon bon sens au milieu de pareil

animaux, c'est que j'étais soutenue par le projet de m'enfuir et de chercher fortune à Londres, comme je l'ai fait. — C'est donc clandestinement que vous avez quitté ces excellents tuteurs? » Susanne fit un petit signe de tête affirmatif. « Et que comptez-vous faire à Londres? — Tout ce que je pourrai... Est-ce aussi à Londres que vous allez? — Hélas! non! il faut pour mon malheur que je retourne à Cambridge, reprendre la galère de mes études. — Vous appelez cela un malheur! Je voudrais bien être à votre place, moi. — A ma place, Susanne? Et que feriez vous? — D'abord je profiterais des leçons qu'on vous donne mieux que vous ne le faites probablement, et je ne perdrais pas mon temps sur les grandes routes à me moquer des pauvres filles qui sont obligées de voyager seules et à pied. — Mais puisque vous avez tant de goût pour l'étude, au lieu de vous rendre à Londres, que ne venez vous avec moi à Cambridge? — Voilà une jolie plaisanterie! — Je ne plaisante point, c'est très sérieusement que je vous propose de vous emmener à l'université. — Comme si je ne savais pas que les filles n'y sont pas admises! — Ce n'est pas une difficulté; je vous procurerai des habits d'homme, et vous passerez pour un de mes parents. » Ce bizarre projet n'étonna point l'esprit hardi et aventureux de la jeune fille. « Et vous croyez, demanda-t-elle, qu'on me prendra pour un garçon? — Assurément, s'écria Hammond enchanté de ne pas rencontrer plus de difficulté. Je vous réponds que sous ce costume vous aurez l'air aussi espiègle et aussi résolu qu'aucun étudiant de l'université. — Eh bien! allons! dit Susanne en se levant d'un air décidé. — Anthony se hâta de reprendre sa monture et de se charger du panier, qu'il attacha à l'arçon de sa selle, puis, comme il voulait prendre Susanne dans ses bras pour la mettre à cheval, elle l'arrêta. « Un moment, lui dit-elle, si je vais avec vous, il est bien convenu que c'est pour étudier, et que vous me rendrez toutes les leçons que vous recevrez de vos maîtres? — Sans doute, sans doute,

dit le jeune homme, saisi d'un rire fou, possédé d'une folle joie. Soyez tranquille, Susanne, je vous apprendrai tout ce que je sais. — Quel nom prendrez vous? demanda Hammond, quand ils furent en route, car vous ne pouvez garder le vôtre. — Georges, Georges Freeman. C'était le nom de mon père; j'aurais voulu être un garçon et m'appeler Georges. — Eh bien! Georges, car il faut que je m'accoutume à vous nommer ainsi, vous allez essayer de la vie d'écuyer; nous verrons si elle vous paraît encore aussi séduisante. » Arrivés à Cambridge, Hammond conduisit sa jolie capture chez un baigneur, fit accommoder ses cheveux à l'unisson du costume qu'elle allait prendre, et lui prêta des habits qu'on arrangea facilement à sa taille, ce qui fit de l'éveillée petite fille le plus gentil et le plus drôle petit garçon du monde. — Hammond, selon sa promesse, la présenta comme un jeune parent qui était venu passer quelque temps avec lui, pour voir l'université et se forlifier dans ses études. — Susanne joua si bien son rôle qu'on n'eut aucun soupçon de la ruse, et son camarade, à sa grande joie, l'installa sans obstacles dans sa chambre. — La liaison qui s'ensuivit est facile à supposer. Susanne cependant ne perdait pas de vue son projet: elle commença à étudier avec zèle; sans cesse elle persécutait Anthony pour lui donner des leçons dont il s'amusa d'abord, et se fatigua bientôt; mais l'opiniâtre Susanne ne se rebutait pas: outre les livres anglais de la bibliothèque d'Hammond, qu'elle lut avidement, elle étudiait le latin et le français, et, dotée d'une prodigieuse mémoire, d'une intelligence peu commune, d'une persévérance infatigable, elle fit des progrès si rapides qu'elle étonna son maître et ne tarda pas à le surpasser. D'un autre côté, grâce à son déguisement, que personne ne soupçonnait, elle se trouva initiée tout à coup à toutes les folies de la vie de garçon par les jeunes étudiants, qui la traitaient en camarade: singulière révélation du monde pour une fille de quinze ans! Ce train de choses durait depuis

quelques mois. Hammond cependant devenait triste, boudoir, irascible; tout était prétexte à son humeur. Tantôt il lui reprochait cette rage d'étude dont elle était possédée, lui demandant avec une colère ironique si elle comptait se faire recevoir docteur à l'université; quant à lui il avait les femmes savantes en horreur. Tantôt il se fâchait de sa familiarité avec les étudiants, du plaisir qu'elle paraissait prendre à la licence de leurs entretiens. « Ah ça! entendons-nous, répondit Susanne: vous m'avez recommandé sur toutes choses de ne pas laisser soupçonner qui je suis: dois-je me fâcher quand vos amis me traitent comme un garçon? le beau moyen que ce serait de me déguiser, si j'allais à tout coup baisser les yeux et me pincer les lèvres comme ma digne tutrice! d'ailleurs, je n'ai fait en ceci que suivre vos enseignements, et je dois convenir qu'ils ont profité au-delà de mes espérances. — S'il n'y avait que ceux-là qui m'eussent profité, vous ne seriez peut-être pas de si mauvaise humeur, Tony. — Oh! je sais que vous vous croyez un prodige. — Il le faut bien, quand je vois que vous avez mis dix ans à savoir ce que j'ai appris en six mois. — Votre vanité devient réellement insoutenable. — Ah! vous trouvez que c'est moi qui ai de la vanité? » Hammond se mordit les lèvres. « Susanne, dit-il enfin après un moment de silence, vous abusez des droits que vous donnent mes torts envers vous. — De quels torts voulez-vous parler, Tony? je ne vous comprends pas. — Je ne puis me dissimuler, dit Hammond avec embarras, que j'ai profité de votre jeunesse et de votre inexpérience pour vous entraîner à une démarche imprudente. — Vous ne m'avez point entraînée, Tony, ne vous faites pas de reproches, je vous ai suivi de mon plein gré, et si je reste ici, c'est que je le veux bien. — Et cependant, Susanne, vous n'y pouvez demeurer plus long-temps; votre long séjour ici commence à donner des soupçons. Que deviendrais-je si l'affaire venait à se découvrir. — Ainsi, dit-elle en le regardant froidement et fixement, il

fant que je parte? — Oui, répondit Hammond précipitamment, mais nous ne serons pas long-temps séparés; je ne vous abandonnerai jamais, car je n'oublie pas que vous n'avez plus que moi pour appui, que sans moi peut-être vous auriez été heureuse avec un mari. — Qui m'en empêche encore? interrompit Susanne avec vivacité. Un mari n'est pas un oiseau si rare que je n'en puisse trouver si j'en ai envie. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi je me croirais maintenant plus indigne d'un mari que vous ne vous croyez, vous, indigne d'une femme. » Hammond, déconcerté par cette sortie, avait perdu le fil de sa tirade sentimentale, et ne savait comment le ressaisir. « Je pensais, dit-il en balbutiant, je pensais que vous m'aimiez; mais puisque vous n'avez pas besoin de moi! — C'est parce que je n'ai pas besoin de vous, que vous devez croire que je vous aime, Tony, dit Susanne avec douceur. Eh bien! reprit-elle au bout d'un moment, où voulez-vous que j'aille? — A Londres, s'empressa de répondre le jeune homme, chez une dame de ma connaissance qui loue des chambres garnies; vous serez là convenablement jusqu'au moment où j'irai vous rejoindre, car je vous rejoindrai bientôt, Susanne, et vous verrez que ma protection ne vous manquera pas. — Mon dieu, Tony, laissez-là votre protection! Je vous ai déjà dit que je saurai bien me protéger toute seule; c'est votre affection seulement qui m'importe. — Aussi, l'avez-vous tout entière, Susanne, » dit le jeune étudiant, touché de son désintéressement. Il l'embrassa, lui remit une assez forte somme d'argent, une lettre pour la dame dont il lui avait parlé, le petit paquet qui contenait ses habits de femme, puis il l'accompagna à la voiture qui devait la conduire à Londres. En s'approchant d'elle pour prendre congé, il vit que ses yeux étaient humides. « Ne vous affligez pas, Susanne, dit-il, n'avez-vous pas ma parole? — Je ne veux pas de votre parole; si ce n'est pas votre cœur qui vous ramène près de moi, ne vous croyez engagé à rien. — C'est mon cœur aussi, n'en doutez pas, Susanne,

je vous répète que je serai à Londres au plus tard le 1^{er} septembre. — Je vous attendrai jusqu'au 15 ; si alors vous n'êtes pas venu, nous serons libres tous deux. — Vous êtes défiante ? — Non, mais clairvoyante. — Allons ! enfant, ne gâchez pas le dernier moment que nous passons ensemble, en me témoignant ces doutes injurieux. Au revoir, ma chère Susanne, à bientôt. — Au revoir, répéta Susanne, et pourtant je ne puis m'empêcher de penser que c'est un adieu que nous nous disons là. » Par malheur elle avait raison : on ignore quels motifs empêchèrent l'étudiant de tenir sa promesse, mais elle ne le revit plus. — Telle s'est présentée à mon imagination la rencontre qui eut lieu sur la grande route entre Susanne Centlivre et sir Anthony Hammond (père de l'auteur des *Élégies d'amour*). Susanne était née vers l'an 1667, à Holbeach, dans le comté de Lincoln, avec les circonstances rapportées plus haut. Son fâcheux début dans la vie ne l'empêcha pas d'épouser à l'âge de 16 ans un neveu de sir Stephen Fox, qui mourut au bout d'un an de mariage. L'esprit et les agréments personnels de la jeune veuve ne tardèrent pas à lui procurer un autre mari, nommé Carrol. Celui-ci, officier dans l'armée, fut tué en duel 18 mois environ après l'avoir épousée et la laissa veuve pour la seconde fois. Il paraît qu'elle avait un sincère attachement pour M. Carrol, et que sa perte la plongea dans une profonde affliction. — C'est à cette époque qu'elle devint auteur dramatique, ce à quoi elle fut probablement contrainte en partie par les difficultés de sa situation. Ses premiers ouvrages furent publiés sous le nom de Carrol. Elle s'essaya d'abord dans la tragédie par une pièce intitulée *l'Époux parjure* (*The perjured Husband*), qui fut représentée à Drury-Lane, en 1700, et publiée in-4^o la même année. En 1703, elle fit paraître *Le Duel d'un Beau, ou le Soldat des dames* (*the Beau's Duel, or a Soldier for the ladies*), comédie, et les *Ruses de l'Amour* (*Love's contrivances*), qui n'est qu'une traduction de

Molière. L'année suivante, elle donna une autre comédie intitulée *L'Héritière escamotée, ou le Docteur de Salamanque dupé* (*the stolen Heiress, or the Salamanca Doctor out-witted*) ; en 1705, sa comédie du *Joueur* (*the Gammester*) fut représentée à Lincoln's Inn-Fields, avec un très grands succès, et a été depuis reprise à Drury-Lane. Le plan de cette pièce est emprunté à la pièce française intitulée *Le Dissipateur*. Le prologue fut écrit par Rowe. — Le penchant de Susanne pour le théâtre était si vif, qu'elle voulut s'y distinguer non seulement comme auteur, mais comme actrice. Il est probable toutefois qu'elle n'eut pas un grand talent de comédienne, puisqu'elle ne paraît avoir joué sur aucun théâtre de la capitale. Cependant, en 1706, elle joua à Windsor, où se trouvait la cour, le rôle d'*Alexandre-le-Grand* dans *Les reines rivales*, de Lee, et dans ce personnage héroïque, elle fit une si puissante impression sur le cœur de M. Joseph Centlivre, officier de la bouche, ou premier maître-d'hôtel de la reine Anne, qu'il l'épousa bientôt après ; elle vécut heureuse avec lui jusqu'à sa mort. — Dans le courant de cette même année, elle publia les comédies de : *La table de Bassette* (*the Basset table*), et de *L'amour par aventure* (*Love at adventure*). La dernière fut représentée par les domestiques du duc de Grafton au nouveau théâtre de Bath. Enfin, en 1708, son drame le plus célèbre, *the Busy Body* (*l'Affairé, le Brouillon, l'Officieux maladroit*), fut représenté sur le théâtre de Drury-Lane. Il fut d'abord si mal reçu des acteurs que pendant longtemps aucun d'eux ne voulut y jouer, et qu'on ne put en obtenir la représentation que vers la fin de la saison. M. Wilks montra même un tel mépris pour son rôle (celui de sir Georges Airy) qu'il le jeta un jour sur le théâtre pendant une répétition, en déclarant « qu'il n'y avait pas de parler capable d'avaler une pareille drogue. » Cependant la pièce fut accueillie avec les plus grands applaudissements par le public, et elle

est encore aujourd'hui au théâtre. En 1711, l'auteur donna également à Drury-lane, *Marplot, ou la Suite de l'Affaire*. Cette pièce, quoique très inférieure à la première, obtint également une réception favorable, et le duc de Portland, auquel elle était dédiée, fit à M^{me} Centlivre un présent de quarante guinées. Sa comédie: *Un coup hardi pour une femme* (*A bold stroke for a wife*) fut représentée à Lincoln's Inn Fields, en 1717: elle se fit aider dans cet ouvrage par M. Mottley, qui écrivit une scène ou deux entièrement. La pièce eut beaucoup de succès; on la joue encore assez souvent, quoique M. Wilks en eût également conçu une opinion très défavorable. M^{me} Centlivre a écrit plusieurs autres ouvrages énumérés dans la biographie dramatique, entre autres, *the Wonder! a woman keeps a secret* (la Merveille! une femme garde un secret), jouée en 1714. Son compatriote d'Hèlè a tiré de cette pièce le joli opéra de l'*Amant jaloux*, dont Grétry composa la musique. — Susanne Centlivre vécut pendant beaucoup d'années dans l'intimité de la plupart des hommes distingués de son temps. On cite particulièrement Steele, Rowe, Sewell, Farquhar, Budge, mais par malheur elle encourut la colère de Pope en écrivant une ballade contre son Homère; le poète irrité s'en vengea en la faisant figurer dans sa *Dunciade*; cependant, aux dernières éditions, il fit disparaître les traits les plus injurieux et ne laissa subsister qu'un vers et une note assez inoffensifs. Susanne mourut à Spring-Garden, Charing-Cross, le 1^{er} décembre 1723, et fut inhumée à St.-Martin-des-Champs. Sa beauté était remarquable, son caractère porté à la bienveillance et capable d'amitié, sa conversation animée et attachante; elle ne dut son instruction, qui paraît assez étendue, qu'à son aptitude naturelle et peut-être à la fréquentation des hommes éminents qui l'entouraient; on voit par ses ouvrages qu'elle entendait le français, le hollandais et l'espagnol, et qu'elle avait même quelque connaissance du latin.

En 1761, ses œuvres dramatiques ont été recueillies et publiées en 3 vol. in-12. Elle a aussi composé un recueil de vers sur différents sujets, et des lettres spirituelles, politiques et morales, qui furent réunies et publiées par Boyer. — Les drames de M^{me} Centlivre se distinguent plutôt par une intrigue amusante et bien nouée que par l'étude approfondie des mœurs et des caractères; le personnage de *Marplot* (the Busy-Body), mélange de curiosité, de vanité officieuse et de maladresse sans méchanceté, est finement et spirituellement touché, mais ce n'est qu'une esquisse. Une fois pourtant Susanne Centlivre s'est élevée à la vraie comédie dans la peinture du quaker *Prim* et de sa femme, de *A bold stroke for a wife*. Là, ce n'est plus le type banal de ses personnages de comédie; il semble même que quelque chose de plus que le talent ait guidé sa plume; ce ne sont point des créations, ce sont des portraits. En vain elle emprunte à Molière ce mouvement: *Prenez-moi ce mouchoir*, etc. Son Tartufe à elle est si complet qu'il ne vient pas à l'esprit qu'elle ait pu avoir d'autre modèle que la nature. Avec quelle haine vigoureuse, avec quelle impitoyable sagacité elle poursuit sous le masque religieux le vice sensuel et grossier. A l'énergie des reproches que Susanne met dans la bouche d'Anne Lovely, la jeune pupille du couple hypocrite, on croirait qu'elle a senti elle-même le joug de la tyrannie puritaine. — *Sarah Prim*. Maintenant tu me plais à voir, Anne: n'estu pas mieux ainsi, sans tes monstrueuses vanités et tes mouches? Si le ciel t'avait faite avec toutes ces taches noires sur la face, n'en serais-tu pas effrayée, Anne? — *Miss Lovely*. Je le serais bien davantage si votre intérieur pouvait paraître au dehors et montrer toutes les taches de votre hypocrisie. — *S. Prim*. Mon hypocrisie! Je méprise tes paroles, Anne, je ne tends pas de filets. — *M. Lovely*. Je le crois, vous n'y prendriez guère de poissons. — *S. Prim*. Bien! bien! continue tes moqueries, mais la

sauras ; Anne , que dans mon temps j'aurais attrapé plus de poissons (comme tu les appelles) que toi avec tous tes appâts..... Crois-moi, les hommes n'ont une grande envie de voir que ce qu'on leur cache. — *M. Lovely*. Est-ce donc là la raison de votre rigorisme, *M^{me} Prim* ? La vérité paraît toujours ; j'avais bien pensé en effet qu'il y avait plus de dessein que de sainteté dans vos bonnets pincés et dans vos grands mouchoirs ! — *S. Prim*. Va ! tu es corrompue par la lecture de tes comédies et de tes romans infâmes. Ah ! je souhaite que tu ne sois pas déjà trop familiarisée avec les pervers. — *M. Lovely*. Trop familiarisée avec les pervers ? Je vous prie, madame, plus de ces libertés. Je ne suis familiarisée avec personne de si pervers que vous ; comment osez-vous me parler ainsi ! vous ! vous ! vous ! indigne femme ? vous ! (elle fond en larmes). — *Tradelove*. Quoi ! dans les larmes, Nancy ! Que lui avez-vous donc fait, madame Prim, pour la faire pleurer ? — *M. Lovely*. Ce qu'elle m'a fait ! J'admire comment j'ai pu garder mon bon sens au milieu de vous ; mais j'échapperai à votre tyrannie, et s'il y a une loi ou une justice au monde, je vous forcerai bien à me rendre ma liberté. — *M^{me} Prim*. Tu ferais mieux de plier sur tes péchés, Anne, oui, sur tes péchés multipliés. — *M. Lovely*. Ne pensez pas que je sois encore la sotte que vous aviez su faire de moi, non ; je porterai ce qu'il me plaira, je m'en irai où, et quand il me plaira, et je verrai la compagnie que je croirai convenable, et non celle que vous m'imposerez, entendez-vous ? — Il y a dans cette même pièce des scènes supérieures peut-être à celle-ci sous le rapport du talent dramatique, mais que leur cynisme rend impossibles à citer, chose singulière quand il s'agit des ouvrages d'une femme et qui fait cependant la critique du temps où elle vivait plutôt que la sienne. La licence qu'on reproche justement à *Susanne Centlivre* ne tient en effet ni au choix de ses sujets, qui n'ont rien d'immoral, ni à l'indécence des situations, qui n'approchent

pas de celles de certains drames modernes, mais seulement à l'inconcevable grossièreté du langage, qui semble révéler une égale grossièreté de mœurs dans la société qui n'en était point choquée. On n'en peut nullement juger par les pièces restées au répertoire, le dialogue ayant subi tous les changements et retranchements sans lesquels la représentation en serait impossible aujourd'hui. — Il serait peut-être intéressant de rechercher ici pourquoi nous n'avons pas en France de femmes auteurs qui aient pris un rang distingué comme dramatisantes, tandis que l'Angleterre en compte un grand nombre : le fait tient-il à la supériorité des femmes anglaises ou à la plus grande condescendance de leur public, ou à ce que les conditions de leur drame sont plus que celles du nôtre en harmonie avec une organisation féminine ? Quelle qu'en soit la cause, à une ou deux pièces qui, en France, ont obtenu du succès, les Anglais peuvent opposer celles de beaucoup de femmes qui ont laissé non seulement une ou deux comédies agréables, mais un théâtre entier. Au nom de *Susanne Centlivre*, on peut ajouter ceux de *M^{me} Inchbald*, *Cowley*, *Lec* et de *Joannah-Baylie*, auteur de tragédies estimées, de *miss Mitford*, enfin celui de la jeune *Fanny Kemble*, qui a fait jouer récemment avec succès une tragédie de *François I^{er}*. Peut-être la seule, la vraie raison qui fait que chez nous les femmes sont pour ainsi dire exclues du théâtre, c'est qu'elles sont exclues du parterre, tandis qu'en Angleterre elles y sont admises. Le secret d'impressionner les masses n'est-il pas en effet de se placer à leur point de vue, de sympathiser avec leurs idées ? Or, quelle sympathie les idées, la manière de voir ou de sentir d'une femme peuvent-elles rencontrer dans un public entièrement composé d'hommes ? On sait que le sort d'une pièce dépend du parterre ; il faudrait donc que pour trouver grâce devant lui, une femme peignit les hommes, non comme elle les voit, mais comme ils se voient ; les femmes, non comme elle les juge, mais

comme eux les jugent : qu'en peut-il résulter ? de froides copies, de pâles contre-épreuves sans vie, sans émotion, sans originalité. Cette question mériterait peut-être d'attirer l'attention, mais je me borne à la toucher en passant, laissant à des esprits plus capables le soin de lui donner tout son développement. AMABLE TASTU.

CENTON, en latin *cento*, fait du grec *kentron*. Ce mot, qui depuis un temps fort ancien, n'a d'autre acception qu'une acception littéraire, dont l'usage est même à peu près perdu de nos jours, a eu dans l'origine un sens tout matériel. Il signifiait à la lettre un manteau fait de pièces d'étoffes rapportées, et souvent même différentes. Les soldats romains, dans les guerres de siège, se servaient de *centons* comme de cuirasses pour se préserver des traits de l'ennemi, et l'on couvrait aussi, dans le même dessein, les machines de guerre, les constructions mobiles et en général toutes les pièces d'approche et de siège, de peaux de bête fraîchement écorchées, que les auteurs appellent aussi *centons*. Cette définition autoriserait à faire remonter aux temps les plus anciens le vêtement d'arlequin, composé comme on sait de pièces rapportées et bigarrées : aussi Lessing remarque-t-il que déjà dans Apulée (*voy. ce nom*) il est fait mention de cet habit sous le nom de *mimi centunculus*. (*V. l'article ARLEQUIN*).—En passant du sens propre dans le sens figuré, le mot *centon* a été appliqué à une espèce de poème composé en entier de vers ou de passages pris de droite et de gauche, soit

dans un seul et même ouvrage, soit dans plusieurs, empruntés à un seul ou à plusieurs auteurs, cousus ensemble et disposés de manière à donner à ces lambeaux, réunis ainsi en corps d'ouvrage, un tout autre sens que celui qu'ils avaient primitivement. Ausone (*voy. ce nom*) a donné des règles pour la composition des *centons* : il faut prendre, dit-il, des morceaux détachés du même poème ou de plusieurs ; on peut prendre les vers entiers et les partager en deux, ou lier la moitié d'un vers empruntée à un poète, à la moitié qu'un autre aura fournie ; mais il n'est pas permis de prendre au même deux vers de suite, ni d'en prendre moins que la moitié. Virgile et Homère sont les deux poètes qui ont été mis le plus fréquemment à contribution pour cette sorte de composition, qui n'était autre chose, comme on voit, qu'un jeu d'esprit, à placer au rang de ceux dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. (*Voy. AMUSEMENTS DE L'ESPRIT*). Il y avait les *centons virgiliens* et les *centons d'Homère* ; Ausone, dont nous venons de parler, joignant l'exemple au précepte, avait fait de divers morceaux empruntés ainsi à Virgile un épithalame fort libre, et que nous ne saurions nous résoudre à citer ici ; plus tard, sous le règne d'Honorius (an 379), Proba Falconia, femme du proconsul Adelfius ; plus tard encore, Etienne de Pleurre, chanoine régulier de St.-Victor de Paris, ont écrit la vie de Jésus-Christ en *centons*, tirés du même poète, et dont voici un exemple, pris de *l'Adoration des mages*.

ADORATIO MAGORUM. (Matth. c. II, v. 1, et seq.)

Matth. l. vi, v. 213.
Ibid. l. xi, v. 494.
Ibid. l. v, v. 316.
Ibid. l. viii, v. 230.
Georg. l. 1, v. 416.
Matth. l. vii, v. 98.
Ibid. l. xi, v. 355.
Ibid. l. iii, v. 444.
Ibid. l. ix, v. 630.
Georg. l. 1, v. 413.
Matth. l. vi, v. 16.

Eccè autem, primi sub lumine solis et ortus,
Stella, facem duens, multà cum luce ecurrît,
Signat'que viam [cœli in regione serena
Thm reges, [credo quib' sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentie major,
External vultus, [quem cuique est copia, læti
Munera portantes, [molles sub thura Sabæ,
Dona dehinc aure gravia, [myrrhæque madentes
Agnovere deum, [regem repromissæ parentem.
Mutavere vias, [perfortis ordine rotæ ;
Insuetum per iter, [spatis in suæ quiesce rececit.

Matth. l. viii, v. 328.
Georg. l. 1, v. 413.
Matth. l. v, v. 300.
Georg. l. 1, v. 37.
Matth. l. vii, v. 100.
Ibid. l. vi, v. 761.
Ibid. l. iii, v. 558.
Ibid. l. xii, v. 129.

Lelio, Jules et Hippolyte Capilupi, frères de celui qui nous a laissé une rela-

tion de la Saint-Barthélemy (*voy. t. x, p. 387*), ont fait aussi plusieurs poèmes la-

tins en *centons*, qui ont été réunis sous le nom de *Capiluporum carmina et centones*. (Rome, 1590, in-4°.)—On a donné aussi, par extension, le nom de *centron* à un ouvrage rempli de morceaux dérobés : les *Politiques* de Lipse ne sont que des centons, où il n'a guère ajouté que les conjonctions et les particules.—Du mot *CENTON* a été fait le verbe *CENTONISER*, qui marque l'action de travailler à réunir des centons, et qui est usité surtout comme terme de plain-chant. Saint Grégoire est le premier qui ait centonisé en recueillant des chants épars pour en former son *Antiphonier*. E. H.

CENTRAL, *centralis*, qualificatif de ce qui est placé au *centre*, qui a rapport au *centre* (voy. ce mot). En physique, on appelle *feu central* celui que l'on suppose être placé au centre de la terre, hypothèse en faveur de laquelle la géologie fournit plusieurs faits. En mécanique, les *forces centrales* sont les forces ou puissances par lesquelles les corps en mouvement tendent vers un centre ou s'en éloignent; les premières se nomment *forces centrales centripètes* et les secondes *forces centrales centrifuges*. (Voy. *ROUES*.) En géométrie, on nomme *règle centrale* une règle ou méthode au moyen de laquelle on trouve le centre et le rayon du cercle qui peut compter une parabole donnée dans des points où les abscisses représentent les racines réelles d'une équation du troisième ou du quatrième degré qu'on se propose de construire. Un point *central* est le point du milieu d'une figure; une *ligne centrale* est celle qui aboutit au centre. En astronomie, on appelle une *éclipse centrale* celle où le centre de la lune, par exemple, est parfaitement opposé au centre du soleil. En termes dogmatiques de l'église, on nomme *communion centrale* la communion qu'on a avec le pape comme chef de l'église et centre de la communion de ses membres ou de l'union qu'ils ont ensemble. Enfin, ce qualificatif a dû s'étendre à tout, à mesure que la *centralisation* elle-même a fait des progrès : *administration centrale*,

bureau central, *division centrale*, sont autant d'épithètes qui marquent le besoin et quelquefois aussi l'abus de la *centralisation*. (Voy. ci-après.) E. H.

CENTRALISATION. On sait ce que doit être le *gouvernement central* d'une république fédérative, etc. Un *gouvernement centralisé* lorsque l'autorité supérieure n'y laisse rien à la dévotion de ses subordonnés et se réserve même plusieurs détails de l'administration, indépendamment des distances, de l'embarras et des pertes de temps qu'entraînent la correspondance et la multitude d'agents intermédiaires. Cette manière de compliquer la machine; de la surcharger de rouages dont elle eût pu se passer ne peut être économique ni conforme aux vœux et aux intérêts des gouvernés; elle leur fait sentir plus fréquemment l'action de l'autorité, impose plus d'obligations, rétrécit l'espace laissé aux mouvements spontanés. Tandis que les sujets demandent avec instance que l'autorité suprême se borne à la *moindre somme de gouvernement*, le pouvoir s'attache à tout réglementer, à étendre son action sur tout, et partout. Il parvient ainsi, disent ses partisans, à établir dans la marche des affaires une régularité que l'on n'eût jamais obtenue par d'autres moyens; mais afin d'apprécier cet avantage, et de pouvoir juger s'il n'est pas acheté à trop haut prix, citons quelques résultats de la centralisation administrative en France.—La commune de Méréville (arrondissement d'Étampes, département de Seine-et-Oise) ayant à faire des dépenses assez considérables pour son église paroissiale, sacrifia pour cet édifice la jouissance d'une belle promenade dont les arbres furent abattus et vendus. Le prix de cette vente fut déposé, conformément aux ordonnances, dans la caisse des consignations, et n'en sortit point; il fallut que les habitants pourvussent par d'autres moyens à l'achèvement de leur église. Dans un autre département (celui de l'Oise), le toit de l'église de Baillevall (arrondissement de Clermont) était endommagé, et

un devis très en règle portait les dépenses à une soixantaine de francs ; mais il fallait que le préfet autorisât cette dépense : les papiers relatifs à cette affaire séjournerent deux ans dans les cartons de la préfecture ; la dégradation à réparer fit des progrès , et lorsque l'autorisation arriva , la dépense dut être portée à plus de quatre cents francs, et un nouveau devis fut nécessaire, ainsi qu'une nouvelle autorisation, qui heureusement ne se fit pas attendre aussi long-temps. Dans le même arrondissement, la petite commune de Moneville avait le plus urgent besoin d'un pont sur un ruisseau ; un entrepreneur se chargeait de le construire, et la dépense s'élevait à la somme de quinze francs. Cette estimation parut sans doute suspecte au préfet ou à ses bureaux , car un expert fut envoyé sur les lieux, aux frais des habitants , et chargé de faire un rapport circonstancié. Il trouva le pont construit, car les cultivateurs ne pouvaient s'en passer ; la dépense n'avait pas excédé la somme convenue , et les frais d'expertise furent beaucoup plus considérables. — Ces faits recueillis autour de la capitale, et presque sous les yeux de l'autorité suprême, peuvent donner une idée assez juste des inconvénients qu'entraîne la centralisation, même lorsqu'elle est réduite à l'étendue d'un département : mais les abus les plus graves sont ceux qui proviennent de la concentration à Paris, dans les bureaux ministériels, d'une multitude d'affaires pour lesquelles on ne peut envoyer au loin des indications locales que l'on serait même fort embarrassé de rédiger d'une manière intelligible. Non seulement l'autorité qui se charge exclusivement de ces sortes d'affaires ne peut être assez éclairée pour les traiter convenablement, ni assez promptement avertie pour ne pas exposer à de fâcheux retards des intérêts et des besoins pour lesquels il fallait une prompte décision, mais elle se prive encore elle-même, ainsi que les administrés, de la garantie qu'elle eût trouvée dans la responsabilité de ses subordonnés. Comme tous les actes éma-

nent d'elle, c'est à elle aussi que les reproches sont légitimement adressés : mais comme ils ne sont ordinairement suivis d'aucun résultat , parce que nulle autorité ne peut venir à leur appui, toute responsabilité devient illusoire, et la source des abus ne peut être tarie. C'est ce que M. Ganihl a fait voir très clairement dans son ouvrage intitulé : *De la science des finances et du ministère de M. de Villèle*. « La centralité, dit-il, est un moyen de couvrir les abus, de les sanctionner, de les légitimer. Comme ils dérivent, soit par erreur, soit par surprise, soit par prévention ou préjugé, du pouvoir suprême de qui tout émane, il n'existe point de contrôle qui puisse les dévoiler, point d'autorité qui puisse les réprimer. Ses agents, ses subordonnés, qui seuls pourraient l'éclairer, se taisent par prudence, et trop souvent ils approuvent ce qu'ils devraient blâmer. Que de vertu il leur faudrait pour faire céder l'intérêt de leur place ou de leur avancement au sentiment de leur devoir ! Quand l'action administrative part du degré supérieur pour descendre par échelons jusqu'aux administrés, tout redressement devient impossible, car on ne peut l'attendre que d'un pouvoir supérieur. » — La centralisation administrative est un fléau dont le gouvernement impérial affligea la France, et dont la restauration n'eut garde de la délivrer. Napoléon l'introduisit pour effacer entièrement tous les vestiges de la république, dominer seul et sur tout. Tant que la France put s'agrandir par des conquêtes et s'enivrer d'une gloire qui, dans les circonstances les plus avantageuses, ne pouvait durer que pendant la vie active de l'homme qui réglait ses destinées, elle ne donna que peu d'attention à son intérieur, et put même ne pas sentir un malaise qui devint très pénible lorsqu'elle ne fut plus distraite par la contemplation de sa grandeur éphémère : il ne nous reste rien de ce que Bonaparte avait fait pour son trône, et non pour nous ; mais il a laissé des modèles de l'application de la science du pouvoir, et ils ne manque-

ront point d'imitateurs plus ou moins habiles. La centralisation est un des objets qui exigent le plus de connaissance des hommes et des choses, de force morale et matérielle ; Bonaparte fut bien pourvu de tous ces moyens de succès, et pour marcher sur ses traces, il faudrait ne lui être pas trop inférieur : dans les circonstances actuelles, ce ne sera point en fortifiant le *pouvoir* qu'on rendra la France plus heureuse ; au lieu de vouloir tout diriger, il serait plus sûr, plus court, moins pénible pour tout le monde et moins dispendieux de laisser faire partout et à tous ce qui ne nuit à personne.

FERRY.

CENTRE (géométrie , mécanique , philologie). Ce mot, dérivé du latin *centrum*, fait du grec *kentron*, désigne dans les sciences mathématiques un point par rapport auquel toutes les parties d'une figure ou d'un système sont placées symétriquement. Le *centre* d'un cercle, d'une ellipse, d'une hyperbole, etc., partage en deux parties égales tous les diamètres de ces lignes courbes. Les polygones et les polyèdres réguliers ont aussi un centre, les figures irrégulières n'en ont pas. En mécanique, tout corps ou système de corps, régulier ou non, a un *centre de forces parallèles égales pour chaque molécule* ; et en considérant les directions de la pesanteur comme parallèles dans toute l'étendue d'un corps, le centre de ces forces parallèles prend le nom de *centre de gravité*. (V. ci-dessous.) Si ce point est soutenu, le corps ou le système est en équilibre, dans quelque situation qu'on le mette, telle est sa propriété caractéristique. Une autre propriété remarquable de ce même point est que trois axes rectangulaires entre eux qui viennent s'y couper sont tels que si un mouvement de rotation est imprimé au corps autour de ces trois lignes, elles conservent leur parallélisme dans toutes leurs situations et pendant toute la durée du mouvement, au lieu que si la rotation a commencé autour d'un autre système d'axes aussi rectangulaires, ce système sera continuellement

mobile dans l'espace, et ne pourra jamais arriver à la position des *axes principaux*, qui seuls demeurent constamment parallèles à la situation où ils se trouvaient à l'origine du mouvement. Heureusement pour nous, notre planète tourne autour de ses axes principaux. — Il n'esera pas déplacé d'examiner ici une pensée, ou pour mieux dire une phrase devenue trop célèbre : « L'univers, a dit Pascal, est une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. » La seconde moitié de cette phrase n'ajoute rien à la première, et n'est placée là qu'en faveur de l'antithèse ; il est évident que la circonférence est exclue de tous les lieux occupés par le centre. Mais l'idée de sphère, et en général celle de figure, suppose essentiellement la notion de limites, et par conséquent il est contradictoire d'attribuer une forme à l'infini. Et cependant, la phrase de Pascal est citée fréquemment par des écrivains qui croient la comprendre, à l'appui de doctrines que personne n'a jamais comprises, pas même ceux qui les ont imaginées. — Les architectes emploient quelquefois des lignes courbes composées d'arcs de cercle qui ont une *tangente* commune au point de réunion ; ils nomment *anses de panier* ces courbes qu'ils substituent à l'ellipse ou ovale, dont le contour pourrait satisfaire aux mêmes conditions, et qui plairait encore plus aux yeux du spectateur : ils emploient au moins trois, et dans certains cas jusqu'à sept arcs, pour imiter le contour d'une demi-ellipse, en sorte qu'il y a des anses de paniers de trois, cinq et sept centres. L'art de construire ces courbes consiste à choisir des arcs de cercle dont les rayons diffèrent le moins possible, depuis ceux des extrémités, qui sont les plus petits, jusqu'à celui du milieu, qui est le plus grand. La détermination de ce *minimum* exige l'emploi du calcul des limites : mais de quelque manière que l'on trace les anses de panier, la *discontinuité* de la courbure y est toujours sensible, et suivant l'ingénieur Frézier, les architectes feraient mieux de

n'employer que des *courbes à deux foyers* (ellipse) au lieu de celles qui ont un si grand nombre de centres. On regrette que le célèbre Mansard, architecte du pont Royal, ait donné aux arches de ce beau pont une courbure en anse de panier, dont tout son talent n'a pu déguiser les défauts.—On donne quelquefois le nom de *centre* au lieu de convergence de plusieurs directions : c'est dans ce sens que l'on dit qu'un monument, un grand édifice, une place publique, sont le *centre* où aboutissent les rues principales d'une ville. D'autres fois, le *centre* est un lieu d'où partent des actions divergentes : un général d'armée choisit une place, un pays pour en faire le *centre* de ses opérations. Le même mot désigne quelquefois une position au milieu d'un foyer de grande activité ; on est au *centre* des affaires lorsqu'on habite le quartier le plus commerçant, à portée des administrations, etc. Enfin, le mot *centre* est employé comme synonyme de *milieu* ; le *centre* d'une ville, d'une armée, etc. — Chacune des acceptions propres de ce mot a donné lieu à des locutions où il est pris dans un sens figuré, comme on le verra ci-après.

FERRY.

Centre de gravité.

Le centre de gravité d'un corps est le point autour duquel toutes les parties qui entrent dans la composition de ce corps se font réciproquement équilibre, ou bien tout plan qui passe par le centre de gravité d'un corps homogène ou non, n'importe dans quelle direction que ce soit, le divise en deux parties qui pèsent autant l'une que l'autre.—Si la perpendiculaire qui passe par le centre de gravité d'un corps rencontre un point fixe qui soit immédiatement en contact avec ce corps, ce dernier restera en repos. Il suit encore de là que la direction d'un fil qui soutient un corps, n'importe par quel point de sa surface, passe toujours par son centre de gravité. — La ligne perpendiculaire qui passe par le centre de gravité d'un homme non chargé qui se tient debout tombe entre ses deux pieds ;

si cet homme est chargé sur le dos, il se courbe naturellement, et sa ligne de gravité tombe en avant de ses pieds ; elle passerait derrière ses talons s'il était chargé par devant. L'instinct de conservation suggère aux animaux des moyens aussi prompts que bien conçus pour se mettre à tout instant en équilibre. Lorsqu'une personne se sent tomber vers la droite, elle étend sur-le-champ le bras gauche, qui, faisant fonction de levier, transporte le centre de gravité vers ce côté. Les danseurs de corde se munissent ordinairement d'un *balancier* pour se remettre à tout instant en équilibre sur la corde qui les soutient, et par laquelle doit toujours passer la verticale, qui part de leur centre de gravité. — Le centre de gravité d'un fléau de balance est sur l'arête du couteau du milieu ; celui d'une ligne droite est sur le point également éloigné des extrémités de cette ligne. Le cercle et la sphère, les polygones réguliers, ont leurs centres de gravité au même point que leurs centres proprement dits ; le cylindre, le prisme, ont leurs centres de gravité au milieu de leurs axes, cela est évident. — La géométrie enseigne des méthodes très exactes pour déterminer le centre de gravité d'un corps ou d'un système de corps quelconque ; en voici des exemples : Pour trouver le centre de gravité d'un parallélogramme (*V.* ce mot), tirez deux diagonales, le point où elles se couperont sera le centre de gravité de ce parallélogramme supposé matériel. Cela est évident : car en coupant la figure par ce point, en quelque sens que ce soit, on aura toujours deux moitiés également pesantes. — Le centre de gravité d'un triangle est aussi fort aisé à déterminer : du sommet d'un angle quelconque de la figure, tirez une ligne sur le milieu du côté opposé, vous diviserez le triangle en deux parties équivalentes (*V.* TRIANGLE), le centre de gravité cherché sera donc sur cette ligne. D'un autre angle du même triangle, tirez une ligne sur le milieu du côté opposé, elle divisera encore le triangle en deux parties équivalentes, et le point où elle cou-

pera nécessairement la ligne tirée précédemment sera le centre de gravité cherché.—On prouve par le calcul que le centre de gravité de tout triangle est sur les deux tiers de la ligne tirée d'un angle sur le milieu du côté opposé, en comptant du sommet de cet angle. Le centre de gravité d'une pyramide ou d'un cône est dans son axe et aux trois quarts de la longueur de cette ligne, à compter du sommet de la pyramide ou du cône.—Sans être géomètre, on peut trouver le centre de gravité d'un corps avec beaucoup de facilité : soit une bûche, suspendez-la par un point quelconque de sa surface, au moyen d'un fil, elle se mettra en équilibre; il est évident que la direction du fil passera par le centre de gravité de la bûche; admettez qu'on perce ensuite un très petit trou dans la bûche et suivant cette direction. Suspendez ensuite, de la même manière, la bûche par un autre point de sa surface, le fil indiquera une autre direction, et si l'on perce un petit trou suivant cette dernière direction, il coupera le précédent. Le point où les deux trous se croiseront sera le centre de gravité de la bûche. Pour déterminer le centre de gravité d'une personne, il faut la coucher sur une planche de même largeur et épaisseur, soutenue par une corde tendue en travers ou l'angle d'un prisme; quand le tout sera en équilibre, le plan qui passera par la corde ou l'angle du prisme indiquera sur quelle partie du corps de la personne se trouve son centre de gravité; en général, c'est vers le bas-ventre.

TRYSSÈDES.

Dérivés du mot CENTRE.

Outre le qualificatif CENTRAL et le substantif CENTRALISATION (V. ci-dessus), d'où a été fait le verbe CENTRALISER, le mot CENTRE a donné naissance encore à une assez grande quantité de mots qui se rattachent aux sciences, et que nous allons énumérer, non dans leur ordre de corrélation, mais dans leur ordre alphabétique, pour obéir à notre plan : CENTRES, terme de lunetier, qui signifie travailler un verre de lunette de manière que la

plus grande épaisseur se trouve au centre; CENTRIFUGE et CENTRIFÈTE, termes qualificatifs, faits le premier de *centrum* et du verbe *fugere* (en grec *pheugô*), fuir, c'est-à-dire qui tend à s'éloigner du centre; le second, de *centrum* et de *peto*, je demande, c'est-à-dire qui tend à s'approcher du centre (V. FORCIS); CENTRISSE, terme d'ichthyologie, nom d'un poisson du genre *squale* (V. ce mot); CENTSION (pharmacie), nom d'un emplâtre anciennement employé par Galien dans les points de côté; CENTRIQUE (ichtyol.), *centriscus*, genre de poisson cartilagineux de la famille des *aphystomes*, c'est-à-dire dont la bouche est avancée et prolongée en forme de bec (du verbe grec *aphiô*, j'avance, et *stôma*, bouche); d'où elle a été nommée vulgairement *bouche en flûte*, et qui renferme un petit poisson de la mer Méditerranée appelé vulgairement *bécasse de mer*: quant au nom du genre en lui-même, il paraît dérivé plus particulièrement du grec *kentron*, aiguillon, fait de *kenteô*, piquer, et ses caractères principaux, en effet, sont un corps ovale et comprimé et une première nageoire dorsale composée de quatre rayons aigüillonnés; CENTROGASTRIK, *centrogasterus*, du latin *centrum* ou du grec *kentron*, et de *gaster*, ventre; genre de poisson de la famille des *atractosomes*, c'est-à-dire qui ont le corps fusiforme (du grec *atraktos*, fuséau, et *sôma*, corps); CENTROBASIQUE (V. ci-après); CENTROSCOPIE (de — et du verbe grec *skopeô*, je considère), c'est-à-dire traité des centres, des grandeurs; CENTROLOPHIE (de — et de *lophos*, crête), genre de poissons de la famille des *lophionothés*; CENTRONOTE, *centronotus*, (de — et de *notos*, dos), genre de poissons de la famille de *atractosomes* (voy. ci-dessus), dont une espèce désignée vulgairement sous le nom de *pilote* (*C. conductor*), est bien connue des navigateurs comme accompagnant ordinairement les requins, qu'elle semble diriger vers leur proie; CENTROPODE, *centropodus* (de — et de *pous*, *podos*, pied), autre genre de poissons de la même famille, lequel renferme

une seule espèce qui se trouve dans la mer Rouge ; *centropome*, *centropomus* (de — et de *poma*, opereule), genre de poissons de la famille de *acanthoromes*, c'est-à-dire dont le caractère principal est d'avoir les opereules dentelés (du grec *acantha*, épine, et *poma*); enfin les termes philosophiques *concentrer*, *concentration*, *concentrique*, *excentricité* et *excentrique*, auxquels nous renvoyons les lecteurs. E. H.

Applications du mot CENTRE dans le langage figuré.

Du sens propre et scientifique, le mot *Centre* a passé dans le sens moral et figuré, où il a donné naissance à une foule d'acceptions proverbiales. Depuis 1815 il a acquis une acception politique bien positive, et qui lui a donné droit de bourgeoisie dans notre vocabulaire constitutionnel. — Il y a deux siècles qu'on a dit pour la première fois : *Paris est le centre des nouvelles, des affaires et des beaux-arts*. — Richelieu, Colbert, Louis XIV, en fondant des académies, en encourageant les gens de lettres, avaient fait de Paris le *centre* des lumières. — La marquise de Maintenon, Michel Letellier, le père Laehaise, ont fait de la cour de Louis XIV vieilli le *centre* de l'hypocrisie et de la fausse dévotion. Les jeunes amours de ce grand roi, les fêtes auxquelles contribuaient le génie de Molière, de Quinault, et l'esprit ingénieux de Benserade, avaient fait quelques vingt ans auparavant de Saint-Germain, de Marly, de Versailles, le *centre* de la galanterie, des plaisirs délicats et des royales magnificences. — Le cabinet de Louvois, ministre impérieux, mais habile, était le *centre* d'où partaient tous les plans militaires des généraux nommés par la cour. — Le palais Cardinal, puis Royal, *centre* de la politique, du bel esprit et de l'intrigue, sous Richelieu et Mazarin, devint au temps du régent Philippe d'Orléans le *centre* des plus sales orgies. La cour de ce prince dépravé était pour la capitale un foyer, un *centre* de corruption. — Grâce à Voltaire, à Montesquieu,

à Jean-Jacques, la France a été le *centre* de l'émancipation politique des peuples et des nations. — Dira-t-on toujours : Paris est le *centre* de la civilisation européenne, Lyon est un *centre* d'industrie manufacturière? Ne peut-on pas avancer aujourd'hui que Paris est pour les gouvernements un *centre* d'action? Heureux les pouvoirs, contre lesquels l'opinion publique de cette capitale n'y trouverait pas un *centre* de réaction et d'opposition! — Dans une monarchie représentative qui n'est point une mauvaise et ruineuse parodie, le roi ne doit être que fictivement le *centre* du gouvernement; le conseil des ministres est réellement ce *centre*. — *Etre dans son centre*, c'est se trouver en un lieu où l'on se plaît, avec des personnes dont la compagnie charme et réjouit, ou se livrer à son aise à une occupation, à un plaisir favori. On peut se demander si, lorsqu'il était entouré par ses 900 femmes, le sage Salomon était bien dans son *centre*? — Louis XIV, au milieu des pompes de Versailles, Louis XV dans les petits appartements, Louis XVI au milieu de ses compas et de ses serrures étaient dans leur *centre*. — Condé, s'écriant sur un champ de bataille jonché de morts : *C'est une nuit de Paris*, était bien dans son *centre* au milieu du carnage et de la mitraille. Charles IX, flairant ses ennemis morts après le massacre, le chacal, le vautour, les Carrier, les Lebon, et toutes les bêtes féroces de cette espèce, sont dans leur *centre* lorsque, le péril et le combat passés, ils viennent se gaudir et s'engraisser au milieu des cadavres, des gibets et des noyades. Dandin faisant donner la question, envoyant aux galères et à la mort, est alors dans son *centre* : il s'en porte mieux; son médecin ne le voit que lorsqu'il y a vacance au palais. — A table, j'aurais voulu voir Brillat-Savarin, Grimod, et surtout Louis XVIII : qu'ils y étaient beaux ! m'a-t-on dit; qu'ils y étaient bien dans leur *centre* ! — Moins bon vivant, le docteur Gall, entouré de crânes, de bosses, de protubérances, se trouvait dans son *centre*. — Dans un sens

opposé à celui que nous venons de développer par des exemples, *on n'est pas ou on n'est plus dans son centre* quand on se trouve placé dans une situation physique ou morale, dans une société ou dans un emploi qui ne conviennent ni à votre tempérament, ni à vos habitudes, ni à votre éducation, ni à vos moyens intellectuels; en d'autres termes, quand on se trouve hors de sa sphère. — On dit d'un homme qui se donne de l'importance dans une coterie, qu'il s'en fait le *centre*; mais cette expression entraîne toujours quelque chose d'ironique. Ainsi, le cardinal de Retz s'était fait le *centre* des cabales de la Fronde; mais on aurait tort d'appliquer cette locution à Richelieu, et d'avancer que pendant la guerre de trente ans il s'était fait le *centre* de la politique européenne. — « Le méchant, dit J.-J. Rousseau, se fait *centre* de toutes choses; le bon mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné par rapport au *centre* commun, que st Dieu, et par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé. » (*Émile*, liv. iv.) — On a dit de Genève qu'elle était le *centre* du calvinisme. — Les ennemis de Voltaire disaient que son château de Ferney était le *centre* d'une conspiration flagrante contre la religion. — *Il voudrait se cacher au centre de la terre*, dicton proverbial pour exprimer, soit la peur, soit la confusion. — Perdre son *centre de gravité*, c'est-à-dire tomber lorsqu'une partie du corps, en perdant l'équilibre, entraîne la chute de l'individu. — Reste à parler du *centre* en politique. On appelle ainsi la partie d'une assemblée qui siège au milieu de la salle, et qui constitue en quelque sorte le tronc de ce corps délibérant, le tronc avec l'estomac, et moins les parties nobles. Ce n'est que depuis la restauration, et particulièrement depuis la session de 1815, que cette acception du mot *centre* a été irrévocablement consacrée. Dans l'assemblée législative et dans la convention, on avait honoré

le *centre* de trois dénominations assez peu polies : *Le ventre, le marais, la plaine*. C'étaient les députés qui flottaient entre les deux partis, qui n'avaient le courage d'aucune opinion, qui votaient d'ailleurs pour le ministère en place. On les appelait *les crapauds du marais*, et plus souvent *use-culottes*. De ces dénominations, une seule s'applique encore au *centre* et lui est même devenu synonyme dans ce langage trivial que l'esprit de parti a introduit jusque dans les salons. On dit le *ventre*; on a dit sous la restauration de certain député, qu'il était le *nombril du ventre*. Combien aujourd'hui parmi nos honorables se disputent sa noble succession ! Ce qu'il y a de curieux, et ce que l'histoire n'oubliera pas sans doute, c'est que les séides du *centre* actuel, ceux qui s'y groupent au point *ombilical*, sont précisément ceux qui durant la restauration ont fait, tant en vers qu'en prose, les plaisanteries les plus piquantes sur les *ventrus* de Louis XVIII et les *trois cents* de la chambre introuvable. — Sous la restauration, il y a eu presque constamment cinq fractions dans la chambre des députés : les deux côtés appelés *extrême droite* et *extrême gauche*, puis trois *centres* : le *centre gauche*, le *centre droit*, et le *centre* proprement dit. On aurait tort d'accuser le *centre gauche* et le *centre droit* d'avoir rempli un rôle réprouvé par l'honneur et par la patrie. Ces deux classes de modérés étaient des hommes estimables, bien intentionnés, prudents surtout, qui croyaient l'alliance possible entre la charte de Louis XVIII et la légitimité bourbonnienne, mais qui réciproquement partageaient d'un premier principe tout opposé : *Le roi, puis la charte*, telle était la religion du *centre droit*; *la charte, puis le roi*, tel était le dogme du *centre gauche*. Malgré cette divergence, ces deux centres s'entendaient fort bien toujours, soit pour arrêter le zèle contre-révolutionnaire du côté droit, soit pour neutraliser les progrès de cette *démocratie coulant à pleins bords*, alors représentée dans la chambre par

une soixantaine de députés de l'extrême gauche, dont vingt tout au plus étaient de bonne foi. Citer parmi ces centres les noms des Royer-Colard, des Maine de Birau, des Lainé, des Cassaignoles, des Roy, des Blanquet-Bailleul, des Flaugergues, des Camille Jordan, des Raynouard, etc., etc., c'est dire que nous ne prétendons pas confondre ces deux nuances d'opinions loyales et modérées avec l'opinion du *centre* proprement dit, du *centre* ministériel avant tout, et composé d'hommes sans conviction ou sans caractère, et qui ne venaient dans la chambre que pour faire leurs affaires, puis celles de leurs clients et de leur famille, quelquefois celles de leur localité, et en dernier lieu celles du pays. Qu'on prenne la liste des membres du *centre-centre*, ou plutôt du *ventre* depuis 1815 jusqu'en 1834, on le verra toujours grossi des mêmes hommes. Ces inamovibles, dont quelques-uns sont aujourd'hui de *nobles* pairs, ont depuis la constituante voté toutes les mesures acerbes, repoussé par leurs scrutins tous les progrès sociaux, et cependant applaudi à tous les systèmes mixtes, à toutes les bascules, à tous les *justes-milieux*. — Tel homme du *centre* a conservé la peine de mort en 1789, sous prétexte qu'elle était nécessaire en politique; il l'a conservée en 1830 comme indispensable pour les crimes civils. Enfin, en 1834, d'une main glacée par l'âge, il apporta l'invariable tribut de sa boule ministérielle pour introduire la mort dans une loi toute politique. Le *centre* se compose ainsi des hommes fossiles de nos révolutions. La servilité politique est stéréotypée dans leur cœur: ils mourront ce qu'ils furent. — Quels sont les mœurs privées de l'homme du *centre*? Il est ordinairement souple et accort dans les antichambres et les salons ministériels, bavard et tranchant dans les bureaux de la chambre, muet à la tribune, à l'exception du jour où, pour se recommander aux électeurs, il prononce l'invariable discours en faveur des intérêts locaux. Mais combien sur les bancs du *centre* ne se dédommage-t-il pas du si-

lence que lui impose l'exiguité de ses moyens oratoires, et la faiblesse de son organe, pour emprunter l'expression consacrée par les journalistes! Au banc où il siège, l'honorable membre du *centre* est toujours s'agitant, il crie, il tempête, il interrompt. *La question préalable! L'ordre du jour! La clôture! A la question! A l'ordre! C'est insulter les ministres, c'est attaquer la majesté royale! Vive le roi! Bravo! Il est six heures! Allons dîner!* Tel est, je crois, l'arsenal complet de l'éloquence du *centre*! Voilà tout ce que depuis quinze ans l'imagination des Mirabeau du *centre* a pu inventer de formules assourdissantes pour étouffer toutes les motions généreuses, éluder toutes les questions, enfin pour abrégier et clore toutes les discussions. Oui, sur son banc, l'homme du *centre* est presque toujours rouge de fureur. L'apparition d'un orateur de l'opposition lui donne des spasmes, et produit sur lui le même effet que la couleur écarlate sur un boeuf irrité. Mais qu'un ministre, qu'un commissaire du gouvernement vienne à prendre la parole, la physionomie de l'homme du *centre* devient tout autre, elle rayonne; il se pème d'aise et d'admiration, il se frotte les mains, il applaudit, et les *très bien!* ne se font pas attendre. Un ministre n'entre point dans la chambre que l'homme du *centre* ne vienne lui demander des nouvelles de sa santé, et lui recommander quelque petite requête; de retour à sa place, il a toujours les yeux fixés sur le banc ministériel, et l'on peut attribuer à cet obséquieux acolyte du pouvoir ces vers fameux d'un de nos poètes:

Où tes saints inclinais, d'un oeil respectueux,
Contemplant de ton front l'éclat majestueux.

Les ministres, pour diriger le *centre* à volonté, pour le faire manœuvrer, c'est-à-dire voter *par assis et lever*, n'ont pas moins souvent les yeux fixés sur le *centre* que le *centre* sur lui: à cet égard, ils ressemblent au grand Lama, qui, dit-on, a constamment les yeux fixés sur son nombril: c'est une force *centripète*, qui sans cesse agit et réagit sur elle-même. Des-

endrai-je dans le détail des interpellations inconvenantes, hostiles, de certains membres du *centre*, dont l'exemple prouve que la modération du caractère est rarement la vertu privée de ceux qui prennent pour enseigne la modération politique? — Le *centre* n'a-t-il donc jamais fait défection au pouvoir? Oui, mais au pouvoir déchu, ou prêt à tomber : ainsi, peu de jours avant le 18 brum. le *centre* tournait le dos au directoire; ainsi, les folles témérités de M. de Polignac aliénèrent le *centre*. L'homme du *centre* a, sous ce rapport, un instinct merveilleux : c'est la cigogne qui dit adieu au bâtiment qui va tomber en ruines. — Mais n'y a-t-il donc point d'honnêtes gens dans le *centre* ! Pourquoi pas ? N'est-il pas certains hommes chez qui la passion de l'ordre et du repos est si forte qu'ils se font serviles sans aucun calcul d'ambition ou d'intérêt; à peu près comme chez d'autres l'esprit de modération est une rage qui les pousse de la meilleure foi du monde aux moyens extrêmes?

CN. DU ROZOL.

CENTROBARIQUE (de *kentron*, centre, et de *baros*, poids). C'est le nom de la méthode qu'on emploie pour évaluer les surfaces ou les volumes, en les considérant comme engendrés par le mouvement d'une ligne ou d'une surface, et en multipliant cette ligne ou cette surface par la ligne droite ou courbe qu'a dû parcourir son centre de gravité. Des exemples feront mieux comprendre cette définition. (*Voyez CENTRE DE GRAVITÉ.*) Supposons un rectangle : on peut se figurer qu'il a été formé par une ligne droite qui se mouvait le long d'une autre, et faisait constamment avec elle un angle droit. Le centre de gravité de la ligne génératrice est à son milieu, et le chemin que le centre a parcouru est égal à la hauteur du rectangle (*voyez PARALLÉLOGRAMME*) ; la surface d'un rectangle s'évalue en multipliant sa base par sa hauteur ; la ligne génératrice est évidemment égale à la base de la figure. Un rectangle qui tournerait sur l'un de ses côtés comme sur un axe formerait un cylindre dont la surface convexe serait

engendrée par le côté du rectangle parallèle à celui qui serait l'axe de rotation ; le centre de gravité du côté générateur décrirait un cercle qui, multiplié par ce côté, donnerait la surface convexe du cylindre ; c'est évident. Le rectangle générateur du cylindre a son centre de gravité au point qui est également éloigné de ses quatre côtés ; ce point central décrit donc un cercle dont le rayon est la moitié de celui du cylindre : on conçoit qu'en multipliant ce cercle par la surface du rectangle, on doit avoir le volume du cylindre. T.

CENT-SUISSES, troupe d'infanterie qui, suivant quelques historiens, existait depuis 1453. Elle prit sous Louis XI, en 1496, le titre de *compagnie des Cent-Suisses ordinaires du corps du roi* : c'était un corps privilégié, armé de halberdiers ou de cannes d'armes ; ceux qui le composaient étaient costumés à l'espagnole et habillés en bleu, galonné d'or. — Quatre *trabans* étaient préposés à la défense du capitaine, deux autres étaient chargés de défendre l'enseigne. — Plus tard, quand la forme des armes se modifia, les Cent-Suisses furent composés de *piquiers* et de *mousquetaires*, divisés en deux *manches*. — Quand Louis XIV visitait la tranchée, les Cent-Suisses en occupaient la tête. — Ils ont cessé d'exister depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à celui de Louis XVIII. Rétablis alors, ils ont subi bientôt une refonte par suite de laquelle ils sont devenus, en 1817 (21 mai), un corps d'élite français, sous la dénomination bizarrement proluxe de *grenadiers gardes à pied du corps du roi*. — En 1825 (27 février), leur force était de 86 soldats. — Les événements de 1830 (juillet) ont opéré de nouveau leur licenciement.

G^{al} BARDIN.

CENTUMVIRS. C'étaient des juges choisis parmi les 35 tribus de Rome, trois dans chacune, en sorte que leur nombre atteignait 105 ; mais ils furent toujours désignés par le nombre rond, cent (*centumviri*). Il paraît que leur institution suivit de près la création du préteur des

étrangers. (*Voy. ΠΑΙΤΕΥ.*) Ils jugeaient surtout les affaires relatives aux testaments et aux successions.— Depuis Auguste, ils formèrent le conseil du préteur, et décidèrent les affaires les plus importantes; aussi les affaires portées devant eux (*judicia centumviralia*) sont quelquefois distinguées des procès des particuliers. Mais ce n'étaient point des procès criminels, comme l'ont cru quelques-uns, car, dans un certain sens, tous les jugements étaient publics.— Le nombre des centumvirs fut élevé jusqu'à 180, et on les divisa en quatre conseils. Quelquefois ces juges se séparaient seulement en deux sections, d'autres fois ils se réunissaient tous pour former un seul tribunal, quand il s'agissait d'examiner des causes très graves. (*Voyez l'article DÉCENTVIRS.*) A. S.—

CENTURIE, division par le chiffre 100 d'une agrégation d'hommes ou de choses. A Rome, lorsque les comices se réunissaient au Champ-de-Mars, pour l'élection des magistrats ou pour délibérer sur une proposition qui intéressait toute la république, le peuple votait par centurie, pour faciliter et simplifier le recensement des suffrages. Ces comices s'appelaient *comitia centuriata*. Dans l'organisation de l'armée, chaque légion se composait de 10 décuries, chaque décurie de 10 centuries, ou compagnies de 100 combattants. L'histoire ecclésiastique entreprise par quelques ministres de Magdebourg (v. ci-après) est divisée par période de 100 ans, appelées centuries. Elle a été réimprimée en 1624 à Bâle. Le but de cet ouvrage était de combattre par l'autorité des faits et actes les assertions des docteurs catholiques.— Les quatrains de Nostradamus sont aussi intitulés **CENTURIES**. Le prétendu prophète de Salons avait dédié au roi Henri II ses huitième, neuvième et dixième centuries; Jean Ogier de Gombaud, poète du XVII^e siècle, a divisé ses épigrammes par centuries. Ce n'était pas un poète courtisan, quoique le cardinal-ministre l'eût fait entrer à l'académie française, dont il était le fondateur. Il avait présenté à son

éminence des vers : « Voilà, lui avait dit le cardinal, des choses que je n'entends pas. » Ce n'est pas ma faute », répondit avec franchise le poète saintongeais. Si ces vers ressemblaient à ceux qui composent les centuries de Gombaud, ils ne devaient pas être du goût du cardinal. Gombaud, dans ses épigrammes, frondait les vices des grands avec une audace et une précision qui supposent autant de talent que de courage. Je citerai une seule de ces nombreuses épigrammes contre les *grands* :

Le vice est tout leur entretien ;
Le luxe est leur souverain bien ;
Leur table en délices abonde ;
Leurs pieds au mal sont diligents ;
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

Gombaud mourut presque centenaire en 1666.—Une des divisions de la société des *Droits de l'homme*, dont l'existence date de la révolution de 1830, a pris aussi la dénomination de **CENTURIE**. D—Y.

CENTURIES DE MAGDEBOURG, le premier ouvrage complet que les protestants aient publié sur l'histoire de la religion chrétienne, a été ainsi nommé parce qu'il est divisé en siècles dont chacun forme un volume, et que c'est à Magdebourg que cette vaste entreprise fut commencée. Mathias Flacius en conçut le plan dans cette ville en 1552, à l'effet de démontrer l'accord de la doctrine évangélique avec la foi des premiers chrétiens et d'établir combien l'église catholique s'en était écartée. Il eut pour collaborateurs J. Wigand, M. Judex, B. Faber, A. Corvinus et Th. Holzhtuter; plusieurs princes et seigneurs protestants se déclarèrent les patrons d'une entreprise qui exigeait des dépenses considérables, et qui reçut l'appui d'une foule de savants de l'époque. Les *centuriateurs de Magdebourg* (c'est ainsi qu'on appela les collaborateurs de Flacius) ont puisé aux sources mêmes; leur travail, rédigé en langue latine, exécuté avec conscience et exactitude, d'après les données d'une saine critique, ne va que jusqu'à l'année 1300. Il parut à Bâle en 13 volumes in fol. de 1559 à 1574. Il en a été

fait depuis diverses éditions ; nous citerons celle de Baumgarten et Semler , 6 vol. in 4° ; (Nuremberg , 1757-1765). Les catholiques , attaqués dans leurs doctrines et par les raisonnements et par les faits , sentirent le besoin de réfuter un livre dont l'effet avait été immense. C'est dans ce but que Baronius (*voy.* ce nom) écrivit les annales destinées à combattre les centurions.

C. L.

CENTURION, mot qui rappelle un des grades de la légion romaine , et qui donne l'idée d'un officier d'infanterie dont l'emploi et les attributions ont varié. Voilà pourquoi les auteurs qui n'ont pas fait la distinction de ces diverses périodes se contredisent entre eux , et présentent comme absolues des vérités relatives. Un aperçu des règles qui déterminaient l'avancement des centurions peut être de quelque intérêt , car c'est un sujet peu connu. — Les centurions étaient scrupuleusement choisis par les tribuns , mais en vertu de l'ordre des consuls , sous l'approbation desquels la nomination avait lieu. — L'avancement des centurions roulait ensuite , par ancienneté de grade , sur toute la légion : ainsi , le dixième ou dernier centurion des bastaires devenait dixième ou dernier centurion des princes ; celui-ci devenait dixième ou dernier centurion des triaires , etc. De là vient qu'on trouve dans les auteurs : *à decimo hastato ad decimum principem* ; ce qui signifiait que le centurion du dixième manipule des bastaires avait obtenu le centurionat du dixième manipule des princes ; *à decimo principe ad decimum pilanum* , ce qui exprimait que le centurion du dixième manipule des princes avait obtenu le commandement du dixième manipule des triaires. — D'ordre en ordre , ou , si l'on veut , d'arme en arme , les centurions du dixième devenaient neuvième , huitième , etc. , et enfin premier centurion ou centurion en chef ; car le rang que tenaient entre eux les centurions d'une légion était égal au numéro de leur troupe ; ainsi , dans une légion , les premiers centurions étaient d'abord ceux des triaires , ensuite ceux des princes , etc. — Au temps des

empereurs , les anciennes règles se corrompirent : la faveur , le privilège , la richesse , décidèrent de la nomination des centurions ; leurs places furent vénales , et , pour se dédommager du prix qu'ils en donnaient , ils exerçaient toutes sortes d'exactions sur leurs soldats , qui se consolait ou s'en vengeaient en pillant le peuple ; les abus étaient devenus si criants , comme le rapporte Tacite , que les soldats réclamèrent unanimement contre les injustices et les rapines de leurs centurions. L'empereur , n'osant pas sévir , de peur de s'aliéner des privilégiés puissants et des chefs sans discipline , apaisa les plaintes par des libéralités , remède non moins préjudiciable que le mal ; aussi le désordre se perpétua-t-il ; et Végèce nous apprend que depuis plusieurs siècles on ne s'élevait au rang de centurion que par l'intrigue et la corruption. — Les prérogatives des centurions étaient étendues , et quoiqu'ils n'eussent sous leurs ordres qu'un ou deux officiers ou sous-officiers , ils jouissaient d'une considération bien plus grande que nos capitaines actuels , car du tribun au centurion il n'existait pas de grade intermédiaire , non plus que du tribun au consul ou général commandant. — Les centurions de première classe avaient le droit , comme nous l'apprend César , d'assister , avec voix délibérative , aux conseils de guerre. — Les centurions exerçaient sur leurs troupes une véritable juridiction , puisqu'ils faisaient plaider devant eux , comme on le voit dans Juvénal (*sat. xvi.*) , les causes qui intéressaient civilement leurs soldats ; aussi , la considération attachée au titre de centurion égalait-elle presque le respect dont jouissaient les tribuns. — Plusieurs empereurs avaient modifié le grade de centurion , en y introduisant des *augustales* , des *flaviales* etc. , qui étaient en quelque sorte des sous-centurions. — Dans les usages de l'empire d'Orient , les centurions ou *centeniers* devinrent *centarques* , *hécatontarques* , *taxiarques*.

G^r. BARDIN.

CEORLS. A l'époque des Anglo-Saxons , la troisième classe , le troisième

rang des habitants de l'Angleterre, était composé de ceux qui étaient complètement libres, et descendaient d'une longue filiation d'hommes libres. Ce corps nombreux et respectable d'hommes qui étaient appelés *céorls* constituait une classe moyenne entre les laboureurs et les artisans (qui en général étaient esclaves, ou descendaient d'esclaves) d'un côté, et la noblesse de l'autre. Ils pouvaient aller où ils voulaient, et suivre le genre de vie qui leur était le plus agréable; mais il y en avait parmi eux un si grand nombre qui s'appliquaient à l'agriculture, et qui s'occupaient d'affermir les terres de la noblesse, que *céorl* était le nom que l'on donnait le plus souvent au laboureur ou au fermier du temps des Anglo-Saxons. Cependant ces *céorls* paraissent avoir été, en général, une espèce de gentils-hommes fermiers; et lorsque l'un d'entre eux prospérait assez pour acquérir la propriété de cinq hydes de terre sur lesquelles il avait une église, une cuisine, un clocher et une grande porte, et qu'il obtenait un logement ou un office à la cour du roi, il était regardé comme noble ou *thane* (voy. ce mot.). Si un *céorl* s'appliquait à l'étude et parvenait à l'ordre de la prêtrise, son *weregild* ou le prix de sa vie était le même, et son témoignage avait un même poids dans un tribunal de justice. Lorsqu'il se livrait au commerce et qu'il avait fait trois voyages sur mer, dans un vaisseau dont il était propriétaire, ou avec une cargaison qui lui appartenait, il jouissait aussi du rang de *thane*. Mais si un *céorl* avait plus de goût pour les armes que pour les sciences, le commerce ou l'agriculture, il devenait le *sithcundman*, ou le *retainer*, ou compagnon militaire de quelque comte puissant ou guerrier, et il était appelé le *huscarle* de ce comte. Si un de ces *huscarles* se conduisait assez bien pour obtenir de son patron, comme une récompense de sa valeur, ou cinq hydes de terre, ou une épée, un casque et une cuirasse dorés, il était pareillement regardé comme un *thane*. C'était ainsi que la carrière des honneurs était ou-

verte à ces *céorls*, dès qu'ils s'appliquaient à l'agriculture, aux lettres, au commerce ou aux armes, qui étaient alors les seules professions réputées dignes d'un homme libre.

A. S—r.

CEP, souche ou pied de vigne. Chaque année le cep se dépouille de son écorce par parcelles longues et étroites, et comme par écaillés; elles s'accumulent les unes sur les autres, jusqu'à ce que les pluies et les vents les détachent entièrement du tronc. La grosseur et la hauteur du cep varient suivant les plants et les méthodes de culture adoptées dans les différents pays. « Si on cultivait la vigne pour le simple agrément, comme l'amateur soigne un arbre précieux, je conseillerais, dit l'abbé Rozier, dans son *Cours d'agriculture*, d'enlever chaque année ces débris d'écorce, parce qu'ils servent de retraite pendant l'hiver aux insectes qui en sortent pour dévorer les bourgeons, les feuilles et les fleurs sur la grappe, aussitôt que la vigne végète et pousse. » Mais on conçoit que cette opération serait beaucoup trop longue et de beaucoup trop coûteuse dans les grands pays de vignobles, où l'on a déjà tant d'autres soins à donner à la vigne; et il est douteux même que les résultats fussent assez grands pour dédommager du temps et de la peine qu'on y aurait employés. — Un autre inconvénient, cependant, en résulte encore, c'est l'humidité qui se conserve sous ces écorces, de manière que, lorsqu'il a plu ou neigé, et que le froid survient, cette eau se glace et fait périr beaucoup de ceps, surtout les vieux; les jeunes s'en garantissent beaucoup mieux parce que leur écorce, encore lisse et peu gercée, laisse glisser l'eau et se soustrait mieux, par conséquent, aux rigueurs de la gelée.

Z.

Le mot **CEP**, qui a pour synonymes ou équivalents en latin les mots *vitis*, *vinea*, *scirpus*, *truncus* et *cippus*, est formé de ce dernier. Quelques auteurs veulent cependant qu'il soit fait de *caput*, mais à tort, quoique les Latins aient quelquefois nommés raisins de la vigne *caput vineæ*. — Du mot **CEP** ont été formés les mots cé-

PEAU, souche de bois ou billot sur lequel était placée et arrêtée la matrice d'une pièce, lorsque l'on frappait les monnaies au marteau; **CÈRES**, touffe de plusieurs tiges de bois qui sortent d'une même souche: il n'est permis d'abattre les cépées qu'à la éloignée, et non avec la serpe ou avec la scie; **RECEPER** et **RECEPAGE**, action de tailler une vigne ou un arbre jusqu'au pied, et **RECEPÉE**, partie d'un bois qui a été ainsi taillée. — **CÈRES**, au pluriel, s'est dit aussi autrefois des fers qu'on mettait aux pieds et aux mains des prisonniers, ainsi que de deux ais ou pièces de bois échancrées dont on se servait pour donner la question. E. H.

CEPENDANT, conjonction qui a pour synonymes les mots *pourtant*, *néanmoins*, *toutefois*, en latin *tamen*: voici les distinctions établies entre eux: *pourtant* a plus de force et d'énergie; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourrait être opposé; *cependant* est moins absolu et moins ferme, il affirme seulement contre les apparences contraires; *néanmoins* distingue deux choses qui paraissent opposées, et il en soutient une sans détruire l'autre; *toutefois* dit proprement une chose par exception, et fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle. — *Cependant* se dit aussi, dans le style soutenu, en poésie surtout, pour *pendant ce temps*, et *cependant que* pour *pendant que* (en latin *interea*, *dum*, *donec*); alors il est adverbe. Racine a dit, dans le récit de la mort d'Hippolyte, placé dans la bouche de Thérémène (*Phèdre*, ACTE V, scène 6°.

*Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.*

Et La Fontaine, dans la fable, du *Chêne et Le Roseau* liv. 1, fab. 22°:

*Cependant que mon front, au Caucase parall,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête,*

On fait dériver ce mot du latin *hoc pendente*, en sous-entendant *tempore* ou *negotio*. E. H.

CÉPIAÉLIS, plante qui produit l'*pécacuanha* (voy. ce mot), et qui appar-

tient à la pentandrie monogynie de Linné; ses fleurs sont dans un involucre; la corolle est tubulaire, et le stigmate bipartite; elle produit une baie à deux semences, dont le réceptacle est paléacé. — Cette plante est vivace, et croît dans les lieux ombreux et humides couverts de forêts des provinces de Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Paulensia, Mariana et autres contrées du Brésil. Elle fleurit en décembre, janvier, février et mars. Ses baies mûrissent au mois de mai. La racine est simple, ou peu branchue, et garnie par-ci par-là de courtes radicules; elle est arrondie, longue de trois ou quatre ponces, sur deux ou trois lignes d'épaisseur; courbée en différentes directions, brune à l'intérieur, et couverte d'anneaux proéminents, inégaux et rudes. La tige est penchée à sa base, et s'élève depuis cinq jusqu'à neuf ponces; elle est arrondie, de l'épaisseur d'une plume à écrire, lisse, brune, dénuée de feuilles et noueuse dans la partie basse, mais feuillée au sommet. Après la première année elle pousse des jets stolonifères, d'où s'élèvent, à distance d'environ 6 ponces, de nouvelles tiges droites. Les feuilles inférieures sont caduques, de manière qu'il finit ordinairement par n'en plus rester que huit au sommet de chaque tige à l'époque de la floraison. Ces feuilles sont presque sessiles, opposées, étalées, ovales, pointues aux deux extrémités, longues de trois ou quatre ponces et larges de moins de deux ponces, d'un vert foncé à la face supérieure, et d'un vert blanchâtre, duvelées et veinées en dessous. A la base de chaque paire de feuilles se trouvent des stipules engainantes sur la tige, qui sont sessiles, frangées, courtes et caduques. Les fleurs sont agrégées en un épi solitaire, sur un pédoncule arrondi et tomenteux, qui termine la tige; elles sont entourées d'un involucre à quatre folioles. Les fleurons sont sessiles, au nombre de quinze jusqu'à vingt-quatre, interrompus par de petites bractées. Le calice est très petit, à cinq dents, supérieur et persistant; la corolle monopétale, avec une partie élargie plus courte que le

tube, et divisée en cinq segments ovales, aigus, recourbés; les filaments sont courts, capillaires, insérés à la partie supérieure du tube, et portent de longues anthères droites; l'ovaire est inférieur, et porte un style filiforme, avec deux stigmates obtus de la même longueur que les anthères. Cet ovaire se change en une baie molle, uniloculaire, d'un rouge pourpre, passant au noir, et qui renferme deux semences ovales. PELOUZE père.

CÉPHALALGIE. Ce mot, formé de deux mots grecs, *képhalé*, tête, et *algos*, douleur, signifie *douleur de tête*. Si la céphalalgie est invétérée, chronique, on la nomme *céphalée*; si elle n'affecte que la moitié de la tête, ou l'appelle *migraine* (*hemierania*); et si elle se limite, avec une douleur très vive à un seul point de la tête (ordinairement à l'endroit qui correspond à l'un des sourcils), on a nommé *clou*. Les médecins ont donné différentes dénominations aux douleurs de tête, d'après les causes différentes qui ont pu les produire, ou d'après les maladies diverses dont elles sont un des symptômes. — Rarement la céphalalgie est une maladie par elle-même; plus ordinairement elle est le symptôme précurseur et accompagnant la fièvre et presque toutes les maladies aiguës, spécialement celles du cerveau et des méninges. Très souvent la céphalalgie est sympathique de quelque affection d'autres organes que l'encéphale. L'estomac, surtout lorsqu'il est irrité par la présence de quelque substance stimulante ou de difficile digestion, ou lorsqu'il est surchargé d'aliments, propage immédiatement son irritation au cerveau, laquelle se manifeste par la douleur et la pesanteur à la tête. Les excitants du cerveau, l'opium, le vin, les liqueurs alcooliques, causent la céphalalgie, quand leur action n'arrive pas à produire l'ivresse ou des dérangements plus graves dans l'organisme. La pléthore ou l'excès du sang se fait sentir également sur le cerveau, en donnant des signes de compression générale de cet organe, et la céphalalgie en est le principal. Le travail prolongé

de la méditation, une forte et vive impression morale, les affections de l'âme, la frayeur, le chagrin profond, le désespoir, l'attente et l'incertitude du résultat d'une affaire qui nous intéresse, etc., produisent le même effet. Un coup de soleil, la chaleur excessive, et quelquefois seulement un bain trop chaud, causent une forte céphalalgie. D'autres fois, elle est aussi la suite des lésions de l'encéphale après des chutes ou des coups portés à la tête. Cette sorte de céphalalgie est grave et demande de la part du médecin de l'activité et des soins bien assidus, et de la part des malades beaucoup d'attention. Qu'ils sachent que les abcès, les épanchements séreux, le ramollissement du cerveau et la mort en sont souvent la suite. — Tous les exemples que nous venons de citer tendent à prouver que la cause immédiate de la céphalalgie est en général dans le système sanguin cérébral, et qu'elle a lieu lorsque le sang est porté avec force vers la tête, et comprime en tout ou en partie les organes qui s'y trouvent renfermés. La quantité exubérante de sang qui doit engorger les nombreux vaisseaux sanguins des membranes du cerveau doit aussi apporter et déposer une quantité considérable de calorique dans la cavité crânienne, et par-là le sang doit concourir à produire la sensation douloureuse des parties contenues dans cette cavité. S'il pouvait se faire, comme il arrive dans les autres parties du corps, quelque sorte d'évaporation des humeurs séreuses, la chaleur diminuerait naturellement, et la douleur, dans les cas que nous venons de citer, serait moins intense et plus passagère; mais la boîte osseuse du crâne ne le permet pas. La douleur dans la céphalalgie a son siège dans le cerveau et dans les fibres nerveuses dont il est composé; mais l'état des méninges et du système vasculaire cérébral sera, dans presque tous les cas, la condition pathologique de cette affection. Ce que nous venons de dire ici se trouvera plus amplement développé dans d'autres articles qui se

rapportent aux maladies de l'encéphale, et spécialement à l'article ENLERSIS. Nous ne voulons pas et ne devons pas faire ici un traité de médecine pratique; nous tâcherons seulement de donner quelques conseils utiles et rationnels, fondés sur de sains principes de physiologie et de pathologie, pour bien traiter les différentes céphalalgies. — Lorsque la céphalalgie n'est que le symptôme d'une autre maladie, elle ne doit pas avoir un traitement spécial; le médecin s'occupera à guérir la maladie principale, et la céphalalgie cessera avec elle. Ainsi, si la goutte, par exemple, s'était portée à la tête, ou si la céphalalgie reconnaissait pour cause une affection catarrhale ou rhumatismale, c'est à la cure de la goutte, du catarrhe ou du rhumatisme que l'on devrait appliquer les moyens curatifs. Il en est de même pour la céphalalgie siphilitique, dont le caractère essentiel est d'augmenter la nuit et par la chaleur du lit, et de diminuer et de cesser entièrement le jour, lorsque les malades se lèvent et agissent. C'est au traitement mercuriel que ces sortes de céphalalgies cèdent, mais ce traitement doit être sagement dirigé. Trop souvent le mercure est mal administré, et alors le vulgaire et le praticien inexpérimenté attribuent au remède les maux qui sont encore la suite de la maladie. Il y a souvent des exostoses et des caries du crâne qui exigent du temps pour leur résolution ou leur séparation, et une cure mercurielle précipitée et mal entendue peut alors devenir très dangereuse. — Quand la céphalalgie reconnaît pour cause la pléthore, ou bien une lésion de l'encéphale par suite de coups portés à la tête, il n'y a pas de doute que le meilleur, le plus prompt et le plus sûr remède est la saignée, à plus forte raison si la céphalalgie n'était qu'un symptôme de la *céphalite*, c'est-à-dire d'une véritable inflammation du cerveau. La saignée, dans de pareilles circonstances, doit être répétée hardiment, si l'on veut prévenir les désordres plus graves qui menacent le cerveau. Le repos, la diète sévère et les

différents moyens antiphlogistiques seront mis en usage avec utilité. — La céphalalgie qui vient à la suite de la suppression des menstrues ou des hémorroïdes ne doit pas être regardée ni traitée de la même manière que celles qui ont pour cause la pléthore générale. C'est une erreur de croire que dans ces évacuations périodiques il n'y a qu'une perte plus ou moins considérable de sang : il y a sécrétion et élimination, expulsion de certains matériaux dont l'organisme doit se débarrasser. Si donc, dans ces sortes de céphalalgies, quelque application de sangsues peut convenir, la première indication pour le médecin sera toujours de chercher à rétablir les évacuations supprimées. — Nous avons dit plus haut que toutes les fois que le sang est poussé avec force vers la tête, il y a céphalalgie plus ou moins forte. C'est une sorte de pléthore locale, passagère, qui cède facilement aux moyens curatifs ordinaires. Cette céphalalgie est la plus commune et la plus fréquente, parce que les causes qui la déterminent se présentent partout et se répètent très souvent dans la vie. Aussi, il n'y a presque pas de personnes qui n'aient souffert des maux de tête à la suite de quelqu'une des causes de la nature de celles que nous avons indiquées. Le repos, l'obscurité, les boissons rafraîchissantes, les lotions froides à la tête et au front, quelque légère purgation, suffisent d'ordinaire pour calmer ces sortes de céphalalgies. — Mais lorsque les vaisseaux sanguins ont souvent éprouvé ces genres de distension et de plénitude, il s'ensuit une sorte de dilatation générale ou de relâchement dans leurs parois, dans leurs tuniques membraneuses, et cela fait qu'ils se vident par la suite avec plus de difficulté, et rarement complètement. C'est ainsi que nous nous rendons compte de ces céphalalgies chroniques opiniâtres, qui résistent à tous les traitements curatifs; et c'est dans ces cas surtout que nous avons trouvé très utile l'emploi de la digitale pourprée, portée quelquefois à des doses très élevées. Cette manière d'interpréter la plu-

part des céphalalgies chroniques nous met à même d'expliquer pourquoi sont généralement inutiles les sétons, les vésicatoires, les cautères et tous les tonnements extérieurs dont beaucoup de médecins font un étalage luxueux et insensé. Ces moyens de traitement sont également inutiles pour le cas de tumeur aux méninges, pour les varices et les anévrismes que l'on trouve quelquefois aux veines et aux artères contenues dans la cavité du crâne, de même que pour toute sorte d'altération organique. Il y a des céphalalgies séreuses, c'est-à-dire qu'il y a quelquefois compression au cerveau, par suite du versement d'eau, soit entre le crâne, les méninges et le cerveau, soit dans les cavités du cerveau même. Quand la céphalalgie est la suite d'une hydropisie générale, elle est presque toujours mortelle, et son traitement sera celui de l'hydropisie en général. Mais, quand il y a des raisons pour croire qu'il y a une hydropisie partielle au cerveau, comme il arrive à la suite de quelque légère inflammation à la tête, ou après quelque légère lésion de ses parties, ou bien après quelque expulsion rentrée ou mal terminée, alors on doit agir avec activité et persévérance. Les boissons nitrées, les purgations, les vésicatoires et la digitale doivent être employés avec confiance, et l'on peut obtenir avec de pareils moyens des résultats étonnants. — Les médecins reconnaissent une autre espèce de céphalalgie tout-à-fait différente de celles dont nous avons parlé jusqu'ici, et qu'ils appellent improprement *nerveuse*. Rappelons-nous que toute douleur ne peut être perçue ni sentie que par le cerveau, qui est le centre du système nerveux et le siège des sensations; dès lors toutes les céphalalgies sont nécessairement nerveuses. Mais l'on appelle *nerveuses* certaines céphalalgies auxquelles sont assujetties les personnes douées d'une extrême irritabilité, les femmes hystériques ou celles qui se trouvent dans leurs premiers mois de grossesse, les hypochondriaques; les céphalalgies qui sont déterminées par cer-

tains vents qui viennent des régions chaudes et humides, etc., et celles qui sont la suite d'un état d'épuisement des forces et d'une véritable faiblesse générale. Il n'y a que cette dernière espèce qui mérite ici quelque attention de notre part. Les premières rentrent en général dans la classe de celles qui reconnaissent un degré plus ou moins fort d'excitation cérébrale. — Les céphalalgies qui reconnaissent pour cause une véritable faiblesse de l'organisme, et plus spécialement dans le système nerveux, sont très difficiles à reconnaître, parce qu'elles affectent des personnes de tout âge, et lors même qu'elles nous présentent l'apparence d'une bonne santé. Une affection morale déprimante, le chagrin ou la peur, en sont souvent la cause, si toutefois elles ne sont pas la suite d'évacuations copieuses, de quelque hémorrhagie ou de l'abstinence prolongée. Ces sortes de céphalalgies guérissent avec une bonne nourriture, le bon vin, les stimulants, et surtout avec l'opium. Dans le temps du choléra, en 1832, nous avons eu occasion de traiter plusieurs céphalalgies par cette méthode, et avec le plus grand succès. — Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots sur les céphalalgies qui résultent d'une indigestion et d'une indisposition quelconque de l'estomac. Elles sont très fréquentes, et quelquefois les médecins appliquent des sangsues à la tête, tandis qu'ils devraient penser à l'estomac. Dans ce cas, les boissons échaudées, le thé, le café, etc., sont d'une très grande utilité. L'émétique est souvent le médicament le plus efficace pour rétablir les fonctions de l'estomac, pour le débarrasser des matières âcres et irritantes qu'il contient, et pour faire cesser promptement les céphalalgies sympathiques.

FOSSATI.

CÉPHALALOGIE. Ce mot n'est pas nouveau. Les meilleurs dictionnaires de la langue française portent qu'il signifie traité du cerveau, de la tête (*képhalé*, tête; *logos*, traité.) Un auteur italien, *Cornelius Ghirardelli*, publia en 1830 un traité ayant pour titre : *Céphalalogie*

ou *Céphalogie physionomique*. Dans ce livre, l'auteur examine la forme et l'expression extérieure de 100 têtes humaines, que l'on voit gravées dans l'ouvrage. Il y a en outre une tête gravée et marquée depuis le front jusqu'à l'occiput, avec les lettres *a b c d e f*, et à côté on lit cette explication : *A, cerebrum per totum ; b, sensus communis ; c, imaginatio ; d, fantasia ; e, æstimatoria ; f, memoria*. D'après les nouvelles connaissances acquises sur le cerveau et ses fonctions, ces qualités, étant des attributs généraux, ne pouvaient pas avoir un organe spécial dans le cerveau (voy. PHRÉNOLOGIE) ; mais l'on voit cependant que les anciens avaient déjà admis en principe la pluralité des organes cérébraux, et en cherchaient le signe à l'extérieur de la tête. L'auteur de cet article a pensé que le mot *céphalogie* était préférable à tous ceux que l'on a employés jusqu'ici pour indiquer la doctrine qui traite de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du cerveau, du système nerveux en général, et du crâne ; et c'est sous ce titre qu'il a annoncé les cours publics qu'il fait sur cette doctrine. — Le mot *crâniologie*, par lequel l'on désigne la doctrine fondée par Gall, n'indique nullement ce qu'elle est. Gall se plaignait déjà, en 1798, de cette fausse dénomination, et il publiait dans le *Mercur allemand* que les savants avaient baptisé son enfant avant sa naissance. Le mot *phrénologie*, que l'on a adopté depuis, et qui sera gardé probablement par les savants, est bien loin d'exprimer exactement l'ensemble de cette doctrine. En effet, *phrénologie* veut dire *traité sur l'esprit*, et dans la science que l'on croit désigner par ce mot, et dont elle s'occupe, l'on étudie le cerveau et ses organes, le crâne et la forme extérieure de la tête, etc., qui ne sont certainement pas des substances spirituelles. Dans les traités de philosophie et dans les écoles, l'on se servait déjà d'un mot à peu près synonyme, du mot *psychologie*, qui signifie *traité sur l'âme*, et il ne valait pas la peine, selon nous, d'inventer

pour une science nouvelle un synonyme qui ne l'exprime pas. Nous croyons encore que le mot *céphalogie* serait préférable à celui de *phrénologie*.

FOSSATI.

CÉPHALANTHE, *cephalantus* (de *képhalê*, tête, et *anthos*, fleur) ; genre de la pentandrie monogynie et de la famille des *rubiacées*, qui renferme un arbrisseau de l'Amérique septentrionale dont les fleurs sont rassemblées en boules pédonculées. — M. Richard donne aussi ce nom (en latin *cephalanthium*) à l'assemblage des fleurons qui forment les fleurs composées.

Z.

CÉPHALE et *Procris*. Ces deux noms ne sont point, comme ils sembleraient l'être, absolument mythologiques ; ils tiennent à l'histoire des temps appelés héroïques ; ils ont figuré au premier rang dans l'Attique, dans la Crète, dans les îles de la mer Ionienne. Céphale était contemporain de Minos second, c'est-à-dire qu'il vivait cent années environ avant la guerre de Troie. Il était bisaïeul d'Ulysse ; la hiérarchie de la famille de héros dont il fut la souche est ainsi établie : lui Céphale, Céléus, Arcésins ou Arcinsius, Laërte, Ulysse et Télémaque. Céphale, qui était fils d'Éole, le roi de Phthiotide, dont le dieu des vents fut l'arrière-petit-fils, était lui-même, du côté de son père, l'arrière-petit-fils de Deucalion, personnage fameux et incontestable qu'un déluge a rendu immortel, et qui encore de nos jours est au hant du Parnasse comme un flambeau allumé qui éclaire la chronologie. Toutefois, Apollodore, dont l'autorité est d'un si grand poids en fait de l'histoire des siècles héroïques, veut que ce Céphale soit fils de Déion, roi de Phocide, dont le père serait Éole, et de Diomède, fille de Xuthus. Il prétend en outre qu'il y eut un autre Céphale, fils de Minerve, et de Hersé, fille de Cécrops ; et que ce fut celui-là qui, ravi par l'Aurore, alla habiter avec elle dans la Syrie. — Deux héroïnes célèbres par leur beauté, et filles de roi (d'Erechthée, auquel Athènes, par reconnaissance, avait donné le trône), les deux sœurs, Ozithyie

et Procris, faisaient alors l'admiration des princes de la Grèce et des contrées voisines. Le fougueux Borée enleva la première, et Céphale, le fils de Déion, obtint la seconde par son amour, sa jeunesse et son nom. Les charmes, la fidélité, la tendresse, les malheurs de ces époux, qui dans les mythologies, les poèmes et les opéras ont tant fait verser de larmes, s'évanouissent désenchantés sous la plume de cet Apollodore, qui fouilla si avant dans l'intérieur des antiques familles de la Grèce. Il dit que Céphale, qui était éperdument amoureux de Procris, ne fut que médiocrement aimé d'elle, et qu'elle lui associa comme amant un certain Ptéleón qui la séduisit, selon d'autres auteurs, au moyen d'une couronne d'or. Céphale, qui en eut quelque soupçon, quitta un jour les bois et la chasse, dont il faisait ses délices, et accourut à Thoriciens, où était son palais, afin de surprendre Procris ; mais cette princesse l'avait prévenu ; elle s'était enfuie en Crète, où elle demanda à Minos un asile et une sauvegarde contre le courroux de son mari. Moins sage que son aïeul, ce roi ne put tenir contre les charmes de Procris. Pasiphaë fut négligée, et la fugitive la remplaça dans la couche royale. Le cœur d'une fille du Soleil doit brûler incessamment ; ses passions doivent être vives comme la flamme dont elle est faite. Il fallait des amours tout entières à Pasiphaë, elle se jeta dans les bras de Taurus, amiral crétois, après avoir semé des poisons et des reptiles dans le lit de sa rivale. Celle-ci, avertie à temps, s'enfuit de Crète et revint à Thoriciens, emportant de Guosse un chien fabriqué et animé par Vulcain, qui l'avait donné à Jupiter, lequel en avait fait présent à Europe, et dont hérita Minos, qui en fit don à Procris. Ce chien s'appelait en grec *Lélaps* ou *Tourbillon*. Toutefois, Céphale ne put résister aux charmes de son épouse, charmes déjà si bien appréciés de plusieurs princes ; sa passion se réveilla plus ardente que jamais. Les suborneurs Ptéleón et Minos s'efforcèrent de son esprit ; il se réconcilia avec elle. La rusée

Procris donna à son époux son chien magique et un javelot enchanté qui revenait tout sanglant à la main, bon moyen d'éloigner son mari, dont l'ardeur pour la chasse balançait l'amour. — A la prière d'Amphitryon, Céphale partit d'Athènes avec son javelot et son chien, à la poursuite d'un énorme renard (peut-être une hyène) suscité par Thémis contre les Thébains, en haine d'Oédipe, qui avait tué le Sphinx. Le chien et le renard, l'un poursuivant, l'autre fuyant, et près d'être atteints, furent, dit-on, changés en rochers par Jupiter. Tzetzés explique convenablement cette fable. Le chien, écrit-il, n'était autre qu'un capitaine de vaisseau sous les ordres de Minos, qui ramena Procris de Crète à Thoriciens, et qui se nommait *Kyôn* (Chien) ; et comme, fixé depuis à Athènes, il advint qu'il donna la chasse à un pirate nommé *Atépex* (Renard), et qu'ayant été tous deux surpris par la tempête ils disparurent entre des écueils, l'ardente imagination des Grecs crut qu'ils avaient été changés en deux rochers. La beauté de Céphale n'avait pas moins de puissance que celle de son épouse ; elle alla jusqu'à faire un enfant dénature de la fille timide d'un roi, de Cométho, qui, ayant coupé sur la tête de Ptéleas, son père, le fatal cheveu auquel était attaché la prise de Taphos, dans la guerre d'Amphitryon contre les Téléboens, livra en même temps à Céphale et le cheveu et la ville, et elle même. Le héros repoussa cette malheureuse avec indignation, et celle-ci, désespérée, courut à Leucate se précipiter dans les flots, qui guérissent à jamais des amours funestes. C'est l'histoire de Sylla, fille de Nisus ; c'est sur un point cello de Tarpéia la Vestale. Ce fait est rapporté par Strabon. Cette fable du cheveu a pu être fabriquée sur le nom de Cométho, que portait cette princesse, et qui en grec signifie *chevelure*. — Cependant, la passion s'éteignit dans le cœur de Céphale ; le ressentiment de ses anciens outrages s'en empara tout entier. C'est pourquoi l'Aréopage, jugeant que c'était à dessein et non par mégarde qu'il avait tué son épouse,

le condamna à un exil perpétuel : c'est le sentiment d'Apollodore, de Pausanias et d'Eustathe. On dit qu'en récompense des services que lui avait rendus Céphale dans son expédition contre les Téléboens, Amphitryon lui donna une petite île qui changea son premier nom de Same en celui de *Cépalénie*, du nom de son possesseur. Céphale a donc laissé dans la Méditerranée une trace ineffaçable de son existence. *Cépalonie* ou *Cépalonie* (v. ce mot), est encore le nom que porte cette île, et que plus de vingt siècles n'ont pu altérer. Toute l'histoire des temps héroïques est ainsi écrite sur les rivages, les îles, les îlots, les rocs de l'Archipel, de la mer Ionienne, de la mer de Tyrhène et d'Adria, sur le continent de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et sur les plages de l'Océan. Céphale n'est point un personnage fantastique, il a jeté racine sur la terre. Malgré la beauté du climat de son île, qui jouit d'un printemps perpétuel, et dont les arbres sont toujours perlés de fleurs dans la saison que nous appelons l'hiver, il paraît que Céphale, agité par ses remords ou troublé par ses infortunes, quitta à l'improviste Cépalonie et alla au loin en d'autres mers, dans les îles riantes appelées *Fortunées*, chercher, s'il était possible, un adoucissement à ses maux. Les uns disent que ce fut de Thèbes, où il choisit son exil, qu'il passa à Same, depuis *Cépalénie*, et de là dans ces îles lointaines. C'aurait été à Cépalénie qu'amoureux d'une ourse, il en eut Arcesius. L'imagination des Grecs, à laquelle le bizarre plaisait quelquefois, ayant trouvé dans *Arcesius*, une consonnance d'*Arktos* (ourse en leur langue), créa encore cette fable sur ce malheureux Céphale. Est-il possible en effet que ce héros, qui avait repoussé les faveurs d'une déesse, de la fraîche Aurore, se soit jeté dans les embrassements d'un si hideux animal, diraient sérieusement des critiques et des annotateurs du xv^e siècle. — Cependant cette histoire de Céphale et de Procris, ainsi racontée par Apollodore et autres écrivains, a trouvé des contradicteurs.

Plusieurs ont prétendu que ces deux époux furent des modèles de tendresse, dont la seule jalousie causa tous les malheurs. Les sentiments de ces auteurs ont souvent prévalu, parce que peut-être on aime à se rafraîchir l'âme au moyen de ces chroniques touchantes, de ces implacables haines, de cet amas de violences, d'adultères, d'incestes et de meurtres, dont l'antiquité fourmille, la Grèce surtout. L'imagination douce et riante d'Ovide ne manqua pas de s'emparer de cette dernière tradition ; il en forma son récit des amours de Céphale et de Procris. Nous suivrons à peu près ce poète dans notre narration de ces célèbres infortunes, à laquelle toutefois nous sommes obligés de donner dans notre prose la couleur des mythes tout poétiques de la Grèce. A peine l'Aurore avait-elle éclairé trente fois le réveil de Céphale et de Procris depuis que l'hymen les avait unis, que les voluptés que goûtaient ces deux époux, et dont elle était témoin à son lever, remuèrent dans son âme la plus violente passion. Eperdument éprise de la jeunesse et des grâces de Céphale, et surtout de sa tendresse si neuve et si naïve, un matin que ce beau chasseur tendait ses filets sur le mont Hymette qu'elle même se plaisait à dorer de ses plus doux rayons, elle l'enleva dans son char. Vainement la jeune et fraîche déesse jeta-t-elle autour de son cou ses bras de rose ; vainement l'enivrait-elle des parfums de son haleine ; vainement l'enveloppait-elle des plis de ses cheveux d'or ; vainement flattait-elle son oreille de cette voix dont la musique éveille si doucement tout ce qui respire, Céphale restait insensible à tant de charmes ; il abaissait seulement ses yeux remplis de larmes et de regrets vers la conche de sa chère Procris. L'Aurore, voyant tous ses charmes impuissants, espérait que les pompes du ciel, ses banquets et son nectar, qui guérissent de la mort, fixeraient à jamais l'insensible ; elle le mena dans son palais. Mais ni ce palais de saphirs et de rubis, où la déesse marche sur les fleurs et dans les perles, ni ses jar-

dans aux sentiers d'émeraudes, ni cette couche constellée que le douteux crépuscule entoure de voiles de pourpre et qui invite à d'indiebles plaisirs connus des dieux seuls, ni enfin les yeux de la jeune immortelle, amoureux et doux comme l'étoile du matin qui rayonne à son front, ne touchèrent le cœur de Céphale. La tendre Aurore fut sensible au mépris de ses charmes, et voici comme elle se vengea : elle gratifia Céphale du don de changer de forme, afin qu'il pût éprouver ainsi, lui dit-elle, cette épouse tant aimée et si fidèle. Céphale donna dans le piège : sous les traits d'un riche marchand, il retourna vers Procris, qui d'abord lui refusa l'entrée de son palais, puis le laissa s'y introduire. Cependant elle repoussa avec indignation des présents qu'il lui offrait pour prix de ses faveurs ; mais le malheureux époux en ayant fait briller à ses yeux d'une valeur inestimable, elle allait les accepter, quand Céphale, reprenant sa forme, Procris, dans sa confusion et dans sa honte, s'enfuit de désespoir au fond des forêts, loin de la société des hommes. Mais Céphale plus que jamais épris des charmes de son épouse, l'alla bientôt rejoindre, se repentant d'avoir poussé trop loin des épreuves dont peut-être aucune femme n'avait encore soutenu les assauts, et dont au reste elle était sortie pure. Ils vivaient heureux dans leurs solitaires amours, quand la jalousie et une méprise funeste vinrent mettre un terme à leur félicité. Laissons Ovide raconter la mort touchante de Céphale, en tâchant de conserver dans notre traduction l'abandon du style et la teinte mélancolique du poète, que d'ailleurs notre La Fontaine, qui a traité le même sujet, a surpassé de si loin. « Dès que les premiers rayons de l'Aurore eurent mis la Nuit en fuite, je sortis, continue Céphale, et gagnai les forêts. Satisfait de ma chasse, je me couchai dans l'herbe. Aure, viens vers moi, répétais-je, viens, doux remède à mes fatigues. Soudain, pendant que je prononçais ces paroles, je ne sais quels soupirs je crus entendre. Oh ! viens, toi qui as tant de

charmes, redis-je encore. Une seconde fois, une branche qui tomba ayant fait un léger bruit, je me persuadai que quelque bête fauve était cachée dans le feuillage, je lançai ce javelot toujours si prompt : c'était Procris dont je venais de percer le sein ! Hélas, Céphale, c'est moi, soupira-t-elle ! Eperdu, je me précipitai vers cette voix que je reconnus aussitôt pour être celle de ma fidèle épouse. Ah ! que je fus malheureux ! je la trouvai expirante, baignée dans son sang, dont ses vêtements en désordre étaient tout trempés ; je la vis retirant elle-même de sa poitrine le don funeste qu'elle m'avait fait. Je soulevai dans mes bras coupables ce corps qui m'était plus cher que la vie, et, déchirant les voiles qui lui couvraient le sein, j'en appliquai les lambeaux sur sa blessure pour étancher le sang qui en sortait, suppliant cette infortunée de ne pas mourir, de ne point abandonner à jamais son criminel époux. Mais elle, déjà toute faible, et s'efforçant de retenir son dernier soupir, eut encore le temps de m'adresser ce peu de paroles : Par les serments jurés sur notre couche, par tous les dieux, par ceux du ciel et par ceux des enfers, qui bientôt vont être les miens, par Procris suppliante, si jamais elle te fut chère, par mon amour, enfin, la cause de ma mort, cet amour que j'emporte éternellement avec moi, ne reçois point Aure dans le lit de Procris ! Elle ne parla plus : ce fut alors que je connus son erreur ; je la désabusai ; hélas ! soins inutiles ! Elle se laissa aller dans mes bras, perdant le reste de ses forces, qui s'évanouissaient avec son sang. Tant qu'elle put soulever sa paupière mourante, elle tint ses yeux attachés sur moi, jusqu'au moment où je sentis s'exhaler sur mes lèvres son âme infortunée. Toutefois, rassurée dans son amour, son visage, après qu'elle eut expiré, avait quelque chose de paisible et de satisfait ! » C'est ainsi que dans Ovide, Céphale, député des Athéniens vers Éaque, roi d'Égine, raconte ses malheurs ; il n'y est point fait mention que lui ni Procris aient subi de métamorphoses ; car ce héros, dit le poète,

malgré son âge avancé, conservait encore quelque traits de sa première beauté. Des mythologues ont écrit que Jupiter, touché des infortunes de ces deux époux, les changea en astres ; cependant ils sont inconnus dans les constellations : aucune uranographie ne les signale. D'autres veulent que ce dieu changea le seul Céphale en pierre ; ils font sans doute confusion du maître avec son chien, dont nous avons expliqué raisonnablement la transmutation en rocher. Euripide dit que l'Aurore enleva aux cieux Céphale, mais après la mort de Procris. Phaëton fut le fruit de leurs amours, non l'imprudent conducteur du char du Soleil, son père, mais celui qui fut changé en un génie immortel, et auquel Vénus, selon Hésiode, confia la garde de son temple. C'est fausement qu'Apollodore prétend que ce fut ce Phaëton, fils de l'Aurore et de Céphale, qui embrasa une partie de la terre, ce déluge de feu n'ayant eu lieu que simultanément avec le déluge des eaux sous Deucalion. Nous venons de traiter assez au long l'article *Céphale*, selon la Fable et selon l'Histoire, parce que dans l'une, ces malheurs ont enfanté des poèmes célèbres et des chants admirés sur la scène, et que dans l'autre, son nom est resté dans une de nos mers, et, comme nous l'avons dit, qu'il a jeté racine sur la terre. — L'histoire de la Grèce réclame trois autres CÉPHALE : le premier, célèbre orateur d'Athènes, vécut vers la fin de la guerre du Péloponèse, temps d'orages politiques, où, malgré le grand nombre de lois qu'il fit adopter à cette nation volage et ingrate, il ne fut en butte à aucune accusation, prodige insigne à une époque où la tyrannie des Trente, au renversement de laquelle il avait pris une part active, avait jeté l'état dans une tourmente populaire. Il l'opposa, comme un cas plus rare encore, à celui d'Aristophou, son contemporain, qui se glorifiait de ce que ayant été cité en justice quatre-vingt-quinze fois, il avait toujours été absous. Ce fut lui, dit-on, qui introduisit dans l'art oratoire les exordes et les péroraisons. Il florissait avant Eschine

et Démosthènes, qui le cite avec éloge. — Le second CÉPHALE fut fils de Lysanias ; il quitta Syracuse pour se fixer à Athènes. La considération dont il jouissait, la renommée de Lysias, son fils, orateur distingué, et plus que tout l'amitié dont l'honorait Socrate, qui, s'il faut en croire Platon, prononça dans sa maison tous ses discours sur la *République*, recueillis par ce dernier, ont perpétué son nom. — Le troisième CÉPHALE était de Corinthe, il y devint le conseil du grand Timoléon, qu'il suivit en Sicile, où il aida ce héros, plus habile à se servir de l'épée que de la plume, à rédiger les nouvelles lois qu'il donna à Syracuse, l'an 539 avant J.-C. DENNE-BARON.

CÉPHALÉE. (*Voy* CÉPHALALGIE.)

CÉPHALIQUE, en latin *cephalicus*, et en grec *képhalikos*, fait de *képhalé* (tête), c'est-à-dire qui appartient à la tête, ou qui a rapport à la tête. La *veine céphalique*, autrement et mieux dénommée par M. Chaussier *veine radiale cutanée*, est la grande veine superficielle externe du bras et de l'avant-bras. (*Voy* VEINES.) Les anciens lui avaient donné ce nom parce qu'ils croyaient qu'elle avait des rapports avec la tête, et que c'était elle qu'il fallait ouvrir dans les affections de cette partie. — M. Chaussier donne le nom de *veine céphalique* à la veine jugulaire interne, et celui d'*artère céphalique* à la carotide primitive. — On appelle aussi *remèdes céphaliques* (en latin *cephalica remedia*) ou *céphalartiques* (de *képhalé* et de *artizéin*, purger) tous les remèdes qui sont propres pour les maladies de la tête, tous ceux enfin qui peuvent tempérer la trop grande vivacité du sang et l'irritation des fibres, causes d'un grand nombre de maladies : parmi ces remèdes, on compte les plantes qui ont une exhalaison douce et agréable, telles que les fleurs de primevère, de tilleul, de sureau, de violette, et autres substances balsamiques, prises en décoction ou en poudre. Z.

CÉPHALITE. (*Voy* CÉPHALALGIE.)

CÉPHALOÏDE, de *képhalé*, tête, et *eidos* forme ; c'est-à-dire qui a une fi-

gure sphérique comme celle que présente la tête : les fleurs *céphaloïdes* sont la même chose que les fleurs *capitées*. (Voy. tom. x, pag. 407.) Z.

CÉPHALONIE, l'une des îles Ioniennes. L'histoire ancienne et moderne de ces îles doit être renvoyée à l'article qui leur est consacré, afin d'y exposer, dans leur ensemble, les événements qui ont uni par des liens politiques des territoires que la nature avait séparés, et des populations qui n'étaient point sollicitées par des intérêts communs à former une république fédérative. Nous nous bornerons ici à la topographie et à la statistique de Céphalonie, en mettant en œuvre les matériaux fournis par le petit nombre de voyageurs qui ont visité cette île, sur laquelle on n'a point de documents officiels. C'est la plus grande des îles Ioniennes; son étendue superficielle est d'environ 180 lieues carrées, à peu près l'équivalent de deux autres îles plus importantes et plus célèbres, Zante et Corfou. On porte à 60,000 le nombre de ses habitants, population plus que double de celle de la Corse, à surface égale, mais beaucoup inférieure à ce qu'elle pourrait être en raison de la fertilité du sol et des moyens de subsistance que fourniraient la pêche sur les côtes, l'industrie et le commerce. Une chaîne de montagnes traverse l'île dans sa plus grande longueur; on y remarque un pic de 1,200 mètres de hauteur; c'est le mont *OEnos* des anciens, sur lequel était l'autel de Jupiter *OEnesius*. Il semble que cet exhaussement du terrain dans l'intérieur de l'île devrait y multiplier les sources et les ruisseaux; cependant, des espaces assez étendus y sont privés d'eau courante, quoiqu'ils ne soient pas arides. On a dit que les chèvres qui paissent sur les montagnes y passent six mois sans boire, et cette assertion, regardée comme une extravagance par quelques voyageurs, n'est pourtant pas incroyable, dans ce pays où les rosées sont très abondantes, et peuvent suffire pour désaltérer des animaux qui boivent peu. L'intérieur du pays est livré à ces animaux, quoique

l'on puisse en faire un emploi beaucoup plus utile; l'olivier, la vigne, le mûrier et même l'oranger remplaceraient des broussailles qui ne donnent aux chèvres qu'une chétive nourriture, et que la dent de ces animaux détruira totalement si la culture ne s'empare pas de ces terrains. Jusqu'à présent, les cultivateurs n'ont donné leurs soins qu'aux meilleures terres, et négligé celles qui auraient moins produit eu exigé plus de travail. Il est vrai que leurs travaux ne recevaient que peu d'encouragement des maîtres auxquels ils avaient été soumis jusqu'au commencement de ce siècle : lorsque les Anglais s'emparèrent de Céphalonie, en 1810, ils n'y trouvèrent d'autres voies de communication que des sentiers; il fallut ouvrir des routes, perfectionner le port d'Argostoli, capitale de l'île, donner à la circulation intérieure les moyens dont elle était entièrement dépourvue. Le gouvernement vénitien avait cessé depuis long-temps de considérer ses possessions lointaines comme une partie du territoire qu'il lui importait de conserver; il les faisait exploiter par les gouverneurs qu'il y envoyait, au lieu de les gouverner conformément à leurs intérêts joints à ceux de la métropole. — Les plaines seules étant cultivées à Céphalonie, et l'intérieur du pays étant couvert de montagnes, les produits de la terre y sont moins abondants que dans l'île de Zante, dont l'étendue n'est guère que de 60 lieues carrées. Les raisins secs, l'huile d'olive et le vin sont les principaux articles d'exportation. On estime qu'il sort annuellement du port d'Argostoli 30,000 quintaux métriques de raisins secs, 20,000 quintaux d'huile et 3,000 barils de vin, outre les oranges et d'autres fruits, qui peuvent aussi être transportés au loin. L'industrie y est encore réduite au strict nécessaire, et aucune mine n'y est exploitée. L'aisance et la richesse s'y procurent par la voie du commerce les divers objets d'agrément, de commodité ou de luxe qui sont à leur usage. Autrefois, les manufactures du continent étaient en possession de ce débouché, mais actuellement

l'industrie anglaise pourvoit à tout , même à des besoins encore plus impérieux ; le blé est importé d'Afrique ; Malte est substituée à Venise. De toutes les îles Ionienues, Céphalonie est celle qui gagnera le plus à ce changement, s'il dure assez long-temps, car c'est dans ce pays qu'il y a le plus de bien à faire ; à tous égards, les autres îles sont moins arriérées. Des préjugés singuliers y sont quelquefois un obstacle aux améliorations les plus désirables. L'introduction de la pomme de terre a été repoussée, parce que, suivant les docteurs du pays, ce fut par le moyen de cette pomme que le tentateur séduisit notre mère Ève, et perdit le genre humain. Si ce tubercule eût porté un nom plus convenable, il serait peut-être cultivé maintenant dans l'île de Céphalonie. Là, comme presque partout, les difficultés morales sont celles qui arrêtent le plus long-temps les efforts du zèle philanthropique. Comme le clergé grec est fort ignorant dans les îles Ionienues, et très nombreux dans celle de Céphalonie, loin de seconder les vues les plus utiles du nouveau gouvernement, il n'y voit que des innovations impies, et s'y oppose avec opiniâtreté. La forme de ce gouvernement est un autre obstacle au bien ; l'autorité militaire y domine tout, et, comme on sait, elle n'est pas propre à créer des institutions durables. L'instruction élémentaire commence à se répandre, mais la jeunesse studieuse est encore réduite à chercher sur le continent des leçons qui ne lui sont offertes dans aucun établissement national. On a remarqué que les Céphaloniotés se livrent plus spécialement à l'étude de la médecine qu'à celle d'aucune autre division des connaissances humaines, et qu'il vont exercer la médecine dans presque toutes les villes de la Turquie d'Europe et de la Grèce ; on cite quelques auteurs nés dans cette île, mais ils n'ont traité que des sujets de controverse théologique, à l'exception d'un seul auquel on doit la traduction en grec moderne d'un ouvrage italien sur les sections coniques. — Argostoli n'a tout au plus que 4,000 habi-

tanis ; le reste de la population est répandu dans des villages et des maisons éparses, et aucune réunion d'habitations ne mérite le nom de ville. Céphalonie est donc bien loin de l'ancienne splendeur qui lui assignait un rang distingué parmi les îles de la Grèce. On retrouve à peine quelques vestiges des quatre cités que l'on y comptait autrefois : la belliqueuse Pali, qui sut résister aux Macédoniens ; l'antique Samos, qui fit partie du royaume d'Ulysse ; Pronos et son temple célèbre ; Krani, que la capitale moderne a remplacée, dans une situation moins favorable, quoiqu'elle se rapproche de la mer. On juge que ces villes sont de la plus haute antiquité, parce que les ruines qui font reconnaître leur emplacement sont de construction cyclopéenne ; mais ces ruines sont celles des murs d'enceinte auxquels ce genre de construction convenait très bien, et qui fut en usage jusqu'à des temps beaucoup moins reculés. Les énormes blocs que l'on y employait ont résisté plus long-temps que l'architecture élégante des palais et des temples, mais ce n'est pas une raison pour rapporter ces ouvrages à des époques très éloignées l'une de l'autre. Au reste, il est constant que ces quatre villes de Céphalonie florissaient en même temps, et que chacune d'elles fut plus considérable que la capitale moderne, ce qui donne une idée de ce que l'île entière fut autrefois, et de ce qu'elle peut redevenir.

F. SARR.

CÉPHALOPODES, dénomination créée par Cuvier, pour une série considérable d'animaux, dont Lamarck a fait dans la seconde édition de ses *Animaux sans vertèbres* (volume VII, page 580) son quatrième ordre de *Mollusques*, qu'il divise en trois grandes espèces de la manière suivante : 1^o *céphalopodes testacés, polythalamés* (immergés), dont la coquille est multiloculaire, subintérieure ; 2^o *céphalopodes testacés, monothalamés* (navigateurs), avec coquille uniloculaire, tout-à-fait extérieure ; 3^o *céphalopodes non testacés* (sépieaires), qui n'ont point de coquille, soit intérieure, soit extérieure.

Les animaux dont il s'agit ici ont été ainsi nommés par Cuvier, parce que chacun d'eux porte sur la tête des espèces de bras inarticulés, rangés en couronne autour de la bouche, qui est terminale. Lamarck pense que les céphalopodes peuvent être encore considérés comme des mollusques, puisqu'ils ont, comme ces derniers, le corps mollassé et inarticulé, un manteau distinct, une tête libre et un mode de système nerveux à peu près semblable, mais il reconnaît que de tous les mollusques ce sont ceux-ci qui sont les plus avancés en complications d'organes. Cependant, dit-il, ces animaux, extrêmement nombreux et diversifiés, ont une conformation si singulière qu'elle ne paraît nullement devoir conduire à celle qui est propre aux poissons. Il est donc probable que les céphalopodes ne sont pas encore les mollusques qui avoisinent le plus les animaux vertébrés, et conséquemment qu'ils ne sont pas les derniers de la classe. — Le corps des céphalopodes est épais, charnu, et contenu inférieurement dans un sac musculueux, formé par le manteau de l'animal. Ce manteau, fermé postérieurement, n'est ouvert que dans sa partie supérieure, de laquelle sort la tête ainsi qu'une portion du corps. La tête est libre, saillante hors du sac, et couronnée par des bras tentaculaires, dont le nombre et la grandeur varient selon les genres. Elle offre, sur les côtés, deux gros yeux sessiles, immobiles et sans paupières. Ces yeux sont très compliqués dans leurs humeurs, leurs membranes, leurs vaisseaux, etc. La bouche est terminale, verticale et armée de deux fortes mandibules cornées, qui sont crochues et ressemblent à un bec de perroquet. Enfin, l'organe de l'ouïe, quoique sans conduit externe, comme dans les poissons, se distingue dans ces mollusques. Pour la circulation de leurs fluides, les céphalopodes ont trois cœurs; mais peut-être pourrait-on dire qu'ils n'en ont qu'un, et qu'en outre ils ont deux oreillettes séparées et latérales. En effet, le principal tronc des veines qui rapporte

le sang se divise, comme ont le sait, en deux branches, qui portent ce fluide dans les oreillettes latérales; celles-ci le classent dans les branchies, d'où il est rapporté dans le vrai cœur, qui est au milieu, et cet organe le renvoie dans tout le corps par les artères. — Ces animaux vivent tous dans la mer, où les uns nagent vaguement, se fixant, quand il leur plaît, aux corps marins, et les autres ne font que se trainer à l'aide de leurs bras au fond des eaux ou sur leur bord. La plupart de ces derniers se retirent dans les sinuosités des rochers. Tous sont carnassiers et se nourrissent de crabes et autres animaux marins qu'ils peuvent saisir. La position de leurs bras favorise singulièrement le besoin qu'ils ont d'amener leur proie jusqu'à leur bouche, où deux mandibules très fortes suffisent pour briser les corps durs dont ils se sont emparés. — Un travail fort remarquable a été fait dans ces derniers temps sur cette classe d'animaux, par M. Alcide d'Orbigny, qui en a fait connaître un grand nombre jusqu'ici complètement ignorés. La plupart, il est vrai, sont microscopiques, mais l'auteur a donné les moyens de les étudier facilement en les modelant en plâtre et en les représentant cinquante fois plus gros qu'ils ne le sont effectivement. Ce travail ayant introduit dans cette grande série un nombre beaucoup trop considérable de genres nouveaux pour être analysés ici, nous y renvoyons le lecteur. P. L. DUCLOS.

CÉPHALOPTÈRE, *cephalopterus* (de *képhalè*, tête, et *ptéron*, nageoire); genre de poissons cartilagineux, voisin de celui des raies, qui renferme des espèces d'une taille monstrueuse. — M. Geoffroy Saint-Hilaire a donné aussi ce nom à un oiseau découvert depuis quelques années au Mexique, faisant allusion au grand nombre de plumes ou grandes plumes qui entourent sa tête comme autant de nageoires, et qui lui forment une huppe très élevée. Ce qui le distingue encore des autres oiseaux connus (disent les *Annales d'histoire naturelle*, tom. xxi, p. 235), c'est une

sorte de jabot ou fanon qui lui pend au bas du cou, et qui est formé par un paquet de longues plumes. Les organes d'un ordre supérieur dans les oiseaux sont le bec et les pattes : à cet égard, le céphaloptère diffère des deux genres dont il se rapproche le plus, les corbeaux et les colingas ; car si son bec est fort, légèrement arqué, et aussi long que dans les corbeaux, il est beaucoup plus renflé sur les côtés ; il est moins large, et surtout plus hant à la base que dans les colingas. Les pieds du céphaloptère sont dans le même cas, plus faibles que dans les corbeaux, et plus courts que dans les colingas. Les narines du céphaloptère sont couvertes de cinquante à quatre-vingts plumes droites, très hautes, formées, dans plus de leur moitié inférieure, d'une tige blanche et raide, et terminées par un épi de barbes noires qui se renversent en devant ; les flancs extérieurs de chaque tige sont garnis de barbes rares, très courtes et écartées les unes des autres. Le haut de la tête et la racine du bec sont aussi revêtus de pareilles plumes, mais elles sont plus courtes et à tige plus mince et plus noire : elles diminuent de grandeur d'avant en arrière, de manière que le magnifique panache qu'elles forment s'abaisse insensiblement vers l'occiput. Toutes ces plumes versant leurs épis en avant, mettent la tête de l'oiseau sous une espèce de parasol, ou lui composent une large huppe, qui est d'autant plus grande que ces plumes, en s'écartant comme les rayons d'une sphère, s'éloignent davantage les unes des autres. Ce luxe de plumage, inconnu partout ailleurs, a comme son pendant dans le jabot, qui est dans le céphaloptère une expansion cutanée, dont les côtés et le dessus se trouvent recouverts de plumes assez longues qui vont toujours en élargissant. Cette production bizarre ressemble assez au fanon des bœufs. La queue du céphaloptère est longue, légèrement arrondie et formée de dix pennes ; ses ailes sont de moyenne longueur ; tout le plumage est d'un noir très foncé, sauf l'extrémité

des plumes de la huppe et du jabot, qui est d'un violet à reflets métalliques. Ce nouveau genre n'est encore composé que de cette seule espèce, que l'on pourrait nommer *cephalopterus ornatus*. Z.

CÉPHALOTES, du grec *képhalotês*, qui a une grosse tête. C'est en ichthyologie le nom d'une famille de poissons osseux thoraciques à branchies complètes et remarquables en général par le volume de leur tête. M. Geoffroy Saint-Hilaire a donné aussi ce nom à un nouveau genre de la famille des *chauves-souris* (voy. ce mot), qui a une grande affinité avec les *roussettes*, mais qui en diffère cependant assez pour faire un genre à part. Ceux qui voudraient connaître les caractères spéciaux de ce genre peuvent consulter les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* (1810, tom. xv, p. 101), ou le *Bulletin de la Société philomatique* (juin de la même année.) Z.

CÉPHAS, nom syriaque et chaldéen donné par Jésus-Christ à Simon, fils de Jean, en lui déclarant qu'il était la pierre sur laquelle il bâtirait son église, c'est-à-dire qu'il en serait le chef visible et son vicaire sur la terre. Quelques auteurs, Baronius entre autres, ont cru que ce nom venait du mot grec *képhalê*, tête ou chef, auquel Jésus-Christ faisait allusion en cette circonstance ; mais Jésus-Christ ne parlait pas grec ; il parlait en syriaque, et saint Matthieu, qui a écrit son Évangile en cette langue, dit positivement (c. xvi, p. 18) : « Tu es *cépha*, et sur cette *cépha* je bâtirai mon église », passage qui a été traduit ainsi en grec : *ὅτι σὺ εἶ πέτρος, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρᾳ οἰκοδομήσω μου τὴν ἐκκλησίαν* ; en latin : *Tu es petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam* ; et en français : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église*. Le Dictionnaire de Trévoux fait remarquer à ce sujet que l'auteur grec du Nouveau-Testament aurait pu conserver l'identité du nom propre et du nom commun, et répéter le mot *petros*, qui peut très bien se dire en grec pour *petra* (on sait que le terme grec qui répond le plus ordinairement

à notre mot *Pierre* est *lithos*.) La différence de ces deux noms est également fort légère en latin ; mais l'identité est parfaite en français, et nous ne savons vraiment si nous devons en féliciter notre langue. Quoi qu'il en soit, il est certain que Jésus-Christ avait voulu en cette circonstance, non pas se livrer à un de ces jeux d'esprit qui sont devenus depuis si communs, surtout dans les langues mal faites, mais appuyer et fortifier sa parole par une de ces figures qui attirent fortement l'attention, et fixent d'autant mieux les idées dans l'esprit de ceux que l'on a intérêt à convaincre : distinction utile à faire en matière de langue et de littérature, et qui marque parfaitement la distance qui sépare l'usage de l'abus. — Jésus-Christ a donc voulu faire comprendre ici qu'en élevant saint Pierre à la dignité de chef des apôtres, il en faisait la pierre fondamentale de son église. « Puisqu'ici Jésus-Christ ajoute, dit l'abbé Bergier, que cet édifice ne sera point renversé, mais subsistera jusqu'à la fin des siècles, il faut que l'autorité de saint Pierre ait passé à ses successeurs, et que son siège soit toujours le centre d'unité auquel les fidèles doivent tenir pour être membres de l'église. Ainsi ont raisonné les Pères, et après eux les théologiens : les hérétiques et les incrédules font de vains efforts pour obscurcir cette vérité. » E. H.

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie et l'un des Argonautes, fut l'époux de Cassiopée et le père d'Andromède : Jupiter, comme nous l'avons dit à l'article *CASSIOPEE*, le plaça lui, sa femme, sa fille et son gendre au rang des astres. Ce personnage appartient plutôt à l'histoire héroïque qu'à la mythologie. Le centaure Chiron, dit Laalande, ayant formé les constellations 1350 ans avant J.-C., y comprit Céphée. Sous le nom d'*Homme royal*, de *Régulus*, de *fils d'Iasus*, de *Nérée*, l'astérisme Céphée brille au pôle boréal. Il a 13 étoiles dans le catalogue de Ptolémée, 11 dans celui de Tycho, 40 dans Hévélius, et dans le catalogue britannique 55 : elles se composent de tertiaires et de

quartaires. (*Voy.*, quant à la disposition très compliquée de ces étoiles, l'excellente *Uranographie* de M. Francœur.) Cette constellation est ainsi matériellement décrite chez les poètes et chez les peintres : la reine y est représentée assise sur un trône ; le roi, debout, met le pied sur l'axe du monde, sa main tient un sceptre ; ils étaient peints avec le visage noir. Il est à remarquer que les Chinois ont placé au pôle l'empereur, l'impératrice et l'héritier présomptif de la couronne.

DENNE-BASON.

CÉPHISSE ou **CÉPHIS**, en grec *Képhisos*, aujourd'hui *Ceffisso*, fleuve de la Grèce. Il a sa source près de Lilæa, ville de la Phocide ; elle jaillit des rochers du mont OËta, dont la chaîne sépare la Phocide de la Thessalie. Son cours est du nord-ouest au sud-est. L'hiver, il règne vers sa source un froid excessif, à cause des neiges dont les cimes qui la dominent sont couvertes. Pausanias dit qu'en sortant de terre il était, à l'heure où le soleil commence à redescendre, si agité et si bruyant qu'on croyait entendre un taureau mugir. Avant d'entrer dans la Béotie, il recevait dans son lit beaucoup de petits ruisseaux et de rivières. Le Pindus, plus bas, et le Chacalls s'y jetaient par sa rive droite, puis coulaient au pied de la montagne où se trouvait Parapotamies, qui fournissait son contingent de guerriers à la Grèce au siège de Troie, comme nous l'apprend Homère. Arrivé dans la Béotie, ce fleuve y recevait l'Hercyna à sa droite et le Mélas à sa gauche, puis se jetait au sud d'Orchomène, la patrie des Grâces, dans le lac Copais, nommé quelquefois dans les auteurs lac Céphissis, d'après le fleuve qui l'alimente de ses eaux ; aujourd'hui le nom de ce lac est *lago di Stivo*. Lilæa, la naïade, était sa fille ; elle donna son nom à la ville bâtie près de la source de son père. La Fable dit que ce fleuve, épris des charmes de plusieurs nymphes, fut toujours dédaigné. Il s'en consolait par la vue ravissante des Grâces, qui se plaisaient à se baigner dans ses ondes limpides. C'était sur ses rives qu'on célébrait la fête de ces déesses ; et

les furent instituées par Éteocle. Pindare, dans une ode charmante adressée aux Grâces, les nomme les déesses du Céphisse. — CÉPHISSE, autre fleuve ou plutôt torrent de la Grèce, dans l'Attique, commençait à se montrer au nord de *Dece-lia*, coulait au sud jusqu'à *Cephissia*, où Hérode-Atticus eut sa maison de plaisance, puis coulait au sud-ouest par le nord d'Athènes, baignait le mur septentrional du Pirée, traversait les *longs murs* et se jetait dans le port de Phalère. Strabon place la source de ce torrent plus vers l'ouest, au bourg de Trinémies. La rapidité de ses ondes augmentait lorsqu'il approchait d'Éleusis. On montrait sur sa rive un lieu nommé le *Figuier sauvage* : ce fut là, disaient les habitants du pays, que Pluton disparut sous la terre avec Proserpine, qu'il venait de ravir. Ce fut aussi non loin de cet endroit que leur héros, Thésée, avait tué Procruste. La ville d'Orope l'honorait comme un dieu ; il avait la cinquième partie d'un antel, qu'il partageait encore avec l'Achéloüs, les nymphes et Pan. — Lord Byron, qui séjourna à Athènes, décrit ainsi les lieux arrosés par le Céphisse, tels qu'ils sont de nos jours :

The groves of olive scatter'd dark and wide
Where meek Cephissus pours his scanty tide.

« L'humble Céphisse verse son mince filet d'eau sous de sombres bocages d'épais oliviers. » En été, les eaux de ce torrent disparaissent tout-à-fait et laissent son lit à sec. — Il y avait aussi dans l'Attique un autre Céphisse bien peu remarquable, et qui avait à peine des ondes à donner à son nom. Il commençait à sourdre à peu près au nord de Phyla, et venait se jeter dans le golfe Saronique. — Pausanias et Strabon font mention d'un Céphisse, petite rivière du Péloponèse, dans l'Argolide ; sa source était dans les rochers du mont Lycée. Au rapport de Pausanias, ce fleuve eut l'honneur d'un autel entier. — Strabon cite encore d'autres fleuves du nom de *Céphisse*, un à Salamine, ce que confirme Ortelius, un autre à Sicyone, un autre à Seyros. A Apollonie, dans le Pont, près d'Epidamne, il y avait aussi une fontaine du même

nom : c'est Plîne qui nous l'a révélée, ainsi qu'une source dans l'Attique nommée *Cephissia*. DENNE-BARON.

CÉRAME (archéologie). Cette dénomination générale, empruntée au grec *keramos*, tuile, comprend la fabrication de toutes sortes d'objets en terre, en faïence, en porcelaine, en verre, tels que briques, vases, etc., arts connus des anciens depuis la plus haute antiquité. Des monuments divers, tant en Egypte qu'en Grèce, etc., nous ont conservé des exemples de l'emploi de la brique dans la construction d'édifices somptueux. Cette partie de la céramie a été traitée spécialement à l'article *Brique*, nous renvoyons donc le lecteur. — La poterie est plus ancienne que la faïence et la porcelaine. On faisait de la matière de la poterie non seulement des vases, mais des statues. Plîne rapporte qu'il existait encore de ces statues de son temps ; il dit aussi que cet art prit son origine à Corinthe. Cette assertion de Plîne ne peut s'entendre que de la poterie grecque, puisque l'on trouve par les monuments égyptiens les plus anciens des exemples non seulement de vases, mais aussi de porcelaine, de verre, etc., qui étaient en usage chez ce peuple. Il y a eu chez les anciens des fabriques célèbres de poteries, et elles y furent fabriquées en très grande quantité. (V. pour plus de détails le mot *Vase*.) On trouve encore en France de nombreux débris de poterie romaine : tels sont ceux qui furent découverts au Mans, dans des fouilles pratiquées pour la fondation du pont Royal de cette ville. Le nombre des fragments n'était pas moindre de 2,000, et cependant, malgré tous les soins de M. de Caumont, un très petit nombre de vases purent être réformés. Les plus beaux fragments indiquent assez tout le mérite des sculptures en relief qui recouvraient ces vases. La poterie rouge étant la plus nombreuse et la plus remarquable, nous ne nous occuperons que de celle-ci. Les sujets des sculptures, dont les couleurs sont de la plus grande fraîcheur et aucunement endommagées, représentent des chasses aux lions, aux ours, aux che-

vreuil, etc. ; d'autres des hommes combattant entre eux ou contre des lions, des loups, etc. Des vases représentent aussi des Bacchantes, Apollon avec sa lyre, Diane avec son carquois et ses chiens, des génies, des satyres, Mercure et Hercule ; on y voit encore la figure souvent répétée de Vénus. Dans ces nombreux échantillons, les ornements sont d'un goût exquis, les frises y sont toujours riches, le dessin en est élégant. Parmi les quadrupèdes, les mieux rendus sont les lions. Des noms écrits sur les parois de ces vases ronges, tels que *of. Severi*, *of. Bassi*, seraient, selon M. de Caumont et d'autres antiquaires, ceux des fabriquants : ainsi, *officina Severi*, fabrique de Severus, etc. — On ne possède que très peu de notions sur les poteries celtiques ; leur mélange même dans les tumulus avec les poteries gallo-romaines les rendent plus difficiles à distinguer. — Nous emprunterons encore à M. de Caumont les détails suivants sur la poterie celtique : « La poterie découverte dans le tumulus de Fontenaille-Masmion (Calvados) est formée d'une terre noire, mal préparée et remplie de petits cailloux, qui a produit une pâte courte et sans liaison. Tous les morceaux que j'ai examinés sont fragiles et très peu cuits ; leur cassure n'est jamais nette, mais toujours celluleuse. Leurs surfaces interne et externe ont une couleur approchant de celle de la rouille, et qui est due au commencement de cuisson qu'ils ont éprouvé ; à l'intérieur, la terre est demeurée d'un noir intense. Soumise à l'action du feu, la poterie dont je parle prend extérieurement une couleur rouge-brique ; l'intérieur reste noir ; elle devient plus fragile après cette opération qu'auparavant. — Les vases découverts à Fontenai ne paraissent pas avoir été faits à l'aide du tour : ils ne portent aucunes moulures ; ils ont seulement été frottés à l'extérieur avec un outil qui les a polis irrégulièrement, de manière qu'ils offrent des facettes plus ou moins lisses. » — Les descriptions précédentes s'accordent assez bien avec celle que font les antiquaires anglais de la poterie décou-

te dans plusieurs tumulus de la Grande-Bretagne, et cette analogie est bien intéressante à noter ; mais il est probable que les Celtes avaient des poteries plus solides, moins grossières que celles dont on vient d'indiquer les caractères, et peu différentes de celles dont on a trouvé un très grand nombre de fragments dans les ruines de plusieurs maisons rurales de construction gallo-romaine ; car la simplicité des mœurs primitives dut se conserver assez long-temps dans les campagnes. De nombreux échantillons de ces poteries ont été recueillis dans le département du Calvados. Dans celui du Lot, j'ai recueilli dans les tumulus gaulois des poteries tout-à-fait semblables à celles de la Normandie, noires, grossières, et quelques vases portant quelques traits irréguliers, faits avec un morceau de bois tranchant. Un de ces vases avait deux oreilles, percées comme pour passer une corde ou un osier pour lui servir d'anse. Ces débris doivent être recueillis avec soin. Leur ensemble peut fournir quelques notions, qu'il serait utile d'ajouter au peu que l'on sait sur l'archéologie celtique.

CHAMPOLLION-FIGAC.

CÉRAMIQUE (Art). Il ne paraît pas qu'avant le xiv^e siècle on ait connu en Europe aucune poterie à pâte compacte, imperméable et dure, comme celle dite de grès, qui y est aujourd'hui si commune ; on ne connaissait même aucune poterie à pâte aussi imperméable et aussi solide que celle de la *faïence* proprement dite ou *faïence italienne*, non plus qu'aucune poterie à vernis de plomb ou d'étain, étendu avec égalité sur de grandes surfaces ; quant aux vraies *porcelaines* européennes, elles ne remontent pas au-delà du commencement du xviii^e siècle, et les *faïences fines* à pâte blanche, dites *terre de pipe* ou *faïence anglaise*, sont d'une origine encore bien plus récente. — Lorsque Lucca della Robbia, à Florence, vers 1400, Orazio Fontana, à Pesaro, vers 1540, découvrirent et portèrent rapidement à un haut degré de perfection la belle faïence connue dans ces temps sous le nom de *majolica* et de

terra invetriata, les ducs de Toscane; et notamment le duc Guidobaldo de la Rovère, admirant ces belles productions, en favorisèrent la fabrication par toute sorte d'encouragements. Les plus célèbres artistes s'en occupèrent à l'envi, et cette faïence, qui porta alors le nom de *porcelaine d'Italie*, servit pour les présents fastueux de prince à prince, de même qu'aujourd'hui les magnifiques produits de Sèvres, de Vienne ou de Berlin, figurent dans ces cadeaux d'apparat. — Vers le même temps, en France (1580), Bernard Palissy chercha, et, après des peines et des dépenses infinies, trouva le secret de ces poteries brillantes par leur couleurs, et ces reliefs colorés, partie difficile de l'art du faïencier, qui, après avoir pris naissance en Italie, venait de s'y perdre. François I^{er}, et son successeur Henri II, encouragèrent Palissy, en lui permettant de prendre le titre de *potier royal*. — Ce n'est que vers l'année 1725 que la vraie porcelaine à pâte dure et quasi-vitreuse fut fabriquée en Europe. Les souverains voulurent d'abord s'attribuer la fabrication presque exclusive de cette belle poterie, ou du moins ils cherchèrent à l'encourager par tous les moyens possibles : elle ne tarda pas à recevoir une sorte d'illustration par l'usage qu'on en fit dans la diplomatie et le style des cours, en la faisant figurer dans les cadeaux que se faisaient les souverains ; et cet usage dure encore. — Une troisième découverte, celle-ci tout-à-fait européenne, eut lieu en Angleterre vers le milieu du XVIII^e siècle. On y fabriqua une sorte de poterie toute différente des précédentes, et dont on ne pourrait guère trouver quelque rudiment de modèle qu'en Chine : c'est la faïence à pâte fine et dure, mais non vitrifiée, et à couverte vitreuse et transparente, portée presque du premier jet à un degré de perfection qu'elle a à peine dépassé depuis, par le célèbre manufacturier Wedgwood. Cette poterie est remarquable par sa légèreté, sa solidité, et par bien d'autres qualités. — La première fabrication de la porcelaine dure en Europe est due à l'allemand

Boettcher (*voy. ce nom*). — Le roi Louis XV acquit en 1759 un édifice construit à Sèvres pour le compte des receveurs-généraux, et y fonda une manufacture-modèle de porcelaine, qui subsiste encore avec beaucoup d'éclat, mais avec une utilité fort contestée dans l'état actuel de cette industrie, tout-à-fait tombée dans le domaine des connaissances vulgaires. Dans cette manufacture, on fabrique en *porcelaine dure* toutes les pièces destinées à être exposées à l'action de la chaleur, et en *porcelaine tendre dite à fritte*, les pièces d'ornement et de décoration. Mais ce que Sèvres offre incontestablement de plus curieux et de plus intéressant, ce sont deux collections précieuses et très complètes, l'une de toutes les porcelaines étrangères, l'autre de toutes les porcelaines et faïences de France. On y voit encore avec intérêt la collection des modèles de vases, de services, de statues, etc., confectionnés dans la manufacture de Sèvres depuis sa fondation. — Ce n'est pas le lieu d'entrer ici dans des détails techniques sur l'art céramique ; nos lecteurs trouveront sur ce sujet tous les détails convenables dans un ouvrage de la nature de celui-ci aux articles *brique*, *couverte*, ou *émail*, *faïence*, *grès*, *porcelaine*, *poterie*, *terre de pipe*, etc. PELLOUX père.

« **CÉRAMIQUES**, nom de deux quartiers de la ville d'Athènes, qui, selon Pausanias, tiraient leur nom de *Céramus*, fils de Bacchus et d'Ariadne. Mais on connaît le faible des Grecs pour les origines illustres ; il faut donc se défier de leur vanité et s'en rapporter plutôt à l'opinion de Plinie, qui dit que ce nom avait été donné à l'un des quartiers les plus considérables d'Athènes parce qu'on y fabriquait de la tuile (en grec *keramos*). C'est ainsi qu'à Paris le palais et le jardin des *Tuileries* tirent leur nom de fabriques de tuiles qui occupaient également leur emplacement. — Quoi qu'il en soit, le nom de *Céramique* s'étendit, à ce qu'il paraît, à plus d'un quartier : on distinguait le *Céramique* dans l'intérieur de la ville et le *Cé-*

ramique du dehors. Le premier était un des plus beaux quartiers d'Athènes, il était orné de plusieurs beaux portiques, de théâtres, de temples, et servait en même temps de lieu de réunion et de promenade; l'autre était un faubourg de la ville, où étaient les jardins de l'académie de Platon. La porte de ce faubourg s'appelait aussi *porte Céramique*. Meursius dit enfin qu'il y avait un troisième quartier de ce nom, où se retiraient les femmes de mauvaise vie, mais il est le seul auteur qui admette cette troisième division, et tous les autres s'accordent à représenter le Céramique du faubourg comme habité par ces dernières. C'était dans le premier de ces trois quartiers, au rapport d'Hesychius et de Suidas, ou dans le second, selon Meursius (ce qui paraît plus probable en effet), que se faisaient, aux frais du peuple, les funérailles de ceux qui étaient morts pour la patrie, et qu'étaient placés leurs tombeaux, sur lesquels on élevait des colonnes qui portaient leur nom et l'indication du lieu où ils avaient péri. Les fêtes célébrées dans ce quartier, trois fois différentes dans l'année, savoir en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée, s'appelaient *Ceramicies*. On se livrait, dans la dernière de ces fêtes, à la course ou au combat du flambeau (o tēs lampados agōn); sans doute en mémoire du feu que Prométhée avait dérobé au ciel pour en animer le corps de l'homme qu'il avait formé. Les enfants donnaient des coups du plat de la main à ceux qui restaient en arrière, et cela s'appelait des coups *céramiques* (voy. Pausanias, liv. 1, et le scholiaste d'Aristophane, 1^{er} acte de la comédie des Grenouilles, 1^{er} acte de celle des Oiseaux, et scène 3^e, du 1^{er} acte des Chevaliers). Enfin, selon Plin (liv. 1, ch. 29), *Céramique* était aussi le nom d'un petit golfe de Carie, proche d'Halicarnasse (*Ceramicus sinus*), aujourd'hui golfe de Cō, situé dans l'Archipel, et dont le nom avait sans doute la première des origines données aux Céramiques d'Athènes, c'est-à-dire était dû à

Céramus, qui l'avait aussi donné à deux villes (*Céramus*, *Kéramos*, *Cérame*), l'une située dans la Carie, et l'autre dans l'île d'Archonèse. E.

CERASTE, en latin *cerastus*, en grec *kéras*tes, fait de *kéras*, corne; nom d'une vipère d'Égypte, de l'ordre des ophidiens, appelée vulgairement *serpent cornu*, dont la morsure passe pour être dangereuse, et qui porte sur le sommet de la tête deux appendices en forme de cornes. — Quelques zoologistes donnent aussi ce nom à un genre de vers mollusques testacés, qui a pour type l'animal appelé *bucarde*. (V. ce mot.) Z.

L'île de Chypre a eu autrefois le nom de *Cerastès*, à cause de ses deux promontoires en forme de cornes, et ses habitants portaient de là le nom de *Cérastes*, peut-être aussi à cause de leurs nombreux troupeaux et de leur aptitude à l'agriculture; ce qui avait donné lieu à la Fable de dire qu'ils avaient été changés en bœufs par Vénus. E.

CÉRAT, en latin *ceratum*, fait de *kéros*, cire; mélange gras employé pour hâter la cicatrisation des plaies superficielles; espèce d'emplâtre dont la cire fait la base. Le *cérat simple* ou de *Galien* se prépare avec cette substance, de l'huile et de l'eau; en y joignant un extrait de saturne, on en fait le *cérat de saturne*, et du *cérat soufre*, en remplaçant l'extrait de saturne par du soufre. Voici la composition du *Cérat simple* ou *rafraîchissant de Galien*: prenez cire blanche 2 onces, huile récente d'amandes 6 onces; faites fondre au bain-marie, dans un vase de faïence; retirez du feu, versez le mélange dans un mortier de pierre ou de marbre, agitez avec un pilon de bois; ajoutez peu à peu d'eau de rivière 6 onces; mêlez exactement, puis laissez égoutter sur un tamis de crin. Z.

CÉRATOTOMIE, mot fait du grec *kéras*, corne, cornée, et de *tomê*, incision; c'est le nom que l'on donne en chirurgie à la section de la cornée transparente, qui se pratique dans l'opération de la cataracte (voyez ce mot), pour don-

ner issue au pus épanché dans l'œil. Wenzel est auteur d'un instrument chirurgical nommé par lui *cératotome*, destiné à cette opération, et qui a subi depuis lui plusieurs modifications avantageuses. Z.

CERBÈRE, chien à trois têtes, auquel Hésiode en donne cinquante et Horace cent, était né, selon l'auteur de la Théogonie, du géant Typhon, qui en avait aussi cent lui-même, et d'Échidna, monstre moitié nymphe et moitié serpent. L'hydre de Lerne et la Chimère, étaient ses sœurs ; il avait pour frère le lion de Némée, et Orthus, chien à deux têtes, gardien des troupeaux de Géryon, et pour neveu Sphinx. C'était une famille de monstres : les rêveries des anciens étaient conséquentes entre elles. Pluton en fit le gardien de ses sombres palais : presque toujours couché en travers du vestibule des enfers, son corps immense en obstruait l'entrée. Jamais le doux repos ne fermait les paupières de ce chien, surnommé le *sans-sommeil* ; il fallait des moyens irrésistibles, tels que la lyre ravissante d'Orphée, le gâteau de miel de la Sibylle, pour clore ses yeux infatigables ; au lieu de poils, son cou était hérissé de couleuvres sifflantes ; il flattait les ombres qui entraient, et menaçait d'engloutir dans ses entrailles celles qui voulaient sortir. — Hercule, dédaignant les moyens timides du tendre époux d'Eurydice et de la nymphe de Cumès, l'arracha avec violence du trône de Pluton, sous lequel il s'était réfugié, l'enchaîna et le traîna dans les plaines de Thessalie, où l'écume qui filtrait entre ses dents noires et tranchantes souilla les herbes ; l'aconit, un des poisons les plus subtils, en naquit ; c'est cette plante qui, au dire des poètes, attire, quand la nuit est tombée, la foule des sorcières et des enchanteresses sur les monts d'Émonie. Selon d'autres, ce fut par une caverne du promontoire Ténare, en Laconie, qu'Alcide traîna à la lumière du soleil, qu'il n'avait jamais vue, ce chien terrible. En effet, les rocs sinistres et dangereux de ce cap, au fond desquels les lames jetaient incessamment des corps

de naufragés, ressemblant à ces sépultures, à ces lieux bas (*inferna*) où la terre dégorge tout ce qui meurt sur sa surface, devaient faire croire que là s'ouvrait un gouffre sur les enfers ; et les flots, hurlant sous les cavernes marines, durent donner l'idée des aboiements d'un chien ; de là, Cerbère grondant de fureur, sur la pointe de ce cap. Ajoutez à cela que Cérigo, l'ancienne Cythère, qui est en face de la Laconie, est toute blanche d'ossements, qu'on a long-temps pris pour des débris humains entassés par les siècles, et dont on ne vit jamais ailleurs un pareil nombre en un si petit espace. Comme plusieurs voyageurs en font foi, entre autres, M. Le Chevalier, dans son *Voyage de la Troade*, vous ne serez plus étonné si les Grecs ont vu les enfers voisins de cette plage, où un affreux dragon, raconte Hécatee de Milet, avait autrefois une caverne dans laquelle il se retirait le jour. Depuis, Hercule eut un temple sur le cap Ténare, en commémoration de sa victoire. Les Hermioniens, de leur côté, montraient dans les environs de leur ville une fosse où ce triomphe aurait eu lieu. C'est par la porte du Ténare qu'Orphée descendit dans le noir empire. — Un médaillon d'Héraclée du Pont montre le vainqueur de Cerbère sortant des enfers par un endroit de cette ville. Selon les uns, le fils d'Alcmène tua Cerbère ; selon d'autres, Eurysthée, qui lui avait commandé de lui amener enchaîné le chien à trois têtes, se serait contenté de voir ce monstre redoutable hurler de frayeur à la vue de la lumière, et l'aurait renvoyé à son triste poste. La victoire d'Alcide sur Cerbère, au sentiment de quelques-uns, ne serait autre que celle de ce héros terrassant les énormes chiens molosses auxquels Aïdonée ou le *Ténébreux*, le Pluton d'Épire, confiait la garde de ses mines profondes. Après s'être emparé des trésors de ce roi, il aurait chargé de chaînes le plus furieux d'entre eux, qu'il aurait ainsi traîné aux pieds d'Eurysthée. Ceux-ci prétendent que Cerbère fut un chien gardien du troupeau de Géryon, qu'Alcide tua, et dont il livra le

bétail et le gardien à Eurysthée, auquel un certain Molossus, riche Mycénien vola son Cerbère, et l'enferma dans une caverne du Ténarc, dont Hercule, à la prière d'Eurysthée, l'arracha pour le lui rendre. Ceux-là veulent que cette fable ait été construite sur ce que Aïdonée, roi d'Épire, faisant garder son épouse adorée, Proserpine, par un chien molosse, ce dernier combattit et terrassa Thésée et Pirithoüs, qui voulaient ravir cette princesse, mais qu'Hercule, survenant, tua le chien, détrôna le roi et délivra les deux héros prisonniers. (Et cela se passait, selon saint Cyrille d'Alexandrie, 195 ans après la mort de Moïse.) — Homère, qui, le premier, a donné au chien terrassé par Hercule le nom de chien de Pluton, ne lui en a point affecté d'autres, il s'est tu sur sa forme et son emploi. — Selon l'opinion la plus commune, cette fable est tout égyptienne. Dans le pays des pyramides et des hypogées, des chiens veillaient à l'entrée des temples; la garde des tombeaux et des momies leur était également confiée; le respect que ce peuple sévère avait pour les morts s'étendait jusque sur ces sentinelles des tombeaux, aussi fidèles que redoutables. La religion simple et austère de l'Égypte, en passant chez les Grecs, comme ces magnifiques papillons qui, en se transformant, prennent la teinte des fleurs, du ciel, ou des feuillages, désormais leur séjour, se chargea des mille couleurs sombres ou riantes de leur vive imagination. De toute cette race de chiens, conservateurs des restes de l'humanité, ils en firent un seul, mais terrible, mais aux cent têtes, comme le peint Aristophane, et gardien unique des innombrables ombres. — Les Étrusques, peuple superstitieux par excellence, dans leur commerce avec les Pélasges et dans leurs courses fréquentes à travers la Méditerranée, s'étant fait raconter les dogmes de l'Égypte, et ayant vu souvent l'Achéron de la brumeuse Épire, ainsi que ses molosses, chiens monstrueux, transportèrent dans un site lugubre de la riente Campanie ce fleuve d'enfer et ses bois affreux, et, renchérissant sur les

Grecs, ils y ajoutèrent l'Averne, que la nature avait entouré d'une atmosphère mortelle. Non loin, dit Seymnus de Chio, on voyait un souterrain où Cerbère avait un oracle : voilà donc Cerbère, tradition égyptienne de l'aboyant Anubis, divinisé chez les peuples occidentaux. Sa déification est manifeste dans cette épitaphe latine trouvée à Camertum, dans l'Ombrie : *INFESNO. PLTONI. CHABE. UXOSI. PROSERPINÆ. TRICIPITIQUE. CEREBO.* (à *Pin-fernal Pluton, à sa chère épouse Proserpine, et à Cerbère aux trois têtes*). Dans *OEdipe à Colone*, le chœur adresse des vœux à Cerbère, pour l'adoucir en faveur de l'infortuné Laïus, qui venait de descendre aux enfers. La source où les Grecs ont puisé cette fable se voit encore dans une médaille, qui se trouve précédemment expliquée par ce passage de Macrobe : « Cerbère, toujours placé aux pieds de Sérapis, a trois têtes, une de chien, une autre de loup, séparées par celle d'un lion; elles sont portées par un corps de chien, qui est enveloppé, ainsi que les têtes, par les replis d'un long serpent. » L'idée de ce monstre imprimait une telle frayeur qu'on mettait près des morts un gâteau de miel pour adoucir sa férocité. Parmi toutes les ridicules explications auxquelles le chien Cerbère a donné lieu, en voici une trop plaisante pour n'être point rapportée : Fulgence Planciades dit, après Pétrone, que « Cerbère avait été un avocat fameux par sa causticité, par la vénalité de sa plume, et par les calomnies qu'il répandait à grands flots sur ses adversaires. Le chien infernal reçut, selon lui, le nom de cet homme malfaisant, et devint l'emblème de ses semblables. » — Le savant Fourmont veut que plusieurs rois d'Égypte aient porté le nom de *Chebrès* ou *Kébron*; il y en eut un si riche et si avare que seul, et se privant des douceurs du sommeil, il veillait à la garde de ses trésors. La Grèce et l'Italie ensuite se seraient, selon lui, emparées de ce trait historique, qu'elles auraient habillé de leurs fables et de leurs rêveries. Cela n'est pas probable; cette igno-

ble avarice, si commune chez les hommes, passion sans éclat et morte, n'eût point réveillé si puissamment l'imagination grecque, qui n'usait point ainsi ses plus vives couleurs à de petits tableaux. Un autre n'a vu dans Cerbère qu'un torrent, dans Eurysthée que la mer, et dans Hercule qu'une digue. — Selon les étymologistes, le nom de Cerbère est incontestablement composé de deux mots grecs, *kréas* et *bora*, dont le premier signifie *chair*, et le second *pâturage*, juste et effrayante image de la tombe, qui, comme un chien affamé, engloutit notre chair et nos os, et de ces hières pompeuses des grands, qui, toutes parées qu'elles sont d'écussons d'argent et de riches étoffes, cachent, sous un nom superbe et sonore, la hideuse qualification de *mangeuses de chair* : secrète et dernière ironie à leur orgueil ! En effet, *sarx* (chair) et *phagô* (je mange) forment en grec le mot *sarcophage*. Si l'on veut laisser au pays des Pharaons ou à ses voisins et Cerbère et son nom, nous trouvons qu'il pourrait être composé des mots hébreux *keri* (clameur) et *ber* (puits, fosse) ; joignons-y sa forme de chien et la triple gueule, et nous y verrons le symbole des trois adieux, du *vale, vale, aternum vale*, adressé d'une voix lamentable au mort par ses amis et ses parents : ainsi, Cerbère se traduirait par *cri de la fosse*. Le poste de Cerbère, à l'entrée du vestibule des palais de la mort, sur les confins des plaines de la vie et du soleil, ne serait-il pas l'emblème de la tombe, ainsi placée sur la terre ? et ses trois gueules, la triple avidité du sépulcre qui dévore avec l'homme la trinité de la vie : le passé, le présent et l'avenir ? et la victoire d'Hercule sur ce monstre ne serait-elle point les belles actions qui triomphent du tombeau ? Toutes ces allégories cherchées après coup n'ébranlent nullement le système de Dupuis, qui, prétendant que Cerbère est le chien astronomique, l'explique ainsi dans son origine des constellations et des fables. « Le chien à triple tête était un composé monstrueux du chien, du lion et du loup. Placé près du

génie des enfers, il marquait les trois points principaux de la sphère : le levant, où était le loup, aux pieds d'Esculape et de Sérapis ; le couchant, où était le chien et le méridien ou le point culminant de la sphère, occupé par le lion solstitial. Les chiens, dans la théologie ancienne, étaient les symboles des équinoxes. » La victoire d'Hercule sur le chien Cerbère, qui est le onzième travail de ce héros, pris pour le génie solaire parcourant les 12 constellations, est encore expliquée sous le même rapport astronomique par cet académicien : « L'entrée du soleil aux premiers degrés des géméraux, dit-il, était fixée par le coucher héliac du chien céleste Procyon, qui disparaissait dans les flots de lumière que répand l'astre du jour. Peu de jours après, il se levait, passait au méridien, se couchait avec le soleil, et semblait enchaîné à son char. Il n'en fallut pas davantage pour chanter la victoire du génie sur un chien monstrueux. — Plusieurs artistes anciens et modernes ont représenté ce chien fameux et redoutable. Polygnote de Thase en composa un tableau pour les Delphiens ; son seul aspect jetait l'épouvante dans les cœurs. Le célèbre sculpteur Dioscoride, qui vivait sous Auguste, figura admirablement sur une agate onyx la victoire d'Hercule sur ce monstre : le monde avant la possède. Les monnaies d'Héraclée, ville de Pont, portaient au revers le triomphe du demi-dieu sur le chien infernal, parce que, d'après Xénophon, ce fut non loin de cette ville que ce héros chercha un passage au séjour de Pluton. Enfin, Annibal-Carrache, dans la galerie Farnèse, a peint Alcide terrassant Cerbère. Dans la représentation de ce monstre, les sculpteurs et les peintres semblent avoir renchéri sur les poètes ; toutefois, les amateurs de l'horrible doivent être encore assez satisfaits de ces derniers.

DENEE-BARON.

CERCAIRES, *cercaria*, genre d'animalcules, improprement appelés *infusoires* (voyez ce mot), établi par Muller, et dont M. Bory de Saint-Vincent a proposé de former une famille sous le

nom de *cercariées*, qu'il divise en six genres : les *cercaires*, les *histrionelles*, les *tripos*, les *turbinelles*, les *virgulines* et les *zoospermes*.—Les *cercaires* ont le corps ovoïde et cylindrique, obtus à sa partie antérieure et aminci à sa partie postérieure, où il se termine insensiblement en un appendice égal à la longueur du corps, ou rarement plus long. Ce sont des monades avec une queue. On en connaît une dizaine d'espèces, dont quelques-unes se développent dans les infusions, tandis que les autres vivent dans les eaux des marais parmi les lentilles. La plus commune ressemble pour la forme à un têtard de grenouille, mais doit être un million de fois plus petite que le plus petit de ces têtards. C'est à l'aide d'un grossissement de cinq cents fois qu'on la distingue, toute transparente qu'elle est, nageant sur le porte-objet du microscope, comme le ferait la larve d'un batracien dans un étang. Sa queue ondoïante lui sert de gouvernail ; sa tête se porte toujours en avant : on la voit aller, venir, tourner, s'arrêter, tâter avec sa partie obtuse les corps qui lui font obstacle, passer dessus ou dessous, les tourner au besoin, et donner les preuves les moins équivoques de vouloir et de liberté. La figure copiée de Muller qu'on voit dans l'*Encyclopédie par ordre de matières* (verso, pl. viii, f. 1) en donne une juste idée. Voici maintenant les caractères généraux attribués par M. Bory de Saint-Vincent à sa famille des *cercariées*. Ils consistent en un corps globuleux ou discoïde, parfaitement distinct, d'une queue inarticulée, simple et postérieurement implantée comme pour faciliter et diriger des mouvements natatoires. On ne distingue, du reste, dit-il, dans les *cercariées* aucun organe rotifère, circulatoire ou digestif, et nulle ébauche de système nerveux, quelle que soit la force du verre qu'on emploie pour observer leur structure. Aucune espèce n'est visible à l'œil désarmé ; il faut un grossissement de deux ou trois cents fois pour discerner les plus considérables ; il en est, ajoute-t-il, que nous n'avons aper-

çues qu'avec une lentille d'un quart de ligne de foyer, qui, par la composition de notre instrument, grossissait de mille diamètres. On conçoit cependant à quelles erreurs peut conduire un grossissement aussi fort, et l'on peut se demander si des êtres vus ainsi au travers d'un microscope, qui fait plus que centupler leur volume, conservent bien leurs formes et leur véritable apparence, et s'ils ne subissent pas quelquefois une complète transformation à l'œil. (Voyez l'article *Microscop.*) Z.

CERCEAU, *cercle* de bois ou de fer, qui sert principalement à lier les cuves, les tonneaux et les barriques ; mot fait du latin *circulus*, diminutif de *circus*, dérivé du grec *kirkos*, tour, rond, cercle, espace circulaire, d'où ont été faits également les mots *cercelage*, *cercler* et *cerclier*, pour indiquer l'action, l'opération de poser des *cercles* ou des *cerceaux*, et qualifier l'ouvrier qui s'occupe de leur fabrication. Les meilleurs cerceaux sont ceux qui se font en bois de châtaigner ; après lui viennent, dans un ordre inférieur et décroissant, le frêne, le saule-marceau, le tremble, le noisetier, le peuplier, que l'on peut employer également avec plus ou moins d'avantage à leur confection. Les cerceaux périssent ordinairement on s'endommagent par l'écorce et par l'aubier ; les insectes y déposent leurs œufs, d'où sortent bientôt des milliers de petits êtres qui vivent aux dépens du bois, jusqu'à ce qu'ils se métamorphosent en insectes ailés. Nous conseillons donc, avec l'abbé Rozier, aux propriétaires vignicoles d'apporter la plus grande attention au choix du bois dont ils veulent faire confectionner leurs cerceaux, de les prendre, autant que possible, dans le cœur du bois, ou du moins de les faire écorcer et d'en faire enlever l'aubier avec la plane : de pareils cerceaux dureront dix fois plus que les autres. Z.

Le *cerceau*, qui est un des meilleurs moyens de gymnastique pour développer les grâces de l'enfance, et que l'on a bien fait d'introduire dans ses jeux, était

employé dans ce but par les anciens, qui le mêlaient à tous leurs exercices; mais il paraît qu'ils ne le faisaient pas rouler, comme nous, sur son axe, et qu'ils se bornaient à l'agiter au-dessus de leur tête, à le lancer et à le recevoir sur des baguettes, à peu près comme nous faisons de ces petits cerceaux en cuir que deux personnes se renvoient ainsi de l'une à l'autre en guise de volant. Voici les détails que nous trouvons à ce sujet dans le *Recueil d'antiquités* de M. de Caylus (tom. 1, p. 201 et suiv.) Cet exercice était divisé en deux espèces, dont la première s'appelait *cricelaria*, de deux mots grecs qui signifient *agitation du cerceau*. Suivant le témoignage d'Oribase, celui qui se livrait à cet exercice prenait un grand cercle, autour duquel étaient attachés plusieurs anneaux; il l'élevait en l'air et le faisait tourner transversalement au-dessus de sa tête, en le dirigeant avec sa baguette. Le mouvement communiqué au cerceau était quelquefois très rapide, et alors on n'entendait pas le bruit des anneaux qui roulaient dans la circonférence; d'autres fois, on l'agitait avec moins de violence, afin, est-il dit, que le son de ces anneaux produisit dans l'âme une sensation agréable. Cette réflexion d'Oribase nous apprend que le jeu du cerceau était regardé comme un exercice capable de contribuer à la santé. — L'autre espèce de cerceau était le *trochus* des Grecs et des Romains, plus petit que celui qui était employé dans l'exercice dont nous venons de parler. Xénophon nous en a indiqué l'usage en parlant d'une danseuse qui prenait à la main douze de ces cerceaux, les jetait en l'air et les recevait en dansant au son d'une flûte. Il n'est point parlé dans ce passage des petits anneaux attachés dans la circonférence du *trochus*, mais il en est fait mention dans plusieurs épigrammes de Martial, entre autres dans celle-ci :

Garrulus in laeo cur annulis orbe vagatur,
Cedat ut argulis obria turba trochis.

E. H.

CERCEAU (JEAN-ANTOINE du), naquit à Paris, le 12 novembre 1670. Il entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de dix-huit ans, s'y distingua d'abord par trois poèmes latins : *Papilionæ*, *Gallinæ*, et *Balthazar*, qu'il publia en 1695 et 1696; enfin, en 1705, il donna le recueil de ses poésies latines, sous le titre de *Carmina varia*, parmi lesquelles est le drame de l'*Enfant prodigue* (*Filius prodigus*), qu'il traduisit ensuite en français. Ajoutez à cette pièce les *Incommodités de la Grandeur*, l'*École des Pères*, *Esopé au Collège*, les *Cousins*, comédies, et le *Destin du Nouveau siècle*, intermède, mis en musique par Campra, et vous connaîtrez le petit cercle où le pâle talent dramatique du P. du Cerceau s'est renfermé. Au surplus, ces pièces sentaient assez leur médiocrité pour ne pas oser se montrer sur le théâtre du grand monde; le collège Louis-le-Grand et celui des jésuites, qui étaient à peu près les seuls qui les admiraient et les applaudissaient, les réservaient pour le plaisir des écoliers et des révérends pères. Une surtout devait faire pâlir d'aise tous les pédants et tous les cuisiniers qui assistèrent à sa première représentation : c'est la comédie manuscrite intitulée : la *Défaite du Solécisme*. Toutefois, celle des *Incommodités de la Grandeur* eut l'honneur d'être représentée au Louvre, devant Louis XV et toute sa cour; c'est en effet, sauf l'*Enfant prodigue*, le moins faible de ses drames. En 1807, le P. du Cerceau trouva un éditeur assez compatissant pour le ressusciter en 3 volumes, qui contiennent toutes ses pièces françaises. *Euloge* ou le *Danger des richesses*, tragi-comédie; le *Point d'honneur*, le *Riche imaginaire* et l'intéressante pièce de la *Défaite du Solécisme* sont restées manuscrites. Ce jésuite est encore auteur d'un *Recueil de poésies françaises*, consistant en contes, fables, épîtres et épigrammes, en partie imitées de Martial, et qui eut le bonheur d'être souvent réimprimé; l'auteur de *Vert-Vert*, alors à la mode, ami et confrère du P. du Cerceau,

n'a pas peu contribué au succès de ces éditions. Quoi qu'il en soit, la postérité n'a pas sanctionné les titres d'*enjoué*, d'*amusant*, que Gresset donne à son ami. Voltaire n'était point de son avis. « Les poésies françaises de ce jésuite, dit-il, où l'on trouve quelques vers heureux, sont du genre médiocre. » Et malheureusement Boileau a écrit « qu'il n'est point de degré du médiocre au pire. » La facilité du P. Du Cerceau, jointe à la précipitation avec laquelle il travaillait, devenait stérile par l'abus de ce dernier défaut. Vainement voulait-il imiter l'élégant badinage de Marot, il confondait quelquefois le familier avec le bas, et le naïf avec le trivial. On a cependant quelque plaisir à lire son conte de la *Nouvelle Eve*. On citait avec engouement dans son siècle sa petite pièce intitulée les *Pincettes* ; elle ne mérite pas cette faveur. Sa prose ne vaut point ses vers. Il a composé un lourd traité dont le titre est *Réflexions sur la poésie française*. Il y donne une règle pour distinguer les vers de la prose. Qui se serait jamais imaginé qu'il fallût des règles pour cela ? On a encore de ce jésuite une *Histoire de la dernière révolution de la Perse* et l'*Histoire de la Conspiration de Rienzi*, à laquelle le P. Brumoy mit la dernière main. Cet ouvrage est le plus estimé de ceux qu'il écrivit en prose ; on le lit avec intérêt. Du Cerceau fut aussi un des rédacteurs du *Journal de Trévoux* ; on y remarque ses dissertations sur la musique des anciens. Sa critique de l'*Histoire des Flagellants*, de l'abbé Boileau, ne laissa pas que de faire du bruit ; elle nous valut cette épigramme hardie du satyrique frère de l'abbé, contre les jésuites, qu'il haïssait :

Non, le livre des Flagellants
N'a jamais condamné, liers de bien, sans Pères,
Ces rigidités saintes,
Que pour servir le ciel, saintement violents,
Haïrent sur leurs corps tant de chrétiens austères.
Eh bien ! seulement cri abus odieux
D'insulter et d'offrir aux yeux
Ce qu'eux leur doit toujours cacher la bienséance,
Et combat vivement la fausse pitié.
Qui, sous couleur d'atteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même et par la pénitence
Seit allumer la feu de la lubricité.

Le bon P. du Cerceau se donna bien de

garde d'engager une lutte avec le poète vengeur ; il se tut et fit bien. Pour la nomenclature complète de ses œuvres, nous renvoyons les curieux aux bibliographies. Cet honnête écrivain eut une fin malheureuse : précepteur du prince de Conti, il l'avait accompagné à Véret, château du duc d'Aiguillon, près de Tours. C'est là que ce tout jeune prince maniant imprudemment un fusil chargé à balle, le coup partit et tua sur la place le P. du Cerceau, dans sa soixantième année. Pendant des jours entiers, ce jeune homme, inconsolable, ne cessait de répéter d'une voix douloureuse : « J'ai tué le P. du Cerceau ; j'ai tué le P. du Cerceau. » — La critique que nous venons de faire des poésies latines de ce jésuite n'a point pour but de déprécier, comme des écrivains superficiels l'ont fait dans ce siècle, d'excellents ouvrages de la société de Jésus, par cela même qu'ils ont été écrits en latin ; nous rendons justice aux travaux littéraires de cette congrégation ; la critique pure, voilà notre mission, et nous admirerons toujours l'élégance et la correction du *Prædium rusticum* du P. Vanière, et la grâce de style des *Jardins* du P. Rapin : d'ailleurs, les hymnes sublimes de Santeul disent assez ce que l'on peut faire éclore de l'idiome étoilé de Virgile et d'Horace. DEUXE-BARON.

CERCLE (math.), du latin *circus* ou *circulus*, fait du grec *kirkos*, qui signifie proprement un tour, un rond, une circonférence. On appelle ainsi en géométrie l'étendue superficielle renfermée par une courbe nommée circonférence, dont tous les points sont à égale distance d'un point intérieur nommé *centre* (voy. ce mot). Le cercle est la plus parfaite des figures et celle qui a le plus de capacité. Tout cercle se divise en 360 parties qu'on appelle *degrés*. On appelle aussi *cercle* la seule circonférence du cercle sans y comprendre l'étendue qu'elle renferme. On *trace* un cercle, on *décrit* un cercle. Un corps qui décrit un cercle reçoit partout une égale impression de la force centrale. On appelle *cercles parallèles* ou *concentriques* ceux qui sont également

éloignés les uns des autres dans toutes leurs parties, ou qui sont décrits d'un même centre; et *cercles excentriques*, ceux qui sont décrits de centres différens.

— La *quadrature du cercle* est un problème par lequel on cherche la manière de faire un carré dont la surface soit égale parfaitement et géométriquement à celle d'un cercle, problème dont on ne peut donner qu'une solution plus ou moins approximative et jamais complète. Descartes disait avec raison que la ligne droite et la ligne circulaire étant de différente nature, il ne pouvait y avoir nulle proportion entre elles. Archimède est celui qui a le plus approché de la quadrature du cercle; tous ceux qui sont venus après lui ont fait des paralogismes. (Voy. ce mot.) Charles-Quint avait promis cent mille écus à celui qui résoudrait ce fameux problème; les états de Hollande avaient mis aussi cette question au concours avec une forte récompense pour celui qui en viendrait à bout; d'autres académies avaient suivi cet exemple; mais depuis long-temps les corps savants ont reconnu l'impossibilité de la résoudre, et ont même renoncé à l'examen des mémoires qu'on leur envoie sur ce sujet. — Les sciences et les arts ont besoin, pour que leurs travaux fassent autorité, d'employer des instruments de précision, et l'on conçoit, par exemple, que la mesure d'un angle, prise au moyen d'un cercle gradué en laiton ou en argent, ne peut avoir de valeur qu'autant que les intervalles des 360 divisions sont rigoureusement égaux entre eux. Aussi, de grandes récompenses ont-elles été décernées par les académies aux artistes qui ont le mieux réussi dans ce travail délicat. Il exige une régularité qu'on ne peut évidemment obtenir que d'une machine. L'anglais Ramsden est le premier qui ait résolu d'une manière satisfaisante le problème de la division mécanique du cercle: aujourd'hui cette opération est exécutée dans les ateliers de M. Gambey, à Paris, avec une perfection qui laisse peu de chose à désirer. On appelle *cercle d'arpenteur* un instrument dont

les arpenteurs se servent pour prendre des angles; *cercle d'équation* un cercle ajouté aux cadrans des pendules pour marquer l'heure vraie du soleil, et *cercle horaire* des lignes qui marquent les heures sur les cadrans sciatériques (voy. ce mot), quoiqu'ils ne soient point tracés circulairement, et que les lignes soient presque droites ou légèrement courbées. — Il y a à l'observatoire de Paris un *cercle mural* en cuivre de six pieds de diamètre. — Enfin, Borda (v. ce nom) est l'auteur de deux autres instruments de mathématique, le *cercle de réflexion* et le *cercle répétiteur*, qui ont été perfectionnés de nos jours par Lenoir, Pictet de Genève et Gambey. (Voy. aussi GRAPHOMÈTRE, OCTANT et QUART DE CERCLE.)

Cercles de la sphère.

Ce sont ceux qui coupent la sphère du monde, et qui ont leur circonférence à sa surface. On peut les distinguer en *mobiles* et *immobiles*. Les premiers sont ceux qui tournent, ou qui sont sensés tourner par le mouvement diurne, de manière que leur plan change de situation à chaque instant: tels sont les *meridiens*. Les autres ne tournent pas, ou tournent en restant toujours dans le même plan: tels sont l'*équateur* et ses *parallèles*. — De quelque manière que l'on coupe une sphère, la section est toujours un cercle, dont le centre est sur celui des diamètres de la sphère, qui est perpendiculaire au plan de section. Ainsi: 1° le diamètre d'un cercle qui passe par le centre de la sphère est égal à celui du cercle par la révolution duquel on peut concevoir que la sphère a été formée; 2° le diamètre d'un cercle qui ne passe pas par le centre de la sphère est seulement égal à une des cordes du cercle générateur; et comme le diamètre est d'ailleurs la plus grande de toutes les cordes, ces considérations fournissent une autre division des cercles de la sphère en *grands* et en *petits*. — Les *grands cercles* de la sphère sont ceux qui divisent la sphère en deux parties égales, ou en deux *hémisphères*, et qui ont le même centre qu'elle. Il s'ensuit que tous les

grands cercles sont égaux, et qu'ils se coupent tous en portions égales, ou en *demi-cercles*. Les grands cercles de la sphère sont : l'*horizon*, l'*équateur*, le *méridien*, l'*écliptique*, les deux *colures* et les *azimuts*. Le 21 mars et le 23 septembre, le soleil décrit son cercle précisément au milieu du globe ; ce cercle est l'*équateur*. — Les *PETITS CERCLES* de la sphère sont ceux qui, ne divisant pas la sphère également, n'ont leur centre que dans l'axe, et non pas dans le centre même de la sphère. On les désigne ordinairement par l'analogie qu'ils ont avec les grands cercles, auxquels ils sont parallèles. Ainsi, l'on dit les *parallèles à l'équateur*. — On connaît encore plusieurs autres cercles en astronomie, sur lesquels il nous reste à donner quelques détails. — *CERCLES D'APPARITION PÉRÉTUËLLE*. C'est un petit cercle parallèle à l'équateur, décrit du point le plus septentrional de l'horizon, et que le mouvement diurne emporte avec lui. Toutes les étoiles renfermées dans ce cercle ne se couchent jamais, mais sont toujours présentes sur l'horizon. — *CERCLES D'ASCENSION DROITE* et *CERCLES D'ASCENSION OBLIQUE*. Les premiers passent par les pôles du monde, et, coupant l'équateur à angles droits, ils déterminent l'ascension droite des astres. On les nomme cercles d'ascension droite parce que, passant par les pôles du monde, ils servent d'horizon à la sphère droite, à laquelle les ascensions droites se rapportent. Le premier de ces cercles est le colure des équinoxes. Le *cercle d'ascension oblique* est unique, c'est-à-dire qu'on n'en peut concevoir plus d'un pour chaque élévation du pôle, puisqu'il n'est autre chose que l'horizon de la sphère oblique, lequel, ne passant pas par les pôles du monde, et étant déterminé par rapport à une élévation particulière du pôle, ne peut être que seul ; au lieu qu'on peut imaginer une infinité de cercles d'ascension droite, parce qu'ils passent tous par les mêmes pôles, qui sont ceux du monde, et qu'ainsi on peut les prendre pour des méridiens. — *CERCLES DE DÉCLINAISON*. Ce sont de grands

cercles qui se coupent dans les pôles du monde. — *CERCLES DIURNES*. Ce sont des cercles immobiles qu'on suppose que les différentes étoiles et les autres points des cieux décrivent dans leur mouvement diurne autour de la terre, ou plutôt qu'ils paraissent décrire dans la rotation de la terre autour de son axe. Les cercles diurnes sont tous inégaux ; l'*équateur* est le plus grand. — *CERCLES D'EXCURSION*. Ce sont des cercles parallèles à l'écliptique, et qui ne s'étendent qu'à une distance suffisante pour renfermer toutes les excursions des planètes vers les pôles de l'écliptique, excursions que l'on fixe à 10 degrés au plus. — *CERCLES DE HAUTEURS*, autrement nommés *mucantharaths*. Ce sont des cercles parallèles à l'horizon, qui ont le zénith pour pôle commun, et qui diminuent à mesure qu'ils en approchent. On les appelle ainsi parce qu'ils servent à marquer la hauteur d'un astre sur l'horizon. — *CERCLES DE LATITUDE* ou *cercles secondaires de l'écliptique*. Ce sont de grands cercles perpendiculaires au plan de l'écliptique, et qui passent par les pôles, ainsi que par l'étoile ou planète dont ils marquent la latitude. On les nomme ainsi parce qu'ils servent en effet à mesurer la latitude des étoiles, laquelle n'est autre chose que l'un de ces cercles intercepté entre l'étoile et l'écliptique. — *CERCLES DE LONGITUDE*. Ce sont plusieurs petits cercles parallèles à l'écliptique, lesquels diminuent à proportion qu'ils s'en éloignent. C'est sur les degrés de ces cercles que se compte la longitude des étoiles, d'où leur est venu leur nom. — *CERCLES D'OCCULTATION PÉRÉTUËLLE*. C'est un cercle parallèle à l'équateur, décrit du point le plus méridional de l'horizon, et qui ne contient que des étoiles qui ne sont jamais visibles sur notre hémisphère. Les étoiles situées entre ce cercle et le cercle d'apparition perpétuelle se lèvent et se couchent alternativement à certains moments de la révolution diurne. — *CERCLES POLAIRES*. Ce sont des cercles immobiles, parallèles à l'équateur, et situés à une distance des pôles égale à la plus grande déclinaison.

naison de l'écliptique. Celui qui est proche du pôle boréal s'appelle *arctique*, et celui qui est près du pôle méridional s'appelle *antarctique*. — **CERCLES DE POSITION.** Ce sont des cercles qui passent par les intersections communes de l'horizon et du méridien, et par un certain degré de l'écliptique, ou par le centre de quelque étoile, ou par quelque autre point des cieux. Ils ont été proscrits avec l'astrologie. Les astrologues s'en servaient pour découvrir la situation ou la position des étoiles. Ils en traçaient ordinairement six, qui partageaient l'équateur en douze parties égales, qu'ils nommaient les douze *maisons célestes*. — **CERCLES VARIABLES** et **CERCLES INVARIABLES.** Les premiers sont ceux qui varient à mesure qu'on change de lieu sur la terre, tel est l'*horizon*; les autres sont ceux qui ne varient point, tel est l'*équateur*. — **CERCLES VERTICAUX**, appelés par les Arabes *azimuts*. Ce sont de grands cercles qui s'entrecoupent au zénith et au nadir, et dont les plans sont par conséquent perpendiculaires à l'horizon. On en compte ordinairement 180. C'est sur ces cercles que l'on compte la hauteur des astres et leur distance du zénith. — Ajoutons que la plupart des cercles de la sphère dont nous venons de faire mention se transportent des cieux à la terre, et trouvent par-là leur place dans la géographie aussi bien que dans l'astronomie. On conçoit pour cela que tous les points de chaque cercle s'abaissent perpendiculairement sur la surface du globe terrestre, et qu'ils y tracent des cercles qui conservent entre eux la même position et la même proportion que les premiers. Ainsi, l'équateur terrestre est un cercle tracé sur la surface de la terre, et qui répond précisément à la ligne équinoxiale que le soleil paraît tracer dans les cieux, et ainsi du reste. — Les cercles de la sphère armillaire représentent les cercles de la sphère céleste. — Les cercles lumineux et ordinairement colorés que l'on remarque quelquefois autour du disque du soleil ou de la lune, s'appellent *halos* ou *couronnes* (v. ces mots.) — On

appelle aussi *cercles* en géographie certaines provinces et divisions d'un état, et ce nom avait été affecté surtout par Maximilien 1^{er} (en 1500) aux provinces de l'empire qui avaient droit de se trouver aux diètes. (Voy. ci-après, p. 204.) E.

*Divers autres usages et applications
du mot CERCLE.*

Les chimistes donnent le nom de **CERCLE** à un instrument de fer rond dont ils se servent pour couper le col d'un vaisseau de verre de la manière suivante : ils font rougir le cercle et l'appliquent sur le col du vase ; puis ils versent sur la ligne échauffée quelques gouttes d'eau froide, ce qui détermine une fissure qui permet de séparer le col excédent avec assez de netteté. — En termes d'anatomie on appelle **CERCLE MEMBRANEUX** la partie de l'oreillette gauche du cœur qui entoure intérieurement son embouchure. C'est une espèce de petit entonnoir dont la partie la plus étroite est tournée vers le haut, ou vers la base du cœur. Le sang, poussé par la contraction de l'oreillette gauche, est obligé d'augmenter sa vitesse pour passer d'abord par la partie la plus étroite de cet entonnoir ; après quoi il coule sans difficulté par la partie la plus large dans le ventricule gauche. — Le mot **CERCLE** est synonyme aussi de *cerceau* (voy. ce mot), qui a la même origine et la même étymologie, mais on réserve généralement la première de ces appellations pour les cercles en fer, et l'on appelle *cerceaux* ceux qui sont en bois. Ce qui prouve qu'on avait autrefois confondu ces deux mots dans l'usage, c'est que l'on donne le nom de **CERCLES** à l'ouvrier qui travaille à la confection de ces derniers, et que l'on dit *cercler* et *décercler* une pièce, un tonneau, une cuve. Il y a aussi un ancien proverbe qui dit qu'on ne connaît pas le vin au cercle, pour dire qu'on ne connaît pas le caractère d'une personne à son extérieur. On se sert de *cercles* dans la plupart des arts et métiers. En termes de marine on appelle *cercle de pompe* un cercle double de fer, dont l'un est rond et embrasse

le hant de la pompe pour l'empêcher de se fendre, et l'autre carré, qui sert à joindre la potence à la pompe. Les *cercles de hunes* sont de grands cercles ou cerceaux de bois qui font le tour des hunes par en haut, et qui empêchent les matelots de tomber en manœuvrant; les *cercles de boute-hors* sont des cercles doubles de fer qui sont au bout des vergues où l'on passe les *boute-hors*, qui servent à mettre les voiles d'étai. — En termes de guerre, on appelle *cercles goudronnés* de vieilles mèches ou de vieux cordages trempés dans le goudron et tournés en cercle que l'on met dans des réchauds pour éclairer l'intérieur d'une ville assiégée. Il a existé aussi anciennement une machine de guerre nommée *cercle à feu*, qui était composée de plusieurs cercles ou cerceaux de bois liés ensemble avec du fil d'archal, et autour desquels on mettait plusieurs grenades et autres pièces d'artifice, et que l'on jetait dans les travaux des assiégeants après y avoir mis le feu au moyen de mèches enfilées pour la distance et le besoin de l'explosion. — *Cercle* se dit aussi, en termes de blason, de tout ce qui est rond, uni et percé. Quand il y a un échaton, on appelle le cercle *anneau* (annulus), quand il y a un ardillon, on l'appelle *boucle* (fibula). Quand il est lié en cerceau, il faut que le lien soit d'un autre émail. On appelle *cercle perlé* une couronne de vicomte (*circulus margaritis distinctus, perspersus*). — Dans la description des magnificences d'un palais de Thèbes, en Egypte, destiné à servir de tombeau au roi Osymandès, Diodore de Sicile fait mention d'un cercle d'or dont la circonférence avait 365 coudées de tour sur une coudée de largeur. Chacune des 365 coudées répondait à un jour de l'année; et pour ce jour-là, on y avait marqué le lever et le coucher des astres, avec le pronostic des temps, que les astronomes égyptiens y avaient attaché. Ce cercle, enlevé, dit-on, par Cambyse, lorsqu'il pilla l'Égypte, était donc un monument fort ancien de l'année égyptienne de 365 jours. — Les *cercles* sont d'un grand usa-

ge aussi dans les opérations magiques. On les trace avec de la craie blanche exercisée pour y en fermer les esprits afin qu'ils ne puissent nuire ni à l'opérateur ni aux assistants. Tout le monde sait l'analogie de la figure circulaire avec l'unité, qui est le symbole parfait de Dieu. La différence des cercles magiques consiste dans les noms et les figures, qui y sont ou différentes ou différemment placées; et ce changement a ses raisons dans les proportions numériques. — Le mot *cercle*, passant des choses aux personnes, s'applique par analogie au rond que forment plusieurs individus pour une conférence plus ou moins secrète, ou plus ou moins intime. Les sous-officiers d'un poste *forment* ordinairement *le cercle* pour recevoir les instructions particulières et le mot d'ordre de leurs officiers, après quoi ils *rompent le cercle*. Ce mot est devenu synonyme d'assemblée, de réunion, comme on le verra ci-après : au *cercle de la reine*, par exemple, les dames se tenaient en rond autour d'elle; les duchesses seules avaient le privilège d'être assises sur un tabouret, ce qui s'appelait *avoir le tabouret*, distinction pour laquelle on vit souvent se tracer plus d'une intrigue. — *CERCLE* se dit, au figuré, de tout ce qui revient de temps en temps ou à des époques déterminées : le cercle des jours, des nuits, des années, des affaires, des biens et des maux, etc. Fléchier a dit que l'état des gens qui vivent dans le monde est un cercle perpétuel d'actions et d'occupations extérieures, et il aurait pu ajouter un cercle perpétuel d'intrigues, de misères et souvent d'ennuis. — Enfin, on appelle *cercles victorieux*, en logique, le vite d'un argument qui suppose le principe qu'il doit prouver, et qui prouve après le principe par la chose qu'il pense avoir prouvée. E. H.

Comme synonyme d'assemblée, réunion, société, coterie, le mot *cercle* répond parfaitement au mot anglais *club*, que nous avons naturalisé en France, depuis une cinquantaine d'années, mais en restreignant bientôt sa signification à un but politique. *Cercle* se dit d'abord

des assemblées qui se tenaient à la cour, parce que les dames y étaient rangées en rond autour de la reine. De là cette locution encore usitée : *Il y a cercle chez le roi, chez la reine*. Mais, comme l'a si bien dit le bon La Fontaine :

Tout bourgeois veut blâmer comme les grands seigneurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Les courtisans, qui ont toujours grand soin de se modeler sur le souverain, bon ou mauvais, libertin ou bigot (ainsi qu'un valet qui copie tous les ridicules et tous les vices de son maître), et leurs femmes surtout, plus fières et plus vaniteuses, voulurent aussi tenir cercle. Mais ces cercles ne furent sous tous les rapports et littéralement parlant que des demi-cercles, car la maîtresse de la maison, n'osant pas se donner les airs de singer entièrement la reine, restait au coin de la cheminée devant laquelle la société était rangée en demi-cercle. Ensuite il n'y eut plus même de demi-cercle ; lorsque les assistants se levant, se mêlant, formaient différents groupes : alors on y voyait un jeune abbé de cour minauder et chanter des romances devant des donataires, un commandeur et un fermier-général faire un *whist* ou un *reversis* avec une duchesse et une présidente, un colonel ou un marquis rivaliser avec une jeune comtesse pour le talent de broder, de faire des nœuds ou de la tapisserie ; un médecin à la mode donner en style précieux et fleuri des conseils et des ordonnances à quelques femmes à vapeurs, non pour les guérir, mais pour prolonger leurs maux imaginaires ; quelques beaux esprits s'efforcer en vain, au milieu du caquetage de tous ces originaux, de faire entendre la lecture d'une tragédie ou d'un poème, commencée et interrompue vingt fois par les propos les plus superficiels, par les digressions les plus puériles. Ce tableau de la société de Paris sous le règne de Louis XV, le petit Poincnet l'a si bien peint dans sa comédie : *Le cercle* ou *La soirée à la mode*, qu'un suppôt habituel de ces ridicules assemblées lui disait très sé-

rieusement : *Il faut, monsieur, que vous ayez écouté aux portes*, comme s'il était bien difficile de deviner et de décrire ce qui se dit ce qui se fait dans le grand monde, comme si tout ce qui s'y passe était un mystère impénétrable qui ne pût être dévoilé par quelque indiscret, par un valet, par une femme de chambre ; comme si enfui, Poincnet lui-même, si souvent et si justement mystifié, n'eût pas été un de ces prétendus beaux esprits qui, par leur bassesse et leur servilité, méritent d'être bernés dans les brillants cercles où ils ne rougissent pas d'aller se prostituer. Avant Poincnet, Palissot avait fait jouer à Nancy une comédie intitulée *Le Cercle* ou *les Originaux* ; mais c'est moins le tableau d'un cercle qu'une suite de portraits épisodiques de divers personnages dignes d'y figurer. Aussi sa pièce a-t-elle été mise à contribution par Poincnet. — D'après ce que nous venons de dire des cercles, où les beaux esprits avaient tant de peine à se faire écouter, on voit combien ils différaient des bureaux d'esprit, où ces messieurs tenaient le dé de la conversation, où leurs discours, leurs moindres mots, étaient avidement recueillis comme des oracles. (*Voy. BUREAU D'ESPRIT*). Il n'est donc pas étonnant que les bureaux d'esprit aient disparu et que les cercles se soient conservés et multipliés ; mais les cercles n'en sont pas moins, en général, comme les bureaux d'esprit, de véritables coteries. Chacun a la prétention d'être seul possesseur du bon ton, de réunir la meilleure compagnie. Cela tient aux localités, au rang, au quartier ; et la fusion opérée par la révolution dans l'esprit et les mœurs des diverses classes de la société n'est pas encore complète. Les cercles du faubourg Saint-Germain, où domine l'aristocratie nobiliaire, se font encore remarquer par leurs habitudes d'étiquette et d'urbanité un peu glaciales. Ceux du Marais ne sont plus aussi guindés que les bourgeoises et les femmes de magistrats qui les habitaient, ni aussi empressés que les rabats des anciens présidents et conseillers ; mais il en reste

encore quelque chose, quoique l'esprit du barreau et de la magistrature tende considérablement à se perfectionner. Les cercles de la chaussée d'Antin se composent principalement de banquiers, de financiers, de riches parvenus, dont un très petit nombre rappelle encore quelques faibles idées des anciens Turcarets; il y règne un ton d'aisance et de familiarité qui tient encore un peu trop de la grossièreté, de l'ignorance et de l'orgueil de l'opulence. Les gens de lettres, suivant leurs opinions ou suivant celle qu'ils savent se faire, sont admis dans ces différents cercles, et se plient aisément au ton qui y règne; mais combien d'auteurs prônés, applaudis dans un cercle, sont honnis dans un autre! combien d'ouvrages admirés, portés aux nues dans une de ces assemblées, ont été sifflés dans les autres, et même par le public! combien de réputations qui ne sont jamais sorties du cercle où elles s'étaient formées à peu de frais. C'est de ces cercles que Gresset a si bien dit :

..... Est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
.....
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.

Là, les plus habiles parleurs sont ceux qui brillent le plus, quoique tout ce qu'ils disent se réduise souvent à de fades compliments à des phrases vides de sens; là, on entend rarement des hommes d'esprit; mais plus fréquemment des bavards, des pédants; là, les penseurs, les observateurs sont regardés comme des ours, parce qu'ils ne veulent pas s'abaisser aux rôles de singes et de perroquets. Les hommes qui réussissent le mieux, sont ceux qui colportent de cercle en cercle les nouvelles, les histoires qu'ils ont apprises, les contes, les bons mots qu'ils ont étudiés, et jusqu'aux traits qu'ils viennent d'entendre, et qu'ils s'approprient sans scrupule; ils savent adroitement, avec l'aide de quelque compère, amener la conversation sur le sujet pour lequel ils ont leur leçon toute faite. Au reste, ne médions pas de ces cercles; comme on y voit toujours des femmes, et

qu'il y en a quelques-unes qui, avec plus ou moins d'esprit et de talent, ambitionnent la gloire littéraire, y obtiennent des hommages dictés par la justice, et quelquefois accordés par la complaisance, il y règne nécessairement de la politesse. Et que serait un cercle sans le mensonge ingénieux de la politesse? une arène où les passions se montreraient avec toute leur difformité. — Les cercles mêlés d'hommes et de femmes ont lieu aussi en province. Dans quelques villes, on les appelle *cadeaux*, surtout lorsqu'il s'agit de soirées extraordinaires; mais en général ce sont de fort tristes cadeaux. On y boit, on y mange, on y joue pour le moins autant qu'à Paris, mais la conversation y est plus stérile, moins variée, quoique plus bruyante. Le bel esprit, la littérature n'y figurent jamais ou n'y apparaissent que faiblement et de loin en loin. On sent bien que de pareils cadeaux n'exigent aucune reconnaissance; il faut pourtant y répondre dans la huitaine, par une visite non moins ennuyeuse que le cercle ou le cadeau. Ainsi, la vie déjà si courte est encore abrégée par de prétendus devoirs de bienséance qui en absorbent une partie. — A Paris, comme dans les provinces, il y a aussi des cercles où l'on ne trouve point de femmes; ceux de Paris ne se composent que de savants et de gens de lettres. Ce ne sont pas les plus gais ni les plus amusants. Millin, Langlès, Gail et d'autres gens de lettres, ont tenu ou tiennent encore de ces cercles où sont admis plusieurs de leurs confrères et des étrangers distingués par leur savoir ou leur rang. Tout s'y passe en conversations particulières; c'est un lieu de réunion, une bourse littéraire, où l'on est sûr de se rencontrer, de se mettre au courant des publications nouvelles, de tous les événements qui sont du domaine de la science, de la littérature ou de l'érudition. On s'y rapproche des gens avec lesquels on a des rapports et de la sympathie; et l'on se dispense de saluer ceux pour qui l'on ne sent ni estime ni penchant. Il n'en est pas ainsi de ces sociétés qu'on appelle

cercles dans quelques villes de province, et qui ne se composent que de gens qui paient un abonnement annuel pour servir aux frais de loyer, de chauffage et d'éclairage d'un local où ils lisent quelques journaux, jouent au billard, aux cartes, aux dames, aux échecs, etc., et causent, soit de politique, soit du cours des marchandises ou des effets publics, soit du départ, de l'arrivée ou du naufrage de quelque bâtiment. Ces genres de cercles existent aussi à Paris, mais comme ils ont plus d'extension ou un but plus spécial, ils offrent aussi plus de variété, plus d'intérêt, plus de ressources, surtout à ceux qui en sont les meneurs et qui les exploitent à leur profit. C'est ainsi que les réunions connues sous les noms de *Caveau*, de *Musée*, de *Lycée*, de *Portique républicain*, de *Cercle* de 1789, de *Club des Feuillants*, des *Jacobins*, des *Cordeliers*, des *Clichéens*, des *Soupers de Momus*, des *Dîners du vaudeville*, d'*Athénée*, et tant d'autres sociétés savantes ou littéraires, tant existantes que défunctes, ne sont autre chose que des cercles, parce qu'il y a un esprit de corps, un point central où tous les rayons du cercle viennent se réunir, ou tout ce qui est hors du cercle ne mérite aucune attention, où tout ce qui est dans le cercle est digne d'éloges; mais il y a aussi certains de ces cercles où il se forme encore un cercle plus étroit, plus exclusif. — Les cercles se sont propagés hors de la France. Il y en a presque partout. Dès avant la révolution, on voyait au Cap français de Saint-Domingue le *Cercle des philadelphes*, sorte d'académie composée de planteurs, qui répandit dans la colonie la connaissance des pratiques utiles et le goût des sciences naturelles. Ces *philadelphes* (amis des hommes) auraient bien dû apprendre aux colons à ne pas maltraiter les noirs; et à ceux-ci à ne pas massacrer les blancs. Mais, en général les choses les plus essentielles sont celles dont les cercles s'occupent le moins. — Ne pourrait-on pas adresser le même reproche à d'autres assemblées placées plus haut? H. AUDIFFRET.

Dérivés du mot CERCLE.

Outre les mots CERCLEAGE, CERCLES, et les verbes CERCLER et DÉCERCLES (voyez pag. 194 et 199), le mot CERCLE, ou plutôt sa racine, a créé les mots CERCUEMANAGE, CERCUEMANEMENT, CERCUEMANER, CERCUEMANEUR (faits du verbe latin *circare* et de *manerium*, composé de *mansio*, maison), qui indiquent l'office et l'action de mesurer, de limiter les héritages. — CIRCUIT, qui signifie au propre, encinte, tour, contour, déviation de la ligne droite pour arriver à un but par un chemin plus long, et que l'on emploie aussi dans le même sens au figuré; CIRCULER, se mouvoir en rond, ce qui se dit proprement du mouvement d'un corps ou d'un point qui décrit un cercle : les planètes circulent autour du soleil. — On dit, par analogie, que le sang circule dans les veines parce qu'il part du cœur pour être transmis aux poumons, distribué dans toutes les parties du corps par les artères et rapporté au cœur par les veines. On dit figurément que l'argent circule pour exprimer le mouvement des échanges, et du commerce au moyen de l'argent. — CIRCULAIRE (circularius), adjectif qualificatif. de tout ce qui se rapporte au cercle, appartient au cercle, décrit un cercle : ainsi, on appelle MOUVEMENT CIRCULAIRE le mouvement d'un corps dans la circonférence d'un cercle. On appelle NOMBRES CIRCULAIRES ceux dont les puissances finissent par le caractère même qui marque leur racine, tels que 5, dont le carré est 25 et le cube 125. Une LETTRE CIRCULAIRE, ou, substantivement, une CIRCULAIRE est une lettre uniforme et conçue dans les mêmes termes, écrite à plusieurs personnes à la fois, ordinairement imprimée ou lithographiée, pour les convoquer ou les réunir dans la même affaire et pour un intérêt commun (v. CIRCULAIRES MINISTÉRIELLES.) — CIRCULAIREMENT, d'une manière circulaire, en cercle, en rond. — CIRCULATION, mouvement de ce qui circule. (Voy. les articles spéciaux sur ce mot.) — CIRCULATOIRE, qui a rapport à la circulation. — CIRCULATORIUM, qui

se dit en chimie d'un vaisseau propre à la distillation et disposé de manière que la liqueur que l'on chauffe monte et descende, et que la partie la plus volatile, ne trouvant plus d'issue, soit obligée de redescendre de nouveau. — *Ciacus*, nom d'un oiseau de proie du genre *accipiter*, plus ordinairement désigné sous celui de *busard* (*voy.*), et dont le vol est circulaire. — *Circus* (*voy.*), lieu destiné chez les Romains aux jeux publics, aux courses de chevaux et de chars. Les géologues ont donné aussi ce nom à des espaces circulaires ou elliptiques, qui sont environnés d'enceintes de rochers abrupts et même de montagnes escarpées, tels que le cirque de Gavarnie dans les Pyrénées, et le cirque du Pal dans le Vivarais. — Enfin, il entre dans la formation d'une foule d'autres mots composés, tels que *CIRCUNSCRIPTION*, *CIRCUMFÉRENCE*, *CIRCUNLOCUTION*, *CIRCUNSCRIPTION*, *CIRCUNSPÉCTION*, *CIRCUNVALLATION*, etc. (*V.* ces mots), dont la première syllabe est formée de l'adverbe latin *ircum*, autour. — *V.* aussi les mots *CERCEAU* et *CERNE*, qui ont la même origine, et leurs dérivés. E. H.

CERCLES DE L'EMPIRE GERMANIQUE.

Comme sous le règne de l'empereur Wenceslas, à la fin du *xiv^e* siècle, les ligues contraires des princes et des villes impériales continuaient à se fortifier et à se rendre enfin formidables à toute l'Allemagne, Wenceslas convoqua, vers 1387, une diète à Nuremberg, pour aviser aux moyens de pacifier l'empire. Il y forma une confédération générale des états, qui voulaient avant tout le repos public, et les distribuèrent en quatre cantons ou *cercles*, en apparence pour exercer plus facilement sa surveillance d'un canton à l'autre, au moyen de la paix publique, mais réellement pour rompre toutes les ligues particulières, en distribuant ceux qui les composaient dans les différents départements qu'il venait de créer. Mais les villes comprirent son véritable but, refusèrent d'abord d'entrer dans cette confédération, et n'y accédèrent quelque temps après, par la convention de Heidelberg, que sous

la réserve expresse de leurs alliances antérieures. — Les quatre cercles que Wenceslas établit en 1387 étaient composés de la manière suivante : le premier comprenait la Haute et la Basse-Saxe ; le second, toute la province Rhénane, depuis Bâle jusqu'en Hollande ; dans le troisième se trouvaient l'Autriche, la Bavière et la Souabe ; et le quatrième renfermait la Thuringe et la Franconie. — Sous Albert II, en 1408, l'Allemagne fut de nouveau distribuée en six cercles. Le premier fut composé de la Franconie et du Haut-Palatinaat, sous la direction de l'électeur de Brandebourg ; le second devait comprendre les états de l'ancien duché de Bavière, et la direction en fut confiée à l'archevêque de Salzbourg ; le troisième fut formé de la province de Souabe, et le comte de Wurtemberg en fut le directeur ; le quatrième devait s'étendre sur les deux rives du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblenz, sous la direction de l'évêque de Mayence ; on comprit dans le cinquième tout le Bas-Rhin, les Pays-Bas et la Westphalie, et l'électeur de Cologne fut mis à la tête des états qui le composaient ; enfin, le sixième réunissait tous les états de la Haute et de la Basse-Saxe, sous la direction de l'électeur de Saxe. Par cette nouvelle division, adoptée aussi dans une diète tenue à Nuremberg, on voulait, comme par la première, mettre un terme aux divisions qui agitaient l'Allemagne, mais ce remède fut à peu près inutile. Il paraît même que cette mesure ne fut pas accomplie, puisque vers 1468, sous le règne de Frédéric III, les états demandèrent que l'on consommât enfin la distribution de l'empire en six cercles. — Ce fut réellement en 1500, sous l'empereur Maximilien I^{er}, que les états germaniques exécutèrent enfin les idées de Wenceslas et d'Albert II, en partageant l'Allemagne en six cercles, savoir, ceux de Bavière, de Franconie, de Saxe, du Rhin, de Souabe et de Westphalie. Les électeurs et les états de la maison d'Autriche ne furent pas encore compris dans cet arrangement, peut-être parce qu'ils

y auraient vu une atteinte à leurs prérogatives. Le roi de Bohême et la Prusse teutonique refusèrent aussi de se laisser inscrire sur le rôle des cercles. — En 1512, une diète fameuse, convoquée à Trèves, et transférée à Cologne, consommait l'établissement des cercles en ajoutant quatre cercles nouveaux aux six qui existaient depuis 1500, et en y répartissant les états de la maison d'Autriche et ceux des électeurs qui n'avaient pas été compris dans la première création. Les états de la maison d'Autriche situés en Allemagne furent réunis dans le cercle d'Autriche. On appela *cercle de Bourgogne* ce qu'elle avait hérité du duc Charles-le-Téméraire dans les Pays-Bas et dans la Franche-Comté. Les trois électeurs ecclésiastiques et l'électeur palatin formèrent le cercle du Bas-Rhin; et les électors de Saxe et de Brandebourg, avec les états qui en dépendaient ou qui s'y trouvaient enclavés, composèrent le cercle de Haute-Saxe. La Bohême et la Prusse refusèrent de nouveau de se laisser comprendre dans cet arrangement. — On perfectionna vers ce même temps la constitution intérieure des cercles par l'établissement des *directeurs*, qui étaient les présidents-nés des *assemblées circulaires*, et par celui des *princes convoquants*, dont les fonctions consistaient à les convoquer et à veiller au maintien de la paix, de la tranquillité et de la police intérieure des cercles. Outre les directeurs, chaque cercle entretenait encore un colonel, qui commandait ses troupes, et qui faisait exécuter dans son ressort les sentences de la chambre impériale (*voy. CHAMBRE IMPÉRIALE*) et du conseil aulique. Pour devenir colonel d'un cercle, il fallait régulièrement y posséder quelque fief; mais il était indispensable d'être né Allemand. Les états des cercles nommaient le plus souvent pour colonels leurs directeurs ou les princes convoquants séculiers. — En 1567, il se tint à Erfurt une assemblée générale des députés de tous les cercles, la première et la dernière de cette espèce. — En 1554, les cercles formèrent une première asso-

ciation. Elle fut d'abord composée des cercles du Haut et Bas-Rhin, de Souabe et de Franconie; mais bientôt les six cercles restants y accédèrent pareillement. L'objet de cette association fut de régler la nature et la forme des secours mutuels que les cercles auraient à se prêter. Dana la suite, et à différentes occasions, les cercles formèrent d'autres ligues entre eux. A. SAVAGNES.

CERCUEIL. C'était chez les Egyptiens une caisse ordinairement de bois de sycamore ou de cèdre, quelquefois en cartonnage, et même de pierre calcaire ou de granite, dans laquelle on déposait la momie, après l'avoir embaumée et enveloppée de bandelettes plus ou moins fines, selon l'état du défunt et la dépense qu'on pouvait faire pour lui. Le cercueil proprement dit est d'une seule pièce; des peintures ou des sculptures le couvrent en dedans et en dehors; elles représentent des scènes funéraires, et le nom du mort y est souvent répété. L'ame fait ses offrandes à chaque divinité, et il y a à cet égard une variété de sujets que l'on ne peut indiquer en détail, mais dont l'ensemble se retrouve sur le rituel funéraire égyptien. Le couvercle, également d'une seule pièce, est aussi orné de peintures analogues, quelquefois en dedans et en dehors, et sur sa partie supérieure; le visage est en relief, peint et quelquefois doré. Une barbe tressée est attachée au menton quand la momie est celle d'un homme; l'absence de cet appendice indique les momies de femmes. Un grand collier et des symboles couvrent ordinairement la poitrine, une inscription perpendiculaire est au milieu, et des scènes funéraires sur les côtés. Ce cercueil est quelquefois enfermé dans un second, et celui-ci dans un troisième d'assez grande dimension: ils sont également couverts de peintures et d'inscriptions. Ces cercueils, ainsi terminés, étaient déposés dans les chambres sépulcrales, où on les trouve encore. Diverses offrandes étaient placées tout auprès, et quelquefois des simulacres d'instruments de la profession du défunt; des coudées s'il était archi-

tecie, des palettes s'il était scribe, etc. ; enfin, des figurines et des vases.—L'usage des cercueils fut rétabli par les chrétiens ; on en trouve un grand nombre en France , et quelques-uns remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Il y eut aussi dans la Gaule des lieux spécialement consacrés aux sépultures dès le vi^e et le viii^e siècle , et une grande partie des nombreux cercueils qui y furent réunis ont traversé les orages politiques et religieux, et se sont conservés jusqu'à nous. Parmi les provinces de France où l'on en trouve en très grand nombre , on peut citer le Poitou , et les cercueils de Civeaux ont acquis une certaine célébrité, tant par leur antiquité que par leur nombre considérable. Ce village est à six lieues de Poitiers , au sud-est de cette ville, sur la rive gauche et occidentale de la Vienne. A l'entrée de Civeaux, lorsque l'on vient de Poitiers, sur le bord du grand chemin, on trouvait en 1737, dans un espace de 3,071 toises carrées, de 6 à 7,000 cercueils de pierre, presque tous à fleur de terre, quelques-uns un peu enterrés, et un très petit nombre au-dessus de terre. Leur forme approche du carré long ; il y en avait de toutes les grandeurs, depuis trois pieds jusqu'à six pieds deux ou trois pouces. Chacun de ces cercueils était couvert d'une grande pierre, souvent plate, quelquefois convexe en dessus, large de deux pieds cinq ou six pouces, et longue de six pieds six ou sept pouces. Quelques-uns ont été ouverts, et l'on n'y trouva que des ossements altérés et se réduisant en poussière : on put constater que plusieurs cadavres furent entassés dans le même tombeau, soit simultanément, soit à des époques différentes. On ne découvrit ni médailles, ni armes, ni ustensiles d'aucune espèce. Quelques-uns de ces cercueils portaient des inscriptions, d'autres des figures allégoriques et des croix latines, mais en très petit nombre. Le couvercle le plus remarquable est celui où se trouve sculptée la figure d'un homme placé dans une espèce de niche peu profonde ; il tient dans sa main droite un marteau, qui ressemble

à l'asciculus qui est représenté sur les revers des médailles de la famille *Valeria*. Ses formes ne sont ni belles ni régulières ; il est revêtu d'une espèce de saie ouverte sur les deux côtés, et il est couvert d'un manteau qui ne dépasse pas ses genoux. Ses cheveux et sa barbe sont courts. Ce costume d'homme paraît remonter au ix^e ou au viii^e siècle. On a beaucoup parlé d'un monnement que les habitants de Civeaux appellent *la chaise du roi*, et que la tradition dit être le trône du roi Clovis, mais ce n'est autre chose qu'un fragment de pierre sépulcrale informe et mutilé. Les nombreuses recherches qui ont été faites sur les cercueils de Civeaux font remonter au règne de Charlemagne l'origine de ces monnements. C'est donc au commencement du ix^e siècle que l'on rapporte le premier établissement du cimetière de Civeaux, ou du moins l'origine de ces nombreux tombeaux. Du reste, la forme est tout-à-fait d'accord avec celle qu'indique l'opinion de l'abbé Lebeuf. On doit aussi assigner le x^e siècle comme le plus favorable à l'accroissement prodigieux des cercueils de ce cimetière. A cette époque, en effet, une terreur religieuse s'empara de tous les esprits, effrayés par la fin du monde, que les prêtres annonçaient devoir être prochaine. Ce fut aussi alors que les seigneurs et les particuliers consentirent à se dépouiller volontairement des biens de ce monde pour acquérir des grâces dans le ciel et se préserver des peines de l'enfer. Les sépultures splendides furent de mode, parce qu'elles étaient la conséquence des donations multipliées de biens à l'église, qui fut aussi une mode ou l'un des caractères de ce siècle.

CRANFOLLION-FIGEAC.

Le mot *CERCUEIL*, en latin *feretrum*, est fait, selon Ménage, du grec *sarx*, *sarkos*, chair. Il paraît qu'autrefois on a dit en effet *sarcueil*, et il est très rationnel de penser que ce mot aura eu la même origine et la même étymologie que le mot *sarcophage*. (V. ce mot.) Sa signification a reçu dans le langage figuré une extension plus grande que celle qu'il a au propre

et il s'entend généralement de la mort : on dit *passer du berceau au cercueil*, pour dire *passer de la naissance à la mort*.

E. H.

CERDAGNE (Comtes de). La **CERDAGNE** (*Ceritania*), dont Puycerda, dans le diocèse d'Urgel, était la capitale; BÉ-SALU, ville située dans le Lampourdan, sur la rivière de Fluvia; FENOUILLÈDE, CONFLANT, dans le Roussillon, et le VALESPIA, dans la même province, furent donnés, chacun avec le titre de comté, ainsi que PIERRE-PESTURE, SAUT et DONAZAN, dans le Rasez, par Miron, comte de Barcelone, vers 928, à son fils puîné OLIBA, surnommé *Cabreta*. Ce n'est pas que chacun de ces comtés ait été créé alors en faveur d'Oliba, mais nous n'avons pas de suite non interrompue des comtes de Cerdagne avant l'an 980. Inquiet et querelleur, Oliba se rendit redoutable à ses voisins. Il eut surtout de vifs démêlés avec Roger I^{er}, comte de Carcassonne. — L'abbaye de Cuxa, dans le Roussillon, était florissante à cette époque : saint Romuald était venu d'Italie pour s'y retirer. Oliba, que sa vie licencieuse commençait à fatiguer, alla consulter ce saint personnage, et, d'après ses conseils, se rendit en Italie, au Mont-Cassin, où il se fit moine, et mourut en 990. — Son quatrième fils, WIRAK ou GUIRSEN, lui avait succédé, au moment de sa retraite (988), dans les comtés de Cerdagne, de Berga, de Conflant, ainsi que dans le Capcir et le Donazan. L'an 1001, il fonda le monastère de Canigou, dans le Conflant. En 1016, il fit élever au siège archiepiscopal de Narbonne son fils Guifred, qui n'était âgé que de dix ans. Le vicomte de Narbonne et le comte de Rouergue, marquis de Septimanie, qui avaient favorisé cette scandaleuse élection, reçurent pour récompense une somme de cent mille sous. Le jeune prélat remplit son archevêché de troubles et de meurtres, pillà son église pour récompenser les ministres de ses fureurs, et acheta l'évêché d'Urgel pour Guillaume son frère, moyennant cent mille sous, qu'il se procura en vendant les vases sacrés à des juifs. Ce brigand,

indigne du nom de prêtre, se maintint dans son archevêché pendant 63 ans, malgré les excommunications que le saint-siège fulmina plusieurs fois contre lui. Quant à son père, il mourut en 1025. — On ne connaît que des circonstances insignifiantes de la vie du comte RAYMOND, fils de Wifred. En 1068, il eut pour successeur son fils GUILLAUME-RAYMOND. Celui-ci avait épousé, du vivant de son père, Adélaïde, nommée aussi *Sancie*, fille de Pierre-Raymond, comte de Carcassonne, et de Rangarde de La Marche; Adélaïde était sœur cadette d'Ermengarde, femme de Raymond-Bernard, vicomte d'Albi et de Nîmes. Celle-ci, ayant été instituée héritière des comtés de Carcassonne et de Rasez par le comte Roger II, son frère, vendit, le 2 mars 1067, ces deux comtés à Raymond-Bérenger I^{er}, comte de Barcelone; mais, après onze jours, Rangarde, sa mère, qui n'avait pas consenti à cette aliénation, donna au comte Guillaume, son gendre, et à sa fille Adélaïde, le comté de Rasez, avec les châteaux qui en dépendaient. Adélaïde et son mari, prévoyant qu'ils auraient de la peine à se maintenir dans ces comtés, prirent, à la fin de la même année, le parti de les vendre au comte de Barcelone. Les gens de Guillaume-Raymond ayant commis, en 1075, un sacrilège dans l'abbaye de Cuxa, probablement par ses ordres, il se soumit à la pénitence canonique qui lui fut imposée par l'évêque d'Elne. Il mourut en 1095. — GUILLAUME-JOUSDAIN et BERNARD-GUILLAUME ses fils lui succédèrent dans ses états, qu'ils gouvernèrent par indivis. Le premier fut un de ceux qui firent le plus d'efforts pour rétablir Bertrand, son parent, dans le comté de Toulouse, que Guillaume IX, duc d'Aquitaine, avait envahi pendant l'absence de Raymond de Saint-Gilles, qui était à la croisade. En 1101 ou 1102, il alla joindre ce même Raymond à la Terre-Sainte : à la mort de ce prince (1105), le comte de Cerdagne lui succéda, à la vertu de son testament, dans toutes ses terres d'Orient. Il continua le siège ou blocus de Tripoli, commencé par

Raymond, ce qui ne l'empêcha pas d'entreprendre d'autres expéditions. Il signala surtout sa valeur contre Hortoloni, gouverneur de Damas pour les Musulmans. Son cousin Bertrand vint, l'an 1109, en Palestine, à la tête d'une armée, pour réclamer les domaines que Raymond son père avait possédés. Tortose lui ouvrit ses portes. De là, il envoya sommer le comte de Cerdagne, au château de Mont-Pélerin, de lui abandonner des terres auxquelles, selon lui, il n'avait aucun droit. Des deux côtés on se fit des alliés, et, après quelques hostilités, on termina la guerre par un partage. La même année 1109, le comte de Cerdagne fut assassiné par un de ses écuyers. Bernard-Guillaume resta seul possesseur de la Cerdagne et de ses dépendances. Après quelques hostilités sans importance avec ses voisins, il mourut en 1117. Comme il ne laissait pas d'enfants, Raymond-Bérenger III, comte de Barcelone, lui succéda comme son plus proche parent. La maison de Barcelone étant parvenue dans ce siècle même, au trône d'Aragon, la Cerdagne fut dès lors possédée, à titre d'apanage, par des princes du sang royal. Ce comté, comme celui de Roussillon, fut affranchi de la suzeraineté du roi de France par le traité de Corbeil, conclu le 11 mai 1258 entre le roi saint Louis et don Jayme I^{er}, roi d'Aragon. — Les rois chrétiens de Majorque de la maison d'Aragon jouissaient depuis 82 ans des comtés de Roussillon et de Cerdagne, lorsque don Pèdre IV, roi d'Aragon, les confia sur le roi don Jayme II, pour cause de prétendue félonie, et les unit à ses états par une pragmatique-sanction du 29 mars 1344. Pour rendre inviolable et perpétuelle cette union, il déclara par le même acte que si lui ou ses successeurs y donnaient atteinte, il autorisait les princes du sang et ses autres sujets à prendre les armes pour la maintenir. En 1462, don Juan II, roi d'Aragon, ayant besoin de secours contre les Catalans et les Navarrois révoltés, engagea au roi Louis XI les comtés de Roussillon et de Cerdagne, pour la somme de 200 mille écus. Il

voulut les recouvrer lorsqu'il eut rétabli la tranquillité dans ses états. Une guerre assez active suivit ses réclamations. Charles VIII, au moment de partir pour son expédition d'Italie, restitua les deux comtés au roi d'Aragon. Le traité des Pyrénées, en 1659, confirma la France dans la possession du Roussillon et d'une partie de la Cerdagne. (V. ROUSSILLON.) A. SAVIGNY.

CERDONIENS, anciens hérétiques qui admettaient la plupart des erreurs de Simon le magicien, de Saturnin et des manichéens. Ils ont pris leur nom de leur chef CERDON, né en Syrie, qui vint à Rome au temps du pape Hyginus, et y abjura ses erreurs, mais seulement en apparence; car, plus tard, il fut convaincu d'y persister, et par suite encore une fois rejeté du sein de l'église. Cerdon reconnaissait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais: ce dernier, selon lui, était le créateur du monde et le dieu qui se manifesta sous l'ancienne loi; le premier, qu'il appelait *Inconnu*, était le père de Jésus-Christ, qui (toujours selon Cerdon) ne fut incarné qu'en apparence, et ne naquit pas d'une vierge; il ne souffrit de même la mort qu'en apparence. Cerdon niait la résurrection, et rejetait tous les livres de l'Ancien-Testament, comme provenant du mauvais principe. Marcion, son disciple, succéda à ses erreurs. A.S.—a.

CÉREALES. Ce mot, qui est assez récent pour qu'on ne le trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie*, a d'abord été employé sous la forme adjective (*cerealis*, fait du nom de Cérés, déesse des moissons {voy. ci-après}), et l'on a dit les *plantes céréales*, pour désigner celles dont les graines servent à la nourriture de l'homme, tels que le *froment*, l'*orge*, l'*avoine* le *seigle*, le *maïs* (v. ces mots et l'article *BLÉ*.) Il se prend aujourd'hui substantivement et s'entend collectivement des graminées que nous venons de nommer. — On l'étend aussi aux plantes légumineuses, telles que haricots, lentilles, etc., mais il serait mieux toutefois de le réserver spécialement aux *graminées*. Celles-ci se divisent en deux

espèces, les céréales d'automne, qui se sèment en octobre ou en novembre, et celles de mars; la culture de ces dernières est moins productive en masse, et leur qualité ainsi que leur poids sont inférieurs à ceux des précédentes; mais elles sont d'une grande ressource, la saison d'automne ne permettant pas toujours d'effectuer toutes les préparations de terre qu'exige la culture des céréales en général.—Les céréales sont considérées en agriculture comme des plantes très épuisantes, ce qu'il faut attribuer à plusieurs causes: 1° à leurs racines traçantes; 2° à leur mode d'assimilation, qui s'opère plus par les racines que par les feuilles; 3° à leurs tiges grêles, qui favorisent la végétation des plantes gourmandes; 4° enfin, à leur essence annuelle même, qui ne permet pas de les récolter avant l'accomplissement de la végétation et la maturation du fruit. Aussi a-t-on soin, dans une bonne culture, d'alterner toujours les céréales avec les plantes bisannuelles, telles que la betterave, le colza, le chou, etc. (V. ces mots), qui se nourrissent différemment, et que l'on sème d'ailleurs avec soin; ce qu'on devrait bien faire aussi pour les céréales, et ce qu'on fait effectivement en Belgique. Z.

Introduction des céréales dans le continent européen.

Le froment paraît être originaire de Sicile, c'est du moins l'opinion de Diodore surnommé le Sicilien. Plusieurs passages intéressants des anciens rendent assez vraisemblable que la plupart des espèces de blé d'Europe sont originaires du nord de la Perse et de l'Inde, où elles croissent spontanément. Le froment d'été, suivant Strabon, croît sans culture dans le nord de l'Inde. Un fragment de Béroë nous apprend que la Babylonie, c'est-à-dire la plaine entre l'Euphrate et le Tigre, produisait d'elle-même le blé sauvage, l'orge, le sésame et le lupin. Le botaniste Michaux a assuré à M. Dureau de la Malle, qui a consigné de curieuses recherches à ce sujet dans le dixième volume des *Annales des Voyages*, avoir

observé l'épeautre sauvage près d'Hamadân et en avoir trouvé des pailles dans l'argile de la tour dite de Nembrod.—L'orge, appelée par Plin *antiquissimum frumentum*, se trouve dans l'état sauvage, selon Moïse de Chorène, sur les bords de l'Araxe ou du Kure en Géorgie, et, suivant Marc-Pol, dans le Balaschiana, province de l'Inde septentrionale. Il s'étendit par la route du commerce des Indes dans la Phrygie et jusque dans l'Attique, le premier pays de la Grèce qui l'ait cultivé.—Selon Plin, l'orge fut la première plante céréale cultivée et la première employée à la nourriture des hommes.—Le blé dur ou *triticum durum* a été apporté, dès la plus haute antiquité, de l'Afrique aux habitants de l'Italie, et pendant trois cents ans le peuple romain ne connut que cette nourriture, qu'il nommait *far adonum*. Le seigle, au contraire (*secale*), vient du Nord. Plin dit quelque part qu'il était fort cultivé chez les Taurins, peuple des Alpes. Les Romains ne le connurent que très tard. L'olyre, qu'ils nommaient *arinca*, était indigène d'Egypte. On peut voir les textes à l'appui de ces diverses assertions dans la dissertation déjà citée de M. Dureau de la Malle, qui s'est beaucoup occupé et qui s'occupe encore avec succès de la vie intérieure et de l'administration privée et politique des anciens. (Voy. aussi les articles EXPORTATION et GRAINS, pour les prix et le point de vue commercial des céréales.)

DE REIFFENBERG.

CÉRÉALES, fêtes en l'honneur de Cérès, que les dames romaines célébraient le 7 avril. Comme les Athéniennes, dans les Thesmophories, elles étaient vêtues de blanc et portaient des flambeaux en mémoire du voyage de la déesse. (Ces Thesmophories, chez les Grecs, étaient les mêmes fêtes que les Céréales chez les Romains.) Du temps de Plaute, ces fêtes avaient lieu pendant la nuit; mais comme il s'y introduisit des désordres, le sénat ordonna qu'on les célébrât le jour. On faisait venir de Naples ou de Vélie des prêtresses grecques, qui étaient chargées des cérémonies. On offrait à la

déesse des gâteaux saupoudrés de sel et des grains d'encens, du miel, du lait et du vin. A défaut d'encens, on brûlait des torches de pin gras, ce qui prouve l'antiquité de ces fêtes, et les fait remonter au temps où l'on ne connaissait pas l'encens, et où l'on brûlait en l'honneur des dieux les plantes odoriférantes que produisaient les prés et les bois. Aussi, selon Denys d'Halicarnasse, le culte de Cérès avait été établi à Rome par des Arcadiens, longtemps avant la fondation connue de cette ville. D'ailleurs, suivant Ovide, Cérès, étant à la recherche de Proserpine, mit le feu à deux pins, qui lui servirent de torches :

Illic accendit geminas pro lampade pinus.
(*Fast.*, liv. IV, v. 595.)

Il était défendu de sacrifier des bœufs à Cérès, mais on lui immolait des cochons, parce que ces animaux nuisent aux champs et dévorent les semences. Suivant Festus, on couvrait d'ornements d'or et d'argent ceux qu'on offrait en sacrifice. Les Céréales étaient des fêtes gaies; les habits de deuil en étaient proscrits : aussi eurent-elles pas lieu après la bataille de Cannes. Pour représenter l'enlèvement de Proserpine, on faisait disparaître, dans ces fêtes, une des prêtresses de Cérès. Le 12 avril, on commençait les jeux céréaux, qui duraient huit jours. Pendant ce temps, on s'abstenait, pour honorer Cérès, du vin et du commerce des femmes. On faisait des ablutions avec de l'eau chaude. Il fallait être vêtu de blanc pour assister aux courses et aux combats qui avaient lieu dans le grand cirque, car, suivant Ovide,

Alba decet Cererem : vestes cerealia albæ
Somite : nunc palli velleris usus abest.

Les plébéiens se donnaient entre eux des repas, sans doute pour maintenir l'union dans les familles, et pour rendre hommage à Cérès et à l'agriculture, à qui l'on devait les bienfaits de la civilisation. Il fallait être au moins édile pour faire célébrer les jeux céréaux. Tite-Live rapporte qu'ils furent donnés dans l'année de Rome 652, l'an 202 avant J.-C., par le dictateur P. Sulpicius, et par le général de la cavalerie M. Servilius.

D.

CÉRÉBRAL (Système). C'est le centre auquel viennent aboutir toutes les sensations du corps de l'animal par le moyen des cordons nerveux qui émanent de ce système, ou plutôt qui s'y rattachent. C'est aussi de ce foyer central que partent les déterminations de la volonté, et les irradiations rapides de tous les mouvements des animaux. En un mot, c'est, pour ainsi dire, la citadelle de la vie, de la force qui nous anime, la puissance excitatrice qui réagit sur les extrémités, et leur transmet ses ordres, comme elle en reçoit les communications par le moyen des sens et des autres organes placés à la circonférence du corps. — Pour sentir, il faut des nerfs, pour vouloir, il faut un cerveau, ou un centre vital, un nœud, un principal ganglion d'où partent plusieurs nerfs, pour transmettre le mouvement plus ou moins volontaire (ou même involontaire des actes instinctifs.) Cependant, tout mouvement organique, même à l'occasion d'un contact et d'un coup, ne suppose pas la sensibilité nerveuse ni la présence du nerf, dans les plantes dites sensibles, par exemple. On a cru pouvoir assimiler depuis quelques années certaines molécules, dans le tissu des liges de la sensitive (et d'autres *mimosa*, comme des filets staminifères de plusieurs fleurs, d'*oxalis*, des *cistus*, des *berberis*, des *parietaria*, etc.), à des globules médullaires de la pulpe nerveuse des animaux. Toutefois, M. Dutrochet et les autres physiologistes qui ont tenté d'établir cette similitude ou cette analogie ne pouvaient apporter que d'ingénieuses conjectures : ainsi, le système nerveux proprement dit n'appartient essentiellement qu'au règne animal. Il en constitue même le principe fondamental, comme nous l'avons montré (art. ANIMAL). — De là l'on a dû signaler deux sources d'action organique chez les êtres vivants : 1° la *force végétative* ou celle qui suffit à la croissance, à tous les développements involontaires de la vie chez les plantes, et qui opère spontanément ses actes organiques dans les animaux, même pendant leur sommeil, pour les faire

grandir, développer, pour élaborer leurs organes, durant l'enfance surtout; et 2^e la *force sensitive* des animaux seuls, émanant d'un appareil nerveux, soit général, soit spécial, distribuant la faculté de sentir et de se mouvoir par la volonté, au moyen des muscles et autres organes de locomotion, mis en jeu par l'élément excitateur du nerf qui les anime. *Sentir* est apercevoir la douleur et le plaisir, soit des corps, soit des impressions de ce qui n'est pas nous, comme de ce qui est nous. Si l'animal possède un cerveau, un centre cérébral, ces impressions lui sont transmises; elles sont plus ou moins comparées et jugées à ce foyer gouvernemental de toute l'économie, et de là résulte une détermination de la volonté, chez l'homme surtout. — Mais tous les animaux ne possèdent point un système cérébral, quoiqu'ils puissent avoir déjà quelques ramifications nerveuses. En effet, ce qu'on nomme les zoophytes ou animaux plantes, comme les polypes, les actinies et anémones de mer, les échinodermes, tels que les oursins, les étoiles de mer, tous les polypiers, les ascidies, les acalèphes ou orties de mer, les physalides, etc., sont essentiellement acéphales ou sans tête, sans système cérébral, bien que plusieurs d'entre eux aient montré à Tiédemann, à Carus et à d'autres anatomistes, des rudiments d'un système nerveux. Aussi ces animaux, qu'on nomme imparfaits (quoique rien ne soit imparfait dans la nature, mais seulement par comparaison avec de plus complètes espèces), sentent et se meuvent spontanément, mais ne possèdent aucun organe des sens spécialement, excepté le tact, et peut-être le goût, autre espèce de tact. — En remontant l'échelle zoologique, on rencontre des animaux possédant déjà un centre nerveux plus ou moins complet et développé, même sans la présence d'une tête, comme dans les huîtres et autres coquillages *acéphales* bivalves; mais ce n'est qu'un ou plusieurs ganglions, sortes de nœuds auxquels viennent aboutir des rameaux ou divers trousseaux nerveux. Enfin les animaux cé-

phalés constituent chez les articulés et les mollusques, avec les vertébrés, tout le reste de la série zoologique, jusqu'à l'homme; celui-ci, élève seul, au faite de la création, la tête proportionnellement la plus vaste, l'encéphale le mieux développé et le plus complet, comme maître et roi dominateur de tous les êtres. — L'*encéphale* ou *cerveau* est cette masse médullaire nerveuse, molle ou pulpeuse, renfermée dans la cavité osseuse de la tête, et qui envoie, soit par lui-même, soit par le gros cordon nerveux, nommé moelle épinière, et qui descend le long du dos dans la cavité des vertèbres du rachis, une quantité déterminée de prolongements nerveux dans toutes les parties du corps des animaux. Ainsi, toutes les espèces douées d'un crâne, d'une série de vertèbres dorsales, sont pourvues du cerveau et de la moelle épinière, contenus dans ces boîtes osseuses. Tel est le système cérébral dans son état complet: il appartient essentiellement à l'homme, aux mammifères (quadrupèdes vivipares et cétacés), aux oiseaux, aux reptiles (quadrupèdes ovipares et serpents) et aux poissons, c'est-à-dire aux quatre classes de vertébrés, possédant un squelette osseux intérieur, articulé. — Au contraire, les animaux sans vertèbres, ou des races inférieures de *céphalopodes* et autres *mollusques*, de *crustacés*, d'*insectes*, de *vers*, etc. (voy. ces mots), bien qu'ils possèdent une tête et des organes des sens, n'ont pas un véritable système cérébral, comme nous allons le montrer, mais seulement un ou plusieurs ganglions plus ou moins volumineux qui en tiennent lieu. — Afin de bien établir cette importante distinction, il faut considérer que tout animal vertébré présente deux ordres de système nerveux, par la raison qu'il jouit de deux classes de fonctions vitales, les unes concernant la vie générale, les autres la vie particulière ou de relation. La vie générale commune aux plantes et aux animaux, dite *organique* par Bichat, est une sorte de propriété des tissus et des organes en action, comme la nutrition, l'assimilation, et même

la respiration, la circulation, les sécrétions; elle ne peut être totalement suspendue sans que l'animal périsse, excepté dans quelques exemples de mort momentanée par l'excès du froid, ou par asphyxie, etc. Elle est fondamentale et primitive; elle agit seule pendant le sommeil, qui suspend tous les actes de la seconde vie. Cette dernière n'appartient complètement qu'aux animaux pourvus d'un système cérébral, encéphale et moelle épinière, avec leurs dépendances. Ces organes centraux, ou l'axe cérébro-spinal, sont en effet soumis à des intermittences d'action qu'on appelle sommeil, tandis que la vie générale joue sans cesse jusqu'à la destruction de l'individu. — Chacune de ces vies, ou classes de fonctions, chez les animaux, est gouvernée par un appareil nerveux qui lui est approprié. Il y a donc un système nerveux commun à tous les animaux, et de plus un système cérébro-spinal approprié aux animaux plus complets, surtout aux vertébrés. — Le système nerveux général à tous est celui qu'on nomme *grand sympathique*, *intercostal*, ou *triplanchnique et ganglionique* dans l'homme. On a reconnu qu'il n'émanait pas essentiellement du cerveau, mais, bien qu'il se rattache par des anastomoses aux nerfs spinaux, il constitue un système à part, distinct et existant par lui-même. C'est un assemblage assez nombreux de réseaux et filets nerveux, dont les diverses branches se réunissent en trousseaux, en méandres, ou s'entre-croisent en plusieurs sens, forment des entrelacements, des plexus, et sont pourvus de ganglions, c'est-à-dire de renflements ou nœuds qui peuvent être considérés comme autant de petits cerveaux, selon beaucoup d'anatomistes. Cet appareil nerveux, distribué dans les cavités intestinales, préside à toutes les fonctions de la vie intérieure, telles que la nutrition, l'assimilation, la circulation, la respiration et les diverses sécrétions des glandes; il jette aussi plusieurs rameaux de communication avec les nerfs du système cérébro-spinal. — Or, les animaux sans vertèbres (mollusques, crus-

tacés, insectes, vers et zoophytes), n'ayant guère que la vie générale, sont uniquement dotés de cet *appareil nerveux ganglionique*, ou *grand sympathique*, qui gouverne toutes leurs fonctions et tient aussi lieu du système cérébro-spinal de la vie extérieure ou de relation. On peut dire qu'ils n'ont pas de véritable cerveau. — Cependant, ne trouve-t-on pas un corps analogue à l'encéphale dans la tête chez les vers, les insectes, les crustacés, les mollusques céphalés, etc.? Examinons ce sujet. — Aucun zoophyte, aucun animal radiaire, ou formé en rayon, en fleur circulaire, tel que les actinies, les méduses, les échinodermes, ne possède même de ganglion nerveux auquel on puisse accorder le nom de cerveau, puisque ces animaux sont privés de tête. Chez les vers et les insectes, il existe bien une tête qui présente l'orifice extérieur de l'œsophage ou la bouche de l'animal. C'est vers la région supérieure de leur tête qu'on observe un ganglion simple ou double, lequel projette deux branches latéralement. Celles-ci embrassent l'œsophage comme un collier, et se réunissent en dessous pour se prolonger dans la longueur du ventre de l'animal en un double cordon nerveux, offrant, selon la structure des individus, d'espace en espace, des nœuds ou ganglions, desquels sortent des ramifications nerveuses, pour se distribuer à toutes les parties. Cette disposition du système articulé devient particulière aux insectes, aux vers, dont le corps est de forme allongée. Les distributions des rameaux nerveux et de leurs diverses masses ganglioniques sont différentes chez la plupart des mollusques bivalves, univalves ou autres, d'après la conformation de leur corps; il est aussi diverses modifications d'embranchements nerveux, et de masses ganglioniques, chez les crustacés, suivant qu'ils sont allongés comme les langoustes, écrevisses et autres macroures, ou arrondis comme les crabes : néanmoins, l'appareil nerveux chez tous les invertébrés ne consiste que dans ces masses ganglioniques réunies par diverses ramifications ner-

veuses, avec un collier œsophagien et un double ganglion cérébral faisant fonction d'encéphale. — Loin donc que les invertébrés soient doués d'une moelle spinale, d'un cerveau proprement dit, leurs appareils ganglioniques, répartis dans l'intérieur, fonctionnent comme le nerf grand sympathique des animaux supérieurs ou vertébrés. C'est par cette raison que les invertébrés ne meurent pas aussitôt qu'on leur tranche la tête; le double ganglion qu'elle contient ne représente nullement chez eux un organe central de vie; au contraire, plusieurs vers et des colimaçons décapités reproduisent une nouvelle tête, un nouveau ganglion céphalique en place de celui qu'on a retranché, sans que les fonctions de la vie intérieure du resté du système soient arrêtées. Néanmoins, le ganglion cérébral des insectes, des mollusques et crustacés, envoie des filets nerveux aux yeux, aux antennes et tentacules, aux tubes auditifs, lorsqu'il en existe, pour les facultés de la vie extérieure; il commence déjà plus ou moins à remplir les fonctions d'un véritable cerveau; mais la mouche privée de tête agit encore long-temps. — Dans l'homme et chez tous les vertébrés ayant un véritable axe cérébro-spinal, il existe donc un cerveau proprement dit, centre de la vie extérieure, ou de cet ensemble de facultés qui établit des liens de communication avec tous les êtres environnants, et qui devient le commun réservoir auquel aboutissent toutes les impressions de l'extérieur reçues par l'animal. (Voy. ci-après l'article CERVEAU pour les détails anatomiques.) — Chez les espèces privées de moelle épinière, ou invertébrées, le seul instinct les dirige, sans la moindre opération de la volonté ni de l'intellect, même lorsqu'elles sont décapitées et qu'elles survivent encore. On en trouve la preuve lorsqu'on reconnaît que toutes les actions des insectes, des crustacés, des mollusques, des vers et zoophytes, sont toujours les mêmes, invariables, en quelque sorte mécaniques, sans se montrer ni plus ni moins parfaites. Aussi ces animaux ne

sont point capables d'instruction, soit de la part de l'homme, soit de leurs semblables, car l'instruction résulte de la mémoire, du jugement et autres opérations qui exigent le secours d'un cerveau. Au contraire, on peut bien enseigner quelque action à un poisson, à un reptile, on en a des exemples, et à plus forte raison à des oiseaux, à des quadrupèdes: mais qui peut communiquer quelque idée à un zoophyte, un ver, un mollusque, un insecte même? Ces derniers êtres n'obéissent qu'à leurs instincts, tout merveilleux qu'ils soient dans leur spontanéité; mais, privés de vraie cervelle, ils ne peuvent communiquer avec nous par aucune idée convenue, tandis que ce fait est possible, d'après l'expérience, avec les animaux, pourvus d'un cerveau et d'une moelle spinale. (Ces faits seront éclaircis au mot INSTINCT.) — Après ces considérations, examinons le système cérébral en lui-même. D'abord, la moelle vertébrale ou spinale, le cordon rachidien, mérite d'être étudiée avant le cerveau, parce qu'elle est formée la première dans les embryons, qu'elle donne le branle primitif à toute l'économie, et paraît plus essentielle comme organe vivifiant que le cerveau lui-même. Elle s'étend du coccyx, non seulement jusqu'à la première vertèbre cervicale, mais même le bulbe rachidien, et sans doute la protubérance annulaire, les pédoncules cérébraux, les couches optiques et les corps striés, quoique renfermés dans le crâne, en sont des dépendances plus ou moins immédiates. La moelle spinale, au contraire de l'encéphale, renferme sa substance grise à l'intérieur de la substance blanche. Elle constitue un cordon cylindroïde composé de deux moitiés latérales appliquées l'une contre l'autre, mais avec deux scissures médianes. Chacun des cordons de la moelle spinale est lui-même divisible en deux moitiés, l'une antérieure plus forte, l'autre postérieure plus petite. Ces bandes antérieures offrent des entre-croisements ou décussations vers la région supérieure de cette moelle, ce qui sert à expliquer pourquoi plusieurs lésions

d'une région de la moelle spinale font sentir leurs effets du côté opposé, comme on l'observe dans les contre-coups et parmi les paralysies. Nous ne décrirons pas ici le canal médian, que quelques anatomistes disent avoir observé, ni les autres détails d'organisation de ce prolongement, ni les trente paires de nerfs qui en émanent depuis la première vertèbre jusqu'à l'extrémité coccygienne, pour se répartir à tous les membres et appareils externes de locomotion, ou qui s'anastomosent avec les prolongements du grand sympathique intercostal. (*Voy. NERVEUX [Système.]*) — Dans la boîte osseuse de la tête des animaux à sang rouge et à squelette articulé, se trouve une masse pulpeuse, formée principalement de deux lobes latéraux ou hémisphères. Cette pulpe est composée de deux matières, la corticale, qui est grisâtre, et que Gall considérait comme la substance nourricière de la partie blanche médullaire, qui en est enveloppée. La première est d'autant plus abondante que le cerveau est plus gros proportionnellement à l'animal. — Au-dessous de ces lobes du cerveau, ou derrière eux, se trouve le *cervelet*, communiquant également avec les hémisphères cérébraux et la moelle épinière, dont il est comme l'intermédiaire. Ces deux hémisphères coïncident à leur base par le corps calleux ou *mésolobe*. Entre les tubercules quadrijumeaux, se trouve la glande pinéale, que Descartes supposait être le siège de l'âme. Dans les mammifères herbivores et frugivores, on a remarqué que les *nates* ou les deux tubercules antérieurs étaient plus volumineux que les *testes*, ou les deux tubercules postérieurs; le contraire a lieu assez généralement chez les carnivores. — Tous les mammifères ont également un cerveau formé de deux hémisphères, lesquels renferment deux ventricules ou cavités, et enveloppent ces quatre paires de tubercules nommés les corps cannelés, les couches optiques, les *nates* et *testes*. On observe toujours aussi chez ces animaux un troisième ventricule, entre les couches optiques, et il commu-

nique avec un quatrième ventricule situé sous le cervelet. Les jambes ou racines du cervelet forment le *pont de Varole*, proéminence transversale située sous la moelle allongée. Chez tous les ovipares, oiseaux, reptiles, poissons, les hémisphères sont très minces et non réunis par un corps calleux; les *nates*, qui acquièrent un grand développement et ne sont plus recouvertes par les hémisphères, mais demeurent apparentes aux côtés et au-dessus du cerveau, sont creusées par un ventricule; enfin les jambes ne se réunissent plus en forme de proéminence pour le pont de Varole, comme chez les mammifères. — Le cerveau de ces espèces ressemble assez à celui de l'homme; toutefois ses proportions, relativement au corps, sont moindres, ce qui a fait dire que l'homme possède le plus grand cerveau de tous les êtres animés. Les petites races de mammifères et d'oiseaux ont un encéphale proportionnellement plus vaste que les grosses espèces; ainsi, le bœuf n'a pas même la moitié d'encéphale d'un enfant: son cerveau ne fait guère que la 300^e partie, en poids, de son corps, tandis que le cerveau du rat est la 76^e partie de son corps; dans la souris, le cerveau est 1/45^e, dans le moineau 1/25^e, le serin 1/14^e. Chez l'éléphant, dont on vante cependant l'intelligence, le cerveau est 1/500^e du poids du corps; dans le cheval 1/400^e et dans l'âne 1/212^e. Celui-ci a donc plus de cervelle que le cheval: cette proportion peut varier suivant les âges et l'état gras ou maigre des individus. Les jeunes animaux offrent proportionnellement un cerveau plus volumineux que dans l'âge adulte; ils apprennent et étudient, ou se développent plus que les vieillards, dont le cerveau se dessèche. Dans l'homme, la masse du cerveau forme tantôt 1/22^e, ou 1/25^e, ou 1/30^e, ou 1/35^e de son corps; dans le gibbon, grande espèce de singe à forme humaine, le cerveau est 1/48^e; dans le chien, la proportion varie, selon les races, depuis 1/47^e jusqu'à 1/161^e. — La relation entre les hémisphères cérébraux

et le cervelet varie également selon les espèces : chez l'homme, le cervelet est 2, lorsque le cerveau est 9. Dans le chien, le cervelet est comme 1 est à 8, chez le bœuf de 1 à 9, et dans le cheval de 1 à 7. — Chez tous les animaux vertébrés, la proportion de l'encéphale entier avec la masse de la moelle allongée et des nerfs qui en émanent détermine assez exactement le degré d'intelligence de chacun d'eux, suivant les recherches de Sœmmering et Ebel. Ainsi, plus la masse encéphalique l'emporte sur celle de la moelle allongée et de ses nerfs, plus l'animal aura d'intellect. En effet, l'homme qui a le cerveau fort gros, à proportion des nerfs qui en sortent, annonce que sa force d'entendement doit être plus étendue, et ses sensations moins brutales, moins impérieuses : au contraire, chez les bêtes qui ont de gros nerfs et un petit cerveau, les appétits sensuels et grossiers remplacent la pensée et le jugement ; aussi chez eux, le museau, la gueule, le groin, s'avancent, tandis que le front, le cerveau se reculent en arrière, comme s'ils mettaient l'appétit, le plaisir de manger et de boire avant la pensée ; comme s'ils repoussaient celle-ci derrière leurs sens brutaux. — De là est née aussi cette considération de l'angle facial mesuré par P. Camper, comme indice de la noblesse de l'intelligence. Ainsi, plus le museau se prolonge, chez la plupart des animaux, plus le crâne se rapetisse, ou le cerveau se rétrécit ; de là l'individu devient plus brut et stupide. Ce résultat peut déjà se préjuger par l'angle facial du nègre, qui est moins droit que celui du blanc ; aussi le cerveau des nègres est sensiblement plus rétréci que celui des blancs, et leur encéphale pèse moins, comme nous nous en sommes assuré d'après des expériences directes relatées dans notre *Histoire naturelle du genre humain*. — Outre la moelle spinale et ses paires de nerfs, il émane du cerveau dix paires, dont la plus antérieure ou la première est celle de l'odorat, qui se rend aux narines ; la seconde, qui se croise, est l'optique, laquelle se

rend aux yeux ; les troisième, quatrième et sixième aux muscles des yeux ; la cinquième, qui est fort étendue et considérable, se divise en trois principales branches, et porte le nom de nerfs trijumeaux : elle distribue le sentiment et la force motrice à la plupart des organes des sens et des parties de la face ; la septième ou l'acoustique, dans sa portion molle, se distribue à l'oreille interne ; sa portion dure se ramifie à diverses régions de la face : c'est le petit sympathique de Winslow ; la huitième paire, dite paire vague, se ramifie, outre certains muscles de la face, en descendant le long du pharynx jusqu'aux poumons et à l'estomac ; c'est pourquoi on lui donne aussi le nom de pneumo-gastrique. Sa section empêche la voix et la fonction respiratoire. Ce nerf joue même un grand rôle chez les poissons, et il anime l'appareil électrique des torpilles, car si on le coupe chez ces poissons, la source de leur électricité est aussitôt tarie. La neuvième paire se distribue aux muscles du larynx et de la déglutition ; la dixième paire se rend à la langue et aux organes de la gustation. — Le névrilème, ou la membrane qui enveloppe la pulpe intérieure des nerfs envoyés dans tout le corps, se trouve aussi autour du cerveau. Ainsi tout l'appareil nerveux cérébro-spinal et ses annexes sont entourés de tuniques délicates : la première, qui enveloppe immédiatement l'encéphale, dans toutes ses circonvolutions ou sillons, et pénètre jusque dans ses ventricules, est déliée et se nomme *pie-mère* ; une enveloppe plus épaisse, tapissant les parois intérieures du crâne, se nomme la *dure-mère*. Entre ces deux tuniques s'étend une troisième, extrêmement mince, appelée par cette raison *arachnoïde*. On a considéré cette enveloppe générale du névrilème autour de la pulpe cérébrale et nerveuse de tout le système comme un vrai appareil cohibant et isolateur de l'élément exciteur dit *fluide nerveux*. Sans doute, il y a quelque analogie entre ce principe d'action et le fluide électrique (ou galvanique), mais on en est encore réduit à des conjectures

à cet égard. — Chez les oiseaux, le cer-
velet n'a qu'un seul lobe; ils manquent
de corps calleux, de voûte, de cloison
transparente, de tubercules mamillaires,
de même que les reptiles et les poissons,
car cette disposition est commune à tous
les ovipares. Le cerveau des reptiles est
dépourvu de *circonvolutions*. Le nombre
de leurs plis paraît être d'autant plus con-
sidérable que l'animal est plus intelligent
(cependant le castor n'en a presque au-
cune); aussi l'homme en a plus que tou-
tes les autres espèces. Le cerveau des
poissons est allongé comme un double
chapelet dont les éminences forment les
différents nœuds ou tubercules. Leurs
hémisphères sont aussi très petits, puis-
qu'ils décroissent en grosseur à mesure
qu'on descend l'échelle de perfection des
êtres. Le cerveau des aqualas ou chiens
de mer est extrêmement petit, quoique
ce soient de gros poissons (*le squalus
maximus*, ou grand requin, a jusqu'à
30 pieds); il ne remplit pas même en-
tièrement la cavité de leur crâne. On ne
trouve point dans leur cervelet, non plus
que dans celui des reptiles, la figure
nommée *arbre de vie*. A mesure que
l'appendice du corps cannelé formant la
voûte des hémisphères du cerveau est
plus volumineux, il paraît que l'animal
est plus capable d'intelligence, d'après
la remarque de G. Cuvier. — Aujourd'hui,
loin d'envisager l'organe encéphali-
que comme l'origine de l'arbre nerveux,
on le considère plutôt comme le rendez-
vous général des nerfs et le bulbe termi-
nal de l'axe spinal. Reil a vu que les nerfs
extraient leur propre nourriture et leur
substance du sang artériel, par le moyen
du névritème, ou de l'enveloppe qui sé-
crète la substance médullaire. — Selon
Malacarne, les lamelles du cervelet sont
plus nombreuses chez les individus hu-
mains et les animaux qui jouissent d'une
intelligence plus vaste. Rolando consi-
dérerait cet organe lamelleux comme une
sorte de pile voltaïque développant le
fluide électrique ou nerveux pour ani-
mer toute l'économie. Gall établissait que
les hémisphères cérébraux sont formés

d'une sorte de membrane médullaire
composée de fibres convergentes et d'an-
tres divergentes. Cette membrane, diver-
sement repliée en *circonvolutions*, consti-
tue plusieurs départements d'organes
dont chacun posséderait une faculté, soit
morale, soit intellectuelle. Selon que do-
mineraient les uns ou les autres de ces
organes, plus ou moins protubérants,
l'homme et l'animal seraient portés, en-
traînés vers tel genre d'action ou de pen-
sée dépendants de l'activité de ces pro-
tubérances cérébrales. Les formes sail-
lantes, extérieures du crâne, moulées
sur ces organes de l'encéphale, annon-
ceraient l'existence de ces penchants pré-
dominants, chez les hommes et les ani-
maux. De là, l'étude cranoscopique de
ces attributs pourrait faire reconnaître
les dispositions naturelles, les propen-
sions vertueuses ou vicieuses des indi-
vidus; certains exercices continués, des
études spéciales, pourraient agrandir des
organes, ou l'inaction en effacer d'au-
tres, etc. Par là s'expliqueraient aussi la
plupart des instincts de chaque espèce
d'animaux, et de là naîtraient ces voca-
tions irrésistibles, cette fatalité des cri-
minels, qui s'excuseraient sur une sorte
de nécessité, comme celle du loup et du
tigre, formés pour exercer des massacres.
Les voleurs y trouveraient facilement
leur justification, comme les maniaques.
(Voy. l'article CERVEAU.) — De même
que dans l'ordre de perfection zoologi-
que, l'encéphale s'élève au sommet de
tout l'appareil nerveux, les hémisphères
au-dessus du cervelet et des tubercules
quadrijumeaux, pareillement l'embryon
développe progressivement toutes les
parties de l'encéphale, en commençant
par les plus inférieures, et se terminant
par les plus élevées, au-dessus du cor-
don rachidien. Ainsi, les tubercules qua-
drijumeaux sont d'abord plus considéra-
bles que toutes les autres portions de
l'encéphale, comme chez les poissons.
Ensuite, toutes les parties encéphaliques
originellement simples, unies, dans l'em-
bryon, se plissent, se compliquent, pour
atteindre la conformation de l'homme.

De cette sorte, l'embryon humain parcourt, dans la formation successive de son cerveau, tous les développements qu'on remarque dans la série des animaux inférieurs, depuis le simple cerveau tuberculeux du poisson, en remontant à ceux des reptiles, des oiseaux, des mammifères, jusqu'au rang de perfection propre à notre espèce. C'est surtout par le déploiement des parties antérieures et supérieures des lobes hémisphériques que l'homme obtient le complément des organes les plus aptes à l'exercice de l'intelligence. Alors il domine tout le reste des créatures, il est l'orgueil et l'honneur de la terre, sur laquelle l'empire lui a été dévolu par la suprême puissance. (*Voir* NERVEUX [Système], et CERVEAU.) J.-J. VIREY.

CÉRÉMONIAL, ordre observé dans les occasions solennelles, de quelque nature qu'elles soient, et nécessité d'abord pour éviter la confusion qui résulte d'une réunion de gens et d'une multiplicité d'actions, mais dont s'emparèrent par la suite l'orgueil, la vanité, le caprice et la sottise. Il n'est point de culte qui n'ait un cérémonial, ni d'hommes vivant en société qui n'en observent un, quel qu'il soit. Cette espèce de loi que s'imposent les créatures *raisonnantes* paraît être tellement dans leur goût que l'on n'a pas découvert, que nous sachions, un peuple qui ait voulu s'en dispenser, et que l'on pourrait encore dans cette observation trouver une preuve de plus que le genre humain n'est qu'une grande famille, issue d'un seul père. Le cérémonial, comme tout ce que les hommes instituent, a varié selon les temps et selon les lieux : celui que Moïse imposa aux Hébreux fut assurément un des plus pénibles à suivre qui se puisse imaginer : les actions les plus communes de la vie, telles que la préparation des aliments, se faisaient en observant une foule de règles, qu'il ne faut pas confondre avec les coutumes ; car celles-ci se forment par l'habitude et sans préméditation, tandis que le cérémonial est toujours la suite d'une combinaison d'idées

régularisées, et formant une loi, à laquelle un pouvoir quelconque soumet quelques individus. Le cérémonial n'est dans la religion chrétienne participe beaucoup de celui de Moïse, quoiqu'il rappelle parfois celui des païens. La loi mahométane, toute minutieuse, et embrassant les plus petits détails corporels, se rapproche encore plus par son fatigant cérémonial de la loi judaïque. Les rapports de l'homme avec la Divinité sont partout réglés d'une manière particulière, et les pompes religieuses doivent une grande partie de leurs beautés au cérémonial, qui dispose dans un ordre régulier les vases, les flambeaux, les voiles, tous les objets employés au culte, et qui règle jusqu'aux mouvements des prêtres. Lorsque ce cérémonial a pour but de rappeler des mystères révévés, qu'il transmet aux générations d'antiques vérités, et que par des formes il rend sensibles toutes les beautés intellectuelles renfermées dans la pensée d'un Dieu, d'une religion et de toutes les vertus qu'elle prescrit, il est éminemment respectable. Le cérémonial observé à Rome pendant la *semaine-sainte* excite l'admiration des étrangers qui ne professent point la religion catholique, et exalte la piété de ceux qui lui sont dévoués. — Trois circonstances de la vie de l'homme sont, dans tous les pays qu'il habite, sujettes à un cérémonial particulier, alors même qu'il n'y fait pas intervenir sa religion : la naissance, le mariage et la mort se célèbrent d'une manière prévue, et que l'on est convenu de reproduire toutes les fois que ces occasions se représenteront. Mais quelle diversité dans l'expression des mêmes sentiments ! Que se passe-t-il chez nous lorsqu'une femme, après le plus douloureux travail, a mis un enfant au monde ? Qu'elle repose sur un grabat ou sur une chaise-longue richement ornée ; qu'elle porte une cornette de toile, ou que la mousseline, les dentelles, se chiffonnent sur sa tête, elle reçoit les hommages de tous, tandis qu'au sud de l'Afrique, la reine du pays, ainsi que ses sujettes, dont les maris ont

crié tant qu'a duré l'enfantement, établissent ces derniers sur leurs nattes, déposent entre leurs bras le nouveau-né, et vont vaquer aux travaux du ménage. C'est l'époux qui, d'une voix languissante, remercie des compliments que l'on vient en foule lui adresser, gémissant sur la rigueur des lois qui président à la reproduction. Combien de femmes se réjouiraient de voir adopter une partie du cérémonial qui s'observait à Sparte lors des noces, et qui consistait à revêtir d'habits d'homme l'épousée, en signe du pouvoir qu'elle allait partager avec son époux ! Mais que deviendraient nos mariées avec leurs habits blancs, leurs voiles transparents, leur couronne, tout ce charme de neige fleurie et parfumée, si quelque voyageur (le Byron ou le Walter-Scott des voyages) mettait à la mode les cérémonies nuptiales des Hottentots, dont la plus importante consiste à se prosterner devant le sacerdote du lieu, que l'on a fait boire aussi abondamment que possible, et dont la fonction est de préserver de maléfices les mariés par le moyen qu'employa Gulliver pour préserver d'incendie le palais du roi de Lilliput ? — Quant à la mort, ce dénouement si peu varié de l'histoire de l'homme, le cérémonial qui l'accompagne ne lui a jamais paru indifférent. Les Indiens brûlent le corps des brahmines et jettent dans un fleuve sacré les cendres qu'ils ont recueillies ; les Américains servent de grands repas à leurs morts ; le *talewake* est une danse au son du violon qui complète le cérémonial funéraire des highlanders écossais ; les veuves corses s'arrachent les cheveux, s'égratignent le visage, improvisent sur le cercueil de leurs maris, enterrés à visage découvert, et qu'elles conduisent jusqu'au caveau sépulcral ; les nôtres se renferment et couvrent de tentures noires jusqu'aux fenêtres de leur appartement, qu'éclairaient des bougies de cire jaune. D'une province à une province voisine l'expression de la joie ou de la douleur diffère dans ses formes, et ces formes sont toujours le résultat d'une règle consentie par le

plus grand nombre. — Le cérémonial dans les cours porte le nom d'*étiquette*, et c'est là que ses lois ont été longtemps inflexibles comme la nécessité ; car les souverains, qui commandaient à tout, lui étaient soumis. La dernière reine de France perdit beaucoup, dit-on, en voulant s'y soustraire. Fatigués d'une puissance qui pesait sur eux dans tous les instants, les courtisans n'étaient peut-être pas fâchés de voir les rois reconnaître un pouvoir qui les gênait à leur tour, et quand Marie-Antoinette voulut s'en affranchir, ce fut l'envie peut-être qui la fit blâmer avec tant d'amertume par les dames de sa cour. Et que l'on ne croie pas que ce fut un joug léger que voulut secouer la jeune et gaie enfant dont Marie-Thérèse avait confié le bonheur au plus aimable peuple de l'Europe. Bien que le cérémonial de la cour de France eût une apparence de bonhomie bourgeoise, en comparaison de celui de la cour d'Espagne, il entraînait une foule d'observances qui ne répandaient pas d'agrément sur la vie privée. Une seule citation suffira pour le prouver : changer de chemise est, dans l'ordre commun des actions humaines, une des plus simples opérations que l'on puisse faire ; cependant le cérémonial avait compliqué cette circonstance pour Louis XIV ; chaque matin, de la manière que nous allons fidèlement décrire, en passant sur toutes les formalités qui ont précédé l'instant, où le valet-de-garde-robe « apporte la chemise du roy, qu'il a chauffée, s'il en est besoin, et prête à donner, couverte d'un taffetas blanc ; puis, pour donner la chemise à S. M., si Mgr. le dauphin se trouve dans ce moment au lever, le grand chambellan ou un premier gentilhomme de la chambre, le grand-maitre de la garde-robe, ou autre officier supérieur, reçoit cette chemise du valet de garde-robe, et la présente à Mgr. le dauphin, pour la donner à S. M. Tout de même en l'absence de Mgr. le dauphin, si MMrs ses enfants, M. frère du roy, ou M. le duc de Chartres s'y rencontrent : le grand chambellan ou un premier gen-

l'homme de la chambre ; le grand-maitre de la garde-robe, ou autre officier supérieur, leur présente pareillement la chemise, pour la donner au roy. Les autres princes du sang ou légitimés la prennent des mains du valet de garde-robe, à qui ils donnent à tenir leur chapeau, leurs gants et leur canne. Au défont des princes du sang ou légitimés, le grand chambellan, un premier gentilhomme de la chambre, le grand-maitre de la garde-robe, le maitre de la garde-robe, le premier valet de la garde-robe et les autres officiers de la garde-robe en leur rang, donneraient la chemise au roy. Au moment que le roy a sa chemise blanche sur les épaules et à moitié vêtue, le valet de garde-robe qui l'a apportée prend sur les genoux du roy, ou reçoit des mains de S. M. la chemise que le roy quitte. Pendant que S. M. ôte sa chemise de nuit pour mettre sa chemise de jour, aux côtés de son fauteuil il y a deux valets-de-chambre qui soutiennent sa robe de chambre pour le cacher. Or, sitôt que sa chemise lui a été donnée, le premier valet-de-chambre en tient la manche droite, et en son absence un valet-de-chambre : et le premier valet de garde-robe, ou un autre valet de garde-robe en tient la manche gauche. Après, le roy se lève de son siège et le maitre de la garde-robe lui aide à relever son haut-de-chausse : si S. M. veut mettre une camisole, c'est le grand maitre de la garde-robe qui la lui vêt. » Il peut paraître simple de désirer mettre sa chemise avec moins de solennité; cela n'est pas, cependant : car à peine Napoléon Bonaparte eut-il, à la mode des rois, réuni le pouvoir en sa personne, qu'il refit un cérémonial. Il n'en était pas encore à la chemise, mais l'*habit*, le *chapeau*, les *gants*, avaient leurs règles. Enfin, article 52 : « le répétiteur des cérémonies, dans les répétitions, doit enseigner à tous ceux qui figurent dans les grandes cérémonies ce qu'ils doivent faire pour la symétrie des groupes, l'ordre des évolutions, la distance dans les marches, et la dignité dans les mouvements. » Et l'empereur Napoléon voulut

se soumettre lui-même au *cérémonial*, ce qui doit valoir à ce dernier autant de considération dans les temps à venir qu'il en obtint dans les siècles passés.

C^{ME} DE BRADI.

CÉRÉMONIAL POLITIQUE. A proprement parler, aucune puissance n'a le pas sur une autre, mais comme les petits recherchent l'amitié et l'appui des plus puissants, il en résulte naturellement une prééminence des uns sur les autres. De là vint que peu à peu on détermina les dignités, le rang et les honneurs des états, de leurs gouvernants et de leurs représentants, ce qui constitua un cérémonial politique (par opposition au cérémonial intérieur des cours), sur l'observation duquel on se montra souvent plus rigoureux que pour l'exécution des traités les plus sacrés. Sous la dénomination de cérémonial politique, on peut comprendre : 1^o le titre du prince, du régent ou du chef de l'état. C'est le hasard qui a fait les titres d'empereur et de roi, les titres les plus élevés, qui par cette seule raison donnent lieu à des privilèges particuliers, abstraction faite d'ailleurs de la puissance réelle de celui qui en était investi. Depuis Charlemagne, les empereurs romains passèrent long-temps pour les chefs suprêmes de la chrétienté, eurent en cette qualité le plus haut rang, et comptèrent jusqu'à des rois parmi leurs feudataires. Par contre, et comme pour témoigner de leur indépendance, plusieurs rois joignirent à leur couronne l'épithète d'*impériale*. C'est ainsi que le gouvernement anglais emploie encore de nos jours dans ses actes officiels l'expression de *imperial crown* (couronne *impériale*). Les rois de France ont de tout temps reçu des Turcs et des Africains le titre d'*empereur de France*. Plus les rois étaient bas placés sur l'échelle de la hiérarchie européenne, et plus obstinément ils se refusaient à reconnaître la prééminence du titre d'empereur sur celui de roi. 2^o La reconnaissance officielle de ce titre et de ce rang par les autres états. Jadis, le pape et l'empereur s'arrogeaient le droit de conférer

les dignités; mais, plus tard, le principe prévalut que chaque peuple était libre de donner à son souverain le titre qu'il voulait, sauf à obtenir par des traités particuliers la reconnaissance officielle de ce titre par les autres puissances. Voilà pourquoi l'histoire nous offre tant d'exemples de princes dont les titres ne furent reconnus par leurs voisins que fort tard, et quelquefois jamais. Nous rappellerons ce qui arriva pour le titre de roi de Prusse, que prit l'électeur de ce pays, en 1711; d'empereur, que le cabinet de Versailles ne reconnut au tsar de Russie que vers la fin du xviii^e siècle, et pour les nouveaux titres pris par quelques princes d'Allemagne, etc. 3^e Les hommages et honneurs affectés au rang et au titre. A ce que l'on convint d'appeler *hon-neurs royaux* (hon-neurs qui furent attribués cependant à des états qui n'étaient pas plus des empires que des royaumes, comme Venise, les Pays-Bas, la Suisse et les électors), était attaché le droit d'avoir des ambassadeurs de première classe, etc.—Il existe un point fort controversé, celui de la préséance entre les ayant-droit aux honneurs royaux, c'est-à-dire droit d'occuper la place d'honneur dans les différentes occasions qui peuvent se présenter, soit personnellement dans les assemblées des princes, soit par leurs représentants dans les réunions solennelles, soit par écrit, lors de la rédaction et de la signature des actes diplomatiques. On pense bien que les motifs et les arguments n'ont pas manqué pour appuyer les prétentions diverses à cette préséance. Comme au moyen âge les conciles offraient des occasions fréquentes de disputer sur cette prérogative, les papes s'y trouvèrent tout naturellement mêlés, et entre autres réglemens hiérarchiques des puissances européennes qui furent projetés à cette époque, le plus célèbre est celui que le pape Jules II fit publier en 1504, par son maître des cérémonies, Paris de Crassis, et par lequel les diverses nations de l'Europe étaient classées dans l'ordre suivant : 1, empereur Romain; 2, roi des Romains;

3, roi de France; 4, roi d'Espagne; 5, roi d'Aragon; 6, roi de Portugal; 7, roi d'Angleterre; 8, roi de Sicile; 9, roi de d'Écosse; 10, roi de Hongrie; 11, roi de Navarre; 12, roi de Chypre; 13, roi de Bohême; 14, roi de Pologne; 15, roi de Danemark; 16, république de Venise; 17, duc de Bretagne; 18, duc de Bourgogne; 19, électeur de Bavière; 20, électeur de Saxe; 21, électeur de Brandebourg; 22, archiduc d'Autriche; 23, duc de Savoie; 24, archiduc de Florence; 25, duc de Milan; 26, duc de Bavière; 27, duc de Lorraine. A la vérité, cette ordonnance, qui renfermait un germe fécond de discordes pour l'avenir, ne fut jamais généralement reconnue; que si plusieurs états qui y étaient traités favorablement voulurent considérer la chose comme définitivement décidée, d'autres, par la raison contraire, ne voulurent pas s'y soumettre. Pour soutenir les prétentions de préséance, on mit en avant tantôt l'ancienneté de l'indépendance de la famille souveraine, tantôt celle de l'introduction du christianisme, et tantôt la forme de gouvernement, le nombre des couronnes, des titres, des hauts faits, l'étendue des possessions, etc. Cependant rien ne fut décidé à l'égard des états des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e ordre. Au congrès de Vienne, il fut question de déterminer le rang des puissances européennes entre elles, et tout ce qui s'y rattache; la commission nommée à cet effet par les huit puissances signataires du traité de Paris divisa dans son projet les puissances en trois classes. Mais les opinions n'ayant pu s'accorder, parce que la plupart des plénipotentiaires opinaient pour trois classes, tandis que l'Espagne et le Portugal n'en voulaient admettre que deux, lord Castlereagh repoussa le système de classification comme une source de nouvelles contestations, et on abandonna la question de l'ordre à établir entre les différentes puissances, se bornant seulement à une division en trois classes des ambassadeurs des différentes têtes couronnées. (P. Esvoré.)—Lorsque des souverains de même dignité se sont vi-

site, ils se cèdent mutuellement le pas; et dans les circonstances où la question est douteuse, eux ou leurs ambassadeurs alternent, en attendant que les points en litige soient définitivement éclaircis. Beaucoup d'états ne demandent pas la préséance, mais seulement l'égalité. Lorsqu'un état ne peut prétendre ni à l'une ni à l'autre, on a recours à des moyens évasifs, afin d'éviter les scènes de scandale qui autrefois se renouelaient fréquemment. Tantôt le souverain arrive inconnu, tantôt il envoie un ambassadeur d'un autre rang que celui avec lequel il est en contestation pour la préséance, quelquefois le souverain ou son ambassadeur n'assiste pas à la cérémonie, ou, s'il y assiste, il prend des réserves ou se fait donner une contre-lettre. Lors de la conclusion d'un traité entre deux puissances, il en est fait deux exemplaires; chacun de ces exemplaires n'est signé que d'une des parties, ou bien les deux parties le signent, de manière à ce que chacun reçoive l'exemplaire dans lequel la place d'honneur lui est assignée. D'après la décision dont nous avons parlé plus haut, sur les rapports hiérarchiques des ambassadeurs, qui forme le 17^e supplément à l'acte définitif du congrès de Vienne (*voy. Kluber's Acten*, etc., 6^e vol.), dans les traités entre plusieurs puissances qui sont ensemble sur le pied de l'*alternat*, c'est le sort qui décide de l'ordre que suivront les ambassadeurs dans l'apposition des signatures. — En Allemagne, pays par excellence pour l'étiquette et le cérémonial, les *savants* dans la matière divisent le cérémonial en cérémonial personnel, cérémonial de chancellerie, de marine, d'ambassade et de guerre. Nous nous bornerons ici à donner d'après ces *savants* quelques détails sur le cérémonial de chancellerie, c'est-à-dire sur celui qui s'observe dans la rédaction des lettres d'état, ou de chancellerie. Ils y établissent scrupuleusement les distinctions suivantes : 1^o régulièrement, ces lettres sont rédigées dans la langue nationale de la cour qui écrit (ordinairement en français, en allemand,

et, selon les circonstances, aussi en latin). Dans la chancellerie de Saint-Petersbourg, il est d'usage de joindre au texte original russe une traduction en allemand ou en français. 2^o Si la lettre est adressée à un égal ou à un inférieur en dignité, le prince commence par énumérer ses propres titres, puis viennent ceux de celui à qui la lettre est adressée, la description de leurs rapports respectifs, la formule du salut, puis enfin la matière qui fait l'objet de la lettre. Dans les lettres adressées par des princes d'un rang inférieur à celui à qui ils écrivent, on commence de suite par l'exorde d'usage. Les empereurs et les rois se qualifient réciproquement de frère, et donnent le titre de cousin aux princes qui leur sont inférieurs. Les princes allemands se donnent également entre eux le nom de cousin. Ces qualifications sont aussi usitées dans le sens politique. 3^o Dans le courant de la lettre, celui qui écrit parle de lui à la première personne du pluriel *nous*, et donne à celui à qui il écrit le titre qui lui appartient, majesté, altesse, etc. 4^o La lettre se termine par une ancienne formule de conclusion. Puis vient, à la ligne, la désignation du lieu, la date du jour, de l'année, et celle du règne de celui qui écrit. 5^o La signature, qui est de la main même du prince, si la lettre est adressée à une personne plus élevée, on égale en dignité; si elle est adressée à une personne d'un rang inférieur, la signature est écrite à la chancellerie, de manière que lorsque la lettre a été contre-signée par le ministre, le prince n'a plus que son nom à mettre. 6^o La suscription porte tous les titres de celui à qui la lettre est adressée, et ses rapports envers celui qui écrit. La lettre est écrite sur de grand et beau papier, la plupart du temps sous enveloppe, mais toujours scellée du moyen sceau de l'état. Le grand sceau n'est employé que dans les circonstances importantes, pour les traités politiques et de mariage, etc. Il est renfermé dans une boîte d'argent, et attaché par des cordons de soie. Les empereurs et les rois s'écrivent ordinairement en français,

à cause des différences fréquentes qui ont lieu dans le langage. La forme ordinaire du style de chancellerie entre les princes allemands est la suivante : en tête, comme une espèce d'épigraphe : (*Nos devoirs de bon cousinage, et ce que nous pouvons faire de bon et d'agréable* ; puis vient en ligne l'appellation de prince sérénissime, monsieur mon cousin bien aimé). Dans le texte courant : Votre dilection (*Ew Liebden*) ; la formule de conclusion est celle-ci : *Nous sommes, pour votre dilection, dévoué à tous les services de bon et agréable cousinage* ; enfin vient la signature ainsi conçue : De votre dilection le fidèle serviteur et cousin. Actuellement, les princes se servent, dans leur correspondance, du style de cabinet, qui se rapproche beaucoup du style épistolaire ordinaire. Nous ferons remarquer en terminant, que depuis 1806, la chancellerie de Vienne ne donne même aux plus anciennes familles princières que la qualification de sérénissime et de haute naissance ; que l'empereur tutoie les princes dans ses lettres, et que ceux-ci signent « de Votre Majesté impériale, prince de l'empire très soumis et très fidèle. » En France, le cérémonial de chancellerie a été de tout temps beaucoup moins minutieux. Les rois et Napoléon lui-même priaient Dieu d'avoir sous sa sainte et digne garde le roi, le prince, le grand seigneur ou le haut fonctionnaire à qui ils écrivaient ; pour les simples particuliers, comme pour les plus hauts fonctionnaires, et même pour les princes du sang royal, la formule qui termine une pétition, un rapport ou une lettre au roi, est celle-ci : Je suis, Sire, de Votre Majesté, le très humble et très obéissant serviteur et sujet. Depuis la révolution de 1830, une grave question s'est élevée. L'opposition a reproché amèrement aux ministres de Louis-Philippe, comme un crime constitutionnel, de se donner dans leurs rapports au roi la qualification de *sujets*. En gens d'esprit, ceux-ci se sont rappelé la queue du chien d'Alcibiade, qui occupait tant les Athéniens, et ils se sont exécutés de

bonne grâce. Sur cinq rapports ministériels insérés au *Moniteur*, on en trouve aujourd'hui à peine un au bas duquel la qualification de *sujet* accompagne celle de *serviteur*.

C. L.

CÉRÈS, une des grandes déesses : elle était fille de Saturne et d'Ops, la même que Rhée, Vesta et Cybèle ; de ces quatre derniers noms, le premier signifie secours, le second abondance des eaux, le troisième feu, et le quatrième cube, et par analogie la solidité de la terre. D'une mère si bonne ; à laquelle la reconnaissance des humains avait donné de si beaux noms, il ne pouvait naître qu'une fille bienfaisante, l'amour des hommes : elle naquit, et les Grecs en firent la nourricière des peuples, la déesse des moissons ; ajoutez à cela que la physique était d'accord avec eux, car les fruits de la terre ne doivent leur accroissement qu'à l'heureux concours de l'eau et du feu. Le nom de Cérès ne fut jamais celui que les Hellènes donnèrent à cette divinité, il était affecté à la seule Italie, quoique l'origine en soit toute phénicienne ; *kârats*, en hébreu, signifie couper, fendre ; c'est l'action du soc qui déchire la glèbe. Les Grecs appelaient cette déesse *Déméter*, *Damater*, *Démétra*, nom qui répond à *Ghéméter*, la Terre-mère, dans leur idiome. Le dixième mois de leur année, qui correspond à peu près à juillet, le temps des moissons, en reçut le nom de *démétrios*. Cérès était belle, non de la beauté de Junon, de Pallas, et encore moins de Vénus ; mais sa flottante chevelure blonde, mais ses yeux couleur du ciel, mais ses formes arrondies, etsurtout son air de bonté, le charme le plus puissant qui soit sur la figure d'une femme, jetèrent dans le cœur de Jupiter, son frère, une passion violente. Pour la tromper, le maître des dieux prit la figure d'un taureau, et la rendit mère de Phéréphata, que les Grecs nommèrent Persephone, et les Latins Proserpine ou Hécate.—Cette métamorphose ne doit point paraître une idée monstrueuse, puisque c'est le taureau, cet animal labourcur, qui ouvre le sein de la terre au germe des

semences qu'elle féconde : elle présente, au contraire, une riante image. Phéréphata, fille de Cérès, est le *blé détruit*, c'est-à-dire amolli et transformé sous la glèbe; en hébreu, *pheri* veut dire *fruit*, et *phátat*, périr; Perséphonè, que les Grecs ont pris aux Phéniciens, veut dire textuellement le *blé caché*; *pheri*, fruit, blé, et *sáphan*, égarer. Quant à la Proserpine des Latins, elle peut s'expliquer dans leur langue par *pro*, en avant, et *serpere*, ramper; c'est l'effet de toutes les racines des plantes, et des germes, qui se retournent pour percer l'humus, qui les couvre. Cette fille de Cérès est donc le froment. Neptune aussi ne put résister aux charmes de cette belle déesse; il lui fit violence sous la forme d'un cheval fougueux, parce qu'elle-même, afin de fuir ses poursuites, avait pris celle d'une jument. Cérès, bonteuse, quitta ses vêtements d'or et son diadème d'émeraude, prit le deuil et alla gémir loin du jour, dans une grotte, où elle resta si longtemps cachée, que les moissons avaient disparu de la surface de la terre, et que les humains étaient menacés d'une famine dont le terme devait être la mort. Pan, le dieu de la nature, découvrit son asile; il en instruisit le père des dieux et des hommes, qui ordonna aux Parques d'essayer de ramener Cérès à des sentiments plus doux. La bonne déesse se rendit à leurs larmes et revint donner la vie au monde. N'est-ce point là l'histoire d'une irruption de la mer sur les terres, ou même d'un déluge partiel de la Grèce, de celui au moins de Deucalion, et une image de l'abondance et de la sérénité reparues ensuite sur un coin du globe?— Cette déesse, si froide aux immortels, fut, selon les uns, sensible à la jeunesse et aux charmes de Jasius; selon d'autres, elle attendit que ce héros lui fit violence. De ces amours mutuelles ou forcées est né Plutus, le dieu des richesses. Ici l'allégorie est manifeste : ce simple mortel qui lui inspire une si vive tendresse est l'homme laborieux, le pieux agriculteur, qu'elle comble de sa faveur divine, mère de la richesse véritable, de

l'innocent Plutus, qui nourrit les humains, et non de celui qui naquit aveugle dans les entrailles d'or de la terre. C'est avec cette conviction que le bucoliaïste Hésiode établit dans un guéret les premières caresses de ces deux amants. — Cérès passa bientôt dans la Trinacrie, où elle donna à une ville, à l'ouest de cette île, le nom de Drepanum, *faucille*, de cet instrument des moissonneurs qu'elle portait souvent à la main. Le choix qu'elle fit de ce lieu, qui communiquait aux enfers, selon les poètes, par la bouche fumante de l'Etna, servit admirablement bien la passion de Pluton, épris des charmes de Proserpine. Il s'élança de la région des mânes sur la prairie d'Enna, pendant qu'elle cueillait des fleurs, l'enleva, et en un instant ses chevaux noirs l'eurent dérobée à la lumière du jour, entre les lacs de Cyane et d'Aréthuse. Vainement Cérès demanda-t-elle sa fille aux villes, aux antres, aux forêts de la Sicile. Après avoir allumé deux torches de pin aux flammes de l'Etna, elle abandonna cette île qui lui avait été si funeste, et, parcourant nuit et jour l'univers, elle cherchait sa fille bien-aimée. Dans ses mystères à Eleusis, et dans ses fêtes nocturnes en Sicile, on allait et venait secouant des flambeaux, et poussant de longues clameurs en mémoire des courses vagabondes et de la douleur de cette tendre mère. Emportée sur un char attelé de dragons, signes de vigilance, la déesse s'arrêta d'abord dans l'Attique, où elle enseigna à Triptolème l'emploi de la charrue et l'art d'ensemencer la terre, en reconnaissance de l'hospitalité qu'elle avait reçue de Célés, père de ce jeune prince. Le rapt de Proserpine est ainsi convenablement expliqué par plusieurs auteurs : des pirates aux ordres d'Oréus ou Aïdonée, roi des Molosses en Épire, se seraient jetés sur les plaines de la Sicile, y auraient ravi la fille de Cérès, ou de Dio, reine de cette île, et l'aurait transportée dans la Thesprotie, contrée sombre et brumeuse en comparaison de la riante Sicile. C'était assez pour que les peuples ignorants prissent cette contrée pour le

royaume des ombres, l'enfer, les lieux bas (*inferna*), à laquelle les poètes donnent quelquefois le nom d'Orcus, du nom de son roi. Comme nous n'avons pas oublié que Proserpine représente le froment, ne serait-il point plus naturel d'expliquer cet événement par des corsaires épirotes qui, fondant à l'improviste sur la Sicile, auraient enlevé ses jeunes récoltes, dont la terre est la mère? Nous ne regarderons donc cet enlèvement que comme une allégorie, que nous ne confondrons ni avec Isis, ni avec Cérès ou Dio. Cette hospitalité que Célés donna à Cérès errante, qui venait de quitter les plaines de la seconde Sicile pour la sablonneuse Attique, s'explique non moins clairement; elle n'est autre que l'amour de ce prince bienfaisant pour l'agriculture. A l'appui de cette opinion vient un fragment d'Homère, cité par Pausanias, dans ses *Corinthiaques*, qui nous apprend les noms des premiers Grecs qui furent initiés aux mystères d'Eleusis, d'abord Célés, roi de cette ville, et son fils Triptolème, ensuite Eumolpe et Dioclès. Ces prêtres de Cérès étaient revêtus d'habits magnifiques et mystérieux, image de la pompe de la nature au temps des moissons. Nous ne pensons donc pas qu'à cette époque, qui date du siècle d'Abraham ou d'Isaac, 280 ans environ avant la guerre de Troie, les peuples de la Grèce n'eussent que le gland pour nourriture. Conséquemment, nous considérons comme une allégorie la venue de Cérès dans l'Attique, et l'hospitalité que lui donna Célés. Toutefois, nous suivrons la déesse dans ses courses fabuleuses: ainsi l'exige notre article, qui est double, étant mythologique et historique. — Cependant, ses malheurs avaient tant soit peu aigri la bonté naturelle de Cérès. Dans l'Attique, un jeune enfant qui la regardait s'étant pris à rire de ce qu'elle buvait avec trop d'avidité un breuvage qu'une bonne femme, nommée Baubo, lui offrit, elle le changea en lézard, afin qu'il portât à la fois la figure de son nom, qui était *Stellio*. C'est sans doute d'après cet événement que les Achéens l'honoraient sous le nom de *Po-*

tériophoros (porteuse de vase). Ils la représentaient, selon Athénée, tenant une coupe à la main. — De l'Attique, Cérès passa en Lycie; elle y changea en grenouilles des paysans qui troublaient l'eau d'un étang où elle éteignait sa soif. De cette contrée, dit-on, elle revint en Sicile, où elle apprit de la nymphe Aréthuse le sort de sa fille. Ses larmes obtinrent de Jupiter qu'elle passerait six mois dans la couche ténébreuse de son époux, et six mois sur la terre. C'est un emblème visible du blé, qui, enseveli à peu près la moitié de l'année sous la glèbe, la perce et reparait à la lumière, pour en jouir à peu près un temps égal à son séjour sous la terre. — Le culte de Cérès était simple: parmi les animaux, on lui consacrait la grue, la tourterelle, le surmulet de mer, le serpent ailé, la truie pleine et le bœuf; parmi les végétaux, le blé avec ses feuilles, le safran, et les pavots, dont la pourpre égale ses guérets et dont le suc endormait ses douleurs, étaient ses offrandes; on craignait de lui faire des libations de vin, parce qu'au temps de son deuil, quand Hippothoon et Mégarine la reçurent, elle refusa le vin qu'ils lui offraient, comme incompatible avec l'excès de sa douleur. Caton et Virgile veulent que cette liqueur coulât sur ses autels dans les sacrifices. Seulement, dans les couronnes que ses ministres portaient, on s'abstenait d'y enlacer des fleurs; elles eussent rappelé à la déesse ces temps déjà si loin, où sa fille, vierge alors, paya si cher son amour pour les prairies d'Enna. Le myrte ou le narcisse seuls composaient ses couronnes. Quant à la manière dont cette déesse est représentée, il faut consulter de préférence, dit un archéologue, la médaille de Métaponte, dans la Grande-Grèce, qui porte le type ordinaire de cette ville, un épi de blé barbu, et les médailles de Sicile. Son voile, ajoute-t-il, ou la draperie qui remonte sur la tête, est rejeté sur son cou. Elle est couronnée d'épis garnis de feuilles, et porte un diadème élevé de la même forme que celui qui sert d'attribut caractéristique à Junon. Ses che-

venx se relèvent au-dessus du front et flottent librement. » Dans une statue brisée trouvée dans les ruines de son temple à Éleusis, Cérès porte sur la tête un ornement circulaire d'un pied et demi de hauteur : c'est une espèce de tour ou de turban, que les Grecs appelaient *pulcôn*. Tantôt elle était figurée avec une torche allumée à chaque main, tantôt avec le *modius* (boisseau), ou bien le ciste mystique (corbeille sacrée), à ses côtés ou sur sa tête, et quelquefois accompagnée du cheval Arion, qui naquit d'elle et de Neptune. Les seuls Phigaliens, peuple d'Arcadie, lui avaient dressé, au rapport de Pausanias, une statue des plus bizarres, et indigne du goût exquis des Grecs. Elle était toute de bois; déesse par le reste du corps, sa tête seulement était celle d'une jument avec sa crinière, d'où sortaient des dragons et d'autres bêtes; cette monstruosité faisait allusion à ses amours avec Neptune, d'où naquit, comme nous l'avons dit, Arion à voix humaine, et aux pieds droits comme ceux d'un homme. On l'appelait Cérès la *noire*, de la mélancolie sombre où elle tomba après l'outrage qu'elle reçut du dieu des mers. Toutefois, la déesse tenait beaucoup à cette laide image, car, cette statue ayant été la proie des flammes, et les Phigaliens ne l'ayant point rétablie, non plus que son culte, elle en fut si violemment irritée qu'elle fit fondre sur eux une famine affreuse. L'oracle, consulté, répondit : « Que si ce peuple ne rétablissait pas la statue, et avec elle le culte de Cérès, il en viendrait jusqu'à manger ses propres enfants. » — Les surnoms les plus beaux et les plus connus que les anciens aient donné à Cérès sont ceux de *magna mater*, *maxima mater*, *pam-méter*, la grande mère, la très grande mère, la mère universelle, et de *Thes-mophoros*, la législatrice; ses malheurs, ses voyages, ses temples, et surtout ses bienfaits, lui valurent beaucoup d'autres surnoms épars dans les ouvrages de l'antiquité, auxquels nous renvoyons les érudits. Cicéron donne un temple à cette déesse, à Enna, ville de Sicile, et Lac-

tance un autre à Catane, autre ville de cette île; le premier était célèbre. — Faisons cet article par faire la synthèse du culte de Cérès dans la Grèce et dans l'Italie. C'est toujours en Égypte, berceau de la religion des Gentils, des *Goïm*, comme les nomme le texte hébreu de la Bible, qu'il faut chercher l'origine des grandes divinités, au pays des Hellènes et dans l'antique OEnotrie; leur Cérès n'est que l'Égyptienne Isis; cette dernière pleure son époux, la première sa fille; la Grèce, toute jeune en civilisation, reçut d'abord, sous le nom de *Déméter*, l'antique épouse d'Osiris, avec son culte et ses mystères, qu'ils allèrent cacher dans Éleusis, petite ville de l'Attique, et qu'ils rendirent célèbre par ses hiérophantes, comme Athènes le fut par ses rois et ses législateurs. De là ce culte se répandit le long de l'Adriatique et de la mer de Tyrhène, sur cette langue de terre si fameuse qu'elles baignent de leurs flots. Cette époque date, d'après les marbres d'Arundel, de 1426 avant Jésus-Christ. Tertullien éclaircit merveilleusement cette question, lorsque dans un passage qui lui est du reste étranger, il parle d'une *Cérès d'Afrique*; « Divinité, ajoute-t-il, en l'honneur de laquelle les femmes s'abstenaient de tout commerce avec les hommes pendant qu'elles en célébraient les mystères. » Le culte de Cérès à Catane n'était également exercé que par les femmes et les filles, à l'exclusion des hommes. — Cérès était encore confondue avec Astarté, la Vénus des Phéniciens, et même avec Vesta, sa mère; la Vierge du zodiaque est quelquefois prise aussi pour elle.

DENNE-BARON.

CEREUS. (Voy. CACTUS et CEREUS.)

CERF, en latin *cervus*, fait du grec *kéras*, *kératos*, corne, genre d'animaux mammifères appartenant à l'ordre des ruminants, caractérisés par des cornes pleines, de nature osseuse, qui tombent et se reproduisent chaque année, et qui ont reçu le nom de *bois*. Les cerfs sont, en général, remarquables par la légèreté de leurs formes; l'élégance de

leurs proportions, l'aisance de leurs mouvements et la rapidité de leur course. Leur corps est svelte ; leur cou allongé porte avec grâce une tête fine ; leur queue est courte ; leurs jambes élevées , fines et nerveuses, sont terminées, comme dans les autres ruminants, par un pied fourchu ; leur pupille est allongée horizontalement , et ils paraissent avoir la vue fort bonne ; ils ont l'oreille grande et l'ouïe très délicate ; leur langue est douce, leur odorat fin. Plusieurs ont des larmiers ou cavités formées par un repli de la peau un peu au-dessous des yeux , et dans lesquels s'accumule une humeur jaunâtre qui s'écoule au dehors. Il en est aussi qui ont des brosses ou paquets de longs poils à l'articulation des jambes de devant qui correspondent au poignet. Le poil des cerfs est ordinairement court et brillant ; le fauve plus ou moins brun est la couleur la plus commune du pelage en dessus ; le ventre est en général blanc, ainsi que les fesses, la queue plus foncée que le dos. Quelques espèces ont leur robe marquée de petites taches blanches disposées en séries longitudinales et parallèles entre elles ; mais, dans le plus grand nombre, cette disposition de couleurs ne se voit que chez les jeunes individus, qui, dans les animaux de ce genre, reçoivent le nom de *faon*. — L'espèce de végétation périodique à laquelle est dû le développement annuel du bois est un des phénomènes les plus singuliers que présente le règne animal. Lorsque ces espèces de cornes commencent à se montrer, elles sont minces, sensibles et recouvertes d'une peau velue. Leur base offre un bourrelet de même nature, appuyé sur deux protubérances plus ou moins allongées de l'os frontal ; ce bourrelet devient peu à peu solide et osseux, le bois acquiert la même consistance ; les vaisseaux sanguins qui y portaient la nourriture sont peu à peu rétrécis, puis enfin tout-à-fait oblitérés ; la peau qui recouvre le bois meurt, se dessèche, se détache par lambeaux, et finit par laisser à nu la surface solide, qui présente encore les traces des vaisseaux ; enfin, ce

bois lui-même se détache de sa base et tombe. Un nouveau commence à se développer immédiatement après ; mais la forme de ces bois successifs change avec l'âge, et en général se complique chaque année davantage. Lorsque l'animal devient vieux, son bois ne se reproduit plus avec la même exactitude : il se rapetisse, s'amincit, et finit par prendre des formes irrégulières. Les femelles en sont privées, à l'exception d'une seule espèce, le *renne*. (Voy. l'article Bois [zoologie], tom. VII, p. 15.) Les cerfs sont timides et farouches, mais ils ne manquent pas d'intelligence et sont féconds en ressources dans le danger. Leur voix est en général un braiement désagréable. Leur nourriture, comme celle de tous les ruminants, est purement végétale : ils préfèrent à tout les bourgeons et les jeunes pousses des arbres et arbustes. Les uns sont polygames et les autres vivent par paires. Les femelles, qui ont quatre mamelles placées entre les jambes de derrière, ne font le plus souvent que deux petits, et, dans les espèces monogames, les petits sont ordinairement, dit-on, de sexe différent, et ne se quittent jamais. Le rut a lieu en automne dans nos climats, et les petits naissent au printemps. — Les espèces de ce genre sont répandues dans l'ancien et le nouveau monde. On n'en a point trouvé à la Nouvelle-Hollande. Les plus remarquables sont le *cerf commun*, le *daim*, le *renne*, l'*élan* et le *chevreuil*. — Le *cerf commun* (*cervus elaphus*, Linné), *cervus* des Romains, *élaphos* des Grecs, *cervo* des Italiens, *ciervo* des Espagnols, *veado* des Portugais, *hirsch* des Allemands, *hert* des Hollandais, *hiort* des Danois, *kron-hiort* des Suédois, *red-deer* des Anglais, *jeli jenii* des Polonais, est « l'un de ces animaux innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits, dit Buffon, que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature. » Il est répandu dans toute l'Europe et toute l'Asie jusqu'au Japon, et les Portugais l'ont transporté à l'île de

France. Sa taille est fort différente selon les lieux qu'il habite ; les cerfs des plaines, des vallées ou des collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand et les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides et pierreuses : ceux-ci ont le corps bas, court et trapu ; ils ne peuvent courir aussi vite, mais ils vont plus long-temps que les autres. Le *cerf de Corse*, le plus petit et le plus bas sur jambes de tous ces cerfs de montagne, n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires. Les caractères communs à toute l'espèce, et qui la font distinguer de ses congénères sont : la tige des bois courbée en dedans, deux ou trois *andouillers* (V. ci-après) à la partie antérieure dirigée en avant, les divisions de l'extrémité supérieure partant d'un centre commun, des canines dans le mâle, l'extrémité du museau nne, formant un muflle. Le mâle et la femelle adultes ont en été le dos, les flanes et le dehors des cuisses d'un fauve brun, avec une ligne noirâtre, régnant tout le long de l'épine, et garnie de chaque côté d'une rangée de petites taches fauves pâles ; en hiver, ces parties sont d'un gris brun uniforme. La croupe et la queue sont en tout temps d'un fauve très pâle, avec une ligne noirâtre aux côtés des fesses. La tête, les côtés du cou, le dessous du corps et les pieds sont d'un brun grisâtre, une large bande brune sur le chamfrein. Toutes ces couleurs se foncent avec l'âge, chez les mâles surtout. Les oreilles sont simples, pointues et de moyenne grandeur. Le mâle se distingue de la femelle par ses bois et par ses canines, ou crochets, à la mâchoire supérieure. On prétend néanmoins qu'il se trouve quelquefois des *biches* qui ont un bois comme le cerf. Il en est aussi qu'on appelle *bréhaignes*, et qui sont stériles ; elles sont plus grosses et sont plus tôt en chaleur que les autres. Les *faons*, c'est-à-dire le cerf ou la biche de moins de six mois, ont tout le corps parsemé de petites taches blanches sur un fond brun fané, et l'on aperçoit déjà la couleur pâle en *sses*.—D'ailleurs les cerfs va-

rient un peu pour la couleur ; il y a des races plus brunes : tels sont les cerfs de Corse, dont nous avons déjà parlé ; tels sont encore ceux que l'on nomme en France *cerfs d'Ardenne* et en Allemagne *brand-hirsch* (cerf brûlé). De plus, chez les vieux cerfs, le poil du cou s'allonge de manière à former une sorte de erinière. Lorsque le faon mâle atteint l'âge de six mois, il commence à paraître sur son os frontal deux tubercules que l'on appelle les *bosses* ou *bossettes* : alors il prend le nom de *hère*. Les *bossettes* croissent, s'allongent, deviennent cylindriques, et dans cet état on leur donne le nom de *couronnes*. Elles sont terminées par une face concave, sur laquelle se porte l'extrémité inférieure du bois. Ce n'est qu'après la première année que ce bois commence à paraître ; il n'a alors qu'une simple tige sans aucune branche, et se nomme *dague* ; le cerf lui-même se nomme *daguet* pendant toute sa seconde année. A la troisième, il lui vient un bois dont chaque *perche* jette deux ou trois *cors* ou *andouillers*. Celui de la quatrième année se couronne, et l'âge ne fait qu'amener plus de grosseur dans les perches et un plus grand développement dans cette couronne, qui se divise quelquefois en dix ou douze branches ; mais jamais il n'y a plus de trois *andouillers* à la partie antérieure de chaque perche ; quelquefois même il n'y en a que deux. Tout ceci n'est pourtant vrai que des bois développés régulièrement ; mais souvent le bois d'un côté se déforme, il a plus d'*andouillers* que celui de l'autre côté ; ces *andouillers* changent de direction, etc. ; on dit alors que les *andouillers* sont *mal semés*. Quelquefois aussi les *andouillers* se bifurquent. Depuis la troisième année jusqu'à la sixième, le cerf porte le nom de *jeune cerf* ; à six ans, on le nomme *cerf dix cors jeunement*, à sept ans *cerf dix cors*, quoiqu'il puisse avoir un bois chargé de douze ou quatorze branches en comptant les *andouillers* et les divisions de la couronne. Passé huit ans, on le nomme *vieux cerf*. Les anciens attribuaient à cet animal une vie d'une longue pro-

digieuse (v. ci-après), mais dans le fait il ne passe guère 20 ans. Il est en état d'engendrer dès l'âge de 18 mois, quoiqu'il ne soit alors qu'aux deux tiers de son accroissement. — Les biches mettent bas leurs petits au printemps, les vieilles les premières, vers la fin de février ; celles de dix cors au milieu de mars ; celles de dix cors jeuneement, en avril ; les jeunes biches, en mai. Après la chute du bois les cerfs se retirent et se cachent dans les taillis, jusqu'à ce que le nouveau soit reyeu, et il n'est entièrement développé et durci que vers le mois d'août ; ils se frottent alors contre les arbres pour le dépouiller de la peau desséchée qui y adhère encore. Le rut commence vers le mois de septembre, et il produit sur le cerf mâle les effets les plus extraordinaires : cet animal, habituellement timide, est alors animé d'une fureur aveugle, et devient très dangereux ; il court les forêts et les plaines ; sa gorge se gonfle ; il *rait*, c'est-à-dire qu'il fait entendre une voix âpre et forte ; il mange peu, ne dort pas, et dès que deux individus se rencontrent, ils se battent à outrance. Les biches les fuient d'abord, et il faut qu'ils les contraignent. Le rut commence plus tôt chez les vieux cerfs, qui sont aussi les plus forts, et que les biches préfèrent, et comme il dure à peu près trois semaines pour chaque âge, on trouve des cerfs en rut jusqu'à la fin de novembre. Après la saison du rut, les cerfs sont très faibles, et plus aisés à forcer qu'en tout autre temps ; ils se rétablissent d'autant plus vite qu'ils trouvent une nourriture meilleure et plus abondante. Les glands surtout, quand il y en a beaucoup, leur rendent promptement des forces. — La biche porte huit mois et quelques jours. Elle ne fait ordinairement qu'un faon, qu'elle élève avec le plus grand soin. Si des chiens le poursuivent, elle se présente, se fait chasser elle-même pour les détourner, et retourne ensuite auprès de son pelt. Le faon ne la quitte point pendant tout l'été. En hiver, les cerfs et les biches de tous les âges se rassemblent en troupes nommées *hardes*. Ils se divi-

sent au printemps. Les biches se cachent pour mettre bas, les mâles pour refaire leur bois. — « Le cerf, dit Buffon, paraît avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève la tête, dresse les oreilles, et alors il entend de fort loin ; lorsqu'il sort dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple, et cependant il est curieux et rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin il s'arrête tout court et regarde fixement, et avec une espèce d'admiration, les voitures, le bétail, les hommes ; et s'ils n'ont ni armes, ni chiens, il continue à marcher d'assurance, et passe son chemin fièrement et sans fuir. Il paraît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers, et les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général, il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, et ne prend de la défiance et de la ruse qu'à mesure et qu'autant qu'il aura été inquiété. Il mange lentement, il choisit sa nourriture, et lorsqu'il a *viandé*, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir, mais il paraît que la rumination ne se fait pas chez lui avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter la nourriture contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur et de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure. Le bœuf a le cou court et droit, le cerf l'a long et arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, et cet effort se fait par une espèce de hoquet dont le mouvement se marque au dehors et dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse et plus tremblante, qu'il est plus âgé ; la biche a la voix plus faible et plus courte ; elle ne rait pas d'amour, mais de crainte : le cerf rait d'une manière effroyable dans

le temps du rut ; il est alors si transporté qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien : on peut donc le surprendre aisément ; et comme il est surchargé de venaison , il ne tient pas long-temps devant les chiens ; mais il est dangereux aux abois , il se jette sur eux avec une espèce de fureur. Il ne boit guère en hiver , et encore moins au printemps ; l'herbe tendre et chargée de rosée lui suffit ; mais dans les chaleurs et les sécheresses de l'été , il va boire aux ruisseaux , aux mares , aux fontaines ; et dans le temps du rut il est si fort échauffé qu'il cherche l'eau partout , non seulement pour apaiser sa soif brûlante , mais pour se baigner et se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien , et plus légèrement alors que dans tout autre temps , à cause de sa venaison , dont le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverser de très grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches , les cerfs se jettent à la mer dans le temps du rut , et passent d'une île à une autre à une distance de plusieurs lieues. Ils sautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent , car lorsqu'ils sont poursuivis , ils franchissent aisément une haie , et même un palis d'une toise de hauteur. Leur nourriture est différente suivant les différentes saisons : en automne , après le rut , ils cherchent les bontons des arbustes verts , les fleurs de bruyères , les feuilles de ronces , etc. ; en hiver , lorsqu'il neige , ils pèlent les arbres et se nourrissent d'écorces , de mousses , etc. , et lorsqu'il fait un temps doux , ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps , ils cherchent les chatons des trembles , des marsaules , des coudriers , les fleurs et les boutons du cornouiller , etc. ; en été , ils ont de quoi choisir , mais ils préfèrent les seigles à tous les autres grains , et la bourgène à tous les autres bois. La chair du faon est bonne à manger , celle de la biche et du daguet n'est pas absolument mauvaise , mais celle des cerfs a un goût désagréable et fort. » La peau du cerf fait un cuir souple et durable ; le bois est em-

ployé pour faire des manches de couteaux et autres instruments. La chasse du cerf a fait de tout temps l'amusement des hommes puissants ou riches. Elle constitue un art étendu , qui a même son vocabulaire particulier , et qui forme la principale et la plus difficile partie de l'art de la *vénérerie*. Le *veneur* doit connaître les lieux où le cerf se tient dans chaque saison , afin de pouvoir l'y chercher ; il doit savoir reconnaître par l'empreinte des pieds l'âge et le sexe de l'individu qu'il poursuit ; les *fumées* ou *excréments* , les *portées* , c'est-à-dire la hauteur à laquelle le bois atteint les branches des arbres , aident aussi le veneur dans son jugement. Il faut encore qu'il connaisse et prévoie toutes les ruses de l'animal , comme celle de passer et de repasser sur la voie , de se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change , de faire un grand saut pour se jeter à l'écart , de se coucher sur le ventre pour laisser passer les chiens devant lui , enfin de se plonger dans l'eau en ne laissant sortir que le bout du nez. Cette ressource est ordinairement la dernière ; le cerf est alors bientôt aux abois , et ne fait plus que disputer sa vie , qu'il fait quelquefois chèrement payer. — (Voy. pour les autres espèces les mots CHEVREUIL , DAIM , ELAN et RENNE.)

DÉMEZIL.

On a répandu autrefois un grand nombre de fables sur la longévité prétendue du cerf ; on a dit que la durée de sa vie s'étendait à plusieurs siècles ; on a même avancé qu'il vivait quatre fois aussi long-temps que les corneilles , auxquelles on donnait neuf fois la durée de la vie de l'homme. On peut juger de ces fables par le résultat de cette dernière assertion , qui assignerait aux cerfs trois mille six cents ans de vie. Pline assurait qu'on en avait pris un plus de cent ans après la mort d'Alexandre , portant un collier d'or avec une inscription qui témoignait qu'il lui avait été donné par ce prince. On a dit aussi que la biche d'Auguste avait été retrouvée plus de deux siècles après sa vie. On sait enfin l'histoire du cerf chassé par Charles VI , dans la fo-

rêt de Senlis, et qui avait un collier de cuivre doré avec cette inscription latine: *Cæsar ho me donavit* (César m'a donné ce collier). Il n'y a pas d'apparence, dit Mézerai, que ce cerf eût appartenu à Jules-César ou à Charlemagne; c'était sans doute quelque empereur d'Allemagne beaucoup plus moderne dont le cerf avait passé en France. Toutes ces fables ont été réfutées dans les temps modernes, et l'on sait aujourd'hui que le cerf ne vit guère plus de vingt ans. — La chasse au cerf était fort connue des anciens, comme l'attestent les monuments qu'ils nous ont laissés. Nous en voyons une représentée sur le sépulcre des Nasons. Elle se fait dans un parc où il n'y a que deux issues, à chacune desquelles se tiennent deux hommes, sans doute pour les empêcher de s'échapper; un ehén, dans le parc, court après les cerfs; il y a apparence qu'on les laissait ainsi par la course. D'autres monuments nous représentent des cerfs attelés à des chars, ce qui semble confirmer ce que dit Martial, que ces animaux se laissaient mettre à la gucule des mors d'or fin. — Sur les médailles, le cerf marque Ephèse et les autres villes où Diane était particulièrement honorée; mais le cerf n'était pas seulement consacré à cette déesse, il l'était aussi à Hercule. — En termes de blason, un *cerf sommé* est un cerf ramé de 9, 10, 11 ou 13 cors, quelquefois sans nombre; quand on ne met que la tête seule, elle doit montrer les yeux et les deux oreilles, et alors on l'appelle *massacre*. — Cette tête séparée du corps, ou *massacre*, est, à la chasse, le droit du veneur qui a détourné le cerf. Il en fait le premier droit à son limier. Les menus droits sont la langue, le muse et les oreilles. On lève la *pied droit* du cerf pour le présenter au maître ou seigneur de la chasse. On appelle *cimier* le dessus du dos approchant des cuisses et *nappe du cerf* sa peau. On ôte le *parement du cerf*, c'est-à-dire une chair rouge qui est attachée à sa peau, quand on fait la curée. *Lancer le cerf*, c'est le faire partir; le cerf qu'on a lancé s'appelle *droit*; celui qu'on ren-

contre en chemin s'appelle *le change*. On dit aussi qu'un cerf est *au ressu* quand il est au soleil après la rosée ou après sa course. On appelle *muse* de cerf la triste contenance où il se trouve tandis qu'il est en amour. On dit aussi qu'il fait le *rouge* pour dire qu'il rumine. On appelle le *lit*, la *chambre*, ou la *reposée du cerf*, son fort, sa demeure, un lieu où les arbres et les herbes sont touffus. Un *écuyer* de cerf, ou un *broquart*, c'est un jeune cerf en compagnie d'un vieux. On dit encore que le cerf est de *bon temps* ou de *hautes erres*, quand il va vite et loin, ou quand ses pistes sont fraîches; qu'il va de *vieux temps*, quand il est las et recrn on qu'il va sur les vieux vestiges; qu'il *balance*, quand il est incertain dans sa course. On dit enfin qu'un cerf prêt à se rendre va *seignant son corps*, lorsqu'en chancelant il fait de grands bonds, de grandes glissées, et donne des os en terre, et qu'il est *aux abois* quand il est las et qu'il n'a plus la force de courir. C'est alors qu'il pleure, comme s'il voulait demander grâce par ses larmes. E.

CERFEUIL, *scandix cerefolium*. Tout le monde connaît le cerfeuil commun et son emploi; nous avons à en signaler une variété, le *cerfeuil frisé*, dont les feuilles crépues sont plus abondantes, circonstance qui le fait rechercher. On cultive aussi le cerfeuil musqué, *scandix odorata*, connu encore sous le nom de *cerfeuil d'Espagne* et de *cerfeuil à feuilles de fougère*, qui est vivace, s'élève à deux ou trois pieds et sert aux mêmes usages que le cerfeuil commun et le cerfeuil frisé. Les deux premiers se multiplient par la semaison de leurs graines, et le cerfeuil musqué se multiplie par les doubles procédés de la semaison de ses graines et de la séparation de sa sonche, car c'est une plante vivace. Les cerfeuil appartiennent à la famille des *ombellifères*. C. TOLLARD aîné.

CERFS (Pare-aux-). (V. PASC.)

CERF-VOLANT, sorte de scarabée ou insecte volant, ainsi appelé parce qu'il porte des cornes dentelées semblables à celles d'un cerf; *scarabæus lucanus*,

cornutus ou *corniger*. Cardan l'appelle *taurus* et Scaliger *bos xulophagos*, parce qu'il se nourrit, dit-il, d'une certaine liqueur qui découle des chênes et qu'il suce avec sa trompe. Ses cornes sont mobiles et lui servent de pincées pour sa défense; la femelle en est privée. Les ailes de ces insectes sont pliées et renfermées dans une écaille comme dans une espèce d'étui, qui s'ouvre quand ils veulent voler. — On donne aussi le nom de CERF-VOLANT à un jouet d'enfant, composé d'une carcasse d'osier recouverte de papier, avec des oreilles et une longue queue, que l'on enlève dans l'air au moyen d'une longue ficelle, qu'on lâche plus ou moins, selon le vent. — Le CERF-VOLANT ÉLECTRIQUE est un cerf-volant auquel on attache un fil de métal pour le rendre propre à soutirer la matière électrique des nuages, dont on se sert en physique pour faire des expériences. — Les tanneurs appellent encore ainsi un cuir tanné dont le ventre a été ôté. Z.

CÉRINTHIENS, disciples de l'hérésiarque Cérinthe. Celui-ci était Juif d'origine. Il voyagea dans sa jeunesse en Egypte, où il apprit la philosophie; de là il passa en Asie, où il s'opposa aux apôtres en soutenant que la circoncision était nécessaire, et que les chrétiens ne pouvaient s'abstenir de la loi sous aucun prétexte. Il soutenait que ce n'était pas Dieu qui avait fait le monde, mais une vertu bien inférieure à la puissance souveraine; que la loi et les prophètes venaient de cette même vertu qui avait créé le monde, et non point de Dieu; que le Dieu des Juifs n'était qu'un ange; que Jésus-Christ était fils de Joseph et de Marie, et n'était pas plus qu'un autre homme; que sa sagesse et sa vertu l'avaient mis au-dessus des autres; que le Christ, envoyé par le Dieu souverain, était descendu sur lui en forme de colombe, lui avait révélé le Père inconnu jusqu'alors, et que lui l'avait révélé aux autres, et fait des miracles. Il disait que lorsque Jésus avait souffert, le Christ l'avait quitté et était remonté au ciel, et que Jésus était ressuscité quelque temps après

sa mort. Il disait en outre qu'après la résurrection générale il y aurait un règne terrestre; qu'à Jérusalem les hommes jouiraient de tous les plaisirs pendant mille ans, ce qui a donné lieu à la secte des *millénaires*. (V. ce mot.) Cérinthe commença à prêcher ses hérésies l'an de Jésus-Christ 54, la dernière année du règne de l'empereur Claude. Il vivait encore l'an 66. A. S—r.

CERISIER, *cerasus*. L'opinion unanime des gens du monde, opinion partagée par plusieurs habiles horticulteurs, et même par des botanistes distingués, est que les premiers cerisiers furent apportés de l'Asie à Rome par Lucullus. D'autres, au contraire, et nous sommes de ce nombre, ont pensé que toutes les cerises étaient d'origine européenne. Si Lucullus a apporté des cerises à Rome, il n'a pas apporté la race de cet arbre en Europe, car il est évident que le type de toutes les cerises se trouve encore dans nos forêts; il paraît que les cerises importées alors en Italie, étant plus belles que celles qui existaient dans les Gaules, donnèrent lieu à cette erreur. — Pour donner plus de force à notre opinion, pour lui donner le plus grand caractère de vérité possible, nous puiserons nos preuves dans les faits suivants, visibles à tous les yeux, savoir, que, parmi les cerisiers sauvages ou merisiers qui croissent dans les forêts de l'Europe, on trouve un merisier qui s'élève à la hauteur des grands arbres, et qui est certainement le type des bigarreautiers. On trouve une autre variété de merisier moins élevé, dont le fruit est moins consistant, et qui serait le type des guigniers; enfin, on trouve un merisier à fruit, qui, légèrement acide, serait le type des cerises acides ou griottes. Appuyé sur l'existence de ces trois races sauvages, nous avons proposé dans notre *Traité des végétaux* (p. 105), de diviser les cerises en *cerises douces à chair ferme*, en *cerises douces à chair tendre et fondante*, en *cerises acides ou griottes*; division qui nous paraît la seule rationnelle et admissible, quelle que soit d'ailleurs la véritable origine des cerises,

et quoi qu'il en soit des trois sentiments controversés, que les cerises cultivées proviennent, selon les uns, de l'Asie, selon d'autres de l'Europe, ou qu'elles sont, selon l'opinion plus moderne, soutenue par Bosc, les unes de l'Europe, les autres de l'Asie. « Les cerises, dit ce dernier, proviennent de deux espèces botaniques bien distinctes, le merisier d'Europe et le cerisier d'Asie. Dans le merisier d'Europe, les fleurs se développent sur le bois de l'année dernière année, tandis que dans le cerisier de l'Asie elles sortent du bois de la dernière année; dans l'un, les bouquets sont sessiles, et dans l'autre ils sont légèrement pédonculés; un autre caractère tranché, c'est que les merises, les guignes et les bigarreaux, qui sortent du merisier sauvage, ont la chair consistante, tandis que les griottes ou cerises aigres des auteurs, qui sortent du cerisier de Cérasonthe, ont une chair tendre et aqueuse. » Mais de tels caractères ont paru insuffisants à de bons observateurs, et il est évident en effet que si Bosc eût été entièrement convaincu, il eût, au lieu de réunir, comme il l'a fait, le merisier d'Europe au cerisier d'Asie sous un seul article *cerisier*, fait deux divisions séparées, l'une contenant, sous le nom de *cerisier de Cérasonthe*, les griottes ou cerises proprement dites, et l'autre, sous le nom de *cerisier d'Europe*, contenant les bigarreaux et les guignes, qui sont des variétés de notre merisier sauvage. — Abandonnant, dans cet ouvrage, fait pour énoncer plus spécialement des vérités utiles que des opinions ou des divisions, notre proposition d'une division des cerises en trois groupes principaux, nous nous bornerons à nommer et à décrire succinctement, parmi les 80 variétés de cerises cultivées dans nos pépinières, les meilleures variétés et sous-variétés, le plus ordinairement admises dans les jardins, et nous prendrons pour point de départ le type originel même du sujet, c'est-à-dire les merises ou cerises sauvages, dont les variétés les plus remarquables sont le *cerisier-merisier à petit fruit* (*Cerasus*

avium), dans lequel on observe plusieurs sous-variétés à fruit blanc, à fruit noir et à fruit rose. Ce merisier est connu encore sous le nom de *merisier commun* : c'est un sujet de greffe pour tous les cerisiers. C'est le plus grand de tous les cerisiers, et celui dont le bois est le meilleur et le plus recherché dans les arts; aussi s'en fait-il de grandes plantations. Les merises qu'il produit servent à faire une espèce de vin et diverses liqueurs alcooliques. Ce merisier est le type du *bigarreaux*. — La seconde variété est le *cerisier-merisier à gros fruit*. Dans ce merisier, le fruit est plus gros, doux, sucré, plus succulent, et se mange comme les grosses cerises, c'est la *merise proprement dite*; elle est le type des cerises douces appelées *guignes*; elle présente également plusieurs couleurs dans ses fruits. — Enfin, on observe dans nos forêts, une *merise légèrement acide* qui se présente également sous plusieurs couleurs, et qu'on croit être le type le plus ancien des griottes, type bien plus éloigné que l'époque de l'introduction du cerisier en Europe par Lucullus. Non toutefois que nous voulions contester au cerisier de l'Asie-Mineure l'avantage d'avoir produit dès le moment de son introduction (l'an 680 de Rome) de plus beaux fruits que n'en produisait alors et que n'en produit même de nos jours dans nos forêts, cette troisième variété du *cerasus avium* ou merisier des forêts européennes; mais il est évident que cette troisième variété est identique avec le cerisier de Lucullus, et l'on voit que quand même la cerise de Cérasonthe ou griotte ne nous aurait pas été apportée de l'Asie, la cerise-griotte et ses nombreuses sous-variétés n'en seraient pas moins dans nos jardins, comme une conséquence inévitable des progrès agricoles en Europe. — Les trois variétés principales du cerisier-merisier des bois que nous venons de signaler, se multiplient par la semaison de leurs noyaux, et servent, comme nous l'avons dit, la première variété, qui est la plus robuste, à produire le bois de merisier; la seconde et la troisième, les cerises, qui sont

plus spécialement recherchées pour faire le vin, le cassis et l'eau-de-vie de cerises, et autres liqueurs spiritueuses, telles que le *marasquin* et le *Kirschen-Wasser*. On voit ainsi que plus on prendra de soin pour semer séparément ces variétés, plus on aura de meilleurs sujets de greffes et des sujets plus appropriés aux races perfectionnées des diverses sortes, variétés et sous-variétés de cerises. — Le merisier des bois, transporté dans les jardins, a changé ses fleurs simples blanches en de magnifiques fleurs doubles, et a pris le nom de *merisier à fleurs doubles*. Le merisier double est sans contredit l'un des plus beaux arbres d'ornement, soit par la beauté de son feuillage, soit par la beauté, la richesse et l'élégance de ses innombrables fleurs, disposées en bouquets : on le multiplie par la greffe sur son type originel ou sur le mahaleb ou bois de Sainte-Lucie. — La première amélioration obtenue dans le merisier des bois a été : 1^o le bigarreaulier (*Cerasus bigarella*), qui s'élève moins que son type, et qui a produit en Europe les plus anciennes cerises de table ; il a pour sous-variété le *bigarreaulier à gros fruit rouge*, dont la cerise, très grosse, convexe d'un côté et aplatie de l'autre, est divisée par une rainure profonde, dont la chair est parfumée, rouge, la peau d'un rouge foncé d'un côté et d'un rouge pâle du côté opposé : ce bigarreau est excellent, c'est l'un des meilleurs ; 2^o le *bigarreaulier à gros fruit blanc*, aussi bon que le précédent, dont il ne diffère que par sa couleur blanche ; 3^o et 4^o les deux *bigarreauliers hâtifs*, l'un à fruit rouge, l'autre à fruit blanc, chair moins consistante que dans les deux bigarreauliers précédents, plus suave, plus tendre, moins gros, mais plus délicat que les gros bigarreaux ; 5^o le *bigarreaulier couleur de chair*, à cerises presque transparentes, belles, suaves, délicates : cette sous-variété est très recherchée sous le double rapport de la beauté de son fruit et de sa qualité. — Il faut rapporter aux bigarreauliers la *cerise dite de 4 à la livre* ou à *feuilles de tabac*, dont le feuillage est très grand,

mais dont les fruits n'ont pas justifié les promesses faites au nom de cette variété, qui fut introduite il y a 25 ans et proclamée avec un grand enthousiasme. C'est un arbre très remarquable par la forme et la grandeur de ses feuilles. — Les fruits de tous les bigarreaux sont plus ou moins en forme de cœur. — Le second perfectionnement obtenu dans le merisier des Gaules a produit, après les bigarreaux dont nous venons de parler, le *cerisier-guignier* (*C. juliana*), qui s'élève moins que le bigarreaulier et qui a produit la seconde cerise de table connue de nos pères, et qui a pour sous-variétés la *guigne à fruit noir*, dont la peau est fine, brune, la chair rouge, adhérente au noyau, et qui mûrit en mai et juin ; la *guigne à fruit noir luisant*, plus volumineuse dans toutes ses parties que la précédente, et qui mûrit en juin ; les deux *guigniers*, l'un à *gros fruit blanc*, l'autre à *gros fruit rouge* et le *guignier à rameaux pendants*, qui réunit à la qualité de ses fruits, d'un goût très fin, une sorte d'élégance dans ses rameaux, inclinés comme ceux du saule pleureur, ce qui en fait tout à la fois un arbre d'agrément et d'utilité. Les fruits des guigniers sont plus ou moins en cœur. — De la troisième variété du merisier des bois dont nous allons parler, et dont les fruits sont légèrement acides, est sorti, selon Danton, écrivain distingué, le *griottier*, que d'autres auteurs pensent provenir uniquement de l'Asie, comme si on ne pouvait raisonnablement admettre qu'il existe dans les forêts européennes une variété du merisier qui peut être considérée comme le type originel des griottiers, en même temps que ce type existe en Asie, où une longue culture l'a amélioré et amené à l'état de perfection où était la cerise de Cérasonte lorsque Lucullus introduisit ce fruit à Rome. — Le *cerisier-griottier* (*C. sativa*) est moins élevé que le guignier et que le bigarreaulier ; ses rameaux sont grêles et nombreux, ses feuilles et ses fleurs sont petites, et ses fruits plus ou moins acides. Les meilleures variétés sont le *griottier nain* ou

cerisier nain-précoce, s'élevant à six ou sept pieds seulement, propre à être mis en espalier, sous châssis ou dans les serres, et dont le mérite principal est d'être très précoce : on le greffe ordinairement sur le Sainte-Lucie ou prunier mahaleb. Le *cerisier-griottier commun* ou *cerisier-ratafia*, le plus productif des griottiers, et qui indépendamment des fruits qu'il fournit chaque année en abondance, a produit le *cerisier à fleurs doubles* et le *cerisier à fleurs semi-doubles*, qui décorent nos jardins. La *cerise-griotte*, dite *cerise à la feuille*, qui vient dans les bois, où elle se reproduit naturellement, dont le fruit est acide et petit. Ce griottier est le type des griottes, pour ceux qui pensent que le griottier est d'origine européenne. Le *cerisier-griottier à trochet*, dont les fruits, d'un rouge foncé, sont très nombreux et très délicats. Le *griottier à bouquet*, dont les fruits sont disposés en bouquets de six à sept cerises rouges, qui mûrissent en juin. Le *cerisier de Montmorenci*, connu encore sous le nom de *griottier de Montmorenci*, de *gros gobet* et de *gobet à courte queue*, fruit gros et déprimé à ses extrémités, d'un rouge vif, et l'une des meilleures cerises. Le *cerisier-griottier hâtif de Montmorenci*, variété des précédents, plus petite et plus précoce, et d'un rouge plus foncé. Le *cerisier de Hollande*, fruit gros, peu rouge, chair fine et d'un blanc teint de rose. La *cerise de Villeneuve ambrée*, fruit gros, très abondant, doux, sucré, et que je considère comme étant, avec le gros gobet, les deux meilleures cerises. Le *griottier commun*, dont les fruits sont rangés en anneaux autour des branches; le *griottier de Portugal*, royal archiduc, archiduc de Hollande, fruit plus gros que dans le précédent, peau d'un rouge-brun, chair abondante, très bonne cerise. Le *griottier d'Allemagne* ou *griotte de chaux*, dont le fruit est presque noir, la chair rouge et abondante. Le *griottier-guindoubier*, dont le fruit est très gros, charnu, très coloré, très parfumé, excellente espèce. La *cerise royale*, *cherry*

duck, ou *cerise d'Angleterre*, dont le fruit rouge tire sur le brun, devient entièrement noir dans son extrême maturité, très multiplié, espèce excellente. La *cerise royale*, *may-duck* ou *royale hâtive*, variété de la précédente, dont elle ne diffère que par sa hâtiveté. La *cerise royale tardive*, qui ne mûrit qu'en septembre. Le *cerisier de la Toussaint*, qui donne des fleurs depuis mai jusqu'à la Toussaint, et dont les fruits sont très gros, très tardifs, acidulés, et assez agréables en égard à la saison où ils paraissent sur nos tables. La *cerise griotte dite belle de Choisy*, très grosse, l'une des plus estimées, des meilleures et des plus recherchées. Le *griottier à feuilles de pêcher*, le *griottier à feuilles de saule*, le *griottier à feuilles panachées*, intéressants sous le double rapport de leur feuillage et de leur fruit. — Quoiqu'on ait proposé une 4^e division sous le nom de *cerisier du nord*, dans laquelle on comprend le *cerisier de Sibérie à gros fruits* et à *rameaux pendants*, dont le fruit ovale, noir et très tardif sert à faire des confitures et du ratafia; le *cerisier de Sibérie à fruit rond*, qui sert aux mêmes usages; le *griottier commun*, le *griottier nain-précoce*, et le *griottier d'Allemagne*, dont la cerise est rouge et très estimée : nous ne séparerons pas ces fruits des griottiers, auxquels ils se rapportent nécessairement, selon nous, surtout si on admet, comme nous espérons être parvenu à le démontrer, que le griottier est d'origine européenne, et par conséquent plus ancien en Europe que la cerise de Cérasonte : ainsi que le prouve l'existence dans nos forêts d'une merise acide, de laquelle il sort ; ainsi que le prouve la cerise dite *griotte à la feuille* qui vient dans les bois ; ainsi que le prouverait au besoin même, la 4^e division proposée, qui se compose d'espèces originaires du nord de l'Europe. — Quoique presque toutes les cerises se reproduisent par leurs noyaux, il faut les greffer afin d'obtenir de plus beaux et de meilleurs fruits ; la greffe sur le merisier commun (*C. avium*) est la meilleure.

Mais pour obtenir des quenouilles de cerisier, il faut greffer sur le Sainte-Lucie ou mahaleb. J'ai obtenu par cette greffe des quenouilles de cerisier de la plus grande beauté : ce n'est même qu'en greffant sur Sainte-Lucie qu'on peut avoir de belles quenouilles de cerisier, et c'est surtout une opération indispensable pour obtenir abondamment des cerises dans les terres marneuses et crayeuses les plus ingrates, terres dans lesquelles le mahaleb croit bien et toujours mieux que tout autre arbre. — Que pourrais-je ajouter sur les qualités et les usages du cerisier qui ne soit connu, si ce n'est d'insister sur ce point, que, greffé sur Sainte-Lucie, cultivé en grand, il peut servir à utiliser les plus mauvaises superficies en sol crayeux et marneux, où peu de plantes prospèrent aussi bien que le mahaleb. On serait toujours à peu près certain de vendre un fruit que tout le monde aime, et dont on n'a assez nulle part ; ou bien on en ferait sécher les cerises, soit au soleil, soit autrement ; on en ferait du vin de cerises, du *Kirschen-Wasser*, du rossolis ou marasquin de Zara, qui ne s'obtient pas toujours, comme plusieurs le pensent, du *griottier marasquin*, qui croît naturellement en Dalmatie, mais au contraire, de toutes les cerises, comme cela a lieu également pour le *kirchenwasser*, qui se fait avec le mélange de toutes les cerises qu'on a à sa disposition. — J'ai revendiqué, dans le cours de cet article, une origine européenne pour les cerises dites griottes : le *griottier marasquin*, que j'avais oublié d'appeler en témoignage, et qui croît naturellement en Dalmatie, vient encore ajouter à ma conviction. Concluons donc que s'il est juste de reconnaître que Lucullus a apporté à Rome une *cerise griotte* déjà perfectionnée en Asie, cette cerise existait à l'état sauvage en Europe, et que par conséquent toutes les cerises sortent du merisier d'Europe. C. TOLLARD aîné.

Usages de l'écorce et du bois de cerisier.

L'écorce et le bois de plusieurs espèces de cerisiers sont employés dans les

arts et en médecine : le bois du cerisier à grappes (*C. padus*) des montagnes de l'Europe, par exemple, est employé par les tourneurs sous le nom de *faux bois de Ste-Lucie*, et son écorce, amère et astringente, a été proposée dans les fièvres, pour remplacer le quinquina, et en même temps comme anti-siphilitique. Quant au véritable bois de *Ste-Lucie*, il est le produit du mahaleb (*C. mahaleb*) des montagnes de la France ; il est odorant et sert surtout pour tous les petits ouvrages de tour. Le cerisier de Virginie (*C. Virginiana*) est également un bois très odorant, qui sert à la fabrication des meubles, et son écorce est également employée comme fébrifuge. On connaît aussi les propriétés du *laurier-cerise* (*V. ce mot.*) — Pour rehausser la couleur du bois de cerisier, et afin de lui donner l'apparence de l'acajou, on fait un lait de chaux très épais, dont on applique des couches à plusieurs reprises avec une brosse. Dès qu'elles sont séchées, on frotte le bois avec une brosse dure pour enlever la chaux, et s'il en reste encore quelques molécules dans les pores du bois, on les enlève avec une éponge imbibée d'eau, puis on achève de donner du lustre au bois en le polissant au bouchon avec de l'huile. Pour faire un vernis qui, comme celui du copal (*voy. ce mot.*), ne s'éraïlle point, on mêle une partie de cire blanche fondue avec huit parties d'huile de pétrole rectifiée, et l'on recouvre le bois teint avec une légère couche de ce mélange encore un peu chaud, en se servant d'une brosse de blaireau. L'huile de pétrole s'évapore et laisse le bois recouvert d'une très mince lame de cire. Alors on polit avec une brosse ou un morceau de vieux drap : le bois prend ainsi le plus beau poli et produit un effet très brillant. Z.

CÉRISOLES (BATAILLE DE). — En 1544, le comte d'Enghien venait de remplacer Boutières dans le commandement des troupes de François I^{er} en Piémont. Il avait reçu des renforts, et assiégea Carignan. Del Guasto, général de Charles-Quint, fit tous ses efforts pour déli-

vrer cette place. Enghien fit demander au roi de France la permission de livrer bataille. Les conseillers de François le dissuadèrent d'accorder cette permission, mais il céda aux instances de Montluc, consentit à ce qu'une action fût engagée, et vit ses jeunes courtisans se hâter de se rendre en Piémont pour partager la gloire que devait acquérir le comte d'Enghien. Del Guasto voulait tourner les Français et se placer entre eux et le marquisat de Saluces. Son armée avait beaucoup souffert de fortes pluies et du manque de vivres ; il était averti que la garnison de Carignan n'en avait plus que jusqu'au 15 avril, et il était résolu à livrer bataille pour la délivrer. Il paraît qu'il avait cherché à tromper les Français sur le point où il songeait à passer le Pô ; mais son stratagème ne réussit pas. Montluc, envoyé à la découverte avec un parti de cheval-légers, le rencontra, qui de Cerisola marchait à Sommariva, dans la direction contraire à celle qu'il avait indiquée. Enghien fit alors occuper par ses arquebusiers un bosquet, le long du chemin que les impériaux devaient suivre, et il mit toute sa cavalerie en bataille sur le bord d'un coteau qu'ils devaient gravir, tandis que, derrière ce coteau, il déployait tout le reste de son armée. Mais del Guasto, se voyant prévenu, rebroussa chemin, et rentra à Cerisola pour y passer la nuit. De son côté, le comte d'Enghien abandonna le terrain avantageux qu'il avait choisi pour y attendre la bataille, et ramena son armée à Carmagnola. Il laissa un parti pour observer l'ennemi. — Le lundi de Pâques, 14 avril 1644, les Français se mirent en mouvement dès le matin, pour occuper le même coteau sur lequel ils s'étaient rangés la veille ; mais ils s'étaient laissé prévenir par leurs adversaires : quand ils s'en approchèrent, ils s'aperçurent que toutes ces hauteurs étaient déjà occupées par del Guasto, qui avait mis en bataille son armée. Le comte d'Enghien jugea qu'il ne pouvait reculer de nouveau sur Carmagnola sans jeter le découragement

dans son armée, et il résolut de combattre. — Au moment où le soleil s'était levé, les deux armées avaient paru rangées l'une en face de l'autre, et les escarmouches avaient commencé entre cinq ou six mille arquebusiers qui s'étaient avancés entre elles, et qui cherchaient à se surprendre ou à se tourner. Ces escarmouches durèrent plusieurs heures, parce que del Guasto ne voulait pas descendre de sa colline, ni Enghien aller l'y chercher. Enfin, une manœuvre décisive engagea sérieusement l'action. L'aile droite des Impériaux fut réduite à ne pouvoir agir. Les *landskhechts* furent renversés par la gendarmerie française, que conduisait le sire de Boutières. Del Guasto, qui comptait principalement sur eux, fut entraîné dans leur déroute. D'Enghien toutefois, voyant sa droite irrésolue, avait quitté le centre pour se rapprocher d'elle avec sa gendarmerie. Lorsqu'il vit approcher les vieilles bandes espagnoles et allemandes, il chargea sur elles avec l'impétuosité d'un jeune homme. Tous les jeunes seigneurs qui l'entouraient voulant l'emporter l'un sur l'autre en intrépidité, cette troupe téméraire traversa de part en part toute la colonne impériale ; mais dans cette action hasardeuse, elle perdit beaucoup de monde. Enghien, arrivé de l'autre côté des Impériaux, sentit qu'il s'était beaucoup trop éloigné de son infanterie, et voulut la rejoindre ; il reforma donc sa troupes, bien diminuée, puis il se rejeta une seconde fois au travers des Allemands et des Espagnols. Il franchit de nouveau toute leur bataille, quoique ces vieux soldats fussent accoutumés à opposer à la cavalerie une barrière impénétrable ; mais cette nouvelle charge lui coûta plus de monde encore que la première, et lorsque, avec une perte immense, il eut regagné la place d'où il était parti, il n'y retrouva plus son infanterie ; les hommes du comte de Grayères, les Provençaux et les Italiens, qui devaient l'appuyer, avaient pris la fuite. Un pli du terrain lui cachait tout le reste de l'armée française ; il la crut aussi en

dérouté; et suivi de sa petite troupe, qui ne comptait plus guère que cent chevaux, il se trouva aux prises avec quatre mille hommes d'infanterie. Ni lui cependant ni aucun de ceux qui l'entouraient n'eurent d'autre pensée que celle de vendre chèrement leur vie. Taudis qu'Enghien ralliait ses gendarmes pour se préparer à une dernière charge, le corps de bataille, vainqueur des *lands-knechts*, parut sur les flancs des Espagnols qui lui étaient opposés. Ceux-ci, se voyant tournés, prirent la fuite, et furent poursuivis par d'Enghien, dont la brillante valeur fit pardonner les fautes. Les Suisses, auxquels naguère del Guasto avait manqué de foi, ne voulurent prendre personne à rançon; ils tuèrent même beaucoup de prisonniers faits par les Français. La perte des Impériaux fut en effet très considérable. On prétend qu'ils laissèrent douze mille morts sur le champ de bataille, et trois mille prisonniers aux mains des vainqueurs; du Bellay ne confesse que deux cents morts du côté des Français, qui probablement en perdirent plus de deux mille. Trois cent mille francs en argent monnayé ou en vaisselle, quatorze canons, tous les pontons, et sept ou huit mille corselets de soldats tombèrent au pouvoir des vainqueurs, avec le camp du marquis del Guasto. — Enghien voulait ensuite mettre à exécution de grands projets sur le Milanais, mais François I^{er} rappela ses troupes, et perdit les fruits de la victoire. (Voy. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*; Gaillard, *histoire de François I^{er}*; Sismondi, *Histoire des Français*, et les articles CHARLES-QUINT, FRANÇOIS I^{er}, ENGHEN).

A. SAVAGNER.

CÉRITE. C'est le minéral d'où l'on extrait les combinaisons du métal nommé *cerium*. (Voy. ce mot.) Il se présente en masses amorphes, opaques, de couleur rouge ou brune, à poussière grise, assez dure pour rayer le verre, d'une pesanteur spécifique de 4,66. Ses éléments essentiels sont l'eau, la silice et le protoxyde de cérium; mais il est toujours mélangé de peroxyde de fer et de

chaux. Quoiqu'on ne l'ait encore trouvé que dans les débris d'une mine de fer près de Ryddarhytta, en Suède, on n'a pas à craindre qu'il manque jamais aux besoins des laboratoires.

A. D.

CÉRITH, en latin *cerithium*, est aussi le nom d'un genre de mollusques gastéropodes à coquilles univalves, dont il existe beaucoup d'espèces à l'état fossile dans le sein de la terre. C'est à M. Bruguère que l'on doit la vraie classification de ces coquilles que Linné avait confondues avec ses *murex*, ses *strombus* et ses *trochus*. L'ouverture qui constitue ce qu'on nomme vulgairement la bouche de ces coquilles est courte, un peu oblique, et offre dans sa partie supérieure un sillon en gouttière renversée, qui est plus ou moins exprimé, ou distinct, selon les espèces. La spire de cette coquille fait au moins les deux tiers de sa longueur; elle se présente sous la forme d'un cône alongé en pyramide, dont la surface est rarement lisse, et presque toujours chargée au contraire de stries, de granulations, de tubercules, d'épines et quelquefois de varices ou bourrelets persistants, diversifiés d'une manière admirable dans les espèces, qui sont en très grand nombre. Les cérites vivent toutes dans la mer et doivent leur existence à un mollusque céphalé, qui rampe sur un disque charnu, auquel est attaché un petit opercule orbiculaire mince et corné.

Z.

CÉRITES, *Cerites*, peuple d'Italie, dans l'Etrurie. Ils habitaient le long de la mer, entre les Tarquiniens et les Véiens. Leur ville appelée *Cère*, et qui avait commencé par porter le nom d'*Agylla*, était de la plus haute antiquité. Elle obéissait à Mézence avant qu'Enée vint en Italie, mais alors elle secoua sa première domination pour embrasser le parti des Troyens. Quand Rome fut prise par les Gaulois, les Romains furent reçus à Cère. Pour reconnaître ce bon office, ceux-ci donnèrent aux Cérites le droit de bourgeoisie, avec tous les avantages attachés au titre de citoyen de la grande ville du monde, moins le droit de suffrage ec-

pendant, et c'est de là qu'on donna le nom de *cærites tabulæ* au tableau sur lequel les censeurs faisaient inscrire les citoyens qu'ils privaient du droit de voter.—Les Cérètes restèrent toujours les alliés fidèles de Rome : une seule fois, dit Tite-Live, ils prirent parti pour les Tarquiniens contre la république ; mais il se sonnèrent presque aussitôt. T. Manlius, dictateur, conclut avec eux une trêve de cent ans. Il paraît même que depuis ce temps ils furent si bien incorporés à la république qu'ils ne firent plus qu'un seul et même peuple avec les Romains ; on en voit la preuve dans le traité fait avec les Carthaginois, et dans lequel sont énumérés et spécifiés par leur nom de peuple tous les alliés ou sujets de Rome, sans qu'on y trouve une seule fois celui des Cérètes. On y stipule pour les vaisseaux des Ardéates, d'Antium, de Laurentum, de Terracine, etc., sans parler de ceux de Cère, où furent le premier chantier, les premiers constructeurs, les premiers pilotes, la première marine enfin de Rome. — Dans la suite, les Romains ayant choisi d'autres ports plus commodes et plus spacieux que ne pouvait l'être celui de Cère, situé sur une côte qui n'offre guère que des mouillages, cette ville ne faisant plus de commerce, se dépeupla insensiblement. Strabon ne parle de Cère que comme d'un hameau qui n'était plus connu de son temps que par ses bains. Il paraît néanmoins, par quelques inscriptions, que les habitants de ce canton formaient encore, sous le règne de Trajan, une communauté gouvernée par ses propres magistrats ou *décursions*, et qui prenait le titre de *municipe*. (Voy. ces mots). — Les Cérètes, étant fort religieux, on a prétendu que les pratiques saintes et les pompes de la religion avaient reçu d'eux le nom de *cérémonies*, que l'on fait venir plus rationnellement du verbe grec *chæréo*, saluer, dire bonjour. E. H.

CERIUM, métal découvert en 1804, par les chimistes suédois Hisinger et Berzelius, qui l'ont dédié à Cérès. Il est

fort douteux qu'on l'ait encore obtenu à l'état de pureté. Ses propriétés paraissent le rapprocher du manganèse. Comme il est sans usage dans les arts, nous n'entrerons dans aucun détail sur les divers composés dans lesquels l'habile curiosité du chimiste lui fait jouer un rôle. Nous dirons seulement quelques mots de ses combinaisons naturelles. Ce sont des fluorures simples ou multiples, et parmi ces derniers, il faut citer l'*yttrio-cérite*, fluorure triple de cerium, de calcium et d'yttrium ; ce sont surtout des silicates de cerium. — Le plus important est le *cérite* (voy. ce mot), dans lequel on a trouvé le nouveau métal.—L'*allanite*, minéral d'un brun noir, amorphe, mat, facile à pulvériser, n'est peut-être qu'un mélange de cérite et d'amphibole. — Le *gadolinite*, substance noire, brillante, fragile, et cependant assez dure pour rayer le quartz, diffère des précédentes espèces par une forte proportion de silicate d'yttria.—L'*orthite*, minéral assez commun dans le granite graphique de la Scandinavie, ressemble beaucoup par ses caractères physiques au gadolinite, mais s'en sépare par une composition plus compliquée. — Enfin, on a donné le nom de *pyrorhite* à une variété d'orthite, remarquable par le mélange de 25 pour cent de charbon, ce qui la rend inflammable au chalumeau. Tous ces minerais, fort rares jusqu'à présent, ne se trouvent qu'en Suède et au Groënland. Ils sont en général reconnaissables à leur seul *facies*. Mais le minéralogiste possède un moyen fort simple de vérification, c'est la flamme du chalumeau. Elle favorise la formation du peroxyde de cerium, dont la couleur rouge-brûlée est caractéristique. A. DES GENÈVES.

CERNE, vient mot, fait du latin *circinus*, compas, diminutif de *circus*, cercle, ou du verbe *cernere*, et qui a presque disparu de la langue française, après y avoir été la souche d'un grand nombre de dérivés. Il s'employait dans le sens de *cercle* (voy. ce mot), qui a la même origine, et se disait d'un rond qui se trace avec quelque bâton sur la terre ou sur le

sable, et proprement de ces figures que les magiciens font avec leur verge enchantée pour y faire leurs charmes et leurs conjurations, comme le témoignent ces vers de Marot :

..... A minuit, à la lune,

Va faire en terre un grand cerne tout rond.

— On appliquait aussi ce nom aux *enceintes* que l'on fait à la chasse pour clore et prendre le gibier, puis, en termes de fauconnerie, il devenait completif du mot vol, et l'on appelait, par exemple, *vol à grand cerne* celui des moineaux et des autres oiseaux qui vont haut et bas. On l'employait encore pour désigner les cercles concentriques que l'on remarque sur un arbre coupé horizontalement, et qui indiquent l'âge du bois. Enfin, il se disait du trait livide, en forme de cercle, que l'on remarque autour des plaies en état de suppuration, ou autour des yeux quand ils sont battus; d'où l'on dit encore aujourd'hui d'une personne qu'elle a les yeux *cernés*. — Ce terme, dans toutes les acceptions que nous venons de voir, est synonyme de *cercle*, et M. de Roquefort (*Dict. étymol.*) a pu le ranger sous ce dernier mot, qu'il fait le chef d'une nombreuse famille. Mais, s'il est évident qu'on peut rattacher à la même origine le verbe *cerner*, qui signifie faire un *cerne* ou un roud autour d'une chose, entourer, couper en rond (en latin, *circinare*) ainsi que le substantif *cernéau*, désignation de l'amande de la noix avant sa complète maturité (ainsi nommée sans doute de ce qu'il faut *cerner* l'intérieur de la noix verte avec un couteau pour enlever cette amande), il n'en est pas de même des verbes *concerner* (*concernere*), *discerner* (*decernere*), *discerner* (*discernere*), et de leurs dérivés ou composés, tels que *discernement* (jugement, *judicium*), qui s'appliquent tous à une opération de l'esprit ou du jugement, et dont il faut rattacher l'étymologie au verbe latin *cernere*, qu'il ne faut pas confondre avec *circinare*, et qui signifie voir, regarder, contempler, juger, arrêter, déterminer. « Le verbe *cernere* (dit M. de Roquefort lui-même) oc-

casiona une forte dispute, au commencement du XVII^e siècle, entre les savants Kuster et Perizonius. La diatribe du premier se trouve dans la plupart des éditions de la *Minerve* de Sanctius. En convenant tous deux que *cerno* dérivait du grec *krinō* (voir), Kuster prétendait que la signification primitive de *cernere* était celle de séparer, et ensuite de voir distinctement, d'une manière séparée; on y attacha depuis le sens de voir, en général, juger, décider, se résoudre, se déterminer. Perizonius soutenait que le verbe *cernere* emportait avec lui l'idée de considérer avec soin, d'examiner attentivement, de distinguer. » Un seul auteur latin, à notre connaissance, Pline, s'est servi du verbe *cernere* dans la première et principale acception que lui donne Kuster; il se sert de l'expression *cernere cribro arctiore*, pour dire bluter, cribler, sasser, séparer, tamiser, passer au crible ou au tamis. Tous les autres l'emploient dans le sens abstrait que nous lui reconnaissons. Virgile dit : *cernere procul à loco*, voir de loin; Pline lui-même : *cernere obliquis oculis*, regarder de travers; Horace : *cernere acutè in aliorum vitiis*, voir clair dans les défauts d'autrui; Virgile encore : *cernere ultima*, dans la double acception de prévoir son dernier jour, ou pénétrer jusqu'aux moindres choses; Cicéron : *cernam me an illum potius* *putes*, je démèlerai si c'est lui ou moi que vous aimez le mieux; le même : *cerni actionibus*, se faire voir, se faire connaître par ses actions. Nous ne trouvons qu'un autre exemple de l'emploi du verbe *cernere* dans un sens qui approche de celui de Kuster; c'est dans cette expression du même orateur : *cernere hereditatem*, employé pour dire faire acte d'héritier, s'emparer d'un héritage. — Du participe ou supin du verbe *cernere* (*cratum*) sont dérivés une foule d'autres mots du langage abstrait et philosophique, tels sont les mots *concerner*, en latin *concernere*, et *concernation*, *concernatio* (voy. ce mot) employés aussi en mathématiques, en physique et en chimie; *concernable*, qui se

se dit qu'au propre et en matière d'opérations chimiques, et qui signifie susceptible de se concréter (*concrescere*), de se coaguler. — DISCRET (*discretus*, participe de *discernere*), DISCRÉTION (*discretio*) DISCRÈTEMENT, avec discrétion; DISCRÉTIONNAIRE (pouvoir), proprement pouvoir d'agir avec discrétion, de faire tel ou tel acte, de prononcer telle ou telle peine, sans être limité par une loi, et en n'obéissant qu'à sa conscience, pouvoir dont on fait souvent un usage bien INDISCRET, dont on use INDISCRÈTEMENT, avec INDISCRÉTION; DISCRÉTOIRE, qui signifie assemblée tenue dans certaines communautés religieuses, où l'on traitait des affaires de ces communautés, sous la présidence du supérieur ou de la supérieure, et dont les membres étaient appelés pères discrets, mères discrètes, et qui est à la fois le nom du lieu, de la salle, du local où se tenaient ces assemblées; DÉCRET, *decretum*; DÉCRÉTALE, *decretalis*, et DÉCRÉTER, *decernere* (voy. ces mots); SECRET, *secretum*; SECRÉTAIRE, *secretarius*; SECRÉTAIRERIE, SECRÉTARIAT (voy. ces mots); SECRÊTE; (*secreta*), oraison de la messe, dite à voix basse immédiatement avant la préface; SECRÈTEMENT (*secretò*), d'une manière secrète, cachée; SÉCRÊTER (*secernere*), SÉCRÉTION (*secretio*), filtration et séparation des humeurs ou des fluides, et plus particulièrement séparation des liquides ou des humeurs répandues dans le corps animal, d'où les vaisseaux qui contribuent à cette action, à cette opération, ont été nommés SÉCRÉTOIRES. (Voy. ces mots). E. H.

CÉROMANTIE, en latin *ceromantia*, de deux mots grecs, *keros*, cire, et *mantia* divination; sorte de divination, qui se faisait par le moyen de la cire, et qui était en usage chez les Turcs, au rapport de Delrio. Elle consistait à faire fondre de la cire et à la verser goutte à goutte dans un vase d'eau; et selon la figure que formaient les gouttes on en tirait des présages heureux ou malheureux. — Le même auteur comprend sous le titre de céromantie une superstition usitée de son temps en Alsace : « Lorsque quel-

qu'un est malade, dit-il, et que les bonnes femmes veulent découvrir quel saint lui a envoyé sa maladie, elles prennent autant de cierges du même poids qu'elles soupçonnent de saints, en allument un à l'honneur de chaque saint, et celui dont le cierge est le premier consumé passe dans leur esprit pour l'auteur du mal. » E.

CERONE (DOMINIQUE-PIERRE), qui a écrit sur la musique, naquit à Bergame en 1566, fit ses études dans cette ville, y apprit la musique et y fut ordonné prêtre. Il passa en Espagne en 1598, où il remplit la fonction de chapelain du roi Philippe II et de son successeur. De retour à Naples au commencement du XVII^e siècle, il y publia, en 1609, *Regole per il canto fermo* : ouvrage peu remarquable, et qui ne donnait pas une haute idée de la science musicale de l'auteur. Mais, quatre ans plus tard, il mit au jour, sous le titre de : *Il melopeo y maestro, tractado de musica theorica y practica*, une énorme compilation qui comprend 1200 pages in. fol., et embrasse toutes les doctrines musicales émises avant son apparition, et éparées dans les traités de Boece, Gafurio, Glareau, Zarlino, Galilée etc. Il renferme en outre une foule de renseignements précieux pour l'histoire de l'art. A tous ces mérites se joint celui d'une rareté telle que le père Martini, il y a près d'un siècle, en paya un exemplaire 100 sequins, à Naples, où il avait été imprimé. La comparaison des deux ouvrages de Cerone a fait soupçonner qu'il pouvait bien ne pas être l'auteur du dernier. Un passage de Zarlino, où cet auteur assure avoir terminé un travail considérable du même genre, a donné lieu de croire que Cerone ayant en sa possession le manuscrit de Zarlino, s'était contenté de le traduire en espagnol, en le publiant sous son nom. Cette opinion a besoin de preuves plus certaines pour être admise. F. DANJOU.

CEROXYLON, de *keros*, cire, et de *xylon*, bois; genre de la famille des palmiers et de la monœcie polyandrie, qui ren-

ferme un arbre de 160 à 200 pieds de hauteur, lequel croît dans l'Amérique méridionale, dans la partie des Andes la plus élevée, et fournit une matière résineuse très abondante, que les habitants fondent avec un tiers de suif pour faire des cierges et des bougies. Les anneaux du tronc du ceroxylon, ses pétioles, la surface intérieure de ses feuilles, sont couvertes de cette matière polie, blancheâtre, inflammable, qui, au rapport de Vauquelin, est un mélange de deux tiers de résine et d'un tiers de cire. Il est caractérisé encore par des spathe d'une seule pièce, renfermant, les unes des fleurs mâles et des fleurs hermaphrodites, les autres des fleurs femelles seulement, tous sur le même pied, et par des calices également d'une seule pièce, divisés en trois parties égales par des corolles de trois pétales dans toutes les fleurs. La racine pivotante de ce palmier est plus épaisse que son tronc, dont l'épaisseur moyenne est de quatre décimètres. Les anneaux dont ce dernier est marqué dans toute sa longueur proviennent de la chute des feuilles. Celles-ci sont pinnées et acquièrent jusqu'à 6 et 7 mètres de longueur; leur nombre n'excède jamais dix. Les fruits du ceroxylon ont une saveur légèrement sucrée, et sont recherchés par les oiseaux et les écureuils.

Z

CERTIFICAT. Ce mot, qui vient de *certum facere* (assurer la vérité ou la certitude d'un fait), devrait s'appliquer à tous les genres de témoignage, mais il ne s'entend que du témoignage écrit, qui se trouve confirmé par la signature de celui qui le donne. Les certificats sont d'ordinaire le résultat de vives sollicitations, et c'est pour cela qu'ils ne peuvent être d'aucune autorité en justice, où ils ne servent que de simples renseignements. L'abus qui en a été fait dans tous les temps a dû mettre les tribunaux en garde contre des assertions qui étaient presque toujours le résultat de la suggestion. Aussi ne manquait-on pas de citer à cette occasion l'exemple de deux certificats absolument con-

traires, qui avaient été délivrés à quelques jours d'intervalle aux deux plaideurs par le même magistrat, président au parlement de Toulouse : les deux certificats sur lesquels chacune des parties fondait le gain de sa cause parurent à la même audience, à la grande confusion et des parties et de leurs avocats et de leurs juges. On ne doit donc considérer en affaires, un certificat que comme un simple document, qui peut bien mettre sur la trace de la vérité, mais qui ne peut en aucune manière contribuer à l'établir. — Il est cependant une sorte de certificats qui, encore aujourd'hui, sont de quelque poids, ce sont les certificats connus sous la dénomination de *pareatis*, et qui ont pour objet, non plus de constater un fait d'intérêt privé, mais un fait d'intérêt général, tel qu'un usage commercial : le certificat délivré à cet égard par les principaux négociants d'une place, sans avoir en justice une foi irrévocable, a cependant une certaine autorité. Toutefois, si l'usage était sérieusement contesté, les tribunaux ne devraient point s'en tenir à la production d'un certificat sollicité par l'une des parties, car ils ont en main tous les moyens nécessaires pour faire constater l'usage d'une manière légale par voie d'enquête. — Si les certificats n'ont plus aujourd'hui aucune autorité en justice, ils n'en sont pas moins d'un grand usage dans les habitudes de la vie civile, et quelquefois encore ils sont exigés par la loi pour être admis à l'exercice de certains droits : c'est ainsi que, dans une foule de circonstances, on se voit forcé de produire des certificats de bonne vie et mœurs, comme autrefois on demandait à tout propos des certificats de catholicité et des certificats de doctrine. On peut se souvenir qu'il n'y a pas long-temps encore que ces vieux us menaçaient de nouveau de nous envahir. — Dans la foule des anciens certificats dont il était fait emploi, nous ne devons pas oublier de citer les certificats de carence, remplacés maintenant par les procès-verbaux de carence (voy. ce mot), les certificats de tailles,

aides, etc., qui n'étaient autre chose qu'un extrait des rôles; les *certificats des criées* destinés à constater que toutes les formalités imposées par la loi pour parvenir à la vente d'un bien aux criées avaient été remplies, et les *certificats des banquiers en cour de Rome*, qui avaient pour objet de donner authenticité à toutes les expéditions de pièces émanées de la chancellerie pontificale : cette dénomination assez extraordinaire de banquiers s'appliquait à des avocats au parlement, choisis par le saint-père pour certifier les expéditions ; la formule de leurs actes était conçue en ces termes : « Nous soussignés, avocats au parlement, conseillers du roi, banquiers expéditionnaires en cour de Rome. » — Les certificats qui sont encore de quelque usage sont les *certificats de capacité, d'indigence, d'origine, de propriété, de résidence*, et les *certificats de vie*. Mais, avant de parler de ces divers certificats, nous devons dire un mot des *certificats de civisme*, qui, pendant la révolution, étaient exigés comme pouvant donner la garantie du patriotisme de ceux à qui ils étaient délivrés. De toutes parts on sollicitait alors les certificats de civisme, mais ils n'étaient rigoureusement imposés qu'à ceux-là seuls qui voulaient prendre part au maniement des affaires publiques, et nul ne pouvait obtenir une fonction quelconque sans justifier d'un certificat de civisme délivré par un corps administratif, dans lequel il était attesté que dans toutes les circonstances telle personne avait rempli tous les devoirs et satisfait à toutes les obligations que la loi prescrivait à chaque citoyen. Le certificat de civisme n'était ainsi que l'attestation d'un fait qu'il était important de constater, parce qu'en effet on ne conçoit pas que des fonctions publiques puissent être conférées, nous ne dirons pas seulement à des étrangers, mais aux citoyens qui ne satisfont pas à la loi : ce serait bien le moins que les fonctionnaires prêchassent à cet égard d'exemple. Cependant, la nécessité de ces certificats a été abolie par la loi du 18 thermidor an III.

On s'est efforcé seulement de suppléer à cette formalité par cette foule de serments de fidélité qui ont été successivement demandés par tous les gouvernements qui se sont succédé depuis lors ; serments qui ont été prêtés avec une complaisance telle qu'ils sont devenus tout-à-fait illusoires. — Les *certificats de capacité* sont délivrés après deux années d'étude dans les écoles de droit, et les divers examens passés sur la procédure civile et criminelle, et c'est un titre indispensable pour être admis à exercer les fonctions d'avoué près les tribunaux. — Les *certificats d'indigence* ont pour objet de constater que telle personne qui se trouve dans la nécessité de recourir aux voies extraordinaires d'appel est cependant hors d'état de satisfaire aux exigences du fisc et de payer l'amende, qui ne permet qu'aux riches d'aborder les hautes cours de justice. Ces certificats, délivrés dans les formes administratives par le maire, sur le témoignage de plusieurs habitants, et approuvés par le préfet du département, dispensent l'indigent de consigner devant la cour de cassation l'amende sans laquelle le pourvoi ne pourrait pas être reçu, mais ils ne le dispensent pas de payer en cas que le pourvoi soit rejeté : le fisc, qui ne veut jamais rien perdre, devient alors créancier de l'indigent. — En droit commercial, on nomme *certificat d'origine* la pièce annexée à un envoi de marchandises pour constater la provenance : cet acte doit être rédigé dans les formes usitées dans le pays où se fait l'expédition, et visé, toutes les fois que cela est possible, par le consul de la nation à laquelle l'expédition est destinée ; il contient l'état descriptif des marchandises, afin de prévenir toute fraude ou substitution. — En termes de bourse, le *certificat de propriété* est l'acte constatant que la propriété de la rente qui est mise en vente, et dont on veut opérer le transfert, repose bien sur la tête du vendeur. Cet acte doit être déposé dans les bureaux du trésor au moment où s'effectue le transfert. — Le *certificat de ré-*

sidence, ainsi que la dénomination l'indique, sert à constater le fait de la résidence d'une personne dans un certain lieu, fait qui dans plusieurs circonstances doit être légalement établi. Ainsi, dans les formalités qui précèdent le mariage, les futurs époux doivent justifier par un certificat qu'ils ont plus de six mois de résidence dans la commune où ils se trouvent, sans quoi la publication des bans doit être faite au lieu de la résidence précédente. — Enfin, les *certificats de vie* ont pour objet de constater que tel jour, telle personne s'est présentée devant un officier public pour lui demander acte de sa comparution afin de pouvoir exercer les droits qui lui étaient alors échus, et dont l'exercice se trouvait attaché au fait de son existence. Ces actes sont absolument indispensables toutes les fois qu'il s'agit de droits viagers, qui, par la nature du contrat, sont subordonnés à l'existence du créancier, et doivent s'éteindre avec lui. La créance étant aléatoire, et ne devenant exigible à chaque terme que sous la condition de l'existence, à cette époque, du créancier, il faut bien que celui-ci justifie de son existence par un acte spécial, et c'est ce qu'il fait en rapportant le certificat de vie qui lui est délivré, soit par un notaire, soit par le maire de la commune, sur leur attestation personnelle ou sur l'attestation de témoins, qu'ils déclarent parfaitement connaître. C'est à ces fonctionnaires de prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter les surprises qui pourraient être faites par supposition de personnes. — On employait autrefois le mot *CERTIFICATEUR*, qui n'est plus aujourd'hui en usage, pour désigner celui dont les fonctions étaient de délivrer des certificats : c'était la dénomination des notaires, qui prenaient le titre de *notaires certificateurs*; et spécialement encore on appelait *certificateur des criées* le fonctionnaire préposé près les tribunaux pour donner les certificats de criées dont nous avons fait mention; mais on appelait en outre *certificateur de caution*

celui qui venait librement devant un tribunal certifier que la caution présentée par un tiers était bonne, et qu'il en garantissait la solvabilité : le certificateur de caution s'établissait ainsi caution de la caution, et s'obligeait à payer personnellement la dette, à défaut par la caution principale de satisfaire à son obligation; seulement, avant d'arriver à lui, il fallait que la caution eût été discutée. Ce contrat n'est plus en usage; la caution n'a plus besoin aujourd'hui d'être certifiée. TROULT, a.

CERTITUDE (métaphysique). Dès l'origine de la philosophie, les opinions sur la question de la certitude se sont partagées en deux grandes catégories, qui dans l'antiquité se sont personnifiées dans les doctrines d'Aristote et de Platon, pour se reproduire aux temps modernes sous une forme plus précise et plus sévère, dans les systèmes de Descartes et de Bacon. L'une supposait qu'il n'y avait rien dans l'intelligence qui n'eût passé par la filière des sens, tandis que l'autre voulait que chacun de nous portât en lui le germe de toutes les connaissances qu'il acquerrait par la suite, et que les impressions produites par les objets extérieurs ne remplissent d'autre rôle que celui d'excitateurs des idées qui sommeillaient en nous. — Selon que l'on s'arrêtait à l'une ou à l'autre de ces deux hypothèses, le fondement de la certitude philosophique se trouvait placé dans l'homme ou hors de l'homme; et soit qu'à chaque époque de l'histoire, on ait donné à ces deux opinions les noms d'*idées innées* ou de *méthode d'induction*, c'était toujours le même fait qui se présentait, tantôt sous une dénomination et tantôt sous une autre. — Entre ces deux hypothèses, il s'en est présenté une troisième, qui a pris beaucoup de faveur chez les esprits rigoureux, surtout depuis que Kant lui a donné l'appui de sa logique ferme et élevée. Cette opinion consiste à soutenir qu'il n'est point donné à l'homme d'arriver, à l'aide de la raison pure, c'est-à-dire par les seules armes de l'observation et du raisonnement, à une *certitude ab-*

solue sur Dieu, sur l'homme ou sur l'univers, et qu'il ne peut réussir à dissiper les incertitudes qui l'accablent qu'autant qu'il fait appel à la *raison pratique*, ce que, dans un autre langage, nous traduirions ainsi : la raison est impuissante à amener l'homme de l'état d'ignorance complète ou de doute à la pure clarté de la vérité, en d'autres termes, à la certitude; pour cela faire, il doit aller puiser à une source plus élevée, au *sentiment*, pour parler comme les philosophes, autrement dit à la *foi*, ainsi que s'exprimeraient les religieux. — Aux époques où la foi est ardente, et la religion puissante sur les cœurs, toute dispute sur la nature, la source et l'étendue de la certitude est entièrement ignorée. Pour l'individu, comme pour l'espèce, les choses qu'il peut et doit croire sont nettement posées, déterminées et circonscrites. Chacun sait ce qu'il doit croire et espérer, et tout le travail du sentiment humain et de la pensée humaine consiste à mettre la pratique de la vie en harmonie complète avec la croyance établie. Mais lorsque la science a dépassé la foi, et que, par conséquent, les sociétés et les individus en sont venus à se demander si c'est à tort ou à raison qu'ils se sont arrêtés à une croyance ou à une autre, de nouveau se pose le redoutable problème de la certitude, et recommencent avec lui les luttes intellectuelles, inséparables de son élaboration. — C'est alors qu'à l'exemple de Descartes, on n'hésite point à incliner devant la pensée Dieu, l'univers et jusqu'à cette partie de notre être que, par un effort de l'intelligence, il est possible d'abstraire de l'homme tel que Dieu l'a créé; ou qu'à l'exemple de Bacon, on fait de l'homme une sorte de réceptacle des impressions qui viennent du dehors, ou qu'en suivant les traces de Kant, on dénie à l'humanité la puissance d'*objectiver le subjectif*, c'est-à-dire d'affirmer que les choses sont ce qu'elles nous paraissent être, c'est-à-dire encore de donner une existence réelle aux impressions que nous recevons, qu'elles nous viennent du dehors ou du dedans, de l'inter-

ne ou de l'externe, pour parler le langage métaphysique. — Enfin, à mesure que la question de la certitude se discute et s'éclaircit, peu à peu on abandonne les points de vue exclusifs auxquels on s'était arrêté; et c'est ainsi que, sans nier que les sens soient un des éléments de la certitude humaine, on que l'homme trouve dans les phénomènes qui se passent en lui un autre élément de certitude, on ramène ces deux moyens de conviction à un seul et même fait que l'école écossaise a appelé *conscience*, et que Jacobi appelait le *sentiment humain*, auquel il voulait qu'on en revint pour trouver de nouveaux axiomes métaphysiques, lorsqu'ayant concentré toute la force de son intelligence sur l'étude du système panthéistique de Spinoza, et n'en ayant tiré que des motifs pour douter encore, de nouveau il s'appuyait sur ce qu'il y a de réel, de positif et de vivant dans la foi, c'est-à-dire sur le sentiment humain, comme sur une ancre de salut. — Ainsi, dans la marche logique du développement intellectuel de l'humanité, comme dans le développement de l'individu, l'homme ne quitte la foi que pour y revenir après avoir épuisé toutes les formes du scepticisme; mais à la foi agrandie de toutes les acquisitions qu'il a faites dans la route pénible que la science l'a obligé de suivre. — Aujourd'hui, la question n'est plus de savoir si l'homme peut ou non arriver à une certitude absolue, mais à quelles conditions il peut atteindre à la certitude humaine. — Le fameux axiome d'Aristote, qui disait : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*, doit-il être admis dans les termes mêmes où il a été exprimé, reçu et consenti? Non. — Les connaissances qui nous viennent par les sens ne peuvent jamais se rapporter qu'au *non-moi*. Or, le *non-moi* n'existe pour nous qu'à la condition qu'il y ait un être auquel il se rapporte, c'est-à-dire un *moi*. De ce dernier, les sens ne peuvent rien nous apprendre. Le moi puisera donc en lui-même toutes les connaissances qui se rapportent à son objet. Mais les

révélations du moi et du non-moi n'épuisent pas toute la science humaine. Elles ne donnent que l'*actuel*, autrement dit le *présent*. Et l'homme est à la fois un être de présent, de passé, de présent et d'avenir, de tradition, d'actualité et d'espérance. Il puise donc dans l'étude de l'histoire de nouveaux éléments de certitude lorsque, l'étudiant dans le but de saisir à la fois ce qu'il y a de constant et de variable dans les différentes périodes de l'évolution humanitaire, il y cherche la confirmation de ce que lui fournit l'observation interne et externe, et la prévision des événements que le présent renferme en son sein, et que l'avenir fera éclore. Cette harmonie de l'observation actuelle avec tous les faits accomplis dans le passé nous élève jusqu'à concevoir des espérances nouvelles, et à déployer toute notre activité pour en obtenir la réalisation. Or, l'espérance dans l'homme, c'est la foi. — La philosophie et la religion, la science et la foi, pour être deux choses distinctes, ne sont donc point antipathiques par nature : loin de s'exclure, elles se confirment et se vivifient l'une l'autre. Les opposer, c'est les anéantir. Toute science qui ne conduit pas à la croyance, et ne sait pas en agrandir le cercle, est stérile en elle-même. Toute foi qui trébuche en face de la science ne tarde pas à languir et à s'effacer. — Quelque ardu que paraisse au premier abord le problème de la certitude humaine, lorsqu'on l'enveloppe de théories abstraites, qui ne prétendent à rien moins qu'à saisir l'absolu dans son immensité, et à épuiser l'inépuisable, en le ramenant à ses termes les plus simples, et à des éléments réels, il se réduit à une question assez simple. — L'observation du moi et du non-moi, voilà les deux éléments de toute certitude sur ce qui est. — L'étude du développement de l'humanité et du monde forment deux autres éléments de certitude sur ce qui a été. — Le rapport analogique qui lie le passé au présent, ce qui est à ce qui a été, nous donne la prévision de l'avenir. Cet avenir, qu'on prévoit et qu'on aime,

est celui qu'on espère, et tout espoir désiré et voulu devient la foi qu'on se propose et vers laquelle on marche sans dévier. Les moyens d'y arriver, ainsi que les procédés scientifiques dont il convient d'user, seront exposés à l'article MÉTHODE (*voy. ce mot*) : c'est là leur véritable place. LÉON SIMON.

CÉRUMEN, mot latin fait de *cera*, dérivé du grec *keros*, cire, par lequel on désigne cette espèce d'humeur onctueuse, semblable à la cire par ses propriétés physiques, que l'on trouve à l'intérieur du conduit auditif externe. Les bases de cette substance, d'après l'analyse de Fourcroy et de Vauquelin, sont du mucus albumineux, de la soude, du phosphate de chaux et une huile grasse, colorée par un principe jaune, analogue à la matière jaune de la bile. Elle se dissout dans l'alcool et donne à la distillation beaucoup de carbonate d'ammoniac. — Les *glandes cérumineuses*, ou follicles *cérumineux*, sont les organes sécréteurs de cette humeur. (*Voy. FOLLICULES et GLANDES.*) Z.

CÉRUSE. Toute peinture blanche à l'huile sur le bois, le papier ou la pierre, a pour base une substance qui porte dans le commerce différents noms, comme *céruse*, *blanc de plomb*, de *Krems*, d'*argent*, de *céruse*, et qui est composée d'acide carbonique et d'oxyde de plomb. L'éclat qu'elle présente et la propriété qu'on lui a si bien reconnue de couvrir beaucoup, la fait avec raison préférer à un grand nombre de substances que l'on cherche souvent à y substituer, à cause des graves inconvénients qu'elle offre pour les ouvriers qui la préparent ou qui l'emploient. — Plusieurs procédés sont mis en usage pour préparer la céruse. Nous les décrirons ici très brièvement. — Le moyen le plus anciennement employé, qui est connu sous le nom de *procédé hollandais*, consiste à couler du plomb en lames minces ; le plomb laminé se prête moins bien à l'opération, parce que sa surface est trop unie et se trouve trop difficilement attaquée par l'acide. Les lames coupées de

dimensions convenables, si elles ne les avaient déjà, sont pliées en deux et suspendues à cheval sur des bâtons de bois, de manière à ne pas toucher les parois, soit des caisses, soit des pots dans lesquels on les renferme. Dans le procédé hollandais, on se sert de pots en terre; à Krems, on emploie des caisses en bois, dont le fond a été enduit d'une couche de poix. Au fond des vases destinés à contenir les lames de plomb, on a mis préalablement un mélange de lie de vin et de vinaigre. — Ces pots ou caisses sont placés dans des couches de fumier, qui y maintiennent une température douce, à laquelle est due la marche de l'opération. — La fermentation que subit le fumier développe une assez grande quantité d'acide hydrosulfurique, qui a pour caractère de noircir le blanc de plomb; si les caisses ou les pots étaient mal fermés, la céruse aurait une teinte grise et perdrait toute sa valeur. On ferme soigneusement les vases en collant autour des bandes de papier, ou bien on y ajoute un mélange de carbonate de potasse, qui fournit l'acide carbonique nécessaire à la formation de la céruse. Alors, l'échauffement par le fumier devient inutile, et les vases n'ont pas besoin d'être fermés aussi soigneusement. — Pour que l'opération marche bien, il faut que la température soit maintenue à 30° environ; le plomb s'oxyde peu à peu et se convertit en carbonate, qui recouvre une mince couche de métal que l'on retrouve à l'intérieur. Quand on croit l'opération terminée, on retire les lames, qui ont considérablement augmenté de volume, et on les secoue pour faire tomber la céruse qui les recouvre, et qu'on lave ensuite soigneusement pour dissoudre l'acétate de plomb qu'elles pourraient contenir, et le plomb métallique qui se sépare souvent en plus ou moins grande quantité quand on secoue les lames. Comme le métal est plus pesant que la céruse, il reste au fond des caisses, et la céruse est entraînée; on la recueille en pâte, que l'on verse dans des moules, qui sont ensuite portés dans une étuve pour en opérer la des-

siccation. — Au fumier, qui a l'inconvénient de fournir de l'acide hydrosulfurique, dont l'action est nuisible à l'éclat de la céruse, on a substitué d'abord en Angleterre, et l'on emploie maintenant aussi en France, des couches de tan, qui procurent une température convenable, sans donner lieu à aucun inconvénient. On se sert aussi de paille seulement; la formation de la céruse s'opère absolument d'ailleurs dans les mêmes conditions, c'est-à-dire par l'action de l'air et de l'acide carbonique fourni par la décomposition du vinaigre. — Un procédé fondé sur un moyen entièrement différent a été inventé il y a une trentaine d'années, et de très grands établissements se sont formés pour son exploitation; il repose sur la décomposition par l'acide carbonique d'un acétate de plomb, au travers duquel on fait passer ce gaz. On fait d'abord dissoudre dans du vinaigre toute la proportion de litarge qu'il peut prendre, ou bien on met en contact de l'acétate de plomb ou sucre de saturne avec de l'eau et de la litarge, qui se dissout. La liqueur étant bien tirée à clair, on la réunit dans des cuves en bois, dans lesquelles, au moyen de tuyaux convenablement recourbés, on fait arriver le gaz carbonique, que l'on produit par la combustion de charbon dans des tuyaux en fonte placés dans un fourneau, et que recueille une pompe aspirante et foulante, qui le refoule dans la liqueur: en y arrivant, le gaz carbonique précipite toute la quantité d'oxyde de plomb qui avait été dissoute dans l'acétate, et laisse celui-ci dans la liqueur, qui, séparée du précipité, est employée à dissoudre une nouvelle proportion de litarge, et soumise de nouveau à l'action du gaz carbonique. — Le précipité de céruse, lavé avec soin, est ensuite séché comme celui que l'on prépare par le premier procédé. — Si des pertes inévitables dans toute opération n'enlevaient pas une certaine quantité d'acétate, comme à chaque transformation il a pour but de dissoudre la litarge, qui donne naissance à la céruse, et qu'i

l'abandonne en entier par l'action du gaz carbonique, on pourrait obtenir indéfiniment du blanc de plomb avec une proportion donnée d'acétate. — Excepté le blanc de Krems, connu aussi sous le nom de *blanc d'argent*, toutes les céruses sont mélangées, en plus ou moins grande proportion, avec divers corps blancs qui servent à l'étendre. On emploie ordinairement la craie ou le sulfate de baryte, qui n'ont d'autre inconvénient que de diminuer l'opacité de la céruse, de manière qu'elle couvre une moindre surface; mais ces mélanges sont nécessaires pour que l'on puisse donner cette substance à bon marché. — La préparation de la céruse donne lieu, pour les ouvriers qui s'en occupent, à des accidents très graves, connus sous le nom de *coliques de plomb*, auxquelles un grand nombre succombent, et qui occasionnent pour beaucoup d'autres des maladies incurables. La poussière légère de céruse qui s'élève dans le travail, et plus souvent encore le contact des mains imprégnées plus ou moins de cette substance avec les aliments, occasionnent ces accidents. Quelques soins de propreté en diminueraient beaucoup les chances, mais il est extrêmement difficile d'en faire prendre l'habitude aux ouvriers. Plusieurs fabricants se sont bien trouvés de l'emploi d'un moyen extrêmement simple, et qui consiste à faire, à la cessation de leur travail, laver les mains de leurs ouvriers avec de l'eau contenant un peu d'acide hydrosulfurique, qui décompose complètement le blanc de plomb, et le convertit en une substance qui n'a pas d'action sur l'économie animale. — On se sert depuis quelque temps de céruse pour recouvrir le papier lissé et les cartes de visites, qui acquièrent par-là un éclat assez vif; mais ces objets deviennent dangereux, si, comme quelques personnes en ont l'habitude, on mâchait ce papier ou ces cartes. C'est un avertissement qu'il est important de répandre. — A mesure que l'on cherche à faire des objets nouveaux qui flattent l'œil, on imagine de se servir de toutes sortes de

moyens. Des confiseurs, pour procurer à leurs bonbons un éclat ou des couleurs particulières, avaient fait usage de beaucoup de couleurs minérales plus ou moins dangereuses. Le blanc de plomb avait été employé en grande quantité, et pouvait donner lieu à de graves accidents: une ordonnance de police a défendu l'usage de ces substances. On poursuit devant les tribunaux les contrevenants et l'on ne saurait le faire avec trop de sévérité. Rien n'est plus facile du reste que de reconnaître la présence du blanc de plomb, qui noircit immédiatement par le contact de l'acide hydro-sulfurique. Chaque année, des visites sont faites à Paris, par le conseil de salubrité, chez tous les fabricants et débitants, pour s'assurer de l'exécution de l'ordonnance. — Il est également défendu de se servir, pour envelopper les bonbons, de papier lissé, contenant du blanc de plomb et d'autres substances minérales. Nous entrerons dans quelques détails à ce sujet au mot CONFISEURS. H. GAULTIER DE CLAUSSY.

CÉRUTTI (JOSEPH-ANTOINE-JOACHIM), naquit à Turin, le 15 juin 1738. Élevé dans un collège que dirigeaient les jésuites, il s'y distingua par ses succès. Toujours attentif à saisir tout ce qui pouvait conserver à leur ordre la puissance et la haute considération dont il jouissait, les jésuites n'épargnaient ni caresses ni séductions pour se recruter de néophytes qui pussent, par leurs talents, leur fortune ou leur naissance, faire honneur à la *société*. Aussi n'admettaient-ils d'élèves qu'à la condition de rester pendant tout le cours des études absolument isolés de leur famille. Les lettres qu'on leur permettait d'écrire à de rares intervalles ne pouvaient être envoyées ou reçues qu'après avoir été soumises au contrôle du P. recteur. Le jeune Cérutti annonça de bonne heure tout ce qu'il fut depuis. La *société de Jésus*, déjà vivement attaquée, avait plus que jamais besoin de garantir son avenir et de se créer de fervents et éloquents défenseurs. — Cérutti ne portait pas un nom historique, il n'avait pas à espérer une grande fortune, mais il avait

déjà montré un dévouement à toute épreuve et un rare talent. Il ne fut pas difficile à ses habiles instituteurs de diriger au gré de leurs intérêts un jeune homme que son inexpérience et son isolement livraient sans défense à tous les genres de séduction. L'abbé Cérutti, admis dans leur ordre, fut d'abord professeur à Lyon. Il remporta successivement trois prix dans les académies de Dijon, Montauban et Toulouse. Sa réputation littéraire s'agrandit par ce triple succès. Il fut appelé à Lunéville par le roi Stanislas. Tous les parlements de France s'étaient ligués contre les jésuites; la banqueroute du P. Lavalette, les arrêts flétrissants rendus contre cette société, naguère toute puissante, par les parlements de Provence, de Bretagne, en faveur des Lécenci, et des héritiers d'Ambroise Guis; le supplice de Malagrida à Lisbonne, qui fut le prélude de leur expulsion du Portugal, tout annonçait l'abolition prochaine et inévitable de cette société. Cérutti ne recula pas devant tant d'obstacles, et, en présence d'une opposition dont le triomphe paraissait infaillible, il osa publier *L'Apologie des Jésuites*; il montra dans ce manifeste autant de courage que de talent. Trop babile pour attaquer de front les réquisitoires de Ripert de Monclar, procureur-général du parlement de Provence, de La Chalotais à Rennes, de l'abbé Chauvelin de Paris, et des orateurs des autres parlements de France, qui justifiaient leurs actes d'accusation par la double autorité des lois et des actes, il ne présentait ses confrères que comme corps enseignant; il en appelait au souvenir, à la reconnaissance des magistrats accusateurs, qui devaient aux leçons, aux travaux des jésuites, ces mêmes talents dont ils s'armaient contre eux. Mais l'expérience a démontré que sous l'influence des jésuites l'enseignement resta stationnaire. On croyait néanmoins qu'eux seuls étaient capables de le diriger, et leurs partisans, encore nombreux et puissants à la cour et dans la haute magistrature, répétaient que leur retirer le monopole de

l'instruction publique, c'était exposer les générations à retomber dans l'ignorance et la barbarie du moyen âge, et il est constant que les sciences n'ont fait de rapides et immenses progrès que depuis l'expulsion des jésuites. Cependant, publié sous l'influence des préjugés de l'époque, le factum justificatif du P. Cérutti fit une grande sensation: l'auteur se soumit aux arrêts et à l'ordonnance d'abolition, et vint à Versailles, où il fut accueilli avec bienveillance par le dauphin, père de Louis XVI. La duchesse de Brancas lui donna un asile à sa belle terre de Fléville, près Nanci. Une passion imprévue et malheureuse consumait alors l'abbé Cérutti. Une fièvre ardente brûlait son sang. Il était prêtre; ses vœux et ses serments le condamnaient au célibat. Les événements politiques offrirent à son âme, avide d'émotions fortes et généreuses, un nouvel aliment. Il se dévoua avec toute l'impétuosité de son caractère et toute l'énergie de son talent à la cause de la révolution. Il ne s'abandonna pas à de virulentes et stériles déclamations; ses brochures, qu'il publia en 1788 et 1789, n'empruntent leur force qu'à une conviction éclairée. C'est le langage calme et toujours logique d'un homme mûri par une longue expérience et par une étude approfondie des matières qu'il traite.— Il publia successivement: 1° *Mémoire pour le peuple français*; 2° *Vues sur la constitution française*; 3° *Les Soixante articles ou exposé des droits de l'homme*; 4° *Traité de la sanction royale*; 5° *Idées simples et précises sur le papier-monnaie*; 6° *L'Aigle et le Hibou*, fable, etc.— Convaincu que la civilisation ne peut être que le résultat de l'instruction, il se consacra tout entier à l'éducation politique des campagnes, et publia sa *Feuille villageoise*, journal hebdomadaire, dont la pensée dominante se résume par les derniers mots de l'introduction: « Si la liberté se conquiert par la force, elle se conserve par l'instruction. » Ce journal de 16 pages in-8° ne coûtait que 7 liv. par an. Rien de ce qui pouvait intéresser les villageois sur

leurs droits et leurs devoirs sociaux, l'amélioration de leurs travaux, leur santé, et de tout ce qui se rattachait au progrès de l'économie domestique, n'était omis. Ce journal obtint un succès rapide. Cérutti l'a continué tant qu'il a vécu ; il publiait en même temps de petits volumes remarquables par l'utilité et la pureté des doctrines, la clarté et la précision du style.— Il eut toujours le courage de son opinion : en n'obéissant qu'à ses convictions, on l'a vu défendre avec le même zèle des hommes qui suivaient un système politique opposé. L'amitié qu'il avait vouée à Mirabeau, qui s'aïda souvent de sa collaboration, ne l'empêcha point de se montrer le panégyriste le plus dévoué de Necker. Il appuya de toute la puissance de son talent l'admission de l'abbé Fanchet, élu député du Calvados, à l'assemblée législative. Le refus d'admission était un décret d'ajournement lancé contre l'abbé Fanchet. — La mort de Mirabeau fut un grand événement et l'objet d'un deuil national. Ses obsèques furent une grave et magnifique solennité. Le nombreux cortège n'arriva à l'église Saint-Eustache qu'à la nuit close et à la clarté de mille flambeaux (3 avril 1791). « Ce temple de la religion était en ce moment celui de la patrie. M. Cérutti y prononça une oraison funèbre civique, dans laquelle, considérant le génie de Mirabeau comme révolutionnaire et comme constitutionnel, il lui rendit à ces deux titres les hommages de la France entière. » (*Hist. de la révol.*, par deux amis de la liberté, t. VII, p. 12.)—L'abbé Cérutti, qui ne se faisait plus appeler que M. Cérutti, était membre de l'administration du département de la Seine, quand il fut élu député à l'assemblée législative en septembre 1791. Il en fut nommé secrétaire le 3 octobre suivant, et le lendemain, sur sa proposition, la nouvelle assemblée vota des remerciements à celle qui l'avait précédée. Il ne parut plus à la tribune. Il mourut en mars 1792. Il chargea dans son testament ses amis Grouvelle, qui, comme lui, avait été jésuite, et Ginguené, de continuer sa *Feuille*

villageoise. Vingt années n'avaient pu affaiblir la passion qui avait fait le malheur de sa vie. Le célibat lui était insupportable. Le souvenir de cette passion et l'instruction des campagnes, à laquelle il s'était dévoué, occupaient encore ses dernières pensées. Il exprima ses regrets dans des strophes qu'il composa sur son lit de mort. On a cité dans tous les journaux de l'époque ces derniers vers.

Et vous, bons villageois, que je brûlais d'instruire,
Avant que d'expirer, j'ai deux mots à vous dire :
De tous les animaux qui ravagent un champ
Le prêtre qui vous trompe est le plus maléfique.

Il était difficile de reconnaître dans ce quatrain satirique l'auteur de l'*Apologie des jésuites*. Cérutti a laissé quelques morceaux de poésie fugitive : on cite avec éloge un petit poème sur le jeu d'échecs.—La rue d'Artois, où il mourut, substitua à son nom celui de Cérutti, qu'elle a conservé jusqu'en 1814. Elle reprit alors son nom originaire, qu'elle a changé en 1830 pour prendre celui de rue *Lafitte*. DUFREY (de l'Yonne.)

CERVANTES-SAAVEDRA (MICHEL), naquit, en 1547, de parents nobles, mais pauvres, à Alcalá de Henares, dans la Nouvelle-Castille. L'état ecclésiastique, la ressource des familles peu aisées dans ce pays dévot, était alors une voie ouverte à la fortune. Les parents du jeune Cervantes, voyant avec satisfaction ses dispositions pour les lettres, voulurent le lui faire embrasser. Cervantes, qui faisait déjà des vers et rien que des vers, s'y refusa ; il ne voulut pas même être médecin, profession assez lucrative dans cette province, quoiqu'il eût eu la douleur de voir ses premiers essais en poésie fort mal accueillis. Chassé de sa patrie par la misère à 22 ans, à cet âge des illusions, dont déjà une des plus séduisantes, celle de la gloire poétique, semblait l'abandonner, il courut à Rome chercher la fortune : la trompeuse ne lui offrit, sous le nom pompeux de page, qu'une place de valet de chambre auprès du cardinal Jules Acquaviva. Il l'accepta d'abord, mais bientôt, le noble sang de Castille lui montant au cœur, il quitta

cet emploi dégradant , et vint s'enrôler sous les drapeaux du duc de Paliano, Mare-Antoine Colonne , général de l'armée navale envoyée au secours de l'île de Chypre, dans la guerre entre le grand-seigneur et les Vénitiens. Les armes de la chrétienté ne furent pas heureuses dans cette expédition , mais la victoire de Lépante , qui , l'année d'ensuite, leur rendit tout leur éclat, fit rejaillir quelque peu de sa gloire sur le simple soldat Cervantes, qui, dans cette bataille, perdit la main gauche. Hélas ! croirait-on que cette mutilation honorable, mais stérile, fut sa seule consolation dans ses infortunes, qui n'eurent jamais de fin. Il parle souvent avec complaisance de cette blessure dans ses écrits. Le glorieux soleil de Lépante , qu'il lui semblait encore revoir, ranima plus d'une fois ses yeux mornes de vieillesse et d'une misère de soixante-neuf années. Malgré cet accident, plein de courage et de zèle, il resta encore attaché trois ans au service d'Italie dans le royaume de Naples, lorsqu'enfin le souvenir de sa patrie ne lui laissant plus de repos, il s'embarqua, en 1575, sur une galère de cette ville qui faisait voile pour l'Espagne : sa sinistre étoile l'y suivit. Cette galère fut attaquée par un corsaire algérien du nom d'*Arnaut-Mami*. L'équipage, trop faible pour résister, fut pris et avec lui Cervantes, puis dirigé sur Alger. Là, des fers étreignirent le bras mutilé de Cervantes ; on le parqua avec d'autres esclaves du pirate. Le ciel n'ôte point tout à un infortuné ; il laissa au soldat de Lépante son mâle courage. — Ce fut lui qui lui inspira l'idée de briser ses chaînes et celles de ses compagnons d'esclavage : un traître les vendit, et tous furent trainés devant le dey , dans le palais duquel les attendait un supplice aussi prompt qu'affreux. Comme le dey leur promettait insidieusement la vie sauve, s'ils voulaient nommer l'auteur de l'entreprise : « C'est moi, lui dit Cervantes ; sauve mes frères, et fais-moi mourir. » Une réponse si ferme et si héroïque fixa l'attention du maître sur l'esclave ; il ne douta pas qu'un homme d'un si beau ca-

ractère ne lui valût une forte rançon ; il lui laissa la vie, mais il resserra ses chaînes. Leurs étreintes n'empêchèrent pas Cervantes de concevoir le projet de faire soulever, au même jour et à la même heure, tous les esclaves d'Alger, et de se rendre maître de la ville. La hardiesse inouïe de cette entreprise jeta la terreur dans l'ame du dey ; il exigea que ce chrétien lui fût remis à l'instant, et alla jusqu'à payer la somme de 1,000 écus au pirate, auquel il l'acheta. De ce moment, la captivité de Cervantes devint insupportable : surveillé jour et nuit, ses fers ne le quittaient plus. La *Nouvelle du captif*, dans le roman de *Don Quichotte*, rappelle ce triste épisode de sa triste vie. Après six années de privations et de souffrances au-dessus des forces humaines, il fut racheté par la sollicitude évangélique des pères de la Trinité. En 1581, il retourna, après une absence de douze années, dans le sein de sa famille, où sans doute avaient largement fauché la mort et la misère. Ce ne fut guère qu'à cette époque, à l'âge de trente-quatre ans, que Cervantes commença sérieusement à écrire. Le premier ouvrage qu'il publia fut *Philène*, roman pastoral. Il fut suivi de sa *Galatée*, qu'il mit au jour en 1584. Cette pastorale lui avait été inspirée par sa vive tendresse pour Catherine Salazar y Palacios, dont la famille, anciennement connue à Esquivias, petit bourg de la banlieue de Tolède, existait encore en 1813. Il l'épousa presque aussitôt la publication de ce roman, qui, plein de vers tendres, lui servit comme d'épithalame. Sa plume seule l'alimentait, lui et celle qu'il aimait à l'égal de sa gloire. Pedro, Fernandez de Castro, comte de Lémos, et le cardinal Sandoval, archevêque de Tolède, passeraient pour avoir été ses bienfaiteurs, s'il n'était avéré qu'ils l'empêchaient tout au plus de mourir d'inanition. Une reconnaissance de Michel Cervantes de la dot de sa femme à lui apportée, et que l'on trouve dans la vie de ce romancier, écrite par Juan-Antonio Pellicer, donnera un échantillon de la pauvreté des deux époux. Voici les objets,

parmi d'autres de plus ou de moins de valeur, qui y sont relatés : 1 dévidoir, 1 poêle de fer, 3 broches, 1 pelle, 1 râpe, 1 vergète, 6 boisseaux de farine, 5 livres de cire, 2 petits escabeaux, 1 table à quatre pieds, 1 matelas garni de sa laine, 1 chandelier de cuivre, 2 draps de lit, 2 enfants Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, 44 poules et poulets avec 1 coq..., etc. Il n'y est parlé aucunement d'argent. — Philippe II régnait encore, lorsque les premiers ouvrages de Cervantes parurent ; ce roi ne mourut qu'en 1598, sept ans avant la publication du *Don Quichotte*. Son orgueilleuse et morne gravité, semblable à celle des inquisiteurs qu'il protégeait, eût de son dédain frappé de mort à sa naissance ce roman, satire rieuse autant que profonde des ridicules et des vices du siècle. Ce fut sous le règne de Philippe III, fils du précédent, que fut publié cet ouvrage, le plus beau monument de la gloire littéraire des Espagnols. Tout en ayant l'air de dédaigner cette œuvre folle, ce prince d'une insupportable gravité, y déridait son front mélancolique. « Tu ris, roi ingrat, et tu laisses Cervantes dans sa misère profonde, » eût dû s'écrier ce siècle indigné ; mais le siècle était aussi ingrat que le souverain. Toutefois, ce prince insensible fit, sans s'en douter, le plus bel éloge qu'on puisse faire du premier des romans comiques. Voyant un jour des fenêtres de son palais un jeune homme donner en lisant des marques excessives de plaisir : « Ce jeune homme est fou, dit-il à ses courtisans, ou bien il lit *Don Quichotte*. » Cervantes composa aussi des comédies au nombre d'au moins trente, dont, quant à la plupart, on a perdu la trace. S'il faut en croire Cervantes, aucune d'elles ne manqua d'un grand succès. *Numance*, tragédie, et *Les intrigues d'Alger*, imprimées à Madrid, en 1784, ne nous les font point regretter. Florian cite, comme une des meilleures tragédies de Cervantes, celle qui est intitulée *L'heureux Ruffien*, dans laquelle le héros, après avoir été au premier acte le plus grand coquin de Sé-

ville, se fait jacobin au Mexique dans le second acte : il est l'exemple du couvent ; il a de fréquents combats sur le théâtre avec le diable, et demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter à la mort une dame dont la vie avait été scandaleuse, il se charge de ses péchés, et lui donne ses mérites. Les diables aussitôt s'emparent du jacobin, et couvrent son corps d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt et fait des miracles. Il est présumable que toutes ces pièces n'étaient que d'inextricables imbroglios, alors à la mode, sans règles et sans unité, dans lesquels notre théâtre rétrograde eût fait aujourd'hui d'amples et belles moissons. Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces que les Espagnols nomment *entremeses*, intermèdes : la plupart ont du comique et du naturel. — Fécond, comme presque tous les auteurs espagnols, Cervantes composa encore des *Nouvelles*. Ce sont douze petits romans pleins de variété et d'intérêt, dont le fond est le plus souvent des amours de tout genre, et l'accessoire des peintures de mœurs et de ridicules. Les plus remarquables sont celles de *Rineonete* et *Cortadile*, satire contre les habitants de Séville, où Cervantes avait demeuré longtemps ; *Le Curieux impertinent*, et surtout *La Force du sang* : toutes ces nouvelles ont eu en France un grand nombre de traducteurs. Le *Voyage au Parnasse* de Cervantes est un poème divisé en huit chants, faiblement versifié, dépourvu d'imagination et sans couleur ; c'est une série non interrompue de louanges et d'exclamations admiratives que l'auteur adresse aux auteurs contemporains, n'oubliant pas toutefois, après les avoir bien encensés, de retourner sur lui-même l'encensoir, sans néanmoins s'être privé du petit plaisir d'en ridiculiser plusieurs autres. Sa plume infatigable enfant encore *Les Travaux de Persilis et de Sigismonde*, histoire septentrionale ; elle a été traduite en français. C'est un vrai labyrinthe d'événements inconcevables, dont le style diffus et enflé encombre chaque détour. Il chérissait cepen-

dant au-dessus de toutes ses productions cet embryon de sa vieillesse ; toutefois on remarque dans cette histoire l'épisode de *Ruperte*. Le *Don Quichotte* est donc le seul monument qui assure à jamais la gloire de Cervantes ; il a été traduit dans toutes les langues que parlent les peuples civilisés : c'est un chef-d'œuvre. La grande figure du héros, si phlegmatique et si fou, apparaît tout d'abord dans cette composition ; elle a cent pieds de haut et domine tout le roman et tous ses personnages. Comme Minerve du cerveau de Jupiter, elle est sortie armée de toutes pièces, la lance au poing, la salade en tête, avec cette dimension, du cerveau du romancier, pour être vue de toute l'Europe chevaleresque. C'est avec un art admirable que Cervantes, en créant un personnage si ridicule qu'il excite à chaque instant un rire qui serait inextinguible si de touchants épisodes ne survenaient pas et ne faisaient couler les larmes, c'est avec un art divin qu'il a su jeter sur lui un intérêt si puissant. Comme l'homme vraiment vertueux admire et plaint le misanthrope Alceste, tout vrai héros admire et plaint le brave gentilhomme de la Manche, redresseur de torts. Sa loyauté, son courage à toute épreuve, sa volonté inébranlable, cette âme de Fabricius fermée à toute épouvante, sa bonne foi, sa sobriété, son sang-froid dans les dangers, son humanité après la victoire, ses chastes amours même, sont autant de vertus dont chacune prise à part composerait un héros ; l'emploi insensé qu'il en fait est son seul ridicule. Et c'est de ces vertus mal entendues que le génie de Cervantes a su faire jaillir le rire, sans ternir l'éclat d'aucune d'elles. Et ce bon Sancho Pança, si philosophe et si gourmand, si d'accord avec son âne ! Que si son type est dans le vieux Silène monté sur son onagre, riant et buvant à la suite du vainqueur de l'Inde, combien ne le surpasse-t-il pas par sa sagesse si populaire, si gaie, si profonde, et par ses proverbes applicables à toutes les circonstances de la vie humaine, et qui sont devenus ceux de toute la terre ! N'oublions

pas le pauvre *Rossinante*, non moins patient que son maître, non moins sobre que lui, identifié avec toutes ses aventures, et vivant, pour ainsi parler, de la vie de son maître ; combien est-il plus intéressant mille fois que les chevaux parlants d'Achille ! Et sur quoi sont brodées tant d'aventures si grotesques, si divertissantes, et si touchantes souvent, qui font les délices de l'homme depuis l'enfant qui les dévore à l'école jusqu'au vicillard qui prend ses lunettes pour les relire encore ? sur le plus mince canevas : le mauvais goût du siècle et la chevalerie errante. Montesquieu a dit : « Le seul des livres espagnols qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. » Et ce fut dans l'obscureté d'un cachot que fut composé ce roman si gai ! Hélas ! il n'est que trop vrai que les Espagnols méconnurent long-temps ce chef-d'œuvre, cette gloire des lettres castillanes, qui brilla simultanément avec celle de leurs armes, au même temps où l'or du Nouveau-Monde inondait leurs provinces. La Péninsule regorgeait de richesses, et Cervantes, pauvre, méconnu, méprisé, était appelé *vieux manchot, hargneux, bavard, calomniateur et misérable*, par un misérable lui-même nommé Alonzo-Fernandez Avellaneda, son continuateur, car Cervantes, si maltraité, n'osait se continuer lui-même ; il ne s'y décida que plus tard. Bien mieux, il fut obligé de se calomnier par sa propre plume dans une petite brochure intitulée le *Busca Pic* (le Serpenteau). « Ce roman, disait-il dans ce pamphlet, sous le nom d'un héros imaginaire, renferme une satire des personnages les plus distingués de la cour. » On a prétendu effectivement depuis que Cervantes avait caché sous le masque de don Quichotte le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des lettres et entiché de la chevalerie ; cela n'est pas probable : le duc de Lerme n'était pas le seul chevalier, il y en avait alors en Europe autant que de nobles. A la honte des lettres, on vit, dans la patrie de Cervantes, des hommes d'un talent distingué ne pas rou-

gir d'approuver l'infâme malveillance d'Avellaneda, qui eut les honneurs d'être traduit, corrigé et augmenté par notre Le-sage. Celui-ci, sous ce travestissement, parvint à tromper les rédacteurs du *Journal des Savants*, qui, n'ayant pas lu l'original, lui donnèrent des éloges. L'infortuné Cervantes vit se prolonger sa vie et sa misère jusqu'à sa soixante-neuvième année; atteint d'une maladie sans remède, on voit encore sa belle ame dans ce fragment de la dernière lettre qu'il écrivit au comte de Lémos, où il le remercie de ses minces bienfaits. Après avoir reçu l'extrême-onction, il écrivit de sa faible main ces paroles touchantes, dignes d'un plus noble bienfaiteur : « Je me meurs, je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous dire combien votre arrivée en Espagne me cause de plaisir. La joie que j'en ai aurait dû me rendre à la vie, mais la volonté de Dieu soit faite ! Votre excellence saura du moins que ma reconnaissance a duré autant que mes jours. Il faudrait pour me guérir un miracle du Tout-Puissant, et je ne lui demande que d'avoir soin de votre excellence. A Madrid, ce 19 avril 1616. » (Suit la signature, dont nous avons le *fac-simile*.) Il rendit le dernier soupir le 23 du même mois 1616, la même année que Shakspeare, âgé de 69 ans. Il fut enterré, d'après sa demande, dans l'église des religieuses de la Trinité de cette ville. C'est là qu'il commença à jouir pour l'éternité d'un repos que l'homme ne peut ravir à l'homme ; c'est là que dormaient, d'abord oubliées, puis bientôt inconnues comme ses ouvrages, ses illustres cendres, lorsque Charles III, l'ami plutôt encore que le protecteur des lettres et des beaux-arts en Espagne, d'accord avec l'académie de Madrid, vers la fin du dernier siècle, vengea avec tout l'éclat possible ce grand homme du mépris de ses contemporains. Il enrichit les lettres d'une magnifique édition de ses œuvres, et l'on chercha, par son ordre, sa patrie avec le même orgueil et les mêmes soins que celle d'Homère, pauvre comme lui. Mon article est fait ; ma tâche est remplie, mais, j'avouerai ma faiblesse, je n'ai pu tracer cette vie

si glorieuse, si naïve, hélas ! et si infortunée, sans avoir les yeux mouillés de larmes !

DENNE-BARON.

CERVEAU. Dans aucun temps, depuis que l'on étudie la structure du corps humain, et depuis que l'on a cherché à se rendre compte des phénomènes de l'intelligence et des instincts de l'homme et des animaux, l'on ne s'est tant occupé de l'étude du cerveau et de ses fonctions qu'on l'a fait de nos jours, c'est-à-dire depuis le commencement de ce siècle. Le cerveau n'était étudié que par les anatomistes, qui en faisaient une description exacte sous le rapport de ses qualités physiques et matérielles, et nous donnaient des détails minutieux sur sa forme, sur la couleur de ses diverses parties, sur leur consistance, etc. ; et toutes leurs observations se faisaient en coupant par tranches ce même cerveau en toutes directions, mais plus généralement de haut en bas jusqu'à sa base. Toutes les formes qui se présentaient sous les coupures étaient décrites soigneusement, et cela fait, ils croyaient avoir fait connaître le cerveau. Quant à ses fonctions, l'anatomiste n'en disait rien, et le physiologiste, en suivant cette mauvaise méthode de dissection, ne pouvait pas saisir les lois que la nature avait suivies dans l'organisation du cerveau, et conséquemment, il se contentait d'indiquer les faits les plus marquants du désordre qui arrivait, à la suite des altérations graves de cet organe, pour les facultés de l'ame ; mais ils n'avaient jamais établi aucune doctrine sur la nature et sur l'étendue de ses fonctions, jamais une véritable physiologie du cerveau. — De leur côté, les philosophes psychologues et moralistes parlaient de l'ame comme d'un être possédant en propre toutes les facultés et qualités, agissant, pensant et voulant par lui-même, tellement indépendant de la matière qu'ils auraient cru blesser la dignité de l'homme si jamais ils avaient osé penser que les facultés de son ame fussent subordonnées à l'état de son cerveau. Les philosophes ignoraient donc complètement l'importance de ce viscère

dans l'économie animale. Il se présentait à eux encore un très grand obstacle qui rendait impossibles les progrès de la science et l'établissement des vérités importantes que nous avons connues depuis, et qui était une conséquence de leur manière d'envisager l'ame humaine : ils ne tenaient aucun compte de l'intelligence, des instincts et des aptitudes industrielles des animaux ; ils avaient continuellement sous leurs yeux les animaux domestiques dont ils se servaient, ils voyaient l'attachement, le courage, l'intelligence et les passions de leurs chiens et de leurs chevaux ; ils connaissaient la perspicacité ou la cruauté du renard et du loup, la mémoire locale étonnante de presque tous les animaux, mais comme il n'y avait, selon eux, que l'homme qui eût une ame, et que ce n'était qu'en vertu de l'ame qu'il avait toutes ses facultés, les animaux ne pouvaient lui être comparés en rien, et ne devaient pas, à cause de leurs instincts, venir dégrader le seul être fait à l'image de Dieu, l'être le plus parfait de la création ! — Avec de tels principes, l'on conçoit facilement pourquoi la science de l'homme n'a pas fait de grands progrès dans les siècles qui se sont écoulés. Si les anatomistes et les physiologistes ne se croyaient pas autorisés à s'occuper des facultés de l'ame et de l'esprit, et si les psychologues croyaient indignes d'eux les recherches sur la structure et les fonctions du cerveau, et si pourtant ces études étaient tellement liées qu'elles ne pouvaient pas être cultivées séparément, ni faire des progrès sans marcher ensemble, il est clair que c'est de là que vient le retard que nous avons remarqué dans l'établissement de la doctrine philosophique qui s'est fondée de nos jours, par suite des connaissances plus exactes que nous avons acquises sur les facultés de l'homme et sur les fonctions du cerveau. — Encore actuellement, la négligence de plusieurs savants ou philosophes à étudier profondément les lois physiologiques du système nerveux et du cerveau est la cause de l'imperfection de leurs

doctrines, et c'est par un motif contraire que le physiologiste philosophe relève si facilement dans leurs opinions ou leur système la confusion, l'obscurité, l'erreur ou les contradictions dont ils fourmillent. — Dans le siècle dernier, quelques hommes supérieurs avaient jeté de grandes lumières sur les fonctions du cerveau et sur le rapport qui existe entre l'organisation de l'homme et des animaux, et leurs instincts ou leurs facultés intellectuelles. Bonnet, dans ses différents ouvrages, et Georges Leroy, dans ses *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, sont les auteurs qui se sont fait le plus remarquer par leurs recherches ; mais c'est à Gall, à ses découvertes et à ses observations, que nous devons particulièrement les connaissances positives que nous avons sur cette science ; c'est à lui aussi que nous devons l'impulsion que les études sur le cerveau ont reçu de nos jours. Spurzheim, Georges et plusieurs autres marchèrent sur les traces marquées par ce savant célèbre, et nous pouvons dire avec confiance que jamais un si grand nombre de questions très obscures de la psychologie ne furent mieux résolues qu'elles le sont actuellement. — Dans l'étude du cerveau il y a à considérer deux choses : sa structure, l'anatomie, et ses fonctions, la physiologie. Nous ne pouvons donner ici qu'une courte description anatomique de ce viscère, à peine suffisante pour entendre la signification des mots que nous aurons à employer dans la physiologie de cet organe et dans plusieurs autres articles de cet ouvrage qui se rattachent au même sujet (folie, organologie, phrénologie). Pour de plus amples explications, nous renvoyons le lecteur aux traités spéciaux. Il est absolument impossible de connaître l'anatomie d'une partie quelconque sans voir une dissection, on pour le moins sans avoir sous les yeux des planches bien dessinées. — Plusieurs anatomistes appellent indistinctement *cerveau*, *encéphale*, *masse encéphalique*, toute la masse nerveuse contenue dans la cavité du crâne. Ils confondent ainsi sous la même déno-

mination le cerveau proprement dit, les appareils nerveux des cinq sens extérieurs, la moelle allongée et le commencement de la moelle épinière. Ces dernières parties cependant doivent être considérées à part, ayant une origine et des fonctions différentes de celles du cerveau. Les explications nécessaires se trouveront aux articles relatifs à chacun des sens extérieurs, aux articles MOELLE ÉPINIÈRE, NÉRIF, etc. — Avant d'aller plus loin dans l'anatomie du cerveau, si nous voulons faire comprendre au lecteur ce que nous aurons à dire sur sa physiologie, il nous est indispensable de présenter ici quelques-uns des principes propres au système nerveux en général, parce que les mêmes principes sont applicables spécialement au cerveau. Il faut donc retenir que : 1° tout le système nerveux résulte de deux substances : l'une de couleur grise, plus ou moins variée et gélatineuse ou granuleuse ; l'autre, blanche et fibreuse. Les nerfs et les filaments nerveux sont constitués par la substance blanche. 2° De la substance grise naissent les filaments nerveux, et plus elle est abondante, plus elle engendre de ces filaments. 3° Les différents systèmes nerveux ne naissent pas les uns des autres, mais chacun prend son origine dans une masse propre de substance grise, et ils sont, en outre, essentiellement différents entre eux. Il existe partout des appareils de communication qui les mettent en rapport les uns avec les autres. 4° Tous les systèmes nerveux peuvent produire des sensations dans le cerveau ; mais chaque système reçoit et transmet une irritation ou une sensation déterminée, et qui lui est propre. 5° Les fonctions de chaque système nerveux ne se manifestent qu'en proportion de leur développement ; et leur force est ordinairement en raison directe de ce même développement, ou, pour parler plus clairement, de leur masse respective. — Ceci posé, revenons à la partie anatomique. Pour bien connaître la structure du cerveau, et pour saisir le rapport que les différentes parties qui le composent ont entre elles, il faut commencer à le disséquer par sa

base. Gall a été le premier qui a abandonné l'ancienne méthode de le couper par tranches ; et il s'est mis à examiner chaque partie en partant de la première origine des faisceaux fibreux, qu'il a vus naître de la substance grise, et en suivant leur cours jusqu'à leur dernier épanouissement : il a ainsi pu reconnaître les renforcements successifs fournis dans leur trajet par la rencontre des différents amas de la substance grise, et il est parvenu à étendre toute la substance du cerveau sous la forme d'une membrane. Spurzheim, son collaborateur, a concouru à ces recherches. — Nous avons vu plusieurs médecins embarrassés pour extraire intact le cerveau de la cavité du crâne. Voici comment il faut s'y prendre. On commencera par faire une incision cruciale sur les téguments, depuis le front jusqu'à l'occiput, et d'une oreille à l'autre ; ensuite on séparera et on renversera les lambeaux et les muscles qui sont à la région des tempes. Si l'on veut conserver le crâne, il faut le scier, en passant l'instrument sur le front, les tempes, et la partie moyenne de l'os occipital ; dans le cas contraire, il faut le casser circulairement avec le côté tranchant d'un marteau pour en enlever la calotte. L'opération est beaucoup moins de risques d'endommager les membranes cérébrales et les circonvolutions, en ouvrant à coups de marteau, qu'en faisant usage de la scie, et il n'en résulte du reste aucune altération dans l'organisation intérieure. Lorsque la calotte a été enlevée, on coupe la dure-mère de chaque côté du sinus longitudinal d'avant en arrière, et transversalement depuis le milieu de la partie supérieure jusqu'aux oreilles ; on détache la faux dans la région frontale et on la renverse : ensuite on fait pencher en bas la partie supérieure de la tête, de manière que le plat de la main puisse s'y appliquer et recevoir le cerveau. Les lobes antérieurs et moyens se dégagent facilement. On coupe successivement les nerfs qui se présentent, savoir : le bulbe du nerf olfactif, les nerfs optiques, les nerfs moteurs de l'œil, et l'on incline la

tête de chaque côté pour couper la tente, en écartant soigneusement les hémisphères ; après quoi l'on sépare les nerfs et les vaisseaux sanguins situés au-dessous du pont de Varole, et l'on coupe la moelle épinière le plus bas possible, au-dessous du grand trou occipital. Alors il faut dégager le cervelet avec les doigts d'une main, en soutenant toujours avec l'autre toute la masse cérébrale que l'on enlève du crâne, et en prenant bien garde que rien ne se déchire. Cela fait, l'on pose sur une table le cerveau, d'abord sur sa base, afin de l'observer extérieurement. — Le cerveau, dans l'état naturel, remplit entièrement la cavité du crâne. La forme qu'il présente est celle d'un sphéroïde allongé supérieurement, plus rétréci sur le devant que postérieurement. Dans le cerveau, on considère une partie supérieure et antérieure, les *hémisphères*, et une partie inférieure et postérieure, moins considérable, qui s'appelle *le cervelet*. — Les hémisphères, l'un à droite, l'autre à gauche, sont séparés longitudinalement et très profondément par la *faux* de la dure-mère. Chaque hémisphère, dans leur face inférieure, est divisé en trois portions qu'on nomme *lobes*. Le lobe antérieur pose sur la voûte des orbites, et il est séparé du moyen par un sillon profond ; le moyen n'est presque pas séparé du postérieur : celui-ci est placé en partie dans la fosse temporale interne du crâne, et en partie sur la tente du cervelet. — Sur toutes les faces des hémisphères, on voit des *circonvolutions* plus ou moins grosses et plus ou moins saillantes ; elles se séparent par des sillons tortueux appelés *anfractuosités*, dans lesquelles la *pie-mère* s'enfonce, tandis que les deux autres membranes, l'*arachnoïde* et la *dure-mère*, passent directement sur les circonvolutions et enveloppent tout le cerveau. — Toutes les parties qui composent le cerveau sont doubles, les unes à droite, les autres à gauche. Elles ne sont pas exactement symétriques, et l'un des côtés est ordinairement un peu plus fort que l'autre. Les faisceaux du même genre de chaque côté sont joints en-

semble et mis en action réciproque par des fibres nerveuses transversales, que nous appelons *commissures*. — Le *cervelet* est une masse nerveuse séparée des hémisphères. Il occupe, comme nous avons dit, la partie postérieure et inférieure de la cavité du crâne, et il est renfermé dans l'espace qui est sous le repli transversal de la dure-mère, appelée la *tente du cervelet*, et les fosses inférieures de l'os occipital. Sa forme est globuleuse, plus étendue d'un côté à l'autre que de devant en arrière. Les sillons qui sont creusés sur la surface externe du cervelet sont profonds, très rapprochés et non tortueux, comme dans le cerveau, d'où il résulte pour le cervelet des *feuilletts* au lieu des circonvolutions, lesquelles appartiennent seulement aux hémisphères. — Pour connaître la structure interne du cerveau, il faut le renverser et le disséquer par sa base. Extérieurement, l'on voit la situation et la sortie des différents nerfs, tels que le nerf olfactif sur le devant, puis successivement les nerfs optiques, l'oculo-moteur, le pathétique, le tri-jumeau, le facial, l'abducteur de l'œil, l'auditif, le glosso-pharyngien, le vocal, etc. L'on remarquera la moelle allongée avec les corps olivaires et les corps pyramidaux, la grande racine du cervelet, les corps restiformes, les cuisses du cerveau, etc. — La dissection ne se fait pas en coupant, mais simplement en séparant, en raclant soigneusement les parties qui doivent être mises à découvert, au moyen d'un manche de scalpel aplati. — Les premières racines du cervelet et celles des hémisphères du cerveau naissent de différents amas de substance grise placée dans l'intérieur de la moelle allongée, qui suit immédiatement les nerfs cervicaux. Ces premières racines fibreuses grossissent continuellement en avançant ; elles rencontrent des amas de substance grise, que nous appelons des ganglions, qui leur fournissent de nouveaux faisceaux nerveux, et elles s'étendent, ainsi renforcées, jusqu'à la périphérie, d'où résultent les feuilletts du cervelet, et les circonvolutions du cerveau. — Pour le

cervelet, les premières fibres nerveuses partent des *corps restiformes* pour entrer dans le cervelet; elles rencontrent un amas de substance grise, le *corps ciliaire*, et là, renforcées par de nouvelles fibres, elles vont se perdre dans les feuillets. — Pour les hémisphères du cerveau, les corps pyramidaux et les corps olivaires fournissent les premières fibres nerveuses: ces fibres passent sous la protubérance annulaire ou *pont de Varole*, et sont renforcées dans leur trajet par de nouvelles fibres, et spécialement à leur rencontre avec les *couches optiques* et les *corps striés*, jusqu'à ce qu'elles s'épanouissent en grande masse dans les circonvolutions cérébrales. — A cet endroit, les fibres cérébrales viennent se joindre aux appareils de réunion, dont les fibres primitives naissent de la substance grise corticale, qui couvre les mêmes circonvolutions et les feuillets du cervelet. C'est là l'origine de la grande commissure du cerveau ou *corps calleux*, de celle du cervelet, ou *pont de Varole*, et de plusieurs autres. De cette manière, on peut se faire une idée de la double origine et de la double direction du système nerveux du cerveau, appelée par Gall, l'une *divergente*, l'autre *convergente*. Par la connaissance de cette disposition des fibres nerveuses qui composent le cerveau, l'on peut parvenir à déplier artificiellement les circonvolutions cérébrales et les étendre en forme de membrane; mais ce déplissement ne peut être bien compris et bien exécuté si l'on n'en a pas vu l'exécution faite par un anatomiste exercé dans ce genre d'opération. — Nous ne parlerons pas ici de plusieurs parties internes du cerveau, savoir: des *ventricules*, de la *glande pinéale*, des *tubercules quadrijumeaux*, etc.; toutes ces parties ne paraissent pas d'une grande importance dans la physiologie du cerveau. Nous aurions désiré entrer dans quelques détails sur l'anatomie du cerveau comparée, mais les bornes dans lesquelles nous sommes obligé de nous renfermer ne nous le permettent pas: cependant, nous ne manquerons pas d'ap-

peler à l'appui de nos principes l'anatomie et la physiologie comparées, toutes les fois que notre sujet l'exigera.

Fonctions du cerveau.

Nous avons donné ci-dessus, quoique imparfaitement, une idée de la structure du cerveau; tâchons maintenant de faire connaître quelles sont les fonctions de cet organe si important et si compliqué. Parmi les divers principes qui constituent la physiologie du cerveau, nous ne pouvons dans cet article démontrer qu'une vérité fondamentale, savoir: que le cerveau est le siège des penchants, des instincts, des talents et des facultés morales et intellectuelles; que lui seul est l'instrument destiné exclusivement à la manifestation des facultés de l'ame. Dans l'article ORGANOLOGIE, nous donnerons la démonstration de plusieurs autres principes, et nos preuves seront toujours appuyées sur des faits, et c'est ainsi que nous compléterons la physiologie du cerveau. Il nous restera alors à prouver: 1° que les penchants, les instincts, les talents et les dispositions aux qualités morales et intellectuelles sont innés (nous ne disons pas les idées); 2° que le cerveau n'est pas un organe unique, mais une agrégation de plusieurs organes, qui ont des qualités communes et des qualités propres et particulières; 3° qu'il doit y avoir une masse cérébrale essentiellement distincte et différente pour chaque faculté essentiellement différente; 4° enfin, nous ferons connaître quelles sont ces facultés fondamentales, quels sont ces organes, et quelle est la place qu'ils occupent dans le cerveau. — Revenons à la démonstration de notre première proposition, et commençons par écarter de notre examen les opinions des philosophes et des physiologistes qui placent les affections, les passions, les instincts et les penchants dans le sang, dans le tempérament, dans les viscères du bas-ventre et de la poitrine, dans les ganglions ou dans les nerfs ganglioniques: nous savons parfaitement que toutes ces parties ont dans l'économie animale des fonctions

bien différentes de celles qu'on a bien voulu leur attribuer. La nature a destiné ces dernières parties aux opérations de la vie automatique ou végétative, et elles ne peuvent pas être conséquemment le siège des facultés de l'ame. L'on a confondu dans toutes ces questions l'influence et les modifications que l'état de santé, le tempérament et les sympathies nerveuses des viscères du bas-ventre et de la poitrine peuvent exercer sur les facultés elles-mêmes, c'est-à-dire sur les organes dans le cerveau, avec l'origine et le siège de ces mêmes facultés. Tout ceci se trouvera complètement démontré à l'article ORGANOLOGIE. — Nous avons dit plus haut que les métaphysiciens, et les philosophes à leur suite, cherchaient dans l'essence de l'ame elle-même l'explication des phénomènes de l'instinct et de l'intelligence. Ceux-là étaient à leur aise, et il ne leur en coûtait rien d'ajouter hypothèse sur hypothèse : ils n'avaient pas besoin de cerveau pour tout expliquer à leur manière ; seulement ils se donnaient beaucoup de peine pour nous rendre compte de la manière dont l'ame pouvait agir sur le corps et le corps sur l'ame ; quel était le point imperceptible où l'ame immatérielle avait son siège dans le cerveau ; s'il y avait une substance intermédiaire entre l'ame et le corps, etc. ; et ils s'égarèrent prodigieusement à la poursuite de pareilles chimères. Nous n'avons rien à faire avec les philosophes de cette classe ; ils n'ont rien à nous apprendre. — Il en est de même pour ceux qui n'ont vu dans le cerveau qu'une pulpe, une substance médullaire, une masse informe non organisée, et sans aucune destination spéciale. Ceux-là ne pouvaient ni concevoir les fonctions importantes que nous attribuons à cet organe, ni se livrer à des recherches pour s'éclairer sur les questions qui nous occupent. Les philosophes ou physiologistes qui avaient adopté et qui soutenaient de telles opinions étaient de mauvais observateurs ; ils se faisaient des illusions, et ne firent qu'embrouiller la science et en retarder les progrès. — Laissons donc de

côté toutes les questions oiseuses, et attachons-nous à prouver par des faits et des observations quelles sont les fonctions véritables du cerveau. — Avant que de passer outre, et pour bien nous entendre, il faut se rappeler qu'il y a dans l'existence de l'homme et des animaux deux ordres de fonctions bien différentes entre elles, les fonctions de la *vie végétative*, et celles de la *vie animale* proprement dite. Il est nécessaire de bien saisir cette différence : les premières ont lieu au moyen d'appareils nerveux qui leur sont propres (le système ganglionnaire), et se passent dans l'individu sans sensations, sans conscience, sans un sentiment quelconque de leur action, comme sont celles de la nutrition, des sécrétions, de la croissance, etc. ; elles s'exercent sans interruption, pendant le sommeil, et jusqu'au dernier moment de la vie. Les fonctions de la vie animale sont accompagnées de conscience et de perception. Ainsi, depuis la sensation la plus simple jusqu'à l'opération la plus compliquée de l'entendement, toutes ces fonctions rentrent dans le système d'activité de la vie animale, et doivent être considérées comme des phénomènes auxquels le cerveau prend plus ou moins de part. En voici les preuves. — Les sensations et la perception, chez l'homme, ont lieu dans le cerveau, et par lui se font les mouvements volontaires : il en est le centre. En effet, si on serre ou si on coupe un nerf, il perd aussitôt la faculté de donner des sensations, et quand même on l'irriterait au-dessous de la ligature ou de la lésion, l'on ne sent plus rien. Une compression à l'origine d'un nerf produit le même phénomène : ainsi, une compression à l'origine du nerf optique produit la cécité, une compression à l'origine de la moelle épinière produit la paralysie, etc. ; si la compression cesse, les facultés suspendues reparaissent. La compression du cerveau, par un épanchement d'humeur dans la cavité du crâne, par une tumeur interne, par le seul gonflement des vaisseaux sanguins, peut entraîner la perte de l'usage des sens : du moment où

la pression du cerveau cesse, les sens reprennent leur activité. Les personnes amputées d'un membre croient, après la guérison, sentir encore la douleur dans l'endroit où le membre qui n'existe plus était attaqué. Toutes ces sensations ne peuvent avoir lieu que dans le cerveau : donc il est le siège des sensations. — Quant aux mouvements volontaires, on sait que nous sommes dans l'impuissance de mouvoir un muscle lorsqu'il y a une forte pression au cerveau. Lorsqu'il est irrité par la présence d'un corps étranger, il se manifeste des convulsions dans les membres et à la face, lesquelles cessent aussitôt que cette cause est enlevée. Les mouvements des muscles produits par la pensée, par la volonté, ne peuvent partir que du cerveau, parce que seul il en est le siège : c'est là qu'ils commencent, et ils sont effectués au moyen des nerfs, qui sentent communication avec cet organe. — Les mouvements que l'on a eus volontaires après la décapitation de l'homme ou des animaux ne sont que des phénomènes de la vie végétative, de la simple irritabilité, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui sont le résultat du sentiment et de la volonté. — Cependant nous devons dire que parmi les animaux appelés imparfaits, chez lesquels on ne rencontre aucun cerveau, il y a des sensations et des mouvements volontaires : il paraît donc que chez eux les ganglions et leurs nerfs remplacent sous ce rapport le système cérébral. Nous devons aussi faire observer que chez l'homme il y a des raisons pour croire que la manière d'agir de chaque sens, de chaque nerf destiné aux mouvements volontaires, est circonscrite dans ce nerf, dans ce sens, et que le cerveau n'a d'autre part à cette action que de recevoir ces impressions et de les élaborer à d'autres fins. L'activité ou la force des sens extérieurs de la vue, de l'odorat, etc., n'est jamais en proportion de la masse cérébrale, mais bien de l'appareil nerveux propre à chaque sens. L'aigle a un petit cerveau et un nerf optique très gros, le chien a un petit nerf optique et un gros nerf olfactif : l'aigle a la vue très

forte, comme le chien un odorat très fin. Il y aurait plusieurs questions à examiner sur ce sujet, mais nous ne pouvons entrer ici dans aucune discussion. Nous ne tenons pas à résoudre tous les points encore obscurs de la science; il nous suffit de faire observer que rien ne peut infirmer la vérité de notre première proposition, savoir que le cerveau est l'organe exclusif des forces morales et intellectuelles. Les preuves pour la démonstration de cette vérité nous seront fournies par Gall, qui les a recueillies dans ses ouvrages et les a développées avec tous les détails accessoires, chose que nous ne pouvons pas faire ici. — La première preuve résulte donc du perfectionnement graduel des instincts, des penchants, des talents des animaux, qui est en rapport direct avec le perfectionnement graduel de leur cerveau. Que l'on examine les zoophytes, les insectes, les poissons, les amphibiens, les oiseaux, les mammifères, et l'on verra que leurs instincts, leurs penchants et leurs facultés intellectuelles sont plus nombreuses et plus énergiques à mesure que l'on remonte dans l'échelle du perfectionnement, que leur système nerveux s'étend et se multiplie, et qu'il existe un petit cerveau, ou que leurs cerveaux sont de plus en plus composés. A la fin, on arrive à l'homme, qui est fourni de parties cérébrales concédées à lui seul, et l'on reconnaît ainsi, par cette disposition du Créateur, la condition physique qui le place au-dessus de tout le règne animal, par rapport à ses facultés morales et intellectuelles. — Une autre preuve bien frappante, c'est que la manifestation des facultés morales et intellectuelles n'est possible qu'avec le développement et l'énergie du cerveau et de ses parties. Il est de fait que nos penchants et nos facultés se manifestent, augmentent et diminuent suivant que les parties cérébrales qui leur sont propres se développent, se fortifient et s'affaiblissent. Chez les enfants nouveau-nés, les fibrilles nerveuses sont plutôt visibles dans les lobes postérieurs et moyens du cerveau que dans les lobes antérieurs : tout le reste

n'a que l'apparence d'une pulpe. Aussi, les fonctions de l'enfant, à cette époque, sont très imparfaites, et se bornent à celles des cinq sens, du mouvement volontaire, la faim, la sensation de bien-être et de douleur, et le besoin du sommeil. Au fur et à mesure que le cerveau se développe et prend de la consistance, les facultés dans l'individu s'étendent, les talents et les penchans se manifestent, jusqu'à ce qu'à l'âge de 20 à 40 ans, il ait atteint son accroissement relatif à chaque individu. Les facultés alors ont acquis leur maturité. Le cerveau reste dans un état à peu près stationnaire de l'âge de 30 à 40 ans jusqu'à l'âge de 50 à 60, et il en est de même pour les forces morales et intellectuelles. Enfin toute la masse cérébrale diminue, et ces mêmes forces baissent dans la même proportion. Arrive la décrépitude, et alors il ne reste plus que la démence, la faiblesse d'une seconde enfance. — Lorsque le développement du cerveau en général ou d'un organe en particulier ne suit pas l'ordre graduel ordinaire, la manifestation des fonctions s'écarte aussi de l'ordre ordinaire. Quelquefois, toutes les facultés intellectuelles se manifestent dans toute leur force dès l'enfance : chez quelques individus, cette activité précoce n'a lieu que pour une seule faculté. Les talents précoces sont toujours accompagnés d'un développement prononcé du cerveau ou d'une de ses parties. L'on observe des individus dont les facultés ne se développent que très tard. Pour ceux-ci, cette manifestation tardive provient ordinairement d'une faiblesse de l'encéphale. — L'organisation cérébrale des deux sexes explique parfaitement pourquoi certaines qualités sont plus énergiques chez l'homme, et d'autres chez la femme. L'homme a, d'ordinaire, le front plus haut et plus large; la femme a la tête plus allongée à la région supérieure de l'os occipital, et le cervelet communément plus petit que celui de l'homme. Par cette disposition organique, on conçoit pourquoi l'homme possède des facultés à un degré plus éminent que la femme, tandis que la femme l'emporte sur l'homme sous

le rapport de certaines autres qualités et facultés. — Le cerveau n'est pas nécessaire pour la vie automatique. Des enfants naissent forts et bien nourris, quoique entièrement privés de cerveau. Si cette partie du système nerveux, la plus volumineuse, ne devait pas servir aux fonctions de la vie organique, n'est-il pas naturel d'inférer que sa destination doit être la plus noble, la plus élevée, celle de réaliser les qualités et les facultés qui ne trouvent leur explication dans aucun autre système? — Toutes les fois que la structure du cerveau, pour l'essentiel, est la même, les facultés de l'animal sont essentiellement les mêmes. On peut établir comme règle certaine que le nombre des propriétés s'accroît avec celui des parties du cerveau. La différence d'individu à individu dépend du développement différent des mêmes parties du cerveau : et elle n'est en proportion ni avec les sens, ni avec les viscères, ni avec les autres parties du corps. Ainsi, lorsque les enfants présentent la même organisation cérébrale que leurs pères, ils leur ressemblent par leurs qualités morales et intellectuelles. Cette même observation est applicable aux frères et sœurs et à tout autre individu. Si la conformation de la tête est différente, les qualités diffèrent entre elles, malgré la ressemblance de leurs physionomies. — Une très grande contention d'esprit fatigue, épuise et irrite le cerveau. Il s'ensuit des insomnies, des maux de tête, des vertiges et des apoplexies. Dans les maux de tête, la moindre application devient pénible et augmente la douleur; lorsque le cerveau est affaibli ou rendu trop irritable par suite d'une lésion, d'une maladie ou d'une commotion violente, la moindre application cause des céphalalgies (*voy.*). Lorsque les organes cérébraux ont acquis un grand développement, il en résulte, pour ces organes, la possibilité de manifester leurs fonctions avec beaucoup d'énergie. Il n'y a qu'à comparer les têtes des idiots, des hommes médiocres et des hommes à grand talent pour reconnaître l'énorme différence qui existe entre elles. Les anciens

avaient déjà pressenti cette vérité. Quelle différence entre la tête d'un athlète, d'un Silène et celle d'un Apollon, d'un Jupiter! — L'organisation du cerveau, incomplète ou défectueuse, entraîne l'imperfection des qualités morales et intellectuelles. Les imbécilles de naissance ont le cerveau infiniment plus petit que les hommes ordinaires. Lorsque la défectuosité est moins marquée, l'imbécillité est moins complète dans les mêmes proportions. Quelquefois il y a imbécillité avec un cerveau bien développé, mais alors il y a maladie du cerveau. — Pourvu que le cerveau reste intact, toutes les parties du corps peuvent être lésées, la masse nerveuse de la colonne vertébrale même peut être comprimée ou altérée à une certaine distance du cerveau, sans que les fonctions de l'ame et de l'esprit soient anéanties ou en souffrent immédiatement. L'on voit quelquefois dans la rage et dans le tétanos, lorsqu'il est causé par des blessures, les facultés intellectuelles et les qualités morales exister dans toute leur plénitude jusqu'à la mort, quoique tous les systèmes nerveux autres que le cerveau soient affectés de la manière la plus violente. — Si le cerveau est comprimé, irrité, lésé ou détruit, les fonctions intellectuelles sont modifiées et dérangées en totalité ou en partie, ou même elles cessent tout-à-fait. L'homme qui éprouve ces accidents s'endort, devient insensible, stupide ou fou; une inflammation cérébrale produit la phrénésie ou la stupeur. Si le vice de l'encéphale disparaît, la connaissance et les facultés renaissent à l'instant. Une grande quantité de faits prouvent la vérité de cette observation. — La manie a son siège dans le cerveau : si le dérangement des facultés de l'ame a lieu dans cet organe, il faut bien admettre qu'il est aussi l'organe de ces mêmes facultés dans leur état d'intégrité! — Les médecins sont presque entièrement d'accord pour admettre que le siège de la folie est dans le cerveau : il y en a cependant quelques-uns qui n'en paraissent pas encore convaincus. Depuis les travaux de

Gall, de Spurzheim, de Georget, de Falret et de tant d'autres, il ne doit plus rester de doute sur cet article : nos connaissances pathologiques nous font voir aisément les traces des altérations souffertes par l'encéphale dans les aliénations mentales, particulièrement quand elles ont duré long-temps. Il est facile, du reste, de s'en convaincre si l'on réfléchit que les causes des aliénations mentales sont celles généralement qui agissent directement sur le cerveau, soit physiquement, soit moralement. — Par toutes les preuves que nous avons rapportées ci-dessus, nous croyons donc avoir démontré jusqu'à l'évidence que le cerveau est l'organe seul et indispensable pour la manifestation des facultés de l'ame. — Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les objections spécieuses que l'on fait encore pour combattre la vérité de notre proposition; l'on ne manque pas de citer des faits qui paraissent en opposition à ceux que nous avons rapportés. Beaucoup de ces faits ne sont pas même vraisemblables, et ne sont dus qu'à la crédulité assez commune des observateurs, à leur impéritie, et aux erreurs d'observation. Et, à la vérité, comment croire à l'existence des têtes sans cerveau, à la dissolution complète du cerveau dans l'hydrocéphale, aux prétendus cerveaux ossifiés ou pétrifiés, et en même temps à la manifestation de toutes les facultés intellectuelles? — La cause des erreurs ou des illusions de la plupart des observateurs qui n'admettent pas avec nous que le cerveau est non seulement le siège des facultés de l'ame, mais aussi le siège de la manie, provient d'une double source : 1° ces observateurs n'ont pas eu jusqu'ici les connaissances nécessaires pour déterminer avec exactitude les vices, les lésions et les maladies du cerveau; 2° ils n'ont pas été assez instruits pour bien juger les altérations des fonctions de l'ame, et ils se sont trompés quand ils ont cru les trouver intactes dans les maladies et les lésions du cerveau. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à fixer notre attention sur les expressions dont les auteurs se servent

afin de nous rendre compte de leurs observations. Le malade, disent-ils, continuait à marcher, à manger, à parler; il connaissait ceux qui l'entouraient; il avait la conscience, la mémoire, le jugement. Mais dira-t-on pour cela qu'il avait conservé toutes les facultés intellectuelles? Cette conclusion serait juste si les fonctions des cinq sens, le mouvement volontaire, la conscience, la mémoire, le jugement, formaient la somme totale des forces morales et intellectuelles des hommes. A ce compte, les animaux, qui manifestent toutes ces mêmes qualités, jouiraient par cela même des qualités propres à l'espèce humaine. Et dans la monomanie, les malades conservent aussi ces mêmes qualités, considérées d'une manière abstraite et générale; mais on ne peut pas dire d'eux qu'ils ont conservé leurs facultés intellectuelles. Pour saisir le genre de dérangement de leurs facultés générales, il faut en faire l'application à un ordre d'idées particulières. Mais il a été impossible jusqu'à présent de juger des altérations des facultés mentales à la suite des maladies et des lésions du cerveau, parce que dans les différents jugements que l'on a portés sur ces sujets, on s'est tenu aux attributs généraux de l'âme, et on a ignoré ses qualités particulières et fondamentales. C'est ce que nous expliquerons ailleurs.

FOSSATI.

Le mot CERVEAU est dérivé du latin *cerebrum*, d'où ont été faits également : 1^o le qualificatif CÉRÉBRAL, qui tient au cerveau, qui concerne le cerveau, qui affecte spécialement cet organe (voy. CÉRÉBRAL [Système], ci-dessus, pag. 210, et CÉRÉBRALE (fièvre); 2^o CERVELLET (*cerebellum*, diminutif de *cerebrum*), partie postérieure du cerveau (voy. ci-dessus, pag. 256, col. 2^e); 3^o CERVELÈRE, vieux mot employé dans le sens de casque ou heaume (*cassis, galea*), et que l'on rencontre souvent dans les anciens romans de chevalerie; 4^o CERVELLE, partie blanche et molle du cerveau, ou proprement le cerveau lui-même. — Hors du langage scientifique, dans la langue du monde et

de la conversation, le mot *cervelle* se prend au figuré comme synonyme d'*esprit, entendement, pénétration*. Il paraît toutefois que c'est moins à la moelle cérébrale qu'à la configuration du cerveau qu'il faut rapporter les différences que l'on remarque dans l'intelligence comparée de plusieurs classes d'hommes ou d'animaux; on ne peut rien citer de positif ni de la masse absolue du cerveau, ni de la proportion entre le volume du cerveau et les nerfs : l'éléphant a une masse de cerveau plus forte que celle de l'homme; le bœuf et l'âne ont une masse cérébrale plus considérable que celle du cochon et du singe; le loup, la brebis, le cochon et le tigre ont à peu près la même masse, et leurs facultés sont bien différentes (voy. ci-dessus, pag. 214, l'article CÉRÉBRAL (système). C'est à la *phrénologie* (voy. ce mot) qu'il faut demander les raisons de toutes ces distinctions, si tant est que cette science, encore assez nouvelle, soit parvenue à des résultats que l'on puisse admettre sans craindre d'être obligé de brûler le lendemain ce que l'on aura adoré la veille, comme on le voit faire tous les jours dans des sciences bien moins conjecturales. Il paraît à peu près certain du moins que dans des circonstances égales, plus il y a de masse cérébrale dirigée vers le front, siège des plus hautes et des plus nobles facultés, plus il y a de chance pour la capacité, l'intelligence et le génie. Gall et Cuvier sont des exemples frappants de cette disposition, et l'examen de leur cerveau est venu parfaitement à l'appui de la doctrine du premier. Quoi qu'il en soit, on continuera toujours dans le monde à faire l'application du mot *cervelle*, dans le sens figuré que nous lui connaissons, à ceux qui sont plus ou moins preuve d'esprit ou de jugement; on continuera de dire d'un homme de bon sens que c'est une *bonne cervelle*, et de celui qui manque de sens ou d'esprit, que c'est une *pauvre cervelle*, une *petite cervelle*, une *cervelle légère*, une *cervelle évaporée*, une *cervelle éventée*, d'où l'on a fait aussi le mot *écervelé*, employé comme synonyme d'étourdi. On dit dans

le même sens, qu'un tel homme a le *cerveau débile, démonté, timbré, fêlé, brûlé, malade, étroit, petit*, ou bien qu'il a le *cerveau creux*, pour dire qu'il est fou, qu'il est visionnaire. — On dit aussi *mettre quelqu'un en cervelle*, le *tenir en cervelle*, pour dire lui donner de l'inquiétude; et d'un homme ainsi tourmenté, qu'il a la *cervelle à l'envers*, pour dire qu'il en deviendra fou. — On sait que la *cervelle* de plusieurs animaux est un mets recherché. Le palmier fournit aussi une moelle douce et succulente qui sert de nourriture à plusieurs peuples, et que l'on nomme *cervelle de palmier*.

E. H.

CERVICAL, en latin *cervicalis*, fait de *cervix*, par lequel on désigne en cette langue la partie postérieure du cou. On donne ce qualificatif aux *artères*, aux *veines*, aux *ganglions*, aux *ligaments*, aux *muscles*, aux *nerfs*, au *plexus nerveux*, aux *vertèbres*, etc. (*voy.* ces mots) qui correspondent à cette région. Z.

CERVOISE, espèce de *bierre* (*voy.* ce mot) faite de blé ou d'orge macéré, puis séché, rôti et moulu, qu'on faisait tremper et cuire avec du houblon. C'était, au rapport de Pline (liv. xxii), la boisson des anciens Gaulois, et les Latins leur avaient emprunté la chose et le mot, en l'appelant *cervisia*. La Fontaine a employé quelque part ce mot, dans une de ses fables, mais en l'orthographiant ainsi, *cervoiste*.

E. H.

CÉRYCES. C'était ainsi qu'on appelait à Athènes les hérauts ou messagers du sénat et du peuple, pris dans une famille du même nom, dont on faisait remonter l'origine jusqu'au dieu Mercure. C'était une fonction sacerdotale et une des plus hautes dignités chez les Grecs, où les hérauts présidaient aux mystères d'Eleusis, aux fêtes et aux pompes de Cérès et à toutes les cérémonies. — Un autre droit attaché particulièrement à la famille des Céryces, c'était de fournir tous les ans deux *parasites* au temple d'Apollon, et c'était là également une des premières fonctions de la magistrature à Athènes; car ce nom n'avait pas

alors l'acception basse et odieuse qu'on lui a donnée depuis, et la seule qu'il ait conservée de nos jours : les *parasites*, comme l'indique leur nom, fait de deux mots grecs, *para*, auprès, et *sitos*, blé, avaient l'intendance des blés sacrés; c'étaient eux qui étaient chargés de recueillir les blés appartenant aux dieux, et de les déposer dans le bâtiment public destiné à cet usage, et une inscription gravée dans le temple leur attribuait un tiers de certaines victimes offertes dans les sacrifices. (*Voy.* PARASITES.) E. H.

CÉSAIRE (Saint), archevêque d'Arles, naquit en 410, à Châlons sur Saône. Aussitôt après ses études, il se retira dans le monastère de Lérins, pour y vivre sous la direction de l'abbé Porcaire. Sa santé, affaiblie par les austérités du cloître, l'ayant obligé de venir à Arles, il se lia d'amitié avec l'évêque Eonius, qui était son compatriote et son parent. Celui-ci, désirant le retenir auprès de lui, l'ordonna successivement diacre, et prêtre, et lui confia la conduite d'un monastère dans les faubourgs de la ville; puis, sur le point de mourir, il le désigna pour son successeur. Quelle que fût la résistance de Césaire, il fut forcé d'acquiescer au vœu du peuple, qui le demandait pour évêque. Pendant le cours de son pontificat, il présida divers conciles, entre autres celui d'Orange, en 529, dans lequel furent condamnées les erreurs des semi-pélagiens. Les vingt-cinq canons de ce concile, ouvrage de saint Césaire, furent approuvés par le pape Félix IV, et reçus dans toute l'église avec le même respect que les décisions des conciles généraux. Les vertus du saint évêque lui concilièrent l'estime et l'affection de ses ennemis, et, ce qui était plus extraordinaire alors, des hérétiques eux-mêmes. Alaric, roi des Visigoths, sous la domination duquel était la ville d'Arles, Théodoric, qui régnait sur les Ostrogoths en Italie, lui donnèrent plus d'une fois, tout ariens qu'ils étaient, des marques publiques de leur vénération. Ce fut surtout pendant les guerres dont le pays d'Arles fut alors ra-

vagé que ces vertus brillèrent avec le plus d'éclat. Après avoir épuisé tous ses revenus à réparer les désastres de la guerre, il fit fondre les vases sacrés, arracher l'or et l'argent qui décoraient les églises, et les fit servir au rachat des prisonniers. Ces actes de bienfaisance déplurent à certains censeurs : les uns trouvèrent mauvais que les trésors de l'église fussent ainsi dissipés ; les autres, qu'ils servissent à soulager des ennemis. « Je voudrais bien savoir, répondait le prélat, si ceux qui nous blâment ne seraient pas charmés qu'on les rachetât eux-mêmes de cette manière, s'ils venaient à tomber dans un semblable malheur. » Cette réponse, quoique du sixième siècle, pourrait fort bien, de nos jours, trouver plus d'une application. Césaire ne put toutefois éviter les soupçons de trahison que firent naître les interprétations perfides données à sa charité. Né Bourguignon, il était facile de le supposer attaché au parti du roi de Bourgogne, qui était allié des Français dans la guerre contre les Visigoths. Sous Alarie, ce motif le fit exiler à Bordeaux ; pendant le siège d'Arles, en 508, il fut jeté dans les fers ; une troisième fois, il fut arrêté par les ordres de Théodoric, et conduit sous bonne garde à Ravenne ; mais chaque fois la calomnie tourna contre ses auteurs, et ne servit qu'à mieux établir l'innocence du saint évêque. Ce fut dans le voyage de Ravenne qu'il reçut le pallium des mains du pape Symmaque. Césaire mourut en 542, après un pontifical de quarante ans tout entier employé à l'instruction et à l'édification des peuples. — On a de lui un grand nombre de discours, des homélies, des explications de l'Écriture, des lettres sur différents sujets, un livre sur la grâce et le libre arbitre, en réponse à celui de Fauste, évêque de Riez ; des règles monastiques, et en particulier celle qu'il composa pour les religieuses qu'il avait instituées, et qui vivaient sous la direction de sa sœur Césarie. Ces ouvrages, quoique écrits avec la plus grande simplicité, ne sont pas dépourvus d'élégance

ni de noblesse ; ils se distinguent surtout par une grande solidité de jugement. Par la lecture assidue des ouvrages de saint Augustin, saint Césaire s'était tellement approprié le style et la manière de ce docteur que la plupart de ses discours ont été attribués à celui qu'il avait pris pour modèle, et imprimés parmi ses ouvrages. — Il faudrait n'avoir rien lu de saint Césaire pour lui attribuer certaine prophétie qui court sous son nom, et dans laquelle on prétend voir la révolution française, et bien d'autres choses. Cette prophétie, qui est tirée du *Mirabilis Liber* d'un certain J. de Vatiguerro, ouvrage assez barbare, rempli de fables ridicules et de révélations apocryphes, et qui a été publié à Paris, en 1814, par M. de Roujoux, ne paraît pas, non plus que l'ouvrage où il aurait fallu la laisser enfouie, devoir remonter au-delà du xvi^e siècle.

L'abbé C. BANDEVILLE.

CÉSAR (CAIUS - JULIUS), non moins célèbre comme général que comme homme d'état et historien, naquit le 10 juillet (*quintilis*) de l'année 100 avant Jésus-Christ. Il était fils du préteur C.-J. César et d'Aurélia, fille d'Aurelius Cotta. Dès son enfance, il montra les talents les plus extraordinaires. Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une force de mémoire peu commune et d'une riche imagination, il était infatigable au travail et pouvait tout à la fois, à ce que rapporte Pline l'Ancien, écrire, lire, écouter et dicter simultanément quatre et même sept lettres différentes. — Lorsque le parti de Marius était encore tout puissant à Rome, Cinna lui donna en mariage Cornélie sa fille, dans l'espoir de l'attacher plus fortement à ses intérêts. Mais quand Sylla victorieux revint à Rome, celui-ci l'engagea à répudier Cornélie. Le refus de César excita la colère de Sylla, qui, en s'abstenant de lancer contre lui un décret de proscription, ne céda qu'aux sollicitations et aux prières de ses amis. Ce mot de Sylla, « qu'il voyait déjà dans ce jeune homme, objet de tant d'intérêt de la part de ceux de son parti, un futur Marius », déterminait cependant César à s'éloigner

de Rome. Il parcourut le Sabinum , fut arrêté par des soldats de Sylla, et n'échappa qu'en payant 2 talents. Il se rendit alors à la cour de Nicomède , roi de Bithynie , puis auprès de M. Minucius Thermus , préteur en Asie , qui lui confia le commandement d'une flotte chargée de faire le siège de Mitylène. Il se distingua dans cette expédition , bien qu'il n'eût pas encore vingt-deux ans. Il alla ensuite à Rhodes pour y étudier l'éloquence du barreau sous la direction d'Apollonius. Dans le trajet, il fut pris par des pirates , et obligé de payer 50 talents de rançon. Pour se venger , il se rendit à Milet , où il équipa quelques vaisseaux , revint attaquer les pirates à l'improviste , les prit presque tous et les fit mettre en croix en vue de Pergame. Il retourna alors à Rome , où il devint successivement tribun militaire , questeur et édile. — Par sa constante affabilité , par ses largesses , il gagna l'amour du peuple. Fort de la faveur populaire , il ne craignit pas de relever les statues et les trophées du vainqueur des Cimbres , de ce Marius tant haï du sénat et des patriens. Au moyen d'un de ses parents , Lucius-Julius César , qu'il avait fait élever au consulat , il bannit un grand nombre de partisans de Sylla et en fit même condamner quelques-uns à mort. Il est hors de doute qu'il trempa dans la conspiration de Catilina , ou tout au moins qu'il en eut le secret , et que sans se compromettre il s'était réservé d'agir selon que son intérêt le lui conseillerait. Caton l'ayant à cette occasion violemment attaqué à la tribune , César souleva dans l'auditoire un tumulte qui mit la vie de l'orateur en péril et le força d'abandonner la tribune. Caton l'emporta toutefois , et César fut pendant quelque temps privé de la préture. Mais le peuple le choisit bientôt après pour succéder à Metellus dans les fonctions de grand-pontife. Au jour de l'élection qui lui était disputée par deux hommes puissants , voyant sa mère en pleurs , il l'embrassa et lui dit : « Vous me verrez aujourd'hui souverain pontife ou exilé. »

Quelque temps après cette élection , Clodius ayant été publiquement accusé de s'être introduit nuitamment dans la maison d'Aurelia pour corrompre la femme de César , celui-ci répudia Cornélie , mais , ne voulant pas , disait-il , que la femme de César pût même être soupçonnée , il refusa de poursuivre Clodius en justice. Il était alors préteur. En sortant de cette charge , le sort lui assigna le gouvernement d'Espagne , mais , retenu à Rome par ses créanciers , qui réclamaient de lui la somme énorme de 830 talents (environ 38,000,000 fr.) , il ne put partir que parce que Crassus consentit à se porter caution pour lui. — C'est en se rendant en Espagne , qu'à l'aspect d'un misérable village des Alpes , il répondit à ses amis , qui lui demandaient si là aussi le pouvoir excitait l'ambition : « J'aimerais mieux être le premier dans cette biocque que le second à Rome ! » Paroles remarquables , que bien des ambitieux ont répétées depuis , et qui indiquent que dès lors il songeait à la souveraine puissance. César fit plusieurs conquêtes importantes en Espagne où il soumit même la Galice et la Lusitanie , et revint à Rome , tellement enrichi par ses exactions qu'il put non seulement payer tous ses créanciers , mais encore se faire par ses largesses un plus grand nombre de créatures. Afin de parvenir au consulat , il réconcilia Crassus et Pompée , dont les dissensions divisaient la république en deux partis bien tranchés , et se servit ensuite du crédit de l'un et de l'autre. Ces trois hommes résolurent de partager entre eux la puissance suprême , et alors s'établit le premier triumvirat dont fasse mention l'histoire romaine (l'an 60 avant J.-C.). César fut fait consul en même temps que M. Calpurnius Bibulus ; en cette qualité , il confirma tout ce que Pompée avait fait précédemment , et , malgré l'opposition déclarée du sénat et de ses collègues , fit passer une loi qui ordonnait la distribution immédiate des terres appartenant à l'état dans la Campanie , entre vingt mille de ceux des citoyens romains qui avaient au moins trois enfants. Cette

victoire remportée par César sur le sénat mit le comble à la faveur dont il était l'objet parmi le peuple. Pour s'attacher Pompée davantage, César lui donna sa fille Julia en mariage. Il ramena à lui l'ordre équestre en faisant diminuer d'un tiers l'impôt qui pesait sur les chevaliers, sur ces mêmes hommes qui, de garde au sénat, lors de l'affaire de Catilina, avaient voulu le massacrer pour le punir de la chaire avec laquelle il avait recommandé les conjurés à la clémence du sénat. En vain les chefs du parti patriote, Cicéron et Caton, essayèrent d'élever la voix contre les triumvirs, ils ne firent que s'exposer à leur vengeance. Lorsque l'année de son consulat fut écoulée, César obtint le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie pour cinq ans, avec le commandement supérieur de quatre légions. Après avoir épousé la docte Calpurnie, fille de Calpurnius Pison, l'un des nouveaux consuls, il partit pour les Gaules, où il triompha d'abord des Helvétiques, dont il refoula l'invasion, et qu'il força de se renfermer dans leurs montagnes. Il attaqua et vainquit ensuite Arioviste, qui, à la tête de peuplades germanes, avait voulu s'établir dans le pays des Éduens; et soumit les Belges, les plus redoutables des Gaulois. Dans l'espace de neuf années, il soumit toute la Gaule, franchit deux fois le Rhin (en 55 et 53 av. J.-C.), et vint à deux reprises planter les aigles romaines sur le sol de la Bretagne. Il vainquit dans plusieurs batailles la belliqueuse population de cette île, et la contraignit à lui remettre des otages de sa soumission future. Le sénat avait en effet prolongé de cinq années la durée de son commandement dans les Gaules, pendant qu'il accordait pour cinq ans à Pompée le gouvernement de l'Espagne et à Crassus celui de l'Égypte, de la Syrie et de la Macédoine. La mort de Crassus, qui périt dans une bataille livrée aux Parthes, fut le signal de la dissolution du triumvirat, de même que la mort de Julia, arrivée vers le même temps, refroidit l'amitié qui jusqu'alors avait existé entre Pompée et César.

Cependant, la puissance et la considération de Pompée s'accroissaient sans cesse; de son côté César ne négligeait rien pour maintenir son crédit à Rome: il y jetait l'or à pleines mains, pendant qu'il transformait la Gaule en province romaine, et réparait par la sagesse et la douceur de son administration les maux énormes causés aux habitants de ces contrées par les dévastations et les exactions de toute espèce qui avaient accompagné ses diverses expéditions, exactions dont le scandale avait été tel que le sénat avait dû songer à nommer des commissaires pour examiner sa conduite; mais l'éclat de ses victoires, l'affection du peuple, l'argent qu'il avait fait répandre, firent échouer les tentatives de ses ennemis. Au lieu de le condamner, Rome vota aux dieux immortels, en commémoration de ses victoires, vingt-quatre jours consécutifs d'actions de grâce ou de fêtes, chose qui ne s'était pas encore vue. C'est qu'à Rome tout était devenu vénéral, et que César avait trouvé dans les Gaules assez de trésors pour tout acheter. Cependant les succès, la puissance de César, encore plus que ses projets connus, avaient enfin éveillé la défiance de Pompée, qui commençait à redouter d'être la dupe de celui dont il s'était imaginé être le protecteur. Il fit tout pour porter au consulat des ennemis déclarés de César, et réussit à obtenir du sénat un décret qui enjoignait à César d'abandonner son armée et de résigner son commandement. César, exactement informé de ce qui se tramait à Rome contre lui, s'était avancé jusqu'à Ravenne à la tête d'une légion; il répondit au message du sénat qu'il était prêt à obéir, à la condition que Pompée de son côté résignât aussi son commandement. Le sénat n'accueillit cette proposition que par une déclaration qui portait que César, s'il n'avait pas résigné son commandement et son titre dans un délai déterminé, serait considéré comme traître à la patrie, et qui en même temps investissait Pompée du titre de commandant en chef des troupes de la république. Trois tribuns du parti

de César, Marc-Antoine, Curion et Cassius Longinus, protestèrent contre ce décret. Chassés avec violence de l'assemblée du sénat, ils réussirent à gagner le camp de César déguisés en esclaves. Leurs récits soulevèrent les passionnés des soldats, que l'habitude de marcher à la victoire sous les ordres de César avait familiarisés en faveur de leur chef. César, profitant de ce moment d'exaltation de son armée, en appela à ses soldats et leur remit le soin de défendre l'honneur de leur général outragé. La guerre civile avait commencé, quand en apprenant le décret du sénat, César, après avoir rapidement pesé les ressources et les dangers de sa situation, s'était écrié : « Le sort en est jeté ! » et avait fait passer le Rubicon à son armée (an 49 av. J.-C.). La lutte s'établit donc entre Pompée, qui ne voulait pas de supérieur, et César, qui ne voulait pas d'égal ; lutte parricide, qui n'aurait pas en lieu si depuis long-temps la république n'avait pas été un vain nom. Quand César, avec cette célérité dont il avait mille fois montré dans les Gaules combien il connaissait le prix, arriva à Rimini, la consternation à Rome fut sans bornes. Pompée, surpris à l'improviste et sans armée, au milieu d'une population dont les dispositions tout en faveur de son rival lui étaient bien connues, craignit avec raison, en armant le peuple, de faire de nouveaux soldats à César ; il sortit de Rome avec les consuls et les principaux sénateurs, se retira d'abord à Capoue, puis à Brindes. L'heureux César se trouva donc maître de l'Italie sans avoir eu besoin même de tirer l'épée ; et après dix années d'absence, il entra, aux acclamations d'une multitude ivre d'enthousiasme, dans Rome, dont les portes lui furent ouvertes par ceux des sénateurs qui n'avaient pas suivi Pompée dans sa fuite. Pompée et ceux de son parti, dans le désordre inséparable d'une catastrophe comme celle qui les forçait d'abandonner Rome, avaient oublié d'enlever avec eux le trésor public, qui était déposé dans le temple de Saturne, et s'étaient naïvement

imaginé qu'il leur suffisait d'en emporter la clé pour empêcher César de toucher à un dépôt que les préjugés religieux du peuple faisaient regarder comme sacré. Les pouvoirs les plus corrompus et les plus corrupteurs ont en effet toujours et en tous lieux affecté de croire à la sainteté des serments ou de penser que la morale, la religion et leurs préceptes devaient enchaîner leurs ennemis. César sut fort bien ouvrir le trésor, malgré l'opposition que le tribun Metellus mit à la consummation de cette espèce de sacrilège. Toutes les ressources de la république une fois à sa disposition, il s'en servit pour porter les derniers coups à son ennemi et asservir le monde romain à sa domination. Vainement il avait, avant d'entrer à Rome, poursuivi Pompée à Brindes : celui-ci était parvenu, à la faveur de la nuit, à s'embarquer pour Dyrrachium, et à gagner l'autre rive de l'Adriatique, d'où il alla organiser la résistance dans les provinces orientales de l'empire, où se trouvaient les légions sur lesquelles il pouvait compter. César, de son côté, laissant à Marc-Antoine le commandement et la défense de l'Italie, envoya des lieutenants dans quelques provinces et se rendit en Espagne, où il défit les lieutenants de Pompée. A son retour de cette expédition, il soumit, après un siège justement célèbre par ses péripéties tant héroïques que la muse patriote de Lucain a immortalisées, la ville de Marseille, qui s'était déclarée contre lui, et revint à Rome, où le préteur Lépide, qui plus tard devint triumvir, le nomma dictateur, de sa propre autorité. Le peuple, dans l'intérêt duquel il fit plusieurs lois, lui conféra en même temps le consulat pour l'année suivante. Pompée était alors en Grèce à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie qu'il avait recrutée dans les provinces de l'orient ; César comprit que le moment décisif était venu et qu'il fallait enfin combattre un rival qui avait encore été moins vaincu que surpris, et dans le camp duquel se pressaient tous les grands noms historiques de Rome. Il passa donc en Grèce avec cinq légions. Les

vaisseaux qui devaient lui amener le reste de son armée ayant été ou dispersés ou enlevés par la flotte de Pompée, César proposa à Pompée un compromis ; mais, éniévré de ce premier succès, Pompée déclina toute espèce de négociations. C'est dans ce moment critique que César résolut d'aller à la rencontre de son lieutenant Antoine, qui devait lui amener de nouvelles légions, et qu'il se jeta seul dans une simple barque de pêcheur. Une bourrasque terrible étant venue assaillir cette frêle embarcation au milieu de la traversée, le pilote, effrayé de l'immensité du péril, laissait percer la plus vive émotion : « Ne crains rien, lui dit César, toujours de sang-froid au milieu des plus grands dangers, tu portes César et sa fortune ! » Le secours d'Antoine arriva enfin, et César vint présenter la bataille à Pompée, dont le camp s'étendait sous les murs de Dyrrachium. Pompée refusa la bataille ; mais, se voyant investi dans ses retranchements par l'armée de César, il résolut enfin de tenter un coup hardi et de se frayer un passage à travers les légions de son rival. Cette manœuvre lui réussit. César battit en retraite sur Pharsale, où Pompée le suivit, et où se livra, l'an 48 av. J.-C., la sanglante bataille de ce nom (voy. PHARSALE [Bataille de]), qui décida cette grande querelle entre deux hommes qui avaient, chacun dans leur position respective, l'immense avantage de représenter, personnifiés en eux, les deux grands principes qui à Rome se disputaient l'empire de la cité et par suite celui de l'univers. L'armée de Pompée fut complètement défaite, et son général réduit à chercher son salut dans une fuite précipitée, en abandonnant à son rival jusqu'à sa tente et ses bagages personnels. La générosité dont César fit preuve après cette grande et mémorable victoire fait honneur à son cœur ; l'ordre qu'il donna de brûler sans les lire les lettres trouvées dans la tente de Pompée est un des beaux traits de sa vie. Pompée s'était retiré en Asie pour y former une nouvelle armée ; de là sa mauvaise étoile le conduisit en Egypte, dont le jeune roi

avait été son pupille. Pompée avait comblé le père de Ptolémée de ses bienfaits, celui-ci le fit traîtreusement assassiner. César, après avoir traversé l'Hellespont, où Cassius vint se rallier à lui avec la flotte qu'il commandait, avait suivi son rival en Egypte ; en y arrivant, il apprit la mort de Pompée, dont la tête lui fut présentée par ordre du roi. A cette vue, César ne put retenir ses larmes, et fit rendre les plus grands honneurs à la dépouille mortelle d'un homme qui, avant d'être son plus redoutable ennemi, avait été son ami et même son allié. Il fit plus, il combla de bienfaits ses partisans : conduite qui décida quelques-uns d'entre eux à s'attacher sincèrement à sa fortune. Retenu en Egypte par des vents contraires et aussi par la passion que lui avait inspirée Cléopâtre, sœur du roi, il en profita pour applanir les différends survenus dans la famille de Ptolémée. C'est pendant le séjour qu'il fit à cette occasion à Alexandrie qu'il vit éclater autour de lui une sédition qui devint bientôt une guerre ouverte, dans laquelle il montra plus de courage que de prudence, et courut les plus grands dangers. Pendant ce temps, le sénat et le peuple rivalisaient à Rome d'adulations pour capter la faveur du vainqueur de Pharsale : on le nomma consul pour cinq ans, dictateur pour un an, et tribun du peuple à vie. Après un séjour de plusieurs mois en Egypte, César s'arracha enfin aux délices d'Alexandrie, marcha droit contre Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, l'un des fils du grand Mithridate, qui avait tenté de reconquérir les anciennes possessions de son père en Asie, pardonna en passant au roi de la petite Arménie, Dejotarus, l'un des partisans de Pompée, et termina cette guerre avec tant de rapidité qu'il la raconta tout entière à ses amis par ces mots devenus si célèbres, *veni, vidi, vici*. (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu !) Ce fut le front ecint de ces nouveaux lauriers que César revint à Rome, où, par sa clémence à l'égard des partisans de Pompée et son affabilité envers les moindres citoyens, il acheva de

gagner tous les cœurs. Quand le terme fixé pour sa dictature expira, il se fit de nouveau élire consul et dictateur pour l'année suivante. C'était son troisième consulat et sa troisième dictature. Cependant la guerre n'était pas finie : le parti de Pompée s'était relevé en Afrique, où Scipion, Labienus, Caton et Juba, roi de Mauritanie, étaient à la tête d'armées nombreuses. César débarqua au mois de décembre au port d'Adrumète, avec trois mille hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux ; le reste de ses forces ne lui arriva que lentement et successivement. Cependant, dès le mois de juillet de l'année suivante, il était de retour à Rome. L'Afrique était soumise ; Scipion avait péri au moment où il espérait encore pouvoir passer en Espagne ; Juba, chassé de ses états, avait perdu la vie, et Caton, renfermé dans Utique, avait mieux aimé se donner la mort que de tomber entre les mains de son ennemi. La campagne d'Afrique est une de celles qui font le plus d'honneur au génie militaire de César. Dans les Gaules, il avait eu à combattre contre des hommes accoutumés à compter plus sur leur courage que sur la tactique et la ruse ; ici au contraire, il avait à lutter contre des tacticiens savants et avec des forces bien inférieures. César, après avoir déclaré la Mauritanie et la Numidie provinces romaines et donné l'ordre de reconstruire Carthage, revint en Italie. Il fut reçu à Rome avec les démonstrations du plus vif enthousiasme ; on prolongea sa dictature de dix années, on lui conféra la dignité de censeur et on déclara sa personne inviolable. Tant de fois vainqueur, il n'avait pas encore triomphé ; il n'en avait pas eu le temps. Le repos dont il commençait à jouir le lui offrait enfin. Il en profita pour triompher, dans le courant du même mois, des Gaules, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba. A cette occasion, il fit de nouvelles largesses aux soldats, il en fit au peuple et il donna des spectacles de toute espèce, dont la magnificence surpassa de beaucoup tout ce qui s'était fait en ce genre jusqu'alors. Il porta ensuite toute son attention sur l'ad-

ministration, réforma les lois, appela à Rome des savants étrangers et entreprit de corriger le calendrier, dans lequel il y avait une erreur de soixante-sept jours. On sera surpris qu'au milieu d'une vie si active, César ait encore trouvé des moments pour s'appliquer aux sciences. Il a cependant écrit sur l'astronomie, et Ptolémée le cite parmi les observateurs auxquels il doit des lumières. Il employa à la réformation du calendrier, dont il est ici question, l'astronome Sosigène. Pendant qu'à Rome il se montrait aussi grand magistrat que naguère encore il se montrait grand capitaine sur les champs de bataille, les fils de Pompée, réfugiés en Espagne, y formaient un nouveau parti. La présence de César au-delà des Pyrénées devint indispensable, s'il ne voulait pas exposer à de nouveaux hasards sa domination. Pour l'assurer, il fallut vaincre encore. La bataille de Munda, qui, de son propre aveu, fut si opiniâtrement disputée qu'il combattit moins pour la victoire que pour sa vie, termina la guerre civile. Quand il rentra à Rome, après sept mois d'absence, il était enfin maître du monde. Le triomphe qu'il se décerna alors blessa vivement l'opinion publique, car le peuple, malgré l'attachement qu'il lui avait voué, ne pouvait oublier que c'étaient des Romains qui venaient d'être vaincus par les légions en Espagne. Il est vrai qu'il y fut en quelque sorte invité par le sénat, qui, à la nouvelle de la victoire de Munda, se livra aux démonstrations d'une joie excessive, et ordonna des fêtes en actions de grâce. On lui permit de porter toujours une couronne de lauriers, et d'assister aux jeux dans une chaise dorée, avec une couronne d'or sur la tête. On lui décerna la dictature à vie, le nom d'empereur, qui comportait l'exercice du pouvoir suprême, et le titre de *père de la patrie*. On lui éleva une statue avec cette inscription : *A César demi-dieu*, et on la plaça dans le Capitole, vis-à-vis celle de Jupiter. On lui décerna même des honneurs divins, sous le nom de Jupiter Julius, et il eut des autels, des temples, f

des prêtres. Les projets conçus par le dictateur auraient beaucoup contribué à sa gloire s'il avait eu le temps de les exécuter. Il se proposait d'embellir Rome, de former une bibliothèque publique, de faire un corps de droit civil, de dresser une carte de l'empire, de creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus grands vaisseaux, de dessécher les marais Pontins, de creuser l'isthme de Corinthe, pour réunir la mer Égée et la mer Ionienne; enfin, de relever de leurs ruines Corinthe et Carthage, ces deux cités victimes de la vengeance implacable de Rome. En attendant, il continuait à se réconcilier avec ses ennemis à force de générosité, et à se faire de nouvelles créatures par ses largesses: c'est ainsi que, pour avoir plus de places à donner, il porta le nombre des préteurs à seize et celui des questeurs à quarante, et qu'il créa de nouveaux patriciens, entre autres Octave, son neveu, et Cicéron, ce qui ne s'était pas vu depuis les rois; et qu'il porta le nombre des sénateurs de trois cents à neuf cents. Ce n'est pas toutefois qu'il attachât une grande importance à l'action politique de ce corps, qui naguère s'était déclaré ouvertement contre lui, et que maintenant il voyait à ses pieds: mais cette augmentation insolite du nombre des sénateurs avait pour but de détruire dans cette assemblée, par l'introduction de créatures dévouées, toute possibilité d'opposition à sa volonté. Aussi bien, le plus souvent, sans daigner même le consulter, il publiait des décrets qu'il donnait pour des sénatus-consultes, après les avoir souscrits au hasard des premiers noms de sénateurs qui s'étaient offerts à sa mémoire. On assure même qu'il délibéra s'il ne prendrait pas sans détour le titre de roi; on peut dire du moins qu'il essaya en quelque sorte le diadème. Un jour, en effet, qu'il assistait aux jeux dans sa chaise d'or, Marc-Antoine lui présenta un diadème royal. Remarquant que le peuple restait muet devant cette démonstration, et comprenant que de la surprise il pouvait facilement passer à l'in-

dignation, César refusa le diadème, et le peuple éclata en applaudissements. Cependant les créatures de César crurent pouvoir encore réitérer cette maladroite tentative: le lendemain même, on trouva ses statues ornées de diadèmes. Le peuple cette fois encore resta muet à cet appel fait à ses affections. Les tribuns firent enlever ces diadèmes, et arrêter les individus soupçonnés de les avoir apposés; César s'en vengea en les déposant. Cependant, si le sénat était humilié, si les patriciens gémissaient en secret quand ils considéraient la révolution qui les précipitait aux pieds d'un seul homme, le peuple, qui regardait le dictateur comme son ouvrage, jouissait de l'humiliation du sénat, et s'applaudissait d'avoir remis l'administration entre les mains d'un homme qui était à lui. Séduit par les exploits de César, il ne voyait dans le grand homme que ce qu'il y avait de grand, et, sans se précautionner contre la tyrannie, il se livrait avec le même enthousiasme avec lequel il défendait autrefois sa liberté. Cependant, quelques républicains austères jugèrent que la tyrannie devait cesser à la mort du tyran, et conspirèrent contre César. Les uns, tels que Marcus Brutus, croyaient s'armer pour la patrie; les autres, comme Cassius, ne songeaient qu'à venger leurs injures personnelles. La plupart étaient comblés de bienfaits par le dictateur, et avaient toujours été attachés à son parti. Quelques-uns avaient la plus grande part à sa confiance, et il se livrait à eux sans précaution. Arrivé au pouvoir suprême par la victoire, César voulait en jouir comme s'il l'avait reçu de ses aïeux, et bannit trop tôt les inquiétudes qui troublent presque toujours la jouissance d'une autorité nouvelle. Contre l'avis de ses meilleurs amis, il avait cassé sa garde espagnole, jugeant qu'il vaut mieux mourir une fois que de craindre toujours la mort. Son extrême sécurité causa sa perte. Voulant venger la défaite de Crassus, il se proposait de porter la guerre en Orient; ses partisans, que l'inutilité de leurs précédentes ten-

tatives n'avait pas rebutés, assurèrent alors qu'on lisait dans les livres des Sibylles que les Parthes ne seraient vaincus que par un roi. En conséquence, ils imaginèrent qu'en bornant César à n'être que dictateur par rapport à Rome et à l'Italie, on pourrait le proclamer roi par rapport aux autres provinces. Ils convinrent avec lui d'en faire la proposition au sénat, et il le convoqua pour les ides de mars, c'est-à-dire le 15. Ce fut aussi ce jour que les conjurés, saisissant le moment qui paraissait leur assurer l'approbation du peuple, ehoisirent pour exécuter leur complot. La conspiration ne fut pas cependant tenue si secrète qu'il n'en transpirât quelque chose dans le public, mais César refusa de croire au danger et de prendre aucune précaution. Calpurnie, que des songes effrayants avaient inquiétée consulta des devins; leurs réponses achevèrent de la convaincre de la réalité du péril que courait son époux. Elle le conjura instamment de ne pas sortir le jour des ides : ému par les larmes et les prières de son épouse, César consentit à ce qu'elle désirait. Mais D. Brutus, l'un des conjurés, lui ayant représenté l'importance des matières sur lesquelles le sénat allait délibérer, triompha des répugnances du dictateur. En sortant de chez lui, et en se rendant au sénat, César reçut plusieurs billets dans lesquels on l'avertissait du danger auquel il s'exposait; mais, pressé par la multitude qui l'enviromnait et le saluait de ses acclamations accoutumées, il n'eut pas le temps d'en prendre lecture, et les remit à ses secrétaires. A peine fut-il entré dans le sénat que les conjurés, comme pour lui faire honneur, l'entourèrent. Ils étaient convenus que l'un d'eux, Metellus Cimber, lui demanderait la grâce de son frère exilé, et qu'au refus de César, il lui arracherait son manteau : à ce signal, tous devaient le frapper de leurs poignards. Le poignard de Casca fut celui qui toucha le premier le corps de César; il l'avait grièvement blessé au cou. Aussitôt, César, se retournant, saisit l'épée de son meurtrier et se jette sur

lui en s'écriant : « Scélérat de Casca, qu'as-tu fait ! » Ceux des sénateurs qui ne savaient rien du complot n'eurent ni le temps ni la force de secourir César. Pendant qu'il luttait contre Casca, tous les conjurés tirèrent leurs épées et lui portèrent des coups. Cassius, plus animé que les autres, lui fit à la tête une blessure profonde. César se défendait encore quand il aperçut Brutus l'épée levée sur lui, Brutus, le plus intime de ses amis, le dépositaire de toutes ses pensées, de tous ses projets, Brutus, qui passait même pour son enfant naturel, car la liaison de Servilia, sa mère, et la sœur de Caton, avec César, avait été l'un des scandales de la jeunesse fort orageuse du héros. A cette vue, il s'écria douloureusement : « Et toi aussi, mon fils Brutus ! » Alors, se couvrant le visage avec sa robe, il tomba percé de vingt-trois coups, aux pieds d'une statue de Pompée. Sans écouter ses assassins, qui entreprennent de se justifier aux yeux de leurs collègues, les sénateurs, saisis d'effroi, se dispersent à l'instant et répandent de tous côtés les regrets, la crainte ou l'horreur, suivant les sentiments qui les agitent. Les conjurés, qui n'ont pu les arrêter, se jettent après eux dans les rues. Les poignards encore sanglants à la main, ils crient qu'ils ont tué le roi de Rome. Ils parlent d'un tyran cher au peuple, comme on eût parlé autrefois d'un tyran détesté, et bientôt ils sont effrayés eux-mêmes, lorsqu'ils considèrent la consternation qu'ils répandent. Reconnaisant alors, mais trop tard, qu'ils ont mal apprécié les véritables dispositions de leurs concitoyens, ils se réfugient au Capitole, et pour se mettre en garde contre la fureur du peuple qu'ils avaient cru délivrer, ils arment une troupe de vils gladiateurs. — Le cadavre de César fut rapporté dans sa maison par trois esclaves. Lorsqu'on lut son testament à la tribune aux harangues, le peuple, qu'il n'avait pas oublié dans ses largesses, fit éclater sa douleur et menaça les conjurés. Ses funérailles furent célébrées avec une grande magnificence. Le sénat, qui n'avait osé ni le dé-

fendre ni punir ses meurtriers, le mit au rang des dieux, et ordonna qu'il ne fût rien changé à ses lois, attendu que s'il avait été tyran, il avait du moins été un tyran légitime. Contradiction par laquelle on concilia tout pour un moment. — Ainsi périt l'un des hommes les plus extraordinaires dont fasse mention l'histoire; il était âgé de cinquante-six ans, avait gagné cinq cents batailles, et pris mille villes d'assaut. Il avait reçu de la nature une valeur à toute épreuve, une âme élevée, un esprit vaste, une éloquence forte et persuasive, et tous les avantages de la figure. Parfaitement bien fait, il avait de la noblesse dans le maintien, des grâces dans ses mouvements, et dans toutes ses manières un air d'affabilité qui lui gagnait les cœurs. Il avait en un mot toutes les qualités aimables; mais les mœurs de son siècle lui donnèrent tous les vices, à la cruauté près. Avidé, prodigue, sans décence, il ne respecta rien; quoiqu'il ne fût pas cruel par caractère, il l'aurait été par politique, si la cruauté avait pu contribuer à son élévation. Tous ses écrits sont perdus, à l'exception de quelques-unes de ses lettres et de ses *Commentaires sur la guerre des Gaules et sur la guerre civile*, ouvrage qui pour nous est aujourd'hui un monument national, parce que c'est la source la plus riche que nous possédions en documents sur la Gaule antique; on a encore de lui quelques fragments réunis dans les bonnes éditions des *Commentaires*. Y.

CÉSARÉE. Il y avait dans le monde romain neuf villes et une île de ce nom. — **CÉSARÉE** (*Cæsarea Stratonis*), à l'ouest de la Palestine, entre Dora et Apollonie, sur la côte de la mer nommée *mare Magnum*, fut bâtie par Hérode-le-Grand, en l'honneur de César, l'an 729 de Rome, 24 ans avant l'ère chrétienne. La magnificence que le fondateur de cette ville mit à l'embellir en fit une des plus brillantes cités de l'Asie. — **CÉSARÉE-PHILIPPI** (*Damas*), ville de la Palestine, au-delà de la Galilée, à l'est de la Gaulonitide, et au-dessus du Jourdain, s'appelait autrefois *Panca*. Philippe-le-Tétrarque, fils d'Hérode-le-Grand,

y fit de belles constructions, lui donna un aspect tout nouveau, et lui imposa, en l'honneur de Tibère, le nom de *Césarée*, auquel il joignit le sien. — **CÉSARÉE** (*Kaisarien*), ville de la Cappadoce, dans la Sargaraüsène, sur la rive gauche de l'Halys, s'appelait anciennement *Mazaca* et *Eusebia*: Tibère lui donna son nouveau nom en l'honneur d'Auguste. L'an 260 de l'ère chrétienne, sous l'empire de Valérien, cette place fut prise par les Perses, qui en massacrèrent les habitants. En 335 (an de Rome 1088), lorsque Constantin partagea l'empire entre ses trois fils et ses deux neveux, il donna à l'un de ceux-ci (Hannibalien) l'Asie-Mineure, le Pont, la Cappadoce, avec le titre de roi de Pont: Césarée dut être la capitale de cet état. — **CÉSARÉE**, ville de la Bithynie, était située dans la partie orientale de cette contrée, entre le mont Olympe et le fleuve Rhyndacus. Vers l'an 127 de Jésus-Christ, elle fut ruinée par un tremblement de terre, ainsi que Nicomédie. — **CÉSARÉE**, ville de Cilicie, est plus ordinairement désignée sous le nom d'*Anazarbe*; elle était bâtie sur le Pyramus, à quelque distance de la mer. — **CÉSARÉE** (*Ak-Saher*), appelée aussi *Antioche*, et qu'il ne faut pas, sous ce dernier nom, confondre avec la ville principale de la Syrie, était la capitale de la Phrygie, et se trouvait sur les confins de la Lycaonie et de la Pisidie. — **CÉSARÉE** (*Vacur*), ville d'Afrique, sur le bord de la Méditerranée, dans la Mauritanie césarienne, au nord, près d'Ichosium, et à l'est du fleuve Chinapham, s'appelait anciennement *Iole*. Son nouveau nom lui fut donné en l'honneur d'Auguste par Juba, roi de Mauritanie. — On donnait aussi le nom de **CÉSARÉE** à Tingis, qui fut plus tard la capitale de la Mauritanie Tingitane. Cette même ville reçut encore, sous l'empire de Claude, avec une colonie romaine, le nom de *Traducta-Julia*. — L'ancien port de Ravenne s'appelait aussi **CÉSARÉE**. — Ce nom était encore celui d'une île de l'océan Britannique, située à l'ouest des Vénètes, peuple gaulois.

CÉSARIENNE (Opération), *hystérotomotomie*, *gastro-hystérotomie*. Cette opération consiste en une incision pratiquée aux parois du bas-ventre et à celles de la matrice, pour en extraire le fœtus. Ce moyen d'opérer l'accouchement d'une manière artificielle paraît remonter à une très haute antiquité, et on pourrait ne voir dans le fils de Jupiter, retiré du ventre de Sémélé par Mercure, et dans Esculape lui-même, extrait du ventre de sa mère par Apollon, que des allégories chères aux anciens, à l'aide desquelles ils voulaient confier à l'imagination des peuples des événements extraordinaires que la mémoire aurait pu laisser échapper. — Virgile dit que Lyncus dut la naissance à cette opération, et Mansfeld, dans le *Bulletin des sciences médicales*, fait entendre qu'elle n'était pas ignorée des Juifs. Cependant, on n'a pas de faits authentiques qui prouvent qu'elle ait été réellement pratiquée avant l'année 1520. Guy de Chauliac rapporte le nom de cette opération à celui de César, qui serait venu au monde par des moyens artificiels; mais on est forcé de reconnaître qu'il existe la même obscurité pour l'étymologie que pour l'origine de l'opération césarienne. — Elle a été rarement pratiquée; souvent elle l'a été par des mains étrangères à la chirurgie : c'est ainsi que Bauhin parle d'une Alipaschie de Siergershensen opérée par son mari, châtreur de bétail. Les succès sont même peu nombreux dans l'opération césarienne. D'après Baudeloque, elle ne paraît avoir réussi que 24 fois depuis 1750 jusqu'à 1800. A Nantes, elle a été pratiquée deux fois avec succès sur la même femme par Bacqua, une fois par Dariste à la Martinique, etc. A la Maternité, sur quatre fois, elle n'a pas réussi une seule. Sur 73 cas relatés par Baudeloque, elle fut suivie de la mort chez 42 femmes. D'après Burus et Samuel Cooper, elle n'a réussi en Angleterre qu'une seule fois sur 20 cas dans lesquels on la pratiqua, et les auteurs s'accordent à dire qu'elle est mortelle une fois sur deux. J'ai pratiqué moi-même cette opération avec M. Vel-

peau sans succès ni pour la mère ni pour l'enfant. — Voici les circonstances dans lesquelles on doit recourir à ce moyen extrême : 1^o quand le petit diamètre du bassin de la femme a moins de 15 lignes de longueur, que l'enfant soit mort ou vivant; 2^o quand il y a 18 lignes à deux pouces un quart, si l'on veut sauver le fœtus, et, dans ce dernier cas, il restera à savoir si on ne devrait pas préférer, comme en Angleterre, sacrifier ce dernier au lieu de faire courir des chances si terribles à la mère. 3^o M. Velpeau dit qu'on peut la pratiquer si le petit diamètre du bassin de la mère a 2 pouces et demi à 3 pouces moins un quart, le forceps, la version, la symphyséotomie n'étant point applicables; 4^o sur une femme qui vient de succomber à une mort violente, car le fœtus ne cesse pas de vivre immédiatement après la mère : c'est ainsi que la princesse de Schwartzemberg, morte à la suite d'une brûlure, fut ouverte le lendemain; l'enfant vivait encore. Gardien cite un cas dans lequel, bien qu'on ait ouvert une femme enceinte 48 heures après sa mort, on put encore retirer l'enfant vivant. — Ces faits étaient connus depuis longtemps, puisqu'en 1740, le roi de Sicile rendit une ordonnance dans laquelle tout médecin qui n'ouvrirait pas les femmes mortes enceintes était condamné à mort. Malgré ces considérations terribles, dans l'espérance de sauver l'enfant, il ne faut point mettre trop de précipitation à ouvrir une femme, qui pourrait n'être atteinte que de mort apparente : c'est ainsi que Van Swieten et Baudeloque eurent trois femmes qui revinrent à la vie à la première incision qu'on leur pratiqua. Pen cite un exemple semblable. Rigau deau, à Douai, fut appelé auprès d'une femme enceinte qu'on disait morte; on le sollicita d'inciser le ventre de la défunte, afin d'en retirer l'enfant qu'on y sentait remuer. Ce médecin, sans se laisser entraîner par les sollicitations des assistants, toucha la femme, retira l'enfant vivant par les voies naturelles, et quelques minutes après la mère revint à elle, au grand étonnement des personnes qui étaient présen-

tes.—Il ne faudrait pas croire qu'il n'existe qu'une seule manière de pratiquer l'opération qui nous occupe. Les variétés dans le mode d'exécution constituent les différents procédés opératoires. Voici les principaux : 1^o celui de Mauriceau, dans lequel on arrive à la matrice en pratiquant à la partie moyenne et antérieure du ventre une incision qui, de l'ombilic à peu près, fraie vers le pubis, en suivant la *ligne blanche*; 2^o le procédé des anciens, dans lequel on fait sur le côté gauche du ventre une incision de 4 à 5 pouces, toujours pour arriver à la matrice : ce procédé a donné naissance à cette phrase populaire : *accoucher par le côté*; 3^o celui de Lauverjat, qui ne diffère de celui des anciens que parce que l'incision est directement transversale; 4^o celui de Ritgen, dans lequel on incise les téguments sur la crête iliaque, puis, lorsqu'on est arrivé dans le ventre, on soulève les intestins pour inciser le haut du col de la matrice; 5^o celui de Baudeloque, neveu, dans lequel on agit comme dans le procédé de Ritgen, mais en allant attaquer le vagin; 6^o enfin le procédé du docteur Physick consiste à aller chercher l'enfant en arrière de la vessie, en parcourant un trajet semblable à celui que l'on suit dans l'opération de la pierre par le haut appareil. HALMA-GRAND.

CESSION DE BIENS. C'est l'abandon qu'un débiteur fait de tous ses biens à ses créanciers, lorsqu'il se trouve hors d'état de payer ses dettes. Telle est la définition donnée par l'article 1265 du code civil de cette espèce de contrat, qu'en général on comprend assez mal, et dont l'explication exige quelques développements.—Il résulte, d'abord, des termes mêmes de la loi, que la cession est un avantage accordé au débiteur malheureux, et, puisque c'est une sorte de bienfait, il faut que le débiteur en soit digne, c'est-à-dire qu'on ne puisse pas lui faire le reproche de mauvaise foi, et qu'il ne soit devenu insolvable que par l'effet du malheur.—Si la cession est *volontaire*, c'est-à-dire si elle est le résultat d'un arrangement fait librement

entre le débiteur et ses créanciers, il est tout simple que les effets en soient réglés par l'acte même qui intervient entre les parties.—Mais si les créanciers refusent leur consentement, et si, à défaut de ce consentement, c'est la loi qui arrive au secours du débiteur malheureux, la cession prend un autre caractère : de libre qu'elle était, elle devient en quelque sorte forcée, et on la définit alors : un bénéfice que la loi accorde au débiteur de bonne foi, auquel il est permis, pour avoir la liberté de sa personne, de faire *en justice* l'abandon de tous ses biens à ses créanciers, nonobstant toute stipulation contraire.—L'origine de la cession de biens est fort ancienne, et les lois romaines contiennent un titre spécial sur cette matière (*voy. au Digeste*, liv. XLII, tit. 3), mais les formalités et les effets de la cession variaient presque à l'infini, et en France chaque parlement avait adopté une jurisprudence particulière. Le code civil ayant établi l'uniformité si désirable, et le code de procédure ayant complété la législation, ce sont les règles consacrées par ces grands corps de droit que nous allons analyser.—Le débiteur qui veut être admis au bénéfice de cession doit se pourvoir devant le tribunal de son domicile, et déposer au greffe de ce tribunal son bilan, ses livres, s'il en a, et ses titres actifs.—La demande doit être communiquée au ministère public, et néanmoins les poursuites dirigées contre le débiteur ne doivent point être suspendues; car il serait possible que cette demande n'eût pas d'autre but que de retarder la marche de la justice. Toutefois, les juges, après avoir fait appeler les parties intéressées, peuvent ordonner un sursis provisoire.—Et lors qu'enfin ils auront cru devoir accueillir la demande, l'admission n'aura lieu qu'à la charge par le débiteur de réitérer sa cession *en personne et non par procureur* (ses créanciers appelés), à l'audience du tribunal de commerce de son domicile, et, s'il n'y en a pas, à la maison commune, un jour de séance : dans ce dernier cas,

sa déclaration sera constatée par un procès-verbal dressé par un huissier et signé par le maire. (L'ordonnance de 1073, tit. II, art. 1^{er}, prescrivait des conditions équivalentes). — Si le débiteur est détenu, le jugement qui l'admettra au bénéfice de cession ordonnera son extraction, avec les précautions en tel cas requises et accoutumées (ce qui s'entend de la présence de la force publique), à l'effet de faire sa déclaration. — Ces formalités ont pour objet principal d'avertir le public et de lui faire connaître le degré de confiance qu'il doit accorder à ceux qui ont eu recours à la voie de la cession de biens. — Et pour atteindre encore mieux ce résultat, l'article 903 du code de procédure civile ordonne que les nom, prénoms, profession et domicile du débiteur seront insérés dans un tableau public à ce destiné, placé dans l'auditoire du tribunal de commerce de son domicile ou du tribunal civil qui en fait les fonctions, ainsi que dans le lieu des séances de la maison commune, et à la Bourse. — Le but de toutes ces précautions et formalités se trouve clairement expliqué dans ces paroles que prononçait M. Berlier, conseiller d'état, lorsqu'il fit au corps législatif l'exposé des motifs du III^e livre du code de procédure : « Cette solennité passagère (celle de la comparution personnelle) ne suppléerait pas à la publicité permanente que requiert l'intérêt des tiers ; et, quelques égards que mérite l'infortune, il est juste et utile que la position du débiteur admis au bénéfice de cession soit connue de ceux qui peuvent contracter avec lui. Cet intérêt est surtout celui du commerce, et il a, par ce motif, semblé convenable que, quelque soit la profession du débiteur, ses nom, prénoms, profession et domicile, fussent insérés dans un tableau affiché en l'auditoire du tribunal de commerce. La nécessité d'avertir les autres classes de la société a fait ordonner la même affiche au lieu des séances de la maison commune. » — Autrefois, les lois exigeaient, de plus, un autre genre de publicité, qui tenait, en quelque façon, de

la barbarie : c'était l'obligation imposée à ceux qui avaient obtenu la cession de biens de porter un *bonnet vert*. (Voy. ce mot.) Cette peine avait cessé d'être en usage, même avant la révolution ; on n'en faisait plus l'application que dans quelques-unes des provinces méridionales, et encore le nombre des cas était-il infiniment rare : l'article 1041 du code de procédure civile en a définitivement abrogé la coutume. — Du reste, pour être admis au bénéfice de cession, il faut, comme nous l'avons déjà dit, prouver le malheur et la bonne foi ; et de là il résulte que les stellionataires, les banqueroutiers frauduleux, les personnes condamnées pour fait de vol ou d'esqueroquerie, les comptables même, ne peuvent prétendre à ce bienfait. — Le motif de cette réprobation légale se conçoit aisément ; mais il n'est pas aussi facile de pénétrer pourquoi les étrangers, les tuteurs, les administrateurs, les dépositaires, sont enveloppés dans la même prohibition ; car il n'est pas absolument impossible que le dérangement de leurs affaires soit l'effet du malheur et ne puisse être imputé à la mauvaise foi. Cependant, en ce qui concerne les étrangers, on comprend la raison qui a déterminé la sévérité du législateur : elle repose sur la circonstance que les biens des étrangers se trouvent ordinairement hors du royaume, d'où il suit qu'il serait fort difficile à des régnicoles de faire valoir en pays étranger la cession que leur débiteur aurait faite de ses biens, et même de connaître la vérité ou la réalité de cette cession. — Et quant aux tuteurs, administrateurs ou dépositaires, il a paru nécessaire d'éveiller leur sollicitude et de les détourner de la pensée d'un abus de confiance, en déployant à leur égard une prudente sévérité et en les privant d'un moyen de libération trop facile, puisqu'il ne consisterait souvent que dans l'abandon illusoire de leurs biens. — Au surplus, il ne faut pas croire que par la cession de la totalité de sa fortune le débiteur se libère irrévocablement. La loi, en l'autorisant à céder ses biens,

suppose qu'il est dans l'impossibilité actuelle de faire davantage pour ses créanciers : dès lors il peut bien se soustraire à certaines poursuites ; mais si ses biens n'ont pas suffi pour éteindre sa dette, et s'il lui en survient d'autres par la suite, il est obligé de les abandonner jusqu'au parfait paiement. Telle est la disposition de l'article 1270 du code civil.—Du reste, quand il y a lieu à la cession, et lorsqu'elle est admise en justice, les créanciers ont le droit de faire vendre les biens, meubles et immeubles de leur débiteur, en se conformant aux formalités prescrites par la loi. (*Voy.* les art. 904 du code de procédure civile et 574 du code de commerce.) — « La cession de biens entraîne avec elle, dit M. Merlin, une espèce de note d'infamie, qui consiste particulièrement en ce que ceux qu'on a admis à cette cession sont incapables de posséder aucune charge et d'exercer aucun des droits politiques attachés à la qualité de citoyen. » Mais ils ne sont point privés de tous les droits civils, et il ne faut pas croire, comme on l'a quelquefois prétendu, qu'ils n'aient plus la faculté d'ester en jugement, soit en demandant, soit en défendant.—On conçoit très bien, d'ailleurs, que si après la cession le débiteur fait avec ses créanciers un contrat d'attribution par lequel ils consentent à lui remettre une partie de sa dette, ce contrat devient alors la loi des parties, et que le débiteur rentre dans la jouissance de ses droits. A plus forte raison doit-il en recouvrer la plénitude, s'il parvient à acquitter toutes ses dettes et à payer tous ses créanciers. Dans ce cas, il peut même obtenir un jugement de réhabilitation.

D....D.

CESTE, en latin *cestus*, fait du grec *kestos* ; ceinture mystérieuse, dont l'imagination des poètes de l'antiquité avait pris plaisir à doter Vénus, et dont l'effet le plus merveilleux était de rendre aimable la personne qui la portait, même aux yeux de celui qui avait cessé d'aimer. L'Hymen, le froid et glacial Hymen lui-même, n'était pas à l'abri de son presti-

ge, et Jupiter s'en aperçut bien sur le mont Ida, lorsque Janon vint se présenter subitement à lui, parée de cette ceinture magique, qu'elle avait empruntée à la déesse de la beauté : fable charman- te, qui peut se traduire par ce conseil donné aux époux, de *sacrifier aux Grâces*, et de ne point négliger après le mariage ces soins, ces prévenances, ces attentions, nous ajouterons, ce respect, ces égards l'un pour l'autre, enfin tous ces innocents artifices que les amants emploient pour plaire, et qui, plus que les charmes personnels de l'objet aimé, assurent le triomphe de l'amour.—De *cestus* est dérivé le mot *inceste*, qui signifie proprement *ceinture déliée*, et dont on a fait d'abord, au moral et au figuré, le synonyme de concubinage et de fornication en général, mais qui a été restreint depuis à la fornication entre personnes alliées par le sang. (*Voy.* *CEINTURE DE VÉNUS*). — Les *cestes* étaient aussi, chez les anciens, des espèces de gantelets composés de plusieurs courroies ou bandes de cuir de moyenne largeur, entrelacées de manière à couvrir exactement le dessus de la main, ainsi que les premières phalanges des doigts, et dont les unes, en se croisant, passaient par-dessous la paume de la main, pour venir, conjointement avec d'autres qui garnissaient le dessus, s'attacher, après plusieurs circonvolutions, autour du poignet et de l'avant-bras. Quelques modernes ajoutent, et autour des épaules, en s'appuyant de l'autorité de Servius, mais contrairement à ce que nous offrent les anciens monuments, où les différents contours de ces courroies ne paraissent pas monter plus haut que le coude. On se servait pour la confection des *cestes* d'un cuir plus ou moins dur, selon l'usage auquel on les destinait : tantôt on n'y employait que de simples courroies, tantôt on fortifiait, on hérissait ou on garnissait ces courroies de plusieurs clous, pointes, plaques ou bossettes de cuivre, de fer ou de plomb, qui en rendaient la surface inégale, dure et raboteuse ; cette dernière espèce de *cestes* était réservée

pour les jeux gymniques ; les autres servaient aux athlètes qui s'exerçaient dans les gymnases, et qui n'avaient pas besoin de porter des coups aussi décisifs. C'est ainsi que chez les modernes on s'exerce en jouant , avec des fleurets , à porter des coups qui plus tard , sur le terrain , doivent donner la mort à un adversaire , souvent même à un ami. — Les Grecs avaient plusieurs espèces de *cestes*, qui recevaient divers noms de leurs divers emplois : 1° les *imantes*, qui étaient faits de simples courruies (en grec *imas*) ; 2° les *myrmèques*, en grec *myrmekia*, mot fait de *myrmékès*, fourmi, parce que celui qui était frappé de cette espèce de gantelet éprouvait , dit-on , dans la partie lésée des picotements semblables à ceux que fait éprouver la morsure de cet insecte ; 3° les *meiliques* (*meilikai* ; ou *imas meilikos*, de *méli*, miel), ceste mou et uni , dont on se servait dans les exercices gymnastiques ; 4° les *sphères* (*sphairimakia*), d'où avait été fait le verbe *sphairimakéin* (se battre à coups de poing), et qui étaient , comme l'espèce que nous venons de nommer, destinés aux simples exercices ou aux jeux qui ne devaient pas être ensanglantés. Les Latins n'ont connu ces armes du pugilat que sous le seul nom de *ceste*, sur l'étymologie et sur l'orthographe latine duquel les grammairiens sont peu d'accord entre eux. Scaliger le père dérive ce mot du grec *kestos*, ceinture , à cause des courroies dont l'entrelacement formait les *cestes*, et qui ceignaient les mains et les poignets des combattants ; mais , suivant cette dérivation , *cestus* devrait s'écrire par un *c* simple , et plusieurs raisons semblent détruire une pareille étymologie. En premier lieu, Homère, de qui sans doute les autres Grecs ont pris ce terme , ne l'emploie que comme une épithète (formée du verbe *kenteō*, piquer), et pour caractériser le substantif *imas* qu'il y joint, appelant *cestos imas*, la ceinture de Vénus, qu'il nomme simplement *imas* quelques vers plus bas. Or , d'après l'explication que donnent au mot *kestos* le scholiaste d'Homère et Hésychius ,

kestos imas, signifie à la lettre une *ceinture* ou une *ceinture piquée et brodée*. Il est vrai que dans la suite quelques auteurs, comme Plutarque, se sont servis du mot *kestos* sans addition, mais toujours dans le sens qu'Homère lui donne, c'est-à-dire comme d'un terme consacré à signifier la ceinture de Vénus. Il est sans exemple que les Grecs y aient jamais attaché l'idée que nous attachons au mot *ceste* comme arme. Il n'y a guère d'apparence non plus que les Latins, en s'appropriant le mot grec *kestos*, l'aient transporté de sa signification naturelle dans une autre qui lui est complètement opposée , et que d'une ceinture où se trouvaient, comme le dit Homère, tous les attraits les plus séduisants, tels que l'amour, les désirs, les entretiens secrets et persuasifs qui surprennent l'esprit et le cœur des plus sages, ils se soient avisés de faire un instrument meurtrier. Aussi les Latins, en empruntant des Grecs le mot *kestos*, l'ont-ils toujours employé pour désigner ou la ceinture de Vénus, ou celle d'une nouvelle mariée ; et en ce sens, ils l'ont écrit avec un *c* simple (*cestus*), et l'ont fait du genre féminin, comme le témoigne Placide Lactance, ancien commentateur de Stace ; tandis que, pris dans la seconde acception, *ceste* est du genre masculin, et doit s'écrire par un *a* (*castus*), parce qu'il vient alors du verbe *cadere*, frapper, tuer, mettre en pièces ; étymologie qui, comme on voit, lui convient infiniment mieux que la précédente, et qui a été adoptée par Vossius (Gérard-Jean), comme la seule vraisemblable. E. H.

CESTRE, mot provenu du grec et du latin, *cestrophendona*, *cestrophendonus*, *cestrus*, qu'on trouve dans Suïdas et dans l'*Encyclopédie* (1751, C.). C'était une flèche projectile ou un petit trait que les Grecs lançaient à l'aide d'une grande fronde, qui s'appelait, suivant Gêbelin, *spendone*. Les Romains nommaient aussi le cestre *vericulum cum fundâ*. Cette arme venait d'être inventée par les Macédoniens, à ce que rapporte Tite-Live, lorsque les Romains en

ressentirent les premiers coups : ce fut dans une affaire où le tribun Pompeius eut à se défendre contre Persée ; ses troupes souffrirent beaucoup d'une grêle de flèches et de cestres. Cette dernière arme avait un fer aigu, long de deux palmes (un pied) ; sa hampe empennée , ou garnie de lames de bois, en guise de plumes , était longue d'une demi-coudée (9 à 10 pouces) et grosse comme le doigt. Le cestre, légèrement retenu dans le culot de la fronde, au moyen d'une boucle ou d'un nœud, en pouvait cependant être facilement chassé. G^{al} BARDIN.

CÉSURE, *cæsura*, repos ou coupure du vers français alexandrin et de dix syllabes. Le vers alexandrin se compose de deux hémistiches égaux , de six syllabes chacun, et la césure se trouve placée au milieu du vers. Dans le vers de dix syllabes, la césure doit se trouver après la quatrième, et elle coupe ainsi le vers, d'une manière inégale, en deux hémistiches, l'un de quatre, l'autre de six syllabes. Les autres vers français de huit, de sept, de six syllabes, n'ont point de césure. — La césure ou repos du vers habilement ménagée, contribue beaucoup à sa cadence et à son harmonie ; mais plusieurs circonstances peuvent rendre la césure défectueuse. Le repos après le premier hémistiche ne doit être formé que par la terminaison d'un mot, et il faut que ce mot permette une sorte de suspension dans le discours ; les articles, étant inséparables des noms, ne peuvent former la césure ; elle ne peut tomber sur un substantif dont l'adjectif commencerait le second hémistiche, à moins de plusieurs épithètes de suite comme :

Morbleu ! l'est une chose odieuse, lâche, infâme.

Elle ne doit pas séparer les pronoms personnels des verbes dont ils sont les nominatifs, ni les pronoms conjonctifs des verbes dont ils sont les régimes, etc. Enfin, l'oreille seule doit indiquer si le repos qui marque la césure peut être observé ou non, et dans ce dernier cas, le vers est toujours faux. V.-L.

CÉTACÉS. Les naturalistes modernes ont eu raison de ne point s'assuj-

tir au servilisme grammatical, qui, dans tous nos lexiques français, considère encore le mot *cétacée* comme un adjectif des deux genres. Ce nom, que tous les zoologistes ont très bien fait de masculiniser en l'appliquant à un groupe d'animaux mammifères vivant dans l'eau, est devenu dans leur langage scientifique un vrai substantif, que les progrès de leur nomenclature ont nécessité. Il est dérivé du grec *ketos*, qui signifie *baleine*. (V. ce mot, t. iv, p. 146.) Dans l'absence d'un terme propre à caractériser tout ce groupe, il a bien fallu étendre la signification du nom de l'animal qui a été ainsi pris pour type. Cette manière de procéder est inévitable dans la formation de toutes les terminologies scientifiques. — Les *cétacés* sont des animaux dont l'histoire est pleine d'intérêt, sous le rapport de leur anatomie et de leur physiologie, sous celui de leur histoire naturelle, et enfin sous le point de vue des avantages que l'industrie humaine en retire. Plusieurs détails descriptifs de leur organisation seront indiqués ou le sont déjà dans divers articles de ce *Dictionnaire* (V. BOUCHE, CORPS, DENTS, EVENTS, TÊTE, etc.), ce qui nous dispense d'en faire ici mention. En histoire naturelle, les *cétacés* ont été d'abord rangés parmi les poissons. On les a en effet désignés sous les noms de *poissons cétacés* ou *poissons plagiures* (de *ouros*, queue, et *plagios*, transversale), pour les distinguer des vrais poissons dont la queue est toujours droite ou verticale. Le célèbre botaniste Bernard de Jussieu a eu le premier l'idée de ranger les *cétacés* parmi les mammifères. Il la communiqua à Brisson, qui la publia le premier. Depuis cette époque, Linné, Cuvier, Duméril, Desmarest, Goldfuss, Tiedmann, Gray, Eichwald, Ficinis et Carus en ont fait un ordre de mammifères, tandis que Blainville considère les *cétacés* comme une famille de l'ordre des *édentés* dans la classe des animaux vivipares et à mamelles. — Presque tous les zoologistes distinguent les *cétacés* en herbivores et en *cétacés* vrais ou ordinaires. Les premiers comprennent les lamantins,

les dugongs et les stellères. Ces animaux, en raison de plusieurs particularités de leur organisation, doivent être séparés des vrais cétacés et rapprochés des éléphants. (V. DUGONGS, LAMANTINS.) Ce sont cependant les seuls mammifères qui, de même que les cétacés proprement dits, sont dépourvus de membres postérieurs. Les mammifères aquatiques, qui constituent la famille ou l'ordre des vrais cétacés, sont les dauphins, les marsouins, les narvals, les cachalots, les baleines et les baleinoptères. Nous avons déjà indiqué que la diminution progressive de leurs dents et leur édentation complète les ont fait ranger dans la classe des mammifères édentés (v. t. VII, p. 424, col. 1^{re}).—Tous les vrais cétacés ont de véritables mamelles qui sécrètent du lait. Les nourrissons s'attachent à un mamelon bien développé, et déterminent par la succion la sortie du liquide nutritif, qui est ainsi versé dans leur bouche. Les doutes émis à ce sujet ne peuvent plus exister depuis les derniers renseignements parvenus cette année à l'académie royale des sciences de Paris. On désigne en général ces animaux sous le nom de *souffleurs*, parce qu'ils produisent des jets d'eau qui les font reconnaître de loin. C'est en recevant leur proie dans leur bouche qu'ils y introduisent une quantité d'eau, dont ils se débarrassent en la faisant passer dans leurs narines. Ainsi, au moment où la proie est avalée, l'eau, qui en est séparée en passant dans les fosses nasales au moyen d'une disposition particulière du voile du palais, s'amasse dans un sac, d'où elle est chassée avec violence par la contraction de muscles puissants au travers d'une ou de deux ouvertures étroites, lacées au-dessus de la tête. Les cétacés diffèrent donc des poissons en ce que, dans ces derniers, l'eau avalée avec la proie sort de la bouche par les ouïes et non par les narines. (V. EXEMPS.) Le sens de l'odorat doit être très obtus chez les cétacés, en raison de l'extrême petitesse de leur nerf olfactif, et même de l'imperforation complète de l'os ethmoïde observée chez les dauphins et les ca-

chalots. La membrane qui tapisse leurs narines, sans cesse baignée par des courants d'eau, n'est guère propre à percevoir les odeurs. Cependant, l'odorat existe dans les baleines, d'après les observations de Hunter et d'Albert.— Leur larynx, de forme pyramidale, s'avance dans les arrière-narines pour recevoir l'air et le transmettre aux poumons, ce qui dispense le cétacé de soulever sa tête et d'ouvrir sa bouche hors de l'eau. On a aussi avancé dans ces derniers temps qu'en outre des jets d'eau indignés ci-dessus, on observait d'autres jets produits par la sortie brusque de la vapeur de la transpiration pulmonaire. Quoiqu'on ait avancé que leur peau n'offrait plus aucun vestige de poils, il est facile en l'observant avec attention de reconnaître les filaments cornés et agglutinés qui forment la couche épidermique, et on reconnaît ainsi la modification que le système pileux a dû subir pour s'adapter à la continuité de l'existence d'un mammifère dans un milieu aqueux.— Parmi les changements divers que le plan de l'organisation mammalogique des animaux vivants sur terre a dû subir chez ceux qui habitent plus ou moins long-temps ou toujours les eaux, on aurait à signaler tous ceux que présente successivement l'organisation des castors, des loutres, des phoques, des morse, des lamantins, etc., et enfin des cétacés. La forme du corps, devenant de plus en plus semblable à celle du corps des poissons, amène enfin dans les cétacés la brièveté du cou, la longueur de la queue, l'absence de sacrum et de membres postérieurs, dont on ne retrouve profondément que des vestiges, et enfin la transformation des membres antérieurs en vraies nageoires. La suspension plus ou moins longue de la respiration aérienne, pendant que le cétacé se meut au-dessous de la surface de l'eau, nécessite des dispositions anatomiques dans le système circulatoire, qui consistent, non dans la persistance du trou de Botal, comme on l'a avancé (V. CIRCULATION DU SANG), mais dans l'existence de grands sinus veineux dans les veines caves et hépatiques. Nous

Indiquons à dessein ces modifications principales qui permettent à l'animal de vivre toujours à son aise dans un milieu liquide; mais nous nous dispensons d'entrer dans les détails relatifs à leurs sens et à leur appareil locomoteur, etc., qui seront décrits d'une manière générale à l'occasion des diverses fonctions les plus importantes des animaux. — Les cétacés n'ont ordinairement qu'un seul petit. La femelle le place sous son aisselle quand elle fuit. — Les caractères différentiels que les zoologistes emploient pour établir les genres et les espèces de cétacés se tirent de la tête, qui est plus ou moins grande, du ventre, uni ou plissé, d'une éminence ou d'une nageoire dorsale, de l'évent, qui est unique ou double, de la forme du museau court, ou allongé en bec, des dents calcaires, dont le nombre, l'existence, offrent des variations aux deux mâchoires, ou de lames cornées dites fanons, et de la coloration de la peau. — Les produits que la pêche des cétacés en général livre au commerce et à l'industrie sont l'huile, la substance dite sperma-ceti ou blanc de baleine, les dents de narval, l'ambre gris et les fanons ou lames cornées, désignées sous le nom vulgaire de baleine. Cette corne de baleine était si rare au ^{xiii}^e siècle qu'on regardait comme un ornement précieux des panaches faits avec des fanons effilés, dont quelques casques de guerriers étaient ombragés. Les Basques n'engraissent la chair des baleines; les marins se nourrissent quelquefois avec celle des marsouins qu'ils prennent sous voile. On chasse dans le nord l'épaulard (espèce de marsouin) pour en manger la chair, comme les Lapons et les Groënländais, et on en retire la graisse pour la vendre en Europe. Les habitants du Groënländ regardent la chair et la peau des nageoires de la baleine comme un manger délicat. Ils emploient les immenses mâchoires de ces énormes cétacés comme pièces de charpente dans la construction de leurs habitations. Dans les pays les plus septentrionaux, on fait des vitres avec les intestins des plus grandes baleines. En outre de ces avantages que l'homme re-

tire de ces animaux comme objets de première nécessité, il utilise la corne des fanons, l'ivoire de la dent de narval et l'ambre gris, pour les faire entrer dans la confection d'un grand nombre d'objets d'industrie et de luxe plus ou moins recherchés. — Les zoologistes recueillent maintenant toutes leurs parties susceptibles de conservation, et font des vœux pour que les voyageurs ou les habitants des lieux fréquentés par les divers cétacés s'empressent d'observer leurs mœurs, et de fournir à la science tous les documents nécessaires pour perfectionner progressivement l'histoire naturelle de ces mammifères, dont quelques espèces sont les géants du règne animal. LAZARUS.

CÉTÉRACH, mot arabe par lequel on désigne un genre de la cryptogamie et de la famille des fougères, dont une espèce, le *cétérach des boutiques* (*C. officinarum*), qui croît sur les rochers et dans les vieilles murailles en France, était employé autrefois comme pectoral, adoucissant, astringent et apéritif. Z.

CÉTINE, en latin *cetina*, fait du grec *kétos*, baleine. Cette substance, que l'on appelle encore *blanc de baleine*, est une matière grasse qui peut être considérée comme tenant le milieu entre le suif et la cire. Elle est fournie par plusieurs espèces du genre caéhalot (les *physeter macrocephalus*, *P. tursio*, *P. microps* et *P. orthodon*) et par le *delphinus edentulus*, animaux mammifères, appartenant à l'ordre des cétacés. Liquide chez l'animal vivant, ou plutôt dissoute dans une huile qui occupe de vastes cavités placées au-dessus du cerveau, la cétine se concrète par le refroidissement, et se sépare de son dissolvant, mais non pas d'une manière complète, car elle en retient toujours une certaine portion, qu'on ne parvient à enlever qu'à l'aide de divers traitements, telle que l'expression, les lotions avec une faible lessive de potasse caustique, puis avec l'eau, et enfin la fusion dans l'eau bouillante. Ainsi purifiée, elle est versée dans le commerce, où elle se présente sous forme de pains blancs, brillants, demi-transpa-

rents, fragiles et à cassure lamelleuse et cristalline, onctueux au toucher, d'une odeur faible, d'une saveur douce, d'une pesanteur spécifique moindre que celle de l'eau. Elle est fusible à 44 degrés centigrades, insoluble dans l'eau, légèrement soluble dans l'alcool, mais très soluble dans l'éther et les huiles grasses et volatiles. Elle doit être garantie avec soin du contact de l'air et de la lumière, parce que le premier de ces agents la fait rancir, et que, sous l'influence du second elle prend une teinte jaunâtre. On l'a employée autrefois en médecine, à l'intérieur, sous forme de pillules ou en potion comme calmant et béchique; à l'extérieur, sous forme de cérat, de pommade ou de liniment, comme adoucissant et cosmétique. Mais aujourd'hui, elle est presque tout-à-fait abandonnée par les thérapeutistes. Dans les arts, elle sert à la fabrication des bougies translucides, connues sous le nom de *bougies diaphanes*, sans pouvoir toutefois rivaliser avec la cire, en raison de son prix trop élevé.

P. L. COTTEBAU.

CÉTOINE, genre d'insectes coléoptères pentamères, remarquables par la richesse et la variété de leurs couleurs, et qui vivent sur les fleurs : une de ces espèces, la *cétaine dorée* ou *éméraudine* (*C. aurata*.), qui vit particulièrement sur les roses, a été confondue quelquefois, mais à tort, avec la *cantharide*. Elle n'a aucune propriété vésicante.

Z.

CÈTRE. Ce mot, tout latin, *cetra*, désigne, suivant Tite-Live, un bouclier analogue, par la forme et les dimensions, à la pelle et à la targe de la milice romaine. Jabro affirme qu'il était rond, léger, de deux pieds de diamètre, à l'usage de l'infanterie et de la cavalerie, mais non pas de toute espèce d'infanterie, ni dans tous les temps. — Isidore dit qu'il était fait de cuir et qu'il n'y entrait pas de bois. C'était, suivant lui, des courroies entrelacées dont se servaient les Africains et ceux de la Mauritanie. — La cètre était de peau d'éléphant ou de cuir de l'animal de Gétulie nommé *oryx*, es-

pèce de chèvre de grande taille; de là vient aussi que certains mantelets s'appelaient *oryx*. — Les Portugais, au rapport de Strabon et de César, se servaient de cètres. — Silius dit que les Espagnols exécutaient une sorte de musique militaire par la manière de frapper en cadence sur leur cètre. — Il est question de cètres dans quelques descriptions de l'armure des cavaliers francs : c'étaient des boucliers légers échancrés en demi-lune. — Depuis la création de la milice française, l'histoire ne mentionne plus la cètre.

G. BARDIN.

CETTE ou **SETTE**, ville de France, dans le Bas-Languedoc, dont elle est le seul port sur la Méditerranée depuis que cette mer, en se retirant, n'a laissé que des marais dans les environs d'Aigues-Mortes, où saint Louis s'était embarqué pour ses deux croisades. Cette pénurie de port, dans une province maritime aussi étendue, aussi importante, ne pouvait échapper aux lumières et à la sagacité du grand Colbert. Au sud-ouest de la petite ville de Frontignan, si renommée pour ses vins muscats, et à l'est du lac ou étang de Thau, qui n'est séparé de la mer que par une langue de terre à l'extrémité de laquelle la ville est située, à 7 lieues sud de Montpellier, et à 6 est et nord-est de Pézenas et d'Agde, était le cap de Cette. On le prolongea au sud par une jetée au bout de laquelle on bâtit un phare, et on construisit au nord une autre jetée, séparée de la première par un goulet qui forme l'entrée du port. Ces chaussées, qui mettent les bâtiments à l'abri des vents, n'empêchent pas que, lorsque la mer est agitée, elle ne jette beaucoup de sable dans le port, qui aurait fini même par être comblé, si la province n'avait établi des fonds suffisants pour l'entretenir toujours à 14 ou 15 pieds de profondeur. Ce port, défendu par plusieurs forts, reçut le nom de Port-Louis ou de Port-St-Louis, en l'honneur de Louis XIV; mais son premier nom a prévalu. Quoiqu'il ne serve qu'aux tartanes et aux autres petits navires marchands qui prennent peu d'eau, il est d'une grande utilité pour la

province, et surtout pour le département de l'Hérault, dont Cette est un des chefs-lieux de canton (arrondissement de Montpellier). La ville, peuplée de 8 à 9,000 habitants, est riche et commerçante; elle doit ces avantages non seulement à sa pêche, à ses salaisons de sardines, à son cabotage, à ses salines, à ses chantiers de construction de navires, à ses manufactures de verre, de savon, de bouillons, d'eau-de-vie, d'esprit de vin, de liqueurs, d'eaux de senteur, de confitures, et à ses exportations des productions des départements du Midi, principalement des articles fabriqués dans les villes environnantes; mais encore à sa position topographique et maritime. Placée à l'endroit où commence le fameux canal qui porta d'abord le nom de Cette, puis de Languedoc, et qu'on appelle aujourd'hui canal du Midi, elle communique avec Toulouse, et, de cette ville, avec Bordeaux par la Garonne, et forme ainsi le point intermédiaire du commerce et de la navigation des départements du sud-ouest de la France avec ceux du sud-est et les ports de l'Italie, de l'Espagne et du Levant. Cette a une bourse et un tribunal de commerce, un tribunal de prud'hommes-pêcheurs, un entrepôt de sel, une direction et un entrepôt de douanes. Elle est la résidence de plusieurs consuls des puissances étrangères. — C'est dans le port de Cette que la duchesse de Berry, après son échouage sur Marseille, débarqua en 1832 pour se rendre dans la Vendée. H. ADRIER.

CEURAWATHS. C'est la première des quatre sectes principales des Baniens dans les Indes. Ces sectaires vont tête et pieds nus, avec un bâton blanc à la main, qui les distingue des autres castes. Jamais ils ne font de feu dans leurs maisons, ils n'y allument pas même une chandelle; ils ne boivent pas d'eau froide, dans la crainte d'y rencontrer des insectes; ils ont tant d'exactitude à conserver les animaux que leurs prêtres se couvrent la bouche d'un liage pour qu'aucune mouche n'y puisse entrer, et portent chez eux un petit balai à la main pour avoir la facilité de les écarter, ainsi que d'autres insectes. Ils ont

pour habit une pièce de toile qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux, et le reste de leur corps n'est couvert que par un petit morceau de drap. Ces sectaires brûlent les corps des personnes âgées; ils enterrent ceux des enfants. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris, seulement elles renoncent à se remarier. Tous ceux qui s'initient dans cette secte peuvent être admis à la prêtrise; les femmes mêmes peuvent prétendre à cet honneur lorsqu'elles sont au-dessus de l'âge de 25 ans; mais on y reçoit les hommes dès l'âge de 7 ans, c'est-à-dire qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère et qu'ils font vœu de chasteté. S'agit-il de mariés, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire prêtre et d'obliger l'autre, par cette résolution, à garder le célibat le reste de sa vie. Il s'en trouve quelques-uns qui font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zèle est extrêmement rare. Ils n'admettent dans leur système religieux ni paradis ni enfer; ce qui ne les empêche point de donner toute croyance à l'immortalité de l'âme, mais ils pensent que l'âme, en sortant d'un corps, se réincarne dans un autre corps d'homme ou de bête, selon le bien ou le mal qu'elle a fait, et qu'elle choisit toujours une femelle qui la remet au monde pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Baniens ont de l'aversion et du mépris pour les Ceurawaths au point qu'ils ne veulent ni boire ni manger avec eux; ils ne les reçoivent pas dans leurs maisons et n'entrent jamais dans les leurs, et s'ils avaient le malheur de les toucher par mégarde ou autrement, ils seraient obligés de se purifier par une pénitence publique. Du reste, les Ceurawaths n'ignorent pas qu'on les méprise; ils n'en tiennent aucun compte, et ne changeraient pas leur genre de vie pour plaire aux Baniens ou pour s'en faire estimer.

F. R.

CEUTA, ville d'Afrique, aux Espagnols, dans la province d'Al-Garb, qui fait partie du royaume de Faz, incorporé à l'empire de Maroc. Elle est située sur

la côte méridionale et intérieure du détroit de Gibraltar, en face et à 5 lieues de la ville de ce nom, à l'entrée de la mer Méditerranée, avec un bon port pour les petits navires. Longit. 7° 36' 30", latit. 35° 54'. Elle doit sa principale force à sa position sur le penchant d'une colline, au pied de la montagne des Siéges, qui a sept sommets tellement semblables qu'on les appelle les *Sept-Frères*. De ce nom s'est formé celui de *Septum* ou *Septa* que les Romains donnèrent à cette ville et qui a produit par altération le nom de Ceuta. Les Arabes et les Maures, qui la placent dans le *Maghreb-al-Akra* (l'extrême occident de l'Afrique), l'appellent encore *Sebthah*, et donnent au détroit de Gibraltar le nom de *Khalidj-al-Sebthah*. La population de cette ville est de 5,000 âmes. On attribue aux Carthaginois la fondation de Ceuta; elle appartient ensuite aux Romains, qui y établirent une colonie. Sous le règne de Claude, elle devint la métropole de la Mauritanie tingitane. Conquise par les Vandales, elle entra bientôt sous la domination des empereurs d'Orient par la valeur de Bélisaire. Les rois wisigoths d'Espagne se rendirent maîtres de Ceuta vers le commencement du VIII^e siècle, et en firent la capitale du pays qu'ils possédaient au-delà du détroit. Dans les premières années du siècle suivant, le comte Julien en était gouverneur au nom de son parent le roi Witiza, qui fut détrôné par Rodrigue. Trahissant un prince qu'il regardait comme usurpateur, ou, suivant une tradition romanesque, voulant venger un outrage sanglant commis sur sa fille, Cava ou Florinde, par Rodrigue, Julien livra cette place, l'an 709, à Moussa, conquérant et gouverneur de l'Afrique pour le khalife de Damas, et lui facilita ainsi la conquête de l'Espagne. Ceuta fit partie du gouvernement de l'Afrique musulmane jusqu'à la fin du VIII^e siècle, qu'elle passa sous la puissance des Edrissides, fondateurs de la ville et du royaume de Fez. Un des derniers princes de cette dynastie, attaqué par celle des Fathemides, qui avait conquis presque toute l'Asie septentrionale, implora la protec-

tion du khalife d'Espagne, Abd-errahman III, qui, pour prix du secours qu'il lui fournit, s'empara de Tanger et de Ceuta, l'an 931, et en fit des places de sûreté pour les renforts qu'il continua d'envoyer en Afrique, moins pour soutenir que pour achever de dépouiller son protégé. Dans la guerre que les Ommeyades d'Espagne firent alors directement aux Fathemides, ils perdirent et recouvrèrent plus d'une fois le royaume de Fez, mais ils conservèrent Ceuta et quelques autres places, même après que ce royaume fut soumis à la dynastie des Zeïrides ou Zenates. Ali-Ibn-Ilamoud était gouverneur de Ceuta lorsque, profitant de l'anarchie qui déchirait l'Espagne et préparait la chute des khalifes de Cordoue, il traversa le détroit l'an 1018, sous prétexte de les venger, et s'empara de cette capitale. Il y régna précairement ainsi que son frère et son fils; et leurs descendants, chassés d'Algèziras et de Malaga, retournèrent à Ceuta, en 1079. Ce dernier asile leur fut enlevé, en 1084, par Yousouf Ben-Tasch-Fyn, prince de la dynastie des al-moravides (*V. ce nom*), fondateur de la ville et du royaume de Maroc. Ceuta fut conquise et sacagée, l'an 1144, par Abd-el-Moumeu, chef de la dynastie des Al-mowahides (*V. ce nom*); mais en 1222, époque de la décadence rapide de ses successeurs, un prince rebelle la livra à Motawakkel-Ben-Houd, roi de Murcie et de la majeure partie de ce qui restait aux musulmans en Espagne. Une flotte génoise vint assiéger Ceuta, en 1235, mais, après de longs et inutiles efforts, elle s'éloigna moyennant une contribution de 400,000 *dinars* (*V. ce mot*). Après la mort de Motawakkel, en 1238, Ceuta entra sous la faible puissance des Al-mowahides. Elle fut prise en 1250 par les Mérinides, rois de Fez et ensuite de Maroc. Le roi de Grenade, Mohammed III, reconnaissant l'importance d'une place qui, pour les souverains de l'Afrique, était la clé de l'Espagne, s'en empara, en 1306; mais, trois ans après, le roi de Maroc la reprit avec le secours des flottes de Castille et d'Aragon. Ce fut sur les rois mérinides de Maroc que Jean I,

roi de Portugal, à la tête d'un corps de chevaliers français et anglais, s'empara de Ceuta pour se délivrer des corsaires dont le port de cette ville était le repaire. En 1418, elle fut vivement attaquée par les Maures, mais l'infant don Henri les força de lever le siège. Édouard, fils et successeur de Jean, chargea, en 1437, ses frères Henri et Ferdinand d'une expédition contre Tanger; elle fut des plus désastreuses. Ferdinand demeura prisonnier, et Ceuta devait être le prix de sa rançon; mais ce prince, connaissant l'importance de cette place pour les Portugais, préféra rester dans les fers jusqu'à sa mort. Ceuta eut alors un évêché suffragant de Lisbonne. Elle passa avec le Portugal, en 1580, sous le joug espagnol; mais lorsque les Portugais s'en affranchirent, en 1640, Ceuta, gouvernée alors par un Espagnol, n'ayant pu être mise dans le secret de la révolution, demeura au pouvoir de l'Espagne, et lui fut cédée par la paix de 1668. L'empereur de Maroc, le féroce Muley-Ismaël, fier d'avoir enlevé une bicoque aux Espagnols et de se voir maître de Tanger, que les Anglais avaient évacué, résolut de chasser les chrétiens de tout ce qu'ils possédaient encore dans ses états; en 1694, il vint assiéger Ceuta à la tête de 40,000 hommes. La résistance qu'il éprouva lui fit convertir le siège en blocus deux ans après, et l'aurait déterminé à renoncer à son entreprise si les troubles et les guerres qui éclatèrent dans la Péninsule, par suite de la mort de Charles II et de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne n'eussent donné l'espoir au monarque africain de s'emparer de la place. Il fortifia son camp et y fit bâtir des maisons pour les officiers et des cabanes pour les soldats. Le siège de Ceuta, le plus long dont les annales du monde fassent mention, durait depuis 26 ans, et avait coûté à Muley-Ismaël plus de 100,000 hommes et des trésors immenses, lorsque Philippe V, en 1720, envoya une armée sous les ordres du marquis de Leyde, qui vainquit les Maures et les força d'abandonner leurs retranchements. Mais après le dé-

part de ce général, les Maures revinrent dans leur camp, qui, devenu camp d'observation, subsistait encore vers la fin du siècle dernier. Deux successeurs de Muley-Ismaël recommencèrent le siège de Ceuta, en 1732 et en 1790, mais les révolutions si fréquentes dans les états musulmans, surtout en Afrique, contribuèrent plus encore que le courage de la garnison à repousser toujours les longs et constants efforts des Maures et à conserver cette ville à la monarchie espagnole. Ceuta, étant le lien de station des *présides* ou galères d'Espagne, est devenue, depuis 1814, le théâtre des vengeances les plus modérées que l'ingrat et stupide Ferdinand VII, d'odieuse et méprisable mémoire, a exercées tour à tour contre les hommes les plus recommandables de tous les partis, contre ceux même qui l'avaient servi avec le plus de zèle, et qui avaient défendu vaillamment l'indépendance de son trône, tandis qu'il rampait lâchement lui-même devant l'usurpateur. La mort de cet imbécille tyran a dû rendre la liberté à tant d'illustres exilés, et le bague de Ceuta n'est plus sans doute habité aujourd'hui que par des malfaiteurs.

H. AUDINNET.

CÈVENNES. Chaîne de montagnes appelée par les Grecs *Kemmenoï*, par les Latins *Cebennæ*, et que quelques auteurs écrivent mal à propos *Sévennes*. C'était aussi le nom d'un ancien comté féodal. Le pays des *Cévennes* est devenu sous Louis XIV le théâtre de la dernière guerre religieuse qu'il y ait eu en France. Dans cet article, qui sera en quelque sorte la suite de ma notice sur les *Albiges* (voy. tom. 1^{er}, pag. 225) et le complément de l'article *CANISARDS* (voy. tom. x, pag. 133.), je traiterai d'abord la matière géographique, puis la guerre des *Cévennes*.

§ 1. Chaîne et pays des *Cévennes*.

Le point le plus élevé du canal du Languedoc, le col de Narouze, près de Castelnandary, détermine l'origine d'une suite de montagnes étrangères à la chaîne des Pyrénées, bien qu'elle

n'en soit séparée que par cette coupure. Sa direction générale est d'abord droit au N.-E. jusqu'au mont Pilat, l'un des sommets les plus remarquables du Lyonnais; mais, à partir de ce point, elle se dirige au nord jusqu'au canal du Centre, qui la sépare de la Côte-d'Or. On voit par-là que la chaîne des Cévennes, formant le groupe occidental du système alpin, tient le milieu entre les Alpes et les Pyrénées. La longueur de la chaîne cébennique est d'environ 120 lieues, dont 57 doivent être comptées depuis le commencement des montagnes Noires jusqu'à la source de l'Allier, et 65 depuis cette source jusqu'à l'extrémité des montagnes du Charolais. C'est à la première de ces deux parties qu'appartient proprement le nom de *Cévennes*; mais on peut lui donner le nom de *Cévennes méridionales*, en désignant les hauteurs qui sont au nord de la Lozère ou de la source du Lot par le nom de *Cévennes septentrionales*. La chaîne des Cévennes sépare les bassins de la Garonne et de la Loire de ceux du Rhône et de la Saône, et forment ainsi dans toute sa longueur la ligne de partage entre les eaux qui se rendent dans l'Océan et celles qui se jettent dans la Méditerranée. La chaîne générale des Cévennes se subdivise du sud au nord, 1° en *montagnes Noires*, 2° *montagnes de l'Espinous*, 3° *montagnes de l'Orbe*; 4° *Garrigues*, 5° *Gévaudan* (voilà pour les *Cévennes méridionales*, qui s'étendent du nord de Castelnauudary à la source du Lot : ce sont, avec une partie du Vivarais, les Cévennes proprement dites, qui se groupent en six rameaux); 6° *montagnes du Vivarais*, 7° *du Lyonnais*, 8° *du Beaujolais*, 9° *du Charolais* (voilà pour les *Cévennes septentrionales*, qui se groupent en trente-six rameaux, et dont nous n'avons pas à nous occuper.) — Les *Cévennes méridionales* s'étendaient depuis les sources de la Loire jusqu'à Lodève, dans le Bas-Languedoc, c'est-à-dire dans les anciens diocèses de Mende, d'Alais, d'Uzès, et dans une partie de ceux de Nîmes, de Montpellier

et de Viviers, ce qui répond à tout ou partie des départements du Gard, de la Lozère, de la Haute-Loire, de l'Hérault. Il est à remarquer que la plupart des géographes comprennent sous le nom de *Cévennes* le Gévaudan, le Vivarais, le Velay, puis la continuation des montagnes du Forez. — Du côté de l'orient, l'origine des Cévennes n'est séparée des Alpes et du Dauphiné que par le Rhône, qui coule entre les deux chaînes, ce qui fait qu'on regarde avec raison les Cévennes comme une branche de la chaîne alpinique. Au sud-ouest, la partie des Cévennes appelée la *Montagne-Noire* va, par une suite de coteaux et de vallons peu considérables, se joindre aux Basses-Pyrénées par le pays de Foix. Enfin, beaucoup de géographes regardent les montagnes d'Auvergne, si remarquables par leurs volcans, comme une prolongation de la chaîne cébennique. — Les Cévennes donnent naissance à un grand nombre de rivières tributaires de l'Océan et de la Méditerranée. Celles qui se perdent dans l'Océan, soit directement, soit en se jetant dans d'autres rivières qui vont s'y décharger, sont : la Loire, l'Allier, le Cher, l'Indre, la Creuse, la Vienne, la Charente, la Vézère, la Dordogne, le Lot, l'Aveyron et le Tarn. Le versant oriental et celui qui fait face au sud n'ayant pas une grande surface, les eaux qui en proviennent tombent dans le Rhône ou dans la Méditerranée avant d'avoir pu recevoir un assez grand nombre d'affluents pour devenir des rivières considérables. Ces rivières sont : l'Ardèche, la Cèze, le Gardon, qui ont leur embouchure dans le Rhône, puis le Vidourle, l'Orbe et l'Hérault, qui se perdent dans la Méditerranée. Le tronc méridional des Cévennes paraît avoir généralement de 4 à 600 toises de hauteur; mais le massif qui s'élève sur le mont Lozère, entre les sources du Lot et du Tarn, atteint une élévation de 784 toises ou 1,490 mètres. Le mont Lozère donne son nom à un département. Les hauteurs de la partie septentrionale des Cévennes sont bien plus

considérables. — Une partie de ces montagnes est constamment couverte de neiges. Ce pays, dans la partie qui avoisine les monts de l'Esperou et de l'Agoual, offre aux naturalistes des pierres de différentes espèces, parmi lesquelles le granite semble dominer. Il y a dans la paroisse de Mandagour, au-dessus du hameau qu'on appelle *la Curée*, un espace occupé par plusieurs rochers de granite entièrement hors de terre, et qui présentent des figures bizarres : il en est un qui a jusqu'à 30 pieds de diamètre. Dans un espace d'une lieue près de l'Hérault, on rencontre des montagnes dont la base est en ardolse tendre. Il y a dans les Cévennes des grottes très curieuses, surtout aux environs d'Alais : ce sont celles d'Anjou, près de Saint-Laurent ; de Mondardier, de Bréan, près du Vigan ; celle de Brasmédon, près de Canriou. Il existe dans le Vivarais d'anciens volcans très bien conservés. Vers les sources de la Loire, dans la partie la plus élevée du Languedoc, le sol est recouvert d'une couche très épaisse de matières volcaniques. La cime volcanique du mont Mezen, laquelle est élevée près de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, a 300 mètres d'épaisseur. La matière qui compose cette couche est une espèce de basalte gris. Le mont Colron est également recouvert d'un plateau basaltique, et porte en divers endroits des indices de cratère. On trouve encore des vestiges de volcans entre Alais et Anduze, entre Lodève et Bédérien, au nord et à l'ouest de Pézénas, et depuis cette contrée, en passant par Saint-Hippolyte, jusqu'à Agde : car le rocher sur lequel est bâti le fort de Brescou est volcanique. — Peu de contrées renferment une aussi grande quantité de couches et de sillons métallifères que les Cévennes, et (comme l'a fort bien observé M. d'Aubuisson dans une notice sur ces montagnes, insérée dans la *Géographie de Mentelle et Maltebrun*, t. xvi) : « Ce sont, dit-il, des trésors dont nous voulons réserver la jouissance à nos descendants. » Les Romains tiraient de l'or de ce pays,

et l'on y trouve plusieurs vestiges de leurs anciennes exploitations. Dans le xiii^e siècle, de grandes mines d'argent, situées près de l'*Argentière*, petite ville du Vivarais qui leur doit son nom, étaient en pleine activité. Leurs riches produits excitaient la cupidité des seigneurs voisins, et il y eut plusieurs guerres et traités faits à ce sujet. — Les environs de Villefort de Genouilhac, du mont Lozère, de Vallerangues, contiennent une grande quantité de mines de plomb argentifère. Les sillons métalliques se montrent en grande quantité le long des frontières du Rouergue ; dans la contrée qui est à l'ouest de Lodève, vers le Laure ; dans les Corbières, au midi de Grasse ; etc. Les mines de fer, de plomb, de cuivre, sont très multipliées dans les Cévennes. — Ces montagnes renferment de l'or dans leur sein. Ce qui confirme cette opinion, c'est que la rivière de Cèze, qui y prend sa source, et qui traverse le diocèse d'Uzès, charrie ordinairement des paillettes de ce précieux métal dans les débordements causés par la fonte des neiges. Il en est de même de l'Hérault ; mais les terres qui environnent la Cèze sont celles dont les *orpaillieurs* tirent le plus de profit. Il y a en outre des mines de calamine, d'antimoine, de manganèse, de couperose, d'asphalte et de bouille ; des carrières de granite, de marbre, de porphyre, d'ardoise, d'ocre brun et rouge, enfin de pierres de taille. Les Cévennes renferment un grand nombre de sources minérales. On y recueille généralement peu de grains, mais la châtaigne et la pomme de terre forment la base de la nourriture des habitants. Les Cévennes possèdent une immense quantité de chênes, qui ne sont pas d'une aussi belle venue que ceux qui croissent au pied des Pyrénées. Quant aux châtaigniers des Cévennes, il suffit de rappeler que les fameux marrons de Lyon ne se trouvent que sur la partie orientale de cette chaîne. Il y a dans ces montagnes plus de trente mille hectares plantés de beaux hêtres. Bien que d'un accès très

difficile, cette contrée est extrêmement peuplée : les habitants sont fort industriels. Les petits lainages ou *cardisses*, les grosses toiles, occupent un grand nombre de bras. Le mûrier vient dans les plaines, et la culture du ver-à-soie est pour ce pays une source de richesse. Les pâturages sont excellents. Le gibier, le poisson, y sont fort abondants et d'une qualité supérieure. On y élève une grande quantité de mulets. On rencontre dans les montagnes beaucoup de loups; la race des ours et celle du loup-cervier y deviennent chaque jour plus rares. — Avant d'arriver à la partie historique de cet article, on ne sera pas fâché d'avoir la substance de la description des Cévennes par le protestant Court, historien naïf des *Camisards*. Il comprend dans les Cévennes les six diocèses de Mende, Alais, Viviers, Uzès, Nîmes et Montpellier, dans un espace de quarante lieues, de Certe à Annonay. 1° Le diocèse de Mende comprenait en 1698 173 paroisses, 162 gentilshommes catholiques et 14 protestants (les uns et les autres chefs de famille), 128,302 habitants catholiques et 18,689 religionnaires. L'église cathédrale de Mende possédait une cloche d'une grandeur remarquable, que, pendant la guerre des Cévennes, l'on fondit pour en faire des canons. Dans ce diocèse se trouvent les lieux où se sont passés les premiers événements de cette lutte sanglante, entre autres le mont Lozère, plateau granitique en dos d'âne de 3 ou 4 lieues de long; le pont de Montvert, le *Faux* (hêtre) *des armés*, les plaines de l'Hospitalet et de Causse. Dans toutes ces localités, devenues alors trop famenses par l'effusion du sang, aujourd'hui les habitants, quelle que soit leur croyance religieuse, se livrent avec la plus grande activité à la fabrication des cadis et des serges. 2° Le diocèse d'Alais comptait 91 paroisses, 137 gentilshommes catholiques, 96 protestants, 30,390 habitants catholiques et 40,766 protestants. Si ce diocèse fournait à peine en grains et en vins ce qui est nécessaire à la consommation de

ses habitants, il est riche en magnifiques châtaignes, ce qui fait dire à l'historien Court, dans la simplicité de sa dévotion protestante : « C'est un pain tout apprêté, qui, comme la manne dont Dieu nourrit les Israélites pendant quarante ans au désert, suffit à la nourriture de l'homme, et s'accommode au goût de chacun : elles furent d'un grand usage pour les mécontents. » Dans ce diocèse, on remarque les beaux bois sur l'Espéron, et un petit canton tout rempli de sources, appelé *Jardin de Dieu* (l'*Hort-Dieu*) : c'est une plaine émaillée des plantes et des fleurs les plus curieuses et les plus belles. Alais ne fut érigé en évêché qu'en 1694, neuf ans après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, qui y fit aussi bâtir un fort pour contenir les mécontents. Ce monarque imitait en cela Charlemagne, qui, après avoir moissonné les Saxons par l'épée, élevait dans leurs vastes et sauvages contrées des forteresses et des résidences épiscopales. — 3° Le diocèse de Viviers, où se trouve le mont Mezen, d'où sort la Loire, est stérile en grains, mais fertile en châtaignes; on y cultive du chanvre, dont on fabrique des toiles grossières; il y a d'excellents pâturages. Il avait, en 1698, 314 paroisses, 339 gentilshommes catholiques, 25 protestants, tous chefs de famille, 198,336 habitants catholiques et 33,399 protestants. Viviers, sa capitale, avait ravi cet honneur à l'*Albe* des Helviens, qui n'est aujourd'hui qu'un village appelé *Aps*. — 4° Le diocèse d'Uzès (érigé en évêché en 1792), le plus vaste et le plus riche des Cévennes, contenait 193 paroisses, 226 gentilshommes catholiques, 44 protestants, chefs de famille; 78,502 habitants catholiques et 23,112 protestants. Blé, huile, soies, vins délicieux, bestiaux, etc., tout s'y trouve en abondance. — 5° Le diocèse de Nîmes, tout entier dans la plaine, avait 92 paroisses, 212 gentilshommes catholiques, 59 protestants, chefs de famille; 40,720 catholiques et 39,664 religionnaires. Dans ce diocèse était le beau et fertile vallon appelé la *Vaunage*. « Les protes-

tants, dit Court, y comptaient, avant la révocation de l'édit de Nantes, une trentaine d'églises et autant de temples, et, soit à cause de cela ou de l'agrément et de la fertilité de ce canton, ils l'appelaient *la petite Canaan* Il n'y avait presque point de catholiques. » 6° enfin, le diocèse de Montpellier, rempli de vignes, d'oliviers et de terres à grains, et qui renferme le mont Sarrane : il y avait 107 paroisses, 195 gentilshommes catholiques, 29 protestants, chefs de famille; 26,774 habitants catholiques et 10 mille 348 religionnaires. — Total général pour les six diocèses :

CATHOLIQUES.

gentilshommes 1311; habitants 506,024.

PROTESTANTS.

gentilshommes 267; habitants 166,778.

— Outre les auteurs déjà cités sur les Cévennes, on peut consulter le *Dictionnaire de Picquet* et surtout l'*Orographie de l'Europe*, par M. Louis Bruguère, ouvrage couronné en 1826 par la société de géographie, etc. — Voici les principales élévations mesurées des Cévennes proprement dites : le Mezen, où la Loire prend sa source, 2,000 mètres; le Gerbier des Jones en avait 1,701, baugeur qui a diminué d'environ 148 mètres depuis 1821, par suite d'un écroulement à son sommet, où s'est formé un lac; le mont Pierre sur baut. 1,987; le pic du Montant 1,040; le mont Tarare, dans sa plus grande hauteur sud, 1,450; le Devéz 1,425; le mont Herbous 1,657; le Puy de Montocelle 1652; la Madeleine 1,460, etc.

§ II. Guerre des Cévennes.

Indépendamment de plusieurs causes morales et politiques, la situation géographique des Cévennes a rendu éminemment propre à la guerre de partisans. De temps immémorial, les vallées des Cévennes, comme les vallées du Piémont, recélaient une population industrieuse, simple dans ses mœurs, pleine de courage, imbue des idées les plus fortement arrêtées d'indépendance religieuse et politique. Mais, pour ne pas

remonter plus haut que la guerre des albigeois, on doit rappeler qu'après les catastrophes et changements territoriaux amenés par cette sanglante lutte entre la France du nord et la France du midi, l'inquisition établie dans le Languedoc exerça son triste ministère sur la population *albigeoise*, nom général des hérétiques du Midi, et continua à petit bruit l'œuvre commencée par les soldats de Simon de Montfort. Les Cévennes, aussi bien que les vallées du Piémont, recueillirent un grand nombre d'albigeois. Ainsi, l'on peut, sans dénaturer les faits, rattacher l'histoire des vaudois à celle des albigeois, comme à l'histoire de ceux-ci celle des protestants des Cévennes. Il est inutile de rapporter les sinistres exécutions dont les Piémontais, ou Vaudois, les Dauphinois, les Languedociens et les Cévenols furent sourdement victimes pendant trois siècles. Le code sanglant de cette inquisition se trouve résumé dans dix vers latins qui, par la barbarie du style, sont bien dignes de leur sujet, et dont voici le sens : « Licteurs, qui obéissez au saint inquisiteur, et qui exécutez ses justes sentences, bannissez, pendez, brûlez les criminels, abimez-les dans l'onde, tennaillez-les ou faites-les déchirer par les bêtes féroces; frappez-les de l'épée, faites-les périr de faim, coupez leur corps avec la scie, serrez leurs pieds dans des entraves, liez leurs mains avec la corde, mettez leurs os à découvert, rompez leur les jambes et les bras, déchiqnetez leur chair; enfin, avant de les porter sur le gril (*hinc aditum ad crates*), découvrrez, arrachez toutes leurs fibres, afin que vos yeux puissent voir tout l'intérieur de leur corps. » Malgré les efforts de l'inquisition, les Cévennes furent toujours un foyer inextinguible d'hérésie. Aussi, au xvi^e siècle, lorsque Zwingle et Calvin prêchèrent en Suisse une réforme encore plus radicale que celle de Luther, le Piémont, le Dauphiné, les Cévennes, s'empressèrent d'adopter des principes qui avaient une si frappante analogie avec leurs antiques doctrines. Ce roi vo-

luptueux, qui soudoyait les protestants d'Allemagne, et qui, dans une procession, dont il fut avec ses fils le principal acteur, fit brûler au milieu de Paris quelques hérétiques, François I^{er}, autorisa par son exemple d'autres persécuteurs, qui allèrent bien plus loin que lui. En 1546, le midi de la France devint le théâtre d'une exécution religieuse qui semblait annoncer la Saint-Barthélemy, c'est le massacre de Cabrières et de Mérindol, dont le président d'Oppède, l'avocat-général Guérin, le baron de la Garde, le vice-légat d'Avignon et l'inquisiteur de Provence, frère Jean de Rome, furent les instigateurs et les auteurs. Il périt dans ce petit pays cinq à six mille personnes de tout sexe et de tout âge : les soldats exécuteurs de ces atrocités joignirent au meurtre le viol et l'incendie. La clameur publique monta jusqu'au trône, et François I^{er} parut disposé à punir d'Oppède et ses complices ; mais il céda bientôt aux conseils du cardinal de Tournon, qui lui présenta cet acte de justice comme capable d'encourager les progrès de l'hérésie. Cependant, au lit de mort, quand toutes les illusions disparaissent devant la crainte d'un Dieu rémunérateur et vengeur, François I^{er} recommanda à son fils Henri II de punir les auteurs du massacre. L'avocat-général Guérin, moins en crédit et non plus criminel que d'Oppède, fut seul puni : il périt sur le gibet. — Sous les trois fils et successeurs de Henri II, les protestants des Cévennes prirent part à toutes les guerres, et furent victimes de toutes les persécutions religieuses de l'époque. Les habitants des Cévennes ne furent pas épargnés dans les massacres de la Saint-Barthélemy. — A cette époque, un bien plus grand nombre de réformés trouvèrent un sûr asile dans les retraites inaccessibles de ces montagnes. (Voy. l'art. CAYRNE, tom. XI, pag. 523.) Depuis l'édit de Nantes, nous voyons les protestants des Cévennes jouer un rôle important dans les querelles et guerres religieuses qui marquèrent le règne de Louis XIII. Les réformés tinrent plus d'un

synode, plus d'un concile national dans les villes cévenoles. Plusieurs de ces villes furent aussi le théâtre de scènes sanglantes occasionées par les violences réciproques des catholiques et des calvinistes. On peut citer, entre autres lieux, Privas, Belestat, le château de Walls en Vivarais. Sous Louis XIV, ce même canton fut, en 1652, marqué par la prise d'armes appelée *guerre de Walls*, suscitée par le comte de Rieux, qui, de son autorité privée, prétendait établir exclusivement dans le Vivarais le culte catholique. Sous ce règne, des persécutions réelles contre les protestants précédèrent la révocation de l'édit de Nantes, tant reprochée à Louis XIV, et dont presque tout le blâme doit retomber sur ses conseillers, qui laissèrent toujours ignorer à ce monarque la véritable situation, le nombre et la moralité des calvinistes de France. Dès 1681, avaient eu lieu les *missions bottées* de Louvois. Ce moyen abominable, inventé par le même homme qui avait ordonné l'incendie du Palatinat, consistait à envoyer des troupes dans les provinces où il y avait le plus de réformés, et à les loger à discrétion chez les religionnaires, jusqu'à ce que ceux-ci se déclarassent convertis. Sans doute, nombre de protestants se convertissaient pour être débarrassés des soldats : on envoyait leurs noms à Louis XIV. Ce prince, qui ignorait les moyens qu'on avait employés, croyait pieusement que la grâce d'en haut agissait. Les Cévennes ne furent assurément pas exemptes de cette atroce et sacrilège mesure. Le 16 octobre 1682, un arrêt du parlement de Toulouse, provoqué par la cour, défendit l'exercice du culte calviniste à Montpellier, et ordonna la démolition du temple de cette ville. L'exécution eut lieu le 2 décembre. Toutes les représentations au roi ayant été sans résultat, seize députés des Cévennes, du Vivarais, du Dauphiné et des deux Languedocs, assemblés à Toulouse, convinrent d'avoir recours à une résistance que rendait légale, non seulement l'édit de Nantes, mais l'édit de Nîmes, rendu par

Louis XIII en 1629. D'après cette convention, tous les temples protestants se rouvrirent le 27 juillet 1683. Les catholiques courent aux armes; deux ou trois cents calvinistes sont dispersés dans le Dauphiné; les supplices suivent leur défaite. L'intendant du Languedoc, Henri d'Aguesseau, le même qui fit rouer vil le ministre Chomel, s'entremet, et une amnistie, qui exceptait les ministres et cinquante coupables, fut offerte par la cour. Le Vivarais refusa de souscrire à la clémence cruelle de Louvois, et la rigueur des exécutions militaires redoubla dans cette province. — Les *dragonnades*, commencées en Béarn sous le commandement du marquis de Boufflers, au mois de mars 1685, se propagèrent dans les généralités de Bordeaux et de Montauban. De là un surcroît de conversions forcées, qu'on représentait toujours à Louis XIV comme étant spontanées; et ce fut plein de confiance et d'espoir que le 22 octobre 1685 il signa la révocation de l'édit de Nantes. C'est ce qui a fait dire à l'auteur du *Vieux Cévenol*, « qu'on profita du goût qu'avait ce monarque pour arriver tout à coup à ses fins, sans se donner la peine de passer par les moyens. » Dès ce moment, les *dragonnades* se répandirent dans toutes les parties du royaume où il pouvait y avoir des protestants à convertir. Toutefois, dans les Cévennes, « la secte subsistait et paraissait éraillée, » (dit Voltaire). Elle espéra en vain que, dans la guerre de 1689, le roi Guillaume, ayant détrôné son beau-père catholique, soutiendrait en France le calvinisme. « Mais durant la guerre de 1701, la résistance et l'enthousiasme religieux éclatèrent dans les montagnes cévenniques et dans les contrées voisines. Cet enthousiasme était excité par les prophéties du ministre Jurieu, qui, au milieu de cette population d'hommes simples et singulièrement impressionnables, avait établi une école de prophètes à l'instar des anciens voyants hébreux. On a eu raison de condamner cette prescience fanatique, mais si elle doit être mise au nombre des momeries ridicules, que dire de cette ba-

guette divinatoire, qui, entre les mains d'un paysan soudoyé par l'astucieux Basville, indiquait les Cévenols qui avaient pris part à quelque émeute, et les envoyait à la mort? — On a vu dans l'article CAMISARDS que le meurtre de l'abbé du Chayla, missionnaire inexorable, fut l'occasion de la guerre des Cévennes (1708). Le cri de guerre, qui retentit de montagne en montagne, depuis le mont Lozière jusqu'au mont Sayrane, était : *Point d'impôts! liberté de conscience!* Mais, si l'on en excepte quelques prédicants, peu d'hommes appartenant à la noblesse et même à la bourgeoisie prirent part à ce mouvement, qui fut tout populaire. Aussi, sans vouloir nier que les catholiques rivalisèrent avec eux sous ce rapport, les *camisards* se montrèrent aussi féroces que braves. « On doit avouer, dit encore Voltaire, que la guerre qu'une populace sauvage fit vers les Cévennes, sous Louis XIV, fut le fruit de la persécution. Les *camisards* agirent en bêtes féroces; mais on leur avait enlevé leurs femmes et leurs petits : ils déchirèrent les chasseurs qui couraient après eux. » On voudrait que ce jugement d'une triste impartialité fût exprimé d'une manière plus bienveillante et plus honorable pour l'humanité. Le comte de Broglie, qui se trouvait dans la province, ne montra contre les *camisards* qu'un zèle cruel, mais aucun talent. Moins inhabile, le maréchal de Montrevel, que le roi envoyait avec quelques troupes, « fit la guerre aux rebelles avec une cruauté qui surpassait la leur, » dit Voltaire. On rouait, on brûlait les prisonniers, et souvent les *Cévenols* exercèrent dans toute son étendue le droit de représailles. L'intendant de Nîmes, Lamoignon de Basville, était encore plus féroce que Montrevel. Fléebier, qui était évêque de ce diocèse dans ces temps funestes, montra de la tolérance et de la modération; mais ses insinuations conciliantes furent rarement écoutées. A Montrevel, dont la cour désapprouva la conduite, succéda le maréchal de Villars, en 1704. Comme il lui était plus difficile encore de

trouver les Cévenols que de les battre, après s'être fait craindre, il leur fit proposer une amnistie, qui fut acceptée par quelques-uns de leurs chefs. De ce nombre fut un garçon bonlanger, Jean Cavalier, le plus accrédité, le plus habile de tous, qui traita avec le représentant de Louis-le-Grand à peu près comme Viriate avait forcé les généraux de Rome à signer *qu'il y aurait paix et amitié entre le peuple romain et Viriate*. Accueilli de Louis XIV par un dédaigneux haussement d'épaules, Cavalier alla servir en Hollande, où il fut, dit-on, le rival heureux de Voltaire auprès de la jeune Donoyer, puis en Angleterre, puis en Espagne, et il mourut gouverneur de l'île de Jersey. Le maréchal de Berwick vint (le 16 janvier 1706) remplacer Villars. Le choix de cet habile général prouve que Louis XIV était loin de regarder la guerre comme finie. Les défaites de la France enhardissaient alors les calvinistes; cependant, secondé par le féroce mais habile intendant Basville, Berwick, qui sut comme Villars allier la modération à la vigueur, défendit avec succès la province contre les projets des étrangers, et acheva la répression des Cévenols. En 1711, la paix était rétablie dans le Languedoc; c'était un peu celle des tombeaux, car la population protestante, décimée, exilée, n'existait plus que dans ses débris, et les grottes des Cévennes cachèrent désormais ce culte pros crit, comme les catacombes romaines avaient caché le culte de premiers chrétiens. Depuis lors, jusqu'au règne de Louis XVI, on joua de fer pesa sur les religionnaires des Cévennes. Les dragonnades y restèrent en permanence. L'édit de 1724 multipliait le cas où les galères devaient être le prix de certains actes de protestantisme. Les amendes accablaient les peuples: pour cet objet seul, les Cévennes et le Languedoc furent divisés en 123 arrondissements de perception. Les années 1745, 1746, 1748, 1749 et 1750, furent encore marquées par des dragonnades et des arrestations en masse à St.-Hippolyte, à St.-Ambroise, près d'Uzès, et dans d'autres

localités. Cependant, un digne successeur de Fléchier à l'évêché de Nîmes, M. Bède-Lièvre, adoucit dans son diocèse les rigueurs de la persécution. Les nouvelles routes que Basville, Villars et Berwick avaient fait percer dans les Cévennes, devinrent un bienfait pour le pays, et ont offert à son industrie d'utiles débouchés. C'était du moins un dédommagement pour tant de villages et de châteaux ruinés, pour tant de sang répandu. L'histoire de la guerre des Cévennes a été entreprise par beaucoup d'auteurs. *Le Fanatisme renouvelé* (4 vol. in-12, 1704-1706), par Louvroleuil, prêtre catholique, est un livre écrit avec simplicité et bonne foi. Il n'en est pas de même de *l'Histoire du fanatisme* (4 vol. in-12, 1709-1713). L'auteur est Brueys, si connu par sa collaboration dramatique avec Palaprat. Cette histoire ne renferme de bon que ce qu'il a copié dans Louvroleuil: du reste, c'est un libelle contre les calvinistes. Brueys, qui avait défendu la réforme contre Bossuet, venait d'embrasser le catholicisme, et, dans son zèle de nouveau converti, il ne s'est pas montré charitable envers ses anciens coreligionnaires. Après lui, Court, auteur du *Pa triote français*, a écrit *l'Histoire des troubles des Cévennes* (3 v. in-12, 1760, réimprimés à Paris en 1819). Cet ouvrage est écrit avec impartialité, sur des pièces authentiques: ce n'est point un fac-tum pour ou contre les catholiques ou les calvinistes; les deux partis y sont désignés par leurs œuvres. Court a puisé ses documents dans les *Mémoires de Cavalier*, publiés à Londres en anglais (1726, 1 vol. in-8°); dans les *Lettres choisies de M. Fléchier, évêque de Nîmes* (2 vol., Lyon, 1735); dans le *Théâtre sacré des Cévennes* (Londres 1707), etc. — Rabaut-Saint-Etienne, dans *Le vieux Cévenol*, publié en 1780, a mis en action la législation contre les réformés, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à l'avènement de Louis XVI. Il a paru sur la guerre des Cévennes un roman, *Les Camisards*, par M. Dinocourt (4 vol. in-12, Paris). Enfin,

dans l'édition du *Vieux Cévenol*, publiée en 1821 par M. le comte Boissay-d'Anglas, se trouve un *hommage* (de l'éditeur) à la *mémoire de M. Bec-de-Lièvre, évêque de Nîmes*. Cet éloge est d'autant plus touchant qu'il sort de la plume d'un protestant. — N'oublions pas de dire en terminant que si Louvois fut le *Néron* des Cévenols, Colbert, qui avait su apprécier leur industrie, leur vie simple et leur patriotisme, suspendit long-temps le coup que devait leur porter la *révocation*; mais le crédit de Louvois l'emporta, et Colbert fut obligé de contre-signer cet acte, « dont les suites furent plus fâcheuses que l'édit même », a dit un écrivain très orthodoxe, M. Ferrand, dans l'*Esprit de l'histoire*. Ca. ou Rozoia.

CEYLAN, île de la mer des Indes, séparée de la pointe sud-est de la presqu'île par un détroit de 30 à 40 lieues, appelé le détroit de Palks, mais, jointe à cette même presqu'île par le pont d'Adam, merveilleuse chaîne de banes de sable. Les premiers renseignements authentiques qui furent obtenus sur cette île, regardée comme le berceau du culte de Bouddha, sont dus au Portugais Almeyda, qui, en 1505, relâcha fortuitement dans un port de Ceylan, et fut accueilli avec cordialité par les habitants. La cannelle, qui est la principale production du pays, détermina les Portugais à y former des établissements de commerce. Mais leur cruauté, leur avidité et leur fanatisme, qui se manifesta surtout par leur hostilité contre la religion du pays et par leur système de conversion violente, les rendirent tellement odieux qu'en 1703 les naturels secondèrent de tout leur pouvoir les Hollandais, qui cherchaient à enlever l'île aux Portugais. Ceux-ci furent enfin chassés par les Hollandais à la suite de la conquête qu'ils firent de Colombo, capitale des établissements portugais. Cependant, la joie des indigènes, qui avaient d'abord considéré les Hollandais comme leurs libérateurs, se changea en haine au bout de quelque temps; mais les Hollandais avaient profité des circonstances et avaient pris possession des districts les

plus importants. Il en résulta des guerres sanglantes, dans lesquelles la tactique européenne rendit les Hollandais vainqueurs des indigènes, qui se retirèrent alors dans les contrées intérieures et presque inaccessibles de l'île, où ils se maintinrent dans l'indépendance du joug européen. Lorsque la Hollande eut été transformée en république batave par les Français, les Anglais occupèrent l'île. Elle leur fut formellement cédée en 1802 par le traité d'Amiens, et, en 1815, ils réussirent à soumettre l'île entière par la conquête de Candy, capitale des Chingulais, tribu indigène, et la capture de leur roi. — Cette île forme un gouvernement dépendant immédiatement de la couronne, et dont le siège est à Colombo, capitale de l'île (30 mille habitants; société biblique et des missions). Le sol vers la côte est fort plat; il est couvert de vastes champs de riz, entre lesquels s'élèvent çà et là d'orgueilleuses forêts de cocotiers. L'intérieur de l'île est traversé par une longue chaîne de montagnes escarpées, couvertes de nombreuses forêts, qui coupent l'île en deux parties presque égales. Le plateau le plus élevé de ces montagnes est le célèbre *Pic d'Adam* (voy. *Adam's-Peak*, t. 1), où les Chingulais et tous les Indous vénèrent les traces colossales du pied d'Adam, que, d'après leur religion, ils croient avoir été créé dans cette île et être le même que Bouddha. Ceylan est arrosé par de nombreuses rivières, dont plusieurs sont navigables. Le climat est généralement doux et sain. Malgré sa proximité de l'équateur, les vents de la mer rendent la chaleur beaucoup plus tempérée que dans le continent situé à la même latitude de l'autre côté de la ligne. Les productions de l'île sont une source de richesses immenses. On y trouve des mines d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de fer et de vif-argent, plus de vingt sortes de pierres précieuses, que les rivières grossies par les pluies détachent des montagnes, et qu'on trouve ensuite dans le sable lorsque celles-ci retournent dans leurs lits, au temps des chaleurs. La végétation

luxuriante produit ici presque tous les genres de plantes des Indes et des tropiques. Presque tous les fruits des climats méridionaux y croissent sans culture. On y récolte, en outre, du tabac, du riz, du poivre, des cannes à sucre, du café, du tamarin, du chanvre, des plantes propres à la teinture, etc. Les forêts produisent plusieurs sortes de palmiers, du bois d'ébène, et un certain arbre appelé *talipot*, dont les feuilles sont d'une grandeur démesurée : une seule peut couvrir quinze à vingt hommes. Le produit principal du règne végétal est la cannelé, qui semble particulière à cette île. Les meilleures forêts d'arbres à cannelé, appelées ordinairement jardins de canneliers, sont situées le long des côtes. On récolte annuellement huit mille quintaux de cette écorce précieuse. Le plus grand commerce s'en fait à Negombo. Les forêts épaisses et presque inaccessibles de l'intérieur sont remplies d'éléphants qui vont par bandes, et qui sont l'objet principal de la chasse des Chingalais. Elles abondent également en bêtes féroces, telles que léopards, et une espèce de sangliers fort dangereux. On y trouve également des singes de toute espèce. L'île de Ceylan n'abonde pas moins en bétail, volaille et poisson. La pêche des perles le long de la côte occidentale, dans la baie de Koutatschi, était autrefois fort abondante. — La population, dont le chiffre estimé par Colquhoun à 6,000 blancs et 800,000 indigènes, et par d'autres à plus de deux millions de ces derniers, se divise, abstraction faite des colons, en deux races tout-à-fait distinctes l'une de l'autre, savoir : les Veddahs, peuple grossier, qui vit dans l'épaisseur des forêts, sans aucune organisation sociale : l'agriculture et l'éducation des bestiaux leur sont totalement étrangères, et ils ne se nourrissent que du produit de leur chasse; les Chingalais, qui ont atteint un certain degré de civilisation, travaillent l'or et l'argent, tissent le coton, et ont une langue cultivée, qu'ils écrivent de droite à gauche, à la manière des anciens Hébreux. Ils vivent comme les Indous,

en castes, dont chacune a ses lois, ses usages, ses mœurs et ses vêtements particuliers. Ils suivent tous le culte de Bouddha, dont la morale se distingue par la spiritualité, la douceur et la pureté de ses dogmes. Sur la côte orientale se trouve le port de Trincomale. C'est le port le plus sûr de l'Inde, et on y est à l'abri de tout avarie : aussi sert-il de station à la flotte anglaise. Le port septentrional est *Jafnapatnam*.

C. L.

CEYLANITE, pierre qui se trouve parmi les *tourmalines* roulées de Ceylan. Sa forme primitive est l'octaèdre régulier; sa pesanteur spécifique, d'après Haüy, est de 3,7931. Elle raye le quartz; sa cassure est vitreuse; en masse, elle paraît noire, opaque; quelquefois elle est demi-transparente et d'un blond de silex; réduite en poudre fine, sa couleur est d'un gris verdâtre; elle n'est point électrique par la chaleur, est absolument infusible au chalumeau, et ne paraît pas même être attaquée par le borax. Elle est composée sur 100 parties de 2 de silice, 68 d'alumine, 12 de magnésie et 16 d'oxyde de fer.

Z.

CH. L'aspiration exprimée chez les anciens par ces deux lettres gutturales a disparu dans la prononciation romaine et française, de tous les noms gaulois et germains qu'elle terminait, et même au milieu ou au commencement des mots, surtout lorsqu'elle était suivie d'une voyelle : c'est là une règle générale dont on ne connaît pas d'exception. C'est en conséquence de cette règle que le nom de *Clovis*, qui se trouve écrit *Iludovicus* dans le testament de saint Remi, et *Clothowechus* dans les lettres de Clovis aux évêques de la Gaule, ainsi que dans celles que lui adressa le concile d'Orléans en 511, se lit sur les monnaies *Chlodovius* et *Clodoveus* : les monétaires suivaient la prononciation gauloise. Les Grecs en avaient fait *ΧΛΟΔΑΙΟΣ* (*Chlodæus*) ; c'est ainsi qu'il se lit dans Agathias. Les Romains d'Italie avaient supprimé l'aspiration initiale. Clovis est appelé *Cludoux* ou *Clodoix* dans les lettres latines que Théodoric lui écrivait. — En

cela, le génie de notre langue est contraire à celui des langues dérivées du teuton, qui prononcent les deux lettres *ch* avec une grande aspiration que nous éprouvons beaucoup de peine, pour ne pas dire de l'impossibilité, à saisir dans l'étude et la pratique de ces langues. Nous prononçons le *ch* en français comme les Allemands prononcent *sch*, et les Anglais *sh*, e.-à.-d. comme nous faisons dans les mots *charité*, *cher*, *déchirer*, *cheoir*, et *chute* : ainsi, il n'est pas étonnant que plusieurs noms étrangers que nous écrivons par *ch* dans notre langue soient écrits par *sch* ou *sh* chez nos voisins. — Quant au *ch* caractéristique des mots qui nous viennent du grec ou de quelque langue orientale, et par lequel nous marquons dans l'écriture que ces mots avaient une aspiration dans la langue à laquelle nous les avons empruntés, nous lui donnons dans la prononciation le son simple du *k*, quand nous ne la francisons pas tout-à-fait, comme l'usage l'a décidé pour quelques-uns, qui sont devenus d'un emploi plus général et plus commun dans la langue. Il faut prononcer, par exemple, avec l'accent rude de *k* les mots suivants : *Achéloüs*, *Achmet*, *anachronisme*, *archange*, *archonte*, *Bacchus*, *Chalcédoine*, *chaldéen*, *chaos*, *catéchumène*, *Chersonèse*, *Chloris*, *chœur*, *choriste*, *chorus*, *chorographie*, *chrétien*, *chromatique*, *chronique*, *chronologie*, *chrisalyde*, etc. ; mais on prononce avec l'accent doux des mots que nous avons cités plus haut les mots *archevêque*, *archidiacon*, *archiprêtre*, *architecte*, *archiduc*, *chérubin*, *chimie*, *chirurgien*, *tachygraphie*, et les noms propres *Achille*, *Ézéchias*, *Machiavel* etc., malgré leur origine grecque. Nous venons de voir que dans *archevêque*, le *ch* se prononce à la française; il en est de même dans *patriarche*, dans *Michel*; mais l'usage veut que l'on conserve le son du *k* à leurs dérivés ou composés : *archiepiscopat*, *patriarchat*, *Michel-Ange*. Quant au *ch* final, il n'a aucune valeur dans la prononciation, et l'on prononce le mot *almanach* (voy.

ce mot) comme s'il était terminé par un *a* simple. E. H.

CHABAN, **CHABAN**, ou **CHANAN**, troisième mois de l'année des anciens Arabes, qui répondait à notre mois de mai. La lune de *chabban* était une des trois pendant lesquelles les mosquées étaient ouvertes pour le *tomgid* ou la prière de minuit. E.

CHABANON, né à St-Domingue en 1720, était l'un de ces hommes qui, n'ayant pas reçu de la nature les dons sacrés du génie et ses hautes inspirations, embrassent le culte des lettres par une secrète prédilection pour elles, et conquièrent, à force de patience et de travail, une réputation viagère et une assez grande considération. Leurs succès modérés n'excitent pas l'envie, mais ils ne sont pas douteux, surtout quand un caractère estimable, des mœurs douces et polies, attirent à l'auteur l'amitié de ses confrères et la bienveillance d'une société choisie. — Chabanon, dans son enfance, avait été dévot comme madame Guyon, avec les exaltations, la piété tendre et affectueuse de cette sainte Thérèse profane. Nous remarquons d'autant plus cette circonstance qu'aucun des écrits de Chabanon ne porte l'empreinte de ces deux dispositions de l'ame. Détrouffé du mysticisme et enlevé à la dévotion par la découverte des intrigues que les jésuites avaient ourdies pour l'attirer dans leur société, Chabanon se jeta dans des passions romanesques où il apporta trop de bonne foi, trop de faiblesse et d'illusions pour ne pas éprouver d'amers repentirs. On peut voir dans ses Mémoires posthumes, publiés par Saint-Ange en 1795, quelle place l'amour occupa dans la vie de Chabanon : trois femmes attachèrent tour à tour à leur char cet amant trop crédule, qui s'obstina, malgré lui peut-être, à leur demeurer fidèle. Il y a dans les femmes je ne sais quel pouvoir qui jette, pour ainsi dire, un sort sur certains hommes, et les retient dans les chaînes de leur Circé malgré les murmures de leur cœur et les conseils de leur raison. C'est ce que Molière a peint avec

une admirable vérité dans le *Misanthrope*. Chabanon n'était point un Alceste, mais il subit le même joug sans pouvoir jamais le briser. A lire les poésies de Chabanon, jamais on ne pourrait se douter que son cœur ait été en proie à la plus ardente de nos passions. Ses vers ne brûlent pas, comme ceux de Racine, du feu dont le poète avait brûlé. Ils manquent entièrement de chaleur, d'enthousiasme et de mouvement. Aussi se trompa-t-il entièrement quand il se crut appelé au théâtre. Sa tragédie d'*Éponine*, jouée en 1762, était frappée d'une froideur mortelle, et n'eut aucun succès. Dénué de verve, de relief et de saillie, il ne pouvait pas mieux réussir dans la comédie, qui veut surtout qu'on ait *le diable au corps*, comme Voltaire le demandait à une actrice à laquelle manquait entièrement le feu sacré de l'inégale et sublime Dumesnil. Le genre tempéré de l'épître convenait davantage à la nature de l'esprit de Chabanon. Plusieurs de celles qu'il a faites sont remplies d'observations ingénieuses, qui prouvent la connaissance du monde; de sentiments aimables, qui font chérir l'écrivain, et de morceaux entiers écrits avec une élégance qui annonce le disciple des bons maîtres. — Cependant les vers de Chabanon, quoiqu'on en trouve quelques-uns d'heureux, et qui paraissent venus tout faits, portent l'empreinte du travail, au lieu du cachet de cette facilité, la grâce du génie. Son goût, plus cultivé que naturel, était celui de la réflexion plutôt que celui de l'instinct. Aussi, quoiqu'il eût pratiqué l'école grecque, et qu'il pût lire Homère dans sa langue, il n'était pas né pour le sentir et s'identifier par l'amour, l'admiration et l'étude avec un tel génie. Il blasphémait l'auteur de l'*Iliade*, comme Lamotte avait fait dans le siècle précédent; en littérature, on ne saurait trouver de plus grande preuve d'infériorité, de médiocrité même, que cette impuissance de reconnaître la supériorité de l'auteur de l'*Iliade*; c'est d'ailleurs montrer peu de jugement que de ne pas savoir se transporter au siècle d'un écrivain

et juger ses peintures par les mœurs du siècle et les passions des hommes qu'elles représentent. Voilà cependant la faute que commirent deux hommes étincelants d'esprit, Fontenelle et Lamotte, faute dont Voltaire lui-même, quoiqu'il eût reçu du ciel le feu sacré, n'a pas toujours su se garantir. Malgré lui, il en vint à Homère de trop différer du siècle de Louis XIV, et il oublie que Bossuet, Fénelon, Racine et La Fontaine lui-même, sont des disciples d'Homère. Avec de telles préventions contre l'auteur de la magnifique *Iliade* et de la naïve *Odyssée*, on ne conçoit pas trop comment Chabanon a pu s'attacher à Théocrite, qui semble avoir été inspiré dans ses *Pastorales* par ce poème où des rois bergers se trouvent en scène d'une manière si touchante avec l'un des chefs de la guerre de Troie, avec le compagnon d'Ajax et de Diomède, qui revient, avec les livrées de la misère, demander un asile dans son palais. Quoiqu'il en soit de la solution de cette énigme, Chabanon a traduit ou imité les idylles de Théocrite, et il l'a fait avec plus de bonheur qu'on ne devait s'y attendre. Ce n'est pas qu'il ait compris et rendu la précieuse naïveté du texte, qu'il entendait pourtant fort bien; ce n'est pas qu'il ait su saisir cet abandon et cette simplicité ornée qui caractérisent l'original; il n'a pas réussi non plus à reproduire cette poésie travaillée quoique naturelle, cette richesse d'images, cette grandeur quelquefois homérique, habile mélange de tons que l'on trouve dans les idylles où Théocrite n'est plus berger; mais la traduction de Chabanon est facile, élégante, et se fait lire avec un certain agrément, surtout par ceux qui n'ont pas le texte présent et ne peuvent lire l'original. — Voltaire, qui avait loué outre mesure et sur parole la traduction que Chabanon a faite de Pindare, adressa la lettre que l'on va lire à l'auteur, qui lui avait envoyé la traduction des idylles de Théocrite. « Ferney, 5 mars 1777. Je remercie le Théocrite français, et non françois, qui va être mon successeur à l'Académie. Montaigne a dit quelque part :

Croyez-vous qu'un vieillard rechigné et cacochyme se plaise beaucoup à lire Théocrite et Tibulle ? je réponds : oui, quand ils sont traduits par M. de Chabanon. Vous rendrez un vrai service au public en nous donnant de véritables ouvrages de littérature ; dans un temps où on nous accable de sottises et de pauvretés qui rendent notre nation méprisable à toute l'Europe. Je vous répète, du fond de mon cœur, que je vous aime autant que je vous estime. Ce sont les dernières volontés et peut-être les dernières paroles du vieux malade de Ferney. » — La lettre de Voltaire était l'un de ces compliments que le patriarche de la littérature se plaisait à distribuer aux écrivains de son temps qui avaient foi en la philosophie du XVIII^e siècle et surtout en son *Mahomet* ; ces compliments, comme on sait, n'étaient pas toujours sincères, et ne tiraient pas à conséquence, même aux yeux de celui qui distribuait avec une espèce de profusion des brevets d'immortalité à des hommes indignes d'obtenir un regard de l'avenir. Mais Chabanon ne mérite pas d'être rangé parmi les petits hommes que Voltaire voulait tirer de l'obscurité ; outre la passion des lettres, il avait un mérite réel et remplissait dignement la place qu'il occupait à l'académie, et surtout dans le monde, où il était chéri et honoré. Chabanon avait embrassé avec sincérité la cause philosophique ; son dévouement à cette cause ajoutait beaucoup à la considération dont il jouissait dans le siècle auquel Voltaire donnait le ton. — Chabanon avait cultivé avec succès la musique ; ses observations sur ce bel art sont d'un ordre supérieur. On ne saurait en dire autant de ses dissertations critiques ; on y chercherait en vain le grand goût, c'est-à-dire le sentiment profond du vrai, du naïf et du sublime, dont l'école grecque est empreinte ; mais le talent de l'analyse, la finesse des aperçus, la solidité du jugement, et l'art de mettre les règles dans leur jour le plus favorable, enfin un style vraiment convenable au genre, recommandent les travaux de Chabanon comme critique. Il

n'allumera pas l'enthousiasme des jeunes gens, mais il n'égara jamais leur raison. Chabanon n'eut que des amis recommandables, entre lesquels il faut remarquer le vertueux Thomas, dont le caractère faisait honneur aux lettres, et dont le talent, dangereux comme modèle, laissera cependant une trace durable. — Chabanon traversa sans obstacle les premiers orages de la révolution, et mourut le 10 juillet 1792. Aimé de Voltaire, sans ennemis, sans envieux, il jouit de tous les avantages du talent, sans être exposé aux dangers de la gloire et du génie. Il avait perdu en novembre 1780 un frère qui cultivait aussi les lettres, sinon avec beaucoup de succès, du moins avec un véritable amour. P.-F. TISSOT,

de l'académie française.

CHABASIE, substance minérale, autrefois nommée *zéolite cubique*. Sa cristallisation n'a cependant pas pour type le cube, mais un rhomboëdre obtus qui s'en rapproche beaucoup. L'aspect de ses cristaux est vitreux ; leur couleur est le blanc plus ou moins lavé de gris, de jaunâtre et de rose. Ils rayent à peine le verre, et fondent facilement au chalumeau en émail blanc et spongieux. — Sous le rapport chimique, la chabasie est un silicate hydraté à base d'alumine, de chaux, de potasse et de soude ; quelquefois la chaux est complètement remplacée par les alcalis, changement qui ne suffit pas pour justifier la formation d'une espèce nouvelle sous le nom de *levyne*, proposé par Berzélius ; car la forme cristalline de la substance n'est point altérée par la différence de composition. — Sous le rapport géologique, la chabasie appartient essentiellement aux terrains ignés et volcaniques. On en trouve fréquemment dans les géodes d'agate d'Oberstein dans le Palatinat. Les laves écorifiées des volcans éteints de l'Auvergne contiennent assez souvent de la chabasie et de l'analcime. On cite encore cette espèce dans le Tyrol, la Suède, l'Islande, le Groënland, etc. A. D.

CHABERT (JOSEPH BERNARD, marquis de), chef d'escadre, commandeur

des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare, membre de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres académies de l'Europe, naquit à Toulon, le 28 février 1734. — Fils d'un officier de marine, il entra dans ce corps en 1740, et s'y fit tellement remarquer qu'il fut nommé chevalier de Saint-Louis n'étant encore qu'enseigne de vaisseau, circonstance fort rare, et même à peu près unique à cette époque. — Le marquis de Chabert fit vingt-sept campagnes, dont trois seulement en temps de paix; il fut blessé plusieurs fois, et notamment, en 1781, pendant la guerre d'Amérique, dans un combat où, commandant le *Saint-Esprit*, il sauva le vaisseau le *Du-dême*. L'année suivante, il fut assez heureux pour ramener un convoi marchand de cent trente voiles, malgré la rencontre de forces ennemies très supérieures aux siennes : les chambres de commerce furent unanimes pour le remercier de cet important service. — C'est à l'étendue de ses connaissances en hydrographie et surtout en astronomie, science peu cultivée avant lui par les officiers de marine, que le marquis de Chabert a dû en grande partie sa réputation. Le premier, il s'est livré à des observations astronomiques, pour la rectification des cartes marines dans les lieux où l'ont conduit ses campagnes, et il en a consigné un grand nombre dans un *Voyage sur les côtes de l'Amérique septentrionale*, qu'il publia en 1753. — Avant lui, les cartes de la Méditerranée contenaient une foule d'erreurs. Il fit huit campagnes, le long de ces côtes, et, tout en protégeant le commerce français contre les pirates barbaresques, il fixa les points de longitude les plus importants. — Lorsque la révolution éclata, il était occupé à recueillir les résultats de ses travaux, et se proposait de publier, sous le titre de *Neptune français*, un atlas général des *Côtes de la Méditerranée*. Il en fut empêché par les événements politiques, et, malgré son âge déjà avancé, il partit pour l'émigration. — Au commencement de 1792, M. de Chabert avait été élevé au grade

de vice-amiral, et M. Bertrand de Molleville, alors ministre de la marine, lui avait écrit pour lui faire connaître l'obligation où il était de prêter le serment exigé à cette époque. M. de Chabert se détermina à refuser ce grade, et on trouve sa réponse dans les mémoires de ce ministre. Elle est ainsi conçue : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 février, et la loi sur la nouvelle formation de la marine qui l'accompagnait. Combien j'eusse été flatté du grade de vice-amiral en toute autre circonstance ! Mon temps, ma vie, sont à mon roi, et l'occasion de le servir utilement a été, et sera toujours le premier de mes desirs. Mais ce sont ces sentiments mêmes qui m'éloignent du poste où sa majesté daignait me placer. J'ose vous prier, monsieur, vous ministre fidèle de ce bon roi, de lui faire connaître mon profond respect, mon dévouement et ma reconnaissance. Il a daigné se souvenir de cinquante-deux ans employés avec zèle à son service, et j'en suis récompensé. Un jour, je l'espère, je réclamerai, par votre entremise, ses bonnes dispositions à mon égard, qui font toute ma gloire et mon bonheur. Je pourrai de nouveau verser mon sang pour mon maître et ma patrie. Mais aujourd'hui, jurer fidélité à d'autres qu'à lui, prêter serment à des officiers qui ne sont pas de son choix, l'honneur, l'amour et le devoir me le défendent. » — En 1802, M. de Chabert rentra en France, et quoiqu'entièrement aveugle, il s'occupa avec un zèle miraculeux à mettre en ordre les matériaux de son ouvrage. Il eut le bonheur de savoir que plusieurs de ses cartes se gravaient, et s'il n'a pu terminer ce grand et important travail sur les côtes de la Méditerranée, ses observations n'en sont pas moins d'une haute utilité pour les marins qui visitent ces parages. Peu de temps après son retour en France, M. de Chabert fut nommé membre du bureau des longitudes, et mourut à Paris le 2 décembre 1805. RABOU.

CHABLAGE, CHABLAU, CHARLER, CHABLEUR, CHABLES, CHABLETS. Tous ces

mots, qui appartiennent à la même famille, sont dérivés du mot *câble* (*voy.*), qui s'est d'abord écrit *chable*, et qui, suivant Nicod, vient de l'hébreu *chebel* (au pluriel *chabalin*), qui signifie corde. *Chableau* et *chablots* sont donc des diminutifs du mot *câble*, employés, le premier, à désigner le petit câble qui sert d'amarré à la chaloupe d'un navire, et le second (toujours avec la marque distinctive du pluriel), de menus cordages avec lesquels les maçons attachent les échasses et les baliveaux qui leur servent à s'échafauder. C'est par erreur que tous les dictionnaires modernes, y compris celui qui porte le nom de M. Ch. Nodier, écrivent *chabots*, au lieu de *chablots*, qu'on lit dans *Trévoux*, et que l'*académie* omet, ainsi que les autres mots que nous avons insérés en tête de cet article, à l'exception de *chablis*. Elle définit ce dernier en ces termes : « bois abattu dans les forêts par le vent » : ce sont, dit *Trévoux*, des arbres de haute futaie, abattus, renversés, brisés ou arrachés par le vent ; ils sont appelés *chablitia* dans les titres latins, et ce dictionnaire ajoute que les maîtres des eaux et forêts avaient l'obligation, après les grands orages, de se transporter dans les forêts et d'y dresser procès-verbal du nombre d'arbres ainsi abattus, pour les faire vendre ensuite. — Les *chableurs* étaient des officiers commis sur les rivières au départ des coches et bateaux, et chargés de les faire passer par les pertuis, sous les ponts et autres endroits difficiles (*fluminum ac navicularum præfecti*). Ils ne pouvaient commercer par eux-mêmes ni tenir cabaret ou hôtellerie. On donnait à leur charge et à leur manœuvre le nom de *chablage*. Quant au verbe *chabler*, il s'entend de l'action d'attacher un câble à une pièce de bois ou à quelque autre fardeau pour le soulever (*funem ponderi alligare*). On s'en est servi aussi autrefois dans quelques provinces dans le sens de *gauler*, et l'on disait *chabler les noix*. E. H.

CHABOT (PHILIPPE DE BRION-), comte de Charny et de Busançois, sortait

d'une famille illustre qui tirait son origine du Poitou. Il avait été le compagnon d'adolescence de François 1^{er}, qui, monté sur le trône, lui conserva une faveur toute particulière. Lors de la trahison du connétable de Bourbon, François 1^{er} était à Lyon : il envoya Brion-Chabot à Paris rassurer le parlement et les bourgeois de la capitale. Dans les guerres d'Italie, Chabot servit avec distinction. Il fut l'un de ceux qui conseillèrent la bataille de Pavie, où du reste il fut fait prisonnier. Le roi lui donna la charge d'amiral, vacante par la mort de Bonni-vet, et, en 1529, l'envoya en Italie pour y faire ratifier par Charles-Quint la paix de Cambrai. En 1535, il fut chargé de conduire la guerre contre le duc de Savoie. Il s'empara de Turin et des principales places de presque tout le Piémont. Il assiégeait le duc dans Verceil, et se disposait peut-être à envahir le Milanais, lorsque le cardinal de Lorraine, qui se rendait à Rome pour négocier la paix, vint arrêter ses succès. Ensuite Chabot eut le malheur de venir se mêler aux intrigues qui divisaient la cour de France, et il en fut la victime. Le connétable de Montmorency était jaloux de l'amiral Philippe de Brion-Chabot, qui, comme lui, était dès son enfance attaché à François 1^{er}, et qui, autant que lui, pouvait passer pour son favori. Ils avaient été élevés ensemble au château d'Amboise, et ils en avaient conservé des habitudes de familiarité et d'égalité qu'aucun autre ne se permettait avec le connétable. Chabot, enrichi plus que personne des bienfaits du roi, effrayait Montmorency par son faste. Celui-ci, pour perdre l'amiral, rappelait comment il s'était arrêté devant Verceil, par respect pour la neutralité du Milanais et pour les injonctions du cardinal de Lorraine. Il répétait au roi que si l'amiral avait alors montré plus de résolution, la Lombardie entière aurait été conquise. On ne pouvait cependant pas faire un procès à un général d'armée pour n'avoir pas dépassé ses ordres et violé les traités ; mais le chancelier Poyet entreprit de

perdre Chabot d'une autre manière. Le 23 septembre 1538, il ordonna des informations secrètes sur la conduite de Chabot, tant comme amiral de France que comme gouverneur de province. Il était impossible que, dans ce temps de désordre général, aucun des grands fonctionnaires publics échappât au reproche de malversation ; et en effet Poyet affirma qu'il trouvait dans les informations qu'il avait prises les preuves de vingt-cinq délits qui tous méritaient la peine de mort. L'amiral Chabot fut arrêté en vertu de secondes lettres-patentes du 16 février 1539, qui ordonnèrent que son procès lui serait fait criminellement. Il fut enfermé dans le château de Melun, et de nouvelles informations eurent lieu en vertu de lettres du 8 août 1540. — A cette époque, il se faisait de singuliers retours dans l'esprit de François I^{er}. Le connétable de Montmorency voyait son crédit diminuer chaque jour ; chaque jour il désirait plus vivement la perte d'un rival qu'il redoutait, de Chabot, qui pourtant était dans les fers. Le chancelier Poyet y avait encore plus d'intérêt. Une commission judiciaire fut formée par lettres du 3 novembre 1540, et définitivement réglée par lettres du 3 décembre ; elle était composée de maîtres des requêtes et de conseillers des divers parlements ; mais Poyet lui-même s'en fit nommer président, et se fit expédier des lettres-patentes qui lui assuraient une partie de la confiscation des biens du prévenu. Malgré l'éclatage qu'avait fait le chancelier des vingt-cinq délits capitaux dont il chargeait le prisonnier, l'accusation ne roulait guère que sur des malversations obscures, qui pouvaient être le fait des subalternes de l'amiral, sans qu'il en eût aucune connaissance. Les principales de ces charges étaient, quant à son gouvernement de Bourgogne, de n'avoir pas employé aux fortifications des places de guerre des sommes qu'il avait levées dans ce but, et de s'être fait faire des présents considérables par les états toutes les fois que ceux-ci avaient été assemblés ; quant à ses fonctions de grand-amiral, d'avoir

haussé les droits qu'il percevait sur les pêcheurs qui sortaient des ports pour la pêche du hareng. Il paraît que le roi était piqué contre Chabot de ce que celui-ci avait protesté trop hautement de son innocence, et avait paru braver la justice, en sorte que François avait demandé au chancelier, contre son ami, une condamnation à mort. Il déposa lui-même devant la commission pour charger davantage l'amiral. Quoique les juges eussent été choisis par le chancelier parmi les plus dociles, quoiqu'il cherchât encore à exercer sur eux toute sorte d'influence par des menaces et par des promesses, il ne put en obtenir pourtant une sentence capitale. Ils condamnèrent seulement Chabot à autant d'amendes qu'il y avait de chefs d'accusation : réunies, elles formaient la somme de un million cinq cent mille livres, applicables aux différentes provinces ou aux particuliers auxquels l'amiral avait fait tort ; ils le condamnaient de plus à la confiscation de ses biens et au bannissement. Poyet s'étant fait apporter l'arrêt, y ajouta quelques phrases de blâme plus fortes que celles dont les juges avaient fait usage. Il introduisit les commissaires auprès du roi, qui leur dit que, « bien qu'ils eussent usé de beaucoup d'indulgence, il était content de leur conduite. » Cependant François I^{er} ne se contenta pas d'avoir ainsi influencé les juges, et d'avoir déposé devant eux contre un de ses sujets, il reprit leur sentence comme si elle n'était qu'un avis et conseil dont il pouvait profiter, et il prononça lui-même la sentence par lettres royales données à Fontainebleau, le 8 février 1541. Dans cette pièce étrange, et qui bouleversait toutes les lois, il nous apprend lui-même comment les informations avaient été prises, comment Chabot avait été ouï, aussi bien que son secrétaire, mais sans qu'on lui allouât un avocat ; comment une déclaration avait été faite par le roi sur aucuns faits dudit procès, comment enfin les conclusions du procureur-général et l'avis et conseil des juges avaient été envoyés par-devers lui pour qu'il pro-

nonçât lui-même son arrêt et jugement définitif. Cet arrêt était en effet celui des juges ; mais le roi , entremêlant sa puissance législative avec la puissance judiciaire , prenait occasion de chacun des articles dispositifs du jugement pour changer à son sujet les lois , la constitution même de l'état. Après avoir condamné Chabot pour ses malversations à l'amirauté , il défend à tous amiraux à venir de percevoir aucun droit sans expresse commission du roi. Après l'avoir condamné à la restitution au triple des présents qu'il avait reçus de l'étranger , il défend à l'avenir à tout conseiller de recevoir de pareils présents. A l'occasion de quelques profits indûment faits sur des ventes de blés en Bourgogne , il ôte aux gouverneurs de provinces le droit de régler la traite des blés. Enfin , à l'occasion des présents obtenus des états de Bourgogne par le gouverneur , il ordonne « que dorénavant les assemblées des états dudit pays et duché de Bourgogne ne se feront plus séparément en trois diverses chambres , ainsi que l'on a par ci-devant accoutumé faire , mais s'assembleront lesdits états en une seule et même chambre , et délibéreront ensemble en ladite chambre , pour obvier à tous abus. » — Au reste , quelle qu'eût été la solennité de ce jugement , et quelque acharnement que le roi y eût fait paraître , la condamnation de l'amiral Chabot ne fut pas long-temps maintenue. La duchesse d'Étampes , maîtresse de François I^{er} , était dans ses intérêts , et elle ne cessa d'intercéder auprès du roi en sa faveur : Chabot lui-même avait été introduit devant François I^{er} , et celui-ci lui ayant demandé s'il se targuait toujours de son innocence , Chabot lui répondit qu'il avait trop appris que nul n'est innocent devant Dieu et devant son roi. Il obtint d'abord des lettres qui le déclaraient exempt des crimes de lèse-majesté et d'infidélité au premier chef ; puis , au mois de mars 1542 , d'autres lettres qui déclaraient abolies et éteintes toutes les offenses , peines , confiscations et amendes contenues au-dit procès. Il

mourut le 1^{er} juin 1543 , par suite , à ce qu'assure Brantôme , de l'émotion que lui causa sa sentence. — Léonor de Chabot , son fils , lui éleva , aux Célestins , un monument remarquable. L'amiral y est représenté vêtu de sa cotte d'armes , qui recouvre son armure , et sur laquelle sont brodées ses armoiries , ayant au cou le cordon de Saint-Michel , et tenant à la main son sifflet en signe de commandement. Il est couché , appuyé sur son casque. Ce monument fut plus tard transporté des Célestins au Musée des monuments français ; il est de Jean Cousin , quoiqu'on l'ait attribué parfois à Paul Ponce ; la statue est en albâtre de Lagny , et a quatre pieds dix pouces quatre lignes de longueur. A. SAVAGNER.

CHABOTS (*cotti*, L.), genre de poissons remarquables en ce que lorsqu'ils sont irrités ils renflent leur tête armée d'épines et horizontalement aplatie , en remplissant d'air leurs ouïes. Leurs nageoires pectorales sont amples ; les ventrales sont thoraciques , et les deux dorsales profondément divisées. Ils cherchent les rochers des rivages , et vivent quelque temps hors de l'eau. Cavier divise ce groupe de poissons en trois sous-genres , qui sont les *chabots* proprement dits , les *aspidophores* , et les *platycéphales*. Les espèces les plus communes sont le *chabot commun* , ou *meunier* (*cottus gobio*, L.), qu'on prend très fréquemment sur nos côtes , et le *chabot ou scorpion de mer* (*cottus scorpius*, L.), dont les noms vulgaires sont *crapaud de mer* , *diable de mer* et *chaboiseau*.

L—T.

Le nom de *chabot* a été donné à ce genre de poissons à cause de la grosseur de sa tête , en latin *caput* , et l'on a dit d'abord un *cabo*. On ignore si c'est aussi là l'origine de la famille des Chabot (*voy. ci-dessus*) ; mais ce que l'on sait , c'est que cette maison portait des chabots dans ses armes.

CHABROUD (CHARLES) , naquit à Grenoble , où l'esprit , dit-on , court les rues. Chabroud avait pris sa bonne part dans ce trésor commun , et il joignit

à l'esprit un vaste savoir du droit et de la jurisprudence. Député aux états-généraux, il devint l'un des présidents de l'assemblée constituante, et parmi plusieurs travaux qu'il lui présenta, l'on doit distinguer un *projet d'organisation du pouvoir judiciaire*, qui partagea les suffrages de l'assemblée pour l'obtention de la priorité. Le rapport qu'il fit de la procédure du Châtelet sur l'affaire des 5 et 6 octobre à Versailles le rendit surtout fameux. A la suite de ce rapport, dont Mounier, membre de l'assemblée nationale, appela au tribunal de l'opinion publique, l'assemblée déclara qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre Mirabeau l'aîné et Louis-Philippe - Joseph d'Orléans. — Lors de l'établissement du gouvernement consulaire, par un grand oubli, ou par une grande injustice, Chabroud ne fut point maintenu juge de cassation, et il devint le premier avocat du barreau de ce tribunal. Sous des formes simples, qui commandaient la conviction, il avait l'art presque inaperçu d'introduire dans son argumentation un peu de la subtilité des légistes romains. On le voyait dans son cabinet, un dossier en main, l'étudier avec la plus grande contention d'esprit, et y découvrir avec bonheur des moyens de cassation. On attribue à Chabroud cette réponse à un client qui s'informait de ce qu'il pensait de son affaire : « Ah ! mon cher monsieur, j'ai perdu de si bonnes causes, et j'en ai gagné de si mauvaises !... — C'est assez, répliqua le client, je vous prie de défendre la mienne. » Nous ne prétendons aucunement insinuer par cette anecdote que Chabroud se chargeât jamais sciemment de mauvaises causes, et nous devons, à ce sujet, une explication qui pourra être utile à la plupart de nos lecteurs. En affaires contentieuses, la justice n'est pas toujours le droit, et le droit d'une cause juste est plus ou moins incertain. Voilà de ces affaires qu'un avocat peut défendre sans scrupules. — Lorsque Chabroud avait ôté sa robe du palais, il était l'homme le plus aimable

et le plus gai dans son intérieur. La perte de sa femme fut pour lui une cause de douleur inconsolable, et les malheurs publics virent achever de jeter le découragement dans son esprit. Il ferma la porte de son cabinet, et se retira chez sa fille, à la campagne, près Paris. Là, ne s'occupant plus des affaires du monde, il se laissa mourir lentement du poison combiné du chagrin et de l'ennui. Feu PARENT-RÉAL.

CHACAL. Cette espèce, le *canis aureus* des Catalogues méthodiques, appartient au genre *canis* ; elle est répandue en Afrique et en Asie. Le chacal est un animal vorace, un peu moindre pour la taille que le loup, et dont la queue tombante comme celle du renard est moins grosse et n'atteint guère que le talon. On le trouve en Asie et dans l'Afrique, depuis la côte de Barbarie jusqu'au Sénégal, et dans le pays des Cafres. Il paraît avoir subi quelques modifications, et il n'est pas même certain qu'il ne forme qu'une seule espèce. Ceux du Sénégal, par exemple, sont plus élevés sur jambes, et paraissent avoir le museau plus fin et la queue plus longue. M. F. Cuvier (*Hist. nat. des mammifères*) en a fait une espèce distincte sous le nom de *canis anthus*. Les chacals, de même que les chiens sauvages, vivent par troupes, et se nourrissent le plus souvent d'animaux morts abandonnés par les lions et les autres grandes espèces. Lorsqu'ils attaquent quelque proie, ils ne le font jamais seuls, mais réunis plusieurs ensemble. Ces traits de leur caractère et quelques autres encore les ont fait rapprocher de nos chiens domestiques, et ont donné à penser qu'ils pourraient en être la souche. Cette opinion paraît encore aujourd'hui la plus probable. Quelques personnes, qui l'avaient d'abord soutenue, l'ont plus tard repoussée, à l'exemple de M. F. Cuvier, fondant sur la mauvaise odeur que répandent ces animaux, laquelle aurait suffi pour empêcher l'homme de se les associer. Mais ne pourrait-on pas se demander aussi comment ce même homme qui aurait repoussé le chacal, se serait asso-

cié le bouc, dont l'odeur est bien autrement désagréable ? — Buffon a décrit sous le nom d'*adive* une espèce que l'on regarde comme étant la même que le chacal ; cependant, ce que nous connaissons de cet animal est loin de lui être applicable : c'est ainsi qu'il est dit que l'*adive* est une jolie espèce de *chien sauvage*, vivant en Afrique, mais jamais par troupes comme le chacal ; de plus, si l'on veut en croire la chronique, les dames de la cour de Charles IX auraient en des *adives* au lieu de petits chiens, car ces petits animaux sont d'une grande propriété. Si l'*adive* favori de ces dames et l'*adive* de Buffon appartenaient à la même espèce, on ne peut douter que cette espèce diffère des chacals, que leur mauvaise odeur aurait bien certainement fait repousser de la cour. P. GENVAIS.

CHACONNE. C'est ainsi que fut appelée au xvi^e siècle une certaine danse que l'on disait venue d'Italie, ainsi que son nom l'indique. D'autres prétendent qu'elle fut inventée par les Espagnols, et Ménage a écrit : « J'ai ouï dire à M. de Beauchamp, l'homme le plus intelligent pour la danse, que la *chaconne* nous est venue d'Afrique. » Quoi qu'il en soit, du mot italien *cecone*, qui signifie gros et aveugle, on a formé ce nom, parce qu'un aveugle inventa, dit-on, le mouvement de cette danse. Sous Louis XIV, on appela *chaconne* un ruban qui servait à attacher le col de la chemise, et dont les deux bouts pendaient négligemment ; et c'est Péconrt, fameux danseur de l'Opéra, qui, au rapport de Ménage, en fit venir la mode, ayant porté, dans une *chaconne* qu'il dansa, un ruban attaché de cette manière. Aujourd'hui, le mot de *chaconne* s'emploie encore en musique et veut dire un air à refrain, à mesure modérée et à mouvement bien marqué. (V. DANSE.) LE ROUX DE LINCY.

CHAGRIN, état maladif de l'âme, contre lequel il arrive plus d'une fois que tout remède est impuissant. Le chagrin n'est pas l'apanage exclusif de telle ou de telle position, il ne se glisse pas sous une seule forme, il les revêt toutes.

Les malheurs réels, les privations rigoureuses, n'engendrent guère un profond chagrin ; il n'en est pas de même d'une blessure faite à la vanité : on en meurt souvent dans toutes les classes. Ce déplorable résultat précède la civilisation ; on le rencontre au milieu de la vie sauvage : pour qu'il existe, il suffit que plusieurs individus soient réunis. Mais c'est surtout lorsqu'il est unique que le chagrin est redoutable : comme une idée fixe, il ne laisse ni trêve ni repos ; la pensée vous ramène toujours à un même point contre lequel vous venez sans cesse vous hriser. Est-on en proie au contraire à un nombre assez considérable de chagrins, il est impossible qu'on ne triomphe pas soit des uns, soit des autres : ces victoires vous rendent le sentiment de vos forces. Il y a en outre dans cet emploi d'une heureuse énergie une dissipation forcée, qui éveille et aiguillonne l'esprit. Un travail excessif, de quelque genre qu'il soit, adoucit les chagrins les plus déchirants. Au milieu des désastres de la révolution française, les femmes les plus illustres auraient toutes expiré de douleur si des occupations matérielles ne leur fussent devenues indispensables pour gagner le morceau de pain qui soutenait leur vie ; l'espérance la plus éloignée produit le même effet. On meurt rarement de chagrin en prison, parce qu'on rêve sans cesse aux moyens de conquérir sa liberté. J'ai connu un homme qui, au secret et plongé dans un cachot, a corrigé de mémoire une œuvre poétique assez considérable, et qu'il avait publiée dix années auparavant. C'est en général aux riches et aux puissants que le chagrin est funeste ; ils ne s'en détachent ni le jour ni la nuit : ils sont maîtres de tout leur temps. Habités à tout voir ployer sous leur commandement, ils ne reçoivent la plus légère contrariété que comme une insolence du sort, contre laquelle ils s'irritent sans pouvoir toujours la repousser. Mais qu'une sensation subite et profonde les saisisse, alors ils sont arrachés au chagrin le plus opiniâtre. La mort d'une personne chérie a plus d'une fois fait

oublier à un ambitieux la perte du pouvoir. — Nul signe n'est plus fâcheux que si la jeunesse, cédant à un genre de chagrin qui ne découle pas des passions qui lui sont propres, se tue, parce que certains systèmes politiques qu'elle préconise ne se réalisent pas : c'est ce que nous voyons aujourd'hui, et c'est ce qu'il faut dénoncer comme la certitude d'une dissolution tout à la fois générale et prochaine. La jeunesse doit sentir et non pas *penser*. Dans le premier cas, la multitude de ses impressions est telle que pour une qui lui est pénible mille lui restent qui la rendent heureuse ; au contraire, si elle s'expose à songer avant l'âge où commence l'expérience, elle se créera une multitude d'illusions qui tour à tour la jetteront dans le désespoir et dans l'abattement. Enfin, quel mode d'action reste à la société sur des recrues qui se suicident avant même que la mêlée s'engage ? On ne saurait trop le répéter, la jeunesse ne doit que sentir et croire : plus tard elle aura une autre mission, mais il importe qu'elle n'en devance pas l'heure. — Les femmes résistent mieux que nous au chagrin : leur esprit parcourt plutôt les objets qu'il n'y séjourne ; elles ont aussi une flexibilité de caractère qui se plie d'abord aux circonstances pour mieux les modifier. La vie intérieure et de détail à laquelle elles sont vouées leur procure des diversions sans cesse renaissantes ; leur présence dans la famille est si indispensable, que, pour ne pas manquer à ceux qu'elles aiment, elles s'inspirent d'un courage qui faiblit bien quelquefois, mais qui ne les abandonne jamais entièrement. Les femmes vivent donc de longues années avec un chagrin qui nous tue sur-le-champ. Il en est un néanmoins sous lequel les femmes succombent, c'est ce qu'on appelle le *chagrin d'amour* ; mais il faut qu'elles aient été élevées dans la solitude ou qu'elles s'attachent à un homme qui doit séparé d'elles par l'éducation ou le rang : leur cœur a soif d'une félicité si infinie qu'il se brise de douleur au moment où elle leur échappe. — Maintenant, quel spécifique à indiquer contre

le chagrin ? le meilleur comme le plus sûr, c'est de multiplier ses devoirs : si vous êtes blessé dans votre vanité, secourez vos frères dans leurs souffrances de tous les jours ; en comparant la légère piqure qui vous a été faite aux profondes blessures des autres, vous vous sentirez mieux. Vous a-t-on calomnié dans les services que vous avez rendus à votre patrie, faites du bien aux hommes de tous les pays. Enfin, il faut toujours s'efforcer de tenir à distance le chagrin ; ici la lutte est sonlagement. En un mot, c'est un ennemi qu'on a à moitié vaincu dès qu'on l'éloigne de soi, ne fût-ce que par intervalle.

SAINT-PROSPER.

CHAGRIN (Cuir de). C'est une espèce particulière de cuir qui offre un aspect grainé. Cette grainure consiste en papilles arrondies, solides, très rapprochées entre elles. Le meilleur chagrin nous est apporté de Constantinople, de Tunis, d'Alger, de Tripoli, de plusieurs parties de la Syrie, et même de quelques cantons de la Poigne. Les gainiers font un grand usage du cuir de chagrin pour couvrir les boîtes à instruments et les étuis qu'ils fabriquent. — On a tenté en France, et jusqu'ici avec assez peu de succès, la fabrication de cette espèce de cuir, dont les Levantins font un grand mystère. Ils y emploient de préférence les peaux d'ânes, de mulcts, de chevaux ; et la partie des peaux qui convient le mieux pour cette fabrication est celle qui recouvre la croupe ou train de derrière de l'animal. D'abord on tanne ces peaux, et on les réduit par l'écharnage au moindre degré possible d'épaisseur. On sème sur ces peaux ainsi préparées et légèrement humectées de la graine de moutarde, qu'on étend avec le plus de régularité qu'il est possible ; on met la peau sous presse et on l'y laisse sécher. Si la graine prend bien sur la peau et s'y imprime uniformément, l'opération a réussi ; mais souvent il reste des places, dites *miroirs*, sur lesquelles la graine ne s'incruste pas bien, et c'est alors une opération manquée. — Le vrai chagrin ne doit jamais s'écorcher : c'est cette durabilité qui le distingue du ma-

roquin chagriné.—Les peaux chagrinées prennent facilement toutes les couleurs dont on veut les imprégner. PELOUZE p.

La définition qu'on vient de lire de cette espèce particulière de cuir fait voir que c'est bien à tort qu'on a cessé d'écrire son nom, CHAGRAIN, comme on l'écrivait autrefois. Il semble réellement que notre langue soit trop riche ! tout le monde semble prendre à cœur de lui faire injure et de l'appauvrir. Par la suppression d'une seule lettre, voici un terme de fabrique et de métier confondu avec un terme de morale et de métaphysique, quoique leur étymologie bien évidemment ne soit pas la même. Il n'y a pas du reste une certitude bien grande sur leur origine. — L'opinion générale veut que le premier vienne de l'italien *zigrino*, fait du turk *sagri*, croupe : on vient de voir en effet que c'était la partie de l'animal qui convenait le mieux à la préparation du *chagrain* ; mais Borel dit que l'animal qui a servi le premier à la confection de ce cuir était un *chat marin*, d'où les mots *grain de chat*, qui se seraient transformés en celui de *chagrain*. — Quant à l'étymologie du mot *chagrin*, pris dans le sens de peine ou d'affection de l'esprit, M. Roquefort, dans son *Dictionnaire étymologique*, la demande au qualificatif arabe *chakrain*, qui signifie, dit-il, pénétré de douleur ; mais n'est-il pas plus rationnel de la chercher dans les mots latins *ægrimonia*, *ægritudo*, *ægror*, *ægrum*, qui signifient tristesse, ennui, maladie ? Et qu'est-ce en effet que le *chagrin*, si ce n'est un état maladif plus ou moins profond, ou plus ou moins passager, comme on l'a parfaitement défini ci-dessus ? E. H.

CHAH, souverain de Perse. (*Voyez* SCRAH.)

CHAILLOT, l'une des enclaves de Paris, premier arrondissement, quartier des Champs-Élysées. Ce village, car, en dépit des conventions municipales, Chaillot est resté village, ce village donc possédait jadis un château. Si le fait n'est point bien prouvé, il est du moins très probable, puisqu'à la place de l'église ac-

tuelle, il y avait à Chaillot une chapelle seigneuriale, dont les dîmes et produits furent concédés dans le XI^e siècle au prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Toujours est-il qu'en 1659, le village de Chaillot fut érigé par Louis XIV en faubourg de Paris : ce fut alors seulement qu'on agrandit la chapelle. En 1740, on éleva la nef et le portail ; on resta en grande partie le sanctuaire ; enfin, cette chapelle, devenue église sous l'invocation de saint Pierre, reçut en 1802 le titre de troisième succursale de la Madeleine. Les Chaillotins sont fiers de leur église comme d'une antiquité romaine. En 1784, les fermiers-généraux, alarmés par les progrès que faisait la contrebande, leur ennemie naturelle, sollicitèrent du ministre Calonne qu'il voulût bien encadrer Paris, de façon haute et solide, afin de les tranquilliser sur le résultat de leurs marchés avec lui. Le ministre consentit. Le plan d'une muraille ornée de barrières monumentales fut dressé, et l'exécution en commença aussitôt par la partie méridionale de la ville. C'est alors que vint à tout le monde l'idée de comprendre dans l'enceinte Chaillot, village qui, jusqu'à cette heure, n'avait pas même joui de son titre de faubourg. Un matin donc, en s'éveillant, les habitants apprirent qu'ils étaient Parisiens. Ils demeurèrent très long-temps, dit-on, frappés de la surprise que cette nouvelle leur avait causée : c'est de là qu'ils prirent et gardèrent le sobriquet moqueur d'*ahuris*. La mesure adoptée par Calonne, à la demande des fermiers-généraux, donna lieu à bien des plaintes. Épigrammes, pamphlets, chansons, tout servit à ridiculiser fermiers et ministres. Les jeux de mots surtout faisaient fureur alors, et le vers suivant courut toute la ville :

Le mur murant Paris rend Paris murmurent,

Comme aussi ce quatrain :

Pour augmenter son numéraire,
Et raccourcir notre horizon,
La ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison.

— L'enceinte et les barrières commencées par Calonne, interrompues par Brienne, furent reprises et terminées sous

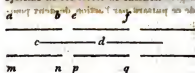
Bonaparte. Mais, en dépit de leur intercalation dans la capitale, les habitants de Chaillot s'obstinèrent à rester villageois; ils ne se regardent point encore aujourd'hui et ne sont point regardés comme Parisiens. Ils sont essentiellement de la banlieue, et n'ont de commun avec les citadins purs, ni le langage, ni la tournure, ni les mœurs. Chaillot est une petite ville départementale tombée par hasard dans un coin de Paris. Séparé du reste de la grande cité par la Seine d'une part et les Champs-Élysées de l'autre, il semble que cet espace d'arbres et d'eau mette 20 lieues entre le Palais-Royal et lui. C'est au point que ceux de Chaillot disent : Je vais à Paris; et sont vraiment un voyage pour venir dans l'intérieur de la ville, tandis que le Parisien proprement dit loue une chambre à Chaillot pour aller le dimanche à la campagne. Les voisins se connaissent et s'appellent par leur nom à Chaillot : l'herbe pousse dans les rues; on se couche à neuf heures; on est dévot et méditant, comme en province. Au reste, c'est un joli quartier à habiter : l'air y est vif, les points de vue charmants; il y a des jardins à presque toutes les maisons, trois motifs qui expliquent l'industrie toute particulière de Chaillot. Cette industrie est de rendre la santé. Tout le monde à Chaillot est malade, garde-malade ou médecin. C'est là que vont s'enfermer la plupart des prisonniers politiques auxquels un certificat de médecin a ouvert les portes de Sainte-Pélagie. Le versant du coteau qui regarde la rivière est couvert de maisons pittoresquement jetées au milieu de jardins superbes et peuplées de pensionnaires que l'on y guérit vraiment très bien. En outre de ces utiles établissements, Chaillot possède une institution remarquable, destinée à l'adoucissement des dernières années de la vie. C'est une grande maison connue sous le nom de *Sainte-Perrine*. Là, pour 5,000 francs une fois payés, ou bien au moyen d'une pension annuelle de 650 francs, les vieillards septuagénaires trouvent bon gîte, bon lit, bonne nourriture, et tous

les égards qu'ils pourraient exiger d'enfants les plus tendres et les plus dévoués. En cas de maladie, le traitement leur est fourni gratis; des attentions délicates les attendent à leur convalescence. *Sainte-Perrine*, en un mot, est comme un hôtel des invalides civils, qui, par son excellente tenue, ne fait point regretter aux contribuables la légère subvention qu'il leur coûte chaque année. On trouve encore à Chaillot plusieurs pensionnats très distingués, deux ou trois usines importantes, une belle fonderie, enfin la *pompe à feu*, machine à vapeur sur laquelle nous donnons quelques détails, car c'est elle qui fournit d'eau presque toute la capitale.—A la fin du XVIII^e siècle, les machines hydrauliques employées pour alimenter d'eau les principaux quartiers de Paris tombaient toutes en ruines, et les ingénieurs demandaient des sommes énormes pour les réparer ou les reconstruire, lorsqu'en 1776, les frères Perrier sollicitèrent l'autorisation de publier une circulaire dans laquelle ils s'engageaient à conduire l'eau par toutes les maisons moyennant une rétribution assez faible, exigible seulement à l'heure où l'eau serait arrivée. Après mille oppositions suscitées par leurs concurrents, MM. Perrier obtinrent, en 1777, des lettres-patentes et formèrent l'année suivante une société de capitalistes, à l'effet de construire une machine à vapeur. Cette machine ingénieuse est située au bas de Chaillot, entre l'allée des Veuves et le quai de Billy. Un canal fort court, de la largeur d'un mètre, pratiqué sous le pavé du quai, va prendre l'eau au milieu du cours de la Seine, et la verse dans une espèce de puisard. L'eau s'élève ensuite de ce puisard par l'action de deux pompes aspirantes et refoulantes, qui ne fonctionnent jamais ensemble, mais dont l'une est destinée à suppléer l'autre en cas de besoin. Ces pompes ont pour moteur la vapeur qui s'échappe de deux immenses chaudières, construites sur des fourneaux vraiment formidables. La vapeur fait monter l'eau à la hauteur de plus de 100 pieds au-dessus du niveau de la rivière, et la

répand dans quatre réservoirs où elle repose et se clarifie. Ces réservoirs, placés sur les hauteurs de Chaillot, contiennent chacun 9,000 muids. Un vaste tuyau en fonte de fer part de là, et passant sous la rue du faubourg Saint-Honoré, va le long des boulevards jusqu'à la place de la Bastille, se divisant en grandes branches qui suivent les principales rues, puis en moindres branches, aboutissant aux demeures des personnes abonnées. Un robinet coûte 70 fr. par an. Chaque pompe élève en 24 heures 219 pouces d'eau, qui équivalent à 15,708 muids. Quand les réservoirs sont pleins, la machine peut rester deux jours en repos, le service de Paris est assuré pour ce temps-là. L'inauguration de la machine de MM. Perrier frères eut lieu le 8 août 1781.

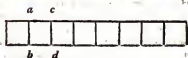
LUCHET.

CHAINES. Ces sortes de cordes métalliques sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en donner la description; leur composition est au reste très variée. Les plus simples sont formées d'anneaux ovales ou circulaires, en fer, en acier, en cuivre, etc.; les tourneurs habiles font des chaînes en buis ou en ivoire, dont les anneaux sont tirés d'un seul morceau. — Parmi les chaînes, on doit distinguer celles qui sont employées dans les montres pour transmettre l'action du grand ressort au mécanisme qui fait marcher les aiguilles. On a fait honneur de leur invention à un Genevois, nommé Gruet, qui s'était établi à Londres. L'exécution de ces petites chaînes, qui sont fort simples, rencontre néanmoins quelques difficultés à cause de la petitesse des pièces dont elles sont formées; la figure ci-dessous donnera une idée du système de ces sortes de chaînes.



ab, mn, cf, pq, cd... sont de petites plaques de métal percées d'un trou vers leurs extrémités; ces plaques ou *maillons* sont égaux entre eux, car ils sont décou-

pés comme les pièces de monnaie, au moyen d'un outil appelé *emporte-pièce*; les extrémités *bn* des maillons *ab, mn*, s'attachent à l'extrémité *c* du maillon *cd*, au moyen d'une cheville ou goupille qui les traverse tous les trois, etc.; de façon que la chaîne présente une suite de charnières. — On construit aussi sur ce principe des chaînes capables de résister à de très grands efforts. Les machines à feu de Chaillot et du Gros-Cailleur à Paris en offrent des exemples. — Une chaîne bien simple et bien ingénieuse est celle de *Vaucanson*. Cet habile mécanicien s'étant occupé de métiers à dévider, substitua une chaîne de son invention aux cordes ou courroies, et donna ainsi un moyen fort simple de faire engrener deux roues dentées placées à une certaine distance l'une de l'autre. La figure ci-dessous donnera une idée de cette chaîne.



Les articulations sont aux points *a, b, c, d...* de façon que la chaîne est double. Les traverses *ab, cd...* sont également espacées entre elles, on conçoit donc



que si deux roues *A, B* (figure ci-dessus) portent des dents convenablement espacées, la chaîne de *Vaucanson abcd* transmettra avec beaucoup de précision à la roue *B* le mouvement imprimé à la roue *A*. Les chaînes dites à la *Vaucanson* se font en fil de fer, au moyen d'une machine composée par *Vaucanson*. Elle est digne de son génie inventif; on en voit une au Conservatoire des arts et métiers dans la salle du rez-de-chaussée qui vient après le grand escalier. — On voit à l'exposition des produits de l'industrie (1834) une chaîne de *M. Galle*; elle se compose de maillons comme les chaînes

des montres, mais elle se compose de deux parties ou chaînes parallèles réunies par des chevilles également espacées. En voici un exemple :



AB, CD sont les chaînes parallèles en maillons ; les chevilles transversales sont figurées par les barres | | . . . — La chaîne de M. Galle porte d'un côté des saillies découpées en dents, de sorte que cette chaîne étant tendue représente une crémaillère. TREMÈRE.

Divers emplois des chaînes.

Tous les arts, du moins la plupart des arts mécaniques, font usage de chaînes. Nous ne les décrirons pas toutes, mais nous parlerons ici des principales, de celles sur lesquelles il importe le plus d'avoir quelques notions. En commençant par le premier des arts, par celui qui concerne la terre et l'agriculture, nous trouvons d'abord à mentionner la chaîne d'arpentage. C'est une certaine mesure, composée de plusieurs pièces de gros fil de fer ou de laiton recontrecées par les deux bouts, qui sert à arpenter et qui a de gros anneaux à chaque bout, dans lesquels l'arpenteur fiche ses flèches. Dans plusieurs systèmes de charue (voy. ce mot), on se sert aussi de chaînes pour joindre le timon au paumillon, par le moyen d'un gros anneau de fer, dans lequel on passe ce timon, et qu'on arrête avec un instrument de fer, nommé chappe ou cheville. — En termes d'architecture et de construction, on appelle chaînes des parties d'ouvrages faites pour donner une plus grande solidité à d'autres, comme, par exemple, pour entretenir les ouvrages construits en moellons ou en briques. Ces sortes de chaînes se composent de pierres de taille posées les unes sur les autres, de telle sorte que l'une paraît plus courte et l'autre plus longue. Les parties des pierres

longues qui excèdent les courtes, pour former liaison avec les moellons ou les briques, se nomment harpes. — En termes de marine, la chaîne du port est un corps flottant qui barre l'ouverture du port, pour empêcher les navires et bateaux d'y entrer ou d'en sortir, quand cela est nécessaire au bien du service. Les ports marchands n'ont point de chaînes, mais tous les ports militaires en ont une.

— On se sert aussi de chaînes de fer, au lieu de câbles de chanvre, pour amarrer les vaisseaux. Le chirurgien anglais Saller, qui a pris une patente pour cet objet, en 1808, a passé à tort pour l'auteur de cette invention, qui est fort ancienne, puisque César, dans ses *Commentaires* (liv. III, chap. 13), nous apprend que lors de la conquête des Gaules par les Romains les habitants de la Vénétie s'en servaient déjà pour cet usage, *anchors pro funibus ferreis catenis revincta*. Strabon ajoute que ces mêmes chaînes servaient aussi pour les voiles, comme elles servent également dans la marine moderne, qui a des chaînes de haubans, de vergues et de gouvernail. Ces chaînes ont été perfectionnées depuis par Th. Brunton, qui a considérablement augmenté leurs forces en les formant avec des chaîons ovales étagés dans leur milieu ; ce qui empêche les anneaux de se déformer par une forte traction et de se rompre comme les chaînes d'ancienne fabrication. (On en voit de semblables à Paris, le long du canal de l'Ourcq). Le découpage du fer, dit M. Sébastien Le Normand, auquel nous empruntons ces détails, le pliage, le placement de l'étau et le soudage, se font à l'aide de machines, de mandrins et d'éclamps, qui rendent le travail très facile, très prompt et très régulier. Avant de livrer ces chaînes au commerce, on les essaie à une presse hydraulique, qui peut exercer une traction égale à 500 mille kilogrammes. Indépendamment de l'excès de force dont elles jouissent, les chaînes ont sur les câbles les avantages d'une durée plus longue et d'un service plus facile : chaque maille s'ar-

ticulant librement, elles sont infiniment plus flexibles et, dans les manœuvres, on n'a pas à vaincre la résistance qu'oppose la raideur des cordes. Lorsqu'on les amène à bord, il n'est pas nécessaire de les *lover* (c-à-d. de les ployer régulièrement). Les marins qui s'en servent sur leurs bâtiments voyagent avec sécurité ; ils voient sans inquiétude venir la saison des orages, ils savent d'avance qu'ils peuvent les braver. On a vu des vaisseaux, après avoir brisé leurs ancres, être retenus et sauvés par la partie du câble qui pose et traîne dans le fond de la mer. On en a vu d'autres résister pendant trois jours à la plus violente tempête, quoique mouillés sur des fonds rocaillieux, où tous les câbles de chanvre se seraient infailliblement brisés. — Les chaînes servent souvent aussi de *barrières* : on en met un rang, ou plusieurs rangs espacés également et attachés à des bornes, au-devant des places, des palais et des maisons, pour en interdire l'approche. Il y en avait aussi autrefois dans les villes pour fermer les rues, empêcher le passage aux troupes et se *barricader* dans les émeutes populaires. C'est en 1356, sous le roi Jean, dans leur révolte contre le dauphin, que les bourgeois, pour se mettre en sûreté et se garantir des surprises de l'ennemi, commencèrent à tendre des chaînes dans les rues de Paris. (Voy. l'article *BARRICADES*.) Quand on voulait punir une ville rebelle, on lui ôtait ses chaînes, ses barrières. Les armes de Navarre sont des chaînes d'or en champ de gueules. On dit que l'origine de ces armes vient de ce que les rois d'Espagne, ligués contre les Maures, ayant remporté en 1212 une célèbre victoire sur ces infidèles, le magnifique pavillon de Miralmurin, dans la distribution du butin, échu au roi de Navarre, qui en avait rompu les chaînes. — Les chaînes et les *fers*, mots qui sont pris quelquefois moralement et au figuré (voy. ci-après) par les amants et par les poètes pour indiquer la perte de la liberté, ont été pendant longtemps et sont encore des instruments réels de gêne et de torture trop souvent et trop

légèrement peut-être employés non seulement pour les criminels et les malfaiteurs, mais encore pour les simples prisonniers. Espérons que le système correctionnel et pénitentiaire (voy. ces mots), mis en pratique surtout, non par des machines purement administratives et routinières, mais par des hommes éclairés et véritablement animés du désir du bien, amèneront dans le moral des condamnés des améliorations qui permettront, sinon de renoncer entièrement à l'usage des chaînes, du moins d'en restreindre l'emploi à un petit nombre de cas. Jusqu'ici, non seulement les condamnés aux galères, mais aussi les déserteurs subissent en France la peine de la chaîne et du boulet. (Voy. BOULET DE CONDAMNÉ, tom. viii, pag. 22). Les premiers les gardent ordinairement pendant tout le temps que dure leur condamnation, et n'en sont pas même déchargés au milieu de leurs pénibles travaux. Le *ferrement de la chaîne* et le *départ de la chaîne* sont des opérations pénibles et un spectacle attristant pour l'humanité ; mais ils n'en excitent pas moins toujours la curiosité d'une populace avide d'émotions, ainsi que de cette classe de lecteurs qui préfère à toute autre lecture celle de la *Gazette des Tribunaux*. (Voy. les articles *BAGNE* et *GALÉRIENS*.) — Les Romains portaient aussi avec eux, quand ils allaient à la guerre, des chaînes qui étaient destinées pour les prisonniers qu'on ferait. Ils en avaient de fer, d'argent, et même quelquefois d'or ; ils les employaient selon le rang et la dignité des prisonniers. Pour accorder la liberté, ils n'ouvraient pas la chaîne ; ils la brisaient ou ils la coupaient avec une hache ; les débris en étaient ensuite consacrés aux dieux Lares. — Mais si les chaînes sont les indices de l'esclavage et de la misère, elles accompagnent aussi l'homme dans des situations meilleures, et servent même, comme *marques de distinction* ou comme *ornement*, à flatter son orgueil et sa vanité. La chaîne était chez les Gaulois un des principaux ornements de ceux qui avaient le pouvoir et l'autorité ; ils la portaient

en tout temps, et dans les combats elle les distinguait des simples soldats. Pline met les chaînes entre les choses qui entraient dans la parure des femmes. Saint Clément en parle dans le même sens. Celles qui étaient riches en avaient d'or et d'argent; les autres se contentaient de chaînes de cuivre. Chez les modernes, les chaînes ont servi long-temps aussi de marques de distinction; on en donnait autrefois aux soldats qui avaient fait quelque action d'éclat dans le combat; plus tard, elles ont été remplacées par des *armes d'honneur*, puis par des *décorations* (voy. ces mots); dont l'abus et la profusion ont diminué le prix en affaiblissant les avantages d'une institution bonne et utile en elle-même. La chaîne était aussi la marque de la dignité du lord-maire à Londres: ce magistrat la conservait même après être sorti de fonctions, en souvenir de l'autorité qu'il avait exercée. On appelait en France *huissier à la chaîne* un huissier du conseil privé du roi, qui avait la charge de transmettre ses ordres, et qui était tenu, dans l'exercice de ses fonctions, de porter au poignet une chaîne d'or que les premiers titulaires portèrent d'abord autour du cou. L'usage de cette chaîne s'est transmis aux huissiers de la chambre du roi, de la reine, des princes, des chambres législatives et des différents ministères, qui en portent, soit en argent, soit en acier, dans l'exercice de leurs fonctions; mais à ces chaînes s'attache plutôt aujourd'hui, comme on le voit, l'idée d'un service et d'une espèce de servitude que celle de distinction et d'honneur dont elles ont été la marque dans l'origine. — Quant aux chaînes d'or, d'argent, de diamants ou de pierres précieuses, dont les dames de l'antiquité aimaient à se parer ainsi que de riches *bracelets* et de magnifiques *colliers* (voy. ces mots), elles les ont léguées, avec l'amour du luxe et le penchant à la vanité que nous savons si bien entretenir, à cette belle moitié de nos sociétés modernes, qu'une éducation plus solide et mieux dirigée habituerait facilement à se passer de ces ruineuses su-

tilités qui n'ajoutent rien à ses charmes naturels, et à leur préférer, à l'exemple de la mère des Gracques. (V. CORNÉLIE), ses devoirs, le bonheur d'un époux et la gloire de ses enfants.

Chaînes naturelles.

Il existe dans la nature des chaînes de montagnes, de rocs et de rochers, qui offrent, soit sur la terre, soit sous la mer, une suite de remparts naturels, sur la formation desquels nous aurons à rapporter l'opinion et les hypothèses des géologues aux articles spéciaux qui doivent traiter de ces mots dans notre *Dictionnaire*. Roucher, dans son poème des *Mois* (ch. III), a dit, en parlant des premières :

Que j'aime à contempler cette chaîne sauvage
De rocs qui, l'un sur l'autre au hasard suspendus
Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus !

Les montagnes, dit M. Balbi, sont isolées ou assemblées en chaînes, groupes, ou systèmes. Une chaîne peut être définie par une suite de montagnes dont la base se touche; un groupe est l'union de plusieurs chaînes, et un système est l'ensemble de plusieurs groupes. Le point où des chaînes de montagnes se réunissent s'appelle *nœud*. Indépendamment de ces deux grandes divisions des montagnes, il existe des groupes de plusieurs chaînes irrégulières, qui semblent ne suivre aucun ordre dans leur direction, et dont aucune ne peut être regardée comme la chaîne principale : on peut ranger dans cette classe les montagnes de la Perse. On regarde comme chaîne principale d'un groupe ou d'un système de montagnes celle des revers ou des points culminants de laquelle dérivent les grands cours d'eau, considérés relativement à un grand réservoir, tel que l'Océan, les méditerranées. Les deux grandes faces d'une chaîne principale, d'un chaînon, d'un contre-fort, etc., sont appelées *versants*, *flancs* ou *revers*. Un chaînon, un embranchement, ou une chaîne secondaire, est une série irrégulière, mais assez suivie, de hauteurs, qui, se détachant de la chaîne principale, prend, à plus ou moins de distance de son point de départ, une direc-

tion qui tend au parallélisme et forme les grandes vallées longitudinales, ou légèrement inclinées sur l'axe de la chaîne : c'est ainsi qu'on peut considérer les *Apennins*. (Voy. ce mot.) Le *contre-fort* ne diffère du chaînon qu'en ce qu'il a moins d'étendue; que sa direction, par rapport à l'axe de la chaîne, s'approche plus de la perpendiculaire; qu'il n'accompagne et n'alimente pas toujours un grand cours d'eau, et qu'il se termine ordinairement en s'abaissant dans une vallée longitudinale, ou d'une manière abrupte sur la côte. Les subdivisions latérales ou terminales des chaînons et des contre-forts qui ont quelque étendue, et qui forment les vallons de la vallée principale se nomment *rameaux*. Ceux-ci, à leur tour, se subdivisent en *collines*, entre lesquels se trouvent les sources des ruisseaux. (Voy. MONTAGNES.)

Autres acceptions du mot CHAÎNE.

On a étendu, par analogie, le mot *CHAÎNE* à plusieurs travaux manuels dans lesquels on figure ou on imite une suite d'anneaux, et ce mot est devenu un terme de tissand, commun à tous les ouvriers qui ourdisent le fil, la laine, le lin, le coton, le crin, la soie, etc. Ils appellent ainsi la partie de ces matières tendue sur les *ensuples* (voy. ce mot), distribuée entre les dents du peigne et divisée en portions qui se baissent, se lèvent, se croisent, et embrassent une autre partie des matières qui entrent dans la fabrique des mêmes ouvrages et qu'on appelle la *trame*. (Voy. ce mot.) Voici comment M. Mollevaut dépeint ce travail dans sa traduction de la 7^e élégie de Tibulle :

... Sur un métier sa navette en courant
Dans la chaîne entre-ouverte entre un fil etant.

— Par suite de la même analogie, on appelle *CHAÎNE* la réunion de plusieurs personnes qui se donnent la main pour un travail commun ou pour prendre le divertissement de la danse. Les individus que l'humanité, le sexe ou quelquefois une indiscrete et stérile curiosité appellent sur le théâtre d'un incendie, sont ordinairement requis de *faire la chaîne*

pour aider à transmettre de main en main, jusqu'au foyer même de l'incendie, les secours, et principalement l'eau que l'on va puiser à la source la plus proche. Dans nos fêtes, surtout à la campagne, après les travaux de la moisson ou de la vendange, on se réunit le soir pour danser en rond sur l'herbe, en formant une longue chaîne, vingt fois interrompue et reprise par la folie. Double image du but social, qui veut que les hommes s'associent pour la peine comme pour le plaisir. Dans la contre-danse française, on forme aussi diverses chaînes, en se donnant la main, soit pour tourner en rond, ce que l'on nomme la *grande chaîne*, soit pour traverser et changer successivement de place, en pratiquant la *chaîne des dames*, la *chaîne des cavaliers* ou la *chaîne anglaise*, simple ou double. Cette dernière est ainsi appelée parce qu'elle a été empruntée, il y a une soixantaine d'années, à nos voisins d'outre-mer, qui l'emploient dans leurs danses appelées *colonnes*.

Du mot CHAÎNE dans le sens figuré.

Si du propre nous passons au figuré, nous verrons le mot *CHAÎNE* employé dans une foule de circonstances, et de locutions, tantôt dans le sens de liens ou d'entraves, tantôt avec l'acception de suite ou continuation dans les choses. Dans le premier cas, *chaînes* se dit au moral des engagements, des liaisons ou des attachements des sens et de l'esprit; de la servitude et de l'esclavage où l'on est réduit, soit par les passions, soit par une force ou une puissance supérieure. Les amants, tout en se plaignant de leurs *chaînes*, s'y complaisent parce qu'elles sont volontaires; l'idée qu'il ne dépend que d'eux de les rompre les leur rend plus légères. Il n'en est pas ainsi des *chaînes de l'hymen* ou du *mariage*, qui, tout honorables qu'elles sont, obligent à un attachement nécessaire, dont les nœuds semblent ravir la gloire d'aimer. L'idée de devoir et d'obligation pèse toujours plus ou moins à l'homme : aussi le but de toute institution, de toute loi, de toute instruction morale, devrait-il être moins de faire crain-

dre et de faire respecter les devoirs que de les faire aimer. — Les Anglais n'ont jamais porté de chaînes plus pesantes que celles dont Cromwell les chargea : en effet, les chaînes de l'usurpation doivent être d'autant plus resserrées qu'elles n'ont pas, pour se faire supporter, l'habitude, qui rend indifférent à tout, et le droit, que les cœurs nobles et généreux ne peuvent jamais consentir à séparer du fait. Or, sans le droit, la société serait continuellement exposée à voir le fait détruit par le fait, et son existence, son repos, mis chaque jour en question. Les peuples qui ne sont pas assez éclairés pour connaître cette vérité, ou qui sont assez ennemis de leur bonheur pour y rester indifférents, ou assez légers pour la mettre en oubli, travaillent eux-mêmes à se forger des chaînes, et l'on voit souvent une partie prêter les mains à subjuguer l'autre. Ne devraient-ils pas, au contraire, se soutenir, s'entr'aider, se liquer contre les projets liberticides de quelques ambitieux, se rappeler que tous les hommes sont frères et qu'ils sont liés entre eux par une chaîne naturelle, qui est le besoin qu'ils ont les uns des autres? — Quant aux chaînes du monde, on semble, au lieu de chercher à les alléger, vouloir en augmenter encore le poids par l'étiquette, la fierté, la morgue, le défaut de confiance et de franchise, et mille petits obstacles que les hommes sont toujours si ingénieux à créer, comme s'il n'y avait pas ici-bas assez d'obstacles naturels au bonheur. Puis viennent les passions et les désirs immodérés, dont nous sommes tous plus ou moins esclaves, quand nous devrions apprendre à leur commander. L'homme, dit Fléchier, n'est pas plus tôt affranchi d'un vice qui le tyrannisait qu'un autre le reprend et le remet à la chaîne. Tous semblent souvent se réunir pour continuer cet esclavage volontaire de l'homme, et, comme l'a dit Boileau :

L'ambition, l'avarice, l'orgueil et la haine

Tiennent en chaîne un fouet sur son esprit à la chaîne.

Faut-il donc prendre le monde en haine et renoncer aux passions, même les plus

douces et les plus nobles, dans la crainte de ne pouvoir se préserver de leurs excès, ou bien, à l'exemple des stoïciens, qui croyaient que toutes choses ici-bas sont gouvernées par une fatalité immuable, se soumettre comme des esclaves attachés à leur chaîne? Nous répondrons avec Montaigne qu'il y a plus de constance et de courage à user sa chaîne qu'à la rompre. — Dans le second sens, chaîne se dit de la continuité ou d'une longue suite de choses qui se succèdent sans intervalles, et qui semblent liées entre elles comme les anneaux qui forment une chaîne matérielle. On dit la chaîne des êtres, des événements, des jours, des années, des siècles, des faits, des idées, des raisonnements. Ainsi M. Tissot, dans sa traduction de la 4^e églogue de Virgile, a dit :

Des siècles dénoués la chaîne redonne.

Et Lebrun, dans son ode x, liv. II :

Les des cieux, et du monde inutile chaîne,

Le trépas de nos jours la chaîne dénoue.

— Dans le même sens, on appelle chaîne une suite de notes ou de commentaires abrégés et liés ensemble sur les livres de l'Écriture, principalement des Pères de l'Église grecque, comme Origène, ou une collection de tous les auteurs qui ont travaillé sur quelques-uns des livres de l'Écriture ; Paul Comitolus a fait la chaîne des auteurs qui ont travaillé sur Job ; Balthazar Corder celle des soixante-cinq Pères grecs qui ont écrit sur saint Luc et sur saint Jean ; Augustin Marlorat a composé une chaîne de vingt auteurs protestants qui ont écrit sur les Évangiles. Il y a une chaîne des PP. sur la Genèse, dans la bibliothèque de l'empereur à Vienne. Il y en a une en arabe et en caractères syriaques sur tout le Pentateuque dans la bibliothèque bodléienne. On a appelé ainsi ces collections parce que les divers auteurs s'y trouvent comme enchaînés les uns aux autres sur un même sujet. — En matière de philosophie, on donne le nom de chaîne dorée à la réunion de toutes les sectes philosophiques, religieuses, mystiques, et même de la théurgie. (Voy. ce mot.) —

On appelle aussi *chaîne des êtres créés* cette gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atome jusqu'à l'Être-Suprême, et qui, en frappant l'esprit d'admiration, atteste la puissance et la sagesse infinie de l'auteur des mondes. « L'imagination, dit Voltaire (*Dict. philos.*, tom. II, p. 560, éd. de Beauchot), se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute à la matière organisée, des plantes aux zoophytes, de ces zoophytes aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des substances immatérielles, et enfin mille ordres différents de ces substances, qui de beautés en perfections, s'élèvent jusqu'à Dieu. » Mais, après avoir ainsi rendu hommage à la grandeur de Dieu et de sa création (*voy. ces mots*), le doute, le scepticisme reprennent le dessus dans l'esprit de cet écrivain célèbre sur sa conviction, et, cherchant à ébranler la nôtre, il nie que cette chaîne, cette gradation existe réellement dans la nature, où elle n'est pas plus, dit-il, dans les végétaux que dans les animaux; et il en cite pour preuve la disparition du globe de plusieurs espèces de plantes, telles que le *murex* (*V. ce mot*), et d'animaux, tels que le *griffon* et l'*ixion* (*V. ces mots*), dont Samuel Bochart fait mention dans son *Hierozoicon, sive historia animalium S. Scripturæ* (1690, in-4°), et que les modernes n'ont jamais connus. Et il conclut de la faiblesse et de l'imperfection de l'esprit humain, qui ne lui permet pas de saisir tous les rapports des choses, pour nier la sagesse et la perfection divines. C'est l'aveugle qui nie les couleurs et la lumière. Il avoue toutefois qu'il existe un ordre éternel dans la disposition des mondes, en reconnaissant la loi découverte par Newton, qui fait graviter dans l'espace tous les globes les uns vers les autres. (*Voy. GRAVITATION*.) Il reconnaît également la *chaîne des événements* (*Dict. phil.*, t. III, p. 1—4), en avouant la *nécessité*, appelée de nos jours par Leibnitz *raison suffisante*, et connue des

anciens sous le nom de *fatalité*; il reconnaît qu'il n'y a pas d'*effet sans cause*, et que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets (*voy. l'article CAUSALITÉ, CAUSES PREMIÈRES ET CAUSES FINALES*); mais il lui semble « qu'on a étrangement abusé de la vérité de ce principe en concluant qu'il n'y a si petit atome dont le mouvement n'ait infiné dans l'arrangement actuel du monde entier, et qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un *chaînon* essentiel de la grande *chaîne* du Destin. (*Voy. ce mot*). Ce n'est pas ici le lieu de discuter toutes ces questions; nos lecteurs trouveront tous les éléments de cette discussion dans les articles philosophiques de ce *Dictionnaire* auxquels nous les renvoyons. Nous n'avons voulu en prendre ici que ce qui concernait notre sujet, ce qui était enfin de l'essence du mot CHAÎNE.

Étymologie et dérivés du mot CHAÎNE.

La langue française a emprunté le mot *chaîne* au latin *catena*; cela ne fait point de doute; mais s'il s'agit de remonter plus haut, la question devient plus obscure et moins facile à décider. Pexron lui donne pour origine première le mot celtique *chaden*, Nicot le fait venir du grec *koînos*, en latin *juncus* et en français *jonc*, parce que, selon lui, ce serait de cette matière qu'auraient été faites les premières chaînes; d'autres étymologistes veulent que ce mot soit fait de *kathéma*, qui signifie collier en grec; d'autres enfin, dont nous partageons l'avis, donnent pour base au mot *chaîne* le mot grec composé *kath'hena*, qui signifie un à un, parce que les anneaux d'une chaîne sont assemblés un à un. — Ce mot, à son tour, a donné naissance à un grand nombre de dérivés, dont les plus directs sont les mots : CHAÎNETTE, diminutif, qui signifie proprement une *petite chaîne*. Il y en a également de plusieurs sortes. Les éperonniers, par exemple, appellent ainsi deux petites chaînes placées dans le bas d'un mors pour en contenir les branches et les empêcher de s'écarter

l'une de l'autre ; les bourrelliers , la partie du harnais des chevaux de carrosse qui sert à soutenir le timon et à le reculer. Les passementiers et les rubaniers donnent le même nom à une espèce de tissu de soie qu'on fait courir sur toute la tête de la frange, et les brodeurs nomment *point de chaînette* une espèce d'ornement courant, qui forme une sorte de lac continu. On appelle encore *chaînette*, en mécanique, la ligne courbe que représente une corde fixée par les deux bouts et non tendue. On démontre mathématiquement qu'une voûte dont le profil représente une chaînette ne doit pas avoir de poussée. Les architectes font souvent usage de ces sortes de voûtes pour soustraire les plates-bandes au poids des murs ou des parties des entablements qui sont au dessus. On en voit des exemples dans les constructions de la rue de Rivoli. CHAÎNETIER, nom de l'ouyrier qui fait et qui vend des agrafes et toutes sortes de petites chaînes d'ornement ou autres. CHAÎNON, chacune des parties, des anneaux ou des boucles dont se compose une chaîne. — Du mot *chaîne* ont été faits aussi les verbes ENCHAÎNER, DÉCHAÎNER et ASCHAÎNER, qui expriment au propre, comme au figuré, l'action de lier, de mettre dans les chaînes, de délier, de délivrer des chaînes, ou de renouer, de remettre dans les chaînes. Le second de ces verbes employé dans la forme réfléchie, signifie s'animer, s'irriter, s'emporter sans retenue contre quelqu'un ou contre quelque chose ; mais quand on dit que *les vents se déchaînent* ou *sont déchaînés*, la figure est prise du fait même, puisque, selon la fable, le maître des vents, Éole (voy. ce mot), les retient renfermés dans une caverne d'où ils ne sortent qu'avec sa permission. Les verbes *enchaîner* et *déchaîner* ont formé à leur tour les mots ENCHAÎNEMENT et DÉCHAÎNEMENT, qui expriment la même action et servent à la caractériser, ainsi que le mot ENCHAÎNÉ, qui se dit plus particulièrement des ouvrages de l'art, toujours dans le sens d'*enchaînement*. — D'autres dérivés moins directs du mot *chaîne*, mais qui n'appartiennent pas

moins à la même origine sont les mots CADENAS (voy. tom. IX, p. 391), d'où a été fait le verbe CADENASSER, fermer, attacher avec un cadenas ; CADÈNE et CADNETTE (ibid., pag. 395 et 396) ; CADOGAN ou CATOGAN (voy. tom. X, p. 413) ; enfin, CADSAU, qui prend plusieurs acceptions, et qui se dit par exemple, 1^o d'une réunion, d'une fête, d'un repas, et est alors synonyme de *cerole* (voy. tom. XII, pag. 202) ; 2^o d'un présent fait pour lier, pour entretenir l'amour, l'amitié, les bonnes relations ; 3^o d'un trait de plume hardi, fait à main levée, d'où le verbe CADSLER. — D'autres dérivés du même mot, qui semblent s'éloigner davantage encore de la même origine, bien qu'il soit constant qu'il faille les y rattacher, sont les mots : CHIGNON, jadis CHAÎNON, partie de derrière du cou où sont situées les vertèbres qui joignent le dos à la tête, et qui s'entrelacent au-dessous de la fosse ou nuque du cou (en latin *cervix*) ; mot qui est devenu depuis aussi l'appellation d'une espèce de coiffure, abandonnée aujourd'hui, qui consistait à retrousser les cheveux de manière à les faire couvrir la partie du cou dont elle portait le nom. — CHENILLE (voy. ce mot), insecte reptile dont le corps est composé d'anneaux, d'où ont été faits le verbe ÉCHENILLER, qui marque l'action de détruire les chenilles, leurs œufs et leurs nids, et le mot ÉCHENILLON, nom de l'outil employé à cette opération. — Enfin le mot CONCAÏNEMENT (fait de l'adverbe latin *cum*, avec, et de *catena*), terme de rhétorique et de métaphysique ou de philosophie, qui, dans le premier cas, est synonyme de gradation, et qui signifie dans le second enchaînement, liaison des idées : condition de toute étude, de tout raisonnement, à laquelle nous croyons satisfaire en offrant à nos lecteurs les rapports qui lient, qui *enchaînent* des mots et des idées qu'ils n'auraient pas pensé peut-être à rapprocher, et dont nous venons encore, dans les diverses divisions de cet article, de leur donner un exemple qui les fera penser et ne pourra que contribuer à leur instruction sans leur avoir,

du moins nous l'espérons, causé trop de fatigue.

EDM. HÉBAU.

CHAIR et ses dérivés (du latin *caro* [voy. t. xi, p. 124]). Ce nom , très usité dans le langage usuel, signifie, dans son sens propre le plus rigoureux, substance molle et sanguine, qui entestre la peau et les os d'un animal. Lorsque cette substance est considérée sous le rapport de la faculté de nourrir et faire vivre les animaux qui s'en servent comme aliments, elle est synonyme du mot *viande*. (V. ce mot.) C'est ainsi qu'on appelle *chair* ou *viande blanche*, celle des chapons, des poulardes, des dindons, etc. ; *noire*, celle des chevreuils, des bécasses, des pigeons, etc. — CHARNAGE est le temps où l'on mange de la viande. — CHAROGNE entraîne l'idée de la chair en putréfaction et de tout le cadavre d'une bête morte; d'où le mot *CHAROGNE*, si souvent employé par Molière et banni du langage dramatique de notre époque. En termes d'ouvrier en cuir, *chair* signifie le côté de la peau qui touchait les muscles de l'animal, et où l'on en voit des portions plus ou moins minces et adhérentes au derme (v. PEAU); l'autre côté s'appelle *fleur*. Si, dans le langage vulgaire, on distingue le plus souvent la *chair* ou substance des muscles, on réunit aussi quelquefois sous ce nom toutes les parties molles des corps organisés, tant végétaux qu'animaux. En raison de cette extension générale de sa signification, une foule d'autres conceptions ont trouvé leur source objective dans l'idée mère du mot *chair*, et c'est pourquoi nous le voyons figurer dans un grand nombre de locutions, soit dans la conversation, soit dans le style littéraire et religieux, et le plus souvent dans le sens extensif que nous venons d'indiquer. CHAIR, considérée comme aliment, se dit des animaux et des végétaux, exemple: *ce brochet a la chair ferme; la chair du melon; de la pêche, des champignons, de certaines racines*. Ce nom s'emploie aussi comme synonyme de peau, teint d'une personne: *avoir la chair douce, rude, blanche, noire; chair potelée*, c'est-à-dire ferme et délicate. — En

terme de fauconnerie, on dit *être bien à la chair*, au lieu de chasser avec ardeur: *cet oiseau est bien à la chair*. — *N'être ni chair ni poisson*, signifie proverbiallement n'être bon à rien, ou être dans une position ambiguë, n'embrasser aucun parti. On dit encore figurément et familièrement: *pièce de chair; masse ou grosse pièce de chair*, au lieu de personne fort grosse et pesante, qui n'a point d'esprit. — Par suite des acceptions diverses données au nom *chair*, il est devenu le radical d'autres noms et des mots, adjectifs, adverbess et verbes, qui leur correspondent en partie: CHARNEL, SELL, sensuel, voluptueux, qui aime les plaisirs des sens (du latin *carnalis*); CHARNELLEMENT (*carnalité*), selon la chair: *connaître une personne charnellement*; CHARNEUX (*carnosus*), se dit des parties où il y a beaucoup de chair; CHARNIER (*carnerium*), lieu dans une maison destiné au dépôt des chairs salées: ce terme a reçu lui-même d'autres acceptions étrangères à notre sujet; CHARNIER, endroit où le fauconnier poste son léurre et la chair dont il écharne l'oiseau; CHARNU, bien fourni de chairs (du latin *carnosus*); on le dit des plantes et des fruits: *des pruneaux bien charnus*; CHARNURE, qualité de la chair, ou plus exactement de la peau des personnes: *charnure belle, vive, molle*; ACHARNEMENT, attachement à la chair, action d'un animal fortement attaché à sa proie, poursuite opiniâtre; ÉCHARNER, ôter la chair de dessus les os; ÉCHARNER, enlever la chair qui reste après un cuire; ÉCHARNOIR, instrument pour écharner; ÉCHARNE, chair enlevée en écharmant, ou action d'écharner; ACHARNER, animer, irriter; CHARCUTER, découper de la chair pour la faire cuire, d'où CHARCUTIER ou *chaircuitier*; CHASCUTIER ou *chaircuiterie*, c'est-à-dire marchand et commerce de viande de porc crue ou cuite (voy.). — En anatomie et en physiologie, on ne confond plus de nos jours la *chair* proprement dite ou le tissu des muscles avec toutes les autres parties molles des animaux. La chair musculaire, la fibre charnue, le tissu charnu, n'exis-

tent que dans les animaux, et c'est à tort qu'on a admis dans les plantes dont les feuilles ou les folioles se meuvent (sensitive, *hédysarum girans*, etc.) une substance contractile analogue à la chair des animaux. En outre des matériaux nécessaires pour alimenter toutes les sécrétions et les diverses nutriments de tous les tissus non charnus, le sang contient cette substance que les chimistes désignent sous le nom de *fibrine*, et que les physiologistes regardent comme devant être mise en œuvre pour la réparation des chairs musculaires. Cette substance nutritive des tissus charnus est susceptible de se coaguler dans les vaisseaux et d'y former des contractions fibrineuses : c'est pourquoi Bordeu avait nommé le sang *chair coulante*. — Le *tissu charnu* ou la chair des muscles, qui sont les organes actifs dans les mouvements de translation, est un assemblage de fibres primitives microscopiques, réunies en fascicules ou fibres secondaires, qui forment eux-mêmes des faisceaux plus considérables. Lorsque ces faisceaux ont revêtu une forme déterminée, qui les distingue des parties voisines, et sont terminées par des fibres tendineuses pour s'implanter sur des organes solides, on leur donne le nom de *corps charnus* des muscles. On doit donc distinguer et différencier le tissu charnu, qui est formé d'une seule sorte de fibre, et ne pas le confondre avec le *tissu musculaire*, qui résulte de la combinaison du tissu charnu et du tissu tendineux, qui se transforme dans quelques points en cartilages et en os, et s'associe avec des membranes synoviales, propres à favoriser les grands mouvements. — La *fibre charnue* est l'élément contractile; on la distingue de la *fibre pulpeuse* ou *nerveuse* qui sert à la manifestation des phénomènes de sensibilité et d'incitation, et d'une autre substance qui, persistant à l'état de glu, est l'agent essentiel de la nutrition et forme les tissus cellulaires, ou qui, se condensant de plus en plus, se transforme en tissus durs ou scléreux, destinés à la protection. La *chair musculaire*, obéissant à l'irrita-

tion produite par la pulpe nerveuse, et agissant sur les autres parties, soit fluides, soit solides, qui subissent son action, est donc un agent puissant dans la manifestation des phénomènes de la vie animale; mais cet agent est toujours subordonné à l'innervation, soit instinctive, soit intelligente. — En morale comme en physiologie, la chair est toujours soumise à la puissance nerveuse et à la force animatrice qui peut en accroître et en exalter l'action à un très haut degré. La chair est l'agent matériel indispensable de la force musculaire ou locomotrice; elle se traduit à l'extérieur par des saillies anguleuses plus ou moins abruptes ou arrondies. Ses actes, quoique très variés, se réduisent toujours à deux grands résultats : *détruire* et *construire*. Ces deux grands buts sont d'autant plus facilement atteints que des passions nobles et intimes à la nature progressive du genre humain viennent ennoblir et légitimer le grand œuvre de la chair, considérée ici comme force musculaire, sapant avec opportunité les fondements d'une civilisation corrompue, et secondant les efforts de la puissance morale qui reconstruit un nouveau corps social. Jugez des effets prodigieux de la force motrice de la chair, lorsque l'intelligence l'armer savamment et disciplinairement des plus puissants moyens de destruction et de reconstruction. Telle est en effet la finalité évidente de l'action musculaire, qu'il nous fallait au moins indiquer en traitant de son instrument matériel, qui est la chair. Mais le tissu charnu est adapté dans l'économie animale à tous les degrés de mouvements, à imprimer aux diverses parties solides ou fluides, pour la formation des êtres, l'entretien de la vie, et toutes les manifestations de l'industrie des animaux. Ainsi, pour les mouvements les plus volontaires, les plus remarquables par leur énergie et leur intensité, ainsi que pour les mouvements instinctifs ou les moins volontaires et les plus obscurs, il a bien fallu une grande variété de tissus moteurs, les uns durs, rendus élastiques par l'effet

de la texture, les autres d'une substance charnue ou d'une chair dense, jaune, élastique et non contractile, et d'autres encore d'une vraie chair molle, mais très contractile et également douée d'élasticité; il a bien fallu que ces trois genres de tissus moteurs, qui se combinent harmoniquement dans les divers appareils organiques de l'homme et des animaux, offrent toutes les nuances de la texture qui leur est propre, et que la fibre charnue présentât toutes les modifications de consistance, de mollesse, de condensation nécessaires; il a fallu enfin que partout la chair, à divers degrés de contractilité et d'élasticité, s'associât à des organes solides et plus ou moins élastiques à leur manière. Nous devons nous borner ici à ces indications générales sur l'action physiologique de la chair ou du tissu charnu, et renvoyer les détails scientifiques susceptibles d'offrir quelque intérêt à nos lecteurs aux articles *Contractilité*, *Contractiles* (tissus), et *Élasticité* et *Élastiques* (tissus). — Ces détails compléteront ce que nous avons déjà fait pressentir pour savoir bien distinguer la chair ou les solides charnus : 1° des sucs concrecibles et fibreux; 2° de la pulpe médullaire, solide pulpeux ou nerveux; 3° de la substance muqueuse ou glutineuse, tissu cellulaire dont la condensation produit les solides de plus en plus denses, qui sont les tissus fibreux, cartilagineux et osseux. Pour donner une idée physiologique suffisamment exacte de la chair, il nous fallait à la fois la différencier des sucs coagulables et de ces diverses sortes de solides vivants, et montrer les rapports nécessaires qu'elle a avec toutes les parties fluides et solides de l'organisme animal. — En pathologie, on donne le nom de *bourgeons charnus* aux végétations celluloso-vasculaires qui s'élèvent de la surface des plaies et des ulcères : lorsque ces bourgeons s'affaissent et se condensent, ils forment la cicatrice (V. ce mot); lorsqu'ils se présentent sous divers aspects, on dit que les chairs sont rouges, grenues, blafardes, fongueuses, etc.; enfin,

lorsqu'ils forment une tumeur considérable, on l'appelle *excroissance de chair*; mais ce n'est toujours qu'un tissu celluloso-vasculaire plus ou moins infiltré de sucs concrets. — Dans la poésie épique, le mot *chair* se prête noblement au langage de l'amour chaste :

Chère Ève, disais-tu, bannis ce vain effroi !
Sais-tu bien qui tu suis dans ton erreur extrême ?
C'est la chair de ta chair, c'est on autre toi-même ;
C'est la moitié de toi, ta plus chère moitié ;
C'est l'être à qui ton être est pour jamais lié.
Moi-même à mes dépens j'ai donné l'existence,
Et tout près de mon cœur j'ai choisi ta substance :
Viens trouver ton époux, ton frère, ton ami ;
Viens, sans toi je n'existe et ne vis qu'à demi.

(DANTON, trad. du *Paradise perdu* de Milton.)

— Il faut laisser aux gastronomes le soin d'analyser les saveurs de la chair des diverses parties des animaux servis sur nos tables, et à l'hygiène celui de prescrire la nature et la quantité de la chair la plus convenable aux individus de l'espèce humaine, selon l'âge, les maladies et les climats.

LAURENT.

Les pythagoriciens ne mangeaient point de CHAIR. Le seul doute qu'il y ait sur ce fait ne concerne que le plus ou le moins de généralité de la défense qui leur en était faite par leur religion ou leur croyance. Il y en a qui prétendent que cette défense ne concernait que les pythagoriciens *parfaits*, ceux qui, s'étant élevés au plus sublime degré de la théorie, étaient comptés au nombre des disciples *ésotériques* (V. ce mot); d'autres ajoutent qu'il était même permis, en sûreté de conscience, à ces derniers de toucher quelquefois à la chair des animaux sacrifiés. Sénèque donne pour raison de ce scrupule des pythagoriciens que les âmes circulant sans cesse d'un corps dans un autre, ces philosophes craignaient que l'âme de quelques-uns de leurs parents ne leur tombât sous la dent, s'ils se hasardaient à manger de la chair des animaux. — On sait que certains peuples sauvages n'ont aucune répugnance pour la chair humaine; qu'ils se nourrissent des criminels condamnés à la mort, qu'ils mangent même leurs amis qui ont été tués à la guerre, qu'ils vont jusqu'à manger leurs pères quand ils sont vieux, s'ima-

ginant par-là leur témoigner beaucoup mieux leur amour et leur respect qu'en les laissant mourir et qu'en les inhumant. Ces barbares croient que leur corps est un tombeau beaucoup plus honorable pour eux que le sein de la terre, et qu'il vaut mieux que la chair des pères serve d'aliment aux enfants que d'être la pâture des vers. — Les Hébreux, qui n'usaient point de la chair de certains animaux, parce qu'ils la croyaient impure, se seraient laissé aller aussi à s'assouvir de la chair de leurs ennemis, s'il fallait en croire plusieurs passages et plusieurs expressions de leurs livres, que nous voudrions bien ne prendre que dans le sens métaphorique. Saint Paul nous apprend que plusieurs fidèles se faisaient scrupule de manger de la chair des animaux consacrés aux idoles; mais il nous apprend aussi que tout est pur à ceux qui sont purs, et que le royaume de Dieu ne consiste pas dans la nourriture ni dans le choix des viandes ni des boissons. — *Qui nous donnera sa chair, afin que nous la dévorions?* Tel est le discours des ennemis, ou même des domestiques de Job dans sa disgrâce. Ils voudraient le manger tout vif, tant ils sont animés contre lui : c'est ainsi qu'ils paient d'ingratitude les services qu'il leur a rendus. Le psalmiste dit à peu près de même : *Ceux qui me veulent perdre sont près de fondre sur moi, comme pour me manger tout vivant.* Cette expression, qui marque la haine la plus outrée et la plus excessive cruauté, n'insinuerait-elle pas que la coutume de manger de la chair des hommes vivants, ou du moins de se repaître de la chair humaine n'était pas inconnue des Hébreux? L'auteur du livre de la *Sagesse* reproche formellement en effet aux Chananéens d'avoir mangé des entrailles d'hommes. On trouve dans l'Histoire-Sainte et dans celle de Joseph quelques exemples de cette barbarie. Jérémie menace ceux de Jérusalem de les réduire à une telle extrémité qu'ils seront contraints de manger la chair de leurs enfants et celle de leurs amis. Le même, dans ses *Lamentations*,

nous apprend que la chose arriva en effet. On voit la même chose dans Eséchiel. Joseph raconte aussi un exemple fameux d'une pareille inhumanité, exercée par une mère sur son fils pendant le dernier siège de Jérusalem par les Romains. — Le mot *CHAIR*, dans l'Écriture, se prend encore en différents sens; il se met pour l'homme vivant et même pour tous les animaux en général : *Nous sommes votre chair et vos os, la chair de votre chair et les os de vos os*, sont autant d'expressions familières dont se sert l'Écriture pour marquer la parenté, la liaison du sang et de la chair. Dieu y dit aussi : *La fin de toute chair est arrivée en ma présence*; car je suis résolu de faire périr tout ce qui a vie. *Faites entrer dans l'arche de toute chair*; c.-à-d. des animaux de toutes les espèces. Et encore : *Toute chair avait corrompu sa voie*, etc.; *Mon esprit ne demeurera plus dans l'homme, parce qu'il est chair*. — La chair se prend aussi pour une chose opposée à l'esprit; l'Écriture dit, par exemple : « La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair..... Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair..... Les œuvres de la chair sont la fornication, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les jalousies, les hérésies..... Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la douceur, etc. » — Elle dit encore qu'il faut « crucifier sa chair avec sa concupiscence; ne point accomplir les désirs de la chair. » Elle distingue les Juifs *selon la chair* et les Juifs *selon l'esprit*; enfin, la *sagesse de la chair*, la *prudence de la chair*, etc., sont des expressions connues de l'Écriture, qui n'ont pas besoin d'explication particulière. — Jésus-Christ dit aussi à ses apôtres, en faisant la Pâque avec eux : « Mangez, car ceci est la chair de ma chair; buvez, car ceci est le sang de mon sang; » et ces paroles sont la base du sacrement de l'Eucharistie. (V. ce mot.) Le Verbe s'est fait chair, s'est revêtu

de notre chair, pour purifier et sauver le monde. Le jour du jugement dernier verra la *résurrection de la chair*, c'est-à-dire la résurrection du corps de l'homme; quant à son âme, on sait qu'elle est immortelle, et nous avons prouvé cette immortalité dans plus d'un article de ce *Dictionnaire*. E. H.

CHAIRE, siège élevé d'où parle celui qui enseigne à des disciples assemblés. On dit une chaire de prédicateur et une chaire de professeur. — Parler de la chaire, c'est dogmatiser. Ce mot de chaire tient principalement aux idées chrétiennes. On dit la *chaire de saint Pierre*, la *chaire apostolique*; et toujours dans l'emploi de ces mots il y a une idée d'enseignement et d'autorité. Lorsque le pape prononce en des matières de croyance, il enseigne du haut de la chaire, c'est une expression consacrée. On distingue par-là les paroles du saint-père qui se rattachent à des objets qui ne sont pas de foi et celles qui se rattachent à l'enseignement formel des dogmes de l'église. Cette distinction est essentielle. Elle laisse au pape, comme homme, la triste participation aux erreurs de l'humanité, et elle lui conserve, comme vicaire de Jésus-Christ, l'autorité de la parole de Dieu. — La supériorité de la chaire de saint Pierre sur toutes les chaires n'est pas contestée, elle est seulement entendue diversement. — Chaque évêque a sa chaire, d'où il enseigne comme le pape. Mais on ne dit que d'une seule chaire, la *chaire apostolique*. Il y a dans l'église une fête qu'on nomme la *chaire de saint Pierre*, et qui se célèbre à Rome le 18 janvier. C'est une fête ancienne, et dont le seul nom indique l'objet. — Des habitudes chrétiennes ce mot de chaire a passé aux habitudes du monde. On dit une chaire d'histoire, une chaire de chimie, une chaire de belles-lettres, pour désigner de même l'enseignement de ces sciences. Mais ici il n'y a plus l'idée d'une autorité qui soumet les esprits. Chaque enseignement a sa liberté. Seulement, à défaut d'autorité, la chaire donne du pédantisme, qui en est une ridicule

imitation. — *L'éloquence de la chaire* est un terme consacré pour dire l'éloquence des orateurs chrétiens. On n'a jamais imaginé que l'éloquence de la chaire pût être l'éloquence des rhéteurs. Chez les Romains, on appelait *chaire* ou *chaise curule* un siège d'ivoire qui fut d'abord réservé aux rois, et qu'on accorda ensuite aux dictateurs, aux consuls, aux censeurs, aux préteurs, aux édiles et aux sénateurs. C'était le principal ornement de la magistrature. On le plaçait sur les chars de triomphe; on l'envoyait par bonneur aux rois alliés, et c'était un haut témoignage de la bienveillance des vainqueurs du monde. — Dans nos temps modernes, il n'y a plus de *chaires curules*. Il y a des bancs et des banquettes de députés et de pairs de France. Mais il y a des chaires de sophistes. LAURENTIE.

Dans les églises catholiques, où abondent les décorations et les ornements symboliques, et même dans les églises protestantes du rit anglican et luthérien, où l'on dresse un autel surmonté d'un crucifix, la *chaire* est un objet en quelque sorte accessible. Il n'en est pas ainsi dans les nombreuses églises calvinistes, fidèles à l'esprit de leur fondation, et qui proscrirent absolument toute espèce de symbole esthétique. Chez elles, où le culte est une chose de parole et d'exhortation, toutes les cérémonies sans exception se font dans la chaire, hormis celles de l'administration des sacrements. La chaire est donc le meuble le plus essentiel du temple calviniste. Elle est toujours fort simple, c'est-à-dire en bois non sculpté, et non doré. Une chaire imposante, couverte d'or et d'azur comme celle de Saint-Sulpice de Paris, ou comme celle de Saint-Roch, avec des figures colossales de quatre apôtres, serait un objet de véritable scandale aux yeux du rigide calviniste. A peine tolèrerait-il que la chaire soit décorée de quelques franges de drap vert d'une couleur sombre, et lorsque dans les temples de Paris on drapait naguère la chaire, aux jours de commémoration funèbre, de quelques ornements noirs frangés d'argent, cette innovation ne fut pas du goût

de tout le monde. La chaire des églises luthériennes comporte plus de luxe ; elle est souvent ornée et sculptée avec soin. Quant à la chaire des anglicans, elle est souvent travaillée avec une grande élégance : on en voit dans les cathédrales anglaises qui offrent l'aspect de véritables édifices d'acajou, richement sculptés en ronde bosse, et montrant partout l'écuson royal, avec la jarrettière de la maîtresse d'un roi libertin. Dans les églises réformées de France, la chaire n'a pas dégemé de son antique simplicité. On sait que le beau temple de Charenton, pouvant contenir 10,000 personnes, et où avait si long-temps retenti la voix éloquente des Drélincourt, des Dailly, des Mestrézat et des Claude, fut démoli de fond en comble le 6 octobre 1685, le lendemain même de la révocation de l'édit de Nantes ; les jolies gravures de S. Leclerc, dont il n'est pas rare de rencontrer encore aujourd'hui de bonnes épreuves, sont le seul souvenir qui reste de cet édifice, que l'intolérance s'empressa de renverser ; on y voit la chaire, d'une forme extrêmement simple et sans aucune espèce de décoration, disposée vers le fond de la nef rectangulaire, à trois quarts de distance de l'entrée. La pièce la plus importante de la chaire calviniste en France, en Écosse, en Suisse, et en Hollande, c'est la planche acoustique, ou *rabat-voix*, destinée à empêcher les ondulations sonores de se perdre dans le vaste vaisseau de la voûte. En général, dans les pays où d'anciennes et belles églises du style à ogives ont été transformées par la réforme en temples calvinistes, on est souvent fort embarrassé à bien placer la chaire. Il est certain que rien n'est plus disgracieux que de voir en Angleterre et en Hollande une chaire de bois simple et à formes anguleuses plaquée à un magnifique pilier gothique ; c'est marier violemment la réforme avec le moyen âge. Dans le temps des longues persécutions du XVIII^e siècle, sous Louis XIV et Louis XV, les églises méridionales de France avaient la *chaire du désert*, qui se trans-

portait à dos de mulet ou sur une petite charrette au lieu de l'assemblée ; le joli tableau de Boet, nommé le *prêche du désert*, et qui a été gravé par Flinck, en donne un dessin très fidèle. Enfin, on voyait encore, il y a quarante ans, sur le bord des chaires calvinistes de la Hollande et de l'Écosse, un petit appareil chronométrique, qui pourrait aujourd'hui être introduit avec avantage dans nos barreaux et aux tribunes législatives : c'était le *sablier de la demi-heure*, dont les derniers grains, en tombant, avertissaient l'orateur qu'il était temps de finir. C'était à la fois pour le pasteur et pour les fidèles une garantie contre la longueur démesurée des sermons. (*Voy. le mot TEMPLE.*) — G. COQUEL.

CHAISE, siège qui a un dos sur lequel on s'appuie, en latin *sella*, *cathedra*. S'il a des bras, c'est un fauteuil ; s'il n'a ni dos ni bras, c'est un tabouret. Telle duchesse qui, assise dans son fauteuil, tirait vanité de ne présenter qu'une chaise à dos aux femmes de qualité qui venaient la visiter, ne se croyait pourtant pas déshonorée de n'avoir elle-même qu'un tabouret à la cour. Combien de variétés n'a pas subies la forme des chaises ? — Je voudrais bien épargner la susceptibilité délicatesse de nos lecteurs, et ne pas nommer certaine chaise dont les services secrets sont bien connus de tout le monde : on l'appelait chez le roi *chaïse d'affaires* et chez les particuliers *privé*. C'est sur une chaise de cette espèce que j'ai vu, à Paris un dilettante méridional jouer du violoncelle, en attendant les effets d'une médecine. Mais pourquoi user de détours et de périphrases, quand, malgré ma répugnance, je suis obligé de trancher le mot et de nommer la *chaise percée* du pape ? Cette fameuse chaise existe à Rome, et l'on y fait asseoir le souverain pontife nouvellement élu. Quel est le but de cette singulière cérémonie ? On a dit que c'est afin de s'assurer que le sacré collègue n'a pas élu une seconde papesse Jeanne. Mais les zélés catholiques traitent cela de conte absurde, et dom Mabillon attribue à

cet usage une raison mystérieuse. On place le pape sur cette chaise, dit-il, pour lui faire comprendre le néant des grandeurs humaines, en lui rappelant ces paroles de l'Écriture, que Dieu tire le pauvre de la poussière et de l'ordure pour le récompenser. Il me semble, n'en déplaise au savant Mabillon, que sa morale est un peu forcée et tirée de bien bas lieu. —

A la chaise percée de Rome moderne, je préfère la CHAISE CUSULE de l'ancienne Rome. Elle était en ivoire, et on l'appelait *curule*, soit de *curvus*, courbé, parce que ses pieds étaient courbés en dedans, soit de *currus*, char, parce qu'on la plaçait sur un char. C'est là que se promenaient assis les dictateurs, les consuls, les préteurs, les censeurs, les édiles et les triomphateurs. Sur les médailles romaines, la chaise curule fait connaître la magistrature à laquelle était attaché le privilège de s'y asseoir. — Les chaises que l'on voit dans les chœurs des églises, sont des bancs en bois de noyer dont les places sont séparées par des espèces de bras. On les nomme *formes* ou *stalles*. Celles du haut rang sont réservées, dans les chapitres, aux chanoines dignitaires, et dans les paroisses au curé et à ses vicaires. Celles du bas chœur sont pour les chanoines hebdomadiers et les bénéficiers, le bedeau et les petits choristes. On sait que les gens d'église tiennent éminemment à la hiérarchie des pouvoirs, des titres, des rangs et de la préséance, et qu'ils ne pardonnent point les négligences ni les usurpations en ce genre, témoin la querelle comique du trésorier et du châtre dans le *Lutrin*. Les personnes invitées aux cérémonies nuptiales ou funéraires sont néanmoins admises à se placer à côté des prêtres dans ces chaises ou stalles, hautes et basses.

— CHAISE A PORTEUR. C'est une petite caisse de voiture, fermée de glaces et couverte, dans laquelle une seule personne est portée par deux hommes, au moyen de bricoles qu'ils ont sur les épaules et de deux longues barres entre lesquelles ils se placent, l'un devant, l'autre derrière. Sous ce dernier rapport, les

chaises à porteur ressemblent aux brancards et aux civières, qui, n'ayant point de caisse, ne servent qu'à transporter des blessés ou des malades couchés sur un matelas, des meubles, etc. Elles ressemblent davantage aux litières et aux brouettes, dont elles ne diffèrent que parce que les premières sont portées par deux chevaux ou par deux mules, et que les secondes, placées sur deux petites roues, sont traînées par un seul homme. L'usage des chaises à porteur est fort ancien en France; il a dû précéder celui des carrosses, beaucoup plus embarrassant et surtout plus dispendieux. Tous les gens du grand monde avaient leur chaise et leurs porteurs, que sans doute ils ne payaient pas fort exactement, comme le fait Mascarille dans les *Précieuses ridicules*, qui datent de 1659. Les chaises à porteur, les brouettes, ont disparu depuis long-temps dans le centre de Paris, où elles risquaient à chaque instant d'être renversées ou écrasées par les voitures. Il faut être cul-de-jatte, paralytique ou podagre pour oser s'y faire porter ou traîner à travers le tumulte des équipages. On en rencontre encore, mais rarement dans les rues tranquilles de quelques faubourgs. A Versailles, où les rues sont larges et moins encombrées, les chaises à porteur ont conservé une vogue plus constante. On en trouvait sur les places publiques comme des fiacres. Les porteurs de chaises étaient nombreux et formaient un corps que la révolution a dissous. Les hommes étant égaux, on trouva sans doute plus honteux de porter ou de traîner un personnage quelconque que de lui rendre bien d'autres services non moins humiliants. Dans les villes de provinces, point de famille aisée qui n'eût ses porteurs et sa chaise placée ordinairement dans le vestibule. Le héros du *Gazettein*, poème inédit de Gresset, était un médecin d'Amiens qui, non moins sensible au froid qu'au vide de nouvelles, avait fait solidement assujettir la caisse de sa chaise à porteur dans sa chambre auprès de son feu, et s'y tenait renfermé avec une multitude de jour-

naux. Quand on venait le consulter, il baissait les glaces de sa chaise et les relevait jusqu'à l'arrivée d'un nouveau consultant. C'est en chaise à porteur qu'on allait en visites, à l'église, au spectacle. Devant tous les lieux de grandes réunions, la file des chaises à porteurs était plus nombreuse que celle des voitures : les aboyeurs appelaient les porteurs de madame la marquise, de madame la présidente. Quand une dame allait à la messe, son laquais, portant le livre de prières, marchait à côté de la chaise et en ouvrait la portière. C'était aussi en chaise à porteurs que les cordons-bleus de la médecine visitaient leurs malades. La duchesse de Nemours, morte en 1707, allait tous les ans en chaise à porteurs, de Paris dans sa principauté de Neuchâtel ; quarante porteurs la suivaient dans des chariots et se relayaient alternativement ; elle faisait ainsi, en 10 à 12 jours, un voyage de 130 lieues, sans fatigue et sans péril. Les palankins où les princes et les seigneurs indiens se font porter, à la promenade et en voyage, ont quelques rapports avec nos chaises à porteur, mais ils sont plus élégants, plus somptueux et portés sur les épaules et non à bras, par un grand nombre d'esclaves. — CHAISE est aussi le nom que l'on donne à des voitures légères où l'on est assis et à couvert, pour la ville et pour la campagne. Ce nom, ayant été depuis remplacé par d'autres, est resté spécialement aux *chaises de poste*, dont on se sert en voyage, et qui sont trainées par des chevaux de poste. Leur établissement date de 1664, et du ministère de Colbert. — En termes d'arts et métiers, on donne le nom de CHAISE à la charpente qui supporte la cage d'un clocher, à celle sur laquelle tourne la cage du moulin à vent. On appelle *chaise de roue* la menuiserie qui supporte la roue des conteliers. — CHASSE, en termes de fiefs nobles, se disait des quatre arpents de terre qui environnaient de plus près un château ; ils appartenaient par préciput à l'aîné de la famille. On nommait aussi cela le *vol du chapon*. — Le mot CHASSE s'emploie aussi proverbia-

lement : on dit qu'un homme se trouve entre deux chaises, le cul par terre, lorsqu'il a formé à la fois deux entreprises dont aucune n'a réussi : la variante, entre deux selles, a le même sens, puis-que *sella* en latin signifie également chaise et selle. — On dit qu'un âne, un ignorant assis dans une chaise représente les armoiries de Bourges, mais il ne faut pas prendre à la lettre une phrase qui, d'après son étymologie, n'a rien d'offensant pour les habitants de cette ville. Asinius Pollion ayant été fait gouverneur de Bourges par César, y fut assiégé par les Gaulois. Se trouvant malade, il se fit porter dans sa chaise pour animer ses troupes et repoussa les ennemis. Le bruit s'en répandit, et d'*Asinius in cathedrâ* (Asinius dans sa chaise), on a fait *asinus in cathedrâ* (l'âne dans une chaise).

H. AUDIFFRANT.

CHALAND. Ce mot a deux significations différentes : on l'emploie premièrement pour désigner un bateau plat de moyenne grandeur (*cymba*), particulièrement usité sur la Loire, dont on se sert pour conduire les marchandises par eau à Paris : dans ce sens, il vient de la basse latinité *chelandium*, fait du grec *kelandion*, qui était le nom d'une espèce de petite galère à rames, dont nous avons formé également le mot *chaloupe*. (V. ce mot). — Par la seconde acception de ce mot, qui est la plus usitée, on entend celui qui a coutume de se fournir chez un marchand, d'acheter chez lui, ou simplement un acheteur ; il se dit aussi dans la forme adjectivale d'une espèce de pain de ménage que les boulangers cuisent pour leurs pratiques, mot qui se prend également dans la signification de *chaland* ; dans ce sens, le mot *chaland* vient du mot grec *kaleîn*, appeler, parce qu'autrefois les marchands avaient coutume de se tenir sur leurs portes et d'appeler ceux qui passaient, pour les engager à venir acheter chez eux ; ce que pratiquent encore certains petits marchands, et surtout nos marchandes des halles. — De ce mot ; pris dans l'acception que nous venons de

désigner, sont dérivés les mots CHALANDIER, concours de personnes qui vont acheter dans une boutique, habitude d'acheter chez un marchand; ACHALANDER, procurer des pratiques; ACHALANDÉ, qui a des pratiques; DÉSACHALANDER, faire perdre les chalands, les éloigner; RACHALANDER, les faire revenir. — Du verbe grec *kaléin* ont été faits aussi le verbe latin *calare*, pris dans le même sens, pour dire *appeler*, et le verbe italien *calere*, pris dans le sens de notre vieux mot CHALOIR, c'est-à-dire *importer*, avoir soin ou prendre soin de quelque chose (en latin *curare*), verbe qui ne s'emploie plus guère qu'à la troisième personne du présent de l'indicatif : *peu m'en chaut*, c'est-à-dire *peu m'importe*. Marot s'en est servi au subjonctif en disant à son ercancier :

Beau sire, ne vous chaïlle,
Quand je serai plus gars de cliquaille (argents),
Vous en auez : mais il vous faut attendre
Un bien petit (un peu).

Un autre poète du même temps écrivait dans une épître badine :

Peut être fort peu sous en chaït;
Mais, ma Chaïly, qu'il vous en chaïlle
Qu'il ne vous en chaïlle pas,
Je vais tâcher, vaïlle que vaïlle,
De sortir de cet enlars.

— De ce vieux verbe sont sortis évidemment les mots NONCHALANCE, NONCHALANT et NONCHALAMMENT, qui marquent l'indolence, la négligence, le peu de soin que l'on apporte à une affaire, par opposition à l'action que désigne le verbe *cha-loir*. E. H.

CHALASE ou **CILALAZE** (du grec *chalaza*, *chalazion*, signifiant grêle. Les botanistes, d'après Gærtner, désignent sous ce nom le point qui correspond sur la tunique interne d'une graine à l'insertion du cordon ombilical. *En anatomie comparée*, les deux ligaments ou cordons ligamenteux blanchâtres qui tiennent suspendus le jaune de l'œuf des oiseaux et la membrane qui l'enveloppe portent le nom de *chalases*. Ils se présentent sous forme de tortillons et sont fixés d'une part à la membrane vitelline ou du jaune, et de l'autre, l'un

au grand et l'autre au petit bout de l'œuf, et par conséquent dans la direction du grand axe. D'après les recherches des embryogénésites, MM. Coste et A. Delpsch, les deux *chalases* serviraient à introduire dans la cavité de la membrane du jaune le liquide albumineux du blanc de l'œuf, qui diminue progressivement et va se mêler au jaune pendant que le poulet se développe. — En pathologie, certaines tumeurs dures, arrondies, transparentes, développées dans diverses parties, mais plus spécialement aux paupières, ont été appelées quelquefois *chalaza* ou *chalazion*, à cause de leur ressemblance à un grain de grêle. — *Chalasis* signifiant aussi relâchement de la fibre, on a été conduit à donner le nom de *chalastiques* aux médicaments propres à remédier à la tension et à la rigidité des tissus vivants. L.-r.

CHALCÉDOINE, connue plus anciennement sous les noms de *Procerastis* et de *Colbusa*, ville de Bithynie, située sur le Pont-Euxin, à l'extrémité septentrionale du Bosphore de Thrace, en face de Byzance (Constantinople). Pline, Strabon et Tacite l'appellent *la ville des aveugles*, faisant allusion à la réponse qu'Apollon Pythien donna aux fondateurs de Byzance. Ceux-ci consultaient l'oracle relativement au lieu où ils devaient bâtir une cité : il leur fut ordonné de choisir la place opposée à l'habitation des aveugles, c'est-à-dire, comme on le comprit, en face de Chalcédoine. Les Chalcédoniens méritaient bien une semblable épithète pour avoir bâti leur ville dans une position assez ingrate, sans voir les avantages et le site admirable qu'offrait le rivage opposé, que les Byzantins eboisèrent ensuite. Chalcédoine, lors du triomphe du christianisme, devint fameuse par le concile qui y fut tenu en 451 (v. ci-après). Sous l'empereur Valens, les murs de cette ville furent rasés, et les matériaux en furent transportés à Constantinople, où ils furent employés à la construction du fameux aqueduc de Valentinien. Chalcédoine est aujourd'hui une pauvre place connue des Grecs par

son ancien nom , et des Turcs sous celui de *Cadiaci*, ou la ville des juges. A.S.a.

CHALCÉDOINE (Concile de). Ce quatrième concile œcuménique fut assemblé, en 451, à l'occasion de l'hérésie d'Eutychès. Un excès de zèle contre les Nestoriens, qui distinguaient en Jésus-Christ deux personnes différentes, avait fait tomber Eutychès dans l'erreur contraire : pour mieux assurer l'unité de personnes, il n'admettait en Jésus-Christ qu'une seule nature, et niait la réalité de l'incarnation. Cette nouvelle doctrine, dénoncée, en 448, dans un concile de Constantinople, y fut condamnée par Flavien, archevêque de cette ville; et Eutychès, qui persistait dans ses erreurs, fut retranché de la communion chrétienne. Fort du crédit de l'eunuque Chrysaphius, son parent, et favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, l'hérésiarque demanda et obtint la révision de la sentence qui avait été prononcée contre lui. Condamné de nouveau, il ne fut que plus opiniâtre, surtout lorsqu'il eut appuyé par Dioscore, patriarche d'Alexandrie. Celui-ci, homme violent et emporté, embrassa avec chaleur le parti d'Eutychès, moins par sympathie pour lui que par haine contre Flavien. Non content de faire absoudre Eutychès, dans une sorte de synode qu'il présidait à Éphèse, il prononça la déposition d'Eusèbe de Dorylée, qui avait dénoncé l'hérésie, et de Flavien, qui l'avait condamnée. Ceux des évêques que l'intrigue n'avait pu gagner furent contraints par la force des armes d'apposer leur signature à ces actes d'injustice. Les légats du pape seuls demeurèrent inébranlables, et firent les protestations les plus énergiques. Flavien réclama contre sa déposition : pour toute réponse, on l'envoya en exil, où il mourut victime des violences de Dioscore. — Il ne fallait pas moins qu'un concile général pour apaiser tant de troubles, pour rassurer les fidèles, et imposer silence à des audacieux qui n'avaient pas craint d'excommunier le pape lui-même. Ce concile s'ouvrit à Chalcédoine, le 8 octobre 451, en présence de l'empereur

Marcien, qui l'avait convoqué. Plus de six-cents évêques s'y réunirent ; le pape saint Léon-le-Grand y envoya, en qualité de légats et pour présider en son nom, Paschasius de Lilibée, Lucentius d'Ascoli, Julien de Cos, et Boniface, prêtre de Rome. Le concile approuva et reconnut comme la doctrine de l'église une lettre de saint Léon à Flavien, dans laquelle le pontife expose la foi catholique, et contre Nestorius et contre Eutychès. Ce dernier fut anathématisé ; Dioscore, auteur du *brigandage d'Éphèse*, et convaincu de plusieurs crimes, entre autres, de la mort violente de Flavien, fut déposé et excommunié ; Flavien fut proclamé défenseur de la foi, et mis au nombre des martyrs. — Après quinze sessions, les évêques, rendant hommage à la suprématie du souverain pontife, le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, disaient-ils dans leur lettre, comme la tête préside aux membres. » Le pape approuva tous les décrets, excepté le vingt-huitième canon, qui était moins l'ouvrage du concile que du clergé de Constantinople, et qui donnait au siège de cette ville le second rang dans la hiérarchie, au mépris de l'ancienne discipline. Jusque là on avait réservé le titre et la prééminence de *patriarche* pour les sièges établis par le prince des apôtres, à Rome, à Antioche, à Alexandrie : le concile de Chalcédoine créa un quatrième patriarcat en faveur de l'église de Jérusalem. Anatole, successeur de saint Flavien, fier de siéger dans la capitale de l'empire, se fit donner le titre de patriarche d'Orient, en l'absence des légats et de la plupart des pères du concile. L'opposition du pape et des évêques d'Égypte l'obligea de renoncer à ses prétentions ; mais ses successeurs, par le crédit dont ils jouissaient à la cour, et par le besoin qu'avaient de ce crédit les évêques d'Orient, pour avoir accès auprès de l'empereur, obtinrent enfin ce titre, que semblait réclamer la prépondérance de leur position, et que l'usage confirma dans la suite.

L'abbé C. BANDVILLE.

CHALCIDES (prononcez calcéides), petits animaux qui appartiennent à la classe des reptiles, et qui constituent un petit genre très voisin des *seps*, et forment, avec eux les *chilvates* et les *orvets*, la passage très naturel de l'ordre des *sauriens* à celui des *ophidiens*, ou *serpents* (voy. ces mots) : en effet, leur corps long et arrondi, la disposition de leurs écailles, etc., les feraient prendre pour des petits serpents si l'on ne remarquait sur les parties latérales de leurs corps deux paires de pattes tout-à-fait rudimentaires et fort éloignées l'une de l'autre. Les espèces de ce genre ont les mêmes habitudes que les orvets ; elles se nourrissent comme eux de petits insectes et de vers, qu'elles cherchent sous les pierres, dans les écorces d'arbres ou à terre parmi les feuilles, de même que les orvets. Ces animaux sont très fragiles, ils se brisent au moindre choc. Leur génération est ovovivipare, c'est-à-dire que les œufs (au nombre de dix à douze) éclosent dans le corps de la femelle, de telle sorte que les petits sortent vivants. Les chalcides habitent l'ancien monde et particulièrement l'Afrique : tels sont, le chalcide ordinaire (*cophias*), qui a trois doigts à tous les pieds, et le chalcide *monodactyle* de Daudin, chalcide monodactyle qui n'en a qu'un seul. — Sauvage rapporte qu'une poule qui avait avalé un de ces reptiles le rendit un instant après par l'anus, sans qu'elle ni le patient en ressentissent aucun mal ; elle le reprit de nouveau et le rendit de même : ce ne fut qu'à la troisième fois que cette poule ayant eu soin de couper le chalcide avant de l'avaler, on ne le revit point sortir. — En Italie, où ces animaux existent aussi, on pense qu'ils produisent des enflures de ventre aux bœufs et aux chevaux qui les mangent en paissant, opinion sans doute erronée. — Les entomologistes se sont servis à leur tour de ce nom pour désigner un genre d'insectes hyménoptères de la famille des *pupivores*. Ce genre, confondu par Geoffroy avec celui des guêpes, est caractérisé par ses jambes postérieures très ar-

quées et terminées en pointe, ses cuisses grandes et son abdomen pédiculé, lequel abdomen présente une tarière, ou dard, droite et intérieure. — Les chalcis à l'état parfait voltigent sur les fleurs au bord des ruisseaux et des marais ; ils déposent leurs œufs dans les larves de quelques diptères aquatiques. — Nous avons en France plusieurs espèces de ces insectes, et entre autres le chalcide sispes (*C. sispes*), qui est noir, avec le pédicule de l'abdomen et une partie des cuisses postérieures jaunes. Le chalcide clavipède (*C. clavipes*) est noir, et les cuisses de ses jambes postérieures sont d'un fauve rougeâtre : ces deux espèces se trouvent aux environs de Paris.

P. GERVAIS.

Les animaux dont on vient de parler ont sans doute reçu leur nom, en latin *chalcis*, fait du grec *khalkos*, airain, de ce que leur couleur approche de celle de ce métal. Pline avait, le premier, donné ce nom à une espèce de lézard. — On a donné en minéralogie le nom de *chalcitis* à un minéral de cuivre pyriteux et de fer, mêlé de cuivre malachite, soyeux et susceptible de se décomposer ; celui de *chalco-ichthyolite*, à des ardoises cuivreuses sur lesquelles on voit des empreintes et des squelettes de poissons ; et celui de *chalcophone* à une pierre noire qui rend, lorsqu'elle est frappée, un son semblable à celui de l'airain. Z

Les anciens ont eu plusieurs villes du nom de *Chalcis* ; entre autres la capitale de l'île d'Éubée, aujourd'hui Négrepont, qui était par sa position une des plus fortes places de la Grèce. Ce nom lui venait de ce que ses habitants, les *Chalcidiens*, avaient été les premiers à se servir de l'airain pour en fabriquer des armes. C'était aussi le nom d'une petite île de la Propontide, à l'entrée du Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Byzance, île célèbre également par ses mines de cuivre et d'airain. La *Chalcidique* était une contrée maritime de Thrace ou de Macédoine, qui formait une sorte de presqu'île, dont l'isthme était au nord et

renfermait la ville d'Apollonie ; elle est comprise aujourd'hui dans la Turquie d'Europe. Pausanias parle d'un caupon et d'un bourg de l'Asie-Mineure, nommé *Chalcitis*, et Ptolémée de deux contrées du même nom, l'une dans la Mésopotamie et l'autre dans l'Inde, au-delà du Gange, qui avaient reçu également leur dénomination des mines de cuivre qu'elles renfermaient. Enfin, les Grecs devaient à la même origine, à la même étymologie, le nom d'une fête, *Chalcias*, que les ouvriers en métaux d'Athènes avaient fondée et célébraient en l'honneur de Vulcain, leur patron. E.

CHALCOGRAPHIE, mot composé du grec *chalkos*, cuivre, et *graphô*, graver. Il n'est guère en usage que pour l'art de graver sur cuivre en général, et se trouve ainsi opposé à *xylographie*, qui est l'art de graver sur bois. On se sert cependant aussi du mot *chalcographie* pour désigner le lieu où l'on a réuni un grand nombre de planches gravées. On conserve à la *chalcographie* de Rome quelques planches gravées par Mare-Antoine, et aussi des ouvrages représentant les peintures du Vatican, des monuments antiques par Pietro-Santo-Bartoli, les fontaines de Rome par Falda, un recueil de statues par divers graveurs, etc., etc. La *chalcographie* du Louvre contient plus de 5,000 planches, parmi lesquelles se trouvent les batailles d'Alexandre par Audran, plusieurs tableaux du cabinet du roi, une suite des guerres de Louis XII par Beaulier et par Leclerc, des tapisseries, des décorations intérieures du Louvre et des Tuileries, des vues de Versailles, Fontainebleau et autres maisons royales ; une suite de plantes gravées au nombre de 319, etc. etc. — Les frères Piranesi avaient formé à Paris vers 1804, un établissement commercial, auquel ils donnèrent le titre de *chalcographie Piranesi*. Étant morts tous deux avec des affaires embarrassées, les créanciers n'ont pu s'entendre, et depuis plus de 15 ans les planches sont restées sous la saisie. La plus grande partie représentent des mo-

numents antiques, ou bien des vues de Rome et des environs, gravées par leur père Jean-Baptiste Piranesi : elles sont généralement estimées. DUCHESNE A.

CHALDÉE et **CHALDÉENS**. Le nom de *Chaldée* a été donné quelquefois à toute la Babylonie, dont les Chaldéens s'étaient rendus maîtres sous Nabopolassar, mais dont ils n'occupaient d'abord qu'une partie dans le midi, vers le N.-O. du golfe Persique. C'est cette partie qui forme la Chaldée proprement dite. L'origine des Chaldéens, ainsi que leur histoire avant qu'ils dominassent la Babylonie, est enveloppée d'un nuage presque impénétrable. La Bible et les auteurs grecs nous fournissent quelques données qu'il est difficile d'accorder ensemble, et que les hypothèses de quelques auteurs modernes n'ont fait qu'embrouiller davantage. Selon la Genèse (ch. xiii, v. 22), les *Casdim* ou Chaldéens paraissent de race sémitique ; un des fils de Nabor, frère d'Abraham, s'appelle *Cased* ou *Casd*, et l'auteur de la Genèse a voulu peut-être, dans ce chapitre généalogique, indiquer par *Casd* l'origine de *Casdim*. Cependant, un autre passage de la Genèse (ch. xi, v. 28) paraît faire remonter les *Casdim* à une plus haute antiquité ; car l'endroit où résidait Tharah, père d'Abraham et de Nabor, y est appelé *Ur Casdim* (peut-être la citadelle d'*Ur* mentionnée par Ammien-Marcellin [liv. xxv, ch. viii], et qui était située un peu au-dessus du 36° deg. de latitude, en-deçà du Tigre). Les Chaldéens existaient-ils déjà du temps de Tharah, ou bien l'auteur de la Genèse en a-t-il parlé par anticipation ? Il est impossible de dire là-dessus quelque chose de positif ; mais il est évident qu'à l'époque où fut composée la Genèse une branche des Chaldéens habitait la Mésopotamie septentrionale. Dans l'une des prophéties d'Isaïe (ch. xlii, v. 13), il est parlé pour la première fois des Chaldéens, comme d'un peuple guerrier qui amènerait la chute de Tyr. L'oracle paraît dire aussi que les Chaldéens, autrefois un peuple insignifiant, n'ont acquis

de l'importance et de la stabilité que par les Assyriens ; mais tout ce passage est extrêmement vague et obscur , et il faut s'étonner que quelques savants aient prétendu en tirer des données historiques. — Parmi les auteurs profanes, c'est surtout Xénophon qui nous fournit quelques renseignements précis sur les Chaldéens. Selon lui , c'était un peuple libre et guerrier , habitant les montagnes de l'Arménie, vivant de brigandages et fournissant des troupes mercenaires aux rois de l'Inde et de la Médie. Ils furent battus par Cyrus , qui ensuite fit une alliance avec eux. (*Voy. Cyrop.*, liv. III, ch. 2.) Xénophon mérite d'autant plus de confiance qu'il parle en quelque sorte comme témoin oculaire ; car lui-même trouvait les Chaldéens dans les montagnes au-delà du Tigre lorsque , à la tête de 10,000 Grecs , il accompagna l'expédition du jeune Cyrus. (*Voy. Anab.*, IV, 3 ; V, 5 et VI, 8.) Strabon place des Chaldéens dans l'Arménie septentrionale et jusque dans les environs de la Colchide , où demeuraient les Chalybes ; il les confond même avec ces derniers, que Xénophon mentionne à côté des Chaldéens. — Plusieurs savants s'accordent donc à placer l'origine des Chaldéens dans le nord , au S.-E. de la mer Noire. Ils appartiendraient , dans cette hypothèse , à la grande famille des peuples indo-germaniques, et n'auraient adopté la langue araméenne qu'après avoir été transportés en Babylonie par les Assyriens. Ce qui paraît favoriser cette hypothèse, c'est que les noms propres des rois chaldéens , ainsi que plusieurs titres des dignitaires de la cour , mentionnés dans la Bible , n'ont point la physionomie sémitique , et paraissent dériver des langues indo-germaniques, telles que le sanscrit, le zend, etc. Mais d'un autre côté on pourrait se demander comment les Chaldéens, horde sauvage venue du nord, auraient pu s'élever au-dessus des Babyloniens civilisés, et se mettre eux seuls en possession du sacerdoce et des sciences. Ne serait-il pas plus rationnel de s'en tenir à ce qu'on lit dans un passage de

Diodore de Sicile (liv. II, ch. 21), que les Chaldéens descendirent des plus anciennes familles de Babylone, et de ne voir dans les Chaldéens de Xénophon et de Strabon que des descendants de ces mêmes Babyloniens, dont plusieurs familles pourraient bien avoir été transportées au nord sous la domination assyrienne, qui en transporta aussi vers le midi dans le pays des Israélites? (*V. le 2^e livre des Rois*, ch. XVII, v. 24.) Quoiqu'il en soit, les Chaldéens ne commencent à jouer un rôle politique qu'après avoir entièrement délivré la Babylonie du joug des Assyriens, vers l'an 625 avant J.-C. Déjà avant cette époque les gouverneurs de Babylone avaient essayé, de temps en temps, de conquérir leur indépendance, mais ils n'avaient pu y réussir complètement. Enfin Nabopolassar, Chaldéen d'origine, profita des progrès de Cyaxare I, roi des Mèdes, et se réunit à ce conquérant, pour renverser la domination assyrienne. (*Voy. Béroze*, cité par Josèphe, *contre Apion*, liv. I, ch. 19.) Il y réussit et devint le fondateur de l'empire chaldéo-babylonien. Depuis cette époque, *Chaldée* et *Babylonie* sont parfaitement synonymes, comme le prouvent de nombreux passages dans les prophètes des Hébreux. Nabopolassar régna 20 ans, et mourut, dans un âge avancé, peu de temps après que son fils Nabuchodonosor (*voy. ce nom*) eut battu, près de Circésium, *Pharaon-Néco* ou *Nécho*, roi d'Égypte. Ce fils lui succéda ; il régna 43 ans, et fut un des plus grands conquérants. Nous lui consacrerons un article particulier. Après sa mort, son fils *Evilmérodach*, que Ptolémée appelle *Iloarudame*, occupa le trône pendant deux années. Il fit sortir du cachot le roi des Juifs Joachim, que son père avait emmené captif de Jérusalem. Selon Béroze, cité par Eusèbe (*Præpar. evang.*, I, 13, v. 41), Evilmérodach fut un roi injuste et tyrannique. Il fut assassiné par son beau-frère *Nériglissar*, qui s'empara du trône, et qui fit un appel à tous les peuples voisins, pour combattre Cyaxare II, roi des Mèdes, leur ennemi com-

mun. Cyaxare appela les Perses à son secours ; Nériglissor fut battu par Cyrus et périt dans le combat. Son fils, *Laborosoarchod*, qui lui succéda, fut assassiné au bout de neuf mois ; il n'est pas mentionné dans le canon de Ptolémée. Dans les prophéties de Jérémie, on lit de Nabuchodonosor : *Tous les peuples lui seront soumis, à lui, à son fils et à son petit-fils, jusqu'à ce que le temps vienne aussi pour son pays.* Ce temps arriva, et sous le règne de *Balthazar* ou *Naboned*, la monarchie chaldéenne, déjà affaiblie sous Nériglissor, périt sous les coups du victorieux Cyrus. (Voy. BABYLONE, BALTHAZAR et CYRUS.) — Quelle que soit d'ailleurs l'origine des Chaldéens, il est certain qu'ils formaient à Babylone la caste des prêtres ; ils étaient pour les Babyloniens ce que les mages étaient pour les Perses. Selon Diodore (l. 1, ch. 28), Bélus¹, arrivé en Babylonie avec une colonie égyptienne, y avait fondé cette caste selon les institutions de l'Égypte. Ces prêtres se trouvaient presque exclusivement en possession des sciences, surtout de l'astronomie ou de l'astrologie, qui était intimement liée à leur religion. Aussi le mot *Casdi* ou *Chaldéen* se trouve-t-il employé dans la Bible et dans les classiques pour *astrologue*. Ce que rapportent quelques anciens sur les profondes connaissances astronomiques des Chaldéens n'est nullement à dédaigner. Par un charlatanisme très commun chez les peuples de l'Orient, les prêtres chaldéens, à ce que dit Diodore, faisaient remonter leurs observations astronomiques à 473,000 ans. Pour qu'ils pussent se permettre une exagération aussi ridicule et fabuleuse, ils devaient nécessairement se prévaloir de quelques faits historiques d'une haute antiquité. On rapporte en effet qu'après la prise de Babylone par Alexandre, Callisthènes y trouva des observations de 1903 ans, qu'il envoya à Aristote ; ceci pourrait encore paraître exagéré, mais ce qui est certain, c'est que les Chaldéens observaient des éclipses de lune plus de sept cents ans avant l'ère chrétienne. Du moins il a été con-

staté par des calculs modernes que leurs observations, telles qu'elles ont été rapportées par Ptolémée, sont, à quelques minutes près, de la plus grande exactitude. Mais ces observations ne se faisaient point dans un intérêt purement scientifique, l'astronomie chez les Chaldéens était au service de la religion. Le culte des astres, ou le sabaïsme, était répandu dans tout l'Orient. Le soleil, la lune et les cinq planètes sont appelés chez les Indous et chez les Perses les *gardiens du monde* : ce sont là les divinités supérieures des Chaldéens. Ces astres, ainsi que les signes du zodiaque, président à la destinée des hommes et exercent une influence heureuse ou malheureuse sur le monde sublunaire. Les astres sont des êtres animés, ce sont les puissances du ciel, les *armées célestes* ; c'est d'après cette idée que le Dieu des Hébreux est souvent appelé dans la Bible le *Seigneur des armées* (*Jehovah Sebaoth*). Diodore et quelques autres écrivains rapportent sur les croyances chaldaïques quelques détails curieux, dont nous nous contentons de donner un résumé succinct. Les sept planètes s'appellent *interprètes*, car, tandis que les autres astres sont immobiles, celles-ci, par leur mouvement particulier, annoncent aux hommes la volonté des dieux. Trente autres astres leur sont subordonnés comme *conseillers*. A la naissance d'un homme, on peut, par l'observation des astres, prédire ses destinées. Les astres *interprètes*, ou les planètes, exercent la plus grande influence sur les choses terrestres et doivent être consultés de préférence. Les douze images du zodiaque occupent le second rang. A la naissance d'un homme, on doit observer, non seulement l'*horoscope* ou le signe qui se lève en ce moment, mais aussi ceux qui sont au milieu du ciel, au couchant et au-dessous de la terre, c'est-à-dire le quatrième, le septième et le dixième. Ce sont là les quatre points cardinaux de la nativité. Parmi les planètes, celles de Jupiter et de Vénus sont des constellations bienfaisantes, celles de

Mars et de Saturne sont fatales, celle de Mercure tient le milieu, et son influence dépend de la constellation à laquelle il se joint. Les observations se faisaient en commun par une société d'astronomes, et il y avait pour cet effet un observatoire sur le temple de Bêus. En outre, les prêtres chaldéens consultaient le vol des oiseaux et les entrailles des victimes, et ils croyaient pouvoir détourner les malheurs par des lustrations, par des sacrifices et par des sortilèges. Il paraît que ces différentes branches de l'art divinatoire ne furent point exercées par les mêmes personnes : le livre de Daniel mentionne plusieurs classes de prêtres chaldéens, dont chacune a un nom particulier. La matière est considérée par les Chaldéens comme éternelle et non sujette à corruption, mais l'ordre du monde, selon eux, n'est point fortuit, il vient d'une intelligence divine, de lois éternelles émanées de la sagesse et de la puissance des dieux. La terre est creuse et a la forme d'un demi-cœuf. — Nous avons déjà dit que les principales divinités des Chaldéens, outre le soleil et la lune, étaient les cinq planètes ; il est donc impossible de douter que les noms des divinités babyloniennes que nous trouvons dans la Bible n'appartiennent à ces astres. Nous y voyons au premier rang *Bel* : ce mot signifie probablement *maître*, comme *Baal*. (Voy. ce mot.) Les Grecs l'appellent *Zeus-Bêlos*, les Romains *Jupiter Belus* ; mais on aurait tort de conclure de cela seul que *Bel* désignait la planète de Jupiter ou son génie. On sait que les Grecs et les Romains avaient l'habitude de ne voir dans les dieux étrangers que leurs propres divinités, et il n'est pas étonnant qu'ils aient donné au premier dieu des Babyloniens les noms de *Zeus* et de *Jupiter*. Plusieurs savants l'ont pris pour le soleil. Dans les cosmogonies orientales, nous voyons la force primitive de la nature divisée en deux principes, l'un engendrant, l'autre concevant. Le premier est le soleil, le roi du ciel, le second la lune. Cela nous amène naturellement à pren-

dre *Bel* pour le soleil. Néanmoins, le célèbre hébraïsant Gésenius, dans son commentaire sur Isaïe (tom. II, pag. 335), penche pour la planète de Jupiter. Parmi les preuves qu'il cite la plus solide est celle tirée des livres des Sabiens (Voy. ce mot), où cette planète porte le nom de *Bel* ou *Bil*. Le dieu *Gad*, mentionné dans Isaïe (ch. LXV, v. 11) est peut-être le même que *Bel*. Le mot *gad* signifie *fortune*, et *Bel* pouvait être ainsi appelé comme le principe du bien. A ce dieu était consacré le célèbre temple dont parlent Hérodote, Diodore et Strabon, et qui rappelle la fameuse tour de Babel de la tradition mosaïque. Il en reste des traces dans les ruines de Babylone, et on y remarque encore trois des huit tours dont parle Hérodote. Outre la statue de *Bel*, on adorait dans ce temple celles de quelques autres divinités. A côté de *Gad*, Isaïe mentionne une divinité qu'il appelle *Meni*. On s'accorde généralement à voir dans *Meni* une déesse. Presque tous les commentateurs modernes la prennent pour la lune, surtout ceux qui considèrent *Bel* comme le soleil ; ils comparent le mot grec *méné*, mais cette ressemblance n'est certainement qu'un jeu du hasard. M. Gésenius prend *Meni* pour *Myllita* ou *Vénus*. Hérodote nous dit que les Babyloniens adoraient *Aphrodité* ou *Vénus*, et que toutes les femmes devaient une fois, avant de se marier, se prostituer dans le temple de cette déesse, et lui sacrifier les prémices de la pudeur. Selon saint Ephrem, les Chaldéens rendaient un culte semblable à la lune. Les prophètes parlent encore de deux autres dieux babyloniens, *Nebo* (Isaïe, ch. XLVII, v. 1) et *Merodach* (Jérémie, ch. L, v. 2). Le premier est sans aucun doute Mercure, qui chez les Syriens et les Sabiens porte le nom de *Nebou*. Il exerce, selon leur mythologie, les fonctions d'écrivain céleste, qui inscrit les événements du ciel et de la terre. Son culte était sans doute très répandu parmi les Chaldéens et Babyloniens, car nous retrouvons son nom dans un grand nombre de noms propres, tels que *Nabonassar*, *Nabopo-*

lassar, *Nabuchodonosor*, etc. Quant à *Merodach*, c'est très probablement Mars, que les Sabiens appellent *Nirig*, et les Arabes *Mirrich*. Il exerce une influence malheureuse sur les destinées des hommes, ainsi que Saturne. Le nom de ce dernier ne se trouve pas parmi les divinités chaldaïques mentionnées dans la Bible. Les Syriens, les Sabiens et les Arabes l'appelaient *Caïwân*, et c'était là, sans doute, aussi son nom chaldaïque. Nous le retrouvons dans *Kiyoun*, dieu-astre, que, selon le prophète Amos (ch. v, v. 26), les Israélites idolâtres adoraient dans le désert. Toutes ces divinités ainsi que les images du zodiaque (*mazzalîn*) et toutes les constellations ou armées célestes (*khêt-schemaya*) étaient représentées par de nombreuses statues que l'on adorait dans les temples des Chaldéens. Dans le livre de Baruch (ch. vi) on trouve une description de ces idoles et de leur culte. Il paraît que ce culte subit de graves atteintes sous la domination des Perses, qui détestaient l'idolâtrie. Selon Hérodote (liv. i, ch. 183), Xerxès fit enlever la statue de Bel, massacrer ses prêtres, et démolir son temple. Cependant, les Chaldéens et leur religion subsistaient encore long-temps après la chute de leur empire. Saint Ephrem, diacre d'Edesse au iv^e siècle, attaque souvent avec chaleur le culte astrologique des Chaldéens, dont il se voyait entouré dans sa patrie (comparez les articles BABYLONISME et SABIENS). — Il nous reste à ajouter quelques mots sur la langue des Chaldéens. Malheureusement, nous ne savons rien de leur littérature. On peut supposer qu'ils possédaient au moins des annales et des livres d'astronomie ou d'astrologie. Le livre de Daniel (ch. i, v. 4) nous dit positivement que le roi Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, donna des ordres pour que des enfants de nobles Israélites fussent instruits dans les livres et la langue des Chaldéens; mais tout a été détruit par le temps. Deux historiens chaldéens nous sont connus par quelques fragments cités dans les ouvrages de Josèphe et d'Eusè-

be : ce sont *Abydène*, dont le temps est inconnu, et le prêtre Bérose, qu'on dit avoir vécu au temps de Ptolémée-Philadelphe. Nous n'avons pas à nous occuper ici des fameux oracles chaldaïques dont les fragments, cités par Proclus, Simplicius, Olympiodore, et autres, ont été réunis par Stanley dans sa *Philosophia orientalis*. Ce sont des écrits faussement attribués à Zoroastre (voy. ce nom), et qui ont sans doute pour auteur un philosophe grec de l'école d'Alexandrie. Les Arabes possèdent plusieurs ouvrages qui se rapportent à l'astrologie, et qu'ils disent avoir été traduits du chaldéen. Maimonide cite entre autres un ouvrage intitulé *L'agriculture nabatéenne*, et traduit en arabe par *Ibn-Wahschîyya*. Cet ouvrage, qui renferme les théories les plus absurdes sur l'agriculture, considérée sous le rapport de l'influence des astres et d'une foule de pratiques superstitieuses, se trouve parmi les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, et le titre dit positivement que l'ouvrage est traduit de la langue chaldaïque. Pour nous, nous ne connaissons cette langue que par plusieurs écrits des Juifs qui l'avaient adoptée pendant l'exil de Babylone. C'est un dialecte de la langue araméenne, répandue jadis dans la Syrie, la Babylonie et la Mésopotamie, et dont on trouve la plus ancienne trace dans la Genèse (ch. xxxi, v. 47), où le monceau de pierres élevé en témoignage de l'alliance conclue entre Laban et Jacob est appelé par le premier en araméen *Yegar-Sahadoutha*, et par le second en hébreu *Gat-Ed*. L'araméen avait plusieurs dialectes; on en distingue surtout deux : 1^o l'araméen oriental, ou la langue chaldaïque, qu'on parlait dans l'empire babylonien; et 2^o l'araméen occidental, ou le syriaque (*Voy. langue et littérature syriaque*). Le dialecte que nous appelons *chaldaïque* est appelé *araméen* dans plusieurs passages de la Bible (Daniel, ch. ii, v. 4; Esdras, ch. iv, v. 7). Les Septante et la Vulgate, qui ont rendu le mot *aramith* par *syriaque* peuvent donner lieu à des erreurs. A la vérité, la différence entre

les deux dialectes araméens n'est pas très grande, et quand on a appris l'un on entend facilement l'autre; c'est ce qui a fait dire à Strabon (liv. II, ch. LVIII) que des deux côtés de l'Euphrate on parlait le même dialecte. Mais on a eu tort de dire qu'ils ne diffèrent que dans les voyelles et dans la prononciation. Il y a quelques différences très prononcées dans les formes grammaticales et dans les particules, et beaucoup de mots usités dans l'un des deux dialectes ne le sont point dans l'autre. Ils diffèrent à peu près autant que le portugais et l'espagnol. — Les Juifs apprirent dans l'exil l'araméen oriental ou le chaldéen, qui leur fit oublier peu à peu l'hébreu, et qui finit par le remplacer, chose d'autant plus facile que l'araméen et l'hébreu se ressemblent beaucoup, appartenant l'un et l'autre à la même famille de langues, à celles qu'on est convenu d'appeler *sémitiques*. Les Juifs se servent du même caractère pour l'hébreu et pour le chaldéen; s'il faut en croire quelques rabbins, c'est le caractère assyrien que les Juifs avaient adopté en Babylonie. Les plus anciens monuments que nous possédions de la langue chaldéenne sont quelques chapitres des livres de Daniel et d'Esdras; ce dernier renferme entre autres quelques édités des rois de Perse, écrits en chaldéen, parce qu'ils s'adressaient aux provinces babyloniennes. Si ces édités sont fidèlement copiés, nous pouvons les considérer comme un spécimen du véritable dialecte babylonien de cette époque. Cependant, dans le chaldéen biblique, il s'est glissé un assez grand nombre d'hébraïsmes, qu'on ne trouve pas dans les écrits chaldéens des Juifs postérieurs à la Bible. Il paraît que depuis l'époque des Macchabées on ne parlait plus en Judée que le pur chaldéen: c'était la langue de Jésus et des apôtres, comme le prouvent plusieurs mots cités dans le Nouveau-Testament, tels que *Maran-Atha*, *Talitha-Koumi*, etc. Elle domina parmi les Juifs d'Orient jusqu'après la naissance de l'islamisme; sous le règne des abbassides elle fut place peu à peu à la lan-

gue arabe. Les principaux ouvrages chaldéens qui nous restent des Juifs sont les traductions et paraphrases de la Bible, connues sous le nom de *Thargoumim*, une grande partie du *Thalmud* (voy. ce mot), et le *Zohar*, commentaire cabalistique sur le Pentateuque. (Voy. le mot *CABALE*.) Parmi les Thargoumim, les plus célèbres sont celui d'Onkelos sur le Pentateuque, écrit dans un langage très pur, et celui de Jonathan sur les prophètes. En outre, les bréviaires des Juifs renferment un assez grand nombre de prières et d'hymnes, surtout cabalistiques, en langue chaldéenne. Les cabalistes affectionnent cette langue encore de nos jours. Nous renvoyons pour quelques autres détails aux articles HÉBREUX, JUIFS, RABBINIQUES (Langue et littérature). Parmi ceux qui, en Europe, ont contribué à répandre la connaissance du chaldéen, on mettra toujours au premier rang les Buxtorf, père et fils. (Voy. ce nom). Selon les rapports de Niebuhr et de quelques autres voyageurs, le chaldéen se serait encore conservé comme langue vivante dans quelques villages, aux environs de Mosul et de Mardin; mais il nous faudrait, pour l'affirmer, des renseignements plus exacts.

S. MUNK.

CHALE, sorte de vêtement long ou carré, qui, dans l'Orient, sert aux deux sexes de turban, de manteau et de ceinture, aux maisons opulentes, de tapis et de tenture, et qui, en Europe, entre dans la parure des femmes comme voile ou mantelet. Ce nom, tiré du langage hindoustani, et dérivé du sanskrit *chala*, se prononce de la même manière dans les diverses langues de l'Europe, quoique les Anglais l'écrivent *shawl* ou *shall*, les Allemands *schall* et les Italiens *sciале*. Son orthographe est enfin fixée, et c'est sous le nom de *châle* qu'il va figurer dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'académie française*. La fabrication des châles doit être fort ancienne; car le tissage des étoffes remonte, chez les nations de l'Asie, aux temps les plus reculés. Le riche voile de Sara, femme

d'Abraham, les voiles ou manteaux de Thamar et de Ruth, cités dans la Bible; le précieux manteau décrit par Aristophane dans sa comédie des *Guêpes*, et peut-être les scindons de Babylone, étaient de véritables châles. Or, comme l'Asie a été la première partie du monde habitée et civilisée, et que l'Inde a toujours été la plus belle, la plus riche et la plus industrielle contrée de l'Asie, il est évident que c'est dans l'Inde que les premiers châles ont été fabriqués, et qu'ils y ont pris leur nom. Il est indubitable aussi que la laine et le poil des animaux ont été les premières matières employées dans le tissage des étoffes, long-temps avant le chanvre, le lin, le coton et la soie, de même qu'elles furent également les premières trempées dans la teinture; et puisque c'est dans le nord de l'Inde, dans le Thibet et dans les autres parties de la haute Asie que se trouvent de temps immémorial les plus belles laines, les poils et les duvets les plus fins d'animaux, nul doute encore que ce ne soit là où l'on a su, où l'on a dû le plus anciennement les mettre en œuvre. C'est à Sirinagor, capitale du Kachmyr, qu'est la principale fabrication des châles, et de là vient le nom vulgaire de *cachemire* qu'on leur a donné. Mais quelle est la matière primitive des châles? Est-ce la laine des moutons? est-ce le poil de quelques espèces particulières de chèvres ou de chameaux! les voyageurs, les historiens, les érudits, les fabricants, sont divisés sur cette question, qui, après trois siècles n'en est pas plus avancée. Ce qui paraît du moins certain, c'est que chacune de ces matières est exclusivement employée à la fabrication des châles suivant les localités, et que de là provient la différence dans les qualités et dans les prix de ces superbes tissus. Ainsi, la *laine* ou laine des moutons de Kachmyr semble fournir la matière la plus fine, et par conséquent les plus beaux châles. Les chèvres du Thibet, du Kerman, d'Angora, des pays voisins du Caucase et de la mer Noire donnent un duvet plus ou

moins doux qui sert à faire des châles, dont quelques-uns, également, dit-on, ceux de Kachmyr. Viendraient ensuite les châles fabriqués avec le poil des chameaux de la Grande-Bukharie, du Khorasân et d'autres contrées de l'Asie. Le voyageur Legoux de Flaix assure même que les plus beaux châles de l'Inde sont faits avec le poil des dromadaires: mais son assertion est contredite par celle de plusieurs voyageurs anglais, et les observations les plus récentes sembleraient démontrer que certaines petites chèvres particulières au Thibet fournissent ce fin duvet exclusivement vendu aux négociants kachmyriens qui fabriquent les châles. La majorité des voix est pour les chèvres; mais les plus prépondérantes sont pour les moutons. De toutes les opinions émises à ce sujet, la plus insoutenable est celle de Volney, qui prétend qu'on emploie la laine des agneaux arrachés du ventre de leurs mères. Si un moyen aussi barbare et aussi destructif eût été mis en usage depuis trois ou quatre mille ans que l'on fait des châles dans la haute Asie, la race des moutons n'existerait plus dans aucune contrée de l'univers. Le climat et la nourriture contribuent à rendre plus doux et plus soyeux le poil et la laine des animaux de l'Asie centrale, qui, transplantés sous une latitude plus chaude, dans le Bengale ou autres provinces de l'Inde et de la Perse, ne tardent pas à y dégénérer. Les moyens, les ingrédients employés au dégraisage de ces matières doivent ajouter à leur perfection. Mais tout ce qui concerne la fabrication des *châles de Kachmyr*, le mécanisme de la filature et du tissage, la forme des métiers, les procédés relatifs à la nuance des couleurs, à la symétrie du dessin, des fleurs, des palmes, tant pour le fond que pour les bordures, est encore un mystère non moins impénétrable que celui de la matière primitive, et que n'ont pu découvrir ni Bernier, Forster et Legoux, qui ont visité le Kachmyr, ni les voyageurs plus modernes qui ont parcouru l'Inde: aucun d'eux à la vérité n'y a mis d'importance, parce qu'il n'était pas du métier. Ce qu'il y a de

positif, c'est que les plus grands et les plus beaux châles, surtout les longs, sont faits par deux ouvriers et en deux morceaux joints ensemble par une reprise fort adroite, ainsi que les larges et superbes bordures qu'on y adapte. Il n'y a d'une seule pièce que les châles carrés plus petits et à bordure étroite; du reste, plusieurs sont, à la lettre, faits de pièces et de morceaux dont les dessins sont disparates, mal assortis, et les sutures désagréablement visibles à l'œil le moins exercé. Mais ces défauts, l'imperfection de certains tissus, plus rares dans les châles de Kachmyr que dans ceux des autres parties de l'Inde, des taches, des trous mal raccommodés, ne sont pas des titres d'exclusion de la part des dames françaises, des parisienues surtout, pour qui rien n'est beau que ce qui vient de loin. Cet engonement va chez elles jusqu'à leur faire surmonter la répugnance qu'elles devraient éprouver à porter des étoffes qui ont ceint la tête suante de quelque officier moghol ou mahrate, enveloppé le corps malsain de quelque bayadère, au sortir du bain, ou appartenu à quelque famille de pestiférés. En effet, tous les châles qui viennent du Levant ont été, dit-on, portés et usés plus ou moins. Neufs, ils sont couverts d'un duvet qui les rend semblables à la peluche, et leur tissu ne paraît beau qu'après la chute de ce duvet. Toutefois, ces faits sont démentis par les marchands. Mais ce ne serait rien encore que de porter la défroque d'un bramine ou d'un musulman; passionnées pour les châles de l'Inde, mais toujours entraînées par leur inconstance et le caprice du moment, nos élégantes en achètent, en vendent, en échanget aux revendeuses à la toilette, à certains marchands spéciaux qui ne sont en résultat que des fripiers *cordons-bleus*, et qui, pour ne pas écrier les vieux châles comme les vieux habits, ne laissent pas d'acheter la dépouille des vivants et des morts. Une dame mourut d'une horrible maladie et ne se sépara qu'après son dernier soupir d'un châle magnifique dont elle raffolait. Ce châle fut vendu fort cher, et Dieu sait sur les épaules de combien de

malheureuses il a passé! J'ai connu une autre dame qui, mourant d'un cancer, a voulu être ensevelie et enterrée avec les châles que ses filles lui avaient donnés. Mais cet exemple a dû trouver peu d'imitateurs: et qui sait si ce n'est pas à la coquetterie, à la légèreté du beau sexe d'Europe et de France, à la cupidité des possesseurs, des héritiers et même des voleurs de châles, que nous devons les ravages effrayants de la phthisie pulmonaire et l'invasion du *choléra-morbus*?—Il y a cinquante ans à peine que les châles de Kachmyr n'étaient connus en France que de réputation et d'après les relations des voyageurs. Les femmes de nos ambassadeurs à Constantinople, de nos consuls dans les échelles du Levant, qui pouvaient en avoir reçu en présents, les gardaient comme simples objets de curiosité. Il en fut de même de ceux que les ambassadeurs de Tippou laissèrent à Paris en 1787. Legoux de Flaix en apporta en 1788, mais les dames auxquelles il en fit hommage les dédaignèrent au point de les regarder comme de la serge, bonne tout au plus à doubler des robes. D'autres en firent des redingottes de chambre, des dressoirs sur lesquels on repassait le linge, des tapis de pieds... Quels étaient donc les châles qui, vers la fin du dernier siècle, couvraient les épaules et la poitrine de nos petites maîtresses? Des fichus de mousseline unie ou imprimée, des écharpes en soie, en soie et coton, en gaze, à bordure satinée, et plus tard des mouchoirs carrés ou longs, mais étroits, en laine assez grossière, unis ou à petits bouquets. C'est avec de pareilles guenilles, dont la plus distinguée ne valait pas un louis, et qu'on n'oserait pas offrir aujourd'hui à une servante, à une revendeuse, que se couvraient, en grelotant, les élégantes qui sortaient du bal. Ces châles ne pouvaient guères les préserver du froid, avec leurs robes légères à la grecque, à manches courtes et collantes, sans doublure, sans corset, sans jupon et quelquefois sans chemise. Mais il était alors du bon ton de se geler, de n'être pas vé-

tues en public. Les pelisses, les manchons étaient oubliés ou mangés par les teignes ; les manteaux encore inconnus. Le petit châle tenait lieu de tout pour le dehors. La douillette ouatée était réservée pour le boudoir, pour le coin du feu. Quelques femmes prudentes l'endossaient pourtant, en revenant de soirée. L'expédition d'Egypte, fit connaître davantage les châles de l'Inde, en introduisit la mode ; et si l'élévation des prix empêcha que l'usage en devint général, elle contribua aux progrès de l'industrie et donna naissance à de nouvelles manufactures dont le nombre s'est si fort multiplié depuis dans toute la France. Les fabricants de gaze furent les premiers qui firent des châles, et les ouvriers gaziers se trouvèrent propres pour ce nouvel objet d'industrie. Ce fut à l'exposition publique de 1801 qu'on étala les premiers essais, brochés en deux ou trois couleurs, imitation bien faible des châles de Kachmyr. Alors parurent aussi les châles de Vienne, plus brillants et imprimés à six ou sept couleurs sur un tissu de coton à fond croisé. Leur succès stimula les fabricants français, qui parvinrent à les imiter. En 1804 et 1805, on vit les premiers châles soie et laine, imitant les dessins des cachemires. L'exposition publique au palais Bourbon en 1806 montra un châle de cinq quarts carré, à bordure de dix-huit lignes, orné d'une rosace au milieu, et un châle long soie et laine, fond blanc, avec bordure de neuf lignes, et aux deux extrémités des palmes hautes de neuf ponce. On chercha dès lors à perfectionner la filature des laines : l'émulation gagna toutes les parties de la France. Un superbe cachemire français fut admiré à l'exposition de 1819 ; mais l'inconstance et la bizarrerie du goût des femmes, sur le choix des fleurs, arrêta les progrès des fabricants dans l'imitation de ce genre de dessin. Si les dames de l'Inde étaient aussi légères, aussi capricieuses que les Françaises, il y a long-temps que les cachemires seraient passés de mode, et nous n'en parlerions que comme de l'his-

toire ancienne. Nous admirons donc le courage des manufacturiers français qui exposent des capitaux immenses à perfectionner, à varier, à multiplier les produits d'une branche d'industrie qui causerait leur ruine, si l'usage de ces produits, comme celui de tant d'autres, venait à tomber en désuétude. Après le coton, la soie et la laine de mérinos, on s'était avisé d'employer, dans les cachemires français, le duvet de certaines chèvres qu'on achette en Russie. En 1819, M. Amédée Jaubert, qui n'est point un orientaliste de cabinet, fit un voyage dans les pays entre la mer Noire et la mer Caspienne, afin d'y acheter pour compte de M. Ternaux aîné un nombreux troupeau de la race des chèvres qui paissent dans les steppes des Kirghiz, non loin d'Astrakhan. La spéculation n'a pas réussi. Le gouvernement qui s'y était intéressé y a perdu 300,000 francs. Ces animaux, que des mystificateurs ont fait passer pour des chèvres du Thibet, n'ont pas prospéré en France ; comme ils donnaient à peine 30 sous de duvet par an, ce qui était loin de dédommager de ce que coûtait leur entretien, on y a renoncé, et l'on a préféré tirer directement de la Russie le duvet de ces chèvres qui a contribué à rendre plus parfaite la fabrication de nos châles. Les progrès ont continué, et aujourd'hui ces produits de nos manufactures égalent presque en finesse ceux qui viennent de l'Inde, les surpassent pour l'élégance et la variété des dessins, et coûtent dix ou douze fois moins cher. L'exposition de 1834 doit achever de convaincre sur ces faits les plus incrédules. On a imité aussi les cachemires avec des tissus de bourre de soie, à Nîmes, à Lyon, à Saint-Quentin. On en a imprimé à Ronen, à Jouy, et dans diverses parties de la France et de l'Allemagne. On en a aussi brodé et broché. Assez et trop long-temps, on a estimé les choses suivant le prix qu'elles coûtent, et les hommes en proportion de leurs richesses. Espérons donc que nos dames, renonçant enfin à se parer des vieilles et infectes friperies de l'Inde,

donneront une constante préférence aux châles que la galanterie de nos fabricants embellit tous les jours pour elles. Les cachemires font aujourd'hui partie intégrante et obligée des corbeilles de mariage. Riche ou pauvre, un prétendu ne peut guères se dispenser d'en acheter au moins deux ou trois. Souvent il les paye avec la dot qu'il reçoit, ou il s'endette pour satisfaire le marchand, et dans tous les cas, la femme est dupe de sa propre vanité. La dépense sera moins forte et les dangers moins graves, sous les rapports financier et sanitaire, si, laissant à l'opulence les cachemires neufs de l'Inde, les fortunes médiocres savent se borner irrévocablement aux châles français. Mais il est une observation que nous nous reprocherions de ne pas adresser au beau sexe, dussions-nous par notre franchise contrarier ses préjugés et blesser son amour-propre. La première femme qu'on ait vue à Paris avec un châle de Kachmyr, ce fut M^{me} Emile Gaudin, depuis duchesse de Gaète. Grande et belle, et grecque de naissance, elle portait avec autant de noblesse que de grâce ce tissu précieux, fort convenable d'ailleurs au costume léger de nos dames à cette époque (1801). Les grands châles n'étaient pas aussi séants aux petites femmes. Mais aujourd'hui que toutes sont engoncées par les énormes pièces de rapport qui grossissent ridiculement leurs épaules et leurs hanches, le châle cachemire de l'Inde ou de France, quand il est d'une certaine ampleur, les écrase. Il y a incompatibilité entre les châles et les manches à gigots, ou à ballons. Il faut opter, et les parisiennes ont trop de goût pour ne pas renoncer à ces dernières, dont la mode dure déjà depuis une dizaine d'années, chose sans exemple. — Nous n'entrerons pas dans le détail technique des procédés de la fabrication des châles français; nous nous bornerons à rapporter les faits suivants: dans toute la France, on fait des châles soie et laine, soie et coton, laine et coton, mérinos, bourre de soie, etc. Ce n'est qu'à Paris que l'on fabrique les châles imitant les cachemires; mais les

ouvriers qu'on y emploie résident dans un rayon de 30 à 40 lieues, autour de la capitale. L'unique matière qui entre dans ces tissus, c'est le duvet blanc et soyeux que les chèvres donnent en abondance et à bon marché dans le pays des Kirghiz. Ce duvet arrive par balles, des ports de la Russie méridionale, où les fabricants européens le font acheter. M. Bellangé ayant découvert ce duvet employé déjà dans la chapellerie, fut le premier qui sut l'utiliser pour les châles, et grâce à lui, Paris devint une ville manufacturière. D'autres aussi se sont distingués dans cette branche d'industrie. Ce sont MM. Lagorce, Ternaux, Raynouard, Colin et J. Rey, auteur d'un livre fort enrichi, publié en 1823, sous ce titre: *Essai sur l'histoire des châles*, qui a été notre principal guide pour la rédaction de cet article. Nous citerons encore MM. Bosquillon, Gaussin, Hébert et Denderouze, qui ont exposé, en 1834, des essais magnifiques qu'il leur serait impossible de livrer à des prix raisonnables, sans l'espoir de se récompenser, sur la quantité, des frais énormes qu'ils ont déboursés. Le dessin seul d'un superbe châle que la reine vient d'acheter 1,000 fr., en avait coûté 5,000. Nous ajouterons qu'autrefois la finesse et la beauté d'un châle de l'Inde était constatée quand il passait roulé sur l'anneau d'une bague. C'était probablement avant qu'il y eût de larges bordures. Les plus beaux cachemires indiens ou français ne soutiendraient pas maintenant cette épreuve. — Les châles de France qui ressemblent le plus à ceux de l'Inde sont de deux sortes. Les uns faits au lancé, soit à la tire soit au jacquart, métier inventé par le célèbre Vaucanson. On les appelle cachemires français ou brochés. Ils sont découpés, c'est-à-dire privés de ces longs fils qui forment l'envers de la brochure. Les seconds, nommés châles de l'Inde, comme s'ils en étaient réellement, sont plus chers que les premiers, on les brode par un procédé qui ressemble au travail de la tapisserie et de la dentelle, et qui s'appelle *espoulinage*, à cause des petites navettes

on espoulines dont on se sert. — L'introduction des cachemires de l'Inde longtemps prohibée, vient d'être levée par une ordonnance royale, qui l'autorise moyennant un droit de 20 pour cent. Les fabricants se plaignent de cette mesure; les marchands trouvent le droit exorbitant. Il ne leur en coûtait que 10 pour cent pour les faire entrer en France par contrebande. L'avenir nous apprendra si l'industrie française aura gagné ou souffert de cette concurrence. — On a adapté à quelques ballets de l'opéra la danse *du châte*, probablement originaire de l'Inde.

H. ADIFFRET.

CHALET, espèce de cabane faite de branches d'arbres, à toit plat et bas, recouvert de chaume, en usage seulement dans les montagnes de la Suisse, particulièrement aux environs de Gruyères, et uniquement destiné à faire des fromages. Les plus solitaires de ces rustiques habitations sont à près de 1,100 toises au-dessus du lac de Genève, dans une belle prairie, coupée de nappes d'eau, à l'extrémité d'un quasi-désert, nommé le *Plan du Rain* ou *la plainc qui dure*, car elle a une longue journée de chemin. Les seules occupations des familles dans ces chalets sont de traire les vaches deux fois par jour, et de fabriquer avec leur lait le fromage si vanté qui rapporte à la Suisse quinze millions par an. Chaque famille peut en faire, poids réparti, environ 120 livres dans une journée; ces braves gens le vendent et en vivent. Leur délassement est de surveiller leurs troupeaux et de fendre du bois, et leur promenade, de l'aller chercher sur leur dos, à la distance de huit lieues. Ces familles hospitalières naissent, et meurent la plupart sur leurs rochers, et contentes de leur sort. Dans cette région des aigles, des chamois et des ours, à peine entendent-elles arriver les dernières rumeurs des orages politiques qui montent des cités populeuses qui gisent à leurs pieds: elles s'endorment dans le silence du ciel et de leur conscience, sur un lit d'herbes qu'elles sèment chaque soir dans leur chalet. Mais, hélas! parmi ces

roches, vieilles forteresses du globe que dédaignent d'escalader la cupidité et la fureur des hommes, la nature, le plus souvent riante, s'arme quelquefois d'un aspect redoutable: elle a pris dans une nuit son front de glace, et, avec une voix sourde et menaçante, elle ensevelit sous d'immenses avalanches chalets, familles et troupeaux. Mais le cœur de l'homme est si bon dans ces solitudes qu'il répare tous les maux. Celui qui échappe, dénué de tout, à cette catastrophe, la seule qui attriste ces montagnes paisibles, n'a pas le temps de dire: « J'ai besoin: » on lui refait le jour même sa petite fortune. La misère est inconnue sur ces rochers bénis des cieux! L'homme du monde va rire: eh! bien, c'est sur un fromage que sont gravées les archives de ces familles innocentes. Un enfant vient-il de leur naître, un mariage est-il sanctifié par le prêtre, elles cisellent sur un bloc de lait durci, en style lapidaire, la date de la cérémonie nuptiale ou du baptême, et les noms des époux ou du nouveau-né. Monument moins durable que le granite, il est vrai, mais d'une plus haute leçon, car sa fragilité même annonce la fragilité de notre nom sur la terre. — Ne sortons pas sitôt de ces candides habitations, de ces chalets que Rousseau a de son côté rendus si célèbres: la description qu'il en a tracée fera mieux goûter que toutes nos recherches la paix ineffable de ces aériennes retraites. Laissons parler la tendre, la poétique Héloïse dans la xxxviii^e lettre. « Près des coteaux fleuris d'où part la source de la Vévaïse, est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, et ne devrait servir que d'asile aux amants! Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets, qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour et le plaisir. Amies de la simplicité rustique, les fraîches et discrètes laitières savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent la prairie sont bordés d'arbrisseaux et de

bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asiles plus déserts et plus sombres. L'art, ni la main des hommes, n'y montrent nulle part leurs soins inquiétants ; on n'y voit partout que les tendres soins de la mère commune. C'est là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, et qu'on ne peut écouter que ses lois... Aussi bien, je sens que le cœur de Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet. » DENNE-BARON.

CHALEUR, sentiment qui résulte de l'action et du mouvement des petits atomes de feu qui agissent sur les corps ou qui les pénètrent. On distingue deux sortes de chaleur, la *chaleur naturelle*, c'est-à-dire celle qui existe au-dedans de nous ou qui agit dans la nature indépendamment de nous, telle que la *chaleur vitale* ou la *chaleur animale*, la chaleur du soleil, celle de l'air, de l'atmosphère ou des climats ; et la *chaleur artificielle*, c'est-à-dire celle qui est produite par frottement ou par pénétration. On peut considérer l'une et l'autre comme un effet produit par le calorique. (*Voy. ce mot.*) — Le mouvement du soleil est le principe du mouvement de la lumière (*voy. ces mots*) : lorsque nous nous trouvons exposés à son action, nous éprouvons un sentiment de chaleur dont les corps inorganisés sont également affectés. Le calorique ne disparaît point à nos sens comme la lumière quand ses rayons viennent à être absorbés, mais devient appréciable par une sensation particulière qu'il excite en nous : c'est cette sensation que l'on désigne sous le nom de *chaleur*. Cette sensation est relative à l'état de nos organes et à leur rapport avec les corps extérieurs. Quand nous touchons un corps dont la température est supérieure à la nôtre, le calorique, qui tend partout à se mettre en équilibre passe de ce corps dans notre main, et nous fait éprouver la sensation de la chaleur. Le contraire a lieu si nous touchons un corps d'une température inférieure, et nous ressentons du froid. Ces deux effets se produisent avec d'autant plus ou moins de promptitude et d'intensité que

le corps avec lequel nous sommes en contact est plus ou moins bon conducteur du calorique. La sensation de la chaleur ne suppose pas toujours une différence considérable dans la température ; l'augmentation peut n'être que d'un ou de deux degrés et nous paraître excessive, et c'est même là le cas le plus ordinaire. Cela vient de ce que ces deux degrés en plus agissent comme une cause extérieure de chaleur, tandis que celle qui nous est naturelle, faisant partie de nous-mêmes, ne peut donner lieu à aucune perception. — La sensation de *chaleur interne* doit s'expliquer également par la différence qui existe entre la température d'un organe en particulier et celle qui est commune à tous les autres. On en a deux exemples dans une multitude de cas, et il n'est pas douteux que l'état de sensibilité n'influe sur cette sensation autant que l'élévation réelle de la température. L'habitude peut aussi modifier l'impression du chaud et du froid, et la rendre presque nulle : c'est ainsi que nous devenons peu sensibles aux variations de la température atmosphérique quand elles ne passent pas certaines bornes. Plusieurs physiologistes pensent non seulement que la sensation de la chaleur et celle du froid ne sont pas en rapport constant avec leur cause matérielle, mais qu'elles peuvent exister sans aucune altération correspondante de la température animale et comme simples modifications de la sensibilité. — Quoique la propagation de la chaleur paraisse être la même que celle de la lumière et du feu, elle se rapproche cependant davantage, par sa nature, du feu que de la lumière, car elle peut exister sans cette dernière, et l'on conçoit difficilement la chaleur sans la présence du feu. Mais quelle que soit l'origine ou la cause productrice de la chaleur, les effets n'en sont pas moins réels, sensibles et toujours agissants ; ils ne diffèrent de ceux du feu que par leur intensité, et leur impression sur nos organes est d'autant plus vive que la matière du feu annoncée par le sentiment de la chaleur est plus abondamment accumulée, et, réciproquement,

d'autant moindre qu'il y a moins de feu, d'atomes ou de molécules de feu en action, ou qu'ils agissent de plus loin. La chaleur, du reste, réside dans tous les corps ou pénètre tous les corps de la nature; elle agit sur tous, et tous sont plus ou moins affectés par sa présence. On peut dire qu'il n'en est aucun qui n'ait un degré de chaleur habituel: l'eau, l'air, la terre, jouissent de différents degrés de chaleur qui leur sont propres, et que les circonstances peuvent développer, augmenter ou diminuer, mais jamais peut-être annihiler entièrement. — Un phénomène singulier de la chaleur bien digne de notre attention, et qui s'offre à nous à chaque pas, c'est la diversité des degrés de chaleur que les différents corps prennent au soleil. Si l'on se promène au soleil vêtu de blanc et de noir, et qu'on porte ensuite sa main alternativement sur les parties blanches et noires, on y trouvera une différence sensible dans la chaleur: le noir sera toujours chaud au toucher, et le blanc toujours frais. Est-on vêtu totalement en noir, la chaleur du soleil paraît insupportable, tandis qu'elle sera douce si l'on n'est vêtu que de blanc. Deux causes concourent à produire ce phénomène singulier, dont nous parlerons plus au long aux articles COULEUR et LUMIÈRE, les rayons lumineux et la substance élémentaire qui entre dans la composition du corps échauffé. Mais il faut en conclure que les habits noirs ne conviennent pas autant que les blancs dans un climat ou dans un temps chaud, et lorsqu'on doit être exposé plus ou moins long-temps à l'ardeur du soleil. L'application de ce principe a été portée plus loin, et, en Angleterre, où l'on ne néglige rien de ce qui peut avoir une utilité directe, le lord Leicester a fait noircir, par exemple, les murs de ses jardins avec beaucoup de soin pour garantir les jeunes fruits contre le danger des gelées printanières. En effet, les espaliers, étant noircis, reçoivent assez de chaleur pendant le jour pour en conserver une partie pendant la nuit et entretenir autour des jeunes fruits

une douce température qui les défend de la gelée. Que d'heureuses applications on pourrait faire de ce principe! Les circonstances, les temps, les lieux, les indiqueraient facilement à l'observateur intelligent. — Les effets de la *chaleur solaire* sur les animaux sont de colorer la peau, de l'affermir, de l'enflammer, et d'augmenter la circulation du sang, de colorer les poils des quadrupèdes, les plumes des oiseaux et les élytres des insectes; sur les végétaux, de colorer les feuilles en vert, de nuancer les fleurs, de mûrir les fruits et de leur donner leur saveur. La chaleur du soleil augmente aussi l'énergie du système nerveux, dissipe la tristesse et la mélancolie. Sousson influence, tout se réveille, s'anime; les fleurs s'épanouissent, les oiseaux chantent; lorsqu'elle disparaît, la plupart des fleurs se ferment, les oiseaux cessent de chanter: tout se tait, tout s'endort. (*Voy. SOLIL.*) — Nous aurions encore à parler ici de la *chaleur des saisons* et de celle des *climats*; mais ces détails trouveront leur place aux articles CLIMAT, SAISONS et TEMPÉRATURE, comme nous renvoyons aux articles CALORIQUE (t. x, p. 52-60) pour les autres phénomènes physiques et chimiques de la chaleur, et aux articles *chaleur animale* et *chaleur terrestre*, qui vont suivre, pour tout ce qui a plus particulièrement rapport à la chaleur dans les trois règnes, animal, végétal et minéral. Nous n'avons dû aborder ici que les généralités, et nous croyons l'avoir fait de manière à être compris de tous nos lecteurs et à leur laisser quelques notions utiles et d'une application fréquente. Z.

Dérivés du mot CHALEUR.

Ce mot, fait du latin *calor*, a donné naissance à une foule d'autres, que nous allons énumérer rapidement, en renvoyant, comme nous avons coutume de le faire, aux articles spéciaux que nous avons jugé utile de consacrer à quelques-uns. Voici d'abord ceux qui ont été formés directement du radical *calor*: CALÉFACTEUR. (*Voyez* t. ix, p. 524.) — CALÉ-

RACTION (*calefactio*), chaleur causée par le feu, production de cette chaleur, action par laquelle on la produit.—CALIFORMIA (*California*, de *calidus* et de *forma*), pays d'Amérique ainsi nommé à cause de l'extrême chaleur qu'on y éprouve. (*Ibid.*, p. 544.)—CALORICITÉ, CALORIE, CALOSIFÈRE, CALOSIFICATION, CALORIFIQUE, CALOSTOMÈSE et CALORIQUE. (Tom. x, p. 51 à 60.)—Voici maintenant les mots qui ont été formés du français : CHALEUREUX (on a dit autrefois *chaloureux*), qui a beaucoup de chaleur naturelle. Il ne se dit au propre que des personnes, et dans ce sens il est peu usité; mais on s'en sert assez souvent au figuré, et c'est une des qualités les plus précieuses de l'orateur qu'on puisse dire de lui qu'il a une *âme chaleureuse*, une *éloquence chaleureuse*, ou d'un écrivain, qu'il a un *style chaleureux*; on le dit aussi des ciels d'un tableau, quand ils sont peints avec la vigueur et le ton *chaud* commandés par le sujet. Il est inutile de dire que le mot *chaleur* se prête également à toutes ces façons de parler.—CHALIBAUX, nom de la fête de Saint-Jean dans plusieurs provinces de France, ainsi dite des feux qu'on a coutume d'allumer pour sa célébration.—CHAUD, adjectif ou qualificatif, qui se dit, au propre ou au figuré, de tout ce qui a de la chaleur par soi-même, et qui est en état d'en procurer, d'en transmettre, ou de ce qui en a reçu : dans le premier cas, on dira que le soleil est *chaud*, que le vin est *chaud*, que les épices et les liqueurs sont *chaudes*, qu'un homme a le tempérament *chaud*, qu'un écrivain, un orateur, un peintre, un ami est *chaud*; dans le second, on dira qu'un fer est *chaud*, que de l'eau est *chaude*, qu'un écrit, qu'un combat est *chaud*, qu'une action, une attaque, une rencontre, une alarme a été *chaude*.

Renaudin-vau, monsieur, d'une alarme si *chaude*.

Molière, Tartuffe, act. v, sc. 7.

On dit aussi pleurer à *chaudes larmes*. D'un homme vif, bouillant, emporté, on dit qu'il a la tête *chaude*; d'un homme qui a trop bu, qu'il est *chaud* de vin. Le principe de presque toutes les fièvres est

un excès de chaleur, mais on donne plus spécialement la dénomination de *fièvre chaude* à une fièvre dont les effets se font surtout sentir au cerveau. (Foy. FIÈVRE.) On dit proverbialement *tomber de fièvre en chaud mal*, pour dire tomber d'un mal dans un mal plus grand; *il ne trouve rien de trop chaud, il n'y a rien de trop chaud pour lui*, pour dire: c'est un homme avide, qui prend de toutes mains. Un proverbe dit encore qu'il faut *battre le fer pendant qu'il est chaud*, c'est-à-dire qu'il faut savoir profiter du moment, de la circonstance, des dispositions favorables où l'on est, pour conclure, pour terminer une affaire. *Se tenir les pieds chauds*, est un des préceptes d'hygiène qu'il importe le plus de bien observer; avoir les *pieds chauds*, se dit figurément pour exprimer qu'on est à son aise, qu'on a de quoi vivre commodément; il fait bon faire de la morale, de la philanthropie, du désintéressement et de l'optimisme quand on a les *pieds chauds*, et après un bon dîner; il y a peut-être un peu plus de mérite à celui qui a faim et froid, à celui qui n'a rien de *chaud* à mettre sous sa dent ou sur son corps, à observer les lois que la société a faites si douces pour celui qui a, si dures pour celui qui n'a pas. Tout le monde n'a pas la *main chaude*, c'est-à-dire tout le monde n'est pas heureux au jeu. Quant au jeu de la *main-chaude*, tout le monde sait en quoi il consiste; mais Florian, dans une de ses plus jolies fables, conseille de n'y jouer qu'avec ses semblables:

Ne jouons pas avec les grands!

Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

Les Singes et le Léopard, l. iii, fable 11.

On dit encore : Si vous n'avez rien de plus *chaud*, vous n'avez que faire de souffler, pour donner à entendre à quelqu'un qu'il se flatte vainement d'une espérance, qu'il n'obtiendra pas ce qu'il désire, ce qu'on exprime encore plus directement et plus trivialement en disant que ce n'est pas pour lui que le four chauffe. On dit de quelqu'un qui nous a effrayés, en nous présentant le mal plus grand qu'il n'était réellement dans une

affaire, qu'il nous l'a donnée chaude. A de telles gens , quand ils l'ont fait par malice ou par méchanceté, on le leur rend tout chaud dans l'occasion, c'est-à-dire qu'on s'en venge par le même procédé, ce qui n'est ni très noble ni très généreux, ce qui est directement opposé au précepte du christianisme, et ce que l'on voit cependant tous les jours. Heureux celui qui ne trouve rien ni de trop froid ni de trop chaud, qui s'accommode de tout ! Il n'est pas donné à tout le monde de prendre les choses froidement, avec calme et philosophie; quelques hommes ont, au contraire, l'habitude de les prendre trop chaudement; mais ce sont ordinairement les cœurs généreux, qu'il faut savoir préférer dans la société à l'indifférent, à l'égoïste, auquel le spectacle de la misère d'autrui ne fait ni chaud ni froid, et qui ne s'émue que pour ce qui le concerne personnellement, ainsi qu'aux hommes faux et pervers, dont la bouche, alternativement, souffle le froid et le chaud selon l'occasion, et qui, suivant les circonstances, sont toujours prêts à crier ou *Vive le roi!* ou *Vive la ligue!* Dans le dernier exemple que nous venons de citer, le mot CHAUD est pris substantivement, et il s'emploie souvent ainsi, en effet, au lieu du mot *chaleur*, comme on l'emploie encore adverbialement dans ces façons de parler : *boire chaud*, *se tenir chaud*. Chaud et chaude se prennent enfin, adjectivement, pour récent et récente. On dit par exemple, *cela est encore tout chaud*, *cette nouvelle est encore toute chaude*, pour dire cela vient d'arriver, cette nouvelle est toute récente. La science que je vous donne ici, je ne l'ai pas faite, je viens de la puiser dans les livres, je vous la donne toute chaude, l'arrangement seul m'appartient. — Pris substantivement, le mot CHAUD exprime un feu violent des forges, des mines et des verreries, employé pour diverses opérations : souder à la chaude, c'est saisir le moment où le métal est en fusion pour faire cette opération; de là on dit aussi au figuré et familièrement : faire une chose à la chaude, pour dire la

faire sans délai, quand l'occasion se présente, et en saisissant le moment opportun; la faire CHAUMENT, c'est la faire avec zèle, avec ardeur, et c'est ainsi qu'il faut servir ses amis. Au propre, on dit qu'il faut se tenir *chaument* quand on est enrhumé. — Le mot *chaud* a donné naissance aux mots CHAUDIÈRE (*caldarium*), CHAUDRON et CHAUDRONNIER (*Voy. ces mots*); d'où ont été faits CHAUDRONNÉE, mesure, quantité, capacité d'un chaudron, et CHAUDRONNERIE, fabrique, commerce et marchandise du chaudronnier. — Le verbe CHAUFFER (*de calefacere*), qui signifie devenir chaud, donner ou recevoir la chaleur, et son composé RÉCHAUFFER, s'emploient dans une foule d'acceptions, soit au propre, soit au figuré : on chauffe un four, un poêle, un appartement, une chambre, etc.; il faut bien se chauffer quand on a froid. Au figuré, chauffer signifie pousser, activer : on chauffe une personne ou une affaire, selon le besoin et par tous les moyens qu'on a en son pouvoir, ou que l'on pense devoir réussir; de méchantes langues diraient que dans notre siècle de fer l'or est le meilleur conducteur de la chaleur, celui qui chauffe le plus activement une affaire et qui réchauffe le mieux le zèle de ceux dont elle dépend; nous n'aurons garde de les imiter : nous payons trop pour ne pas croire au désintéressement et à l'intégrité de ceux qui font nos affaires. Outre l'acception proverbiale que nous avons citée plus haut, ce verbe se retrouve encore dans un grand nombre d'autres. On dira familièrement à un homme qui aura mal parlé d'un autre : *Allez lui dire cela et vous chauffer au coin de son feu*, pour dire qu'on ne serait pas bien venu à tenir un langage offensant dans un lieu où la personne offensée serait la maîtresse. Cette personne pourrait montrer alors à l'agresseur de quel bois elle se chauffe, c'est-à-dire de quoi elle est capable, et comment elle sait se venger. On dit aussi d'un gros nuage éclairé du soleil pendant un temps chaud, que c'est un bain qui chauffe. Enfin, en termes de guerre, chauffer

un poste, c'est faire tirer vivement l'artillerie sur un poste pour s'en rendre maître. Du verbe *chauffer* ont été faits les mots suivants : *CHAUFFAGE*, *CHAUFFETTES*, *CRAUFFEUS*, *CHAUFOUT* et *CHAUFURNIES*. (*Voy.* ces mots.) — On donne aussi le nom de *CHAUFFE*, en termes de fonderie, au foyer où se jette le bois et où se fait le feu d'où la flamme pénètre dans le fourneau et va opérer la fonte des pièces. — La troisième personne de l'indicatif du verbe *chauffer*, jointe à d'autres mots, a donné naissance à quelques composés dont la signification varie avec le second terme, on appelle *CRAUFFE-CHEMISE* ou *CRAUFFE-LINGE* le panier d'osier qui sert dans les bains à échauffer le linge dont on a besoin. Le *CHAUFFECISE* était un officier des anciennes chancelleries, dont la charge ou l'emploi était de chauffer, d'amollir et de préparer la cire pour la rendre propre à sceller, puis d'apposer le sceau aux lettres et dépêches diplomatiques. Il y avait, en outre, dans la chancellerie de France, un valet de *chauffe-cire*, dont il est parlé dès l'an 1285, ainsi que de l'officier qu'il servait, dans l'état de la maison de Philippe-le-Bel. On appelle *CHAUFFE-LIT* tout ustensile, tels que bassinoire, moine, etc., qui sert à cet usage, et *CRAUFFE-FIRED* celui qui sert au même usage que la *chauffe-rette*. — Le mot *CHAUFFERIE* ou *CHAUFFERIE* est le nom que l'on donne à la forge où l'on fond le fer, ou bien à celle où le fer passe au sortir de l'affinerie. On donne celui de *CHAUFROIS* à un lingechand ou espèce de peignoir chauffé dont on se couvre au sortir du bain, au panier qui sert à faire chauffer ce linge et à une salle où l'on se chauffe en commun. Dans les pays du Nord, en Russie, par exemple, il y a des chauffoirs publics établis sur les places, où vont se chauffer les cochers et les domestiques qui attendent leurs maîtres ; établissements que le zèle et la charité devraient bien multiplier partout, comme ils l'ont fait déjà des *salles d'asile* destinées à la première enfance. Dans un autre ordre de dérivés viennent les mots *ÉCHAUSOULUX* (de *calida*

et de *bullā*), espèce de petits boutons, de petites élevures rouges, qui viennent sur la peau et causent une démangeaison ou un picotement plus ou moins vif. — *ÉCHAUDÉ* (subst.), sorte de pâtisserie très légère, faite d'une pâte détrempée dans du levain, du beurre et des œufs, et dont le pâtissier Favart, père de l'auteur dramatique de ce nom, se glorifiait d'être l'inventeur. Le verbe *ÉCHAUDER*, qui exprime au propre l'action de jeter dans l'eau chaude, de faire passer à l'eau chaude, et qui emporte au figuré l'idée d'une perte, d'un dommage éprouvé par quelqu'un. L'expression proverbiale *chat échaudé craint l'eau froide* signifie que quand on a été une fois attrapé en quelque chose, on craint même tout ce qui a l'apparence d'un leurre ou d'un piège. — De là aussi le mot *ÉCHAUDON*, qui s'applique au lieu où l'on échaude, au vase que l'on emploie à cette opération ; les bouchers appellent du même nom les chaudières où ils font cuire les débris de leurs viandes et le lieu où sont placées ces chaudières ; les drapiers et les teinturiers, les chaudières et les lieux où ils dégraisent leurs laines. — *ÉCHAUFFAISON*, éruption rougeâtre de la peau, provenant d'un *ÉCHAUFFEMENT*, c'est-à-dire d'une augmentation de la chaleur du corps, portée au point de déranger l'économie animale. Il y a des aliments et des remèdes *ÉCHAUFFANTS*, dont il faut savoir se garder quand on a déjà de la disposition à l'échauffement. Cette irritation d'un sang *échauffé* peut passer du physique au moral, porter à l'impatience, conduire à un emportement quelquefois funeste ; et de même qu'on s'*ÉCHAUFFE* à marcher, à courir, on peut s'*ÉCHAUFFER* à discourir, à disputer. — Heureux celui dont le zèle ne s'*échauffe* jamais que pour le bien ! Une *ÉCHAUFFOIRÉE* est, au propre, une petite rougeur, la même chose qu'une *échauboulure* ou une *ÉCHAUFFURE* ; au figuré, ce mot s'entend d'une entreprise folle, téméraire et sans succès. — Le mot *échaud* a produit encore le mot *ÉCHAUD*, nom d'un ustensile de cuisine propre à contenir la braise ardente et à faire chauf-

fer on réchauffer les mets. Les chimistes et les teinturiers se servent aussi de réchauds, et ces derniers, par exemple, se servent des expressions *donner le premier réchaud* ou *le second réchaud*, pour dire passer une première fois ou une seconde fois l'étoffe que l'on veut teindre dans une chaudière où est la teinture chaude. *RÉCHAUF*, terme de jardiniers, par lequel ils indiquent le fumier chaud dont ils entourent une couche, d'où ils ont fait aussi les mots *RÉCHAUFFEMENT* et *RÉCHAUFFER*, qui se prennent également dans un sens général pour dire chauffer de nouveau, et s'emploient au figuré comme au propre. C'est dans le premier sens, par exemple, qu'on dit proverbialement *qu'un dîner réchauffé ne vaut jamais rien*; et c'est dans le sens figuré qu'on peut dire que beaucoup d'auteurs dramatiques de nos jours ne nous donnent que du commun et du *réchauffé* en croyant nous donner du neuf. — Enfin, nous terminerons cette longue liste par les mots : *RÉCHAUFFOIS*, espèce de fourneau propre à réchauffer les plats, et que l'on met dans un office; *SURCHAUFFER*, terme de forge, pour dire brûler le fer en partie par une trop grande chaleur, et *SURCHAUFFURE*, défaut du fer ainsi *surchauffé*, ou bien désignation des pailles qu'on remarque quelquefois dans l'acier. E. H.

CHALEUR ANIMALE. Les animaux présentent deux grandes divisions, chez l'une desquelles la température du corps est la même à peu près que celle du milieu où ils se trouvent placés, et varie avec celle du milieu, ce sont les animaux à *sang froid*; dans l'autre, elle diffère de celle du milieu, et est à peu près invariable, ce sont les animaux à *sang chaud*. La chaleur animale, entretenue par la respiration, est différente dans les diverses espèces d'animaux, mais elle est la même pour chaque espèce, et de nombreuses expériences ont prouvé que la rapidité de la circulation est comme la mesure de cette chaleur. Nous n'aurons à envisager ici la *chaleur animale* que sous le point de vue

physique; et nous nous bornerons à citer quelques-uns des résultats les plus importants dans des travaux bien faits. — Dans un voyage à Ceylan, John Davy, se trouvant à 9° 42' de latitude nord, le thermomètre marquant 25° 6' centigrades, détermina la température de 7 individus en bonne santé, 3 heures après le repas. Pour obtenir une chaleur constante, la boule du thermomètre était placée sous la langue. La température moyenne chez les hommes de 24, 28, 25, 17, 23, 20 et 28 ans, fut de 37° 49; en Angleterre, elle était de 36° 7. — Par 27° 44' de latitude sud, le thermomètre marquait 26° 7, les mêmes individus et six autres de 25, 40, 43, 40, 13 et 4 ans, qui étaient restés un mois sous la chaleur du tropique, donnèrent 37° 62. Sous 35° 2 2', même latitude, après trois semaines entre les 30 et 35° par un temps humide et froid, la température extérieure étant de 15° 5, les six premiers individus donnèrent pour moyenne 36° 42. — Quelques auteurs avaient annoncé que la température des habitants des tropiques était inférieure à celle des régions tempérées. A Colombo, capitale de Ceylan, Davy opéra sur six *Singalises*, la température étant de 25° 1 : deux femmes de 50 et 4 ans, et quatre hommes de 20, 8, 40 et 25 ans, donnèrent 38° 23. — La même expérience répétée sur des métis et des blancs donna les résultats suivants :

Métis : femmes de 12, 14, 17, 14 ;
hommes de 14, 10, 14, 10, température 38° 17.
Blancs : femmes de 9, 6, 9, 12 ;
hommes de 8 ans, température 38° 54.

Ces faits prouvent parfaitement que la température moyenne du corps humain ne varie pas pareillement dans les divers climats avec le sexe et l'âge. — Despretz a fait sur un grand nombre d'animaux une série d'expériences qui conduisent aux mêmes résultats. Pour une température de 15° 15, il a obtenu :

pour 9 hommes de 30 ans	37° 14
4	68
4	27, 13
4	18
	36, 99

pour 3 hommes de 1 à 2 jours	35° 06
2 corbeaux adultes	42, 91
4 chats-huants	40, 91
1 chouette adulte	41, 47
1 tiercelet adulte	41, 47
3 pigeons	42, 98
3 moineaux francs couverts de plumes	39, 08
1 id. fort	41, 07
1 id. adulte	42, 88
1 bruant adulte	42, 88
2 corneilles bonnes à man- ger	41, 17
1 chien de 3 mois	39, 78
1 chat mâle adulte	35, 76

2 carpes	11, 69
----------	--------

2 tanches	11, 54
-----------	--------

température de l'air où vivaient

ces animaux 10, 83

Ces faits une fois bien posés, à quoi doit-on attribuer la chaleur chez les animaux? Il est évident que la transformation continuelle du sang veineux en sang artériel dans l'acte de la *respiration* (*V.* ce mot) doit développer une température élevée. Les matières organiques du règne animal renferment du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, et la plus grande partie contient aussi de l'azote. Le sang, en traversant les poumons, perd une partie de son carbone et de l'hydrogène qu'il renferme, et il se forme de l'eau et de l'acide carbonique. Une portion d'oxygène d'abord inspiré disparaît dans cette fonction. Des expériences que nous signalons, il résulte que la respiration est la principale cause du développement de la chaleur animale, et que la petite portion restante est facilement expliquée par l'assimilation, le mouvement du sang et le frottement des diverses parties; qu'une portion d'oxygène plus grande que celle qui forme l'acide carbonique, et quelquefois très considérable relativement à ce premier, disparaît et en plus grande quantité chez les jeunes animaux que chez les adultes; qu'il y a exhalation d'azote chez les mammifères carnivores et frugivores, et chez les oiseaux; en plus grande quan-

tité chez les frugivores que chez les carnivores. — La respiration ne produit pas moins de sept dixièmes et pas plus de neuf dixièmes de la chaleur totale émise par l'animal, et ce n'est que chez de très jeunes animaux, qui perdent quelquefois une portion de leur chaleur propre, que l'on n'obtient que sept dixièmes. H. GAULTIER DE CLAUDE.

Les phénomènes de chaleur se manifestent dans tous les corps organisés pendant la vie et après la mort. La température ou chaleur vitale doit être étudiée pendant la santé ou durant le cours des maladies. — Chez l'homme et les animaux, la température vitale offre des modifications déjà indiquées. (*Voy. t. II, p. 308.*) Les anciens en ont placé la source dans le cœur, et Descartes l'expliquait en admettant une ébullition de sang dans cet organe. Mais il est des animaux qui n'ont ni cœur ni vaisseaux, et dont le tissu n'en est pas moins abreuvé d'un fluide nutritif, qui représente le sang. Van Helmont, Vieussens, Borelli, croyaient à une effervescence, à la fermentation du sang, ou bien à un esprit igné, qui se dégageait par les mouvements du cœur. Les physiologistes modernes, qui, dans leurs explications sur le siège de la calorification, ont plus ou moins heureusement apprécié les conditions organiques nécessaires pour sa manifestation, ont émis sur ce sujet des opinions dont le résultat est que l'innervation, la respiration, la circulation et la nutrition concourent chacune à sa manière, à la production de la chaleur animale, la première en stimulant tous les organes par l'agent innervateur, la seconde en puisant dans l'air l'oxygène ou le *pabulum vitæ*, qui, s'unissant au sang, le rend plus nutritif, plus chaud et plus excitant; la troisième en distribuant le sang plus ou moins chaud dans les diverses espèces animales, dans tous les tissus et surtout dans le tissu nerveux, qui en dégage l'agent incitateur; la quatrième enfin, ou la nutrition, y contribue par la solidification et la fluidification alternatives des humeurs et des tis-

aus, et par le jeu des combinaisons chimiques qui s'effectuent pour les renouveler et réparer leurs pertes. De cette appréciation générale du mode de production de la chaleur animale, qui nous paraît suffisamment exacte, il est facile de conclure qu'en raison des divers degrés de complication ou de simplicité d'organisation des appareils innervateur, respiratoire, circulatoire et nutritif, qu'on observe dans toute la série animale, depuis l'homme jusqu'à l'éponge, la température vitale de tous ces êtres plus ou moins animés offre les différences depuis le plus haut degré d'élévation de chaleur qui a été constaté chez les oiseaux jusqu'aux animaux les plus inférieurs, dont la chaleur est égale à celle du milieu dans lequel ils vivent. — Les faits nombreux exposés par M. Decandolle dans sa *Physiologie végétale* prouvent, comme il l'a avancé, que la chaleur interne des plantes, qui diffère plus ou moins de celle de l'atmosphère, doit être attribuée à l'eau du sol, qui, plus chaude que l'air en hiver et plus fraîche en été, est absorbée par des racines plus ou moins profondes, et répandue dans tout le tissu du végétal. « Ainsi, dit-il, tandis que l'ascension de la sève met perpétuellement le centre du tronc en équilibre de température avec le sol, toute la structure du corps ligneux, et surtout de l'écorce, empêche le tronc de se mettre en équilibre de température avec l'air extérieur : il doit nécessairement résulter de ce double effet, que la température de l'intérieur des troncs doit être analogue à celle du sol où plongent leurs racines, c'est-à-dire plus chaude que l'air en hiver et plus froide en été, et que, pour expliquer ces faits, il n'est pas nécessaire d'admettre dans les végétaux une faculté calorifique analogue à celle des animaux à sang chaud. » Après ces notions générales sur la chaleur végétale, étudiée dans les plantes dicotylédones, il convient de faire remarquer que la température vitale des végétaux, dont l'organisation se simplifie de plus en plus, est beaucoup plus subordonnée

à celle de l'atmosphère qu'à celle du sol. Mais il reste encore à apprécier l'influence que l'absorption des éléments gazeux et de l'humidité aérienne et la nutrition doivent exercer sur la température propre aux divers végétaux. — A ces faits, puisés dans l'observation des corps organisés dans l'état normal, il faut joindre ceux de l'accroissement de la chaleur, soit animale, soit végétale, pendant la reproduction. Ainsi, l'augmentation de la température remarquée par un grand nombre de botanistes dans plusieurs plantes s'est élevée dans la fleur de l'*arum cordifolium* de l'île de France à 40° et même à 40°, l'air ambiant étant à 19°. Pendant la saison des amours, la chaleur des êtres animés est augmentée dans tout le corps et dans les organes génitaux, en raison de leur turgescence sanguine. Les oiseaux qui couvent leurs œufs, en outre des précautions qu'ils prennent pour conserver la chaleur produite, offrent de plus pendant l'incubation un accroissement réel de leur température habituelle. — C'est pendant les maladies des animaux que la chaleur présente le plus de modification. Le froid glacial de la peau et des membres, du bout du nez, accompagné d'un sentiment de chaleur ardente dans les viscères, qui précède toutes les affections graves, annonce toujours une lésion profonde et une mort plus ou moins imminente, et réclame les secours opportuns les plus rapides et les plus continus pour prévenir l'issue funeste. Dans ces cas, la sollicitude et l'habileté du médecin doivent être proportionnelles à l'intensité du trouble morbide qu'il doit enrayer, s'il arrive à temps pour que l'art puisse triompher. Mais on peut ne pas s'inquiéter de ces frissons légers, de ces bouffées de chaleurs erratiques que des personnes d'une grande susceptibilité nerveuse éprouvent, surtout lorsque leur genre de vie est trop sédentaire, et lorsque les plus légères contrariétés troublent momentanément leurs habitudes par trop régulières et monotones. — Nous ne pourrions passer ici en revue

toutes les variétés de *chaleur morbide* qui accompagnent les affections, soit locales, soit plus ou moins générales, de l'organisme de l'homme. Si ces sensations sont quelquefois douces et agréables et de bon augure (*chaleur hali-tueuse*), quelquefois elles ont un caractère douloureux, et en effet la chaleur accompagne les douleurs des inflammations, des névralgies et des fièvres. Toutes ces expressions, chaleur vive, ardeur, chaleur fébrile, chaleur âcre et mordicante, chaleur sèche, humide, générale, partielle, fugace, passagère, servent à désigner les principales variétés de la chaleur morbide, qu'il faut rapprocher en pathologie des sensations de froid dans les maladies, alternant plus ou moins avec des phénomènes d'augmentation de la température vitale. Cet aperçu rapide des sensations plus ou moins pénibles des diverses sortes de chaleur morbide chez l'homme s'applique jusqu'à un certain point aux espèces animales, plus ou moins rapprochées de lui, et vivant en domesticité. Mais il est vraisemblable qu'à mesure qu'on descend dans l'échelle animale, toutes ces nuances indiquées de la température morbide des animaux n'existent plus. Il est probable encore qu'il en est ainsi dans les maladies des végétaux, et que les altérations de la température vitale sont plutôt une diminution qu'un accroissement de la chaleur organique. — Après ces considérations rapides sur la *chaleur vitale*, qui se développe dans les corps organisés, soit en santé, soit pendant les maladies, il nous reste à indiquer que la vie et la chaleur propre des diverses espèces, soit végétales, soit animales, s'entretiennent malgré les différences de la température extérieure. Diverses plantes croissent et vivent dans des terrains dont la chaleur est de 30, 31, 62, 77 et même 80 degrés. Un *phormium tenax* ent les feuilles entièrement brûlées, mais sa souche résista sans périr à l'extrême chaleur de l'incendie d'une serre, qui eut lieu à Paris au jardin des plantes. Ce fait a été rapporté par M. Thouin à M. Decan-

dolle. D'autres végétaux poussent et fleurissent malgré l'influence d'un froid considérable. Le chêne peut supporter sans périr, dans le nord de l'Europe, jusqu'à 25 degrés, et le bouleau jusqu'à 32 et même 36 degrés au-dessous de zéro. Presque tous les végétaux sont au contraire appelés à vivre dans une température moyenne. La vie végétale est comprimée dans les pays très froids, les espèces y sont rabougries. Elle est exaltée par l'influence des climats chauds, mais il faut bien avoir égard à l'humidité du sol ou de l'atmosphère, et à la constitution de la plante, pour prévoir les résultats subséquents. — Les animaux sont aussi rabougris par l'influence des climats froids. Plusieurs espèces d'animaux (ours, marmottes, etc.) s'engourdissent dans l'hiver. On dit que le tenrec et les crocodiles tombent dans la torpeur par l'effet des fortes chaleurs. Les températures extrêmes sont nuisibles en général aux manifestations de la vie animale. Les animaux sont donc forcés de vivre dans des températures moyennes, soit atmosphériques, soit aquatiques; mais plusieurs animaux vivent dans l'intérieur des plantes ou dans d'autres animaux; non seulement à la surface de leur peau ou de leurs intestins, mais encore dans l'intimité de leurs tissus les plus profonds: ces parasites puisent à la fois la chaleur et la nourriture dans l'individu où ils se développent. Quelques animaux vivent dans des eaux thermales, et on a rapporté dernièrement de l'Inde des poissons qui ont été trouvés vivants dans une eau minérale dont la température est voisine de celle de l'eau bouillante. Nous ne pouvons indiquer ici tous les moyens dont la nature a pourvu les animaux pour les garantir de la perte de leur chaleur inhérente ou de l'introduction de celle de l'extérieur. Nous pouvons encore moins passer en revue les diverses industries des espèces animales pour se soustraire au froid ou aux fortes chaleurs. Nous devons nous borner à dire que l'homme a développé toute la puissance de son génie, non seulement pour

s'abriter par ses vêtements, par ses constructions architecturales, par les ombrages frais de ses jardins de plaisance, contre toutes les températures qui l'offensent, et s'opposent à son libre développement, mais encore pour faire la conquête des climats où les vicissitudes et les rigueurs des saisons semblent ne plus exister pour lui. Mais, en outre de cette manière dont l'intelligence humaine réagit pour maintenir le corps dans la température la plus favorable à la santé, nous ne pouvons passer sous silence la manière dont le corps humain résiste aux plus fortes chaleurs, comme aux froids les plus rigoureux : dans ces deux cas, il faut avoir égard à la nature des milieux ambiants, qui sont des obstacles plus ou moins puissants à la pénétration ou à la soustraction de la chaleur. C'est dans les milieux gazeux (air atmosphérique), que les élévations de température les plus considérables peuvent être supportées momentanément sans accident. Banks, Fordyce, Bagden, M. Berger, ont supporté pendant 7 à 8 minutes une chaleur forte, les uns de 79°, les autres de 109° et même de 115° : au rapport de Tillet et Duhamel, un séjour de 12 minutes dans un four chauffé à 128° fut supporté par une jeune fille qui n'en éprouva aucune incommodité. Les mémoires de l'académie des sciences rapportent un autre cas, de deux jeunes filles qui purent soutenir sans accidents graves, pendant quelques minutes, une chaleur de 150°. Il n'est pas rare d'observer dans les capitales de l'Europe des individus qui font métier de ces expériences, et se donnent le titre d'*hommes incombustibles*. — Les expériences de MM. De Laroche et Berger sur eux-mêmes et sur des grenouilles ont donné pour résultat, que dans un milieu de vapeurs aqueuses, l'élévation de la température ne peut être supportée qu'environ de 10 à 12 minutes pour l'homme, et d'environ 5 heures pour les grenouilles, depuis 37° jusqu'à 40°, et 53°. Lorsque le milieu ambiant est liquide, on ne peut y endurer qu'un temps plus court

le même degré de chaleur. Le Monnier a été forcé de sortir d'un bain d'eau thermale de Barrège à 45° après 8 min. de séjour. Des reptiles plongés dans l'eau à 40° succombent après 2 min. d'immersion, quoique la tête soit maintenue dans l'air, pour que l'animal puisse respirer. (Expériences de M. Edwards.) — Enfin, l'application des corps solides chauffés jusqu'à 40° ne peut être supportée quelques instants sans danger ; mais l'habitude peut modifier beaucoup ces premières impressions. — L'homme peut supporter le froid plus facilement que la chaleur. Il réagit contre lui par une plus grande production de sa chaleur inhérente, développée par les mouvements musculaires, par une nourriture abondante et stimulante, et par l'énergie de sa force morale. Il sait de plus ajouter à sa peau, qui est un mauvais conducteur du calorique, tous les moyens artificiels indiqués ci-dessus. Cependant, lorsque la soustraction de la chaleur du corps humain est trop brusque et trop continue, sa température vitale habituelle, qui est de 32 degrés, descend à 26. Alors se manifeste le besoin d'un sommeil invincible ; c'est la torpeur ou l'engourdissement, précurseur d'une mort produite, suivant M. Chaussat, par l'épuisement des forces nerveuses, et probablement aussi par l'action directe du froid sur le sang, qui se coagule dans les vaisseaux. — La chaleur animale de l'état sain, qui présente des différences suivant les âges et les espèces, est un moyen hygiénique et thérapeutique puissant. Les embrassements maternels, les donces étreintes de l'amitié, de l'amour et de tous les sentiments généreux, communiquent une chaleur à la fois physique et morale, qui constitue le feu sacré des passions nobles, seules dignes de la nature humaine. C'est ainsi que la chaleur vitale devient elle-même vivifiante et animatrice. Il suffit d'avoir remarqué que la décomposition des matières organiques est elle-même une source de chaleur, pour la faire contraster avec celle des corps vivants. Mais l'homme, dont le génie indus-

triel utilise tout, doit placer en première ligne la chaleur vivifiante des doctrines sociales, qui doivent contribuer aux progrès du perfectionnement de l'humanité ou de la grande famille du genre humain.

LAUSANT.

CHALEUR TERRESTRE. Il n'est pas dans la physique générale de question plus importante que celle de la chaleur intérieure de la terre. De ce phénomène dépendent : pour le passé, l'histoire des révolutions du globe ; pour le présent, la condition première de toute vitalité ; pour l'avenir, les chances de durée ou d'anciennissement qui attendent l'état actuel d'équilibre et d'organisation. L'observation a reconnu que cette chaleur provenait de trois sources principales : 1^o la température de l'espace planétaire dans lequel une innombrable multitude d'astres versent sans cesse du calorique par le rayonnement ; 2^o les rayons solaires ; 3^o le foyer brûlant que la terre recèle dans son sein. — La chaleur des rayons solaires modifiée par la température de l'espace, température qui approche de 62 degrés centésimaux, produit à la surface du globe de puissants effets. C'est elle qui chauffe notre atmosphère, favorise la fermentation des matières organisables, en un mot qui nourrit la vie. Comme les roches qui constituent l'écorce solide de la terre se laissent très difficilement traverser par le calorique, il en résulte que le sol ne peut suivre les variations étendues et fréquentes de l'état thermométrique de l'atmosphère. Dans les oscillations diurnes et annuelles de ses couches superficielles, il obéit à des lois plus régulières, rendant à l'espace pendant la nuit une partie de la chaleur reçue du soleil pendant le jour, pendant l'hiver la chaleur accumulée pendant l'été. Le sol produit ainsi l'utile effet du volant dans une machine ; il emmagasine la chaleur solaire et régularise son influence bienfaisante sur l'atmosphère. Outre ces oscillations dans le sens vertical, la différence de situation des divers points de la terre par rapport au soleil produi-

sant une différence par rapport à la quantité de chaleur accumulée, cette chaleur est assujettie à un mouvement lent et uniforme qui la porte incessamment des deux côtés du plan de l'équateur vers les pôles. — Toutes ces variations, qui jouent le rôle le plus important dans la constitution des climats, ont lieu dans d'étroites limites. A une profondeur variable, mais qui nulle part ne dépasse 30 à 40 mètres, les effets périodiques s'équilibrent complètement, et la température reste pendant toute l'année exactement la même. Cassini est le premier qui ait reconnu ce fait intéressant dans les caves de l'observatoire de Paris, et des observations nombreuses faites depuis plus d'un siècle dans toute l'Europe ne laissent aucun doute sur la constance de la température des caves. Ce fait est même devenu populaire, chacun sait que les caves sont chaudes en hiver, fraîches en été. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que cette température fixe représente à peu de chose près la température moyenne de la surface, de sorte qu'il suffirait de placer un thermomètre dans le sol, à une profondeur calculée d'après la latitude du lieu, pour avoir immédiatement la température moyenne d'un pays. — C'est cette constance de la température intérieure du sol qui conserve la vie à beaucoup d'arbres et de plantes d'une nature délicate, et dont l'hiver dévore les feuilles, les branches et la tige même. Ainsi, dans le midi de la France, lorsque le froid fait périr les oliviers, il suffit de les couper à fleur de terre, et ils repoussent avec vigueur. Dans les Alpes et dans tous les pays de montagnes que les neiges couvrent une partie de l'année, lorsque les ardeurs du soleil de printemps délivrent la terre de ce manteau glacé, le sol apparaît tout d'abord revêtu de verdure et de fleurs. Dans le nord de la Sibérie, au contraire, où le sol reste toute l'année gelé à 12 ou 15 pieds de profondeur, aucune végétation n'est possible que celle de quelques chétifs lichens. — C'est à la même cause qu'il faut

attribuer la différence de température qui existe entre l'atmosphère et la plupart des sources, toutes celles du moins qui ne viennent pas de grandes profondeurs et qui résultent de l'infiltration des eaux superficielles à travers les couches poreuses du sol jusqu'à des couches imperméables. Sous des latitudes élevées, leur température est en général plus forte que celle de l'air, sous des latitudes basses, c'est-à-dire voisines de l'équateur, elle est au contraire souvent moindre. Quant aux sources qui possèdent une haute température, et qui sont connues sous le nom d'eaux thermales, il est évident qu'elles reçoivent d'une autre cause bien autrement puissante le calorique dont elles sont chargées. Il en est de même des puits artésiens, qui dans le nord de la France et de l'Europe offrent toujours une température plus élevée que la température moyenne du pays. Il y a quelques années encore, on croyait expliquer cette température des eaux thermales et des fontaines jaillissantes par la chaleur que dégage la décomposition des pyrites (sulfures de fer). Mais si l'on réfléchit que cette décomposition ne peut avoir lieu sans le contact de l'air, et que rien ne justifie cette intervention de l'air à de grandes profondeurs dans l'intérieur du sol, si de plus on reconnaît que beaucoup de sources thermales sortent des terrains primitifs, dans lesquels les pyrites sont fort rares, on se hâtera de repousser cette hypothèse, sur laquelle les géologues ont long-temps fondé l'explication des phénomènes volcaniques, et l'on sera conduit à penser que la terre renferme dans son sein un foyer puissant de chaleur, indépendant de l'action solaire ou des réactions chimiques.—Depuis long-temps on avait reconnu que la température des mines était supérieure à celle de l'atmosphère : mais l'étude de la chaleur souterraine n'est devenue du domaine de la physique expérimentale qu'au XVIII^e siècle. Gensanne fit le premier, en 1740, des expériences suivies dans les mines de Giromagny. Leur exac-

titude fut confirmée par les travaux de de Saussure, Humboldt, d'Aubuisson. Trebra fit faire en Saxe pendant plusieurs années, des observations avec toutes les précautions convenables, mais c'est surtout M. Cordier qui dans ces derniers a mis hors de doute les résultats suivants : 1^o au-dessous de la couche invariable où toutes les oscillations thermométriques de la surface viennent s'éteindre, les températures restent parfaitement constantes, pendant des années, à quelque profondeur qu'on les observe ; 2^o au-dessous de cette même couche, c'est-à-dire à partir d'une profondeur de 30 à 40 mètres, la température du sol augmente rapidement, à mesure que l'on s'enfonce suivant la verticale. Cet accroissement n'est pas exactement le même par toute la terre ; il est plus ou moins rapide d'un pays à un autre ; mais ces différences ne paraissent pas dépendre du gisement des localités en latitude ou en longitude ; on les attribue avec probabilité au plus ou moins d'épaisseur de l'écorce du globe. Voici les principaux résultats de l'observation : l'accroissement de chaleur a été trouvé de 1 degré centésimal pour une

15	mètres à	Décise,	France.
19		Litthy,	<i>id.</i>
19,71		La Rochelle,	<i>id.</i>
28		Paris.	
35		Campo,	<i>id.</i>
40		Poullaouen,	<i>id.</i>
26		Gex,	Suisse.
40		diverses mines,	Saxe.
25		Guanaxuato	Mexique.
20,20		monts Ourals,	Russie.

En admettant pour moyenne 20 à 30 mètres, on trouve qu'à 2 kilomètres (demi-lieues) de la surface, la température du sol est celle de l'eau bouillante, et qu'à 10 myriamètres (25 lieues), il possède une chaleur suffisante pour fondre toutes les laves, et la plupart des roches connues. Au-delà, plus près du centre de la terre, règne sans doute une excessive chaleur qui tient en fusion le noyau du globe. La distance à laquelle commence la flu-

dité intérieure n'est pas $1/60^e$ du moyen rayon terrestre. Le sol sur lequel l'humanité promène fièrement sa domination n'est donc qu'une croûte très mince, une simple pellicule, cristallisée à la surface d'un immense océan de laves incandescentes, et il y a dans ce fait menaçant de quoi rabattre un peu la présomption des philosophes qui annoncent l'éternelle durée de l'espèce humaine. — D'où vient à la terre cette chaleur? est-ce du soleil? son influence si active à la surface a-t-elle donc pénétré jusqu'au centre? Si la température centrale de la terre provenait de la chaleur solaire accumulée dans son sein pendant des siècles, cette température serait décroissante de la surface au centre, ou tout au plus constante jusqu'aux plus grandes profondeurs, à partir de la couche invariable; mais il serait contraire à toute raison, à toute science, d'admettre qu'elle pût croître à mesure que l'on s'éloigne de la surface. Or, quoique les expériences qui constatent cet accroissement aient eu lieu à des profondeurs très petites par rapport au rayon terrestre, puisqu'elles ne descendent pas à un kilomètre de la surface, on ne peut mettre en doute un résultat constaté par tant d'habiles expérimentateurs, et que plusieurs sciences s'accordent d'ailleurs à confirmer. En effet, que dit la géologie? Si la terre devait sa chaleur intérieure au soleil, il est évident qu'elle se serait échauffée graduellement depuis son origine, et que la température de sa surface devant profiter de l'accumulation de la chaleur solaire à l'intérieur, elle jouirait maintenant d'un climat plus chaud qu'elle n'en eut jamais. Mais les observations géologiques conduisent à admettre que la température superficielle n'est pas toujours restée la même, et qu'elle a éprouvé un décroissement considérable. On trouve enfouis dans les couches du sol, à des latitudes où il leur serait aujourd'hui impossible de vivre, faute de chaleur, des débris d'animaux et de végétaux qui ont évidemment peuplé à des époques reculées le sol même où ils sont ensevelis.

La température de ces latitudes était donc plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui, il y a donc eu perte de chaleur. Pour démontrer que ce phénomène était indépendant de l'état thermométrique de l'intérieur du globe, on a eu recours à diverses hypothèses : ainsi, on a fait osciller à plusieurs reprises la terre sur son axe de manière à présenter les pôles à l'action verticale des rayons solaires, et à faire de l'équateur une courbe méridienne. Cette variation dans la position relative des différents points de la terre, par rapport au soleil, pouvait avoir produit les changements de température qu'accuse la géologie. Mais c'est là seulement reculer la difficulté ; car on ne voit pas de raison suffisante à ces oscillations supposées de la terre. On ne peut davantage, malgré la déférence due aux opinions de sir William Herschell, admettre qu'une diminution de température à la surface de la terre ait pu venir d'un changement dans l'ellipticité de l'orbite que parcourt notre planète, cet orbite devenant peu à peu de plus en plus circulaire. Car une variation dans l'excentricité de la terre s'effectue si lentement qu'il faudrait plus de 10,000 ans pour qu'elle amenât une variation mesurable au thermomètre dans la température de la surface, et devint-elle aussi considérable que celle de la planète Pallas, la moyenne radiation solaire n'en serait accrue que de un centième, accroissement tout-à-fait insignifiant par rapport aux phénomènes géologiques qu'il prétend expliquer ; car il est certain que dans une seule période, la période tertiaire, la température a changé de 10 degrés, puisque dans le nord de la France, où la température moyenne est de 10 à 11 degrés, ont végété des palmiers, arbres qui exigent 20 à 21 degrés de chaleur. Le décroissement des températures terrestres ne peut donc venir de la position relative de la terre et du soleil. Suivant M. Lyell, géologue qui fait école en Angleterre, il pourrait résulter de variations dans la hauteur des continents au-dessus du niveau des mers. L'altitude des terres

est en effet un des éléments les plus importants de la constitution des climats, et un exhaussement ou un abaissement de quelques mètres peut altérer assez sensiblement la température moyenne d'une contrée pour changer complètement les conditions de la vie végétale et animale. Cette théorie, qui manque de preuves bien plus que de probabilités, n'invoque plus seulement les causes extérieures, car les oscillations qu'auraient subies les continents exigent le concours de causes intérieures. Ne pouvant attribuer avec quelque certitude le refroidissement à une influence extérieure, il faut la chercher dans la terre elle-même, dans l'existence d'une chaleur centrale et primitive, qui s'est graduellement dissipée dans l'espace par le rayonnement. — Si, malgré tant des preuves, on se refusait encore à croire qu'à l'origine des choses la terre s'élança toute brûlante dans l'espace, comment alors concevoir la forme de notre globe? Quand la terre commença à tourner sur son centre, pour qu'elle s'aplatît dans le sens de son axe de rotation et se renflât à l'équateur, et pour qu'elle prit en définitive la figure générale d'un ellipsoïde, il fallait nécessairement, le calcul le démontre, qu'elle fût dans un état de fluidité tout au plus pâteuse; car si elle eût été primitivement solide, la rotation n'eût pas changé sa forme; il n'est pas probable que dans l'infini des formes possibles elle eût reçu sans motifs, par un pur hasard, celle d'un ellipsoïde. Les idées de figure arrondie, de rotation et de fluidité sont nécessairement liées entre elles. Mais ici une question se présente qui a longtemps séparé les géologues en deux camps, alors qu'on était plus pressé de deviner la nature qu'attentif à l'observer. Cette fluidité dont le globe a incontestablement joui était-elle aqueuse ou ignée? avait-elle pour cause l'eau ou le feu? devait-on en croire les *neptuniens* ou les *plutoniens*? un coup d'œil rapide sur l'histoire de cette grande querelle, qui a commencé avant la science, et qui, terminée aujourd'hui pour la plupart des géo-

logues, trouve cependant encore d'opiniâtres champions, ne sera pas sans intérêt et sans utilité: pour ne pas sortir de la spécialité de cet article, nous citerons principalement les partisans de l'opinion plutonienne. — L'origine de ce débat se trouve dans les plus anciennes cosmogonies des peuples: tandis que l'Inde et l'Égypte adoraient l'eau comme la mère de toutes les choses, la Perse et la Scythie offraient leurs hommages au feu, principe de toute lumière et de toute existence, créateur de la terre et de ses habitants. Les mythes phrygiens disent que Jupiter voulant réveiller Cybèle (la terre) encore endormie et ignorante d'elle-même, introduisit dans son sein un feu liquide qui amollit et féconda les dures entrailles du rocher. La Grèce, qui reçut presque toutes ses traditions, toute sa science, de l'Orient, par les invasions pélasgique et égyptienne, accueillit dans ses écoles philosophiques les doctrines de l'eau et du feu. Thalès y développa le principe égyptien (*ariston mèn udôr*). Héraclite et les stoïciens après lui enseignèrent que tout ce qui existe est sorti du feu. Aussi durent-ils attribuer à l'action du feu les bouleversements de la surface terrestre et les phénomènes volcaniques. Aristote, au rapport de Censorin (*de Die natali*) pensait que le monde était alternativement la proie de l'eau et du feu. Hésiode, Strabon, Diodore de Sicile, renferment des idées assez précises sur l'influence des feux souterrains. Mais c'est surtout dans les auteurs latins, Justin, Ovide, Virgile, Lucain, qu'on trouve des opinions nettement formulées sur ce sujet. Et il faut remarquer que dans tout ce qui était accessible à la seule imagination, les anciens ont fait preuve d'une merveilleuse sagacité. Leur méditation active et profonde, parcourant incessamment le champ des possibilités, a remué presque toutes les grandes découvertes complètement mises en lumière par la science moderne. Ils ont soupçonné la forme de la terre, l'attraction universelle, la chaleur centrale et la connexion de ce dernier fait

avec les phénomènes volcaniques et le soulèvement des montagnes. Les Arabes, successeurs des Grecs dans la culture de l'intelligence, durent combiner les notions venues de la Grèce avec les traditions répandues dans l'Asie. On trouve dans Kaszwini, historien arabe du xiv^e siècle, des idées géologiques fort remarquables sur l'action du feu central. Dans l'occident de l'Europe, les sciences ne furent d'abord qu'une traduction du grec et du latin, un écho des universités arabes. Aussi, à l'époque dite de la renaissance, voit-on se développer les deux grands systèmes géologiques de l'antiquité. Comme l'esprit religieux des sociétés européennes faisait une loi de placer toute science dans la Bible, et que la Bible ne parle pas explicitement du feu central, l'hypothèse égyptienne, celle de Thalès, eut d'abord plus de sectateurs. Mais au xv^e siècle, époque de doute et d'affranchissement scientifiques, la théorie plutonienne commença à reprendre faveur. Etienne de Clave (1635), Becher (1645), Kircher (1666), Stenon (1679), plaident pour le feu central. En 1671, René Barry développait des opinions presque identiques à celles de Kaszwini. Certes, cette question est un frappant exemple de cet instinct merveilleux qui guide le génie vers la vérité, de cette sorte d'illumination divine qui lui fait devancer l'observation et prophétiser la science, et il est bien digne de remarque que Descartes, Newton et Leibnitz aient été partisans de la fluidité originelle du globe. Ils le regardaient comme un soleil éteint et enroulé à sa surface. Leibnitz surtout a développé cette idée dans son *Protogæa* (1683). Whiston (1708), Mairan (1715), Lazzaro-Moro (1740), nous conduisent à Buffon (1749), qui, par la grandeur dont ses vues pénétrantes revêtirent l'hypothèse du feu central, par des faits habilement combinés, par un style majestueux comme la nature, en a fait en quelque sorte sa propriété, quoiqu'il ait puisé dans Leibnitz et Whiston ses principales opinions. Toutefois, Buffon, consultant plus

son génie que l'observation, n'a réussi à construire sur une donnée réelle qu'un roman ingénieux. Suivant lui et suivant Bailly (1780), la chaleur qui s'échappe de la terre serait 29 fois en été et 400 fois en hiver celle qui nous vient du soleil. Ainsi, la chaleur serait presque sans influence sur l'alternance des saisons, et l'état climaterique de la surface terrestre dépendrait exclusivement du rayonnement de la chaleur centrale. Si ce système était vrai, le refroidissement continuant avec rapidité, et le soleil étant impuissant à compenser cette perte de chaleur, les glaces polaires envahiraient successivement toutes les mers, chassant la vie devant elles, et le globe finirait par n'être plus qu'un vaste désert pâle et froid comme la lune. Mais les grands géomètres, Laplace et Fourier, ont soumis ces conjectures à la sévère épreuve des mathématiques. Fourier a établi que quoique la quantité de chaleur perdue par la terre pendant un siècle soit assez grande pour fondre une couche de glace de 3 mètres d'épaisseur étendue sur toutes les terres, l'abaissement de la température est très petit, et que la chaleur intérieure du globe n'élève maintenant la température de la surface que de 1/30^e de degré au-dessus de la température fixe des espaces planétaires. Laplace a fait voir combien le refroidissement était devenu lent par suite de l'épaisseur de l'écorce solidifiée du globe, en comparant les observations faites, il y a 2,000 ans par Hipparque d'Alexandrie, sur la durée du jour sidéral, avec les observations actuelles; cette durée n'a pas varié d'une quantité appréciable; par conséquent la vitesse angulaire de rotation de notre planète est la même qu'il y a 2,000 ans, d'où il suit nécessairement que son volume n'a pas diminué. Or, un refroidissement 1/10^e de degré aurait produit une contraction assez sensible pour altérer son volume, sa vitesse de rotation et par suite la durée du jour sidéral. Ainsi, non seulement le refroidissement de la terre, qui à des époques reculées devait être très rapide et changer

fréquemment les conditions de la vie animale et végétale, est devenu très lent, mais il est même à peu près accompli à la surface, et l'a livrée pour toujours à l'influence régulière et vivifiante du soleil. — Je reviens à l'histoire. Les idées systématiques de Buffon ne jouirent pas d'une longue faveur, elles tombèrent complètement en discrédit vers la fin du XVIII^e siècle. Needham, qui en 1769 expliquait avec beaucoup de justesse par la force expansive des fentes intérieures le soulèvement des chaînes des montagnes, et Bailly, qui quelques années plus tard développait avec éloquence l'opinion de Buffon, s'attirèrent les railleries de Voltaire et de d'Alembert. Cependant les progrès des autres sciences dans la voie expérimentale devaient finir par entraîner un mouvement parallèle de la géologie. Werner, Pallas, de Saussure, Deluc, créèrent la géognosie positive, et l'autorité acquise à leurs noms par d'excellents travaux fit prévaloir l'hypothèse neptunienne, qu'ils avaient embrassée. Cependant le sen central trouva en Angleterre d'ardents défenseurs. Hutton (1785), Playfair (1802), et leurs disciples à l'université d'Édimbourg, luttèrent avec passion contre l'école wernerienne de Freiberg en Saxe. Les géologues français, presque tous élèves de Werner, avaient accepté les opinions de cet illustre maître. Dolomieu fut un des premiers que l'observation des phénomènes volcaniques ramena à l'hypothèse de Leibnitz et de Buffon. En effet, lorsque l'on considère l'uniformité des phénomènes et des produits volcaniques sur toute la surface de la terre, il est impossible de ne pas les considérer comme produits par une seule et même cause, et cette cause ne peut être placée qu'à de grandes profondeurs. C'est cette importante considération qui a conduit les naturalistes du XIX^e siècle à étudier de nouveau la théorie de la chaleur centrale, que les travaux mathématiques de Laplace et de Fourier, les expériences de M. Cordier, l'opinion des de Buch, des Humboldt, et d'un grand nombre d'autres géologues distingués,

ont complètement instaurée dans la science. On s'étonne maintenant que le système neptunien ait jamais pu jouir de quelque crédit; mais tel est l'empire des traditions et des noms, que les erreurs les plus grossières se propagent pendant des siècles faute du plus simple calcul. Si l'on eût comparé la masse des eaux du globe avec la quantité de matières solides qu'elles anraient dû dissoudre on tenir en suspension, on n'aurait pas cru un seul instant à la possibilité de la fluidité aqueuse de la terre. Le poids de toutes les eaux du globe n'excède pas la cinquante millième partie du poids total de notre planète : comment concevoir qu'un kilogramme d'eau ait jamais pu dissoudre ou contenir 50,000 kilogrammes de matières solides? — Ainsi, la terre a été fluide, et cette fluidité était produite par le feu; sa surface seule est refroidie, et son noyau est encore incandescent et liquide. Cette notion est, depuis la théorie newtonienne, la plus belle acquisition de la physique générale; car elle est singulièrement riche en applications d'une haute importance. Nous ne pouvons ici qu'indiquer en peu de mots ces applications, qui trouveront leurs développements dans les principaux articles de géologie. (*Voy.* BOTANIQUE FOSSILE, DELUGE, MONTAGNES, ROCHES, TERRAINS, TREMBLEMENT DE TERRE, VOLCANS, etc.) — Le volcan, soit qu'ils vomissent des laves, comme les volcans proprement dits, soit qu'ils rejettent de la boue, du pétrole et des gaz irrespirables comme les salses, sont des cheminées qui établissent une communication permanente entre l'intérieur de la terre en fusion et l'atmosphère qui enveloppe la croûte endurcie et oxydée de notre planète. Leur action se lie aux tremblements de terre, à l'origine des sources thermales, à la formation des bancs de gypse et de sel gemme anhydre, à l'existence des mines métalliques déposées à diverses époques de bas en haut en filons ou en amas, enfin aux soulèvements de quelques parties de la surface du globe instantanés, comme ceux de la côte du Chili et de l'île Ne-

rita, ou très lents, comme celui des rivières de la Baltique. La relation intime de tous ces phénomènes entre eux indique l'action d'une cause générale, et a conduit M. de Humboldt à définir la volcanicité : « l'influence qu'exerce l'intérieur d'une planète sur son enveloppe extérieure, dans les différents stades de son refroidissement. » Cette définition, appliquée aux époques reculées qui ont précédé les temps historiques, comprend, et la formation des grands massifs de roches cristallines (granite, gneiss, porphyres, etc.), et l'injection violente de ces roches en colonnes énormes à travers les matières déjà solidifiées, et le soulèvement des grandes arêtes du monde (Himâlâya, Andes, Cordilières, Alpes, Pyrénées etc.), et les rides nombreuses qui conduisent dans leurs plis les fleuves et les torrents, et l'inondation à diverses reprises des terres émergées, enfin les modifications successives qu'a subies la température de l'atmosphère, d'abord impropre à la vie organique, puis uniformément favorable aux productions tropicales, et maintenant soumise à l'influence des latitudes et des altitudes, parce qu'elle dépend presque exclusivement des rapports de position de la terre avec le soleil. — Un jour peut-être on saura combien il a fallu de siècles à notre planète pour traverser tant de transformations ; on connaîtra par la science l'âge de la terre. En effet, parmi les formules dues au génie de Fourier, il en est une qui donne le nombre des siècles écoulés depuis l'origine du refroidissement, d'après la quantité séculaire de ce refroidissement. Cette quantité, nous ne la connaissons pas encore, et l'excessive petitesse de la variation thermométrique renvoie la solution du problème à un avenir très éloigné. — Nous sommes également impuissants à présumer quelle pourra être à une époque donnée l'influence du refroidissement sur le sort de la terre. Mais il me semble que pour n'avoir plus à craindre l'affreuse congélation dont la menaçait Buffon, la surface du globe n'est pas quitte de tout danger.

Les forces qui l'ont plus d'une fois bouleversée sont assoupies plutôt qu'éteintes, et elles manifestent encore par moments leur puissance dynamique en ébranlant des continents entiers, en poussant des îles au-dessus du niveau des mers. Quoique la croûte oxydée du globe soit maintenant assez épaisse pour opposer une grande résistance aux réactions souterraines, quand on songe qu'elle ne forme pas un soixantième du rayon de la terre, on doit s'avouer qu'il peut arriver avec le temps dans les entrailles du globe telle accumulation de fluides élastiques, de gaz, qui brise tous les obstacles, soulève une immense chaîne de montagnes, et, jetant les mers sur les continents, engloutisse une partie de l'humanité dans un nouveau déluge. — Que si l'on blâmait la hardiesse de semblables conjectures, je répondrais par ces paroles de Humboldt : « Qu'il soit quelquefois permis à l'esprit curieux et actif de l'homme de s'élancer du présent dans l'avenir, de deviner ce qui ne peut pas être encore connu clairement, et de se plaire aux mythes géognostiques de l'antiquité qui se reproduisent de nos jours sous des formes diverses. »

A. DES GENÈVES.

CHALONS-SUR-MARNE, ou CHAALONS, ville de France, chef-lieu du département de la Marne, d'arrondissement et de canton, est située à 9 lieues un quart S.-E. de Reims, à 18 lieues N.-N.-E. de Troyes, et à 32 lieues 4 cinquièmes E. de Paris. Elle renferme 12,000 âmes, et la population totale de son arrondissement, divisé en quatre cantons (*Châlons-sur-Marne*, *Écury-sur-Coole*, *Marson* et *Suippe*), s'élève à 36,995 habitants, répartis sur 80 communes. — Entourée de murailles et de fossés, Châlons est une ville assez considérable, et heureusement située, au milieu de vastes prairies, sur les bords de la Marne, qui baigne au N.-O. une partie de ses murs ; mais elle est en général mal bâtie ; ses rues sont étroites, ses places peu régulières, et un grand nombre de ses maisons sont encore bâties en bois. Cependant, elle renferme quel-

ques édifices assez remarquables, tels que l'hôtel de la préfecture, l'hôtel-de-Ville, la porte Sainte-Croix, le pont sur la Marne, et surtout sa cathédrale, dont le portail, bâti sous le règne de Louis XIII, est d'architecture grecque, tandis que les deux tours gothiques s'élancent en pyramides découpées à jour. Châlons est le chef-lieu de la deuxième division militaire et le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Reims, et dont le diocèse comprend les arrondissements de Châlons, Épernai, Sainte-Menheould et Vitry-le-Français, du département de la Marne, et le département des Ardennes. Elle possède un tribunal de première instance et de commerce, une direction des domaines, une conservation des hypothèques; elle est la résidence d'un inspecteur divisionnaire et d'un inspecteur des ponts et chaussées, et on y trouve une chambre consultative des manufactures, une société d'agriculture, une école royale des arts et métiers, une bibliothèque publique, un collège communal, une école de dessin, un jardin et une école de botanique, et une assez jolie salle de spectacle. — Les produits de ses tanneries et de ses chamoiseries sont renommés : on y fabrique de l'espagnolette, de la serge drapée, des toiles, des bonneteries, de la cotonnade et du blanc d'Espagne, et son commerce consiste en vins de Champagne, blé, laines du pays, chanvre, huile de navette et osiers, et surtout en cuirs, dont elle envoie à Paris une grande quantité. — Châlons est une ville très ancienne; sous le nom de *Duro* *Catalaunum* elle fut la cité des *Catalauni*, et l'une des principales villes de la Gaule belgique. Il s'est donné dans les plaines qui l'entourent deux grandes batailles : l'une, où Tetricus fut défait par Aurélien, son compétiteur à l'empire, et l'autre, où l'armée d'Attila fut anéantie en 451, par les Romains, les Francs, les Bourguignons et les Goths réunis. De nos jours, cette ville a vu naître le célèbre astronome et mathématicien La Caille, David Blondel, professeur d'histoire, et Perrot d'Ablancourt, traducteur distingué. A. T.

CHALONS-SUR-SAONE (COMTES DE). Au temps de César, le Châlonnais était habité par les *Ambarri* et les *Zediones*, peuplades qui faisaient partie des Éduens. Sous l'empereur Honorius, il fut compris dans la première Lyonnaise. Châlons était dès lors regardé comme la seconde ville de cette province. De la domination des Romains, le Châlonnais passa sous celle des Bourguignons. En 1780, ce pays, dont l'étendue était de 13 lieues en tous sens, se divisait en deux parties séparées l'une de l'autre par la Saône; l'une était le Châlonnais proprement dit, l'autre, qui s'appelait la Bresse châlonnaise, était composée des châtellenies de Cuizeri et de Sagi, cédées en 1289 par Amédée V, comte de Savoie, à Robert II, duc de Bourgogne, en échange d'autres terres en Bresse. Mais, sous le gouvernement de ses comtes héréditaires, ce pays comprenait aussi le Charolais. On dit que Châlons reçut le christianisme de saint Marcel et de saint Valérien, qui, tous deux, souffrirent le martyre en 179. Les rois de Bourgogne firent souvent leur séjour à Châlons. Gontran y avait son palais : il y assembla des conciles et y mourut. Les Vandales renversèrent cette ville de fond en comble au v^e siècle. Chramne, fils rebelle du roi franc Clotaire I^{er}, la dévasta au vi^e siècle. Dans le viii^e, elle devint la proie des Sarrasins. — En 830, THÉODORIC I^{er} était comte de Châlons et de Mâcon. Le comté de Mâcon échut en partage à BERNARD, le second de ses arrière-petits-fils. (Voyez MACON.) — MANASSÈS, neveu de Bernard, fils de Manassès-le-Vieux, frère aîné de ce même Bernard, eut, en 900, le comté de Dijon. (Voy. DIJON.) — Châlons continua d'être le partage des aînés. GISELBRAR, comte de Châlons, frère aîné de Manassès, et qui s'intitulait *comte par la grâce de Dieu*, ne laissa que deux filles. L'aînée eut de plus grands domaines, qui, alors, étaient échus à cette maison : VÉRIN, la cadette, hérita du comté de Châlons. Son mari fut Robert de Vermandois, comte de Troyes. — Ils furent remplacés par ADÉLAÏDE, leur fille unique :

celle-ci épousa un comte LAMBERT, dont on ne connaît ni la famille ni le domaine. De lui sortit la seconde branche des comtes de Châlons.—Ils eurent pour successeur leur fils HUGUES I^{er}; mais ce dernier renouça à son comté pour embrasser l'état ecclésiastique; il devint évêque d'Auxerre, et mourut, en 1039, moine à l'abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre.—THIBAUD, son neveu, et HENRI, son petit-neveu, partagèrent par moitié le comté de Châlons.—Une de ces moitiés fut cédée, en 1113, à l'évêque de Châlons par un seigneur de cette maison. Depuis, les successeurs de cet évêque l'ont toujours possédée, et c'est de là que vient le titre temporel de *comtes de Châlons*, qu'ils ajoutèrent à leur titre spirituel d'évêque. L'autre moitié du comté continua d'appartenir à la maison des comtes de Châlons.—GUILLAUME II, mort en 1202, ne laissa qu'une fille, nommée BÉATRIX, qui, depuis l'an 1188, avait épousé ÉTIENNE II, comte d'Auxonne.— Leur fils, JEAN, comte d'Auxonne, échangea, en 1247, la moitié du comté de Châlons, dont il avait hérité, contre Senlis et beaucoup d'autres terres. Il fit cet échange avec Hugues IV, duc de Bourgogne, dont il avait épousé la sœur. Dès lors, le comté de Châlons-sur-Saône fut réuni au duché de Bourgogne, et plus tard, en 1477, fut ajouté, ainsi que ce duché, au domaine de la couronne.

A. S.—R.

CHALOTAIS (LOUIS-RENÉ DE CARADÉUC DE LA), procureur-général au parlement de Bretagne, avait 60 ans lorsque commença sa renommée, par les *comptes-rendus*, ou les rapports sur les *constitutions des jésuites*. Il prononça deux de ces comptes-rendus devant le parlement de Rennes, en décembre 1761 et en mai 1762. « Je ne connais point de pays, point de nation, soit monarchique, ou aristocratique, ou vivant sous une démocratie, avec les lois desquels les constitutions des jésuites puissent s'allier. » Ce jugement sans merci, porté par La Chalotais dans son premier compte-rendu, fit dire à Grimm que les jésuites pouvaient hardiment le regarder comme leur

destructeur en France. Cependant, les jésuites, qui professaient, selon l'un de leurs casuistes, cité par Pascal, la doctrine qu'il est permis de tuer pour un affront, trouvèrent bientôt à se venger du magistrat qui avait tant contribué à la destruction de leur société. Le ministère ayant voulu faire enregistrer par le parlement de Rennes des édits sur les impôts qui attaquaient les vieilles franchises de la province, le parlement, et surtout La Chalotais, s'y opposèrent vivement, et, après plusieurs mois de lutte, ce dernier fut traîné en prison, avec son fils et trois conseillers, qui avaient partagé sa résistance. Ce traitement inique et l'absurdité de l'accusation, dont Calonne et le duc d'Aiguillon furent les auteurs ou les complices, sont exposés dans deux mémoires de M. de La Chalotais, remarquables par la franchise, la modération et la dignité. Le premier de ces mémoires, daté du château de Saint-Malo, le 15 janvier 1766, se termine par ces mots : « Écrit avec une plume faite d'un cure-dent, de l'encre faite avec de la suie de cheminée, du vinaigre et du sucre, sur des papiers d'enveloppe de chocolat. » Voltaire fit éclater son indignation sur la captivité de La Chalotais par les lignes suivantes : « Malheur à toute âme insensible qui n'éprouve pas le frémissement de la fièvre en lisant les *Mémoires* de l'infortuné La Chalotais ! Son cure-dent grave pour l'immortalité. » Le second *Mémoire* de La Chalotais, qui est posthume, fut publié sous la rubrique de *Londres*, 1788, et il contient, outre l'origine des troubles de Bretagne, de solides réflexions sur les lois criminelles.—M. de La Chalotais est auteur d'un *Essai d'éducation nationale, ou plan d'études pour la jeunesse* (1763, in-8°). « Vous intitulez l'ouvrage, lui écrivait Voltaire, *Essai d'un plan d'études pour les collèges*, et moi je l'intitule : *Instruction d'un homme d'état pour éclairer tous les citoyens*. » Grimm fait aussi le plus grand éloge de l'*Essai d'éducation nationale*, et il va jusqu'à dire qu'il viendra un temps où l'on regardera

ce petit livret comme un des meilleurs ouvrages du siècle. Chénier, dans un discours sur les progrès des connaissances en Europe, et de l'enseignement public en France, cite avec estime le jugement de La Chalotais sur l'institution des anciens collèges, et il ajoute que le nouveau plan présenté par ce magistrat se rapprochait à beaucoup d'égards du mode suivi depuis dans les *écoles centrales*. L'*Essai d'éducation nationale*, fort utile pour le temps où il fut publié, fut traduit en allemand par Schlæser. — Une remarque importante à présenter sur cet écrit, c'est qu'au temps de sa publication, un procureur-général du roi faisait de l'éducation nationale l'un des objets de ses attributions, observant lui-même que son ministère ne doit être étranger à rien de ce qui est utile à l'ordre public. L'*Essai d'éducation nationale* a été ainsi présenté au parlement de Rennes par un magistrat parlant au nom du roi, sous la forme de réquisitoire, le 24 mars 1764, et la cour a décerné acte au procureur-général du dépôt qu'il lui faisait. — La conduite et la mémoire de M. de La Chalotais furent en quelque sorte remises en question, en 1826, par une discussion historique entre deux journaux de Paris (le *Courrier* et l'*Étoile*), qui suscita un procès fort étrange devant le tribunal de police correctionnelle. Il fut porté plainte en diffamation envers la mémoire de La Chalotais, par sa famille, contre les propriétaires de l'*Étoile*. Les avocats des demandeurs étaient M. Berryer fils et M. Bernard, avocat du barreau de Rennes. L'éditeur du journal l'*Étoile*, défendu par M. Hennequin, fut renvoyé de la plainte, et la partie civile condamnée aux dépens. — M. de La Chalotais mourut en 1785 dans l'exercice de ses fonctions, et M. de La Chalotais fils, qui, par une faveur spéciale, avait été adjoint à son père dans le ministère public, comme il avait été précédemment associé à son accusation et à sa captivité, périt sur l'échafaud révolutionnaire.

FEU PARENT-RÉAL.

CHALOUPE. Ce mot a la même ori-

gine que le mot *chaland* (v. ci-dessus, p. 321) : il désigne une embarcation destinée au service des navires, que l'on dirige au moyen d'avirons, et qui est quelquefois pourvue d'un petit mât et d'une voile. Lorsque les navires sont en pleine mer, la chaloupe reste fixée sur le pont, et on ne s'en sert qu'en rade pour le transport de tous les objets nécessaires au navire, ou bien en mer, lorsque le péril est tel que l'équipage doit abandonner le navire. — Les chaloupes canonnières sont des chaloupes *pontées*, dont les plus grandes sont grées en *bricks*. Ces embarcations sont pourvues au plus de 24 avirons et portent une ou deux pièces de canons. Elles servent à défendre l'approche d'une côte ou une passe entre deux écueils. — On appelle *CHALOUPIER* tout homme faisant partie de l'équipage ou du service d'une chaloupe, lequel se compose ordinairement d'un patron, d'un brigadier et d'autant d'hommes que d'avirons. E.

CHALUMEAU, en latin *calamellus*, diminutif de *calamus*, dérivé du grec *kalamos*, qui signifie proprement un tuyau de paille ou de roseau; nom qui s'applique principalement à un tube ou instrument de chimie, et à un instrument de musique, ou flûte champêtre, connue des anciens, et qui figure surtout dans leurs églogues. (V. ci-après.) — Ce mot est la racine de plusieurs autres que nous allons énumérer, en renvoyant aux articles spéciaux qui leur ont déjà été consacrés, ou qui leur seront consacrés dans ce *Dictionnaire*. **CALAMÉDON**, fracture transversale d'un os, dont l'un des bouts présente la forme oblique et amincie d'un bec de plume. — **CALAMINE**, **CALAMITE**, **CALAMITÉ** et **CALAMITEUX**. (Voy. t. ix, p. 480-481.) — **CALUMET** (t. x, p. 75). — **CAMOUFLET** (*ib.*, p. 146). — **CHALUMES**, vieux mot employé dans le sens du verbe *doire*, comme on se sert aussi quelquefois, dans le même sens, du mot populaire et bas *flûter*. On lit dans le *FUSSTIASIANA* le quatrain suivant, où ce mot est employé dans l'acception que nous lui donnons ici :

Espe quelquefois, la nuit,

De complot avec la servante,
Chetomail, sans faire de bruit,
Les tonneaux de son maître Xante (Xantou).

Mais il paraît qu'on s'en servait aussi quelquefois pour dire au propre *jouer du chalumeau*. — CHAUMAGE et CHAUME, action de couper, d'arracher ou de ramasser le CHAUME (*voy.* ce mot), et le temps, l'époque où se fait cette opération. — CHAUMET, petit oiseau, commun en Normandie, gras et fort délicat, qui est si léger qu'il se pose sur la pointe des plantes dans les champs, d'où lui est venu son nom. — CHAUMIER et CHAUMINE (*voy.*) et le verbe DÉCHAUMER, employé pour dire labourer, retourner le chaume. — C'est à la même origine qu'appartiennent aussi les noms de famille CALMET, CHAUMETTE, CHAUMETON, DUCHAUME, LACHAUME, etc. (*Voy.* aussi l'article CALAMUS, t. II, p. 481.) E. H.

CHALUMEAU (Chimie). Lorsque deux pièces en or ou en argent doivent être réunies ensemble, comme cela a lieu dans la fabrication des bijoux, la jonction s'en opère au moyen d'un alliage d'or et d'argent, plus fusible que les métaux eux-mêmes; une petite quantité de borax répandue sur les deux surfaces, empêche leur oxydation et facilite la soudure. La température doit être élevée, mais dans le point seulement de la soudure, de telle sorte qu'il est indispensable de diriger la chaleur sur ce point: on y parvient en se servant du chalumeau, qui n'est dans ce cas autre chose qu'un tuyau en cuivre, dont le diamètre diminue depuis l'embouchure, que l'on tient entre les lèvres, jusqu'à l'extrémité très effilée et recourbée que l'on place à une petite distance de la flamme d'une chandelle ou d'une lampe; en soufflant par ce tube, l'air poussé sur la flamme la projette de côté en formant un dard très vif que l'on fait tomber sur le point qu'il s'agit de chauffer; la température est parvenue au rouge en quelques instants. — Lorsque l'on se sert pendant quelque temps du chalumeau, l'air expiré renfermant une grande quantité d'humidité, une portion se dépose dans

le tube, et sort par jets qui font pétiller la flamme: pour obvier à cet inconvénient, on a imaginé de placer à la partie inférieure du tuyau avant sa courbure un réservoir cylindrique, sphérique, ou de toute autre forme, qui reçoit l'eau et la retient, de sorte qu'il suffit après un certain temps de démonter ce réservoir pour faire tomber celle qu'il renferme. — Sous le rapport des arts, le chalumeau est donc un instrument précieux, et même il ne l'est pas moins entre les mains du chimiste et du minéralogiste, auxquels il procure le moyen de constater la nature, et même jusqu'à un certain point la proportion des principes qui composent les substances minérales. — C'est en Suède que l'emploi du chalumeau a acquis cette importance. Swab imagina dès 1738 de l'employer aux recherches chimiques; après lui Cronstedt, auquel on doit des travaux importants sur la minéralogie, s'en servit avec un grand avantage; un des plus illustres chimistes du siècle dernier, Bergmann, publia en 1779 un traité sur cet instrument, que l'un de ses élèves, Gahn, a porté à un grand degré de perfection. Berzélius, qui avait travaillé avec Gahn, s'est beaucoup occupé du chalumeau: l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet ne laisse rien à désirer sur ses applications. En France, Le Baillif a modifié d'une manière ingénieuse l'emploi du chalumeau pour un grand nombre d'essais: au lieu de fondre sur des fils de platine les substances qui doivent passer à l'état vitreux, et pour constater facilement la couleur et les caractères des boutons obtenus, il se sert de petites conpelles faites avec un mélange de terre d'os et de terre de pipe, sur lesquels la substance fondue se répand en couches très minces, dans lesquelles on distingue aisément les teintes qui servent de caractères aux substances que l'on essaie. — Une chandelle ou une lampe, que l'on peut se procurer pour ainsi dire partout, un chalumeau et quelques réactifs, peuvent donc suffire, dans le plus grand nombre de cas, à vérifier la nature d'une sub-

tance : on s'aperçoit facilement combien sont avantageux des essais de ce genre au minéralogiste, qui ne peut avoir à sa disposition dans ses courses de volumineux appareils ; la facilité qu'ils donnent au chimiste de vérifier sur des quantités extrêmement petites la nature des matières qu'il doit analyser ensuite en opérant sur de plus grandes masses, est sans contredit une des choses les plus utiles qu'il puisse jamais rencontrer. — Les instruments nécessaires pour les *essais pyrognostiques* (ou au chalumeau) sont extrêmement peu nombreux : quelques fils de platine, quelques tubes de verre bouchés par une extrémité, une très petite pince pour tenir les substances, un morceau de charbon pour poser les matières à essayer, suffisent dans la presque totalité des cas. — Les réactifs à employer ne sont guère plus nombreux : du carbonate de soude, du borax, du phosphate double de soude et d'ammoniaque, du nitre, de l'acide borique, du sulfate de chaux, du spath fluor, de la silice, du nitrate de cobalt, des oxydes de nickel et de cuivre, une feuille d'étain et un fil de fer, permettent de faire toutes les espèces d'essai. — Quand on souffle dans l'intérieur de la flamme d'une chandelle avec le chalumeau, on obtient deux dards très différents : l'un, très rouge, qui donne une température extrêmement élevée, et fait brûler et oxyder les corps ; l'autre, qui est peu brillant, et qui désoxyde facilement les substances soumises à son influence. C'est à produire à volonté l'une ou l'autre, et à les faire réagir sur les corps que l'on examine, que doit s'attacher celui qui veut se servir du chalumeau. L'usage de cet instrument demande beaucoup d'habitude : quand on commence à s'en servir, on éprouve une grande fatigue dans les organes de la respiration, mais cette fatigue ne doit pas même se présenter pour celui qui sait employer le chalumeau : l'air est introduit par le nez, et les joues ne servent qu'à régulariser l'action de cette masse d'air ; on ne souffle donc pas avec la poitrine. — Quand on emploie pendant

long-temps le chalumeau pour un *essai pyrognostique*, l'extrémité se brûle ou s'obstrue par le dépôt d'une certaine quantité de fuliginosité provenant de la flamme ; les becs en cuivre ne peuvent être facilement nettoyés, et se détériorent très vite ; on y ajoute de petits becs en platine, qu'il est extrêmement facile de nettoyer en les faisant rougir, et qui se conservent indéfiniment si on ne les brise pas par maladresse. — On a cherché à suppléer à l'insufflation directe en se servant de différents appareils, parmi lesquels on peut citer le chalumeau de Danger : comme il est particulièrement employé pour travailler le verre, nous en parlerons à l'article *LAMPE D'ÉMAILLEUS*. — Certaines substances ne peuvent se fondre à quelque température qu'on les expose dans nos foyers ; on parvient à fondre un grand nombre d'entre elles par la combustion d'un mélange d'hydrogène et d'oxygène : tel est le platine. Comme ces appareils exigent des dispositions particulières, à cause du danger qui accompagne la combustion de ces gaz, nous renverrons à l'article *GAZ DÉTONANT* la description que nous avons à en donner.

II. GAULTIER DE CLAUSEY.

CHALUMEAU (musique), instrument à vent fort ancien, et le premier peut-être que l'on ait inventé. Cet instrument pastoral n'était, dans l'origine, qu'un roseau percé de plusieurs trous. — Le chalumeau moderne était une espèce de petit hautbois, que l'on a abandonné à cause de la mauvaise qualité de ses sons. — Les chalumeaux de la musette sont les tuyaux d'ivoire qui s'adaptent au corps de cet instrument. — Le *la* placé entre les lignes (la clef étant celle de *sol*) divise le diapason de la clarinette en deux parts : celle qui est en dessous de ce point s'appelle *chalumeau* ; celle qui se trouve au-dessus du même point prend le nom de *clarinette*. Cette distinction vient de ce que les sons graves de la clarinette, ayant quelques rapports avec ceux du chalumeau rustique, sont nasards si l'exécutant ne s'est point appliqué à les corriger au moyen de l'embouchure.

Quelques-uns croient que le nom de *chalumeau* a été donné à la partie basse du diapason de la clarinette à cause du petit chalumeau de cuivre placé dans l'intérieur de l'instrument, sur le trou qu'il faut tenir ouvert pour obtenir le *la* ci-dessus désigné, et les autres sons qui le suivent à l'aigu, lesquels appartiennent tous à l'autre demi-diapason appelé *clarinette*. — Mozart s'est servi le premier du chalumeau de la clarinette pour accompagner, en arpegges par quatre et ensuite par six notes, l'admirable trio des masques de *Don Juan*. Rossini a de même employé cette octave grave de la clarinette, dans le trio du premier finale d'*Otello*. Weber en a tiré des effets merveilleux dans ses opéras, dans le *Freischütz* surtout. — Le mot *chalumeau* placé sur un trait de clarinette noté sur la portée avertit que ce trait doit être exécuté à l'octave basse, et dans la région du chalumeau. Le mot *loco* ou *clarinette*, fait connaître le moment où l'on doit jouer sans transposition d'octave.

CASIL-BLACK.

CHAM, l'un des fils de Noé, naquit cent ans avant le déluge, au rapport de Joseph. Il avait deux frères, Sem et Japhet. L'Écriture le nomme toujours après Sem, ce qui donnerait lieu de croire qu'il était né avant Japhet. Il y en a cependant qui pensent qu'il était le dernier des enfants de Noé. Quoi qu'il en soit, Cham, dit la Genèse, fut père de Chanaan. — Après le déluge, Noé, qui aimait l'agriculture, et qui s'y était rendu habile, se mit à cultiver la vigne. Ne connaissant pas encore la force du vin, il en but jusqu'à s'enivrer, et parut devant ses enfants dans une posture qui était peu faite pour lui conserver le respect que tout fils doit à son père. Cham en fit un objet de risée et d'amusement; mais Sem et Japhet, au contraire, ayant pris un manteau, s'empressèrent d'en couvrir leur père, action qui, prise dans le sens propre ou dans le sens figuré, doit servir également d'exemple et de règle de conduite à tous les enfants bien nés. Noé, se réveillant après son ivresse, apprit de quelle sorte l'avait

traité le plus jeune de ses fils, et il dit : « *Chanaan* sera maudit; il sera le serviteur des serviteurs »; puis il ajouta : « Que le Seigneur, le Dieu de Sem soit béni, et que *Chanaan* soit le serviteur de Sem! Que Dieu étende la possession de Japhet! qu'il habite dans les tentes de Sem, et que *Chanaan* soit le serviteur de Japhet! » — C'est ainsi que l'Écriture rapporte cet événement; mais comme il ne s'agit que de *Chanaan* et non de *Cham* dans la malédiction prononcée par Noé, on devrait conjecturer que ce fut lui qui fut le coupable, ou que du moins il avertit indiscrètement son père de l'état dans lequel il avait vu son grand-père, et en fit le premier un sujet de risée. D'autres ont pensé que Noé avait voulu frapper *Cham* d'une manière plus sensible, en maudissant son fils *Chanaan*. Quoi qu'il en soit, par un effet de la malédiction prononcée par Noé contre *Cham* et *Chanaan*, non seulement leur postérité fut asservie à ses frères, et tomba ainsi dans l'esclavage, mais tout à coup, selon l'auteur du Tharik - Thabari, la couleur de leur peau devint noire; de là cette opinion que tous les noirs viennent de *Cham* et de *Chanaan*. Noé, ayant vu ce changement si prompt, en fut attendri, et pria Dieu qu'il lui prêtât d'inspirer au moins aux maîtres de *Chanaan* quelque compassion pour son état. La manière indigne et cruelle avec laquelle les blancs ont persisté pendant tant de siècles à traiter les noirs, réduits par eux en esclavage, prouve à quel point ceux-ci portèrent la faute de leurs pères et comment les premiers eurent égard à la recommandation qui leur avait été faite par Dieu, qui a voulu mettre dans nos cœurs un égal amour pour tous les hommes. Il est vrai qu'aux yeux de quelques blancs, les noirs ne sont pas des hommes; mais n'est-ce pas eux au contraire qui sont indignes de ce nom? — Un autre auteur arabe nous assure que *Cham* fut le premier qui répandit l'idolâtrie sur la terre, qu'il fut l'inventeur de la magie et l'auteur de diverses superstitions; d'où vient qu'on l'appella *Zoroastre*, ou *Adris*

le prophète, c-à-d. l'image d'un astre, ou un feu qui fuit en tout temps. — Cham est connu encore chez les anciennes nations de la terre, sous les différents noms de *Saturne* et de *Pan*. On veut qu'il ait été célèbre par son attachement aux sciences abstraites, d'où on le fait auteur de la science des augures. — La postérité de Cham, comme celle de tous les matheureux, fut très nombreuse. Il fut père de *Chuz*, de *Mesraïm* et de *Phuth*, qui eurent chacun plusieurs enfants, aussi bien que *Chanaan* leur frère. Cette famille, suivant l'opinion commune, alla s'établir dans l'Afrique. Pour Cham, il demeura dans l'Égypte, qui passe pour la plus fertile partie de l'Afrique. Cette dernière, en effet, est nommée la *terre de Cham*, en plus d'un endroit des psaumes, et Plutarque appelle l'Égypte *Chemia*. On remarque aussi des vestiges du nom de Cham dans *Pso-Chemmis*, *Psitta-Chemmis*, qui sont des noms de cantons d'Égypte. Enfin, on croit qu'Ammon, adoré dans l'Égypte et dans la Lybie, n'est autre que Cham, fils de Noé. — Plusieurs auteurs ont dit enfin que la postérité de Cham avait été la seule, ou du moins la principale cause de la construction de la tour de Babel, en ce qu'elle en avait conçu le dessein, et l'avait inspiré aux autres : mais n'est-ce pas encore ici le lieu de se rappeler la fable des *animaux malades de la peste*? Un réprouvé, un paria, un homme dévoué aux malédictions et aux injustices de ses semblables peut-il avoir dans le cœur autre chose que de la haine et dans l'esprit d'autres idées que des projets de révolte et de destruction? Cela devrait être en effet, car autrement comment excuser l'opresseur? — Quoi qu'il en soit, et pour répondre à cette assertion de quelques censeurs de l'Écriture-Sainte, que « l'histoire de la malédiction de Cham n'aurait été forgée par Moïse que pour autoriser les Israélites à s'emparer du pays des Chananéens, » l'abbé Bergier répond que « Moïse ne fonde pas le droit de cette conquête sur la malédiction portée contre Chanaan, mais bien sur la volonté et la promesse de Dieu, qui voulait

punir les Chananéens de leurs crimes » ; et il ajoute que les paroles de Noé étaient une prophétie, et non une imprécation, ce que nous aimerions mieux, et ce que nous sommes disposé à croire en effet pour l'honneur de sa race. E. H.

CHAMADE, mot dérivé de l'italien *chiamata*, fait par corruption du latin *clamata*, appel; aussi d'anciens auteurs écrivent-ils *chiamade*. La chamade, comparable, suivant quelques opinions, au *classicon* des anciens, était une batterie de caisse, un rappel. Les bateleurs d'Italie appelaient le peuple au son de la chamade. Quand des assiégeants avaient tenté infructueusement l'attaque du chemin couvert, ils demandaient, au moyen de la chamade, la permission de retirer les morts. — Dans les attaques de place, à l'instant de donner assaut, l'assiégeant faisait battre la chamade, comme pour amener l'assiégé à résipiscence, et lui donner à connaître l'imminence du danger. Dans le siècle dernier, la chamade battue sur la brèche d'un bastion, ou sur le rempart, vis-à-vis des attaques, équivalait à la proposition d'une suspension d'armes, à une ouverture de capitulation : le tambour, après avoir battu, criait : « Ceux de la place demandent à traiter. » — Il était d'usage, sitôt la chamade entendue, de suspendre les hostilités, et de discontinuer les travaux du siège et les réparations des brèches. — L'usage du drapeau blanc se joignit au signal de la chamade, soit afin d'en rendre l'effet plus efficace, soit parce que depuis l'invention de l'artillerie le bruit du canon s'opposait à ce qu'on entendît facilement celui de la caisse. Ainsi, le tambour arrivait le drapeau blanc à la main, et l'arborait avant de battre. — Il était autrefois consacré en point de droit, qu'en cas de chamade de la part des assiégés, les bataillons montent la tranchée pouvaient se refuser à être relevés, afin d'entrer les premiers dans la ville rendue. G^{al} BARDIN.

CHAMANISME, une des plus anciennes et en même temps la plus répandue de toutes les religions idolâtres, pro-

fessée aujourd'hui par les Finnois et les Tatars idolâtres, les Samoïèdes, les Ostiakes, les habitants de la Sibérie orientale, les insulaires de l'océan Pacifique, les Bourètes, et plusieurs autres peuplades sauvages, tributaires de la Russie. L'ignorance, le manque absolu de livres et même de toute espèce d'écriture, les guerres, les migrations et la vie nomade de ses sectateurs actuels, non moins que l'intérêt des faux prêtres, ont beaucoup contribué à embrouiller les traditions primitives : on peut cependant y démêler quelques traces de l'idée dominante dans cette religion. — Les *chamanistes* adorent l'Etre-Suprême, créateur du monde, nommé par les Toungouses *Boa*, par les Bourètes *Tinguri-Bourckan* (Dieu du ciel), par les Téléoutes *Koudai*; par les Kamtchadales *Koutka*, par les Ostiakes et Vógoules *Troron* (monde), par les Samoïèdes *Num* ou *Nom*. Ce dieu tout puissant voit tout et connaît tout, mais il ne s'intéresse nullement aux actions de l'homme. Impassible de sa nature, les prières ne peuvent le fléchir, les crimes l'irriter; il ne punit ni ne récompense : que sert alors de l'aimer ou de le craindre ? D'après l'opinion générale, il est invisible et habite ordinairement le ciel ou le soleil; quelques-uns même adorent le soleil comme son image. Selon les Téléoutes et les Tatars d'Altaï, l'Etre-Suprême révèle quelquefois sa volonté à ses élus, et alors il leur apparaît dans les rêves sous la figure d'un vieillard à longue barbe, revêtu de l'uniforme d'un officier de dragons. Il est d'ailleurs toujours entouré d'un nombreux cortège; et lorsqu'il monte à cheval, le bruit de son coursier produit le tonnerre, et l'éclair jaillit du choc de ses fers contre les cailloux qui se trouvent sur la route céleste. Les chamanistes croient qu'après la création, l'Etre-Suprême confia le gouvernement du monde et le sort du genre humain aux soins d'une foule de dieux qui lui sont subordonnés, mais qui souvent agissent de leur propre gré et sans attendre son impulsion. Ces dieux du second ordre se partagent en bons et mauvais : il en

existe des deux sexes, mais ils ne contractent pas de mariage entre eux. Les dieux de la première série ou les dieux favorables président chacun à une branche spéciale dans l'administration du monde : quoiqu'ils soient, en général, portés à faire du bien, ils sont très vindicatifs lorsqu'ils se trouvent offensés et punissent sévèrement le coupable. Le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, l'arc-en-ciel, le tonnerre, l'orage, le feu, l'eau, la terre, les principales rivières et montagnes, sont compris au nombre des divinités; il y en a aussi pour la santé, la chasse, le voyage, les enfants, les bœux, etc. La liste des *mauvais dieux* est au moins aussi longue. Le plus grand d'entre eux, qu'on nomme ordinairement *Chaitan* (satan), chez les Toungouses *Boun*, chez les Bourètes *Okodil*, et chez les Kamtchadales *Kanna*, est presque aussi puissant que l'Etre-Suprême lui-même; sa méchanceté est excessive, et il ne peut être que très rarement apaisé par les prêtres ou chamans qu'il honore de sa faveur. Les autres dieux malfaisants, qui sont sous ses ordres, habitent au sein de la terre, des eaux, des volcans ou des forêts, et ils sont les principaux auteurs de tous les malheurs qui arrivent dans ce monde. — Les chamanistes rendent aussi après la mort un culte divin à leurs ancêtres, à leurs héros et à leurs prêtres, qu'ils vénèrent comme demi-dieux ou saints, servant de conseillers et d'aides aux dieux supérieurs. Ceux qui vivent plus près de la Russie adorent saint Nicolas, auquel ils attribuent toute la puissance dont jouit cet empire : erreur qui d'ailleurs est commune à la populace russe, si l'on veut se rappeler toutes les jongleries de Souvarof vers la fin du siècle dernier. Les dieux et les saints vivent dans leurs demeures à la façon des hommes, avec cette différence seulement qu'ils y mettent plus de luxe; la chasse et la pêche fournissent à leurs besoins, et lorsqu'ils veulent changer de lieu, ils se mettent en route à pied, à cheval ou en voiture, selon que leur fortune le permet. *Toui*, dieu des Kamtchadales, voyage ordinairement

dans un traîneau attelé de six chiens, dont les querelles produisent les tremblements de terre. Les dieux, évoqués par les prêtres, leur apparaissent sous la forme d'ours, de serpents ou de hiboux, qui sont pour cela l'objet d'une adoration particulière. Les cochons, les grenouilles, les insectes et les vers sont réputés immondes, et ne peuvent être apportés en sacrifice. L'encens de l'herbe nommée *pichta* ou *irwen* (genre d'absinthe) est celui que les dieux paraissent goûter de préférence. — Les chamanistes pensent aussi que le monde une fois créé ne finira jamais. Selon eux, le sort des hommes et des animaux ne change point après leur mort et reste tel qu'il était pendant leur vie. L'homme se compose du corps et de l'âme; il jouit du libre arbitre, cependant sa bonne ou mauvaise fortune dépend des dieux et des démons, qui punissent sévèrement l'impiété, l'irrévérence envers les idoles, la fourberie et la cruauté. Dans toute autre circonstance, il ne peut s'attirer leur courroux, parce qu'ils ne se soucient guères s'il est fainéant ou laborieux, fidèle ou infidèle à son épouse, gourmand ou sobre, mangeant du gibier qu'il a tué lui-même, ou bien le dérochant aux autres. La santé, la chasse et la pêche heureuse, le grand nombre d'enfants et l'abondance des troupeaux, font tout le bonheur des chamanistes; leur malheur consiste dans les conditions contraires, et surtout dans la mort. Quoiqu'ils aient une croyance ferme dans l'autre vie, ils se la figurent cependant pauvre et remplie d'amertume; ce qui fait qu'ils ont une grande peur de mourir : les prêtres seuls quittent la vie avec résignation, soutenus par l'espérance qu'ils jouiront dans l'éternité du bonheur des saints. Ils craignent beaucoup les revenants, et ils emploient une foule de sortilèges pour les conjurer. Ils abandonnent leurs demeures après la mort d'un des habitants; ils n'osent jamais prononcer son nom, et cette peur pousse quelquefois les familles entières à changer de nom, ce qui jette une grande confusion dans leurs traditions et met un obstacle de plus

à la connaissance exacte de leur histoire. Les démons souterrains s'efforcent toujours de nuire aux morts : pour préserver ceux-ci de leur mauvaise influence, on a coutume de brûler les cadavres, ou de les placer sur le sommet des arbres. Tout ce qu'on donne aux morts en fait de vêtements, d'ustensiles, d'armes et de gibier pendant les funérailles, leur doit servir dans l'autre monde. Au reste, ils n'ont qu'une idée très vague d'une autre vie, et ils ne sauraient vous dire positivement s'il y a d'aussi bons endroits pour la chasse et pour la pêche que sur la terre. — Chez les chamanistes la femme est inférieure en tout à l'homme. Créée seulement pour les besoins de ce dernier, pour procréer des enfants et vaquer aux travaux domestiques, elle est méprisée et considérée comme une marchandise qu'on peut échanger ou vendre, et traitée avec la dernière sévérité. Être immonde, en horreur aux dieux, elle est, surtout au moment des règles et pendant les couches, un objet de dégoût pour les hommes et même pour les animaux; son contact est réputé impur : aussi a-t-elle des chevaux, des selles, des bancs et même des vases et autres ustensiles de ménage qui sont particulièrement affectés à son usage, et dont les hommes ne peuvent se servir avant de les avoir purifiés. Il lui est défendu enfin d'assister aux cérémonies religieuses et de s'asseoir auprès du foyer commun. Une femme qui accouche d'enfants jumeaux ou d'un monstre est accusée d'avoir eu un commerce illicite avec le diable. Cependant, malgré cette répugnance que les chamanistes montrent généralement pour les femmes, ils ont des prêtresses qui possèdent le même pouvoir et jouissent de la même vénération que les autres prêtres. — Ces prêtres, qu'on nomme ordinairement *chamans*, comme nous l'avons dit plus haut, c-à-d. ermites soupirants et maîtres des passions, les Télioutes les appellent *kams* (seigneurs, prophètes), les Jakoutes *aiouns* ou *abyss* (nom générique des prêtres chez les Tatars), et les Samoyèdes *tadybs*. Ils sont toujours choisis par les dieux eux-mêmes, qui ma

manifestent leur choix par des convulsions et autres signes d'irritation nerveuse, auxquelles sont sujets les élus dès leur enfance. Ils sont en général très versés dans les mystères de leur religion, mais du reste absolument ignorants, et ne se distinguant de la populace ni par leurs richesses ni par aucune règle particulière dans leur vie. Le peuple les craint et les vénère comme médiateurs entre lui et le ciel, mais il hait ceux qui abusent de leur pouvoir. Pour imposer au vulgaire, ces prêtres s'affublent d'un vêtement bizarre, et portent une longue tunique de cuir coupée dans le goût oriental, qu'ils surchargent de petites idoles, de sonnettes et de toutes sortes de quincaillerie. Leurs bonnets, en guise de casques, sont surmontés d'un panache fait avec des plumes de hibou. Il ne mettent ce costume qu'au moment des sacrifices, affectant toujours d'éprouver dans cette occasion un tressaillement convulsif, comme si l'esprit entraînait alors dans leur corps. Le principal signe de leur profession sacerdotale est un tambourin d'une forme oblongue, recouvert de peau d'un seul côté, et dont l'intérieur est garni de petits morceaux de métal. Le pouvoir de cet instrument est véritablement magique : il appelle ou chasse les démons selon la différence du son qu'il produit. Chez les Jakoules, le tambourin est remplacé par une queue de cheval. Les chamans se vantent d'avoir des relations fréquentes avec les êtres supérieurs, de connaître les motifs de leur courroux et les moyens de les apaiser; ils prédisent l'avenir, rendent des oracles, expliquent les songes, en un mot, font le métier de diseurs de bonne aventure, ce qui était aussi la principale occupation des dieux anciens. Pour évoquer les esprits, ils allument un grand feu, autour duquel ils dansent, se tordant convulsivement, hurlant, et faisant d'autres jongleries; quelques-uns même, feignant que leur âme se sépare du corps, tombent comme sans vie, et racontent ensuite ce qu'ils ont vu et entendu dans l'autre monde. Cet état d'exaltation continue leur fait fréquemment perdre la

vue, et la cécité est la plus grande preuve de leur puissance et de leur sainteté. — Les chamanistes n'ont point de temples ni d'autres bâtiments destinés au culte religieux. Les cérémonies se font dans un champ ouvert, sur une colline ou sur les bords d'une rivière, le plus souvent pendant la nuit, et toujours auprès d'un grand feu. Leurs idoles sont grossières et pour la plupart difformes : ainsi, le fameux *ts-chiptschipkan* des Toungouses est tout simplement une porte de pin, à laquelle on accroche les oiseaux apportés en offrande; le *tis* des Katchines est une longue perche fourchue, entre les dents de laquelle est suspendue une tête de renard ou deux têtes d'oiseaux. Leur fêtes solennelles sont au nombre de trois : celle du *printemps*, qui commence leur année, et où l'on apporte en offrande les prémices de toutes les productions, surtout le lait, priant les dieux de leur accorder une bonne année; celle de l'*été* et celle de l'*automne* ou *sanguégeara* (la lune blanche), qui a lieu au mois d'octobre, et pendant laquelle on offre, en sacrifice une poulche (petite jument). Les autres fêtes sont trop nombreuses pour pouvoir être décrites. Lorsqu'ils prient, ils tournent leur visage vers le soleil ou vers les idoles, et quelquefois vers les victimes offertes en sacrifice. Leurs prières sont ordinairement brèves, interrompues, et servent à exprimer leurs vœux. Voici le texte de la principale prière des Télioutes : « Dieu, Seigneur du ciel (*koudai, kaïra, kam*), accepte notre offrande ! sauve les jours du tsar, donne-nous la santé, une longue vie, des enfants, du pain, et fais notre bonheur ! » Durant le sacrifice, les chamans chantent : « Seigneur Dieu ! donne-nous une bonne santé ! ne permets pas aux bêtes féroces de me dévorer ! préserve-moi d'une chute et d'une noyade ! accorde-moi des enfants, du bétail, du gibier et du poisson ! nous t'apportons pour cela en offrande (ici le nom de la victime), etc. » A chaque intervalle, les assistants répètent à haute voix les mots *go gœra* ! (exaucez-nous). — On voit, d'après cet exposé, que le chaman-

nisme offre plusieurs points de ressemblance avec les autres religions connues. L'esprit inventif d'un philosophe à système pourra tirer de cette circonstance force conjectures profondes, auxquelles il ne manquerait que l'exactitude et la vérité; car la crainte étant le mobile primitif de toutes les croyances du monde, il n'est pas étonnant que la même cause produise les mêmes effets, sans qu'il existe pour cela la moindre relation entre les peuples. Nous nous bornerons seulement à dire que la trop grande spiritualité des idées, non moins que la vie dure et misérable de ces peuplades sauvages, s'oppose et s'opposera long-temps encore à l'introduction du christianisme dans les contrées qu'elles habitent. PIETKIEWICZ.

CHAMBELLAN. S'il fallait en croire nos plus anciens historiens, Grégoire de Tours, Aimoin, etc., l'établissement des *grands-chambellans* serait aussi ancien que la monarchie. Ce grand officier de la couronne s'appelait tout simplement *cubicularius*, *camerarius*, et enfin *cumbellanus*. Ces mots, réduits à leur acception naturelle, n'expriment qu'un emploi domestique. Mais ces emplois, si modestes dans leur origine, ont acquis une grande importance : c'est l'histoire de toutes les hautes dignités monarchiques; les noms seuls ont changé : on a traduit *cubicularius* par *chambellan*, comme *comes stabuli* par *connétable*. (Voyez ce mot.)—L'épithète de *grand* a été ajoutée pour distinguer le chambellan du roi du *chambellan* des princes. Clovis n'avait pas une cour brillante et nombreuse : sa maison ne se composait que d'officiers et de valets. Aurélien, qu'il envoya au roi de Bourgogne, n'était et ne pouvait être qu'un officier de confiance. Les historiens l'ont décoré du titre d'ambassadeur, et Grégoire de Tours, Nicolas Giles, Gaguin, Aimoin, lui donnent la double qualité de prince et de chambellan. Ils citent sérieusement les noms de *grands-chambellans* de quelques rois de la première race, par exemple *Gauthier*, seigneur d'Yvetot, sous Clotaire I, qui, dans un accès de mauvaise humeur, le tua, s'en

repentit, et, pour réparation, *exempla ses hoirs* de l'hommage dû pour la terre d'Yvetot. Ils donnent deux grands chambellans à Gontran, roi d'Orléans, un à Sigisbert, roi d'Austrasie, trois à Childébert, un à Théodoric, qui régnait en Bourgogne : ce dernier chambellan, appelé Bertaire, s'était saisi par surprise de Theudebert, roi d'Austrasie, et l'avait livré à son frère Théodoric, qui, pour récompense, donna à ce Bertaire toute la *dépouille royale* de Theudebert. L'histoire de Clovis et de ses descendants n'est qu'une longue et sanglante Thébaïde. Si dès cette époque les rois eussent eu des grands-chambellans, les mêmes historiens, et surtout Grégoire de Tours, auteur contemporain, et qui nous a transmis les moindres détails de la vie intérieure et politique des rois et des princes au milieu desquels il vivait, n'auraient eu garde d'omettre un seul de ces *grands officiers de la couronne*, et ils ne citent que deux ou trois *cameriers* ou *chambriers* (*cubicularius*). Ces offices, devenus de hautes dignités, si recherchées des plus nobles familles, à cause des prérogatives, des privilèges qui y étaient attachés, n'ont été et n'ont pu être sous les deux premières races que des emplois purement domestiques. Aussi, le P. Anselme, dont le nom fait autorité en pareille matière, ne commence sa généalogie des grands chambellans qu'au xii^e siècle. Le premier nom qui ouvre le chapitre des grands-chambellans est celui de Gauthier de Villebéon, *chambellan de France*, sous Louis-le-Jeune et Philippe-Auguste, et mort en 1205. Le treizième et dernier, suivant le même auteur, fut Geoffroi-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, et qui prêta serment en avril 1658. Son fils, Louis, prince de Turenne, avait depuis obtenu la survivance en 1682, et mourut en 1692, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Steinkerke. Louis XIV formait alors sa fastueuse cour. Les chambellans s'appelèrent premiers gentilshommes de la chambre, grands-maitres de la garde-robe. Le grand-chambellan devait avoir beau-

coup d'ascendant sur le roi, il ne le quittait ni jour ni nuit. « Le grand-chambellan de France, ainsi qu'il est porté par les états de l'hôtel des rois Philippe-le-Bel et Philippe-le-Long, doit gérer, quand la reine n'y est pas, aux pieds du lit du roi..... Après la cure (soin) de l'ame, l'on ne doit mie être si négligent de son corps, que pour négligence on aultre mauvaise garde, nuls perils adviennent, speciamment quand, pour une personne, pourraient estre plusieurs troubles, nous ordonnons, et de ce speciamment chargeons nos chambellans, que nulle personne méconnue, ne garçon de petit estat, n'entrent en notre garde-robe, ne mettent main, ne soient à nostre lict faire, et qu'on y souffre mestre nuls draps estranges. ». Le grand-chambellan signait avec les autres grands officiers de la couronne les lettres importantes et les chartes du roi, assistait au jugement des pairs. Tout le commerce qui tient à l'habillement est sous son patronage, et ce patronage n'était pas gratuit : il avait sous ses ordres le *roi des merciers*, qui, moyennant une rétribution spéciale, délivrait tous les brevets des maîtrises et de commerce de draps, toiles, etc., et avait la direction générale des poids et mesures ; tous les procès du corps des merciers étaient portés à la juridiction et jugés au nom du grand-chambellan à la table de marbre du palais. Les principales fonctions de ce grand dignitaire de la couronne « étaient d'avoir soin des armes du roy, et lorsqu'il faisait des chevaliers, de préparer tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie.... Il avait la garde du grand scel secret et du cachet du cabinet, recevait les hommages des vassaux de la couronne, leur faisait prêter serment de fidélité, en présence du roi, avait l'administration du trésor et des finances du royaume. A présent, il commande dans la chambre du roi, en fait les honneurs, et quand le roy tient les états-généraux, ou son lit de justice au parlement, il est assis à ses pieds, sur un carreau de velours violet.... » (*Histoire des grands-chambellans* du P. Anselme,

p. 1,237.) — Les attributions de grand-chambellan ont beaucoup diminué sous la branche des Valois, elles ont été conférées à de nouvelles charges de cour. (*Voyez* GRAND-MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE, et GENTILHOMME DE LA CHAMBRE.) — Quelques-unes ont été converties en ministère. Le roi seul avait un grand-chambellan. L'officier qui remplissait les mêmes fonctions dans la maison des princes se qualifiait simplement *chambellan*. — Napoléon, devenu empereur, a rétabli, non pas tout-à-fait la chose, mais le mot, et choisi ses chambellans dans les familles nobles qu'on appelait *historiques*. Leurs titres leur ont été rendus à cette condition. — Louis XVIII a fait revivre le titre de grand-chambellan en faveur de M. de Talleyrand, maintenant ambassadeur à Londres. — Le nom de chambellan ne figure plus que dans l'almanach officiel de quelques cours étrangères.

D—r.

CHAMBÉRY, ville des états sardes, chef-lieu de la Savoie, est agréablement située sur la Leisse et l'Albane, entre deux montagnes, au bord d'une plaine fertile, à 10 lieues nord de Grenoble, 17 lieues sud-sud-ouest de Genève, et à 33 lieues ouest-nord-ouest de Turin. Elle est le siège d'un archevêché érigé en 1817, d'un sénat royal ou cour de justice suprême, dont la juridiction comprend toutes les provinces de la division de Savoie, et sa population s'élève à 12,273 habitants. Elle est assez bien bâtie. La plupart de ses maisons sont élevées de trois étages, mais ses rues, généralement étroites et tortueuses, lui donnent un aspect de tristesse qui disparaît cependant dans la rue *Couverte*, la plus marchande et la plus fréquentée de toutes, sur les places, ornées de fontaines, et sur les belles promenades, celle du Vevei surtout, ornée de six rangées d'arbres. Les établissements et les édifices publics de Chambéry sont : une cathédrale, trois autres églises, plusieurs couvents, quatre hôpitaux, un hospice d'orphelins, un collège de jésuites, une société d'agriculture, une société royale,

académie correspondante de l'académie de Turin ; une bibliothèque publique et un théâtre, et une belle caserne construite sous la domination française. On y fabrique du savon, de la gaze et des bas de soie, des chapeaux, des dentelles communes et des clous d'épingle ; il y a une raffinerie d'alun et plusieurs tanneries, et son commerce extérieur consiste principalement en blé, soie et bétail. Les environs de Chambéry sont aussi fertiles que pittoresques : ils offrent de charmantes cascades, de délicieux points de vues, et c'est à 14 lieues sud-ouest de cette ville que l'on trouve, aux Charmettes, la petite maison de campagne isolée qui fut la demeure de madame de Warens et de J. J. Rousseau. — Chambéry était autrefois entouré de murailles et d'un fossé, et fermé de 4 portes, dont 3 conduisaient à trois grands faubourgs. Un château fort situé sur une colline la domine encore et contient une très belle église. Cependant ce n'est point une ville ancienne ; son existence ne remonte guère au-delà du x^e siècle. Des seigneurs particuliers la possédèrent jusqu'en 1230, époque à laquelle elle fut cédée à Thomas I^{er}, comte de Savoie, qui fit construire le château où résidèrent les princes de Savoie, jusqu'à la translation de leur gouvernement à Turin. Ce château fut incendié en 1745, et le 15 décembre 1798 ; il a été restauré en 1803. Victor-Amédée s'y retira en 1750, après avoir abdiqué le trône de Sardaigne. Les Français et les Espagnols s'emparèrent de Chambéry en 1742, et ne le rendirent que 6 ans après. Le 24 septembre 1792, cette ville ouvrit ses portes aux Français, qui en firent le chef-lieu du département du Mont-Blanc et la conservèrent jusqu'au second traité de Paris, le 9 novembre 1815.

A. T.

CHAMBORD (Château de). C'est à quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans une fertile vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, et tout près d'un chétif village, que l'on rencontre tout à coup cet admirable châ-

teau, l'une des merveilles de la France. — Dès l'an 1090, Chambord était un château de plaisance et un rendez-vous de chasse des comtes de Blois. Depuis longtemps les rois de France en avaient fait l'acquisition, lorsque François I^{er} fit construire par le Primatice, sur les ruines de l'ancien château, l'édifice qu'on admire encore de nos jours. Depuis 1526 jusqu'à sa mort, François I^{er} occupa à la construction de Chambord 1,800 ouvriers, et dépensa, suivant les comptes du trésor royal, 444,570 livres, somme qui représente plus de 5,000,000 de notre monnaie. Après la mort de ce monarque, le mauvais état des finances empêcha Henri II, Henri III et Charles IX, de dépenser, pour la continuation de l'édifice, plus de 391,000 livres, somme qui, réunie à la première, donne une douzaine de millions de notre monnaie. Cependant, malgré de si énormes dépenses, jamais les bâtiments du château n'ont été complètement achevés. Le Primatice mourut sans voir son chef-d'œuvre exécuté, et Louis XIV, plus ardent à fonder Versailles qu'à achever ce que ses prédécesseurs avaient laissé incomplet, se contenta de faire combler les fossés, et de construire quelques bâtiments supplémentaires pour le service de la maison. — Cet édifice, enfoui comme un trésor, est merveilleusement digne du grand artiste qui le conçut, et du grand prince dont il fut destiné à cacher les amours. Au milieu d'une vaste cour, entourée de fossés, il présente une masse imposante de bâtiments de forme irrégulière, mais, à vrai dire, n'était la couleur sombre de la pierre noire avec laquelle il est construit, à la vue de ses dômes majestueux, de ses élégantes tourelles, des sculptures délicieuses qui dissimulent ses cheminées, de ses longues terrasses qui dominent les bois, on se croirait transporté en Orient devant un palais des *Mille et une nuits*. Puis, si l'on franchit le seuil, le charme des souvenirs vient encore redoubler l'admiration : partout François I^{er}, partout des sculptures d'un travail exquis, dont les mille dessins reproduisent sans cesse son

chiffre, et la salamandre unie aux croissants de Diane de Poitiers. Puis enfin, au centre de l'édifice, un escalier magique, qui, s'élevant en deux spirales entrelacées depuis les fondations les plus profondes jusqu'au-dessus des plus hauts clochers, se termine par un cabinet vitré, couronné d'une fleur de lis colossale, d'où l'on domine tous les environs. Tel est l'art avec lequel est construit cet escalier, qui compte 274 marches, et dont les coquilles à jour, soutenues par de frêles arcades, semblent s'être modelées sous les doigts de l'architecte, que plusieurs personnes à la fois peuvent monter et descendre sans se voir ni se rencontrer. — Les dépendances répondent dignement à la magnificence de l'édifice : un parc immense, tout peuplé de hante futaie, entoure le château, et de superbes jardins l'avvoisinent. Aussi Chambord a-t-il été une des résidences habituelles de nos rois jusqu'à ce que Louis XIV eût fixé la cour à Versailles. — Le nom de son créateur, de François I^{er}, restera inséparable de ce beau château. Tout y rappelle encore ce monarque. On attribue sa prédilection pour ce lieu à la chasse, et surtout aux souvenirs de ses premières amours avec la châtelaine de Montfraut et la brillante comtesse de Thoury. Les constructions mystérieuses de ce château favorisaient les galantes inclinations de ce roi ; elles lui facilitèrent les moyens de satisfaire l'amour que lui inspirait Diane de Poitiers, sans éveiller les soupçons de la duchesse d'Étampes. On sait que dans les voyages de la cour où se trouvait la reine, la belle Diane ne logeait point au château ; elle occupait une maison construite au milieu du parc, et connue sous le nom de l'hôtel de Montmorenci. Le roi ne manquait pas de s'y rendre chaque soir dans le plus strict *incognito* ; mais, comme l'heure de ces rendez-vous était régulièrement fixée, Brissac, qui avait su captiver le cœur de la favorite, pouvait aussi, sans craindre d'être surpris, passer auprès d'elle tous les instants que le roi ne lui consacrait pas. Vers la fin de sa carrière, François I^{er} éprouvait encore une secrète jouis-

sance à revoir des lieux empreints des plus doux souvenirs. Cependant, il paraît que parfois il s'y mêlait des regrets ; ce fut sans doute dans l'un de ces moments de jalousie ou de dépit, qu'à l'aide d'un diamant, il traça sur l'une des vitres de la croisée de sa chambre les vers suivants, dont on chercherait vainement la trace :

Souvent femme varie,
Est bien fol qui s'y fie.

Louis XIII fit de Chambord sa résidence favorite après l'exil de M^{lle} de Lafayette. Louis XIV habita ce château pendant plusieurs années, et y donna de brillantes fêtes. Ce fut dans une de ces fêtes que le grand roi y donna, que le *Bourgeois gentilhomme* fut joué pour la première fois, au mois d'octobre 1670, par Molière et sa troupe. Stanislas Leczinski, roi de Pologne, y demeura pendant neuf ans, avant d'être mis en possession de la Lorraine. En 1745, Louis XV le donna au maréchal de Saxe, qui vint y mourir en 1750. La famille Polignac en obtint la jouissance de Louis XVI en 1777. Pendant la révolution, un dépôt de remonte y fut établi. Sous l'empire, Napoléon l'assigna en dotation à la légion d'honneur ; puis, après la bataille de Wagram, il en fit don au maréchal prince Berthier. Vers la fin de 1820, les héritiers du prince en firent publier la vente. La duchesse de Berri venait de mettre au monde le duc de Bordeaux. Quelques personnages honorables, mais surtout beaucoup d'intrigants, qui, plus tard, y trouvèrent leur compte, s'empressèrent alors de répéter qu'il ne fallait pas laisser échapper une si belle occasion de faire rentrer Chambord dans le domaine royal, et que ce serait un présent digne de la France pour l'enfant que le ciel venait de lui donner. Une commission de Chambord fut donc instituée, et moyennant une contribution levée, bon gré, malgré, sur les corps administratifs et militaires, le domaine fut acquis au duc de Bordeaux. Courrier, dans un pamphlet sur la *souscription de Chambord*, qui lui valut les honneurs de la prison, a flétri d'une manière énergique cet acte de courtoisie. Depuis, une grande

révolution s'est accomplie, et la question de savoir si Henri V conservera cette acquisition est encore pendante devant les tribunaux, qui en sont saisis au moment où nous écrivons. A. T.

CHAMBRANLE, cadre en pierre ou en bois, qui orne ou soutient la baie d'une porte, d'une croisée, ou l'âtre d'une cheminée. Il est formé de deux montants verticaux et d'une traverse ou pièce horizontale. Souvent ce cadre est décoré par des moulures, des cannelures ou autres enjolivements.

PELOUXE p.

CHAMBRE. L'origine de ce mot, dérivé du latin *camera*, qui a la même signification qu'en français, et qui est fait lui-même du grec *kamara*, voûte, atteste qu'on l'appliquait dans le principe aux seules pièces voûtées. Aujourd'hui, c'est le nom que l'on donne généralement à toutes les pièces d'un appartement, quand elles n'ont pas une désignation particulière, telle que celle de *salon*, *salle à manger*, etc. Cependant, on peut dire aussi que ce mot s'emploie plus particulièrement pour désigner la *chambre à coucher*; dans les grands appartements, on en distingue plusieurs : la chambre à coucher de monsieur, la chambre à coucher de madame. Dans les palais, il se trouve aussi une *chambre de parade*. Ces chambres doivent être situées autant que possible au midi, et couvertes de tapisseries ou d'étoffes, afin d'être plus chaudes. La richesse de leur décoration varie en raison de la fortune de ceux qui les habitent. On nomme *chambre à alcôve* celle dans laquelle le lit se trouve resserré dans une partie plus petite, ayant de chaque côté un cabinet qui sert de garde-robe, de dégagement ou de communication pour passer dans une autre partie de l'appartement. Les *chambres de domestiques* sont souvent séparées de l'appartement, et quelquefois dans l'étage supérieur. On les nomme *chambres en galetas*, *chambres lambrissées*, quand elles sont dans la partie de la maison où le toit se fait sentir intérieurement par une partie rampante dans laquelle la fenêtre forme une avance plus ou moins

considérable, suivant que c'est une lucarne ou une mansarde. — On désigne sous le nom de *chambres garnies* celles qui sont pourvues de meubles et même de linge, tel que draps et serviettes, et sont louées ainsi à des voyageurs, soit au jour ou au mois. Ces chambres garnies dépendent ordinairement d'un établissement auquel on donne le nom de *maison garnie* ou d'*hôtel garni*. — Les chambres des anciens étaient en général d'une petite dimension (c'est un reproche que l'on peut faire aussi aux constructions modernes); elles étaient ordinairement voûtées et ne recevaient du jour que par une ouverture pratiquée au-dessus de la porte d'entrée. Les fenêtres, dans celles qui en avaient, étaient élevées de manière à ne pas pouvoir regarder au dehors. Les murs étaient couverts d'un enduit sur lequel on faisait des peintures; mais, en général, elles étaient décorées très simplement. — On donne quelquefois plus d'extension à ce mot en le prenant, soit pour le mobilier qui garnit une chambre, soit, au figuré, pour les domestiques des deux sexes qui sont attachés au service d'une chambre; d'où ont été faits les mots *chambrier* et *chambrière*. (V. ci-après.) DUCHESNE, a.

Chambre obscure et chambre claire.

On se sert de l'expression assez singulière de *chambre obscure*, ou de *chambre noire*, pour désigner un appareil d'optique dont les effets ne sont aperçus que dans un lieu où la lumière n'arrive que par un seul point, où se place l'appareil, qui consiste en un prisme de cristal, avec un verre convexe, qui amène la réflexion des objets sur un plan placé à une distance convenable, et qui varie en raison de la convexité du verre. Un des usages les plus fréquents de la *chambre noire* étant de l'employer à faire avec facilité des vues d'une grande exactitude, on a imaginé de construire un appareil portatif, et bien clos par des rideaux en étoffe noire, dans lequel on place seulement le haut du corps, afin de pouvoir dessiner la vue rapportée sur un papier blanc placé dans l'intérieur de la boîte. — La bonté d'une

chambre noire dépend de la perfection avec laquelle sont construits et établis le prisme et le verre qui la composent.— On attribue l'invention de la *chambre noire* à Jean-Baptiste Porta, napolitain, mort en 1515.—La *chambre claire*, nommée aussi *camera lucida*, est également un instrument d'optique, dérivé du même principe que la *chambre obscure*, mais dont on se sert en pleine campagne sans avoir besoin d'être dans l'obscurité. Il n'est composé que d'un prisme, dont une des faces est légèrement concave. Pour s'en servir, on place son œil perpendiculairement au-dessus de l'appareil, afin de voir la représentation exacte du paysage reproduit sur un papier blanc par la refraction du prisme. La petitesse de cet instrument le rend d'un usage plus commode pour le transporter en campagne; mais, pour l'employer avec succès, il faut du talent et un peu d'habitude. La *chambre claire* ne peut être employée que par des artistes, pour faire des esquisses d'une grande exactitude, il est vrai, mais que l'on doit terminer à la *vue simple*. La *chambre noire* est d'un usage plus facile, et rend tous les détails avec la plus scrupuleuse exactitude, de sorte que celui même qui sait à peine dessiner peut s'en servir avec succès.

DUCHESNE, a.

Acception du mot CHAMBRE en anatomie.

Quoique le plan de construction de l'organisme animal ne puisse être comparé que d'une manière très éloignée aux machines les plus ingénieuses, aux édifices les plus beaux qu'ait enfantés le génie de l'homme, cependant, les sciences anatomiques, qui n'ont dû naître et se perfectionner qu'après la mécanique et l'architecture, ont été forcées de recourir à toutes les formes du langage des arts qui les ont précédées. Ne soyez donc point surpris de trouver dans l'économie animale des *bassins*, des *palais*, des *vestibules*, des *chambres*. Pour donner une idée générale de la charpente osseuse de la tête des animaux vertébrés, M. Geoffroi-Saint-Hilaire a cru devoir considérer

la cavité du crâne comme la grande salle ou la chambre principale d'un édifice, dont les fosses nasales, les orbites, la cavité buccale et anriculaire seraient autant d'antichambres. Cette comparaison est heureuse, en ce qu'elle montre tous les soins que la nature a pris pour loger dignement et protéger l'organe le plus noble, en lui ménageant tous les moyens de communiquer ou d'être en relation plus ou moins immédiate avec tous les sens, qui siègent à la tête, et qui, tous, réclamaient aussi un abri protecteur. Ainsi se dévoile la finalité de cette construction céphalique, qui concourt, en outre des fonctions indiquées, à toutes les autres fonctions de l'organisme. Cette finalité est évidente, mais il en est une mystérieuse et impénétrable, c'est celle qui se passe dans la *chambre du crâne*.—Quoique l'œil ait été considéré comme une vraie chambre obscure où les objets du dehors viennent se peindre sur une toile nerveuse et sentante, cependant sa cavité entière n'a point reçu ce nom. On y admet seulement deux *chambres*, placées entre la cornée transparente et le cristallin, séparées par une cloison circulaire dite iris, et communiquant entre elles par une ouverture ronde qu'on nomme pupille. Ces deux *chambres oculaires*, distinguées en antérieure et en postérieure, renferment un liquide transparent, qu'on désigne sous le nom d'*humeur aqueuse*. (V. ŒIL.)

L—T.

Diverses autres acceptions du mot CHAMBRE et ses dérivés.

Outre les acceptions qu'on vient de voir, le mot *CHAMBRE* en a un assez grand nombre d'autres, qui se rapportent surtout aux arts mécaniques. En termes de fonderie et d'artillerie, on entend par ce mot la partie d'un obusier, d'un mortier ou d'un canon, dans laquelle on place la poudre qui doit lancer l'obus, la bombe ou le boulet. On l'applique également à certaines concavités qui se trouvent quelquefois dans l'épaisseur du métal des canons ou des cloches, qui les rend faibles et sujets à crever, et oblige quelquefois

à les refondre quand on les a éprouvés. *Chambre* se dit encore, en termes de guerre, du lieu où l'on met la poudre quand on fait une mine (*cavus pulverarius*), et qu'on appelle autrement *fourneau*. Les selliers nomment aussi *chambre* le vide ou la cavité que l'on pratique dans une selle, un bât ou un collier, en retirant un peu de la bonrre quand l'animal qui le porte est blessé, afin d'empêcher que son mal ne s'augmente par le contact d'un objet trop dur. En termes de tissand, c'est un espace qui se trouve entre deux lames de peigne, et par lequel passe une partie des fils qui forment la chaîne. En termes de vitrier, c'est le creux qui est dans la verge de plomb où l'on place le verre. On nomme *chambre d'écluse* l'espace d'un canal compris entre les deux portes d'une écluse. En termes de vénerie, la *chambre du cerf* est l'endroit où le cerf se repose pendant le jour, et l'on emploie également ce mot pour désigner des espèces de pièges que l'on dispose pour prendre des loups et des renards. — Du mot *chambre* ont été faits les mots *antichambre*, désignation de la pièce qui précède les autres chambres d'un appartement, celle où se tiennent d'ordinaire, chez les grands, les valets et les courtisans, mêlés aux solliciteurs de haut et de bas étage; d'où l'on a dit, en la personnifiant, l'*antichambre*, comme on dit la *livrée*. Rarement on y rencontre l'homme de mérite, qui ne voudrait point s'exposer à voir un saquin admis sans façon à l'audience du maître pendant qu'on le contraindrait, lui, à faire *antichambre*; plaisir que se procurent d'autant plus volontiers les parvenus qu'ils aiment ainsi à se venger sur les honnêtes gens, toujours trop fiers à leurs yeux, des humiliations qu'ils se sont imposées volontairement dans les temps d'épreuve envers des saquins titrés d'où dépendait leur fortune ou leur avancement. Il y a des palais, surtout en Italie, qui ont jusqu'à deux et trois antichambres. En France, dans les grandes villes surtout, où l'on est avare du terrain, il y a des mai-

sons qui n'en ont point, ce qui, toute épigramme à part, est un véritable inconvénient de beaucoup de beaux appartements de Paris, où l'on n'a point d'autre antichambre que la salle à manger. — *CAMARADE*, compagnon de travail, de plaisirs ou d'étude, qui s'est dit d'abord de deux amis logeant dans la même *chambre*; d'où le mot de *CAMARADERIE*. (*Voyez* t. X, p. 90.) — *CAMARD* et *CAMUS*. (*Ibid.*, p. 91.) — *CAMBER*, courber en arc; *CAMBRÉ*, courbé, recourbé, crochu, et *CAMBRURE*. (*Ibid.*, p. 114.) — *CAMÉRIER*, *CAMÉRISTE* et *CAMERLINGUE*. (*V. t. X.*) — *CAMPANE*, *CAMPANILLE* et *CAMPANULE*. (*Ibid.*) — *CHAMABIER*, ancienne dignité ecclésiastique de l'église de Saint-Jean, à Lyon. — *CHAMBRABLE*. (*Voyez* ci-dessus.) *CHAMBRÉE* et *CHAMBRES*. (*Voyez* ci-après.) — *CHAMBERLAN*, *CHAMBERLAN* ou *CHAMBRÉLAN*. (*Voyez* ci-dessus.) — *CHAMBRLETTE*, petite chambre. — *CHAMBRERIE*, *CHAMBRER* et *CHAMBRÈRE*. (*Voyez* ci-après.) — *CHAMBRILLON*, diminutif qui s'est dit autrefois d'une jeune servante ou femme de chambre. — *CHAMFREIN* et *CHAMFRIFIER*. (*Voyez* ces mots.) — Enfin *INCAMÉRATION* et *INCAMÉRES*, réunion d'un bien au domaine du pape, action qui opère, qui constitue cette réunion. — Du mot *CHAMBRE*, ou plutôt de l'office qu'ils y remplissaient, plusieurs individus ont reçu également leur nom, qui s'est transmis jusqu'à nous de génération en génération : tels sont ceux de *CAMUS*, *CHAMBERLAN*, *CHAMBRIN*, *DECHAMBRÉ*, *LEGAMUS* et *RÉCAMIER*. — E. H.

CHAMBRÉE, ce mot qui exprime un établissement d'hommes de troupe soumis à un chef spécial, et logeant dans une même chambre, soit à la caserne ou au gîte, soit dans une même tente ou baraque, rappelle le *contubernium*, ou petit manipule des légions romaines, les *décuries* romaine et grecque, et la *décarchie* byzantine; ces associations étaient de 10 à 25 hommes. Jusqu'au milieu du siècle dernier, le mot *chambrée* d'infanterie donnait seulement l'idée d'une réunion de six hommes, force coordonnée à la mesure des tentes. La

chambrée de cavalerie n'était que de quatre hommes. — Maintenant, la force des chambres se coordonne à celle des subdivisions et des escouades; elles sont sous la direction d'un caporal; elles concourent à la formation d'un ou de plusieurs ordinaires, suivant les localités. — On a souvent confondu le mot *chambre de soldats* et le mot *chambrée*, qu'il faut au contraire distinguer, comme exprimant, l'une le contenant, l'autre le contenu. — Les chambrées sont, le plus généralement, composées d'une escouade; mais il y a des casernes qui contiennent des chambrées de plusieurs escouades; les chambres de caserne devraient même être construites de manière que la chambre comprît tout l'ensemble d'une compagnie; la formation sous les armes en serait plus rapide, l'administration plus facile, plus économique. — L'usage s'est perdu d'employer, comme le fait encore l'Académie, le verbe neutre *chambérer*, pour signifier : habiter avec une même chambrée. G^{de} BARDIN.

CHAMBRERIE, voy. CHAMBRÉE.

CHAMBRES DE JURIDICTION.

Le régime des premières agrégations politiques n'a été que l'application du gouvernement domestique à celui de la société. Chaque pater de famille était le premier, l'unique magistrat de l'habitation commune; la réunion des anciens composait le corps de la magistrature de la cité. On a dû, dans l'origine des sociétés politiques, employer les mêmes mots pour exprimer les mêmes choses; et le mot *chambre* a été appliqué pour désigner le lieu où siégeaient les législateurs, les administrateurs, les juges de la cité, de la province, du gouvernement suprême, quelle que fût sa forme. Ainsi, le mot de *chambre* a été appliqué à tous les sièges de juridiction et d'administration locale ou générale, dans tous les pays ou le régime municipal, basé sur le régime de famille, a existé, sinon de fait, du moins de droit. Ce mot a dû recevoir de nombreuses acceptions, surtout en France. — L'ancien mot *chambre*, qui avait été depuis 1789 remplacé

par celui de section, a été remis en usage depuis l'empire.

CHAMBRE DES MISES EN ACCUSATION.

— Section des cours d'appel, appelées successivement impériales et royales, substituée au juri d'accusation, institué par la constitution de 1791 et de l'an III. Un magistrat délégué par le tribunal civil instruisait l'affaire, et soumettait à huit jurés le résultat de la procédure. Ce magistrat s'appelait directeur du juri. Le juri d'accusation a été supprimé par le gouvernement consulaire et impérial. Les procédures sont instruites par un juge spécial de première instance (juge d'instruction); ce tribunal, ou une section de ce tribunal, statue s'il y a lieu ou non à poursuivre : dans le dernier cas, l'affaire est envoyée à la chambre des mises en accusation, qui statue sur l'ordonnance des premiers juges, admet ou rejette l'accusation, et dans le cas affirmatif renvoie le procès aux assises, ou à telle autre juridiction qu'elle juge compétente pour la décider. (Voy. CHAMBRE DU CONSEIL.)

CHAMBRE APOSTOLIQUE. — Appelée aussi *chambre de l'abbé de Sainte-Geneviève*, cette juridiction, que l'on présume être l'une des prérogatives accordées à ce dignitaire conventuel par le pape Clément IV, en 1226, se bornait à décerner des *monitoires*, lorsque les juges séculiers croyaient devoir en demander à cet abbé, considéré comme conservateur né des privilèges apostoliques en France, et spécialement dans la capitale. (Voy. MONITOIRES.) Cette juridiction se composait de l'abbé, du chancelier, d'un secrétaire.

CHAMBRE ARDENTE. — Qualification énergique et trop vraie, donnée par l'opinion à tous les tribunaux d'exception, à toutes les commissions extraordinaires, établies hors du droit commun, pour juger des faits dont les circonstances motivaient à tort ou à raison la criminalité. Ces juridictions étaient nécessairement spéciales et temporaires. Ainsi, on appelait *ardente* la chambre érigée dans chaque parlement par Fran-

çois II pour l'extirpation de l'hérésie. C'était un premier essai pour préparer en France l'établissement de l'inquisition, telle qu'elle existait déjà en Espagne, en Portugal, en Italie. — Les arrêts de ces premières chambres ardentes étaient souverains et exécutés sans délai. Les accusés convaincus du crime d'hérésie ne quittaient la sellette que pour être traînés sur le bûcher. On a aussi appelé chambres ardentes les commissions extraordinaires établies sous Louis XIV contre les empoisonneurs, et pendant la régence du duc d'Orléans contre les fermiers ou administrateurs des revenus publics, et lors du *visa* des actions de la banque de Law. (V. ci-après CHAMBRE DU VISA — COUR DES VOISONS.)

CHAMBRES ASSEMBLÉES (*Junctis classibus*). — Ces audiences solennelles, où toutes les chambres du parlement étaient réunies, n'avaient lieu que dans des cas extraordinaires. Cet usage existe encore dans tous les tribunaux divisés en plusieurs sections de chambres, pour vider un partage, pour une audience de rentrée ou de réception, et, en cassation, pour statuer sur un second pourvoi, formé dans la même cause et pour les mêmes motifs de cassation. (Voy. ce mot.)

CHAMBRES D'ASSURANCES. — Ancienne institution judiciaire, établie en Hollande pour juger toutes les questions relatives à l'exécution des contrats d'assurances maritimes. C'était aussi en France une des attributions de l'amirauté. Les contrats pour assurances maritimes sont maintenant, comme tout ce qui est relatif aux opérations commerciales, de la compétence des tribunaux de commerce.

CHAMBRES DES AVOCATS, des *avoués*, des *huissiers*. (Voy. ces mots.)

CHAMBRE DES BLÉS. — Tous les gouvernements qui se sont succédé en France, avant et depuis le déplorable règne de Charles VI, jusqu'à la révolution de 1789, ne se sont occupés du commerce des grains que dans l'intérêt du fisc royal. — Une ordonnance du 7 janvier 1397, rendue par ce prince, dans un de ses moments lucides, prouvé que jus-

qu'alors le grand-paquetier et le grand-bouteiller prélevaient sur chaque boullanger et chaque cabaretier de Paris un droit de cinq sols parisis. Cet impôt avait été depuis rétabli, puis supprimé par une autre ordonnance de 1414. Plusieurs ordonnances et arrêts ultérieurs ont placé le commerce des blés sous une juridiction d'exception et le patronage du grand-paquetier. Une commission de magistrats établie par lettres-patentes du 9 juin 1709 fut remplacée par une juridiction spéciale, prise dans le parlement, et qui recut le nom de chambre des blés. Son existence ne fut que d'une année. Toutes ces ordonnances, toutes ces juridictions, dont le but apparent était l'assurance de l'approvisionnement de la capitale, n'avaient pour résultat que d'entraver le commerce : ce fut encore sous le même prétexte qu'il fut livré à une seule compagnie de traitants, dont les ministres, les principaux magistrats des parlements et les intendants des provinces se firent les croquiers, en livrant la France à des famines périodiquement organisées pendant soixante ans. Le dernier bail des monopoleurs expirait le 17 juillet 1789, et eût été continué sans la révolution. La chambre des blés n'avait été qu'une inutile et tracassière institution fiscale. Le pacte de famine (voy. ce mot), fut un grand forfait politique.

CHAMBRE CIVILE. — On donnait particulièrement ce nom à une ancienne juridiction du Châtelet, dont le lieutenant-civil était le seul juge; un avocat du roi donnait ses conclusions; on n'y jugeait que des affaires sommaires. Cette juridiction avait du moins l'avantage d'expédier promptement et sans grands frais; la compétence s'élevait jusqu'à mille livres. — On appelle maintenant *chambres civiles* celles de première instance, ou d'appel et de cassation, établies dans les principales villes manufacturières et maritimes, qui connaissent exclusivement des causes civiles. Leur nombre varie suivant l'importance du ressort. (Voy. COUR ROYALE, COUR DE CASSATION, COMMERCE [Tribunal de]). Celle de Mar-

seille exerçait sur tout le commerce du Levant une très grande influence ; toutes ces juridictions furent supprimées en 1791. Des pensions de retraite furent allouées aux administrateurs et aux employés. — Cette institution, combinée sur une base plus large, et sur l'intérêt général du commerce, a été rétablie, et tout-à-fait en dehors des attributions fiscales. Leur nouveau titre exprimait clairement leur destination, *chambres consultatives du commerce et des manufactures* ; les membres, dont le nombre variait suivant l'importance des localités, étaient électifs, comme ceux du tribunal de commerce. Celle de Paris en comptait quinze. Elles étaient présidées par le préfet du département ; elles étaient chargées de présenter au gouvernement leurs observations et leurs projets pour l'amélioration progressive du commerce, de signaler les obstacles qui s'opposaient à ses développements. Sous la restauration, elles ont reçu la simple qualification de *chambres de commerce* ; elles correspondent avec le conseil supérieur de commerce. Les villes qui jouissent de cette institution sont Paris, Marseille, Lyon, Dunkerque, Rouen, Toulouse, Bordeaux, la Rochelle, l'Île-de-Ré, etc.

CHAMBRE DES COMPTES. — Son origine remonte au premier âge de la monarchie : elle fut d'abord chargée de l'examen et de l'apurement des revenus des domaines de la couronne ; elle était ambulatoire, comme le premier parlement. Philippe-le-Long, par son édit daté de Viviers en Brie, en janvier 1319, la rendit sédentaire à Paris, et nomma *souverains* ou présidents de cette juridiction, Sully et l'évêque de Noyon. Il lui donna au palais le local qu'elle a occupé jusqu'à sa suppression. D'autres chambres des comptes furent successivement établies dans dix autres villes, Dijon, Grenoble, Air, Nantes, Montpellier, Blois, Rouen, Pau, Dôle, Metz, etc. Celle de Paris était la plus importante ; sa juridiction était très étendue ; elle se composait d'un premier président, de douze autres présidents, de soixante-huit maîtres, trente-

huit correcteurs, quatre-vingt-deux auditeurs, d'un avocat et d'un procureur-général ; elle avait deux greffiers en chef, un premier huissier, trente huissiers ordinaires, un payeur des *gages*, un archivist ; vingt-neuf procureurs y préparaient et discutaient les affaires. — Les nombreux magistrats dont elle se composait ne siégeaient que par semestre, une moitié depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la fin de juin, l'autre moitié le reste de l'année. Ces charges conféraient la noblesse au premier degré ; les titulaires se qualifiaient *commensaux du roi*, et avaient tous les privilèges attachés à ce titre. Ils ne payaient point de décimes pour les bénéfices qu'ils possédaient, et étaient exempts de droits seigneuriaux, lods et ventes dans la mouvance du roi, de toutes charges publiques, taille, corvée, péages, subventions, aides, gabelles, etc. — Tous les édits, déclarations, ordonnances, les lettres-patentes relatives aux apanages des princes de la famille royale, les douaires des reines, étaient adressés à la chambre des comptes, pour y être enregistrés et déposés dans ses archives ; les contrats de mariage des rois, les traités de paix, les brevets et titres de nomination des chanciers gardes-des-sceaux, des ministres secrétaires d'état, des maréchaux et des grands officiers de la couronne, les lettres-patentes d'érection des duchés, pairies, principautés, comtés, baronies, marquisats et lettres d'anoblissement, etc., étaient aussi soumis à l'enregistrement de cette chambre. Le contrôleur-général, ou ministre des finances, le grand-maitre d'artillerie, les grands-maitres des eaux et forêts, les trésoriers de France, et tous les agents supérieurs ou spéciaux de l'administration des deniers publics, n'entraient en fonctions qu'après s'être fait recevoir par la chambre des comptes, et y avoir prêté le serment d'usage. Les archives de cette haute juridiction contenaient les actes les plus importants de l'autorité publique ; l'histoire pouvait y puiser d'utiles et précieux documents, et l'on n'avait pris nulle précaution pour en avoir des

copies authentiques, en cas de sinistre. Ainsi les pertes causées par l'incendie du 27 octobre 1737 ont été irréparables. Cet incendie dura plusieurs jours. Trois greffes, deux dépôts des auditeurs, la *Chambre du terrier* (*voy.*), celle du conseil et des procureurs, ont été entièrement détruits par le feu. On s'était d'abord occupé d'empêcher la communication des flammes à l'hôtel du premier président. Quelques liasses de papiers furent enlevées, et déposées aux Jacobins de la rue Saint-Jacques, aux Grands-Augustins : la chambre des comptes tint ses audiences dans ce dernier convent, en attendant que le nouveau bâtiment destiné à la recevoir fût construit. Elle y reprit ses audiences le 3 mai 1740. — La chambre des comptes eut pour premier président Michel l'Hôpital, depuis 1554 jusque en 1580, époque où il fut nommé chancelier. Depuis la fin du xvr^e siècle, jusqu'à l'époque de sa suppression, la charge de premier président a été de *fait* héréditaire dans la famille de Nicolai. Aymar-Charles-Marie de Nicolai présidait l'audience solennelle du 17 août 1787, lorsque Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), s'y présenta pour y faire enregistrer les nouveaux édits du timbre et de la subvention territoriale. La cour et les ministres ne doutaient pas que, présentés à l'enregistrement de la chambre des comptes par un prince, frère du roi, ces édits seraient immédiatement et sans nul examen enregistrés. Le premier président adressa au prince un discours qui appartient à l'histoire de cette mémorable époque : « Nos cours, dit-il, respectent l'autorité du roi, elles demanderaient à la bénir. » Il traça avec une énergique vérité le hideux tableau des dilapidations des revenus publics, des prodigalités de la cour, le scandale et les désastres des emprunts ; il s'indignait à la seule pensée que l'on eût pu croire que la chambre des comptes oublierait ses serments et ses devoirs, et s'avilirait jusqu'à se rendre complice de l'ineptie ou des malversations des ministres ; il insistait comme

la cour des aides, comme tous les parlements, sur la communication des actes et des pièces relatives à l'emploi des anciens impôts, et à la nécessité des nouvelles charges imposées aux contribuables par les édits présentés à l'enregistrement légal. L'assentiment de la chambre des comptes ne pouvait être consciencieusement donné qu'après un examen préalable des motifs des édits : « Eh quoi ! dit-il, l'on nous commanderait aujourd'hui des suffrages avant de nous avoir éclairés ! on exigerait, on suppléerait notre vœu pour des subsides dont la durée serait éloignée ou indéfinie, qui seraient inquiétants et désastreux, qui menaceraient le repos des familles, qui entraveraient le commerce, qui tariraient à la fois toutes les sources de la prospérité publique, et les cours souveraines, chargées du dépôt de la loi et de la vérité, resteraient muettes ! » on les verrait indifférentes sur la gloire du roi et le bonheur de la nation ! Non, monsieur, jamais..... » L'enregistrement fut refusé ; le prince se retira, non sans crainte. La foule se pressait sur son passage, et ses gardes n'étaient pas de trop. Les cours souveraines ne répondaient aux exigences, aux caresses, aux menaces des ministres que par ce cri que répétait toute la France : *Les états-généraux*. La chambre des comptes avait été autorisée à continuer ses travaux après la suppression de tous les parlements. Elle fut remplacée par une agence spéciale, dont l'unique attribution fut de réunir dans un dépôt public tous les titres, tous les actes déposés dans les greffes de ces compagnies. Si une proposition faite dans divers cahiers des électeurs de 1789 avait été convertie en loi par l'assemblée constituante, l'établissement d'une cour suprême pour l'apurement de la comptabilité nationale n'eût pas été nécessaire. On lit spécialement dans les cahiers de l'ordre de la noblesse la demande de la formation d'un *bureau national*, composé de quatre députés de chaque province, savoir : deux du tiers-état, un de la noblesse et un du clergé ;

tous les comptes des ministres et de leurs subordonnés, des demandes de nouveaux subsides, devaient être soumis au *bureau national*, qui les transmettait ensuite avec ses observations à l'assemblée. Les membres du *bureau national* n'avaient que voix consultative, et cela était juste. — Les dernières années du règne de Louis XIII avaient été signalées par les débats du parlement avec la chambre des comptes; la rivalité dégénéra en lutte violente dans une des plus grandes solennités religieuses de l'époque. Il avait pris fantaisie à Louis XIII de déshériter Sainte-Geneviève du patronage de la capitale, de Paris, et de mettre la dynastie et le royaume sous la protection de la sainte Vierge; c'est ce qu'on appelle le *vœu de Louis XIII*. « Ce fut une grande solennité dans Notre-Dame. Les cours supérieures y assistèrent. Le premier président du parlement marcha le premier à la procession; les présidents à mortier ne voulurent pas souffrir que le premier président des comptes le suivit: celui-ci, qui était grand et vigoureux, prit un président à mortier à bras le corps, et le renversa par terre; chaque président des comptes gourma un président du parlement et fut gourmé; les maîtres des comptes s'attaquèrent aux conseillers. Le duc de Montbazou mit l'épée à la main avec ses gardes, pour arrêter le désordre, et l'augmenta; les deux partis allèrent verbaliser chacun de leur côté. Le roi ordonna que dorénavant le parlement sortirait de Notre-Dame par la grande porte, et la chambre des comptes par la petite. » Cette rixe entre deux grandes corporations judiciaires n'était qu'un scandale; mais leur rivalité était une calamité publique: les attributions des autorités, alors mal définies, et sans limites déterminées, entretenaient une perturbation continuelle dans les affaires les plus importantes. La fixation légale des attributions de chaque branche de l'autorité publique est un bienfait de la révolution de 1789. — La chambre des comptes, rétablie sous l'empire, a reçu le titre de *cour des comptes*. (Voy. ce mot.)

CHAMBRE DU CONSEIL. — C'est la salle où les juges de tous les degrés de juridiction se réunissent pour délibérer sur les causes qui exigent un examen plus direct des pièces du procès, ou qui entraînent une discussion plus approfondie: c'est une exception à l'usage. Les juges doivent émettre leur opinion à l'audience et sans déplacement. Mais il arrive souvent que ces discussions en présence du public, et bien qu'elles ne soient exprimées qu'à voix basse, et à une distance qui ne permet pas à l'auditoire d'entendre les paroles des juges, se prolongent et s'animent, et dans ce cas, les juges quittent la salle d'audience pour délibérer plus à leur aise et tout-à-fait hors de la portée du public. Sous l'ancienne législation, il arrivait souvent que des causes étaient de prime-abord renvoyées à la chambre du conseil: c'est ce qu'on appelait *appointé au conseil et en droit*. La même chose se pratique encore aujourd'hui, mais les termes ont changé: le président annonce que la cause est *mise en délibéré*, et fixe le jour où le jugement sera prononcé en audience publique. Le défaut de publicité serait une nullité. Chaque cour ou tribunal a sa chambre du conseil. Dans les juridictions supérieures ou de première instance, où plusieurs chambres siègent le même jour et aux mêmes heures, chacune d'elles a sa chambre du conseil. Ainsi, la cour de cassation en a une spéciale pour la chambre des requêtes, qui siège en même temps que la chambre civile, et une seule pour les chambres civile et criminelle, dont les audiences se tiennent ordinairement à des jours différents. La chambre du conseil des tribunaux de première instance est une véritable juridiction, et en a le caractère légal; on appelle ainsi la section des juges à laquelle les *juges d'instruction* font leur rapport, et qui prononce comme jury d'accusation. Ses décisions sont qualifiées ordonnances de la chambre du conseil. Si la décision est pour la mise en jugement au tribunal correctionnel ou le renvoi aux assises, cette décision s'appel-

le *ordonnance d'il y a lieu*; et dans le cas contraire, *ordonnance de non-lieu*.

CHAMBRE DU CHATELET. — Dans les causes de *petit criminel* ou de police, le lieutenant-criminel jugeait seul. Un avocat du roi remplissait les fonctions du ministère public; mais dans les causes de grand criminel, il était assisté des autres juges de service. Les magistrats du Châtelet alternaient chaque trimestre pour le service de la chambre criminelle. Ce mot chambre criminelle n'a plus qu'une seule application, c'est à la cour de cassation. (Voy. CHATELET.)

CHAMBRE DES CONSULTATIONS. — On en comptait plusieurs dans l'enceinte du palais à Paris. Les plaideurs allaient chercher au *pilier des consultations* les avocats dont ils voulaient prendre les avis sur leur cause. Les avocats se réunissaient dans une des chambres destinées à cet usage, et y donnaient leur avis verbalement ou par écrit. Les avis verbaux se donnaient ordinairement au *pilier des consultations*. Cet usage n'existe plus depuis près d'un demi-siècle, mais il est souvent mentionné dans les anciens ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Le bâtonnier, les anciens, s'assemblaient à la *chambre principale des consultations*, pour y délibérer sur les affaires de l'ordre. Le 14 mai 1602, les avocats, au nombre de 307, se réunirent à leur *chambre principale* et au *pilier des consultations*, et allèrent en masse déposer leur chaperon au greffe du parlement, en déclarant qu'ils ne voulaient plus exercer leur profession.

CHAMBRE CRIMINELLE. (V. PARLEMENT et TOURNELLE.)

CHAMBRE DES DÉCIMES. (V. CHAMBRE ECCLÉSIASTIQUE.)

CHAMBRE AUX DENIERS. — Ses attributions étaient les mêmes que celles de l'intendance de la liste civile, pour ce qui concerne les dépenses de la *bouche du roi*. Elle avait trois trésoriers, qui alternaient chaque année. Le trésorier en exercice sollicitait les fonds nécessaires pour la maison du roi, et pour payer les officiers chargés de cette dépense. Les trésoriers

avaient sous leurs ordres deux contrôleurs pour viser les ordonnances de paiement, et étaient eux-mêmes sous les ordres du *grand-maitre de France*.

CHAMBRE DU DENIER. — Dans les attributions du ministre de la maison du roi. Par une ordonnance rendue le 25 septembre 1774 en conseil d'état et au rapport de M. Turgot, contrôleur-général des finances, le bail qui avait été passé pour trente ans à la compagnie Sausseret fut résilié, et l'administration générale confiée à une régie pour compte du roi. Elle se composait de 20 directeurs, qui déposaient d'avance un cautionnement de 200 mille francs, dont l'intérêt annuel leur était compté à raison de 9 pour 100. Ils avaient en outre part aux améliorations qu'ils pouvaient faire aux revenus de leur département.

CHAMBRE ECCLÉSIASTIQUE, appelée aussi des *décimes* et *diocésaines*. — Les syndics généraux et les agents du clergé de France avaient été long-temps chargés de prononcer sur toutes les contestations relatives au paiement des *décimes* et du *don gratuit*. Par lettres-patentes de mai 1686, Henri III établit huit chambres ecclésiastiques, pour juger exclusivement les procès d'appel des chambres diocésaines ressortissant des conscriptions attribuées à chacune de ces chambres. Par un second édit de janvier 1690, Henri IV en régla d'une manière plus précise les attributions respectives. Au-dessus de ces huit chambres était la *chambre souveraine* du clergé de France, composée de quelques conseillers au parlement et de commissaires délégués par les chambres ecclésiastiques. Elle prononçait en dernier ressort sur toutes les sentences rendues par les chambres des divers ressorts. Elle tenait ses audiences au Palais de justice, en-dessous de la Tournelle. Comme les seuls conseillers-clercs du parlement étaient seuls admissibles à en faire partie, cette *chambre souveraine* était exclusivement composée d'ecclésiastiques, dont le plus ancien était président de droit. Dans les cahiers rédigés par le clergé pour les dé-

putés aux états-généraux de 1789, la suppression des chambres apostoliques est formellement demandée, mais à condition que les biens du clergé seraient imposés comme tous les autres, et que ses dettes seraient payées par le trésor d'état, etc., etc. Le clergé, qui prévoyait déjà la vente des biens dont il jouissait, voulait sauver le capital au prix d'une partie des revenus : ses prévisions ne se sont pas réalisées sur tous les points.

CHAMBRE DE L'ÉDIT.—Cette juridiction a été établie par les édits de pacification du xvi^e siècle en faveur des huguenots, pour juger toutes les causes dans lesquelles ils étaient parties principales ou garants. Mais la compétence de ce tribunal était si restreinte, les cas d'exception si multipliés, si vaguement indiqués, que cette chambre de l'édit n'était qu'une déception : elle fut supprimée par un autre édit du 4 février 1669.

CHAMBRE DES ENQUÊTES.—Elle était spécialement chargée de juger sur appel les procès par écrit. Le parlement de Paris en avait cinq. (V. PARLEMENT.)

CHAMBRE ÉTOILÉE.—Haute cour de justice en Angleterre, juridiction d'exception, dont l'autorité rivalisait celle du *banc du roi*. Son existence n'est authentiquement constatée que par un statut de Henri VII. Quelques historiens font remonter son origine à une époque beaucoup plus reculée : ils prétendent que cette chambre fut dans le principe une fraction, un comité spécial du *consilium regium* ; mais ils n'indiquent point l'époque précise où ce démembrement du conseil royal aurait eu lieu. Ce problème historique n'a pu être résolu dans une circonstance grave. Un conflit s'était élevé entre le banc du roi et la chambre étoilée : il s'agissait d'une question de compétence. Une réunion extraordinaire des plus habiles juriconsultes de l'époque fut convoquée dans la chambre étoilée, devant les lords du conseil. Bacon était alors chancelier. Les juriconsultes firent assaut d'arguments et d'érudition : ils ne purent citer aucun document authentique antérieur au statut de Henri

VII. Mais il paraît certain que les seuls lords du conseil avaient le droit de siéger à la chambre étoilée. Dans l'affaire du comte de Hertfort, un grand nombre de nobles barons offrirent d'y siéger. Le lord chancelier décida que ceux qui n'étaient pas membres du conseil devaient se retirer : ils n'hésitèrent pas ; quelques-uns seulement se placèrent à la barre comme simples spectateurs des débats. Les deux circonstances que je viens de rappeler appartiennent à l'histoire des premières années du règne d'Élisabeth et du ministère du chancelier Bacon. — L'autorité de la chambre étoilée était d'autant plus grande que ses attributions n'avaient jamais été régulièrement déterminées. Elle prononçait souverainement sur toutes les contestations féodales, religieuses, civiles et criminelles. Placée dès son origine en dehors du droit commun, et au milieu de la conflagration générale que l'anarchie féodale, les ambitions dynastiques et les sanglantes collisions des partis avaient allumée dans toute l'Angleterre, la chambre étoilée jugeait sans le concours du juri : c'était en haine de cette institution constitutionnelle qu'elle avait été établie. Les prétextes n'ont jamais manqué aux partisans de l'arbitraire pour excuser les plus monstrueuses illégalités. On reprochait au juri le défaut de connaissances spéciales, on l'accusait même de corruption et de partialité ; mais en admettant que ces derniers reproches ; les plus graves de tous, eussent été fondés, ils n'auraient rien prouvé contre l'institution elle-même. Les jurés n'étaient plus les élus du pays, les représentants, les organes indépendants et légitimes de la société, mais les hommes du pouvoir. Ils étaient choisis par les schérifs. Dans cet état de prostration politique, un tel juri n'était plus à craindre pour la faction dominante ; mais c'était peu d'avoir faussé cette institution, on voulait l'anéantir ; son nom seul effrayait l'ombrageuse susceptibilité du pouvoir. La chambre étoilée réalisa les sinistres prévisions de ses fondateurs : elle ne refusa aucune victime au fanatisme politique et reli-

gieux. Instrument servile de tous les partis qui se disputaient le pouvoir, elle condamna successivement les non-conformistes et les anglicans, les puritains et les papistes, les proscrits d'Henri VIII, de Marie et de Jacques I^{er}. Volsey lui-même, à qui elle devait l'omnipotence de ses terribles attributions, la trouva sans souvenirs et sans pitié ; le favori disgracié ne fut qu'un coupable ordinaire : son crime était de s'être opposé à la répudiation de Catherine d'Aragon. La chambre étoilée instruisit ce procès avec une précipitation et une partialité dont Henri VIII fut étonné ; il recula devant les conséquences de l'accusation qu'il avait provoquée : il en dessaisit la chambre étoilée. Volsey avait échappé à l'échafaud, mais non pas à la mort ; Henri VIII confisqua ses biens et l'envoya à la Tour ; Volsey mourut en chemin. Rien de plus absurde que les allégations sur lesquelles la chambre étoilée avait motivé sa culpabilité : on l'accusait, entre autres griefs, « qu'ayant gagné le mal de Naples, il avait eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Apparemment, dit Higgon à ce sujet, que pour lors cette maladie était plus contagieuse on la majesté des rois en plus grande vénération qu'elle n'est à présent ; car si le même cas rendait criminel aujourd'hui, la cour ne serait pas si nombreuse au lever et au coucher des souverains. » Un seul témoignage suffisait à la chambre étoilée pour motiver une condamnation, si d'ailleurs le témoin était un homme de qualité. Une telle jurisprudence ne pouvait avoir été imaginée que par et pour un tribunal de terreur et de sang. Les amendes prononcées par la chambre étoilée étant en grande partie à son profit, un accusé riche ne pouvait être innocent. Allington, gentilhomme, fut condamné à 12,000 livres sterling d'amende (300,000 francs) pour avoir épousé sa nièce ; un autre à 5,000 livres sterling pour avoir envoyé un cartel au comte de Northumberland ; un autre à 4,000 livres sterling et à une égale somme envers le roi pour avoir dit que le comte de Suffolk était un vil lord, etc.

—Encore un dernier fait sur mille. William, évêque de Lincoln, qui avait été garde-des-sceaux et favori du roi Jacques, fut traduit devant la chambre étoilée sur la dénonciation de Laud, qui lui devait sa haute fortune politique et l'archevêché de Cantorbéry. L'accusation exprimait ce seul grief, qui n'en était pas un : l'évêque de Lincoln avait reçu d'Osbaldiston, maître à l'école de Westminster, certaines lettres dans lesquelles Laud aurait été désigné par un sobriquet inconvenant. Rien n'indiquait que ces lettres eussent été divulguées, et Osbaldiston avait juré qu'il n'avait jamais eu l'intention de parler de Laud. L'évêque William fut condamné à une amende de 5,000 livres sterling et à 3,000 livres envers le roi, à faire des excuses à l'archevêque Laud et à un emprisonnement indéterminé ; Osbaldiston à une amende plus forte, à la privation de tous ses bénéfices, à l'emprisonnement, et à être mis au pilori devant son école dans Dean's-Yard, les oreilles clouées au poteau. Le maître d'école échappa par la fuite à la prison et au pilori ; l'évêque William refusa de faire des excuses à son accusateur et fut enfermé à la Tour, où il resta trois ans ; il n'en sortit qu'au commencement du long parlement. —Exclusivement composée de lords qui siégeaient au conseil, la chambre étoilée battait monnaie au profit du trésor royal et aux siens. Mais bientôt elle agrandit le cercle des pénalités ; elle s'était d'abord bornée aux énormes amendes et à l'emprisonnement, mais, empiétant successivement sur les attributions de la haute commission et de la cour martiale, elle condamna les accusés au fust, à la flétrissure, à l'amputation des oreilles. Ces myriades de grands et petits tribunaux royaux, seigneuriaux, ecclésiastiques, dont la féodalité avait sillonné la vieille Europe dans toutes les directions, avaient survécu à l'anarchie qui les avait produits. La révolution de 1789 en a tout à fait purgé la France, qui, dès le xvi^e siècle, avait fait d'heureux efforts pour arriver à une réforme judiciaire. L'Angleterre n'a vu disparaître ses commissions

extraordinaires, ses cours de justice exceptionnelle, qu'à la fin du XVIII^e siècle, et, de toutes ces juridictions qui, dans la pensée même de leurs fondateurs, ne devaient avoir qu'une courte existence, la chambre étoilée s'est maintenue le plus long-temps. Elle fut définitivement abolie par le long parlement, non par un sentiment de justice et d'humanité, mais d'intérêt personnel. Les membres de ce parlement, avant de rentrer dans la vie privée, sentirent la nécessité d'assurer autant que possible leur avenir contre les chances des réactions. La chambre étoilée, la haute commission et la cour martiale furent abolies. La première motion pour l'abolition de la chambre étoilée fut faite spontanément par lord Andover dans la chambre des lords, où il avait été appelé par un *writ* (ordre écrit). L'acte d'abolition passa dans les deux chambres après une courte délibération : les pairs n'osèrent manifester aucune opposition. Il y avait eu déjà entre les deux chambres des conférences à ce sujet ; les communes acceptèrent alors quelques amendements et quelques articles votés par les pairs. Le bill était conçu en termes généraux ; il abolit formellement toute espèce de juridiction en matière civile et criminelle, soit du conseil privé, soit de la chambre étoilée, et établit quelques réformes dans la procédure ; il fut décidé que toute personne arrêtée par ordre du conseil ou de l'un de ses membres, ou par l'express commandement du roi, pourrait invoquer le privilège de l'*habeas corpus* ; que l'officier chargé de la garde du prévenu serait tenu de certifier la véritable cause de son arrestation, et que la cour qui aurait expédié le *writ* examinerait dans les trois jours si cette cause était légale ou non, et rendrait un jugement pour relâcher le prisonnier sous caution ou le retenir. Ainsi s'écroula tout le système de procédure arbitraire suivi par la chambre étoilée et les autres tribunaux d'exception. Sous la restauration de Charles II, il fut question à la chambre des pairs de rapporter tous les actes faits pendant la période républicaine ; un comité

spécial avait été chargé de proposer un bill à ce sujet. Plus d'un an après cette résolution, le 19 mars 1663, ce comité déclara qu'il convenait pour le bien de la nation qu'il y eût une cour semblable à celle qu'on appelait la chambre étoilée, mais qu'il désirait avoir l'avis et les instructions de la chambre sur les questions suivantes : 1^o quels seraient les juges ; 2^o quelles affaires jugeraient-ils ; 3^o quel serait leur mode de procédure. La chambre ne crut pas devoir s'expliquer. Une nouvelle tentative fut hasardée l'année suivante, mais, comme la précédente, elle n'eut aucun résultat.

CHAMBRE DES FIEFS. C'était une dépendance de la chambre des comptes, le simple dépôt des actes de *foi et hommage*, des *aveux* et des *dénombrements*. Les auditeurs des comptes délivraient des copies collationnées des titres originaux, et chaque copie mentionnait en tête l'arrêt de la chambre qui en autorisait l'expédition.

GRAND' CHAMBRE. Ce nom, dans sa double acception, exprimait la chambre principale de chaque parlement et le lieu où elle tenait ses audiences. Les parlements, lors de leur institution, au XIV^e siècle, ne se composaient que de deux parties ou sections, 1^o celle des juges (*primarium centumviralis, primatus tribunal*) ; 2^o celle des enquêteurs ou rapporteurs (*inquisitorum curia*). La première jugeait les procès dont la seconde préparait les rapports. *Chambre dorée, chambre des plaidiers* étaient encore la même chose que la grand' chambre ; c'était la principale salle des cours souveraines. Celle du parlement de Paris est, depuis l'établissement de la cour de cassation, occupée par cette juridiction suprême. C'était dans la grand' chambre que siégeaient au parlement de Paris seuls les douze pairs de France, et que se tenaient les lits de justice. (V. CASSATION ET PARLEMENT)

CHAMBRE DE JUSTICE. On a décoré de ce nom toutes les commissions, toutes les hautes juridictions extraordinaires créées par les rois et les ministres pour prononcer sur les accusations de crimes d'état,

de conspirations dans lesquelles se trouvaient compromis des princes ou d'autres personnages d'un rang trop élevé pour être jugés par les tribunaux ordinaires et d'après les principes du droit commun. Ces chambres de justice, auxquelles la tradition a donné le nom de *chambre ardente*, ont été encore établies pour des crimes ordinaires, sous Louis XIII, de par et dans l'intérêt de son premier ministre, contre les auteurs et complices vrais ou présumés des conspirations tramées contre l'état; dans les procès pour empoisonnements sous Louis XIV, dans la scandaleuse affaire du *visa* des actions de la banque de Law sous la régence du duc d'Orléans; plus tard, pour imposer de plus ou moins grandes restitutions aux traitants et leur faire regorger une partie des gains énormes qu'ils avaient faits dans le monopole des fonds publics et les fournitures. Les taxes imposées à ces traitants et fournisseurs s'élevèrent à plus de quatre cents millions. Cette chambre de justice avait été créée par un édit de 1716. Les plus riches échappèrent aux pénalités dont ils étaient menacés, quelques-uns même furent acquittés honorablement. Bourvalais, moins heureux, y perdit la plus grande partie de l'immense fortune qu'il avait rapidement acquise, mais Paparel, convaincu d'un déficit de 1,800,000 livres, dans la gestion des revenus de la maison du roi, fut condamné à mort; sa peine fut commuée en un emprisonnement perpétuel, ses biens, confisqués, furent donnés à la marquise de La Fare sa fille. Le Normand, qui s'était fait payer des sommes considérables au moyen d'un faux arrêt du conseil, fut condamné à faire amende honorable, aux galères perpétuelles et à cent mille livres d'amende au profit du roi; l'arrêt fut exécuté le 15 mai 1716. — L'examen de tous les arrêts de cette chambre d'exception conduit à cette déplorable démonstration, que les faits qualifiés crimes dans les arrêts étaient prévus et punis par les lois ordinaires, et que les tribunaux existants étaient compétents pour les juger. Les ministres, par cet ap-

pareil de condamnations simultanées, se flattaient d'effrayer les plus opulents traitants et de leur faire restituer au trésor quelques centaines de millions. Ils eussent atteint leur but financier en laissant à la justice ordinaire son cours, mais il y avait des coupables à sauver et de scandaleuses révélations à prévenir.

CHAMBRES LÉGISLATIVES. (V. ci-après, p. 384.)

CHAMBRE DE LA MAÇONNERIE. C'était une des juridictions de l'enclos du palais; les causes y étaient instruites et plaidées par les procureurs et les avocats au parlement. Elle jugeait toutes les contestations des maçons, carriers, plâtriers, maîtres, ouvriers des professions employées à la bâtisse; les entrepreneurs, les maîtres, y étaient reçus et immatriculés: elle prononçait sur la validité des élections de leurs syndics, surveillait l'observation de leurs statuts et le maintien de l'ordre entre les maîtres et les ouvriers. Cette juridiction, qui dans quelques-unes de nos villes manufacturières ressemble beaucoup à celle des conseils de prud'hommes, était composée de huit conseillers du roi, qui prenaient le titre de juges et maîtres généraux des bâtiments de sa majesté. (Voy. PONTS ET CHAUSSÉES EN FRANCE.) — Beaucoup d'autres juridictions du premier degré sous les noms de chambre de la *marée*, de la *police*, du *procureur du roi*, des *commisaires du Châtelet*, à *sel*, etc., etc., n'appartiennent qu'à l'histoire de notre ancienne législation. Toutes les causes de leur compétence respective sont jugées maintenant par les tribunaux correctionnels et de simple police.

CHAMBRE MI-PARTIES. (Voy. ci-dessus CHAMBRE DE L'ÉDIT.)

CHAMBRE DES MONNAIES. (Voy. COUR DES MONNAIES.)

CHAMBRE NOIRE. C'était le nom d'un tribunal secret établi à Florence, et qui ressemblait beaucoup au conseil des Dix de Venise. Il fut abolie par le général Miollis, qui commandait en Toscane. « Ce fut à cette époque, dit Scipion Ricci dans ses *Mémoires* (tom. III,

p. 83), que furent retrouvés les trente mille actes d'accusation, instructions de procédures fabriquées sous le gouvernement sénatorial; les infâmes délateurs compromis dans ces ténébreuses écritures furent saisis de mortelles angoisses, par la crainte d'être découverts, mais le nouveau gouvernement toscan, d'accord avec les autorités militaires françaises, ordonna que, pour prévenir toute vengeance particulière, et pour donner à la fois le plus bel exemple de générosité qu'on pût attendre des vrais amis de l'ordre et de la liberté, sous quelque système d'administration que ce fût, ordonna dis-je, que tous les procès seraient brûlés publiquement. En vertu de ces dispositions, on fit à l'amour de la paix le sacrifice d'un grand nombre de papiers, parmi lesquels se trouvaient, sans aucun doute, les procès les moins intéressants, et qui furent consumés, à la satisfaction générale, ce qui rétablit pleinement la tranquillité... » Les pièces d'un procès intenté à l'évêque Scipion Ricci avaient été soustraites à la destruction de ces sanguinaires archives et lui furent envoyées par un ami. — Cette chambre noire était le grand moyen du gouvernement de la régence des quatre, institué par la régence antrichienne et le général Sommariva, qui la présidait le jour de leur finie, veille de l'entrée de l'armée française à Florence.

CHAMBRE DE LA QUESTION (*tribunal tormentorum*), lieu où l'on donnait la question. Nous n'avons plus en France de chambre de la question, mais partout des chambres ou les cachots du secret. Les nombreuses victimes de nos réactions politiques peuvent seules comprendre toutes les douleurs, toutes les angoisses de cette torture morale. (*Voy. QUESTION, SECRET ET TORTURES.*)

CHAMBRE DES SEQUÊTES DU PALAIS. (*V. PARLEMENT.*)

CHAMBRE SYNDICALE DE LA LIBRAIRIE ET DE L'IMPRIMERIE. Cette juridiction commerciale ressortissant de la police, composée d'abord d'un syndic et de quatre adjoints, dont deux imprimeurs et deux libraires,

fut organisée par un arrêt de règlement de 1618. D'après l'article 17, tous les libraires, tous les imprimeurs, concourraient chaque année à l'élection du syndic et des adjoints. L'assemblée générale se réunissait, à cet effet, le 10 mai, dans la salle de la communauté, aux Mathurins, en présence du lieutenant-civil et du procureur-général du Châtelet. Les élus devaient prêter serment aussitôt après leur élection. Ils étaient véritablement les mandataires de tous les libraires et imprimeurs de la capitale. Mais ce système d'élection fut changé par un autre règlement de 1649. Le droit d'élection et d'éligibilité fut restreint aux anciens syndics et adjoints, à huit libraires et huit imprimeurs *mandés* par les magistrats. L'élection, qui était annuelle, n'eut plus lieu que tous les deux ans. Cette faculté d'élection et d'éligibilité a reçu ultérieurement de nombreuses modifications. Les nouveaux syndics et adjoints prêtaient serment devant le recteur de l'Université. Ces officiers furent placés sous le patronage du corps universitaire, et sous l'autorité essentiellement arbitraire du lieutenant-général de police. La librairie et l'imprimerie ont été l'objet d'une foule d'édits, d'ordonnances, d'arrêts du conseil, tous très diffus et souvent contradictoires. Il y avait des textes pour toutes les exigences de la police. On crut ramener l'ordre et l'unité d'action par la création d'un directeur-général de la librairie et de l'imprimerie. Le règlement de 1723 resta sans exécution. Les parlements refusèrent l'enregistrement. Le besoin d'une organisation régulière et légale se faisait chaque jour plus vivement sentir. Malesherbes fut chargé de présenter un travail complet. Il remit successivement quatre mémoires, qui résument toutes les améliorations possibles, toutes les garanties dues au droit de propriété et à l'ordre public. C'est un traité complet de la liberté de la presse. C'est l'œuvre d'un homme d'état aussi savant que consciencieux. La chambre syndicale était conservée dans ce travail, et ses attributions

tions sagement établies. Elle gardait toutes celles qu'exigeaient l'organisation gouvernementale d'alors, les besoins d'une civilisation progressive, les garanties de la propriété des éditeurs et des libraires prescrites par les anciens réglemens. Malesherbes ne put mettre sa théorie en action. C'était un ministre honnête homme, il fut bientôt révoqué. La chambre syndicale de la librairie et de l'imprimerie a été supprimée en 1790, comme toutes les autres corporations. Cette branche d'industrie tient essentiellement à la législation de la *liberté de la presse*. (voy.)

CHAMBRE DES TERRIERS. — C'était une dépendance de la chambre des comptes. On appelait ainsi le dépôt des terriers de tous les héritages qui étaient *en la censive du roi*, des états détaillés de la consistance du domaine, que rapportaient tous les cinq ans à l'appui de leurs comptes les receveurs-généraux des domaines, en vertu de l'édit de déc. 1727. Un édit antérieur (1691) avait créé une charge de commissaire au dépôt des terriers. Cette charge fut réunie à l'ordre des auditeurs des comptes, qui en remplissaient les fonctions. Une grande partie de ce dépôt a été consumée dans l'incendie du palais, le 28 octobre 1773. La chambre des comptes fit faire des compulsoires dans tous les greffes particuliers de son ressort, et parvint à réparer une partie de ses pertes. Deux auditeurs étaient attachés au dépôt de la chambre pour délivrer des copies collationnées aux parties intéressées.

CHAMBRE TOURNELLE CIVILE OU TOURNELLE CRIMINELLE, ainsi appelées parce que les juges siégeaient successivement à l'une et à l'autre de ces chambres dont le titre indique suffisamment la spécialité. (Voy. PARLEMENT.)

CHAMBRE DU TRÉSOR. — Juridiction qui jugeait en première instance les affaires relatives au domaine du roi, et dont l'appel ressortissait au parlement.

CHAMBRE DES VACATIONS. *Tribunal dicendi juris per statutos vacationum forensium dies.* — Le cours de la justice ne peut être interrompu sans compromettre

l'ordre social. Ce fut pour prévenir cette grave perturbation que fut créée, par un édit de 1510, la chambre des vacations. Cet édit ne fit que régulariser une amélioration déjà sentie et reconnue sous le règne de Louis XII. Les vacances commençaient autrefois le 7 septembre et finissaient le 10 octobre inclusivement. La chambre des vacations jugeait les affaires criminelles et civiles urgentes, et qui n'exigeaient pas de longs débats. A Paris, et il en était de même dans presque toutes les cours souveraines de France, le premier président, par une commission spéciale du roi, nommait le président et les conseillers qui devaient composer la chambre des vacations; un des avocats-généraux était chargé du ministère public. Cet usage, consacré par la tradition de plusieurs siècles, a subi de graves changements depuis l'établissement de notre nouveau régime judiciaire. Dans les premières années de la révolution, où tout était subordonné aux intérêts du plus grand nombre, la continuation de l'usage des vacations fut mise en question : une loi du 17 septembre 1791 rétablit les vacations des tribunaux du 14 septembre au 15 novembre. Une autre loi du 28 juin 1792 défendit aux tribunaux de districts de prendre des vacances avant d'avoir jugé tous les procès dont l'instruction était terminée. Les circonstances graves où se trouvait la France après la révolution du 10 août 1792 exigeaient la permanence de toutes les autorités : les vacances furent interdites pour cette année par une loi spéciale du 31 août. Maintenant tous les tribunaux entrent en vacances depuis le 1^{er} septembre jusqu'au 31 octobre inclusivement. Les tribunaux de commerce, qui sont plus chargés d'affaires que les tribunaux ordinaires, et dont les fonctions sont gratuites, n'ont point de vacances. Les deux chambres de la cour de cassation, des requêtes et civile, prennent des vacances; la chambre criminelle reste assemblée et prend le titre de *chambre des vacations*, parce qu'au besoin elle statue sur les matières de la compétence des deux autres

chambres : ces cas sont très rares. En maintenant l'ancien usage des vacances des tribunaux, en leur donnant une plus longue durée, il eût été juste et utile de maintenir les dispositions de la loi du 28 juin 1791, qui ne permettait aux juges de jouir de cette faveur qu'après avoir statué sur les procès pendants devant eux. — Les chambres des vacations des parlements en 1789 occupent une page intéressante dans l'histoire de notre première révolution. Les parlements, dont l'opposition au gouvernement royal n'était que systématique, ne demandèrent les états-généraux que lorsqu'ils furent convaincus qu'ils ne pouvaient soutenir la lutte qu'en s'appuyant sur la nation; et déjà ce vœu national s'était manifesté hautement dans la fameuse assemblée de Visille. La nécessité d'une réforme générale dans toutes les parties de l'administration publique avait été exprimée dans les cahiers des trois ordres. Le régime judiciaire devait être changé; déjà les bases en avaient été posées par l'assemblée constituante : les cours et tribunaux existants n'avoient été maintenus que pour ne pas suspendre le cours de la justice. A cette époque, les cours souveraines étaient en vacances. Un décret du 3 novembre 1789, sanctionné par le roi, ordonna que les chambres des vacations seraient prorogées, et que les autres chambres du parlement resteraient en vacances; et dès le 6 du même mois, la chambre des vacations du parlement de Rouen avait protesté contre ce décret; celle de Metz avait suivi son exemple : ces deux arrêts furent cassés par ordonnance royale, et la chambre des vacations de Rennes, qui avait aussi protesté, fut mandée à la barre de l'assemblée nationale par un décret du 11 décembre de la même année. Le président Lahoussais comparut et prétendit que l'assemblée nationale avait excédé ses pouvoirs. Il invoqua les privilèges de la Bretagne; mais les privilèges n'existaient plus; l'assemblée avait le droit et le devoir de faire ce qu'elle avait fait. Les magistrats prévaricateurs furent dé-

clarés incapables d'exercer aucunes fonctions publiques, et l'assemblée nationale ordonna que la chambre des vacations de Rennes serait immédiatement remplacée par un conseil supérieur, composé du président Talouet et de juges choisis dans chaque présidial du ressort du parlement de Bretagne. Le parlement de Bordeaux, sur les conclusions du procureur-général, avait également protesté. Le réquisitoire et l'arrêt de la chambre des vacations de cette cour furent cassés par une loi du 20 février 1790. D'autres arrêts de protestation furent également annulés. Les parlements ont été définitivement supprimés par une loi du 7 septembre 1790. (V. PARLEMENT.)

CHAMBRE DU VISA, établie par ordonnance de mars 1716, pendant la régence du duc d'Orléans. Cette chambre de justice était spécialement chargée de vérifier et de viser les comptes des agents du trésor de tous les degrés. Plus tard, et après la catastrophe de la banque de Law, une autre chambre ou commission fut établie par ordre du prince régent (11 mai 1723) pour juger les malversations commises par les préposés au visa des billets de la banque Law. Elle se composait de quatre conseillers d'état, de douze maîtres des requêtes, d'un procureur-général, d'un rapporteur et d'un greffier. Quatorze accusés comparurent devant elle; plusieurs furent condamnés à mort, mais leur peine fut commuée. L'importance et les détails de l'affaire du visa exigent un article spécial. (V. LAW [Banque et système de] et VISA.)

DURY (de l'Yonne).

Pour compléter cet aperçu rapide de notre juridiction administrative, judiciaire et historique, il nous reste à parler loi de trois autres chambres : la chambre impériale, la chambre julienne et la chambre de révision, qui nous n'avons pu placer à leur ordre alphabétique dans la suite de celles que l'on vient de passer en revue, parce que leur appartenance appartient à une autre place.

CHAMBRE IMPÉRIALE. — La diète de l'empire germanique, réunie à Worms en 1495, s'occupa surtout de trouver un remède efficace contre les injustices privées qui pût ôter tout prétexte de prendre les armes. L'administration de la jus-

tice avait toujours été une des plus hautes prérogatives, comme un des premiers devoirs des empereurs. Mais cette administration par eux-mêmes tomba en désuétude : dans les cas où il s'agissait des intérêts des états de l'empire, c'était à la diète ou à une cour spéciale de princes qu'appartenait le droit de juger. En 1235, dans une diète tenue à Mayence, Frédéric II fit la première tentative pour rétablir un tribunal impérial. On nomma un juge de la cour pour siéger tous les jours avec certains assesseurs, dont moitié étaient nobles et moitié juriconsultes ; et l'on attribua à ce tribunal la connaissance de toutes les causes où les princes de l'empire n'étaient point parties. Rodolphe de Habsbourg essaya de consolider l'autorité de cette cour de justice ; mais, après son règne, elle subit le sort de toutes les parties de la constitution germanique qui maintenaient les prérogatives des empereurs. Sigismond tenta de faire revivre ce tribunal ; mais, comme il ne le rendit pas permanent, et qu'il ne fixa pas le lieu de ses séances, cette mesure ne produisit guère d'autre bien que d'exciter un désir plus vif de parvenir à un système régulier. L'établissement de ce système, différé pendant tout le règne de Frédéric III était réservé à la première diète convoquée par Maximilien I^{er}, son fils. — La *chambre impériale* (c'était le nom du nouveau tribunal) se composait, à l'époque de son institution, d'un grand-juge, qui devait être choisi parmi les princes ou comtes, et de seize assesseurs, tirés en partie de la noblesse ou ordre équestre, en partie de la classe des juriconsultes : ils étaient nommés par l'empereur, avec l'approbation de la diète. La chambre impériale avait deux fonctions principales : elle exerçait une juridiction d'appel sur les causes qui avaient été jugées par les tribunaux établis dans les états de l'empire ; cette juridiction, dans les causes privées, n'avait lieu qu'en appel. D'après le droit primitif de l'Allemagne, aucun individu ne pouvait être traduit en justice que dans la nation ou province à laquelle il appar-

tenait. Par respect pour ce privilège fondamental, les anciens empereurs parcouraient les diverses parties de leurs états pour rendre la justice. Quand les empereurs de la maison de Luxembourg fixèrent leur résidence en Bohême, la juridiction de la cour impériale en première instance aurait dû cesser d'elle-même par l'effet de cette première règle. Cependant il n'en fut pas tout-à-fait ainsi, et l'on vit les empereurs juger même les causes privées, concurremment avec les cours provinciales. Ils se dépossédaient néanmoins de ce droit en accordant des privilèges de *non evocando* : lorsqu'un état jouissait de ce privilège, aucun sujet de cet état ne pouvait être appelé devant la cour impériale. La bulle d'or de Charles IV conféra à tous les électeurs cette exemption, qui fut accordée en particulier aux burgraves de Nuremberg, et à quelques autres princes. Ce point fut fixé d'une manière définitive à la diète de Worms : il fut expressément défendu à la chambre impériale de prendre connaissance d'aucune cause en première instance, lors même qu'un des états de l'empire était partie. Pour éviter le déni de justice qui aurait pu résulter de ce règlement dans le dernier cas, on décréta que chaque électeur et prince établirait dans sa principauté un tribunal où seraient admises les actions dirigées contre lui. — La seconde partie de la juridiction de la chambre concernait les discussions qui s'élevaient entre deux états de l'empire ; mais ces discussions, comme les causes privées, ne pouvaient être portées devant elle que par voie d'appel. Pendant les temps d'anarchie qui précédèrent l'établissement de ce tribunal, il s'était établi une coutume qui avait pour but de prévenir le retour fréquent des hostilités : on soumettait les contestations des états à certains arbitres nommés *austrièques*, choisis dans les états de même rang. Cet arbitrage conventionnel devint si populaire que les princes ne voulurent pas consentir à y renoncer lors de l'institution de la chambre impériale ; on arrêta, au contraire, comme loi invariable et

universelle, que tous les différends qui s'élèveraient entre les états seraient soumis en première instance à l'arbitrage des austrégués. — Les sentences de la chambre n'auraient été que de vains mots si l'on n'avait trouvé moyen d'en assurer l'exécution. On y parvint surtout par l'établissement des *CERCLES*. (V. ce mot.)

CHAMBRE JULIENNE. — L'une des salles du palais du sénat, à Rome, dont Auguste fit la dédicace en l'honneur de Jules-César, l'an de Rome 724. Il y fit placer la fameuse statue de la Victoire, qu'il avait fait apporter de Tarente, pour en faire une seconde déesse tutélaire de Rome. Cette statue causa beaucoup de bruit sous les empereurs chrétiens, qui la firent ôter du sénat. Symmaque s'en fit le défenseur, et déploya toute son éloquence pour la faire rétablir sous Valentinien II. (V. SYMMAQUE et VICTOIRE.)

CHAMBRE DE RÉUNIONS. — La paix de Nimègue n'avait pas plus tôt été conclue (1679) que l'on vit naître les troubles connus sous le nom de troubles de réunions. Louis XIV établit une chambre dite de *réunions* dans le parlement de Metz, à l'effet d'examiner la nature et l'étendue des cessions qui lui avaient été faites par les traités de Westphalie (1648), des Pyrénées, d'Aix-la-Chapelle (1668) et de Nimègue. Cette chambre, de même que le parlement de Besançon et le conseil souverain d'Alsace, siégeant à Brisach, adjugèrent au roi de France, par des arrêts que l'on trouve rassemblés dans LÉONARD, *Recueil des traités de paix*, t. VI, plusieurs villes et seigneuries, comme étant fiefs ou dépendances de l'Alsace, des Trois-Évêchés, de la Franche-Comté et des cessions qui lui avaient été faites dans les Pays-Bas. — Sans s'arrêter aux rigoureuses conditions des traités et à la décision d'arbitres, il s'empara de Strasbourg, étendit ces réunions dans les Pays-Bas. Par la paix de Ryswick, conclue le 30 octobre 1697, les traités de Westphalie et de Nimègue y furent renouvelés, et les arrêts de la chambre de réunion de Metz et des cours souveraines de Besançon et de Brisach

cassés et annulés. Louis XIV s'engagea à restituer à l'empire tout ce qu'il avait occupé, soit pendant la guerre, soit auparavant, sous le nom de réunions; c'est-à-dire, il consentit à restituer toutes les *réunions situées ou faites hors de l'Alsace*. La ville de Strasbourg resta donc à la France. (Voy., du reste, l'art. RYSWICK [*Traité de*].) A. SAVAGNER.

CHAMBRES LÉGISLATIVES, expression employée, depuis 1814, pour désigner les deux assemblées qui, de concert avec le roi, conçoivent immédiatement à faire les lois : l'une porte le nom de *chambre des députés*, l'autre celui de *chambre des pairs*. — Les assemblées chargées de concourir à la confection des lois n'ont pas toujours été désignées en France par les mêmes noms. Celle qui fut formée en 1789 prit le titre d'*assemblée nationale*, et a été nommée plus tard *assemblée constituante*. (V. CONSTITUANTE.) La seconde, établie par la constitution de 1791, fut désignée sous le nom d'*assemblée législative*, et n'eut que quelques mois d'existence. Celle qui lui succéda après le renversement de cette constitution fut désignée sous le nom de *convention nationale*. Après celle-ci, le pouvoir législatif fut dévolu à deux assemblées, l'une fut appelée le *conseil des anciens*, l'autre le *conseil des cinq-cents*. Le *sénat* et le *corps législatif* (voyez ces mots) succédèrent à ces deux conseils, après le renversement de la constitution de l'an III. Enfin, la charte octroyée par Louis XVIII après l'invasion de la France par les armées des puissances coalisées, désigna une des deux assemblées sous le nom de *chambre des pairs*, l'autre sous celui de *chambre des députés*. Ces dénominations ont été conservées après la révolution de 1830. — Les deux chambres diffèrent entre elles par leur objet, par la nature de leurs pouvoirs, par leur origine ou par le mode de leur formation, par le nombre des membres dont elles se composent, par la manière dont elles se renouvellent : de là la nécessité de les considérer séparément.

§1^{er}. — *De la chambre des députés.*

La chambre des députés concourt, comme la chambre des pairs, à la confection des lois, mais elle a eu doit avoir principalement pour objet la conservation ou la garantie des intérêts de la masse de la population; elle détermine l'assiette et la quotité des impôts, et, sur ce point, elle a l'initiative sur la chambre des pairs; elle règle les dépenses de l'état, et fixe par conséquent les appointements de tous les fonctionnaires publics; elle demande compte aux ministres de l'usage qu'ils ont fait de leur autorité et de l'emploi des contributions publiques; elle seule a le pouvoir de les accuser quand ils n'ont pas rempli les obligations qui leur sont imposées ou qu'ils ont violé leurs devoirs. Elle a donc la mission de surveiller tous les hommes auxquels l'exécution des lois est confiée, puisque ce n'est qu'au moyen de cette surveillance qu'elle peut savoir si les lois sont bien ou mal exécutées. — Un gouvernement dispose des trésors et de la puissance de la nation qui lui est soumise, et s'il n'a pas la prétention de la régir en propriétaire, il lui doit compte de sa gestion et de l'emploi qu'il a fait des moyens. Mais une nation, surtout quand elle se compose de plusieurs millions de personnes, ne peut pas se réunir en masse, soit pour déterminer les sommes ou les forces qu'elle entend confier aux hommes qui la gouvernent, soit pour leur faire rendre compte de leur gestion. Il faut donc qu'elle délègue quelques-uns de ses membres pour remplir cette mission; elle procède à cette délégation quand elle nomme des députés. Il y a, comme on voit, entre les membres du gouvernement et les députés des rapports analogues à ceux qui existent entre un agent comptable et l'homme chargé de la vérification de sa comptabilité. — Le gouvernement n'est pas chargé seulement de la gestion ou de la défense des intérêts d'une classe particulière de citoyens, les affaires dont il a l'administration sont celles de tout le monde, ses mesures intéressent les per-

sonnes de tous les âges, de tous les états; il agit pour les mineurs comme pour les majeurs, pour les femmes comme pour les hommes, pour les pauvres comme pour les riches; ses actes affectent les générations à venir comme les générations présentes. — Il n'est pas possible cependant que tous les membres de l'état concourent à la nomination de chacun des délégués qui ont pour mission d'établir des contributions, de faire rendre compte au gouvernement de son administration, de modifier les anciennes lois ou d'en faire de nouvelles. Dans aucun pays les femmes ni les enfants mineurs ne sont admis à exercer les droits politiques: parmi les hommes qui sont parvenus à leur majorité, il en est plusieurs que la justice a frappés d'incapacité, et qui ne sont admis à concourir à aucune élection; il en est un nombre plus grand encore qui sont exclus, parce qu'on suppose qu'ils manquent d'indépendance et de lumières; enfin, tous les hommes auxquels on reconnaît une capacité suffisante pour prendre part aux élections ne sont pas appelés à exprimer leur suffrage sur chaque député; même dans les pays où les élections sont le plus populaires, chacun des élus n'est appelé que par une fraction infiniment petite des citoyens auxquels la jouissance des droits politiques est accordée. — La nécessité d'exclure des élections un nombre immense de personnes qu'elles intéressent, et de confier la nomination de chaque député à une petite fraction de la population qu'on juge capable de bien choisir, a quelquefois fait établir des règles plus ou moins sévères relativement aux électeurs et aux éligibles; c'est de la justesse et de l'exacte observation de ces règles que dépend la bonté d'une chambre de députés. — En France, trois conditions sont nécessaires, suivant la loi du 19 avril 1831, pour être admis à prendre part à l'élection d'un député: la première est d'être âgé de 25 ans, la seconde de payer deux cents francs de contributions directes, la troisième d'avoir son domicile depuis un certain temps dans l'arrondissement

ou l'élection doit avoir lieu. — A vingt-un ans, un homme est reconnu capable de tous les actes de la vie civile, il peut grever ses biens d'hypothèques ou les aliéner, quelle qu'en soit la valeur, et former toutes sortes d'entreprises industrielles ou commerciales. Cependant on ne le juge pas capable de donner son suffrage avec connaissance de cause : il semble que la génération qui s'en va craint de se voir dépouillée du pouvoir par la génération qui arrive. Cette crainte est peu fondée, car il y a peu d'hommes de 21 à 25 ans qui soient devenus propriétaires. — La disposition qui fait dépendre la capacité, non des revenus dont on jouit, mais de l'espèce et de la quotité de contributions qu'on paie, a donné naissance à de nombreuses critiques. On a observé que l'indépendance d'une personne est plutôt en raison de ce qu'on lui laisse qu'en raison de ce qu'on lui prend. Une augmentation d'impôts, quand elle ne résulte pas d'un accroissement de revenus, n'est pas en effet une augmentation d'aisance pour les contribuables ; elle a cependant pour résultat de conférer la capacité électorale aux hommes qu'elle appauvrit, et dont elle diminue l'indépendance. D'un autre côté, un dégrèvement qui augmente le revenu des citoyens, et qui les rend plus indépendants les fait descendre au rang des incapables. — Quand on fait dépendre la capacité des électeurs d'une certaine espèce d'impôts, le gouvernement est naturellement porté à diminuer les impôts qui confèrent cette capacité, et à augmenter tous les autres. Aussi, depuis que ce système est établi parmi nous, les contributions indirectes, qui ne confèrent aucun droit, ont triplé, tandis que les autres n'ont pas varié, ou ont été même diminuées. A l'aide d'un système de dégrèvement suivi avec modération et persévérance, le gouvernement pourrait se débarrasser de la moitié des électeurs, et concentrer le pouvoir dans les mains de quelques milliers de familles. — La répartition des impôts directs donne aux fonctionnaires auxquels elle est confiée la faculté de conférer les

droits électoraux à certaines personnes et de les enlever à d'autres : il suffit souvent pour cela d'ajouter quelques francs ou même quelques centimes à la cote des uns et de les retrancher à celle des autres. — On a fait à la loi des élections du 19 avril 1831 des reproches plus graves : on a observé qu'elle rejette parmi les incapables la masse presque tout entière des citoyens, qu'elle concentre ainsi l'exercice des droits politiques dans une étroite aristocratie de propriétaires, et que, pour procéder aux élections, elle divise cette aristocratie en fractions tellement petites que, dans plusieurs arrondissements, la majorité de tous les électeurs ne s'élève pas au-dessus de soixante-seize. Il est même arrivé que des hommes qui, dans leur arrondissement, n'avaient obtenu que cinquante, quarante ou même rien que six suffrages, ont pu se dire les représentants d'une population composée de plus de trente-deux millions d'individus. — Le nombre des électeurs ne s'élève, en effet, en France, qu'à environ cent soixante-dix ou cent quatre-vingt mille ; mais il n'est pas possible que tous soient valides : on ne peut disposer de leur temps au moment où les élections vont être faites. En supposant qu'ils mettent tout le zèle possible à remplir les devoirs qui leur sont imposés, il est difficile que, dans une élection générale, plus de cent cinquante mille citoyens prennent part à la nomination des membres de la chambre des députés. Les élections, d'un autre côté, ne se font et ne peuvent se faire qu'à la majorité des voix : les élus ne représentent en réalité que les électeurs dont ils ont obtenu les suffrages. Ils ne sont pas les représentants réels des citoyens qui leur ont positivement refusé leur confiance, ou qui n'ont pu s'empêcher de considérer leur triomphe comme une calamité. Une chambre des députés, surtout quand les opinions sont très divisées, n'est formée que par les voix d'environ soixante ou soixante-dix mille citoyens. — Mais ce nombre, qu'on exagère en le portant à soixante-dix mille, ne vote pas en masse sur cha-

que député, il est divisé en quatre cent cinquante-neuf fractions plus ou moins petites, chacune desquelles fait une élection. Tel individu qui obtient dans son petit arrondissement le petit nombre de voix dont il a besoin pour être élu, n'obtiendrait peut-être pas dix voix dans toutes les autres parties de la France. Tel autre, au contraire, qui, dans un arrondissement déterminé, ne peut pas avoir assez de voix pour être nommé, en aurait cent fois plus que son concurrent si tous les électeurs de France étaient admis à exprimer leurs suffrages. Il résulte de ceci que les élus ne représentent pas véritablement la majorité des électeurs : ils ne représentent qu'un quatre-cent cinquante-neuvième d'une majorité qui ne forme pas un cinq-centième de la population totale. — Ce n'est pas tout. Ces soixante ou soixante-dix mille hommes, qui forment la majorité des électeurs, et qui sont divisés en quatre cent cinquante-neuf fractions, chacune desquelles choisit un individu qu'on dit être le représentant de la nation tout entière, n'ont pas les mêmes intérêts que la masse de la population : parmi eux se trouvent les membres du gouvernement et les innombrables agents auxquels il délègue une partie du pouvoir, et entre lesquels il partage le budget. Ce sont les officiers des douanes, les receveurs et directeurs des droits rénnis, les receveurs et directeurs de l'enregistrement et des domaines, les entrepreneurs des tabacs, les receveurs des loteries, les percepteurs communaux, les receveurs d'arrondissements, les receveurs-généraux, les préfets, les sous-préfets, conseillers de préfecture, les innombrables officiers des armées de terre et de mer, les procureurs-généraux, les procureurs du roi, leurs substituts, les juges de paix et leurs greffiers; en un mot, ce sont les hommes par lesquels le pouvoir est exercé et le budget consommé, qui élisent les membres d'une assemblée dont la mission est de voter le budget, et de se faire rendre compte, soit de la manière dont il a été employé, soit de la manière dont le pou-

voir a été exercé; ce sont, en d'autres termes, les agents salariés qui élisent les hommes dont la mission est de fixer leurs salaires, des agents comptables qui choisissent les hommes chargés de leur faire rendre compte, des agents responsables qui nomment les hommes dont la mission est de les surveiller, de provoquer leur destitution ou de les faire poursuivre s'il y a lieu. — Les conditions prescrites pour être éligibles sont d'être âgé de trente ans, de payer cinq cents francs de contributions directes, et, dans certains cas, d'être domicilié dans le département où l'élection a lieu. Les fonctions de député ne sont incompatibles avec aucune autre fonction publique, à l'exception de celles de préfet, de sous-préfet, de receveur-général, de receveur particulier des finances, et de payeur. Tous les agents fiscaux, les agents de l'administration, les officiers et employés des armées de terre et de mer, les conseillers d'état, les officiers de la cour des comptes, les officiers de l'ordre judiciaire, révocables ou non révocables; en un mot, tous les agents du gouvernement non positivement exclus, et même les agents de la liste civile et les employés de la maison du roi, à quelque titre que ce soit, peuvent être élus. Pour être appelé à représenter la nation, il ne s'agit pour eux que de trouver un arrondissement dans lequel le gouvernement dispose de quelques vingtaines de suffrages. — Depuis 1789 jusqu'en 1814, on avait admis en principe en France que, par leur nature, les fonctions législatives étaient incompatibles avec toutes les autres fonctions publiques; on pensait qu'on ne pouvait pas, sans danger, admettre les membres de la représentation nationale à se partager avec les ministres l'exercice du pouvoir exécutif et les produits des contributions publiques; que les subordonnés et les agents salariés du ministère ou de la cour ne seraient pas des députés fort avarés de l'argent des contribuables; qu'ils ne seraient pas non plus des censeurs bien sévères des ministres, dont ils auraient à craindre une

destitution, ou dont ils attendraient leur avancement; on croyait que les députés devaient recevoir une indemnité suffisante pour les mettre à l'abri de toute perte, mais qu'il ne devait pas leur être permis de voter des appointements dont ils profiteraient comme fonctionnaires. — En 1814, le gouvernement né à la suite de l'invasion de la France par les armées des puissances coalisées a fait prévaloir d'autres principes. Il a établi qu'à l'avenir les députés ne recevraient aucune indemnité, mais que la députation pourrait être confiée aux agents salariés du gouvernement et à tous les subordonnés du ministère. Ce changement de principes a produit une véritable révolution dans la nature du gouvernement; il a dépouillé de toute influence sur la législation et sur toutes les affaires publiques les classes de la population qui ne vivaient qu'au moyen de leurs propriétés, de leur industrie ou de leurs capitaux, et il les a livrées, presque sans défense, aux classes qui trouvent leurs principaux moyens d'existence dans les produits du budget ou dans l'exercice de divers monopoles. Les formes extérieures du gouvernement représentatif ont été conservées, mais le fond a complètement disparu; la majorité de la chambre des députés n'a bien représenté, depuis vingt ans, que les fonctionnaires publics, et particulièrement le prince, ses ministres et leurs agents révocables. — En déclarant qu'à l'avenir nul député ne recevrait une indemnité, on a, par le fait, exclu de la chambre élective tous les Français qui, n'étant pas fonctionnaires publics, ne possèdent pas une fortune suffisante pour faire toutes les années le voyage de la capitale et y passer cinq ou six mois. Il n'y a plus eu de véritablement éligibles que les hommes qui possèdent au moins un revenu de dix ou douze mille francs en rentes ou en fonds de terre; tous les autres ont été dans l'impossibilité d'accepter la députation, à moins qu'ils n'aient pris le parti de courir à leur ruine ou qu'ils ne se soient résignés à vivre au moyen des faveurs ministé-

rielles. Or, les hommes qui possèdent une fortune suffisante pour faire les frais de la députation sont si peu nombreux dans les départements que très souvent les électeurs n'auraient pas pu trouver parmi eux un homme digne de remplir les fonctions législatives; quand même ils auraient été disposés à faire les meilleurs choix. — Les hommes qui existent et font exister leurs familles par l'exercice d'une profession ne peuvent, en effet, accepter les fonctions législatives sans faire un double sacrifice: il faut d'abord qu'ils renoncent à la profession qui les fait exister; il faut, en second lieu, qu'ils consomment les économies qu'ils ont déjà faites. Comment un médecin, un avocat, un notaire, un avoué, un négociant, un propriétaire qui n'a que 3 ou 4,000 francs de revenu, pourraient-ils accepter la députation sans compromettre leurs intérêts de la manière la plus grave! Les uns ne perdraient-ils pas sans retour leur clientèle? les autres ne s'exposeraient-ils pas à une ruine infaillible? Aussi, depuis long-temps on observe que les hommes qui suspendent l'exercice de leur profession pour accepter des fonctions législatives finissent presque tous par renoncer à un mandat qui les ruine, ou par chercher une indemnité dans les faveurs du ministère. — Mais si les fonctions de député sont une cause de ruine pour les hommes qui exercent des professions privées ou qui n'ont qu'une fortune très bornée, elles sont une cause de richesses et de jouissances pour les agents salariés de l'autorité publique. Un fonctionnaire qui devient député n'est plus tenu de remplir les obligations que ses fonctions lui imposent; il continue cependant d'être payé comme s'il les remplissait avec la plus grande exactitude. Les services qu'il rend au ministère comme député sont mieux récompensés que ceux qu'il pourrait rendre au public en qualité de fonctionnaire. Dans la première de ces deux qualités, il vote le traitement qu'il doit toucher dans la seconde; et il n'a garde de trouver ses fonctions utiles ou trop payées. Si, comme fonctionnaire, il a

donné lieu à des plaintes plus ou moins graves de la part des citoyens, il prononce sa propre absolution en qualité de député. Si des pétitions importunes l'accusent d'avoir mal rempli ses obligations ou d'avoir abusé de ses pouvoirs, il les étouffe ou les écarte par l'ordre du jour. Ainsi, les fonctions législatives, qui pour un simple particulier fidèle à sa conscience sont une cause de ruine, sont pour tout fonctionnaire public une cause de richesses, d'honneurs, de sécurité. — Lorsque chez une nation qui compte près de trente-trois millions d'âmes la majorité des électeurs qui font les députés s'élève à peine à soixante-dix mille; lorsque les impôts annuellement perçus excèdent un milliard de francs, et que le gouvernement nomme à tous les emplois salariés; enfin, lorsque les fonctions de député sont devenues une cause de ruine pour les particuliers qui les acceptent, et une cause de richesses pour les fonctionnaires qui peuvent les obtenir, il est aisé de prévoir ce qui doit arriver: le gouvernement, qui nomme à tous les emplois lucratifs et qui dispose du milliard d'impôts, doit naturellement appeler à prendre part aux abus et aux profits qui résultent de l'exercice du pouvoir la majorité des hommes dans lesquels il trouve les conditions requises pour être électeurs; car en leur distribuant une grande part des emplois et des autres faveurs dont il dispose, il les place en effet sous sa dépendance et les convertit en instruments de ses desseins; il leur fait une nécessité de choisir pour leurs représentants des hommes ayant des intérêts semblables aux leurs. Et quand une chambre est ainsi constituée, il est difficile qu'elle garantisse d'autres intérêts que ceux des familles qui se partagent le budget ou qui s'enrichissent par des abus de gouvernement. — Comme, pour se rendre maîtres des élections, des ministres n'ont pas besoin de tromper ou de corrompre tous les électeurs, et qu'il leur suffit d'en tromper ou d'en corrompre un peu plus de la moitié, ils n'ont pas non plus besoin, pour faire adopter tous leurs pro-

jets, d'intimider ou de corrompre tous les membres d'une chambre des députés se compose; il leur suffit d'en gagner la majorité. Pour obtenir une chambre qui ne soit qu'un instrument dans leurs mains, ils n'ont qu'à se faire une majorité, non dans tous les collèges électoraux, mais dans la moitié, plus quelques-uns. S'ils parvenaient à gagner la majorité dans tous, ils auraient l'unanimité des voix dans la chambre; s'ils gagnent la majorité dans un peu plus de la moitié, ils se rendent maîtres de toutes les délibérations. Il suit de là que pour avoir une chambre composée selon leurs désirs, il leur suffit d'appeler au partage du budget et du pouvoir trente-cinq ou quarante mille individus payant deux cents francs de contribution, et ayant au moins vingt-cinq ans. Or cela ne saurait être bien difficile dans un pays où le budget excède un milliard, et où le prince dispose de tous les emplois lucratifs, et d'un grand nombre de monopoles. — On tombe dans une grande erreur quand on s'imagine que la crainte de porter leur part des charges publiques ou d'être atteints par de mauvaises lois est un frein suffisant pour retenir les hommes appelés par le gouvernement à prendre part à la distribution des emplois publics et de l'argent des contribuables; les charges qui résultent d'une mauvaise administration tombent sur la masse entière de la population; les avantages qui résultent d'un mauvais régime pour ceux qui l'exploitent se concentrent, au contraire, sur quelques milliers d'individus; on consent volontiers à voir ses impôts augmenter de quelques centaines de francs, afin d'obtenir un emploi qui en donne le centuple; pour les privilégiés qui concourent comme députés ou comme électeurs au vote et au partage des contributions publiques, c'est une manière de semer leur argent plus productive que celle dont leurs fermiers font usage; ils ne se contentent pas d'obtenir quatre pour un. — Ce système de corruption, que les casuistes de la restaura-

tion ont en grande partie importé d'Angleterre, a été défendu par plusieurs raisons. Les fonctions de député, quand elles sont gratuites, a-t-on dit, ont bien plus de dignité que lorsqu'une indemnité y est attachée. D'un autre côté, une chambre qui compte dans son sein un certain nombre de fonctionnaires publics a bien plus de lumières et d'expérience des affaires que celle dans laquelle on ne compte que des hommes livrés à des professions privées. — Nous remarquerons d'abord, en fait, que, depuis la restauration, tous les députés ne remplissent pas gratuitement leur mandat, quoique les lois ne leur accordent aucune indemnité; jamais, au contraire, on ne vit de députés plus largement rétribués que ceux des diverses majorités qui depuis vingt ans soutiennent tous les ministères. — Sous le régime que l'assemblée constituante avait emprunté aux États-Unis, tous les membres de la représentation nationale recevaient une certaine indemnité; mais aucun ne pouvait rien recevoir, sous aucune dénomination, au-delà de ce qui lui était positivement accordé par la loi. Il n'y avait pas plus d'avantage à soutenir les projets des ministres qu'à les combattre : l'égalité régnait entre tous les membres d'une assemblée législative. — Depuis la restauration, la chambre élective a été divisée en deux parts : un certain nombre de députés ont conservé leur indépendance; d'autres ont constamment voté selon les désirs des divers ministères qui se sont succédé. Les premiers ont rempli gratuitement leur mandat; les seconds ont été plus ou moins largement soudoyés sous des noms divers. Un grand nombre l'ont été ouvertement et aux frais du trésor public, pour des fonctions qu'ils ne remplissaient pas; plusieurs par des emplois de cour et aux dépens de la liste civile. — Les députés qui reçoivent un salaire des ministres en faveur desquels ils votent constamment prétendent, il est vrai, qu'ils sont payés, non pour leurs votes, mais pour les autres fonctions qui leur sont conférées. Cette prétention ne

peut tromper personne : si, pendant six mois de l'année, ils ne remplissent pas d'autres fonctions que celles de député, et si durant cet intervalle ils sont néanmoins salariés, il est évident qu'ils ne le sont qu'à cause de la nature de leurs votes. Cela est si vrai que toutes les fois qu'un député qui touchait un traitement et qui pouvait être destitué s'est avisé de faire acte d'indépendance, les ministres lui ont retiré son traitement, en le dépouillant du titre auquel ils l'avaient attaché. Les exceptions qu'on pourrait citer à cet égard ne serviraient qu'à confirmer la règle. — Entre l'indemnité que l'assemblée constituante avait attachée aux fonctions législatives, et les salaires à l'aide desquels les ministres se forment des majorités depuis vingt ans, il existe quelques différences qu'il importe de remarquer. La simple indemnité, qui n'était qu'une garantie de perte, était indistinctement accordée à tous les membres d'une assemblée législative; les salaires, comme de raison, sont exclusivement réservés aux membres qui se dévouent au ministère. L'indemnité commençait et finissait avec les fonctions de député; les salaires commencent quand les preuves de dévouement sont manifestes, et ils finissent ordinairement avec les services dont ils sont le prix. Le système d'une juste indemnité convenait à une nation jalouse de l'indépendance et de la pureté de ses mandataires; le système des salaires convient à un gouvernement faible et décrépît, qui supplée à la raison et à la force par la fraude et la corruption. Le premier de ces deux systèmes assure à une nation qu'elle ne manquera jamais de mandataires intègres et éclairés; le second tend avec une force invincible à transformer le lieu dans lequel siège une assemblée législative en un véritable bazar, qui sera le rendez-vous de toutes les consciences vénales. — Quand on compare la pratique suivie par les États-Unis et par la France depuis 1789 jusqu'en 1800 à ce qui s'est pratiqué parmi nous depuis la charte octroyée par Louis XVIII, on ne met donc pas le système

d'une indemnité modérée et invariable, attachée aux fonctions législatives, en parallèle avec un système dans lequel tous les députés rempliraient gratuitement leur mandat; on compare le premier de ces deux systèmes à celui dans lequel des députés sont arbitrairement soudoyés par les ministres, que leur devoir est de surveiller et d'accuser même au besoin. Or, il est évident pour tout homme de bonne foi que le dernier de ces deux systèmes n'est propre qu'à dégrader, à avilir la puissance législative, et à la convertir en un instrument des volontés ou des caprices des ministres. — On ne raisonne pas mieux quand on prétend que l'introduction des fonctionnaires publics dans le sein de la chambre des députés a pour résultat d'y porter les lumières et l'expérience. Ce que les ministres demandent à la majorité d'une chambre, ce n'est ni de l'expérience ni des lumières, c'est de la docilité. Un ministre, quel qu'il soit, s' imagine toujours avoir plus de connaissances qu'il ne lui en faut pour gouverner selon ses desirs. Il cherche des députés qui l'approuvent et le soutiennent, et non des hommes qui discutent ses projets. S'il a des emplois bien rétribués à donner, il ne les distribue pas aux hommes les plus capables de les bien remplir, il les donne à ceux qui le servent, soit dans les élections, soit dans le sein des chambres. L'admission dans les assemblées législatives des fonctionnaires publics n'a donc pas pour résultat d'y faire entrer les administrateurs les plus éclairés et les plus intègres, mais elle a pour effet de porter dans les diverses branches de l'administration l'ignorance et l'incapacité des électeurs et des députés les moins éclairés ou les plus serviles. — La France a fait une expérience assez longue de ces deux systèmes pour savoir désormais à quoi s'en tenir et sur l'un et sur l'autre: Depuis vingt années, elle a des députés qui prétendent exercer gratuitement le mandat qui leur est confié, et jamais elle n'a eu des majorités plus avides, plus vénales, plus chèrement salariées, plus dépourvues de tout sentiment de dignité.

Ces majorités presque sans exception ont considéré le budget comme un patrimoine de famille, que leur devoir était d'accroître et de bien exploiter: aussi, quoique la France ait été constamment en état de paix, les charges publiques n'ont pas cessé d'augmenter. Les États-Unis d'Amérique, avec des représentants qui reçoivent une indemnité, mais qui ne peuvent remplir aucune autre fonction publique, ont éteint leur dette et diminué considérablement leurs impôts. La France, avec ses députés nominalelement gratuits et ses majorités réellement et arbitrairement soudoyées, voit augmenter sa dette toutes les années, et quoique les impôts se soient prodigieusement accrus, ils ne sont plus suffisants pour couvrir les charges publiques. — Quelques-uns des partisans de la démocratie ont pensé que, pour avoir des chambres bien composées, il fallait accorder l'exercice des droits électoraux au plus grand nombre d'hommes possible, mais qu'en ne pouvait, sans porter atteinte aux droits des citoyens, déclarer inéligibles aux fonctions législatives certaines classes de personnes, pas même les fonctionnaires publics amovibles; le suffrage universel et la liberté illimitée de choisir des députés dans la masse des citoyens leur ont paru des garanties de la bonté de tous les choix. — Ce système serait fondé si les hommes qui donnent leurs voix à un de leurs concitoyens pour faire de lui un député étaient seuls engagés par les votes de l'homme qu'ils ont choisi; mais la proposition que le suffrage de ce député convertit en loi ne devient pas obligatoire seulement pour les hommes qui l'ont investi de leur confiance; elle le devient pour toute cette partie de la population qui, dans aucun système, n'est appelée à prendre part aux élections. Le député qui par son vote transforme une simple proposition en loi dispose pour la minorité qui s'est opposée à son élection, comme pour la majorité qui l'a choisi; il dispose, non seulement pour les habitants de son arrondissement, mais encore pour tous ceux des quatre

cent cinquante-huit arrondissements qui sont complètement étrangers à son élection, et qui très souvent n'ont jamais entendu parler de lui. Il engage les générations futures autant au moins que les générations présentes; car il est rare que les bons ou les mauvais effets d'une loi se manifestent immédiatement après qu'elle est faite. — S'il est évident qu'un député ne reçoit son mandat que d'une fraction infiniment petite de la population d'un arrondissement, qui ne forme que la quatre cent quarante-huitième partie de la France; si, par son vote, il engage et les personnes de son arrondissement qui n'ont pu prendre aucune part à son élection, et celles qui lui ont positivement refusé leur suffrage; et les habitants des quatre cent cinquante-huit arrondissements qui ne le connaissent pas, et qui le repousseraient peut-être s'ils avaient à manifester leur opinion à son égard, il est absurde de prétendre qu'on porte atteinte aux droits de la masse de la population quand on donne des limites à la faculté d'élire: ces limites, loin de blesser les droits des citoyens, sont, au contraire, des garanties pour tous ceux qui ne peuvent pas prendre part à l'élection de chaque député. — Chacun des membres dont une assemblée législative se compose, qu'on ne l'oublie jamais, n'a pas reçu son mandat de la masse des citoyens; il ne l'a reçu que d'une petite fraction de fractions de la population totale. Or, si de tout temps on a reconnu que la majorité qui fait la loi doit des garanties à la minorité, on doit reconnaître à plus forte raison qu'une multitude de petites minorités qui donnent des législateurs à une grande nation lui doivent aussi quelques garanties; et qu'on ne porte aucune atteinte à leurs droits quand on leur impose des conditions sans lesquelles il ne saurait exister aucune liberté réelle ni pour les personnes ni pour les propriétés. — Il n'est pas un publiciste qui n'ait admis la distinction des pouvoirs comme la base fondamentale de tout bon gouvernement, et comme une condition essentielle de la

liberté. Or, il est évident que tous les pouvoirs sont confondus quand les lois sont faites par les mêmes hommes qui les appliquent ou les exécutent. Un peuple qui place la puissance législative entre les mains des agents du fisc, des officiers de l'armée, des officiers de l'ordre judiciaire, des exécuteurs des volontés ministérielles, ou même des serviteurs attachés à la maison ou à la personne du prince, renonce par cela même à toutes les garanties, et se livre sans défense au pouvoir absolu revêtu d'apparences constitutionnelles. — En résumé, l'assemblée qui porte en France le nom de *chambre des députés* ne compose de quatre cent cinquante-neuf membres; chacun desquels est délégué par une fraction infiniment petite de la quatre cent cinquante-neuvième partie de la France; dans cette petite fraction se trouvent en grande partie les agents salariés du gouvernement, les innombrables officiers du fisc, ceux de l'armée, ceux des diverses administrations, ceux de l'ordre judiciaire, en un mot, tous les hommes entre lesquels les ministres distribuent les grosses parts du budget. — Il existe, il est vrai, plusieurs arrondissements dans lesquels la plupart des citoyens chargés de l'élection des députés sont indépendants des ministres; mais comme le nombre de ces arrondissements n'est pas considérable, et comme les lois, de même que les élections, se font à la majorité, leur influence se fait à peine sentir dans les résolutions qui sont prises. — Il est dans la nature des représentants d'avoir les mêmes intérêts et la même tendance que les représentés. En général, les hommes qui forment la majorité d'une chambre des députés sont donc fonctionnaires publics, ou aspirent à le devenir, afin d'avoir part au budget. Ceux qui n'ont pas cette tendance pour eux-mêmes l'ont pour leurs enfants ou pour d'autres membres de leur famille. Plusieurs, au lieu de solliciter des emplois, sollicitent des monopoles, ou l'entreprise de certaines fournitures. Pour savoir comment agit une chambre ainsi composée, si n'est

pas nécessaire de se livrer à de profondes réflexions : il suffit d'avoir des yeux et des oreilles. — La chambre des députés n'existe et se réunit que quand cela convient au gouvernement ; le prince a la prérogative de la convoquer, de l'ajourner, de la dissoudre. Elle n'a donc pas à proprement parler une action qui lui soit propre. Si elle se livre à des discussions qui déplaisent au prince, en la proroge ou l'on déclare la session close. Si la majorité persiste à montrer un esprit qui ne plaise pas aux ministres ou à la cour, on la dissout et l'on s'adresse à la majorité des électeurs, pour leur demander de meilleurs choix. La dissolution peut être prononcée aussi souvent que cela convient au monarque, qui peut toujours choisir pour cette opération, et pour faire des élections nouvelles, les circonstances les plus favorables à ses desseins. — Les prérogatives de la chambre des députés consistent, ainsi qu'on l'a vu, à faire au monarque des représentations respectueuses dans des discours qu'on appelle des adresses, à concourir à la confection des lois, à voter les impôts, à contrôler les dépenses, et à accuser les ministres. Aucune loi ne peut être faite, aucun impôt ne peut être établi sans le consentement de la majorité. Elle est juge des offenses qui lui sont faites. — Elle a deux principales manières de délibérer, l'une est secrète, l'autre est publique. Quand elle veut délibérer en secret, elle se partage en neuf fractions, qu'on nomme des bureaux. Chaque fraction se réunit dans une salle particulière, nomme son président et son secrétaire, et discute les projets qui lui sont soumis. Les bureaux se renouvellent tous les mois par la voie du sort. Les délibérations générales sont toujours publiques, mais le vote est toujours secret, de sorte que les électeurs ne savent jamais bien de quelle manière les élus s'acquittent de leur mandat. — On a fait sur le système représentatif de magnifiques systèmes : on a vu dans ce système, tel qu'il est constitué depuis vingt ans, la réalisation de la souveraineté nationale. La nation,

a-t-on dit, nomme ses représentants : ceux-ci indiquent au prince les ministres qu'il doit choisir ; ces ministres choisissent ensuite les divers fonctionnaires de l'état, et le peuple se gouverne ainsi lui-même. — On se serait probablement beaucoup moins éloigné de la réalité si l'on avait dit : le prince, qui dispose d'un budget d'un milliard et de tous les emplois lucratifs, nomme d'abord des ministres, et, comme cela doit être, il les choisit parmi les hommes les plus disposés à être les exécuteurs de ses projets. Les ministres, au moyen de la distribution des emplois et des autres faveurs mis à leur disposition, se forment, dans la plupart des arrondissements, des majorités dans le petit nombre de personnes admises à prendre part aux élections. Ces petites majorités nomment ensuite pour délégués les hommes les plus agréables aux principaux agents du prince. La majorité des députés représente donc le plus grand nombre des majorités électorales, lesquelles ont consenti à représenter les ministres, lesquels sont les représentants naturels du roi. Tel est le procédé à l'aide duquel on a formé depuis vingt ans une représentation monarchique.

§ II. — De la chambre des pairs.

Cette chambre a été formée en 1814 par Louis XVIII, des débris de l'ancien sénat conservateur, d'un certain nombre d'émigrés, qui avaient combattu contre la révolution, et de quelques-uns des personnages les plus considérables du gouvernement impérial. — La chambre des pairs possède la plupart des prérogatives qui appartiennent à la chambre des députés ; elle prend part à la confection des lois, à l'établissement des impôts, au contrôle des dépenses ; elle est juge également des offenses qui lui sont faites, mais elle a quelques prérogatives qui lui sont propres. — Elle est juge, par exemple, des ministres quand ils sont accusés par la chambre des députés ; elle est aussi juge de ses propres membres en matière criminelle, enfin elle juge des crimes contre la sûreté de l'état quand

ils lui sont déferés par les ministres. — Sous la restauration, les fonctions de pair étaient conférées par le roi, mais celui qui les avait reçues de la munificence royale les transmettait au premier né de ses enfants mâles, et elles passaient ou devaient passer ainsi d'une génération à l'autre comme un héritage. — Après la révolution de 1830, au moment où la charte octroyée par Louis XVIII a été soumise à une révision, l'hérédité des fonctions législatives a été mise en question. La chambre qui a révisé la charte a donné le problème à résoudre à celle qui devait lui succéder. Celle-ci, par une loi qui est devenue un article de la charte révisée, a prononcé l'abolition de l'hérédité de la pairie, et constitué d'une nouvelle manière la chambre des pairs. — Suivant cette loi, les pairs sont nommés par le roi, et ils exercent leurs fonctions pendant toute leur vie. Ils doivent être pris dans certaines classes de fonctionnaires; mais la plupart de ces fonctionnaires sont nommés par le gouvernement ou sous son influence. Le nombre de ceux qui peuvent être nommés n'est pas limité, et il n'y a point d'obligation de remplir les places vacantes; on pourrait donc laisser disparaître cette chambre faute de nomination, on la rendre plus nombreuse que celle des députés. Les fonctions de pair ne sont incompatibles avec aucune sorte d'emploi, de sorte que des fonctionnaires qui ne peuvent pas être députés peuvent être membres de la chambre des pairs. — On s'accorde assez généralement sur la nécessité ou du moins sur l'utilité de la division en deux chambres de la puissance législative; mais on est loin d'être d'accord sur les motifs qui rendent cette division nécessaire. Suivant un grand nombre de personnes, elle ne peut pas avoir d'autres avantages que de prévenir les résolutions irréfléchies ou précipitées; les chambres font l'une à l'égard de l'autre les fonctions de cour d'appel. Dans l'une et dans l'autre la minorité se trouve ainsi protégée contre les violences ou les emportements de la majorité. — D'autres publi-

cistes assignent un autre but à la chambre des pairs: suivant eux, la chambre des députés marcherait trop vite dans la voie des réformes si elle n'était pas arrêtée par un corps qui soit égal à elle en puissance. C'est probablement à cause de cette nécessité d'arrêter la première dans sa tendance aux réformes qu'on appelle ordinairement à la pairie les défenseurs les plus énergiques des vieux et des nouveaux abus. En attelant ainsi au char de l'état une chambre qui tire en avant, et une autre, égale en puissance, qui tire en arrière, on ne doute pas qu'il ne chemine parfaitement. — D'autres publicistes encore donnent un autre motif à la nécessité d'une chambre des pairs. La chambre des députés, disent-ils, représente la démocratie; il faut donc une autre chambre qui représente l'aristocratie. Si l'aristocratie n'était pas représentée, ajoutent-ils, la démocratie envahirait tout. — On varie sur la manière dont il convient de former cette branche de la puissance législative, comme sur le but qu'elle doit avoir. Les hommes qui ne veulent y voir qu'un moyen de prévenir ou d'arrêter les abus que pourrait faire de son pouvoir la majorité d'une assemblée unique pensent qu'elle devrait être composée par voie d'élection. Ils voudraient seulement que pour être éligible on fût soumis à certaines conditions d'âge et de fortune un peu plus élevées que celles qu'on établit pour l'assemblée dont on imagine qu'il faut modérer l'ardeur. — Ceux qui croient que cette chambre ne doit pas avoir d'autre objet que de prévenir la réforme trop rapide de certains abus, et de veiller à la conservation des institutions et des préjugés des temps passés, sont persuadés qu'elle ne peut bien accomplir cette mission à moins que tous les membres ne soient à la nomination du prince. Ils croient que les prérogatives de la couronne ne sauraient se conserver si l'assemblée populaire, ou soi-disant telle, ne rencontrait pas un obstacle dans une autre assemblée composée des serviteurs les plus dévoués du prince. Or, personne ne peut mieux choisir que

le monarque les hommes les plus dévoués à ses intérêts et à ses prérogatives. — Enfin, les publicistes qui sont persuadés qu'il n'y a de bons gouvernements que ceux qui sont composés d'éléments démocratiques, aristocratiques et monarchiques, estiment qu'il n'est pas possible d'avoir une aristocratie si l'on ne fait pas des législateurs par droit de naissance. Ils veulent donc que les membres de la chambre des pairs transmettent en mourant au premier né de leurs enfants mâles les fonctions dont ils sont revêtus, et que la capacité législative passe ainsi de père en fils jusqu'à la dernière génération. Tous, au reste, semblent d'accord sur un point : c'est que les deux chambres ne doivent pas être composées d'éléments semblables, et avoir des intérêts identiques. — Un système d'élection qui créerait des moyens de défense pour les intérêts nationaux serait de beaucoup préférable à tous les autres ; mais s'il devait avoir pour résultat de donner au prince ou à ses ministres une majorité qui serait l'expression constante de leurs intérêts et de leurs passions, il serait loin d'être le meilleur, ou, pour mieux dire, le moins mauvais. Quand les membres d'une assemblée ne doivent pas avoir d'autres volontés que celles du prince, il vaut mieux qu'ils soient élus directement par lui-même ou par ses ministres que par l'intermédiaire de fonctionnaires subalternes, ou par d'autres gens payés pour mal choisir. Le premier mode d'élection est plus simple, plus rapide, moins dispendieux, et surtout moins corrupteur que le second. — Si depuis vingt ans le gouvernement avait nommé directement les majorités législatives dont il a eu besoin, elles n'auraient pas été plus mauvaises que celles qu'il a nommées d'une manière indirecte. Souvent il a fait faire par des hommes placés sous son influence des choix qu'il n'eût pas osé faire ouvertement, et dont il n'aurait pas voulu prendre la responsabilité sur lui. Il n'aurait pas eu besoin de tromper ou de corrompre une partie de la population, ni de

faire payer aux contribuables le prix d'un certain nombre de consciences. Enfin, il n'aurait pas détourné de leurs occupations les électeurs, qui avaient la simplicité de croire qu'il y avait quelque réalité dans un simulacre de gouvernement représentatif. — Sous la restauration, il y a presque toujours eu plus d'indépendance et de dignité dans la majorité de la chambre des pairs que dans la majorité de la chambre des députés. Il est facile d'en voir la raison : Louis XVIII et Charles X avaient eux-mêmes nommé les membres de la première, tandis qu'ils avaient fait élire les membres de la seconde par leurs préfets, leurs sous-préfets, leurs receveurs fiscaux, leurs officiers de gendarmerie, et par une foule d'autres agents, qui se considéraient comme les exécuteurs aveugles de leurs volontés. Cette multitude d'agents salariés, votant en secret, et n'étant retenus par aucun sentiment de pudeur, se résignaient à faire des choix devant lesquels des ministres auraient souvent reculé. — Il faut ajouter que des hommes nommés ouvertement et directement par le prince ou par ses ministres ne pouvaient pas avoir la prétention de représenter la France, tandis que les hommes qu'ils avaient indirectement choisis trouvaient dans cette prétention même la justification de leurs violences ou de leur servilité. — On doit donc peu regretter que les hommes qui voulaient que les membres de la chambre des pairs fussent élus par un certain nombre de citoyens n'aient pas réussi dans leur projet. Le système d'élection qu'ils auraient fait prévaloir n'aurait probablement pas eu d'autre résultat que de rendre le prince ou ses ministres maîtres du plus grand nombre des choix. Le nombre des citoyens qu'on eût admis à voter aurait été si petit que le gouvernement en aurait aisément acquis la majorité à l'aide des innombrables emplois et des monopoles dont il dispose. — Ayant dit que le gouvernement a la nomination directe de tous les membres de la chambre des pairs, il est presque inutile d'ajouter que la

majorité de cette chambre se compose d'hommes qu'il a comblés de faveurs on dont l'existence presque tout entière est dans ses mains : c'est là qu'on trouve les officiers supérieurs de l'armée, les ambassadeurs, les préfets, les présidents, les procureurs-généraux, enfin les chefs des diverses administrations, en un mot l'état-major des fonctionnaires. — On voit encore ici, comme dans l'autre chambre, les hommes qui votent le budget et qui se le partagent, qui exercent sous la direction ou même sous les ordres des ministres les fonctions du pouvoir exécutif, et qui sont chargés de juger la conduite des ministres ; qui font des lois et qui les exécutent ou les appliquent : c'est le mélange et la confusion de tous les pouvoirs. — Les fonctions du pouvoir exécutif, du pouvoir judiciaire et du pouvoir législatif sont confondues dans les mêmes hommes : seulement, pour qu'il y ait une apparence de distinction, ces hommes ont deux ou trois costumes, qu'ils changent selon les circonstances. La distinction des pouvoirs, dont Montesquieu faisait la base de tout gouvernement régulier, et que l'assemblée constituante avait observée avec tant de soin, a été réduite par les casuistes de la restauration à une simple distinction d'habits. — Si l'on voyait les chefs de l'armée se réunir dans un camp avec tout l'appareil militaire pour donner des lois à la France, et, après avoir fait des lois, se remettre à la tête de leurs soldats pour les faire exécuter, on croirait la liberté perdue ; mais si les mêmes officiers veulent seulement se donner la peine de changer d'habit pour se livrer à l'opération législative, on se croit parfaitement en sûreté ; la liberté ne saurait être mieux garantie. — Des publicistes qui se sont fait une certaine réputation de profondeur par l'obscurité de leur langage ont pensé qu'on ne pouvait, sans le plus grand danger pour la monarchie, laisser aux citoyens l'élection des membres de la chambre des pairs ou du sénat ; mais ils ont reconnu, d'un autre côté, qu'on ne pouvait en laisser le choix au

prince ou à ses ministres sans compromettre la liberté. Afin d'éviter les dangers qu'il voyaient dans l'élection populaire et dans les choix du monarque, ils auraient voulu qu'on rendit héréditaires dans une des deux chambres les fonctions législatives. — Ils disent que ce système est le seul moyen de réunir les divers éléments essentiels à tout bon gouvernement ; qu'il est le seul dont le temps et l'expérience aient prouvé la bonté ; que l'Angleterre pendant des siècles, et la France pendant seize ans, en ont apprécié tous les bienfaits, et qu'il serait dangereux d'y renoncer pour faire l'essai de nouvelles théories. — Ce système, qui a succombé après la révolution de juillet, mérite un sérieux examen, car il a été défendu par des hommes qui exercent aujourd'hui une grande influence, et qui sont loin d'y avoir renoncé. Si des circonstances favorables se présentent, il ne faut pas douter qu'on ne tente de nouveau de le remettre en pratique. Il existe d'ailleurs en Angleterre, et il n'est pas inutile d'observer les effets qu'il y produit. Nous pourrions juger ainsi de ceux qu'il produirait parmi nous. — Il semble désormais convenu qu'on fait les gouvernements, comme certaines compositions chimiques, à l'aide de trois ou quatre éléments différents. On prend une dose de l'élément démocratique, une autre de l'élément aristocratique, une troisième de l'élément monarchique. On mêle le tout ensemble, et il résulte de ce mélange un composé admirable, qu'on appelle la monarchie représentative. — Les savants qui procèdent ainsi prétendent bien ne pas se livrer à de vaines rêveries. Ils sont les premiers à reconnaître qu'il n'y a de bonnes institutions que celles qui sont conformes à l'état réel de la société, et qui en sont en quelque sorte l'expression. Ils assurent que leur théorie politique est la seule qui soit fondée sur l'expérience, et qu'on ne peut la modifier sans courir le risque de plonger la société dans le désordre et la confusion. La royauté héréditaire, placée entre deux assemblées

dont l'origine aurait quelque chose de populaire, serait, suivant eux, un phénomène sans exemple dans l'histoire. Elle serait dépourvue de tout moyen de conservation. — L'élément aristocratique que ces publicistes veulent faire entrer dans ce composé, qu'ils appellent monarchie représentative, ne doit jouer, si nous les croyons, qu'un rôle fort modeste. Ils ne veulent l'y introduire que comme moyen de conservation, et dans l'unique intérêt des classes populaires; il ne doit pas avoir d'autre objet que d'empêcher les mouvements désordonnés de l'élément démocratique. Le rôle qu'ils ont assigné à l'élément monarchique n'est pas non plus très élevé: le monarque règne, ont-ils dit, et ne gouverne pas. Sa principale mission se réduit à contresigner le choix des ministres que fait la chambre élective. C'est donc dans l'élément démocratique que réside la puissance et la souveraineté réelles. — Le peuple nomme ses représentants, et ceux-ci désignent les ministres qui gouvernent. — Ce tableau du plus beau des gouvernements, de la monarchie représentative, est assurément très séduisant; et tout le monde en doit être enchanté, quoiqu'on nous dise en même temps que, pour être bien représenté, un peuple n'a besoin que de trois ou quatre cents individus doués d'assez de sens pour se laisser conduire par cinq ou six hommes de génie. Mais, puisque les innovations sont si dangereuses, puisqu'il faut se méfier de toute théorie qui ne serait pas fondée sur la pratique, pourrait-on nous dire dans quels temps et dans quels lieux on a vu le gouvernement magni^{fi} que dont on nous donne la description? Ce n'est ni chez les Grecs ni chez les Romains; ce n'est pas non plus chez les peuples du moyen âge. Où donc l'a-t-on aperçu? Il est des gens qui prétendent l'avoir observé en Angleterre; mais il est bien à craindre qu'ils n'aient pris des apparences pour des réalités. Nous avons vu comme d'autres ce pays si vanté; nous avons tâché d'y découvrir le rôle magnifique de ce qu'on appelle la démocratie. Eh

bien! dans les temps antérieurs à la réforme qui vient d'avoir lieu, nous n'avons rien aperçu qui ressemble à la brillante description qu'on vous a donnée. Est-il besoin de rappeler que, sur 658 membres dont la chambre des communes se composait, il y en avait 174 qui étaient nommés par 121 propriétaires; qu'il y en avait 298 qui étaient nommés par 152 membres de la chambre des pairs, ou du moins sous leur influence, et 18 dont la nomination appartenait au roi? Voudrait-on nous faire considérer comme un pouvoir populaire une assemblée dont l'aristocratie choisissait les deux tiers, et où les résolutions se prenaient à la majorité? — Il n'existait donc pas en Angleterre de véritable monarchie représentative, telle du moins qu'on nous l'a décrite. On y trouvait deux corps aristocratiques, qui souvent influençaient sur la royauté, mais sur lesquels la royauté exerçait aussi quelquefois une très grande influence. Ce qu'on appelle l'élément démocratique n'avait aucune influence réelle: si jamais un pareil élément exista, il avait depuis long-temps péri sous les efforts réunis du pouvoir royal et de l'aristocratie héréditaire. Cet exemple est peu favorable au système qu'on a voulu et qu'on voudrait encore introduire en France. Aussi, quand les conseillers de Charles X voulurent l'amener au coup d'état de juillet, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que de placer sous ses yeux l'état réel du gouvernement Anglais. — Cependant, on nous a donné pour nous convaincre, des tableaux séduisants des luttes parlementaires de la Grande-Bretagne; on nous a représenté des hommes de génie se prenant, pour ainsi dire, corps à corps, ayant pour juges l'élite des honnêtes gens, et pour spectateurs tous les habitants du pays. Il est très vrai que cette lutte des membres de l'aristocratie, tantôt les uns avec les autres, tantôt mêlés avec quelques hommes sortis des rangs populaires, ont long-temps amusé le public anglais. Il s'en amusaient peut-être encore s'il ne

s'était pas un jour aperçu que pendant le spectacle les collecteurs d'impôts s'amusaient à mettre les mains dans ses poches au profit d'une partie des acteurs. Après cette découverte, le spectacle cessa d'être amusant, et c'est de là que vient de sortir tout récemment une réforme dont personne ne peut encore calculer la portée. — Si, jusqu'à ces derniers temps, nous ne trouvons pas dans le gouvernement anglais ce mélange des trois éléments qu'on nous a si savamment décrits, les trouvons-nous dans le gouvernement de la restauration ? Il est des gens qui le prétendent ; mais il est difficile de partager leur avis. Ne serait-ce pas, en effet, abuser des termes que d'appeler du nom de représentation nationale ce corps législatif muet, qui existait au moment de la restauration, dont les membres avaient été choisis par le sénat conservateur, et dont une partie fut maintenue par ordonnance après l'expiration de ses pouvoirs ? Donnerions-nous ce titre à cette fameuse chambre de 1815, qui fut élue sous l'empire des baionnettes étrangères après la seconde invasion, et dans quelques départements, sous l'influence des gibets ? La nation fut-elle mieux représentée par l'assemblée qui suivit, nommée par des collèges électoraux formés par ordonnance, et dont les membres avaient en grande partie été choisis par les préfets ? Enfin, la France pouvait-elle se croire représentée sous le ministère de M. Villèle, quand le gouvernement distribuait aux émigrés un milliard d'indemnité, qu'il sacrifiait quatre ou cinq cents millions pour détruire le gouvernement représentatif en Espagne, et qu'un membre de l'opposition, plus tard devenu ministre, réduisait à six le nombre de ses collègues qui représentaient véritablement la France ? Il est vrai qu'il vint un moment où l'opinion nationale put se croire représentée ; mais alors l'assemblée populaire fut brisée, et le gouvernement périt du contre-coup. — Il résulte de ces faits une vérité fâcheuse pour les hommes qui veulent concilier l'existence

d'un corps aristocratique avec une véritable représentation nationale : c'est qu'il est sans exemple qu'une assemblée populaire ait jamais pu s'établir ou se conserver entre une aristocratie héréditaire et le pouvoir royal. Ainsi, quand on nous dit que l'expérience doit seule nous servir de guide, qu'il n'y a de lois solides que celles qui sont fondées sur les faits, on ne tend qu'à réaliser une utopie. Les principes sur lesquels on se fonde sont la condamnation formelle du système qu'on veut faire triompher. — Mettant à l'écart le respect qu'on a voulu nous inspirer pour les œuvres d'un gouvernement qui sortit du milieu des armées étrangères, et les exemples qu'on va chercher dans un pays où toute véritable représentation nationale a été inconnue jusqu'à ces derniers temps, il ne reste qu'à examiner la question en elle-même. Une nation, et particulièrement la France, est-elle intéressée à établir dans son sein une aristocratie qui serait investie d'une partie de la puissance législative et du pouvoir judiciaire ? — Avant d'examiner cette question, il est bon d'entrer dans quelques explications qui contribueront beaucoup à l'éclaircir. La nation française a l'inappréciable avantage d'être homogène et d'appartenir tout entière à la même race : les divisions et les haines de castes nous sont entièrement inconnues. Il est bien vrai que la charte a maintenu la noblesse ancienne et nouvelle, et qu'elle donne au roi la prérogative de faire des nobles à volonté, mais tout le monde sait ce que valent ces dénominations. La prérogative de faire des nobles peut être mise, quant à l'efficacité, sur le même rang que la prérogative de guérir les écrouelles. Nous devons nous en féliciter, car nous n'avons pas pour cela un homme de mérite de moins ; mais nous avons de moins une source de passions malfaisantes. — Mais, s'il n'existe parmi nous aucune inégalité de race ou de caste, il existe beaucoup d'inégalités naturelles, comme dans tous les pays avancés dans la civilisation. Il est des familles qui pos-

sèdent plus de richesses ou d'illustration que d'autres ; il est des individus qui se distinguent de leurs semblables par plus de lumières, de talents, d'expérience, de considération. Les individus ou les familles qui se distinguent ainsi des autres ne forment pas, à proprement parler, une aristocratie, quelque grande que soient d'ailleurs les différences qui existent entre eux et les autres membres de la société ; car ils n'exercent aucun pouvoir social indépendamment de la volonté de leurs concitoyens. Quand même une assemblée nationale serait composée de tout ce qu'il y a de plus distingué dans le pays par ses richesses, par ses talents ou par une ancienne illustration, elle ne formerait pas un corps aristocratique si les membres n'y étaient arrivés que par les volontés de la masse de la population. — Qu'est-ce donc qui constitue, à proprement parler, un corps aristocratique ? C'est l'existence, au sein d'une nation, d'un certain nombre de familles qui possèdent, à l'exclusion de toutes les autres, une partie plus ou moins considérable des pouvoirs de la société ; qui exercent ces pouvoirs sans avoir besoin de l'assentiment de personne, et qui se les transmettent de père en fils comme une propriété. Le plus haut point de la puissance aristocratique est l'esclavage tel qu'il existe dans nos colonies ; là, tous les pouvoirs sur la classe démocratique, c'est-à-dire sur les esclaves, sont concentrés dans les mains de quelques individus, et ils existent à titre de propriété. Ceux qui en sont investis sont tout à la fois législateurs, administrateurs et juges de la race soumise : ils ne doivent compte à personne de l'usage qu'ils font de leur puissance sur les familles qui leur sont asservies. — Le pouvoir qu'exerce le maître sur ses esclaves est donc le point le plus élevé de la puissance aristocratique ; mais ce pouvoir peut se modifier de diverses manières. Il peut arriver que tous les maîtres mettent leurs esclaves en commun, qu'ils se réunissent eux-mêmes en corps, et qu'ils prennent ainsi

des délibérations sur la manière dont ils administreront la race des esclaves. Il peut arriver aussi qu'au lieu d'exiger d'elle des tributs en nature, ils n'exigent que des tributs en argent, et qu'ils en déterminent la quotité d'après certaines règles. Il n'est pas rare, soit en Russie, soit dans certaines colonies, de voir des maîtres qui laissent à leurs esclaves une entière liberté de disposer de leur temps, sous la seule condition de leur rapporter périodiquement une somme déterminée. On a même remarqué que cette manière d'exploiter les esclaves est la plus avantageuse, soit pour les maîtres, soit pour les hommes asservis. — Aussitôt que dans un pays d'esclaves une exploitation collective et régulière est substituée à une exploitation individuelle et irrégulière, les choses changent de nom, le corps des maîtres s'appelle l'aristocratie, et forme la classe gouvernante ; les esclaves s'appellent des sujets, et forment la démocratie. Les maîtres ne sont pas soumis aux lois des sujets ; ils leur donnent des juges, mais ils ne se soumettent pas à leur jugement. Ils ne reconnaissent pas d'autre autorité que la leur, c'est-à-dire qu'ils se jugent entre eux. Si des atteintes sont portées à la sûreté de l'état, ils en sont les juges suprêmes, parce que l'état leur appartient. Si les chefs principaux de l'administration se rendent coupables de quelque crime, ils ne sont justiciables que d'eux, parce que c'est dans leur intérêt que l'administration est constituée. Ils ne sont soumis à aucune forme pour leurs jugements, et déterminent arbitrairement les peines, parce que les lois communes ne les obligent pas. Ils pourraient ne punir que de la prison le massacre de quelques milliers de sujets ordonné par un d'entre eux, comme ils pourraient condamner au dernier supplice une atteinte portée aux privilèges aristocratiques. Un corps aristocratique voit la justice dans tout ce qui favorise ses intérêts, et l'injustice dans ce qui les blesse. Ces prérogatives sont précisément celles dont la chambre des lords jouit en Angleterre,

et que Louis XVIII établit par sa charte au profit de l'aristocratie qu'il voulait fonder, et elles ont passé à la chambre des pairs actuelle. — Si, par suite de quelque événement extraordinaire, la chambre des communes d'Angleterre disparaissait, et si la chambre des pairs restait debout, n'est-il pas évident que celle-ci serait maîtresse absolue du pays et des habitants ? Elle pourrait exiger d'eux tels tributs qu'elle jugerait convenable ; elle pourrait en disposer sans en rendre compte à personne. Les membres dont elle se compose ne pouvant être arrêtés que par ses ordres, et n'étant justiciables que d'elle, n'auraient rien à craindre de la race sujette. Ils pourraient mettre le pays en état de paix ou en état de guerre, selon qu'ils le jugeraient convenable ; ils pourraient, par des emprunts, le grever d'impôts intolérables, et hypothéquer les générations à venir pour l'accomplissement de leurs folies. Ils seraient en un mot aussi absolus que l'étaient les *mamlouks* en Egypte, et leur pouvoir ne vaudrait pas mieux s'il n'était pas plus étalé. — Mais faire disparaître la chambre des communes ou s'en rendre maître, c'était à peu près la même chose pour l'aristocratie ; dans le second cas comme dans le premier, elle était maîtresse du pays. Il était même plus avantageux de prendre le second moyen que le premier ; car la servitude est bien plus durable lorsqu'elle se cache sous les dehors de la liberté que lorsqu'elle se montre toute nue. La souveraineté parlementaire, que le gouvernement anglais reconnaît exclusivement, et que depuis 1514 on tente d'établir parmi nous, n'était donc, à proprement parler, que la souveraineté de l'aristocratie, sa domination absolue dans le pays. — Quelques publicistes de notre temps ont paru croire qu'il fallait attribuer à la forme du gouvernement anglais la fin de toutes ces luttes d'ambition dont les peuples de l'antiquité et les peuples du moyen âge nous ont laissé de si nombreux exemples. C'est une grave erreur : les ambitieux n'ont cessé de susciter des guerres inter-

nales chez les nations que quand la masse de la population a eu assez de lumières pour ne pas vouloir leur servir d'instrument. Peut-on croire que si la France, par exemple, n'était pas plus éclairée, et surtout plus industrielle que quelques-unes des fractions dont elle se compose, il nous suffirait de telle ou telle forme de gouvernement pour nous garantir des guerres civiles ? Non, personne ne peut avoir cette pensée. — Le peuple anglais avec son aristocratie n'aurait-il donc pas été un peuple libre avant que d'avoir opéré sa dernière réforme ? Oui, les Anglais étaient libres, dans ce sens qu'ils pouvaient se livrer à tel genre d'industrie qu'ils jugeaient convenable ; dans ce sens, que nul individu ne pouvait en vertu de sa volonté privée leur ravir leurs moyens de travail ou d'existence ; dans ce sens, qu'ils pouvaient aller et venir comme bon leur semblait, et se plaindre hautement des injures qui leur étaient faites ; dans ce sens en un mot, qu'ils pouvaient donner à leur puissance de production, d'immenses développements. — Mais si les Anglais avaient toute la liberté dont ils avaient besoin pour produire de grandes richesses, l'aristocratie, de son côté, jouissait de toutes les prérogatives qui lui étaient nécessaires pour prendre dans ces richesses la part qu'elle jugeait convenable. Elle pouvait se servir de toutes les forces, de toute la puissance du peuple soumis à ses lois, pour enrichir les membres dont elle se composait par des guerres ou par d'autres moyens. Elle ne s'arrêtait que devant les obstacles que lui présentait la nature des choses et la puissance de l'opinion. — S'il s'agissait de former en France une chambre dans laquelle entreraient les hommes les plus distingués et les plus habiles dans l'art du gouvernement, tout le monde serait promptement d'accord : un moyen qui paraîtrait propre à produire un tel résultat obtiendrait sur-le-champ l'assentiment de la masse de la population. — Mais ce n'est pas là ce que veulent les partisans de l'aristocratie : leur désir est de donner, à titre de pro-

priété, à quelques centaines de familles, un tiers au moins de la puissance souveraine; ils voudraient persuader à la masse des citoyens de soumettre à jamais leurs enfants aux descendants inconnus de je ne sais quelles races que le prince et ses ministres voudraient bien choisir : c'est cette proposition que les vrais amis de la liberté ont repoussée, et que la plupart d'entre eux ont considérée comme une injure au sens commun.—On a souvent dit, soit dans les chambres, soit hors des chambres, qu'on ne trouverait pas en France les éléments d'une aristocratie, dans le vrai sens de ce mot. C'est une erreur très grave : il y a des éléments d'aristocratie partout où il y a des éléments de domination et de servitude, c'est-à-dire partout où il y a des hommes. Pour former une famille aristocratique, il n'est nullement nécessaire de trouver un personnage ayant acquis une grande illustration par ses talents ou ses services. L'individu le plus obscur, on peut dire même le plus méprisé, deviendra la souche d'une famille aristocratique puissante, si on donne à lui et à ses descendants à perpétuité une grande autorité sur une nation. Si les historiens de Rome ne nous ont pas trompés, la plupart des grandes familles romaines n'étaient-elles pas descendues de malfaiteurs ou d'aventuriers? Les compagnons de Guillaume-le-Conquérant étaient-ils tous des hommes bien illustres au moment de la conquête? Les familles les plus aristocratiques de certaines colonies modernes sont nées de l'union de vagabonds avec des prostituées, et cependant l'esprit aristocratique n'est pas moins prononcé, moins énergique chez elles que dans la chambre des lords d'Angleterre.—Si la puissance législative tentait de fonder en France un corps aristocratique, ce corps n'existerait pas long-temps, parce que nos descendants, et peut-être nos contemporains, détruiraient son ouvrage; mais ce n'est pas dans cette hypothèse que nous devons raisonner; nous devons supposer au contraire que la puissance aristocratique qu'on établirait aurait au

moins quelques siècles de durée. C'est dans cette hypothèse qu'il faut raisonner.—Les hommes qui considèrent l'existence d'un corps aristocratique comme un excellent moyen de gouvernement ne voient et ne nous montrent jamais que l'individu dans lequel réside l'autorité, et celui qui doit immédiatement le suivre; leur attention tout entière est fixée sur le législateur ou le magistrat, et sur son successeur immédiat : on dirait, à les entendre, qu'un corps dont les membres sont héréditaires se reproduit de lui-même, et sans le secours de la famille. Cette manière d'envisager une assemblée aristocratique est fort commode, parce qu'elle ne laisse voir qu'un seul côté de la question, et prévient les objections les plus fortes. Il faut voir les choses telles qu'elles sont si nous ne voulons pas nous tenir en dehors de la vérité.— Dans un pair héréditaire, il y a autre chose qu'un législateur ou qu'un magistrat : il y a un homme, et cet homme a une famille à l'existence et à la multiplication de laquelle il doit pourvoir. Il faut donc calculer quelles doivent être au sein de la société la force et l'influence de trois ou quatre cents familles qui possèdent, à titre de propriété inaliénable, un tiers au moins de la puissance souveraine. Les chefs de ces familles ne sont responsables envers personne de l'usage qu'ils font de leur autorité : ils ne se jugent qu'entre eux, et nul par conséquent n'a le droit de se plaindre de ce qu'ils trouvent bon. Aucune loi ne peut être modifiée, aucun abus ne peut être supprimé, à moins qu'ils n'y consentent, et comme ils sont juges suprêmes des ministres et des criminels d'état, il est difficile que leur intérêt ne domine pas toutes les mesures d'administration publique.—L'opinion de la nation, si puissante sur tous les autres membres de la société, est sur eux sans influence; car le peuple n'a rien à leur donner, et ne saurait rien leur ravir. Les vertus et les talents leur sont donc inutiles; les vices entraînent à leur suite peu de dangers. Leurs passions sont donc dégagées du

frein qui retient la plupart des hommes. — La richesse marche toujours à la suite de la possession d'une grande autorité : c'est une observation qu'on a pu faire dans tous les pays et dans tous les temps. La raison de ce phénomène est facile à découvrir : c'est que le pouvoir, outre qu'il facilite singulièrement les riches alliances, est un instrument très puissant pour attirer les richesses à soi. En constituant une aristocratie, on place donc dans ses mains la double influence que donnent la fortune et une grande autorité. Il n'en faut pas davantage pour qu'elle ait bientôt le moyen d'établir sa domination exclusive sur le pays. — On nous a dit, pour nous faire sentir la nécessité d'une aristocratie, que les corps aristocratiques sont doués d'une grande persévérance ; qu'ils ne renoncent jamais à leurs projets, et qu'eux seuls peuvent mettre des bornes à la versatilité de la démocratie. Oui, sans doute, les corps aristocratiques sont doués d'une grande persévérance, et marchent vers l'accomplissement de leurs desseins avec une constance inébranlable. Si nous pouvions en douter, l'histoire de l'aristocratie romaine et celle de l'aristocratie anglaise seraient là pour nous convaincre. — Nous pouvons donc avoir la certitude que si la France faisait jamais l'insigne folie d'établir sur son territoire un corps aristocratique analogue à celui qui existe en Angleterre, ce corps serait bientôt animé d'un semblable esprit, et qu'il montrerait la même persévérance dans l'accomplissement de ses projets. Les chefs des trois ou quatre cents familles dont ce corps serait composé, obligés de se réunir pendant cinq ou six mois toutes les années, formeraient entre eux une espèce de coalition que le temps ne ferait que consolider. Les alliances de famille et les réunions de société rendraient cette coalition tous les jours plus solide, et fortifieraient l'esprit de corps. — L'aristocratie aurait donc une grande persévérance ; on nous l'a dit, nous devons en être intimement convaincus. Mais il est une chose qu'on a publié de nous dire : quel-

le serait sa tendance ? quels seraient les desseins vers l'accomplissement desquels elle marcherait d'un pas si ferme ? le voici : Sa première et sa plus forte tendance serait de considérer toutes les affaires publiques sur lesquelles elle serait nécessairement appelée à délibérer dans les rapports qu'elles auraient avec ses intérêts particuliers ; elle tendrait, avec une constance vraiment romaine, à tout constituer dans l'intérêt de sa richesse et de sa puissance. Son premier soin serait d'expulser graduellement de tous les emplois auxquels quelque influence est attachée les hommes qui ne seraient pas sortis de ses rangs. Elle aspirerait surtout à se rendre maîtresse de la chambre élective, en la peuplant en majorité de ses enfants puînés ou de ses créatures ; et quand elle en aurait exclu les enfants des plébéiens, elle leur apprendrait ce que c'est que la souveraineté parlementaire. — Quand on est né dans une condition médiocre, on se contente d'une médiocre fortune ; mais quand on naît législateur, magistrat suprême, pair de France, en un mot, il faut une fortune qui réponde à la dignité dont on est investi. Sous peine d'une sorte de dégradation, un législateur par droit de naissance devrait être l'égal de ses pairs en fortune comme en dignité. Ainsi, que la loi le permit ou non, le fils aîné d'un pair hériterait de presque toute la fortune de ses parents. S'il est vrai, comme on l'assure, que les pairs actuels, quoique peu nombreux, possèdent déjà 16 millions de revenu, il ne faudrait pas un grand nombre de générations pour que la plus grande partie des richesses de la France allât s'engloutir dans la pairie. — Les enfants puînés d'un législateur par droit de naissance ne peuvent pas se livrer comme d'autres à une vulgaire industrie : de leur part, ce serait déroger. Nés en quelque sorte au sein du gouvernement, pouvant même, en cas de mort de leurs aînés, être appelés à les remplacer, ils ne pourraient se rendre propres qu'à gouverner. Pour eux, il ne pourrait pas y avoir d'autre industrie que celle des emplois, ni d'autres

moyens de vivre que le budget. Ils seraient contraints par la nécessité de s'emparer des fonctions publiques, quand même ils ne seraient pas disposés à s'en emparer par calcul. Ce ne sont pas ici des hypothèses auxquelles nous nous livrons, ce sont des faits que l'histoire nous raconte. Si l'on en doutait, il suffirait de voir ce qui, jusqu'à ces derniers temps, s'est passé en Angleterre : là, il n'était presque pas d'emploi de quelque valeur, quelle qu'en fût la nature, qui n'appartint à l'aristocratie. Qu'on se rappelle surtout ce qui se passait à Rome dans les plus beaux temps de la république : l'aristocratie n'avait pas seulement envahi les emplois publics et les terres conquises sur les nations voisines, elle avait envahi jusqu'aux professions privées, qu'elle faisait exploiter par ses esclaves. — Mais le budget et les emplois publics ont des bornes ; quand on a établi sur une nation autant de charges qu'elle en peut supporter, il faut bien s'arrêter. On ne peut pas non plus multiplier les emplois à l'infini avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait mettre dans un département deux préfets, et tenir deux ambassadeurs dans la même cour. Sur quoi se porterait donc la force expansive de l'aristocratie ? comment trouverait-elle le moyen de s'étendre ? Elle se porterait à l'extérieur. — On a voulu nous faire admirer la constance de l'aristocratie romaine et de l'aristocratie anglaise. L'une et l'autre, en effet, ont mis une grande persévérance à placer sous le joug des nations qui ne les avaient pas offensées. L'aristocratie romaine ravagea le monde et ne put s'assouvir de richesses ; l'aristocratie anglaise a asservi près de quatre-vingt millions d'hommes, et elle se trouve trop à l'étroit. — Et qu'on ne pense pas que ces immenses conquêtes qu'elle a faites sur tous les points du globe soient à l'avantage de la masse de la population. Le peuple entier en paie les frais, mais ce sont les enfants de l'aristocratie qui en recueillent les fruits, car ce sont eux qui possèdent tous les hauts emplois. — La guerre n'est pas seulement, pour l'a-

ristocratie, un moyen d'occuper ses sujets et d'empêcher qu'ils ne portent leur attention sur les maux qu'elle fait peser sur eux ; elle est aussi un moyen d'enrichir un grand nombre de ses membres, soit par les contributions de la guerre, soit par la formation de nouveaux établissements. — Une nation qui veut jouir d'une paix durable et empêcher que la passion des conquêtes ne la domine un jour doit bien se garder de fonder une aristocratie, car le jour où cette aristocratie se sentirait quelque force elle ne tarderait pas à vouloir marcher sur les traces de celle de l'Angleterre. — On a bien prévu que la crainte des envahissements de l'aristocratie pourrait être un obstacle à sa formation. Que pourriez-vous craindre ? nous a-t-on dit ; n'avez-vous pas la liberté de la presse ? la charte ne vous déclare-t-elle pas tous admissibles aux emplois publics ? les lois ne vous garantissent-elles pas l'avancement dans les grades militaires ? — La liberté de la presse existe aussi en Angleterre, et personne ne s'est encore aperçu qu'elle ait mis des bornes à la puissance de l'aristocratie. Quant aux lois qui admettent tous les citoyens aux emplois publics, outre que les effets en sont très bornés, on aurait dû nous dire comment on conserve les lois quand on a vieilli la puissance qui les produit ou qui les réforme. — Aucun esprit de corps ne saurait exister dans une assemblée dont les membres sont élus par les citoyens ; les fonctions d'un député ne durent qu'un petit nombre d'années, et elles dépendent de la volonté des hommes qui l'ont élu. Il ne peut exister non plus aucun esprit de corps parmi les électeurs quand ils sont nombreux ; il ne leur est pas possible de se réunir fréquemment, et ils ne tiennent les uns aux autres par aucun intérêt particulier. Si donc on plaçait la chambre élective entre une aristocratie puissante et le pouvoir royal, la première succomberait ; elle succomberait par les causes mêmes qu'on a présentées pour faire adopter l'hérédité de la pairie, par la constance et l'esprit de corps de l'aristocratie. Alors

la France deviendrait la propriété de quelques centaines de familles qui l'exploiteraient à leur profit ; elles laisseraient aux plébéiens la liberté du travail comme en Angleterre, mais elles se réserveraient la faculté de s'en approprier les fruits. — On nous a dit que le moyen d'avoir de grands politiques est de consacrer au gouvernement un certain nombre de familles. On fit jadis le même raisonnement en Égypte pour toutes les professions : les hommes qui se trouvaient à la tête de la société prétendaient que tout irait pour le mieux si l'on avait des ministres, des magistrats, des médecins, des artisans et des valets par droit de naissance. Les docteurs de l'époque prouvèrent que le projet n'avait rien de contraire à la légalité, qu'il ne tendait à l'établissement d'aucun privilège, attendu qu'il était éminemment utile aux classes inférieures, et que c'était le meilleur moyen de garantir la propriété. On les crut : tout le monde sait ce qui en résulta. — Mais on nous dit : Que craignez-vous d'une aristocratie ? ses rangs ne seront-ils pas toujours ouverts à tous les genres de mérite ! Oui, et c'est une raison de plus de la repousser. Si les rangs de l'aristocratie étaient fermés, les grands talents et les grandes fortunes qui se développeraient dans les autres classes de la société serviraient de contre-poids à son influence. En les absorbant à mesure qu'ils se montrent, l'aristocratie les attache à ses intérêts particuliers, et finit par les rendre hostiles aux intérêts généraux. Ce qu'on nous présente comme un avantage n'a pas d'autres résultats que de priver le peuple de ses appuis naturels et d'augmenter sans cesse la puissance du corps aristocratique. — Nous aurions voulu qu'il nous fût possible d'exposer ici les effets que produit sur les mœurs d'une nation l'existence d'une aristocratie ; nous aurions fait voir qu'il n'est rien de plus propre à les dégrader. Les personnes qui ont fait une étude spéciale des mœurs de l'antique Rome savent combien la masse de la population, si orgueilleuse en présence des étrangers vaincus, était

vile en présence des grands. Elle était au-dessous des dernières classes de nos sociétés modernes. — La nation anglaise, si laborieuse, si patiente, si habile, si admirable sous tant de rapports, porte l'empreinte fâcheuse de la longue domination de son aristocratie. On trouve dans nos paysans, dans nos artisans, dans nos domestiques, une dignité qu'on rencontre rarement dans les siens. Les classes moyennes elles-mêmes ne peuvent échapper à l'influence de cette domination ; leur respect pour l'aristocratie ressemble moins à de l'estime qu'à un sentiment d'infériorité. — Et qu'on ne pense pas que l'abjection de la multitude soit compensée par l'élévation de quelques familles. La grandeur qu'on croit quelquefois apercevoir dans l'aristocratie n'est très souvent qu'une illusion ; elle tient moins à l'élévation des individus dans lesquels on s'imagine la voir qu'à l'abaissement de tous ceux qui les environnent. Tel homme qui paraît grand au milieu de ceux qui se prosternent devant lui serait quelquefois bien petit s'il était placé parmi des hommes libres nourris dans des habitudes d'égalité. Pour donner à quelques familles une grandeur apparente on artificielle, il faut bien se garder d'avilir une nation, car ce serait un crime contre l'humanité. — Nous avons dit qu'une assemblée élective qui représenterait véritablement la masse de la population et qui se maintiendrait entre deux pouvoirs héréditaires serait un phénomène sans exemple dans l'histoire. La nation anglaise, en réformant sa chambre des communes, vient de tenter l'essai d'un pareil mode de gouvernement, mais il reste à savoir s'il sera durable. Le pouvoir royal et l'aristocratie parviendront-ils encore à pencher de leurs créatures la chambre des communes, ou celle-ci fera-t-elle plier leurs volontés devant celle de la nation ? c'est un problème que le temps seul pourra résoudre. — Les expériences que la France a faites sont loin d'être satisfaisantes. Louis XVI ne crut pas qu'il lui fût possible de vivre en paix et en sûreté avec une assemblée libre-

ment élue par la masse des citoyens. De son côté, cette assemblée ne se crut jamais en sûreté à côté d'une cour qui était loin d'être toute puissante. Cette méfiance réciproque amena la journée du 10 août. — Bonaparte, avec l'immense popularité que lui donnaient ses victoires républicaines, avec l'ascendant qu'il exerçait sur l'armée et avec un génie militaire que personne ne mettait en question, ne crut pas possible de se maintenir au pouvoir en face d'une assemblée librement élue, qui jouirait de la prérogative de discuter ses actes et de rejeter ses projets de loi. — Sous la restauration, lorsque, pour la première fois depuis quatorze ans, la chambre des députés s'avisait de manifester une volonté, le pouvoir royal tenta de la briser par la violence, et il succomba dans la lutte. — En résumé, des trois systèmes qu'on a imaginés pour composer un sénat ou une chambre des pairs, le plus mauvais et le plus difficile à détruire est celui qui rendrait héréditaires dans certaines familles les fonctions législatives et une partie des fonctions judiciaires; il n'en est aucun qui soit plus propre à multiplier les abus de tous les genres, à pervertir les familles les plus influentes de la société, et à dégrader les autres parties de la population. — Le système qui donne au gouvernement la prérogative de choisir ouvertement et sans détour tous les membres dont une chambre se compose est un peu moins funeste que celui dont nous venons de faire l'examen; mais il doit cependant donner naissance à de nombreux et graves abus. — Un corps dont les membres sont nommés par le prince ou par ses ministres, qui appartiennent aux diverses branches de l'administration, qui concourent à faire les lois et qui les appliquent ou les exécutent, qui votent les impôts et qui en profitent, qui sont en même temps les juges des ministres et leurs subordonnés, qui profitent de la plupart des abus du pouvoir et qui jugent les hommes que le pouvoir accuse; qui sont affranchis de la justice du pays, et qui se jugent les uns les autres; qui

ont tout à attendre des faveurs de la cour, et rien à craindre ni rien à espérer de la nation au-dessus de laquelle ils sont établis, sont une garantie puissante pour tous les abus que le gouvernement veut conserver, mais ils ne sont pas une garantie pour les intérêts nationaux. S'il se formait dans leur sein une majorité qui fût opposée aux volontés de la cour, cette majorité pourrait être à l'instant brisée par une nomination de nouveaux pairs. — Un des principaux avantages que le monarque trouve dans l'existence de cette chambre est de mettre obstacle aux résolutions de l'autre chambre quand elles lui déplaisent, sans assumer sur lui-même l'impopularité qui peut être la conséquence du refus. Si Louis XVI avait eu à son service une chambre dont tous les membres auraient été nommés par lui, et sans l'assentiment de laquelle aucune loi n'aurait pu être faite, il aurait pu mettre un obstacle invincible à toutes les réformes sans avoir l'air de s'y opposer le moins du monde. Il aurait pu même déplorer en public l'obstination d'une assemblée qui aurait merveilleusement secondé ses vues secrètes. — En résumé, si l'on examine comment ont été composées depuis vingt ans les deux chambres législatives, on trouvera que tous les membres de l'une ont été nommés directement par le prince et par ses ministres, et que la majorité des membres de l'autre a été nommée indirectement par eux au moyen d'une multitude d'agents secondaires; que les majorités de toutes les deux ont été généralement composées de fonctionnaires, de gens aspirant à le devenir ou possédant certains monopoles; enfin, qu'il n'y a eu de véritable représentation que pour le gouvernement et pour ses innombrables agents. — La manière dont un corps agit est déterminée par sa nature; il serait donc inutile d'exposer ici comment les chambres ont agi depuis vingt ans, il suffit, pour le savoir, de connaître la manière dont elles ont été composées. — Il nous resterait maintenant à exposer comment il est possible de former des chambres qui soient de

véritables garanties pour tous les intérêts légitimes, et comment les assemblées procèdent pour arriver à la solution des questions qui leur sont soumises ; mais ce que nous avons à dire à ce sujet sera mieux placé dans d'autres parties de ce *Dictionnaire*. (Voy. DÉBATS PARLEMENTAIRES, ÉLECTIONS, LOI, MAJORITÉ, REPRÉSENTATION NATIONALE.) CH. COMTE, de l'institut.

CHAMBRES DE RHÉTORIQUE, institutions littéraires des Pays-Bas, que M. Siegenbeek croit avoir été calquées dans l'origine sur des associations analogues en France, mais que M. Cornelissen penche à regarder comme empruntées par les Flamands aux Italiens, avec lesquels ils avaient tant d'analogie, au moyen âge, sous le rapport des mœurs, du commerce et de l'organisation politique. Une histoire complète des chambres de rhétorique est encore à faire ; car on ne trouve que des fragments dans les écrivains qui en ont parlé, tels que Gérard, N. Cornelissen, W. Kops, N.-G. Lambrechtsen-van-Ritthem, J.-C.-E. van Erthorn, H.-M.-F.-J. de Vivario, H. van Wyn et M. Siegenbeek. Pour combler ces vides, il faudrait recourir aux archives mêmes des *rhétoriciens*, et former une collection complète de tout ce qu'ils ont fait imprimer. — Les chambres de rhétorique de Gand et d'Ypres passent pour les plus anciennes de la Flandre, quoiqu'elles ne semblent pas cependant antérieures au xiv^e siècle. Celle qu'on nomme *Oeil de Christ*, établie à Diest, petite et ancienne ville de Brabant, remonte, selon la tradition, à l'année 1302. Dans le courant du xvi^e siècle, il y avait de pareilles chambres dans la plupart des villes et bourgs de la Flandre et du Brabant. Un grand nombre avaient également pris naissance en Hollande. Louvain en comptait cinq, Bruxelles six, Anvers trois, Liège, Malines, Diest et Bréda chacune deux, Gand et Ypres trois, Bois-le-Duc trois, Amsterdam deux. — Les membres de ces chambres étaient divisés en *chefs* et en frères *camaristes ordinaires*. Les premiers portaient les

titres d'*empereur, grand-doyen, capitaine, prince, facteur, expert*. Il y avait en outre un *fiscal*, chargé du maintien et du bon ordre, un *enseigne* et un *bouffon*. Les chambres approuvées par l'autorité et reçues par les autres chambres reconnues s'appelaient *libres* ; les *non libres* étaient celles qui n'avaient point obtenu de sanction légale. Dans leurs réunions, les rhétoriciens, on *redeykers*, s'exerçaient à la composition de toutes sortes de vers, surtout de *chansons*, dites *refrains*, et s'essayaient même à l'improvisation, à laquelle se prête la docilité des langues flamande et hollandaise. Ces *impromptus* étaient appelés *kniedicht*, c'est-à-dire, *poésie écrite sur le genou*. Ils donnaient aussi des représentations dramatiques, et quelquefois les églises leur servaient de théâtre. Enfin, ils ouvraient des concours à certaines époques, et décernaient des prix à celles des autres chambres qui étaient jugées avoir le mieux répondu aux questions proposées, ou fait l'entrée la plus brillante. Les fêtes données dans ces occasions, si elles ne prouvent pas toujours un goût bien pur, attestent du moins une instruction généralement répandue, de la sympathie pour les plaisirs de l'esprit, les progrès de l'industrie et de la richesse publique, et même l'indépendance des idées. Vers le temps de la réforme, et à l'approche des troubles politiques qui enlevèrent à l'Espagne une partie des Pays-Bas, les couplets satiriques des rhétoriciens tinrent lieu, jusqu'à un certain point, de liberté de la presse. La même observation peut se faire plus anciennement encore, à l'époque des querelles sanglantes des *cabillards* et des *hameçons*. Aussi le gouvernement de Philippe II ne manqua pas de persécuter les *camaristes*. Un grand nombre se réfugièrent en Hollande. Mais là, ainsi qu'en Flandre et en Brabant, les réunions de rhétorique, en se multipliant dans les bourgades, se déconsidérèrent de jour en jour davantage dans les villes. Il faut convenir que ce qui nous en reste est d'une extrême médiocrité, et qu'on leur a peu d'obligations sous le

rapport des services qu'elles ont rendus à la langue et à la littérature nationale. Exceptons seulement celle d'Amsterdam sous la devise, *Florissant en amour*, laquelle, vers la fin du xvi^e siècle, pouvait s'enorgueillir des noms de Spiegel, Coornhert, Visscher, et qui est considérée comme l'école où se formèrent les Hooft et les Vondel. Beaucoup de ces chambres existent encore, de nouvelles ont même été créées, mais elles ne sont fréquentées que par la petite bourgeoisie, tandis qu'autrefois des princes même tenaient à honneur d'en faire partie, témoin Jean IV, duc de Brabant, qui assistait souvent aux séances de la *chambre du livre*, fondée à Bruxelles, en 1401. — Au commencement du xv^e siècle, on trouve une chambre de rhétorique à Arras, puisqu'en 1431 on y distribua des prix sur la question *pourquoi la paix ne venait point en France*. Tournai eut aussi une chambre ou pny de rhétorique. Un manuscrit conservé dans la bibliothèque de cette ville contient la série des pièces couronnées dans cinquante-deux assemblées ou congrégations, dont la première fut tenue le premier mardi de mai 1477, et la cinquante-deuxième le premier mardi de juin 1491. Les compositions conservées dans ce manuscrit, toutes en français, sont des rondeaux, ballades, dont quelques-unes monosyllabiques, vers consonnants par la même syllabe, pièces appelées *fastras*. (Voy. ce mot.)

DE REIFFENBERG.

CHAMBRIER, en latin *camerarius*, et *cambrerius* dans la basse latinité. Cet officier, comme l'indique son nom, avait soin de la chambre du roi, et commandait aux domestiques appelés valets de chambre. Le *chambrier*, qu'on appela depuis *chamberlan*, puis *chambellan* (voy. ce mot), était, sous le nom de *præpositus sacri cubiculi*, l'un des plus nobles charges de l'empire romain ; celui qui en était revêtu avait le titre d'*illustre* (*Leg. ultim. Cod. de Præp. sec. cub.*). En France, le *chambrier* donnait les ordres dans la chambre du roi. Il signait autrefois les lettres-patentes en

qualité de grand officier de la chambre. Le *grand-chambrier* avait juridiction par lui-même et par ses lieutenants sur tous les marchands et artisans du royaume ; mais il ne jugeait pas en dernier ressort : on appelait de lui au grand-conseil. Charles V, dans des lettres-patentes données en 1368, dispose que le *chambellan* aura dix sols sur chaque maîtrise, et le *chambrier* six, d'où il faudrait induire que ces deux espèces d'officiers existaient dans le même temps. On regarde généralement Renaud, *chambrier* de Henri I^{er}, en 1060, comme le premier qui ait porté ce titre ; mais quelques écrivains (André Duchesne entre autres) en font remonter l'institution jusqu'à Dagobert, auquel ils donnent Taltus pour *chambrier*, et ils comptent sept autres officiers de ce grade dans la première et la seconde race. L'office de *chambrier* fut supprimé en 1545 par François I^{er}, après la mort de son fils Charles de France, duc d'Orléans, qu'il en avait pourvu après la mort de Charles III, duc de Bourbon, et à la place du *chambrier* il créa un *premier gentilhomme* de la chambre. — On appelait aussi *chambrier* dans l'église un officier claustral (*monasterii provisor*), espèce d'économe, qui avait soin des revenus de la maison, des greniers, du labourage, des provisions et du vestiaire, et son office se nommait *chambrière*. Enfin, dans la *conversation*, on avait étendu cette appellation aux conseillers de la grand'chambre, et l'on disait dans ce sens, par exemple, que la vie d'un *grand-chambrier* était fort laborieuse. (Voy. ce mot.) E.

CHAMBRIÈRE. C'était proprement le nom qu'on donnait au xv^e, au xvi^e siècle et plus tard, aux domestiques femmes qui faisaient seules le service d'une ou de plusieurs personnes. Nicot dit à ce sujet *chambrière*, par syncope de ce mot entier *chamberière*, qui vient du latin *cameraria*, et est proprement pris pour une (qui sert en la chambre que le français appelle *filie* ou *femme de chambre*), pour distinction de celle qui, étant appelée *chambrière*, sert en la cuisine et aux vils

exercices du service de la maison, ayant le françois ravalé ceste propriété....» et c'est surtout au temps où écrivait Nicot, sous Henri IV et Louis XIII, que l'on trouve ce mot ainsi employé en différents auteurs. Les chambrières ont surtout exercé la verve comique de ces auteurs grivois et satiriques qui ont tant écrit au commencement du xviii^e siècle. Aussi les amateurs du genre facétieux recherchent-ils avec empressement de petits livres devenus assez rares, comme ceux-ci, par exemple : *le Caquet des bonnes Chambrières*, déclarant aucunes finesses dont elles usent envers leurs maîtres et maîtresses, imprimé par le commandement de leur secrétaire, Pierre Babillet; *le Banquet des Chambrières, fait aux Étuves le jeudi-gras*; et encore : *le Bannissement de l'espérance des Chambrières de Paris*. Dans toutes ces pièces, les ruses employées par ces femmes pour tromper leurs maîtres sont découvertes et expliquées, et à celles qui servent gens d'église ou hommes non mariés, quolibets et satires, toujours assez graveleuses, ne sont pas épargnés.—Il est impossible d'expliquer comment le nom de *chambrière* a été changé en l'appellation vulgaire de *bonne*, mais cet usage date tout au plus de la fin du xviii^e siècle; jusqu'à le nom de *chambrière* avait toujours prévalu.

L.-R. DE L.

CHAMEAU, animal mammifère de la famille des *caméliens* (voy. ce mot), dont les chameaux forment le groupe le plus intéressant. Le nom du chameau en hébreu est *gamal*, en arabe moderne *gimel*, en chaldéen *gamala*; les Grecs le nommaient *camelos* et les Latins *camelus*; ces derniers noms donnés aux chameaux et ceux qu'ils portent aujourd'hui chez les peuples de l'Europe sont dérivés presque sans altération des langues orientales.—On distingue, non pas deux races de chameaux, comme le pensait Buffon, mais bien deux espèces différentes, le chameau à deux bosses (*C. bactrianus*), et le chameau à une seule bosse ou dromadaire (*C. dromedarius*). Le premier est presque seul employé en

Turquie, au Thibet et en général dans l'Asie méridionale. Le second est plus commun en Arabie et dans toute l'Afrique.—L'Arabie est le pays du monde le plus aride, celui où l'eau est le plus rare. Le chameau est le plus sobre de tous les animaux et peut passer plusieurs jours sans boire. Le terrain est presque partout sec et sablonneux; le chameau a les pieds faits pour marcher dans le sable et ne peut au contraire avancer qu'avec difficulté dans les terrains humides et glissants; l'herbe et les pâturages manquent à cette terre; le bœuf y manque également ainsi que les autres animaux domestiques. Le chameau les remplace; sa force et sa docilité en font une bête de somme des plus commodes; sa chair est un bon aliment, et peut remplacer celle du mouton et du bœuf; son lait donne du beurre et d'excellents fromages, et son poil fin et moelleux, qui se renouvelle chaque année par une mue complète, sert à fabriquer des étoffes d'un usage très répandu; aussi les Arabes regardent-ils le chameau comme un présent du ciel, sans lequel ils ne pourraient, ni voyager, ni commercer, ni subsister.—En Turquie, en Perse, en Arabie, en Egypte, en Barbarie, etc., le transport des marchandises ne se fait que par le moyen des chameaux. Les marchands et les passagers, pour éviter les insultes et les pirateries des Arabes, se réunissent par troupes plus ou moins nombreuses, connues sous le nom de caravanes. Ces troupes sont presque exclusivement servies par des chameaux; ceux-ci y sont en plus grand nombre que les hommes. On charge ces animaux, suivant leur force, de tous les objets nécessaires à la traversée, les uns de pain, de vin, de charbon, d'autres de volailles, de légumes, etc. Les dromadaires sont réservés aux voyageurs. Lorsque tout est disposé, l'arabe conducteur se place en avant; les chameaux le suivent chargés de tout le bagage et les dromadaires ferment la marche. Au moment du départ, le conducteur entonne en guise de chanson une espèce de rélement des plus singuliers;

les quadrupèdes l'ont à peine entendu qu'ils se mettent en marche, accélérant le pas ou le ralentissant, selon que le chant est *allegro* ou *largo*. Aussi, lorsqu'une caravane veut aller à grandes journées, le conducteur ne cesse pas un instant de chanter, et s'il est fatigué, un autre Arabe reprend la musique. — Les chameaux les plus forts portent ordinairement un millier et 1200 pesants, les plus petits 6 ou 700. La facilité qu'ils ont de s'abstenir long-temps de boire n'est pas de pure habitude, c'est un effet de leur conformation; outre les quatre estomacs de tous les ruminants, ils présentent une cinquième poche qui leur sert de réservoir pour conserver l'eau ou la sécréter; s'ils sont pris par la soif ou qu'ils aient besoin de délayer les aliments secs dont ils se nourrissent, ils font, au moyen d'une simple contraction musculaire, remonter cette eau dans leur panse et jusque dans leur œsophage. Lorsqu'ils paissent dans de bonnes prairies, ils prennent en moins d'une heure tout ce qui leur est nécessaire pour environ 24 h^{rs} et plus. Mais si les paturages sont rares, leur sobriété y supplée; ils n'ont pas besoin d'une nourriture délicate, ils semblent même préférer aux herbes les plus douces l'absinthe, le chardon, l'ortie et les autres végétaux épineux. — On a essayé de transporter les chameaux dans d'autres contrées: en Amérique ils n'ont pas réussi, non plus qu'en Espagne et en Italie. Ce n'est pas qu'ils ne puissent y subsister et même y produire, mais ils exigent des soins trop dispendieux, et sont plutôt à charge qu'utiles à ceux qui les élèvent.

P. GERVAIS.

Les chameaux, chez les anciens, servaient, ainsi que les éléphants, dans les combats. Cyrus en fit usage dans la bataille contre Crésus, et ils contribuèrent beaucoup à la victoire en portant la terreur et le désordre dans la cavalerie ennemie. Tite-Live fait mention d'archers arabes montés sur des chameaux et armés d'épées longues de six pieds, afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces grands animaux; mais le plus ha-

bituellement ceux qui les montaient se servaient de flèches. Quelquefois deux archers se plaçaient sur le même chameau, adossés l'un contre l'autre, afin de pouvoir faire face également à l'attaque et à la défense. — Moïse met le chameau au nombre des animaux impurs, et il en interdit la chair aux Hébreux; mais il n'en était pas de même chez les Arabes et chez les Perses, où l'on servait la chair de cet animal sur les meilleures tables. — On appelait le *mur des chameaux* (en latin, *camelorum murus* et en grec *kamelôn teikos*) un fort situé près du Nil, en Egypte, auprès duquel Perdicas, l'un des lieutenants d'Alexandre-le-Grand, auquel ce prince en mourant avait remis son anneau, et qui prétendait à sa succession, vint, vers l'an 322 avant l'ère chrétienne, camper avec toute son armée, après une marche précipitée, qui avait duré toute la nuit, dans la retraite qu'il fit devant les armées d'Antigone, Cratère, Ptolémée et Antipater, ligués contre lui (Diod. de Sic., p. 645-646). — De CHAMEAU a été fait CHAMELIER, qui est le nom que l'on donne au conducteur de cet animal, et les mots CAMELOT, CAMELOTE, CAMELOTIES, CAMELOTINE. (Voy. t. x, p. 126.) — On a donné le nom de CHAMEAU à une espèce de mécanisme, à un gros et grand bâtiment, inventé à Amsterdam en 1688; par le moyen duquel on enlève un vaisseau jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds, pour le faire passer sur des endroits où le défaut d'eau l'empêcherait de naviguer. — C'est encore le nom d'une coquille du genre strombe: on sait aussi que le mot CHAME ou CAME est le nom générique d'un coquillage, dont on connaît un grand nombre d'espèces. (Voy. t. x, p. 117.)

E. H.

CHAMFORT (SÉBASTIEN-ROCH-NICOLAS), né en 1714, eut pour patrie un village situé près de Clermont, en Auvergne. Dès l'enfance, il annonça pour l'étude les dispositions les plus heureuses. Cependant, au collège des Grassins, où il avait eu le bonheur d'obtenir une demi-bourse, ce ne fut guère qu'en troisième

qu'on commença à le distinguer de ses condisciples , mais alors ses progrès furent tellement rapides , ses facultés se développèrent et si vite et si largement qu'en rhétorique il faisait déjà prévoir qu'il sortirait un jour de la foule , et se révélerait par des succès littéraires. L'université décernait cinq premiers prix et cinq seconds pour cette classe ; il n'y en eut qu'un seul qu'il n'obtint pas , celui de vers latins , et l'année suivante , il remporta les cinq premiers prix. C'est de cette manière brillante qu'il termina ses études. — Il était fort jeune alors , et dans un âge où la plupart des hommes connaissent encore assez mal leur langue maternelle ; mais , mieux instruit que beaucoup d'autres , il savait parfaitement le français et le latin , passablement le grec , et parlait assez bien l'anglais et l'italien. — Chamfort ne connut point son père ; il était le fruit d'une de ces unions libres que le monde réproche : dans l'isolement où il semblait que cette funeste circonstance le condamnait à vivre , il reporta sur sa mère tout ce qu'il sentait dans son cœur de tendresse et de disposition aux soins affectueux. Sa jeunesse fut ardente et passionnée ; néanmoins , jamais il ne s'écarta des devoirs d'un fils respectueux et dévoué. Quoiqu'il fût d'un caractère fougueux , indépendant et peu compatible avec cette sorte d'existence , il avait entrepris successivement plusieurs éducations. Sans appui dans le monde , sans aucune espèce de fortune , n'ayant pas même un nom sous lequel il eût le droit de se présenter , simple patrimoine des honnêtes gens à qui la destinée n'en a point laissé d'autre , il devait rencontrer sur sa route bien des obstacles et bien des entraves. D'ailleurs , les occupations arides dans le cercle desquelles il avait été obligé de s'enfermer pour se procurer quelques ressources et vivre , était plutôt de nature à rétrécir le domaine de ses facultés , on tout au moins à en gêner le développement , qu'à lui fournir les moyens de l'agrandir , de préparer son avenir d'une manière utile et convenable. Aussi lui fut-il bientôt im-

possible de persévérer dans cette position dépendante. Alors , comme s'il eût senti que les lettres devaient être une famille pour l'homme à qui la Providence avait refusé ce bienfait , comme s'il eût compris que l'illustration était la seule chose qui pût effacer la tache de sa naissance et lui donner dans la société la place que des préjugés lui refusaient , il se précipita avec ardeur dans la carrière littéraire. — A cette époque de sa vie , il fit la rencontre d'un riche Liégeois qui avait la prétention d'aimer les lettres , et qui lui offrit de l'emmener avec lui dans sa patrie en qualité de secrétaire. Le jeune poète , qui avait pris le nom de Chamfort , tourmenté du désir de voyager , accepta cette proposition , mais , s'étant bientôt aperçu que son prétendu protecteur avait spéculé sur lui , en espérant s'attribuer une partie de ses travaux , il le quitta et revint à Paris , rapportant de Cologne et de Spa le découragement et la pauvreté. — Il se fit attacher à la rédaction du *Journal encyclopédique* , et pendant deux ans vécut du fruit de divers travaux littéraires. Plus tard , le succès de *La jeune Indienne* le mit à même de se répandre dans le monde et de prétendre à une meilleure fortune. Il fut recherché et fêté. *Le marchand de Smyrne* , petite pièce qu'il fit représenter à quelque temps de là ajouta à sa réputation naissante , qui alla bientôt croissant , quand il eut publié plusieurs autres ouvrages , entre autres : *L'épître d'un père à son fils* , sur la naissance d'un petit-fils , puis les *Eloges de Molière et de La Fontaine*. Le premier de ces deux éloges remporta le prix proposé par l'académie française en 1769 , et le second fut couronné par l'académie de Marseille en 1774. *Mustapha et Zéangir* , tragédie qu'il donna ensuite , et dans laquelle la reine crut voir des allusions flatteuses , lui valut l'attention de la cour et quelques faveurs. Le prince de Condé le nomma son secrétaire des commandements , et peu temps après l'académie française le recut dans son sein. — Ses deux éloges de La Fontaine et de Molière sont regar-

dés comme ce qu'il a fait de mieux. En effet, on y trouve une appréciation exacte, juste, parfaitement sentie, non seulement du talent littéraire, mais encore de l'âme, de la pensée intime de ces deux hommes illustres. Quant à ses œuvres dramatiques, nous devons dire qu'elles n'offrent rien de remarquable. Ses deux pièces, *La jeune Indienne* et *Le marchand de Smyrne*, qui commencent à le mettre en lumière, sont bien écrites; on y rencontre parfois un dialogue facile et spirituel; mais l'action en est excessivement faible, et sous ce rapport elles ont coûté peu de travail à leur auteur, qui n'était pas né avec l'esprit des combinaisons théâtrales. Sa tragédie de *Mustapha et Zéangir* offre une nouvelle preuve de cette absence du talent de la composition. En outre, la versification de cette pièce est molle, traînante et négligée. Tout y sent le moule ordinaire, la forme obligée, l'imitateur du second ordre, qui décolore la manière des maîtres. Rien n'y révèle la création, rien n'y est neuf et hardi. On devine à chaque scène que Chamfort, homme d'esprit, n'était pas à sa place sur le terrain de la tragédie. Cependant l'ouvrage réussit; il n'avait que le mérite d'être rigoureusement calqué sur tous les modèles et approprié habilement aux exigences fort limitées du public de cette époque.—Il nous reste à parler d'un autre ouvrage de Chamfort, de son discours sur les académies, monument d'ingratitude et d'inconstance qui lui fait peu d'honneur. Cet auteur, admis à l'académie française, le 9 juillet de l'année 1781, étonné lui-même de son triomphe, avoue dans son discours de réception qu'il ne peut trouver d'expressions pour témoigner de sa reconnaissance envers les hommes distingués qui ont bien voulu le recevoir dans leur honorable compagnie. Il avait brigué en tremblant leurs suffrages; il était fier de les avoir obtenus, et il avait contracté dans son cœur une dette qu'il acquitta plus tard en publiant un discours plein d'amertume et de fiel, dans lequel il appelait la prompte destruction des acadé-

mies, œuvre paradoxale, où l'on retrouve son esprit et sa facilité, mais, il faut le dire aussi, contradiction étrange dans la vie de cet homme et dans les sentiments qu'il avait d'abord publiquement professés. Néanmoins, Chamfort passe pour un honnête homme, et la cause de cette ingratitude n'est pas dans son cœur; il faut la chercher dans son esprit changeant, dans son caractère fougueux, et, le jugeant dans cette occasion avec une grande indulgence, en conclure tout simplement peut-être qu'il n'avait de solidité ni dans ses idées ni dans ses principes littéraires. Nous avons mieux aimé prendre ce parti que de toucher à sa réputation morale.—En 89, Chamfort embrassa la cause de la révolution, qui cependant lui devint fatale, car les premiers actes de l'assemblée constituante lui enlevèrent ses pensions et sa place à l'académie. Il n'en resta pas moins attaché aux principes que professaient les représentants de la nation; mais quand la tempête politique devint plus forte, il ne craignit pas d'élever la voix en faveur de l'ordre, et dénonça les révolutionnaires à l'opinion publique. *La fraternité de ces gens-là*, disait-il, *est celle de Caïn, ou celle d'Étécle et de Polynice*. Il traduisait ces mots : *fraternité ou la mort*, qui étaient alors inscrits sur tous les édifices publics, par ceux-ci : *sois mon frère, ou je te tue*. Dénoncé au comité de salut public, il fut incarcéré et quelque temps après rendu à la liberté; mais le séjour de la prison lui avait été si pénible qu'il jura de ne jamais retomber vivant au pouvoir de ses persécuteurs. Il tint parole : au moment où on vint pour l'arrêter une seconde fois, il passe dans son cabinet, s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se fracasse le haut du nez et s'enfonce l'œil droit. Étonné de vivre et résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge, se porte plusieurs coups au cœur et aux jarrets : enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri et tombe. On entre, on le trouve baigné dans son sang. Des gens de l'art et des officiers civils sont appe-

lés, et tandis que les premiers préparent l'appareil nécessaire à ses blessures, il dicte aux seconds la déclaration suivante : « Moi, Sébastien - Roch - Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; déclare que si par violence on s'obstinait à m'y trainer dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. » Chamfort, après avoir souffert long-temps les douleurs les plus cruelles, expira le 13 avril 1794. — Il avait fait des travaux importants pour Mirabeau, qui employait beaucoup de collaborateurs différents, mais le grand orateur distinguait Chamfort de tous ceux qu'il admettait à l'honneur de lui fournir le secours de leur plume. P.-F. TISSOT,

de l'académie française.

CHAMFREIN, ou **CHANFREIN**, du latin *camus*, licol, masque, mors, muselière de fer qu'on met aux chevaux qui mordent, et de *frangum*, frein. Ce nom, qui dans son sens étymologique devrait signifier l'union des deux moyens mis en œuvre par l'homme pour dompter le cheval, a été cependant employé dans des acceptions différentes. On entend par *chamfrein*, en anatomie comparée, la partie comprise entre le bas du front et l'extrémité de la face dans les mammifères. Cette région de la tête est plus ou moins étendue en longueur et en largeur, plus ou moins plane, ou convexe et même bombée, et la peau qui la recouvre est garnie quelquefois de poils dont la couleur diffère de celle des autres parties de la tête. Chez le cheval, le *chamfrein* s'étend depuis les oreilles et l'intervalle des sourcils jusqu'au nez. On désigne quelquefois les individus de cette espèce de mammifères si utiles à l'homme par la couleur des poils de cette région : *cheval qui a le chamfrein blanc*. Il serait impossible de donner un aperçu de toutes les variétés de forme et de couleur du *chamfrein* des mammifères, selon que leur face plus ou moins rétrécie ou alongée

se termine en museau, en muflle ou sous-muflle, en groin, en boutoir ou en trompe. — La pièce de fer qui couvrait le devant de la tête d'un cheval armé portait autrefois le nom de *chamfrein*. On le donne aussi à un morceau d'étoffe noire qu'on met sur le dos du nez des chevaux en deuil et à une sorte de coiffure de plume pour ces animaux. En ornithologie, on a encore appelé *chamfrein* l'ensemble des plumes effilées, en général assez rudes, qui, placées à la base du bec des oiseaux, se dirigent d'arrière en avant, et couvrent les narines en totalité ou seulement en partie. — Dans les arts, *chamfrein* signifie petite surface ou pan oblique formé par l'arête abattue d'une pierre ou d'une pièce de bois; d'où *chamfreiner*, terme de menuisier, de maçon, abattre les arêtes, etc.; *chamfreindre*, terme d'horlogerie, ébisceler un trou avec une fraise, le faire en cône.

L—T.

Le **CHAMFREIN** était anciennement une pièce d'armure, une partie qui avait une destination analogue à celle des bardes et des flancois; aussi disait-on : *cheval bardé et chamfreiné*, c'était un masque d'une matière solide, régnant depuis les oreilles du cheval jusqu'à ses naseaux, et se rattachant à la cervicale, au moyen de charnières. Il y a eu des *chamfreins* de cuivre ciselé, d'acier poli, de fer bronzé, de cuir bouilli, etc. — La partie du *chamfrein* qui répondait au milieu du front présentait quelquefois un dard, imitant l'arme fabuleuse des licornes; quelquefois un panache surmontait le *chamfrein*; la partie qui garantissait le nez s'appelait *nasal* ou *moufflard*. On avait poussé à une dépense prodigieuse le luxe des *chamfreins*: si l'on en croit l'historien de Charles VII, le comte de Foix fit, après la prise de Bayonne, son entrée dans cette ville, en 1449, sur un cheval dont le *chamfrein* d'acier était garni d'or et de pierres, et était estimé quinze mille écus d'or; ce qui équivalait à 125,000 fr. de notre monnaie. Montgomery dépeint les *chamfreins* dont on se servait sous

Henri IV, et qui disparurent peu après. Les Mamelucks n'avaient pas encore renoncé de nos jours à l'usage des chamfreins. Depuis l'abolition de l'armure, on a donné à la face antérieure de la tête du cheval même, le nom de *chamfrein*, comme on l'a dit ci-dessus. Gst BARDIN.

CHAMILLART, l'un des derniers ministres de Louis XIV et le plus incapable de tous ceux qui tinrent sous ce règne les rênes du pouvoir. Fils d'un maître des requêtes, il fut d'abord conseiller au parlement de Paris; mais, quoique magistrat, il recherchait les plaisirs de la société, et excellait à tous les jeux, surtout au billard, que le monarque aimait avec une sorte de prédilection. Vendôme, Villeroi et quelques autres courtisans qui avaient le privilège d'y jouer tous les jours avec le souverain, firent admettre Chamillart à ces royales parties : il plut au prince, et s'attira ainsi l'attention de madame de Maintenon. Présenté à cette dame et bien accueilli par elle, il devint bientôt maître des requêtes, et obtint en même temps, chose inouïe, dit Saint-Simon, un logement au château, distinction flatteuse et d'autant plus enviable qu'elle pouvait mener à tout. C'est en effet ce qui lui arriva. Nommé à l'intendance de Rouen en 1689, Chamillart venait passer de temps en temps plusieurs semaines à Versailles; on trouva moyen de l'y fixer en le créant intendant des finances; puis enfin madame de Maintenon le choisit pour administrer les affaires temporelles de St-Cyr. Louis, que la favorite avait associé à cette création, ne dédaignait pas de s'en occuper par lui-même, et admit Chamillart à lui rendre compte de sa gestion. Celui-ci ayant montré les qualités nécessaires à cet emploi, c'est-à-dire de l'ordre et de la probité, parut digne de manier les finances de l'état, parce qu'il avait sagement régi celles d'une communauté. C'est ainsi qu'il parvint en 1690 au contrôle-général. Toutefois, il ne craignit pas de confesser son insuffisance au roi, qui lui ferma la bouche en disant : Je vous *seconderai*. Elevé dans l'ignorance la plus complète,

grâce à la politique coupable de Mazarin, Louis avait su réparer les défauts de son éducation, et s'étant formé par lui-même, se croyait en état de former autrui. L'aveu de Chamillart, loin de lui nuire, assura son crédit et le soutint en dépit de ses fautes, dont le prince s'attribuait ainsi la responsabilité. Ignorant les ressources du crédit, qui seul aurait pu fournir les moyens de subvenir aux énormes dépenses de la guerre, le ministre ne sut ni emprunter avec avantage, ni réussir à faire honneur à ses engagements. Assailli de mémoires et de projets qui portaient d'abord la conviction dans son esprit, il ne manquait pas de les communiquer aux personnes intéressées à les combattre, et sollicitait des réponses qui le jetaient dans le doute. Ainsi ballotté de réfutations en réfutations, il n'osait se décider et laissait languir et s'accumuler les affaires dans son cabinet. Succombant déjà sous le poids des finances, il fut encore chargé du portefeuille de la guerre, à la mort de Barbezieux, fils et héritier des talents de son père. Dans cette nouvelle position, où il fallait déployer autant d'activité que de fermeté, tout dépérit entre ses mains, jusqu'au commandement. Au lieu de cacher son incapacité, il la découvrit avec une sorte d'humilité qui le rendit ridicule aux yeux des généraux, et odieux au public, quand on souffrit de ses résultats. Il écrivait au maréchal de Catinat : « Je suis un robin qui fait son noviciat dans la guerre; ainsi, entre vous et moi, ce que je dis ne veut rien dire. » Envoyé en Flandre pour apaiser les différends qui s'étaient élevés entre le duc de Bourgogne, voulant commander l'armée dont il était le chef titulaire, et Vendôme, refusant d'obéir, Chamillart était trop au-dessous de cette mission délicate pour la bien remplir. Il n'apaisa rien et ne recueillit que les mépris de Vendôme, qui ne tint nulle compte de ses décisions. Malheureux dans ses choix, faute de pouvoir comprendre et supporter le mérite, il écartait Catinat pour La Feuillade, dont l'impéritie échoua devant Turin, mal-

gré tous les moyens de vaincre prodigués inutilement. Pour alléger un peu le poids qui l'écrasait, Chamillart fit créer en 1701 deux directeurs des finances, Armenonville et Rouillé, puis en 1708, il poussa au contrôle-général le neveu de Colbert, Desmarests, depuis vingt ans expiant dans l'exil une infidélité coupable, et le tort plus grand d'être le parent et l'élève d'un ministre dont les services étaient oubliés ou contestés. Ne pouvant entrer dans le détail des opérations de Chamillart, il nous suffira de dire que, débordé par la gravité et la multitude des affaires, il avait fini par en être tellement accablé qu'en 1701, au plus fort de la guerre de la succession, aucun service ne se trouvait assuré, pas même celui des armées. Les soldats étaient sans vivres, sans paie, et quelquefois sans munitions. Tel était l'état des choses quand une intrigue de cour, conduite par les maréchaux de Boufflers et de Tessé, perdit le ministre, qui eût peut-être encore résisté au cri public et à l'énormité de ses fautes. On fit entendre au roi que la femme de Chamillart avait reçu de l'argent dans une affaire d'état. Cette calomnie lancée à propos vint grossir des mécontentements accumulés, et fournit à madame de Maintenon un prétexte pour abandonner son favori, qu'elle se lassa de défendre contre l'opinion et les événements qui le condamnaient. Le 9 juin 1709, Chamillart quitta le ministère, laissant à payer la solde des troupes, auxquelles on devait, sur les années 1706 et 1707, un arriéré de 36,000,000, puis 650,000,000 de dettes exigibles, et pour y faire face, un papier dit de monnaie, sorte de billet de banque, perdant 30 p. 100 sur la place. Cet héritage financier échut à Desmarests, qui s'en tira par une banqueroute faite avec habileté. — Eloigné dans les premiers moments de la personne du monarque, Chamillart ne perdit jamais son affection ; il fut même rappelé à Versailles, où les bons procédés du maître le consolèrent des disgrâces de sa politique. Il mourut en 1721. — « C'était, dit Saint-Simon, qui l'avait con-

nu fort intimement, un homme aimable, obligeant, modeste et compatissant, doux dans le commerce et sûr, et jamais enfié, encore moins gâté par la faveur et l'autorité, l'abord facile à tous, etc. Peu d'esprit et de discernement, aisé à prévenir, à s'entêter, à croire tout voir et savoir... tenant au roi par attachement de cœur et point du tout à ses places. » — Chamillart fut remplacé par Voisin, homme presque aussi médiocre, et qui ne fit ni regretter ni oublier son prédécesseur. SAINT-PROSPER jeune.

CHAMOIS. Ce mammifère ruminant, le seul du genre des *antilopes* que possède notre Europe occidentale, porte dans les catalogues méthodiques de la zoologie le nom d'*antilope rupicapra* ; les Allemands l'appellent vulgairement *gemse* ; *ysard* est le nom que lui donnaient nos pères, et c'est celui sous lequel on le désigne encore aujourd'hui dans les Pyrénées. — Cet animal est facile à caractériser par la disposition de ses cornes, qui sont noires, courtes, lisses et arrondies, s'élevant verticalement du front pour se courber brusquement en arrière à leur extrémité. La fourrure des chamois est composée de deux sortes de poils, les uns soyeux, secs et cassants, les autres laineux, de couleur brumâtre, très abondants, surtout en hiver ; la tête est d'un jaune pâle avec une bande brune, qui descend de l'œil vers le museau. Le mâle seul a le menton garni de barbe. Cette espèce, dont la taille est à peu près celle d'une chèvre, habite par petites troupes la région moyenne des Alpes et des Pyrénées ; les vieux mâles se tiennent ordinairement à quelque distance des hardes, ils ne s'en approchent guère que pendant le rut, lequel a lieu vers la fin d'octobre, et dure un mois environ ; ils commencent à répandre alors, comme les boucs, une odeur extrêmement désagréable. Les femelles portent cinq ou six mois ; elles mettent bas au printemps, ordinairement un seul petit à la fois ; celui-ci reste auprès de sa mère jusqu'au commencement de l'hiver, quelquefois même ce n'est que plus tard qu'il la quitte pour s'en aller former avec quel-

ques jeunes comme lui une autre harde. — Les chamois se nourrissent des meilleures herbes, ils choisissent les parties les plus délicates des plantes, telles que les bourgeons et les fleurs; pendant que la troupe est à paître, il y a toujours, dit-on, un individu au guet : dès que celui-ci soupçonne quelque danger, il fait avec ses narines un bruit particulier, pour avertir la troupe, qui disparaît en un clin d'œil, franchissant avec une agilité qui tient vraiment du prodige les rochers les plus inaccessibles. Comme les chamois ont la vue très perçante, l'ouïe et surtout l'odorat très délicats, leur chasse est très difficile; en outre, elle présente de nombreux dangers, à cause des avalanches et des étroits sentiers qui bordent les précipices. — La fourrure, les cornes, et surtout la peau de ces animaux, sont très recherchées dans le commerce : une classe d'ouvriers appelés CHAMOISEURS (voyez ci-après) est chargée de travailler les peaux, qui sont fortes et molles, et servent principalement à faire des culottes, des vestes pour la fatigue, et des gants de bonne qualité.

P. GÉRALD.

CHAMOISEUR. Chamoiser une peau, c'est, dit Roland de La Platière, l'adoucir, l'assouplir, lui donner du corps, la colorer même. L'expression de chamoiser vient, sans doute, de ce qu'on a d'abord commencé à préparer ainsi les peaux de chamois. (V. ci-dessus.) — L'art du chamoiseur et celui du mégissier sont les mêmes pour les premières opérations que l'on fait subir aux peaux, tels que le travail des *plains*, le passage en *chaux*, la *dépilation*, les *lavages*, etc. — Le chamoiseur remplace les graisses naturelles, dures, compactes, solubles dans l'eau, sujettes à la fermentation, par une huile douce, qui pénètre le tissu de la peau, s'y incorpore, l'adoucit, la garantit de l'humidité, et de l'eau surtout. — Le mégissier, au contraire, ne remplace par rien les graisses qu'il a extraites des peaux; il s'attache spécialement à les dessécher et à les blanchir. — Les chamoiseurs préparent des peaux de daim, de chèvre, de bouc, de bœuf, et surtout beaucoup de

peaux de mouton : ils les prennent chez les mégissiers, pelées, et prêtes à recevoir les préparations suivantes, qui sont le *plain-mort*, bain composé d'eau et de chaux, dans lequel on fait tremper les peaux pendant 24 heures environ; on les jette ensuite dans le *plain-neuf*, ou bain d'eau et de chaux, qui n'a pas encore servi; elles y restent environ un mois : c'est dans ce bain qu'elles déposent leur graisse, et deviennent propres à recevoir l'huile. Au sortir du *plain-neuf*, les peaux sont effleurées, c'est-à-dire qu'on en détache les parties dures, comme l'épiderme, en les raclant avec un couteau émoussé, après quoi on les lave dans une eau courante; on les écharne, puis on les met dans le *confit*, nom qu'on donne à un bain d'eau dans lequel on a jeté du son; en sortant du *confit*, les peaux sont tordues pour les débarrasser de l'eau qu'elles contiennent, puis huilées, puis foulées dans une sorte de moulin à foulon, après quoi on les empile dans un endroit clos où elles s'échauffent (fermentent) : le but de cette opération est de dilater le tissu des peaux, afin que l'huile pénètre plus intimement dans leurs fibres. — Les peaux de bouc, de cerf, de chèvre, après avoir été foulées, ont encore besoin d'être *remaillées*, opération qui consiste à les racler avec le fer à écharner, afin d'enlever les restes de l'épiderme que les opérations précédentes auraient pu laisser. Lorsque la peau est remaillée, on la *dégraisse*, c'est-à-dire qu'on lui enlève l'excès d'huile qu'elle peut contenir, en la passant dans une lessive de cendres ou de potasse; enfin, les peaux sont étendues pour les faire sécher, après quoi on les étire pour leur redonner toute leur étendue et la souplesse dont elles sont susceptibles. — Depuis un certain nombre d'années, l'état de chamoiseur est tombé en décadence parmi nous. Paris, dans ce moment-ci, n'a point de fabrique de ce genre; il est aisé d'en faire connaître les causes : autrefois, on faisait en peaux chamoisées, non seulement des gants, mais encore des bourses, des ceintures, des culottes, et même des vestes, des bas même;

maintenant ces usages ont changé, non-seulement en France, mais encore en Espagne et en Portugal, qui, autrefois, tiraient une grande quantité de chamoiseries de notre pays. (Voyez MÉGISTRE.)

TRYSSÈRE.

CHAMOS, qu'il faut prononcer *camos*, est le nom d'une fausse divinité ou d'une idole des Ammonites et des Moabites (V. ces noms de peuples), dont il est parlé au livre des *Rois*; mais dont on ne connaît pas bien le culte et les fonctions. Saint Jérôme (sur *Isaïe*, l. v) dit que cette idole était la même que Beelphegor (V. ce mot), et qu'elle était placée sur le mont Nabo ou Nebo; Vatable et Sanctius veulent que ce soit le même dieu que Priape; Tirinns, se fondant sur la ressemblance du nom avec celui de Comus, en fait le dieu de la bonne chère et de l'ivresse. De son côté, le P. Kirker dit que *Camas* signifiant en hébreu cacher (en latin *abscondere*, *occultare*), il faut regarder ce dieu comme le Pluton des Ammonites et des Moabites, qui sont appelés dans Jérémie (l. XLVIII, c. 46) les *peuples de Chamos*. D'autres enfin veulent, au contraire, que ce soit le dieu du jour, et ils se fondent pour soutenir cette opinion sur ce que *kamosch* ou *kemosch*, qu'ils disent être le véritable nom hébreu de cette idole, approche beaucoup du mot *schmesch*, qui signifie soleil dans la même langue. On sait, en effet, que cet astre était la principale divinité des Orientaux. Quoi qu'il en soit, il est certain que Chamos était le seigneur, le dieu des Ammonites, comme *Adonai* était celui des Phéniciens, et les Israélites eux-mêmes l'avaient reconnu, puisque Jephthé dit quelque part aux Ammonites : « Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonai nous a promise. »—Nous ne croyons pas trop hasarder en disant que de Chamos est venu le mot *chamanisme* (V. p. 359), par lequel on désigne une des religions ou des idolâtries les plus répandues dans l'Orient.

E. H.

CHAMOUNY (Bourg et vallée de). La vallée de Chamouny, au milieu de laquelle se trouve le bourg de Chamouny, que l'on nomme aussi le *Prieuré*, est située dans la partie de la Savoie qui forme aujourd'hui la province de Faneigny, à deux lieues trois quarts est-nord-est de Saint-Gervais, quatre lieues et demie E. de Sallanches, neuf lieues est-sud-est de Bonneville, et à dix-huit lieues de Genève. Éloignée de tous les grands chemins, isolée et pour ainsi dire séparée du reste du monde, cette vallée forme un bassin longitudinal dans la direction du nord-est au sud-ouest de 4 à 5 lieues de longueur sur une largeur d'une demi-lieu au plus, et que l'*Arve* parcourt d'un bout à l'autre. Elle est barrée au nord-est par le *Col de Balme* et au sud-ouest par les monts de *Lacha* et de *Vandagne*. Le mont *Bréven* et la chaîne des *Aiguilles rouges* règnent au nord de la vallée. Au sud, on voit s'élever le groupe gigantesque du Mont-Blanc, de la base duquel quatre énormes glaciers, ceux des *Bossons*, des *Bois*, d'*Argentière* et du *Tour*, et deux glaciers moins considérables, ceux de *Grâ* et de *Taconnay*, descendent jusque dans la vallée. — Le bourg de Chamouny, dont l'origine remonte à un couvent de bénédictins fondé en 1099 par un comte de Genève, renferme aujourd'hui environ 17,000 habitants, généralement doux, hospitaliers et très industriels. Grâce aux visites continuelles que les étrangers font à la vallée, le village de Chamouny acquiert tous les jours une extension plus considérable, et l'on y trouve maintenant presque toutes les ressources des villes. C'est là, après avoir dépassé le village des *Ouches*, qui se trouve à l'entrée de la vallée du côté de Genève, que l'on va prendre des guides pour visiter le Mont-Blanc et toutes ces merveilles de la nature qui font de la vallée de Chamouny l'un des spectacles les plus imposants de l'univers. Malheureusement, les bornes de notre article ne nous permettent pas de donner une description détaillée de tout ce que cette vallée renferme de curieux. Nous ne pouvons

qu'en indiquer les points de vue les plus remarquables : ce sont le glacier des *Bossons*, à une lieue du Prieuré, et, dans le glacier des *Bois* situé au pied de l'aiguille conique du *Dru*, entre les forêts de *Montanvert* et celle du *Boccard*, la magnifique voûte de glace dont l'entrée a quelquefois de 100 à 150 pieds de hauteur, et d'où sortent avec impétuosité les eaux écumantes de l'Aveyron. Mais, sans contredit, le plus beau spectacle de la vallée et peut-être du monde entier, est celui de la fameuse mer de glace qui s'étend entre le *Montanvert* et l'obélisque du *Dru*, sur un espace de deux lieues de long et d'une demi-lieue de large. Pour y parvenir, il faut gravir le *Montanvert* par un chemin escarpé, et qui demande au moins trois heures de marche ; mais arrivé au sommet de cette montagne, qui s'élève de 2,668 pieds au-dessus de la vallée et de 5,722 pieds au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un spectacle unique sur la terre, et qui paie généreusement les fatigues de la route. La grandeur de la scène qui se déploie tout à coup, la vue des masses énormes et décharnées qui s'élèvent de toutes parts, l'aspect de cette mer de glace dont les vagues anguleuses et démesurées sont sillonnées de crevasses profondes, le silence absolu qui règne dans ce vaste désert, tout concourt à faire sur le voyageur, étonné de se trouver dans un monde si nouveau, une impression d'admiration et de frayeur impossible à décrire. Pour se reposer d'une telle scène, il faut descendre dans la vallée ; l'Arve, en la parcourant, la fertilise ; mais souvent cette rivière, qui prend sa source au Col de Balme, enlève tout à coup par les avalanches, y occasionne de grands ravages. Les climats paraissent confondus dans la vallée de Chamouny : les fruits de l'automne mûrissent à côté des fleurs du printemps, et l'orge et le blé croissent près d'énormes amas de glace. L'été, qui commence en mai et finit en octobre, est très chaud ; dans cette saison le thermomètre y marque à midi 14 et 17 degrés, quelquefois 20 ; puis il y a des jours où

il fait aussi froid qu'en hiver : cette dernière saison y est très rigoureuse. La vallée se couvre alors de 3 pieds de neige dans les parties basses et de 11 pieds dans le haut. Le sol, en général cultivé avec soin, produit des grains, du chanvre, des légumes et quelques fruits ; il y a de grandes prairies où l'on élève beaucoup de bestiaux. Les abeilles fournissent un miel renommé pour sa blancheur et son parfum ; des chamois, des bouquetins et des marmottes peuplent les montagnes. La constitution géologique de la vallée de Chamouny se compose en grande partie de pierre calcaire. Celle qu'on trouve dans le haut d'Argentière, est mêlée de mica et de spath, et ressemble au marbre antique connu sous le nom de *cipolin*. On y rencontre aussi de très beaux cristaux, et on y a découvert récemment, près de la rive gauche de l'Arve, une source minérale froide. Un fait presque incroyable, c'est que cette vallée, si singulièrement intéressante, dans laquelle on voit la montagne la plus élevée de l'ancien monde, est demeurée entièrement inconnue jusqu'en 1741. A cette époque, le célèbre voyageur *Pococke* et un autre Anglais nommé *M. Widham* la visitèrent et donnèrent à l'Europe et au monde entier les premières notions d'une contrée qui n'est qu'à 18 lieues de distance de Genève. *M. Baulacre*, bibliothécaire de cette ville, fut le premier qui fit connaître la vallée de Chamouny par une relation abrégée de ce voyage, qu'il publia dans le *Mercur suisse* pour les mois de mai et de juin de l'année 1743. Cependant, même encore après cette époque, il n'y eut de long-temps qu'un très petit nombre de personnes qui entreprirent ce voyage, et en 1760 il n'y avait pas encore d'auberge logeable au Prieuré. Cette année fut celle où *M. de Saussure* visita pour la première fois Chamouny ; ce voyage passait à Genève pour être dangereux. La description pittoresque des glaciers de cette vallée que *M. Bourrit* publia en 1773, et, quelques années plus tard, l'excellent ouvrage de *M. de Saussure* sur les Alpes, excitèrent l'attention du public à

tel point que pendant les années 1780 à 1792, on y a vu venir annuellement de 800 à 1,200 étrangers. Ce nombre a été depuis en augmentant ; et maintenant plusieurs auberges aussi bien montées que celles que l'on trouve ailleurs dans les villes peuvent à peine suffire à l'affluence des curieux qui, pendant les 4 mois de l'année où le voyage est praticable, arrivent de toutes parts au Pricuré de Chamouay.

A. T.

CHAMP, du latin *campus* (voy. ce mot, tom. x, p. 207), espace de terre cultivée ou susceptible de l'être, qui n'est pas compris dans l'enclos d'une habitation, ou, selon la définition de l'*Académie*, étendue de terre, pièce de terre labourable qui n'est point fermée de murailles. Il faut labourer, semer et cultiver long-temps un *champ* avant de vouloir récolter ; ce qui peut s'entendre, au figuré comme au propre, des soins qu'il faut prendre, des peines qu'il faut se donner avant de réussir dans une entreprise, d'en recueillir les fruits : ce qui ne veut pas dire que c'est toujours celui-là qui a semé qui récolte, et qu'il n'y ait pas des gens assez habiles pour récolter sans avoir semé. — En termes d'agriculture et de jardinage, on dit *semer à champ*, à *plein champ* ou à *la volée*, pour dire jeter la semence de manière qu'elle se distribue sans symétrie sur la terre labourée ; les jardiniers disent encore *fumer à champ* pour dire couvrir de fumier toute la superficie d'une portion de terrain. — Le mot **CHAMP** se prend aussi pour toutes les terres qui dépendent d'une habitation champêtre. C'est dans ce sens que le sage ou celui qui a des désirs modérés dit que son *champ* ou le *champ* de ses pères lui suffit ou suffit à ses besoins. Au pluriel il se dit dans le sens de **CAMPAGNE** (V. ce mot), pour tout ce qui est hors des villes et des faubourgs, en latin *rus*, d'où nous avons fait notre adjectif ou qualificatif *rural*. On dit d'un citadin qui a une maison de campagne (voy. ce mot) ou une maison des champs, qu'il est allé aux champs ; quand il quitte la ville pour aller se re-

poser, se distraire à la campagne des soins et des travaux du monde. Les villageois, ceux qui demeurent hors des villes, vont aussi aux champs, quand ils quittent leur chaumière ou leur maisonnette pour aller se livrer aux rudes travaux de la campagne, faire de l'herbe ou mener paître leurs bestiaux. On dit d'un homme qui loge à l'extrémité d'un faubourg qu'il est aux champs et à la ville. On dit en plein champ (selon l'*Académie*), et mieux peut-être en pleins champs (avec le signe du pluriel), pour dire au milieu de la campagne, loin de toute habitation et à ciel découvert ; passer la nuit en plein champ ou à la belle étoile est un sûr moyen d'observer les astres, mais non pas les lois de l'hygiène. — On bat aux champs, le tambour bat aux champs, pour faire lever un camp, faire mettre une armée en marche ; on bat également aux champs pour rendre les honneurs au roi, à la reine, aux princes et aux grands dignitaires de l'état. — Le mot **CHAMP** s'emploie aussi au figuré dans une foule d'acceptions. Il est souvent synonyme de *sujet*, *matière*, *occasion* ; c'est dans ce sens qu'on dit le *champ d'honneur* pour désigner une carrière où il y a de l'honneur à recueillir, ce que l'on entend plus spécialement, dans les gouvernements où règne la force du sabre, de la carrière militaire, de la carrière des armes ; mais il n'y a pas moins de gloire et souvent de gloire plus durable, plus profitable, à recueillir dans le *champ* on dans la carrière de la magistrature, des sciences, des lettres et de l'industrie. C'est dans ce sens qu'on dit également qu'un homme a un beau *champ* pour paraître, pour étaler son courage, son érudition, son éloquence, enfin son savoir faire. On dit proverbialement d'un homme qui a perdu la raison, qui tient des discours sans suite et dénués de sens, qu'il est fou à courir les champs, que son esprit bat les champs on bat la campagne ; de celui qui veut échapper par différents discours, on par des biais, à une question pressante, qu'il se sauve à travers champs ; et de celui qui est sus-

ceptible, qui se fâche ou qui s'inquiète aisément qu'un rien le met aux champs, qu'il se met aux champs pour la moindre chose. On dit, par une autre façon de parler proverbiale, qu'une personne a un œil aux champs et l'autre à la ville, pour dire qu'elle voit tout, qu'elle prend garde à tout, que rien ne lui échappe. Avoir la clé des champs, prendre la clé des champs, donner la clé des champs, c'est, au propre, recouvrer ou faire recouvrer à quelqu'un la liberté; au figuré, c'est avoir la liberté, prendre la liberté, donner à quelqu'un la liberté d'aller où il lui plaît, de faire à sa guise, de suivre son penchant, ses passions, sa volonté, d'user en bien ou en mal de son libre arbitre. — Le CHAMP DE BATAILLE se dit de la place où combattent deux armées. On dit du vainqueur que le champ de bataille lui est demeuré, qu'il est resté maître du champ de bataille, qu'il a couché sur le champ de bataille; et l'on a transporté aussi ces expressions du sens propre au sens figuré pour dire que l'avantage est resté à une personne dans une lutte ou dans une dispute, qu'elle a vaincu son adversaire, qu'elle a eu le dessus sur lui, qu'elle l'a réduit au silence. On dit encore figurément qu'un homme a bien pris son champ de bataille, pour dire qu'il a bien su prendre ses dispositions, profiter de tous ses avantages pour réussir en quelque chose, et, dans le sens inverse, qu'il n'a pas su prendre son champ de bataille, ou qu'il a mal pris son champ de bataille, pour dire qu'il a mal pris ses dispositions, qu'il n'a pas su profiter de ses avantages. — On appelle CHAMP-CLOS un lieu clos ou enfermé de barrières, situé en pleine campagne, dans lequel deux ou plusieurs personnes, au moyen âge, vidaient leurs différends par les armes, avec la permission du prince ou du magistrat; les combattants qui entraient ainsi en lice prenaient le nom de champions. (V. ce mot.) « Le champ-clos, dit Sainte-Foir, était un terrain qu'on couvrait de sable et qu'on entourait d'une double barrière, avec des échafauds pour le roi et les ju-

ges du champ (nommés plus tard les juges du camp), pour les dames, les gens de la cour et le peuple. Ces espèces de théâtres, destinés à être arrosés du sang de la noblesse, se faisaient ordinairement aux dépens de l'accusateur; quelquefois l'accusé avait la fierté de vouloir qu'ils se fissent à frais communs. » On se battait aussi en champ-clos pour les jugements de Dieu ou dans les carrouxels et les tournois. (V. ces mots.) On disait prendre du champ pour dire prendre de l'espace, faire un tour, une caracole, afin de mieux fournir sa carrière, et non pour ouvrir le champ libre à des rivaux de gloire, comme le dit à tort l'Académie, en confondant ici deux expressions, deux sens bien distincts. Mais ce n'était pas seulement pour combattre, pour lutter d'adresse et de force physique que l'on se réunissait en lice ou en champ-clos. Les anciens et les peuples modernes ont tenu dans les lieux ainsi ouverts des réunions et des assemblées où il s'agissait de discuter des affaires publiques. Nous avons, à l'article CAMPUS, CAMPI de ce Dictionnaire (tom. x, p. 207), donné les principaux lieux connus sous ce nom et pour cet usage ou d'autres chez les anciens, notamment le CHAMP-DE-MARS. Les lecteurs trouveront ci-après des détails sur nos assemblées nationales des CHAMP DE MARS et CHAMP DE MAI; d'autres sur le CHAMP-D'ASILE, colonie fondée au Texas, en 1815, par des proscrits français, et plus loin sur les CHAMPS-ÉLYSÉES, anciens et modernes; au moyen de quoi, en consultant encore l'article COMICES et les autres articles auxquels nous avons déjà renvoyé dans le cours de celui-ci, ils sauront tout ce qui se rattache de près ou de loin au mot CHAMPS. — Le mot CHAMP a reçu aussi un grand nombre d'acceptions dans les arts. En matière d'architecture et de construction, par exemple, on appelle champ l'épaisseur, c'est-à-dire la face la moins large ou la plus étroite d'une pièce de bois, de fer ou de métal, ou bien d'une pierre, relativement à sa position. Mettre de champ, poser de champ des briques, des pierres, des solives, c'est

donc les placer sur leur épaisseur. En mécanique, on appelle une *roue de champ* celle qui est horizontale et dont les dents sont perpendiculaires. On appelle encore *champ* l'espace qui reste autour d'un cadre, ou le fond d'un ornement et d'un compartiment, ou bien encore la surface sur laquelle s'élève en saillie tout objet de sculpture, qu'il soit du même morceau que le fond ou qu'il y soit appliqué après coup. *Champ* signifie aussi figurément un *fond* sur lequel on peint, on grave ou l'on représente quelque chose; on dit le *champ* d'un tableau, d'une médaille, d'une tapisserie, d'un écusson : les anciennes armes de France étaient trois fleurs de lis d'or en *champ d'azur*. *Champ* se dit enfin de l'étendue qu'embrasse une lunette d'approche. — A tout bout de *champ*, façon de parler adverbiale et du style familier, pour dire à chaque instant, à tout propos. — SUR-LE-CHAMP, autre façon de parler adverbiale qui signifie sans délai, et qui a pour synonyme l'adverbe de temps *TOUT DE SUITE*, qu'il faut bien se garder de confondre, comme on le fait trop souvent, avec l'adverbe d'ordre *DE SUITE*; faire les choses avec *suite*, c'est les faire avec ordre; les faire *tout de suite*, c'est les faire immédiatement, *sur-le-champ*, sans désemparer; faire deux ou plusieurs choses *de suite*, c'est les faire l'une après l'autre et sans interruption.

Dérivés du mot *champ*.

Du mot *champ* sont dérivés les mots *CHAMPART* (*campi pars*), part du seigneur dans la moisson (voy. ci-après); *CHAMPARTAL*, sujet au *champart*; *CHAMPARTER* ou *CHAMPARTIR*, lever le droit de *champart*, et *CHAMPARTIER*, nom de l'officier qui levait ce droit. Ces mots ont passé d'usage avec la chose. — *CHAMPÉ*, terme de blason, c'est-à-dire qui appartient au champ d'un écu. — *CHAMPAUX* (*campelli*), petits champs, prés, prairies. — *CHAMPÊTRE* (*campester, campestris*), qui appartient aux champs. — *CHAMPIGNON* (voy. ci-après), fruit des champs, ainsi appelé de ce qu'il vient naturelle-

ment dans les champs ou dans les bois, sans être semé, et *CHAMPIGNONNIÈRE*, couche à champignons. — *CHAMPION* (de *campus* et de *pes, pedis*, pied), celui qui combattait à pied en champ-clos. (V. ci-après, p. 452.) — *CHAMPOTER*, vieux mot, pour dire mener les troupeaux aux champs. — *ÉCHAMPER* ou *ACHAMPER*, terminer les contours d'une figure et les détacher d'avec le fond, et *RECHAMPER*, c'est-à-dire effacer la couleur par de nouvelles couches, rendre les oppositions de couleur plus tranchantes. — Le mot latin *campus*, qui est la racine du mot *champ* et de ses dérivés, a donné naissance aussi au mot *CAMP*, d'où ont été faits les verbes *CAMPER*, dresser un *camp*, loger sous des tentes, et *DÉCAMPER*, lever le *camp*, plier les tentes, partir promptement, s'enfuir; les mots *CAMPAMENT* et *DÉCAMPAMENT*, qui marquent ces deux actions contraires, et *CAMPOS*, qui signifie, en termes de classe, repos, congé donné à des coliers. — De *CAMPUS* sont dérivés enfin les mots *CAMPAGNARD*, *CAMPAGNE* et *CAMPAGNOL* (voy. tom. x, p. 153-165), le nom d'une de nos anciennes provinces de France, la *Champagne* (V. ci-après), et les noms propres d'homme et de famille suivants : *Champagne*, *Champagny*, *Champeaux*, *Champigny*, *Champion*, *Championnet*, *Descamps*, *Deschamps*, *Ducamp*, *Duchamp*, etc.

E. H.

CHAMP-D'ASILE (nom que les Français proscrits après 1815 donnèrent à leur établissement dans l'Amérique septentrionale). Ce mot fut de tout temps sacré chez les anciens peuples, et l'église chrétienne sut en garder la sainteté, à travers la barbarie qui environna son berceau. Le *champ d'asile*, le *lieu d'asile*, l'*asile* en général, était un rempart élevé entre la violence et la faiblesse. Aux limites de l'asile expirait la force brutale de l'épée, et la puissance souvent aussi brutale de la justice humaine. Dans le moyen âge, où le droit d'asile était réservé presque exclusivement aux lieux consacrés par la religion, nul n'aurait franchi cette barrière sans appeler sur sa tête l'anathème de l'église et la vengeance du

peuple. Aussi, durant plusieurs siècles, le pouvoir royal lui-même vint se briser devant cet autre pouvoir qui n'avait pour tant ni haliebardes ni bastions. Cette religieuse vénération des peuples, en qui reposait l'inviolabilité de l'asile, était nécessaire alors que la force faisait loi, que la violence, la rapacité, la superstition remplissaient les chemins, et que la pointe du glaive était la raison dominante. Mais, à mesure que le christianisme porta ses fruits, à mesure que le pouvoir s'harmonisa et répandit sur tous justice et protection, quelle que fût encore l'inégalité de cette protection et de cette justice, elles durent prendre peu à peu la place d'une autre puissance, aveugle dans ses bienfaits, dont la rivalité commençait à devenir moins utile et plus dangereuse. Aussi les lieux d'asile, violés d'abord avec précaution et presque elandestinement, finirent par perdre toute leur sainteté; et, aujourd'hui, n'étaient nos savants fouilleurs de chroniques, bien peu sauraient que presque toutes les églises, quantité d'abbayes, des villes entières, comme Lyon, Vienne et beaucoup d'autres, ont été jadis des refuges inviolables pour quiconque y mettait le pied. Le nom même de *champ d'asile* serait un nom inconnu, sans un événement de l'histoire contemporaine auquel se rattachent toutes nos sympathies. Je parle de l'établissement formé dans l'Amérique du nord par les Français réfugiés, durant les premières années de la restauration. Avant d'entrer dans les détails de la fondation du Champ-d'Asile, il est nécessaire de remonter plus haut. — Lorsque le canon du mont Saint-Jean eut annoncé la seconde invasion, et à sa suite les fuyards de Gand, princes et courtisans, l'armée se replia sur la capitale; puis, voyant tout perdu, elle passa la Loire et attendit. En même temps, Louis XVIII rentrait en France par Cambrai. Ses premières paroles furent menaçantes : elles étaient contresignées *duc de Felire et prince de Talleyrand*. Aussitôt recommença cette horrible persécution du Midi, encouragée par le pouvoir. Les cours pré-

votales ne travaillaient point encore, l'assassinat en tenait lieu. Bientôt les commissions militaires furent organisées. Une ordonnance contre-signée *d'Otrante*, à la date du 24 juillet 1815, livrait à la *vengeance des lois*, selon l'expression d'une proclamation royale, les officiers qui avaient suivi la fortune de l'empereur. La première partie de la liste contenait 18 noms : en tête se trouvaient *NEY* et *LAFÉDÔYÈRE*. Noms sanglants ! qui depuis se sont dressés comme des spectres entre la France et le roi. Quelques-uns furent assez heureux pour dérober leurs têtes aux condamnations; d'autres s'expatrièrent. Alors, la patrie n'avait plus d'asiles ; elle n'avait plus de ville sacrée, de terre inviolable où l'on pût abriter sa tête; bien des regrets et bien des vœux suivirent les proscrits : car, cette fois, c'était le peuple qui émigrerait. Après avoir subi dans leur exil des fortunes diverses, presque tout parvinrent à gagner les États-Unis; ils se retrouvèrent à New-York, à Philadelphie, à Boston. C'est alors que sans argent, dénués de tout, ils demandèrent au gouvernement des terres à défricher, des marais à assainir, du travail quel qu'il fût. La législature des États-Unis leur accorda 100,000 acres de terre sur la *Mobile* et le *Tombig-Bee*, avec l'autorisation d'y fonder une colonie. Mais la plupart manquaient de pain à leur arrivée en Amérique; ils avaient contracté dans les différentes villes des États des dettes qu'ils ne pouvaient acquitter qu'en cédant leurs droits sur la concession qui leur était faite. Force leur fut d'employer ce moyen extrême. Ils se trouvaient donc encore une fois sans moyens d'existence, quand les deux frères Lallemand s'avisèrent de parcourir les pays voisins dans l'espoir d'y trouver un emplacement favorable pour fonder un nouvel établissement. La province du *Texas* dans le golfe du Mexique, comprise entre les rivières *del Norte* et de la *Trinité*, leur sembla convenable, tant sous le rapport de la fertilité du sol que du climat et de la position géographique. La cour d'Espagne revendiquait alors la propriété du

Texas. Ils rédigèrent et firent adresser au roi Ferdinand une note où ils déclaraient leur intention de s'établir dans la province du Texas, et offraient de payer au gouvernement espagnol des impôts proportionnés au revenu de la colonie, se réservant toutefois le droit de se régir par leurs propres lois. Cette note resta sans réponse, et les deux frères s'occupèrent sans délai de mettre leur projet à exécution. Une goëlette fut armée et équipée à Philadelphie pour transporter à l'île de Galvestown, dans le golfe du Mexique, 300 réfugiés, qui formaient le noyau de la république naissante. Le général Rigaud en amena bientôt 300 autres. Chacun reçut vingt arpents de terre, avec les instruments de construction et de culture qui lui étaient nécessaires, et la colonie fut fondée sous le nom de *Champ-d'Asile*. La première mesure des réfugiés fut de publier une proclamation où ils exprimèrent leurs sentiments pacifiques, et le désir qu'ils avaient d'établir des relations amicales avec les peuples voisins; voici les principaux passages de ce manifeste: c'est la meilleure réponse aux insinuations que les hommes de la réaction ont imprimées dans leurs feuilles: — « *Champ-d'Asile*, 11 mai 1818. — Réunis par une série de calamités semblables, qui nous avaient éloignés de nos foyers, et dispersés subitement dans diverses contrées, nous avons résolu de chercher un asile où nous puissions être à même de nous rappeler nos infortunes, afin d'en tirer des leçons utiles. Une vaste contrée se présente devant nous, mais une contrée abandonnée des hommes civilisés, où l'on ne voit que quelques points occupés ou parcourus par des tribus indiennes, qui, se contentant de la chasse, laissent en friche un territoire aussi fertile qu'étendu. Dans l'adversité, qui relève notre courage, loin de l'abatte, nous exerçons le premier droit accordé à l'homme par l'auteur de la nature, en nous établissant sur cette terre, afin de la fertiliser par nos travaux; et d'en tirer les productions qu'elle ne refuse jamais à la persévérance. — Nous

n'attaquons personne, nous n'avons point d'intentions hostiles. Nous demandons la paix et l'amitié à tous ceux qui nous entourent, et nous serons reconnaissants de la bienveillance qu'on nous témoignera. Nous respecterons la religion, les lois, les coutumes et usages des nations civilisées; nous respecterons l'indépendance, les usages et la manière de vivre des nations indiennes, que nous ne gênerons ni dans leur chasse, ni dans aucun autre exercice de leur vie. Nous entretiendrons avec tous ceux à qui cela pourra convenir des relations sociales et de bon voisinage, ainsi que des rapports commerciaux. Notre conduite sera paisible, active et laborieuse; nous serons utiles autant que nous pourrons, et nous rendrons le bien pour le bien. Mais, s'il était possible que notre position ne fût pas respectée, et que la persécution nous atteignît dans les déserts où nous avons cherché une retraite, nous demandons à tous les hommes raisonnables quelle défense pourrait être plus légitime que la nôtre? Ce sera celle du plus entier dévouement. Notre résolution est prise d'avance. Nous avons des armes: le soin de notre conservation nous a engagés à nous en pourvoir, comme les hommes dans notre position ont toujours fait. La terre sur laquelle nous nous sommes établis nous verra réussir ou mourir. Ici nous voulons vivre d'une manière honorable et libre, on y trouver notre tombeau; et les hommes justes accorderont un tribut d'estime à notre mémoire. Mais nous sommes fondés à attendre un plus heureux résultat, et notre premier soin doit être de mériter l'approbation générale, en traçant les principes qui seront la garantie de notre conduite. — Nous nommerons la place où notre colonie est établie le *CHAMP-D'ASILE*. Ce nom, en nous rappelant nos adversités, nous rappellera aussi la nécessité de fixer nos destinées, d'établir de nouveaux dieux pénates, en un mot de créer une nouvelle patrie. La colonie, essentiellement agricole et commerciale, sera militaire pour sa conservation: elle sera divisée en cohortes; chaque cohorte aura

un chef qui sera tenu d'avoir un registre des personnes qui la composent. Un registre général, composé des registres réunis de toutes les cohortes, sera tenu par la direction de la colonie; les cohortes seront réunies sur le même emplacement, afin d'être mieux protégées contre les insultes, et de vivre chacune tranquille sous la protection de toutes. Un code sera rédigé sur-le-champ pour garantir la sûreté des propriétés et des personnes, pour prévenir et réprimer l'injustice, pour assurer la paix des hommes et déjouer les projets des méchants. » — Cette proclamation attira au Champ-d'Asile d'anciens colons de Saint-Domingue qui s'étaient réfugiés aux États-Unis, où ils menaient une vie misérable. La qualité de Français ou de militaire ayant servi dans l'armée française était un titre suffisant d'admission, quels que fussent l'opinion et le parti de celui qui se présentait. Aussi, le nombre des habitants s'accroît avec rapidité. — Pendant que ces choses se passaient aux États-Unis, on n'avait point oublié en France que des hommes ayant bien mérité de la patrie expiaient leurs services dans l'exil. Vers la fin de 1818, M. Félix Desportes, réfugié lui-même en Allemagne, rentré en France depuis peu de temps, conçut l'idée d'une souscription en leur faveur. Il communiqua ce projet aux rédacteurs de *La Minerve*, les engageant à établir dans leur bureau la centre de la souscription. Sa lettre était accompagnée d'une somme de 300 francs, premier don offert à une grande infortune. *La Minerve* accueillit avec empressement cette proposition. M. Davillier, l'un de nos principaux banquiers, reçut le produit de la souscription, et offrit d'établir à Charles-Town, par ses correspondants, un comité chargé de distribuer des secours aux Français, soit pour leur établissement en Amérique, soit pour leur retour en France. Car le pouvoir était revenu sur la violence de ses premières mesures, et il ne manquait aux exilés qui avaient soif de la patrie qu'un peu d'argent pour payer leur passage. — Il semble qu'en présence de tant d'infor-

tunes toutes les haines devaient se taire, que tous les partis devaient faire alliance pour envoyer au Texas des consolations et des secours. Pourtant, les vœux et les dons de la patrie arrivèrent à ces braves mêlés d'imprécations. Pendant que la France répétait, en mémoire de ses fils errants, les chants du poète qui a chanté au peuple ses gloires et ses revers, des voix s'élevaient pour maudire. Des écrivains, des journaux, que je ne veux point qualifier ici, s'efforçaient de tarir la pitié publique. — Bientôt une fâcheuse nouvelle changea leur colère en joie : on apprit que le champ fondé au Texas par les frères Lallemand n'existait plus. Il était établi sur un terrain contesté entre l'Espagne et les États-Unis. Par suite de conventions conclues entre les deux puissances, les États-Unis avaient pris possession de cette province, et les Français, dont l'établissement commençait à prospérer, s'étaient vus encore une fois chassés de la patrie qu'ils s'étaient faite. Des secours leur devenaient plus que jamais nécessaires, mais leur dispersion rendait aussi plus difficile l'emploi et la distribution de ces secours. Les auteurs de *La Minerve* annoncèrent qu'ils avaient établi une correspondance avec les États-Unis pour avoir des renseignements positifs sur la Champ-d'Asile et le sort de ses fondateurs. Pendant ce temps, M. Davillier, dépositaire des fonds de la souscription, se chargea de les faire capitaliser, jusqu'à ce qu'on eût avisé aux moyens de s'en servir utilement. On écrivit au général Lallemand pour le consulter sur leur emploi. Son avis fut que le meilleur parti à prendre était d'acquérir des terrains vagues dans l'intérieur des États-Unis, et d'y fonder une colonie exclusivement agricole. A Paris, des conférences eurent lieu avec M. d'Etréhan, l'un des plus riches propriétaires de la Louisiane; on s'adressa également à M. Barnett, consul-général des États-Unis, qui montra le plus vif empressement à servir les réfugiés de son influence et de ses conseils. Enfin, la souscription fut close le premier juillet 1819, ayant produit 95,018 fr. 16 cent.

A cette somme devaient être ajoutés les bénéfices d'une notice sur le Champ-d'Asile, publiée à la librairie Ladvocat, au profit des réfugiés. Bientôt des lettres de New-York apprirent que le gouvernement des Etats-Unis avait songé à indemniser les colons du Texas, et leur avait offert, en échange le pays d'*Alabama*, situé sur le Tombig-Bec. Quelque désavantageux que fût cet échange, il ne pouvait être refusé. Le général Lefèvre-Desnouettes se rendit au congrès pour régler tout ce qui était relatif à l'établissement de l'*Alabama*, ses limites, la répartition des terres, etc., etc. Il reçut les pouvoirs nécessaires, et la colonie fut organisée. On lui donna le nom d'*état* ou *canton de Marengo*. Une ville fut tracée; on l'appela *Aigleville*, et ses rues furent désignées par les noms des principales victoires auxquelles les réfugiés avaient pris part. L'état de Marengo fut placé sous la protection immédiate des Etats-Unis. — C'est ici le lieu de renouveler une question qui fut traitée beaucoup trop légèrement par les journaux libéraux de l'époque, et dont aujourd'hui personne ne se souvient. J'ai dit plus haut que la nouvelle positivité de l'établissement du canton de Marengo levait tous les doutes sur l'emploi de l'offrande patriotique. N'est-il pas étrange que, malgré les attaques directes et répétées de la presse légitimiste, cette fois bien inspirée par sa haine, l'on n'ait pu tirer de la *Minerve* aucun compte, aucun détail, aucune explication précise sur le sort du dépôt qui lui était confié? Tout ce qu'on parvint à savoir, c'est qu'il existait ou devait exister en Amérique un comité de finances composé de MM. Paul Pontz, banquier de la Nouvelle-Orléans; Augustin Bourquet, négociant à Philadelphie, et Villéré, gouverneur de l'état de la Louisiane, chargé de dresser un contrôle exact des réfugiés; mais de ce contrôle de la distribution des fonds, aucunes nouvelles: tout finit là. « En attendant, disait *La Quotidienne*, on laisse dans la plus extrême misère les généraux Bruyer et Freisinot, parce

qu'ils ne sont pas du Champ-d'Asile. On ne donne pas un sou à des militaires qui sont à Paris, et qui reviennent du Texas, parce qu'ils ne sont plus au Champ-d'Asile, et l'argent reste on ne sait où. » — Je m'abstiendrai de citer des noms. Mais s'il est vrai qu'un dépôt aussi inviolable ait été, en tout ou en partie, détourné de sa destination, s'il est vrai qu'on ait créé des difficultés pour faire avorter la compassion publique, qu'on ait spéculé sur la bonne foi des citoyens pour rétablir telle fortune délabrée, pour réparer telle perte de jeu, pour payer telle dette bonteuse, infamie à ceux qui en ont profité! Et ce que je dis ici, je le dis à tous, je le dis aux philhellènes qui ont trafiqué des douleurs de l'esclavage et des travaux d'une guerre longue et sainte; je le dis aux journalistes qui ont bu et mangé les bénéfices de leurs condamnations; je le dis à quiconque flatte le peuple en vue d'un sale lucre. — Qu'on me pardonne cette digression, elle n'est point tellement étrangère au sujet ni tellement hors de saison aujourd'hui qu'elle ne puisse et ne doive trouver place dans cet article. — Je reviens au canton de Marengo. Ce fut le dernier asile des Français pendant leur séjour en Amérique. Dès qu'il leur fut possible de rentrer en France sans risquer leur tête, la plupart abandonnèrent leurs nouveaux pénates. Ils voulurent embrasser avant de mourir le sol de la patrie. Quelques-uns, croyant leur pays déchu pour jamais de son ancienne gloire et de son ancienne liberté, s'étaient résignés à l'exil. Ceux-là, le canon de 1830 les réveilla. — Aujourd'hui le Champ-d'Asile n'est plus qu'un souvenir. T. H.

CHAMP DE MARS, à Rome (voy. CAMPUS et CAMPI), CHAMP DE MARS et CHAMP DE MAI, chez les Francs. Nous aurions pu, dans les premiers volumes de ce *Dictionnaire*, donner un article sur les *assemblées nationales* chez les peuples d'origine germanique, et montrer les vicissitudes qu'elles ont éprouvées dans les divers pays et aux diverses époques, de-

puis l'établissement des Barbares sur les débris de l'empire romain au v^e siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Mais un tel article eût été trop long et trop compliqué; il a donc fallu prendre le parti de renvoyer aux noms mêmes de ces différentes assemblées, *champ de mars* et *champ de mai* chez les Francs, *concile* chez les Wisigoths, *witena-gemot* chez les Anglo-Saxons; plus tard *états-généraux*, *diète*, *chambres*, etc. Ici, sous le nom de *champ de mars* et de *champ de mai*, nous traiterons des assemblées nationales chez les Francs, sous les deux premières races. — En Germanie, quand la nation n'était qu'une tribu ou une bande, quand les guerriers, toujours réunis et à peu près égaux, ne pouvaient rien entreprendre qu'après en avoir délibéré de concert, les assemblées de la nation étaient réellement *générales*. Tout homme libre y assistait alors, et toutes choses y étaient débattues. Là résidait le gouvernement tout entier. — Mais, quand la conquête et l'établissement territorial eurent dispersé les hommes et introduit parmi eux de grandes inégalités, les assemblées nationales devinrent inutiles, parce que la plupart des hommes libres ne conservaient guère que des intérêts locaux, et impossibles, parce que des hommes disséminés sur un terrain immense trouvaient mille obstacles à se réunir, et, probablement aussi, ne sentaient pas la nécessité de cette réunion. Ce n'est ni aux rois, ni aux leudes, ni aux évêques, qu'il faut s'en prendre de la ruine ou de l'impuissance des assemblées nationales chez les Francs, cette garantie des libertés germaniques disparut parce qu'elle n'avait pu s'adapter à la nouvelle situation des peuples. — Rien n'est plus commun que de rencontrer dans Grégoire de Tours, Frédégaire, Aimoin et tant d'autres, ou même dans les lois, à l'occasion de certaines assemblées, ces expressions générales : *les Francs*, *tous les Francs*, *le peuple*, *tout le peuple*, *tous les hommes libres*, comme s'ils s'étaient tous réunis pour débattre et régler de concert les affaires

de l'état. Ce n'est là qu'une tradition, un souvenir des anciennes coutumes germaniques. — Ce n'est pas que ce nouvel état ait entraîné la suppression immédiate et absolue des assemblées nationales : on en retrouve partout la trace sous les noms de *champ de mars*, ou de *mai*, de *conventus generalis*, de *placitum generale*, de *synodus*. Mais la composition et le pouvoir réel de ces assemblées cessèrent bientôt de correspondre à ce qu'elles avaient été jadis. — Sous les premiers mérovingiens, elles paraissent comme des réunions de guerriers qui viennent passer une sorte de revue militaire, entreprendre quelque expédition ou se partager le butin. Peut-être dans ces assemblées les Francs traitaient-ils occasionnellement de toutes les affaires qui pouvaient les intéresser. — Depuis la fin du vi^e siècle, on aperçoit deux sortes d'assemblées. L'une, le *champ de mars*, conserve une apparence nationale; c'est là que les Francs apportèrent à leurs rois les dons annuels qui faisaient une partie de leurs revenus. Il ne paraît pas qu'on s'y soit jamais sérieusement occupé des affaires du gouvernement. — D'autres assemblées plus actives paraissent çà et là dans l'histoire : ce sont des réunions d'évêques, de leudes, d'hommes puissants, mais elles ne portent aucun caractère national. — Quand on approche des rois carlovingiens, l'intervention de la nation dans le gouvernement du pays paraît plus directe et plus efficace, du moins en Austrasie. Lorsque Pépin-le-Bref monta sur le trône, la nation avait été renouvelée comme la dynastie : elle fut plus active dans ses affaires, comme le nouveau roi dans son gouvernement. Sans doute on ne vit pas se réunir dans ces assemblées tous les hommes libres, mais les grands et les gouverneurs des provinces se rassemblaient autour du roi, et du moins leur participation aux affaires était réelle, et n'avait pas des intérêts personnels pour unique objet. Pépin avait transporté au mois de mai la convocation périodique des *champs de mars*, et elle avait lieu avec as-

sez de régularité. Des mesures vraiment politiques furent la suite des *placites généraux* tenus sous ce règne. — Charlemagne succède à Pépin, et sous lui les placites généraux prennent une régularité, une importance jusqu'alors inconnues. Ils se réunirent chaque année deux fois, d'abord au printemps, et là on réglait les affaires générales de tout le royaume; dans l'autre assemblée, beaucoup moins nombreuse, on recevait les dons généraux du royaume, et l'on commençait à s'occuper des affaires de l'année suivante. Les membres qui composaient le placite du printemps étaient divisés en deux sections, suivant l'importance de leur rang et de leur position. Ces assemblées n'avaient rien qui annonçât une origine vraiment nationale et indépendante. Charlemagne en était le centre véritable; elles n'agirent que d'après ses inspirations. Elles n'étaient guère formées que des officiers royaux, des magistrats des provinces; on ne saurait y découvrir aucune élection populaire. — Plus de trente assemblées générales s'étaient réunies sous le règne de Charlemagne; Louis-le-Débonnaire ne cessa point de les convoquer. On en compte vingt-cinq sous son règne. Mais l'unité du gouvernement avait disparu avec Charlemagne; les assemblées générales, loin de la rétablir, ne servirent qu'à en hâter la dissolution. On y vit éclater et s'envenimer les discordes du clergé et des grands, soit avec l'empereur, soit entre eux. Ce fut bien pis sous Charles-le-Chauve: on trouve encore dans les chroniques de son temps la trace de vingt-cinq placites généraux, mais leur nom n'est plus qu'un mensonge: il n'y avait plus d'intérêts généraux, plus d'affaires publiques, plus de gouvernement national. Après Charles-le-Chauve, la dissolution est consommée, et depuis la fin du ix^e siècle, quoique leur nom se puisse rencontrer encore, les assemblées nationales ont cessé d'exister. — Il faut se méfier des théories et des hypothèses que les savants du xvii^e et du xviii^e siècle, Boulainvilliers, Dubos, Montes-

quieu, Mably et leurs copistes, ont émises sur la composition et le rôle des champs de mars et des placites généraux. L'esprit de parti et la manie de trouver en tout dans le passé quelque chose d'analogue au présent ont égaré ces auteurs. Ils ont trop souvent mis les rêves de leur imagination à la place de la réalité. Pour de plus longs détails, nous renvoyons aux *Essais sur l'histoire de France*, par M. Guizot (p. 315-351.) A. S.—1.

CHAMPS-ÉLYSÉES ou ELYSIENS. Suivant la croyance des païens, c'était cette partie des enfers où allaient après la mort les âmes des héros et des gens de bien pour y goûter, dans les douceurs d'un repos éternel, la récompense de leurs travaux et de leurs vertus. Le mot *Elysée* vient du grec *luô* (délivrer), et signifie par conséquent lieu de repos. Les Égyptiens donnaient ce nom aux cimetières communs, où aucun mort ne pouvait être inhumé qu'après que sa vie avait été examinée par des juges spéciaux. Chacun y avait son tombeau en pierre ou en marbre. Cet usage fut adopté par d'autres nations, et l'on en trouve encore des restes à Arles en Provence. Les Turcs ont imité cette sorte de cimetières, et la multitude, la hauteur des mausolées qu'on y voit leur donnent l'aspect d'une ville. Nos cimetières actuels, nommés aussi champs de repos, sont donc de véritables Elysées, plus semblables à ceux des païens et des Turcs qu'aux cimetières resserrés, tristes et déserts qui étaient précédemment affectés aux églises catholiques. — Nous ne nous arrêterons pas à l'opinion du savant Warburton, qui probablement, d'après quelque ressemblance entre les mots *Elysée* et *Eleusis*, a cru que les *Champs-Elysées* n'étaient qu'un emblème de l'initiation aux mystères d'Eleusis et le séjour de ceux qui avaient mérité d'y être initiés. — Le système de l'enfer et des Champs-Elysées, ayant pour fondement le dogme de l'immortalité de l'âme, prit naissance en Égypte, d'où il fut porté dans la Grèce. Les anciens supposaient que les Champs-Elysées étaient au centre de la terre; mais

ils lui donnaient un ciel particulier, un soleil et des astres, les ténèbres étant incompatibles avec l'idée d'un séjour délicieux. Cette doctrine absurde a été adoptée par Homère et par Plutarque, bien qu'elle ne puisse se concilier avec les plus simples notions de la physique et de l'astronomie. Aussi, Platon, qui l'avait suivie, la modifia, en plaçant les Champs-Élysées, non pas au fond de la terre, mais sous la terre, c'est-à-dire aux antipodes. D'après cela on fixa l'asile des bienheureux dans les îles Fortunées ou Canaries. D'autres le mettaient dans l'Espagne méridionale, entre les deux bras que formaient alors, avant son embouchure, le fleuve Bétis (aujourd'hui Guadalquivir), et non loin de Tartesse, antique ville à laquelle paraît avoir succédé Rota, vis-à-vis de Cadix. Cette supposition était fondée sur ce qu'ils regardaient l'Espagne comme formant alors, du côté de l'occident, l'extrémité du monde connu, et que près de Tartesse, il y avait un lac Aërne et une rivière Léthé. Le lac a disparu, mais la rivière, nommée par les Arabes Guadi-al leté ou Guadalète est fameuse par la victoire qu'ils remportèrent sur Rodrigue, dernier roi des Visigoths. Homère, dans le xi^e livre de son *Odyssée*, a donné une assez triste description des Champs-Élysées. Sa peinture froide et peu agréable de ces lieux fortunés n'était pas propre à exciter le désir de les habiter ; elle contrariait même le but que s'étaient proposé les législateurs en inculquant aux peuples l'existence de ce séjour des récompenses éternelles. Il y représente la gloire, mobile des grandes et belles actions, comme chose frivole et vaine. Toutes les ombres des héros qu'Ulysse y rencontre ont l'air mécontent et ennuyé, le ton dolent et plaintif. Agamemnon, Ajax, pleurent et regrettent leur existence terrestre. « Quoi ! n'êtes-vous pas heureux, dit Ulysse à Achille ? Non, répond le fils de Thétis ; j'aimerais mieux être sur la terre le dernier esclave du plus pauvre laboureur que de commander dans le royaume des morts. » Virgile, dans son chef-d'œuvre (le vi^e livre de l'*Énéide*),

est infiniment supérieur à Homère, tant pour la noblesse des sentiments que pour la richesse de la poésie. En décrivant les enfers et les Champs-Élysées, il a su y répandre un intérêt national et y rattacher un but moral et politique. Fénelon, dans son xi^e livre de *Télémaque*, a imité Virgile sur le même sujet. Toutefois, ces tableaux des Champs-Élysées, malgré l'éternel printemps, l'émail des fleurs, le murmure des ruisseaux, le gazouillement des oiseaux, la fraîcheur des bocages, et l'état paisible des ombres qui s'y promènent sans cesse, ne laissent que l'idée d'un séjour fort ennuyeux et d'une vie très monotone. Voltaire, qui ne pouvait envoyer Henri IV aux Champs-Élysées, ni le faire aller vivant en paradis, l'y transporte en songe. Mais le tableau qu'il en fait n'est ni plus vrai ni plus séduisant que ce que l'église catholique promet aux élus pour récompenses éternelles. Le bonheur de voir Dieu dans toute sa gloire et de chanter ses louanges jusqu'à la fin des siècles ne flatte ni l'esprit ni les sens ; aussi est-ce moins par l'espoir du paradis que par la crainte de l'enfer, que les dévots sont dirigés dans la pratique des vertus chrétiennes. De même, les païens étaient plus effrayés du Tartare que séduits par les Champs-Élysées. Mahomet connaissait bien mieux le caractère des hommes et l'art d'enflammer leur courage, en exaltant leur imagination. Persuadé que l'amour aurait suffi pour établir le dogme de l'immortalité de l'âme, il n'a pas oublié les plaisirs de l'amour dans ses récompenses futures. Racine le fils (*Poème de la Religion*, chant vi) y fait allusion dans ces vers :

De sa chute surpris, le Musulman regrette

Le paradis charmant promis par son prophète.

Au reste, les Champs-Élysées de la fable ont été si souvent décrits, qu'on les connaît mieux que certains quartiers de Paris. — Les Gaulois, qui croyaient à un enfer, avaient aussi leur Elysée ou paradis qu'ils appelaient *Flath-innis*. Leurs druides prétendaient que les âmes, revêtues d'un corps aérien, y étaient susceptibles de peines et de plaisirs.

LA VILLE DE CHAMPELLE

CHAMPS-ÉLYSÉES DE PARIS. C'est d'après l'idée que les poètes nous ont transmise des Champs-Élysées de l'enfer, que l'on a donné ce nom à la vaste promenade qui forme à l'ouest de Paris une sorte de prolongation du jardin des Tuileries. L'emplacement qu'elle occupe était encore, il n'y a pas cent ans, couvert de maisonsnettes et de jardins, à l'exception de la partie nommée le *Cours-la-Reine*, qui en forme l'angle sud-est, et qui s'étend, dans une longueur de 600 toises, sur les bords de la Seine, depuis la place de la Concorde jusqu'à la pompe à feu de Chaillot. Ce cours, planté en 1628, sous les auspices de la reine Marie de Médicis, et replanté en 1723, se compose de quatre rangs d'ormeaux formant trois allées, dont celle du milieu a vingt pas de large. Il y avait autrefois à chaque extrémité un portail fermé par une grille de fer, et celui du sud-ouest s'appelait barrière de la Conférence. Le Cours-la-Reine étant passé de mode, on n'y voit plus les petits établissements élevés pour l'agrément des promeneurs. Il n'est fréquenté que par les piétons et les voyageurs qui cherchent l'ombre en se rendant à la barrière de Passy. — Ce fut en 1760 que fut plantée la nouvelle promenade qu'on nomma le *Grand-Cours*, afin de la distinguer du Cours-la-Reine. Située hors de Paris, elle se terminait alors à une butte appelée l'*Etoile*, d'où l'on découvrait une partie de la ville et de la campagne. Mais en 1765, le marquis Poisson de Marigny, frère de la Pompadour et directeur des bâtiments, voulant agrandir le point de vue, depuis le château des Tuileries jusqu'au bois de Boulogne, fit arracher tous les arbres, aplanir la butte, niveler entièrement le terrain, et replanter en quinconces les Champs-Élysées, dans l'état, à peu près, où nous les voyons aujourd'hui, sauf qu'ils furent renfermés depuis dans l'enceinte des nouvelles barrières ((*V.* ce mot). Leur longueur est de 400 toises jusqu'au rond-point de l'ancienne Etoile, où commencent l'avenue qui conduit à la barrière de Neuilly ou de l'Etoile, et l'allée des Veu-

ves, qui va joindre à Chaillot le Cours-la-Reine. Toutes deux font partie des Champs-Élysées; l'une a 400 toises de long, et l'autre 320. Celle-ci tire son nom de ce que les femmes en grand deuil allaient y respirer l'air l'après-midi, à une époque où elles n'auraient pas osé, comme de nos jours, afficher scandaleusement un luxe inconvenant aux spectacles ou sur les promenades publiques. En 1819, sous prétexte d'obtenir des perspectives, principalement en face de l'esplanade des Invalides, l'architecte Lahure fit arracher mal à propos une partie des arbres, avec une barbarie non moins répréhensible qu'inutile. — On reproche avec juste raison aux Champs-Élysées d'être trop alignés, trop symétriques, trop peu diversifiés, de manquer totalement d'eau, malgré la proximité de la rivière et de la pompe à feu, et d'abonder en poussière à cause du voisinage des routes de Saint-Germain et de Versailles. Malgré ce double désagrément pour les promeneurs, le mélange des diverses classes de la société fait des Champs-Élysées un spectacle assez curieux et assez varié. Là se montrent en passant, en courant, les amateurs de beaux chevaux et d'élégants équipages. Là se réunissent sur divers points les plus forts joueurs de boule, de ballon, de barres et de longue paume. Les ouvriers viennent y jouer aux quilles, les dimanches et les lundis, mais plus près du Cours-la-Reine. On y voit en tout temps des cafés, des estaminets, des restaurants, des salles de danse, des jeux de bague, de balançoire et d'escarpolette; des dynamomètres et des balances, où l'on peut connaître la force de son poignet et le poids de son corps. On y rencontre des escamoteurs, des baladins, des charlatans de toute espèce. On y entend de la musique enragée, des chanteurs français, italiens, allemands. C'est aux Champs-Élysées qu'on vit, en 1802, Elleviou et Martin donner un concert improvisé de bienfaisance au profit d'un pauvre musicien qui chantait dans le désert. Ce concert, qui fournit le su-

jet d'un joli vaudeville, *La Ressource des talents* ou la *Promenade aux Champs-Élysées*, valait bien celui qu'on donne depuis deux ans, par privilège, sur un emplacement dérobé à la jouissance du public. Si d'autres entrepreneurs de fêtes et de concerts obtenaient ainsi des concessions du même terrain à loyer, il n'y aurait plus de Champs-Élysées pour les Parisiens, ou ils ne pourraient y entrer qu'en payant 10 sous. Eh ! messieurs, bâtissez plutôt dans les environs une salle *ad hoc* ; louez une partie de ces hôtels, un de ces beaux jardins qui bordent au nord les Champs-Élysées : ainsi ont fait vos prédécesseurs. La rue du Colisée (*voy.* ce nom) rappelle encore cet édifice colossal qui brilla comme un météore, il y a une soixantaine d'années. En 1790 et 1791, deux salles de spectacles existaient à l'entrée des Champs-Élysées. Dans les dernières années du XVIII^e siècle et dans les premières du siècle actuel ; les jardins de l'hôtel-Marboeuf, du Palais-Bourbon, des Folies-Beaujon, convertis en jardins publics, étaient connus sous les noms d'Idalie, d'Élysée-Bourbon, puis de Hameau de Chantilly et de Montagnes-Beaujon. Des Champs-Élysées on pouvait en entendre la musique, en voir les feux d'artifice. Mais tout cela coûtait fort cher aux entrepreneurs et au public ; aussi tout cela est tombé et passé de mode ; et comme il y a aujourd'hui progrès en tout et sur tout pour le bon marché, il est tout naturel qu'on aime mieux amuser pour dix sous le public, sur un terrain envahi ou affermé à bas prix, que de se ruiner à grands frais, à l'exemple des entrepreneurs défunts. Les Champs-Élysées et les carrés adjacents sont depuis long-temps le théâtre de toutes ces ignobles réjouissances publiques, nationales, impériales ou royales, si chères à la populace, aux ivrognes et aux filoux, et dans lesquelles figurent toujours l'inévitable feu d'artifice, les éternels mâts de cocagne, les cervelats, les tonneaux de vin, etc., vraies saturnales, en un mot, qui devraient être prosrites à jamais dans un

siècle qu'on dit éclairé, et chez une nation qui se croit civilisée. C'est aux Champs-Élysées que s'arrête et tournoie la file plus ou moins brillante de voitures, qui forment, trois jours de l'année, ce qu'on appelle encore le pèlerinage ou la promenade de Longchamp. (*Voy.* BULLOGNE.) Enfin, les Champs-Élysées sont dans un petit espace, l'image du monde, l'abrégé de l'univers. Ascensions aérostatiques, rendez-vous d'amour, parties fines, fêtes publiques, noces et festins, plaisirs innocents, jeux pour tous les goûts et pour tous les âges, revues et manœuvres militaires, banquets patriotiques, réunions et rixes politiques, duels, suicides, vols, assassinats, turpitudes et infamies de toute espèce, on y a vu presque tout cela le jour ; on pourrait voir le reste la nuit, sans le danger de traverser à une heure indue un lieu si peu habitable et si mal habité. — Les deux beaux groupes en marbre qui forment l'entrée principale des Champs-Élysées sont de Coustou le jeune, qui les a copiés à Rome, d'après deux antiques célèbres qu'on y voit sur la place de *Monte-Cavallo*, et qui, suivant Dupaty, sont, l'un de Phidias, l'autre de Praxitèle. Ces deux copies, connues sous le nom de chevaux de Marly, parce qu'ils faisaient partie des décorations de ce château royal détruit, ont été transportées à Paris, en 1797, sur un grand chariot qui doit exister encore au conservatoire des arts et métiers.

H. AUDIFFRET.

CHAMPAGNE, jadis **CHAMPAIGNE**, *Campania*, l'une des plus anciennes et des plus importantes provinces de France. Nos vieux historiens ne sont pas d'accord sur l'époque où cette partie de la Gaule reçut le nom de *Champagne*. Le savant P. Pithou examine cette question dans le livre II^e *De Adversariis*, cap. 4, et liv. *Des comtes de Champagne*, page 459 : « Le premier que je trouve, dit-il, avoir appelé la Champagne de ce nom, est celui qui a continué la chronique de *Marcelinus Comes*, si tant est qu'il soit (comme il semble) plus ancien que *Georgius Florentius Gregorius*, évêque de

Tours, Theganus, Aymoinius et autres, qui l'appellent la Champagne de Reims, et quelquefois de *Châlons*.... Vray est que ces memes auteurs usent plus souvent de ce nom de Champagne pour celle qu'on appelle maintenant la Haute, à laquelle (pour dire vray, bien que nos comtes qui ont depuis porté ce titre y eussent beaucoup moins qu'en la Basse), il appartient plus proprement, estant le pays decouvert de labour et champestre, qui est la vraye étymologie, non seulement de cette Champagne, à laquelle Sculfus, archevesque de Reims, l'acommode en quelque endroit, mais aussi de toutes autres. » Ménage voit l'étymologie de Champagne dans *Campania*, plaine; mais le problème historique n'est point résolu; il est heureusement sans importance. L'ancienne division des Gaules, sous la domination romaine, a disparu avec l'empire. Les localités ont changé de nom sous une domination nouvelle, et là comme ailleurs les nouveaux conquérants ont imposé aux populations indigènes une autre conscription territoriale, et les localités appelées campagne de Reims et de Châlons, ont donné le nom à tout le pays réuni sous un même chef. Ce n'est encore qu'une conjecture, mais elle est vraisemblable.

Première époque, depuis l'invasion romaine et celle des Francs jusqu'à la réunion de la Champagne à la couronne de France.

Toute cette partie de l'ancienne France était, avant et depuis l'invasion des Romains, habitée par les Rémois, les Tricasses ou Tricassiniens, les Meldes, les Lingons et les Sénonois: ces contrées faisaient partie de la Gaule *chevelue*, *Gallia comata*, dans la première division des Gaules en provinces romaines; mais après leur conquête par César, et lors de la division ordonnée par Auguste, la Champagne fut classée dans la Gaule celtique et belgique. Grégoire de Tours et Flodoard racontent que lors du partage de la France entre les fils de Clovis, la Champagne fit partie du royaume d'Aus-

tralie, dont Metz était la capitale, et fut gouvernée par des ducs, depuis 570 jusqu'en 714. Ces ducs n'étaient que des gouverneurs amovibles. Lonp, premier duc, eut pour successeur Guintrion Wintrio, que la reine Brunehaut fit assassiner en 595. Suivant Flodoard, le troisième duc fut Jean, fils de Lonp: il vivait en 600. Romulphe, son frère, était archevêque de Reims. Le quatrième fut Wimart, sous le règne de Childébert, roi d'Austrasie: il mourut en 680; le cinquième Hérilbert, fils du maire du palais Pépin Héristal, depuis 680 jusqu'en 708. Le huitième, Grimoald, son frère, lui succéda et mourut en 714: il fut le dernier duc de Champagne. A ces ducs, chefs suprêmes de l'administration de ce pays, succédèrent les comtes palatins héréditaires et pairs de France. — Suivant du Cange, le titre de *palatin* avait été donné aux comtes de Champagne, parce qu'ils exerçaient la juridiction sur les officiers du roi. Les chronologistes varient sur le nombre de ces comtes héréditaires, et sur le temps que chacun d'eux est resté au pouvoir: cette dissidence vient de ce qu'ils ont confondu les deux branches de cette maison princière, celle qui possédait les comtés de Troyes, de Meaux et du reste de la Champagne, et celle dont l'autorité se bornait aux comtés de Blois, Tours, Chartres, etc. Cette distinction n'a point échappé à Moréri. — Les comtes de Champagne, en leur qualité de pairs de France, portaient à la cérémonie du sacre la bannière de France. Les comtes de Champagne étaient, après les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les plus puissants des grands vassaux de la couronne. Un seul refusa le serment de foi et hommage au roi, il fut bientôt ramené à l'obéissance, tandis que les ducs de Bourgogne et de Bretagne s'étaient souvent affranchis de cet acte de dépendance. Quelques comtes de Champagne occupent une place notable dans l'histoire de notre moyen âge. Les débats que les autres ont eu à soutenir avec les comtes d'Auxerre et de Flandre, leurs voisins, n'ont guère plus d'importance que les combats de sibustiers que se li-

vraient entre eux tous les seigneurs châtelains de leurs états et de toutes les parties de la France. L'intervention des comtes de Champagne dans les longues querelles des rois de France avec les rois d'Angleterre et le saint-siège dut attacher leurs noms aux plus graves événements du xii^e siècle. — La Champagne n'avait jamais été plus tranquille que sous le gouvernement vraiment paternel de Thibaut IV. Sa cour rivalisait d'éclat et de magnificence avec celle du roi. Un événement tout-à-fait imprévu fit succéder à la pompe des fêtes, des carrousels et des tournois l'effrayant appareil d'une guerre d'extermination. Raoul de Vermandois avait épousé une parente du comte de Champagne; il devint ou feignit de devenir éperdûment épris de la princesse Alix, sœur de la reine de France; il ne songea qu'à faire annuler son mariage pour s'unir à la princesse Alix. Son projet fut approuvé par le roi et la reine. Une assemblée d'évêques déclara qu'il y avait parenté entre Raoul de Vermandois et les princes de la maison de Champagne, et le divorce fut prononcé. La princesse protesta contre cette inique autant qu'absurde répudiation, et implora le secours du comte Thibaut, qui déjà s'était prononcé contre le roi dans la querelle de ce prince avec le pape, à propos de l'archevêché de Bourges: l'honneur de la maison dont il était le chef ne lui permettait pas d'abandonner la cause de sa parente. Cette princesse en avait appelé à l'autorité du saint-siège, qui cassa la sentence de répudiation, et enjoignit au comte de Vermandois de reprendre sa femme, sous peine d'excommunication. Mais déjà le comte Raoul était l'époux de la princesse Alix. Le roi se crut obligé de soutenir son beau-frère, et une nombreuse armée se dirigea à marches forcées sur la Champagne. Le comte Thibaut n'avait point prévu une attaque aussi brusque, et il se hâta de solliciter la révocation de la bulle d'excommunication fulminée contre Raoul de Vermandois: il l'obtint. L'armée royale se retira, mais à peine était-elle hors des frontières de la Champagne

qu'une nouvelle excommunication vint frapper Raoul. L'armée retourna en Champagne, marqua partout son passage par le pillage, la mort et la dévastation. La ville de Vitry fut bientôt envahie; la population entière périt sous le fer des soldats, sous les décombres des maisons incendiées. Treize cents expirèrent en masse dans une église où ils s'étaient réfugiés, et que l'armée royale avait livrée aux flammes. Le spectacle d'une ville réduite en cendres, et dont le sol avait disparu sous un immense amas de ruines, de cendres et de cadavres, accabla Louis-le-Jeune de douleur et de remords: il voyait l'arrêt de sa damnation éternelle écrit sur les décombres fumants des autels et sur les cadavres des prêtres égorgés par ses ordres. Il fallut envoyer chercher Bernard, abbé de Clairvaux, l'oracle de son siècle. Il pouvait calmer le désespoir du roi et le juste ressentiment du comte Thibaut. Il les détermina tous deux à se croiser avec leurs chevaliers et leurs vassaux pour la Terre-Sainte: c'était pour le roi Louis la condition du pardon qu'il lui accorda au nom de Dieu, qu'il avait si grièvement offensé en détruisant ses temples et en égorgeant ses ministres. Il exigea de plus, 1^o qu'il enverrait un ambassadeur au comte, pour lui présenter des excuses, et lui offrir de réparer le désastre de Vitry; 2^o qu'il ne s'opposerait plus à l'admission de l'archevêque de Bourges, dont le comte avait soutenu l'élection. Louis-le-Jeune prit spontanément l'engagement de se rendre en Palestine à la tête d'une puissante armée. Rois et peuples, tous croyaient alors qu'une fondation pieuse et le pèlerinage à la Terre-Sainte pouvaient expier les plus grands crimes: telle fut l'occasion de la croisade de 1144, qui coûta à la Champagne et aux provinces de France une partie de leur population. Ce fut en 1180 qu'un prince de la maison de Champagne, le cardinal de Sainte-Sabine, archevêque de Reims, sacra Philippe-Auguste, sur la demande de Louis-le-Jeune, père de ce prince. Depuis cette époque, et en vertu d'une décision du conseil du roi, confirmée par

une bulle, ce droit fut conféré exclusivement à l'église de Reims et à son archevêque. La fureur des croisades allait toujours croissant. Les rois d'Angleterre et de France, et parmi les grands vassaux, les comtes de Champagne, avaient témoigné le plus de ferveur et de dévouement. — Henri II, dixième comte de Champagne et neuvième comte de Brie, avait succédé depuis 10 ans à Henri I^{er} le Libéral, son père; Ermenson ou Hermensette, fille du marquis de Namur, était morte sans postérité. Henri II partit pour la Terre-Sainte avec Philippe-Anguste et Richard, roi d'Angleterre. En 1190, l'assassinat de Conrad avait laissé vacant le trône de Jérusalem. Le roi Richard proposa Henri II pour succéder à Conrad : sa proposition fut agréée. Henri ne recevait qu'un titre sans réalité : les Turcs étaient maîtres de Jérusalem. Le nouveau roi *in partibus* errait avec les croisés, en guerroyant pour conquérir son royaume. Il était à Acre lorsqu'il tomba d'une fenêtre de son palais en 1197 : il mourut sur-le-champ. Il avait épousé en secondes noces Isabelle, fille d'Amauri, qui avait été l'un de ses prédécesseurs sur le trône de Jérusalem. Thibaut, dit le Chansonnier, eut à disputer la principauté de Champagne contre les prétentions de sa cousine, épouse du comte de Brienne, mais il fut confirmé dans la possession du comté de Champagne, par décision des grands du royaume, donnée à Melun en 1216. Il a joué un rôle important dans les collisions de Blanche de Castille, régente, en l'absence de Louis IX, son fils, avec les ducs de Bretagne et de Bourgogne. — L'amour eut plus de part que la politique au rôle toujours important et souvent honorable que les circonstances imposèrent au comte Thibaut. (V. BLANCHE DE CASTILLE.) Les populations et les terres de France, comme dans tout le reste de l'Europe, étaient divisées en fiefs, et ces fiefs se transmettaient par hérédité, par vente et par donation, comme des propriétés patrimoniales, à moins qu'un prétendant plus hardi, plus fort et plus adroit ne vint s'en emparer

à son tour par violence ou par fraude. Les simples châtelains se faisaient une guerre continuelle, soit pour défendre, soit pour agrandir, aux dépens d'un voisin, le manoir seigneurial. Les grands vassaux de la couronne, tenant par leur naissance et leurs relations aux autres familles royales et princières, n'éprouvaient pas ces fréquentes et brusques évictions. Les comtes de Champagne étaient les plus pacifiques des grands vassaux de la couronne : ils n'étaient pas assez puissants pour lutter à force égale contre le roi leur suzerain, et ne pouvaient figurer dans les guerres des maisons de Bourgogne, de Bretagne et de France qu'à titre d'auxiliaires. Thibaut VI, le Chansonnier, avait encouru le ressentiment des deux premières, en abandonnant leur alliance pour s'unir à la reine Blanche, régente; et Louis IX, de retour de son premier voyage en Palestine, le sauva en venant à son secours contre la ligue des princes. — Les trônes, celui de France excepté, se transmettaient comme les simples fiefs, dans l'ordre ordinaire des successions, sans exclusion des femmes et de leurs descendants. Don Sanche, roi de Navarre, venait de mourir sans postérité, et Thibaut VI hérita de ce royaume, du chef de sa mère, sœur de don Sanche. Il partit pour Pampelune, où il fut couronné : il se trouva roi au-delà des Pyrénées, et comte couronné d'une grande province de France; et ce ne fut pas sans opposition qu'il resta en possession de son trône et de sa principauté, que séparait un intervalle de plus de 200 lieues. Il épousa peu de temps après Isabelle, fille de Louis IX. Elle suivit en Palestine son époux, qui mourut en Sicile en 1270. Thibaut VI avait quitté Troyes pour aller se faire couronner roi à Pampelune en 1216. Ce trône et cette principauté restèrent dans sa famille l'espace d'un siècle. Dès 1274, Jeanne, fille et unique héritière d'Henri III, roi de Navarre et quatorzième comte de Champagne et de Brie, recueillit la succession de son père; elle épousa, le 16 août 1284, Philippe-le-Bel, qui devint roi de France l'an-

née suivante. Dès lors, les comtés de Champagne et de Brie furent réunis de fait à la couronne, et cette réunion fut depuis confirmée par divers traités entre les rois de Navarre et de France, qui donnaient en échange aux premiers quelques seigneuries. Tout fut définitivement consommé à cet égard en 1316 par le roi Jean : les deux comtés furent irrévocablement acquis à la France, et n'en ont plus été séparés depuis. Cependant, il s'en était peu fallu que, moins d'un demi-siècle après, les comtés de Champagne et de Brie ne revinssent à la maison princière, restée en possession du royaume de Navarre. A la mort de Louis X, Jeanne, petite-fille de Thibaut IV, réclama le trône de Navarre, et l'obtint. Le droit aux comtés de Champagne et de Brie était le même, mais on lui offrit et elle accepta en échange les comtés de Longueville et de Mortagne. Ce traité fut loyalement exécuté; il date de 1328. La Champagne resta sous les rois de France telle qu'elle avait été sous ses comtes. Les droits acquis furent respectés, sauf le titre de *pairs de Champagne*, que la réunion de la province à la couronne rendait inutiles. Les comtes de Champagne faisaient tenir leurs états par sept pairs : les comtes de Joigny, Réthel, Braine, Roucy, Bar-sur-Seine, Brienne, Grandpré; mais l'archevêque de Reims, les évêques de Châlons et de Langres conservèrent le domaine utile et la juridiction de ces trois villes, et continuèrent de se qualifier, dans tous les actes de leur autorité spirituelle et temporelle, ducs de Reims, de Langres, comtes de Châlons-sur-Marne; et même avant la réunion ils précédaient, au sabbat des rois en qualité de pairs ecclésiastiques, les comtes de Champagne.

Deuxième époque, depuis la réunion de la Champagne à la couronne de France jusqu'en 1789.

Topographie provinciale.—La Champagne, ainsi féodalement constituée, se divisait en Haute et Basse, la première au nord, la seconde au midi de la Marne,

et comprenait, 1° la Champagne propre (Troyes et ses environs), dans un rayon très étendu; 2° le Rémois; 3° le Châlonnais; 4° le Perthois; 5° le Bassigny; 6° le pays d'Argonne; 7° le Réthelois; 8° la Brie; 9° le Sénonois. On appelait *Champagne pouilleuse* la partie située à l'ouest de Vitry, dont le sol est moins fertile que dans les autres parties de la province. Elle était bornée au nord par le Hainaut et le comté de Namur, à l'est par la Lorraine, au sud par la Bourgogne, à l'ouest par l'Ile-de-France. Son étendue était de plus de 46 lieues de l'ouest au sud-ouest, de Lagny à Bourbonne, et d'environ 54 lieues du midi au nord, de Ravières à Rocroy.

État politique et religieux.

La Champagne n'avait point d'assemblée provinciale, comme les deux Bourgogne et la Bretagne, etc. L'autorité des comtes avait été absolue, et pleinement souveraine, du moins jusqu'à l'époque de l'affranchissement des communes. Le savant Pitbou cite une charte d'affranchissement pour la ville de Troyes, datée de septembre 1230, et accordée par le comte Thibaut IV; les articles qu'il cite étaient reproduits textuellement dans une autre charte ultérieure de 1242. Il est certain qu'au XIII^e siècle, les hommes du pouvoir comprenaient mieux qu'aujourd'hui les intérêts populaires; les plus fortes taxes ne pesaient que sur les objets de luxe. M. Grosley, après avoir analysé les chartes, conclut de leurs dispositions que les impôts tombaient principalement sur les *aisements d'or et d'argent*, et qu'ils réprimaient plus efficacement le luxe que ne l'eussent pu faire des lois somptuaires. Ces chartes sont écrites en français, mais la langue alors était barbare, et le texte n'en peut être compris qu'à l'aide d'un glossaire. A quel degré d'abjection et de servitude étaient descendues les populations sous le sceptre de fer de la féodalité! On lit avec étonnement dans les premières chartes des communes, qu'elles accordent aux veuves le privilège de se remarier, aux bourgeois la faculté de tester, de faire entrer leurs fils dans l'état

ecclésiastique, de marier leurs filles sans acheter l'agrément de leur seigneur....; aux pères de famille le droit de battre leurs enfants et serviteurs, aux maris le droit de battre leurs femmes, pourvu que ce ne soit pas avec fer émoulu, sans briser aucun membre, et que les coups ne passent pas les bornes d'une correction. — Ces libertés n'étaient, d'après ces chartes, accordées qu'aux *bourgeois*. Le droit de bourgeoisie et de cité s'obtenait par concession, sur la présentation et avec le cautionnement de deux bourgeois, ou par *prescription*, c'est-à-dire par une ou plusieurs années d'habitation dans la commune. Dans tous les cas, le candidat devait posséder ou s'engager à acheter un immeuble de la valeur de soixante sols parisis. Ce droit était demandé aux maires et échevins. La charte d'affranchissement de Sens est une des plus anciennes que l'on connaisse (1189) : « Cette faveur lui fut octroyée par un mouvement de piété, et pour y faire régner la paix et la tranquillité. » Le fait est que cette ville s'était affranchie spontanément, et elle ne devait sa liberté qu'à elle-même, et l'octroi seigneurial, donné à regret, n'était qu'une formalité vaniteuse, et dont les bourgeois de Sens avaient su se passer. L'autorité judiciaire et l'autorité administrative n'étaient pas alors séparées; les deux pouvoirs étaient exercés par les mêmes magistrats, et constituaient le régime municipal; les maires, les échevins des communes de Champagne, comme partout ailleurs, étaient plus spécialement occupés de l'administration intérieure, et de tout ce qui concernait la police locale, pour la sûreté, la salubrité, la perception, l'emploi des revenus communs; mais ils étaient aussi juges de toutes les contestations relatives à cette partie de l'administration publique. Les deux branches d'autorité n'ont été réellement distinguées l'une de l'autre, et leurs attributions n'ont cessé d'être confondues que par l'établissement des bailliages et des présidiaux; et cependant, cette ligne de démarcation n'avait jamais été nettement tracée. La Champagne était

un des douze grands gouvernements de France: on y comptait dix bailliages et sièges présidiaux, savoir: Troyes, Reims, Châlons, Chaumont, Vitry, Sedan, Sena, Meaux et Provins. Sedan, considéré comme propriété domaniale de la maison princière de Bouillon, avait des tribunaux, des magistrats particuliers; mais cette ville était maintenue dans la généralité de Champagne. Les présidiaux et bailliages étaient du ressort du parlement, de la chambre des comptes et de la cour des aides de Paris. Les tribunaux de Sedan étaient du ressort du parlement de Metz. — La Champagne avait un très grand nombre de collèges et de séminaires. L'université de Reims, fondée par le cardinal Charles de Lorraine, avait été définitivement constituée par les bulles du pape Paul III, et les lettres-patentes d'Henri II, en 1547. Les jésuites s'établirent en 1606, dans le plus beau collège de la province. La Champagne n'était pas restée étrangère à la réformation judiciaire. La création des grands bailliages, sous Louis IX, avait rendu moins actif et moins dangereux l'arbitraire des justices seigneuriales. Philippe-le-Bel, en 1302, consolida ce système de réforme par l'établissement de nouvelles juridictions judiciaires: deux parlements sédentaires furent créés, l'un à Toulouse, l'autre à Paris; il rendit également permanents les *sacaires*, ou *échiquiers* de Rouen, et les *grands jours* de Troyes, pour les provinces de Normandie et de Champagne. Les *grands jours* ne furent supprimés que lorsque les tribunaux de Champagne furent placés dans le ressort du parlement de Paris. La généralité ou bureau des finances de Champagne date de 1371: cette juridiction administrative, qui dans l'origine ne se composait que de quatre trésoriers, en a eu depuis vingt-cinq, et le siège se composait de deux procureurs du roi, de trois greffiers, plusieurs présidents, et de juges nombreux. Elle se divisait en douze élections: Troyes, Reims, Châlons, Langres, Chaumont, Vitry, Rethel, Bar-sur-Aube, Épernai, Sézanne, Sainte-Mé-

nébould et Joinville. Les seigneuries qui composaient le domaine particulier des comtes de Champagne avaient depuis la réunion été affectées au domaine de la couronne, et comprenaient six grandes châtellenies, dont dépendaient cent quarante terres seigneuriales, beaucoup de droits et de revenus; les engagistes et les fermiers en recevaient les luératifs produits. Le domaine de la couronne avait d'autres droits et d'autres revenus à Reims, Langres et Châlons; la seigneurie foncière appartenait à l'archevêque et aux évêques de ces trois villes. Les possessions du clergé séculier et régulier de cette province absorbaient la meilleure partie du territoire: on y comptait deux archevêchés, Reims et Sens; quatre évêchés, Langres, Châlons, Troyes et Meaux, et ces diocèses avaient plus de quatre-vingt-dix abbayes des ordres de saint Benoît, Cîteaux, saint Augustin, des Prémontrés, et un nombre plus considérable de collégiales et de prieurés conventuels: au nombre de ces abbayes était celle du *Paraclet*, que les amours et la piété d'Abailard ont immortalisée; du Pont-aux-Dames, où fut exilée la Dubarri, après la mort de Louis XV. La plus grande et la plus riche partie de ces abbayes appartenait aux bénédictins et aux moines de Cîteaux. La Champagne fut le berceau du protestantisme en France: deux évêques se prononcèrent les premiers en faveur de la réformation. Antoine Carraccioli, fils du prince de Melphe, ne s'occupait qu'à maintenir l'union et la paix entre les catholiques et les protestants de son diocèse. Il laissait les premiers exercer leur culte avec toute la liberté que leur garantissaient les édits de pacification; sa tolérance lui avait fait des ennemis dans son clergé; on manifestait des doutes sur la validité de sa promotion à l'épiscopat; il était étranger; son père était l'un des plus fermes appuis des huguenots, et huguenot lui-même. Il n'était pas au pouvoir du prélat de faire cesser une injuste prévention sur ce dernier point, mais il pouvait donner satisfaction à ses adver-

saires sur le fait de sa promotion. Le défaut de validité était motivé sur ce qu'il n'avait pas été appelé au siège épiscopal de Troyes par les suffrages du clergé et des magistrats municipaux, suivant l'usage et les dispositions formelles des ordonnances: il convoqua les *anciens*, et réunissait tous les suffrages. Cédant à sa conscience et à ses convictions, il embrassa bientôt les nouvelles doctrines, et célébra lui-même l'office suivant la liturgie protestante.—Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, avait réuni auprès de lui les plus savants théologiens de la faculté de théologie de Paris. Il avait ouvert avec eux des conférences, et mis le catholicisme en question; il avait fini par se déclarer publiquement partisan de la réformation. Mais bientôt, craignant de compromettre son rang et sa fortune, et de perdre les *bonnes grâces* de la cour, il poursuivit avec le plus impitoyable acharnement les malheureux que ses prédications et son exemple avaient entraînés dans la religion réformée; et avant même que la nouvelle des massacres de la St-Barthélemi fût parvenue à Meaux, les protestants furent partout assaillis et égorgés. Gosset, procureur du roi, se mit à la tête des massacreurs, il avait été averti par un courrier que lui avait dépêché le conseil. Les massacres commencèrent en même temps qu'à Paris, le dimanche 24 août 1572, et continuèrent les jours suivants dans la ville et dans les campagnes des environs. Les victimes avaient été désignées d'avance, les bandes d'égorgeurs organisées: la Champagne et la Brie se trouvaient dans le gouvernement du duc de Guise. Les mêmes mesures avaient sans doute été prises contre les protestants de Troyes, mais les massacres ne commencèrent que le mardi 26 août. Afin que les victimes ne pussent leur échapper, les chefs des bandes avaient présumé le samedi par emprisonner les protestants. Anne de Vandré, sieur de Sainet-Phalle, avait envoyé dans tous les quartiers les juges et officiers du roi, « avec commandement exprès de rechercher de maison en maison tous ceux qui

estoit de la religion, et mener en prison ceux qu'ils rencontreroient ». Ces massacres durèrent jusqu'au 5 septembre. La sainte union avoit établi des conseils dans les principales villes de Champagne; la résistance fut longue et opiniâtre, et ce ne fut qu'en 1594, que des capitulations entre Henri IV et les magistrats de ces villes délivrèrent la Champagne du fléau de la guerre civile. Par ces capitulations, les communes furent maintenues « en la libre et entière jouissance de tous leurs anciens privilèges, franchises et libertés, dons, concessions et octrois, en la même sorte et manière qui leur ont été concédés, etc. » Ces dispositions, dont les termes mêmes des traités de capitulation prouvent l'existence séculaire, sont répétées dans tous ces traités, dont je ne rappellerai que les dates, et les noms des villes pour lesquelles ils ont été stipulés : *Meaux*, 4 janvier 1594; *Troyes*, avril 1594; *Sens*, avril 1594; ces deux capitulations sont des derniers jours d'avril, car les enregistrements qui suivaient immédiatement sont datés des premiers jours de mai; *Château-Thierry*, signé au camp de Laon, juillet 1594; *Reims*, 29 novembre 1594. — Les immunités et franchises des villes ou communes consistaient dans le double droit de se garder elles-mêmes et d'élire leurs magistrats. Ces immunités, reconnues par des traités solennels, ne furent pas long-temps respectées, surtout en Champagne. Cette province n'avait point d'assemblée d'états, et, comme toutes celles qui étaient privées de cette puissante garantie, elle se vit dépouillée du droit d'élire ses magistrats, sous prétexte que les élections populaires causaient des brigues et des scandales; mais, à peine confisquées au profit du pouvoir royal, les mêmes ministres en offraient le rachat, sauf à les confisquer encore pour les revendre. Ces scandaleuses spéculations du fisc se sont renouvellées sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV: confirmées aux communes en 1705, par le ministre Laverdy, elles furent révoquées et revendues quelques années après par l'abbé

Terray. La Brie n'était considérée que comme une annexe de la Champagne: ce fut sur ce pays que, comme essai, et d'après le plan proposé depuis long-temps par M. d'Argenson, on appliqua la théorie d'administration provinciale: l'expérience eut les plus heureux résultats. Deux ans d'expériences donnèrent une économie de plus de deux cent mille francs: appliqué à une province entière, telle que la Champagne, ce système eût eu un succès bien important dans ses conséquences pour la prospérité du pays, et les intérêts du trésor royal. Aussi une ordonnance en étendit l'application à toutes les provinces qui n'étaient point pays d'états, et en réservant à celles-ci la faculté de conserver leur mode ancien d'administration, ou d'adopter le nouveau. Mais tous les parlements, qui s'étaient arrogé la haute administration civile dans toute l'étendue de leurs ressorts, s'opposèrent à l'établissement des assemblées provinciales; et la publication des mémoires et des travaux des comités déjà établis sur quelques points de la France fut sévèrement prohibée. Il fallut une révolution pour que le régime municipal fût rétabli en France dans toute sa plénitude, et tel que l'avaient fait nos anciennes lois après l'affranchissement des communes. Le mode d'administration de la Champagne n'était pas le même dans toutes les parties de son territoire. La Champagne payait en impôts, encore en 1789, 21,800,000 francs; sa population s'élevait à 812,800. Elle élut quarante-huit députés aux états-généraux de 1789, dont vingt-quatre du tiers-état.

Troisième époque. La Champagne depuis la révolution de 1789.

La dislocation des provinces, la substitution d'une nouvelle circonscription à l'ancienne, n'étaient pas, comme l'ont affirmé des publicistes ignorants ou de mauvaise foi, l'effet d'un caprice d'innovation systématique, mais d'une haute conception gouvernementale. Chaque province, chaque cité, et souvent diverses parties des cités, avaient des immunités, des

privileges, des lois particulieres, et il importait de reunir toutes les localites, tous les habitants dans une meme communauté de droits et d'interets. Il fallait en finir sans retour avec l'ancien regime, il ne devait plus y avoir de Bourguignons, de Champenois, d'Alsaciens en France, mais partout des Français. La Champagne fut divisée en quatre departements, les Ardennes, la Marne, la Haute-Marne, l'Aube, et la partie de son territoire le plus rapproché de la Bourgogne forma les districts de Sens, de Joigny, de Tonnerre, du departement de l'Yonne; on appelait cette partie de la Champagne *Petite Bourgogne*. Maitresse de la Belgique et de la Flandre, l'Autriche menaçait la France, qui sur ce point important était sans frontière défensive. Richelieu considérait la Flandre et la Belgique comme les boulevards de la capitale de la France, et nos ministres plenipotentiaires au congrès de Munster avaient ordre d'insister sur la réunion de ces pays à la France: c'était l'ultimatum de Richelieu. Mazarin suivit le même système dans ses instructions aux mêmes ministres de France au congrès. On sait quelles intrigues empêchèrent le succès de cette négociation, qui eût pu, avec la certitude du succès, être tentée sous le règne de Louis XIV. Mais, plus homme de cour qu'homme d'état, Louvois ne pouvait comprendre la politique de Richelieu, et la France, dans les longues guerres qu'elle a eues à soutenir sous ses successeurs, a payé cher leur imprévoyance. — La révolution de 1789 pouvait suivre son cours sans l'intervention de l'étranger, mais cette intervention fut provoquée par les privilégiés, dont elle avait froissé l'orgueil, et anéanti les injustes prétentions. La guerre éclata d'abord dans l'est; la cour de Sardaigne avait pris l'initiative; le point d'attaque était mal choisi; et lorsque l'armée sarde se disposait à envahir le Dauphiné, elle se vit bientôt refoulée au-delà de ses frontières, et la Savoie avait été la première conquête de notre guerre d'indépendance; mais notre frontière du nord, livrée par la trahison,

fut aussitôt envahie qu'*attaquée*: Brunswick à la tête des vieilles bandes de Frédéric, n'avait eu qu'à se présenter devant nos places fortes, les portes lui en furent ouvertes sans qu'il eût fait brûler une amorce; ses manifestes annonçaient la prochaine et facile conquête de toute la France. La Champagne était couverte de soldats étrangers. — La bataille de Valmy sauva la Champagne et la France. Les Prussiens, battus et décimés par le feu et la famine, repassèrent la frontière, qu'ils avaient imprudemment franchie sur la foi des émigrés, qui leur avaient promis de les conduire jusqu'à Paris sans coup férir. Dans les longues guerres de la révolution, où la France lutta seule contre toute l'Europe, les Champenois ont pris une large part à la gloire et aux dangers de cette longue et sanglante collision. Le seul département de l'Aube avait, en l'an x, fourni dix mille quatre cents combattants. En 1814, la Champagne fut le théâtre des derniers combats; nul pays n'a plus souffert de l'invasion; tout son territoire ne fut qu'un vaste champ de bataille; on combattit sur tous les points, à Brienne, à Bar-sur-Aube, à Troyes, à Vandœuvre, à Nogent-sur-Seine: ces deux dernières villes furent presque entièrement brûlées. — En mars 1814, le prince de Schwarzenberg avait pour la seconde fois établi son quartier-général dans la ville de Troyes: irrité de ce que les habitants avaient combattu son arrière-garde et accueilli avec une fraternelle cordialité l'armée française, il frappa la ville d'une contribution énorme et la livra au pillage pendant trois jours. Tous les grands événements dont la Champagne a été le théâtre, avant et depuis la révolution, ne peuvent être qu'indiqués très sommairement.

Principales localités historiques.

Le lieu où Attila et son immense armée furent défaits après un combat qui dura trois jours, a été très controversé par tous les anciens historiens de France. Dans une dissertation qui se distingue par une impartialité parfaite et

par une rare sagacité, M. Grosley a résumé tous les récits qui n'ont qu'une apparente contradiction, et cette contradiction est l'effet d'une erreur. Ils ont confondu un premier combat sous les murs d'Orléans avec un second plus terrible, plus opiniâtre, qui eut lieu dans les vastes plaines de Champagne, appelés *Campi catalaunici*. Attila avait projeté l'invasion de toute la Gaule. Ses cinq cent mille combattants se divisaient sans doute en plusieurs corps d'armée plus ou moins nombreux. Aëtius, avec les Goths, les Visigoths, les Bourguignons et les Francs, avait à opposer au puissant roi des Huns deux cent mille combattants. Ces masses énormes devaient occuper une ligne immense, et ce combat de trois jours ne fut sans doute qu'une suite de combats successifs exécutés sur toute cette ligne. Le roi des Huns, après avoir laissé deux cent mille des siens sur ce vaste champ de bataille, s'était retiré vers le Rhin, où il mourut l'année suivante. La date de ce grand événement, sinon la vraie, du moins la plus vraisemblable, est celle du 10 septembre 452. (*Voy. ATTILA.*) — **SAINT-MÉNEHOULD**, qui doit son nom à *Mahildis*, fille du comte de Perthes, et sa fondation à Dregon, duc de Champagne, en 639, était la métropole féodale de 224 châtellenies. Il est peu de villes qui aient eu à soutenir autant de sièges : 1° en 1039, contre Josilon, duc de la Basse-Lorraine, qui fut obligé de le lever ; 2° en 1089, contre Théodore, évêque de Verdun, qui enleva la ville et le château à Manassés, comte de Perthes ; 3° en 1181, contre Arnould, autre évêque de Verdun, et Simon II, duc de Lorraine, qui voulaient arrêter les incursions d'Albert Pichot, seigneur de Sainte-Ménéhould. L'évêque de Verdun fut tué d'un coup d'arbalète : les assiégeants se retirèrent. 4° En 1588, contre Charles II, duc de Lorraine ; la ville et le château n'avaient point de garnison. Les habitants seuls, ayant à leur tête Renneville, lieutenant-général du bailliage, conservèrent à la France cette ville,

qu'il était son prisonnier. Duvalk lui demanda en vertu de quel ordre : Renneville lui montra un pistolet. Duvalk, chassé de la ville, courut cacher sa honte dans son château de Hlans 5° En 1606, contre le marquis de Praslin, qui s'en rendit maître le 17 décembre ; 6° en 1652, les habitants seuls soutinrent le siège, contre le prince de Condé, qui ne s'en rendit maître qu'après avoir éprouvé une longue et vigoureuse résistance ; 7° en 1653, la ville, restée au pouvoir des partisans du prince de Condé, eut à soutenir un nouveau siège contre le maréchal duc de Praslin, qui s'en empara. Louis XIV était à Châlons ; il fit de là son entrée à Sainte-Ménéhould par la brèche ; un *Te Deum* fut chanté : c'était la première campagne de ce prince. — Sainte-Ménéhould a subi plusieurs grands incendies : cette ville fut presque entièrement détruite par le plus désastreux de tous ; il avait éclaté le 7 août 1719. Tous les édifices publics et plus de sept cent maisons s'abîmèrent dans les flammes. Deux arrêts du conseil, du 20 septembre et d'octobre 1720, allouèrent pour sa reconstruction une somme de 300,000 fr. — **SÉZANNE** existait avant la conquête des Gaules par Jules-César. C'était un des plus beaux fiefs de la Champagne ; il avait le titre de comté. Ses revenus avaient été plusieurs fois assignés pour douaire aux princes de la maison de Champagne, et depuis la réunion de cette province à la couronne de France le comté de Sézanne a été assigné pour apanage à des princes de la branche d'Orléans ; il a été depuis vendu et engagé. Sézanne a été assiégée en 1423 sous Charles VII, et prise d'assaut par les Anglais. Le siège dura depuis Pâques jusqu'à la Saint-Jean. Le capitaine Marin, qui commandait la garnison et les habitants armés, fut tué sur les remparts. Les Huguenots l'assiégè-

rent et s'en rendirent maîtres en 1560. Dans les guerres civiles du xvi^e siècle, Sézanne s'était déclarée pour le roi Louis XIII; elle avait ouvert ses portes au maréchal Bois - Dauphin, poursuivi par l'armée des princes. L'année 1632 fut l'époque d'un épouvantable désastre. La ville de Sézanne et trois de ses faubourgs devinrent la proie des flammes. L'incendie avait éclaté le 20 mai, jour de l'Ascension. Le procès-verbal du trésorier de la généralité de Châlons constate l'entière destruction de douze cent maisons, outre les églises, et édifices publics : on évalua la perte en grains, vins, meubles, bestiaux et marchandises à plus de quatre millions. La munificence royale fut implorée; les secours se firent long-temps attendre. Ce ne fut que le 20 janvier 1633, qu'après avoir accordé une coupe de bois de construction dans les forêts royales, un arrêt du conseil d'état de Louis XIII enjoignit à tous les habitants du ressort du bailliage de Sézanne, et sous peine d'amende, à ceux qui auraient des charrettes et harnois, de faire un jour de chaque semaine et par corvée le transport des bois accordés pour la reconstruction des maisons, et à l'égard des manœuvres, de venir par corvées aider à relever et charger les décombres. Les nobles, les couvents, le clergé, étaient exempts de corvées et possédaient la presque totalité des terres et des revenus du pays. Tout le fardeau tomba sur les familles plébéiennes : c'était la légalité de l'époque, et cependant la ville fut rebâtie sur un plan plus large que l'ancienne.—

BAR-SUR-SEINE avait fait partie du duché de Bourgogne, et était passée au comte de Champagne et de Brie, après la mort d'Elisandre, veuve de Milon, dans le xiii^e siècle. Elle fut souvent ravagée et pillée par les Anglais et les Bretons, pendant les longues et sanglantes guerres du xiv^e siècle. En 1357, Fenestrang, aventurier lorrain, qui d'abord s'était mis à la solde du roi Jean, irrité de n'avoir pas reçu les récompenses qui lui avaient été promises, osa déclarer la guerre à ce

roi et à toute la France. Sa bande, déjà très considérable, se grossit en peu de temps et devint une armée. Un de ses premiers exploits fut la prise et le pillage de Bar-sur-Seine, qu'il détruisit de fond en comble. Le roi Jean accorda aux habitants restés sans abri et sans pain une foire franche à la Sainte-Luce, et leur en céda les revenus pour les aider à rebâtir leur ville, qui n'a pu l'être qu'en partie. Cette charte royale du 10 octobre 1362 et postérieure de cinq ans à sa destruction, qualifie cette malheureuse cité *lieu notable, de grand renom et ancienneté*.—VASSY (1562). Cette petite ville était divisée en catholiques et en huguenots; elle était voisine du château de Joinville, séjour habituel de la mère de François de Guise. Ce fut l'un des premiers champs de bataille des guerres de religion qui désolèrent la France pendant plus d'un demi-siècle.—En février 1562, le duc de Guise et le cardinal son frère, de retour de Strasbourg, dans une conférence secrète avec le cardinal Granvelle, arrêterent le plan de la *sainteligue*. Déjà la duchesse douairière, d'accord avec l'évêque de Châlons, avait indisposé la cour contre les huguenots de Vassy, qui d'ailleurs vivaient en parfaite intelligence avec les catholiques. Le duc de Guise avait déjà signalé sa rentrée en France en faisant pendre près de la halle du bourg saint Nicolas, en Lorraine, un pauvre épinglier, pour avoir fait baptiser son enfant « en la forme et manière qui se fait aux églises réformées. » A Vic, dans le diocèse de Metz, dont son frère était évêque, il marqua son passage par un autre trait d'animosité contre les huguenots. « Soixante ménagers (chefs de famille) furent *deschassés* et mis en fuite. » A sa rentrée à Joinville, il s'était informé si les huguenots de Vassy continuaient *leurs presches*. « On lui répond qu'ouy : lors commença à s'animer en son grand courage, mordant sa barbe comme il avoyt coutume faire quand il estoit courroucé et fort irrité, on qu'il avoyt vouloir de se venger. » Le dimanche 1^{er} mars, après avoir entendu la messe à Dammar-

tin, le duc et son frère se dirigèrent sur Vassy. La Montagne, maître d'hôtel du duc d'Aumale, les frères Labrosse, marchaient à leur suite. Aux environs se trouvaient soixante hommes d'armes de la compagnie du duc de Guise et ses archers. Ils y étaient venus sous prétexte de la montre (revue) et de recevoir leurs gages ; la montre avait eu lieu : ils avaient reçu leur solde depuis plusieurs jours, et s'en allaient se retirer chacun chez eux suivant l'usage, et cependant ils étaient restés. Ils avaient pris leurs logements chez les principaux papistes de Vassy. L'évêque de Châlons avait été à Vassy pour convertir les huguenots ; il avait complètement échoué dans sa mission. Le duc de Guise, après avoir conféré avec le cardinal son frère, La Montagne et ses autres familiers, se détourna de sa route et s'arrêta près de la grange où se réunissaient les huguenots de Vassy. L'abbé Dessales, prieur de Vassy, Claude Le Sain, prévôt, et son fils, curé de ce bourg, étaient assemblés au presbytère, lorsque les deux frères de Guise s'y présentèrent. Le duc en sortit bientôt. On fit donner avis à tous les papistes de se rendre au presbytère ou de rester chez eux, et de se garder de se montrer sur la voie publique. La compagnie des hommes d'armes et des archers du duc stationnaient près du cimetière. A son ordre, elle marcha vers la grange où se tenaient les prêches. Arrivés à la distance de vingt-cinq pas, les hommes d'armes et les archers tirèrent sur les huguenots, placés dans l'intérieur de la grange, sur des échafauds, et qu'on apercevait à travers les croisées ; et bientôt le duc de Guise entra dans la grange, la dague au poing : on n'entendit plus que ces cris : *tue ! tue ! mordieu ! tue ces huguenots !* Tous ces malheureux furent assaillis et égorgés. Pendant cette scène d'horreur, le cardinal était appuyé sur le petit mur du cimetière en face de la grange, « où estoient ceulx de sa suite tuantz et massacraantz ». Léonard Morel, pasteur de Vassy, grièvement blessé, fut conduit au duc et à son frère. Le duc ordonna au

prevôt de dresser une potence pour pendre ce b... Les femmes, les vieillards, les enfants, n'avaient pas été épargnés. Le pasteur Morel n'échappa au gibet que pour subir tous les genres d'avaries et de tourments. Jeté dans les cachots du château de Saint-Dizier, menacé d'être mis dans un sac et jeté à l'eau s'il refusait d'abjurer, il resta fidèle à sa croyance. Il fut rendu à la liberté le 8 mai 1562. Le massacre de Vassy exaspéra au dernier point les huguenots et les catholiques paisibles et tolérants. La ligue s'organisa et la scène déplorable de Vassy se renouvela dans d'autres lieux. Le massacre de Vassy avait été précédé de celui d'Amboise, et fut le prélude de celui de la Saint-Barthélemi. — JOINVILLE doit son nom et son origine à Jovin, général des armées romaines, qui y fit bâtir une tour en 369. Quelques habitations s'élevèrent bientôt après, et sous la protection de cette tour fortifiée, un château fut bâti sur la hauteur, à une époque qui n'est pas bien déterminée. La ville, qui s'était formée au pied de la montagne et sur le bord de la Marne, fut prise par Charles-Quint, qui la brûla. Elle fut restaurée, ainsi que le château, par François I^{er}, en faveur de Claude de Lorraine, duc de Guise, et érigée en principauté par Henri II, en 1558. Cette seigneurie avait passé depuis à la famille d'Orléans. — VITRY. L'ancienne petite ville de ce nom s'est entièrement brûlée par Charles-Quint en 1544. Quelques maisons ont été bâties sur son emplacement, et le nouveau village a conservé le nom de Vitry-le-Brûlé. C'est à une demi-lieue de la ville incendiée que fut élevée la ville actuelle, sous le patronage de François I^{er}, dont elle a adopté le nom. — FIRMES. Cette commune, presque inaperçue sur la carte, occupe une page notable dans l'histoire contemporaine. Les pillages, les dévastations, avaient signalé dans toute la Champagne le passage des armées ennemies en 1814. L'empereur Napoléon se crut en droit de provoquer de terribles représailles. Dans les guerres d'invasion, tous les moyens pour garantir le territoire sont légiti-

mes. La situation de la Champagne, en 1814, se résume en quelques lignes par les décrets datés de Fismes le 5 mars 1814. « 1^{er} décret. Napoléon, etc. Considérant que les généraux ennemis ont déclaré qu'ils fusilleraient tous les paysans qui prendraient les armes, décrète, 1^o non seulement tous les citoyens français sont autorisés à courir aux armes, mais requis de faire sonner le tocsin aussitôt qu'ils entendront le canon de nos troupes s'approcher d'eux; de se rassembler, de fouiller les bois, de couper les ponts, d'intercepter les routes et de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Tout citoyen français pris par l'ennemi, et qui serait mis à mort, sera sur-le-champ vengé par la mort, en représailles, d'un prisonnier ennemi, etc. — 2^e décret. Napoléon, etc. Considérant que les peuples des villes et des campagnes, indignés des horreurs que commettent sur eux les ennemis, et spécialement les Russes et les Cosaques, courent aux armes par un juste sentiment de l'honneur national, pour arrêter les partis de l'ennemi, enlever ses convois et lui faire le plus de mal possible; mais que dans plusieurs lieux ils en ont été détournés par les maires et par d'autres magistrats, décrète : 1^o Tous les maires et fonctionnaires publics et habitants qui, au lieu d'exciter l'élan patriotique des peuples, le refroidissent et dissuadent les citoyens d'une légitime défense, seront considérés comme traîtres et punis comme tels. » — Ce que Napoléon ordonnait par un décret, en 1814, les Champenois l'avaient fait spontanément dans la première guerre de la révolution. On lit dans un rapport fait à la convention nationale en floréal, an 11 : « La garde nationale de Sedan, celle de Mézières et de Libreville (Charleville), et nos frères des campagnes, méritent les plus grands éloges. Les citoyens de Gironnes et ceux de Saint-Menges ont servi la patrie en observant les hauteurs, en portant partout des vedettes, en fouillant les bois le jour et la nuit, et en faisant au conseil les rapports de leurs découvertes et de leurs observa-

tions. Les citoyens des communes de Torcy, de Vadlinecourt et Iges, Glaire et Villette, ont bivouaqué pour garder les gués de la Meuse pendant la nuit et pour élever de petits retranchements, afin de cacher le canon qu'on leur avait donné. Tous nos autres frères des campagnes, ayant leurs magistrats à leur tête, sont venus donner ici l'exemple du dévouement à la patrie. » En l'an 11 (1794), tous les citoyens étaient soldats et tous les soldats étaient citoyens; en 1814, les soldats, les citoyens avaient le même courage, mais un homme s'était placé entre eux et la patrie. La guerre de l'indépendance avait commencé en Champagne, et c'est encore en Champagne que s'est terminée cette longue lutte de l'Europe armée en masse contre une seule nation. En 1815, ce ne fut pas le canon de Waterloo qui renversa l'empereur, mais son acte additionnel. Dès ce moment l'opinion publique s'éloigna de lui, et, privé de son unique appui, il devait succomber. Les combats, les faits extraordinaires dont la Champagne a été le théâtre en 1814 appartiennent à l'histoire des dernières années de la vie politique de Napoléon. (Voy. ce mot.)

Coutumes, mœurs, usages, singularités historiques.

Les auteurs du *Recueil des historiens de France* évaluent à 450 le nombre des coutumes qui régissaient les diverses provinces de France; et leurs investigations n'ont pu en découvrir qu'une partie, et presque toutes sont postérieures au xiv^e siècle et à la réunion de la Champagne à la couronne de France. Et cependant il est certain que chaque contrée avait sa coutume particulière antérieure à cette époque, puisque dans une charte de Philippe-Auguste les habitants de Tonnerre sont confirmés dans les coutumes qu'ils régissaient sous la domination de leurs comtes. (*Recueil du Louvre*, t. xi, p. 217.) Les mêmes auteurs affirment que ces statuts locaux étaient tellement multipliés « que de cinq personnes qui se trouvaient ensemble, il

n'était pas rare de n'en pouvoir rencontrer que deux qui véussent sous la même loi. » Les chartes particulières étaient déjà très nombreuses au xiii^e siècle; on citait déjà celles de Vitry, de Saint-Dizier, de Châtillon-sur-Marne, de St-Julien-au-Bois, de Dormans, de Réthel, de Machan, de Villeneuve-le-Roi, d'Ervy, de Chamont-sur-Yonne et de Ville-Blevin, de Fismes, de Bonbonne, de Chante-Merle, de Valmy et de Chamont-en-Bassigny. D'autres chartes coutumières sont datées du xiii^e siècle: Barsur-Seine, 1234; Meaux, 1273; Levigny, 1293; Neufchâteau, 1256; Andelot, 1269; Clermont-en-Bassigny, 1248. Toutes sont rapportées dans le *Recueil des coutumes*. Celles de Provins sont antérieures, car elles sont rappelées dans des lettres de Philippe-le-Long. Sens fut érigée en commune sous le règne de Philippe-Auguste. Ces coutumes, si incohérentes et si contradictoires entre elles, avaient subi beaucoup de changements par la promulgation des lois nouvelles délibérées par les états-généraux d'Orléans (1560), et cependant ces coutumes conservaient encore, au moins en partie, leur caractère de loi. — La commune de Donchery n'avait pu s'affranchir d'une ancienne servitude qu'on appelait *droit de main-morte*, en vertu duquel, en cas de mort du mari ou de la femme sans enfants, le seigneur partageait les meubles avec l'époux survivant et les collatéraux. — La révolution n'eût-elle eu pour résultat que de réunir tous les Français sous l'empire d'un même code de lois, elle eût été un immense bienfait, et c'est aussi le seul qui n'ait pas été contesté. — La nouvelle circonscription territoriale en départements avait fait cesser la dissidence de mœurs et d'intérêts qui rendaient jadis les habitants des diverses provinces étrangers les uns aux autres, et perpétuaient les vieilles traditions locales. — L'adage, *quatre-vingt dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, était devenu proverbe, et ce proverbe était injurieux pour cette province, qui a obtenu et mé-

rité tous les genres d'illustration. — Tous les archéologues sont d'accord sur l'origine de ce proverbe, dont la juste appréciation n'est rien moins qu'offensante pour l'honneur des Champenois. Les troupeaux faisaient la principale richesse du pays. César imposa à tous les propriétaires une lourde taxe. Sur leurs réclamations, la taxe ne s'étendit qu'aux troupeaux de cent têtes et au-dessus. Les propriétaires se concertèrent pour éluder l'impôt et ne présentèrent aux préposés du fisc que des troupeaux de 99 moutons. César ordonna que le berger compterait pour un mouton. Un autre proverbe champenois porte le cachet d'une spirituelle épigramme populaire. Le gothique et vaste château de Dammartin, sillonné de crevasses, semblait défier l'action du temps. On disait et on dit encore, pour exprimer un rire forcé, *il rit jaune, il rit du bout des dents*; on disait en Champagne, *c'est le château de Dammartin, il crève de rire*. Cette province avait aussi sa fête des fous. Elle fut supprimée par lettres-patentes de Charles VII du 17 avril 1445. Ces lettres-patentes sont contre-signées par l'évêque de Magalonne, le sire de Pressigny, Crelis et autres présents. Les ladrerries étaient aussi multipliées en Champagne que dans les autres pays de France. On lit dans un vieux rituel de 1501: « La manière de recevoir le ladre et mettre hors du siècle, et rendre en sa borde (maison). » Le ladre ou présumé tel assistait à une messe dite exprès; là il devait baiser le pied et non la main du prêtre; à la porte de l'église, le curé jetait sur la tête du malade trois pelletées de terre, qu'il prenait dans le cimetière, en lui disant chaque fois: « Mon ami, c'est signe que tu es mort quant au monde, et pour ce ayez patience en toi. » Puis la messe chantée, le curé, avec la croix, le doit mener en sa borde, comme par manière de procession. Là, le curé, après un sermon adopté pour la circonstance, lui adressait cette exhortation: « Amy, tu scès, et il est bien vray que le maistre des Deux-Eaux, maistre de la maladrerrie de St-Ladre, a, par sa let-

tres présentées à moi , comme bien es-
prouvé et battu de la maladie de St-Ladre,
l'a dénoncé ladre , pour quoi je te déf-
fends que tu ne trepasse ne offense ez ar-
ticles ei-après escripts : 1^o que tant que
tu seras malade, tu n'entreras en maison
nulle aultre que en ta dicte borde , ne ne
couheras de nuict, ni en molin tu n'en-
treras. *Item*, que en puits ni en fontaine
tu ne regarderas , et que tu ne mangeras
que tout par toy. *Item*, que n'entreras plus
en nul jugement , que tu n'entreras plus
en l'église tant comme on fera le service ;
que tu parleras à une personne en des-
sous du vent ; si tu rencontres une per-
sonne, va en dessous du vent... Quand
tu demanderas l'anmosne que tu sonnes
ta tartevelle (crécelle). Que tu voyeses
(ailles) point loing de ta borde , sans
avoir vestue ta housse (blouse) , et qu'elle
soit de quamelin sans avoir conleur aul-
eune. Que tu ne boives à aultre ruisseau
que au tien ; que tu ayes ton puits et ta
fontaine devant ta borde et que tu ne puis-
es en aultre. Que tu ayes devant ta borde
une escuelle fichée sur droit baston. Que
tu ne passes pont ni planebe sans avoir
mis tes gandz. Que tu ne voyeses (ailles)
nulle part aultre que tu ne puisses re-
tourner coucher le soir en ta borde , sans
congié ou licence de ton curé du lien ou
de l'official. Si tu vas loing dehors par
licence, comme diet est, que tu ne voyeses
point , etc. » Chaque article est précédé
d'un *Item*. Ce passage de la liturgie est
terminé par un article écrit en latin, et
qui constitue les curés héritiers de tous
les effets mobiliers du ladre décédé ,
trouvés, soit dans la maison, soit hors de
la maison du défunt. Et cependant il
existait dans le voisinage de tous les
bourgs et des villes des hôpitaux spéciaux
pour les lépreux et les ladres. Ces éta-
blissements étaient largement dotés. Au
lieu d'excommunier ces malheureux parias
champenois, mieux eût valu s'occuper de
les guérir ; cela eût été plus chrétien , et
si toutes les corporations de métiers
payaient pour l'entretien des ladrerries
une taxe aussi forte que celle imposée
pour cet objet aux bouchers de la capi-

tales de la Champagne, les fonds ne de-
vaient pas manquer. Ces industriels
étaient tenus , chaecun une fois l'an , en-
tre Noël et la Chandeleur, d'aller au lieu
appelé les *Deux-Eaues-Bonnes*, et de là
amener à Troyes , « par enx-mêmes at-
telés et accouplés à bastons liés, attachés
ou liés à ung chariot de quatre roues fer-
rées , et sur iceluy chariot, sans che-
vaux ni auleune aultre ayde que d'eux-
mêmes , amener audiet Troyes le chape-
lain de la dicte maladerrie, revestu de sur-
plis et d'estole, tenant en ses mains la
eroix, et que le dict chariot ainsi arrivé,
comme diet est, lesdits bouchers estoient
et sont tenus de mettre en charoyes sur
iceluy chariot vingt - cinq pourceaux
gras et non sursemés (les pourceaux la-
dres sont tachetés), bons et suffisants
à faire lard, vuidés et appareillés,
garnis de leur sang et *menus harts*... Le
diet chapelain estant assis devant sur le
diet chariot et chasenn d'eux (les bou-
chers) ayant sur la teste un chapelet de
verdure , et les menestriers cornant de-
vant enx dès les estaux... jusqu'au lieu
des Denx-Eaues, et illec payer, bailler et
deslivrer audiet maistre et gouverneur
de la maladerrie lediet vingt-cinq por-
ceaux, ensemble lediet chariot pour et au
proufit de la dicte maladerrie, etc. » Les
bouchers refusèrent enfin cette humili-
lante et dispendieuse prestation. Ils pré-
tendirent que les chemins étaient impra-
ticables. Ils demandèrent qu'il leur fût
au moins permis de faire voiturer les 25
pores par leurs chevaux. De guerre lasse,
M. le gouverneur de la maladerrie con-
sentit à une transaction , et en 1516 un
arrêt maintint l'impôt, adjugea à la lé-
proserie le chariot et les 25 pores, et
ajourna les autres questions du procès.
Depuis, cette prestation en nature a été
remplacée par une somme de 200 livres
payables à l'Hôtel-Dieu. — On connaît
l'arrêt d'excommunication prononcée par
l'official d'Autan contre les rats en 1550.
L'exemple était trop beau pour n'être pas
imité, et les inquisiteurs français du xvi^e
siècle n'étaient pas moins sévères contre
les pauvres bêtes que ceux du xiv^e siè-

cle. L'official champenois instruisit une procédure en règle contre les *urebcs*, insectes malfaisants qui rongeaient les blés. Les accusés, moins heureux que les rats d'Autun ne trouvèrent pas d'avocat pour défendre leur cause. Ils firent défaut. La terrible sentence est écrite en latin, ce qui était fort indifférent aux accusés. Elle fut rendue sur la requête des habitants de Villenaux. Les *urebcs* furent sommés au nom de la Sainte-Trinité, de la sainte mère de Dieu et des saints apôtres, sous peine d'anathème et de malédiction, de se retirer, sans causer aucun dommage, du *finage* de Villenaux et du diocèse de Troyes; que si après un délai de six jours ils n'ont pas obéi au *monitoire*, ils seront après un nouveau délai de six jours anathématisés et maudits. La sentence se termine par une exhortation aux paroissiens d'implorer par leurs prières l'assistance du ciel contre les insectes malfaisants et surtout d'être exacts à payer la dime. *Sig.* *Ufupproye, scriba causæ.* — Les plus bizarres exigences de la féodalité se résument dans une petite pancarte d'un droit de péage imposé par haut et puissant seigneur le comte de Lesmont. « Art. 14. Un cheval, les quatre pieds blancs, exempt de péage. 17. Un char chargé de poisson, quatre sous deux deniers, et une carpe ou un brochet aussi portés par le marchand auquel appartient le poisson, à prendre dans l'une des tonnes dudit char, à la volonté du sieur comte de Lesmont ou de son fermier et sans ehoix. 18. Un homme chargé de verre et passant son chemin, et avec bouteilles, et en exposant en vente dans les lieux dudit comté, doit aussi le second verre au choix dudit sieur comte de Lesmont, en donnant par le dict sieur comte aux marchands du vin plein le verre. 22. Un juif passant par ledit comté se doit mettre à genoux devant la porte dudit sieur comte de Lesmont ou son fermier et en recevoir un soufflet. 23. Un chaudronnier passant avec ses chaudrons doit deux deniers, si mieux n'aime dire un *pater* et un *ave* devant la porte dudit sieur comte de Les-

mont ou son fermier, etc. » — Les cérémonies pour la réception de l'évêque de Troyes, qui faisaient leur entrée portés sur les épaules de quatre barons, etc., trouveront leur place à l'article TROYES. — La noblesse champenoise était destinée à *tomber en quenouille*; les croisades et surtout la désastreuse bataille d'Azincourt avaient fait périr une partie des héritiers mâles des plus nobles familles. Les femmes de noble extraction reçurent le privilège d'anoblir les *villains* qui les épouseraient; de là le proverbe, *en Champagne le ventre anoblit*. On a exprimé ce beau privilège en termes moins polis, *la truie anoblit le cochon*. Mais depuis long-temps ce privilège féodal n'est plus qu'un souvenir. — La Brie, terre classique des sorciers, n'était qu'une annexe de la Champagne; elle était soumise au même prince, avait les mêmes mœurs et les mêmes préjugés, et la Champagne, comme la Brie, avait ses sorciers. Les malheureux soupçonnés d'aller au sabbat étaient impitoyablement brûlés s'ils n'étaient pas justifiés par l'épreuve de l'eau. Depuis l'établissement des grands bailliages et des parlements, plusieurs arrêts avaient défendu *de faire épreuve par eau en accusation de sortilège*; mais, sans égard pour les arrêts de défense contre une coutume aussi barbare qu'indécente, le procureur-fiscal de Dinteville en Champagne demanda, le 15 juin 1694, que deux accusés de sortilège, « mari et femme, fussent tondus, et tout le poil qu'ils avaient sur eux rasé, ce fait, eux conduits et mesnés à la rivière, pour y être jetés, suivant ce qu'il est en ce cas accoutumé, pour éprouver le sortilège. » Le juge ordonna que la femme seule serait soumise à l'épreuve de l'eau. Le jugement fut exécuté sous les regards d'une foule immense. La prétendue sorcière « aurait été dépouillée par ordonnance du juge, lequel lui aurait fait lier les pieds et les mains, et après jetée en l'eau, étant de hauteur d'environ sept à huit pieds, et ce par trois diverses fois, à chacune desquelles, sitôt qu'elle aurait été jetée, elle serait venue au-dessus sans

se mouvoir , et à chacune des fois qu'elle fut retirée étant admonestée en présence de tous les assistants de dire la vérité, elle aurait persisté en ses premières réponses et dénégations. » Cependant (ajoute l'auteur de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, t. II, p. 287), quoiqu'elle niât toujours d'avoir jamais été au sabbat ni d'avoir fait aucun maléfice, on la tourmenta si fort qu'elle mourut en prison, et fut encore après sa mort pendue et brûlée. A quel degré de prostration politique et morale la féodalité avait ravalé les descendants de ces fiers Gaulois, qui jadis, sous la conduite de Brennus avaient fait trembler les Romains dans Rome même! On est plus affligé que surpris des excès déplorables dont la Champagne fut le théâtre pendant la ligue. N'a-t-on pas vu en 1586, lors de la guerre appelée des *trois Henris*, les populations champenoises quitter leur pays pour aller en procession à Paris? elles entrèrent dans la capitale portant des cierges allumés et en robes de pénitents. Ces processions si fréquentes, si nombreuses, ont fait appeler cette année 1586, l'année des *processions blanches*. La civilisation avait fait de notables progrès dans les mœurs domestiques, mais la plus scandaleuse prostitution souillait encore les cloîtres au xvn^e siècle. Ces déplorables désordres ont été révélés dans toute leur hideuse nudité par le procès des cordelières de Provins contre les cordeliers de la même ville; les lettres mystiques et galantes des moines et des religieuses ont été rendues publiques dans les mémoires produits par les deux parties. Les cordeliers, sans trop s'occuper de contester l'identité de cette correspondance, dévolement érotique, accusaient l'archevêque de Sens de l'insubordination des religieuses, et publièrent à leur tour une correspondance amoureuse de ce prélat avec une noble dame du pays. Ce recueil est connu des bibliophiles sous le nom de *Toilette de l'archevêque de Sens*. J'en ai sous les yeux un exemplaire imprimé avec approbation, l'an de notre Seigneur

MDCCLXIX. Les cordelières étaient par leurs statuts sous la direction des cordeliers, et l'archevêque de Sens prétendait les soustraire à cette dépendance et les placer sous son patronage. Telle était la véritable cause de ce procès, dont aucune des parties intéressées n'avait compris la portée. Le souvenir de ces étranges débats a disparu avec les couvents: la nécessité de leur suppression n'a pas besoin de justification, et Provins appartient à d'autres titres à l'histoire. C'était le siège d'un des plus anciens établissements monétaire de la vieille France. On trouve encore des pièces portant le millésime des successeurs de Charlemagne, avec cette légende: *Castris Pisuini*. Sous les premiers rois de la troisième race, il y avait des livres et des sous de Provins. — La révolution de 1789, née des progrès de la raison publique et du besoin d'une réforme générale des abus du moyen âge, qui semblaient enracinés dans le sol et dans les générations, a jeté tout à coup l'intervalle d'un siècle entre les hommes de la veille et ceux du lendemain. Le temps des noyades, des sorciers, des bûchers, des hérétiques, des fanatiques processions de la ligue était déjà loin de tous les souvenirs: une grande solennité nationale allait bientôt signaler sur le sol de la Champagne une ère nouvelle. Les restes de Voltaire avaient été déposés dans une église de Romilly. Des citoyens de Troyes n'avaient pas attendu le décret de l'assemblée constituante qui ouvrit à Voltaire les portes du Panthéon, et dès le mois de mai 1791 ils exprimèrent le vœu que les dépouilles mortelles du grand homme fussent transférées de la petite commune de Romilly au chef-lieu du département. La municipalité de Romilly insista pour conserver la tête et le bras droit: une telle mutilation n'était plus dans nos mœurs. M. Beugnot, alors procureur-général-syndic de l'Aube, s'y opposa: « Cette division des restes d'un mortel fameux, dit-il, pouvait trouver place dans la politique de Rome et entrer pour quelque chose dans le trafic de ses faveurs, mais ce

procédé barbare n'est plus de saison. » La translation de Romilly à Troyes eut lieu avec la plus grande solennité. — Depuis 1789, la Champagne n'existait plus comme province, et j'ai indiqué le chiffre de sa population à cette époque.

Agriculture, industrie, commerce.

Les sites, la qualité des terres, permettent tous les genres de culture. La partie dont le sol n'est qu'une craie pulvérisée produit des seigles, des avoines de bonne qualité, et d'excellents vins. La plaine nourrit de nombreux troupeaux, dont la qualité s'est améliorée par le croisement des races espagnoles. Dès avant la révolution, les laines indigènes suffisaient aux nombreuses draperies de cette province. Les communications avec Paris et la Bourgogne ont été rendues plus faciles, plus commodées, par la construction de nouvelles routes et de canaux, commencés avant la révolution ou construits depuis. Les produits en bois excédaient les besoins de la province; cet excédant était transporté à Paris pour divers usages, et au Havre pour la marine. La campagne de Meaux et le Perthois produisaient beaucoup de grain : c'était et c'est encore l'un des greniers de Paris. Les prix élevés des principaux vignobles de Champagne avaient rendu les indigènes avares pour leur propre consommation, et le cidre et la bière étaient depuis long-temps substitués au vin dans quelques contrées. Maintenant la bière en Champagne est d'un usage général, mais seulement comme boisson accessoire. Les chevaux y étaient autrefois recherchés pour leur légèreté. De vastes prairies sont couvertes de troupeaux, qui partagent avec ceux des beaux herbages de Normandie l'approvisionnement de la capitale. Les rivières y sont très poissonneuses, le gibier abondant. Les loups y causaient de grands ravages. On y remarquait une espèce à *courte queue*, qui se multipliait au point de dévaster la plus grande partie des moissons. Il fallait une révolution qui supprimât les garennes et les réserves de chasse des princes

et des grands seigneurs, et la liberté du port d'armes pour que les cultivateurs pussent poursuivre partout ces animaux qui dévastaient leurs champs. Les principaux établissements d'eaux minérales sont ceux de Bourbonne, de Vitry et d'Attancourt. — La terre végétale, la glaise, le sable et la craie forment la base du sol dans sa plus grande étendue; de là les spécialités diverses de terre sèche ou humide, forte ou légère, suivant le gisement et la combinaison de ces parties. On trouve des terres à brique, à poterie et à faïence, et l'on a affirmé dans le temps que la terre à porcelaine dont l'aïeul du duc d'Orléans avait fait faire l'essai à Bagnolet provenait de cette province. On avait découvert depuis des mines de sanguine, près de Montier-en-Der, et ses produits ont alimenté plusieurs nouvelles fabriques de crayons. La partie du Perthois contiguë à la Lorraine et le Réthelois comptaient beaucoup de mines de fer et de hauts-fourneaux. C'était aussi de la Champagne que l'on tirait ces craies que l'on livrait au commerce sous le nom de *blanc d'Espagne*. Les environs de Châteaui-Thierry sont remplis de grès pour le pavage : il s'en fait une grande importation à Paris. Les produits des carrières de Saint-Dizier fournissent, avec celles de Saint-Léon, aux besoins des constructions de Paris. Le marbre et l'ardoise de Charleville, les pierres meulières de La Ferté-sous-Jouarre, les spaths de Montmirel, forment une autre branche de commerce. Les pyrites, vulgairement appelées *pierres de tonnerre*, abondent dans les terrains pierreux. Les coquilles fossiles sont très communes dans les environs de Courtagnon, dans le Rémois et à Méry. — La Champagne, déjà si riche en manufactures avant 1789, en a beaucoup augmenté le chiffre. Ses nombreux couvents ont été en grande partie convertis en usines, et spécialement en fabriques de tissus, de draperie et de filatures. Ses vignobles ont une réputation plus qu'européenne. (*V. VINS DE FRANCE*.) Les foires de Champagne datent d'une époque très ancienne. Elles se tenaient d'abord

en même temps que celles de Lyon. L'origine de celles de Champagne est du ^x^e siècle; leur nombre fut augmenté par Philippe-le-Bel en 1311: Deux étaient fixées à Troyes, et quatre autres à Provins, à Lagny, et à Bar-sur-Aube. En 1445, les Lyonnais ayant obtenu trois foires franches, les Champenois en sollicitèrent et en obtinrent deux pour leur capitale, l'une, appelée foire chaude de St-Jean, ouvrait le mardi après la quinzaine de Saint-Jean, et fermait à la Sainte-Croix, en septembre; l'autre, appelée foire froide de Saint-Remi, commençait le lendemain de la Toussaint et finissait le jour de Saint-Antoine: l'une et l'autre étaient franches pendant les dix premiers jours. Les guerres civiles du ^{xv}^e siècle en avaient suspendu l'usage; une quatrième foire fut ajoutée à celles de Lyon pour suppléer celles de Champagne. Depuis, il y eut rivalité entre ces deux grandes cités commerciales pour la tenue des foires. Le nombre, la fixation, subirent de fréquentes vicissitudes. Enfin, celles de Champagne, rétablies par arrêt du conseil de 1706 et 1707, avaient été confirmées à perpétuité par arrêt du conseil du 13 février 1716, et lettres-patentes du 19 mars de la même année.

Notabilités historiques.

Aucune illustration n'a manqué à la Champagne. Cette province comptait des hommes distingués dans tous les genres et à toutes les époques de notre histoire; je ne citerai que quelques noms: *Juvenal des Ursins*, ministre de Charles V, homme d'état et historien; le savant *Pithou*; *Thomassin*, peintre; *Mignard*, id.; *Girardon*, sculpteur; notre *La Fontaine*; *Colbert*; le 1^{er} président *Matthieu Molé*, *Grosley*, *Diderot*. Nos fastes politiques et militaires citeront A.-H.-M. *Picot de Dampierre*, officier des gardes françaises en 1786. Rentré au service en 1790, il prit le commandement de l'armée après la désertion de Dumouriez et d'une partie de son état-major: blessé mortellement le 13 mai 1793 dans le bois de Vieoigne; *Ferry*, conventionnel, pro-

fesseur à l'école du génie de Mézières, et depuis examinateur de l'école polytechnique (notre collaborateur); *Dubois de Crancé*, conventionnel; il a partagé les travaux et la gloire de Carnot dans l'organisation de nos armées; ministre de la guerre avant le 18 brum., il reentra après ce grand événement dans la vie privée, et mourut à Réthel en 1814. *Beurnonville*, général de division, l'un des commissaires livrés par Dumouriez à l'Autriche, et depuis ambassadeur et maréchal, mort en 1816.

DUREY (de l'Yonne).

CHAMPART : *campi partem vel partum habere*, prendre sa part dans la récolte d'un champ. Le contrat de champart s'appliquait autrefois à ce que nous appelons aujourd'hui le *bail à portion de fruits*, convention par laquelle le propriétaire donne son terrain à bail au fermier sous la condition que pour prix de fermage il prendra chaque année une certaine quotité de la récolte. Tel était en effet l'objet du *champart foncier*; mais il y avait en outre le *champart seigneurial*, qui était d'un usage général dans les pays non allodiaux, où l'on tenait pour maxime *nulle terre sans seigneur*. On supposait que toutes les terres qui se trouvaient en mains tierces et qui ne provenaient pas de la concession directe du seigneur du lieu avaient été usurpées sur lui et sans titre; le seigneur venait exercer le droit de champart en reconnaissance de la directe. Ce droit, que l'on nommait aussi *droit de terrage*, *droit de quart*, *de cinquin*, *neuvième*, *vingtain*, suivant les localités et le nombre de gerbes qu'il autorisait à prélever, s'exerçait immédiatement après la dîme: la dîme appartenait à Dieu, le champart au seigneur. Cependant le champart était tout à la fois seigneurial et foncier lorsque le seigneur, tout en stipulant la reconnaissance de la directe, concédait à l'un de ses vassaux un fonds de terre à portion de fruits. Aussi faut-il considérer avec attention tous ces anciens contrats lorsqu'il s'agit de leur exécution actuelle, car c'est seulement le champart seigneurial qui a été supprimé sans in-

démnité par les lois abolitives de la féodalité ; mais pour les champarts fonciers, alors même qu'ils se trouvaient mêlés de féodalité, ils n'en doivent pas moins être exécutés, car le seigneur étant propriétaire du fonds et ayant agi comme tel sans se dépouiller de son droit de propriété, le fermier n'a pu prescrire contre lui ni acquérir sur le terrain soumis à son exploitation un droit qui ne lui appartenait pas : il en est alors des baux à champart comme des autres baux à longues années et spécialement des baux emphytéotiques. Du reste, l'on admettait pour le champart des règles qu'il est bon de rappeler, parce qu'elles doivent s'appliquer encore en tous points aux baux à portion de fruits. Ainsi, on décidait que le *tenancier*, celui qui exploitait le fonds, ne pouvait enlever les fruits ou la récolte hors la présence du *champarteur*, celui qui avait donné le fonds à champart, ou sans l'avoir mis en demeure d'assister à l'enlèvement. On décidait encore que le champarteur n'avait pas le droit de choisir les gerbes, à moins qu'il n'y eût à cet égard une convention expresse dans le contrat. Enfin, le tenancier devait conserver le fonds en bon état de culture sans qu'il lui fût permis d'en changer la nature ni de faire aucune disposition nouvelle qui pût diminuer l'importance de la récolte ; il pouvait bien varier la culture suivant l'usage des lieux, mais ce qui lui était spécialement interdit, c'était de mettre en prés ou en bois ce qui était en labour, et de mettre en labour ce qui était en prés ou en bois.

TEULET, a.

CHAMPENETZ (Le chevalier de).

« La mode des satires et des libelles se soutient toujours, parce que tout le monde veut avoir de l'esprit, et que c'est la façon la plus aisée de s'en passer en le remplaçant par la méchanceté. M. de Champcenetz, qui a déjà été enfermé deux ou trois fois pour sa mauvaise conduite et ses pamphlets satiriques, n'a pas été dégoûté de ce noble métier par les punitions qu'il lui a attirées. Il a répandu un petit écrit qui contient une paro-

die du songe d'*Athalie* avec des notes : cette parodie, insipide et grossière, est en partie contre madame de Sillery (depuis madame de Genlis) et en partie contre M. de Buffon. On y a joint une épigramme plateinent insolente contre madame de Staël, fille de M. de Necker et femme de l'ambassadeur de Suède. Madame de Sillery a eu des torts, sans doute, mais ce n'est pas une raison pour l'insulter grossièrement, etc. » C'est en ces termes que Labarpe s'exprimait en 1787, dans la cccxix^e lettre de sa correspondance, sur le compte du chevalier de Champcenetz. Le chevalier de Champcenetz était alors un des coryphées de la jeunesse aristocratique et anti-révolutionnaire. Fils d'un gouverneur du Louvre, et né à Paris en 1759, il avait, en 1787, 28 ans. Jusque là, sa vie avait été toute frivole et quelque peu libertine ; déjà il s'était fait une réputation de bel esprit, une de ces réputations scandaleuses dont l'Arétin avait été, à deux siècles de distance, le modèle accompli. Le scandale fut donc le premier élément de la célébrité de Champcenetz ; il en fit pour ainsi dire à corps perdu, non seulement en vers et en prose, mais encore en action, et l'on peut dire avec justesse que sa vie entière fut un scandale, à sa mort près. — Sans principes, représentant assez bien le côté frivole et entêté des hommes de l'ancien régime, il fut un des plus constants adversaires de la révolution, qu'il attaqua principalement dans *Les Actes des apôtres*, journal moitié en prose, moitié en vers, dont il fut, avec Rivarol, son ami, un des plus assidus rédacteurs. Il avait précédemment travaillé avec ce même Rivarol au *Petit dictionnaire des grands hommes*, dans lequel tout ce qu'il y avait alors d'esprits distingués était outrageusement attaqué. La réputation de Rivarol a survécu à celle de Champcenetz. Il y avait cependant chez celui-ci un esprit de même force ; mais quelques travaux philologiques assez importants ont valu à Rivarol une meilleure fortune littéraire. — Champcenetz était officier aux gardes-françaises lorsqu'éclata la révolution de

89, à laquelle ce corps prit une part active dans les rangs du peuple. La municipalité parisienne, pour récompenser cette patriotique conduite, ayant pris les gardes-françaises à la solde de la ville de Paris, Champcenetz, rue des engagements de famille et de débauche retenaient dans le camp de la cour, quitta le service et se voua dès lors à combattre une révolution qui venait contrarier toutes les idées qu'il s'était faites de la société et déranger ses habitudes d'homme de plaisir. Les épigrammes contre les hommes et les choses abondèrent sous sa plume, et il écrivit dans ce sens avec une déplorable facilité jusqu'à ce que la gravité des événements eût démontré l'impuissance des petits mots et du petit esprit contre cette grande et formidable crise politique qui a changé à fond les bases de la société française et nous a faits ce que nous sommes, dans cet ensemble de faits de l'ordre moral, civil et politique qu'on appelle *civilisation*. Champcenetz sentit, aux premiers soulèvements de la tempête, qu'il n'était plus possible de la conjurer avec l'esprit courant des cercles aristocratiques; il se tut d'abord et fit bien, car la voix des cigales n'est qu'importune, l'été, lorsque s'amoncellent les nuages et que l'orage est près d'éclater. On ignore ce qu'il fit en 1792 et l'année qui suivit; cependant 93 était passé; la déroute du vieux régime, dont il s'était fait le défenseur, était complète, la grande ruine s'achevait. Jusque là, la terrible faux l'avait épargné; mais il eut l'imprudence, quoique muni d'un certificat de civisme que lui avait procuré son ami le chevalier de Saint-Méard, de se mettre trop en évidence dans la commune de Joigny, où il s'était retiré. On l'arrêta et il fut exécuté le 23 juillet 1794. — Nous ne pénétrons pas bien, dans les plans de la Providence, à quoi furent bons ces hommes qui, en présence de ce profond besoin de révolution qui travaillait la nation jusque dans ses entrailles, crurent faire œuvre suffisante contre l'esprit nouveau en rebadigeonnant, au sortir des orgies, le vieil édifice vermoulu de l'a-

ristocratie, et en raillant misérablement les signes des temps qui se manifestaient;

On sime les rieurs, et moi je les éteins,

a dit La Fontaine; et, certes, ce mot n'est jamais plus vrai qu'en révolution. De quelque parti qu'on soit, quand le peuple crie et se tord dans la lutte, il est triste de voir rirc, chansonner et railler..... Les paroles sérieuses, les inspirations de la morale et du cœur sont seules de mise alors, et les mauvais plaisants font pitié. — Champcenetz, avant la révolution française, avait été plus d'une fois enfermé. Cette épigramme de Rulhières le fait assez bien connaître :

Être hui, mais sans se faire craindre,
Être puai, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris ;
En recherchant la haine, il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Barjot,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débitter pour dix sous un insipide seriot,
C'est décrier la médecine,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.
Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire;
Il croit qu'être hui c'est être renommé.
Mais, si l'on ne sait plaire, ou a tort de médier.
C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

— Que si maintenant vous voulez avoir une idée de la moralité de ces grands champions de l'ancien régime, lisez la fameuse chanson que cite Laharpe dans sa correspondance et qui se termine ainsi :

Vieux parents, en vain vous prêchez,
Vous êtes d'emoyeux apôtres ;
Vous vous fîtes pour vos péchés,
Et vous vivez trop pour les nôtres.

Outre ce qu'il a écrit en compagnie de Rivarol, on a encore de Champcenetz plusieurs pamphlets et une *Réponse aux lettres de madame de Staël sur le caractère et les œuvres de J.-J. Rousseau*. Ce dernier ouvrage parut si plein de grossièretés que plus de vingt libraires refusèrent de le faire imprimer. Il parut sous la rubrique de Genève (Paris, 1789, in-8°.

CH. ROMÉY.

CHAMPEAUX (GUILLAUME DE), est un des philosophes les plus célèbres du XI^e et du XII^e siècle. Recommandable par lui-même, il est plus illustre encore par

son disciple Abélard, qui devint plus tard son rival et son adversaire. Il naquit à Champeaux, près de Melun, dans la Brie, d'une famille de laboureurs. Il étudia à Paris sous Anselme de Laon, et, devenu archidiacre et scolastique de cette ville, il y enseigna lui-même. Les écoles formées par le maître et par le disciple sont généralement regardées comme l'origine de l'université de Paris. Plusieurs hommes devenus célèbres dans la suite suivirent ses leçons. Nous ne citerons que Robert de Béthune et le fameux Abélard, que nous venons de nommer. La question qui fut controversée entre ce dernier et son maître se rattache à la querelle célèbre en philosophie des réalistes et des nominalistes. Il s'agissait de savoir de quelle manière les idées générales sont contenues dans les objets : Guillaume soutenait, contre les disciples de Roscellin, que l'essence des choses est tout entière dans les idées ou contenue dans ce que l'on appelait les universaux. Abélard n'admettait pas avec Roscellin que les idées générales fussent uniquement des mots, et n'accordait pas non plus à Guillaume de Champeaux que toute la réalité fût dans les universaux, ou que la réalité de l'être en général se produisît tout entière dans chaque individu ; il disait que la même chose n'est pas dans tous les objets particuliers essentiellement, mais individuellement. Il est facile de voir par-là que la dispute du réalisme et du nominalisme remonte au-delà de D. Scott et d'Occam, auxquels plusieurs en attribuent l'origine. A la suite des désavantages qu'il eut dans cette controverse, Guillaume, dégoûté du monde, se retira dans un des faubourgs de Paris, et posa, en 1108, les fondements de la célèbre abbaye de Saint-Victor, où plus tard, sur les instances d'Hildeberty de Mans, et contre son propre désir, il recommença à enseigner ; il faisait gratuitement ses leçons à tous ceux qui se présentaient. En 1113, après avoir trois fois refusé de se charger d'un si pesant fardeau, il fut contraint d'accepter le siège épiscopal de Châlons-sur-Marne, et laissa la conduite

de l'abbaye naissante à Hilduin, le plus illustre de ses disciples. Ce fut lui qui donna, en 1115, la bénédiction abbatiale à saint Bernard pendant la vacance du siège de Langres, et une liaison étroite se forma dès lors entre les deux prélats. Ne pourrait-on pas soupçonner que cette circonstance ne fut pas tout-à-fait étrangère à l'ardeur avec laquelle saint Bernard poursuivait dans la suite Abélard ? Il assista aux conciles de Reims et à celui de Châlons-sur-Marne en 1115, de Reims en 1119, de Beauvais en 1120. Il mourut le 18 ou le 26 janvier 1121. On croit, sans en être certain, qu'il avait pris l'habit de Clairvaux en 1119, et qu'il fut enterré dans cette abbaye. Il composa plusieurs traités en faveur de la doctrine des réalistes et quelques opuscules de théologie. De tous ses ouvrages le plus considérable est celui des *Sentences*, et le seul imprimé est un petit *Traité de l'origine de l'âme*, publié par D. Martenne dans son *Trésor d'anecdotes*. H. BOUCHITTÉ.

CHAMPEIN (STANISLAS), compositeur français, né à Marseille le 19 novembre 1753, mort à Paris le 19 septembre 1830, étudia la composition sous Peccico et Chauvet, et, dès l'âge de 13 ans, fut nommé maître de musique de la collégiale de Pignat, en Provence. En 1776, il vint à Paris, et fit exécuter à la chapelle du roi un motet de sa composition. Son premier essai dans la musique dramatique fut un opéra-comique en deux actes, représenté par les comédiens du bois de Boulogne, sous le titre du *Soldat français*. En 1780, il donna au théâtre italien *Mina*, et l'année suivante *La Mélomanie*, qui est son meilleur ouvrage. Dans le cours de sa vie, Champein fit représenter 21 opéras, et après sa mort on en a trouvé 15 qu'il avait en portefeuille. — Les compositions de Champein se distinguent par des mélodies heureuses, mais les accompagnements sont souvent incorrects. *La Mélomanie*, *Le Nouveau Don Quichotte* et *Les Dettes* sont ses meilleurs ouvrages. F. DANJOU.

CHAMPIGNON COMMUN, *agaricus edulis*. Cette plante est un objet de

commerce considérable à Paris, où un grand nombre de cultivateurs spéciaux pour ce cryptogame, se livrant exclusivement aux environs et dans les faubourgs de cette ville à sa culture dans de grandes galeries souterraines, des carrières, des caves, et même sur terre en plein air, l'obtiennent en telle abondance et à si bon marché qu'on le voit partout, sur la table du riche et du pauvre. La famille intéressante et nombreuse des champignons a été méconnue et calomniée successivement dans de bons ouvrages et dans les feuilles publiques, par des hommes d'une autorité respectable, et qui se sont oubliés jusqu'à proscrire la culture de toute espèce de champignons, parce que quelques-uns ont produit des accidents; cependant il est reconnu que le champignon qui nous occupe est innocent, que le plus grand nombre des autres espèces ont la même innocuité quand ils sont encore jeunes, et que dans plusieurs parties de l'Europe, dans le Nord surtout, tous les champignons se mangent indistinctement sans inconvénient, avec les préparations nécessaires. Ainsi nous pensons, au contraire, que la famille des champignons, encore si peu connue parmi nous quant à ses propriétés alimentaires et aux procédés à employer pour les faire servir à nos besoins, est l'une des familles les plus importantes à étudier. Déjà les travaux des Bulliard, des Palissot de Beauvoir, les heureuses et savantes recherches nouvellement faites par M. Dutrochet, de l'académie des sciences, ont ouvert la voie, indirectement, à la vérité, mais néanmoins en ce sens que ces plantes, plus connues, pourront être à l'avenir mieux observées et avec plus de facilité. — C'est une opinion chez les personnes du monde, et même encore parmi presque tous les savants, que les champignons sont des plantes entières. Cette opinion est une erreur, car les champignons ne sont que les fleurs de plantes parasites ou souterraines connues sous d'autres noms que ceux qu'ils ont portés jusqu'à ce moment. C'est ainsi, par exemple, que le champignon ordi-

naire, qui est connu en botanique sous le nom d'*agaricus edulis*, n'est réellement que la fleur d'une plante connue sous le nom de *byssus*; d'où l'on voit que le champignon est une fleur, et en effet son développement est prompt et rapide comme celui d'une fleur: sa fraîcheur, son arôme, sa qualité, sa beauté, sa jeunesse, sont aussi fugitifs que la fraîcheur et le parfum des fleurs. — Cette découverte, soupçonnée et pressentie par nos devanciers il y a près d'un siècle, mais presque entièrement oubliée, vient d'être reprise et démontrée pleinement par M. Dutrochet dans un mémoire lu à l'académie des sciences. Moi-même, dans mon *Traité des végétaux*, p. 86, imprimé il y a plus de 25 ans, j'ai dit, en parlant du champignon ordinaire (*agaricus edulis*), que cette plante était le développement entier et parfait des stries blanches qui existent dans la substance reproductrice du champignon, et qui est connue en horticulture sous le nom de *blanc de champignon*. Or, ces stries ou rudiments organiques composent par leur rapprochement la plante appelée *byssus*, qui a pour fleur le champignon qui fait le sujet de cet article. — Il est évident que la nomenclature des champignons est à refaire, soit que ces fleurs (champignons) donnent leurs noms aux plantes d'où elles sortent, soit que celles-ci leur imposent les leurs. Que le botaniste qui entreprendra et achèvera un pareil travail dépose alors la plume et s'abandonne au repos, il aura assez fait pour sa gloire. — Mais je reviens au champignon commun, agaric comestible ou champignon cultivé. Cette plante se manifeste spontanément dans les terres abreuvées de matières animales et s'obtient artificiellement du fumier de cheval ou de mulet placé dans des circonstances favorables à l'évolution de ce cryptogame, d'un usage si fréquent et d'une si grande ressource qu'il réclame souvent une place dans le jardin potager, soit sous un hangar, soit dans une cave ou même en plein air. Comme plusieurs espèces de champignons sont équivoques et qu'il est diffi-

cile de distinguer les bons d'avec les douteux, et que d'ailleurs il s'en fait une grande consommation, on a imaginé de cultiver le champignon comestible isolément, afin d'être certain de n'avoir que lui et d'en obtenir assez pour suffire aux besoins de la maison.—On obtient cet agaric de plusieurs manières. 1° On met ensemble du terreau, du fumier et du crottin de cheval ou de mulet, dont on fait une couche ayant dix-huit pouces de hauteur et autant de largeur, sur laquelle on met du terreau d'une vieille couche qui ait produit des champignons; on recouvre le tout de fumier court non consommé, qu'on arrose abondamment, et peu de temps après les champignons naissent et continuent à se succéder jusqu'au froid. En hiver, on fait cette couche dans une cave, sous un hangar, et partout où la température se soutient à huit ou dix degrés. 2° On obtient encore des champignons en jetant sur cette couche les parties de champignons qui restent après les avoir préparés pour la cuisine et l'eau dans laquelle on les a lavés. 3° Lorsqu'on manque de l'espèce du champignon ordinaire, on se sert de *blanc de champignon*, préparation sèche qu'on peut transporter partout, dans laquelle résident les rudiments des champignons sous la forme de stries blanches (byssus). On place ce blanc de champignon çà et là par pincées dans la couche dont je viens de donner la composition, à un pouce ou deux de profondeur, et ces stries blanches se communiquant de proche en proche, la couche en est assez imprégnée pour produire abondamment le champignon, qui naît de ces stries, dont il est le dernier et parfait développement. Ces diverses opérations se font pendant toute l'année, excepté quand il gèle. J'en ai dit assez pour faire connaître les procédés pour obtenir de bons champignons; cela suffit pour atteindre le but que je me suis proposé. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de longues discussions si souvent émises, soutenues, rejetées, combattues, et toujours reproduites sur la nature et l'origine des champignons; seu-

lement je répète que nous sommes en progrès quant à cette grande famille de plantes: ainsi, on sait aujourd'hui que les stries blanches dont je viens de parler, et dont la nature n'était que soupçonnée, sont une plante souterraine appelée *byssus*, de laquelle sort le champignon, qui n'est réellement que la fleur de ce *byssus*, et non pas, comme on le pensait, une plante entière. Je me suis assuré, en visitant plusieurs galeries souterraines et carrières, où le champignon est cultivé en grand pour l'approvisionnement de Paris, qu'il existe trois variétés de cette plante, qui sont l'*agaric* ou *champignon blanc*, l'*agaric* ou *champignon roux*, l'*agaric* ou *champignon brun*, et que les cultivateurs qui se livrent à cette culture préfèrent le champignon blanc, comme étant plus petit, plus beau, plus tendre, et d'une vente plus facile que les champignons roux et bruns, qui ne sont pas, comme on l'avait pensé, le résultat d'accidents qu'on rapportait à diverses causes supposées, mais bien des variétés qui se perpétuent avec leurs qualités et leurs imperfections, comme les variétés de radis, de salades et autres plantes. Nous le répétons, au lieu de déprécier les champignons, il convient au cultivateur de les étudier afin de parvenir à utiliser ces végétaux, dont il se perd chaque année des quantités considérables dans les bois, dans les prairies et dans les champs. Voyez, pour la connaissance des résultats, vraisemblablement obtenus alors d'expériences qui se font en ce moment sur ce beau et fertile sujet, les mots *MORILLE* et *TRUFFE*.

C. TOLLARD aîné.

CHAMPION, mot formé, selon Du Cange, du latin *cambium*, qui veut dire *échange*. Celui que l'ancienne loi des Francs condamnait à prouver son innocence par le duel, ou que cette même loi autorisait à venger ainsi l'injure qu'il avait reçue, celui-là, dis-je, en certains cas, était admis à se faire remplacer par un autre, qui devenait alors son *champion*. L'on pouvait offrir un champion, celui qui prouvait sans fraude la perte d'un

de ses membres, celui qui avait passé l'âge de soixante ans, celui qui était attaqué de maladie imprévue, comme *goutte*, *mal des ardents*, *dentin* (c'est-dire douleur de dents), fièvre tierce ou quarte; et les femmes, car *fame*, dit la loi, *ne se combat pas*. Les moines, les chanoines et les clercs, après en avoir toutefois instruit leur évêque, pouvaient aussi offrir un champion, et d'après les statuts de David II, roi d'Écosse, les chevaliers et les nobles de ce royaume avaient aussi ce privilège quand il s'agissait de vol ou rapt; enfin, toutes les fois que la cause pour laquelle on se battait n'emportait pas avec elle peine de mort ou perte d'un membre, il était loisible à chacun de présenter un champion. Mais un paricide ou un accusé de quelques grands crimes (*atrocioris criminis accusatus*) ne pouvait se faire remplacer; les voleurs chez les Saxons, quand ils réclamaient le duel (*voy. l'art. DUELS JUDICIAIRES*), combattaient eux-mêmes, et par ses statuts, déjà cités plus haut, le roi David obligeait les serfs et non nobles, principalement quand il s'agissait de leur liberté ou de leur droit, à se présenter eux et à ne pas offrir de *champion*. Chez quelques peuples d'Europe, chez les Frisons, par exemple, quand le champion était tué, celui qui l'avait amené, outre la peine à laquelle il se trouvait condamné, payait une somme pour racheter le meurtre d'un homme. On trouve quelques exemples de seigneurs ayant des champions à gage qui leur prêtaient foi et hommage, et les suivaient en guerre si l'occasion de duel ne se présentait pas; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces champions aussi avaient des gladiateurs (*pugiles*) qui en certains cas se battaient pour eux. — Les armes du *champion* étaient le bâton et l'épée, plus souvent l'un que l'autre: il se présentait à *pie*, jamais à cheval, ainsi que le prouve ce passage de Beaumanoir: « Quant hommes de poesté appellent l'un l'autre, ils se doivent présenter au jor qui leur est assigné, à *pie en armes de champion*. » Il ne faut pas croire que le *champion*

vaincu en était quitte pour les coups qu'il avait reçus : voici un passage des assises ou contumes données au royaume de Jérusalem quand il fut au pouvoir des chrétiens, qui nous fait connaître quel était le sort de ces spadassins à gages. « Si la bataille est de chose qu'on a mort deservie (*mérité*) et le garant est vaincu, il et celui pour qui il fait la bataille seront pendus. Et si le garant est tel qu'il puisse mettre champion pour soi et son champion est vaincu, ils seront tous trois pendus. Et se *fame* fait l'apeau (*l'appel*) et son garant et son champion est vaincus, elle sera arse (*brûlée*) et le garant, se combat et est vaincu sera pendu, et se il met champion pour soi et il est vaincu, ils seront tous deux pendus et la *fame* arse. Et se la bataille est pour la quarel (*querelle*), tel que l'on ne doit mort recevoir qui en sera atteint, celui ou celle pour qui il combat, de qui le champion est vaincu, per la quarelle, et vois et respons en court, et le champion doit estre pendu. » Comme on le voit, toujours le pauvre champion vaincu était puni de mort, et ce n'est pas sans bonne raison si ce mot a conservé de nos jours la signification de *protecteur et défenseur*.

LE ROUX DE LINCY.

CHAMPMESLÉ (MARIE DESMARES-), comédienne à qui l'amour de Racine a fait une poétique et touchante réputation, était née à Rouen en 1644. Son père, fils d'un président au parlement de Normandie, avait été déshérité pour s'être marié sans l'agrément de sa famille. Vivant dans un état voisin de l'indigence à la maison paternelle, Marie Desmares fut contrainte de chercher des ressources au dehors et se fit comédienne dès que l'âge le lui permit. Elle entra d'abord au théâtre de Rouen. Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, était un des meilleurs comédiens de ce théâtre. Marie Desmares, d'une complexion tendre et affectueuse, s'en éprit, et ils s'épousèrent. Peu après, ils vinrent ensemble à Paris. Il y avait alors au Marais un théâtre où ils débutèrent : c'était en 1669. Marie de Champmeslé, ne fit pas d'abord sur le pu-

blic une impression bien vive, et son mari réussit mieux. Cependant on la reçut, et elle sut si bien tirer parti de ses dispositions qu'en très peu de mois elle parvint à jouer les premiers rôles à la satisfaction des juges les plus difficiles. Le théâtre de l'*Hôtel de Bourgogne* ne tarda pas à se l'attacher, et elle y débuta en 1670 par le rôle d'Hermione. Son succès fut complet. La Descoillels, qui jusque là avait été en possession des faveurs du public, assistait au triomphe de cette nouvelle rivale, et en sortit en disant : « Il n'y a plus de Descoillels. » Pendant près de dix ans, la Champmeslé fut la plus aimée des actrices de l'*Hôtel de Bourgogne*; elle en sortit pourtant en 1679 pour faire partie d'une troupe où il lui fut assuré, ainsi qu'à son mari, indépendamment des avantages ordinaires de la profession, une pension de 1,000 liv., stipulée par un contrat particulier. En 1680, les diverses troupes qui jouaient à Paris se réunirent, et Marie de Champmeslé fut chargée de l'emploi des premiers rôles tragiques, qu'elle continua de jouer jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1698. — CHAMPMESLÉ (Charles Chevillet, sieur de), naquit à Paris, on ne sait pas précisément en quelle année, d'un marchand de rubans, qui n'était pas sans quelque teinture des lettres. Sa carrière comme acteur est peu remarquable : après avoir joué à Rouen, où il connut et épousa Marie Desmarest, dont on vient de lire la biographie, il vint à Paris et remplit jusqu'à sa mort les rôles tragiques et comiques : il paraît qu'il s'acquittait assez mal des premiers, mais qu'en revanche il excellait dans les seconds. Chevillet de Champmeslé a beaucoup écrit pour la scène, et a lui-même un théâtre où brillent par intervalle quelques beautés. Il mourut de mort subite le 22 août 1701. C. R.

CHAMPOLLION le jeune (JEAN-FRANÇOIS), naquit à Figeac, département du Lot, le 23 décembre 1790, d'une famille originaire du Dauphiné, et très honorablement connue dans le commerce, le notariat et la magistrature. L'enfance de Champollion fut active et

réellement studieuse. Doué d'une forte constitution et d'une rare vivacité d'esprit, il apprenait très vite, et il se fit distinguer de très bonne heure par une grande aptitude aux études les plus sérieuses, et notamment à celle des langues. Il passa son enfance en Quercy, son adolescence dans le Dauphiné et sa jeunesse à Paris. A l'âge où il devait commencer les premières études, il n'existait plus d'enseignement public; la tourmente révolutionnaire n'avait laissé que des ruines, et aucune main réparatrice n'avait encore essayé avec succès de poser les premières pierres de nouveaux établissements. Son frère, Champollion-Figeac, plus âgé que lui de 10 ans, fut son premier maître, et il continua d'en remplir le rôle jusqu'à ce que, comme il l'avoue lui-même, il se trouva un jour n'être que son élève. A l'âge de neuf ans, les narrations merveilleuses d'Homère et de Virgile étaient aussi familières à Champollion que le sont dans cet âge à d'autres enfants les admirables aventures de *Peau d'âne* et du *Petit Poucet*. — Un de ces traits singuliers qui semblent pouvoir donner la clé de ses succès postérieurs, est celui que nous allons rapporter. Les vies des hommes illustres de Plutarque avaient été mises entre les mains du jeune Champollion; il les avait lues avec avidité, et son heureuse mémoire se les était en quelque sorte appropriées. Pour s'en assurer encore mieux la possession et transformer ses souvenirs en autant d'images sensibles, il s'avisait de tracer sur des disques de carton, résidu de tablettes d'un médailler, les portraits des hommes célèbres de l'antiquité : ces portraits, c'était son imagination qui les créait. L'idée qu'il se faisait de leur caractère d'après le rôle qu'ils jouaient dans l'histoire lui fournissait les traits de la physionomie qu'il leur donuait. Les légendes rappelaient leurs noms et l'époque où ils avaient paru sur la scène du monde. Cette singulière iconographie était si fortement restée imprimée dans son esprit que plus tard, quand il fut appelé à professer l'histoire, il lui arriva de faire plusieurs

de ses leçons avec le seul secours de sa mémoire et de ces médailles de carton, qui lui tenaient lieu d'extraits des historiens de l'antiquité. Il passait déjà alors ses journées entières dans la bibliothèque de son frère, riche en ouvrages historiques, et il eut ainsi le rare avantage de vivre avec les personnes et les choses les plus propres à développer les germes de ses talents et à favoriser les études de son goût. — Il dut aussi beaucoup, sous ce rapport, à l'accueil que ses talents naissants lui obtinrent de l'illustre Fonrier, alors préfet de l'Isère. Ce fut sans doute aux charmes dont se revêtaient, dans la conversation de cet homme supérieur, les monuments des arts et de la civilisation de l'Égypte, que la science a dû la constante et inébranlable vocation qui identifia pour ainsi dire le jeune savant avec l'antique patrie des Pharaons, et qui en fit le centre de toutes ses méditations, le pivot autour duquel devait se mouvoir toute sa vie. — Dès lors, l'étude des langues et des diverses écritures de l'Orient devenait un instrument indispensable pour Champollion; et le goût pour cette étude, qui n'était pas nouveau en lui, mais auquel il s'était livré d'abord avec peu de méthode et sans un but bien déterminé, prit un caractère plus sérieux et plus réfléchi; il composa très jeune une explication de la fable des géants, fondée sur des étymologies hébraïques, et l'interprétation d'une inscription hiéroglyphique égyptienne par les caractères chinois. Son frère ne le détourna pas de ces exercices; il lui montra ensuite combien ces résultats avaient peu de fondements: c'était une bonne leçon de critique archéologique. Ces deux mémoires existent encore avec cette côte de la main de Champollion le jeune: *Mes premières bêtises*. Le hasard lui ayant procuré un ouvrage où il put puiser pour la première fois quelques notions sur la langue copte, la comparaison de l'Égypte ancienne avec l'Égypte moderne devint l'objet immédiat de ses recherches, et dès l'année 1807, il

présenta à la société des sciences et des arts de Grenoble un travail sur la nomenclature copte des lieux de cette contrée, travail où il recherchait dans la langue égyptienne l'origine et la synonymie des dénominations sous lesquelles ces lieux sont mentionnés par les écrivains grecs et latins. — Paris seul pouvait offrir assez de ressources à l'ambition de savoir dont Champollion était dévoré, et répondre à ses désirs et à ses besoins. Il y fut conduit par son frère en cette même année, 1807, pour se livrer à l'étude des langues de l'Orient; il y suivit les cours de l'école spéciale des langues orientales et ceux du collège de France, où il profita avec ardeur des leçons de MM. Silvestre de Saey, Langlès, Audran et autres illustres professeurs. Les relations savantes que son frère s'était faites dans la capitale devinrent les siennes; il trouva surtout auprès de Millin l'accueil le plus empressé, et il ne cessa d'en recevoir les témoignages d'une amitié véritable. Il s'exerça en même temps sur les manuscrits coptes de la Bibliothèque royale, enrichie alors de ceux du Vatican. Il les lisait la plume à la main, s'attachant surtout à ce qui intéressait la nomenclature géographique et topographique, et à l'étude analytique des formes grammaticales. — Champollion, dont le séjour à Paris avait été entièrement consacré à acquérir les connaissances et à recueillir les matériaux que de longues et infatigables études devaient si heureusement féconder, retourna à Grenoble à l'âge de dix-neuf ans avec le titre de professeur adjoint d'histoire à la faculté des lettres de cette académie, chargé en réalité de ce cours, dont le professeur titulaire, presque octogénaire, ne pouvait supporter les fatigues. — A cette époque, une circonstance tout-à-fait indépendante de sa volonté vint menacer ses projets littéraires d'une violente interruption. Son âge l'appelait à prendre les armes, et l'on sait à quel point il était difficile de se soustraire à cette obligation; mais heureusement l'Isère avait encore pour préfet le savant Fourier. L'attention de

L'Empereur fut attirée sur les travaux du jeune Champollion par un rapport de Fourier, transmis par M. de Fontanes, et un décret spécial et nominatif exempta Champollion de la conscription. Il avait fait transporter à Grenoble des caractères grecs et des caractères coptes, avec l'intention d'y commencer ses publications sur l'ancienne Égypte. Il avait réuni le fruit de ses travaux sous ce titre : *L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*. Il donna en 1811 l'*Introduction* à la partie géographique, et bientôt après, en deux volumes in-8°, cette partie géographique de l'Égypte des Pharaons considérée dans ses limites naturelles et politiques, ses divisions par nomes ou provinces, et dans chacun de ses lieux nommés par l'antiquité et reconnus par les observations des modernes. Cet ouvrage est terminé par un tableau synonymique des noms des provinces et des lieux en copte, arabe, grec, latin et en langues modernes. Ce fut le premier fruit de ses longues veilles et de ses pénibles recherches, et le prélude des travaux immenses dont le résultat devait être de déchirer enfin le voile épais qui recouvrait les annales de l'Égypte, et que l'on avait vainement cherché à écarter jusqu'alors. Ce qui n'est pas moins remarquable que ses succès, c'est que ce premier plan de ses études, que la vivacité de son imagination lui fit dès lors concevoir, il en a accompli, sans y rien changer, toutes les parties que sa trop courte existence lui a permis de traiter. Le fruit des recherches faites en Égypte durant la mémorable expédition française commenceront aussi à se répandre par la typographie et la gravure. C'étaient autant de matériaux nouveaux que le génie de la France créait pour Champollion, et il s'adonna plus particulièrement à l'étude du plus important de tous, de la triple inscription de Rosette. Ses études sur ce monument existent encore, et la vue de cette masse de papiers

écrits de la main de Champollion suffirait pour donner une idée de la ténacité, de la persévérance de ses efforts, de cette ardeur stoïque avec laquelle on peut dire qu'il s'acharna pendant quinze années après cette précieuse inscription et les autres monuments écrits de l'ancienne Égypte. L'espérance, on peut même dire une noble confiance dans les efforts de la critique française en ces difficiles recherches, ne cessa de le soutenir, et il osa dire en 1813, dans la préface de son ouvrage géographique, qu'il concevait dès lors l'espérance flatteuse (illusoire peut-être), qu'on retrouvera enfin sur ces tableaux où l'Égypte n'a peint que des objets matériels, les sons de la langue et les expressions de la pensée ; et cette prophétie, il l'a lui-même accomplie après huit années de nouveaux efforts. — Les travaux continus de Champollion avançaient de plus en plus vers le grand résultat qu'il s'en était promis. Parvenu à ce point de l'histoire de sa vie, nous devons laisser parler désormais le savant illustre, M. le baron Silvestre de Sacy, qui a rendu compte de tant d'efforts et de tant de succès, et avec toute l'autorité que son nom et sa renommée donnent à ses jugements.

C***N F***c.

— C'était une idée juste qui dirigeait Champollion quand il s'attachait avec une sorte d'opiniâtreté à l'étude analytique et synthétique de l'idiome copte, comme à l'instrument indispensable de toutes recherches sur le langage et l'écriture de l'Égypte des Pharaons. La constance avec laquelle il marchait dans cette route, et la connaissance qu'il avait acquise de cette langue sont prouvées par divers écrits qu'il publia de 1811 à 1817, et qui tous avaient pour objet des fragments ou des notices de manuscrits écrits en cette langue. Il en avait déjà rédigé un dictionnaire de ses trois dialectes en trois volumes in-4°. — La faculté des lettres de l'académie de Grenoble avait été supprimée en 1815 ; Champollion mit doublement à profit la liberté que lui procura cette circonstance.

ce : d'un côté, il recommença, sur un plan tout nouveau et plus systématique son dictionnaire de la langue copte, qu'il regardait comme l'arsenal où étaient déposées les armes, avec lesquelles il se flattait de faire un jour la conquête scientifique de l'Égypte; de l'autre, il se livra avec zèle à divers travaux qui tous tendaient à propager l'instruction primaire, et à lui donner une bonne direction; il était convaincu qu'il y a souvent plus d'utilité réelle dans ces obscurs et modestes services rendus à l'humanité et à la masse de la société que dans ces brillantes découvertes, dues parfois au hasard, et dont les résultats sont plus utiles à la renommée de leurs auteurs qu'au bonheur du peuple et à l'amélioration des mœurs. Champollion prit la plus grande part à l'établissement de l'enseignement mutuel dans le département du Lot et de l'Isère, et il composa une grammaire française très élémentaire, qui est encore en usage dans ces écoles. Il fut aussi rappelé sous le ministère de M. Decazes aux fonctions de bibliothécaire-adjoint de la ville de Grenoble, et M. Royer-Collard y rétablit pour lui la chaire d'histoire, qu'il occupa de nouveau jusqu'en 1821, ne cessant pas pour cela de consacrer un temps considérable à l'Égypte. La triple inscription de Rosette, où un texte égyptien est suivi de la traduction grecque était sans cesse sous sa main et sous ses yeux. Millin, dans ses lettres de 1812, mentionne ce qu'il a vu dans les essais de Champollion, qui ne douta point que la pierre de Rosette ne dût offrir la solution d'un problème qui avait si longtemps exercé en vain les recherches des savants; il crut plusieurs fois avoir réussi à le résoudre, et si la franchise et l'impartiale loyauté avec lesquelles il jugeait lui-même les résultats qui d'abord avaient obtenu ou plutôt surpris son approbation ne l'avaient garanti de toute illusion durable, il n'aurait vraisemblablement jamais atteint son but. — Quelques réflexions et l'observation d'un fait, en apparence peu important, ouvrirent

devant lui une route nouvelle. Dès qu'il eut distingué les 3 espèces d'écritures égyptiennes, *hiéroglyphique*, procédant par des signes images fidèles d'objets très variés, *hiératique* ou sacerdotale, et *démotique* ou populaire, et qu'il eut reconnu que l'écriture hiératique n'est qu'une tachygraphie de l'hiéroglyphique, et la troisième encore une abréviation de la seconde, la comparaison des textes devait démontrer la certitude de ce premier aperçu, et c'est par-là en effet que Champollion recueillit le premier fruit de l'infatigable application qui, sans aucun succès jusque-là, avait gravé ineffaçablement dans sa mémoire la forme exacte de ce nombre immense de signes, alors qu'ils n'étaient encore pour lui que des figures sans vie, sans ame, sans aucune association de sens ou d'idée. Familiarisé de longue main avec ces signes, la comparaison des deux textes ne fut qu'un jeu pour lui : et quelle dut être sa satisfaction quand il se vit maître du fil conducteur qui désormais allait diriger ses pas ! — Qu'on se figure, en effet, ces hommes qui, entraînés par un vif sentiment de curiosité, et peut-être par l'espoir de découvrir des trésors, instruits par une antique tradition que les pyramides de Memphis n'étaient que de gigantesques tombeaux, appliquèrent long-temps la hache et le pic à la surface de l'un de ces monuments, avides de découvrir le passage qui donnait entrée dans son intérieur, et que l'antiquité avait en tant de soin de dérober à la connaissance des âges à venir; qu'on se figure, dis-je, leur ravissement et leur joie, lorsque, après tant d'efforts inutiles et prodigués au hasard, l'entrée de la galerie qu'ils cherchaient s'offrit à leurs regards. — Ainsi en fut-il de Champollion, avec cette immense différence toutefois, que son génie devina ce que le hasard seul offrit aux investigateurs du mystérieux accès des pyramides. — Cette première donnée certaine sur les anciennes écritures de l'Égypte fut communiquée au mois d'août 1821 à l'académie des inscriptions et

belles-lettres par son auteur, qui, se conformant aux expressions employées par Clément d'Alexandrie, donna le nom d'*hiérogrammatique* ou d'*hiératique* au second système d'écriture dont il venait de découvrir la véritable nature, et dans lequel, comme il le disait lui-même, on ne devait plus reconnaître autre chose qu'une sorte de *tachygraphie des hiéroglyphes*. — Mais, si c'est toujours une conquête pour la science que de substituer une vérité à une erreur, toutefois la découverte de Champollion semblait plus propre à détruire l'espoir qu'on avait pu concevoir de parvenir à une intelligence quelconque des anciens monuments écrits de l'Égypte, qu'à le fortifier. Et sans la pierre de Rosette, il y eût eu de la témérité, et même une sorte de folie, à persister dans des efforts dont on n'aurait pu se promettre aucun résultat. — Plusieurs savants avaient consacré leurs méditations à l'explication de ce monument, et, partant tous de la supposition qu'il était écrit en caractères *alphabétiques*, usant aussi de toutes les ressources qu'offrait la comparaison de cette partie du monument avec le texte grec, ils parvinrent, avec plus ou moins de succès, à reconnaître, non seulement dans le texte démotique, mais même dans l'inscription hiéroglyphique, les séries de traits ou d'hiéroglyphes qui devaient correspondre aux noms propres, tels que *Ptolémée, Bérénice, Alexandre, Arsinoé, Memphis, l'Égypte*, etc., et même à certains noms communs, comme *prêtres, temples, rois*, etc. Mais lorsqu'il s'agit de retrouver les mots de la langue égyptienne exprimés par ces prétendus éléments alphabétiques, et d'assigner à chaque trait de cette écriture démotique sa valeur propre, comme signe d'un son ou d'une articulation, ils échouèrent dans leurs efforts, et ne produisirent que des systèmes insoutenables, qui croulèrent au premier examen. — Leur erreur fut long-temps partagée par celui qui devait la détruire, et qui dut ce bonheur à une infatigable persévérance, jointe, ainsi que je l'ai déjà fait observer, à

cette heureuse disposition d'esprit, par laquelle, se tenant en garde contre l'illusion de toute préoccupation systématique, il abandonnait, sans retour comme sans regret, ce qui lui avait appartenu d'abord comme une découverte précieuse, dès qu'il reconnaissait qu'elle demeurait stérile en résultats satisfaisants. Pour l'histoire d'une si intéressante découverte, histoire qui est en même temps celle de l'illustre savant auquel je consacre cet article, je dois rapporter textuellement quelques lignes du mémoire dans lequel il rendit compte lui-même à l'académie, au mois d'août 1822, de l'origine, du progrès et des résultats de son travail. — « Un moment, dit-il, où j'eus reconnu que le texte intermédiaire de la pierre de Rosette n'était point écrit dans un système alphabétique, mon travail sur ce texte prit une marche sûre; elle était toujours lente à la vérité, mais elle conduisait à des résultats fondés sur un principe bien établi. Cessant tout-à-fait de chercher des analogies alphabétiques dans les groupes de l'inscription, et me pénétrant des règles qui devaient nécessairement présider à la combinaison des éléments d'une écriture formée de signes d'idées, je parvins à placer sous la plus grande partie de ces groupes, sans efforts, sans supposition, sans rien changer, sans omettre enfin aucun signe du texte égyptien, les mots du texte grec qui leur correspondent constamment. Ce travail est tellement complet que ses parties se justifient et se prouvent les unes par les autres. On ne peut s'empêcher de remarquer en effet que l'ordre des mots du texte grec, soumis par ce rapprochement à la marche du texte égyptien, n'est que très légèrement interverti, et ce changement d'ordre dans les mots est tout juste ce qu'il doit être, lorsqu'on soumet une phrase appartenant à une langue à *inversions*, comme est le grec, à l'ordre *logique* ou *naturel* que suivent ordinairement les propositions d'une langue formée de mots privés de terminaisons ou inflexions, comme la langue égyptienne. — Cet aperçu,

ajoute le judicieux érudit, ne perdait rien de son importance, quoique le texte intermédiaire de l'inscription de Rosette n'exprimât point le son des mots de la langue égyptienne : il est de toute évidence qu'en usant d'une écriture composée de signes d'idées, les Égyptiens ne purent procéder à la peinture combinée de plusieurs de ses idées que dans l'ordre même qu'ils avaient déjà adopté pour les exprimer dans la langue parlée. Les pensées, les jugements, en un mot, la génération des idées est essentiellement liée à l'état de la langue qu'on parle. — Il y a dans cet exposé des principes suivis par Champollion et des résultats auxquels ils l'ont conduit, tant de simplicité, et en même temps de rectitude d'idées, et une telle absence d'exagération et de jactance, qu'il nous a paru propre à concilier à ses assertions toute la confiance des bons esprits et des juges équitables. — Toutefois, si l'analyse rigoureuse de la partie démotique de l'inscription de Rosette n'avait eu d'autre résultat que de faire connaître les rapports de l'écriture démotique avec les écritures hiéroglyphique et hiératique, et les caractères propres qui l'en distinguent, elle aurait peu avancé Champollion dans l'intelligence de ces textes mystérieux ; mais elle lui révéla bien d'autres particularités, dont le détail ne peut trouver place ici. — Mais ce qui exige de nous une mention toute particulière, c'est que cette analyse lui découvrit et lui fit toucher au doigt une vérité qu'on aurait pu déduire avec confiance de la seule théorie, mais qui peut-être serait restée inaperçue, comme tant d'autres vérités écrites, pour ainsi dire, dans notre intelligence, sans que nous les percevions, jusqu'à ce qu'un fait inattendu, venant frapper nos sens d'une subite clarté, nous apprenne à lire dans ce livre intérieur ce qui, jusque là, s'était dérobé à nos regards. — L'Égypte avait dû nécessairement, comme la Chine, se procurer un moyen quelconque de suppléer au défaut de toute écriture idéographique, qui ne peut pas écrire les noms propres étran-

gers, et qui exige des caractères proprement alphabétiques. L'inscription de Rosette apprit à Champollion qu'elle l'avait fait, et de quelle manière elle y était parvenue. C'avait été en se formant, avec des caractères idéographiques dans le principe, mais dépouillés dans leur usage de toute valeur représentative des idées, une nouvelle sorte d'écriture, destinée à peindre les sons, et par conséquent rentrant plus ou moins dans la catégorie de nos écritures alphabétiques. Cette vérité, aperçue avant lui par d'autres savants, n'avait fait que les égayer, en les confirmant dans le préjugé qu'il ne fallait chercher que des lettres proprement dites dans l'écriture démotique. Champollion, au contraire, ne regardant cet usage de certains caractères idéographiques dans leur origine que comme une exception fondée sur la nécessité, et de plus étant parvenu à connaître, avec une précision rigoureuse, les signes qui appartenaient à chaque nom propre, acquit bientôt, par la comparaison des divers noms propres et autres mots étrangers que contient l'inscription de Rosette, la valeur de dix-neuf caractères de ce nouveau système d'écriture, et il donna le nom de *phonétiques* à ces signes, idéographiques dans leur principe, mais réduits dans leur emploi au rôle de peinture des sons. Le même jour devait éclairer nécessairement les deux autres branches du système graphique des Égyptiens : je veux dire les écritures hiéroglyphique et hiératique. Par la suite, cette nouvelle route, qui semblait d'abord ne devoir mener qu'au déchiffrement des noms étrangers à la langue égyptienne, s'élargit devant Champollion, et le conduisit à des résultats d'une autre nature et bien plus importants. — Le long et admirable travail sur l'inscription démotique de la pierre de Rosette fut soumis par son auteur à l'académie, en août 1822, et de ce moment on dut fonder les plus grandes espérances sur les fruits qu'il était permis d'attendre de recherches conduites avec tant de justesse d'esprit, de sagacité, de persé-

véance et de bonne foi. Telle fut du moins l'impression que cette lecture produisit sur l'auteur de la présente notice, et qu'il a éprouvée de nouveau, avec un sentiment de conviction plus profond encore, en le lisant une seconde fois, dans la seule vue d'en parler avec une parfaite connaissance de cause. A ce mémoire était joint un tableau qui ne comprenait que les neuf dernières lignes de la partie démotique de l'inscription de Rosette, parce que, dans l'état de mutilation où ce monument nous est parvenu, ce sont les seules où il fût possible d'établir une comparaison complète entre les trois portions dont il se compose. — On n'apprendra pas sans un sentiment pénible de surprise et de regrets que cette partie si importante du mémoire a disparu dans les derniers temps de la maladie de l'auteur. Il est heureux que la première rédaction de ce tableau se soit conservée, et il est permis d'espérer que ceux aux mains de qui a passé la copie plus soignée et plus complète se feront un devoir de la réunir aux autres travaux de Champollion. On ne saurait douter que si ce mémoire eût été mis au jour, il aurait obtenu l'assentiment de tous les hommes libres de préjugés, et prévenu bien des critiques hasardées. Si l'auteur ne l'a pas publié, c'est sans doute parce que dans la suite ses vues sur l'emploi des caractères phonétiques s'étant beaucoup agrandies, il voulut attendre, pour le livrer au public, qu'il lui eût donné un développement plus complet. — Presque au moment où Champollion le jeune communiquait à l'académie le mémoire dont on vient de lire l'analyse, il publiait sa Lettre à M. Dacier, relative aux hiéroglyphes phonétiques, et dont une portion fut lue à l'académie, le 17 septembre 1822. Il suffit de dire qu'il y démontrait que, dans l'écriture hiéroglyphique proprement dite, comme dans les deux autres systèmes égyptiens, l'emploi des caractères phonétiques avait eu lieu pour exprimer les noms propres grecs ou latins. Là se bornait encore, pour Champollion, l'usage phonétique

des écritures égyptiennes, quoique déjà il eût acquis la conviction que cette fonction des signes idéographiques, étrangère à leur première institution, datait d'une époque antérieure de plusieurs siècles à celles de Cambyse et d'Alexandre. — Mais ses idées étaient à cet égard bien près de se modifier, et le système de l'écriture phonétique allait prendre une tout autre étendue aux yeux de cet esprit juste, juge impartial et désintéressé de ses propres conceptions. La nouvelle théorie que la suite de ses réflexions et de longs tâtonnements le contraignirent d'adopter, fut portée à la connaissance des savants, par l'ouvrage qu'il publia en 1824, sous le titre de *Précis sur le système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*. C'est dans ce nouvel écrit que pour la première fois il donna l'espoir de parvenir à lire en effet toutes les inscriptions prodiguées sur les monuments et dans les tombeaux de l'Égypte; il y exposa et il y démontra la nature variée des 3 espèces de signes qui composent l'écriture égyptienne. Notre auteur est encore allé plus loin, il a cru pouvoir établir en thèse générale cette proposition, trop absolue cependant, et que par la suite il a dû modifier, que les caractères phonétiques, quoique analogues aux caractères hiéroglyphiques, en ce qu'ils sont toujours, du moins dans leur origine et sous leur forme primitive et monumentale, des images, ou entières, ou réduites, d'objets physiques, produits de la nature ou de l'industrie, ne sont cependant jamais appliqués à aucun autre usage. — Ce n'est point ici le lieu d'entrer plus avant, ni dans la discussion de ces propositions, ni dans l'exposé des conséquences qui en découlent, moins encore dans l'examen des preuves de fait sur lesquelles repose tout le système de Champollion. Si le scepticisme, et peut-être un sentiment moins noble dont les esprits les plus éclairés ne sont pas toujours exempts, révoquait en doute cette proposition, sur laquelle repose essentiellement l'espoir des résultats auxquels doit conduire la découverte de

Champollion, sa Grammaire de l'ancienne langue égyptienne, dont l'impression se poursuit avec ardeur, et dont on ne saurait trop tôt faire jouir le monde savant, mettra, nous osons le penser, cette vérité dans un si grand jour que la mauvaise foi seule pourra encore lui résister, et fermer volontairement les yeux à la lumière. — Nous ne voulons pas dire pour cela qu'il n'y aura rien à réformer dans les applications nombreuses que Champollion a faites de son système; nous ne prétendons point affirmer qu'il ne se soit jamais trompé dans la lecture ou dans l'interprétation de quelques caractères ou de quelques mots. Ce sera à ceux qui entreranno dans la même carrière à faire ce qu'il aurait fait lui-même, avec sa bonne foi et sa franchise accoutumées; et ce n'est certes pas parmi ceux qui s'attacheront à ses belles découvertes et leur feront porter des fruits que le temps jaloux lui a enviés, que sa mémoire trouvera des détracteurs. — Nous ne voulons pas dire non plus que désormais les antiquités de l'Égypte n'aient plus aucun mystère. — Mais dans quelle partie de l'antiquité, comme dans toutes les sciences, l'esprit humain ne se heurte-il pas, à chaque instant, contre des obstacles qui l'avertissent de sa faiblesse, et qui servent en même temps d'un utile exercice au perfectionnement de ses facultés? La postérité n'en reconnaîtra pas moins avec nous que, depuis la renaissance des lettres, peu d'hommes ont rendu à l'érudition des services égaux à ceux qui consacrent à l'immortalité le nom de Champollion. — Le prince qui régnait alors sur la France, et dont le nom sera toujours cher aux lettres qu'il aimait et aux progrès desquelles il portait un véritable intérêt, s'était exprimé de se faire rendre compte des travaux et des succès de Champollion; il voulut, par un témoignage public, s'associer aux suffrages et à la reconnaissance des savants, en acceptant la dédicace de son *Précis des hiéroglyphes*; il lui remit aussi de sa propre main une

pagnant cette marque d'estime des paroles les plus flatteuses et les plus propres à l'encourager dans la suite de ses importantes recherches. — Je ne ferais point mention ici des prétentions qui s'élevèrent, dans un pays voisin, en faveur d'un homme distingué par de grands et utiles travaux dans la carrière des sciences, et auquel, par un sentiment exagéré de rivalité nationale, on essaya de faire honneur de la découverte des hiéroglyphes phonétiques, si je ne craignais qu'un silence absolu de ma part ne parût, non un aveu tacite de la justice de ces prétentions, mais la preuve qu'elles n'étaient pas sans quelque vraisemblance. Pour tout esprit impartial, elles ont été victorieusement réfutées par Champollion lui-même dans son *Précis des hiéroglyphes*, avec tous les égards dus à un homme du mérite de Thomas Young, ainsi que ce savant se plaisait à le reconnaître lui-même, et il n'y a pas longtemps que l'éloquent interprète de l'académie des sciences (M. Arago), dans la notice qu'il a consacrée à l'illustre savant anglais, après un examen scrupuleux des titres des deux rivaux, a prononcé en faveur de Champollion le jugement, un jugement motivé, dont la position même garantissait l'impartialité, et qui, nous ne craignons point de le dire, sera celui de la postérité, comme il est déjà celui de l'Europe. — Je ne sais s'il se trouvera encore quelques critiques qui, pour se consoler de ne pouvoir renverser par les bases le système si solidement établi par Champollion, n'étudieront ses ouvrages que pour y chercher des contradictions, et tourner contre lui la bonne foi avec laquelle il réformait lui-même les erreurs qui, dans une matière si vaste et si difficile, avaient dû plus d'une fois lui échapper. S'il en était qui, d'ailleurs, fussent connus par une sincère impartialité et par un ardent amour de la vérité, je leur demanderais uniquement de suspendre leur jugement jusqu'à la prochaine publication de la grammaire de l'ancienne langue de l'Égypte. Mais, si je croyais que ces atta-

ques fussent l'ouvrage de quelques-uns de ces zôles que blesse la renommée d'autrui, je ne leur répondrais que par le silence, comme le faisait d'ordinaire Champollion, qui préféra toujours employer son activité et ses loisirs à continuer ses laborieuses recherches, et à féconder ses premières découvertes, laissant à la vérité le soin de triompher de toutes les rivalités qu'elle offusquait, ou dont elle blessait la vanité. C'est qu'une seule passion chez lui imposait silence à toutes les autres, et certes il n'y a rien qu'il n'eût sacrifié au plaisir de mieux connaître l'Égypte, de pénétrer plus avant dans l'intelligence de ses monuments. — Vers l'époque à laquelle nous sommes arrivé, le consul-général de France en Égypte, M. Drovetti, avait expédié en Europe une magnifique et nombreuse collection de monuments égyptiens de tout genre, statues, inscriptions, amulettes, manuscrits : ce riche dépôt que la France avait laissé échapper, acquis par le roi de Sardaigne, était à Turin, et exaltait au plus haut point la curiosité de Champollion. M. le duc de Blacas porta ses vœux à Louis XVIII, et, grâce à la munificence royale, notre archéologue put, en étudiant cette riche collection, et visitant tous les monuments égyptiens que possédait l'Italie, se préparer à ce qui avait été le rêve de son adolescence, l'espoir de sa jeunesse, le soutien de ses longues études, le besoin de toute sa vie, je veux dire à voir, à parcourir cette terre qui était devenue sa patrie adoptive, et que déjà il connaissait mieux que personne ne l'avait connue dans l'Occident, depuis le père de l'histoire. — Champollion, parti de Paris au mois de mai 1824, n'y fut de retour que vers la fin de 1826 ; et ce fut pendant son absence qu'il reçut la décoration de la Légion-d'honneur. Les trésors de l'ancienne Égypte que lui offrit la capitale du Piémont l'occupèrent neuf mois entiers, et contribuèrent puissamment au développement de ses idées, aux progrès et à la consolidation de ses découvertes. La Lombardie, la

Toscane, Rome et Naples, capitales qu'il visita à deux reprises, l'enrichirent encore de nouveaux matériaux. — Léon XII l'avait chargé de publier de nouveau les obélisques qui ornent la capitale du monde chrétien, avec tout ce que son érudition, sa sagacité, le résultat de ses études, pouvaient y joindre d'interprétation historique et de développements littéraires et scientifiques. Cet immense travail, commencé avec ardeur, fut interrompu par la mort du généreux pontife, qui avait résolu d'en faire tous les frais. — A ce voyage en Italie se rattache l'origine du musée égyptien du Louvre. — L'acquisition de la collection Salt pouvait consoler les lettres, les arts et ceux qui les aiment, du peu d'empressement que le gouvernement français avait mis à s'assurer la possession de celle de M. Drovetti. Par les sollicitations de Champollion, soutenues de l'appui de M. le duc de Blacas, et favorablement accueillies par le roi lui-même, dont la bienveillance leva tous les obstacles, la liste civile reçut l'ordre d'acquiescer ce cabinet et d'en doter la capitale de la France. — Une ordonnance royale du 15 mai 1826, en créant le musée égyptien, en confia la conservation à celui qui avait appelé l'attention du monarque sur ce riche trésor. Champollion, qui était encore en Italie quand il en reçut la nouvelle, se hâta de venir à Paris. Par ses soins, par son infatigable activité, en moins d'une année le musée égyptien fut placé au Louvre, disposé dans l'ordre le plus convenable, et livré aux études des savants, à la curiosité des amateurs et des artistes, à l'admiration de tous, nationaux ou étrangers. Le roi, à la munificence duquel le Louvre devait ce nouvel ornement, sut apprécier le zèle et le talent du conservateur, comme son frère Louis XVIII avait apprécié les laborieuses recherches et les succès inespérés de l'érudit archéologue ; il lui en témoigna hautement sa satisfaction. Mais une faveur bien plus importante pour Champollion, et qui le toucha bien plus vivement que l'accueil qu'il recevait cha-

que jour des Français ou des étrangers distingués par leur naissance, par leur rang ou par leur célébrité dans le monde savant, ce fut la mission qu'il reçut du gouvernement d'aller explorer l'Égypte et de chercher, dans la contemplation de ses monuments, de nouvelles lumières. — La décision royale était du mois de juin 1828, et, dès le 31 juillet suivant, Champollion et tous ceux qu'il avait associés à son expédition étaient en mer. Grâce aux mesures qui avaient été prises pour éclairer Méhémet-Ali sur le but du voyage et lever toutes les difficultés, la commission française, à laquelle s'était jointe une commission nommée par S. A. I. et R. le grand-due de Toscane, arrivée sur la terre d'Égypte le 18 août, ne reçut partout qu'un accueil favorable. On eût dit que cette terre qui, quelques années auparavant, avait appris à connaître et à admirer la valeur et la générosité des Français, s'empressait aujourd'hui d'ouvrir ses portes à des conquérants pacifiques et désarmés, qui venaient étudier et lui révéler à elle-même sa gloire et ses grandeurs passées. Je ne puis faire ici la relation de ce voyage, dont les fruits seront, pour les lettres et pour la science historique, plus positifs et plus nombreux que ceux que l'humanité a retirés des visites que rendirent à cette patrie première des sciences et des arts les plus célèbres philosophes de l'antiquité. — Et que pourrais-je vous apprendre que chacun n'ait déjà lu dans ces lettres tracées à la hâte, au milieu des courses et des travaux les plus pénibles et les plus assidus ; lettres qu'on attendait avec tant d'impatience, qu'on dévorait avec tant d'intérêt, et qui, écrites sans prétention comme sans fausse modestie, promettaient de si importants résultats, et pourtant, il faut le dire, ne donnaient qu'une faible idée de ceux qui ont récompensé tant de zèle, de patience et de dévouement? — Champollion était de retour à Paris au mois de mars 1830. Dans toute la force de l'âge, après avoir résisté si heureusement aux fatigues d'un voyage dans lequel il

ne s'était certes pas épargné, et avoir, en moins de vingt mois, exécuté des travaux dont la masse seule est, pour tous ceux qui les ont eus sous les yeux, le sujet du plus profond étonnement, il voyait s'ouvrir devant lui une carrière où il pourrait jouir tranquillement et faire honneur à sa patrie et le monde savant du fruit de tant de peines et de labeurs. — L'académie des inscriptions et belles-lettres, qui s'étonnait de ne point le compter encore dans ses rangs, se hâta de l'appeler dans son sein, le 7 mai 1830 ; et l'un des premiers soins du gouvernement, après qu'un moment de calme eut succédé, en 1831, aux secousses de 1830, fut de créer pour lui une chaire d'archéologie au Collège royal de France. Il y fut nommé le 18 mars 1831. C'était là qu'il devait développer, devant une jeunesse avide d'instruction, les fruits de ses longues études et de son expérience, et former des élèves qui apprissent, à son école, à apprécier, à conserver et à étendre ses importantes découvertes. Mais déjà sans doute, sans qu'il s'en rendît compte, l'excès du travail et des fatigues auxquels il s'était livré avait commencé à altérer sa santé. A peine il avait ouvert ses leçons, en mai 1831, qu'il fut obligé de les interrompre. Un voyage qu'il fit à Figes pendant l'automne, pour respirer l'air natal, semblait avoir réparé ses forces, et il crut pouvoir reprendre les fonctions de l'enseignement. Son tempérament épuisé ne résista pas à ce nouvel essai, et ce cours qui promettait tant fut encore suspendu, mais, hélas ! pour toujours. — L'académie avait été plus heureuse que le Collège de France : Champollion, dans le cours de 1831, lui avait communiqué un mémoire du plus haut intérêt, qui avait pour objet la *notation graphique des divisions civiles du temps chez les Égyptiens*. Ce mémoire, fondé sur l'étude d'un grand nombre de monuments astronomiques et de tableaux relatifs à l'agriculture, était en même temps une preuve irrécusable de la critique sage, éclairée, et pleine de

reserve, qu'il avait apportée dans l'étude des antiquités égyptiennes, et, pour tout esprit impartial, une démonstration des données positives qu'il avait obtenues par cette marche prudente, jointe à une rare sagacité. M. Biot s'en servit pour porter la lumière dans les obscurités de l'histoire du calendrier égyptien, et pour jeter un jour tout nouveau sur sa forme régulière et son usage dès les temps les plus reculés. Le mémoire de Champollion ne pouvait manquer de trouver place dans le recueil de l'académie avec celui de M. Biot, duquel il recevait un nouveau prix. Si Champollion eût cédé aux desirs de quelques-uns de ceux qui en avaient entendu la lecture, il en aurait fait jouir le public avant l'époque à laquelle il pouvait paraître dans le recueil de l'académie, et nous n'aurions pas aujourd'hui à exprimer des regrets sur la trop grande facilité avec laquelle il communiquait les fruits de ses travaux, et à adjurer, au nom des sciences et de la justice, le *depositaire* de la partie la plus importante de ce précieux trésor, de ne pas le *dérober* plus long-temps à l'académie, à qui il appartient, à la science qui le réclame, et à la famille de Champollion, dont la mémoire ne doit pas être victime de ses sentiments nobles et généreux. — Dès avant la fin de 1831, une attaque d'apoplexie avait frappé Champollion, et les secours de la médecine n'en firent point totalement disparaître les tristes suites. Un nouvel accident, survenu un mois après, ne justifia que trop les alarmes causées par le premier, et le 4 mars suivant, lorsque sa famille commençait à concevoir quelque espoir d'un rétablissement auquel lui-même il ne croyait pas, il succomba à une troisième et dernière attaque. — Ainsi fut enlevé à sa famille, à son frère, à l'académie, aux lettres, à la France, que dis-je ? à l'Europe, celui dont toute la vie, consacrée à un seul objet, n'avait été qu'une suite non interrompue des recherches les plus abstruses, des méditations les plus pénibles ; celui qu'avait soutenu dans la carrière qu'il s'était ouverte à lui-même

une volonté ferme et inébranlable, un espoir qui à tout autre eût pu sembler une chimère ; celui qu'avait guidé et préservé des erreurs qui trop souvent égarent les hommes de génie, un esprit juste, incapable d'abuser de sa propre sagacité, toujours en garde contre l'illusion de quelques succès trompeurs, de quelques découvertes incertaines et anticipées. Il a ressenti sans doute la douceur de ce plaisir pur et inappréciable qu'inspire la découverte d'une vérité long-temps et péniblement cherchée ; mais le ciel n'a pas permis qu'il jouît pendant de longues années de la considération, de l'estime, de la gloire auxquelles il avait droit. — Cette gloire, cette estime, elle restera attachée à son nom aussi long-temps que le culte des lettres et des sciences se conservera parmi nous. — Et qu'importent à celui qu'a animé une si noble ambition, quelques années de plus ou de moins, passées sur ce théâtre où tant de scènes se succèdent en si peu d'instant ? — Si, après avoir fait connaître le savant et avoir apprécié, autant qu'il nous a été possible, ses titres à notre reconnaissance, nous consacrons encore quelques pages à peindre le père, l'époux, le frère surtout, l'ami, l'homme du monde, partout nous retrouverions cette droiture de cœur, cette noble simplicité de caractère, cette solidité d'esprit jointe à tant d'enjouement, cette constance dans ses affections, ce désintéressement personnel, cette vive et sincère reconnaissance, en un mot, toutes les qualités estimables empreintes dans ses écrits, et qui se font surtout remarquer dans ses Lettres écrites d'Égypte, dont le recueil a été si favorablement accueilli du public éclairé. Mais quel lecteur ne préviendrait ici nos éloges ? — Si l'académie n'a possédé Champollion que peu de temps, elle a cependant été à portée de le connaître sous ce point de vue, comme sous celui des études et de la littérature : car la constance et la solidité des affections ne furent pas moins le caractère distinctif de son cœur que la tendance et l'habituelle disposi-

tion de son esprit. Aussi les regrets de l'académie se confondirent-ils avec ceux de sa famille, du frère qui lui avait tenu lieu de père, de ses nombreux amis, et, s'il m'est permis de le dire, de celui qui rend aujourd'hui à sa mémoire un hommage bien imparfait sans doute, mais qui recevra peut-être quelque prix du sentiment qui s'associe à une pleine et consciencieuse conviction.

SILVESTRE DE SACY, de l'Institut.

CHANAAN, CHANANÉENS. (V.

CANAAN, tom. x, p. 211.)

CHANCE, mot fait du verbe latin *cadere*, tomber, et par lequel on exprime ce qui échoit par le sort ou par un coup au jeu, ce qui peut arriver d'heureux ou de malheureux à quelqu'un par l'effet du hasard. Ce mot ne se dit jamais qu'en parlant des choses qui dépendent purement du hasard, et dont la cause étant tout-à-fait indépendante de notre volonté, peut agir tout autrement que nous ne le désirerions, ou que nous ne nous y attendons. Ce mot est donc totalement différent des mots *bonheur* et *malheur*, qui sont proprement les résultats de la *chance*. On peut nuire ou contribuer soi-même à son bonheur ou à son malheur, la *chance* est tout-à-fait hors de notre portée. Nous sommes plus ou moins *chanceux*, et cela dépend d'une façon d'être particulière que nous ne saurions modifier, et des circonstances où nous nous trouvons placés. Tout l'art consiste à savoir profiter d'une chance heureuse, et à savoir faire tourner jusqu'aux chances défavorables à l'accomplissement de ses projets, ou du moins de son instruction et de son expérience. Quand on parle de *chances égales*, on modifie, comme on voit, la signification de ce mot, car on entend par-là les avantages apparents que présentent deux choses ou deux personnes, avantages que l'on a pu jusqu'à un certain point apprécier, en faisant abstraction du hasard, qui suffit pour rétablir ou pour faire tourner la *chance*. (V. *PROBABILITÉS*.) E. H.

CHANCELIER et **CHANCELLERIE**.

Beaucoup d'anciens auteurs, Turnèbe, Sarisberiensis, Chassanée, Budé, font

dériver ces mots de *cancellare*, barrer, effacer, en prétendant que l'office de chancelier était d'annuler, en les barrant, les édits du prince qu'ils jugeaient contraires aux lois ou aux intérêts de l'état et du prince lui-même. La chancellerie ainsi instituée eût été le plus utile et le plus honorable des ministères ; mais il est hors de toute vraisemblance que les rois se soient volontairement soumis à une censure, même en la bornant à une simple vérification, pour prévenir les erreurs et les surprises, et s'éclairer sur l'opportunité ou la légalité de leurs actes. Ménage n'hésite pas à rejeter cette opinion, et fait dériver ce mot de *cancelli*, « c'est-à-dire des treillis ou barres à claire-voie qui enfermaient le lieu où était l'empereur lorsqu'il rendait la justice, le garantissaient de la foule des parties et ne l'empêchaient pas de les voir, ni d'en être vu. La charge de ceux qu'on appelait *chancelliers* était de se tenir près des barreaux ». Aussi, suivant Ménage encore, les chancelliers chez les Romains n'avaient été que des sergents du palais impérial, que les auxiliaires des soldats du prétoire. Mais il ne s'agit pas d'une institution d'origine romaine, mais toute française, et les controverses sur le mot ne méritent pas un examen sérieux. Les attributions du chancelier ont été l'objet de savantes et nombreuses dissertations ; les annotations de G. Budé, de Bignon, de B. Briçon, de Vincent de la Loupe, de Cassiodore, Pierre Pithou, Juvenal des Ursins, sont réunies dans des ouvrages spéciaux, dans les *Grands officiers de la Couronne et Maison du roi*, par Denis Godefroy ; l'*Histoire de la Chancellerie*, par Tessereau, et l'*Histoire des Chancelliers*, par Duchesne. — L'office de chancelier est aussi ancien que la monarchie ; il n'était que le cinquième des grands officiers de la couronne, mais les charges des quatre premiers, plus honorifiques qu'utiles, avaient été supprimées : celle de chancelier a pris le premier rang, et ses attributions ont été progressivement agrandies. Le titre a subi de fréquentes modifications sous les rois de

la première et de la seconde race : appelés successivement référendaire, grand ou premier référendaire, apocrisiaire, archinotaire, grand-chancelier, archichancelier, ces hauts fonctionnaires ont, sous la troisième race et depuis, été appelés *chanceliers* de France ; mais quelques noms que leur aient donné les chroniques et les histoires, ou qu'ils se soient donnés eux-mêmes dans les titres et les chartes, leurs principales fonctions étaient d'écrire ou de faire écrire les chartes, les ordonnances, de leur imprimer un caractère d'authenticité par l'apposition du sceau royal, dont ils étaient dépositaires, et de les contre-signer. Le P. Anselme dans son *Histoire généalogique des chanceliers de France*, cite 1^{re} onze référendaires sous la 1^{re} race : quelques-uns ne prenaient que le titre de secrétaire ; le dernier, Grimaud, qui vivait sous Thierri II, était qualifié référendaire ou secrétaire ; 2^e trente-six, sous la seconde race, le dernier, Odalric, archevêque de Reims, était qualifié grand-chancelier. Dans plusieurs titres et chartes, et dans l'historien Flodoard, le chancelier était tout le ministère jusqu'au commencement du xiv^e siècle. Jean de Montreuil, chanoine d'Étampes, et chapelain du roi, fut le premier qui contre-signa quelques chartes royales en qualité de *secrétaire du roi*, en 1116 ; il fut élevé au rang de chancelier, en 1124. Jean de Montrenil, prévôt de Saint-Pierre-de-Lisle, prit le premier la qualité de secrétaire dans quelques actes et dans les ambassades dont il fut chargé. Il n'y eut de ministre titulaire qu'en 1558, sous François I^{er}. Jusqu'alors, l'autorité royale n'avait été représentée que par le chancelier ; le chancelier a donc été le plus ancien et le seul chef suprême de l'administration publique, jusqu'au commencement du xvi^e siècle. Lorsque dans des circonstances graves le roi assemblait son *grand conseil*, pour statuer sur des affaires d'état hors de la compétence du *parlement*, le chancelier présidait ces assemblées extraordinaires, et depuis que le parlement avait été rendu sédentaire, le chancelier présidait les

chambres réunies quand il s'agissait de l'élection d'un président. L'autorité du chancelier ne différait de celle des anciens maires du palais que parce qu'elle ne comprenait point la haute administration des finances, la direction et le commandement de l'armée. Il était en même temps législateur et chef de toute la magistrature. Cependant il n'était pas étranger aux autres parties de l'action gouvernementale, ni même aux grandes opérations militaires. Le fameux F. Guérin, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, évêque de Senlis et chancelier, dirigeait toutes les affaires et sauva Philippe-Anguste et la France à la journée de Bouvines. Les historiens les plus dignes de foi attestent que cette victoire, qui décida du sort de la France, fut due à l'ordre de bataille et aux habiles combinaisons stratégiques ordonnées par F. Guérin. Il contribua beaucoup à la haute considération de l'office de chancelier. Ce fut lui qui fit décider que les chanceliers siègeraient dans l'assemblée des pairs, et qu'ils signeraient avant les autres grands officiers de la couronne. — Une cédule de la chambre des pairs au mémorial A, et relative à Philippe d'Antogny, qui porta le *grand scel du roi saint Louis*, contient quelques renseignements utiles sur les attributions et les émoluments du chancelier. « Il prenoit pour soy, ses chevaux et varlets à cheval, sept sous par jour pour avoine et pour toutes autres choses, excepté son clerc et son varlet qui le servoit en sa chambre, qui mangeoient à la cour, et estoient leurs gages doublés, es quatre festes annuies en l'an ; et quant ly roy prenoit gistes, il avoit cil chancelier ses manteaux, si comme ly autres clercs du roi et livrée de chandelle, comme en convenoit, pour sa chambre et pour les notaires (commis) à écrire, et quant ly roy voloit, il donnoit palefroi pour soy et cheval pour son clerc et *sommier*, pour le registre ; *item*, les lettres qui devoient soixante sous pour scel, ly chancelier prenoit dix sous pour soy et la portion de la commune chancellerie, ainsi, comme ly autres clers le roy, et quand cils chan-

celiers estoient en abbaye ou en aultres lieux, la où ils ne dépendoient rien pour chevaux, ce il estoit rabattu de ses gages. » Ce gouvernement à un seul ministre était vraiment à bon marché ; le budget du chancelier n'était point surchargé de frais de représentation ; l'indemnité des voyages (et à cette époque les rois étaient presque toujours en campagne) était de sept sous pour le chancelier ; le sou était la vingtième partie de la livre, qui se composait de deux marcs pesant d'argent. Le clerc et le valet du chancelier mangeaient à la cuisine du roi, et tout l'équipage de voyage se bornait à une mule pour le chancelier, un mulet pour son clerc, et un bardeau ou cheval de charge pour les registres et papiers de la chancellerie. Cette simplicité de mœurs administratives s'est maintenue, quant aux chancelliers, à peu d'exceptions près, jusqu'à Michel Lhospital. Tout pouvoir tend à s'agrandir, les chancelliers d'abord nommés par le roi, et révocables à sa volonté, se firent nommer à vie, puis ils furent élus par une assemblée de magistrats et de grands seigneurs laïcs et ecclésiastiques, que le roi présidait au Louvre, mais sans voix délibérative. Les annalistes nous apprennent que leur inamovibilité fut réellement annulée par la création des gardes-des-sceaux. Ils n'ont pu citer que deux élections, celle de Pierre d'Orgemont, du 20 novembre 1373, sous Charles V, *par bon et légitime scrutin* : les électeurs étaient au nombre de cent trente ; et celle de Miles de Dormans, du 1^{er} octobre 1380. Si les chancelliers eussent continué d'être ainsi indépendants de l'autorité royale, inamovibles et irrévocables comme les connétables, qui avaient l'administration suprême exclusive, et le commandement des armées, l'autorité royale et la souveraineté nationale elle-même, s'effaçaient devant cette double dictature. Ce fut plus par son génie, son talent et son courage que par la supériorité de ses fonctions que Lhospital balança dans le conseil l'influence des Guises. Les chancelliers ont continué

d'en conserver le titre, même après avoir été privés des sceaux, et de recevoir leur traitement. Ainsi Lhospital ne prit le titre de chancelier qu'après la mort de son prédécesseur. Et il résulte d'une lettre de lui à Catherine de Médicis que son traitement lui avait été continué, et qu'il était très inexactement payé. « J'ay 65 ans passé une femme, une fille, un gendre et déjà neufs petits-enfants ; j'ay un train de vieux serviteurs que je ne puis sans déloyauté laisser mourir de faim ; une tour de mon bâtiment tombe en ruïne. Avec cela, si votre majesté, empeschée par les besoins de l'estat, ne croyt pouvoir m'aider, j'endurerai avec patience, cela n'est ni long, ni difficile à mon âge. » La lettre du vieillard resta sans réponse. L'évêque d'Orléans Morvilliers, qui lui avait succédé comme garde-des-sceaux, désirait et espérait plus que personne son retour aux affaires. Les fonctions de chancelier étaient devenues plus pénibles qu'honorables, et le sceau royal ne scellait plus que des actes de proscription et d'iniquité. « L'Aubespine, dit le Laboureur de Castelnau (t. 1^{er} p. 500), ayant un jour trouvé Morvilliers scellant à Montargis, celui-ci lui dit : Mon neveu, voicy un pénible mestier, vous êtes du bois dont on fait les chancelliers, qu'il ne vous en prenne jamais envie, ce n'est pas celui d'un homme de bien. » Ses sinistres prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Et depuis cette époque, l'histoire des chancelliers n'a pu enregistrer qu'à de rares intervalles quelques noms honorables. Le talent et la vertu ne furent plus dans les successeurs de Garlande, de Pierre Flotte, d'Olivier, de Lhospital, qu'une exception. Le vénérable Morvilliers avait eu pour successeur immédiat Birague, qui prépara, organisa le vaste massacre de la Saint-Barthélemi, et en fut récompensé par la pourpre romaine. Un chancelier avait étouffé dans le sang d'un million de Français la liberté de conscience, un chancelier, deux siècles après, osa bouleverser toute la législation, toute la magistrature, et anéantir sans retour laliberté civile et les lois fondamentales de

la France. Le régime de proscription et de sang, établi par Birague, a couvert la France de ruines et de misère; Maupeou avait expulsé de leurs sièges séculaires tous les magistrats et fondé le plus terrible, le plus insolent despotisme. La civilisation a marché à travers tous ces obstacles, et les chanceliers Birague et Maupeou n'ont commis que des crimes inutiles. L'histoire a flétri leurs noms et leurs œuvres. — Il avait pris fantaisie à quelques rois de garder eux-mêmes les sceaux de l'état et de faire l'office de chancelier. Louis XV a tenu lui-même les sceaux depuis le 24 mars 1757 jusqu'au 13 octobre 1761. Les fonctions qu'il s'était données n'étaient pas gratuites, il se faisait payer exactement ses *droits*. Il en faisait une réserve particulière, il s'était sans doute donné un suppléant. Les parties intéressées eussent souvent attendu sans pouvoir se plaindre, car elles payaient d'avance. Louis XV s'affranchit sans doute du serment, formalité d'ailleurs indispensable pour entrer en fonctions. La formule avait souvent varié : l'une date de 1375, celle du 7 janvier 1514 est plus explicite : Duprat fut le premier qui prêta serment avec cette nouvelle formule. Si les serments étaient respectés comme chose sacrée, le chancelier Duprat n'eût pas sacrifié à l'étranger l'honneur et l'argent de la France; il avait tout fait pour la cour de Rome, il fut cardinal. Le serment était ainsi conçu : « Vous jurez Dieu le Créateur et sur votre foy et honneur, que bien et loyalement exercerez l'état et office de chancelier de France; serez obéissant au roy et servirez audict estat envers tous et contre tous, sans nul excepter; ferez justice à un chacun, sans acception de personnes; là où verrez qu'il y aura quelque désordre, tant au fait de la justice que de la chancellerie, y mettrez ordre; et où ne sera en vostre pouvoir d'y mettre ordre, en advertirez ledict seigneur, afin de l'y mettre; aimerez le bien et honneur d'iceluy seigneur, et en toutes choses lui donnerez bon et loyal conseil. Quand on vous apportera à sceller quelque lettre signée par le com-

mandement du roy, si elle n'est de justice et raison, ne la scellerez point encore que ledict seigneur le commandât par une ou deux fois : mais viendrez devers iceluy seigneur et luy remonstrez tous les points par lesquels ladite lettre n'est raisonnable, et après que aura entendu lesdicts points, s'il vous commande la sceller, la scellerez, car alors le péché en sera sur ledict seigneur et non sur vous. Exalterez à votre pouvoir les bons sçavants et vertueux personnages, les promouvrez ou ferez promouvoir aux états et offices de judicature, dont advertirez le roy, quand les vacations d'iceux offices adviendront : ferez punir les mauvais en sorte que soit punition à eux et exemple aux autres : ferez garder les ordonnances royaux, tant par les secrétaires que par les autres officiers : prendrez garde que nulles exactions et extorsions indues se fassent par lesdicts secrétaires, gens du grand conseil et autres officiers. Aultrement ferez tons actes concernant l'estat et qui conviennent estre faicts par un bon et loyal chancelier, comme ledict seigneur a en vous sa parfaite fiance, et ainsi le jurez et promettez. » Duprat viola bientôt ce serment, qu'il avait prêté le premier, et ses successeurs ne se sont pas montrés plus scrupuleux : on ne peut citer qu'une ou deux exceptions. Sans doute le vertueux Mallesherbes avait adressé au roi d'humbles remontrances avant de contre-signer la fameuse déclaration de 1757, véritable code draconien contre la liberté d'écrire. Le vague des définitions de crimes et délits ouvrait une voie sans limites à l'arbitraire : les œuvres des Montesquieu, Buffon, Rousseau et Raynal, l'Encyclopédie, etc., furent mis à l'index. La haute administration de la librairie et de l'imprimerie avait été déferée au chancelier. Mallesherbes, qui comme ministre n'avait pu s'opposer avec succès à cette loi scandaleuse, ne voulut pas du moins se rendre complice de ses auteurs; il quitta le ministère, et dans des mémoires remarquables par l'énergie des pensées et la puissance d'une saine logique, il dénonça au

roi toutes les dangereuses conséquences de l'ordonnance surprise à sa religion. Les nouvelles attributions du chancelier mirent ce chef suprême de la magistrature en relation de tous les instants avec la police : le sanctuaire de la justice fut pollué, la force brutale fut substituée à l'action calme et réfléchie de la raison, de la loi qui ne doit être que la raison écrite; les peines, les prohibitions, provoquèrent une résistance qui renversa tous les obstacles. Et cette magistrature suprême, si ancienne, si vénérée, qui avait traversé, tant de générations et tant de siècles, a disparu avec l'ancien gouvernement. Le nom de chancelier ne fut pas même conservé. M. Duport du Tertre, qui avait succédé au chancelier Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, le 21 novembre 1790, fut continué en 1791, avec le nouveau titre de *ministre de la justice*. Un quart de siècle s'était écoulé, quand le titre de chancelier a été rétabli en 1814. M. de Barentin, qui avait été chancelier sous Louis XVI, vivait encore; Louis XVIII lui rendit le titre et les honneurs de *chancelier de France*. Mais pour rester fidèle aux anciennes traditions, que Louis XVIII connaissait si bien que son frère Louis XVI l'appelait *monsieur de l'Étiquette*, le titre de *chancelier de France* ne pouvait, tant que vivait M. de Barentin, être donné à aucun autre, et cependant, par l'ordonnance du 13 mai 1815, Louis XVIII nomma M. Dambray chancelier de France et ministre de la justice; la présidence de la chambre des pairs fut attachée au titre de chancelier. Mais à la seconde restauration, en 1815, le ministère de la justice fut distrait de la *chancellerie de France*, et la présidence de la chambre des pairs fut l'unique prérogative du chancelier. Ce titre et cette prérogative ont été supprimés en 1830. Les mots *chancelier* et *chancellerie* ne figurent plus que sur l'attique de la principale entrée de l'hôtel qu'occupait au Luxembourg le dernier titulaire, et de l'hôtel qu'occupe le ministre de la justice. C'est un oubli ou une espérance.

CHANCELIER DES PRINCES. — La reine, les frères du roi, les princes du sang, avaient aussi leur chancelier: c'était sous un autre nom l'*intendant* de leurs revenus, le directeur du contentieux de leurs domaines. Le dauphin n'avait point de chancelier, parce qu'en sa qualité d'héritier présomptif il n'avait point d'apanage.

CHANCELIERS D'INSTITUTIONS PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES. — L'académie française ou les autres académies, les universités, la basoche, etc., avaient aussi leur chancelier. (V. BASOCHÉ, UNIVERSITÉ.)

CHANCELIER DE LA COUROUNE-DE-FER et DE LA LÉGIOX-D'HONNEUR. (V. ces mots.)

CHANCELIER (ARCHI-) DE L'EMPIRE et D'ÉTAT. — Dans les institutions impériales de Napoléon, l'archi-chancelier de l'empire était chargé de la promulgation des lois et des sénatus-consultes organiques. Il était grand officier du palais impérial. Il partageait avec le grand-juge, ministre de la justice, le travail du rapport annuel adressé à l'empereur, sur les abus qui avaient pu s'introduire dans l'administration de la justice civile et criminelle, présidait la haute cour impériale, les sections réunies du conseil d'état, assistait à tous les actes de l'état civil de la famille impériale, signait tous les brevets de nominations de l'ordre judiciaire, etc., etc. Il était de droit président du collège électoral de la Gironde, etc. — L'*archi-chancelier d'état* était aussi grand dignitaire de l'empire. Il était chargé de la promulgation des traités de paix et d'alliance et des déclarations de guerre. Il présidait le collège électoral de Nantes.

CHANCELIER, en diplomatie, s'entend de celui qui est chargé de la partie administrative et contentieuse des ambassades et des consulats, du dépôt et de l'expédition de tous les actes ministériels de la légation, passeports, actes de l'état civil des nationaux établis ou voyageant dans les pays étrangers, où l'ambassadeur ou consul est accrédité. Les chanceliers sont à la nomination des ambassadeurs et des consuls.

CHANCELLERIE DE FRANCE.—On la distinguait en grande et en petite chancellerie : la grande suivait partout le roi, expédiait les lettres du grand sceau sous la présidence du chancelier, scellait les édits, les déclarations, les lettres d'anoblissement, de légitimation, de naturalisation, d'abolition, de grâce, remises entières, des commutations de peines, privilèges, évocations, enfin tous les actes qui ne pouvaient être dressés que par les secrétaires du roi.—La grande chancellerie était une juridiction souveraine, présidée par le chancelier, assisté de deux maîtres des requêtes, de deux secrétaires du roi, rapporteurs. L'entrée de la salle du grand sceau n'était permise qu'aux officiers de la chancellerie, au grand-audiençier (premier huissier) et au chauffe-cire.

CHANCELLERIE (Petite).—Chaque parlement avait sa chancellerie pour l'apposition du sceau royal et de la cour, sur les actes relatifs au ressort de chaque parlement, et d'une importance moins grave que les actes soumis à la vérification de la grande-chancellerie. Celle du parlement de Paris avait pour chef un maître de requêtes qui suppléait le chancelier de France. Plusieurs présidiaux avaient aussi une chancellerie, dont les attributions étaient, quant au ressort spécial de ces sièges, les mêmes que les chancelleries de parlement. Le personnel de chacune de ces chancelleries se composait d'un gardien conservateur du sceau, d'un greffier archiviste et de quelques expéditionnaires.

CHANCELLERIE ROMAINE.—Les bulles, les brefs, avant d'être expédiés par la *daterie*, sont examinés et vérifiés par la *chancellerie*. Ce bureau de contrôle et de vérification a reçu le nom de chancellerie, parce qu'autrefois le fonctionnaire pontifical qui présidait ce bureau prenait le titre de chancelier.

CHANCELLERIE s'entend aussi du palais, de l'hôtel ou de la maison où demeure le chancelier, et où siège la juridiction qu'il préside, et où sont établis les bureaux d'expédition et des archives. A Paris, l'élégant hôtel situé rue de Valois et des Bons-Enfants, et occupé maintenant par

les ateliers et les salons de concert de M. Pape, a conservé dans la tradition son ancien nom de *chancellerie d'Orléans*.

On appelle **CHANCELLERIE**, en Angleterre, une juridiction souveraine, spécialement établie pour statuer en dernier ressort sur tous les procès civils de tous les comtés. Le chancelier en garde du grand sceau est le seul juge : il a douze assistants ou assesseurs, mais ils n'ont que voix consultative. Cette cour, qui est une véritable dictature judiciaire, a deux attributions distinctes, et se divise en deux juridictions, dont l'une peut, dans ses jugements, modifier en certains cas les sévérités de la loi, et l'autre doit se conformer au texte formel de la loi et à toutes ses exigences. La composition de cette juridiction indique assez son origine féodale. Toutes les institutions anglaises ont conservé les dénominations et les formes du moyen âge. Mais le régime municipal, qui dans ce pays n'est pas une fiction, et la liberté de la presse, qui veille partout et pour tous, rendent presque impossibles les abus de pouvoir. Cette liberté, garantie de toutes les autres, protège suffisamment les citoyens contre la puissance exorbitante d'un magistrat souverain et tout-à-fait indépendant. En cas d'absence ou d'autre cause d'empêchement, le chef de la chancellerie est remplacé par le *maître des rôles*. Le garde du grand sceau siège à la chambre haute à côté du lord chancelier. Les lettres pour la convocation du parlement, les proclamations, tous les actes de l'autorité royale, sont expédiés à la chancellerie ; 24 *clerks* sont attachés au travail des bureaux. (*Voy.*, pour le *chancelier de Péciquier*, en Angleterre, l'article *ÉCHUIQUIER*.) DUFREY (de l'Yonne).

CHANCIR, CHANCI, CHANCISSURE. Ces mots, dérivés du latin *candor*, blanchir, sont synonymes de *moisir*, *moisi* et *moississure*, avec cette différence qu'ils expriment la disposition à l'état que ces derniers constatent, c'est-à-dire un commencement de décomposition dans les fruits ou dans les aliments, qui s'annonce par la couleur blanche dont la sur-

face de ces objets est alors affectée.—Les jardiniers appellent *CHANCI* le fumier blanchi où se forment les filaments, la semence ou le *blanc* des champignons. Ils appellent aussi *racines chancies* celles qui étant éclatées, mutilées ou meurtries en terre, moisissent. Alors, dit l'abbé Rozier, il se forme autour d'elles une pellicule blanchâtre qui, examinée au microscope, n'est qu'un tissu de petites plantes serrées les unes contre les autres, et qui finit par perdre l'arbre, ce qui arrive surtout dans les terrains trop humides. Z.

CHANDELEUR, fête célébrée dans l'église romaine le second jour du mois de février, en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Elle tire son nom des cierges bénits et allumés qui sont portés ce jour-là en procession par le peuple et le clergé, comme un symbole de la vraie lumière, qui procède du Christ, et dont il est venu éclairer toutes les nations, comme le dit le cantique de St-Siméon, que l'on chante à cette occasion. Les Grecs donnent à cette fête le nom d'*Hypante*, qui signifie *rencontre*, parce que le vieillard Siméon et la prophétesse Anne rencontrèrent Jésus enfant dans le temple, lorsqu'on le présentait au Seigneur. On n'est pas entièrement d'accord sur l'époque de la fondation de cette fête : les uns l'attribuent au pape Gélase, qui tenait le siège épiscopal en 472, d'autres au pape Vigile, qui l'occupait en 586. On lit dans un sermon d'Innocent III que la fête de la Chandeleur a été substituée à celle de la déesse Cérès et aux Lupercales des païens ; c'est aussi le sentiment du vénérable Bède ; mais l'abbé Bergier, qui craint que les hérétiques et les incrédules ne s'autorisent de cette substitution pour reprocher à la religion catholique d'avoir conservé dans ses rites des restes du paganisme, nie le rapprochement, en donnant pour raison que les Lupercales se célébraient le 16 février, et non le 2. (*Voy. LUPERCALS.*) E.

CHANDELIER. Ce petit meuble est

trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner la description. Il y en a de plusieurs sortes, à bobèche, à coulisse ou qui se terminent en pointes coniques ; ces derniers sont en usage dans les églises, et sur lesquels on fait brûler des cierges.—Les chandeliers à ressort ont la propriété de soutenir la bougie à la même hauteur : un ressort en tire-bourre produit cet effet. Les grands cierges qui se voient sur les autels sont des chandeliers de cette espèce ; ils portent à leur extrémité supérieure une sorte d'entonnoir renversé, qui s'adapte comme une baïonnette au bout du canon du fusil. Quand on veut garnir le chandelier, on enlève le petit couvercle, on introduit un petit cierge dans l'intérieur du chandelier en poussant le ressort en bas ; on remet le couvercle de façon que la mèche et le bout du cierge se trouvent logés dans le trou du cône. Le cierge se raccourcit quand il brûle, et le ressort, en se débendant, le pousse continuellement dans l'intérieur de l'entonnoir. — Lorsqu'on incline un chandelier de manière que sa direction fasse, avec celle du fil-à-plomb, un angle d'environ 30 degrés (le douzième de la circonférence), la chandelle brûle sans qu'il soit nécessaire de la moucher ; il est aisé de s'en convaincre par expérience. Il est étonnant qu'on ne trouve pas de ces sortes de chandeliers dans le commerce, ils sont connus depuis bien long-temps. T.

Dans les livres de l'Ancien-Testament, il est fait mention de deux chandeliers, l'un réel, l'autre mystérieux. Moïse fit faire le premier et le plaça dans le tabernacle. Ce chandelier, avec son pied, était d'or battu, et pesait un talent. De sa tige partaient sept branches courbées en demi-cercle, et terminées chacune par une lampe à bec. Le sanctuaire, l'autel des parfums, la table des pains de proposition, n'étaient éclairés que par ces lampes, que l'on allumait le soir et qu'on éteignait le matin. — Salomon fit faire dix chandeliers semblables à celui de Moïse, et les plaça de même dans le sanctuaire du temple ; cinq au midi et

cing au septentrion. Les pincettes et les mouchettes dont on se servait pour les chandeliers de Moïse et de Salomon étaient d'or. A la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, tous ces meubles précieux furent transportés dans l'Assyrie; il n'est pas certain que les chandeliers faits par Salomon aient été rendus aux Juifs lorsque Cyrus leur fit restituer les vases du temple enlevés par les Assyriens. On sait seulement qu'à la prise de Jérusalem par Tite, il y avait dans le temple un chandelier d'or qui fut emporté par les Romains, et placé, avec la table d'or des pains d'offrande, dans le temple de la Paix, que Vespasien avait fait bâtir. On voit encore aujourd'hui, sur l'arc de triomphe de Vespasien, ce chandelier avec les autres dépouilles de la Judée et du temple. — Le chandelier de la vision du prophète Zacharie était aussi à sept branches, il n'était différent de ceux de Moïse et de Salomon qu'en ce que l'huile tombait dans les lampes par sept canaux qui sortaient du fond d'une boule élevée à leur hauteur. Elle descendait dans cette boule de deux conques qui la recevaient des feuilles de deux oliviers placés aux deux côtés du chandelier. — Quant aux chandeliers que l'on met sur les autels, l'origine en est aussi ancienne que celle des cierges que l'on allume pendant le service divin. Il est parlé dans l'Apocalypse (ch. 1 et 11) de sept chandeliers d'or au milieu desquels saint Jean vit un personnage respectable sous un extérieur majestueux et terrible. C'était Jésus-Christ lui-même. Cette vision de saint Jean a fourni le premier modèle de la liturgie et du culte divin. — Les païens connaissaient aussi l'usage des chandeliers, comme les monuments en font foi. Cicéron parle souvent de chandeliers dans les *Verrines*, et surtout d'un qui était revêtu d'or et de pierres précieuses, et fait avec un art admirable. — Les chandeliers des anciens ne portaient point, comme les nôtres, à leur extrémité supérieure, ce que nous appelons des bobèches, c'est-à-dire des bouts de tuyau, pour recevoir les bougies, et pour conte-

nir les cylindres de matières inflammables dans une direction droite et ferme. Ils se terminaient par un plateau qui servait à poser leurs lampes, et à les tenir à une hauteur convenable à l'œil de celui qui s'en faisait éclairer. Dans le grand nombre de meubles de cette espèce trouvés dans les fouilles d'Herculanum, on distingue un chandelier par le beau choix et par l'élégante distribution de ses ornements. Il est riche sans être trop chargé, et, quoiqu'il ne soit que de bronze, il est travaillé avec le même soin que s'il était du plus précieux métal. — Un autre chandelier pareillement de bronze, et qu'on assure avoir été trouvé également à Herculanum, est d'une forme très inférieure à celle du précédent. Sa partie supérieure paraît trop maigre, et nullement dans les proportions; mais le travail n'en est pas moins soigné; l'outil ne peut pousser des cannelures plus régulières et plus droites que celles dont sa tige est ornée; cette tige est mobile et roule sur un pivot, que reçoit le pied du chandelier, de façon qu'en faisant marcher l'une des quatre pointes avancées et recourbées qui terminent le bas de la tige, on peut faire tourner à son gré le chandelier sans le déplacer, et donner à la lampe posée sur le plateau, la direction dont on a besoin. Cette mécanique rend ce chandelier très curieux et peut le faire regarder comme unique dans son espèce. E.

CHANDELLE, *candela*; masse de suif, communément cylindrique, allongée, pourvue au centre d'une mèche en tissu végétal qui pendant le brûlage aspire, par un effet de capillarité, le suif fondu qui l'entoure, et dont la combustion sert à l'éclairage. Il est peu de fabrications en France qui appellent d'une manière plus spéciale l'attention de l'économiste et même du philanthrope que celle des chandelles. En effet, que l'on considère que même en se tenant bien en-dessous de toutes les probabilités de calcul, il est impossible d'évaluer à moins du trente-deuxième de la population agglomérée du pays les in-

dividus qui font usage de chandelle ; que la quantité brûlée chaque soir par individu est , sur la plus basse évaluation , d'une demi-chandelle du petit moule , soit $1/10^e$ de livre environ , ce qui donne 100,000 liv. par jour , au prix de 65 c. = 65,000 fr. $\times 365 = 23,725,000$ liv. — Que l'on considère maintenant que pour le plus grand nombre , c'est-à-dire pour les plus pauvres citoyens , c'est une consommation obligée , à laquelle ils ne sauraient guères plus se soustraire qu'à celle des premiers aliments , et l'on sentira bientôt quel tribut de reconnaissance attend toute espèce d'amélioration apportée , soit dans le prix de la chandelle , soit dans sa qualité , principalement sous le rapport de la durée. Aussi , les perfectionnements dans cette fabrication ont-ils été depuis long-temps l'objet constant d'un grand nombre de fabricants , dont les efforts ont été plus ou moins heureux. Nous avons vu dans ces dernières années la fabrication de la chandelle s'améliorer sensiblement. — En augmentant sa dureté , on est presque toujours sûr de la rendre plus durable en même-temps que d'un emploi plus commode et plus propre : à l'article *BOUGIES* (voy.), nous avons parlé des *bougies-chandelles* de toute espèce , qui seraient aussi convenablement appelées *chandelles-bougies*. Nous ne répéterons pas non plus ce que nous avons dit de la torsion des mèches et des principes physiques de leur combustion. Mais nous dirons un mot sur l'effet , jusqu'ici peu expliqué , de l'emploi d'une décoction de marrons d'Inde pour le durcissement de la chandelle. Nous croyons avoir récemment trouvé la cause de cet effet , et notre observation pourra devenir utile aux fabricants. — Nous avons peine à attribuer cet effet à la prétendue résine du marron d'Inde ; nous l'avons cherché dans l'action du tannin , qu'il contient bien certainement , et notre conjecture semble s'être vérifiée , puis qu'une petite quantité de dissolution de cachou projetée dans du suif fondu l'a instantanément blanchi et considérablement durci , en

s'emparant probablement d'une portion de gélatine , qui reste opiniâtrement en combinaison avec le suif , en résistant aux procédés ordinaires de purification. Dans ce cas , le tannate insoluble de gélatine se précipite au fond du vase dans lequel le suif est tenu en fusion , ou vient en partie dans les écumes à la surface liquide. — Toutes les graisses ne sont pas également propres à la fabrication des chandelles ; celles dont on se sert presque exclusivement sont les graisses de mouton et de bœuf. Le mélange à parties égales est généralement usité. — Pour les mèches , jusqu'ici on n'a rien trouvé de préférable au coton , soigneusement cardé avant le filage. On fabrique deux sortes principales de chandelles , comme deux sortes de bougies. Il y a des chandelles coulées au moule et des chandelles dites à la *baguette*. Celles-ci sont le résultat de plongements successifs dans du suif fondu , et de refroidissement subséquent , ce qui ne produit jamais une chandelle belle et d'une uniforme grosseur. — Pour passer les mèches dans les moules et pour les tenir dans une position bien centrale , telle qu'elle doit être pour que la chandelle ne coule pas au brûlage , on les attache par un bout sur de petits morceaux de bois qu'on fait reposer en travers sur l'orifice supérieur du moule ; l'autre bout de la mèche sortant par un autre orifice moins large situé au bas du moule , il est facile , au moyen d'un petit coin en bois , de maintenir la mèche dans un état convenable de tension. — Alors on fait fondre le suif à une très douce chaleur ; on le verse dans un vase en fer-blanc muni d'une anse et d'un goulot , et à l'aide de cet instrument on remplit successivement tous les moules. Si l'on connaît le suif trop chaud , outre qu'il se colorerait et qu'il aurait d'ailleurs l'inconvénient de faire des éclaboussures , il serait fort difficile , après le refroidissement , d'enlever les chandelles des moules. On attend donc toujours , avant de couler , qu'il se soit formé par refroidissement une pellicule à la surface du suif fondu.

—Pour les chandelles plongées, dites à la *baguette*, on se sert de baguettes de noisetier ou de sapin de 2 à 3 pieds de long, et dont l'un des bouts est taillé en pointe pour faciliter l'enfilage des mèches.—L'auge, ou *abîme*, dans laquelle on verse le suif fondu, est en bois et repose sur une table qui a des rebords et une gouttière pour recevoir le suif qui découle des chandelles à chaque immersion, et pour le porter dans un autre vase placé en dessous. On place d'autant plus de mèches sur chaque baguette qu'on veut avoir des chandelles moins grosses. Un ouvrier saisit ordinairement à la fois deux de ces baguettes, il en couche, pour la première fois, les mèches sur le suif fondu, puis les relève verticalement sur l'abîme, les y laisse égoutter, et lors qu'elles sont sèches et totalement refroidies, il les plonge de nouveau, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les chandelles aient acquis la grosseur qu'on désire. Il ne reste plus ensuite qu'à en couper les extrémités, pour leur donner une forme et un poids convenable, et à déprimer et rouler un des bouts pour former ce qu'on appelle le *tétin*.—L'exposition au grand air achève de sécher les chandelles et les blanchit. Pour enlever plus facilement la chandelle moulée hors des moules et en même temps pour qu'elle ait une surface plus unie et plus brillante, quelques fabricants plongent les moules bien refroidis dans de l'eau demi-bouillante; le moule s'échauffe et bientôt il fond la surface la plus extérieure de la chandelle; à ce moment l'enlèvement hors du moule devient très facile, mais il faut saisir le moment, et l'ouvrier doit être attentif à ce que la chaleur n'ait pas le temps de ramollir toute la masse.—Une addition d'alun en très petite quantité dans le suif, addition fort usitée par presque tous les fabricants, le durcit et le blanchit: il y a lieu de penser que cet effet est dû à une union de l'alumine, base de l'alun, avec un reste de gélatine qui, combinée avec le suif, lui donne un état de mollesse et le colore. Il est fort es-

sentiel de dépouiller le suif de la gélatine en combinaison ou mélange avec lui; car c'est principalement à cette gélatine qu'est due la qualité fumeuse et la mauvaise odeur des chandelles pendant leur combustion: il se forme dans ce cas des gaz hydrazotés et du carbonate d'ammoniac.

PELOUZE père.

CHANDOS (JEAN), était, au milieu du XIV^e siècle, lieutenant-général de toutes les provinces que le roi d'Angleterre possédait en France. En 1360, il assista aux conférences de Lonjumeau, qui amenèrent le traité de Brétigny, si funeste aux Français. Ce fut Chandos qu'Edouard III chargea de recevoir les hommages des seigneurs français qui passaient sous sa domination. Ce fut encore à Chandos qu'à la bataille d'Auray, en 1364, Bertrand Duguesclin se rendit prisonnier. Le duc de Montfort donna au capitaine anglais la seigneurie du Havre, qui fut réclamée sans succès par Olivier de Clisson, et qui fut la cause de la haine que celui-ci porta depuis à Montfort et aux Anglais. Duguesclin ne fut pas heureux dans ses rencontres avec Chandos; il lui était de nouveau opposé en Espagne, en 1366, lorsqu'il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Navarette. Les barons gascons se révoltèrent en 1368: Chandos fut chargé de les réprimer. Il fut tué dans un combat auprès de Poitiers, en 1369. Les Français ne rendaient pas moins que les Anglais hommage aux bonnes qualités et aux talents de ce guerrier.

A. S—r.

CHANFREIN. (*Voy. CHAMFREIN.*)

CHANGE. La compensation des dettes réciproques des nations constitue le *change*, considéré dans ses causes et dans ses effets. Considéré dans les rapports qu'il établit entre les particuliers, le *change* n'est autre chose que le commerce de l'argent ou des *lettres de change*, qui en sont la représentation. — Le *change* ou *commerce de l'argent* se divise en *change menu*, qui est sans importance, et en *change réel*. — Le *change menu* consiste à prendre des monnaies défectueuses étrangères ou hors de

cours pour des monnaies de cours, moyennant un léger bénéfice : on ne considère dans ce commerce que la valeur intrinsèque des monnaies que l'on prend. C'est un achat pur et simple de métaux fait par des marchands que l'on appelle *changeurs*. — Mais le *change réel*, que l'on appelle plus simplement le *change*, consiste, pour les négociants et les banquiers, à vendre l'argent qui leur est dû dans différentes villes ; ils en reçoivent la valeur de ceux qui l'achètent, et leur donnent en retour une *lettre* adressée à leurs débiteurs ou correspondants, prescrivant de payer, à l'ordre de ces acquéreurs, les sommes qui leur ont été vendues. — Ces lettres, qui servent à opérer ainsi l'échange des fonds à recevoir dans divers lieux contre de l'argent comptant ou toute autre valeur, sont ce qu'on appelle des *lettres de change*. — On attribue aux Juifs l'invention des lettres de change. On prétend que, s'étant réfugiés en Lombardie, après avoir été chassés de France sous les règnes de Philippe-Auguste, en 1181, et de Philippe-le-Long, en 1316, ils donnèrent à des voyageurs des lettres, portant ordre aux dépositaires des fonds qu'ils n'avaient pu emporter, de les remettre à ces voyageurs, qui leur en avaient compté la valeur ; d'autres l'attribuent aux Florentins, chassés d'Italie par les gibelins. Les Florentins réfugiés en France y introduisirent en effet l'usage des lettres de change, que les négociants de Lyon paraissent avoir été les premiers à adopter. — Le change n'a pas été connu des anciens, puisque toutes les opérations ne peuvent avoir lieu que par le moyen des lettres de change, dont l'invention est due, comme on l'a déjà dit, aux modernes. Pour nous former une idée exacte de sa nature, de son objet et de ses effets, il est utile d'entrer dans quelques détails relatifs à son origine. — Le premier commerce entre les hommes se fit par échange, et il ne consiste encore entre les nations qu'en un échange des productions de la nature et de l'art : son premier effet fut d'augmenter les denrées de chaque pays, en aug-

mentant dans tous les besoins de se procurer des objets d'échange. — Quoi qu'il en soit, bientôt une nation se trouva moins de marchandises à échanger que de besoins, on celles qu'elle pouvait donner ne convenaient pas à la nation de qui elle en recevait, ou enfin à mesure que les objets servant aux étrangers se multiplièrent, leur appréciation réciproque, devenue plus difficile, fit sentir la nécessité d'adopter des signes propres à fixer et à représenter leur valeur. — Afin que ces signes fussent durables, susceptibles de beaucoup de divisions sans se détruire, d'une même nature ainsi que d'une même valeur dans tous les climats, on choisit les métaux, et surtout ceux qui sont du moindre volume, relativement à leur poids. — L'or et l'argent devinrent la mesure commune de la valeur des denrées dans tous les pays commerçants, parce que la valeur intrinsèque des portions de ces métaux, introduites dans le commerce, est nécessairement la même en tous lieux. — Pour en faciliter la circulation et l'usage entre les sujets d'un même état, et pour épargner l'embarras de vérifier, lors de chaque échange, le poids et le titre de la matière représentative des valeurs réelles, on fixa le poids et le titre que devaient avoir les morceaux d'or et d'argent qui serviraient aux échanges ; et quoique chaque nation ait établi des règles particulières et différentes les unes des autres, quant aux quotités fixées, il en est toujours résulté les effets d'une loi générale, puisque le poids et le titre de celles qui ont cours chez chacune d'elles ont été fixés et garantis par l'empreinte des gouvernements. — Telle est l'origine des *monnaies*, dont l'invention augmenta rapidement en tous lieux les progrès du commerce. Mais à mesure que le commerce s'étendit, le transport des monnaies devint pénible. Les négociants de différents pays contractèrent des dettes entre eux : bientôt un pays se trouva tout à la fois débiteur et créancier d'un autre pays, parce que chacun achète des marchandises ainsi qu'il en vend. On pouvait dès lors échanger ces

dettes réciproques , en donnant celles qu'on avait à recevoir dans un pays en paiement de celles qu'on y devait. Cependant, ces dettes se sont multipliées et ont marqué long-temps le dernier terme des progrès du commerce , parce que les particuliers qui les avaient contractées, étant étrangers les uns aux autres, ne voyaient pas comment cet échange pouvait avoir lieu, et ne connaissaient d'autres moyens de se libérer qu'en faisant transporter des fonds chez leurs créanciers. — On inventa enfin les *lettres de change*. Depuis, les négociants qui ont des dettes à payer dans des lieux éloignés achètent ou prennent des lettres de change aux personnes auxquelles il est dû des fonds dans ces mêmes lieux, et ils y envoient ces lettres en paiement de ce qu'ils y doivent. Par ce moyen, l'argent que les négociants d'un pays quelconque doivent dans l'étranger ne sort pas de ce pays, et sert à payer les dettes qui y ont été contractées par les étrangers, sur lesquels ils prennent des lettres de change, et réciproquement ces derniers, en acquittant les lettres tirées sur eux, acquittent dans leur pays les dettes que les étrangers y avaient contractées. — Ainsi, la multiplicité des dettes réciproques est l'origine du change, et toutes ses opérations ne peuvent s'effectuer que par le moyen des *lettres de change*. — Son objet est d'éviter le transport des monnaies, et ses effets sont : 1^o la création d'un signe représentatif des monnaies, c'est-à-dire des lettres de change, dont la circulation dans le commerce est susceptible du plus grand degré possible de rapidité; 2^o l'augmentation des richesses nationales en circulation; 3^o le paiement des dettes réciproques des nations, sans exportation de numéraire. — Il résulte de ce qui précède que le change, considéré dans toutes les opérations auxquelles il donne lieu entre les particuliers, n'est autre chose que le commerce des lettres de change, ou, en d'autres termes, que le commerce de l'argent, qui doit être reçu dans différents lieux, par le moyen des lettres de change, et c'est sous ce rapport

particulier qu'il en sera traité dans la suite de cet article, dont l'utilité doit être d'expliquer les opérations de banque ou d'échange; que si on le considère dans ses résultats pour les nations, il n'est que l'échange de leurs dettes réciproques. — En compensant les dettes réciproques des nations, le change leur épargne les frais et les risques du transport des fonds qu'elles se doivent mutuellement. — Mais une nation qui doit dans l'étranger plus qu'il ne lui est dû ne peut y payer ses dettes qu'en y faisant transporter des fonds. Lorsque les dettes entre deux nations sont inégales, rien ne peut empêcher la sortie des espèces de chez l'une et leur importation chez l'autre. — L'importation ou l'exportation des espèces et les avantages ou désavantages du change résultent donc également de l'inégalité des dettes. — L'unique moyen d'assurer l'avantage du change à une nation et d'empêcher la sortie de ses espèces, est d'augmenter et de perfectionner les produits de son territoire et de son industrie, ou, en d'autres termes, de la mettre en état de vendre aux nations voisines plus de marchandises qu'elle ne leur en achète. — Ainsi, les accroissements de l'agriculture, des manufactures et du commerce peuvent seuls influencer avantageusement sur le change, et on ne peut les attendre que d'une bonne législation et des hommes d'état d'un profond génie. — Mais les opérations de change des particuliers sont d'une grande facilité, parce qu'elles se réduisent toutes à prendre ou à négocier des lettres de change. — Dans toutes ces opérations, il ne s'agit que d'un achat ou d'une vente de monnaies étrangères. — Tirer ou négocier des lettres sur l'étranger, c'est vendre des monnaies étrangères; remettre dans l'étranger, c'est acheter des monnaies étrangères. — Dans tous les problèmes relatifs à ces opérations, il ne s'agit donc que de changer les monnaies étrangères que l'on achète ou que l'on vend en monnaies de cours du pays où l'on en fait l'achat ou la vente. — Dans la recherche du *pair du change* de deux nations, il ne s'agit

également que de chercher la valeur de la monnaie de change de celle des deux places qui donne le *certain*. — Dans les *arbitrages de banque*, il ne s'agit encore que de chercher les voies les plus avantageuses pour tirer des lettres de change sur l'étranger ou pour y faire des remises, c'est-à-dire pour vendre ou acheter des monnaies étrangères. — Sous tous les rapports, l'idée générale des *opérations de change* est donc renfermée dans celle de l'achat ou de la vente des monnaies étrangères, dont les lettres de change sur l'étranger, que l'on prend ou négocie, sont le signe représentatif. — Expliquons maintenant les diverses opérations de *change*.

Des opérations de change.

Les opérations de change se subdivisent en opérations de changes intérieurs et étrangers. — Les premières consistent à vendre ou céder des lettres dont la valeur doit être reçue dans l'une des villes de l'intérieur du pays, et les secondes à vendre ou céder des lettres dont la valeur doit être reçue dans l'étranger. — Le prix auquel on vend dans un lieu l'argent qui doit être reçu dans un autre est ce qu'on appelle le *prix du change*.

Du prix du change.

Lorsque certaines circonstances n'influent pas sur la valeur des lettres de change tirées sur des villes de l'intérieur, ces lettres ne perdent ou ne gagnent rien à être échangées pour l'argent qu'elles représentent : on en donne la même somme de monnaie que l'on doit en recevoir par leur moyen au lieu du paiement : c'est ce qu'on appelle le *prix du change intérieur*. Ainsi, lorsque le change est au pair, entre Paris et Marseille, par exemple, une lettre de change de 1,000 francs qu'on voudrait acheter à Paris sur Marseille, coûterait 1,000 fr. en espèces. — Quand il y a perte ou bénéfice, le prix du change se fixe à raison de $1/8$, $1/4$, $1/2$, 1 ou 2 pour 100, plus ou moins. Ces cours varient selon la rareté ou l'abondance du papier,

la difficulté ou frais de transport du numéraire, et autres circonstances ; aussi la plupart du temps, les lettres de change gagnent ou perdent à être échangées contre de l'argent. — Voici le cours du change intérieur à Paris.

Bordeaux	1/2 perte.
Lyon	3/4 bénéfice.
Marseille	au pair.

Ce qui veut dire, 1^o que le papier sur Bordeaux perd à Paris $1/2$ pour 100 ; 2^o que celui sur Lyon gagne au contraire à Paris $3/4$ pour 100 ; 3^o et que celui sur Marseille ne perd ni ne gagne rien à être échangé contre de l'argent.

Du prix des changes étrangers.

De deux nations qui changent ensemble, l'une donne toujours à l'autre une de ses monnaies, ou une quantité fixe de sa monnaie, pour laquelle cette autre lui donne en retour en la siennne un prix plus ou moins grand, selon les circonstances. — Ainsi, le prix des changes étrangers est toujours exprimé par deux termes, dont l'un, fixe et invariable, est appelé le *certain*, et l'autre l'*incertain*, parce qu'il est sujet à de fréquentes variations : c'est l'*incertain* qui exprime le *prix du change*. Par exemple, Londres change avec Paris en lui donnant une *livre sterling* (qui est le *certain*), pour en recevoir 25 francs ou 25 fr. 50 cent, plus ou moins, qui est l'*incertain*. — Les négociants des différentes places commerçantes de l'Europe envoient tous les courriers le cours des changes de chacune à leurs correspondants, et on imprime même ces cours dans les journaux, afin que les négociants puissent juger de l'avantage ou du désavantage des changes de chaque pays ; mais la note du cours des changes de chaque place de commerce ne contient que le prix variable ou l'*incertain* que cette place reçoit ou donne, et on n'y fait aucune mention de la quantité fixe de monnaie ou du *certain* que cette place donne ou reçoit en retour, parce qu'on suppose qu'étant constamment le même, le certain est assez connu de toutes les personnes pour l'usage des

quelles on publie le cours du change : par exemple, on publie à Paris le cours du change tel qu'on peut le voir au paragraphe *COURS DU CHANGE*, qui n'exprime que l'incertain, ce qui le rend inintelligible pour tout autre que les cambistes ; nous croyons donc très utile de faire suivre les explications nécessaires pour en rendre l'intelligence générale ; voyez ci-après, p. 481.

Du pair du change.

Lorsque le prix que l'une des deux places donne de la quantité fixe de monnaies qu'elle reçoit toujours de l'autre est composé d'un poids d'or ou d'argent pur, égal à celui dont cette quantité fixe de monnaie est composée, cette parfaite égalité de poids en matière pure constitue ce qu'on appelle le *pair du change*. — On dit que le prix du change entre deux places est *haut*, lorsque le prix *incertain* que l'une reçoit de l'autre ou lui donne est au-dessus du *pair* ; il est *bas* au contraire lorsque ce prix *incertain* est au-dessous du *pair* : par exemple, le pair du change entre Paris et Amsterdam est à 56 deniers de gros pour 3 fr. ; si le change est à 57, il est *haut* ; s'il descend à 55, il est *bas*. — On a dû en conclure ces principes généraux : 1° le prix du change le plus *haut* est le plus avantageux pour *prendre* des lettres de change sur les places qui donnent l'*incertain* ; car, en retour du prix certain que l'on donne, on reçoit plus que le pair ; 2° le prix du change le plus *bas* est le plus avantageux pour *fournir* des lettres de change sur les places qui donnent l'*incertain* ; car en retour du prix certain que l'on reçoit, on donne moins que le pair ; 3° le prix du change le plus *bas* est le plus avantageux pour prendre des lettres de change sur les places qui donnent le *certain*, car on donne moins que le pair en retour du certain que l'on reçoit ; 4° le prix du change le plus *haut* est le plus avantageux pour fournir des lettres de change sur les places qui donnent le *certain*, car on reçoit plus que le pair en retour du certain que l'on donne.

Application aux opérations du change.

Les achats et ventes des sommes qui doivent être reçues en différents lieux par le moyen des lettres de change sont ce que les banquiers appellent les *opérations du change*. Les principales consistent : 1° à tirer des lettres de change sur l'étranger, à l'ordre d'une personne qui en paie la valeur en monnaie de cours : c'est donc vendre à cette personne les monnaies étrangères représentées par les lettres qu'on lui négocie : ainsi, faire le calcul de la négociation d'une traite, c'est faire celui de la valeur des monnaies étrangères que l'on vend ; 2° à faire des remises dans des villes de l'étranger, ce qui est, en d'autres termes, envoyer aux personnes à qui l'on doit des lettres de change tirées sur ces mêmes villes : or, pour effectuer la remise de ces lettres, il faut les acheter ; *acheter* ou *prendre* des lettres sur l'étranger, c'est donc acheter les monnaies étrangères qu'elles représentent. — Ainsi, faire le calcul d'une remise, c'est faire celui de la valeur des monnaies étrangères que l'on achète. Conséquemment ; dans les deux cas généraux des changes étrangers, il ne s'agit que de calculer, au prix du change, la valeur des monnaies étrangères que l'on achète ou que l'on vend. — Pour opérer sans difficulté le change des monnaies d'une nation quelconque en monnaie d'une autre nation, il faut connaître, 1° les monnaies de ces deux nations (les monnaies de compte et d'échange, mais non les monnaies réelles ou effectives), ainsi que les subdivisions de ces mêmes monnaies ; 2° le prix du change et la manière dont elles le règlent ; 3° la règle conjointe.

Application.

Un négociant de Paris sachant : 1° que le prix du change entre la France et l'Espagne est à 17 fr. 44 c. pour 1 pistole d'Espagne ; 2° que 1 pistole vaut 4 piastres ; 3° que 1 piastre vaut 8 réaux ; 4° que 1 réal vaut 34 maravédís ; 5° que 375 maravédís valent 1 ducat d'Espagne, demande combien 12,640 fr. valent en ducats d'Espagne ?

Règle conjointe ou change de l'argent de France en ducats d'Espagne.

17 fr. 44 cent.	: 1 piastre d'Espagne,
1 pistole	: 4 piastres,
1 piastre	: 8 réaux,
1 réal	: 34 maravédís,
375 maravédís	: 1 ducat,
	:: 12,640 : x

Réponse $x = 2,102 \frac{11}{17}$ ducats.

Des changes directs.

Les changes immédiats des monnaies d'un pays en monnaies d'un autre pays sont ce qu'on appelle des *changes directs*, ou plus simplement des *changes*: l'exemple précédent est un *change direct*. Mais on ne peut pas toujours changer directement sans désavantage les monnaies d'un pays en monnaies d'un autre, et même il arrive quelquefois que deux nations n'ont pas de change ouvert entre elles ou que l'une ne fait pas d'opérations de banque avec l'autre. En pareil cas, on peut néanmoins changer les monnaies de l'une en celles de l'autre lorsqu'on connaît la valeur des monnaies de ces deux nations en monnaies d'une troisième, ou bien les monnaies de la première en celles de la troisième et ensuite les monnaies de cette troisième en celles de la seconde. Ces sortes d'opérations sont ce qu'on appelle des *changes indirects*.

Des changes indirects.

Lorsqu'une place de commerce n'a pas de change ouvert avec une place étrangère dans laquelle il s'agit de faire passer des fonds ou sur laquelle il s'agit de tirer des lettres de change, on peut néanmoins changer les monnaies de l'une en celles de l'autre si l'on connaît le prix du change de chacune de ces deux places avec une troisième. En effet, il ne s'agit que de réduire d'abord les monnaies de la première en celles de la troisième au cours du change existant entre elles, et ensuite les monnaies de la troisième en celles de la seconde au cours du change existant entre ces deux dernières places, ce que l'on peut effectuer en une seule

opération par le moyen de la règle conjointe. Un exemple éclaircira ce point. Un négociant de Paris sachant 1° que le change d'Amsterdam avec Cadix est à 90 deniers de gros pour 1 ducat; 2° qu'un florin vaut 40 deniers de gros; 3° qu'un ducat vaut 375 maravédís; 4° que 34 maravédís valent 1 réal; 5° que 8 réaux valent une piastre; 6° que 4 piastres valent une pistole; 7° que le prix du change entre la France et l'Espagne est à 15 francs pour une pistole, demande combien 1,088 florins de Hollande valent en argent de France.

Opération de ce change indirect effectuée par la règle conjointe.

1 florin	: 40 deniers de gros,
90 deniers de gros	: 1 ducat,
1 ducat	: 375 maravédís,
34 maravédís	: 1 réal,
8 réaux	: 1 piastre,
4 piastres	: 1 pistole,
1 pistole	: 15 francs,
	:: 1,088 : x.

Réponse $x = 2,500$ francs.

Les opérations que certains arithméticiens ou cambistes appellent des *traites et remises indirectes* ne sont autre chose que des *changes indirects*.

Du pair politique ou pair proportionnel, ou encore des égalités de change ou parités de change.

Les opérations que les cambistes désignent sous le nom de *pair politique* ou d'*égalité*, et aussi de *parités de change*, ont pour objet de déterminer le prix du change de deux nations proportionnellement à celui de chacune de ces deux nations avec une troisième ou un plus grand nombre de places intermédiaires, ou, en d'autres termes, ont uniquement pour objet de découvrir à combien doit ressortir le prix du change entre deux nations, à raison du prix du change de chacune d'elles avec une troisième, qui sert de voie intermédiaire. — Pour connaître ce qu'on appelle l'*égalité de change* de deux nations, c'est-à-dire à combien doit ressortir le prix du change entre elles pro-

portionnellement aux prix de changes connus, il faut changer la monnaie de compte qui constitue le *certain* en monnaie de l'*incertain* par la voie indirecte intermédiaire. — Ainsi, un négociant de Paris, sachant 1° que le prix du change entre Paris et Lisbonne est à 500 rès pour 3 francs, et que 400 rès valent une *crúzade de change* ; 2° que le prix du change de Lisbonne avec Hambourg est à 40 deniers de gros pour une *crúzade*, et que 32 deniers de gros valent 1 *marc banco* ; 3° que Hambourg donne toujours à Paris le *certain*, c'est-à-dire 100 *marcs banco*, demande quel doit être le pair politique, ou le pair proportionnel, ou l'égalité ou parité de change entre Hambourg et Paris ; en un mot quel doit être proportionnellement le prix du change entre Hambourg et Paris.

Opération par la règle conjointe.

1 marc banco	:	32 den. de gros ^h ,
40 den. de gros ^h	:	1 cruz. de ch.,
1 cruzade	:	400 rès,
500	:	3 francs,
	::	100 mares ; x.

Rép. $x = 191$ francs.

Des arbitrages de banque.

Les arbitrages de banque ont pour objet de découvrir les voies les plus avantageuses pour tirer des lettres sur une ou plusieurs places étrangères, ou pour y faire des remises. On les opère en cher-

chant les voies directes et indirectes par lesquelles le prix du change proportionnel à d'autres prix connus est le plus avantageux entre deux places données. Il ne s'agit dans les opérations de cette nature que de chercher quel doit être le prix du change entre deux places données, 1° proportionnellement aux prix de leurs changes avec une troisième ; 2° proportionnellement aussi aux prix de leurs changes avec une cinquième, une sixième place, etc. ; 3° et que de choisir enfin entre tous les prix des changes proportionnels obtenus par ces opérations préalables celui qui offre le plus d'avantages. Or, l'opération relative à chaque pair proportionnel, ou, en d'autres termes, à chaque égalité de change qu'il s'agit de trouver en particulier, se fait sur les principes déjà établis, et il n'y a rien à ajouter ici sur ce point. — D'un autre côté, le choix du prix du change le plus avantageux ne peut offrir aucune difficulté, puisqu'on a déjà reconnu et établi précédemment : 1° que le prix du change le plus haut est le plus avantageux pour tirer des lettres de change sur une place qui donne le *certain*, et le plus bas, au contraire, est le plus désavantageux pour y faire des remises ; 2° que le prix du change le plus bas est le plus avantageux pour tirer des lettres de change sur une place qui donne l'*incertain*, et le plus haut, au contraire, est le plus avantageux pour y faire des remises.

Application à un arbitrage entre Paris et Amsterdam.

COURS DU CHANGE A PARIS.

Amsterdam	55 1/2 deniers de gr.
Londres	23 francs.
Cadix ou Madrid	15, 20 francs.
Hambourg	178 francs.
Lisbonne	462 rès.

COURS DU CHANGE A AMSTERDAM.

Paris	56 1/2 deniers de gr.
Londres	30 sols de gros.
Cadix ou Madrid	95 deniers de gros.
Hambourg	34 stuiverts.
Lisbonne	46 deniers de gros.

Le cours du change étant à Paris et à Amsterdam aux prix ci-dessus, on demande si un banquier de Paris doit remettre directement à Amsterdam à 56 1/2 deniers de gros, ou tirer directement des

lettres de change sur cette ville à ce même prix, ou bien s'il ne lui serait pas plus avantageux de le faire par la voie indirecte de Londres, Cadix, Hambourg ou Lisbonne. Il ne s'agit que de chercher

quel doit être le prix du change entre Paris et Amsterdam proportionnellement

aux prix de Paris et Amsterdam avec chacune de ces places.

1^o *Paris et Amsterdam par Londres.*

23 francs	:	livre sterling.
1 livre sterling	:	35 de gros.
1 sou de gros	:	12 deniers.
:: 3 fr. : x.		

$$x = 54.78 \text{ deniers.}$$

3^o *Paris et Amsterdam par Hambourg.*

178 francs	:	100 marcs banco.
2 marcs banco	:	1 weschel thaler
1 weschel thaler	:	34 stuiverts.
1 stuvert	:	2 deniers de gr.
:: 3 francs : x.		

$$\text{Rép. } x = 57.3 \text{ den. de gros.}$$

2^o *Paris et Amsterdam par Cadix.*

15 l. 20 c.	:	1 pistole.
1 pistole	:	1058 maravedis.
375 maravedis	:	ducat.
1 ducat	:	95 den. de gros.
:: 3 francs : x.		

$$x = 54.40 \text{ deniers.}$$

4^o *Paris et Amsterdam par Lisbonne.*

3 francs	:	462 rès.
400 rès	:	1 cruz. de ch.
1 creuzade	:	46 deniers.
:: 3 francs : x.		

$$x = 53.15 \text{ den. de gr.}$$

Récapitulation des égalités de change ou pairs proportionnels entre Paris et Amsterdam.

Change direct	56. 50.
Par la voie de Londres	54. 78.
Par la voie de Cadix	54. 40.
Par la voie de Hambourg	57. 80.
Par la voie de Lisbonne	53. 13.

Conclusion.

La voie de Hambourg (donnant le change le plus haut) serait la plus avantageuse pour faire des remises de Paris à Amsterdam, et celle de Lisbonne (donnant le change le plus bas) serait la plus avantageuse pour tirer des lettres de Paris sur Amsterdam ; et ce serait l'inverse pour des lettres tirées d'Amsterdam sur Paris, et des remises faites d'Amsterdam dans Paris.

Première application.

Conséquemment, pour faire des remises de Paris à Amsterdam, au lieu de prendre du papier sur cette place à 76 1/2 deniers pour 3 francs, il faudrait prendre du papier sur Hambourg à 178 francs pour 100 marcs et le remettre à Amsterdam avec ordre de le négocier à 34 stuiverts pour 1 weschel thaler. Par ce moyen, le change reviendrait, pour celui qui ferait cette remise, à 57. 3 deniers de gros, c'est-à-dire qu'il recevrait 57. 3 deniers

pour 3 francs au lieu de 56 deniers 1/2. — Les autres applications se conçoivent également. — Nous venons d'exposer les principales opérations de change ; il en est encore quelques autres qui se présentent rarement dans la pratique et qui ne peuvent trouver place dans un résumé ; mais on trouvera tous les développements et toutes les applications du change dans le *Nouveau traité du change* par l'auteur de cet article, pour les difficultés de calculs dans son *Arithmétique commerciale*, et pour les monnaies réelles, poids et mesures de tous les peuples commerçants dans son *Manuel du commerce ou Vade mecum du commerçant*.

CHANGE (Cours de). Le cours de change, tel que l'imprime la bourse de Paris, est ici donné ; mais nous allons y ajouter les explications nécessaires pour en rendre l'intelligence générale. Il n'exprime, comme tous les cours de change,

que l'incertain. Ainsi pour connaître le du change au pair ci-après : il fait con-
certain, il faut le comparer avec le cours naître l'incertain et le certain.

Cours du change. — PARIS.

	UN MOIS.		TROIS MOIS.	
	PAPIER.	ARGENT.	PAPIER.	ARGENT.
Amsterdam, banco.	54		54 1/2	
— courant.	56 3/8		56 7/8	
Hambourg	188		187	
Berlin.	37 1/2			
Londres.	24	24	23.80	23.80
Madrid, Cadix ou Bilbao.				
— Effectif.			15.90	
Lisbonne ou Porto.	500		517	
Gènes, effectif.	475	475	472	472
Livourne.	482		480	
Milan.	99 1/2		98 1/2	
Naples.	421	421	418	418
Venise.		2 1/2 p.		3 1/2 p.
Vienne ou Auguste, effectif.	269	260	258	258
Anvers.		1/2 p.		1 1/2 p.
Saint-Petersbourg.			114	113
Bâle.	1/2 p.		1 1/4 p.	
Francfort.	1/2 p.		1 1/2 p.	
Genève.	105		103	
Lyon.	1/2 p.	1/2 p.	1 1/2 p.	
Bordeaux.	1/2 p.	1/2 p.	1 1/2 p.	
Marseille.		1/2 p.	1 1/2 p.	1 1/2 p.
Montpellier.	1/2 p.			

Explications.

Les deux titres *un mois* et *trois mois* indiquent qu'il faut prendre dans la première grande colonne les prix du papier, à *un mois*, et dans la seconde, ceux du papier à *trois*. Ces deux grandes colonnes se subdivisent chacune en deux petites, intitulées, l'une *papier*, et l'autre *argent*. — *Papier* veut dire que les prix placés dans la colonne qui porte ce titre sont ceux auxquels on trouve du papier, ou, en d'autres termes, ceux auxquels le papier est offert; et *argent* signifie que les prix cotés dans la colonne ainsi intitulée sont ceux auxquels on trouve de l'argent pour du papier, ou, en d'autres termes, ceux auxquels le papier est demandé. — Par exemple, *Amsterdam* 54, placé dans la colonne intitulée *argent un mois*, indique que le papier d'*Amsterdam* à *un mois* est demandé à ce prix, et 54 1/2 dans la colonne *argent, trois*

mois, que celui de *trois mois* l'est à 54 1/2. L'absence de prix dans les colonnes intitulées *papier* veut dire que le papier sur *Amsterdam* n'est pas offert. — *Hambourg* 188 et 187, placé dans les deux colonnes *papier, un et trois mois*, signifie que le papier sur *Hambourg* à *un* et *trois mois* est offert à ce prix. — Les colonnes *argent* étant vides, indiquent qu'il n'est pas demandé. — Enfin, *Londres* 24 et 23.80, placés dans les quatre colonnes, veut dire que le papier sur *Londres* est également offert et demandé; c'est-à-dire qu'on trouve également à négocier ou à prendre ce papier. — Il est inutile de multiplier les exemples de cette nature; ceux-ci suffisent pour faire concevoir le motif de ces colonnes. Un grand nombre de places étrangères divisent leurs cours de change en colonnes de la même manière et sur les mêmes principes. — On remarquera que les prix cotés

dans la seconde grande colonne intitulée *trois mois*, sont tantôt plus hauts, tantôt plus bas que ceux cotés dans la première, intitulée *un mois*; cela provient de ce que le preneur de papier exige, pour le plus long terme de trois mois, un prix plus avantageux que pour celui d'un mois, et que le prix est plus avantageux avec de certaines places quand il est plus bas, et avec d'autres quand il est plus haut. Par exemple, pour toutes les places qui donnent le certain, comme Hambourg, Londres, Cadix, etc., le plus avantageux est le plus bas prix; et pour celles qui donnent l'incertain, comme Amsterdam, Lisbonne, etc., c'est le plus haut prix qui offre le plus d'avantages. — Les *p* qui sont à côté des $1/2$, $3/8$ p. 0/0, etc., expriment que le papier *perd*. S'il y avait un *b*, cela voudrait dire *bénéfice*, c'est-à-dire qu'il gagne; mais il est très rare que dans un commerce régulier le papier gagne sur l'argent, et c'est déjà beaucoup qu'il soit au pair. — *Venise*, $2\ 1/2$ p., *Anvers*, $3/8$ p., *Bâle*, *Francfort*, *Bordeaux*, etc., $1/2$ p. 0/0 p., veut dire que toutes ces places perdent avec Paris $2\ 1/2$, $3/8$, $1/2$ p. 0/0. EDMOND DEGRANGE.

CHANGE, CHANGER, CHANGEANT, CHANGEMENT. Ces mots sont dérivés du latin *cambiare* ou *cambire*, et ils expriment proprement l'idée de passage d'un état, d'un sentiment ou d'une opinion à un autre. On vient de voir quelle acception le mot CHANGE a dans le commerce; en étendant cette acception, on en fait le synonyme de *troc* ou *échange*, et l'on dit alors *perdre* ou *gagner au change*. On dit aussi proverbialement *changer son cheval borgne contre un aveugle*, pour dire changer une chose mauvaise contre une plus mauvaise encore. *Troc* se dit plus particulièrement d'un échange de chevaux, de bijoux, ou d'autres choses mobilières et de service courant; *échange* de tout ce qui concerne les terres, les biens-fonds et les personnes: on fait entre puissances des échanges d'états et de prisonniers. Néanmoins, le premier s'entend aussi quelquefois des personnes; mais alors il est du langage fa-

milier. Nous en citerons pour exemple le joli opéra des *Troqueurs*, où il est question de l'échange que deux maris veulent faire de leurs femmes. — Le mot *change*, en termes de vénerie, s'entend d'une meute ou d'un chien courant qui quitte la bête que le chasseur a lancée pour s'attacher à une autre qui est venue se jeter à la traverse, ruse souvent employée par les animaux auxquels on donne la chasse, et dont Florian a fait une si jolie application dans la fable du *Lièvre et ses amis* (liv. II, fab. 7.) Par analogie, on dit au figuré *donner le change* à quelqu'un pour dire détourner adroitement quelqu'un d'un dessein, en l'engageant à en poursuivre un autre, ou employer des apparences trompeuses pour faire croire une chose contraire à la vérité; on dit de celui qui cède facilement à de parciales investigations ou tromperies, qu'il est aisé de lui faire *prendre le change*. — *CHANGER* s'entend aussi au propre et au figuré, comme nous venons de le voir, ou d'un troc, ou simplement du passage d'un état à un autre. Il s'entend aussi de la substitution d'une chose à une autre: on *change* une tapisserie, un ameublement; on *change* sa nourriture, ses habitudes. Quelquefois ce verbe implique l'idée d'altération ou de transformation totale d'une chose: les révolutions *changent la face* des empires; le temps, qui *change* tout, *change* aussi les mœurs. Comme verbe neutre, *changer* se dit de l'action de quitter une chose pour en prendre une autre de la même nature: on *change* de costume, d'habit ou de logement, selon sa convenance, et plus souvent selon ses moyens de fortune; un maître qui *change* souvent de domestiques et un domestique qui *change* souvent de condition ne font pas réciproquement leur éloge; un habile comédien sait *changer* de visage et de ton selon les exigences du rôle qu'il a à remplir. On dit par ellipse *changer* pour dire changer de linge ou d'habillement. Le temps *change*, les hommes *changent*, et leurs goûts, leurs humeurs *changent* avec eux. On peut *changer*

en bien ou *changer* en mal ; quelques hommes *changent du blanc au noir* ou *du tout au tout*, c'est-à-dire deviennent tout autres qu'ils n'étaient auparavant. On dit encore d'une personne qui a changé de façon de faire ou de parler qu'elle a *changé de note*. En termes de manège, *changer de main*, c'est porter la tête d'un cheval d'une main à l'autre pour le faire aller à droite ou à gauche. En termes de marine, ce verbe a plusieurs significations : *changer les voiles*, c'est mettre un côté de la voile au vent, au lieu de l'autre côté qui y était avant cette substitution. Changer les voiles de l'avant et les mettre sur le mât, c'est brasser tout-à-fait les voiles du mât de misaine du côté du vent ; ce qui se fait afin qu'il donne dessus et que le vaisseau étant battu par là on puisse le mettre en route. *Changer de bord* ou *vire de bord*, c'est mettre un côté du vaisseau au vent à la place de l'autre, afin de lui faire prendre une autre route, une autre direction : expression que l'on a transportée du langage direct dans le langage figuré pour dire changer de parti ou de ligne politique. *Changer l'artimon*, c'est faire passer la voile d'artimon avec sa vergue d'un côté du mât à l'autre. *Changer le quart*, c'est faire entrer une partie de l'équipage en service, au lieu et place de celle qui était de garde et qu'on relève. *Changer la barre*, c'est mettre la barre du gouvernail du côté opposé à celui où elle était. — **CHANGEANT**, **CHANGEANTE**, qualificatif de ce qui change, ou de ce qui est sujet au changement. Il se dit surtout au propre des aspects du ciel et de la terre, qui sont, ainsi, que l'atmosphère, sujets à de fréquentes variations (voy. ce mot) ; une couleur *changeante* est celle qui prend un aspect ou une teinte différente selon la diverse manière dont la lumière la frappe et la pénètre ; les couleurs de l'iris et de la gorge des pigeons sont *changeantes*. On fait aussi du *taffetas changeant* et d'autres étoffes *changeantes* en faisant contraster la couleur de la trame avec celle de la chaîne. En astro-

nomie, on donne spécialement le nom de **CHANGEANTES** à certaines étoiles qui sont sujettes à des diminutions et à des augmentations alternatives de lumière. — Au figuré, on dit un *esprit changeant*, une humeur *changeante*, pour un esprit et une humeur mobiles et sujets à changer de but et d'affection. La fortune est *changeante*. On prétend aussi que les femmes sont plus *changeantes* que les hommes et que ceux-ci sont plus *inconstants*. Les derniers, dit-on, pèchent par un fonds d'indifférence qui fait cesser leur attachement, les premières par un fond d'amour qui leur fait souhaiter de nouveaux attachements. On en conclut que le mérite des hommes est dans la persévérance et celui des femmes dans la résistance. Mais ces différences subtiles tiennent souvent plus à la langue, et sont bien plus de convention qu'elles n'ont au fond de valeur et de réalité. Nous sommes pour le moins aussi changeants que les femmes ; seulement, la plus grande facilité que nous avons de changer fait que nous ne mettons point la même ardeur, la même passion qu'elles dans le changement, et, si elles avaient cette même facilité, peut-être ne seraient-elles pas aussi inconstantes que nous, parce que, sentant plus vivement et étant douées d'une sensibilité plus vraie et plus profonde, elles sont susceptibles de s'attacher davantage, et ne portent point dans les affections cette mobilité d'esprit qu'elles trouvent tant d'occasions de dépenser ailleurs. — Ce que nous avons dit jusqu'ici peut s'appliquer en grande partie au mot **CHANGEMENT**, qui n'est proprement que la constatation de l'état de mobilité que nous avons signalé dans les personnes et dans les choses, et qui paraît être une loi de la nature à laquelle les unes et les autres sont également soumises. Ce besoin de changement ou ce penchant au changement est exprimé vulgairement chez nous par un ancien proverbe qui dit que *changement de corbillon fait appétit de pain bénit*, pour dire que la nouveauté est une espèce

de ragoût et un assaisonnement qui rend les choses meilleures. Il serait difficile que l'homme seul ne changeât pas quand tout change autour de lui. Les changements physiques et matériels, tels que les changements d'âge, d'état et de condition, amènent d'ailleurs nécessairement avec eux des changements dans notre manière d'être au moral ; les goûts et les opinions de l'âge mûr ne peuvent plus être les mêmes que ceux de la jeunesse. Quant aux principes, aux opinions, ils devraient rester invariables une fois qu'ils ont été bien raisonnés, et néanmoins, il n'y a point d'homme si constant qui n'en ait *changé* quelquefois. Faut-il en conclure que c'est une condition inévitable de l'esprit humain, une conséquence de son imperfection et de sa faiblesse ? Faut-il dire, avec un poète moderne ?

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Reconnaissons plutôt que si le changement est dû souvent au défaut de base réelle dans les idées et dans les principes, ou à une impulsion irrésistible du caractère, il est trop souvent aussi le résultat d'une spéculation. Autant il est honorable de céder à la conviction et de reconnaître qu'on a pu se tromper, autant-il est juste et louable de ne point persister dans l'erreur, autant aussi il est coupable et honteux de faire ployer ses opinions devant des considérations d'intérêt personnel, et c'est ce dont malheureusement nous avons tous les jours des exemples sous les yeux. — Maintenant, essaierons-nous de répondre à l'ancienne accusation portée contre la nation française d'aimer le *changement* et d'être *le peuple le plus changeant du monde* ? Les essais de *changement* que nous avons fait depuis 40 ans nous ont si mal réussi qu'ils ont dû nécessairement amortir un peu ce désir ardent, cette inquiétude continuelle qui nous faisait aspirer sans cesse à un nouvel état. Il est à craindre même que nous ne soyons pris d'une humeur toute contraire, et que le désir de *maintenir* et de *conserver*, à tout prix,

ne fasse bientôt de nous la nation la plus routinière du continent. Déjà nous avons vu jusque dans le sein de nos conseils généraux des traces fâcheuses de cette disposition à l'*optimisme* ou au *pessimisme*, comme on voudra l'appeler, qui fait repousser toute tentative de *changement*, soit que l'on se croie parvenu au plus haut point de perfectionnement, soit que l'on désespère d'atteindre à une position meilleure. — Il serait bien temps cependant de se rappeler que le *juste milieu*, tant préconisé de nos jours, est également éloigné des extrêmes, et qu'il n'est de sa nature ni invariable ni stationnaire : quand une ligne s'étend, il faut bien que le *juste milieu* change et se déplace pour conserver son nom. E. H.

CHANGEURS, ceux qui font le commerce du change proprement dit, tel qu'il existait dans l'origine, avant qu'il fût tombé dans la main des banquiers, qui se sont emparés de la négociation des lettres de change, contrat particulier de création moderne, auquel l'article CHANGE ci-dessus est consacré. Le change originaire, aussi ancien que la civilisation, et qui pour chaque peuple remonte nécessairement au jour de la création d'un signe monétaire, représentatif de la valeur des objets émis dans le commerce, ne s'est appliqué d'abord qu'à la permutation des divers signes monétaires employés par chaque nation ; il fallait bien que l'étranger arrivant dans un pays pour y faire le commerce, porteur de l'argent ayant cours chez lui, pût l'échanger, afin d'opérer le paiement des marchandises qu'il venait acheter, contre les signes monétaires qui seuls étaient admis et connus dans le pays où il se trouvait ; faire ces échanges était ce qui constituait l'office du changeur, qui était ainsi établi chez les différents peuples pour opérer la mutation des monnaies étrangères contre les monnaies nationales. Le contrat de change, en ce qui concerne les changeurs, diffère donc entièrement du contrat de change en ce qui concerne les banquiers qui font le commerce d'argent de place en place. Ce

dernier contrat doit être bien postérieur à l'autre , car il n'est pas fondé sur une nécessité commerciale , mais sur une simple commodité ; aussi s'est-il fait d'abord par simple contrat privé. Celui qui dans une ville avait une somme d'argent qu'il voulait transporter dans une autre , craignant les dangers du transport matériel , cherchait quel était le négociant de cette dernière ville qui avait besoin de faire transporter la même somme dans celle où il se trouvait lui-même ; et chacun d'eux passait vente à l'autre par contrat , de la somme d'argent qui lui appartenait , ce qui rendait tout transport inutile. A cet échange matériel de sommes d'argent de même monnaie , a succédé le transport d'argent de place en place par billets ou lettres de change , puis enfin ce commerce , fondé trop souvent sur un crédit abusif , qui consiste à émettre des billets dont la valeur n'existe pas , et que l'on a nommé *le change sec* , *le change feint* , *le change supposé* ; mais quelque importance que ce commerce ait acquise , il n'a jamais été qu'un commerce d'intérêt privé , tandis que l'échange d'une monnaie étrangère contre la monnaie nationale n'a jamais pu s'opérer que sous l'autorisation directe de l'administration publique. Il y avait donc , dans l'origine , cette grande différence entre les banquiers et les changeurs , que les premiers n'étaient que des négociants , tandis que les changeurs étaient des officiers publics , exerçant une charge publique. Chez les Grecs et chez les Romains il y avait des changeurs ; en France ils avaient titre d'office , et autrefois ils étaient attachés aux diverses cours des monnaies , et ils étaient chargés , sous l'inspection de ces cours , de recevoir , pour les verser au trésor public , les monnaies étrangères , ainsi que les monnaies courantes que l'on voulait retirer du commerce , soit parce qu'elles étaient anciennes , soit parce qu'elles se trouvaient défectueuses. Des places particulières leur étaient assignées pour exercer leur office , et c'est ainsi qu'à Paris leurs bureaux occupaient les diverses construc-

tions élevées sur le pont le plus ancien de la capitale , établi entre le Palais et le Châtelet , pont qui a pris le nom de *Pont aux Changeurs* , et qui a conservé celui de *Pont au Change*. On attribue l'établissement du change et des changeurs sur ce pont à Louis VII , vers le commencement du xii^e siècle. Divers réglemens anciens , dont l'autorité subsiste encore , mais qui auraient cependant besoin d'être renouvelés , parce que plusieurs de leurs dispositions sont tombées en désuétude , déterminaient quels étaient les droits et les obligations des changeurs. Ils devaient notamment avoir leur bureau en un lieu apparent sur la rue , posséder des balances justes , et se tenir toujours prêts à donner la valeur , telle qu'elle était déterminée par les tarifs , de toutes espèces et matières d'or et d'argent ; ils étaient tenus de cisailier toutes les espèces décriées , légères , défectueuses et fausses qui leur étaient présentées , et de déformer à l'instant tous les ouvrages d'or ou d'argent qui n'avaient pas le titre légal. Une disposition qu'il importe de rappeler ordonnait que toutes les vieilles pièces de monnaie qui seraient trouvées fussent , sous peine de confiscation , remises dans la quinzaine chez un changeur qui en payait la valeur et devait opérer le versement des espèces à l'hôtel des monnaies ; les changeurs devaient même veiller à ce que ces pièces anciennes ne fussent pas distraites des scellés apposés après décès. De là l'origine du cabinet des médailles qui se trouve à l'hôtel des monnaies de Paris. TROUET, a.

CHANG-TI, nom sous lequel les Chinois honoraient l'Être-Suprême , seigneur et souverain principe de toutes choses. Ils le nommaient aussi TIAN. « Les empereurs chinois , dit Voltaire dans son *Essai sur les mœurs* (tom. 1^{er} , p. 88) , offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers , au *Chang-Ti* , au *Tien* , au principe de toutes choses , les prémices des récoltes deux fois l'année , et de quelles récoltes encore ! de celles qu'ils avaient semées de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles

des au milieu même des révolutions et des plus horribles calamités. » (Voy. CHINE, CHINOIS.)

CHANOINE, en latin *canonicus*, fait du grec *kanôn*, règle, canon. (V. ce mot.) On appelait de ce nom tous ceux qui, quels que fussent leur grade et leur emploi, recevaient chaque semaine une portion alimentaire qu'on nommait *canonia* ou *præbenda*, institution religieuse du huitième siècle suivant Pasquier, et son opinion est justifiée par une foule de documents dont l'authenticité n'a jamais été sérieusement contestée. — On considère Chodogand ou Chodogand, évêque de Metz, comme le fondateur de cette institution. Il est du moins certain qu'il est l'auteur du plus ancien règlement connu pour les chanoines, et divisé en 34 articles. C'est le régime claustral modifié et appliqué aux prêtres et aux clercs attachés spécialement au service des cathédrales. — Ce règlement assujettissait les chanoines au travail des mains, à la pratique du silence dans certains temps, à se confesser deux fois chaque année à leur évêque ou aux prêtres délégués par lui à cet effet, à communier tous les dimanches et les jours de fête solennelles. D'où l'on peut conclure qu'à cette époque, du moins pour les chanoines, la confession n'était pas un préalable nécessaire pour communier. L'article 24 obligeait les chanoines à servir dans les cuisines. Les archidiacres et les premiers seuls étaient exemptés de ce service domestique. Tous devaient assister chaque jour au chapitre, après l'office de primes, et recevoir les ordres et les réprimandes de l'évêque et de l'archidiacre. Le 18^e article défendait sous une punition expresse d'arriver trop tard à la table commune. Le 4^e enjoignait à ceux qui n'auraient pas assisté à complies de ne pas rentrer chez eux que l'heure de nocturnes ne fût venue. Les contraventions à ces deux articles devaient être fort rares. Les chanoines ainsi institués étaient dans l'entière dépendance de l'évêque, qui sur ses revenus pourvoyait à tous leurs besoins. — Les évêchés, les cathédrales

étaient assez largement dotés pour suffire à toutes ces dépenses. — Saint Chrodogand ajouta un large supplément aux revenus en imposant une taxe pour les messes, qui jusqu'alors avaient été gratuites. Et c'est de cette époque que datent les innombrables fondations d'*obits*. Point de chrétien qui, suivant sa fortune, ne fondât pour le repos de son âme, des messes pour un temps déterminé ou à perpétuité. — Et les prévisions de saint Chrodogand ont été bientôt dépassées. Il n'avait entendu que pourvoir aux cas d'insuffisance des revenus épiscopaux. — En 816 (septembre), Charlemagne fit rédiger par les prélats assemblés à Aix-la-Chapelle un règlement général pour les chanoines. Ce règlement n'a pas moins de 145 chapitres. Les 115 premiers ne contiennent que des maximes générales sur les devoirs des évêques et des clercs; les 30 derniers s'appliquent aux chanoines. Il en fut de ce règlement comme de tant d'autres, les chanoines s'affranchirent successivement des rigueurs de la clôture, de la table commune et des dispositions somptuaires pour leur vie intérieure et leur habillement. Dans l'origine, leur vêtement et leur règle ne les distinguaient pas des moines cloîtrés. L'aumusse les couvrait de la tête aux pieds. Ils ont depuis trouvé plus commode de la porter sur le bras. Ce n'était plus un grossier sarraq d'étoffe ou de peaux communes, mais une longue et large bande en pelletterie parsemée d'hermine, qu'ils portaient sur le bras, et repliée dans sa partie supérieure, c'était, avec le grand email-manteau, l'habit de chœur pendant l'hiver; l'été, le email court de soie, assez semblable pour les couleurs et la coupe à celui des évêques. Les chanoines, d'abord commensaux des évêques, devinrent leur conseil obligé, plus tard leurs rivaux. Dans les querelles des prélats de France avec les papes, les chanoines, oubliant qu'avant d'être prêtres ils étaient Français, se firent les plus ardents auxiliaires des prétentions ultramontaines. Les pragmatiques sanctions de Charles VI et de Louis IX avaient rendu

aux chapitres le droit d'élire les évêques, concurremment avec les magistrats ; les chapitres restèrent bientôt seuls maîtres des élections, s'attribuèrent l'administration des diocèses pendant la vacance du siège, et devinrent tout-à-fait indépendants. — Rien n'était moins extraordinaire que des procès entre les évêques et les chapitres. Ils formèrent bientôt une classe à part dans le clergé, et, pour se distinguer des curés et des prêtres de paroisses, ils n'appelaient cette partie si utile, si honorable du corps ecclésiastique, que le bas-clergé. — Il y eut des chapitres de nobles. A Lyon, les chanoines avaient le titre de *comtes*. Ils étaient en général moins hommes d'église qu'hommes du monde. Le clergé des paroisses restait seul chargé de l'administration des sacrements et de l'éducation religieuse des enfants. Les chanoines ne se montraient tous aux offices que dans les jours de solennité. Les prélats s'y montraient encore plus rarement. Chaque chapitre avait ses dignitaires, ses grands-vicaires, son théologal, son grand-pénitencier, son grand-chantre. Ces charges étaient richement dotées. — Les chanoines se divisaient en chanoines *réguliers* et en chanoines *séculiers*. La première dénomination ne semble appartenir qu'à certaines congrégations vivant en communauté, et plus rapprochées de la vie claustrale, comme les chanoines de l'ordre de St-Augustin, les génovéfins, les prémontrés. Tous portaient l'aumusse, insigne caractéristique du *canonical*. La seconde ne semble désigner que les chanoines des cathédrales, vivant dans une entière indépendance, ayant chacun leur maison, leur ménage. Quant aux laïcs, qui n'étaient qu'une exception, ils étaient parfaitement qualifiés par le titre de *chanoines d'honneur*. Maison était convenu d'appeler chanoines réguliers tous ceux des cathédrales, des collégiales, et ceux également qui appartenaient à des congrégations cloîtrées et non cloîtrées. Le chef de la noble famille de Chastellux était *chanoine d'honneur* de la cathédrale d'Auxerre. Cette famille avait sa chapelle et sa sépulture

particulière dans la cathédrale. Le duc de Bourgogne, réuni aux Anglais, avait gagné sur l'armée de Charles VII (16 août 1423) la fameuse bataille de Cravan, près Auxerre; le sire de Chastellux, l'un des plus vaillants capitaines bourguignons, rendit au chapitre d'Auxerre la ville de Crevan, dont ce chapitre était seigneur. Les chanoines lui accordèrent par reconnaissance une prébende, dont le noble seigneur n'avait pas besoin. Des Auxerrois avaient péri dans cette sanglante mêlée; les habitants de Cravan avaient subi tous les désastres d'un long siège et toutes les horreurs de la famine; le chapitre ne songea pas même à leur octroyer le moindre secours. — Il n'avait vu dans ce désastre que ses propres pertes, et les Cravanais morts pendant le siège et sur le champ de bataille étaient autant de scélérats de moins. Le don d'une prébende ne coûtait rien au chapitre, il fallait que quelqu'un eût la prébende, et autant valait que ce fût un sire de Chastellux qu'un autre. — Le cérémonial pour la réception des sires de Chastellux n'avait point changé depuis le XIV^e siècle. Le nouveau chanoine se présentait à la cathédrale d'Auxerre, armé, bardé de fer, avec le surplis sur son armure féodale, l'aumusse au bras et le faucon sur le poing. Il était conduit par les dignitaires du chapitre au chœur, et venait se poser tout d'une pièce dans sa *stalle*. On conservait religieusement au manoir seigneurial des sires de Chastellux l'armure du premier preux de la famille, que le chapitre d'Auxerre avait honoré de la prébende héréditaire. Un chef de noble maison pouvait être chanoine sans blesser en rien les usages reçus, puisqu'un enfant de dix ans pouvait l'être, et il suffisait d'être sous-diacre pour avoir voix au chapitre. — Les chanoines n'étaient pas également rétribués : les uns avaient une prébende entière, d'autres une partie; quelques-uns n'étaient que titulaires. Les statuts réglementaires n'étaient pas les mêmes pour tous. De là les diverses dénominations données aux chanoines : 1^o les chanoines cardinaux (in

cardinati), attachés à une église, comme les prêtres ordinaires à une paroisse. Léon IX, en 1051, créa des chanoines cardinaux à St-Etienne de Besançon; Alexandre III à l'église de Cologne; d'autres furent établis à Magdebourg, à Compostelle, à Bénévent, à Aquilée, à Ravenne, à Milan, à Pise, à Naples, etc. 2° Les chanoines *domoiaux* (*domicillares*), cadets de famille qui n'étaient pas encore dans les ordres; ils recevaient l'émolument canonial, mais n'avaient pas voix au chapitre; 3° les *expectants*; ils attendaient une prébende et jouissaient provisoirement du titre de chanoine, avaient voix au chapitre et une place au chœur; 4° les *forains* (*forenses*) étaient dispensés de desservir la chanoinie ou *chapelle* dont ils étaient titulaires et dont ils recevaient le revenu, ils se faisaient suppléer par un vicaire auquel ils payaient une légère rétribution; 5° les *mansionnaires* ou *résidents*: ils résidaient à la chanoinie et la desservaient eux-mêmes. C'était une belle exception. Un vieux conte suppose que les chanoines ont été changés en anguilles. Tous les expédients ont été vainement tentés pour les astreindre à la résidence. De pieux prélats même n'ont pu y réussir en joignant l'exemple au précepte; 6° les *chanoines de treize marcs* du diocèse de Rouen, ainsi appelés du chiffre du revenu annuel de leur chanoinie; 7° les *mineurs* ou *petits*, attachés à l'église de Londres; ils suppléaient les grands chanoines, en cas d'absence ou pour toute autre cause; 8° les *chanoines mitrés*, à Lucques; plusieurs papes les avaient autorisés à porter la mitre; ce privilège fut confirmé par Grégoire IX; 9° les *chanoines de la pauvreté*: ils sont cités dans l'histoire d'Ancey; 10° les chanoines *ad succurrendum* ou plutôt *in extremis*, faveur accordée aux fidèles *mourants*, pour leur donner droit aux prières du chapitre. Cette faveur n'était point gratuite; 11° les *terciaires* (*tertiarii*), ils ne recevaient que le tiers de la prébende; 12° les *chanoines de St-Denis*, institués par décret impérial du 20 février 1806, qui établit dans cette égli-

se la sépulture des empereurs. Ce *chapitre impérial* avait pour chef le grand-aumônier, et se composait de dix chanoines, choisis parmi les évêques âgés de plus de soixante ans et qui se trouvaient hors d'état de continuer les fonctions épiscopales. Ils jouissaient des traitements, honneurs et prérogatives attachés à l'épiscopat. Le concordat de 1801 avait peu modifié la circonscription diocésaine. — On pourrait dire que légalement il n'y a plus en France ni canonial, ni chanoines. Dans tous les cahiers des bailliages, en 1789, la France avait émis le vœu d'une grande réduction dans les chapitres des cathédrales et des collégiales et la réduction successive du clergé dans les limites des besoins des églises. — L'assemblée constituante a longtemps discuté la *constitution* civile du clergé. Les sièges épiscopaux furent réduits à un seul pour chaque département. Le mot de chanoine fut remplacé par celui de vicaire. L'article 10 voté dans la séance du 8 juin 1791, dispose « il y aura 16 *vicaire*s de l'église cathédrale dans les villes qui comprendront plus de 10,000 âmes, et douze seulement dans celles dont la population sera au-dessous de 10,000 âmes. » D'après l'article 9 : « L'église cathédrale, restituée à son état primitif, était en même temps église épiscopale et église paroissiale. La paroisse cathédrale n'avait d'autre pasteur immédiat que l'évêque. — Un nouveau concordat eut lieu entre le saint-siège et Louis XVIII, mais les formalités nécessaires pour lui donner force de loi en France n'ont pas été observées. Le gouvernement royal n'en a pas moins rétabli tous les archevêchés et évêchés qui avaient été supprimés en 1791, et dont la réduction avait été maintenue par le concordat de 1801. Les chapitres de chanoines se sont organisés, mais les églises cathédrales n'ont pas cessé d'être paroissiales. — C'était là une question de finances plutôt que de discipline ecclésiastique; et le budget annuel a pourvu largement au traitement des nouveaux prélats et des nouveaux chanoines. — La tolérance politique et reli-

gienne a fait de rapides progrès ; la France aussi ne voit dans cette augmentation de dignitaires de l'église catholique qu'une question d'économie politique ; et les membres des chapitres cathédraux peuvent s'appeler indistinctement vicaires ou chanoines, sans rencontrer la plus légère opposition !

DURAY (de l'Yonne).

CHANOINESSE (*canonica virgo*).

Le plus ancien établissement religieux de cet ordre était celui de Remiremont (Lorraine). Il est antérieur de plus de deux siècles à l'institution de St-Chrodogand. Pour se distinguer des autres *couvents*, ceux de chanoinesses s'appelaient *collèges*. L'abbaye de Remiremont est de l'ordre de St-Benoit, et fut fondée par St-Romarie, prince du sang royal, pour des filles de qualité qui voudraient vivre régulièrement. Ces chanoinesses avaient une règle particulière qui fut approuvée par Louis-le-Débonnaire. Son organisation intérieure était remarquable. La haute administration en était dirigée par l'abbesse, une doyenne, une secrète ou sacristaine, et les menses étaient séparées. C'était une des plus riches communautés de France. Les revenus se divisaient en cent quarante-quatre prébendes, dont trente-six étaient dévolues à l'abbesse, vingt-neuf à douze chapelains, au grand-sénéchal, au *sourier* ou maître des bois et à quelques officiers du noble monastère ; tous devaient être gentilshommes. Les soixante-dix-neuf autres prébendes se partageaient entre les chanoinesses, qui se divisaient en vingt-et-une compagnies, inégales en nombre. Le maximum était de cinq, et le minimum de deux. Chaque chanoinesse était *appréhendée* sur l'une de ces compagnies, et regardait les autres comme ses compagnes de prébende ; si elles mouraient sans avoir *appréhendé* une demoiselle, la survivante succédait à leurs meubles et à leurs prébendes, en sorte cependant

qu'une dame qui se trouvait seule sur cinq était obligée de faire trois nièces, c'est-à-dire d'*appréhender* trois demoiselles, l'une sur les deux premières prébendes, l'autre sur la dernière. La survivante d'une compagnie de quatre devait faire deux nièces, celle d'une compagnie de trois n'en devait faire qu'une. Si elles y manquaient, l'abbesse y pourvoyait après un délai prescrit. Piganiol de la Force en rapportant cet usage, affirme qu'il avait été établi afin que le chœur fût toujours suffisamment garni de dames chanoinesses. — Elles étaient affranchies de vœux et de clôture, et recevaient leur distribution au chœur comme les chanoines. Le revenu de l'abbesse était de 30,000 fr. Tel était le régime intérieur des dames chanoinesses de Remiremont. — Les autres *collèges* différaient peu. L'abbesse et la doyenne pouvaient pas rentrer à leur gré dans le siècle. Les chanoinesses n'avaient point, hors du *collège*, de costume particulier ; rien ne les distinguait des autres femmes, et on les rencontrait dans tous les salons, au spectacle et dans les promenades publiques. Elles avaient de plus que les autres le privilège de porter des croix, des décorations féodales. Ces insignes les faisaient remarquer, et l'on était sans excuse si on ne les saluait pas du titre de madame la chanoinesse. — La Lorraine avait trois autres collèges ; mais ils étaient rares dans les autres provinces de France. — Madame de Tencin était chanoinesse de *Montfleury*, près Dijon, quand elle obtint du saint-siège son entière sécularisation. Ces nobles monastères sont encore nombreux en Allemagne ; et il y en a plusieurs qui appartiennent à la religion protestante. Comme les templiers et les chevaliers de Malte, ces chanoinesses jouissent de toutes les franchises des religieux et de tous les plaisirs et de toute l'indépendance des gens du monde. (V. l'article ANCIEN, t. 1^{er}, p. 5.) D—v.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

SEN 644836



TABLE DES MATIÈRES.

Ce, cet, cette, celui, celle, etc., et leurs difficultés grammaticales.	1	— div. autres accept.	15	Cénaele.	83
Céanothe.	4	— en médecine et en anatomie.		Cenci (Béatrix).	84
Céans	»	Céladon.	16	Cendres.	»
Cébrion.	»	— couleur.	17	— bleus.	»
Cécéydomie.	»	Célastre.	18	— gravelées.	85
Cécil.	5	Célate.	»	— de volcan.	86
Cécile (sainte).	»	Célibes (île des).	»	— d'orfèvre.	87
Cécilia (loi).	»	Célèbre, célébrer, célébration, célébré, célébrité.	19	— végétatives.	88
Cécilie.	»	Célère, célérité, et leurs dérivés : célérisère, célérigrade, céléripède.	22	— étymologie et dérivés : cendrée, cendreaux, cendrier, cherrée ou cinérée, cinéfaction, cinéraire, cinéraria, cinération, incinération, incendier, incendiaire.	»
Cécité.	6	Célères.	23	Cendre, dans le sens figuré.	89
Cécographe.	»	Céliéri.	24	— supplice de la.	»
Cécrops.	»	Céliéri-rav.	26	Cendres humaines.	90
Cédille.	8	Céleste.	27	— (mercredi des).	»
Cedo-nulli.	9	Célestin (pape).	28	Cendrier.	92
Cédrat.	»	Célestier.	29	Cène.	»
Cèdre.	»	Célestins (ordre des).	31	— (lavem. des pieds).	94
Cédrel.	10	Célé-Syrie.	31	Genis (mont).	»
Cédrite.	»	Célia (loi).	»	Cénobite.	96
Cédule.	»	Célibat.	»	Cénotaphe.	98
Ceintre et ses dérivés : ceintrage, ceintre ou cintre, eintrer, déeintrer, déeintrément, déeintroire; ceinture, ceinturon, ceinturier ceinturonier; eneeindre, eneeinte (subst. et adj.); sangler, sanglade, sangler, dessangler; eingle et cinglage.	11	— ecclésiastique.	36	Cens.	99
Ceintre ou cintre.	»	Célicoles.	39	— électoral et d'éligibilité.	»
Ceinture.	12	Cella, cellarium.	»	— dérivés du mot : censal, censerie, censier, censitaire, censite, censiteur, censive, censivement, censuel, acense, acenser, acensement, acenseur: censeur, censure, censurable, censurer, et recensement.	101
— dorée.	»	Cellamare.	51	Censeur, censure.	»
— de Vénus.	13	Cellarius.	51		
— de virginité.	14	Celle (cella).	52		
— de la reine.	»	Cellerier, cellière.	53		
— (ordre de la).	»	Cellier.	»		
— (chrétiens de la).	»	Cellini.	55		
		Celtites.	56		
		Cellule religieuse.	»		
		— (histoire. nat. et anat.).	57		
		Cellulaire (tissu).	»		
		Celse.	59		
		Celtas, celtique.	61		
		Celtès (Conrad).	81		
		Cémentation.	»		

TABLE.

— chez les anciens.	102	tropome; concen-		cle : cerquemana-	
Censeurs, censure des		trer, concentration,		ge, cerquemane-	
écrits et des livres,		concentrique, ex-		ment, cerquemane-	
censeurs royaux.	104	centricité, excen-		ner, cerquemane-	
Censure des journaux.	110	trique.	165	neur; circulaire,	
— des pièces de théâ-		Centre, dans le sens		circulairement, cir-	
tre.	112	figuré.	166	culation, circula-	
— depuis 1789.	113	— en politique.	167	toire, circulato-	
— sous la restaura-		Centrobarique.	169	rium; circus, cir-	
tion.	114	Cent-Suisses.	»	que; circoncision,	
Censeur des études.	»	Centumvirs.	»	circonférence, cir-	
— de la banque.	115	Centuric.	170	conlocution, cir-	
Cent et ses dérivés :		Centuries de Magde-		conscription, cir-	
centaine, centena-		bourg.	»	conspection, cir-	
re, centène, cen-		Centurion.	171	convallation.	203
tiare, centième,		Céoris.	»	Cercles de l'empire	
centigrade, centi-		Cep.	172	germanique.	204
gramme, centili-		— dérivés : cépeau,		Cereueil.	205
litre, centime, cen-		cépée, receper, re-		Cerdagne (comtes de).	207
timètre, centistère,		cepage et recépée.	173	Cerdoniens.	208
cent-bras, cent-		Ceps (fers).	»	Céreales.	»
main, cent-pieds,		Cependant.	»	— leur introduction	
cent-suisse, cen-		Céphaelis.	»	dans le continent.	209
tumvir, centumvi-		Céphalalgie.	174	Céréales (fêtes).	»
ral, centumvirat,		Céphalalogie.	176	Cérébral (système).	210
centuple, centu-		Céphalanthe.	177	Cérémonial.	217
pler, centuriateur,		Céphale et Proeris.	»	Cérémonial politique.	219
centurie, centu-		Céphalée.	181	Cérés.	222
rion, quintal, héca-		Céphatique.	»	Cerens.	225
tombe, hécatom-		Céphalite.	»	Cerf.	»
béon, hécatom-		Céphaloïde.	»	Cerfeuil.	230
bées, hécatompho-		Céphalonie.	182	Cerfs (Pare aux).	»
nie, hectare, hecto-		Céphalopodes.	183	Cerf-volant.	»
gramme, hectolitre,		Céphaloptère.	184	Cérinthiens.	231
hectomètre, hecto-		Céphalotes.	185	Cerisier.	»
stère.	»	Céphas.	»	— (usage de l'écorce	
Centaurée	117	Céphée.	186	et du bois de).	235
Centaures.	»	Céphisse.	»	Cérisoles (bataille de).	»
Centenier.	121	Céramic.	187	Cérîte (minéral).	237
Centième denier.	»	Céramique (art).	188	— (mollusque).	»
Cent-jours.	122	Céramiques d'Athè-		Cérîtes (peuple).	»
Centlivre (Susannah).	152	nes.	189	Cerium.	238
Centon.	160	Céraste.	190	Cerne et les dérivés	
Centoniser.	161	Cérastès.	»	du verbe <i>cernere</i> et	
Central.	161	Cérat.	»	de son participe	
Centralisation.	»	Cératotomie.	»	<i>cretum</i> : cerneau,	
Centre.	163	Cerbère.	191	concerner, décér-	
— de gravité.	164	Cercuirs.	193	ner, discerner, dis-	
dérivés du mot cen-		Cercean.	194	cernement; con-	
tre: central, cen-		Cerceau (J.-Antoine		cret, concrétion,	
tralisation, centra-		du).	195	concréscible, se	
liser, centrer, cen-		Cercle (mathém.).	196	concréter; discret,	
trifuge, centripète,		Cercles de la sphère.	197	discretion, discrè-	
centrine, centron,		Divers autres usa-		tement, discrè-	
centrisque, centro-		ges et applications		tement, indiscretè-	
gastère, centroba-		du cercle.	199	tement, indiscreti-	
rique, centrosco-		Cercle (assemblée,		tion, discréttoire;	
pie, centronote,		réunion).	200	décret, décrétale,	
centropode, cen-		Dérivés du mot cer-		décréter; secret,	

TABLE.

secrétaire, secrétaire, taillerie, secrétaire; ria; secrète, secrète- ment, secrétaire, sécrétion. 238	— <u>étymologie de ces</u> <u>deux mots.</u> 304	<u>achalander, racha-</u> <u>lander; nonchalan-</u> <u>ce, nonchalant et</u> <u>nonchalamment.</u> 322
<u>Céromantie.</u> 240	Chah. »	<u>Chalase.</u> »
<u>Cérone.</u> »	Chaillot. »	<u>Chalcédoine (ville).</u> »
<u>Ceroxylon.</u> »	Chaines. 306	— (concile de). 323
<u>Certificat de carence,</u> <u>de capacité, d'indig-</u> <u>ence, d'origine,</u> <u>de propriété, de ré-</u> <u>sidence.</u> 241	— à la Vaucanson. 307	<u>Chalcides.</u> 324
<u>Certitude.</u> 243	Divers emplois des chaines en arpen- tage, en architectu- re et en marine, comme barrières, pour les prison- niers, comme mar- ques de distinction, de servage ou d'or- nement. »	<u>Chalcidiens.</u> »
<u>Cérumen.</u> 245	Chaines naturelles de montagnes, de rocs et de rochers. 309	<u>Chalcographie.</u> 325
<u>Céruce.</u> »	— div. autres accep. du mot chaîne dans le sens figuré. »	<u>Chaldée et Chaldéens.</u> »
<u>Cérutti.</u> 247	— <u>étymologie et dé-</u> <u>rivés : chaînette,</u> <u>chainetier, chaî-</u> <u>non, enchaîner,</u> <u>renchaîner; cade-</u> <u>nas et cadennasser,</u> <u>cadène et cadenet-</u> <u>te, cadogan ou ca-</u> <u>togan, cadeau et</u> <u>cadeler, chignon,</u> <u>chenille, échenil-</u> <u>ler, échenilloir,</u> <u>concaténation.</u> 312	<u>Châte.</u> 330
<u>Cervantes.</u> 249	Chair et ses dérivés : charnage, charo- gne, charnel, char- nellement, char- neux, charnier, charnière, charnu, charnu; acharne- ment, décharner, écharner, échar- noir, écharner, acharner; charcu- terie et charcutier. 314	<u>Chalet.</u> 335
<u>Cerveau.</u> 253	— <u>acceptions figu-</u> <u>rées et bibliques.</u> 316	<u>Chaleur.</u> 336
<u>Cervelle.</u> 262	Chaire. 318	— dérivés : caléfac- teur, caléfaction, Californie, caloricité, caloric, calorifères, calorifica- tion, calorifique, calorimètre et ca- lorique; chaleu- reux, chalibaude, chaud (dans ses div. accep., au propre et au figuré), chau- de, chaudement, chaudière, chau- dron, chaudronnée, chaudronnerie et chaudronnier, chauffe, chauffer, réchauffer, chauf- fage, chauffecette, chaufour et chau- fournier, chauffe- linge, chauffe-cire, chauffe-lit, chauffe- pied, chaufferie; échauboulure, échaudé, échauder, échaudoir, échauffaison, échauffement, échauffer, s'é- chauffer, échauf- fouré, échauffure, réchaud, réchauf, réchauffement et réchauffer, ré- réchauffoir, sur- chauffer et sur- chauffure. 337
<u>Cervical.</u> 263	Chaise. 319	<u>Chaleur animale.</u> 341
<u>Cervoise.</u> »	— eurule. 320	— <u>terrestre.</u> 346
<u>Céryces.</u> »	— à porteur, »	<u>Châlons-sur-Marne.</u> 352
<u>Césaire.</u> »	— div. autres accep. 321	<u>Châlons-sur-Saône</u> <u>(comtes de)</u> 353
<u>César.</u> 264	Chaland (bateau). »	<u>Chalotais (de la).</u> 354
<u>Césarine.</u> 272	— (acheteur). »	
<u>Césarienne (opérat.).</u> 273	— dérivés : chalandi- se, achalander, dés-	
<u>Cession de biens.</u> 274		
<u>Ceste.</u> 276		
<u>Cestre.</u> 277		
<u>Césure.</u> 278		
<u>Cétacés.</u> »		
<u>Cétérach.</u> 280		
<u>Cétine.</u> »		
<u>Cétoine.</u> 281		
<u>Cèdre.</u> »		
<u>Cette (ville).</u> »		
<u>Ceurawaths.</u> 282		
<u>Ceuta.</u> »		
<u>Cévennes (chaîne</u> <u>des).</u> 284		
— (guerre des). 288		
<u>Ceylan.</u> 292		
<u>Ceylanite.</u> 293		
<u>Ch (prononciation du).</u> »		
<u>Chaban.</u> 294		
<u>Chabanon.</u> »		
<u>Chabasie.</u> 296		
<u>Chabert.</u> »		
<u>Chablage, chablau,</u> <u>chabler, chableur,</u> <u>Chablis et chablots.</u> 297		
<u>Chabot (Philippe de).</u> 298		
<u>Chabots (poisson).</u> 300		
<u>Chabroud.</u> »		
<u>Chacal.</u> 301		
<u>Chaconne.</u> 302		
<u>Chagrin.</u> »		
<u>Chagrin (cuir de).</u> 303		

TABLE.

Chalumeau.	355	tion,	370	Chamillart.	413
— dérivés : calamé-		— des mises en accu-		Chamois.	414
don, calamine, ca-		sation.	»	Chamoiseur.	415
lamite, calamité et		— apostolique.	»	Chamos.	416
calamiteux, calu-		— ardent.	»	Chamouny.	»
met, camouflet,		— assemblées.	371	Champ.	418
chaluner, chau-		— d'assurance.	»	— de bataille.	419
mage, chaumer,		— des avocats, des		— clos.	»
chaume, chaumet,		avoués et des huis-		— div. autres accept.	»
chaumière et chau-		siers.	»	— dérivés : cham-	
mine, déchaumer;		— des blés.	»	part, champ riel,	
Calmet, Chaumette,		— civile.	»	champartier ou	
Chaumeton, Du-		— des comptes.	372	champartir et	
chaume, Lachaume.	»	— du Châtelet.	375	champarteur, cham-	
— (chimie).	356	— des consultations.	»	pé, champeaux,	
— (musique).	357	— criminelle.	»	champêtre, cham-	
Cham.	358	— des décimes.	»	pignon et champi-	
Chamade.	359	— aux deniers.	»	gnonière, cham-	
Chamanisme.	»	— du domaine.	»	pion, champoyer,	
Chambellan.	362	— ecclésiastique.	»	échamper ou	
Chambéry.	364	— de l'éd. t.	376	échampir, recham-	
Chambord.	365	— des enquêtes.	»	pir; camp, camper,	
Chambrante.	367	— étoilée.	»	décamper, décam-	
Chambre (architecture).	»	— des fiefs.	378	pement, campa-	
Chambre claire et		— grand'chambre.	»	guard, campagne	
chambre obscure.	»	— de la maçonnerie.	379	et campagnol ;	
Chambre, en anatomi-	368	— ni-parties.	»	Campagne, Cham-	
— divers autres ac-		— des monnaies.	»	pagny, Champeaux,	
ceptions du mot		— noire.	»	Champigny, Cham-	
chambre et ses dé-		— de la question.	380	pion, Champion-	
rivés : anticham-		— des requêtes.	»	net, Descamp, Des-	
bée, camarade et		— syndicale de la li-		champs, Ducamp	
camaraderie, ca-		brairie et de l'im-		et Duchamp, etc.	420
mard et camus,		primerie.	»	Champ-d'Asile.	»
cambrer et cam-		— des terriers.	381	— de mars et de mai.	424
brure, camérier,		— tournelle civile et		Champ-Elysées.	426
camériste et cam-		ournelle criminel-		Champagne.	429
erlingue, campa-		le.	»	— 1 ^{re} époque : de-	
ne, campanile et		— du trésor.	»	puis l'invasion ro-	
campanule, chama-		— des vacations.	»	maine et celle des	
rrier, chambrante,		— du visa.	382	Francs jusqu'à la	
chambrée et cham-		— impériale.	»	réunion de la	
brer, chambellan,		— Julienne.	384	Champagne à la	
chamberlan ou		— des réunions.	»	couronne de Fran-	
chambrelan, cham-		Chambres législatives.	»	ce.	430
brette, chambrerie,		— des députés.	385	— 2 ^e époque : de-	
chambrier, cham-		— des pairs.	393	puis la réunion de	
brière et cham-		Chambre de rhétori-		la Champagne à la	
brion; chamfrein et		que.	406	couronne de France	
chamfreiner; in-		Chambrier.	407	jusqu'en 1789.	433
camération et inca-		Chambrière.	»	— état politique et	
mérer; Camus,		Chameau.	408	religieux.	»
Chambellan, Cham-		— dérivés : cham-		— 3 ^e époque : la	
brin, Dechambre,		telier, camelot, car-		Champagne depuis	
Lecamus et Récamier.	»	lotte, camelotier,		la révolution de	
Chambrée.	369	camelotine, chame		1789.	436
Chambrerie.	»	ou came.	409	— principales loca-	
Chambres de juridic-		Chamfort.		lités historiques :	
		Chamfrein.	412	Saint-Ménchould,	